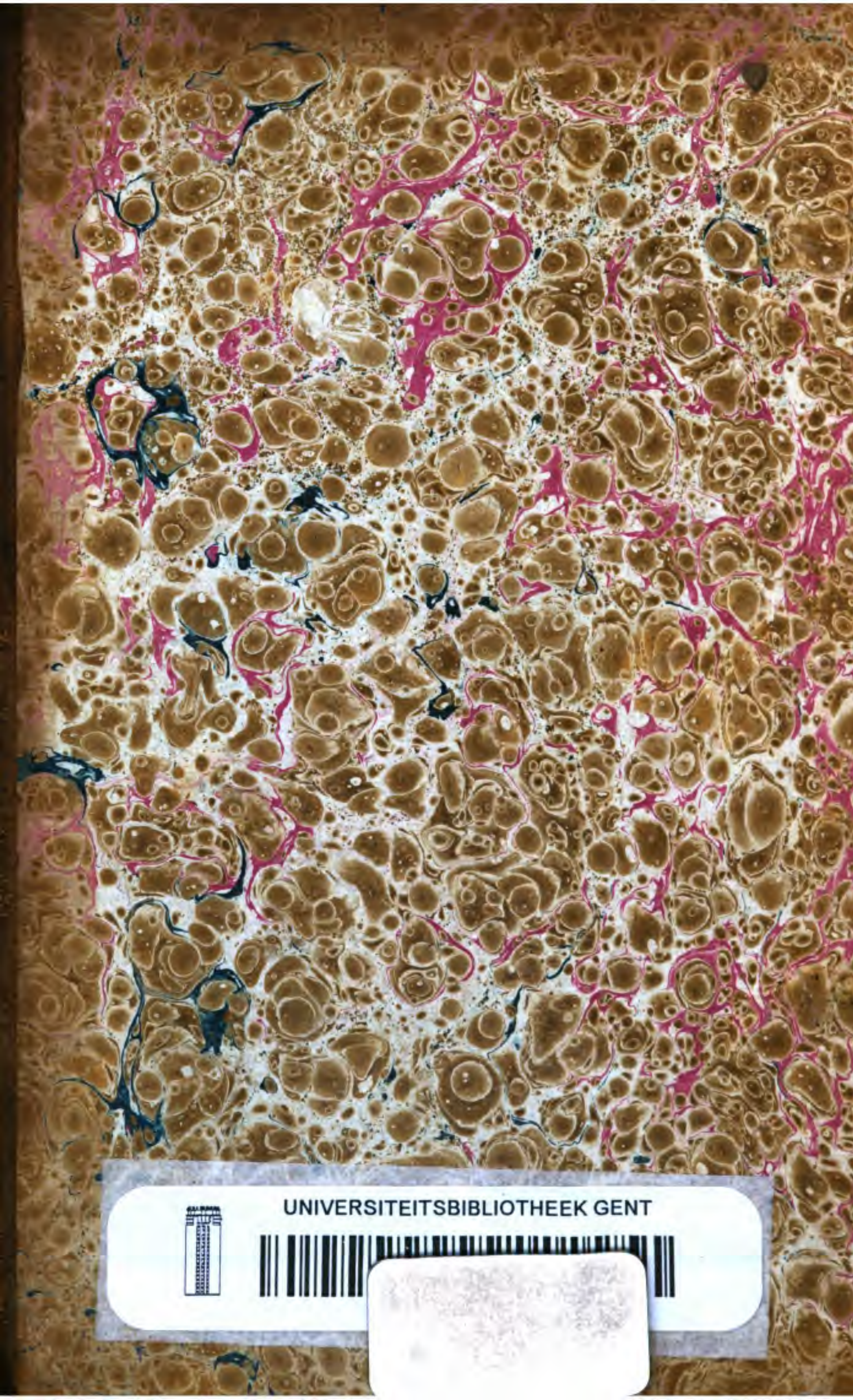
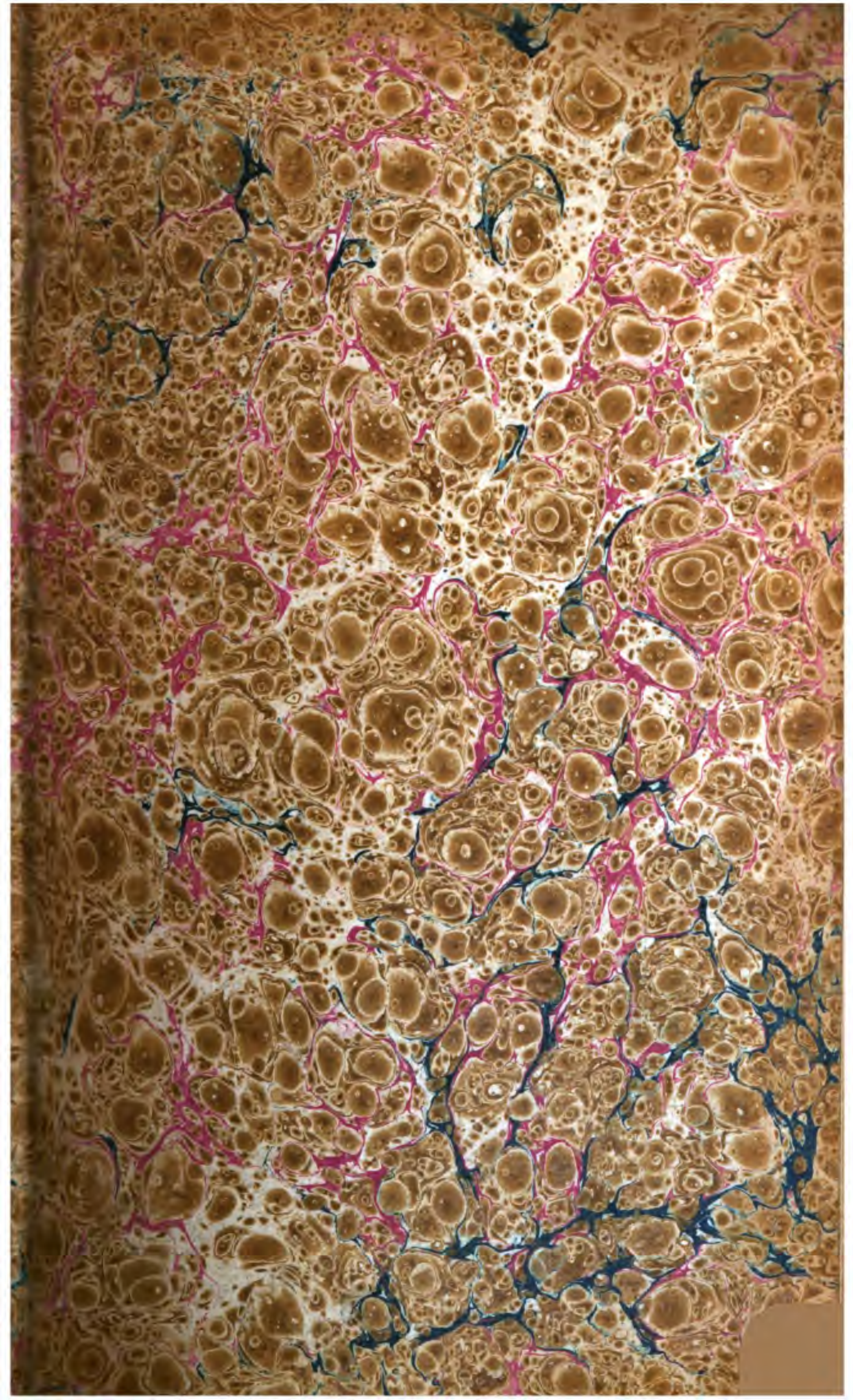
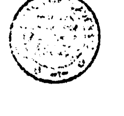



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT





Il manque le 3e ... Voir ... et le ... volume ... tenant les tables ... + = mellini

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME I.

AA. = ARZA.

CET OUVRAGE SE TROUVE

Chez { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; } à Paris.

Madame Buynand née Bruyset. . . . . Lyon.
Mademoiselle Leroy et Compagnie. . . . . Caen.
Blocquel et Castiaux. . . . . Lille.
Demat. . . . . Bruxelles.
Victor Mangin. . . . . Nantes.
Busseuil. . . . . *Ibid.*
Lafite. . . . . Bordeaux.
Durville. . . . . Montpellier.
Fourier-Mame. . . . . Angers.
Catineau. . . . . Poitiers.
Desoer. . . . . Liège.
Gosse. . . . . Bayonne.
Perthès. . . . . Hambourg.
Immerzeel et Compagnie. . . . . Amsterdam.
Umlang. . . . . Berlin.
Artaria. . . . . Vienne.
Alici, Libraire de la Cour. . . . . S. Pétersbourg.
Riss et Saucet. . . . . Moscou.
Brummer. . . . . Copenhague.
Borel et Pichard. . . . . Naples.
Giegler et Dumolard. . . . . Milan.
Grieshammer . . . . Leipsick.
Esslinger. . . . . Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des personnages de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brotier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

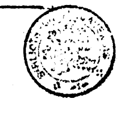
PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME I.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME IER.

PLANCHE I.

Abailard.
Addisson (Joseph).
Adrien (Ælius).
Agricola (Rodolphe).
Agrippa (Marcus Vipsanius).
Agrippine, mère de Néron.
Aguesseau (H.-François d')
Aitzema (Léon Van d').
Akenside (Marc).
Albane (François).
Albe (le duc d').
Alberoni (Jules).

PLANCHE II.

Albert (le grand).
Albuquerque (Alfonse).
Alcibiade.
Alde (Manuce).
Aldrovandus (Ulysse).
Alembert (Jean Le Rond d')
Alexandre (dit le Grand).
Alexandre (Sévère).
Alexandre VI.
Alexandre (Farnèse).
Alexis I (Comnène).
Alfonse V.

PLANCHE III.

Alfonse X.
Alfonse XII.
Alfred.
Algardi (S.) (Alexandre).
Amboise (George d').
Ambroise (Saint).
Americ Vespuce.
Amilcar.
Amyot (Jacques).
Anacréon.
Anne (d'Autriche).
Anne (de Bretagne).

PLANCHE IV.

Anne (d'Angleterre).
Anne (Iwanowa).
Annibal (fils d'Amilcar).
Anquetil (L. P.)
Anson (Georges).
Antiochus (Epiphanes).
Antisthène.
Antoine (Marc-).
Antonin (le Pieux).
Anville (G. B. L. d').
Apulée (Lucius).
Aratus de Sicyone.

PLANCHE V.

Archimède.
Aretin (Léonard l').
Argens (J.-B. d').
Arias (Montanus).
Arioste (Louis l').
Aristide (surnommé le Juste).
Aristippe. (de Cyrène).
Aristophane (poëte).
Aristote (philosophe grec).
Arius (chef de la secte des Ariens).
Arnauld (Angélique).
Arnauld (Antoine).

AVIS DE L'ÉDITEUR.

« Il n'y a peut-être pas dans le monde littéraire, a dit un savant, d'ouvrage plus essentiel, d'un usage plus fréquent et plus indispensable qu'un Dictionnaire Historique. »

On a publié successivement huit éditions de celui-ci, dont sept sous le nom d'*une Société de Gens de Lettres*, et la huitième, imprimée à Lyon en 1804, sous ceux de MM. Chaudon et Delandine. M. l'abbé Chaudon, seul auteur des sept premières éditions, appartenant à une congrégation régulière, eût été obligé, pour publier son ouvrage sous son nom, de le soumettre à la censure de ses supérieurs, qui n'auroient pas manqué de l'entraver dans sa marche et de comprimer sa plume : ce qui le détermina à le donner au public sous le nom d'une société d'hommes de lettres.

Nous nous bornerons à donner une idée de l'exécution de cette neuvième édition, et des moyens employés pour l'améliorer.

M. Chaudon prouve lui-même dans ses lettres, qu'on trouvera à la suite de cet avis, la nécessité de rectifier son ouvrage ; il insiste particulièrement sur la dernière édition, à laquelle il n'a eu aucune part.

Respectant les propriétés littéraires, nous n'avons jamais imité ces spoliateurs éhontés qui, ne rou-

gissant pas de contrefaire un ouvrage, en déguisent grossièrement le titre et le style, et donnent au public un livre ainsi mutilé pour un ouvrage entièrement neuf.

Comment pourroient-ils prouver, par exemple, la possibilité de composer un Dictionnaire Historique entièrement neuf, sans puiser dans l'édition originale, 1° la série des noms; 2° les recherches immenses qu'ont exigées toutes les dates; 3° les lieux et l'époque de la naissance et de la mort des auteurs; 4° les titres des productions littéraires; 5° les faits historiques, etc., etc? Voilà ce qui constitue l'essence d'un pareil ouvrage. Il a fallu quarante années de travaux pour déposer dans celui que nous réimprimons aujourd'hui tous les élémens qui le composent; et il ne faudroit qu'un an pour se les approprier!

Nous avons acquis de MM. Bruyset aîné et Compagnie, de Lyon, ainsi que des héritiers de feu M. Leroy, imprimeur-libraire à Caen, le droit de publier une neuvième édition du Nouveau Dictionnaire Historique.

M. Delandine est convenu que la dernière édition renfermoit un grand nombre d'erreurs, et que le temps lui avoit manqué pour se procurer tous les renseignemens nécessaires.

Depuis six ans, nous avons établi une correspondance étendue et suivie avec des savans, membres des plus célèbres académies de l'Europe, pour la confection d'une nouvelle Encyclopédie par ordre alphabétique, d'après celle qui a été publiée par Diderot et d'Alembert; cette correspondance importante nous

a donné des matériaux du plus haut intérêt pour cet ouvrage.

Huit savans français et étrangers, parmi lesquels on compte M. Chaudon, nous ont cédé leurs exemplaires, surchargés et enrichis de notes, de remarques, d'additions et corrections. Nous sommes possesseurs de plusieurs manuscrits très-importans sur les hommes célèbres de la Russie, de la Hongrie, de l'Allemagne, du Danemarck, de l'Espagne, de l'Italie, etc.

Plus de quatre mille notes et additions que les abbés Brotier et Mercier de Saint-Léger ont faites sur leur Dictionnaire Historique, que nous avons acquis, ont encore augmenté la masse de nos richesses littéraires.

M. Haillet de Couronne, savant biographe et bibliographe, ancien lieutenant-général criminel du bailliage de Rouen, ancien secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de la même ville, a bien voulu nous confier son exemplaire, sur lequel il a fait plus de 2000 notes.

M. Marron, président du consistoire de l'Église réformée du département de la Seine, membre de l'Institut de Hollande, a fourni de nombreux matériaux qu'il a rassemblés depuis plus de vingt ans, et parmi lesquels se trouvent des notices exactes et curieuses sur les poëtes latins du moyen âge.

M. Grégoire, ancien évêque de Blois, sénateur, membre de l'Institut, dont la correspondance littéraire est presque universelle, nous a fait part des résultats de ses recherches et de cette même correspondance.

On a puisé des renseignemens neufs et précieux dans des manuscrits, tels que l'Histoire des Poëtes

français par Guillaume Colletet ; le Catalogue de la bibliothèque de l'abbé Goujet, en 6 volumes in-folio, etc., etc.

La dernière édition du Dictionnaire Historique anglais nous a offert des matériaux préférables à tout ce que l'on connoissoit en France sur les hommes célèbres de cette nation.

Les Dictionnaires et autres ouvrages italiens, allemands, espagnols, hollandais, portugais, russes, polonais, danois, suédois, etc., les plus modernes, ont été mis à contribution.

Enfin des biographes et des bibliographes du premier mérite ont déjà communiqué plus de six mille notes et additions, et ont indiqué une grande quantité de corrections.

Nous devons particulièrement des remercîmens à M. Peignot, bibliothécaire du département de la Haute-Saône, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur la bibliographie, de nous avoir aidés de ses lumières et de ses connoissances.

Ce n'est qu'avec le secours de nombreux matériaux, choisis avec autant de goût que de discernement, que l'on peut prétendre, dans un pareil ouvrage, à un certain degré de perfection. Il a donc fallu faire un appel général à tous les savans, à tous les littérateurs et à tous les artistes célèbres, tant nationaux qu'étrangers.

On a consulté les ouvrages les plus anciens, et puisé dans les sources les plus éloignées.

Mais cette immensité de matériaux demandoit des

mains habiles pour être mise en œuvre, et former un ensemble régulier dans ses proportions; c'est pour parvenir à ce but qu'on en a confié la direction à plusieurs hommes de lettres distingués.

On a mis à contribution tous les ouvrages polémiques, tous les mémoires particuliers et les feuilles périodiques depuis trente ans.

Aucun moyen possible d'améliorer cet ouvrage n'a donc été négligé.

Aucunes considérations générales ou particulières n'ont pu exercer la moindre influence sur l'esprit d'impartialité qui nous a dirigés dans le plan et la rédaction.

Il faut écrire l'histoire sans passion, sans esprit de parti et sans préjugés. Toutes les croyances religieuses, toutes les opinions politiques doivent être respectées.

L'écrivain trahit tout à la fois sa conscience et la vérité lorsqu'il devient l'instrument servile des partis, ou le jouet ridicule des circonstances. « Un portrait « flatté n'est pas ressemblant, dit l'abbé Fleury : tels « sont ordinairement les panégyriques, où l'on fait « paroître un homme louable, en ne relevant que « ses bonnes qualités; artifice grossier qui révolte les « gens sensés, et leur fait faire plus d'attention « sur les défauts qu'on leur cache avec tant de « soin. C'est une espèce de mensonge que de ne « dire ainsi la vérité qu'à demi; personne n'est « obligé d'écrire l'histoire, mais quiconque l'entre-« prend s'engage à dire la vérité toute entière. »

L'histoire des personnages qui ont figuré sur la scène

politique vers la fin du dix-huitième siècle et au commencement de celui-ci, particulièrement en France, a été tracée avec inexactitude et partialité dans la dernière édition. Nous nous sommes fait un devoir de rectifier les erreurs volontaires qui s'y sont glissées ; nous avons suivi et observé les personnages qui se sont distingués par leurs vertus, leurs talens, et ceux que des crimes ou des forfaits ont signalés. Nous en parlons sans fiel, sans passion, sans esprit de parti, mais aussi sans timidité. La justice nous a commandé de faire disparoître toute espèce d'épithètes, qui ne servent qu'à perpétuer les haines, les vengeances et les proscriptions : l'exemple du passé nous a éclairés sur l'avenir.

Paris est la seule ville où l'on puisse exécuter avec autant de perfection que de célérité un ouvrage de cette nature. Cette capitale est le point central où viennent se réfléchir les lumières et les connoissances de tous les savans de l'Europe.

On reconnoîtra facilement les nombreuses additions et corrections que les anciens articles ont reçues ; ils sont marqués d'une †. Les articles nouveaux sont indiqués par un astérisque *.

Aucun des articles anciens n'a été supprimé, quoiqu'il y ait dans la dernière édition une foule de *borgnes et de boiteux*, selon l'expression de M. Chaudon ; mais on a eu l'attention de retrancher un grand nombre de phrases parasites, de lieux communs et de pensées triviales, etc., etc.

Au lieu de trois mille articles nouveaux promis par

le prospectus, il y en aura près de seize mille ; les trois premiers volumes en contiennent déjà trois mille. Cependant nous pouvons presque assurer que l'ouvrage n'ira pas à plus de seize volumes, qui contiendront plus de douze cents portraits.

On s'est attaché à indiquer les diverses translations qu'ont éprouvées les tableaux, statues, mausolées, etc., par le fait des conquêtes des Français, soit en Italie, soit en Allemagne, ainsi que les déplacemens opérés dans l'intérieur de la France depuis vingt ans.

Le public est assez juste pour apprécier le mérite des efforts que nous avons faits pour parvenir à donner un Dictionnaire supérieur à tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour.

On ne lira pas sans quelque intérêt plusieurs extraits des préfaces (1) placées en tête des différentes éditions publiées par le respectable abbé Chaudon, sous le nom d'une société d'hommes de lettres, et dans lesquelles il développe le plan qu'il a suivi pour améliorer les diverses éditions.

Nous payons d'avance un tribut de reconnoissance aux érudits et aux journalistes qui relèveront, sans fiel et sans amertume, les fautes qui pourroient nous être échappées, fautes inévitables dans un pareil ouvrage, particulièrement pour la bibliographie, sur laquelle les auteurs diffèrent si souvent entre eux.

---

(1) Voyez ces extraits à la suite des lettres de M. Chaudon.

Extrait des lettres de M. Chaudon.

A M. BRUYSET AINÉ, A LYON.

Mésin le 6 mai 1809.

La révolution m'a enlevé, mon cher monsieur Bruyset, les trois quarts de ma petite fortune, c'est-à-dire plus de 3000 liv. de rente.

Je suis charmé qu'un homme ingénieux, actif, et intelligent, tel que M. Prudhomme, soit le vengeur des torts que vouloient vous faire des libraires qui armoient en course contre vous.

Je lui enverrai avec plaisir mon exemplaire corrigé et augmenté. Voici en peu de mots en quoi consistent mes additions et mes corrections.

1° J'ai rectifié avec soin les fausses dates dans les articles nouveaux, et même dans les anciens.

2° J'ai rendu le style de mon continuateur conforme au mien, autant que je l'ai pu; et je me l'étois expressément réservé. Ainsi j'ai réformé les mots nouveaux, les tournures trop élevées pour le genre historique; j'ai coupé les phrases; j'ai varié le style dans certains articles, dont les périodes commençoient presque toutes par des participes.

3° Je me suis permis de modifier les jugemens en adoucissant ceux qui étoient trop sévères, et en mettant des correctifs à ceux qui me paroissoient trop indulgens.

4° J'ai ajouté aux anciens articles des précis historiques; j'ai enrichi cette partie de ceux qui y manquoient. J'ai semé de plus, dans le cours de l'ouvrage, des articles nouveaux ou des mémoires pour ceux qu'on voudra insérer dans la nouvelle édition.

Vous savez, monsieur, que, quant à mes honoraires, je n'ai jamais regardé avec vous; je crois traiter de même avec M. Prudhomme. J'entre dans ma soixante-treizième année, et ne puis dans ma vieillesse souffrante attendre la fin de l'impression de la nouvelle

édition, que je ne verrai peut-être pas, pour recueillir le fruit de mes travaux.

Ayez la bonté de faire parvenir ma lettre à M. Prudhomme. Si dans le courant de l'impression je trouve l'occasion de fournir quelques corrections ou augmentations, je les lui adresserai.

Je me réserve de plus six exemplaires de la nouvelle édition, et en cas que mon grand âge me permette d'en voir encore une dixième, j'espère que M. Prudhomme aura égard à la peine que m'auront donnée les additions et les corrections nouvelles que je pourrai y ajouter.

A M. PRUDHOMME, A PARIS.

Mézin, le 30 mai 1809.

Je suis charmé, monsieur, que mon ouvrage reparoisse de nouveau dans la capitale, et sur-tout sous les yeux d'un homme aussi loyal que vous. Je me flatte que vous conserverez à ce livre son véritable caractère. Si je n'avois presque perdu la vue, et si la goutte m'avoit laissé plus de momens libres, je me serois livré tout entier à ce travail; mais à 73 ans, foible, demi-quinze-vingt et podagre, il faut bien que je dépose les armes dans des mains plus vigoureuses que les miennes.

Je n'ai aucune observation à ajouter à votre *Prospectus*; puisqu'on a voulu mettre mon nom, malgré moi, à la huitième édition, il faut bien l'y laisser, et ne pas me priver de la part que j'ai à l'ouvrage qui est tout à moi, à l'exception des augmentations que M. Delandine a faites à la dernière édition en 13 volumes, et dont quelques-unes auroient besoin d'être réduites; je l'ai indiqué en marge dans mon exemplaire corrigé que je vous ai adressé, etc.

AU MÊME.

Mézin, le 6 juin 1809.

... Vos sentimens généreux pour la maison Bruyset vous font bien de l'honneur dans mon esprit. Je me félicite que mon ouvrage passe de leurs mains dans les vôtres; je me flatte qu'il ne perdra

rien sous vos auspices; les auteurs que vous emploierez tiendront une balance égale entre tous les partis, et ils écriront avec liberté, mais sans licence : j'espère que leur style, conforme au genre historique, sera concis sans être sec, serré sans être obscur, simple avec élégance, et quelquefois piquant sans malignité; que les nouvelles anecdotes ne seront pas un amas indigeste, mais qu'on les liera habilement aux portraits dont elles doivent être l'accompagnement; que ces portraits seront courts et vrais, et qu'on en bannira l'emphase, la bouffissure, l'entortillement et tous les vains ornemens du goût moderne.

J'ai tâché de me former sur les bons abréviateurs anciens, Patercule, Cornélius Népos, Justin, etc.; et si je n'ai pas réussi à les imiter, ce n'est pas faute de les avoir lus et relus.

Les corrections que je me suis permis de faire aux articles de mon collaborateur sont sur les marges; mes additions, à côté des articles où elles doivent être placées, ainsi que quelques fragmens de gazettes et de journaux dont on peut faire usage, mais avec discrétion et discernement.

En général, plusieurs articles auroient plus besoin d'être réduits qu'augmentés. La nécessité de faire tomber les nombreuses contrefaçons du *Dictionnaire Historique* a obligé de lui donner trop d'*embonpoint*, sur-tout dans la dernière édition de Lyon. Mon ouvrage ressemble beaucoup aux noces de l'Evangile où sont admis *les aveugles*, *les borgnes* et *les boiteux*. J'ai abrégé ou rayé quelques articles; peut-être serez-vous plus sévère que moi : c'est à vous, qui savez juger, de voir ce qui convient à vos intérêts; car souvent on se sacrifie pour le public, qui ne vous tient aucun compte du sacrifice.

J'aurois voulu pouvoir vous être plus utile, mais j'ai perdu l'usage de l'œil droit; et tous les médecins m'annoncent la perte de l'autre, souvent obscurci de nuages, si je travaillois à 73 ans avec trop d'assiduité. Cependant je continuerai de noter les fautes que je remarquerai à mesure qu'on me lira différens articles. Je ne manquerai pas de vous envoyer les bagatelles que j'aurai pu glaner. Vous aurez sûrement lu les deux petits avis que j'ai mis dans le treizième volume; le premier à la tête de l'ouvrage, et le

second au commencement de la table chronologique générale, composée par M. Delandine.

AU MÊME.

Je n'adopte pas les critiques comme un canon de concile œcuménique, encore moins comme le jugement dernier. Il suffit de quelques traits manqués dans un grand tableau pour qu'un censeur atrabilaire se croye en droit d'y trouver tout mauvais; mais il est des journalistes impartiaux dont les observations ne doivent pas être imprimées : c'est d'après eux, et sur-tout d'après un examen assidu et réfléchi de mon ouvrage, que je m'étois décidé à faire divers changemens.

Articles dont les additions doivent être retranchées. — L'addition sur l'*entendement humain* écrite dans le jargon moderne; les augmentations aux trois autres ne sont que du remplissage. — *Danty*, articles de *mythologie indienne et persane* : on ne doit laisser subsister que celle qui sert à l'intelligence des auteurs grecs et latins.

Articles a supprimer. — *Articles de quelques troubadours*, de *divers écrivains ignorés*, de *quelques Lyonnais qui ne sont pas connus hors de Lyon; plusieurs révolutionnaires obscurs; des victimes de la révolution non moins obscures; domestique de Barthélemi*, *Varicourt*, *etc.*, *etc.* Il faut rayer diverses citations, qui ne sont pas des jugemens, mais des déclamations : *La Peyrouse*, *Diderot*, *etc.*; être scrupuleux sur le choix des vers : on en a mis souvent de très-médiocres, seulement pour faire des volumes; et quant aux agens ou patiens de la révolution, je n'aurois mis que ceux qui sont un peu renommés. En parcourant le supplément en quatre volumes, on voit d'un coup-d'œil combien il y auroit à retrancher.

Il y auroit eu moyen de rendre mon livre meilleur en le rendant plus court. Alors les grands articles que les plus sévères critiques, tels que *l'abbé de Fontenai*, ont trouvés *parfaitement*

bien faits, le paroîtroient davantage, n'étant pas noyés dans un déluge d'articles insignifians ; mais les libraires ont été obligés d'augmenter les volumes pour faire tomber les contrefactions ou contrefaçons, ou pour ne point paroître rejeter tout ce qu'on leur fournissoit. Le choix est cependant l'une des premières qualités d'un lexicographe historique.

Articles fautifs. — *Stanislas*, dernier roi de Pologne; — *Richelieu* (le maréchal); — *Richard*, dominicain et non bénédictin; — *Soumille*, mort en 1774; — *Morenas*, mort à Monaco et non à Avignon, en 1774; — *Brunet* (J. B.), né à Valansole, département des Basses-Alpes, et non Valançol; — méprises dans l'indication de certaines éditions; — quelques erreurs de nom, etc., etc.

Articles trop flatteurs. — *La Harpe qui écrivoit avec grace* (c'est précisément ce qui manque à son style pur, clair, net, mais dur et roide). — *Marmontel* qui fit honneur à sa patrie, mais qui *ne l'illustra pas, etc., etc.*; être sobre de l'épithète d'*illustre*, qui donne à un article l'air de l'emphase, ou qui marque l'esprit de parti. L'impartialité a paru présider, aux yeux des patriotes, à quelques articles sur certains personnages qui ont joué un grand et malheureux rôle. Ce sont plutôt, selon eux, des apologies qu'une histoire. Il y faut donc quelques modifications, et sur-tout retrancher des métaphores, qui sont plus d'un avocat plaidant que d'un historien modéré. *Foiblesse généreuse* est bon dans une oraison funèbre. La foiblesse est quelquefois excusable dans les particuliers; dans un roi c'est sottise. On peut et on doit inspirer de l'intérêt pour les infortunés, sans dissimuler les défauts et les fautes qui leur ont attiré une partie de leurs malheurs. Justifier et condamner par des faits et non par des phrases; prendre une lunette juste et non un microscope qui grossit les vertus des uns et les fautes des autres.

Articles dont le style est négligé ou trop monotone. — Le varier : beaucoup de phrases du même article commencent par un participe : leur donner une autre tournure. Corriger termes impropres, expressions hasardées, etc.; *desuite* pour tout *de*

suite ; marquant pour *remarquable ; celle donnée* pour *celle qui a été donnée ; ce dernier, celui-ci*, pour *ce prince, cet écrivain*, et quelques autres tours de phrase qui rendent le style lâche et languissant. Point de mots nouveaux : je suis vieux, je m'en tiens à la vieille école. En général, il faudroit que les articles eussent le même uniforme et que l'ouvrage ne parût pas être de trop de mains différentes. Clarté, propriété, précision sans sécheresse, élégance avec simplicité ; voila les qualités nécessaires au style d'un biographe.

Articles trop longs. — *Beaumarchais, Saussure, Spallanzani, Rozier, Howart, Dorat*, où l'on a fait entrer, pour l'alonger, une citation de *Linguet*, qui dit précisément ce que j'avois déjà dit. Ce n'est pas embellir un article ; c'est le surcharger. On doit sur-tout éviter les phrases qui ne sont bonnes que pour un éloge académique : ne dire ni plus ni moins qu'il ne faut.

Erreurs de chronologie. — On peut se tromper dans ses jugemens, sans vouloir tromper ; mais en fait de dates, chacun peut vous reprocher de n'avoir pas été exact, parce qu'avec de l'attention il est possible de l'être.

Articles omis. — *Montmorin, Marceau, Abercromby, Ricolotti ;* le poëte *Léonard*, l'abbé *Duvernet, Pallavicini, Westermann ;* le dernier roi de Prusse, dont M. de Ségur a écrit l'histoire et non celle de son oncle, comme on le dit par erreur, dans l'article de Frédéric-le-Grand.

Articles doublés. — *Gardin Dumesnil.* On a mis dans l'article de *Régnier Desmarais* des vers qui ne sont pas de lui, et qui étoient déjà dans celui de *Desmarêts*, leur véritable auteur.

Articles exagérés en mal. — On m'a indiqué l'article *Custines* et quelques autres. Tout exécrable qu'est la mémoire de *Robespierre*, quelques-uns croient qu'on l'a traité comme l'*Hercule* de la fable. Quelques *Hercules* subalternes lui ont imputé leurs travaux après sa mort, quoiqu'ils le suivissent pas à pas de son vivant.

M. Del...., qui a fourni plusieurs articles curieux et intéressans, n'a pas pu, dans une ville qui a tant souffert, tenir toujours, d'une main ferme, la balance pour peser, non seulement les partis et les sectes, mais les héros de tous les partis et de toutes les sectes.

N. B. J'avois corrigé, dans un très-grand nombre d'articles, des erreurs de date et des négligences de style; mais comme les corrections ont été faites à mesure et pendant l'espace de six ans, il est impossible que ma mémoire puisse me rappeler les méprises que j'apercevois au moment qu'on me lisoit quelques articles, ou les divers articles nouveaux. Je me flatte que les littérateurs distingués, pleins d'esprit, de savoir et de goût, qui veulent bien faire un palais de mon petit édifice, réparer des appartemens anciens et en ajouter de nouveaux, ne me feront pas présent d'additions telles que celles de l'*Amphigouri* sur le cantique de *saint Ambroise*, et qu'en se bornant à corriger mes fautes, ils laisseront les grands articles tels que je les avois faits.

EXTRAIT

DES

PRÉFACES DES ÉDITIONS ANTÉRIEURES,

PAR M. L'ABBÉ CHAUDON.

PREMIÈRE ÉDITION.

NOTRE but principal, en ajoutant ce *Nouveau Dictionnaire* à ceux qu'on a déjà publiés, est de faire connoître, par les faits, le génie et le goût des siècles, l'état de l'univers dans tous les temps, les passions, les caractères, les talens des hommes qui l'ont ravagé ou éclairé. Nous nous sommes particulièrement attachés à caractériser les nations, à peindre les hommes célèbres, enfin à faire en petit des tableaux dans lesquels les savans puissent voir d'un coup-d'œil ce qu'ils veulent rappeler à leur mémoire, et les gens moins instruits ce qu'ils doivent placer dans la leur.

Notre ouvrage n'étoit d'abord qu'un répertoire pour notre usage particulier, et comme un Supplément au Dictionnaire Historique de M. l'abbé Ladvocat. Nous avons attendu long-temps qu'une main plus habile que la nôtre réparât ce petit édifice, et en élevât un plus digne au public. Nous croyions que l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*, en six volumes in-8° (*), auroit fait ce que nous n'osions faire; mais cette production, quoique rédigée par un homme de mérite, n'ayant pas répondu à notre attente, nous nous aidâmes des recherches de quelques gens de lettres, qui

(*) *Voyez* Barral dans le Dictionnaire.

voulurent bien nous seconder dans notre travail, et fournir des couleurs à notre pinceau.

Quiconque entreprend un nouveau Dictionnaire historique, doit donner la même attention à l'histoire de l'esprit humain qu'à celle des gouvernemens. Les annales du monde, isolées de celles des sciences, sont une belle statue à laquelle on a coupé la tête. On n'a pas assez pensé à peindre les hommes, et sur-tout ceux qui, au milieu des ténèbres et des vices qui ont inondé la terre, ont fait briller des lumières et des vertus. Tous les princes dont l'histoire n'offre aucun fait intéressant, ni aucune circonstance singulière, seront renvoyés dans les *Tables chronologiques*.

Écarter les articles superflus, voilà le premier devoir d'un historien lexicographe ; présenter les articles nécessaires sous un jour vrai et agréable, voilà le second. Rien ne sert plus à remplir ce dernier objet que les anecdotes, et les anecdotes bien choisies.

Nous n'oublierons pas, par exemple, à l'article de *Probus*, que les ambassadeurs de *Varanane II*, roi de Perse, le rencontrèrent sur de hautes montagnes au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis long-temps, et du porc salé. Ces circonstances, minutieuses au jugement des esprits superficiels, paroîtront intéressantes aux hommes judicieux. Qui ne sent en effet, qu'en rapportant ce trait, nous donnons une leçon de morale aux lecteurs ? Ils voient avec une admiration mêlée d'étonnement un empereur romain, c'est-à-dire le maître de l'univers connu, souffrir les injures de l'air, la faim, la soif, tandis qu'on a vu le moindre de nos capitaines traîner dans les armées le luxe de nos grandes villes.

Quoique notre but ne soit point d'entasser simplement des chiffres chronologiques, nous ne négligerons pourtant pas les dates. Nous n'en mettrons aucune qu'après nous être assurés

de sa justesse, par un travail aussi ingrat que pénible. Peu de gens savent quels soins il faut se donner, combien de livres il faut dévorer pour parvenir à cette exactitude, si nécessaire et presque toujours si négligée.

Si l'histoire est le tableau des belles et des mauvaises actions des hommes, il faut nécessairement des particularités pour les faire connoître : elles amusent le lecteur curieux, elles instruisent le philosophe, elles embellissent l'ouvrage. Dans cette moisson abondante que nous offrent des livres en tous genres, nous glanerons ce qui servira à notre but. Nous exclurons les minuties historiques dont les petits esprits ornent leurs portefeuilles ; mais nous ne laisserons échapper aucun détail intéressant, sur-tout lorsqu'il peindra le caractère, l'esprit et le cœur des hommes célèbres.

Après avoir fixé l'année de la naissance, de la mort, du couronnement des princes ; après avoir rapporté leurs actions principales, on dira, en peu de mots, ce que la postérité en a pensé. On suivra, dans les articles des philosophes et des savans, la même marche que dans ceux des guerriers et des souverains. Les vertus douces et tranquilles des sages qui ont poli le monde méritent autant d'attention de notre part que les actions héroïques et funestes des conquérans qui l'ont bouleversé. Les années où ils ont vu le jour, et où ils l'ont perdu, seront suivies d'un court détail de leurs vertus ou de leurs vices, de leurs talens ou de leurs imperfections, avec un précis des jugemens qu'on en aura portés.

Qu'on ne s'attende pas à des plaidoyers pour ou contre ; nous ne serons que témoins, et le public sera juge. Nous avons cru devoir nous interdire un plaisir que des auteurs moins délicats et plus intéressés que nous se sont permis, celui de la satire. Notre ouvrage ne sera pas assez piquant pour les lecteurs frivoles et malins ; nous nous en consolerons, en tâchant de

plaire aux sages. Il ne faut pas déguiser les mauvaises actions; mais il faut aussi remarquer les bonnes. Les vertus, dans l'histoire, sont des îles riantes au milieu d'une mer orageuse, dans lesquelles le voyageur vient se reposer après la tempête.

Quel intérêt prend-on à tant de petits faits dictés par la médisance, et souvent par la calomnie, dont des Arétins lexicographes ont sali leurs compilations? Quel homme seroit assez dépourvu de vertu et d'esprit pour ne pas préférer le récit de ce que les chefs de gouvernement ont fait pour le bonheur des peuples, et les grands artistes pour la gloire de leur nation, au détail scandaleux de quelques foiblesses secrètes et de quelques crimes cachés? Léon X s'est fait un nom immortel par son amour pour tous les arts; ce service rendu au genre humain suffit pour que nous ne déchirions pas avec emportement le voile qui a couvert ses foiblesses. Nous nous garderons bien de prêcher contre lui et contre d'autres princes, dont on peut excuser les petits défauts en faveur de leurs grandes qualités. Nous nous éloignerons en cela, comme en bien d'autres points, de quelques historiens déclamateurs, qui se sont fait de plein droit les précepteurs des monarques et les prédicateurs du genre humain. L'histoire doit être l'école de la morale et de la politique, et non celle de la frénésie. Elle doit apprécier les hommes, et non les insulter; rapporter les opinions, sans argumenter pour ou contre elles; être l'écho du public sage et modéré, et jamais celui du fanatisme et de l'enthousiasme.

Quoique notre but ait été de faire un Dictionnaire moitié historique, moitié philosophique, nous ne dissimulerons point, en remarquant les biens qu'a faits la vraie philosophie, les maux qu'a produits la fausse, qui a pris son masque. Ce n'est point celle-ci que nous prendrons pour guide; ce seroit vouloir nous égarer. On croit aujourd'hui que, pour paroître

philosophe, il faut proscrire tous les anciens historiens et fronder toutes les traditions. Dans les siècles d'ignorance on a trop cru, et dans notre siècle éclairé on ne croit pas assez (*). Rejeter tout est d'un pyrrhonien téméraire; adopter tout est d'un légendaire imbécille. Il y a un milieu entre ces deux extrémités, et nous avons tâché de le tenir.

Il seroit inutile d'enfler notre *Dictionnaire* des noms oubliés des mauvais auteurs. Parmi les écrivains, nous choisirons ceux qui ont fait le plus d'honneur aux lettres et à leur siècle. Autant le public s'intéresse au détail de la vie et des ouvrages des grands génies, autant est-il fatigué de la liste des productions d'un rimeur plat, ou d'un compilateur ennuyeux. Les articles d'un Corneille, d'un Racine, sont toujours trop courts aux yeux d'un homme de goût; et ceux d'un Pradon, d'un Cassagne, toujours trop longs. On ne parlera du rôle que ces rimailleurs ont joué dans la république des lettres que pour montrer le peu de droit qu'ils avoient de se comparer aux grands hommes, et pour préserver les jeunes gens de la lecture de leurs platitudes. Si les rois qui n'ont signalé leur règne ni par aucun établissement utile, ni par leur valeur, ni par leur vertu, ne méritent pas d'être cités, pourquoi tireroit-on de la poussière les auteurs d'un poëme insipide ou d'un roman bizarre? Arracher ces morts à leur obscurité, c'est troubler leurs cendres pour renouveler leur confusion; c'est chercher dans la poussière du tombeau de quoi ennuyer les vivans.

Quelques savans auroient voulu que nous eussions donné un extrait de tous les articles du *Moréri*, bons ou mauvais. Notre ouvrage eût été plus étendu, et n'en eût pas valu mieux.

(*) Le célèbre Despréaux avoit eu cette pensée avant nous. « Autrefois, disoit ce poëte, on croyoit à tout, à l'astrologie, à la magie, à toutes les sottises imaginables; mais actuellement on ne croit à rien. »

De deux mille articles du grand *Dictionnaire historique*, il y en a près de la moitié qui n'intéressent aucun lecteur; c'est ainsi qu'en jugeoit le célèbre abbé des Fontaines...

Tous les articles ne peuvent pas paroître également bien choisis à tout le monde. Dans les livres, comme dans la société, le même homme amuse les uns et ennuie les autres. Un guerrier ne voudroit que des conquérans, un séminariste que des théologiens, un bibliographe que des philologues, un peintre que des peintres. Le lecteur sensé doit alors prendre la place de l'écrivain, et devenir, comme lui, le concitoyen de tous les peuples, et l'ami de tous les arts. Il sentira qu'un Dictionnaire consacré à la mémoire des hommes célèbres par des *talens*, par des *erreurs*, par des *vertus* et des *forfaits*, doit renfermer ceux qui se sont distingués dans tous ces genres. Il sentira que si, pour plaire à un peintre, on met généralement tous ceux qui ont barbouillé de la toile, un érudit sera aussi en droit de nous demander une place pour tous ceux qui ont barbouillé du papier.

Tout écrivain doit s'attendre à quelques éloges et à une foule de critiques : c'est l'apanage ordinaire de quiconque prend la plume; mais un historien ne doit guère se promettre que des reproches et des censures. L'univers est partagé en divers gouvernemens et en différentes religions. Chaque gouvernement a ses intérêts, et chaque religion ses partis. Il est fort difficile d'adopter les récits d'un parti sans choquer l'autre.

Dans la foule des auteurs imprimés qu'on a consultés, on a préféré ceux qui jouissent de l'estime générale, et sur lesquels le public n'a qu'une voix. On a eu sous les yeux, pour l'histoire sacrée et ecclésiastique : la Bible de Vitré avec ses tables chronologiques, Josephe, Prideaux, Calmet, Bossuet, Tillemont, Fleury, Racine, Alexandre, Dupin,

Cellier, etc... Pour l'histoire ancienne des empires et des républiques : Hérodote, Thucydide, Xénophon, Diodore de Sicile, Plutarque, Quinte-Curce, Polybe, Justin, Arrien, etc., parmi les anciens ; Banier, Rollin, Guyot, Crevier, Goguet, etc., parmi les modernes... Pour l'histoire romaine : Tite-Live, Salluste, Cornélius-Népos, Tacite, etc., Rollin, Catrou, Vertot, Laurent Echard, son continuateur Montesquieu, Saint-Evremont, Saint-Réal, Tillemont, et les traductions du président Cousin... Pour l'histoire des royaumes modernes : Puffendorff, Voltaire, etc... Pour l'histoire de France : De Thou, Boulainvilliers, du Bos, Montfaucon, Daniel, Hesnault, Velly, et tous les mémoires particuliers... Pour l'histoire d'Espagne : le père d'Orléans, Ferreras, d'Hermilly, etc... Pour celle d'Angleterre : Rapin de Thoiras, Clarendon, Smollet, Hume, etc... Pour le Portugal : Vertot, La Clède... Pour Venise : Nani, Amelot de La Houssaye, Laugier, etc... Pour l'histoire de Naples et de Sicile : Guichardin, Giannone, d'Egli... Pour l'histoire de Danemarck et de Suède : Puffendorff, Vertot, Voltaire, Nordbert, etc... Pour l'histoire de Moscovie : La Combe, Voltaire... Pour celle de Pologne : Solignac, des Fontaines... Pour l'histoire de Brandebourg : le roi de Prusse... Pour celle des Turcs, des Persans, des Chinois, des Huns, des Sarrasins : Prideaux, Marigny, Cantemir, de Guines, Marsy, Chardin, du Halde, etc., etc.

Il est de notre devoir d'avouer que tous ces historiens nous ont fourni une partie des matériaux de notre ouvrage, et que nous avons étudié, dans ceux qui passent pour les plus élégans, le coloris propre à chaque article. Nous nous sommes servis, autant que nous avons pu, de leurs expressions ; mais nous n'avons pas cru devoir les copier servilement. Ils nous ont fourni les couleurs de nos tableaux, et nous nous sommes quelquefois permis de les broyer. Chaque auteur a sa façon parti-

culière d'écrire. Nous avons tâché de réduire à la nôtre celles des différens écrivains qui nous ont précédés, dans tous les endroits où leur style nous a paru s'éloigner du style propre à un Dictionnaire et à un Abrégé. Quoique notre ouvrage soit composé par plusieurs, nous l'avons rendu uniforme.

Quelques gens de goût, accoutumés au style nombreux du dernier siècle, nous reprocheront peut-être d'avoir imité quelquefois le style vif, pressé et antithétique du nôtre. Ayant tâché de former notre goût sur les préceptes du célèbre Rollin, un des plus sévères critiques de ce style, il nous auroit peut-être été facile d'en employer un autre, si nous n'eussions jugé celui-ci plus convenable dans un ouvrage où il faut dire beaucoup en peu de mots. Nous avouons qu'il seroit déplacé dans une grande histoire, dans un grand édifice, où tout doit être noble et majestueux; mais un cabinet, dit un homme d'esprit, peut recevoir avec grace de petits ornemens.

Pour mettre plus de vérité dans les portraits des gens de lettres, nous avons emprunté des écrits qui ont paru sur eux, *Journaux*, *Feuilles*, *Vies*, *Mémoires*, *Eloges*, *Critiques*, tout ce qui pouvoit servir à les peindre et comme particuliers et comme écrivains. Ces deux points de vue différens, sous lesquels nous regarderons le même homme, rendront notre Recueil plus instructif et plus agréable. Nous ne nous sommes point attachés à indiquer toutes les productions d'un auteur; nous avons fait choix des principales, et nous ne nous y sommes arrêtés qu'autant qu'il le falloit pour en donner une idée nette et précise. Les critiques les plus célèbres du siècle nous ont fourni les jugemens que nous en avons portés. C'est un fonds que nous n'avons pas craint de nous approprier, et auquel nous avons donné une forme. Toutes les louanges, toutes les censures ont été mises dans la balance, avant que de nous décider pour celles auxquelles le public a mis le sceau par son approbation.

A l'exemple des lexicographes qui nous ont précédés dans la même carrière, nous avons orné notre ouvrage de l'histoire des dieux et des héros du paganisme. Cette partie sera même beaucoup plus complète que dans les deux Dictionnaires historiques portatifs. Les auteurs de ces livres ont tenté quelquefois de donner un sens raisonnable aux extravagances de la mythologie. Pour nous, il nous a paru que nous devions nous borner à exposer succinctement ces vieilles erreurs, sans y mêler les explications que tant de modernes en ont données, explications souvent plus ridicules que la chose expliquée. La théologie païenne, fille de la grossièreté, de la superstition et de la poésie, n'est, aux yeux des gens sensés, qu'un tissu d'imaginations bizarres, de brillantes chimères, plus propres à dégrader la Divinité qu'à former le cœur de l'homme. Ceux qui se repaissent de ces absurdités trop célèbres, et qui veulent en tirer un sens moral, sont dignes d'être les interprètes des rêves d'un homme délire.

« On nous a si fort accoutumés pendant notre enfance, dit le sage et ingénieux Fontenelle, aux fables des Grecs, que, quand nous sommes en état de raisonner, nous ne les trouvons plus aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple, qui n'est qu'un amas de faussetés aussi étranges que manifestes....... Que ne peuvent point, ajoute cet ingénieux écrivain, les esprits follement amoureux de l'antiquité! On va s'imaginer que sous ces fables sont cachés les secrets de la physique et de la morale. Eût-il été possible que les anciens eussent produit de telles rêveries, sans y entendre quelque finesse? Le nom des anciens en impose toujours; mais assurément ceux qui ont fait les fables n'étoient pas gens à savoir de la morale ou de la physique, ni à trouver l'art de les déguiser sous des images empruntées. Ne cherchons

donc autre chose dans les fables que l'histoire des erreurs de l'esprit humain. » C'est sous ce point de vue que nous les avons considérées.

On l'a répété plusieurs fois, et on le répètera encore, il est impossible qu'un Dictionnaire historique soit parfait. Il est si aisé de mettre un chiffre pour un autre, et si difficile de donner une attention égale à tant de dates et de noms multipliés, que, quoique nous ayons profité des fautes de nos prédécesseurs, il se peut très-bien qu'il nous en soit échappé beaucoup. On corrige depuis cent ans le *Moréri*, et les savans qui l'examinent avec des yeux sévères y trouvent chaque jour des fautes nouvelles. Si l'on nous fait l'honneur de nous critiquer, nous n'aurons d'autre réponse à faire que de nous corriger, et de conserver pour ceux qui nous auront mis sur la voie la reconnoissance qu'on doit à un bienfaiteur et à un guide. Il n'appartient qu'à l'orgueil et à l'ingratitude d'insulter un homme qui veut bien nous donner la main quand nous sommes tombés. Nous osons seulement prier nos lecteurs de ne pas juger de tout l'ouvrage d'après une fausse date, peut-être réformée dans l'*errata*. Ce qu'on doit le plus considérer, c'est si nous avons gardé l'impartialité qui doit faire le caractère de tout homme sensé, et sur-tout d'un historien; si nous avons pris parti pour ou contre; si nous avons mis quelque fiel dans l'examen des ouvrages des bons auteurs. Nous prions d'examiner les grands articles plutôt que ceux de quelques écrivains de peu d'importance, dont personne ne s'embarrasse, sur lesquels on peut plaisanter impunément, et dont on ne parle que pour proposer des exemples à éviter.

Malgré notre attention et nos recherches, nous ne nous flattons pas d'avoir connu tous les hommes illustres qui ont paru depuis que le monde existe. Combien de grands hommes dont le nom a resté dans l'oubli, soit parce qu'ils sont nés

dans des temps barbares, soit parce qu'ils ont manqué d'historiens, quoique nés dans des temps plus heureux? « Combien de belles actions particulières, dit Montaigne, s'ensevelissent dans la foule d'une bataille! De tant de milliasses de vaillans hommes qui sont morts depuis 1500 ans en France les armes à la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à notre connoissance. La mémoire, non des chefs seulement, mais des batailles et des victoires, est ensevelie. Les fortunes de plus de la moitié du monde, faute de registre, ne bougent de leur place, et s'évanouissent sans durée... Pensons-nous qu'à chaque arquebusade, et à chaque hasard que nous courons, il y ait soudain un greffier qui l'enrôle? Et cent greffiers, outre cela, le pourroient écrire, desquels les commentaires ne dureront que trois jours, et ne viendront à la vue de personne. »

Plût à Dieu que cette remarque d'un philosophe célèbre pût guérir les hommes de ces vains désirs d'immortalité qui les tourmentent, et sur-tout de cette folie trop commune de chercher la récompense de la vertu dans la fumée de la gloire! C'est par cette réflexion que nous finirons cet avant-propos : elle ne paroîtra pas déplacée aux sages, pour qui l'histoire n'est autre chose que la morale mise en récit; et si elle paroît l'être aux lecteurs qui n'y cherchent qu'un amusement, ils pourront la placer parmi tant d'autres pensées vraies et inutiles.

ÉDITION DE 1779.

QUATRE éditions originales, un grand nombre de contrefaçons, les efforts impuissans qu'a faits le libraire éditeur du Dictionnaire de Ladvocat pour anéantir le Nouveau Dictionnaire Historique, prouvent, sinon le mérite, du

moins le succès de cet ouvrage. Les critiques modérés, en relevant les fautes inséparables d'un long travail, ont rendu justice à l'impartialité avec laquelle on y juge tous les hommes et tous les partis; à l'attention qu'on a eue de rapporter tous les traits qui honorent l'humanité ou piquent la curiosité; à l'équité exacte qui a présidé aux jugemens raisonnés portés sur les livres et les auteurs, etc., etc. Voilà ce qui a concilié au Nouveau Dictionnaire les suffrages encourageans du public.

Pour les mériter de plus en plus, l'auteur, aidé des remarques de divers savans, l'a scrupuleusement revu, et l'a purgé des fautes nombreuses qui défiguroient les éditions précédentes, et sur-tout celle de Paris, 1772, en 6 vol. in-8°. Il suffira d'indiquer en peu de mots tout ce qu'on a fait, non seulement pour donner plus de régularité à cet ouvrage, mais encore pour l'augmenter et l'améliorer.

Nous avions prévu avant nos critiques les censures que nous pourrions essuyer; et ils ont reconnu avec nous qu'un auteur n'est pas toujours le maître de faire disparoître tous les défauts de son ouvrage.

Certains lecteurs auroient voulu plus de réflexions, et d'autres plus de faits. Qu'en faut-il conclure? Que les goûts sont différens, et que l'auteur doit suivre le sien, s'il le croit conforme à celui du plus grand nombre. « Mais je ne vous demandois que des dates », lui dira un critique. Et moi, je me proposois d'orner les faits de quelques portraits, et de quelques observations piquantes et littéraires. Graces aux lumières du siècle, j'ai travaillé pour moi, et pour une multitude de gens de lettres qui pensent comme moi.

CINQUIÈME ÉDITION DE 1783.

CETTE cinquième édition du Nouveau Dictionnaire Historique a été pour nous l'occasion d'un examen sévère de cet ouvrage, examen fait d'après le jugement et les désirs de la plus saine partie du public. On a, par exemple, développé davantage les systèmes des philosophes et les opinions de certains hérétiques. On a proportionné la longueur des articles des grands hommes des premiers volumes à ceux des derniers. On a multiplié les dates dans les articles trop longs, pour ménager des repos à l'esprit et à la mémoire. On a adouci le jugement trop rigoureux qu'on avoit quelquefois porté sur des personnages célèbres, qui, attachés à un ordre ou à un parti, avoient été déprimés par les ordres rivaux ou par les partis contraires. On a cru devoir modérer aussi les éloges donnés à des auteurs médiocres, qu'on avoit jugés sur le témoignage trop favorable de leurs amis.

Malgré les fautes qui défiguroient plusieurs articles, divers auteurs qui ont écrit depuis 1765, époque de la première édition de ce Dictionnaire, n'ont cessé d'en copier des articles dans leur collection. On en trouve un grand nombre dans le *Dictionnaire des Gaules* de M. l'abbé Expilli; dans le *Vocabulaire français*; dans les *Anecdotes dramatiques* (*); et en dernier lieu on a inséré dans

(*) Dans les trois siècles de la littérature; dans Ëraste ou l'Ami de la Jeunesse; dans la table du Dictionnaire historique d'Éducation; dans le Recueil des Épitaphes de M. Delaplace; dans l'Encyclopédie, et dans les Siècles littéraires de M. Desessart. (*Note ajoutée à l'Édition actuelle*, 1804.)

l'*Encyclopédie* de Genève, in-4°, les articles d'Auguste, d'Annibal, d'Antoine le triumvir, et plusieurs autres. Nous sommes sensibles à la préférence qu'on nous donne, quoiqu'on n'ait pas daigné nous citer; et nous le serions davantage si on ne reproduisoit point les méprises échappées aux premiers éditeurs. Par exemple, dans l'article d'Antoine, l'imprimeur avoit mis *Musine* au lieu de *Mutines* (aujourd'hui *Modène*). Cette erreur se trouve, ainsi que quelques autres, dans l'Encyclopédie génevoise.

Nous ne parlerons pas des nombreuses contrefaçons du Dictionnaire Historique, publiées en France et dans les pays étrangers. Ces éditions fréquentes seroient un honneur pour le livre et pour les auteurs, si elles étoient imprimées avec soin et dirigées avec goût. Mais on ne se contente pas aujourd'hui de s'emparer d'un ouvrage; on le remplit de fautes en annonçant des corrections; on le défigure par des additions inutiles ou ridicules; et d'une production impartiale et équitable, on fait un livre rempli de déclamations et de faux jugemens.

C'est ce qu'un ex-jésuite étranger, qui n'a ni la sagesse ni la modération de plusieurs de nos jésuites français, a en partie exécuté (*), en s'appropriant et en gâtant le Nouveau Dictionnaire Historique. Il vient de publier à Ausbourg et à Liège les deux premiers volumes, avec un Avertissement où, après avoir déchiré ce livre et ses auteurs, il annonce qu'il va le réformer. Il croit être en droit de jouir d'un champ étranger, parce qu'il y a semé quelques chardons. Si le Dictionnaire qu'il contrefait étoit mauvais, comme il l'insinue, il devoit en faire un meilleur, et nous aurions été les premiers à l'acheter. Mais c'est

(*) *Voyez* Feller, dans le Dictionnaire.

violer les règles de l'honnêteté que de ravir aux auteurs le fruit de leurs travaux, de se servir de ce travail même pour les injurier, pour les calomnier, et de couronner cette belle manœuvre en prenant le prétexte de la religion.

Les reproches que cet éditeur fait aux auteurs sont, 1° d'avoir laissé échapper quelques fausses dates. Et où n'y a-t-il pas des fautes de ce genre? On en trouve jusque dans l'Art de corriger les erreurs de chronologie, que nous devons à deux savans bénédictins. On en voit un plus grand nombre dans la contrefaction du Dictionnaire Historique, que notre réformateur propose cependant comme un modèle de correction. Nous avions avant lui corrigé plusieurs méprises des chronologistes et des lexicographes; mais nous n'avions pu les réformer toutes, et nous osons défier notre habile correcteur de parvenir à cette perfection si désirée dans tous les ouvrages, et presque impossible dans un Dictionnaire surchargé de chiffres, de noms et de faits.

2° D'avoir placé quelquefois, à l'exemple de tous les bons historiens anciens et modernes, les foiblesses des grands hommes à côté de leurs vertus, et d'avoir peint des hommes au lieu de peindre des anges. Il cite Marie Stuart, Charles-Quint, etc. (*Voyez* leurs articles dans cette nouvelle édition.) Voudroit-il donc que, deux cents ans après la mort des princes, on donnât à leurs cendres les louanges fausses et perfides dont leurs courtisans accablèrent leurs personnes? On n'est historien qu'autant qu'on rapporte fidèlement le bien et le mal sur les hommes qui ont occupé la scène du monde, et qu'on a le courage de blâmer leurs mauvaises qualités, en même temps qu'on rend justice aux bonnes. La vérité, qui est l'ame de l'histoire, ne permet pas plus de dissimuler les unes que de garder le silence sur les autres;

et quiconque n'a pas l'ame assez forte pour braver les censures du panégyriste intéressé de certains princes doit renoncer à écrire.

C'est en vain que notre critique nous accuse de nous être contredits, parce que nous avons tracé, d'après les historiens les plus accrédités, les contrariétés de caractère remarquées dans plusieurs grands hommes. Plutarque a montré de pareilles contradictions dans quelques personnages qu'il a célébrés. On ne citera que sa Vie de Cicéron, qui par ses défauts paya, comme tant d'autres hommes illustres, le tribut ordinaire à l'humanité. Mais a-t-on jamais reproché au philosophe de Chéronée d'avoir mis dans ses portraits des couleurs opposées, parce qu'il a montré dans ses originaux des vertus et des vices qui paroissent contradictoires? On a pu dire, sans tomber dans l'inconséquence, que Marie Stuart étoit une princesse foible, que l'amour fut la première source de ses infortunes, mais que son attachement à la religion catholique, qu'elle aima et qu'elle pratiqua malgré ses premières galanteries, fit cependant une partie de ses crimes aux yeux de ses ennemis. On a pu, sans se contredire, peindre Charles-Quint, d'abord comme opposé au luthéranisme, qu'il tâcha de réprimer par des troupes et par des édits; ensuite tolérant ceux qu'il n'avoit pu ni convertir ni désarmer. On a pu représenter le maréchal de Marillac comme coupable à certains égards, et comme innocent à d'autres. Oui, il étoit coupable d'ingratitude envers le cardinal de Richelieu, son bienfaiteur, et ce n'est pas pour cela qu'il fut condamné; mais il n'étoit pas assez criminel envers l'état pour avoir mérité le dernier supplice. On a pu dire qu'Alexandre-Sévère ne fut point persécuteur, et que cependant quelques martyrs scellèrent l'Evangile de leur sang sous ce prince, parce que le fanatisme des peuples

excita des persécutions locales sous les empereurs les plus sages et les plus indulgens.

Tout lecteur éclairé voit bien que dans tout cela il n'y a aucune contradiction ; et si notre censeur feint d'y en trouver, après avoir tordu et tronqué nos phrases, c'est qu'il cherche quelque moyen d'excuser une manœuvre typographique, qu'il n'auroit pas dû accompagner de mauvais procédés. Quand les journalistes de Trévoux s'emparèrent du Furetière de Basnage, ils ne l'insultèrent point, ils ne le calomnièrent point : c'est que les jésuites régnoient alors; mais depuis leur destruction, quelques-uns des sujets de cette société puissante voudroient être les tyrans de la littérature, dont leurs confrères furent pendant quelque temps les monarques.

Personne ne respecte plus que nous les hommes distingués que cet ordre a produits, et cette nouvelle édition le prouvera assez. Mais lorsque la vérité de l'histoire a exigé que nous racontassions des faits peu favorables à quelques-uns de ses membres, nous l'avons fait avec candeur et sans fiel. Nous avons été les seuls qui ayons insinué dans le temps, à l'article Aveiro, que le jugement porté, lors de la fameuse conjuration de Portugal en 1758, contre les accusés, avoit paru sévère, et que leur crime n'étoit pas démontré. Cette observation fit défendre le débit de notre livre à Lisbonne. Il est bien étrange, après cela, qu'un ex-jésuite nous accuse d'injustice, nous qui avons été la victime de la justice que nous avons voulu faire rendre à plusieurs de ses confrères.

Les auteurs du Dictionnaire Historique ayant mis à profit toutes les critiques qui leur sont parvenues, en gardant le silence sur les expressions peu honnêtes des auteurs de ces critiques, ont fait tout ce qui étoit en eux pour mériter,

sinon le suffrage, du moins l'indulgence du public; et ils ont eu la consolation de voir leur dernière édition louée dans tous les Journaux. Mais ils n'ont pu se flatter, ni d'adoucir le caractère emporté, ni de contenter l'esprit difficile des zélateurs d'une faction, qui se croient désintéressés lors même qu'ils sont le plus attachés à un parti; dont le cœur peut être droit, mais dont l'imagination préoccupée ne voit les objets qu'à travers les lunettes de l'enthousiasme, et qui sont indisposés d'avance contre tout auteur qui n'a ni leurs yeux ni leur façon de penser.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

† I. AA (Pierre Van der), libraire-éditeur, établi à Leyde dès 1682; il s'adonna particulièrement à la géographie et sur-tout aux cartes. On trouve une liste très détaillée de celles qu'il a publiées dans son catalogue, qui a paru à Amsterdam en 1729, l'un des plus abondans en ouvrages de géographie. Lenglet du Fresnoy a cité les meilleures dans sa *Méthode pour étudier la géographie*. Les principaux ouvrages dont ce libraire est éditeur sont, I. un *Recueil de plusieurs voyages faits en France, en Italie, en Angleterre, en Hollande et en Moscovie* (en hollandais), Leyde, 1706, 30 vol. in-12. II. *Collection de voyages dans les deux Indes* (en hollandais), Leyde, 1706, 8 vol. in-fol. Le même ouvrage, Leyde, 1707-1710, 29 vol. in-8°. C'est un recueil dont presque tous les matériaux ont été puisés dans la fameuse collection de de Bry, avec quelques additions. Meusel se trompe, quand il dit (*Biblioth. histor.* tom. II, part. I, pag. 336) qu'au lieu de rappeler le nom de de Bry, Van der Aa nomme seulement un certain Godefroi comme auteur de cette collection. Ce Godefroi n'est auteur que de quelques parties; on croit que c'est le même qui en avoit déjà fourni quelques unes à la collection de de Bry, et Van der Aa ne l'a désigné que comme auteur de ces parties. III. *Recueil des voyages des Portugais, des Anglais, des Français, et des Italiens dans les Indes* (en hollandais), Leyde, 4 vol. in-folio. IV. Un *Atlas de* 200 *cartes* dans lequel il doit en exister plusieurs de Frédéric de Witt. En général ces cartes ne sont pas très-estimées; celles de de Witt le sont davantage. V. *La Galerie agréable du monde, où l'on voit, en un grand nombre de cartes et figures, les empires, royaumes, provinces, villes*, etc. *les édifices, les maisons de campagne, les habillemens, mœurs et religions, cérémonies des peuples, les animaux, plantes et autres choses dignes d'être vues dans les quatre parties du monde*, Leyde, 66 vol. que l'on relie ordinairement en 35 in-fol. C'est un recueil peu estimé de cartes et de figures tirées presqu'en totalité des différens ouvrages publiés par l'éditeur. Van der Aa est mort vers 1730.

* II. AA (Chrétien-Charles-Henri Van der), né à Zwolle en 1718, mort à Harlem en 1793, exerça pendant cinquante-un ans le ministère

évangélique dans l'église luthérienne de cette dernière ville, et y acquit des titres à l'estime générale. Sa devise favorite, *Dieu est charité*, fut toujours la règle de sa conduite pastorale. Il concourut à établir à Harlem, en 1752, la société hollandaise des sciences, et à former, en 1778, dans le sein de cette même société, un département particulier, dit *la Branche économique*. Il voua ses services, comme secrétaire, à l'une et à l'autre, et en a constamment bien mérité. Il a laissé plusieurs ouvrages, soit *discours sacrés*, soit *mémoires scientifiques*, tous écrits en langue hollandaise.

* III. AA (Adolphe Vander), Philippe Van der AA, son frère, et Gérard Van der AA, issus d'une ancienne et noble famille de la Belgique, se signalèrent parmi les amis de la liberté, qui, en 1566, présentèrent à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, des *Remontrances* énergiques contre la tyrannie de Philippe II; remontrances qui contribuèrent à l'affranchissement de leur patrie.

† I. AAGARD (Christian), né à Wibourg en Danemarck en 1616, mort en février 1664, a composé des poésies latines, entre autres, *De hommagio Friderici III, Daniæ et Norw. Regis*, Hafniæ, 1660, in-fol. On trouve ses poésies, qui sont fort estimées, dans le tom. I, pag. 339, des *Deliciæ quorumdam poëtarum Danorum*; *Friderici Rostgaard*, Lugduni Batav. 1693, 2 vol. in-12. Séverin Aagard, fils de Christian, a écrit la vie de son père; elle précède ses poésies qui se trouvent dans le vol. que nous venons de citer.

† II. AAGARD (Nicolas), frère du précédent, et bibliothécaire de l'académie de Sora en Danemarck; il a publié: *Disputatio de stylo novi Testamenti*, Soræ, 1655, in-4°; et plusieurs autres ouvrages de philosophie et de physique, sur les *feux souterrains*, sur la *renaissance du phénix*, etc. Nicolas Aagard, qui étoit luthérien ainsi que son frère, est mort le 22 janvier 1657.

† AALAM, qui vivoit dans le 9e siècle, cultiva l'astrologie, science qui étoit en vogue de son temps, et sur-tout dans sa nation. Cher au sultan de Perse, Adaheddoulat, de la race des Bouides, il fut dédaigné par son successeur, et se retira dans une solitude où le chagrin et l'ennui hâtèrent la fin de ses jours.

AALST. *Voyez* AELST.

† I. AARON, frère aîné de Moïse, l'un et l'autre fils d'Amram et de Jocabed, de la tribu de Levi, naquit en Égypte trois ans avant son frère, l'an 1574 avant Jésus-Christ. Moïse, suivant les livres saints, ayant été destiné par Dieu même à la délivrance des Hébreux captifs en Egypte, s'associa pour ce grand ouvrage Aaron, qui s'exprimoit avec plus de facilité que lui. Ils se rendirent à la cour de Pharaon, et opérèrent une infinité de prodiges pour toucher le cœur endurci de ce prince. Aaron accompagna toujours Moïse, et porta la parole pour lui, tant au peuple qu'au roi. Ce fut sa verge qui servit à produire les premiers miracles. Elle fut transformée en serpent, fit changer les eaux en sang, remplit l'Egypte de grenouilles, et couvrit tout le pays de moucherons. Après le passage de la mer Rouge, Aaron, grand-prêtre, fut le premier pontife et le premier sacrificateur des Juifs. Parmi les vêtemens que lui donna Moïse, le principal étoit l'éphod. C'étoit un habit court et sans manches qui se mettoit sur tous les autres. Il étoit tissu d'or, et de fin lin retors. On y voyoit briller l'or, l'hyacinthe, le pourpre et le cramoisi. Ce mélange de diverses

couleurs, joint à la richesse de l'or et à la pureté du lin, marquoit la variété et l'union des vertus sacerdotales qui devoient éclater sur le riche fonds de la justice et de l'innocence, et former par leur mélange une vertu parfaite et digne de celui dont le prêtre étoit le ministre. A l'endroit de l'éphod qui répondoit aux épaules du grand-prêtre, il y avoit deux grosses pierres précieuses où étoient gravés les noms des douze tribus, six sur chacune; et à l'endroit où il se croisoit sur la poitrine, il y avoit un ornement carré nommé rational. La préférence qu'Aaron avoit obtenue pour le souverain pontificat occasionna bien des troubles parmi le peuple. Coré, Dathan et Abiron, jaloux de l'honneur du sacerdoce, se révoltèrent, et furent abimés avec leur famille dans la terre qui s'entr'ouvrit. Cette terrible punition fut suivie de plusieurs autres non moins effrayantes. Deux cent cinquante hommes du parti des rebelles ayant eu la témérité d'offrir de l'encens à l'autel, il en sortit un feu qui les consuma. Comme le peuple murmuroit de la mort de tant de personnes, le feu du ciel enveloppa cette multitude, et l'eût exterminée entièrement, si Aaron ne se fût mis, l'encensoir à la main, entre les morts et les vivans pour apaiser la colère de Dieu. Un nouveau miracle confirma son sacerdoce, et fit cesser les murmures du peuple. Moïse ordonna qu'on plaçât dans le tabernacle les douze verges des différentes tribus. On convint de déférer la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleuriroit. Le lendemain celle de Lévi parut chargée de fleurs et de fruits. Aaron fut donc reconnu grand-prêtre. Pour conserver la mémoire de cet évènement miraculeux, Dieu voulut que la verge fût mise dans le tabernacle, où elle conserva ses feuilles et ses fruits, pour convaincre à jamais les juifs du miracle qui s'étoit opéré...... Toutes les fonctions d'Aaron et de ses enfans se rapportoient au culte de Dieu. La principale et celle qui les occupoit le plus dans le ministère du tabernacle, étoit le sacrifice : ils avoient soin d'entretenir les lampes, et le feu qui devoit toujours brûler sur l'autel des holocaustes, de faire brûler sur l'autel les parfums qu'ils composoient eux-mêmes, de démonter le tabernacle quand le peuple avoit ordre de décamper, et de le dresser quand on étoit arrivé au lieu du campement. Outre le service du tabernacle, ils étoient chargés d'étudier la loi du Seigneur, et d'en donner au peuple la véritable intelligence, de juger de la lèpre, des causes de divorce, et de ce qui étoit saint ou profane, pur ou impur. Ils donnoient en public au peuple la bénédiction au nom du Seigneur, et dans la guerre ils portoient l'arche d'alliance, consultoient le Seigneur, sonnoient des trompettes. Eux seuls avoient le privilège d'entrer dans le tabernacle; mais aucun d'eux, excepté le grand-prêtre, ne pouvoit aller au-delà du voile qui fermoit *le Saint des Saints*. C'étoit une des prérogatives du souverain pontife, encore lui étoit-il défendu, sous peine de mort, d'y entrer, si ce n'est un seul jour de l'année, qui étoit celui de l'expiation solennelle. Aaron jouit de tous ces droits. Il soutint, avec Hur, les bras de Moïse, pendant que Josué exterminoit les Amalécites. La gloire d'Aaron auroit été sans tache, s'il ne l'avoit ternie par la foiblesse qu'il eut de condescendre aux instances que lui fit le peuple d'élever un veau d'or pour l'adorer, pendant que Moïse étoit sur la montagne de Sinaï. Ces deux illustres frères furent privés du bonheur d'entrer dans la terre promise, en punition de leur défiance lorsqu'ils frappèrent le rocher dans le désert de

Cadès. Aaron mourut l'an 1452 avant J. C., à cent vingt-trois ans, après avoir revêtu des ornemens pontificaux Eléazar, son fils et son successeur dans le sacerdoce. Les juifs modernes ont mis son nom dans leur calendrier, pour en renouveler la mémoire tous les ans. Les Grecs en font commémoration le premier dimanche de carême. Son culte est ancien chez les latins, puisqu'il est marqué dans les premiers martyrologes. Les juifs ont eu quatre-vingt-six grands-prêtres depuis Aaron jusqu'à l'entière destruction du temple. La dignité de grand-pontife étoit à vie; mais lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la Judée, les empereurs en disposèrent à leur gré et la mirent quelquefois à l'encan.

II. AARON (Saint), vivoit dans le sixième siècle; il devint abbé d'un monastère placé dans une petite île, qui depuis a été jointe au continent. Ce monastère a été l'origine de la ville de Saint-Malo. Saint Aaron partagea les travaux apostoliques de l'évêque de cette ville. Une église du diocèse de Saint-Brieux est sous le vocable de saint Aaron.

* III. AARON, saint des îles britanniques, souffrit le martyre avec son frère Julius dans le temps de la persécution de Domitien. Leurs corps sont enterrés à Caer-Léon, métropole du pays de Galles.

† IV. AARON-RASCHID *ou* HAROUN AL-RASCHILD, cinquième calife de la race des Abassides, contemporain de Charlemagne, aussi vaillant que lui, monta sur le trône en 786. (*Voy. Précis historique sur les Maures*, par Florian.) C'étoit un prince inconcevable, par le mélange de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Brave, magnifique, libéral, il répandit la terreur chez ses ennemis et les bienfaits sur ses peuples; perfide, capricieux, ingrat, il sacrifia les droits les plus sacrés de la reconnoissance, de la droiture et de l'humanité, à ses injustes défiances et à la bizarrerie de ses goûts. (*Voy.* ABASSA, n° II.) Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, plia sous ses armes. Il imposa un tribut très considérable à l'impératrice Irène, et força l'empereur Nicéphore à le lui payer. Huit batailles qu'il gagna en personne, les arts et les sciences ranimés, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre. Charlemagne et Alfred étoient les seuls princes de son temps dignes d'être en commerce avec lui. Aaron fit présent à Charlemagne d'une horloge sonnante, regardée alors comme un prodige. On dit même qu'il lui céda le saint Sépulcre, dont le patriarche fit porter en France l'étendard et les clefs. Ce qui est plus mémorable et plus digne de reconnoissance, c'est que les Français doivent à Aaron et à sa juste considération pour Charlemagne leurs meilleures espèces de légumes et de fruits. — La France se ressentoit encore au 8e siècle de l'état agreste et sauvage des Gaules. Les espèces des arbres fruitiers étoient en petit nombre et de qualités médiocres. Charlemagne contribua singulièrement à les multiplier et à les améliorer. L'Italie, le Levant et l'Asie lui en fournirent d'excellentes, et la greffe perfectionnée bonifia les indigènes. (*Voy. Hortus Caroli M.*, *excerptus ex capit.*, *de villis*, anni 1800.) Sous ce calife les Arabes apportèrent, dit-on, en Europe les chiffres indiens, dont l'usage fut substitué peu à peu à celui des chiffres romains. Il mourut l'an 800 de J. C. et le vingt-troisième de son règne. Il fut si dévot musulman, qu'il fit huit fois le pèlerinage de la Mecque; il fut le dernier calife qui le fit. Quand il ne pouvoit y aller, il entrete-

hoit trois cents pèlerins à ses dépens. Il donnoit tous les jours aux pauvres des sommes considérables, et faisoit cent génuflexions par jour. Aaron avoit partagé avant sa mort son vaste empire entre ses trois fils. Il donna à Amin, son fils aîné, la dignité de calife, avec Bagdad, la Chaldée, l'Arabie, la Mésopotamie, la Médie, la Palestine, et toute la partie de l'Egypte qui étoit dans sa dépendance. Mamoun, son second fils, eut la Perse, les Indes, le Chorasan, et une partie du pays qui étoit au-delà de l'Oxus. Motassem, le plus jeune des trois, ne fut pas aussi bien partagé que les deux autres; il lui laissa cependant l'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circassie, et tout ce que les califes possédoient au-delà de la mer Noire.

† V. AARON d'Alexandrie, prêtre et médecin, vécut vers l'an 22 du 7e siècle. La petite vérole, qu'il a en effet décrite le premier, et que les médecins grecs ne paroissoient pas avoir connue, régnoit du temps d'Aaron en Arabie; elle avoit pris naissance en Égypte, où elle demeura concentrée jusqu'aux conquêtes des Sarrasins qui l'apportèrent dans les provinces maritimes de l'Afrique; les Arabes la prirent dans les provinces et la communiquèrent à l'Espagne, d'où elle se répandit par la suite dans presque toutes les contrées de la terre. L'ouvrage d'Aaron, connu sous le nom de *Pandectes*, est écrit en langue syriaque et divisé en trente-trois livres. L'auteur avoit étudié les médecins grecs. Il fut traduit en arabe vers l'an 685 par Masserjawalh.

† VI. AARON (Isaac), interprète de Manuel Comnène pour les langues occidentales, trahissoit ce prince, en expliquant ses volontés aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, et ses biens furent confisqués. Lorsqu'Andronic Comnène eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux de ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvoit lui nuire davantage. Isaac l'Ange étant monté sur le trône, pratiqua ce conseil contre son auteur, et lui fit couper une langue qui avoit fait tant de mal. Il se mêloit aussi de magie.

† VII. AARON-ARIOB, rabbin de Thessalonique, existoit vers la fin du 16e siècle; il est auteur d'un *Commentaire littéral sur le livre d'Esther*, auquel il a donné le titre d'*Oleum Mirrhæ ex rabbinorum commentariis*, etc. (*hebraïcè*), Thessalonicæ, anno mundi, juxta min. supp. 361 (Christi 1601) in-4°.

† VIII. AARON-BEN-ASER. On nomme ainsi ce rabbin parce qu'il étoit de la tribu d'Aser; il florissoit vers l'an 1034. On lui doit des *variantes du texte sacré*, qui se trouvent sous son nom dans les différentes bibles rabbiniques; et un *Traité des accens* qui facilite l'étude de la langue hébraïque. Ce traité a été imprimé en 1517. Il est aussi l'auteur d'une grammaire hébraïque, imprimée en 1615.

† IX. AARON-BEN-CHAIM, fils d'Abraham, est né à Fez dans le 16e siècle. Aboab dit dans sa *Nomologia* que cet Aaron occupa le premier rang parmi les rabbins de sa patrie, vers la fin du 16e siècle et au commencement du 17e. Effectivement, il fut chef des synagogues de Fez et de Maroc, et fut aussi rabbin des synagogues d'Egypte. Désirant faire imprimer ses ouvrages, il vint à Venise en 1609, et y mourut peu de temps après. Il a donné, I. le *Cœur d'Aaron*; c'est un *commentaire sur Josué et sur les Juges*, qui a été imprimé avec le texte sacré, à Venise, en 1609, in-

fol. II. L'*Offrande* ou *Sacrifice d'Aaron;* ce sont des *remarques sur le livre* SIPHRA, qui est un ancien commentaire sur le *Lévitique*, Venise, 1609, in fol. III. Les *Manières d'Aaron*, c'est-à-dire *Traité des treize manières d'expliquer la loi*, Venise, 1609, in-fol. Tous ces ouvrages écrits en hébreu ont été imprimés avec trop de précipitation : la mort de l'auteur en est sans doute cause. Il a encore laissé plusieurs manuscrits qui sont, ainsi que ses ouvrages imprimés, très-estimés des juifs.

† X. AARON de Bistra (Pierre-Paul), jésuite, devenu évêque de Fogaras en Transylvanie, et mort en odeur de sainteté en 1760. On a imprimé de lui en langue valaque un ouvrage intitulé : *Definitio et exordium sanctæ œcumenicæ synodi*, Florentinæ, etc., 1762, in-12.

† XI. AARON-HARISCON, célèbre rabbin caraïte, étoit médecin à Constantinople vers la fin du 13e siècle. Il jouissoit d'une grande réputation sous tous les rapports. On lui doit, I. *Un Commentaire sur le Pentateuque*, qui est estimé. Rich. Simon en parle dans son *Hist. crit. de l'anc. Testament*, pag. 165; et Wolfius, dans sa *Bibliotheca hebraïca*, tom. I, pag. 120. Cet ouvrage est manuscrit. Il en existoit une copie dans la bibliothèque publique de Leyde, une autre dans la bibliothèque royale, et une dans celle des Pères de l'Oratoire à Paris. Cette dernière copie porte au frontispice que l'ouvrage a été composé en 5054 (1294). II. Un *Commentaire sur les premiers prophètes*, c'est-à-dire sur les *Livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois*, traduit de l'arabe en hébreu. Ce manuscrit étoit aussi dans la bibliothèque de Leyde. III. Un *Commentaire sur Isaïe et sur les Psaumes*, dans la même bibliothèque. IV. Un *Commentaire sur Job*, l'auteur en parle dans son commentaire *sur le Pentateuque*. V. Un *Traité de grammaire et de critique hébraïques*, ouvrage très-rare, imprimé à Constantinople en 1581. *Voyez* ce qu'en disent R. Simon, dans sa *Biblioth. critique*, t. II, p. 201-205, et Dav. Clément dans sa *Bibl. cur. des liv. rares*. VI. Un ouvrage écrit en hébreu, comme les précédens, et dont le titre latin est, *Ordo precum juxta ritum synagogæ Karaïtarum*, Venetiis, 1528-29 (et non 1500 ou 1508, comme on l'a prétendu). 2 v. in-4° *minori*. Ces deux volumes sont fort rares.

† XII. AARON-SCHASCON, rabbin de Thessalonique, existoit sur la fin du 16e siècle et au commencement du 17e. Il s'est fait un nom assez célèbre par ses écrits, sur-tout par ses *deux cent trente-deux décisions sur des questions relatives aux ventes, prêts, louages*, etc., qui ont été publiées à Venise, sous le titre de *Loi de la vérité;* et par un autre ouvrage intitulé *la Lèvre de la vérité*. Ces deux productions sont estimées des savans.

* XIII. AARON DE PESARO, rabbin commentateur, florissoit en 1581. Il a donné, sous le titre de *Générations d'Aaron*, un *index* général de tous les passages de l'Ecriture; il se trouve dans le *Thalmud de Babylone*, imprimé en hébreu, à Fribourg, en 1581; à Venise, en 1583; et à Bale, en 1587, toujours in-fol.

* XIV. AARON, fils de Samuel, qui vivoit sur la fin du 17e siècle, a fait imprimer la *Maison d'Aaron* (c'est encore un *index* de la Bible, disposé selon l'ordre des livres et des chapitres). Francfort-sur-l'Oder, 1690, in-fol.

* XV. AARON DE RAGUSE, rabbin du 17e siècle, est auteur de *Remarques sur le Pentateuque, et sur plusieurs livres de l'Ecriture*

Sainte; elles ont été publiées, en hébreu, sous le titre de *Barbe d'Aaron*, Venise, 1657, in-fol. Le père Le Long dit que ce rabbin est mort avant 1656.

*XVI. AARON (Pietro), Florentin, chanoine de Rimini, florissoit en 1520. Il s'appliqua à la théorie musicale, et on a de lui les ouvrages suivans, I. *De institutione harmonicâ, libri tres*, Bononiæ, 1516, in-4°; II. *Il Toscanello, della musica, libri tre*, Vinegia, 1523, in-fol. III. *Tratto della natura e cognizione di tutti gli tuoni di canto fermo e figurato*, Vinegia, 1525, in-fol. IV. *Lucidario in musica di alcune opinione antiche e moderne*, Vinegia 1545, in-4°. V. *Compendiolo di molti dubbi, e sentenze intorno al canto fermo e figurato*, Milano, 1547, in-4°. Il a fait encore d'autres ouvrages contre Franquinio Gafforio, qui a aussi écrit sur la musique.

† AARSENS (François d'), fils de Corneille d'Aarsens, qui fut depuis 1585 jusqu'en 1623, époque singulièrement importante, greffier des états-généraux (place équivalente dans le gouvernement hollandais à celle de secrétaire d'état), naquit à La Haye en 1572, et fut mis par son père sous la direction de Duplessis-Mornai, attaché alors à la fortune du prince d'Orange, Guillaume Ier. Il auroit bien fait d'apprendre à cette école que la franchise et la loyauté doivent constamment s'allier, dans un négociateur, à la sagacité et aux lumières; mais s'il se distingua par les dernières de ces qualités, on peut regretter qu'il n'ait pas été également doué des autres. Il s'est montré dangereux autant qu'habile dans le maniement des affaires, et la part qu'il eut au meurtre judiciaire de Barnevelt, a imprimé à son nom une tache ineffaçable. Nommé en 1599 résident à la cour de France, le jeune Aarsens concourut honorablement aux longues et difficiles négociations de la trève de 12 ans, conclue entre les états-généraux et l'Espagne, sous la garantie de la France, en 1609. Il eut ensuite une mission à Venise, après laquelle il vint en France avec le titre d'ambassadeur. Louis XIII le créa chevalier; il jouit de beaucoup de crédit auprès de ce monarque; le célèbre Jeannin n'aimoit pas moins à lui rendre justice. La disgrace l'atteignit cependant, et il fut rappelé en 1613. On lui attribua en Hollande quelques écrits incendiaires, qui excitèrent des réclamations de la part de la France; et il acheva de se démasquer dans le fameux procès du grand-pensionnaire. La funeste catastrophe de Barnevelt rendit Aarsens un objet de haine et d'exécration pour tous les partisans de cette illustre victime. Cependant il remplit encore deux ambassades importantes en Angleterre et en France, et il mourut en 1641, laissant avec une fortune très-considérable une renommée plus qu'équivoque. Lemière a bien saisi le caractère d'Aarsens dans sa tragédie de *Barnevelt*. On assure que le cardinal de Richelieu disoit n'avoir connu de son temps que trois grands politiques, Oxenstiern, chancelier de Suède; Viscardi, chancelier du Montferrat; et François d'Aarsens. Il est auteur d'un *Voyage d'Espagne, historique et politique*, fait en l'an 1655, publié par de Sercy, Paris, 1666, in-4°.

*AARTGEN *ou* AERGEN, peintre, né à Leyde en 1498, fut d'abord cardeur de laine; mais il se mit à peindre avec un tel succès, que Franck Floris, excellent peintre d'Anvers, fit le voyage de Leyde exprès pour voir ses ouvrages: le trouvant peu avantagé de la fortune, il lui pro-

posa une pension pour améliorer son sort, s'il vouloit s'établir à Anvers ; mais Aartgen refusa cette offre généreuse. Quelque temps après il eut le malheur de se noyer dans une partie de plaisir, en 1564.

* AARTSBERGEN (Alexandre Van der CAPELLEN, seigneur d'), né vers la fin du 16e siècle, d'une ancienne famille équestre du comté de Zutphen (originairement française et remontant au-delà du 11e siècle), joua un rôle distingué dans l'histoire des Sept-Provinces-Unies. Wagenaar l'avoit trop défavorablement jugé dans son Histoire, en le représentant comme un des principaux instrumens de l'ambition démesurée de Guillaume II, prince d'Orange. Il ne connoissoit pas encore les *Mémoires* originaux d'Aartsbergen : après qu'il en eut eu connoissance, il rectifia ce jugement dans sa *Description de la ville d'Amsterdam*. Pour l'honneur de la réputation de son trisaïeul, Robert-Gaspard Van der Capellen-tot-de-Marsch a publié ses *Mémoires* en 1777, en 2 vol. in-8° ; ils s'étendent depuis 1621 jusqu'en 1632, époque importante dans les annales belgiques. Aartsbergen y paroît comme un partisan éclairé de la maison stathoudérienne, mais nullement comme un vil complaisant de Guillaume II, à qui, dans plus d'une occasion, il osa dire la vérité avec une franchise généreuse. Son éducation, ses voyages, son expérience relevoient son mérite personnel. Ses principes respiroient une sage tolérance et l'amour de la paix. Il est mort en 1656. — Gérard-Jean Vossius, dans son oraison funèbre de Thomas Erpénius, prononcée à Leyde en 1624, parle avec éloge de Aartsbergen.

* AASCOW (Urbain-Bruan), médecin des armées navales du Danemarck, a publié à Copenhague, en 1774, un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent sur la flotte danoise que l'on avoit équipée pour bombarder Alger en 1770.

ABA, monta sur le trône de Hongrie en 1041 ou 1042. Il étoit beau-frère de saint Etienne, premier roi chrétien de ce royaume. Il défit Pierre, surnommé l'*Allemand*, neveu et successeur de saint Etienne, et l'obligea de se rétirer en Bavière. Les exactions et les brigandages de Pierre lui avoient fait perdre la couronne. Aba, élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang, et ravagea l'Autriche et la Bavière ; mais ayant été défait par l'empereur Henri III, dit *le Noir*, il fut massacré en 1044 par ses propres sujets, dont il étoit devenu le tyran.

* ABACCO ou L'ABACCO (Antonio), architecte et graveur, né à Rome en 1749, étoit élève d'Antonio di San Gallo. Antonio Abacco a gravé les planches de son ouvrage intitulé : *Libro d'Antonio Abacco appartenente à l'architectura nel quale si figurano alcune nobili antichita di Roma*, in-4°. On ignore l'époque de sa mort.

ABACUC. *Voyez* HABACUC.

ABADIE. *Voyez* ABBADIE *et* LABADIE.

† ABAFF ou ABAFFI (Michel), seigneur transylvain, fut élu prince par les états de son pays en 1661, sur le choix d'Ali Bassa, chef des armées du sultan Mohammed IV. En Hongrie Jean Kimin, protégé par l'empereur Léopold Ier, cherchoit à se rendre maître de ce pays ; mais le général des Impériaux, Montécuculi, ne jugeant pas à propos de combattre, Kimin abandonné perdit la vie dans une bataille contre les Turcs, près de Schesbourg en Transylvanie, le 23 janvier 1662.

Abaffi joignoit sa fortune et ses armes à celles des Turcs; et pendant la trève conclue entre les deux empires, il régna paisiblement sous la protection de la Porte, et acquit même les villes de Clausembourg et de Zathmar. Il demeura fidèle à cette puissance tant que ses armes prospérèrent, c'est-à-dire jusqu'au siège de Vienne; alors la fortune de cette puissance étant changée, Abaffi et ses états firent un traité avec l'empereur en 1687, par lequel il fut accordé qu'il auroit la même autorité et conserveroit la même puissance qui lui avoit été accordée par le grand-seigneur et par les états, et qu'il y auroit entre les Impériaux et les Transylvains une alliance défensive. Michel Abaffi mourut à Weissembourg en 1690; son fils Michel lui succéda, et fut reconnu par l'empereur pour prince de Transylvanie. Le comte Tékéli, aidé des Turcs qui de leur côté l'avoient nommé, lui disputa cette principauté; il s'empara de plusieurs places en 1690. Pendant la même campagne, le grand-visir Coprogli battit l'armée impériale et reprit plusieurs places que l'empereur avoit conquises sur eux, telles que Nissa, Widin, Sémendria, Belgrade et plusieurs autres. La désunion qui existoit dans l'empire turc empêcha le comte Tékéli de conserver sa domination en Transylvanie, et les Impériaux reprirent tout ce qu'ils avoient perdu dans cette principauté, qui leur demeura par la paix de 1698. L'empereur, ayant trouvé le moyen d'attirer à sa cour le jeune prince Michel Abaffi, l'obligea de renoncer à son élection et de vivre à Vienne avec une pension de mille florins; il mourut en cette ville, le 1er février 1713, âgé de 36 ans.

ABAGA *ou* Abaka, roi des Tartares, envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon en 1274, soumit les Perses, et se rendit redoutable aux chrétiens de la Terre-Sainte par sa puissance et par sa valeur.

† **ABAILARD** *ou* Abélard (Pierre), naquit à Palais près de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Il étoit l'aîné de ses frères; il leur laissa tous les avantages de son droit d'aînesse, pour se livrer entièrement à l'étude. La dialectique étoit la science pour laquelle il se sentoit le plus d'attrait et de talent. Mettant sa gloire à embarrasser par ses raisonnemens les hommes les plus déliés de l'Europe, il se rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, et le plus grand dialecticien de son temps. Abailard chercha d'abord à s'en faire aimer, et n'eut pas de peine à réussir. Mais l'avantage qu'il obtint dans plusieurs disputes lui attira l'aversion de son maître et l'envie de ses condisciples. Ce redoutable athlète se sépara d'eux pour aller soutenir des assauts ailleurs. Il ouvrit d'abord une école à Melun, ensuite à Corbeil, enfin à Paris. Son nom devint si célèbre, que tous les autres maîtres se trouvèrent sans disciples. Le successeur de Guillaume de Champeaux, dans l'école de Paris, lui offrit sa chaire, et ne rougit pas de se mettre au nombre des siens. Abailard devint le docteur à la mode. Il joignoit aux talens de l'homme de lettres les agrémens de l'homme aimable. S'il fut admiré des hommes, il ne plut pas moins aux femmes. Il y avoit alors à Paris une jeune fille de qualité, pleine d'esprit et de charmes, nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Son oncle, qui l'aimoit tendrement, entretenoit la passion qu'elle avoit de devenir savante. Abailard trouva, dans les dispositions de l'oncle et de la nièce, un moyen de satisfaire la passion

qu'Héloïse lui avoit inspirée. Il proposa à Fulbert de le prendre en pension, sous prétexte qu'il auroit plus de temps pour l'instruction de son élève. Abailard la rendit bientôt sensible. L'attachement mutuel du maître et de l'écolière fixant l'attention du public, Fulbert voulut les séparer ; mais il n'étoit plus temps : Héloïse portoit dans son sein le fruit de ses foiblesses. Abailard l'enleva et la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma Astrolabe. Il fit proposer à Fulbert d'épouser Héloïse, pourvu que leur mariage demeurât secret. Les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale; mais l'oncle ne crut pas devoir faire un mystère d'une chose qui réparoit l'honneur de sa nièce. Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard étoit plus précieuse que la sienne propre, nia leur union avec serment. Fulbert, irrité de cette conduite, la traita avec une rigueur extrême. Son époux la mit à l'abri de son ressentiment dans le monastère d'Argenteuil, où elle avoit été élevée. Fulbert, s'imaginant qu'Abailard vouloit faire Héloïse religieuse pour s'en débarrasser, aposta des gens qui entrèrent dans la chambre d'Abailard pendant la nuit, et le privèrent de ce qui avoit été la source de quelques plaisirs passagers et de longs malheurs. Cet époux infortuné alla cacher son chagrin dans l'abbaye de Saint-Denis en France, où il se fit religieux. Il avoit eu auparavant un canonicat à Paris. Héloïse prenoit en même temps le voile à Argenteuil, moins en chrétienne qui se repent qu'en amante désespérée. Dans le moment où elle alloit recevoir l'habit religieux, elle récita des vers de Lucain, qui faisoient allusion à ses aventures. Cependant les disciples d'Abailard le pressoient de reprendre ses leçons publiques : il ouvrit d'abord son école à Saint-Denis et ensuite à Saint-Ayeul (ou Ayoul) de Provins. L'affluence des étudians y fut si grande, que quelques auteurs en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Les succès d'Abailard réveillèrent la jalousie des autres maîtres. Soit zèle, soit vengeance, ils se déclarèrent contre son *Traité de la Trinité*, condamné au concile de Soissons vers 1121. Il le fut de nouveau à celui de Sens en 1140, à la poursuite de saint Bernard. Ce célèbre réformateur y dénonça les propositions d'Abailard, et le pressa de les nier ou de se rétracter. Il ne fit ni l'un ni l'autre, et sortit brusquement du concile, en s'écriant qu'*il en appeloit à Rome*. Les évêques n'ayant rien décidé, par respect pour le pape, employèrent la plume de saint Bernard, qui rendit compte au souverain pontife de l'assemblée de Sens. L'abbé de Clairvaux, soit zèle, soit prévention contre Abailard, le peignit avec des couleurs peu favorables. Il écrivit au pape « qu'Abailard et Arnauld de Bresse avoient fait un complot secret contre JESUS-CHRIST et contre son Eglise. Il dit qu'Abailard est un dragon infernal qui persécute l'Eglise d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle est plus cachée et plus secrète : *il en veut*, dit-il, *à l'innocence des ames*..... Arius, Pélage et Nestorius ne sont pas si dangereux, puisqu'il réunit tous ces monstres en sa personne, comme sa conduite et ses livres le font connoître : il est le *persécuteur de la Foi, le précurseur de l'Antechrist.* » Pluquet prétend que les accusations de saint Bernard étoient destituées non seulement de fondement, mais même d'apparence. Quoi qu'il en soit, Innocent II ratifia tout ce que le concile de Sens avoit fait. Il ordonna que les livres d'Abailard fussent brûlés, et que leur auteur fût enfermé, avec défense d'enseigner. Abailard publia son

apologie. Les théologiens disent qu'en bien des choses il n'avoit péché que dans les expressions, et que ses intentions pouvoient être bonnes. Mais ayant plus de sagacité que de clarté dans l'esprit, il se servit d'expressions qui fournirent à ses ennemis des sujets de plainte. Cependant, comme il se croyoit innocent, il voulut poursuivre son appel au saint siège, et partit pour Rome. En passant à Cluni, Pierre-le-Vénérable, abbé de ce monastère, homme éclairé et compatissant, le retint dans sa solitude et entreprit sa conversion. Il en vint à bout par sa douceur et sa piété; il peignit son repentir au pape, et obtint son pardon. Il travailla en même temps à le réconcilier avec saint Bernard, et y réussit. Quoiqu'Abailard fût entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état. Cette tendre amante étoit alors au Paraclet. C'étoit un oratoire que son amant avoit bâti près de Nogent-sur-Seine, en 1122, à l'honneur de la Trinité. Héloïse y vivoit saintement avec plusieurs autres religieuses. Abailard, marchant sur les traces de son épouse, trouva dans le monastère de Cluni la paix de l'ame que les plaisirs et la gloire n'avoient pu lui procurer. Devenu très-infirme, il fut envoyé au monastère de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, et y mourut, le 21 avril 1142, à 63 ans. Héloïse demanda les cendres de son époux, et les obtint. Abailard les lui avoit promises de son vivant, afin qu'Héloïse et ses religieuses se crussent plus obligées, en recevant ses dépouilles mortelles, à prier pour le repos de son ame. « Alors (disoit-il à Héloïse dans une de ses lettres) vous me verrez, non pour répandre des larmes; il n'en sera plus temps. Versez-en aujourd'hui pour éteindre des feux criminels. Vous me verrez alors pour fortifier votre piété par l'horreur d'un cadavre; et ma mort, plus éloquente que moi, vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. » Héloïse fit enterrer au Paraclet le corps de son époux, immortalisé par elle autant que par ses écrits. Pierre-le-Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. Le Paraclet, où l'infortuné Abailard se retira lorsqu'il fuyoit les persécutions des moines, n'offre plus que des ruines. On voit, parmi les décombres, un autel entièrement dégradé, au pied duquel est un caveau où il fut enseveli avec Héloïse. Il reste encore une habitation antique qu'on dit avoir été occupée par Abailard, lorsqu'il donnoit ses leçons de théologie. En 1792, le tombeau et les cendres d'Abailard furent enlevés du Paraclet et envoyés à Nogent. On sait qu'ils ont été depuis transportés à Paris, au Musée des Monumens français, en 1800. Les cendres d'Héloïse et d'Abailard ont été réunies dans un sépulcre commun. Quelques éloges qu'on donne à Abailard, on ne peut nier qu'il n'eût une présomption extrême. Avec moins d'amour-propre, il auroit été moins célèbre et plus heureux. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Paris en 1616 (le frontispice porte quelquefois la date de 1606, d'autres fois de 1626), en un gros vol. in-4° sur les manuscrits de François d'Amboise. Cette collection offre, I. plusieurs *Lettres*; la première est un récit des différentes infortunes de l'auteur, jusque vers le temps du concile de Sens; la troisième, la cinquième et la huitième sont adressées à Héloïse. II. Des *Sermons*. III. Des *Traités dogmatiques*. On trouve dans ces différens ouvrages de l'imagination, du savoir et de l'esprit; mais on y voit encore plus d'idées singulières, de vaines subtilités,

d'expressions barbares. « Quelque mérite qu'Abailard ait eu du côté de l'esprit et du côté de la science, (dit l'abbé Papillon), on parleroit moins de lui sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle et savante Héloïse. La beauté singulière de cette fille, l'étendue de son génie, la connoissance qu'elle avoit de l'hébreu, du grec et du latin, sa pénétration dans les secrets les plus sublimes de l'Écriture et de la théologie, la haute noblesse des Montmorenci, dont on prétend qu'elle tiroit son origine, tout cela donnoit du relief à un homme pour qui elle s'étoit déclarée.... Les ouvrages de l'écolière ont donné du prix à ceux du maître. » On a donné diverses éditions des Lettres d'Héloïse et d'Abailard. I. *Petri Abælardi et Heloisæ conjugis opera nunc primum edita ex Mss. Codd.* Francisci Amboesii (*accedunt* Andreæ Quercetani *notæ ad historiam calamitatum P. Abælardi*). Parisiis, Nic. Buon, 1616, in-4°. Dans beaucoup d'exemplaires, l'édition est attribuée aux soins d'André Duchesne, et dans d'autres, à ceux de François d'Amboise; mais c'est toujours la même édition. Voyez la *Notice sur Abailard*, page 106, par Delaulnaye, publiée en tête de l'édition des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, avec la traduction de D. Gervaise. Paris, Fournier, 1796, 3 vol. in-4°, avec 8 fig. II. Dom Gervaise publia, en 1720, *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, Paris, 2 vol. in-12; et trois ans après, il fit réimprimer cet ouvrage, sous le titre des *Véritables lettres d'Abailard et d'Héloïse*, avec le latin à côté, traduites par l'auteur de leur vie, Paris, Franc. Barrois, 1723, 2 v. in-12. Cette traduction, malgré les notes critiques et historiques, n'est qu'une longue paraphrase. III. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, nouvelle traduction avec le texte à côté, par J. Fr. Bastien, Paris, 1782, 2 v. in-12. IV. La meilleure édition latine de ces lettres est celle de Londres, Taylor, 1718, in-8°, publiée par Ric. Rawlinson. Elle a été revue sur les meilleurs manuscrits, et n'est pas commune. V. *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, mises en vers français par de Beauchamps, troisième édition, Paris, 1737, in-8°. VI. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en anglais, en français et en allemand, 1804, in-4°, avec 4 fig. VII. *Letters of Abailard and Heloisa*, London, 1781, in-12, fig. *Voyez* POPE, COLARDEAU.

* ABAKA-KAN, huitième empereur des Mogols, de la race de Gengis, succéda, en 1264, à son père Hulagu; il chassa les Égyptiens qui avoient envahi ses domaines, et mourut en 1282.

* ABANCOUR (Franqueville d'), ministre au département de la guerre, après la journée du 20 juin 1792, jusqu'au 4 août suivant. A la séance du 27 juillet, il rendit compte de l'état de la frontière du nord, et fit part de la fermentation qui s'étoit élevée dans ce camp, à l'occasion de morceaux de verre trouvés dans le pain des soldats. Ce fait, présenté d'abord sous l'apparence du crime, se réduisit à la chute accidentelle dans les pâtes, de quelques parcelles de vitraux d'une vieille église où la boulangerie étoit établie. Abancour fut décrété d'accusation à la séance du 10 août, et arrêté le même jour avec Berthier, son premier commis, envoyé dans les prisons de la Force, et de là transféré à Orléans. Il fut massacré à Versailles, le 9 septembre 1792, avec les autres prisonniers de la haute-cour qu'on ramenoit à Paris. D'Abancour étoit neveu de Calonne, ancien contrôleur général des finances.

* I. ABANCOURT (François-Jean

Willemain d'), né à Paris le 22 juillet 1745, a publié plusieurs ouvrages, entre autres, une *Ode* sur l'*anniversaire du Dauphin* et le *Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France;* poëme qui a concouru pour le prix de l'académie française en 1767. On a encore de lui la *Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, imitée de l'allemand, et la *Bienfaisance de Voltaire*, comédie en un acte et en vers, 1791; plusieurs autres *drames*, quelques *proverbes*, des *contes*, des *pièces de poésie*, dont la plupart sont éparses dans différens journaux et recueils littéraires.

* II. ABANCOURT (Charles Frérot d'), ancien militaire, et adjudant général de la république française, mort à Munich en 1801, avoit fait un long séjour en Turquie; il en a rapporté des relations très-intéressantes dont on désire la publicité. Il a aussi levé une carte générale de la Suisse.

ABANO. *Voyez* APONO.

† ABANTIDAS, né à Sicyone, usurpa le souverain pouvoir dans sa patrie. Les citoyens assemblés avoient déféré le gouvernement à Clinias, réputé le plus sage et le plus brave des Sicyoniens. Abantidas le fit assassiner, et poursuivit avec barbarie tous les parens et les amis de sa victime. Clinias avoit un fils, âgé de sept ans, nommé Aratus, qui échappa au massacre de tous ses proches, en se réfugiant, au milieu du tumulte, dans la maison de Sozo, sœur du tyran. Cette femme généreuse en prit soin, le déroba aux recherches de son frère, et l'envoya quelque temps après à Argos. Bientôt Abantidas fut puni de son ambition et de ses crimes. Dinias et Aristote le dialecticien donnoient des leçons publiques d'éloquence; le tyran venoit souvent les entendre; et ce fut dans leur école que les vengeurs de Clinias l'assassinèrent.

† ABAQUA, mère de l'empereur Maximin, successeur d'Alexandre Sévère, étoit Alaine de nation : elle épousa le Goth Mecca. C'est dans un village de la Thrace qu'elle donna le jour à Maximin, qui resta long-temps simple berger.

ABARBANEL. *Voy.* ABRABANEL.

† ABARIS, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, étoit Scythe, et vécut, suivant les uns, avant la guerre de Troie, et, suivant les autres, du temps de Pythagore. Il avoit reçu dit-on, de Dieu, outre l'esprit de divination, une flèche volante qui étoit d'or, selon Jamblicus, et sur laquelle il traversoit les airs, ce qui lui donnoit les moyens de faire les longs voyages qu'on lui attribue. Le plus célèbre est celui qu'il fit à Athènes en qualité d'ambassadeur de sa nation, dans un temps où une peste et une famine cruelles désoloient les peuples de la terre. Abaris avoit sans doute été aussi à Lacédémone, puisque, selon quelques auteurs, il étoit fondateur du temple consacré à Proserpine salutaire. Il parloit bien le grec et fut un de ces barbares dont on admira la sagesse et l'équité. On lui a attribué aussi de très-grandes connoissances en médecine, et Platon le regardoit comme un grand maître dans l'art des incantations. On assure que le Palladium qu'il vendit aux Troyens étoit composé d'os humains. Ces traditions sur Abaris appartiennent moins à l'histoire de la science qu'à celle des temps fabuleux.

I. ABAS, douzième roi des Argiens, fils de Lyncée et d'Hypermnestre. Il fut père de Prœtus et d'Acrisius, et aïeul de Persée. C'est de lui que les rois ses successeurs furent appelés Abantiades.

II. ABAS, capitaine grec, qui fut tué par les Troyens avec Androgée la nuit de la prise de Troie. Enée consacra son bouclier aux dieux dans la ville d'Ambracie. *Virg. Æneid. L.* 3... Il y eut aussi de ce nom un centaure, qui étoit grand chasseur.

ABAS. *Voyez* ABBAS *et* SCHAH-ABBAS.

† ABASCANTUS naquit à Lyon dans le 2e siècle, et y devint le médecin le plus célèbre. Galien, son contemporain, loue son antidote contre la morsure des serpens, connu encore sous le nom d'*antidote* d'*Abascantus*. On ne connoît pas les écrits de ce médecin, mais on pense qu'il a écrit en grec.

I. ABASSA, irrité contre Mustapha I, empereur des Turcs, se révolta sous prétexte de venger la mort du sultan Osman, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Le mufti et le général des janissaires profitèrent de cette rébellion pour déposer Mustapha, et pour placer Amurat IV sur le trône. Le sultan peu de temps après s'accommoda avec Abassa. Il l'envoya, en 1634, à la tête d'une armée de 60,000 hommes contre les Polonais, qui, pressés par les Russes, firent la paix avec ceux-ci, et se préparèrent à une vigoureuse défense contre les Turcs, occupés alors contre les Persans. Le sultan, voulant tourner toutes ses armes contre la Perse, sacrifia Abassa aux intérêts de l'état, et le fit étrangler, comme s'il étoit entré en Pologne sans son ordre. Par cette exécution la paix fut rétablie entre les Polonais et la Porte. Abassa avoit des qualités brillantes, mais dangereuses.

† II. ABASSA, sœur d'Aaron-Raschid, fut mariée par son frère à Giafard le Barmécide, à condition qu'ils ne goûteroient pas les plaisirs du mariage. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avoient reçu. Ils eurent bientôt un fils qu'ils envoyèrent secrètement élever à la Mecque. Le calife en ayant eu connoissance, Giafard perdit la faveur de son maître, et peu après la vie. (*Voyez* le *Précis historique* par Florian.) Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Plusieurs années après, une dame qui la connoissoit, touchée de son malheur, lui demanda ce qui le lui avoit attiré? Elle répondit « qu'elle avoit eu autrefois 400 esclaves, et qu'elle se trouvoit dans un état où deux peaux de moutons lui servoient, l'une de chemise, l'autre de robe; qu'elle attribuoit sa disgrace à son peu de reconnoissance pour les bienfaits qu'elle avoit reçus de Dieu : qu'elle avouoit sa faute, en faisoit pénitence, et vivoit contente. » Cette dame lui donna alors cinq cents drachmes d'argent, qui lui causèrent un plaisir aussi vif que si elle eût été rétablie dans son premier état... Abassa avoit beaucoup d'esprit, dit-on, et faisoit fort bien des vers.

* ABASSON, imposteur qui se prétendoit petit-fils d'Abas-le-Grand, roi de Perse. En visitant Constantinople, il fut salué en cette qualité par le grand-seigneur; mais la fourberie ayant ensuite été découverte, il eut la tête tranchée.

* ABATE (André), peintre de fruits et de nature morte, né à Naples, fut employé par le roi d'Espagne, et mourut en 1732.

* ABATUCCI (Charles), général de division sous la république française. Il sortit en 1790 de l'école militaire de Metz, pour entrer au deuxième régiment d'artillerie. En 1793, il passa dans l'artillerie à cheval, et fut fait ensuite aide-de-camp du général Pichegru. Nommé en Hollande adjudant-général, il devint

général de brigade, et fut employé à l'avant-garde de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres du général Férino, pendant la campagne de 1796. Dans la journée du 4 messidor an 4 (22 juin 1796), où les Français passèrent le Rhin, il dirigea une des attaques contre le fort de Kell; et, le 20 octobre de la même année (28 vendémiaire an 5), il contint l'ennemi, et protégea la retraite près de Neubourg. En novembre il commandoit dans Huningue en qualité de général de division. On le chargea de défendre l'ouvrage à cornes qui étoit à la tète du pont à l'époque de l'attaque vigoureuse que firent les Autrichiens dans la nuit du 10 frimaire (1er ou 2 décembre). Il fut dangereusement blessé dans la grande île du Rhin en face d'Huningue, et mourut quelques jours après, âgé de 26 ans. Il avoit pendant toute cette campagne, ainsi qu'à l'armée du nord, donné des preuves du plus grand courage. Cette mort, et la reddition d'Huningue, qui s'ensuivit, occasionnèrent des poursuites de la part du gouvernement français contre plusieurs officiers bâlois, accusés d'avoir favorisé la marche et l'attaque des Autrichiens, et dont les ministres Bacher, et sur-tout Mengaud, sollicitèrent vivement la punition comme coupables d'assassinat envers Abatucci et ses compagnons. On érigea en 1803, aux environs de Bâle, un monument en sa mémoire.

† ABAUZIT (Firmin), naquit à Uzès, le 11 novembre 1679, de parens calvinistes; sa mère, persécutée en France, et privée de son fils, réussit cependant à l'envoyer à Genève en 1689. Il fut bibliothécaire de cette dernière ville, où il vécut dans une sage obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude tout près de Genève: c'est là qu'il termina sa longue carrière le 20 mars 1767. C'étoit un homme sans prétention, sans faste, doux, communicatif, officieux. Ses études et ses voyages avoient étendu ses lumières sur presque toutes les sciences. Dans un voyage qu'il fit en Hollande en 1698, il gagna l'amitié de Bayle et l'estime de Basnage et de Jurieu. A Londres, Saint-Evremont se plut avec lui; et Newton lui envoya son *Commercium epistolicum*, avec ces mots: *Vous êtes bien digne de juger entre Leibnitz et moi.* Jean Perry, cet ingénieur habile qui alla en Russie exécuter les projets du czar Pierre, fut son ami particulier. Enfin la réputation d'Abauzit parvint jusqu'au roi Guillaume, qui lui fit des offres avantageuses pour le retenir en Angleterre; mais la tendresse maternelle le rappela à Genève. On a de ce savant quelques écrits, qui l'ont fait soupçonner d'être peu attaché à l'orthodoxie de sa communion, mais dont aucun ne permet de douter de son attachement au christianisme. Ils consistent dans des explications de divers passages de l'Écriture Sainte, dans des réflexions sur l'eucharistie, sur l'idolâtrie, sur la controverse, etc.; dans de petits traités archéologiques, physiques, chronologiques. Ce qu'il a écrit sur l'Apocalypse n'est pas un commentaire, mais un essai. Guillaume Burnet, gouverneur de Neuw-Yorck (qu'il est essentiel de ne pas confondre avec Gilbert Burnet), avoit appliqué les prédictions de saint Jean à l'Église romaine et aux derniers temps: Abauzit les applique à la ruine de Jérusalem. Recueillies d'abord à Genève, en 1770, 1 vol. in-8°, les Œuvres d'Abauzit l'ont été ensuite en 2 vol. à Amsterdam; et ces deux recueils sont assez différens l'un de l'autre. Abauzit avoit rendu de grands services pour la traduction française du nouveau Testament, publiée à Genève

en 1726. Il a aussi éclairci plusieurs traits de l'histoire ancienne de Genève, dont il s'étoit soigneusement occupé, dans la nouvelle édition de l'histoire de Genève par Spon, qui parut sous ses auspices en 1730, en 2 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. Elle est remarquable par des notes, des rectifications, et des augmentations précieuses, entre autres par une dissertation latine sous le titre de *Geneva Sextanorum Colonia*.

† I. ABBADIE (Jacques), célèbre ministre calviniste, naquit à Nay en Béarn l'an 1658. Après avoir étudié à Sédan, voyagé en Hollande et en Allemagne, il exerça les fonctions de son ministère, d'abord en France, puis à Berlin, et ensuite à Londres; de là il passa en Irlande, où il fut fait doyen de Killaloe. Il mourut le 6 novembre 1728 à Marybone près de Londres. Quoiqu'il ne fût âgé que de soixante-neuf ans, on prétend que le travail avoit sensiblement affoibli son esprit. La pureté de ses mœurs, la droiture de son caractère, et l'éloquence de ses sermons, lui avoient fait beaucoup d'amis dans cette ville parmi les grands et les gens de lettres. Il étoit versé dans les langues, dans l'Écriture et dans les Pères. Il a rendu de grands services à la religion par quelques uns de ses ouvrages, qui sont, I. *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, en 3 vol. in-12, traduit en différentes langues, écrit avec force dans le raisonnement, et énergie dans le style; il eut le suffrage des catholiques et des calvinistes. II. *De la Divinité de Jésus-Christ*, in-12. III. *L'Art de se connoître soi-même*, Lyon, 1693, in-12. IV. *Vérité de la Religion chrétienne réformée*, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, loué par les protestans, ne fut pas aux yeux des catholiques une apologie suffisante. V. *Triomphe de la Providence et de la Religion dans l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, 1723, 4 vol. in-12. Les gens sensés de toutes les communions virent avec peine cette production. Abbadie y veut prouver que l'Apocalypse bien entendue est une démonstration invincible de la vérité de la religion chrétienne. Son imagination égarée y trouve l'histoire suivie de l'empire et de l'Église, depuis saint Jean jusqu'à la fin du monde. Voltaire prétend « que cette production fit tort à son *Traité de la Religion chrétienne*. » Elle ne lui en fit pas plus que l'*Apocalypse* de Newton n'en a fait à son *Optique*. On a encore d'Abbadie : VI. Un volume de *Sermons*, 1680, in-8°, moins connus que son *Traité sur la Religion*. VII. La *Défense de la nation britannique*, ou *les droits de Dieu, de la nature et de la société, contre l'auteur de l'Avis important aux Réfugiés*, Londres, 1692, in-12. Ce livre n'est pas commun. VIII. Les *Caractères du chrétien et du christianisme*, 1696, in-12. IX. *Réflexions sur la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, La Haye, 1685, in-12. X. *Panégyrique de Marie, reine d'Angleterre*, Stockolm, 1695, in-4°, et Genève, 1695, in-12. Le père Niceron cite encore de lui l'*Histoire des conspirations contre le roi et le royaume d'Angleterre*. Cet ouvrage, dont il ignore la date, est, dit-il, si rare que peu de gens le connoissent. Abbadie avoit la mémoire la plus heureuse. Il composoit ses ouvrages, et ne les écrivoit qu'à mesure qu'il les faisoit imprimer. Cet avantage de retenir tout le plan d'une composition, nous a privés de deux livres importans, dont l'un étoit une *Nouvelle manière de démontrer l'immortalité de l'ame*.

* II. ABBADIE (Vincent), né dans le Bigorre, à Pujo, fut suc-

cessivement chargé de l'hôpital de Bicêtre près Paris, chirurgien du duc de Penthièvre, et chirurgien général de la marine. On lui doit une traduction de l'anglais des *Essais de Macribde*, publiée en 1766, in-12.

ABBANO. *Voyez* APONO.

I. ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord son ennemi, ensuite son apôtre et l'un de ses généraux. Il sauva la vie à son neveu à la bataille de Honain, que ce prophète auroit perdue si Abbas n'eût rappelé les fuyards. Sa mémoire est révérée chez les mahométans, qui l'ont mis dans la première classe de leurs docteurs et de leurs saints.

II. ABBAS, fils du précédent, fut regardé par les musulmans comme leur rabbani, c'est-à-dire comme le docteur des docteurs : c'est le titre qu'on lui donna à sa mort, arrivée en 687. La dynastie des trente-sept califes abbassides, qui détrônèrent les califes ommiades, descendoit de ces deux Abbas. Leur domination dura cinq cent vingt-quatre ans. Long-temps despotes dans la religion comme dans le gouvernement, ces nouveaux califes furent dépossédés à leur tour par les Tartares.

* III. ABBAS (Halli ou Magus) l'un des mages, et médecin en Perse, vivoit au 10e siècle ; nous avons de lui un traité intitulé *le Livre Royal*.

IV. ABBAS. *V.* ABAS *et* SCHAH-ABBAS.

* ABBATE, peintre de Genève, probablement nommé ainsi par les Italiens parce qu'il étoit abbé. On voit de lui, à Bologne, dans le palais de Zambeccari, une *Charité* dont le coloris est frais et vigoureux, les draperies vraies et bien jetées ; mais les plis en sont peut-être un peu trop arrondis.

ABBATEGIO (Marian d'), moine célestin, fut ainsi nommé d'une terre dans l'Abruzze, où il naquit dans le 14e siècle. Son savoir et son courage l'élevèrent au généralat de son ordre, et le firent nommer gouverneur d'Aquila en 1317.

* ABBATI (Niccolo), peintre italien : il peignit avec Pellegrino Tibaldi les salles et les plafonds de l'Institut de Bologne ; ils ont été décrits et gravés par Giam Pietro Zanetti, en quarante-une planches sous ce titre : *Le Pitture di Pellegrino Tibaldi e di Niccolo Abbati esistenti nell' instituto di Bologna ; descritte ed illustrate da Giam Pietro Zanotti*, in Venezia, 1756, in-fol.

* ABBATISSA (Paul). *Voyez* BADESSA.

† ABBATIUS (Balde-Ange), médecin, né à Eugubio, dans l'état de l'Église, est auteur de, I. *De Admirabili viperæ naturâ, et de merificis ejusdem facultatibus*, Ragusii, 1589, in-4°, fig. ; deuxième édition, *ibidem*, 1591, in-4° ; troisième édition, Noribergæ, 1603 ; quatrième édition, La Haye, 1660, in-12. II. *Discussæ concertationes de rebus, verbis, et sententiis controversis*, Pisauri, 1594, in-4°. La première édition est fort rare. L'auteur paroît au-dessus des préjugés de son siècle.

ABBAUCAS, philosophe connu dans Lucien par un trait singulier. Il poussa l'amitié jusqu'à aimer mieux sauver des flammes son ami que sa femme et ses deux enfans, dont un périt dans l'incendie ; et comme on lui reprochoit de les avoir abandonnés, il fit cette étrange réponse : *Je pouvois faire d'autres enfans, mais je n'aurois jamais trouvé un tel ami.*

ABBÉ (Louise l'). *Voyez* LABÉ.

† I. ABBON, moine de Saint-Germain-des-Prés, fit en vers latins, qui se ressentent de la barbarie de son temps, la relation du siège de Paris par les Normands, vers la fin du 9e siècle. Ce versificateur, qui lui-même étoit Normand, fut témoin de ce siège ; et s'il n'est pas bon poëte, il est au moins historien exact. Son poëme contient plus de douze cents vers en deux livres. On le trouve dans le tome II de la collection de Duchesne ; et il a été réimprimé beaucoup plus correct, avec des notes, dans les *Nouvelles Annales de Paris*, publiées par D. Toussaint Duplessis, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1753, vol. in-4°. On en a donné depuis une traduction française. On a aussi de lui, *Sermones V selecti, sub Abbonis nomine*, editi in tomo IX spicileg. d'Acheryani ; *Abbonis Epistola ad Desiderium episc.*, tom. V, Bibl. PP. Colon. 1618.

† II. ABBON *ou* ALBON *de Fleury*, né dans le territoire d'Orléans vers l'an 945, se livra avec une égale ardeur à tous les arts et à toutes les sciences. Après avoir brillé dans les écoles de Paris et de Reims, il fut élu, en 970, abbé du monastère de Fleury, dont il étoit moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenoit les droits de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuèrent quelques violences contre ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une apologie, qu'il adressa aux rois Hugues et Robert. Il dédia quelque temps après aux mêmes princes un *Recueil de Canons* sur les devoirs des rois et ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome, en 986 et en 996 pour apaiser Grégoire V, qui vouloit mettre le royaume en interdit, le pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'abbaye de la Réole en Gascogne. Il y fut tué dans une querelle élevée entre les Français et les Gascons en 1004. Fulbert de Chartres le nomme, dans une de ses épîtres, *le philosophe très-savant et le maître de la France*. On a de lui, I. *Epitome de vitis Roman. Pontificum, desinens in Gregorio* I, Moguntiæ, 1602, in-4°. II. *Apologeticus adversùs Arnulphum, episc. Aurelianens. ad Hugonem et Robertum, reges ; cum codice Canonum à Pithoeis restituto et edito Paris.* 1697, in-fol. pag. 391. *Item apud Acmoinum in Vita Abbonis*, cap. 8 et 9. III. *Epistola ad L. abbatem Fuldensem, in tomo* I, pag. 409. Miscellan. Baluzii, Paris, 1678, in-8°. IV. *Epistola Encyclica monachorum Floriacens. de cæde Abbonis abbatis*, ibidem.

† I. ABBOT (Robert), frère aîné de l'archevêque de Cantorbéry, étoit né à Guilfort en 1560 ; il fut élevé avec son frère et dans la même école. Le roi Jacques le nomma l'un de ses chapelains, et fut si content de son livre *de Antechristo* qu'il en ordonna la réimpression avec son propre ouvrage sur *la Révélation*. En 1609, il fut élu principal du collège de Baliol à Oxford, et deux ans après le roi le nomma membre de son collège de Chelséa, fondé pour l'encouragement des théologiens. En 1612, il fut fait professeur royal de théologie à Oxford, où il publia son ouvrage sur *la Suprématie des rois*, contre Bellarmin et Suarez, Londres, 1617, in-4° ; ce qui lui valut l'évêché de Salisbury en 1615. Il mourut en 1617, et fut enterré dans la cathédrale de Salisbury.

† II. ABBOT (George), fils d'un tisserand, né en 1562, à Guildford, dans le comté de Surrey, fut élevé à l'école latine du même lieu, d'où on

l'envoya au collège d'Oxford. En 1597, on le choisit pour remplir une chaire à l'université. En 1599, il fut nommé doyen de Winchester, et, l'année suivante, vice-chancelier d'Oxford; il remplit ce poste jusqu'en 1605. On l'employa à la nouvelle traduction de la Bible: en 1609, il fut évêque de Lichtfield et Coventry, et, la même année, transféré à celui de Londres; en 1610, nommé à l'archevêché de Cantorbéry. Il eut le courage de s'opposer à la cour en plusieurs occasions, et entre autres dans la fameuse affaire du divorce de lady Essex; un malheur l'attendoit à la fin de sa vie. Étant dans le château du lord Zouch, et s'exerçant dans le parc avec une arbalète, il tira sur le concierge, au lieu de tirer sur le gibier. On nomma une commission pour examiner si, d'après un tel évènement, il ne devoit pas être déclaré incapable de remplir la dignité de primat. La décision de ce procès fut laissée au roi, qui prononça en faveur de l'archevêque de Cantorbéry. Lui-même, après ce malheur, se condamna à un jeûne d'un mois, et fit une pension de vingt livres sterling à la veuve du concierge. Il assista Jacques I à son lit de mort, et fut présent au couronnement de Charles I. En 1627, un sermon du docteur Sibthorpe, prêché aux assises de Northampton, lui fut adressé par la cour pour obtenir son approbation; mais il la refusa, parce qu'il y trouva des principes dangereux: ce refus lui fit perdre son crédit; il fut exilé à sa maison près de Cantorbéry, et la dignité archiépiscopale confiée à une commission. Mais, à la rentrée du parlement, il fut réintégré dans ses fonctions, sans cependant recouvrer les bonnes graces du roi. Il mourut à Croydon en 1633, et fut enterré dans l'église de la Sainte-Trinité, à Guildford, où il avoit fondé un hôpital. Ses écrits sont, pour la plus grande partie, polémiques, excepté une *Description géographique du monde*. Il a donné aussi, *Quæstiones sex theologicæ*, etc., et en anglais, des *Sermons sur Jonas*, etc. Il étoit calviniste et partageoit vivement la secte des puritains; mais les zélés l'accusoient de trop d'indulgence pour les non-conformistes.

* III. ABBOT (Maurice), frère du précédent, fut élevé dans le commerce, et nommé directeur de la compagnie des Indes Orientales; en 1618, il fut un des commissaires au traité conclu avec les Hollandais, concernant le commerce des îles Moluques; en 1628, il devint un des fermiers des douanes, et, l'année suivante, un des membres du conseil pour l'établissement de Virginie. Ce fut le premier chevalier du règne de Charles I. En 1625, il fut nommé parmi les représentans de la cité de Londres, et lord-maire en 1638. Il mourut en 1640.

* IV. ABBOT (George), fils de Maurice, naquit en 1600, et fit ses études théologiques au collège de Merton. Il a composé plusieurs ouvrages de théologie. *La Paraphrase du livre de Job*, en 1640; *Vindiciæ Sabbati*, 1641; *Notes sur le livre des Psaumes*, 1651. Il mourut en 1658.

† ABBT (Thomas), né en 1738 à Ulm, mort à Buckeburg en 1766. Ses principaux ouvrages sont, I. *Recherches sur les sentimens moraux*, traduites en français, Genève, 1763, in-12. II. *De la Mort pour la patrie*, *ibidem*, nouvelle édition, Berlin, 1780, in-8°. III. *Du Mérite*, quatrième édition, Berlin, 1790, in-8°. IV. Une *Traduction de Salluste*. Ses ouvrages sont estimés en Allemagne. Nicolaï a donné la *Vie de T. Abbt*, et publié ses *Œuvres posthumes*.

† ABDALCADER, surnommé *Ghili*, parce qu'il étoit né dans le

Ghilan, province de Perse, est renommé chez les Orientaux par sa piété et sa prière ainsi conçue : « Dieu tout-puissant, comme je ne t'oublie jamais, et que je te rends un culte continuel, daigne de même te souvenir quelquefois de ton serviteur. »

† I. ABDALLAH, père du prophète Mahomet, étoit esclave et conducteur de chameaux. Les mahométans, pour relever l'origine du fils, disent que le père fut recherché en mariage par la plus belle et la plus vertueuse de toutes les femmes de sa tribu. Il avoit alors soixante-quinze ou quatre-vingt-cinq ans; et ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que, dit-on, la première nuit de ses noces, cent filles moururent de désespoir en voyant une femme plus fortunée qu'elles. Son épouse fut quelque temps stérile; mais enfin elle accoucha d'un fils qui changea les destinées du monde.

† II. ABDALLAH, fils de Zobaïr, proclamé calife par les Arabes de la Mecque et de Médine, qui s'étoient révoltés contre Yésid, essuya quelques guerres pour se maintenir dans son califat, et en demeura paisible possesseur pendant quatre ans, après la mort de son adversaire. Le successeur d'Yésid dans le califat de Syrie fit mettre le siège devant la Mecque. Abdallah, après sept mois d'une défense vigoureuse, se retrancha dans le temple, où il fut pris, et eut la tête tranchée vers l'an 733. Ce prince avoit de la bravoure et de la piété; mais son avarice étoit si sordide, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Il étoit, dit-on, si attentif dans ses prières, que les pigeons venoient se reposer sur sa tête sans qu'il s'en aperçût. La famille d'Abdallah passoit, parmi les Arabes, pour être sujette à la folie.

III. ABDALLAH. *Voyez* ALMAMONT, *et* ABRAHAM, n° VI.

IV. ABDALLAH, fils d'Yésid, célèbre jurisconsulte musulman, vivoit dans le 7ᵉ siècle. Il étoit très-respecté. On disoit de lui, qu'*il étoit pour les hommes ce que le soleil est à la terre*, *et ce que la santé est au corps*. Il avoit coutume de dire, « qu'un docteur doit toujours laisser à ses disciples quelque point de loi à éclaircir, et qu'ainsi il ne doit jamais rougir de dire : *Je ne sais point.* »

† V. ABDALLAH, prêtre d'Alep, établit dans cette ville, vers la fin du dernier siècle, par le conseil d'un missionnaire jésuite, nommé le père Bazire, une espèce de religieux maronites, dont le genre de vie ressemble beaucoup à celui des chartreux. Ils sont connus aussi sous le nom d'*Alepins*. S'ils se dégoûtent de leur vocation, ils reçoivent dispense de leurs vœux, et peuvent quitter le cloître. Abdallah, qui fut leur premier supérieur, mourut en odeur de sainteté.

† VI. ABDALLAH, fils d'Abbas, et oncle des deux premiers califes de la maison des Abbassides, travailla efficacement à établir sa maison sur les ruines de celle des Ommiades, et il exerça des cruautés inouïes contre tous ceux de cette maison qui étoient tombés entre ses mains. Il affermit son neveu Aboul-Abbas dans le califat qu'il lui avoit procuré. Après sa mort, il prétendit lui succéder; il prit les armes, et se fit proclamer calife. Mais ayant été défait par le général qui commandoit les troupes d'Abou-Giafar, son concurrent et son neveu, il s'enfuit à Barrha, et y resta caché pendant plusieurs mois. Abou-Giafar, pour le faire sortir de sa retraite, feignit d'avoir oublié tout le passé, et ne souhaiter qu'une réconciliation

avec Abdallah. Celui-ci, séduit par ses artifices, se rendit à la cour du calife, où il fut reçu avec les démonstrations de l'amitié la plus sincère. Mais peu de temps après, le plancher de la chambre où Abdallah étoit s'écroula tout à coup, et le fit périr avec une partie de ses amis. La disposition de ce plancher étoit telle, qu'au premier ordre on étoit sûr de le faire enfoncer sans beaucoup de peine. Abdallah mourut l'an de J. C. 754. *Voyez* le *Précis histor. sur les Maures*, par Florian.

† I. ABDALMALEK, cinquième calife ommiade, surnommé l'*Ecorcheur de pierres*, à cause de son avarice, commença à régner en 684. Après son père Mervan I, Constantin Pogonat, empereur d'Orient, étant mort l'année d'après, Justinien II, son fils, crut devoir profiter des dissensions des Arabes, pour rompre la paix que son père leur avoit accordée. Il envoya le général Léonce avec une armée qui, portant avec elle le fer et la flamme, traversa l'Ibérie, l'Albanie, la Médie, pénétra en Hyrcanie, et revint chargée de riches dépouilles. Abdalmalek, effrayé, promit, pour avoir la paix, de donner par jour, à Justinien, un esclave, un cheval arabe, et mille pièces d'or. L'empereur grec, de son côté, s'engagea à mettre fin aux courses des maronites. Léonce massacra, au milieu d'un repas, Jean, chef de ces peuples belliqueux, et ceux qui se présentèrent pour sa défense, après les avoir endormis par la promesse artificieuse qu'il venoit les aider à chasser les infidèles de la Syrie. Les maronites se trouvant affoiblis par cette exécution barbare et perfide, les musulmans auparavant intimidés par eux, ne craignant plus alors leurs incursions, revinrent en foule, et désolèrent les provinces de l'Asie-Mineure. La paix, qui étoit signée pour dix ans, n'en dura pas quatre. Justinien fut forcé de reprendre les armes, et perdit, avec le tribut qu'on lui payoit, une grande partie de la petite Arménie. Les Arabes augmentoient leurs conquêtes. Maîtres de l'Egypte, de la Cyrénaïque, et de la Libye, ils avoient tenté en vain de subjuguer l'Afrique propre. Le détrônement de Justinien II offrant une occasion plus favorable, Hassan, général d'Abdalmalek, se chargea de cette expédition. Il se rendit maître de Carthage, reprise bientôt par les Grecs, et reconquise enfin par les Arabes, qui, pour ne pas la reperdre, y mirent le feu environ huit cent cinquante ans depuis que Scipion Emilien avoit renversé la première. Abdalmalek mourut peu de temps après à Damas, en 705.

II. ABDALMALEK, dernier prince des Samanides, détrôné par Mahmoud en 999, perdit son royaume, la liberté et la vie, comme tant d'autres princes, pour s'être livré à ses flatteurs, et avoir fait dépendre sa puissance de secours étrangers, en négligeant ses propres ressources.

† ABDALONYME *ou* ABDOLONYME, prince sidonien, fut contraint de travailler à la terre pour gagner sa vie. Alexandre-le-Grand, qui faisoit des rois, et qui les détrônoit à son gré, ôta le sceptre à Straton, roi de Sidon, pour le mettre dans les mains d'Abdalonyme. Ce prince ayant ensuite demandé au nouveau roi comment il avoit pu supporter sa misère, Abdalonyme lui répondit : « Plaise à Dieu que je supporte de même la grandeur ! Je n'ai jamais manqué de rien, tant que je n'ai rien possédé ; mes mains ont fourni à tous mes besoins. » Alexandre, charmé de cette réponse, ajouta une contrée voisine à son petit royaume, et lui fit donner une partie du butin fait sur les Perses. Quinte-Curce a vrai-

semblablement brodé l'épisode d'Abdalonyme, pour rendre son livre plus intéressant. Arrien, le plus fidèle des historiens d'Alexandre, n'en parle point. L'histoire de ce roi de Sidon est si remarquable, qu'elle n'auroit pu lui échapper : son silence est aux yeux de l'abbé Millot une preuve négative d'autant plus forte, que les auteurs qui en parlent se contredisent entre eux.

† ABDAS, évêque de Perse du temps de Théodose-le-Jeune, fit abattre, par un zèle imprudent, un temple de païens consacré au feu. Le roi de Perse, qui jusqu'alors n'avoit pas inquiété les chrétiens, donna ordre à Abdas de rebatir ce qu'il avoit détruit; mais cet évêque n'ayant pas voulu obéir, le roi le fit mourir, renversa les églises chrétiennes, et suscita aux fidèles une horrible persécution. Elle dura plus de trente ans, et alluma la guerre entre l'empire des Grecs et celui des Perses.

I. ABDEMELEK, Ethiopien, eunuque du palais du roi Sédécias, obtint de son maître la délivrance du prophète Jérémie.

† II. ABDEMELEK, roi de Fez et de Maroc, demanda des troupes au sultan Sélim, pour se défendre contre Mahomet son neveu, qui l'avoit détrôné. Mahomet dans le même temps fut secouru par D. Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez. Le vieux roi africain livra bataille en 1578 au jeune roi portugais, et défit complètement son armée. Trois souverains périrent en cette journée; les deux rois maures, et D. Sébastien, dont le corps ne put être retrouvé.

ABDÉNAGO, un des compagnons de Daniel jetés dans une fournaise ardente par ordre de Nabuchodonosor, dont ils n'avoient pas voulu adorer la statue. Ils échappèrent aux flammes par un miracle.

† I. ABDÉRAME I *ou* ABDALRAHHMAN, dit le Juste, étoit fils du calife Hescham, de la race des Ommiades. Les Sarrasins, révoltés contre leur roi Joseph, l'appelèrent en Espagne l'an 754 de J. C. Il remporta plusieurs victoires sur ce prince, et lui ôta la vie après la dernière. Il fit la conquête de la Castille, de l'Aragon, de la Navarre, du Portugal, et prit le titre de roi de Cordoue. Cet Abdérame, surnommé le Juste, fit tant de ravages en Espagne, qu'il en fut appelé le second destructeur. Il construisit la grande mosquée de Cordoue, et mourut en 790, après trente-deux ans de règne. Les autres rois qui portèrent son nom après lui ne méritent pas un article dans ce dictionnaire. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* a confondu celui-ci avec le suivant.

† II. ABDÉRAME *ou* ABDALRAHHMAN, général du calife Hescham, après avoir conquis l'Espagne, pénétra en France, à la tête d'une armée formidable. Il mit le siège devant Arles en 731, et prit cette ville, après avoir battu les troupes que Charles-Martel avoit envoyées pour la secourir. Il s'empara ensuite d'Avignon, de Vienne, de Lyon, et de la plus grande partie des villes de la Bourgogne; mais il échoua devant la ville de Sens. Abdérame, poursuivant ses conquêtes, passa en Languedoc avec un immense butin, dans l'espérance de subjuguer l'Aquitaine. Etant entré dans la Gascogne, il y mit tout à feu et à sang, et n'épargna ni le sacré ni le profane. Eudes, duc d'Aquitaine, rassembla toutes ses forces pour arrêter dans sa course ce redoutable ennemi; mais son armée fut taillée en pièces. Le vainqueur ayant rapidement enlevé Auch, Agen, Périgueux, Saintes, pénétra jusqu'à Bordeaux. De là il

se répandit dans le Poitou, renversa l'église de S.-Hilaire de Poitiers, et se mit en marche vers Tours, pour y piller le riche trésor de l'église de S.-Martin. Eudes, qui ne s'étoit sauvé qu'avec peine de la poursuite d'Abdérame, rassembla les foibles restes de son armée, et implora le secours de Charles-Martel. Ce grand capitaine s'étant mis en marche avec les forces des trois royaumes qu'il gouvernoit, arrêta les conquêtes d'Abdérame, lui arracha la victoire et la vie dans une bataille fameuse, donnée près de Poitiers en 732. Cette journée est l'époque de la décadence des Sarrasins, et le terme de leurs progrès en France.

† III. **ABDÉRAME**, calife de Cordoue, envoya en 954 une armée contre Gonzalès, comte de Castille, lequel tâchoit de se rendre indépendant. Cette armée fut défaite. Don Sanche, roi de Léon, ayant été chassé de ses états par le vainqueur, Abdérame lui donna en 960 un corps de troupes pour l'aider à y rentrer. Il mourut l'année d'après, 961, à soixante-quatorze ans, avec la réputation d'un prince généreux, mais orgueilleux. Il avoit pris les différens titres de *défenseur de la loi de Dieu*, de *roi des Croyans*, etc.

† IV. **ABDÉRAME** *ou* ABDAL-RAHHMAN, se fit souverain de Sasie dans le royaume de Maroc, après avoir fait poignarder son neveu Amadin, qui gouvernoit cet état. Il régna long-temps en paix, et fut assassiné à son tour. Il avoit une fille d'une grande beauté, aimée d'un jeune homme des principaux de la ville, nommé Ali-Ben-Guicimin. Ce jeune homme la connut par l'entremise d'une esclave, et même de sa mère. Abdérame le sut, et résolut de s'en venger; mais la fille et la femme, qui s'en doutoient, en donnèrent avis à Ali-Ben, qui se mit en état de le prévenir. Abdérame envoya prier un jour de fête Ali de venir à la mosquée. Il y vint avec son ami Yahaya, auquel il avoit fait part de son dessein, et poignarda Abdérame lorsqu'il faisoit son oraison près de l'Alfaqui, vers l'an 1505.

ABDÈRE (Mythol.), favori d'Hercule. La fable raconte qu'il fut mis en pièces par les jumens de Diomède. Alcide, pour en conserver la mémoire, jeta les fondemens d'une ville près de son tombeau, et lui donna son nom. L'air de cette ville étoit contagieux : il menoit, dit-on, à la folie et à la stupidité. Cependant cette ville fut la patrie de Démocrite, dont le rire philosophique, excité par les sottises humaines, n'étoit rien moins que celui d'un fou.

I. **ABDIAS**, le quatrième des douze petits prophètes, imite et copie même Jérémie. On ne sait rien de son pays ni de ses parens. On ignore même le temps auquel il a vécu. Quelques uns le font contemporain d'Amos, d'Osée, d'Isaïe; d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Saint Jérôme parle de son tombeau, que sainte Paule vit à Samarie. Il y a eu deux autres ABDIAS : l'un père de Jesmaïas, du temps de David; l'autre, lévite, de la famille de Mérari, fut employé sous Josias à la réparation du temple de Jérusalem.

II. **ABDIAS**, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, du temps du prophète Élie. Ce fut lui qui, au milieu d'une cour impie et corrompue, se conserva pur et sans tache. Lorsque Jézabel poursuivoit les prophètes du Seigneur pour les faire mourir, Abdias en sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissoit de pain et d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophète.

III. ABDIAS de Babylone, imposteur imbécille, a laissé une histoire fabuleuse, intitulée *Historia certaminis apostolici*. Ce visionnaire avoit, disoit-il, connu J. C., qui l'avoit mis au rang des soixante-douze disciples. Le manuscrit de sa légende fut trouvé dans le monastère d'Ossiach en Carinthie, où l'on auroit dû le laisser. Wolfgang Lazius, qui fit cette belle découverte, fit imprimer l'ouvrage à Bâle en 1551, in-fol., comme un monument précieux; mais le public, qui ne vit dans cette histoire que des fables absurdes et des contradictions palpables, se moqua également de l'auteur et de l'éditeur.

ABDISSI, nommé aussi EBED-JÉSU, patriarche de Muzal dans l'Assyrie orientale, vint baiser les pieds du pape Pie IV, qui l'honora du *pallium* en 1562. Ce savant prélat promit de faire observer dans les pays de sa juridiction les décisions du concile de Trente, qui avoit approuvé sa profession de foi. De retour dans son pays, il convertit plusieurs nestoriens. Abraham Echellensis a donné son *Catalogue des écrivains chaldéens*, Rome, 1653; et depuis à Mayence, 1655, in-4°.

* ABDOLLATIF, historien arabe, protégé par le sultan Saladin, a écrit, dit-on, plus de cent cinquante ouvrages, dont un seul, son *Histoire de l'Egypte*, nous a été conservé par Pockocke, et traduit en latin en 1748 par Thomas Hunt, professeur d'arabe, in-4°. La bibliothèque bodléienne possède le manuscrit qu'il en avoit apporté d'Egypte. Son fils le traduisit en partie, et il publia d'abord l'original et la traduction des trois premiers chapitres; ensuite une partie du quatrième. L'ouvrage en resta là, jusqu'à ce que le docteur White publia, un demi-siècle après, à Londres, *Abdollatiphi historiæ Ægypti compendium, arabicè et latinè*, 1 vol. in-4°, 1801. Texte correct, version fidèle, édition élégante. L'ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier a six chapitres, et le second trois.

ABDOLONYME. *Voyez* ABDALONYME.

ABDON, douzième juge du peuple d'Israël, gouverna pendant huit ans. Il laissa quarante fils et trente petits-fils, qui l'accompagnoient toujours montés sur soixante-dix ânes ou ânons. Il mourut l'an 1184 avant J. C... Il y a eu trois autres ABDON, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophétesse Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi qui avoit été trouvé dans le temple.

† ABDON (saint), Persan de nation, souffrit le martyre l'an 250, sous la persécution de Dèce. Son corps fut, dit-on, transporté dans le cimetière de Pontien, près de Rome, et l'on y voit encore un morceau de sculpture antique, représentant la figure de ce saint, ayant sur la tête la mitre ou bonnet persan, et une couronne. Le nom d'ABDON est placé dans le calendrier de Libère.

* ABDUL-HHAMID (faussement appelé ACHMET IV), empereur turc, né le 20 mai 1725. Son père étoit Achmet III, détrôné en 1730. Il succéda, le 21 janvier 1774, à son frère Mustapha, et ses généraux ayant essuyé des revers, il fit, le 21 juillet suivant, la paix avec les Russes. Ses sentimens pacifiques et la médiation de l'ambassadeur de France à Constantinople détournèrent la guerre qui alloit éclater pour des différents relatifs à l'indépendance de la Crimée, à la libre navigation sur la mer Noire, etc. Il céda à la maison d'Autriche, en 1777 et 1779, une partie de la

Moldavie, située entre la Transylvanie, le Prat et la Pologne, nommée Bukowine ou Bukreine, et fit étrangler Grégoire Ghika, prince de la Moldavie, qui avoit désapprouvé cette cession. C'étoit un prince foible, gouverné par ses femmes; vivant au milieu des intrigues, et changeant souvent de ministres et d'officiers. La vie efféminée qu'il menoit dans son sérail affoiblit sa santé. Il mourut, le 7 avril 1789, à Constantinople. D'autres prétendent qu'il paya de sa vie la protection qu'il accordoit aux chrétiens, dont les ennemis l'empoisonnèrent. Ebn Alamd a extrait de cette histoire la partie qui comprend les évènemens postérieurs à Mahomed. Cet extrait a été traduit en latin par Erpénius, dans l'*Historica Saracenica*, Lugd. Bat., 1625, in-fol. On trouve aussi un fragment de l'*Histoire d'Abn Dschafar Mohammed* dans l'ouvrage de Schultéus: *Historia imperii vetustissimi Joktanidarum, in Arabiâ Felici*, Lugd. Bat. 1760; Harderovici, 1786. Le même auteur a aussi écrit, *Adas Hamidah et Akhlak al Nafsiah: Les Mœurs des gens aisés et des ecclésiastiques*, ouvrage intéressant.

† ABDULMUMEN, de la secte des almohades ou mohavédites, fils d'un potier de terre, se fit déclarer roi de Maroc en 1148, après avoir pris la ville d'assaut, et l'avoir presque toute réduite en cendres. Il fit couper la tête au roi, et étrangla de ses propres mains Isaac, héritier de la couronne. Abdulmumen conquit ensuite les royaumes de Fez, de Tunis et de Tremecen; il se disposoit à passer en Espagne, lorsqu'il mourut en 1156. Ce dessein fut exécuté par son fils Joseph II. Le père étoit un des hommes les plus braves de son siècle; mais sa valeur prenoit sa source dans sa férocité plus que dans l'élévation de son ame.

* ABDULVAHEB TEMINI, né en 1183, a écrit en langue arabe une *Géographie de l'Espagne*, publiée d'après un manuscrit de la bibliotèque de Leyde, et dont Karsten a donné en 1802 une traduction allemande, à Rostock, en 1 vol. in-8°, de 278 p.

* ABÉ, fille de Zénophanes, l'un des tyrans de la ville d'Olbe en Cilicie, fut mariée dans la famille des Teucers, souverains et grands-pontifes d'Olbe. A la faveur de cette alliance, elle établit sa domination sur cette ville et sur le pays qui en dépendoit. Marc-Antoine et Cléopâtre lui en conservèrent la propriété. Mais, après la mort d'Antoine, la souveraineté et le grand-pontificat d'Olbe rentrèrent dans la famille des Teucers.

† I. ABEILLE (Gaspard) naquit à Riez en Provence l'an 1648. Sorti de sa province dans sa première jeunesse, il vint à Paris, et s'y fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha, en lui donnant le titre de son secrétaire. Le poëte suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. En vivant avec les grands, il sut se faire respecter par un mélange heureux de liberté et de prudence. C'est ce qu'il disoit lui-même, en ajoutant qu'il n'avoit pas été réduit à s'écrier, comme le bourgeois de Molière, qui avoit voulu s'allier à la gentilhommerie: *Ah! George Dandin! où t'es-tu fourré?* le prince de Conti et le duc de Vendôme l'honorèrent de leur familiarité. Il leur plaisoit par sa conversation vive et animée. Les bons mots qui auroient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendoit piquans par le tour qu'il leur donnoit, et la ma-

nière dont il les débitoit. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeoit comme il vouloit, lui tenoit lieu de différens masques. Quand il lisoit un conte ou une comédie, il se servoit fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la pièce qu'il récitoit. L'abbé Abeille eut un prieuré, et une place à l'académie française. Nous avons de lui des *Odes*, des *Epîtres*, plusieurs *Tragédies* (il les faisoit jouer sous le nom du comédien La Thuillerie), une *Comédie* et deux *Opéras*. Un prince disoit de sa tragédie de *Caton*, que « si Caton d'Utique ressuscitoit, il ne seroit pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille. » L'abbé Goujet dit, dans le supplément de Moréri, de 1735, que l'abbé Abeille a aidé Louis Ferrier de La Martinière, dans sa traduction de l'*Histoire universelle de Trogue-Pompée, réduite en abregé par Justin*. Le privilège de l'édition contient ces lettres M. D. L. M. initiales du fief que possédoit le traducteur. L'abbé Paul, qui a publié en 1774 une nouvelle traduction de Justin, ignoroit ce nom. Le style d'Abeille est foible, lâche et languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avoit dans son caractère. Plusieurs écrivains ont conté l'anecdote suivante sur sa tragédie d'*Argélie, reine de Thessalie*, représentée en 1678; mais d'autres l'ont niée avec plus de raison. Elle commençoit, dit-on, par une scène entre deux princesses, dont l'une disoit à l'autre :

> Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père?

l'autre actrice hésitant à répondre, un plaisant reprit à haute voix :

> Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

C'est ce que le public disoit des ouvrages de l'abbé Abeille un mois après leur impression. Il faut pourtant excepter sa comédie de *Crispin bel esprit*, qui est gaie et semée de traits vifs et plaisans. Elle fut jouée sous le nom de La Thuillerie. Ses autres tragédies sont *Coriolan*, *Soliman*, jouées en 1680, et *Hercule*, en 1681. Abeille mourut à Paris, le 22 mai 1718.

† II. ABEILLE (Scipion), frère du précédent, né à Riez en Provence, a laissé une excellente *Histoire des os*, Paris, 1685, in-12; avec des *Vers* qui prouvent que la poésie étoit en lui un talent de famille. Il mourut le 9 novembre 1697. Il avoit été chirurgien-major du régiment de Picardie et des hôpitaux du roi. On a de lui un traité qu'il publia en 1696, in-12, sous ce titre : *Le parfait chirurgien d'armée*.

* III. ABEILLE, fils de Scipion, a donné au théâtre deux comédies, *La fille valet*, et *Crispin jaloux*.

*IV. ABEILLE (Louis-Paul), né à Toulouse le 2 juin 1719, mort à Paris le 28 juillet 1807. Il avoit été inspecteur général des manufactures de France, et secrétaire général du conseil du bureau de commerce. Il a fait, I. *Corps d'observations de la société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne*, Rennes, 1761, in-8°. II. *Principes sur la liberté du commerce des grains*, Paris, 1768, in-8°. III. Il a publié, avec une préface et des notes, des *Observations sur l'Histoire naturelle de Buffon*, par M. de Malesherbes, Paris, 1796, 2 vol. in-8°.

I. ABEL, second fils d'Adam, offroit à Dieu les prémices de ses troupeaux; Caïn, son frère, jaloux de ce que ses offrandes n'étoient pas si agréables au ciel, le tua l'an 3874 avant J. C. Gessner a fait un poëme

allemand sur la mort de ce patriarche, traduit en français en 1759, et applaudi par tous ceux qui aiment la bonne poésie.... Il se forma dans le 4[e] siècle, aux environs d'Hippone en Afrique, une secte d'hérétiques appelés *Abéliens*. Ils pensoient que l'homme doit absolument se marier, et n'avoir néanmoins aucun commerce avec sa femme. Comme ils prétendoient qu'Abel avoit vécu de même, ils tirèrent leur nom de ce patriarche.

II. ABEL, roi de Danemarck, étoit fils de Waldemar II, qui laissa le trône à Eric, son fils aîné, couronné en 1241. La division se mit bientôt entre les deux frères. Abel fit la guerre à Eric, et, après des succès balancés par des défaites, ils conclurent la paix en 1248. Cette réconciliation n'étoit qu'apparente. Abel, ayant invité son frère à un repas, le fit assassiner et s'empara de son trône en 1250. Un impôt considérable, établi sous prétexte de payer les dettes de l'état occasionnées par les guerres précédentes, excita une révolte parmi les Frisons. Abel voulut les réduire en 1252, à la tête d'une armée; mais il fut vaincu et mis à mort par les rebelles : fin digne d'un fratricide! Ce prince, aussi fourbe que cruel, avoit l'art de cacher la férocité naturelle de son caractère sous les dehors de la bonté et de l'amitié.

* III. ABEL (Charles-Frédéric), né à Köthen, en Allemagne, l'an 1719, fut pendant quelque temps membre de la chapelle de l'électeur de Saxe, et partit pour Londres en 1760, où il devint directeur de la musique de la reine. Il passa pour le plus grand maître sur le viola da gamba. Ses *ouvertures*, *quartets*, et autres ouvrages sont très estimés. Il mourut à Londres en 1787.

* IV. ABEL (Frédéric-Godefroi), médecin très-savant, et qui fut constamment heureux dans ses traitemens. En étudiant la médecine à Hall, il ne négligea point les belles-lettres. Il exerça son art à Holberstadt pendant cinquante ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, n'ajoutant aucune foi à l'efficacité de la médecine, il ne laissa pas de l'exercer avec zèle. La probité, la modestie et l'humanité formoient les traits principaux de son caractère. Il n'aimoit pas les médicamens chers, et fut, en cela, très utile aux pauvres. Il est mort le 23 novembre 1794; il a donné une traduction allemande, en vers, des *Satires de Juvénal*.

V. ABEL. *Voyez* ABLE.

† ABELA (Jean-François), commandeur de l'ordre de Malte, chevalier de la sainte religion de Jérusalem, est connu par un livre rare et curieux, intitulé *Malta illustrata, overo della descrizione di Malta isola, con le sue antichita ed altre notizie libri IV*, in Malta, 1647, in fol., avec fig. Jean-Antoine Sciner a traduit cet ouvrage en latin; on trouve cette traduction dans le *Trésor des antiquités d'Italie*, tome X, page 15.

ABELARD. *Voyez* ABAILARD.

ABÉLIENS. *Voy.* ABEL, n. I.

* ABELIN *ou* ABELENUS (Jean-Philippe), né à Strasbourg, a laissé, I. *Theatrum Europæum, continens gesta memorabilia per Europam, ab anno* 1617 *ad* 1665, Francofurt., 1643 et seq., 10 vol. in-f., cum fig. Meriani. II. *Mercurii Gallo-Belgici*, tomi XVII, XVIII, XIX et XX ab anno 1628 ad 1636, Francofurt., in-8°.

* ABELKHARIB, historien d'Arménie, qui vivoit vers la fin du 6[e] siècle. On n'a aucun détail sur ses ouvrages; on sait seulement qu'il

est auteur d'une *Histoire des guerres entre la Perse et l'Arménie*, qui n'est pas imprimée, et dans laquelle il donne de très-grands détails sur tous les évènemens arrivés dans ces deux pays pendant l'espace de deux siècles jusqu'à son temps.

† ABELLA, née à Salerne, se rendit célèbre par ses connoissances en médecine, sous le règne de *Charles d'Anjou*, au 13e siècle. Outre plusieurs autres ouvrages, Abella a laissé un traité sur la *bile noire*, (*de atrâ bile*) dont on a donné plusieurs éditions.

† ABELLY (Louis), né à Paris en 1603, devint grand-vicaire de Bayonne, puis curé de Paris, et ensuite évêque de Rhodez, docteur en théologie de la faculté de Paris. Cette ville, dit Niceron, est trop éloignée de Paris pour que le séjour en fût agréable à Abelly qui avoit vécu avec des gens de lettres. Aussi se démit-il de son évêché en 1667, trois ans après y avoir été nommé, pour vivre en solitaire dans la maison de Saint-Lazare à Paris. Il avoit été confesseur du cardinal Mazarin. Il y mourut, le 4 octobre 1691, âgé de quatre-vingt-huit ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Medulla theologica*, in-12. Ce livre, dit encore Niceron, déplut à plusieurs personnes: ce qui fit dire à l'abbé Le Camus, depuis cardinal: *La lune étoit en décours lorsqu'il fit cela.* L'ouvrage fut néanmoins souvent réimprimé. Il lui fit donner par Boileau le titre de *moelleux Abelly*. II. *La Vie de Vincent de Paule*, en 1664, in-4°. Il s'y déclare ouvertement contre les disciples de l'évêque d'Ypres, et sur-tout contre l'abbé de Saint-Cyran. Il dit que Vincent de Paule ne voulut plus avoir aucune liaison avec lui, depuis qu'il lui avoit entendu dire que le *concile de Trente n'étoit qu'une cabale composée de scolastiques et du pape.* Les partisans de Saint-Cyran ont nié ou interprété ce propos. (*Voy.* III. Collet.) III. *La Tradition de l'Eglise, touchant le culte de la sainte Vierge*, 1662, in-8°. Les ministres calvinistes l'ont souvent citée contre le grand Bossuet, parce que l'auteur semble justifier les reproches que les protestans font aux catholiques au sujet du culte de Marie, en employant des expressions outrées et trop peu exactes. IV. *Des Méditations*, en 2 vol. in-12, très-répandues et mal écrites, qu'il donna sous le titre pompeux de la *Couronne de l'année chrétienne.* On avoit dit que c'étoit une couronne de pavots. Le style d'*Abelly* est dur en latin, lâche et plat en français. C'étoit d'ailleurs un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales et pastorales.

ABENDANA (Jacob), juif espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilège* d'explications sur plusieurs endroits de l'Écriture Sainte, Amsterdam 1685, in-fol., et d'autres ouvrages estimés par les hébraïsans.

† ABEN-EZRA *ou* Aveneezra, (Abraham), celèbre rabbin espagnol, que les juifs ont surnommé *le Sage, le Grand* et *l'Admirable*, titres que les hébraïsans chrétiens lui ont confirmé. Il naquit en 1099, et mourut à Rhodes en 1174. Philosophe, astronome, médecin, poëte, commentateur, il embrassa tous les genres, et réussit dans plusieurs: mais ce fut principalement par ses explications de l'Écriture qu'il se fit connoître. Ses conjectures étoient souvent hardies. Il soutenoit que le peuple d'Israël ne passa point au travers de la mer Rouge, et qu'il profita du temps où l'eau étoit basse. Il perfectionna ses connoissances par de longs voyages, et mourut avec la réputation d'un des plus grands

hommes de sa nation et de son siècle. Il fit de si heureuses découvertes en astronomie, que les plus habiles mathématiciens les adoptèrent. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. *Perus al Altora*, ou *Commentaire sur la loi*, Constantinople 5262 (1532) in-fol. édition très rare. — *Ibid*, 154., aussi in-fol. Venise 1576, aussi in-fol. Ce commentaire fait honneur à Aben-Ezra. II. *Jesod Mord*, ou *le Fondement de la Crainte*, Venise 1566, in-12. C'est le plus rare des livres de cet auteur. Il en existe une édition de Constantinople 1530, in-8°. Cet ouvrage est une exhortation à l'étude du Talmud. III. *Elegantiæ grammaticæ*, Venetiis, 1546, in-8°. IV. *Abbreviatio de luminaribus et diebus creticis*. Lugduni 1508, in-4°. Le style d'Aben-Erza est quelquefois si concis qu'il en est obscur.

ABENGNEFIL, médecin arabe, auteur d'un traité peu commun, *De virtutibus medicinarum et ciborum*, Venise 1581, in-fol., florissoit dans le 12e siècle.

ABEN-MELLEK, savant rabbin, dont on a la *Perfection de la beauté*, Amsterdam, 1661, in-fol., en hébreu, et traduit en latin in-4° et in-8°. C'est sous ce titre singulier qu'il a donné un *Commentaire sur la Bible*, où il s'attache à en expliquer le sens grammatical.

*ABENSPERG (Nicolas comte d'), géant qui fut tué en 1487 par le duc Christophe de Bavière, qui étoit lui-même d'une taille et d'une force gigantesques, si l'on en juge par l'énorme granit qu'il lançoit, dit-on, avec le pied jusques à dix pieds de haut. On le conserve à Munich sous un des vestibules du château. Guettard en parle dans son mémoire sur la *Minéralogie d'Allemagne*.

ABENZOAR. *Voy*. AVENZOAR.

* I. ABERCROMBY (Thomas), médecin, né en 1656 à Forfax dans le comté d'Angus en Écosse, mort à Edimbourg en 1726, fut élevé à Saint-André, d'où il alla à Leyde, et y prit ses degrés. A son retour en Écosse, il professa la religion romaine, et fut nommé médecin de Jacques II. Il compila les *Actions martiales de l'Ecosse*, 2 vol. in-fol., et composa un *Traité de l'esprit*.

* II. ABERCROMBY (Raphaël), général anglais, descendant d'une ancienne famille d'Ecosse, étoit entré fort jeune au service avec deux de ses frères, dont l'un fut tué à la bataille de Bunker's-hill en Amérique. Raphaël obtint une lieutenance en 1760. En 1762, il fut fait capitaine au troisième régiment de cavalerie, et devint lieutenant-colonel de ce même corps en 1773. En 1787, il fut nommé major-général, et en 1798, il eut le commandement du septième régiment de dragons. Bientôt après le commencement de la dernière guerre il fut employé sur le continent, et commandoit les avant-postes dans l'action de Cateau-Cambresis, lorsque le duc d'Yorck, dans ses dépêches, fit une mention honorable de sa conduite. Il fut blessé à Nimègue, et, en 1796, conduisit la retraite de l'armée anglaise hors de la Hollande. L'année suivante, on le nomma général en chef des forces destinées pour les Indes orientales, et il s'empara de quelques établissemens français et hollandais. A son retour en Europe, il fut fait chevalier de l'ordre du Bain, et gouverneur de l'île de Wigth, du fort George, et du fort Auguste. En 1797, il fut promu au grade de lieutenant-général. Engagé à prendre le commandement des troupes envoyées en Irlande, il s'y comporta si habilement, qu'il maintint la discipline dans l'armée, étouffa la ré-

bellion, et garantit le peuple du joug militaire. Il fut ensuite employé dans l'expédition de Hollande, sous le duc d'Yorck, et ses ennemis conviennent eux-mêmes de ses talens militaires. Lorsqu'on résolut à la cour d'Angleterre d'envoyer une armée pour s'opposer aux progrès de la France en Egypte, Raphaël fut chargé de cette expédition. Il prit terre avec ses troupes en mars 1801, et défit les Français à Aboukir, après une sanglante action; le 21 du même mois, il donna une mémorable bataille près d'Alexandrie; les Anglais furent encore vainqueurs, mais ils perdirent leur brave général; il mourut le 28, à bord du vaisseau qui le transportoit à Malte; il y est enterré dans la grande église. En 1774, Raphaël représenta le comté de Kinross au parlement.

* ABERLI (Jean-Louis), peintre et graveur, élève de Mayer et de Green, né en 1723 à Winterthur, mort à Berne, a gravé des vues en Suisse, et les a si bien coloriées, qu'elles imitent parfaitement le dessin.

* ABERNETHY (John), ecclésiastique, né à Colraine en Irlande en 1680. Il étudia la théologie à Edimbourg en 1708, et devint pasteur d'une congrégation à Antrim. Peu de temps après, une autre congrégation de dissidens s'établit à Belfast, son objet étoit de secouer le joug de la confession de Westminster. Abernethy concourut avec le plus grand zèle à ce projet. Mais en 1726, le synode ayant déclaré que les non-souscrivans à la confession n'étoient plus reconnus dans leur corps, plusieurs congrégations furent mécontentes de leurs pasteurs. Celle d'Abernethy le lui témoigna tellement, qu'il accepta l'offre de la congrégation de Woodstreet à Dublin, et y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1740. Deux volumes de ses *Sermons* ont été imprimés à Londres en 1748, et y sont fort estimés.

*ABERTINELLI (Mariotto), peintre de l'école florentine, fut élève de Cosne Rosegli, et considéré entre les bons artistes de son temps. Il fit plusieurs ouvrages publics, et forma plusieurs élèves; les plus distingués sont le comte Julien Bugardini, Le Fransèque, Florentin, Innocent d'Imola, et Visino de Florence. Il mourut vers l'an 1512.

*ABERTOLI (Joconde), sculpteur, né à Lugano, étudioit à Parme, vers l'an 1766, chez Pierre Ferrari.

ABEZAN, de la tribu de Juda, dixième juge d'Israël, qui succéda à Jephté. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant trente fils, trente filles, et autant de belles-filles et de gendres.

ABGARE ou ABGARUS, nom que plusieurs rois d'Edesse ont porté. Le plus connu est celui à qui J. C. envoya son portrait avec une lettre, à ce que racontent les auteurs anciens: mais on n'ajoute pas plus de foi à ces faits, que s'ils avoient été imaginés après coup par des auteurs modernes. La lettre prétendue d'Abgare, avec la réponse qu'on attribue à J. C., se trouvent dans Eusèbe. La première a été imprimée plusieurs fois séparément. Il dit que ces deux pièces, qu'il croit authentiques, sont tirées des archives de l'église d'Edesse. Son autorité est certainement d'un grand poids; mais son témoignage n'a pas empêché plusieurs savans, parmi lesquels on compte le P. Alexandre et Dupin, d'apporter des preuves de supposition, auxquelles il est difficile de se refuser. Tillemont a tâché de les réfuter dans le premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*; mais ses raisons n'ont pas paru décisives. La nature de cet ou-

vrage ne permettant pas d'entrer dans cette dispute, nous renvoyons nos lecteurs au premier volume de l'*Histoire ecclésiastique* du P. Alexandre, et au tome I de la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin.

I. ABIA, second fils de Samuel. Sa mauvaise conduite dans l'administration de la justice fit soulever le peuple d'Israël, et l'obligea de demander un roi, l'an 1095 avant J. C.

II. ABIA, fils et successeur de Roboam, roi de Juda, aussi pervers que son père. Il vainquit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille fort sanglante Il mourut l'an 955 avant J. C., laissant vingt-deux fils et seize filles.

III. ABIA, chef de la huitième des vingt-quatre classes des prêtres juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, père de S. Jean-Baptiste, étoit de la classe d'Abia.

† IV. ABIA, roi des Parthes, fit la guerre à Izates, roi des Adiabéniens, parce que celui-ci s'étoit fait juif, ou chrétien, suivant quelques-uns. L'armée de l'agresseur fut taillée en pièces. Il se donna la mort, de peur de tomber entre les mains du vainqueur.

† I. ABIATHAR, grand-prêtre des juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son père Achimelec, et lui succéda dans la grande sacrificature. Mais ayant voulu dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon l'en priva et le relégua à Anatho, vers l'an 1014 avant J. C.

II. ABIATHAR, petit-fils d'Héli, grand-prêtre des juifs, partagea avec Achitob l'honneur de la grande sacrificature, tandis que la puissance judiciaire fut confiée au prophète Samuël.

* ABICOT (Nicolas), chirurgien, né à Bonny, dans le Gâtinois, s'acquit une grande réputation dans son art, et mourut en 1624. On a de lui un *Traité de la peste*, et d'autres *Œuvres curieuses*.

* ABIDENO, célèbre historien; le temps où il a vécu est incertain; il avoit composé une histoire des Chaldéens et des Assyriens. Eusèbe en rapporte des fragmens (*liv. IX des Préparations évangéliques*).

† ABIGAIL, femme de Nabal, homme d'une avarice extrême. David lui fit demander quelques rafraîchissemens, qu'il refusa. Ce prince irrité alloit s'en venger, lorsqu'Abigaïl lui apporta des vivres. David touché de cette action, et séduit par ses graces et sa beauté, l'épousa après la mort de Nabal, l'an 1057 avant J. C.

* ABILDGARD, secrétaire de l'académie des sciences de Copenhague, est mort le premier pluviose an 9 (21 janvier 1801), regretté comme un de ces hommes qu'il est difficile de remplacer. Le Danemarck lui doit l'établissement d'une excellente école vétérinaire dont il étoit le fondateur.

† I. ABIMÉLECH, roi de Gérare, contemporain d'Abraham, fit enlever Sara, la croyant sœur de ce patriarche; mais Dieu, dit l'Ecriture, l'ayant menacé de la mort, il la lui rendit avec de grands présens. Son fils Abimélech se trouva dans le même cas à l'égard de Rébecca, qu'Isaac appeloit aussi sa sœur. On doit observer que le mot Abimélech, qui, en hébreu, signifie *père* ou *roi*, étoit un nom commun à tous les rois de Gérare, comme celui de Pharaon l'étoit aux souverains d'Egypte.

† II. ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, après la mort de celui-ci, massacra soixante-dix de ses frères.

Jonathan le plus jeune échappa seul au carnage. Abimélech usurpa la domination sur les Sichimites. Au bout de trois ans, il fut chassé par ses nouveaux sujets, révoltés des cruautés qu'il exerçoit contre eux. Il les battit, prit leur ville et la détruisit de fond en comble. De là, il alla mettre le siège devant Thèbes, où il fut blessé à mort par un éclat de meule de moulin qu'une femme lui jeta du haut d'une tour. Abimélech, honteux de mourir de la main d'une femme, se fit ôter la vie par son écuyer, l'an 1233 avant J. C.

* ABINGTON (Guillaume), historien anglais, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna ensuite en Angleterre, où il mourut en 1659. On a de lui une tragédie intitulée *la Reine d'Aragon*, et l'*Histoire d'Edouard*, roi d'Angleterre.

† ABIOSI *ou* ABIOSUS, médecin et mathématicien, né à Bagnuolo, dans le royaume de Naples, florissoit vers 1494. Son *Dialogus in astrologiæ defensionem, item Vaticinium à diluvio usque ad Christi annos* 17, Venetiis, 1494, in-4°, est rare.

† ABIRAM, fils aîné d'Hilel de Béthel. Josué ayant détruit la ville de Jéricho, prononça une malédiction contre celui qui la rétabliroit. Hilel de Béthel l'ayant néanmoins entrepris environ cent trente-sept ans après, perdit Abiram son premier né, lorsqu'il jeta les fondemens de cette ville, et Ségub le dernier de ses enfans, lorsqu'il en posoit les portes.

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Ruben, conspira contre Moïse et Aaron, avec Dathan et Coré. Mais leur révolte et leurs murmures furent sévèrement punis : car s'étant présentés avec leurs encensoirs devant l'autel, la terre ouvrit ses entrailles, et les dévora tout vivans avec deux cent cinquante de leurs complices, l'an 1489 avant J. C.

ABISAG, jeune Sunamite, dont on fit choix pour réchauffer la vieillesse de David. Après la mort de ce roi, Adonias demanda cette vierge pour épouse; mais Salomon s'imaginant que ce n'étoit que pour lui ôter la couronne, le fit mourir.

† ABISAI, un de ces héros qui se rendirent recommandables sous le règne de David par leur valeur et leur attachement à ce prince, tua trois cents hommes, mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens, et massacra un géant philistin, armé d'une lance dont le fer pesoit trois cents sicles (douze livres et demie), poids de Rome; le sicle équivaloit à une demi-once romaine, et la livre des Romains n'étoit que de douze onces.

ABIU, fils d'Aaron, fut consacré prêtre du Dieu vivant; mais ayant mis du feu profane dans son encensoir, il fut dévoré par les flammes, l'an 1490 avant J. C., avec son frère Nadab.

ABLAINCOURT. *Voy.* BRUHIER.

ABLANCOURT (D'). *V.* PERROT.

† ABLAVIUS *ou* ABLABIUS, préfet du prétoire, gagna les bonnes graces de Constantin-le-Grand, qui le nomma en mourant pour servir de conseil à Constance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder aux soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, où il vivoit en philosophe. Constance, redoutant le pouvoir que lui avoit donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui rendirent une lettre par laquelle il sembloit l'associer à l'empire; mais comme il demandoit où étoit la pourpre qu'on lui envoyoit, d'autres officiers entrèrent et le tuèrent.

† ABLE *ou* Abel (Thomas), chapelain de Catherine, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, fut étranglé, éventré et écartelé en 1540, pour avoir soutenu que Henri ne pouvoit pas se faire reconnoître chef de l'église anglicane. Son traité sur l'indissolubilité du mariage contracté par le roi, *De non dissolvendo Henrici et Catharinæ matrimonio*, avoit irrité ce prince contre lui.

* ABN-ZACHARIA-SAHIA-ABEN-MOHAMED-BEN-AHMED EBN-EL-ANSAM. *Voyez* Ebn-al-acram.

† ABNER, fils de Ner, général des armées de Saül, servit ce prince avec une fidélité inviolable. Après la mort de Saül, il fit donner la couronne à Isboseth son fils, et lui auroit été fidèle comme au père, si quelque mécontentement ne l'avoit obligé de se ranger du parti de David, qui lui témoigna beaucoup d'amitié. Joab, jaloux de sa faveur, et appréhendant d'en être supplanté, le tira à part et le tua, non pas en guerrier qui se venge de son ennemi, mais en traître qui se défait d'un rival. David, cruellement affligé de cette perte, lui fit dresser un tombeau l'an 1048 avant J. C.

ABOABDELI, dernier roi de Grenade. *Voyez* Ferdinand V, le *Catholique*.

ABONDANCE (Jehan d'). *Voyez* Dabondance.

* ABONDIO *ou* Aboudino (Alexandre), noble Florentin, et de l'école de Michel-Ange. Il se plaisoit à former avec de la cire coloriée des sujets historiques et des portraits imitant la nature; ils étoient si ressemblans, que l'empereur Rodolphe II le fit venir à Prague, pour le voir travailler; il mourut dans cette ville, laissant un fils héritier de son nom et de ses talens.

ABOUBEKRE. *Voyez* Abubeker.

* ABOUGEHEL. Arabe idolâtre ennemi de Mahomet, qui avoit prononcé contre lui un arrêt de réprobation. Mais son propre fils, Acramas, embrassa le culte du prophète. Les musulmans, en terme de mépris, appellent la coloquinte, le melon, ou le concombre *Abougehel*.

ABOU-GIAFAR. *Voyez* Joaphar.

† ABOU-HANIFA, fils de Thabet, né à Couffa, an de J. C. 699. Les musulmans l'estiment pour son *Exposition de leurs lois*; mais il fut persécuté parce qu'il nioit la prédestination, et mourut en prison à Bagdad. 385 ans après sa mort, le calife régnant fit élever un mausolée en son honneur, et fonda une espèce de collège pour ses sectateurs.

† ABOU-JOSEPH, docteur mahométan, grand-justicier de Bagdad, travailla beaucoup à répandre la doctrine d'Abou-Hanifa. Il étoit d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes. Ayant avoué ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposoit à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tiroit du trésor royal, pour décider généralement sur toutes les questions. Il répondit : « Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais; mais si je recevois à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses du calife ne suffiroient pas pour me payer....... » Aaron-Raschid, son contemporain, faisoit grand cas de ce sage musulman.

I. ABOULAINA, fille d'un savant Arabe, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Son père, pauvre et cherchant à être protégé, alloit chaque matin saluer le visir, et en revenoit toujours sans emploi. Aboulaina dégoûta son père du mé-

tier de courtisan, en lui citant à propos une maxime d'un poëte arabe, relative à l'adoration des idoles. « Ne servez pas, lui dit-elle, qui n'entend point, qui ne voit point, qui ne vous procure aucun avantage. »

* II. ABOULAINA, docteur musulman, et fameux par sa présence d'esprit. Moïse, fils du calife Abdalmaleck, ayant fait secrètement mettre à mort un des amis d'Aboulaina, publia qu'il s'étoit enfui. On demanda au docteur ce qu'étoit devenu son compagnon ; il répondit par ces paroles de l'Écriture : *Moïse le frappa et il mourut.* Le jeune prince ayant appris cette réponse fit venir le philosophe et le menaça d'une punition sévère. Il répondit encore par ces autres paroles de l'Ecriture : *Veux-tu me tuer aujourd'hui comme tu as fait de l'autre hier ?* Abdalmaleck fut si frappé de cette présence d'esprit, qu'il le renvoya comblé de présens.

* ABOUL-FAZEL. *Voy.* Akbar.

* ABOUL-HASSAN-ALY. *Voy.* Masoudi.

† ABOU-LOLA, le premier des poëtes arabes, naquit à Maora en 973, et mourut en 1059. Ce poëte, aveugle comme Milton, a comme lui des descriptions pleines de feu et de graces. La petite vérole lui avoit fait perdre la vue à l'âge de trois ans. On l'accusa d'irréligion.

* ABOUL-MIAMEN-MOSTHAFA a eu de la célébrité parmi les médecins arabes. Il est sur-tout connu par des notes et des éclaircissemens sur un livre arabe, intitulé *Escharat vel nadhair*, dont l'objet est de faire connoître les signes que peuvent fournir au médecin les divers états de la physionomie. Cet auteur mourut l'an de l'hégire 1015, de J. C. 1606.

* ABOULWALID BEN ZAIDOUN, célèbre poëte arabe, né à Cordoue en Espagne, et originaire de l'Hadhramont, province de l'Arabie. Il fut visir de Mothaded Ben Asad, roi de Seville, et mourut l'an de l'hégire 463, de J. C. 1070. Il a composé beaucoup d'ouvrages, tant en vers qu'en prose, desquels il n'y a d'imprimé qu'une *lettre* très-célèbre dans l'Orient, à cause de la grace inimitable de son style. Nous en avons deux éditions. I. *Abilwalidi risalet seu epistolium*, arab., lat, *cum notielis, edente Reiskio*, Léipsik, 1756, in-4°. II. La seconde est dans la Chrestomathie, qu'on trouve à la fin des *Institutiones linguæ Arabicæ*, de Hist., in-12.

*ABOU-MAHER-MOUSSA-BEN-JASSER a composé un cours de médecine, sous le titre de *Maleki.* Les Orientaux n'ont cessé de placer ce livre au premier rang qu'à l'époque du célèbre Avicenne.

ABOUNAVAS, poëte arabe, se distingua à la cour du célèbre calife Aaron-Al-Raschid par les graces de son esprit. Pour jouir sans cesse de son entretien, ce prince lui donna un logement près de lui.

ABOU-RIHAN, astronome persan, surnommé par les Orientaux le docteur *très subtil*, voyagea pendant quarante ans dans les Indes, et publia un traité sur l'*Astrologie judiciaire.*

* ABOU-SAHAL, médecin du 11e siècle, fut surnommé *le chrétien.* Il enseigna la médecine au célèbre Avicenne, et a composé, sous le titre de *Miat*, un ouvrage divisé en cent traités.

* ABOUSAID, auteur d'une traduction arabe de la *Bible*, substituée à celle du juif Saadias. Il en existe plusieurs manuscrits importans, dont l'un a été décrit par

M. Silvestre de Sacy, et l'autre par M. Van Vloten. *Voy.* la dissertation académique de ce dernier, où se trouve cette dissertation.

* ABOU-TALEB-AL-HOSSEIN a traduit en persan les instituts politiques et militaires de Tamerlan ou Tymour, écrits par lui-même en mogol, et publiés en français, d'après la version persanne par M. Langlès, 1787.

† ABRABANEL *ou* ABARBANEL (Isaac), naquit à Lisbonne en 1457. Les généalogistes juifs le font descendre de David, comme les Turcs font descendre Mahomet d'Israël : mais ces généalogies hébraïques et turques sont la plupart aussi fabuleuses que quelques-unes des nôtres. Il eut une place dans le conseil d'Alfonse V, roi de Portugal, qui lui confia des emplois très importans. Après la mort de ce prince, il fut accusé d'être entré dans une conspiration pour livrer le Portugal aux Espagnols ; et il évita par la fuite le danger qui le menaçoit. Il se sauva en Castille, où il fut admis dans le conseil de Ferdinand-le-Catholique; mais en 1492, lorsque les juifs furent chassés d'Espagne, il fut obligé d'en sortir avec eux. Enfin, après avoir fait différentes courses, à Naples, à Corfou et dans plusieurs autres villes où sa nation errante et superstitieuse étoit soufferte, il mourut à Venise en 1508, à l'âge de 71 ans. L'auteur des *Lettres juives*, qui l'appelle ABARBANEL, dit qu'il fut enterré à Padoue. Les rabbins le regardent comme un de leurs principaux docteurs, et lui donnent des titres honorables. Il a laissé des *Commentaires sur tout l'ancien Testament*, fort estimés par ceux qui s'attachent à l'étude de la langue hébraïque. Il est littéral et clair, mais agitant des questions subtiles et inutiles, et un peu diffus. On a encore de lui, I. Un *Traité de la création du monde* (publié sous le titre d'*Opera Dei*), Venise, 1592, in-4°, contre Aristote, qui le croyoit éternel. II. *Sacrificium Aaschatis*, Venise, 1545, in-4°. III. Huit *Dissertations*, traduites en latin par Buxtorf, et imprimées à Bâle en 1662, in-4°. IV. *Commentarius in Pentateuchum*, en hébreu, Venise, 1584, in-fol. avec des changemens faits par ordre des inquisiteurs. La première édition sans retranchemens parut à Venise en 1579, in-fol. et fut réimprimée à Hanovre, 1710, in-fol. V. *Discursus de Saülis fatis extremis*, Helmstadt, 1700, in-4°. Il tâche de justifier ce prince de ce qu'il se donna la mort. VI. Quelques autres *Traités*, où il parle des chrétiens plutôt en juif qu'en philosophe. C'étoit un homme prévenu, vain et orgueilleux, mais infatigable dans le travail. Il passoit les nuits entières à l'étude, et soutenoit le jeûne très-long-temps. Quoique dans tous ses écrits il se soit emporté contre les chrétiens, il vivoit avec eux honnêtement ou plutôt politiquement. Il laissa trois fils. L'aîné (Léon ou Juda) composa un *Dialogue sur l'amour*, traduit de l'italien en français par Sauvage Duparc, et par Ponthus de Thiard. Cette traduction fut imprimée plusieurs fois in-8° et in-16 dans le courant du 16° siècle.

† ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, pour reconnoître la générosité de ce prince à l'égard de sa femme, faite prisonnière dans une bataille gagnée sur les Assyriens. Abradate ne fut pas d'un grand secours à ce roi; dès la première action, il fut renversé de son char et mis à mort par les Egyptiens. Sa femme Panthée se tua de désespoir sur le cadavre de son mari. Cyrus fit ériger un mausolée à ces

deux époux. Cet évènement se passa l'an 548 avant J. C.

†I. ABRAHAM *ou* IBRAHIM, père de la nation juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an 1996 avant J. C. Son père Tharé étoit idolâtre. Le fils ayant renoncé aux fausses divinités, le vrai Dieu, qu'il avoit reconnu, lui ordonna de quitter son pays. Il se rendit à Haram en Mésopotamie, où il perdit son père. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays : il vint se fixer à Sichem avec Sara sa femme et Loth son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Egypte, où Abimélech lui enleva sa femme, croyant qu'elle étoit sa sœur, et la lui rendit ensuite avec des présens. Abraham sortit de l'Egypte, vint à Béthel avec Loth son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvoit contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, et l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, Loth ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor, et trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, et délivra Loth. Ce patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision, dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, et lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisoit avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de près de cent ans, et circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoique âgée de quatre-vingt-dix ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son père de le lui offrir en sacrifice. Abraham alloit obéir; mais Dieu, content de sa soumission, lui arrêta le bras qui étoit levé pour frapper cette victime chérie, et mit à la place d'Isaac un belier qu'Abraham lui offrit. Sara, mère d'Isaac, mourut douze ans après : on l'enterra dans la caverne d'Ephron, qu'Abraham avoit achetée pour sa sépulture. Après la mort de sa femme, Abraham épousa Cethura, dont il eut six fils. Il avoit déjà pris pour femme, du temps de Sara, Agar, sa servante, mère d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu cent soixante-quinze ans, il mourut l'an 1821 avant J. C. et fut enseveli avec Sara. Les Grecs et les Latins ont mis son nom dans leurs fastes ecclésiastiques parmi ceux des saints. On en faisoit l'office dans l'ordre de Fontevrault et dans la congrégation de l'Oratoire. On avoit bâti des églises sur son tombeau au lieu où les trois anges lui apparurent, et sur la montagne où il voulut sacrifier son fils. Les juifs ont toujours honoré sa sépulture et sa mémoire. On lui a faussement attribué un *Traité* intitulé *Jézira* ou *De la création*, Mantoue, 1252, et à Amsterdam, 1642, in-4°. Ce livre est, à ce qu'on croit, du rabbin Akiba ; il a été traduit en latin par Postel et Rittangel. Voyez l'*Histoire du patriarche Abraham* par le P. Masson, minime, 1688, in-12.

†II. ABRAHAM, *ou plutôt* ABRAMÈS (saint), solitaire en Syrie et apôtre du Mont-Liban, convertit tous les habitans d'un bourg de l'Arabie. Il fut fait ensuite évêque de Carès en Mésopotamie. Il ne mangeoit que des herbes crues, ou du fruit quand l'hiver refusoit des herbes. Il ne buvoit pas d'eau, et ne s'approchoit jamais du feu : de sorte qu'il se passa des deux élémens les plus nécessaires à la vie. Cet homme extraordinaire mourut à Constantinople, où l'empereur Théodose le fit venir vers l'an 439, pour montrer à sa cour ses vertus et ses mortifications.

† III. ABRAHAM (saint), autre

solitaire de Syrie, qui fut pris par les Sarrasins, comme il alloit en Égypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains, et vint fonder en Auvergne un monastère dont il fut abbé, et où il mourut vers l'an 472.

IV. ABRAHAM *ou* IBRAHIM, natif d'Antioche, fut, dans le 9ᵉ siècle, le chef des hérétiques abrahamites, branche de la secte des paulianistes. Cyriaque, patriarche d'Antioche, lui résista puissamment, mais sans pouvoir le ramener.

† V. ABRAHAM BEN CHAILA, célèbre rabbin espagnol, étoit attaqué de deux différentes espèces de folie : il était astrologue et prophète. Il prédit la venue d'un messie pour l'an 1358. Ce Nostradamus hébreu mourut en 1303, plus de cinquante ans avant le temps prescrit pour l'arrivée de son libérateur. On a de lui, I. Un *Traité de nativitatibus*, Romæ, 1545, in-4°. II. *Sphæra mundi*, hebr. et lat. Basileæ, 1546, in-4°.

VI. ABRAHAM USQUE, Portugais, juif d'origine et de croyance, quoique Arnauld l'ait cru chrétien, se joignit à Tobie Athias pour traduire, dans le 16ᵉ siècle, la Bible en espagnol. Voici le titre de cette fameuse version : *Biblia en lenga Espagnola, traduzida palabra por palabra de la verdad Hebraïca, par mui excellentes Letrados, en Ferrara*, 1553, in-fol., caractères gothiques. Quoique les noms et les verbes y soient traduits selon la rigueur grammaticale, cette traduction n'est regardée que comme une compilation de Kimchi, de Rasci, d'Aben-Ezra, de la paraphrase chaldaïque, et de quelques anciennes gloses espagnoles. Cette version est très-rare et très-recherchée. On en fit une autre édition à l'usage des chrétiens espagnols, qui n'est ni moins rare, ni moins recherchée. Les curieux les rapprochent toutes deux, pour pouvoir les comparer. Malgré leur conformité apparente, on en peut reconnoître les différences aux interprétations diverses de plusieurs passages selon la croyance de ceux pour qui elles furent imprimées. Une marque plus sensible et plus facile pour les reconnoître, c'est la dédicace. La version à l'usage des juifs, qui est la plus recherchée, est adressée à Sennora Gratia Naci, et souscrite d'Athias et d'Usque; l'autre est dédiée à Hercule d'Est, et signée par Jérôme de Vargas et Duarte Pinel.

VII. ABRAHAM ECHELLENSIS. *Voyez* ECCHELLENSIS.

VIII. ABRAHAM, empereur des Maures d'Afrique, vivoit dans le 12ᵉ siècle. Sa fin fut tragique. Un maître d'école, nommé Abdalla Bérèbère, forma le dessein de le détrôner. Abraham méprisa d'abord un si vil compétiteur; mais le voyant soutenu par une multitude de rebelles qui s'étoient rangés sous ses drapeaux, il fut obligé de lui donner bataille. Le sort se déclara contre Abraham, qui, livré au plus cruel désespoir, prit la fuite, piqua son cheval, et se précipita avec sa femme dans la mer, laissant son empire à Abdulmumen, général du parti d'Abdalla.

* IX ABRAHAM (Judæus Tortuosensis). On a de cet auteur l'ouvrage suivant : *Liber Serapionis aggregatus in medicinis simplicibus; translatio Simonis Januensis, interprete Abraham Judæo Tortuosensi de arabico in latinum*, Medilani, Anton. Zarotus, 1473, in-fol., première édition. Elle est imprimée à deux colonnes.

* X. ABRAHAM (de Bolma), né à Lucques, et docteur en médecine, dans le 16ᵉ siècle ; il a composé une *Grammaire hébraïque*, qu'il

a traduite en latin, et qui est fort estimée.

ABRAHAMITES. *V.* ABRAHAM, n° IV.

† ABRAM (Nicolas), né en Lorraine l'an 1589, jésuite en 1606, mort professeur de théologie à Pont-à-Mousson en 1655, publia, I. des *Commentaires sur l'Enéïde*, imprimés à Pont-à-Mousson en 1632, in-8°; à Toulouse en 1644; à Rouen en 1637 et 1648. II. Un savant *Commentaire sur le troisième volume des Oraisons de Cicéron*, *Lutetiæ Parisiorum*, 1631, deux gros volumes in-fol..... On a détaché de cet ouvrage les *Analyses* de ses oraisons, qui valent mieux que le *Commentaire*, quoique celui-ci soit estimable pour sa clarté, s'il ne l'est pas toujours pour sa précision. Elles ont été imprimées in-4° à Pont-à-Mousson en 1633. III. *Pharus veteris Testamenti, sive sacrarum quæstionum, libri XV*, *Parisiis*, 1648, in-fol. Cet ouvrage, dédié à Dieu, est l'un des plus estimés de l'auteur. IV. *Nonni Naopolitani Paraphrasis sancti secundùm Joannem Evangelii. Accesserunt notæ P. N. A.*, *soc. jes*, Parisiis, 1623, *in*-8°. On a long-temps ignoré que Nicolas Abram fût auteur des notes de cet ouvrage, parce qu'il ne s'est point nommé sur le frontispice. Richard Simon regarde ce commentaire comme l'un des meilleurs ouvrages de N. Abram. Il en a encore composé plusieurs autres, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque des Jésuites*, de Sotvell, page 622; dans Bayle, dans la *Grande Bibliothèque ecclésiastique*, tome I, page 33; et dans les *Pandectes brandebourgeoises*, p. 22.

ABRAMÉS, *V.* ABRAHAM, n° II.

* ABRESCH (Frédéric-Louis), né à Hesse-Hombourg en 1699, mort en 1782, enseigna les humanités à Middelbourg et à Zwolle; il mérite d'être compté au nombre des bons philologues, et spécialement des plus recommandables hellénistes de son temps. On a de lui, I. deux livres d'*Observations sur Eschyle*, Middelbourg, 1743, in-8°. II. Une nouvelle édition *des Lettres d'Aristenète*, suivie de *Lectiones Aristeneteœ*; Zwolle, 1744, in-8°. III. De nouvelles *Observations sur cet auteur*, réunies à celles de plusieurs autres savans, Amsterdam, 1752, in-8°. IV. Des *Eclaircissemens sur Thucydide*, à Utrecht, la première partie en 1753, la deuxième en 1755, in-8°. V. Une nouvelle édition du *Gazophylacium* de Cattier, enrichie de *notes étymologiques* très-étendues, Utrecht, 1757, in-12. VI. Un troisième livre d'*Observations sur Eschyle*, et un supplément aux *Eclaircissemens sur Thucydide*, Zwolle, 1763, in-8°. Il a aussi inséré plusieurs bons articles dans les *Miscellaneæ observationes veteres et novæ*.

ABREU (Emmanuel de), missionnaire espagnol dans le Tunquin, y périt pour la foi en 1736, avec trois autres de ses compagnons.

† ABRIANI (Paul), né à Vicence en 1607, carme, et sécularisé en 1654. On lui doit, I. *la Poetica di Orazio tradotta puramente*, Venezia, 1663, in-12. II. *La Guerra civile, overo Pharsaglia, di M. Anneo Lucano tradotta*, Venetia, 1668, in-8°. III. *Le Ode di Horatio con simil ordine di metro, et egual numero di sillabe, et sovente minore puramente tradotte, colla ristampa della Poetica*, Venezia, 1680, in-12. IV. *Il Vaglio, risposte Apologetiche di Paolo Abriani, alle Osservazioni del padre Veglia sopra il Goffredo di Torquato Tasso*, in Venezia, 1687, in-4°, fort rare. V. Deux

volumes de *Lettres*. Paul Abriani est mort en 1699. Nic. Aug. Caferrius a fait son éloge dans son *Synthema vetustatis, sive flores historiarum*, Rome, in-fol., p.350.

*ABROSI (Jean), Italien, médecin et astronome, qui vivoit au commencement du 16[e] siècle. Son *Dialogue sur l'astrologie*, en quatre volumes, Venise, 1494, est dans l'*Index expurgatorius*.

ABROTA, femme de Nisus, souverain de Mégare, mérita ses regrets après sa mort, par sa bienfaisance et ses vertus. Il lui fit élever un magnifique tombeau, et ordonna que les Mégariennes porteroient à jamais des habillemens de même forme et de même couleur que ceux qu'Abrota portoit dans la dernière année de sa vie. Il chercha ainsi à tromper sa douleur, en voyant dans toutes les femmes qui l'entouroient l'image de celle qu'il avoit perdue.

ABROTELLE, femme de la ville de Tarente, cultiva les lettres et la philosophie. Jamblique l'a citée comme l'un des soutiens de la secte de Pythagore.

I. ABRUZZO (Balthazar), Sicilien, né à Castel-Bono en 1601, fut tout à la fois philosophe et jurisconsulte renommé. Il a publié divers ouvrages de droit civil et canonique, et défendu avec chaleur les droits de Ferdinand-le-Catholique sur la monarchie de Sicile. Il est mort en 1665.

II. ABRUZZO (Pierre d'), célèbre architecte napolitain, dans le 17[e] siècle, orna sa patrie de divers édifices de goût, et y fit bâtir, sur ses dessins, l'église de Saint-Marcellin.

† I. ABSALON, fils de David et de Maacha, surpassoit tous les hommes de son siècle par les agrémens de sa figure. Ses desseins ambitieux et ses déréglemens ternirent ses belles qualités. Il massacra Ammon, un de ses frères, dans un festin, et ne reconnut la bonté que David eut de lui pardonner qu'en faisant révolter le peuple contre lui. Ce fils dénaturé força son père de quitter Jérusalem. Il jouit ensuite publiquement de toutes ses femmes, dans une tente dressée sur la terrasse de son palais. Ses crimes furent bientôt punis. Le roi ayant levé une armée, dont il donna le commandement à Joab, celle du fils fut taillée en pièces dans la forêt d'Ephraïm. Absalon ayant pris la fuite, et ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un chêne auquel il resta suspendu, Joab le perça de sa lance, contre la défense de David, vers l'an 1023 avant J. C. Ce père tendre regretta aussi sincèrement cet enfant incestueux et rebelle que s'il n'avoit pas eu à s'en plaindre. L'Ecriture dit que, toutes les fois qu'Absalon faisoit couper ses cheveux, on en ôtoit le poids de deux cents sicles (six livres et un tiers). Ce poids a paru énorme à divers commentateurs.

† II. ABSALON, archevêque de Lunden en Danemarck, dans le 12[e] siècle, d'un génie supérieur, se distingua par son courage, ses talens et ses vertus. Waldemar ayant disputé la couronne à Suènon III, Absalon s'attacha avec zèle à sa fortune, et devint son ministre, son général, son ambassadeur, et, ce qui est plus rare, son ami. Absalon, mis à la tête d'une flotte, chassa les pirates qui infestoient les côtes et empêchoient tout commerce; placé à la tête d'une armée, il revint victorieux des Vandales et des Slaves, qui avoient fait une irruption en Danemarck; envoyé dans l'île de Séeland, il y étouffa une révolte dangereuse, et qui menaçoit d'em-

braser le royaume; appelé au conseil, il apprit à Waldemar l'art de gouverner. Les Scaniens prirent parti pour les ennemis de Waldemar; Absalon les soumit, et pour apaiser la colère de son souverain contre eux, il se jeta à ses genoux, déplora leur malheur, et obtint leur grace. On a dit de lui, que, maître de tout faire, il ne fit jamais rien que de juste. Peu d'hommes puissans ont été dignes d'un pareil éloge. Absalon, après avoir servi Waldemar avec gloire, acquit la même confiance de Canut VI, son successeur, et mourut regretté de tous les Danois en 1202.

† ABSIMARE-TIBÈRE fut salué empereur d'Orient en 698 par les soldats de Léonce, qu'il confina dans un monastère, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Justinien-le-Jeune implora le secours du prince des Bulgares contre l'usurpateur. S'étant rendu maître de Constantinople par le moyen d'un aqueduc, il traita Absimare avec ignominie. Un jour de spectacle, il ordonna qu'on amenât dans l'hippodrome Absimare et Léonce son prédécesseur. Il les fit alors coucher par terre, et leur tint le pied sur la gorge pendant une heure. Le peuple, qui encense jusqu'aux défauts de ses souverains, se mit à crier, à la vue de ce spectacle barbare: *Vous marchez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulez aux pieds le lion et le dragon*. Justinien fit trancher la tête à tous deux en 705.

† ABSTEMIUS (Laurentius), né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, à la fin du 15e siècle, se fit un nom dans le temps de la renaissance des lettres en Europe. Le duc d'Urbin, dont il avoit été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à ses disciples ses *Annotationes variæ*, qu'on trouve dans le tom. I du *Trésor de Gruter*, pag. 878. Il y a encore de lui un recueil de deux cents fables, intitulé *Hecatomythium seu Centum Fabulæ*, Venetiis, 1499, in-4°, dans lequel on dit que le clergé n'est pas épargné. On les trouve aussi dans l'édition des *Fables d'Esope*, Francfort, 1580, et dans plusieurs autres collections des *Fables d'Esope*, particulièrement dans celles de Sébastien Gryphe, de Gabrias, d'Aviénus et de Phèdre; Francfort, 1610, in-8°. *Voyez* PINDARE de Thèbes. Il est encore auteur de *Libri duo de quibusdam locis obscuris in libro Ovidii in Ibin, hactenùs malè interpretatis*, Venetiis (sans date), in-4°.

ABSYRTE (Mythologie), fils d'Æète, roi de Colchide, que sa sœur Médée, fuyant avec Jason, égorgea et coupa en morceaux, qu'elle dispersa sur la route, afin que son père, qui la poursuivoit, s'arrêtant à les recueillir, suspendît sa poursuite.

* ABU-BECRE-ABEN. *Voyez* CUCAMI.

ABUBEKER ou ABOUBEKRE, beau-père et successeur de Mahomet. Après la mort de son gendre, les chefs de l'armée l'élurent calife, c'est-à-dire vicaire du prophète. Ali, gendre de Mahomet, à qui cet imposteur avoit légué l'empire, en ayant été frustré, attendit dans l'Arabie des circonstances heureuses. Abubéker, son rival, mena les musulmans en Palestine, et remporta une victoire contre le frère de l'empereur Héraclius. Il se servit, pour exciter la valeur guerrière des princes de l'Iémen et des principaux citoyens de la Mecque, des mêmes ruses qu'avoit employées Mahomet « J'ai dessein (leur écrivoit-il), de tirer la Syrie des mains des infidèles, et je veux que vous sachiez qu'en combattant pour la propa-

gation de notre religion, vous obéissez à Dieu. » Ce mouvement, imprimé par le fanatisme, produisit ensuite les plus grandes conquêtes. Abubéker mourut peu de temps après avec la réputation d'un prince généreux, clément, et ami des lettres. Il fut enseveli à Médine l'an de Jésus-Christ 634 suivant les uns, et 640 suivant les autres. Il rédigea les révélations de Mahomet, qui jusqu'alors avoient été éparses comme les feuilles de la sibylle. Il étoit si désintéressé qu'on ne trouva que trois dragmes dans son trésor. Les sectateurs d'Abubéker le regardent comme un héros et un saint, et ceux d'Ali comme un brigand et un usurpateur.

ABUCARA (Théodore), métropolitain de la province de Carie, fut d'abord partisan du savant Photius; mais s'en étant repenti, le concile de Constantinople, tenu en 869, lui accorda séance dans ses assemblées. Génébrard et le jésuite Gretzer ont traduit en latin ses *Traités* contre les juifs, les mahométans et les hérétiques, imprimés à Ingolstadt en 1606, in-4°. On les trouve aussi dans le *Supplément* de la Bibliothèque des Pères, de l'édition de Paris, en 1624. On a encore de lui un traité *de Unione et Incarnatione*, Paris, 1685.

* ABUCKAYA, chargé d'affaires du dey d'Alger à Paris dans le mois de nivose an 6 (janvier 1798). Des filous, sous l'habit de militaires et d'agens de police, conduits par les nommés Gilibert et Bonnard, et munis de faux ordres, se présentèrent chez lui comme pour l'arrêter. Au moyen de cette ruse ils lui enlevèrent des bijoux et une somme considérable. La plupart de ces voleurs furent ensuite découverts, saisis et condamnés. Environ un an après, ventose an 7 (février 1799), cet envoyé fut mis au Temple, alors prison d'état, par représailles de la conduite de son gouvernement, et rentra ensuite dans son domicile, sous la surveillance de deux gardes. Il est mort à Paris vers la fin de juillet de la même année.

ABUDHAHER, père des karmatiens, secte née dans l'Arabie, répandit sa doctrine par la parole et par l'épée, suivant la coutume des musulmans. Il fit piller la Mecque, égorger les pèlerins, enlever la *pierre noire* qu'on croyoit être descendue du ciel. Il amena ensuite son cheval, et lui fit faire ses ordures dans le temple, joignant les railleries à l'outrage. Ses impiétés n'attiédirent point la dévotion musulmane; le temple de la Mecque fut fréquenté comme auparavant. Les karmatiens rendirent la pierre, attendu que cette relique ne leur produisoit rien. Abudhaher, leur chef, tout persécuteur qu'il étoit des fidèles musulmans, mourut paisible possesseur d'un grand état l'an 953.

*ABU-DSCHAFARD MUHAMED IBN DSCHORAIR ALTHABARI, célèbre historien arabe, et connu comme tel sous le nom de Thabari. Il naquit l'an 784 de l'ère chrétienne, dans une ville du Thalbarestan, et mourut à Bagdad en 870 (ou, suivant d'autres, en 922). La grande réputation dont il jouissoit lui a valu d'être enterré dans sa propre maison; car les mahométans ont la plus grande vénération pour les tombeaux de leurs instituteurs, auprès desquels ils font leurs prières. Abu-Dschafard s'est fait un nom par ses interprétations du *Coran*, par ses connoissances dans la jurisprudence et l'histoire. Son *Histoire universelle* ou *Chronique*, regardée comme le meilleur de ses ouvrages, est intitulée *Tarckh Dschafari*, et *Tarckh pesser Dschoreain*. Elle commence à la création du monde, et s'étend jusqu'à l'an 862

de l'ère chrétienne, huit ans avant la mort de l'auteur. Abu-Suhek Mansur Ben Nuh, sultan de la dynastie des Samanaïdes, fit traduire cette histoire en langue persanne par son visir Abu-Ali Mohammed Ben Mohammed Abdalgoni. Ce dernier a enrichi l'ouvrage de remarques et d'évènemens tirés des écrits astronomiques et historiques des guèbres, juifs et mahométans; de sorte que la traduction contient beaucoup plus de choses que l'original.

* ABU-DSCHAFARD ACHMED BEN IBRAHIM, etc., médecin arabe, mort l'an 1080 de l'ère chrétienne. Il est auteur de l'ouvrage: *Viaticum peregrinantium*, ou *de la connoissance et du traitement des maladies*, en sept livres. Ce livre a été traduit en latin par Constantin d'Afrique, et en grec par un certain Synésius. Mais il ne nous reste de cette dernière traduction que le septième livre. Synésius, dans son ouvrage sur les fièvres (publié par Jean-Étienne Bernard: *Accedit Viaticum Constantini Africani interprete, liber 7*, Amst. et Lugd. Bat., 1749, gr. in-8.), a puisé dans les écrits d'Abu-Dschafard Achmed. La traduction dont nous parlons a pour titre: *Achmetis s. n. Constantini Africani de morborum cognitione et curatione libri 7, cum aliis Constantini operibus*, Basil., 1536, in-fol.

*ABU-JAAFAR-EBN-TOPHAIL, auteur arabe du 12e siècle, nous a laissé un *Traité philosophique* très-curieux, qu'Édouard Pockocke a publié en original, avec une traduction latine, à Oxford, en 1671, in-4° de 200 pag., sous le titre de *Philosophus Autodidachy, sive Epistola Abi Jaafar Ebn Tophail de Hai Ebn Yokdhan, in quâ ostenditur quomodò ex inferiorum contemplatione ad superiorum notitiam ratio humana ascendere possit.*

† ABULFARAGE (Grégoire), fils d'Aaron, médecin chrétien de la secte des jacobites, et médecin lui-même dans le 13e siècle, naquit à Malasia, ville d'Arménie. Nous avons de lui une *Histoire universelle* depuis Adam jusqu'à son siècle, peu estimée des Orientaux, et très peu consultée par nos historiens occidentaux, à l'exception de la partie qui regarde les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Kan. Voici le titre de cet ouvrage: *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens, arabicè edita et latinè versa ab Eduardo Pockockio*, Oxoniæ, 1663. — *Supplementum Historiæ Dynastiarum, in quo historiæ orientalis series ab Abulfaragii exitu usque ad nostra tempora deducitur ab eodem Pockockio*, Oxoniæ, 1663, 2 vol. in-4°. La seconde édition est de 1672, aussi in-4°. Abulfarage a encore composé *Specimen historiæ Arabum*, dont le même Pockocke a donné une bonne traduction latine, à Oxford, en 1650, in-4°. On a accusé cet historien médecin d'avoir quitté le christianisme: c'est une calomnie dont son traducteur a démontré la fausseté. Abulfarage mourut évêque d'Alep et primat des jacobites, l'an 1286, à soixante ans. Il y a eu encore trois poëtes arabes de ce nom, fort célèbres en Asie, mais peu connus en Europe.

†ABULFÉDA (Ismaël), né à Damas l'an 1273 de J. C., succéda en 1310 aux droits de ses ancêtres, émirs et cheiks de Hamath en Syrie. Il n'obtint la tranquille possession de ses états qu'en 1319, et fut reconnu sultan ou roi par le calife d'Égypte en 1320; il mourut en 1331 ou 1332. Les écrits que ce prince a laissés à la postérité sont des monumens de sa

capacité et de son savoir, non seulement en fait de géographie, mais aussi dans diverses autres sciences. Quelqu'appliqué qu'Abulféda fût à l'étude, il ne négligea pourtant point l'art militaire : dans sa jeunesse, il suivit son père dans plusieurs expéditions ; il servit dans les guerres contre les Tartares et contre les Français en Syrie. Il parle dans ses ouvrages de plusieurs autres expéditions auxquelles il a eu part avant ou après son élévation au trône. Les deux ouvrages les plus importans d'Abulféda sont, I. Une *géographie universelle* sous le titre *Tekwym el Boldaan*, c'est-à-dire, *Canons géographiques*. Il la termina en 1321. Elle se compose, 1° des *Prolegomena*, ou d'un aperçu général des terres, mers, fleuves, montagnes, etc.; 2° de vingt-quatre tables de longitudes et latitudes, avec des notes marginales sur la nature des pays et sur diverses localités; 3° de vingt-quatre chapitres annexés aux tables, et contenant la description des villes principales. On conserve des manuscrits arabes de cet ouvrage dans la bibliothèque impériale de Paris, dans celle du Vatican et dans celle d'Oxford. La bibliothèque de l'université de Leyde possède le manuscrit mis au net sous les yeux de l'auteur, avec des notes marginales qui semblent être de sa propre main. II. Une *Histoire universelle* depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Mahomet, qui forme cinquante ou soixante pages. Voici les traductions ou portions de ces deux ouvrages qui ont été publiées. I. *Chorasmiæ et Mawaralnahræ*, hoc est, *Regionum extra fluvium Oxum descriptio, ex tabulis Ismaëlis Abulfedæ principis Hamath, arab. et latinè, ex interpret. Joan. Gravii*, Londini, 1650, in-4°. Cet ouvrage est rare : il a été réimprimé par les soins de Jean Hudson, dans le troisième volume de la *collection des petits géographes*, Oxoniæ, 1698—1712, 4 volumes in-8°., avec la description de l'Arabie du même Abulféda, en arabe, et la traduction latine, que Grævius avoit fait imprimer comme nous le dirons plus loin, mais qui n'avoit pas été publiée. Ant. de La Roque a placé une traduction française de cette description de l'Arabie à la suite de son *Voyage en Palestine*, Paris 1717, in-12. II. *Caput primum geographiæ ex arabico in latinum translatæ ; promulgari jussit L. A. Muratorius, in Antiquit. italicis medii ævi*, Dissert. LIV., p. 941, 942, t. III. III. *Tabula Syriæ, arabicè et lat. cum notis Koehleri, et animadversionibus Jo. Jac. Reiskii*, Lipsiæ, 1766, in-4°. IV. *Annales Moslemici, arab. et latinè, à Jo. Jac. Reiskio*, Lipsiæ, 1754, in-4°. V. *Abulfedæ Annales Moslemici, arabicè et latinè, operâ et studiis J. J. Reiske*, etc., *sumptibus atque auspiciis P. F. Suhmii, nunc primùm edidit J. G. Ch. Adler*. Copenhague, 1789-1794, in-4°. Plusieurs chapitres de la première partie de l'*Histoire universelle* d'Abulféda, qui n'avoient jamais été publiés, ont été donnés en arabe avec une traduction latine de M. Silvestre de Sacy dans la nouvelle édition du *Specimen Historiæ Arabum* d'Ed. Pockocke, donnée par M. J. White à Oxford en 1806. Il vient de paroître à Vienne en Autriche une traduction en grec moderne de diverses parties de la Géographie d'Abulféda, dans le t. II d'une édition des *Petits géographes grecs*. Cette traduction est de Démétrius Alexandrides. M. Silvestre de Sacy en a donné une notice critique dans le *Magas. encyclop.* VI. *Descriptio Ægypti, arab. et lat., ed. Jo. Dav. Michaelis*. Gottingæ, 1776, in-4°. VII. *Africa, arabicè, cum notis ; excudi curavit J. G. Eichhorn*, Gottingue, 1790, in-8°. On trouve les notes et additions de

M. Eichhorn dans la *Bibliothèque théologique universelle*, tome 4. M. Rink a donné dans les *Memorabilia*, cahier 3, des additions et corrections à cet ouvrage. VIII. *Tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti specimina, arabicè, ed. Frid. Theoph. Rinck*, Lipsiæ, 1791, in-8°. IX. *Geographia latina facta ex arabico, à Jo. Jac. Reiskio.* Voy. Busching, *Magasin pour l'Histoire de la Géog.* tome 4 et 5. X. *Abulfedæ descriptio regionum Nigritarum*, à la suite de l'édition que Rinck a donnée de Macrizi, *Historia regum Islamiticorum in Abyssiniâ*, Leyde, 1790, in-4°. XI. *Tabula septima ex Abulfedæ Geographiâ, Mesopotamiam exhibens, arabicè, curâ E. F. C. Rosenmuller, notas adspersit H. E. G. Paulus*, 1791, insérée dans le *Nouveau Répertoire de la Littérature orientale*, vol. 3. XII. *Abulfedæ Arabiæ descriptio. Commentario perpetuo illustravit Chr. Rommel*, Gœttingue, 1801, in-4°. La Géographie d'Abulféda, avec la traduction latine de Gagnier, fut mise sous presse; il y en eut même dix-huit feuilles in-fol. ou soixante-douze pages de tirées; mais la mort du traducteur fit abandonner cette édit., qui n'a jamais paru. Gagnier avoit publié en 1728, à Londres, le prospectus de cet ouvrage. Plusieurs lexicographes, induits en erreur par ce prospectus, ont annoncé cette traduction comme ayant été publiée à Londres en 1732, in-fol. XIII. *De vitâ et rebus gestis Muhammedis liber, arab, et lat., edente cum notis Joh. Gagnier*, Oxoniæ, 1723, in-fol. C'est en partie d'après cet ouvrage, extrait de l'*Histoire universelle* d'Abulféda, que Gagnier a publié en français une vie de Mahomet, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Réimprimée en 3 vol. XIV. *Auctarium ad vitam Saladini, extractum ex Abulfedæ Historiâ universali, cum versione lat. Alb. Schultens*; à la suite de *Vita et res gestæ sultani Saladini, auctore Bohadino*, Lugd. Batav., 1732, vel 1755, in-fol. XV. On trouve dans le tome I du recueil de *Voyages* de Thévenot, Paris, 1696, 2 vol. in-fol., les *Climats Alhend et Alsend*, traduits de l'arabe d'Abulféda en latin, avec un avis, par Thévenot, quatre pag. in-fol. XVI. *Historia Saracenorum in Siciliâ (seu Chronicon) excerpta ex Abulfedæ Historiâ universali.* Voy. Muratori, *rerum Italicarum scriptores*, tom. I, part. 2, p. 249-251. XVII. *Ismaëlis Abulfedæ Annalium Moslemicorum excerpta quæ ad historiam Africanam et Siculam spectant sub Imperio Arabum*, dans *Rerum Arab. quæ ad histor. Siculam spectant, ampla collect.*, ed. Rosario Gregorio, Panormi, 1790. La bibliothèque de St.-Germain-des-Près possédoit le manuscrit de l'*Histoire universelle* d'Abulféda; il se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque impériale.

Nota. Nous devons à M. Malte-Brun des renseignemens précieux sur Abulféda.

ABULOLA-AHMED, *V.* Aboulola.

ABU-MESLEM, gouverneur du Khorasan, fit passer la dignité de calife, en 746, de la race des Ommiades à celle des Abbassides. On dit qu'il causa, par cette révolte, la mort de plus de six cent mille hommes. Il fut puni de sa rébellion et massacré par l'ordre du calife Almanzor en 754.

ABUNDIUS, évêque de Côme en Italie, mort en 469. Ce prélat, rempli de piété et de lumières, fut envoyé en qualité de légat au concile de Constantinople par saint Léon, et fit adopter par les PP. de cette assemblée la *Lettre à Flavien*.

* ABUNOWAS, poëte arabe, né à Bara en 762, demeuroit dans le palais du calife Aaron-Al-Raschid, avec deux autres poëtes, Masat et Recashi. Ses ouvrages existent encore. Il est mort en 810.

* ABU-OBEIDAH, compagnon de Mohammed ou Mahomet, servit d'abord sous Caleb en Syrie; mais ensuite il fut investi du commandement général, et Caleb servit sous lui. Après avoir conquis la Syrie et une partie de la Palestine, il mourut de la peste en 639.

* ABUTEMAN, surnommé AL-TAYI, appelé le prince des poëtes arabes, étoit né en 842 ou 846 à Yasem près Damas.

* ABUTHAHER, chef d'une secte d'Arabes fanatiques qui s'élevèrent contre les mahométans en 891, mourut paisible possesseur d'un grand état en 953. (*Voy.* BONNEGARDE).

* ABU-THECHISIEN. *Idem.*

* ABUZAID-KHAN, dernier sultan de la race de Gengis-Kan, monta sur le trône en 1317, et mourut en 1336. Il n'y a rien de remarquable dans sa vie, mais elle fait époque dans l'histoire, parce qu'elle termina une dynastie.

* ABUZAID-MIRZA servit dans l'armée d'Uleg Beg lorsque ce prince étoit en guerre avec son fils. Il prit avantage de ces dissensions pour s'élever lui-même en 1450. Il étendit beaucoup sa domination, mais il périt dans une embuscade, en 1468, âgé de quarante-deux ans.

ABYDÈNE, historien célèbre, auteur de l'*Histoire des Chaldéens et des Assyriens*, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. On y a trouvé de grands rapports avec ce que dit l'Écriture sur la tour de Babel et le déluge.

I. ACACE, surnommé le *Borgne*, père des Acaciens, branche des Ariens, avoit des talens dont il ne se servit que pour satisfaire son ambition et semer ses erreurs. Cet homme turbulent et dangereux fit déposer saint Cyrille, eut part au bannissement du pape Libère, et causa d'autres maux. Il écrivit la *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il étoit le successeur et le disciple. Il se montra digne d'un tel maître, et mourut vers l'an 365.

† II. ACACE, successeur de saint Gennade dans la chaire de Constantinople en 471. Ce prélat ambitieux, voulant avoir la supériorité sur les autres patriarches orientaux, persuada à l'empereur Zénon qu'il pouvoit se mêler des questions de la foi. Ce prince publia l'*Henoticon*, édit favorable aux Eutychiens. Félix III (*Voy.* ce mot), irrité contre Acace, prononça anathème contre lui dans un concile de Rome. Cette excommunication ayant été rendue publique à Constantinople, le patriarche se sépara de la communion du pape, et persécuta les catholiques. Il mourut en 489. Son nom fut rayé des dyptiques de Constantinople trente ans après sa mort.

† III. ACACE, évêque d'Amide sur le Tygre, dans le 5ᵉ siècle, accomplit à la lettre le précepte de saint Paul. « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire. » Il vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses, mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui, touché de cette générosité, voulut voir le saint évêque. Leur entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose-le-Jeune.

† IV. ACACE, évêque de Bérée en Palestine, ami de saint Epiphane et de Flavien. L'histoire lui reproche d'avoir été le persécuteur de saint

Chrysostôme ; mais il reconnut sa faute. Nous avons de lui trois *Lettres*, qu'on trouve dans le *Recueil du concile d'Ephèse et de Calcédoine*, par le père Lupus, ermite de Saint-Augustin.

† ACADEMUS *ou* ECADEMUS, citoyen d'Athènes, dont la maison servit à enseigner la philosophie, vivoit du temps de Thésée. Il donna son nom à une secte de philosophes, ou plutôt à trois sectes qui portèrent le nom d'académiciennes. Platon fut le chef de l'ancienne académie. Arcésilas, l'un de ses successeurs, fit quelques changemens à la philosophie platonicienne, et fonda, par cette réforme, ce qu'on appelle la seconde académie. Enfin Carnéades eut l'honneur de l'établissement de la troisième. (*Voyez* ces trois articles.) Cicéron avoit donné le nom d'académie à une de ses maisons de campagne, située près de Pouzzoles, sur le bord du lac d'Averne. On y voyoit des portiques et des jardins plantés d'arbres, à l'imitation de l'académie d'Athènes. On croit que Cicéron y composa un de ses ouvrages philosophiques appelé *Questions académiques*..... Il étoit défendu, sous peine d'expulsion, de rire à l'académie d'Athènes.

ACALE (Mythologie), neveu de Dédale, inventa la scie et le compas. Son oncle en fut si jaloux, qu'il le précipita d'une tour ; mais Minerve le métamorphosa en perdrix.

ACAMAS (Mythologie), fils de Thésée et de Phèdre. Il étoit au siège de Troie, et fut député avec Diomède pour aller redemander Hélène. Pendant cette ambassade, qui fut inutile, Laodicée, fille de Priam, eut de lui un fils, qui fut élevé par Ethra, fille grecque, que Pàris avoit enlevée avec Hélène. Il fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. Au milieu du carnage, Ethra lui montra le fils que Laodicée avoit eu de lui, et ce prince leur sauva la vie.

† ACANTHE (Mythologie), jeune nymphe, qui, pour avoir reçu favorablement Apollon, fut changée par ce dieu en une plante qui porte son nom, et qui décore le chapiteau des colonnes.

* ACANTHIUS (George), savant allemand, florissoit dans le 16e siècle. Il cultivoit la poésie latine. Nous avons de lui un poëme intitulé *Philosophiæ Platonicæ libri III*, imprimé à Bâle en 1554, in-8°.

AÇARARIUS. *Voyez* ALSAHARAVIUS.

ACARIE (Marguerite), fille d'un maitre des comptes de Paris, se fit religieuse carmélite en 1607, et elle mourut en 1660. Elle contribua à réformer son ordre et à le rendre plus austère. Sa vie a été écrite par Tronçon de Chénevière, et publiée à Paris en 1690, in-8°. On y attribue à Marguerite Acarie des révélations, le don de prédire l'avenir, de guérir les maux par son attouchement, et tout ce qui sert à surprendre la crédulité, et à orner par le merveilleux des vertus obscures.

† ACARNAS *et* AMPHOTERUS (Mythologie), frères, enfans d'Alcméon et de Callirhoé. Leur mère obtint de Jupiter qu'ils devinssent grands tout d'un coup, pour venger la mort de leur père, tué par ses beaux-frères, pour avoir repris à Alphésibée, son épouse, le collier qu'il avoit arraché à sa mère Eriphyle, avec la vie, et en avoir fait présent à Callirhoé, sa maîtresse. Acarnas et Amphotérus assassinèrent les frères d'Alphésibée, et consacrèrent ce fatal collier à Apollon.

ACASTE (Mythologie), fameux chasseur, fils de Pélias, roi de Thessalie. Créthéis, sa femme, que quel-

ques-uns nomment Hippolyte, éprise de Pélée, qui ne voulut pas répondre à son amour, en fut si irritée qu'elle l'accusa auprès de son mari d'avoir attenté à son honneur. Acaste dissimula son chagrin, conduisit Pélée dans une partie de chasse sur le mont Pélion, et l'abandonna aux centaures et aux bêtes sauvages. Chiron reçut favorablement ce malheureux prince, qui, avec le secours des Argonautes, alla se venger de la cruauté d'Acaste, et des calomnies de Créthéis. On dit qu'Acaste est le premier qui ait fait célébrer les jeux funèbres.

*ACCA, évêque d'Exham, dans le comté de Northumberland, mort en 740 à Exham. Il embellit sa cathédrale, perfectionna la musique, et encouragea les études : on ignore pour quelle cause il fut banni de son siège, dans lequel il fut ensuite réintégré. On a de lui un *Traité sur les souffrances des Saints ; plusieurs Epîtres*, et d'autres ouvrages.

ACCA LAURENTIA (Mythologie) étoit femme du berger Faustulus et nourrice de Rémus et de Romulus. Quelques auteurs lui donnent le surnom de *Lupa*, louve, parce qu'ils en font une courtisane. Dans la suite elle fut une divinité chez les Romains, à qui le flamine de Jupiter faisoit tous les ans un sacrifice public dans un jour de fête qui lui étoit consacré.

*I. ACCARISI (François), l'un des plus célèbres jurisconsultes du 17e siècle, naquit à Ancône en Italie. Il enseigna à Pise et à Sienne où il avoit fait ses études, et mourut dans cette dernière ville en 1622.

*II. ACCARISI (Albert), né dans le duché de Ferrare, vivoit dans le 16e siècle. Il fit imprimer, en 1545, un ouvrage intitulé *Vocabulaire, grammaire et orthographe de la langue vulgaire*. Fontanini place cette méthode au premier rang. (Voyez *Bibliotheca italiana.*)

III. ACCARISI (Jacques), né à Bologne, professeur de rhétorique à Mantoue en 1627, mort au mois d'octobre 1654, a publié un volume de *Discours*, un autre de *Lettres*, et une traduction latine de l'*Histoire des troubles des Pays-Bas*, par le cardinal Bentivoglio.

ACCETTO (Réginald), né à Massa, dans le royaume de Naples, mort dans cette dernière ville en 1590, a publié un *Trésor de la langue vulgaire*, en italien, 1572.

I. ACCIAIOLI *ou* ACCIAJUOLI (Ange), cardinal, légat et archevêque de Florence, sa patrie, mort en 1407, a composé un ouvrage en faveur d'Urbain VI. Il retint les Florentins dans l'obéissance de ce pontife, dont le cardinal de Prata vouloit les détacher, pour les soumettre à Clément VII. Le but de l'ouvrage du cardinal Acciaioli est de trouver les moyens d'éteindre le schisme qui désoloit alors l'Eglise.

II. ACCIAIOLI (Reinier), d'une famille noble et ancienne de Florence, fit la conquête d'Athènes, de Corinthe, et d'une partie de la Béotie, au commencement du 15e siècle : mais sa femme Euboïs ne lui ayant point laissé d'enfant mâle, il légua Athènes aux Vénitiens, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avoit épousé l'aînée de ses filles ; il donna la Béotie, avec la ville de Thèbes, à Antoine son fils naturel, qui s'empara d'Athènes et que Mahomet II reprit sur ses successeurs en 1455.

III. ACCIAIOLI (Donato), savant illustre et bon citoyen, rendit de grands services à Florence sa patrie, qui lui avoit confié différens emplois.

Il étoit né en 1428, de Névio Acciaioli, petit-fils de Reinier. On a de lui, I. Quelques *Vies de Plutarque* traduites en latin, Florence, 1478, in-fol. II. *Les Vies d'Annibal, de Scipion et de Charlemagne*, imprimées avec les précédentes. III. Des *Notes sur la morale et la politique d'Aristote*, qu'il devoit en partie à Argyrophile son maître, Parisiis, 1555, in-fol. IV. *Storia Fiorentina tradotta* (du latin de Léonard Arétin), *in volgare*, Vinegia, 1476, in-fol. Cette édition est rare, mais celle de Venise, 1560, in-4°, est plus complète, parce qu'elle est augmentée d'une continuation jusqu'à 1560 et de notes, par François Sansovin. Il mourut en 1478, âgé de cinquante ans. Son désintéressement et sa probité ne lui ayant pas permis de faire fortune, la république dota ses filles, pour reconnoître les services du père.

† IV. ACCIAIOLI (Zenobio), dominicain, né à Florence en 1461, de la même famille que le précédent, fut bibliothécaire du Vatican depuis 1518 jusqu'en 1520, année de sa mort, sous Léon X, le protecteur des lettres. Il nous a laissé, I. La *Version* de quelques ouvrages d'Olympiodore, de Théodoret et de saint Justin. II. Des *Poëmes*, des *Sermons*, des *Lettres*, des *Panégyriques*. Ces différens ouvrages écrits en latin ne sont guère au-dessus du médiocre.

† V. ACCIAIOLI (Magdalena Salvetti), naquit à Florence, et y épousa le noble Zanobi. Elle réunit à la beauté l'esprit et les talens. Liée d'amitié avec Christine de Lorraine, grande-duchesse de Toscane, elle la célébra dans ses vers. Elle avoit commencé un grand poëme, intitulé *David persécuté*, mais elle mourut sans l'achever en 1610. Cependant il parut au moins ce qui étoit fini, à Florence, en 1611, in-4°. Ce volume est rare. Ses autres *Poésies*, dans lesquelles on trouve de l'élégance et de la pureté, ont été recueillies à Florence par Zozi, 1590, 2 vol. in-4°.

* ACCIAJO (Pâris), sculpteur en bois : ses principaux ouvrages sont le tabernacle du grand autel et les ornemens des orgues de la cathédrale de Sarzane.

ACCIOLIN. *V.* BLANCHE, n° II.

I. ACCIUS *ou* ATTIUS, poëte tragique latin, avoit pour père un affranchi. Les anciens le préféroient, pour la force du style, l'élévation des sentimens et la variété des caractères, à Pacuvius, qui connoissoit mieux son art, mais qui avoit moins de génie. Il ne nous reste que des fragmens dans les recueils des poëtes latins, donnés par Robert Étienne et autres. Nous n'avons pas non plus les vers qu'il fit à l'honneur de Décius Brutus, qui fut si sensible à ses louanges, qu'il les fit afficher sur la porte des temples, et sur les monumens qu'on lui éleva apres la défaite des Espagnols. Accius mourut dans une vieillesse fort avancée, vers l'an 180 avant J. C., l'an de Rome 583. Pline rapporte « qu'Accius, quoique de très-petite taille, se fit élever une très-grande statue dans le temple des Muses. » Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il ne plaidoit pas, lui qui réussissoit si bien sur la scène. « Au théâtre, répondit-il, je dis ce que je veux ; et au barreau, il me faudroit dire très-souvent ce que je ne voudrois pas. »

† II. ACCIUS TULLIUS, prince ou chef des Volsques en Italie, ennemi déclaré des Romains, donna à Coriolan, réfugié près de lui, le commandement d'une armée pour les combattre.

III. ACCIUS de PISAURE (*Accius*

Pisauriensis), orateur célèbre de Rome, contre lequel Cicéron défendit Aulus Cluentius. C'est de lui dont il parle avec éloge dans ses livres *de l'Orateur*.

IV. ACCIUS (ZUCCHUS), poëte italien du 16ᵉ siècle, n'est connu que des savans. Il a paraphrasé en sonnets italiens les *Fables d'Esope*, mises en vers élégiaques par Romalius, poëte latin du 13ᵉ. siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort avec d'autres fabulistes, en 1660, in-8°, parurent d'abord à Vérone en 1479, et à Venise en 1491, in-4°. Jules Scaliger en fait un grand éloge; mais il ne faut pas prendre à la lettre les louanges ni les censures de ce critique.

† ACCO, femme à qui la tête tourna dans sa vieillesse, parce que son miroir lui dit trop clairement que sa beauté avoit disparu. Dans sa jeunesse, elle ne cessoit de contempler et d'adorer sa figure; d'où vint le proverbe grec: *il se mire dans ses armes, comme Acco dans son miroir.*

† I. ACCOLTI *ou* ACCOLTUS (Benoît), jurisconsulte célèbre, né à Arezzo en 1415, d'une famille noble, originaire de la même ville, remplaça Le Pogge dans l'emploi de secrétaire de la république en 1459. Il mourut vers 1466. Il a laissé, I. Une Histoire bien écrite, intitulée *de bello à christianis contra barbaros, pro Christi sepulchro et Judeâ recuperandis, libri tres*, Venise 1532, in-4°, et Bâle 1544, in-8°. Cet ouvrage, qui servit comme de texte au Tasse pour sa Jérusalem délivrée, fut traduit en français, 1620, in-8°. II. *De præstantiâ virorum sui ævi*, à Parme, 1692, in-12. Il a encore laissé d'autres ouvrages. Sa mémoire étoit si heureuse, qu'ayant un jour entendu une harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot.

† II. ACCOLTI (François), frère du précédent, fut appelé *le prince des jurisconsultes de son temps*, et honoré du titre de chevalier. Il professa la jurisprudence dans plusieurs académies. Il étoit d'une éloquence victorieuse dans les disputes publiques, et d'un conseil excellent dans le cabinet. La considération dont il jouissoit étoit si grande, qu'à l'avènement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre. En effet, ce pape déclara «qu'il la lui auroit volontiers accordée, s'il n'eût craint que sa promotion, en l'enlevant à ses disciples, ne nuisît aux progrès de la jurisprudence.» Les trésors qu'il amassa par des épargnes sordides ternirent sa réputation. Il mourut vers l'an 1470. On a de lui, I. Quelques *livres de droit*, mal écrits. II. Un traité de *Balneis puteolanis*, 1470, in-fol. III. De *médiocres traductions* de quelques ouvrages de saint Jean-Chrysostôme, et des lettres de Phalaris, Lugd., 1550, in-8°. Comme il étoit originaire d'Arezzo, il est aussi connu sous le nom d'Arétin.

† III. ACCOLTI (Pierre), cardinal, né à Florence en 1497, fils de Benoît Accolti, gentilhomme, fut considéré et employé par différens papes. Il mourut à Florence en 1549. On a de lui un *Traité des droits du pape sur le royaume de Naples*... Benoît Accolti, duc de Népi, son frère, cultiva la poésie et le théâtre. Sa *Virginie*, comédie en cinq actes et en vers, 1553, in-8°, et ses *Vers*, Venise, 1549 et 1553, furent applaudis par ses contemporains.

† IV. ACCOLTI (Benoît), chef d'une conspiration contre le pape Pie IV. Il avoit pour complices Pierre Accolti, son parent, le comte Antoine

de Canossa, le chevalier Pelliccione, Prosper d'Ettore, et Thadée Manfredi, tous accablés de dettes, et d'un esprit ardent et inquiet. Le motif, ou plutôt le prétexte de cette conspiration, fut que Pie IV n'étoit pas véritablement pape. Ils ne vouloient l'assassiner que pour en mettre un autre à sa place. Accolti faisoit espérer à ses compagnons de grandes récompenses. Il avoit promis de donner Pavie à Antoine, Crémone à Thadée, Aquilée à Pelliccione, et un revenu de cinq mille écus à Prosper. Leur projet transpira. Accolti, accusé d'avoir demeuré à Genève, commença de devenir suspect au pape en demandant trop souvent audience. Il fut pris avec ses compagnons; et tous subirent le dernier supplice en 1564.

*V. ACCOLTI (Bernard), fils de Benoit et frère de Pierre, eut de son temps une grande célébrité comme poëte; mais ce qui nous est parvenu de ses œuvres semble accuser ses contemporains d'engouement et de prévention. L'Arioste ne l'en appelle pas moins « La grande lumière d'Arezzo, Accolti l'unique. » *Il gran lume Aretin, l'unico Accolti.* (Orl. Fur., cant. 46, st. 10). Les modernes en ont jugé bien autrement.

†ACCORAMBONI (Jérôme), né dans l'Ombrie en 1496, fit ses études de médecine à Pérouse, et fut nommé premier professeur de médecine-pratique de l'université de Padoue en 1527. Il a laissé quelques écrits philosophiques et de médecine, publiés à Venise et ailleurs.

ACCORDS (le seigneur DES). *Voyez* TABOUROT [Estienne].

†I. ACCURSE (François), natif de Florence, et professeur en droit à Boulogne. Il fut surnommé l'*Idole des jurisconsultes*, et ne seroit certainement pas celle des bons latinistes de nos jours. Sa *Glose continue* sur le droit, écrite en style barbare, mais plus méthodique que celles des glossateurs qui avoient écrit avant lui, eut beaucoup de succès dans un temps où il falloit peu de mérite pour réussir. Ce commentateur a été ensuite commenté lui-même. Les écrivains qui en ont parlé varient beaucoup sur l'époque de sa mort : l'opinion la plus probable est qu'il mourut vers 1229, à soixante-dix-huit ans. Il laissa un fils qui se distingua dans le droit comme son père et qui le professa à Toulouse. Les *Commentaires* d'Accurse sont imprimés avec le *Corps du Droit*, en 6 vol. in-fol. à Lyon, 1627. Sa fille, née à Boulogne, apprit de lui le droit et le professa publiquement dans sa patrie, au rapport de Pancirole.

†II. ACCURSE (Marie-Ange), né à Aquila, ville du royaume de Naples, est compté parmi les critiques les plus savans et les plus ingénieux du 16e siècle. Il possédoit les langues grecque, latine, française, espagnole, etc.... Il a composé : *Diatribe in Ausonium, Jul. Solini Polyhistora et in Ovidii metamorphoses*, Rome, 1524, in-fol. Cet ouvrage rare est un témoignage de son érudition et de son discernement. On l'accusa de s'être approprié les notes de Fabricio Vérano sur Ausone, pour les faire entrer dans ses *Diatribes*; il se justifia avec chaleur de ce prétendu plagiat. Il avoit aussi travaillé sur Claudien, mais cet ouvrage n'a jamais été imprimé. On lui est redevable de l'*Ammien Marcellin*, en 1533, augmenté de cinq livres; et de la première édition des *Lettres de Cassiodore*. Coronelli dit faussement dans sa *Bibliotheca universale*, tom. I, pag. 914 et 916, que Marie Accurse a écrit sur l'invention de l'imprimerie. Cet auteur n'a rien publié à ce sujet; mais on sait qu'il a écrit de sa main sur

un *Donat* imprimé en vélin, que « Jean Faust, bourgeois de Mayence, oncle maternel de Jean Schœffer, avoit inventé le premier l'art d'imprimer avec des caractères de cuivre, etc., et que ce *Donat* avoit été imprimé l'an 1450. » Ce passage a été montré par Alde le jeune à Angélo Roccha, qui l'a rapporté dans sa *Bibliotheca Vaticana*, Romæ, 1591, in-4°, pag. 411.

* III. ACCURSE (Bon), né à Pise, étoit imprimeur à Milan. Il est auteur des ouvrages suivans (*Voyez* Maittaire, *Annalium typographicum*,) I. *Vocabularium lat. græcum*, 1497, in-4° Regii, per Dyonis. de Bertochis. II. *Codicis imperatoris Justiniani, libri IX, cum glosis perpetuis Boni Accursii, ex recensione Andreæ Rumek.* Nurembergæ, Andreas Frisner, 1475, in-fol. (prima editio.) III. *Joan. Crastoni Lexicon græco-latinum, ex recensione et cum præfatione Boni Accursii Pisani*, Mediolani, vers l'an 1480 et in-fol. IV. *Præfatio, correctiones in Ovidium*, Vicentiæ, 1480, 2 v. in-fol.; *eadem*, Venetiis, 1498, in-fol. V. *Æsopi vita et fabulæ, græcè cum versione latinâ verbum pro verbo.* Vers 1488, edit. prim. in-4°. VI. *Dialogus de nobilitate*, qui se trouve dans *Decem dialogi variorum auctorum*, 1473, in-fol. VII. *Historiæ Augustæ scriptores*, Mediolani, 1475, 2 vol. in-fol. edit. prim.

ACEMETES (les Moines). *Voy.* ALEXANDRE, n° XXII.

ACEPHALES, hérétiques. Ils s'élevèrent vers la fin du 5e siècle. Ils étoient ainsi nommés, parce que, suivant la signification du mot grec, *ils n'avoient point de chef. Voyez* l'art. ALAMUNDAR.

· ACERBO (François), né à Nocéra, jésuite et poëte, publia, en 1666 à Naples, des poésies intitulées *Ægro corpori à Musâ solatium.* Ce recueil charma ses maladies; c'est tout ce qu'il a produit de mieux.

† ACERRONIA, femme de la cour d'Agrippine, se trouvoit avec cette princesse sur le navire que Néron avoit fait préparer pour noyer sa mère, et qui s'ent'rouvrit à un signal donné. Il étoit nuit: Acerronia cria du milieu des flots qu'elle étoit Agrippine, qu'on sauvât la mère de l'empereur. Aussitôt elle fut assommée par l'équipage à coups de crocs et de rames. Agrippine, plus habile, et plus maîtresse d'elle-même, se sauva à la nage; mais elle fut assassinée le lendemain.

ACÈSE, évêque novatien, soutint au concile de Nicée, que l'on devoit exclure de la pénitence ceux qui étoient tombés en faute après le baptême. Constantin, en présence de qui cet enthousiaste avançoit cette opinion, fâché de ce qu'il fermoit le paradis à tant de monde, lui répondit: *Acèse, faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel.*

* ACESENS, célèbre brodeur dans l'antiquité, né à Patavo en Lycie, travailla conjointement avec Hélicon de Carystée au voile sacré de la Pallas Polias d'Athènes. Suivant Athénée, Hélicon étoit fils du premier, qu'il nomme Acésas, et il le dit natif de Salamine, dans l'île de Chypre. On se rendoit à Delphes, pour y admirer un de leurs ouvrages consacrés à Apollon. Leurs noms étoient tracés sur cet ouvrage précieux, avec la remarque que c'étoit Minerve même qui les avoit doués de ce talent surnaturel.

ACESTE (Mythologie), roi de Sicile, et fils du fleuve Crinise, reçut honorablement Enée, et fit ensevelir Anchise sur le mont Eryx.

ACÈTE (Mythologie), capitaine d'un vaisseau tyrien. Ses matelots

ayant trouvé Bacchus endormi sur le bord de la mer, voulurent se saisir de lui, dans l'espérance d'en tirer une rançon. Acète s'y opposa, le dieu se découvrit, et les métamorphosa en dauphins, excepté Acète, dont il fit son grand-sacrificateur.

I. ACHAB, fils et successeur d'Amri, se distingua parmi tous les rois d'Israël par ses impiétés. Il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens, femme impérieuse, cruelle et digne d'un tel époux. C'est à la prière de cette princesse qu'il dressa un autel à Baal, dieu des Chananéens. Elie lui prédit qu'une sécheresse de trois ans désoleroit son pays. Le prophète ajouta de nouveaux prodiges, qui ne le touchèrent pas davantage; le feu du ciel consuma sa victime en présence de huit cent cinquante prophètes de Baal, qui, ayant demandé inutilement à leur fausse divinité le miracle que le vrai Dieu avoit opéré à la prière d'Elie, furent massacrés par le peuple. Achab remporta ensuite, avec une petite armée, deux victoires signalées sur Benadad, roi de Syrie, qui étoit venu mettre le siège devant Samarie avec des troupes innombrables. Ce prince continua ses dérèglemens et ses injustices : il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne de Naboth, contre qui Jézabel suscita de faux témoins pour le faire mourir. Achab perdit bientôt lui-même la vie dans une bataille contre le roi de Syrie. Les chiens léchèrent le sang qui avoit coulé de ses blessures, comme ils avoient léché celui de Naboth, vers l'an 898 avant Jésus-Christ.

II. ACHAB, fils de Cholias, un des deux faux prophètes qui séduisoient les Israélites à Babylone. Le Seigneur les menace par Jérémie de les livrer à Nabuchodonosor, qui les fera mourir aux yeux de ceux qu'ils ont séduits; et tous ceux de Juda qui seront à Babylone se serviront de leur nom lorsqu'ils voudront maudire quelqu'un, en disant: «Puisse le Seigneur vous traiter comme il traita Achab et Sédécias, que le roi de Babylone fit frire dans une poêle ardente! (*Jérém.* 29, 22.)» Quelques-uns croient qu'Achab fut un des vieillards qui essayèrent de corrompre la chaste Susanne.

* I. ACHÆUS, poëte tragique grec, natif d'Eubée, fils de Pythodore, vivoit dans la 83e olympiade, ou, suivant Saxius (*onomast. lit.*) vers la 74e, d'où l'on peut conjecturer qu'il étoit postérieur à Sophocle, mais antérieur à Euripide. Il a écrit, I. trente-trois *Tragédies*, d'autres disent quarante-quatre, telles que Κυκνος, Œdipe, Philoctete, Omphale, Λινος, Περιθυς, Φριξος, etc. Toutes ces pièces sont perdues, à l'exception de quelques fragmens qu'on trouve dans *Hug. Grotii fragm. tragicorum et comicorum græcorum*. II. Un poëme satirique : *Alcmaeon*. III. Plusieurs autres *Drames satiriques*, par exemple, Αἴθων σατυρικός; Ἥφαιστος σατυρικός; Ἔρις σατυρική; Ὀμφάλη σατυρική; Μοῖραι, et d'autres. Ces ouvrages sont également perdus.

* II. ACHÆUS, poëte tragique grec, naquit à Syracuse; il vivoit après la 74e olympiade, la 480e année avant J. C. Il a composé dix *Tragédies* qui sont perdues.

*ACHALEN, roi des Bretons Northumbres, qui, dans le 6e siècle, ayant perdu son territoire, passa dans le pays de Galles. Lui et Arthaned, son frère, ont été fameux par une bataille soutenue sur un seul cheval, sur la montagne de Maelwg, dans le comté de Cardigan, pour venger la mort de leur père.

ACHAN, de la tribu de Juda,

ayant fait un vol sacrilège à la prise de Jéricho, Josué le fit lapider, avec sa femme et ses enfans, par l'ordre du Seigneur.

† I. ACHARD, abbé de Saint-Victor à Paris, évêque de Séez en 1105, est auteur d'un traité sur l'*Abnégation de soi-même*, plein de douceur et de véritable philosophie; d'une *Histoire de la vie de saint Gezelin*; de la *Tentation du Seigneur dans le désert*. Achard devint évêque d'Avranches en 1161, et reçut plusieurs preuves d'estime de la part de Henri II, roi d'Angleterre, et d'amitié de saint Thomas de Cantorbéry : Il mourut le 29 mars 1172.

* II. ACHARD (Antoine), né à Genève en 1696, mort pasteur de l'église française du Werder, et membre de l'académie royale de Berlin. En 1772, il a laissé dans les *Mémoires* de cette académie, pour l'année 1715, le canevas d'un ouvrage considérable sur la liberté, qui n'a point paru. On a publié après sa mort deux vol. de ses *Sermons*, Berlin, 1774, in-8°.

* III. ACHARD (François), fils du précédent, né à Berlin en 1753, se distingua dans les sciences naturelles, et fut membre de plusieurs académies: il publia de nombreux *Mémoires* dans les recueils de la société des curieux de la nature, de l'académie de Berlin, et de Gottingue.

* IV, ACHARD (François), né à Genève en 1708, fut conseiller de justice supérieure à Berlin, et membre de l'académie royale. Il a publié des *Réflexions sur l'infini mathématique*, et est mort en 1781.

† ACHARDS (Eléazar-François de la Baume DES), né à Avignon en 1679, d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique. Il se distingua tellement par sa doctrine, et sur-tout par sa charité dans le temps de la peste de 1721, qu'il mérita d'être nommé évêque d'Halicarnasse. Son élévation ne servit qu'à augmenter son zèle et sa piété. Clément XII, instruit de ses talens et de son esprit de pacification, lui proposa d'aller, en qualité de vicaire apostolique, terminer des différents scandaleux entre les missionnaires de la Chine. Ce pieux évêque se chargea de cette commission, aussi périlleuse que délicate. Un sort à peu près semblable à celui du cardinal de Tournon l'attendoit dans la même carrière. Après deux ans de voyages sur mer, et autant d'années de travaux inutiles pour la paix, il mourut à Cochin, le 2 avril 1741, martyr d'un zèle infatigable et extrêmement traversé. L'abbé Fabre, qui le remplaça, fit imprimer, en 3 vol. in-12, une *Relation* curieuse, édifiante, mais beaucoup trop longue, de sa mission.

† ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par Raziu, roi de Syrie, qu'il avoit vaincu d'abord, et par Phacée, roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, Theglat-Phalassar, et fit dresser un autel sacrilège pour lui plaire. Theglat-Phalassar entra dans Jérusalem, obtint d'Achaz ce qu'il y avoit de plus précieux dans le temple, et le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés, en faisant fermer les portes du temple, et en défendant au peuple d'y aller offrir des victimes et des prières. Il mourut vers l'an 726 avant J. C., et fut privé de la sépulture des rois. Sous son règne, l'Écriture fait mention d'un gnomon ou cadran solaire, qui est le plus ancien monument de ce genre dont les historiens aient fait mention. Il prouve que les Hébreux savoient déjà diviser le jour par

parties égales, méthode qu'ils tenoient sans doute des Chaldéens qui la transmirent ensuite aux Grecs.

*I. ACHÉE, fils de Xuthus, ayant été contraint de quitter son pays (l'Attique), se retira dans le Pélo- ponnèse, nommé alors Egialée, et dont une partie fut appelée de son nom Achaïe. Ses descendans s'établirent à Lacédémone.

*II. ACHÉE, parent d'Antiochus-le-Grand, gouverneur, pour ce prince, de toutes les provinces situées au-delà du mont Taurus, étendit ce gouvernement aux dépens d'Attale, roi de Pergame, qu'il réduisit à s'enfermer dans sa capitale. Ces succès ayant enflé son courage, il se révolta et prit le diadème. Antiochus se ligua contre lui avec Attale, et l'assiégea dans Sardes, où il tint deux ans. Il se retira ensuite dans une forteresse : un traître l'ayant livré au roi de Syrie, il eut la tête coupée l'an 215.

ACHELOÜS (Mytholog.), fils de l'Océan et de Thétis, aima Déjanire. Cette jeune beauté étoit destinée à un conquérant. Acheloüs s'imaginant que c'étoit Hercule, se battit contre lui; mais il fut vaincu. Il prit la forme d'un serpent, sous laquelle il fut encore défait; ensuite celle d'un taureau, qui ne lui réussit pas mieux. Hercule le saisit par les cornes, le terrassa, lui en arracha une, et le contraignit d'aller cacher sa honte dans le fleuve Thoas, qui depuis fut appelé Achéloüs. Ce dernier donna à son vainqueur la corne d'Amalthée ou la corne d'abondance, pour reprendre la sienne.

ACHEMÈNE, roi des Perses, connu par ses richesses immenses, étoit fils d'Egée. Il faut remarquer que les mots d'Achemène, de Sapor, d'Artaxerxès, étoient des noms communs aux rois de Perse, et qui signifioient un roi qui commande aux autres rois. ACHEMÈNES est aussi le nom particulier d'une famille de rois persans qui occupa le trône jusqu'à Darius Codoman; d'où vient le nom d'Acheméniens, que les anciens poëtes ont donné aux Perses.

ACHEMÉNIDE (Mytholog.), l'un des compagnons d'Ulysse, échappa des mains du géant Polyphème, et s'attacha depuis à Enée, qui le reçut avec bonté sur ses vaisseaux.

ACHEMON (Mythol.) *ou* ACHMON, frère de Basalas ou Passalus, tous deux Cercopes. Ils étoient si querelleurs, qu'ils attaquoient tous ceux qu'ils rencontroient. Sennon, leur mère, les avertit de ne pas tomber, s'ils pouvoient, entre les mains du Mélampyge, c'est-à-dire de l'homme aux fesses noires. Un jour ils rencontrèrent Hercule endormi sous un arbre, et l'insultèrent : ce héros les lia par les pieds, les attacha à sa massue, la tête en bas, leur ayant tourné le visage de son côté, et les porta sur son épaule, comme les chasseurs portent le gibier. Ce fut en cette plaisante posture qu'ils dirent : « Voilà le Mélampyge que nous devions craindre! » Hercule les entendit, se mit à rire, et les laissa aller.

*ACHEN (Jean Van), naquit à Cologne, en 1556, de parens aisés, et mourut, en 1621, à Prague. Etant fort jeune, la plume lui servoit autant à dessiner qu'à écrire; mais ce qui étonna les artistes, ce fut le portrait ressemblant qu'il fit d'une duchesse qui passa par la ville; il étoit alors âgé de dix à onze ans. Il fut placé chez George ou Jerrigh qui peignoit le portrait. En six années Van Achen devint bon peintre; il s'appliqua depuis à dessiner d'après Sprenger. Il voyagea en Italie et fut adressé à Venise chez un peintre

flamand nommé Gaspard Reims; et sur le seul nom d'Allemand, sans voir ses ouvrages, il le jugea très médiocre; il l'envoya chez un Italien qui brocantoit les ouvrages des artistes. Van Achen fit quelques copies qui plurent beaucoup; mais n'ayant pas perdu de vue la façon dont Gaspard l'avoit reçu, il mit tout son art à se peindre dans un miroir et se représenta riant; il envoya cette tête à Gaspard Reims, qui avoua n'avoir jamais rien vu de plus beau; il vint s'excuser de sa prévention, prit Van Achen chez lui, et conserva toute sa vie ce portrait. Van Achen quitta Venise et fut à Rome; son premier ouvrage dans cette grande ville fut la *Naissance de J. C.* pour l'église des jésuites. Ce tableau étoit peint à l'huile sur une plaque de plomb. Ce peintre fit encore son portrait: il tient en riant une coupe de vin; on voit près de lui une femme, nommée Mandone Venusta, fort connue, qui jouoit du luth. On regarde ce tableau comme le plus beau qu'il ait fait. De Rome il alla à Florence, où il fit le portrait de Madona Laura, qui excelloit dans la poésie. On a de ce peintre une grande quantité de tableaux précieux.

* ACHENWALL (Godefroi), né le 20 octobre 1719 à Elbing en Prusse. Après avoir fait ses études à Iéna, il alla à Leipzig; il enseigna à Marburg l'histoire, la statistique, le droit public et la diplomatie. C'est lui et Eberhard Otto, qui, les premiers, réduisirent la statistique en science. Parmi ses nombreux écrits, et qui sont justement estimés, nous citerons les suivans, I. *Constitution des royaumes et états d'Europe.* II. *Elementa juris naturæ.* — Ces ouvrages eurent, en peu de temps, jusqu'à six éditions.

ACHÉRON (Mytholog.), fils du Soleil et de la Terre. Il fut changé en fleuve, et précipité dans les enfers pour avoir fourni de l'eau aux Titans lorsqu'ils déclarèrent la guerre à Jupiter. Dès ce moment, ses eaux devinrent bourbeuses et amères; et c'est un des fleuves que les ombres passent sans retour.

† ACHÉRY (dom Luc d'), né à St-Quentin en Picardie l'an 1609, fit profession dans la congrégation de Saint-Maur, et s'y rendit recommandable par un profond savoir, joint à une piété douce. Son soin principal, après ses premières études, fut de déterrer toutes les pièces de l'antiquité qui pouvoient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Parmi les morceaux précieux qu'il a tirés de l'obscurité, on distingue sur-tout son *Veterum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maximè benedictorum, latuerant, spicilegium*, 13 volumes in-4°, dont le premier a paru en 1655, et le treizième en 1677, réimprimé en 1723, par les soins de de La Barre, en 3 volumes in-f°. La première édition sera toujours recherchée, parce que de La Barre a supprimé un grand nombre de passages qui se trouvent dans les préfaces de d'Achéry, et qui sont curieux: il est vrai qu'il y a plus d'ordre dans la seconde édition. En général, cet ouvrage est une collection où l'on trouve beaucoup d'Histoires, de Chroniques, de Vies de Saints, d'Actes, de Chartes, de Lettres qui n'avoient pas encore vu le jour. Il orna ce recueil fait avec choix, de préfaces pleines d'érudition. On lui doit encore, I. L'*Epître* attribuée à saint Barnabé, imprimée en 1645. II. Les *Œuvres de Laufranc*, en 1648, in-f°. III. Celles de *Guibert*, abbé de Nogent, in-f°, en 1651. IV. *Regula solitariorum*, 1653, in-12. V. Un *Catalogue* in-4° des *Ouvrages ascétiques des Pères*, en 1648 et

1671, Paris, in-4°. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés, le 29 avril 1685, âgé de 76 ans, avec la consolation d'avoir consacré toute sa vie à la retraite et à l'étude. Ce savant religieux ne connut l'antiquité que pour en mieux imiter les vertus. Plusieurs personnes pieuses se mirent sous sa conduite, et beaucoup de savans eurent recours à ses lumières : il sanctifia les premiers, et éclaira les autres.

ACHIAB, neveu d'Hérode-le-Grand. Pendant la maladie de son oncle, il empêcha la reine Alexandra, mère de Mariamne, de s'emparer d'une des forteresses de Jérusalem, dont il étoit gouverneur, en faisant avertir à propos le roi de ce qui se tramoit. Il sauva plusieurs fois la vie à son oncle. Un jour entre autres ce prince demanda une pomme et un couteau pour la peler; mais Achiab, s'étant aperçu que c'étoit pour se percer le sein, lui arracha le couteau, et prévint l'exécution de ce suicide.

† ACHILLAS, général de l'armée du roi Ptolémée, à qui ce prince ingrat donna l'ordre de tuer Pompée auquel il avoit les plus grandes obligations, et qui venoit chercher un asile à sa cour.

ACHILLE, fils de Pélée, roi de Phthiotide en Thessalie, et de Thétis, naquit à Phthie, capitale du pays. Sa mère le plongea dans le Styx pour le rendre invulnérable. Il le fut par tout le corps, excepté au talon par lequel elle le tenoit en le plongeant. On le mit sous la discipline du centaure Chiron, qui le nourrit de moelle de lions, d'ours, de tigres, et de plusieurs autres bêtes sauvages. Sa mère, ayant su de Calchas qu'il périroit devant Troie, et qu'on ne prendroit jamais cette ville sans lui, l'envoya à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros, en habit de fille, sous le nom de Phyrra. Ce déguisement lui donna la facilité d'approcher du beau sexe, et il en profita : il se fit connoître à Déidamie, fille de Lycomède, l'épousa secrètement, et en eut Pyrrhus. Lorsque les Grecs s'assemblèrent pour aller assiéger Troie, Calchas leur indiqua le lieu de sa retraite. Ils y députèrent Ulysse, qui se déguisa en marchand, et en présentant aux dames de la cour de Lycomède des bijoux et des armes, il reconnut ce jeune prince à l'empressement qu'il marqua pour les armes, et l'emmena avec lui au siège de Troie. Achille fut le premier héros de la Grèce, et devint la terreur de tous ses ennemis. Pendant le siège, Agamemnon lui enleva une captive appelée Briséis : cette perte l'irrita tellement, qu'il se retira dans sa tente et ne voulut plus combattre. Tant que dura sa retraite, les Troyens eurent toujours l'avantage ; mais Patrocle, son ami, ayant été tué par Hector, il reprit les armes, retourna au combat, et vengea sa mort par celle de son meurtrier, qu'il traîna trois fois, attaché par les pieds à son char, autour des murailles de Troie, et du tombeau de Patrocle. Il le rendit ensuite aux larmes de Priam. Ayant conçu de la passion pour Polyxène, fille de ce roi, il la demanda en mariage, et lorsqu'il alloit l'épouser, Pâris lui décocha à l'endroit fatal une flèche que conduisit Apollon. Le héros mourut de cette blessure. Les Grecs lui élevèrent un tombeau sur le promontoire de Sigée; ce fut là que Pyrrhus, son fils, lui immola Polyxène. Quelques-uns prétendent que Thétis lui avoit proposé dans son enfance, ou de vivre longtemps sans gloire, ou de mourir jeune et chargé d'honneurs, et qu'il prit le dernier parti. Alexandre-le-Grand honora son tombeau d'une couronne. « O heureux Achille (s'é-

cria-t-il), d'avoir trouvé pendant ta vie un ami comme Patrocle, et après ta mort un poëte comme Homère ! » Achille aimoit les beaux-arts autant que l'art nécessaire et funeste de la guerre. Il excelloit dans la musique, la poésie et la médecine. Drelincourt a publié dans le 16e siècle un ouvrage intitulé *Homericus Achilles*, dans lequel il a rassemblé tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus curieux sur ce héros.

ACHILLÉE (L. Elpidius Achillæus), général romain en Egypte sous Dioclétien, se fit reconnoître empereur à Alexandrie l'an 292, et se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien se mit enfin en marche avec une armée formidable, et le tyran, ayant été défait, se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en homme désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien irrité se livra à toutes les fureurs de la vengeance. Achillée fut condamné à être dévoré par les lions; Alexandrie éprouva toutes les horreurs du pillage, et le reste de l'Egypte fut abandonné aux proscriptions et aux meurtres.

ACHILLES TATIUS. *Voyez* TATIUS.

† I. ACHILLINI (Alexandre), natif de Bologne, philosophe et médecin, professa ces deux sciences avec beaucoup d'éclat. Toute l'Europe lui envoyoit des écoliers. Il mourut dans sa patrie, en 1512, avec le surnom fastueux de *Grand philosophe*, après avoir fait imprimer différens ouvrages d'anatomie et de médecine. On lui attribue la découverte du marteau et de l'enclume; de deux ossemens de l'organe de l'ouïe. Il adopta les sentimens d'Averroës, et fut le rival de Pomponace. Ces deux philosophes se décrioient mutuellement, suivant l'usage établi depuis longtemps parmi les doctes; mais dans les disputes, Pomponace avoit toujours le dessus, parce qu'il savoit mêler à ses argumens des plaisanteries qui divertissoient les spectateurs. D'ailleurs, Achillini s'avilissoit à leurs yeux, par la manière singulière et négligée dont il étoit habillé. Ses ouvrages furent recueillis, in-folio, à Venise, en 1545. Ce volume n'est recherché que pour faire suite aux *Œuvres de Pomponace*, 1525, in-fol. *Voy.* COCLÈS.

† II. ACHILLINI (Jean-Philothée), parent et compatriote du précédent, est auteur d'un poëme intitulé *Il Viridario*, où l'on trouve l'éloge de plusieurs littérateurs italiens, et quelques leçons de philosophie morale; il fut imprimé à Bologne, en 1513, in-4°.

† III. ACHILLINI (Claude), petit-neveu d'Alexandre, né à Bologne en 1574, et mort en 1640, fut un homme très-savant en philosophie, en médecine, en théologie, et particulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années, avec une grande réputation, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, et en dernier lieu à Bologne, sa patrie. Sa vaste érudition étoit si admirée, que, de son vivant même, on plaça dans les écoles publiques une inscription à sa gloire. Les papes et les cardinaux lui donnèrent de grandes espérances de fortune, qui ne se réalisèrent point. Achillini tint une place distinguée parmi les poëtes de son temps. Ami et partisan déclaré du cavalier Marini, il chercha à se former sur ce modèle, et il y réussit; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores, d'enflure et de pointes, qui s'étoit emparé de la poésie italienne dans le dernier siècle. Le *Sonnet* qu'il fit à l'occasion des conquêtes

de Louis XIII en Piémont, lui obtint, dit-on, du cardinal de Richelieu, une chaîne d'or de la valeur de mille écus. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés sans récompense. Il a donné *Collettanee grecè, latinè, è vulgari, per diversi auctori moderni, etc., in uno corpo redutte*, Bologna 1504, in-8°. Ses *Poésies* parurent à Bologne en 1632, in-4°. On ajouta à ses vers quelques ouvrages de prose, et on les publia sous le titre de *Rime è Prose*, à Venise, 1662, in-12.

ACHILLIUS. *Voyez* AQUILLIUS, n° III.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc. Pendant la révolte d'Absalon, il résolut, avec son frère Jonathas, d'aller informer David qui fuyoit des résolutions qu'on prenoit contre lui. Absalon, ayant découvert leur dessein, les fit poursuivre; mais étant arrivés à Bathurim, ils se cachèrent dans un puits, d'où ils sortirent lorsque ceux qui les cherchoient s'en furent retournés. Ils arrivèrent heureusement au camp de David. Achimaas épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon.

ACHIMÉLECH, grand-pontife des juifs, donna à David les pains de proposition et l'épée de Goliath. Saül, jaloux de ce prince, eut la cruauté de faire mourir le grand-prêtre avec quatre-vingt-cinq hommes de sa tribu. Doëg l'Iduméen se chargea de ce meurtre.

ACHIOR, chef des Ammonites, déplut à Holopherne, en vantant les mœurs, les lois, le caractère des Israélites, et la protection de dieu sur ce peuple. Ce général, irrité, le fit attacher par ses gardes à un arbre près de Béthulie, dans le dessein de le punir plus sévèrement après la prise de la ville. Les Israélites le détachèrent, le menèrent à Béthulie, où, après la victoire de Judith sur Holopherne, il embrassa la religion des juifs vers l'an 705 avant J. C.

ACHIS, roi de Geth, chez lequel David, fuyant Saül, se réfugia deux fois. Il remporta la victoire où périrent Saül et ses enfans vers l'an 1055 avant J. C.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinées, petit-fils du grand-prêtre Héli, fut père d'Achias et d'Achimélech, qui furent aussi souverains pontifes. Phinées ayant été tué à la malheureuse journée où l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, Achitob succéda à Héli son aïeul.

ACHITOPHEL, après avoir été le conseiller de David, entra dans la révolte d'Absalon. Il conseilla à ce fils dénaturé d'abuser publiquement des femmes de son père. Il donna d'autres conseils qui ne furent pas suivis; et il se pendit de désespoir de les voir méprisés vers l'an 1023 avant J. C.

† I. ACHMET Ier *ou* AHMED, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet III en 1603, et mort en 1617, âgé de 30 ans, fit la guerre en Hongrie, et fut appuyé par les Hongrois auxquels la cour de Vienne refusoit la liberté de conscience. La Transylvanie, la Moldavie et la Valachie, n'implorèrent pas en vain sa protection. N'ayant plus rien à craindre en Europe, il tourna ses armes du côté de l'Asie. Il assiégea Erivan, et ayant été battu, il se détermina à vivre en paix. Il fit construire une superbe mosquée dans l'hippodrome de Constantinople; c'est un des plus beaux temples de cette capitale. L'auteur des *Lettres juives* prétend qu'il fut bâti uniquement des pierres qu'on avoit apportées des ruines de Troie.

† II. ACHMET II, empereur des

Turcs, monta sur le trône après son frère Soliman III l'an 1691. Son grand-visir, Oglu Kiuperli, perdit la bataille de Salankemen en Hongrie le 19 août de la même année, et y fut tué. Le prince Louis de Bade, général de l'armée impériale, fut vainqueur en cette journée, qui eut des suites funestes. Le changement perpétuel des ministres sous le règne d'Achmet II jeta une telle confusion dans les affaires de l'état, que tout lui réussit mal. Les Impériaux et les Vénitiens désolèrent les provinces, et firent diverses conquêtes sur les Turcs. Il mourut en 1695, avec la réputation d'un prince indolent, mais aimable. Il étoit d'une humeur gaie, bon poëte, musicien, et jouoit très-bien de plusieurs instrumens.

† III. ACHMET III, fils de Mahomet IV, fut nommé empereur en 1703, après la déposition de son frère Mustapha II. Les séditieux qui l'avoient élevé à l'empire l'obligèrent d'éloigner la sultane sa mère, qui leur étoit suspecte. Il leur obéit d'abord; mais, las de dépendre de ceux qui lui avoient donné la couronne, il les fit tous périr successivement, de peur qu'ils ne tentassent de la lui ravir. Dès qu'il se vit affermi sur le trône, il s'occupa d'amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer la monnoie et mettre de nouveaux impôts; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, par la crainte d'un soulèvement. Charles XII, vaincu à Pultava, chercha un asile auprès d'Achmet, et en fut reçu avec beaucoup d'humanité. Le sultan fit la guerre aux Russes, aux Persans et à la république de Venise, à laquelle il enleva la Morée. Une paix solide termina, en 1711, ses différens avec le czar Pierre. Moins heureux dans son expédition contre l'empereur d'Allemagne, il fut battu en Hongrie par le prince Eugène. La paix ayant été conclue avec l'Empire, il se préparoit à tourner ses armes contre les Persans, lorsqu'une révolte occasionnée par un fanatique le renversa du trône en 1730, et y plaça son neveu Mahomet V. Ce prince étoit en prison quand on lui apporta la couronne. Achmet fut enfermé dans la même retraite, après avoir donné les avis suivans à son neveu : « Souvenez-vous que votre père ne perdit le sceptre que pour avoir eu une complaisance trop aveugle pour le mufti Feizula-Effendi; et que je ne le perds moi-même que par mon excès de confiance en Ibrahim Bacha, mon visir. Profitez de ces exemples. Si j'avois toujours suivi mon ancienne politique, de ne laisser jamais trop long-temps mes ministres en place, ou de leur faire rendre souvent un compte exact des affaires de l'empire, j'eusse peut-être fini mon règne aussi glorieusement que je l'ai commencé. » Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 23 juin 1736, âgé de 74 ans.

IV. ACHMET-GEDUC *ou* ACOMAT, né dans l'Albanie, fut un des plus grands généraux de l'empire ottoman. Il prit Otrante en 1480, et quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône. Zizim, frère de Bajazet, légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avoit à Achmet, le fit assassiner quelque temps après, ou, selon quelques historiens, l'assassina lui-même dans un festin.

V. ACHMET-BACHA, l'un des généraux de Soliman-le-Magnifique, fut celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes. Envoyé l'an 1524 en Egypte pour y étouffer une rébellion, et pour en prendre le

gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'adresse. Il gagna les cœurs et les esprits, et dès qu'il vit son autorité affermie, il prit le titre et les ornemens de souverain. Soliman, informé de la rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim, aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet, qui fut étouffé dans un bain. Sa tête fut envoyée au Grand-Seigneur.

VI. ACHMET, auteur arabe, fils de Seirim, a fait un ouvrage absurde sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Egyptiens. Cet ouvrage, dont l'original arabe est perdu, fut traduit par un auteur chrétien du 9[e] siècle, et a été publié en grec et en latin, avec *Artémidore*, par Rigault, en 1603, in-4°.

†ACIDALIUS (Valens), né à Wistock dans la marche de Brandebourg en 1567, brilla dans diverses académies d'Allemagne et d'Italie, et se fixa à Breslaw en Silésie, où il embrassa la religion catholique. Son grand travail altéra sa santé, et il mourut d'une fièvre chaude en 1595. Sa grande jeunesse ne l'avoit pas empêché de publier de savantes *Notes sur Tacite, Velleïus-Paterculus* et *Quinte-Curce*. On a encore de lui un *Commentaire sur Plaute* et des *Poésies latines*, à Francfort, 1612, in-8°. On lui a faussement attribué une *Dissertation* qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Disputatio perjucunda, mulieres non esse homines*, 1644, in-12. Il est aisé de voir que c'est un pur badinage; mais des savans d'Allemagne y ont vu un dessein formé de se moquer de la manière dont les sociniens interprètent l'Ecriture-Sainte. J. Christoph. Leuschner, publia en 1757, à Leipsig, une dissertation *de Val. Acidalii vitâ, moribus et scriptis*, in-8°, où il prétend prouver qu'effectivement Acidalius n'est point auteur de cet écrit. De Querlon l'a traduite sous le titre de *Problème sur les femmes*, Amsterd. 1744, in-12. Des dames reprochèrent un jour à Acidalius, qu'elles croyoient auteur de cette dissertation, de les avoir exclues de la classe des hommes; *c'est que vous êtes, mesdames*, leur répondit-il, *de celle des anges*. Voy. GEDICCUS.

I. ACILIUS (Caïus), vaillant soldat de l'armée de Jules-César, se signala dans un combat naval près de Marseille. Ayant porté la main droite sur un des vaisseaux des ennemis, qui la lui coupèrent, il imita le fameux Cynégire, soldat athénien; et, s'élançant de la gauche sur le tillac, il fit reculer tous ceux qui osèrent se présenter devant lui.

II. ACILIUS. *Voyez* AQUILLIUS, n° III.

†III. ACILIUS GLABRIO, partagea avec Pison l'honneur du consulat. De son temps, l'esprit de brigue étoit si répandu à Rome qu'on ne voyoit plus dans les emplois publics que des intrigans. Le tribun Cornelius, fatigué de cet abus, alloit proposer une peine capitale contre quiconque solliciteroit les suffrages, Acilius Glabrio le prévint, et fit adopter par le sénat et par le peuple une loi moins sévère, qui arrêta le mal, sans inspirer trop de terreur, et qui de son nom fut appelée la loi Acilia. Cette loi condamnoit quiconque avoit été convaincu d'avoir brigué une magistrature à une forte amende, et à ne pouvoir plus être admis dans l'ordre des sénateurs, ni dans aucune place importante à la nomination du peuple.

IV. ACILIUS GLABRIO, consul sous Domitien, l'an de J. C. 91, avec Marcus Ulpius Trajan, depuis

empereur, fut forcé par Domitien de descendre dans l'amphithéâtre, pour y combattre des bêtes féroces. Il eut le bonheur de tuer un lion des plus grands, sans en avoir été blessé; mais cette adresse lui devint funeste. La jalousie qu'en conçut l'empereur le porta à bannir Acilius Glabrio sous un autre prétexte. Il le fit même mourir quatre ans après, comme coupable d'avoir voulu troubler l'état. *Voy.* ANTIOCHUS, n° III.

† I. ACINDYNUS (Septimius), consul romain l'an 340 de J. C., est connu par un trait singulier auquel il donna occasion. Etant gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payoit pas les impôts, et le menaça de le faire pendre s'il ne s'acquittoit pas à un jour marqué. Un très-riche particulier offrit à la femme du prisonnier, pour prix de ses faveurs, la somme due au créancier. Elle consulta son mari, qui, plus ennuyé de sa prison que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté aux dépens de sa vertu. Le libertin, après en avoir reçu le sacrifice, donna à cette femme une bourse où il n'y avoit que de la terre. Acindynus, instruit de cette fourberie, condamna cet avare débauché à payer au fisc la somme due par le prisonnier, et adjugea à son épouse le champ d'où il avoit tiré la terre qui remplissoit cette bourse. Saint Augustin, qui nous a transmis ce trait d'histoire, a été accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme et le consentement du mari : il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle que si elle eût été commise par débauche.

† II. ACINDYNUS, moine grec qui florissoit au 15e siècle, est auteur d'un traité, *De essentiâ et operatione Dei*, Ingolstad, en 1616, in-4° en grec et en latin; et d'un *Traité contre Palamas*, qui soutenoit que la lumière qui avoit paru sur le Thabor étoit incréée, 1652.

† ACIS (Mitholog.), fils de Faune, rendit Galathée infidèle au géant Polyphème. Ce cyclope, l'ayant un jour surpris avec sa maîtresse, l'écrasa sous un rocher qu'il lui jeta; mais la nymphe, pénétrée de douleur, changea son sang en un fleuve, appelée depuis Acis. Ce fleuve a sa source au pied du mont Etna, et se nomme aujourd'hui Iaci.

ACMÉ, jeune juive, confidente de Livie, femme d'Auguste, fut punie de mort pour avoir contrefait l'écriture de l'impératrice dans l'intention de servir Antipater contre sa tante Salomé. Catulle célèbre dans ses vers les graces d'une autre Acmé, amante de Septimius.

*ACOLUTHE (André), né à Bernstad l'an 1654, étoit très-savant dans les langues anciennes et modernes. Dès l'âge de six ans il savoit l'hébreu, au point de pouvoir le parler. Il apprit aussi les autres langues orientales, telles que l'arménien, l'éthiopien, le cophte et le turc. Il fut professeur de théologie au gymnase de Breslaw, et mourut le 4 novembre 1704. Parmi ses écrits, nous rappelerons les suivans, I. Une édition du *Coran* en quatre langues, avec une traduction, sous le titre : *τετραπλα alcoranica, sive specimen Alcorani quadrilinguis Arabicis, Persicis, Turcicis, Latinis*, Berlin, 1701, in-fol. II. *Obadja armenus*, Leips. 1680, in-4. Cet ouvrage est le premier qu'on ait imprimé en Allemagne avec des caractères arméniens.

ACOMAT. *Voy.* ACHMET, n° IV.

ACOMINATOS. *V.* NICETAS.

ACONCE. Ce jeune homme d'une beauté singulière aima passionnément Œdippe, qui ne voulut point l'écouter. Ayant perdu toute espérance de l'épouser, il grava sur une boule ces mots : « Je jure par Diane,

ACONCE, de n'être jamais qu'à vous....... » Œdippe, aux pieds de laquelle il avoit laissé tomber cette boule, la ramassa, lut cet écrit sans y penser, et s'engagea de même. Toutes les fois qu'elle vouloit se marier, elle étoit attaquée d'une fièvre violente; et croyant que c'étoit une punition des dieux, elle donna son cœur et sa main à Aconce.

† ACONCIO (Jacques), né à Trente au commencement du 16ᵉ siècle, se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte et théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et se retira en Angleterre. Il y fut protégé par la reine Elisabeth, qui voulut bien accepter la dédicace de son livre impie, *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, etc. Libri VIII*, Basileæ, 1565, et 1610, in-8°. Cet ouvrage, traduit en français, Basle, 1565, in-4° (édition estimée), et Delft, 1611 et 1624, in-8°, fut loué par quelques protestans, et blâmé par d'autres. Selden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène : *Ubi benè, nil melius; ubi malè, nemo pejus*. Le but de l'auteur étoit de réduire à un très petit nombre les dogmes nécessaires de la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. Le but étoit bon, le titre seul de l'ouvrage est ridicule. Comme il n'adoptoit pas tous les principes de Calvin, les disciples de ce sectaire l'accusèrent de tolérantisme comme d'un crime; mais il leur répondit comme Jésus-Christ à ses disciples : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes. » Du reste, son livre est écrit avec méthode et d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Aconcio mourut en Angleterre; il vivoit encore en 1566. Son *Traité des stratagèmes de Satan* fut réimprimé à Amsterdam, 1674, in-8°. On trouve à la suite deux traités; l'un, *de la méthode d'étudier*; l'autre, *de la manière de faire des livres* : ouvrage inutile à ceux à qui la nature n'a pas donné ce talent, et peu utile à ceux qui l'ont. La pénétration d'Aconcio lui avoit fait prévoir qu'on alloit passer à un siècle plus éclairé que le sien, et l'événement a justifié sa conjecture.

† I. ACOSTA (Joseph d'), provincial des jésuites au Pérou, né à Medina-del-Campo, mourut à Salamanque en 1600, âgé d'environ 60 ans. Il donna en espagnol I. l'*Histoire naturelle et morale des Indes*, Séville, 1590, in-4°; Barcelone, 1591, in-8°; et Madrid, 1608, in-4°. La traduction française est de 1598, in-8°, et 1606, in-8°. Elle a encore été traduite en français par Regnault Cauxois, Paris, 1600, in-8°. Robertson et les autres auteurs qui ont fait l'Histoire de l'Amérique la citent souvent. On a encore de lui, II. Un traité *De procurandâ Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8°, qui peut être utile aux missionnaires. III. Un traité en latin *sur la manière d'interpréter l'Ecriture*, qu'on trouve à la suite des commentaires de Menochius. IV. *De Christo revelato*, à Rome, 1590, in-4°. Il travailla long-temps et avec succès à la conversion des Indiens.

II. ACOSTA (Gabriel d'), chanoine et professeur de théologie à Coïmbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament, Lyon, 1641, in-fol.

† III. ACOSTA (Uriel), d'abord chrétien, puis matérialiste, ensuite juif, étoit fils d'un gentilhomme portugais. Cet homme, né avec une de ces imaginations ardentes qui

mènent à la démence ou au génie, au lieu de se borner à pratiquer l'Evangile, voulut le soumettre à son examen, et il tomba dans le matérialisme. Accablé de doutes dans le christianisme, et de remords dans sa nouvelle opinion, il crut mettre fin à ses peines en se faisant circoncire. Les juifs d'Amsterdam l'unirent à eux par ce lien; mais à peine l'opération étoit faite, qu'il lui fut aussi difficile de se soumettre aux observances de l'ancienne loi, qu'il le lui avoit été de plier sa raison aux dogmes de la nouvelle. Il ne put garder le silence, et se fit excommunier par la synagogue. Il publia un livre pour démontrer qu'il falloit rejeter les rites et les traditions des pharisiens, pour s'attacher aux sadducéens, dont il avoit embrassé les dogmes. Il s'étoit persuadé que les peines et les récompenses de l'ancienne loi ne regardoient que cette vie; et il croyoit le prouver par quelques passages du Pentateuque qu'il interprétoit à sa manière. Les juifs le firent passer pour un athée, et un médecin de cette nation réfuta son système. Acosta publia alors son *Examen traditionum pharisaïcarum ad legem scriptam*: livre dans lequel il attaque l'immortalité de l'ame, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis ni de l'enfer. Les juifs lui répondirent d'abord à coups de pierres, ensuite en le faisant emprisonner. La liberté lui fut rendue, en payant une amende. Acosta crut alors devoir cacher ses erreurs, qui lui attiroient des persécutions; et pensant que toutes les religions étoient indifférentes, il rentra dans celle des juifs. La loi de Moïse n'étoit, selon lui, qu'une pure fiction des hommes, et non pas l'ouvrage de dieu : il ne la suivoit qu'en public. On l'accusa de ne point observer les autres préceptes judaïques, ni dans les repas, ni sur d'autres points aussi importans; ce fut la source d'une nouvelle persécution. La synagogue l'excommunia de nouveau, et lui imposa une rude pénitence. Il fut fouetté par le maître-chantre d'Amsterdam, ensuite absous par le prédicateur de l'assemblée, et foulé aux pieds par son auditoire, suivant les rites hébraïques. Ce qu'il croyoit et ce qu'il ne croyoit pas, ne servant qu'à l'inquiéter, il mit fin à toutes ses variations, en se tuant vers l'an 1640.

IV. ACOSTA. *Voyez* Costa *et* Carvalho.

ACRAGAS, célèbre sculpteur grec, gravant sur l'or et sur l'argent. Pline cite des coupes qui se voyoient dans le temple de Bacchus à Rhodes, où cet artiste avoit gravé des chasses, des bacchantes et des centaures.

† ACRISE (Myth.), roi d'Argos, apprit de l'oracle qu'un de ses petits-fils le tueroit un jour. Pour prévenir ce malheur, il enferma Danaé, sa fille unique, dans une tour d'airain : mais Jupiter, dont cette clôture irrita la passion, descendit en pluie d'or dans la tour. Acrise, instruit de la grossesse de sa fille, la fit exposer dans une petite barque sur la mer. Un pêcheur, qui vit flotter ce coffre sur la côte de l'Apulie, le prit; et l'ayant ouvert, il y trouva Danaé accouchée d'un fils qui fut appelé Persée. Au bruit de cette merveille, la princesse fut conduite au roi Pilumnus qui l'épousa. Lorsque Persée fut en âge de porter les armes, il entreprit son expédition contre les Gorgons, et après avoir tranché la tête de Méduse, il alla à Argos, où il changea le roi Acrise en pierre. (*Vig. Æneid. L.* 7.) Ovide parle d'un autre Acrise, fils de Jupiter et père de Latote; mais on croit qu'il se trompe, et qu'il s'appeloit Arcesius.

† I. ACRON, roi des Céciniens

peuples voisins de Rome, ayant pris les armes contre les Romains après le rapt des Sabines, se mit en campagne pour ravager leurs terres. Romulus sortit aussitôt à sa rencontre, livra bataille aux Céciniens, les mit en fuite, et, après avoir tué leur roi Acron, revint chargé de dépouilles opimes, qu'il consacra le premier à Jupiter, surnommé Férétrien.

II. ACRON *ou* AGRON, médecin d'Agrigente, qui vivoit vers l'an 473 avant J. C., fit allumer le premier de grands feux pour purifier l'air avec des parfums, et mettre fin à la peste qui affligeoit Athènes. Selon lui, le meilleur médecin étoit celui qui raisonnoit le moins. On croit qu'il fut le chef de l'empirisme.

*III. ACRON *ou* ACRO (Helénius), scoliaste, vivoit du 7e au 8e siècle ; il a laissé des notes qu'on trouve dans *Quinti Horatii Flacc. Oper.*, in-fol. S. D. Goth. (attribué aux presses de George Laver) ainsi que dans l'édition de Bâle, 1555, in-fol. et 1527, in-8°.

† I. ACRONIUS (Jean), né à Actium, village du quartier de Zévennwolde en Frise, qui lui a probablement donné son nom, professa la médecine et les mathématiques à Bâle, et mourut dans cette ville en 1563. On a de lui des *Traités sur le mouvement de la terre, sur la sphère, etc.*

* II. ACRONIUS (Ruardus), Frison de naissance, donna en 1601 à Schiédam, où il exerçoit le ministère évangélique, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le titre de *Enarrationes catecheticæ*, vol. in-4°. On a aussi de lui une réfutation de l'ouvrage d'Uitenbogaar sur le pouvoir des magistrats temporels dans les affaires ecclésiastiques. Il se signala par le zèle de son orthodoxie dans les disputes avec les remontrans. — Mais ce zèle étoit bien plus fougueux et plus remuant encore dans Jean, son frère, pasteur à Harlem, de qui nous avons un ouvrage sur le *Droit du patronage*, publié en 1627.

† III. ACRONIUS *ou* ACRON (Jean), docteur et pasteur luthérien, mort en 1627, à l'âge de 62 ans, auteur, à ce que l'on croit, de *Elenchus orthodoxus Pseudo-Religionis Romano-Catholicæ*, Deventer, 1615, in-4° : ouvrage d'un fanatique turbulent.

† ACROPOLITE (George), l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, naquit à Constantinople en 1220. Il eut l'emploi de logothète, sorte de contrôleur général des finances, à la cour de Michel Paléologue ; ce qui lui a fait donner le nom de *Logothète*, sous lequel il est très connu. Elève à la cour de Jean Ducas, il fut nommé ambassadeur pour conclure la paix avec Michel d'Épire, et ensuite l'un des juges de Michel Comnène, soupçonné d'une conspiration. Théodore Lascaris, son élève, le fit gouverneur des provinces occidentales de son empire. Enfin Michel Paléologue l'envoya comme ambassadeur auprès de Constantin, prince de Bulgarie, et le chargea de diverses négociations importantes. Son *Histoire*, découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614 ; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-fol., est fort supérieure et très rare. Cet ouvrage, qui est d'autant plus exact, que l'auteur a écrit ce qui s'est passé sous ses yeux, commence où finit Nicétas, et comprend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs français en 1261. Leo Allatius et Douza ont commenté cet historien. Acropolite cultiva les mathématiques avec succès, et les enseigna à Théodore Lascaris. Il eut un fils, appelé Constantin, comme lui grand-logothète de Constanti-

nople, à qui nous devons les *Vies* de quelques saints, et d'autres ouvrages peu considérables.

ACTÉON (Mythol.), fils d'Eristée et d'Autonoé, étoit un grand chasseur. Un jour s'étant arrêté dans la vallée de Gargaphie en Béotie, près d'une belle fontaine où Diane se baignoit avec ses nymphes, la déesse, irritée de ce qu'il l'avoit surprise dans le bain, le changea en cerf, et aussitôt il fut mis en pièces par ses chiens.

I. ACTIUS. *Voyez les* ACCIUS *et* NAVIUS.

II. ACTIUS *ou* Azzo VISCONTI succéda en 1339 à Galéas I, son père, dans la principauté de Milan. Marc, son oncle, forma le projet de le déposséder de cette souveraineté; mais son complot ayant été découvert, il fut pris et étranglé. Léodrisius fit une semblable tentative, qui ne fut pas plus heureuse. Actius battit les troupes qu'on avoit levées contre lui; et, animé par ses succès, il déclara la guerre à Mastinus Scaliger, et lui enleva le Bressan. Il mourut âgé de 39 ans, après en avoir gouverné seize, pendant lesquels il agrandit et embellit la ville de Milan.

† ACTON, évêque de Verceil en 945, a laissé divers ouvrages, I. Un *Capitulaire* en cent articles, qui fait partie de la compilation de d'Achery. II. *Polypoticon*: c'est un abrégé de philosophie morale. III. Des *Lettres*, des *Discours*, des *Commentaires*. Ces diverses œuvres ont été recueillies en 1768 par Baronzio, Verceil, 2 vol. in-fol.

ACTOR (Mytholog.), compagnon d'Hercule, dans la guerre contre les Amazones, où il fut blessé : il mourut de ses blessures en retournant en son pays. Virgile (*Æneïd. L.* 12), parle d'un autre ACTOR du pays des Auruuces en Italie. Et Ovide appelle Patrocle ACTORIDES, parce qu'il étoit petit-fils d'ACTOR.

† ACTUARIUS (*Johannes*), médecin grec, qui donna le premier, dans le 14e siècle, sous Andronic Paléologue, l'analyse des purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, etc. Henri Etienne publia, en 1567, une édition de ses ouvrages in-fol. traduits par différens auteurs, dans l'édition de *Medicæ artis principes*. Ce médecin avoit beaucoup de goût pour les systèmes et pour la médecine raisonnée. Il joignoit cependant l'expérience à la théorie. Son traité *de Diætâ*, qui renferme de bons principes, fut publié par Fischer, Leipsig, 1774, in-8°, en grec et en latin.

* ACUNA (Ferdinand de), naquit à Madrid d'une famille distinguée de Portugal, vers le commencement du 16e siècle. Il prit le parti des armes sous Charles V, d'où l'on a généralement inféré qu'il dut se trouver dans toutes les affaires mémorables qui ont immortalisé cet empereur. Il mourut à Grenade vers l'an 1580. Son génie fut un des plus brillans de son temps; il ne cédoit en rien à celui de Garcilaso de La Véga, son contemporain et son ami. On a d'Acûna plusieurs écrits qui furent imprimés à Salamanque en 1591; il publia aussi, en 1552, le *Chevalier délibéré*, traduit de *Olivier de La Marche*, en excellens vers espagnols. Il usa en homme de goût des privilèges de poëte, en faisant, dans sa traduction, les changemens dont les mœurs et le caractère de son pays rendoient le texte susceptible. Il y ajouta un livre tout entier de son invention, et ce livre est considéré comme le chef-d'œuvre de l'auteur. Acûna a mérité les éloges de plusieurs poëtes célèbres, entre autres de Louis Zapata et de Lope de Vega.

† ACUNHA (Christophe d'), né en 1597 à Burgos, jésuite en 1612, missionnaire en Amérique, composa, au retour de ses missions, une relation intitulée *Nuevo Descubrimiento del gran rio de las Amazonas*, Madrid, 1641, petit in-4°. Cet ouvrage, imprimé aux frais du roi d'Espagne, a ensuite été supprimé si exactement, qu'on en connoît à peine trois ou quatre exemplaires : la cause de cette suppression fut la perte du Brésil et de la colonie du Para à l'embouchure de la rivière des Amazones, qu'éprouvèrent les Espagnols lors des révolutions de Portugal. L'Espagne craignit que cette relation ne pouvant plus lui servir ne devînt très utile aux Portugais pour s'avancer dans le pays. De Gomberville a traduit cet ouvrage en français, Amsterdam, 1725, in-12, 4 vol. ; et en anglais, Londres, 1698, in-8°.

† ACUSILAS, ACUSILAUS, ancien historien grec d'Argos, vivoit avant la guerre du Péloponnèse. Il est compté pour le second historien en prose qu'ait eu la Grèce. Cadmus de Milet fut le premier. Acusilas ayant trouvé dans un champ quelques tables d'airain chargées d'inscriptions, conçut l'idée de rassembler tous les monumens de cette espèce, pour composer l'histoire généalogique des anciennes familles, et remonter par-là jusqu'à l'arrivée des colonies étrangères qui civilisèrent la Grèce. *Voyez* Suidas *in V. Clem. Alec. Shom.* liv. 1, p. 236. Guill. Sturz a recueilli les *Fragmens* peu considérables de cet écrivain, et les a donnés à la suite de ceux de Phérécyde (*voyez* ce mot). Ils sont au nombre de trente-six, et n'occupent que neuf pages. Quelques écrivains l'ont mis au nombre des sept sages. Il est souvent cité par les anciens.

ACYNDINUS. *Voyez* ACINDYNUS.

ADA, sœur et femme d'Irée, qui avoit régné après la mort de sa sœur Artémise, étoit reine d'une partie de la Carie, province de l'Asie-Mineure. Ayant appris qu'Alexandre approchoit de ses états, elle alla au-devant de lui ; et en lui remettant les clefs de la ville d'Alinde, sa capitale, elle l'adopta pour son fils. Ce prince, non content de lui laisser son pays, y ajouta le reste de la Carie. Une autre ADA, fille d'Elon, prince héthéen, épousa Esaü, et en eut un fils nommé Eliphas.

† I. ADAD, fils de Badad, succéda à Husau dans le royaume d'Idumée. Il combattit les Madianites, qu'il défit dans une plaine qui s'appeloit *le champ de Moab ;* et où, en mémoire de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre de morts entassés les uns sur les autres.

II. ADAD, fils du roi de l'Idumée orientale, s'enfuit en Egypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminoit tous les mâles de l'Idumée. Il vint d'abord à Madian, de là à Pharan, d'où il passa en Egypte : il y fut bien reçu par Pharaon, qui lui donna un logement, lui assigna une terre, et pourvut à l'entretien de sa maison. Il gagna même tellement l'affection de ce prince, qu'il lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils.

† ADALARD *ou* ADELARD, né vers l'an 753, étoit fils du comte Bernard, petit-fils de Charles-Martel, et cousin germain de Charlemagne. Ce prince ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard fut si sensible à ce divorce, qu'il quitta la cour pour prendre l'habit religieux à Corbie. L'empereur le nomma à cette abbaye ; et lorsqu'il établit

Pépin roi d'Italie, il lui donna Adalard pour son premier ministre. Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur Louis-le-Débonnaire, s'étant révolté en 817, Wala, prince du sang, qui avoit eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à cet empereur, et fut exilé. Adalard, frère de Wala, fut enveloppé dans sa disgrace et relégué dans l'île de Héro, aujourd'hui Noirmoutiers. Il fut rétabli au bout de cinq ans dans son abbaye en 822 : l'empereur le fit même revenir à la cour. Adalard fonda en 823 la célèbre abbaye de Corwey, ou la nouvelle Corbie, en Saxe. Sa mort, arrivée le 2 janvier 826, à soixante-douze ans, causa de vifs regrets aux gens de bien et aux savans. Il possédoit les langues latine, tudesque et française. On l'appeloit l'Augustin de son temps. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits. Son principal ouvrage étoit un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais, et de toute la monarchie française.*

† I. ADALBERON, célèbre archevêque de Reims, chancelier de France, se distingua comme prélat et comme ministre sous Lothaire, Louis V et Hugues Capet. Il mourut le 5 janvier 988, après avoir comblé de bienfaits l'église et le chapitre de Reims. Il étoit fils de Geoffroi, comte d'Ardenne, d'une famille illustre. Il avoit de la noblesse dans les sentimens et de la fermeté dans le caractère. Il présida divers conciles, où il parla en évêque zélé pour la discipline et les droits de l'Église.

II. ADALBERON (Ascelin *ou* Azelin), fut ordonné évêque de Laon, l'an 977, par le précédent. Prélat ambitieux et bas courtisan, il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Arnould, archevêque de Reims, et Charles, duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avoit donné un asile dans sa ville épiscopale. Il mourut l'an 990. Il est auteur d'un *Poëme satirique* en quatre cent trente vers hexamètres, dédié au roi Robert, Paris, Dupuis, 1663, in-8°. Adrien Valois en a donné une édition en 1663, in-8°, à la suite du panégyrique de l'empereur Bérenger. On y trouve quelques traits curieux d'histoire.

ADALBERT. *V.* ALDEBERT.

I. ADALBERT (saint), évêque de Prague, porta la lumière de l'Evangile aux Bohémiens, puis aux Polonais, qui le massacrèrent le 29 avril 997. — Un autre saint du même nom fut évêque d'Ausbourg, et mourut en 921. — ADALBERT, archevêque de Magdebourg, convertit les Slaves, pénétra dans l'île de Rugen en Poméranie, y prêcha la foi, et vint mourir à Presbourg le 20 juin 981.

† II. ADALBERT, archevêque de Brême, esprit turbulent et ambitieux, devint en Danemarck l'oracle du clergé, et le ministre redouté de son souverain Suénon II. Ce prince, né avec des inclinations douces et pacifiques, étoit depuis long-temps l'époux de Gutha, dont il faisoit le bonheur, lorsqu'Adalbert vint rompre leurs nœuds, en annonçant que, comme parente du roi, Gutha ne pouvoit être son épouse. Suénon chercha d'abord à repousser l'attaque du prélat; mais vaincu par l'excommunication et la crainte, il se soumit à l'Église et renvoya son épouse en Suède l'an 1069. Adalbert, enhardi par cet acte d'autorité, crut que rien ne devoit borner sa puissance. En 1072 il assembla un concile, où il dota des monastères, réforma des usages dans le culte, et publia des lois civiles et ecclésiastiques, que son souverain fit exécuter.

ADALGISE *ou* ADELGISE, fils de Didier, roi des Lombards. Après que son père, vaincu par Charlemagne, eut perdu son état et sa liberté en 774, Adalgise s'enferma à Vérone pour la défendre contre le vainqueur de Didier. Mais ses forces étant insuffisantes, il alla implorer des secours à Constantinople. Constantin VII lui donna des troupes qui firent une descente en Calabre, où elles furent entièrement défaites par les Français. Adalgise, abandonné par son neveu le duc de Bénévent, fut fait prisonnier et mis à mort en 788.

ADALOALD, roi des Lombards, étoit âgé de 13 ans, lorsque son père Agilulfe mourut en 616. Il commença à régner sous la tutelle de Theudelinde, sa mère, qui ne pensa qu'à se maintenir en paix pendant la minorité de son fils. Après la mort de cette princesse, Adaloald, livré à de mauvais conseils, tyrannisa ses sujets, qui se vengèrent en lui suscitant des traverses. Les embarras où il se trouva troublèrent tellement sa raison, qu'il devint incapable de gouverner. Un historien du temps attribue assez mal à propos sa folie à certains parfums qu'un ambassadeur d'Héraclius lui fit respirer. Quoi qu'il en soit, les Lombards le déposèrent et mirent à sa place Ariovald, qui avoit épousé Gondeberge, sœur du roi détrôné. Le pape Honorius refusa de reconnoître le nouveau monarque, et le patrice Isaac, exarque de Ravenne, prit les armes pour rétablir Adaload; mais la mort de ce prince, en 629, rendit la paix à l'Italie. Ariovald, son successeur, ne mourut qu'environ neuf ans après, en 638. *V.* ROTHARIS.

† I. ADAM, le premier des hommes, et le père des humains, fut formé le sixième jour de la création du monde. Dieu le plaça dans le paradis terrestre, et lui défendit de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mourir. (*Quo enim die comederis ex eo, morte morieris:* Gen. 2, 17.) On ignore quelle étoit la nature du fruit défendu; le sentiment qui désigne le pommier a prévalu, quoiqu'il ne soit pas mieux fondé que les autres. On a recherché avec soin en quel endroit le paradis terrestre étoit situé, mais sans succès jusqu'à présent; et il est à présumer qu'on ne fera jamais de découverte certaine sur ce sujet. D'un très-grand nombre d'opinions qu'a fait naître cette recherche, celle du savant Huet, évêque d'Avranches, est la plus vraisemblable. (*V.* HUET.) Adam, tenté par Eve, désobéit à son créateur qui le chassa du Paradis, l'assujettit à la mort, à laquelle il n'étoit pas destiné s'il eût été obéissant, et lui promit un Messie rédempteur. Adam eut trois fils après son péché, Caïn, Abel et Seth, et plusieurs autres enfans dont l'Ecriture ne dit pas le nom. Il mourut à l'âge de neuf cent trente ans. On ne doit pas ajouter foi aux fables dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Adam; et on doit s'en tenir à ce que rapportent les livres saints. L'Ecriture ne dit rien de sa vie et de sa mort. Mais c'est avec grande raison que nous croyons, dit saint Augustin, que les deux premiers hommes ayant mené après leur péché une vie sainte, parmi les travaux et les misères dont ils étoient accablés, ont été délivrés des supplices éternels...... Le nom d'ADAMITES a été donné à plusieurs hérétiques qui, dans leurs assemblées, se mettoient nus, comme Adam et Eve l'étoient dans l'état d'innocence. La raison de cette étrange singularité étoit que, depuis la mort de Jésus-Christ, les hommes devoient être rétablis dans l'état d'innocence. Ils s'assembloient nus dans

le temple ; et s'y livroient, dit-on, à la débauche. Cette secte fut renouvelée à Anvers dans le 13ᵉ siècle par un nommé Taurmède, qui, suivi de 3,000 soldats, enlevoit les filles et les femmes, et donnoit des noms spirituels à ses infamies. Un Flamand, nommé Picard, l'apporta en Bohême dans le 15ᵉ siècle (*voy.* PICARD). Elle passa de là en Pologne où l'on prétend qu'elle subsiste encore. (*Voy.* PRODICUS.) Quant aux Pré-Adamites, *voy.* PEYRÈRE.

† II. ADAM DE BRÊME (maître), chanoine dans sa patrie, vivoit en 1077. On a de lui, I. *Historiæ ecclesiasticæ Bremensis, libri* 4, Hafniæ, 1759, in-4° ; Lugd. 1515, qu'il composa dans sa jeunesse. II. *Chorographia Scandinaviæ*, Holmiæ, 1615, in-8°. III. *Libellus de situ Daniæ*, Lugd. Bat. in-32, 1629. Il y traite de l'origine et de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, et, en particulier, dans les diocèses de Brême et de Hambourg, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il est encore auteur d'un petit *Traité de la situation du Danemarck*, imprimé à la suite de son *Histoire*, dont la meilleure édition est celle de Helmstad, en 1670, in-4°.

III. ADAM de SAINT-VICTOR, chanoine régulier de saint Victor-lès-Paris, mourut l'an 1177, et fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voit son épitaphe en quatorze vers, qu'il composa lui-même. Il a fait aussi quelques *Traités* de dévotion, entre autres une *prose* en l'honneur de la sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grant Marial de la Mère de vie*, Paris, 2 vol. in-4° ; le premier gothique et sans date, le second en lettres rondes et de 1539.

IV. ADAM, dit l'ECOSSAIS, parce qu'il étoit originaire de ce pays, ou *le Prémontré*, parcequ'il s'étoit fait religieux de cet ordre en 1158. Saint Norbert, instituteur des prémontrés, l'envoya en Ecosse pour y enseigner l'Ecriture sainte et la tradition. Il fut depuis tiré de cet emploi, pour être fait évêque de Whithern, et mourut en 1180. Ses œuvres ont été imprimées en partie en 1518 ; mais l'édition la plus complète est celle d'Anvers, 1659, in-fol.

† V. ADAM D'ORLETON, né à Héréfort, devint évêque de cette ville, puis de Worchester, et enfin de Winchester. C'étoit un homme d'un caractère turbulent, qui occasionna beaucoup de troubles en Angleterre. Il mourut, l'an 1375, aveugle et fort âgé, mais peu regretté. Il fut l'auteur de cette réponse, ambiguë par le défaut de ponctuation, qui coûta la vie à Edouard II : *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*, qu'on peut expliquer de ces deux façons : « Ne tuez pas le roi Edouard, il est bon de craindre ; *ou* : « Ne craignez point de tuer le roi Edouard, c'est une bonne action. » On attribue une pareille réponse à Fairfax.

† VI. ADAM (Melchior), né en Silésie dans le 17ᵉ siècle, recteur du collége d'Heidelberg, publia les *Vies des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins allemands de son siècle et du précédent*, en 4 vol, 1615, et Francf. 1706, 2 vol. in-fol. C'est une compilation mal digérée et mal écrite.

† VII. ADAM (Jean), jésuite, né à Limoges en 1608, professeur de philosophie et prédicateur, mourut supérieur de la maison professe de Bordeaux en 1684. Il est connu par son zèle burlesque contre les nouveaux disciples de saint Augustin. Il appeloit ce père *l'Africain échauffé et le docteur bouillant*. Mais en re-

vanche, il comparoit le cardinal Mazarin à saint Jean-Baptiste et Anne d'Autriche à la Ste. Vierge. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, presque tous inconnus, I. Le *Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude*, Sedan, 1671, in-8°. II. La *Vie de saint François de Borgia* dans laquelle il n'est pas avare de miracles. III. Une *Traduction de* l'*Office de l'Eglise*, qu'il opposa aux *Heures* de Port-Royal. IV. Une *Réponse à l'écrit de Daillé contre la conversion du ministre Cottiby*; et plusieurs autres livres dont on ne parle plus. Un seigneur de la cour dit à la reine, après avoir entendu un de ses sermons : « Ce discours m'a convaincu que le P. Adam n'est pas le premier homme du monde. »

VIII. ADAM (Lambert-Sigisbert), sculpteur célèbre, né à Nanci le 10 février en 1700, mort le 13 mai 1759, membre de l'ancienne académie de Saint-Luc à Rome, et de l'académie Clémentine à Bologne, se distingua par la vigueur de son ciseau. Il fut souvent employé pour embellir les maisons royales, et il s'en acquitta avec autant de zèle que de talent. Ses principaux ouvrages sont, 1° Le *Triomphe de Neptune*. 2° *Groupe de cinq figures et de cinq animaux en plomb bronzé*, à Versailles. 3° Le *Bas-relief de la chapelle de Sainte-Adélaïde, en bronze*. 4° Le *Groupe de la Seine et de la Marne, en pierre*, à Saint-Cloud. 5° Deux *Groupes en marbre, représentant la Chasse et la Pêche*, à Berlin. 6° *Mars caressé par l'Amour*, à Bellevue. 7° Une *Statue représentant l'enthousiasme de la poésie*. 8° *Saint Jérôme, en marbre*, aux Invalides. Cette dernière statue est actuellement à Saint-Roch. Son morceau de réception à l'académie représente le *Supplice de Prométhée*, marbre que l'on admire pour le travail. Mécontent de ne pas trouver un modèle qui mît dans son pied l'expression qui convenoit à celui de sa figure de *Prométhée*, Adam fit mouler le sien, dans lequel il avoit fait passer le sentiment qui l'animoit.

† IX. ADAM (Nicolas-Sébastien), frère du précédent, naquit à Nanci en 1705, et mourut à Paris le 27 mars 1778. Professeur de l'académie de peinture et de sculpture, il excella dans ce dernier art. Le *Mausolée de la reine de Pologne*, à Nanci, fait pour madame Dubarry ; deux *Bas-reliefs* au-dessus du portail de l'Oratoire à Paris, représentant l'un la *Naissance*, l'autre l'*Agonie de J. C.* (ces deux morceaux n'existent plus); et à Saint-Cloud, une statue d'*Iris*, en marbre blanc, sont ses principaux ouvrages.

* X. ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé parce qu'il avoit enseigné dans ce quartier de la ville de Paris. Il fut chanoine de Notre-Dame vers 1145, et ensuite devint évêque de Saint-Asaph en Angleterre. En 1179 il assista au concile de Latran, où s'agissant de censurer quelques propositions tirées des écrits de Pierre Lombard, sous lequel il avoit eu le soin des écoles à Paris, il se retira avec quelques cardinaux qui avoient été disciples du même Lombard. Il étoit universel dans les sciences. Nous avons de lui un traité curieux *de l'Art de bien parler*.

* XI. ADAM. *Voyez* MANTUAN.

* XII. ADAM DE GUIENCY, poëte français du 13e siècle, a fait des *Jeux-partis* et des *Traductions*. La meilleure est celle des *Distiques de Caton*, qui se trouvent dans le manuscrit M, fonds de l'église de Paris, à la bibliothèque impériale.

* XIII. ADAM DE LE HALE *ou* DE LA HALLE, surnommé *Le Bossu*

d'Arras, parce qu'il avoit de larges épaules, florissoit en 1260; après avoir mené une vie fort dissolue, il se retira dans un couvent où il termina ses jours. Il partagea avec Rutebeuf, autre poëte contemporain, la gloire d'avoir ouvert la carrière théâtrale en France. Ses ouvrages connus sont, I. Le *Jeu de Robin et Marion* comédie mêlée de vaudevilles, manuscrit n° 7604, dont Le Grand d'Aussy (tom. I, pag. 348) a donné un extrait. II. Le *Jeu du mariage*, manuscrit, n° 2736, in-4°, fonds de la Vallière. III. Le *Jeu de la feuillée, ou le Jeu Adam*, même manuscrit (Fauchet en fait mention). IV. Des *chansons*. V. Des *jeux-partis*. VI. Des *rondeaux*. VII. Des *motets*. VIII. Ses *Adieux ou congé à la ville d'Arras*. IX. Le *Dit du roi de Sicile*.

*XIV. ADAM, savant chartreux de Londres, florissoit en 1340. On a de lui, I. *Vie de saint Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par *D.* Bernard Pez, *Biblioth. ascetica*, tome X. pag. 3. II. Deux *Traités sur les avantages de la tribulation*, Londres, 1530. III. *Scala cœli : De sumptione Eucharistiæ : Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

XV. ADAM (maître). *Voyez* Billaut.

*XVI. ADAM DE AMBERGAU, imprimeur au 15e siècle, et sans doute né à Ambergau ou Omberg, petite ville de la Haute-Bavière. On ignore le lieu où il a imprimé, cependant quelques-uns pensent que c'est à Venise qu'il a donné, en 1471, *Lactance*, *Virgile*, et en 1472, *Ciceronis orationes*. Dans les deux premiers ouvrages, il se nomme seulement Adam, et dans le troisième, Adam de Ambergau. Il faut cependant avouer que les caractères du *Cicéron* diffèrent de ceux du *Lactance* et du *Virgile*, ce qui donneroit à penser qu'il y a eu à Venise deux imprimeurs nommés Adam. Au reste, on en connoît beaucoup de ce nom, tels que Magister Adamus, qui a imprimé, en 1470, *Augustini dati elegantiæ*, in-4° ; un Doctus Adamus qui a réimprimé cet ouvrage, et qui est peut-être le même que Magister ; un Petrus Adamus Mantuus ; un Adam Rot, imprimeur à Rome, de 1471 à 1475 ; un Adam de Rotwil, imprimeur d'abord à Venise et ensuite à Aquila ; un Jean Adam de Pologne, imprimeur à Naples en 1478, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que les bibliographes ne sont point d'accord sur les imprimeurs qui ont porté le nom d'Adam, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

* XVII. ADAM (Jean), jésuite sicilien, après avoir travaillé vingt ans à la propagation du christianisme au Japon, mourut en 1633, par le cruel supplice de la fosse, qui consiste à être suspendu par les pieds à une potence, et à rester ainsi renversé la moitié du corps cachée dans une fosse.

* XVIII. ADAM (Jacques) naquit à Vendôme en 1663; après avoir fini ses études, il s'attacha au prince de Conti qui le choisit pour secrétaire de ses commandemens. Il fut nommé à l'académie française, en 1723, à la place de l'abbé Fleury. Jacques Adam eut part à la traduction de l'*Histoire universelle de J. A. de Thou*, Londres, (Paris) 1734, 16 volumes in-4°, qu'il entreprit de concert avec Ch. Le Beau, les abbés Le Mascrier, Le Duc, des Fontaines, Prévost et le père Fabre. II. Les *Mémoires de Montécuculli*, traduits en français, Amsterdam, 1734, in-12. III. La *Relation du cardinal de Tournon* (traduite de l'italien), insérée dans le tome Ier du recueil des anecdotes sur l'état de la reli-

gion de la Chine, par l'abbé Villermaules, Paris, 1733, 7 vol. in-12. Adam avoit aussi terminé une *traduction d'Athénée*. Il mourut le 12 novembre 1735.

* XIX. ADAM (N.), curé de Saint-Barthélemi, à Paris, vivoit dans le 18e siècle. On lui attribue l'ouvrage intitulé *L'Avocat du Diable, sur la légende de Grégoire VII, et la canonisation de saint Vincent de Paule*, Saint-Pourçain, 1743, 3 vol. in-12. C'est de cet ecclésiastique dont il est question, pag. 274, dans les principes de style, de M. C. T. Hérissant, Paris, 1779, in-12.

*XX. ADAM (François-Gaspard), né à Nanci en 1720, frère de Lambert Sigisbert et de Nicolas, fut sculpteur comme eux : il voyagea et s'arrêta d'abord dans le Barrois; le fruit de son travail se trouvant considérable, au lieu de venir à Paris, il alla trouver ses frères à Rome. Son aîné, l'ayant retiré de l'académie, lui apprit à travailler le marbre, en restaurant les antiques du cardinal de Polignac. Il vint ensuite à Paris, où il gagna le grand prix, sur un bas-relief représentant Tobie rendant la vue à son père. En 1742 il alla achever ses études à Rome en qualité de pensionnaire du roi, en revint cinq ans après, et partit pour la Prusse, sur la demande de Frédéric II qui lui assura un traitement avantageux. Il revint et mourut à Paris en 1759.

*XXI. ADAM (Nicolas), né à Paris en 1756, professa d'abord l'éloquence au collège de Lizieux; ensuite il fut envoyé en qualité de chargé d'affaires auprès de la république de Venise, et y résida pendant douze ans. De retour en France, il consacra tout son temps à l'étude et à la culture des lettres. On lui doit plusieurs livres élémentaires très estimés, tels que, *Manière d'apprendre une langue vivante ou morte, par le moyen de la langue française; Grammaire latine; Grammaire italienne, anglaise, allemande;* une *Traduction* d'*Horace* et de *Phèdre*, etc., etc. Cet auteur, aussi recommandable par la douceur de ses mœurs que par ses talens, est mort à Paris en 1792.

*XXII. ADAM (Jean), né au village de Pierrefitte en Basse-Normandie le 2 mai 1726, mort à Londres le 5 janvier 1795. Docteur en théologie à Caen, il professa la philosophie dans l'université de cette ville avec un grand succès. Son *Cours de philosophie*, en 5 vol. in-12, a été imprimé plusieurs fois. Il publia aussi en 1766 *Réflexions d'un logicien adressées à son professeur*, sur un ouvrage anonyme, intitulé *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie.*

*ADAMANTIUS vivoit du temps de l'empereur Honorius; il a écrit *sur la science de la physionomie*, d'après ses propres observations et les préceptes d'Aristote et de Polémon. *V.* POLÉMON.

ADAMANZIO, religieux de l'ordre des augustins, fut renommé par sa connoissance des langues orientales. Envoyé comme ambassadeur des cantons suisses catholiques au concile de Trente, il y acquit beaucoup de réputation. Grégoire XIII l'appela à Rome pour traduire et corriger le *Talmud* : il mourut pendant ce travail en 1581.

* ADAMI (Adam), suffragant de Hilderheim, et membre du congrès de Westphalie, où il stipuloit pour les abbés, abbesses, princes et princesses de l'Empire, a laissé un ouvrage curieux, sous le titre de *Arcana pacis Westphalicæ*, imprimé à Francfort en 1698, et qui a paru de nouveau à Leipzig en 1737, par les soins de Mayern, qu'on accuse d'a-

voir été en cette occasion éditeur infidèle.

ADAMITES. *V.* Adam, n° 1, Picard *et* Prodicus.

* I. ADAMS (Robert), architecte et graveur anglais, né à Londres en 1550, mort en 1591, fut intendant des bâtimens de la reine Elisabeth. Il a gravé les évènemens de la flotte espagnole, publiés par Ruyter en 1589.

* II. ADAMS (sir Thomas), lord-maire de Londres, né à Wem en Shrospshire, fut élevé à Cambridge, et ensuite placé à Londres chez un drapier. En 1609, il fut élu alderman de la cité, et en 1645 nommé lord-maire. Les républicains cherchèrent le roi dans sa maison, et se voyant trompés dans leur attente, ils conduisirent Adams à la Tour. Il envoya 11,000 liv. sterl. à Charles I dans son exil; et à l'époque de la restauration, il fut envoyé par la cité de Londres au-devant du roi, qui le fit chevalier à La Haye; et en 1661, le créa baronnet. Après sa mort, arrivée en 1667, on fit extraire de son corps une pierre du poids de vingt-cinq onces, qui est déposée au cabinet d'histoire naturelle de Cambridge. Il fonda, à Wem, sa patrie, une école et une chaire de langue arabe; lui seul fit les frais de l'impression d'un *Evangile en langue persanne*, et l'envoya en Orient.

* III. ADAMS (Thomas), élève au collège de Brazen-Nose, à Oxford, en fut renvoyé en 1662, comme non-conformiste; il devint ensuite chapelain dans le Shropshire et dans le Northumberland, et mourut en 1670. Il composa un ouvrage intitulé *Union protestante*, ou *Principes de la religion*, qu'on regarde comme très-utile.

* IV. ADAMS (Richard) fut élevé dans le même collège que le précédent; il vécut ensuite à Saint-Mildred, Bread-Street, d'où on le renvoya en 1662. Il fut un des éditeurs des ouvrages de Charnoch, et il étoit sur le point de finir les Notes sur la Bible, de Mathieu Mole, lorsqu'il mourut en 1698.

* V. ADAMS (Robert), né en Ecosse en 1728, à Kirkaldy, dans le comté de Fife, et élevé à l'université d'Edimbourg. Il passa en Italie, et à son retour, on le nomma architecte du roi, place qu'il résigna en 1768, lorsqu'il fut élu député du comté de Kinross: il donna un nouveau genre à l'architecture de son pays, et acquit beaucoup de réputation par le nombre de ses plans et l'élégance de son dessin. Il mourut à Edimbourg en 1792, tandis que la nouvelle université de cette ville et d'autres édifices s'élevoient sous sa direction: il est enterré à l'abbaye de Westminster.

ADAMSON (Patrice), né en 1536 à Perth, après avoir fait ses études en France, retourna en Ecosse où il se maria, et devint archevêque de Saint-André en 1576. Quand les presbytériens l'emportèrent sur les épiscopaux, il ne rougit pas de désavouer, par trois rétractations, tout ce qu'il avoit dit auparavant en faveur de l'épiscopat. Cette démarche humiliante le conduisit peu de temps après au tombeau, l'an 1591. Il a laissé des *Poësies latines*, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°, et un traité *de sacro pastoris officio*, à Londres, 1619, in-8°. Ses *Rétractations* avec sa *Vie* se trouvent à la suite d'*Amelvini Musæ*, 1620, in-4°.

* ADANSON (Michel), né à Aix en Provence le 7 avril 1727, fut amené à Paris à l'âge de trois ans; singulièrement organisé pour l'étude et l'application, il remporta les pre-

miers prix de poésie grecque et latine, aux collèges Ste-Barbe et du Plessis, dans un âge encore fort tendre. Ces prix étoient l'ouvrage de Pline et d'Aristote. Ces auteurs qu'il médita profondément lui révélèrent sa vocation pour les sciences, et il ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils lui montroient le but, mais que, pour y atteindre, il avoit besoin de se frayer une route; la théorie ne suffisant pas à celui qui veut non seulement connoître, mais encore approfondir: il quitta les philosophes après avoir fait, à l'âge de treize ans, de savantes notes sur leurs écrits. Il sentit la nécessité de chercher dans les *existences* les lois de la nature. Il vendit son patrimoine, et en 1748 il partit pour le Sénégal. L'année suivante, il visita les Canaries, et fit passer le résultat de ses découvertes à l'académie des sciences, qui, en 1750, l'admit au nombre de ses correspondans à l'âge de 23 ans. Dans son voyage, il avoit été guidé par des motifs qui auroient dégoûté beaucoup d'autres hommes. «*C'étoit*, disoit-il, *de tous les établissemens européens, le plus difficile à pénétrer, le plus chaud, le plus malsain, le plus dangereux, et par conséquent le moins connu.*» Ses vues consistoient à établir dans *les sciences naturelles* une *science de rapports*, et de parvenir à fixer *la définition naturelle de toutes les sciences.* Ce fut l'objet constant de toutes ses recherches; et cinq années passées au Sénégal lui procurèrent une collection immense de *remarques philosophiques, morales, économiques et politiques*, avec des observations physiques sur environ *trente mille espèces d'existences* inconnues, qui, jointes aux *trente-trois mille* qu'il connoissoit auparavant, donnent à la *philosophie naturelle universelle* une base de *soixante-trois mille espèces*, et lui-même a souvent assuré qu'il en connoissoit *quatre-vingt-dix mille.* Adanson publia ce voyage en 1757 en 1 vol. in-4°, avec une carte dans laquelle sont désignés le nombre et l'étendue des forêts, salines, lacs, étangs, etc. Il avoit conçu le plan d'une grande colonie, et apporté la plus minutieuse attention à tout ce qui étoit relatif *aux arts, au commerce, à la culture des plantes connues, et de celles qu'il avoit découvertes, aux mines d'or*, plus abondantes que celles du Mexique et du Pérou; mais de si riches observations n'eurent pour la France aucun résultat heureux, l'exécution de ses projets ne fut pas même tentée. Il fut reçu membre de l'académie des sciences en 1759. En 1762, il publia ses *Familles des plantes*, en 2 vol. in-8°. En 1767, il entreprit à ses frais le voyage de Bretagne et de Normandie, pour faire l'*Histoire naturelle de ces deux provinces*; en 1779, un autre voyage sur la plus haute montagne de l'Europe, d'où il rapporta plus de vingt mille échantillons de minéraux différens, avec les dessins de plus de douze cents lieues de cours ou développemens de montagnes. Il publia en 1773, dans le supplément de la première Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, les articles relatifs à l'*Histoire naturelle* et à la *Philosophie des sciences* sous les lettres *A*, *B*, *C*. «L'imagination la plus hardie reculeroit, dit M. Cuvier, à la lecture du plan qu'il soumit en 1774, au jugement de l'académie des sciences, et plus encore à la vue de l'amas énorme des matériaux qu'il avoit rassemblés; il ne s'agissoit plus d'appliquer sa méthode universelle à une classe, à un règne, ni même aux trois règnes de la nature, mais d'embrasser la nature entière. Les eaux, les météores, les astres, les substances chimiques, et jusques aux facultés de l'ame, aux créations de l'homme, les objets qui tiennent à la métaphysique, à la

morale, à la politique, et à tous les arts devoient y être traités. » Ce travail, presqu'aussi volumineux que l'Encyclopédie, consiste en *cent vingt volumes manuscrits*, avec *soixante-quinze mille figures*. C'est le résultat des recherches de trente années. Adanson a pu donner dans quelques écarts, mais ce sont ceux d'un homme de génie. Il seroit bien à désirer, pour le progrès des connoissances humaines, que des mains habiles fissent un examen judicieux de ces précieux manuscrits, et que le public ne fût pas privé des résultats que doivent offrir de si longs travaux. La révolution influa cruellement sur les dernières années de ce vieillard septuagénaire, et usé par une vie pénible et laborieuse. Il perdit ses places et ses pensions, son caractère déjà aigri devint plus irascible. Un jardin d'expériences, où il cultivoit cent trente espèces ou races de mûriers et plusieurs plantes rares dont il avoit perfectionné la culture, fut dévasté en peu d'heures, et il vit disparoître en un instant le fruit de cinquante ans de ses travaux. Cet évènement fut un de ceux qui influèrent davantage sur le moral et le physique d'Adanson. En vain sa femme, de laquelle il étoit séparé de biens, lui offrit tous les secours, il ne voulut rien accepter d'elle ni de personne. Le ministre Bénezech, instruit de ses pertes, lui fit une pension de six mille livres qui lui furent payées jusqu'à sa mort, et l'empereur doubla cette somme. Adanson jouit peu de temps de ce nouveau bienfait, il cessa de vivre trois mois après, le 3 août 1806. Peu de temps avant que d'expirer, il dit à un de ses amis : « Adieu, l'immortalité n'est pas de ce monde. » On doit ranger dans la classe des contes le prétendu désintéressement de deux domestiques qui, dit-on, soutinrent Adanson par le sacrifice de leurs économies et par la vente de leurs effets. Cette fable a néanmoins été répétée, malgré les réclamations des personnes qui fréquentoient ce savant naturaliste. Il est inutile de faire apercevoir qu'un homme qui jouit de cinq cents livres par mois est au-dessus du besoin, et et qu'il peut se passer de secours pareils.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendoit depuis le Liban jusqu'à l'Oronte, du midi au septentrion; David défit ce prince dans deux grandes batailles.

ADDA, (Ferdinand d') patrice de Milan, et professeur de belles-lettres à Padoue dans le 16e siècle, a laissé des *Discours* et des *Epigrammes*. Il fut un admirateur outré de l'Arétin.

* ADDINGTON (Antoine), médecin. Élevé au collège de la Trinité, il fut reçu docteur en médecine en 1744, et admis à la faculté de médecine de Londres en 1756. Il s'établit à Reading, où il exerça son art avec succès, sur-tout dans les maladies épidémiques. On lui doit un *Traité de Scorbut*, avec une *Méthode de conserver l'eau douce sur mer*, 8°. Un autre traité *sur la Mortalité parmi les bestiaux*, 8°. Un pamphlet *sur une Négociation entre le lord Chatam, et le lord Bute*, 8°.

† I. ADDISON (Lancelot), ecclésiastique, né, en 1632, à Crosby Ravensworth en Westmoreland. De l'école d'Appleby, il fut envoyé au collège de la Reine à Oxford, où il prit les degrés de maître-ès-arts. On le choisit comme un des *terræ filii* dans l'acte de 1658, mais il fut obligé de demander pardon de *ses satires* contre les hommes en place. Il quitta Oxford, et vécut retiré jusqu'à la restauration : alors il devint chapelain de la garnison de Dunkerque ; et en 1663, de celle de Tanger, d'où il revint en Angleterre en 1670, et fut nommé chapelain ordinaire de

sa majesté ; bientôt après, il obtint le bénéfice de Milston en Wiltshre, et en 1683 il obtint le décanat de Litchfield, et mourut en 1703. Parmi ses écrits on distingua, I. *Essai sur l'état présent des juifs*, principalement dans la Barbarie, contenant un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes, en anglais, Londres 1675, in-8°. II. *Description de la Barbarie occidentale*, ou *Récit abrégé des révolutions des royaume de Fez et de Maroc*, avec le détail des coutumes de ces pays, en anglais, Oxford, 1671, in-8°. Ces deux écrits prouvent que c'étoit un homme très-instruit et d'un jugement très-sain.

† II. ADDISON (Joseph), fils de Lancelot, naquit à Milston dans le Wiltshire. Il reçut sa première éducation dans divers collèges ; et ce fut dans celui de Litchfield que se forma entre lui et Stéele cette amitié qui les unit pendant toute leur vie. Dans celui de la Madeleine se développèrent à la fois son génie et son amour pour la littérature grecque et latine. Boileau, dont les éloges ne sont pas suspects, lui disoit à lui-même « qu'il n'auroit pas écrit contre Perrault s'il avoit vu d'aussi bonnes compositions sortir de la plume d'un auteur moderne. » Addison opéra en Angleterre une révolution subite dans la littérature anglaise. Il s'appropria le langage et la manière des anciens aussi facilement qu'un homme ordinaire prend l'accent d'une langue vivante et l'usage du monde. La plupart des anciens poëtes anglais abondent en tournures forcées et en phrases remplies d'affectation. Addison, nourri de la lecture des anciens, est le premier qui se soit servi de leurs beautés, et qui les ait accordées au génie de la langue anglaise. C'est au théâtre sur-tout que, dans la tragédie de *Caton*, il soumit le génie anglais à l'observation de l'ordre, des règles et des convenances. C'est la première tragédie anglaise écrite avec une élégance et une noblesse soutenues, et dans laquelle on ne remarque point ce mélange informe d'idées sublimes et de plates bouffonneries que le goût réprouve, et qui choquent sa délicatesse. Ce seroit mal justifier de pareils écarts que d'alléguer qu'on veut plaire au public, puisque la tragédie de *Caton* fut jouée tous les jours pendant un mois au milieu des applaudissemens, et dans un temps où l'opinion étoit partagée entre les Whigs et les Torys. Les sentimens républicains auroient pu faire un schisme dont il n'y eut pas la moindre apparence. La carrière politique d'Addison est connue de tout le monde ; et quoiqu'elle ait été brillante, sa carrière littéraire seule a fondé sa réputation. Il étoit encore étudiant lorsqu'il fit imprimer ses *Essais de poésie latine*. A l'âge de vingt-deux ans, il adressa à Dryden une *Epître* en vers anglais. Peu de temps après il publia une traduction de la quatrième *Géorgique de Virgile ;* un poëme sur le *Caractère des plus grands poëtes anglais ;* ensuite son poëme dédié au roi Guillaume, et celui de *la Paix de Riswick*, qu'on regarde comme le meilleur poëme épique après l'Enéide. Au retour de ses voyages, il fit paroître ses charmantes *Lettres au lord Halifax*, et son *Dialogue sur les Médailles*. Il composa un poëme sur *la Bataille de Blenheim*, et l'*Opéra de Rosamond*, admiré pour les beautés du style et la noblesse des sentimens ; mais la médiocrité de la musique lui enleva le succès qu'il méritoit. On connoît la part qu'il eut au papier périodique intitulé *The Tatler* (*le Babillard*), ouvrage de Steele, et dont Addison soutint la réputation. Tous ses articles sont distingués par une des lettres du nom de CLIO. Il travailla successivement à

plusieurs autres du même genre, et sur-tout au *Spectateur* et au *Gardien*, qui ont été traduits et imités en différentes langues. En 1717, Addison se retira des affaires politiques, et se livra tout entier à la littérature, traça le plan d'une tragédie intitulée la *Mort de Socrate*, commença un ouvrage sur la religion chrétienne, et conçut le plan du dictionnaire si heureusement exécuté par Johnson. La franchise de son caractère ne pouvoit se plier à aucune bassesse. Il avoit prêté de l'argent à un de ses amis avec lequel il étoit accoutumé à disputer librement sur toutes sortes de sujets. Depuis cette époque il s'aperçut que son débiteur étoit toujours d'accord avec lui sur des points déjà débattus entre eux. « Pour Dieu ! lui dit-il brusquement, soyez d'un autre avis, ou payez-moi. » Une autre fois, un poëte vint le consulter sur des vers détestables, au devant desquels il en avoit placé, comme épigraphe, douze de l'Iliade. Addison, pour toute réponse, les effaça; et interrogé par l'auteur : « Dans mon voyage à Rome, dit-il, j'ai vu des statues de Marc-Aurèle à côté de celles de Caligula, et j'ai cru qu'elles étoient déplacées. » On a traduit en français les ouvrages suivans d'Addison, I. Le *Frée-Holder* ou *l'Anglais jaloux de sa liberté*, Amsterdam, 1727, in-12. II. *Remarques sur le Paradis perdu de Milton* (dans la traduction de ce poëme par Dupré de Saint-Maur), Paris, 1765, 4 vol. in-12. III. Le *Spectateur* ou *le Socrate moderne*, Paris, 1754 et 1755, 3 vol. in-4° et 9 vol. in-12; Londres, 1789, avec des notes, et Londres, 1801, 8 vol. IV. *Traité de l'Allégorie*, à la suite de ceux de Winckelmann et de Sulzer (par M. Jansen), Paris, an 7, 2 vol. in-8°. V. Le *Mentor moderne* (par van Effen), Rouen, 1725, 3 vol. in-12. VI. *Caton*, tragédie, traduite en partie en vers français par Guillemard, 1767. Il mourut à l'âge de quarante-sept ans, le 17 juin 1719, dans sa maison de campagne appelée Holland-House. Samuel Johnson a écrit sa vie, qui a été traduite par M. Boulard.

*ADDY (Guillaume ou Willaume), écrivain anglais, mort au commencement du 18e siècle, a laissé, *Stéganographie*, ou *l'Art d'écrire en abrégé*, Londres, 1695, in-8°; *Vetus et novum Testamentum anglicum, litteris tachygraphicis impressum*, Lond. 1627, in-16.

† I. **ADÉLAIDE** (sainte) fille de Mengendose, comte de Gueldre morte en 1015 au monastère de Notre-Dame à Cologne, dont elle étoit abbesse. Ce monastère avoit été fondé par le comte son père, ainsi que celui de Bellich ou Villich sur le Rhin, qui est aujourd'hui un chapitre de chanoinesses.

† II. **ADÉLAIDE** de France, fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, née en 931, fut mariée à l'âge de 16 ans à Lothaire II, roi d'Italie. Après la mort de ce prince, empoisonné en 950, sa veuve fut opprimée par Bérenger II, qui usurpa le trône de Lothaire. En lui ôtant la couronne, et en la chassant de son palais, il la fit renfermer dans une étroite prison. S'étant évadée à la faveur d'une nuit fort obscure, elle tomba dans un étang, où elle resta 24 heures, mourant de faim et de froid. Enfin elle vint à bout de se sauver dans la forteresse de Canose, d'où elle appela l'empereur Othon à son secours. Ce prince la délivra, l'épousa, et entra avec elle en triomphe dans Pavie en 951. Sa vertu et ses graces lui donnèrent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son époux. Elle fut mère d'Othon II, sous l'em-

pire duquel elle jouit d'un grand crédit. Après une vie sainte, elle mourut dans le monastère de Seltz sur le Rhin, le 16 décembre 999, âgée d'environ 69 ans. Saint Odilon, abbé de Cluni, a écrit sa vie. Pendant son administration, elle ne cessa de prodiguer les dons aux églises, aux hôpitaux, aux monastères, aux familles ruinées et aux nécessiteux. Elle fonda le monastère de Payerne, près du mont Joux, et ne se vengea des ennemis qui l'avoient persécutée qu'en les comblant de bienfaits.

† III. ADÉLAIDE, femme de Frédéric prince de Saxe, conspira, avec son amant Louis, marquis de Thuringe, contre les jours de son époux. Le marquis, ayant feint de chasser dans le bois qui étoit à côté du château de Frédéric, Adélaïde avertit son mari, et l'anima contre le marquis. Frédéric, n'imaginant pas que la colère de sa femme fût feinte, poursuivit Louis. Des injures on en vint aux coups; Frédéric fut tué l'an 1055, et l'assassin épousa sa veuve.

† IV. ADÉLAIDE ou ALIX DE SAVOIE, fille de Humbert II, comte de Maurienne, épousa en 1114 Louis VI, dit le Gros, roi de France. Après la mort de ce prince, elle contracta un second mariage avec Mathieu de Montmorency, connétable, c'est-à-dire, en langage de ce temps-là, premier écuyer du roi. Elle en eut une fille qui épousa Gaucher de Châtillon. Yves de Chartres la peint comme une princesse dont les mœurs et les sentimens étoient respectables. Elle n'est connue dans nos annales que par sa fécondité, et par quelques fondations. Quinze ans après son second mariage elle se retira, avec la permission de son époux, dans l'abbaye de Montmartre, qu'elle avoit fondée, et y mourut en 1154. Elle eut de Louis-le-Gros six princes et une princesse.

V. ADÉLAIDE de France épousa le roi Louis II, dit le Bègue, et en eut Charles III, dit le Simple, qui régna en 898. Adélaïde ne fut jamais couronnée reine : on ignore le temps de sa mort. Une autre ADÉLAIDE de France, fille d'un comte de Poitou, fut femme de Hugues Capet et mère du roi Robert.

* VI. ADÉLAIDE de France (madame Marie), née à Versailles, le 3 mai 1732, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI. Les femmes de la halle ayant appris, au commencement de 1791, qu'elle avoit demandé la permission de quitter le royaume, vinrent à Bellevue, où elle faisoit sa résidence, la supplier de ne point abandonner le roi. Elle fit une réponse évasive, et partit le 19 février suivant à dix heures du soir, avec sa sœur madame VICTOIRE (Louise-Marie-Thérèse), née aussi à Versailles le 23 mai 1733. La municipalité de Moret les fit arrêter, et décida qu'elles attendroient les ordres de l'assemblée nationale, quoiqu'elles se fussent munies d'une attestation du roi, qui les faisoit reconnoître pour ses tantes, et d'une déclaration de la municipalité de Paris, portant qu'elles avoient, comme tous les Français, le droit de parcourir le royaume. Un détachement du régiment des chasseurs de Hainaut les fit relâcher à main armée. Elles furent de nouveau arrêtées à Arnay-le-Duc, et il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale pour qu'on leur permît de continuer leur route. Elles se retirèrent alors à Rome, où elles fixèrent leur résidence. L'invasion des Français les força à quitter cette ville en 1799, et madame Victoire mourut à Trieste dans le courant de cette même année.

* I. ADELARD, moine de Bath, voyagea en Espagne, en Egypte et en Arabie, pour y acquérir des connoissances en mathématiques : il traduisit *Euclide* d'arabe en latin vers l'an 1130.

II. ADELARD. *Voyez* ADALARD *et* ALARD.

* I. ADELBERT, que l'on dit avoir été fils d'un roi d'Yorck en Angleterre, accompagna Willebrord dans le pays des Kennemers et des Frisons vers la fin du 7e siècle, et il convertit à la religion chrétienne ces peuples encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Il fut archidiacre de la cathédrale d'Utrecht, et ne se rendit pas moins recommandable par la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs que par la ferveur de son zèle. On ignore la date précise de sa mort; mais il paroît qu'elle arriva de 720 à 730. Il fut enterré à Egmond. Thiéray, ou Didéric I, comte de Hollande, fonda en son honneur, en 923 ou 924, la célèbre abbaye d'Egmond, qui fut d'abord construite en bois et habitée par des religieuses. Les Frisons l'ayant ravagée sous son successeur Didéric II, celui-ci la rétablit en pierres; mais il en changea la destination, et y mit des moines de l'ordre de Saint-Benoît.

II. ADELBERT. *Voyez* ALBERT *de* Mayence, *et* ALDEBERT.

* ADELBOLD, noble Frison, s'est fait connoître, et comme un ambitieux guerrier, et comme un saint prélat. Sous le premier aspect, il soutint, par la voie des armes, ses injustes prétentions contre Didéric III, comte de Hollande. Au second titre, l'empereur Henri II, dont il étoit le conseiller intime, le porta à l'évêché d'Utrecht en l'année 1008, et il l'occupa jusqu'à sa mort, en 1027 ou 1028. Il étoit fort savant pour le siècle où il a vécu. Il a laissé un traité *de Ratione inveniendi crassitudinem sphæræ*. Il le composa avant de parvenir à l'évêché d'Utrecht, puisqu'il est dédié au pape Sylvestre II, qui est mort l'an 1003. Bernard Pez l'a inséré dans son *Thesaurus anecdotorum*, t. III, p. II, pag. 86. On a encore de lui une *Vie de l'empereur Henri II*, qui se trouve dans les *Acta sanctorum* de Surius, au 14 juillet, t. III, pag. 744; et dans Canisius, *Ant. Lect.*, t. III, p. II, pag. 25. Une *Vie de St. Walburg*, des *Eloges de la sainte Vierge*, de *saint Martin, de la sainte Croix*, etc.

ADELCHISE, épouse de Sicard, prince de Bénévent, fut aperçue sortant du bain par un homme qui ne la cherchoit pas. Adelchise, honteuse de cette rencontre, eut la folie de vouloir faire éprouver un désagrément du même genre à toutes les femmes de sa cour. Elle les fit assembler dans son palais, sous le prétexte d'un bal; et après leur avoir fait couper leurs vêtemens jusqu'à la ceinture, elle les exposa nues aux regards du peuple. Cet outrage, ressenti par tous les époux, les remplit de fureur; ils s'armèrent aussitôt, mirent en fuite Adelchise, et changèrent la forme du gouvernement.

* ADELER (Curtius), aussi nommé Servisez, étoit né en Norwège en 1622. Engagé dans la marine hollandaise, il alla à Venise, où il obtint le grade d'amiral, et combattit vaillamment contre les Turcs. Ses exploits lui méritèrent l'ordre de Saint-Marc, et une pension de l'état. De retour à Amsterdam, il s'y maria, et alla finir ensuite ses jours à Copenhague, au sein du repos et des honneurs; car il avoit été fait grand-amiral, et créé noble en Danemarck. Il mourut en 1675.

ADELGISE. *Voyez* ADALGISE.

† ADELGREIFF, *ou plutôt* ALBRECHT (Jean), bâtard d'un prêtre proche d'Elbing, se distingua par sa folie. Il disoit que sept anges lui avoient révélé qu'il tenoit la place de Dieu sur terre, pour extirper tout le mal du monde, et pour châtier les souverains avec des verges de fer. C'est pourquoi il se donnoit ces titres : « Nous Jean ALBRECHT ADELGREIFF, Syrdos, Amade, Canamata, Kiki, Schmalkilmandis, Eloris, archi-souverain pontife, empereur, roi de tout le royaume divin, prince de paix de tout l'univers, juge des vivans et des morts, Dieu et père, dans la gloire duquel CHRIST viendra au dernier jour pour juger le monde, seigneur de tous les seigneurs et roi de tous les rois. » L'an 1636, on le mena prisonnier à Konigsberg : il avoua qu'il avoit été fouetté en Transylvanie, pour cause d'adultère. On joignit l'accusation d'hérésie à celle de magie, et il fut condamné au dernier supplice, lorsqu'il ne méritoit que d'être enfermé comme fou. Quand on lui lut sa sentence, il l'écouta sans la moindre émotion, et dit : « Puisque la chose ne pouvoit être autrement, il falloit qu'elle arrivât. » Il étoit assuré, disoit-il, que, trois jours après, son corps sortiroit vivant de la poussière.

† ADELMAN, élève de Fulbert de Chartres, condisciple de Bérenger, évêque de Brescia en 1048, mort en 1061, dans le 11e siècle, écrivit à l'hérétique Bérenger une *Lettre sur l'Eucharistie*, où il la défend sans emportement. On trouve cette lettre dans une Collection sur l'Eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères.

ADELPHE, philosophe platonicien, qui adopta les principes des gnostiques comme des développemens du platonisme. Il ramassa plusieurs livres d'Alexandre le Libyen, et de prétendues révélations de Zoroastre, qu'il mêla avec les principes du platonisme et avec ceux des gnostiques. Il composa de ce mélange un corps de doctrine qui séduisit beaucoup de monde dans le 3e siècle. Il prétendoit avoir pénétré plus avant que Platon dans la connoissance de l'Etre-Suprême. Plotin le réfuta dans ses leçons, et écrivit contre lui.

* ADELUNG (Jean-Christophe), né le 8 août 1732, à Spartekow, près d'Anklam en Poméranie, consacra toute sa vie à l'étude des langues. Il avoit formé le plan d'un ouvrage immense : c'étoit un *Aperçu raisonné de toutes les Langues anciennes et modernes*, *divisées en classes et en familles*. La mort le surprit pendant qu'on imprimoit son premier volume, qui contient les *Langues de l'Asie*. On ne peut qu'admirer la sagacité, le discernement et l'érudition, qui ont rassemblé, classé, analysé tant de matériaux. Son premier volume déploie les opinions de l'auteur sur *l'Origine de l'espèce humaine*, et *le Berceau de la civilisation*, qu'il place dans la Haute-Asie, et sur *la Langue samskrite*. Le second volume contient *toutes les Langues de l'Europe*, *divisées en six familles principales*. Parmi les matériaux qui le composent, on remarque tous les renseignemens fournis à Adelung sur *la Langue Gaëlique*, par le savant Macdonald ; sur *les Langues Slaves*, par Dobrewski, auteur d'un journal littéraire esclavon ; et sur *la Langue hongroise*, par le professeur Rumi. Les troisième et quatrième volumes sont consacrés aux *Langues de l'Afrique*, *de l'Amérique*, *et des îles*

de la mer du Sud. Le libraire Voss, à Berlin, s'étoit généreusement chargé de l'impression de cette *Philologie universelle*; et les héritiers d'Adelung ont, d'après ses dispositions, remis fidèlement tous ses manuscrits à M. Vater, professeur à Hall, et désigné par lui pour son continuateur. M. Alexandre de Humboldt a remis aussi à M. Vater, tous ses manuscrits relatifs aux *Langues de l'Amérique*. Adelung avoit aidé M. de Zahn dans son édition *d'Ulphilas.* Cet ouvrage immense, sur lequel a été fixée l'attention des savans, dont la seule exécution est le fruit de quinze ans de travaux, présente un monument remarquable de l'érudition et de la persévérance des savans d'Allemagne. Adelung en avoit publié le plan dans *le Mercure allemand* de 1806, et il en parloit aussi dans ce qu'il avoit fait imprimer sur *la Littérature calédonienne*, et *les Poésies d'Ossian*. Quelques semaines avant sa mort, ce vieillard estimable avoit rassemblé ses parens et ses amis dans une vigne aux bords de l'Elbe, et célébré avec eux l'anniversaire de sa 74e année. Il mourut le 10 août 1806, d'une maladie hémorrhoïdale; il travailla jusqu'au moment où la violence du mal l'emporta sur ses forces morales et physiques. Adanson étoit mort le 3 août, et Adelung périt dans ce même mois. Ainsi la France et l'Allemagne eurent à déplorer la perte de deux illustres savans aussi recommandables par leurs talens que par les ouvrages profonds qu'ils ont laissés sur des matières de la plus haute importance.

* ADENEZ LE ROI *ou* LE ROI ADENEZ (fils d'Adam), poëte du 13e siècle, quelquefois appelé Adam et surnommé Le Roi, soit parce qu'il fut héraut ou roi d'armes, ou que quelques unes de ses pièces eussent été couronnées. Il florissoit sous les rois saint Louis et Philippe III dit le Hardi, et devint ménestrel de Henri III, duc de Flandre et de Brabant (mort en 1260), qui étoit son protecteur. Il est auteur, I. du *Roman de Guillaume d'Orange*, surnommé au *Court nez*, dont Catel, dans son Histoire du Languedoc, a donné quelques extraits, en parlant de Guillaume au court nez, connétable de France, manuscrits, n° 718C-3; de Colbert, 1577; et de La Vallière, 2735. II. *Roman de l'enfance d'Ogier le Danois*, Mss., n° 2729, mis en rimes par ordre de Gui, comte de Flandre; il a été traduit en prose et imprimé plusieurs fois dans le 16e siècle. III. *Roman de Cléomadès*, fonds de La Vallière, numéros 2733 et 2734, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant, fille de son protecteur et de Blanche d'Artois, sœur de Robert II. Il est dédié à ce prince qui succéda à son père en 1250, et qui fut tué en 1302, à la bataille de Courtrai. Le *Roman de Cléomadès* a été traduit en prose et imprimé à Troyes vers 1530. IV. *Roman d'Aymeri de Narbonne*, fonds de La Vallière, n° 2735. V. *Roman de Pepin et de Berthe sa femme*, Mss. 7188, et de La Vallière, n° 2734. Dans ce dernier ouvrage Adenez nous apprend que, voulant rétablir la vérité de l'*Histoire de Berthe*, falsifiée par les jongleurs, comme celle de l'*Enfance d'Ogier*, il se transporta à l'abbaye de Saint-Denis, dont les chroniques ou histoires lui furent communiquées par un religieux nommé Nicolas, de Reims. Le moine Savari lui avoit rendu un semblable service pour la composition du *Roman d'Ogier*: ce roman est antérieur à l'an 1261. Peu de temps après sa publication, Girardin d'Amiens lui donna une suite, sous le titre de *Roman de Charlemagne, fils de Berthe*. Adenez est encore

auteur du *Roman de Buevon* ou *Buenon de Commarchis*. On ignore l'époque de sa mort.

ADEODAT, pape. *Voyez* DIEUDONNÉ.

† ADER (Guillaume), médecin de Toulouse, auteur d'un traité imprimé en 1621, sous le titre : *De Ægrotis et Morbis evangelicis*, Toulouse, 1621, in-8°. Il y examine si l'on auroit pu guérir, par la médecine, les maladies dont JÉSUS-CHRIST délivroit par miracle. Il décide que non, et prétend que les infirmités que le Messie avoit guéries étoient humainement incurables. Vigneul-Marville dit qu'on prétend qu'Ader n'avoit composé ce livre que pour en faire oublier un autre, où il avoit témérairement soutenu le contraire. Ce savant vivoit au commencement du 17e siècle.

† ADGANDESTRIUS, prince des Cattes, adressa, l'an 9 de J. C., des lettres à l'empereur Tibère et au sénat, par lesquelles il promettoit de les délivrer d'Arminius, général des Chérusques, peuple germain, si l'on vouloit lui envoyer du poison. On lui répondit « que les Romains n'employoient pas de pareils moyens contre leurs ennemis, et qu'ils savoient les vaincre à main armée » ; réponse digne des temps héroïques de la république, et qui revient à celle que les Romains firent au médecin de Pyrrhus.

* ADHAD-EDDOULAT, empereur de Perse, successeur de son oncle Amad-Eddoulat, agrandit beaucoup son territoire par ses conquêtes. En 997, il devint maître de Bagdad, dans laquelle il fit bâtir des hôpitaux, des mosquées, et d'autres édifices qui embellirent la ville. Il encouragea beaucoup la poésie et les sciences.

* ADHELM prélat anglais du 7e siècle, se distingua dans la controverse au sujet de la Pâque, qui divisa si long-temps les églises saxonne et anglaise. Il possédoit à fond les langues grecque, latine et saxonne, ce qui n'étoit pas un mérite commun de son temps. Il composa plusieurs *poëmes sur la Vie chrétienne*, mais il faut convenir que ses talens poétiques ne forment pas la partie la plus brillante de son éloge. *V.* Collier, Hist. eccl., t. I, pag. 121.

* ADHELME, fils de Kenrend, et neveu d'Ina, roi des West-Saxons. Il fut abbé de Malmesbury : on croit qu'il fut le premier qui écrivit en latin, le premier qui fit connoître la poésie dans son pays, et le premier évêque de Sherborne ; il mourut en 709 et fut canonisé.

† ADHEMAR *plutôt* ADZEMAR (Guillielm), troubadour du 13e siècle, né à Marjevols dans le Gévaudan. Gentilhomme pauvre et né pouvant soutenir la dépense qu'entraînoit son rang, il prit la résolution de parcourir les châteaux à l'imitation des poëtes de son temps. Il fit, dit l'abbé Millot, beaucoup de *Chansons*, et par-tout où il alla, il fut considéré des dames et des seigneurs. Après avoir vécu long-temps de la sorte, il entra dans l'ordre monastique de Grammont. Le manuscrit de la bibliothèque impériale, qui contient sa *Vie* et cinq *Chansons*, ne dit pas autant de belles choses sur ce poëte. Le même manuscrit fait mention d'un autre ADZÉMAR DE ROCA-FICHA dont il nous reste une *Chanson*. Nostradamus a confondu Guillielm Adzémar avec le fils de Gerard Adhémar, à qui Frédéric Ier inféoda le château de Grignan ; on sera moins étonné des méprises de ce Jehan de Notre-Dame, lorsqu'on saura qu'au défaut de monumens historiques son imagination lui a fourni toutes les rêveries dont il a orné les vies des poëtes provençaux, et qu'il a com-

posé des fragmens de poésie pour les leur attribuer; cela n'a pas empèché de graves écrivains de les citer comme authentiques. Le manuscrit de Sainte-Palaye (bibl. de l'Arsenal), renferme dix-huit pièces de Guillielm, qui ne sont remplies que des lieux communs de la galanterie.

* ADHEMAR (Jean d'), lieutenant-colonel du régiment de Cambresis. Il fut arrêté à Perpignan, sur la dénonciation des autorités, qui l'accusèrent d'avoir voulu, de concert avec 35 autres personnes, livrer la citadelle aux Espagnols. Le décret d'accusation contre lui, Dusaillant, Chollet et autres, fut rendu par le corps législatif à la séance du soir du 3 janvier 1792. On le conduisit à Orléans, et il fut massacré à Versailles le 9 septembre même année. Il avoit 56 ans de service.

† ADHERBAL, fils de Micipsa, roi de Numidie, ayant été vaincu par Jugurtha, implora le secours des Romains. Le sénat donna la basse Numidie à Adherbal, et la haute à Jugurtha; mais celui-ci, n'étant pas satisfait de ce partage, mit le siège devant Cirthe, capitale des états d'Adherbal, la prit, et tua le roi, l'an 113 avant J. C.

* ADIMANTUS, de la secte des manichéens, vécut vers la fin du 3e siècle; il nioit l'autorité de l'ancien Testament, et composa sur ce sujet un livre auquel répondit saint Augustin.

I. ADIMARI (Raphaël), né à Rimini sur la fin du 16e siècle, consacra sa plume à l'histoire de sa patrie, qui parut à Brescia, en 2 vol. in-4°, 1616, sous ce titre: *Sito Riminense*. Cette histoire est assez estimée, quoique les Italiens lui préfèrent celle de CLEMENTINI. (*Voyez* ce mot.)

† II. ADIMARI (Alexandre), d'une famille patricienne de Florence, différente de celle de Raphaël, naquit en 1579 et mourut en 1649. Il étudia les lettres grecques et romaines, et cultiva la poésie avec succès. On a de lui une traduction en vers italiens, des *Odes de Pindare*, qu'il accompagna de bonnes observations; cette traduction, estimée des Italiens, parut à Pise en 1631, in-4. Il ne faut pas le confondre avec le marquis Louis ADIMARI, autre poëte florentin, mort en 1708, dont nous avons quelques *satires* et *des sonnets*, où l'on trouve divers morceaux écrits avec élégance et avec énergie. Il a fait un opéra intitulé *Roberto*.

† ADLERFELDT (Gustave), naquit près de Stockholm; il fit de brillantes études dans l'université d'Upsal, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeldt suivit ce prince dans ses victoires et dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avoit auprès du monarque pour écrire son histoire. Elle est aussi exacte qu'on devoit l'attendre d'un témoin oculaire. Cet officier suédois fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultawa, en 1709. C'est à cette fameuse journée que finissent ses *Mémoires*. Le fils de l'auteur en fit une traduction française, imprimée en 4 v. in-12, à Amsterdam, 1740.

* ADLUNG (Jacques), célèbre organiste à Erfurt, et membre de l'académie des sciences de cette ville, naquit à Binders-le-Ben, en 1699. Après avoir perdu, par un incendie, toute sa fortune, il cessa de pratiquer son art, et s'occupa uniquement à en répandre la théorie par de nombreux écrits. Il étoit professeur au gymnase d'Erfurt, lorsqu'il mourut en 1762. Parmi les excellens ouvrages qu'il a publié *sur la musique* et *les orgues*, on doit distinguer un *Traité curieux et complet*

de l'Orgue, sous le titre de *Musica mecanica organædi*, etc., Berlin, 1768, in-4°, avec les notes et remarques de Lor. Albrecht, maître de musique à Mulhausen, qui en fut l'éditeur. L'ouvrage est divisé en 28 chapitres.

* ADMAI, un des hommes les plus spirituels sous le règne du calife Raschid, vécut vers l'an 800 de l'ère chrétienne. Il est auteur d'un roman héroïque, la *Vie d'Antar*, en 35 parties. C'est de ce roman que les improvisateurs et les déclamateurs des pays orientaux tirent encore aujourd'hui leurs sujets pour amuser leurs auditeurs dans les cafés et autres lieux publics. M. Hammer a procuré à la bibliothèque impériale de Vienne un exemplaire de cet ouvrage.

† ADMÈTE (Mythol.), fils de Phérès, roi de Thessalie, fut l'un des princes grecs qui s'assemblèrent pour la chasse du sanglier de Calydon. Il eut encore part à l'expédition des Argonautes. C'est chez ce roi qu'Apollon se vit réduit à garder des troupeaux, lorsqu'il fut chassé du ciel par Jupiter. Admète, ayant voulu épouser Alceste, fille de Pélias, ne put obtenir cette princesse qu'à condition qu'il donneroit au père un char traîné par un lion et un sanglier. Apollon, pénétré de reconnoissance pour Admète, lui enseigna l'art de réduire sous un même joug deux animaux si féroces. Ce dieu obtint encore des Parques que, lorsque le prince toucheroit à son heure dernière, il pût éviter la mort, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un assez généreux pour s'y livrer à sa place. Admète ayant été attaqué d'une maladie mortelle, et personne ne s'offrant pour lui, Alceste le fit généreusement; mais Admète en fut si affligé, que Proserpine, touchée de ses larmes, voulut lui rendre sa chère épouse. Pluton s'y étant opposé, Hercule descendit aux enfers, et en retira Alceste. Apollon rendit plusieurs autres services à Admète pendant sa retraite. Jamais prince n'essuya plus de traverses que lui; mais les dieux le protégèrent toujours à cause de sa piété.

*ADMON, Grec, graveur sur pierres dures. Il existe au cabinet de Stosch, sous le n° 1, un *Hercule* buvant, avec le nom de l'artiste, gravé dans le Carniol.

I. ADOLPHE, comte de NASSAU, de la branche de Wisbaden, élu roi des Romains le 6 janvier 1292, et couronné à Aix-la-Chapelle le 25 juin. C'étoit le plus illustre guerrier de son temps, et un des plus pauvres. Albert d'Autriche, au préjudice duquel il avoit été élu, lui livra bataille auprès de Spire le 2 juillet 1298. Ils se joignirent au fort de la mêlée, et Albert d'Autriche lui porta dans l'œil un coup d'épée dont il mourut. Adolphe s'étoit attiré la haine des Allemands, et cette haine lui fit perdre la couronne et la vie. Comme il étoit pauvre, il chercha tous les moyens d'accumuler de l'argent et des biens. Une injustice honteuse fut la première origine de ses malheurs et de sa fin funeste. Albert de Misnie, landgrave de Thuringe, surnommé le Réprouvé, avoit trois enfans qu'il crut pouvoir dépouiller de ses états. Il avoit répudié la princesse son épouse, fille de l'empereur Frédéric II, pour une maîtresse indigne de lui. Ayant un bâtard de cette concubine, il vouloit déshériter ses trois fils légitimes. L'empereur, secondant ses desseins, acheta de lui la Thuringe avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avoit donné pour faire la guerre à la France. Les princes déshérités soutinrent leurs droits, et toute l'Allemagne se déclara pour eux contre l'empereur. Adolphe succomba, et par sa mort il laissa l'empire à Albert d'Autriche, son

compétiteur.......... Il avoit eu cinq fils, morts jeunes. Le dernier, Gerlac, est regardé comme la tige des princes de Nassau-Usingen, de Sarbruck et de Weilbourg. On croit que ce fut sous ce règne que les villes impériales eurent part pour la première fois aux délibérations publiques.

II. ADOLPHE, comte de Clèves, est célèbre par l'institution de l'ordre des Fous en 1380. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrèrent d'abord dans cette société, qui ne paroît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Clèves. On les reconnoissoit à un fou d'argent en broderie qu'ils portoient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de saint Michel, tous les confrères s'assembloient à Clèves, et se régaloient à frais communs. La société s'appliquoit ensuite à terminer les différens survenus entre les confrères. Cet ordre ne subsiste plus depuis long-temps.

III. ADOLPHE II, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, né en 1458, et mort en 1526, passoit pour grand prédicateur et habile théologien. Il fut d'abord très-opposé à Luther; mais on assure que dans la suite il goûta sa doctrine.

IV. ADOLPHE-FRÉDÉRIC II, de Holstein-Gottorp, roi de Suède, né le 14 mai 1710, fut couronné le 5 avril 1751, après la mort de Frédéric son père. Il étoit auparavant évêque de Lubeck. Son règne a été une époque de bonheur et de prospérité pour la Suède. Ce prince commença par réformer les lois, à l'exemple du roi de Prusse, dont il avoit épousé la sœur en 1744. Ami des talens, autant que de la justice, il les a protégés et encouragés. Il a fait fleurir le commerce; et à sa mort, arrivée le 12 février 1771, ses sujets l'ont pleuré comme un père. En 1755, il avoit fait élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une pyramide destinée à servir de monument aux opérations qu'avoient faites plusieurs académiciens français pour déterminer la figure de la terre. Il établit la même année, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions et belles-lettres. L'année d'après fut marquée par un évènement funeste. Des esprits inquiets et remuans formèrent le projet de rétablir le pouvoir arbitraire, que la généreuse Ulrique, sœur de Charles XII, avoit abdiqué: leur complot fut découvert, et plusieurs de ceux qui y étoient entrés périrent sur l'échafaud. Gustave son fils, qui lui succéda, rétablit en 1772, de concert avec les états, l'autorité royale, en restreignant celle des sénateurs.

V. ADOLPHE, duc de Slewigh, fils de Gérard, comte de Holstein, fut investi de ce duché en 1440 par Christophe III, roi de Danemarck. Après la mort de ce monarque la couronne lui fut offerte; il la refusa, en disant « que ce fardeau étoit au-dessus de ses forces. » Ce fut par son conseil qu'on la mit sur la tête de Christiern I, son neveu. Il mourut en 1459. Il avoit montré dès son enfance une sagesse prématurée et un mépris profond pour le luxe. Dans sa jeunesse, il rejeta avec une espèce d'horreur un collier de perles, dont Marguerite, reine de Danemarck, vouloit enrichir sa parure.

ADOMÉ, nègre de Cayenne, se mit à la tête de l'insurrection qui devoit égorger tous les blancs dans la nuit du 4 au 5 février 1794. Les signaux ayant été mal observés parmi les conjurés, leur attaque fut partielle, au lieu d'être générale. Les habitans eurent le temps de s'armer, de se défendre et de triompher.

Adomé fut pris et fusillé. Il marcha à la mort avec courage.

ADON, archevêque de Vienne en Dauphiné en 859, avoit été élevé dès sa plus tendre jeunesse dans l'abbaye de Ferrières. Il mourut le 16 décembre 875, à 76 ans. Son application à former son clergé, le soin d'instruire son troupeau, les fréquentes visites de son diocèse, n'empêchèrent pas qu'il ne trouvât du temps pour la prière et pour l'étude. Ce prélat est auteur, I. d'une *Chronique universelle*, en latin, citée par les auteurs les plus exacts. Elle fut imprimée en 1561 et 1568 à Paris, in-fol. en caractères gothiques, avec une partie de Grégoire de Tours, et l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol. L'auteur l'a divisée en six âges, et l'a poussée jusqu'à son temps, en commençant à la création du monde. II. D'un *Martyrologe*, dont le P. Rosweide, jésuite, donna une édition très estimée en 1613, in-fol.

ADONIAS, fils de David et d'Aggith, ayant projeté de se faire roi, fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel, pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna ; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, ce roi lui fit ôter la vie vers l'an 1014 avant J. C.

ADONIBESEC, roi de Besec dans la terre de Chanaan, étoit un prince puissant et cruel, qui, ayant vaincu soixante et dix rois, leur avoit fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et leur donnoit à manger sous sa table les restes de ce qu'on lui servoit. Les Israélites l'ayant, vaincu, lui firent le même traitement vers l'an 1630 avant J. C.

ADONIS (Mythologie), jeune homme extrêmement beau, naquit de l'inceste de Cynire, roi de Chypre, avec sa fille Myrrha. Vénus, qui l'aima passionnément, eut la douleur de le voir tuer par un sanglier; mais elle le métamorphosa en anémone. Quelques auteurs ont ajouté à cette fable que Proserpine, touchée des plaintes de la déesse, s'engagea de le lui rendre, à condition qu'il demeureroit avec elle dans les enfers six mois de l'année, et les six autres avec Vénus. Celle-ci manqua bientôt à la convention ; ce qui causa entre ces deux déesses une grande querelle. Jupiter la termina, en ordonnant qu'Adonis fût libre quatre mois de l'année, qu'il en passât quatre avec Vénus, et le reste avec Proserpine. Les peuples consacrèrent, par des lamentations annuelles, le jour de sa mort. Ces fêtes prirent naissance en Phénicie, et passèrent dans la Grèce. On en faisoit de semblables en Egypte en mémoire d'Osiris. Voici ce que dit Lucien de celles de Biblos en Phénicie : « Toute la ville, au jour marqué pour la solennité, commençoit à prendre le deuil, et à donner des marques publiques de douleur et d'affliction. On n'entendoit de tous côtés que des pleurs et des gémissemens. Les femmes, qui étoient les ministres de ce culte, étoient obligées de se faire raser la tête, et de se battre la poitrine en courant les rues. La superstition forçoit celles qui refusoient d'assister à cette cérémonie à se prostituer pendant un jour, pour employer au culte du nouveau dieu l'argent qu'elles gagnoient à cet infâme commerce. Au dernier jour de la fête le deuil se changeoit en joie, et chacun la témoignoit comme si Adonis avoit été ressuscité. Cette cérémonie duroit huit jours, et elle étoit célébrée en même temps dans la Basse-Egypte. Alors (dit encore Lucien qui en avoit été témoin) les Egyptiens exposoient sur la mer un panier d'osier, qui, étant poussé par un vent favo-

rable, arrivoit de lui-même sur les côtes de Phénicie, où les femmes de Biblos, qui l'attendoient avec impatience, l'emportoient dans la ville ; et c'étoit en ce moment que l'affliction publique faisoit place à une joie universelle. » Saint Cyrille dit qu'il y avoit dans ce petit vaisseau des lettres par lesquelles les Egyptiens exhortoient les Phéniciens à se réjouir, parce qu'on avoit retrouvé le Dieu qu'on pleuroit.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, et les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris et mis à mort l'an 1451 avant J. C. Ce fut dans cette journée que Dieu arrêta le soleil à la prière de Josué.

I. ADORNE (Gabriel), issu d'une famille de jurisconsultes renommés, embrassa le parti des gibelins, et se fit chef de l'une de ces factions populaires, qui se dévorèrent alternativement et s'emparèrent du gouvernement de Gênes. Il succéda en 1356 à Simon Boccanegra, quatrième doge, et fut supplanté quatre ans après par Dominique Frégose, l'un de ses vicaires ou lieutenans, qui l'obligea de prendre la fuite.

II. ADORNE (Antoine), d'une ancienne famille de Gènes, mais plébéienne, fut élevé à la dignité de doge en 1383. Il gouverna en homme qui connoissoit le pouvoir et les devoirs de sa charge, mais qui penchoit plus pour le peuple que pour les grands. Son administration fut orageuse. Il fut dépossédé et rétabli trois fois de suite. On le rappela encore en 1394 ; mais ne se voyant pas assez fort pour résister aux efforts de ses rivaux et de ses ennemis, il engagea ses concitoyens à céder la souveraineté de leur ville à Charles VI, roi de France, qui l'accepta sous des conditions qui sembloient assurer pour toujours la paix à la république. Elles furent signées le 26 octobre 1396 ; et le 27 novembre suivant, Adorne remit solennellement aux commissaires français les marques de sa dignité. Il fut nommé gouverneur par *interim*, et mourut peu de temps après. La protection et l'autorité des rois de France ne purent mettre fin aux troubles qui agitoient depuis si long-temps les Génois ; et on fut bientôt obligé de les abandonner à leur génie inquiet et indépendant.

† III. ADORNE (Prosper), de la même famille, devint doge de Gênes sitôt que les Français en eurent été expulsés en 1460. Ses concitoyens lui devoient cette place, puisqu'il avoit contribué plus que personne à les rendre libres, en s'unissant avec l'archevêque Frégose contre la nation qui les avoit soumis. Galéas Sforce, duc de Milan, cherchoit depuis long-temps à s'emparer de Gênes ; mais craignant l'influence et le courage d'Adorne, il l'attira à sa cour, et bientôt après, sur de légers prétextes, il le fit enfermer dans le château de Crémone. Galéas alors s'empara de Gênes, mais ayant été assassiné en 1476, et les Génois ayant chassé les troupes milanaises de leur ville, la veuve de Galéas rendit la liberté à Prosper, et lui promit le gouvernement de sa patrie, s'il parvenoit à la faire rentrer sous la domination de Milan. Tout ce que la veuve de Galéas avoit espéré arriva. Adorne, introduit dans Gênes, en expulsa les chefs du parti populaire, et remit cette ville au pouvoir du jeune duc de Milan. Prosper ne tarda pas à se brouiller avec ses anciens ennemis ; ceux-ci voulurent de nouveau le faire arrêter ; mais il prévint leurs desseins, et, soutenu du roi de Naples, Ferdinand, il

chassa les Milanais de Gênes, et prit aussitôt le titre de *défenseur de la liberté génoise*. Prosper, au faîte du pouvoir, ne sut point s'y maintenir: il se brouilla avec les Frégoses, qui aliénèrent contre lui plusieurs citoyens. Adorne, s'en voyant haï, chercha à s'en faire craindre ; et bientôt la cruauté vint remplacer les qualités brillantes qui l'avoient fait chérir du peuple. Trahi, abandonné de ses partisans même, et entre autres d'Obietto de Fiesque, qu'il avoit toujours cru son ami, obligé de sortir précipitamment de son palais, de prendre la fuite et de se jeter à la mer pour gagner à la nage les galères de Naples, il trouva un asile dans cette ville, et y mourut en 1486. Prosper Adorne fut l'un des nombreux exemples de l'inconstance de la faveur populaire qui déifie et proscrit, élève et précipite en peu d'instans celui qui a l'imprudence de compter sur son appui.

† IV. ADORNE (Jérôme), de la même famille que les précédens, se ligua en 1513 avec les Fiesques contre les Frégoses en faveur des Français qui avoient été expulsés de Gênes. Par ses talens et son courage il parvint à les faire rentrer dans cette ville, et à y faire élire doge son frère Antoine Adorne ; mais celui-ci ne jouit pas longtemps de cette dignité. La perte de la bataille de Novarre et les revers des Français en Italie, forcèrent bientôt Jérôme Adorne à céder la place à son adversaire Octavien Frégose, qui fut aussitôt élu doge. Jérôme alors embrassa le parti de l'empereur, et, après plusieurs tentatives infructueuses, il parvint, en 1522, à mettre sa patrie sous le pouvoir de Charles-Quint. Ce monarque l'en récompensa, en rappelant à la place de doge Antoine Adorne qui l'avoit auparavant occupée. Jérôme gouverna sous le nom de son frère, et fut envoyé quelque temp après par l'empereur, en qualité de plénipotentiaire à Venise, pour y négocier avec toutes les puissances d'Italie un traité d'alliance défensive contre les étrangers qui tenteroient de pénétrer dans cette contrée. Après l'avoir fait conclure, il termina ses jours avec la réputation d'un capitaine courageux, d'un négociateur habile, et d'un homme d'état sage et prudent, qui, dans ces temps difficiles, sut gouverner sa patrie avec dignité, et en assurer le repos.

V. ADORNE (Jean-Augustin), prêtre, fondateur de la congrégation des clercs-réguliers-mineurs, mort à Naples, en odeur de sainteté, l'an 1591. Il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un de ses clercs devant le Saint-Sacrement.

† VI. ADORNE (François), jésuite en 1548, d'une ancienne famille de Gênes, féconde en grands hommes, mourut à Gênes, le 23 janvier 1586, à 54 ans : il composa, à la prière de saint Charles, dont il étoit le confesseur, un savant *Traité de la discipline ecclésiastique*.

† ADORNI (Catherine-Fieschi), naquit à Gênes en 1447, et fut mariée jeune à Julien Adorni, noble Génois, qui avoit les mœurs les plus dissolues. Après de longues souffrances, sa femme parvint à le toucher, et à lui faire changer de conduite : cet époux mourut ; sa veuve se retira alors à l'hôpital de Genève, où elle se plut à servir les pauvres. Elle y mourut le 14 décembre 1510. Adorni aimoit la poésie, sur-tout celle qui est consacrée à des sujets de piété : on lui attribue des extases pendant lesquelles on dit qu'elle parloit en vers. Elle composa plusieurs ouvrages en italien, dont les principaux sont, un *Traité sur le purgatoire* ; et un *Dialogue*

de l'ame et du corps. Tous les deux ont été imprimés ; et saint François de Sales en fait un grand éloge dans la préface de son Traité de l'amour de Dieu. Cattanéo-Marbatto a donné une vie de Catherine Adorni qui a eu plusieurs éditions.

ADRAMELECH *et* SARASAR, fils aînés de Sennachérib, roi d'Assyrie, conspirèrent contre leur père, à son retour de sa malheureuse expédition contre Jérusalem, et l'assassinèrent dans le temple de Nesroch. Leur jeune frère Assarhaddon s'empara du trône, et les parricides se réfugièrent en Arménie.

† I. ADRASTE, roi d'Argos, leva une armée contre Ethéocle, qui avoit chassé du trône de Thèbes, en Béotie, Polynice son gendre et frère d'Ethéocle. Cette guerre fut appelée l'*Entreprise des sept preux*, parce que l'armée étoit composée de sept princes. Ils périrent tous au siège de Thèbes, à l'exception d'Adraste. Ce roi inspira aux enfans des princes qui avoient été tués la vengeance dont il étoit animé. Il forma une nouvelle armée de sept jeunes princes, que l'on nomma des épigones, c'est-à-dire, de ceux qui avoient survécu à leurs pères. Ils vainquirent les Thébains, et ils échappèrent tous à la mort, hormis Egialée, fils d'Adraste, qui succomba à la douleur que lui causa la mort de son fils. Ces évènemens arrivèrent vers l'an 1251 avant J. C.

† II. ADRASTE, petit-fils de Midas, roi de Phrygie, vivoit environ 500 ans avant J. C. Ayant tué son frère par mégarde, il fut obligé de quitter sa patrie, et alla chercher un asile à la cour du roi de Lydie. Crésus, l'ayant reçu et purifié de son meurtre, le combla de bienfaits, le retint dans son palais, et lui donna tout ce qui étoit nécessaire pour vivre d'une manière convenable à son rang. Il le chargea dans la suite de veiller à la conservation de son fils. Le prince étranger, ravi de trouver l'occasion de témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur, reçut avec joie cet emploi ; mais il eut bien lien de s'en repentir. Dans la fameuse chasse du sanglier qui ravageoit les champs des Mysiens, l'infortuné Adraste ayant lancé son javelot sur la bête la manqua, et tua du coup l'enfant qui avoit été confié à sa garde. Alors détestant la vie et se regardant comme un instrument funeste de malheurs inévitables, il se donna lui-même la mort sur le tombeau du jeune Lydien.

ADRASTÉE (Mythol.) *ou* ADRASTIE, fille de Jupiter et de la Nécessité, étoit la même que NEMESIS, chargée de venger tous les crimes et de punir les scélérats. Les prêtres égyptiens la mettoient au-dessus de la lune, et lui rendoient un culte particulier.

† ADRETS (François de Beaumont, baron des), d'une ancienne famille du Dauphiné, fut un des guerriers les plus sanguinaires du 16e siècle. Il figura d'abord, sous Henri II, dans les guerres du Piémont. Il étoit dans Montecalvo lorsque cette ville fut, en 1558, prise d'assaut par les Espagnols, et y fut fait prisonnier. Il cita dans la suite Dailly, commandant de cette place, devant le roi François II, pour le faire condamner à lui payer les équipages qu'il y avoit perdus, ainsi que le prix de sa rançon. Il prétendoit que la ville n'auroit pas été prise sans la mauvaise défense de ce commandant. Il offrit de prouver, par un combat singulier, la vérité de cette accusation. Dailly étoit protégé par la maison de Guise, alors toute-puissante. La décision du conseil du roi fut favorable à ce commandant. Des

Adrets en fut outré et jura hautement qu'il s'en vengeroit contre les Guise. Cette animosité le fit changer de religion ou plutôt de parti. En 1562, il commença à signaler, à la tête des protestans du Dauphiné, son courage et sa cruauté. Lamotte-Gondrin, lieutenant du duc de Guise, fut assassiné dans sa maison. Des Adrets fut accusé d'avoir ordonné cet assassinat. Il chercha à s'en justifier dans une lettre qu'il écrivit à la reine. Des pillages, des massacres, des actes innombrables de férocité furent ses exploits ordinaires; il s'y livroit par goût, par tempérament, bien plutôt que par principe politique, et par fanatisme; car il tenoit peu au parti et à la religion qu'il avoit embrassés. Son amour-propre blessé le porta quelquefois à renoncer à l'un et à l'autre. Il promit au duc de Nemours de lui livrer les places de Romans et de Valence. Sa trahison fut découverte avant d'être consommée. Dans diverses villes du Dauphiné et de la Provence dont il s'empara, il se livra à des cruautés qui firent horreur dans un temps où les actes de cruauté étoient fort communs. Il recherchoit, il inventoit les supplices les plus bizarres, et goûtoit la barbare satisfaction de les faire endurer à ceux qui tomboient entre ses mains. (*Voy.* AUGER.) A Montbrison et à Mornas, les soldats qu'on fit prisonniers furent obligés de se jeter du haut des tours sur la pointe des piques de ses soldats. Ayant reproché à l'un de ces malheureux de s'être présenté deux fois sans avoir osé faire le saut: « M. le Baron, lui dit le soldat, tout brave que vous êtes, je vous le donne en trois. » Cette réponse plaisante lui sauva la vie.... Ce monstre, voulant rendre ses enfans aussi cruels que lui, les força, dit-on, de se baigner dans le sang des catholiques, dont il venoit de faire un massacre effroyable. De quelque fureur que fussent animés les gens de son parti, ils ne purent approuver toutes ses barbaries. L'amiral de Coligny écrivoit « qu'il falloit se servir de lui comme d'un lion furieux, et que ses services devoient faire passer ses insolences.... » On donna le gouvernement du Lyonnais à un autre. Des Adrets piqué voulut se faire catholique; mais on le fit saisir à Romans, et il auroit péri par le dernier supplice, si la paix, qui se fit alors, ne lui eût sauvé la vie. Il exécuta ensuite son dessein, et mourut, méprisé et abhorré des deux partis, l'an 1587. Il laissa des fils et une fille, qui n'eurent point de postérité. César de Vaussette, son gendre, se maria en secondes noces, après avoir hérité de la fille du baron des Adrets, sa première femme; et c'est de ce second mariage que sont descendus les barons des Adrets, du nom de Vaussette. Quelque temps avant sa mort, des Adrets s'étoit rendu à Grenoble, où étoit alors le duc de Mayenne. Il voulut se venger des propos injurieux et menaçans que Pardaillan avoit tenus sur son compte, à l'occasion de l'assassinat de son père. Il répéta plusieurs fois « qu'il avoit quitté sa solitude pour faire savoir à ceux qui auroient à se plaindre de lui que son épée n'étoit pas si rouillée qu'il ne pût leur faire raison. » Pardaillan ne crut pas devoir faire attention à cette bravade d'un ferrailleur octogénaire; et des Adrets s'en retourna, content de sa rodomontade.... L'ambassadeur de Savoie l'ayant rencontré dans un grand chemin, seul, et n'ayant qu'un bâton à la main, fut surpris de voir un vieillard, connu par ses barbares exécutions, se promener sans compagnon et sans défense: Il lui demanda de ses nouvelles. « Je n'ai rien à vous dire (répondit froidement des Adrets), sinon que vous rapportiez à votre

maître que vous avez trouvé le baron des Adrets, son très-humble serviteur, daus un grand chemin, avec un bâton blanc à la main et sans épée, et que personne ne lui dit rien. » Sylla, non moins cruel que lui, avoit la même sécurité. Sa Vie a été écrite par Gui Allard, Grenoble, 1675, in-12. J. C. Martin en a donné une meilleure édition, en 1803, à Grenoble, et à Paris, 1 vol. in-8° de 270 p. L'un des fils du baron des Adrets se trouva enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Il avoit été page du roi, qui lui avoit un jour ordonné d'aller appeler son chancelier. Ce magistrat qui étoit à table lui ayant répondu qu'après avoir dîné il iroit recevoir les ordres de sa majesté : « Comment, lui dit le page, osez-vous retarder un moment lorsque le roi commande ? Vite, qu'on marche sans délai ! » Sur quoi il prit l'un des coins de la nappe, et jeta tout le dîner à terre. Cette anecdote (assez peu vraisemblable) se trouve dans le tome IV du recueil de *Pièces intéressantes* par Laplace. Il ajoute, que cette aventure ayant été rapportée à Charles IX par le chancelier, ce prince n'en fit que rire, en disant « que le fils seroit tout aussi violent que le père. » L'historien de Thou nous apprend dans les *Mémoires de sa vie*, que, voyageant en Dauphiné en 1571, il voulut voir le fameux baron des Adrets; il parvint même à dessiner les traits de son visage. « Il étoit, dit-il, alors fort vieux, mais d'une vieillesse forte et vigoureuse. Il avoit le regard farouche, le nez aquilin, le visage maigre, décharné et marqué de taches de couleur de sang noir, tel que l'on nous dépeint Sylla. Du reste, il avoit la physionomie d'un guerrier. »

† ADRIA (Jean-Jacques), né à Mazara, fut disciple d'Agostin, fameux médecin, et bientôt égala son maître. Il devint médecin de Charles V. Outre divers ouvrages manuscrits sur son art, il a donné une *Topographie* de la ville de Mazara, sa patrie, où il mourut en 1560.

ADRIAM (Marie), jeune Lyonnaise qui, âgée de seize ans, prit des habits d'homme, et servit, en 1793, en qualité de canonnier, ses compatriotes dans la défense de leur ville. Arrêtée après le siège et traduite devant la commission révolutionnaire, elle fut condamnée à mort. « Comment, lui dit un des juges, as-tu pu braver le feu, et tirer contre ta patrie. — C'est au contraire, répondit-elle, pour la défendre et la sauver de ses oppresseurs. »

† ADRIAN *ou* ADRIANSEN (Corneille), prédicateur flamand, de l'ordre de Saint-François, natif de Dordrecht, et mort à Ypres, en 1581, âgé de 60 ans. Il laissa des sermons remplis d'expressions libres, de turlupinades et d'invectives contre les chefs des huguenots dans les Pays-Bas..... Il existe plusieurs éditions de ses *Sermons*, dont la première est de 1569, in-8°. Dans celles d'Amsterdam 1607, in-8°, et de 1640, aussi in-8°, il se trouve une figure qui, jointe au titre, peut donner une idée de cet infâme livre; elle représente l'étrange discipline secrète que Corneille Adriansen faisoit subir à ses jolies pénitentes, pour les délivrer de cette pudeur naturelle qui les empêchoit de lui confesser hardiment toutes les pensées, les paroles, les songes et les actions qui tirent leur origine des tentations de la chair; discipline que Voetius appelle *Disciplinam gymnopygicam cornelianam*, dans ses *Disp. select.* part. IV, pag. 262. Antoine Sander prétend que C. Adriansen est un Athanase, un Elie, dont les écrits ont été cor-

rompus par les hérétiques pour l'exposer à la risée des honnêtes gens.

† I. ADRIANI (Jean-Baptiste), né à Florence, en 1511, d'une famille noble, fut secrétaire de la république, et y jouit d'une grande considération. Il mourut dans la même ville en 1579. On a de lui l'*Histoire de son temps*, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1574, in-4°. Cette suite ne dépare point l'ouvrage de ce célèbre historien. Il est vrai, dit l'abbé Lenglet, qu'elle n'est pas aussi estimée; mais elle a été faite sur de bons renseignemens. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi dans son Histoire, l'estimoit à cause de son exactitude. On croit que Côme, grand-duc de Toscane, lui fourni ses Mémoires. Adriani fit l'*Oraison funèbre* de ce prince, celle de Charles V et de l'empereur Ferdinand, où il ne parle pas toujours comme l'histoire. On a encore de lui une *Lettre* curieuse à Vasari, sur les peintres dont il est parlé dans Pline, imprimée chez les Juntes, in-fol., 1583.

II. ADRIANI (Marcel), gentilhomme de Florence, professa les belles-lettres dans sa patrie, et y finit ses jours en 1604. Il laissa deux ouvrages manuscrits; le premier est une *Traduction de Plutarque;* le second une autre *Traduction de Démétrius de Phalère*, qui a été imprimée à Florence en 1738, avec des notes et un éloge d'Adriani, par l'abbé Gozi, professeur d'histoire au collège de Florence.

ADRIANSEN. *Voyez* ADRIAN.

ADRICHOMIA (Cornélie), religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, de la noble famille d'Adrichem en Hollande, a traduit en vers les *Psaumes de David* dans le 15e siècle. Elle se fit elle-même cette Épitaphe, qui donnera une idée de sa poésie:

Corpus humo, animam superis Cornelia mando;
Pulverulenta caro vermibus esca datur;
Non lacrymas, non singultus, tristesque querelas,
Sed Christo oblatas nunc precor umbra preces.

† ADRICHOMIUS (Christian), né à Delft en 1533, ordonné prêtre en 1561, mourut le 20 juin 1585 à Cologne, où il se retira après avoir été chassé de son pays par les protestans. Son ouvrage le plus célèbre, est le *Theatrum terræ sanctæ*, avec des cartes géographiques, à Cologne, 1682, in-fol. On a encore de lui une *Chronique de l'ancien et du nouveau Testament*, où il entasse bien des fables, à Cologne, 1682, in-fol. Il étoit meilleur géographe qu'historien. Sa *Géographie sainte* passoit, de son temps, pour un chef-d'œuvre d'exactitude. Son nom de famille étoit Adrichem, dont il fit Adrichomius.

I. ADRIEN (S.), officier dans les armées romaines, poursuivoit avec fureur les chrétiens dans la persécution de Maximilien Galère, lorsque, touché de leur dévouement et de leur mépris de la vie, il partagea leurs sentimens, et souffrit comme eux le martyre à Nicomédie vers l'an 306. L'Église célèbre sa fête le 8 septembre, jour de la translation de ses reliques à Rome.

II. ADRIEN (S.), Africain de naissance, abbé de Nérida près de Naples, fut envoyé par le pape Vitalien en Angleterre, auprès de Théodore, archevêque de Cantorbéry, pour l'aider dans les fonctions de l'épiscopat. Saint Adrien y demeura 39 ans, et y mourut le 9 janvier 720.

III. ADRIEN (S.), évêque de Saint-André en Ecosse, y prêcha

la foi, et souffrit le martyre en 874.

†IV. ADRIEN (Ælius Adrianus), cousin, fils adoptif et successeur de Trajan, étoit à quelques égards digne de l'être. Son père, qui avoit été préteur, l'ayant laissé orphelin, Trajan, son tuteur, lui fit épouser une petite-fille de sa sœur. Son courage, qui se déploya de fort bonne heure, l'éleva aux premières charges de l'empire. Il fut général des armées en Orient, et, après la mort de Trajan, il fut proclamé empereur le 11 août 117 de J. C. (*Voyez* PLOTINE.) Il avoit eu des rivaux, il pardonna à quelques-uns. Un d'entre eux s'étant présenté pour lui demander grace: *Adrien, lui dit-il, est votre empereur, vous voilà sauvé.* Un autre de ses ennemis s'étant présenté pour obtenir son pardon: *Le voilà,* lui dit-il en l'embrassant. Cependant il fit mourir, sur de simples soupçons, quatre consulaires qui avoient eu part à la confiance de Trajan. En général, il fut généreux avec le peuple, quoiqu'il traitât quelquefois les grands avec cruauté. Le premier soin d'Adrien fut de faire la paix avec les Parthes, de rétablir Chosroès, et de lui rendre toutes les provinces qu'on venoit de lui enlever. Cette politique étoit sage: pour retenir les Parthes sous la domination des Romains, il auroit fallu soutenir des guerres continuelles et ruineuses. Adrien avoit d'ailleurs à dissiper des troubles qui l'inquiétoient. Les juifs de Cyrène avoient cruellement ravagé la Libye et l'Egypte. La Lycie et la Palestine se révoltoient; une partie de la Grande-Bretagne avoit secoué le joug. Enfin les Maures et les Sarmates faisoient des irruptions dans les provinces frontières. Aussitôt après avoir conclu la paix avec les Parthes, il retourna à Rome. Il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe, et le fit accorder à l'image de Trajan. Pensant que l'*empire n'étoit pas à lui, mais au peuple*, il remit tout ce qui étoit dû au fisc depuis seize ans; il en brûla publiquement les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Cette libéralité fit dire qu'*il avoit enrichi tout l'empire.* Il regarda comme un devoir de secourir les anciennes familles, que des accidens malheureux, plutôt qu'une mauvaise conduite, avoient mises hors d'état de se rétablir; et il assigna de nouveaux fonds pour l'éducation des enfans que les parens ne pouvoient pas élever. Un an après son retour à Rome, Adrien marcha contre les Alains, les Sarmates et les Daces, dont il arrêta les hostilités. Il visita ensuite les provinces de son empire, s'arrêta quelque temps en Espagne, revint à Rome, recommença ses voyages, et fixa les limites de l'empire. Ses courses ne se bornoient pas à satisfaire une vaine curiosité. Il se faisoit rendre compte de l'administration des villes et des provinces, réprimoit les abus, réparoit les édifices publics, en construisoit de nouveaux, et soulageoit les peuples par des diminutions d'impôts ou par des largesses. Sa présence n'étoit jamais à charge aux provinces. Il voyageoit à pied, à la tête de ses troupes. Exposé à la pluie, à la neige, au soleil, il campoit avec elles, partageoit la nourriture et la fatigue des soldats, et ne paroissoit que le premier soldat de l'empire. Peu jaloux de ses titres, et n'ayant accepté le consulat que les deux premières années de son règne, il étoit populaire jusqu'à se mêler dans les bains publics avec le peuple. Comme Trajan, il vivoit familièrement avec ses amis; mais, naturellement soupçonneux, il ne leur accordoit pas la même confiance. Lorsqu'il étoit à Rome, il cultivoit tous les genres de littérature, conversant avec les savans, leur communiquant ses lumières, exerçant ses talens avec eux, et enviant les leurs. (*Voy.*

Apollodore.) Favorin, qui connoissoit son foible, répondit à un de ses amis qui lui reprochoit d'avoir cédé mal à propos à l'empereur: « Voulois-tu que je ne cédasse pas à un homme qui a trente légions armées?..... » Cependant les Parthes, peu fidèles aux traités, s'étoient révoltés de nouveau. Adrien passa en Orient, l'an 123, pour les réduire; et dès qu'il eut apaisé les troubles qu'ils avoient excités, il se rendit à Athènes, où il assista aux mystères de Cérès Eleusine. L'année suivante il revint à Rome, après avoir passé l'hiver à Athènes. Il s'étoit élevé une persécution cruelle contre les chrétiens; mais sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, il défendit non seulement de les persécuter pour leur religion, mais il ordonna de punir ceux qui les calomnieroient. Il passa même depuis, de sa haine contre les chrétiens, à des sentimens si favorables pour eux, que Lampride a remarqué « qu'il forma le dessein d'élever un temple au Christ, et de l'admettre au nombre des dieux. » Adrien continua la visite de l'empire l'an 125 et les années suivantes. Il bâtit en Egypte une ville en l'honneur d'Antinoüs, pour lequel il brûla d'un amour déshonnête. Jérusalem fut encore relevée par ses soins et par ceux des juifs, qui, malgré leurs fréquentes révoltes, contribuèrent à ce rétablissement, qu'ils croyoient devoir leur être favorable. Ce n'étoit pourtant pas pour eux qu'on rebâtissoit Jérusalem. Ces malheureux s'étant révoltés de nouveau sous les étendards d'un prétendu messie nommé Barcochébas, il leur fut défendu d'entrer dans Jérusalem, dont le nom fut changé en celui d'Ælia, et même de la regarder de loin. On mit un pourceau de marbre sur la porte qui regardoit Bethléem; et comme les chrétiens étoient aussi odieux que les juifs, Adrien fit dresser une idole à Jupiter à l'endroit de la résurrection de Jésus-Christ, et une de Vénus, en marbre, au Calvaire. Ce prince, qu'on a supposé avoir élevé un temple à Jésus-Christ, fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem, et lui consacra la caverne où le Christ étoit né. Il mourut à Bayes, en Campanie, le 10 juillet 138, à 62 ans. Les fatigues de ses longs voyages avoient beaucoup altéré sa santé. Ennuyé de ses souffrances, il avoit essayé plusieurs fois de se tuer. Il demanda du poison ou un poignard, et, dans son désespoir, il ordonna la mort de plusieurs sénateurs, se plaignant « d'être le maître de la vie des autres, et de ne pouvoir disposer de la sienne. » Ensuite il congédia tous les médecins, dans la pensée que leurs soins ne faisoient qu'augmenter sa maladie. Il fit, avant que de mourir, ces vers si connus, traduits par Fontenelle, qui marquent son inquiétude sur l'état de son ame après sa mort: *Ma petite ame, ma mignonne*, etc. Ces vers ne sont pas les seuls qui nous restent de lui. *Voyez* Anthol. epigr. Burman. t. I, pag. 86, 209, 445, et tom. II, pag. 62; et l'Anthologie grecque de Brunck, tom. II, pag. 285. Adrien avoit composé une *Alexandriade*, dont l'éditeur, Etienne de Byzance (in v. Ἄσραία) rapporte un vers et quelques mots d'un autre in v. Σάνεια. Cet ouvrage est-il le même que le *Monobiblos* dont parle l'historien Socrate? Sainte-Croix, dans son Extrait des histoires d'Alexandre, pag. 162, ne le croit pas. Florus lui ayant écrit familièrement au sujet de ses voyages continuels:

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

L'empereur lui envoya sur-le-champ cette réponse:

Ego nolo Florus *esse,*
Ambulare per tabernas,

Latitare per popinas,
Culices pati rotundos.

On dit qu'Adrien ne se couvroit jamais la tête. C'est le premier des empereurs romains qui ait porté de la barbe, pour cacher des poireaux qu'il avoit au menton. Sa vie fut un mélange de bien et de mal. (*V.* SABINE.) Si Adrien eut quelques-unes des vertus de Trajan, il eut aussi des vices dont Trajan fut exempt, la présomption et la cruauté. A quelques exceptions près, il fit le bonheur des peuples, et il voulut l'assurer après lui, en choisissant des successeurs, tels qu'Antonin et Marc-Aurèle. « Je sais, disoit-il, qu'Antonin est de tous ceux que je connois celui qui désire le moins l'empire; mais je sais aussi qu'il en est plus digne que personne. » Adrien composa lui-même l'histoire de sa vie et de ses principales actions, et la fit publier sous le nom d'un de ses domestiques connu pour être en état de l'écrire. Cette histoire qui n'étoit apparemment qu'un panégyrique, n'existe plus.

† V. ADRIEN Ier, d'une ancienne famille de Rome, joignit aux vertus du christianisme le génie ferme des anciens Romains, et le caractère prudent et adroit des nouveaux. Il fut élu pape après la mort d'Etienne III, en 772. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards. Le second concile général de Nicée ayant été convoqué contre les iconoclastes, il y envoya ses légats, et ils y tinrent la première place. Ce pontife mourut le 29 décembre 795, après avoir beaucoup enrichi l'église de Saint-Pierre. Les Romains, qu'il avoit secourus dans une famine occasionnée par un débordement du Tibre, le pleurèrent comme leur père. Charlemagne, ami d'Adrien, partagea leur douleur et lui fit une Épitaphe. Il y joignit son nom à celui d'Adrien dans ces vers, dont le premier est le 23e de l'Épitaphe qui en a 38.

Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra :
Hadrianus, Karolus, rex ego, tuque pater.
Quisque legas versus, devoto pectore supplex,
Amborum mitis, dic, miserere Deus!

† VI. ADRIEN II, Romain, fut élevé malgré lui au souverain pontificat, le 14 décembre 867, après la mort du pape Nicolas I. Il tint un concile à Rome contre Photius, et envoya dix légats à celui de Constantinople contre le même patriarche, qui y fut déposé et soumis à la pénitence publique en 869. Ce pape, qui avoit agi de concert avec l'empereur grec et le patriarche Ignace, se brouilla ensuite avec l'un et l'autre, au sujet de la Bulgarie, que celui-ci prétendoit être de son patriarchat. Après la mort de l'empereur Lothaire, Charles-le-Chauve, roi de France, voulut recueillir une partie de sa succession. Adrien II, qui favorisoit l'empereur Louis II, frère de Lothaire, prétendit s'opposer aux entreprises de Charles, et menaça de l'excommunier comme usurpateur. Ce fut alors que le fameux Hincmar de Reims lui adressa des remontrances vigoureuses, où, lui rappelant le souvenir du respect et de la soumission des anciens pontifes à l'égard des princes, il lui fait entendre « que sa dignité ne lui donne aucun droit sur le gouvernement des états; qu'il ne peut être tout ensemble évêque et roi; que c'est aux peuples à se choisir leurs souverains; que les anathèmes mal appliqués n'ont aucun effet sur les ames; que les hommes Francs ne se laisseront point asservir par un évêque de Rome. » Adrien, loin de se rendre à ces raisons, se déchaina contre le roi et contre Hincmar; il prit le parti de Carloman, fils de Charles-le-Chauve, diacre,



abbé de plusieurs monastères, devenu rebelle et chef de brigands, et ordonna au roi de le rétablir dans ses biens et ses honneurs ; il défendit aux sujets, sous peine de damnation, de porter les armes contre lui. Il se déclara avec la même chaleur en faveur de Laon, neveu d'Hincmar, ennemi du souverain et de son oncle. Mais ensuite le pape changea de ton ; il écrivit à Charles une lettre pleine d'éloges, où il admire sa piété et sa sagesse, et lui promet de ne reconnoître que lui pour empereur, quand on l'en voudroit détourner par des boisseaux d'or. C'est la dernière lettre d'Adrien II, pape presque aussi zélé pour l'autorité pontificale, que le fut depuis Grégoire VII, mais plus souple et plus politique. Ce pape eut encore un démêlé avec Lothaire, roi de Lorraine (*Voy.* son article). Il mourut le 1er novembre 872. Ce pontife étoit très-désintéressé : le jour de son sacre, il refusa les présens que ses prédécesseurs avoient coutume de recevoir. On a de lui plusieurs *Lettres*.

VII. ADRIEN III, élu pape en 884, après Marin, ne garda la tiare qu'un an. Sa vertu, son zèle et sa fermeté promettoient beaucoup.

† VIII. ADRIEN IV, Anglais, fils d'un mendiant, et mendiant lui-même, erra long-temps en divers pays avant de pouvoir être reçu en qualité de domestique chez les chanoines de Saint-Ruf, qui l'agrégèrent ensuite à leur ordre, et le nommèrent leur général. Il fut fait cardinal et évêque d'Albano par le pape Eugène III, qui l'envoya en qualité de légat dans le Danemarck et dans la Norwège. A son retour, le sacré collège l'éleva au pontificat le 3 décembre 1154. Il excommunia les Romains, jusqu'à ce qu'ils eussent brûlé l'hérétique Arnaud de Bresse, enthousiaste turbulent. Il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avoit usurpé les biens de l'Eglise. Il redemanda à l'empereur Frédéric I les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolette, la Sardaigne et la Corse, et n'en put rien obtenir alors. Ce pontife, si jaloux de soutenir les droits de son siège, ne le fut point d'enrichir sa famille : il laissa sa mère dans la pauvreté, conduite plus extraordinaire que louable. Adrien IV aimoit la vérité, et cherchoit à la connoître. Jean de Sarisberi, son ami et son compatriote, étant venu le voir quelque temps après son élection, Adrien lui dit « qu'il trouvoit tant de difficultés dans la place qu'il occupoit, et voyoit l'Eglise accablée de tant de maux, qu'il auroit voulu n'être jamais sorti d'Angleterre. » Il demanda un jour (dit Fleury), à ce même Jean de Sarisberi, ce qu'on disoit de lui et de l'église de Rome? Jean répondit avec liberté : « On dit que l'église de Rome ne se montre pas tant la mère des autres églises que leur marâtre. On y voit des gens qui dominent sur le clergé, sans se rendre l'exemple du troupeau. Ils amassent beaucoup d'or, d'argent et de meubles précieux ; ils sont avares et insensibles aux misères des pauvres ; ils semblent faire consister toute leur religion à s'enrichir.... Tout le monde vous donne le titre de *Père* : pourquoi faut-il donc que tous vos enfans vous offrent des présens ? Vous êtes, S. Père, hors du droit chemin. Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. » Le pape loua son ami de sa franchise, lui ordonnant de l'informer de tout ce qu'il entendroit dire sur son compte. Ce pontife mourut à Anagni, le 1er septembre 1159, avec la réputation d'un homme habile et zélé pour le maintien des droits temporels de l'Eglise. On a de lui

plusieurs *Lettres* dans les collections des conciles.

†IX. ADRIEN V, élu pape le 12 juillet 1276, étoit né à Gênes. C'est lui qui répondit à ses parens, étant sur le point de mourir : « J'aimerois bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé que pape mourant. » Il mourut à Viterbe un mois après son élection.

†X. ADRIEN VI (Adrien-Florent Boyens) naquit à Utrecht, le 2 mars 1459, d'une famille presque aussi obscure que celle d'Adrien IV. Son père étoit tisserand, et s'appeloit Florent. Le fils, né avec beaucoup d'esprit, fut fait professeur de théologie, doyen de l'église, et vice-chancelier de l'université de Louvain. L'empereur Maximilien I le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc Charles. Ferdinand, roi d'Espagne, auprès duquel il avoit été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose en Catalogne. Après la mort de Ferdinand, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal Ximénès, homme qui devoit comme lui tout à son mérite. Il demeura enfin seul vice-roi pour Charles V. Quelque temps après, en 1522, il fut élu successeur de Léon X qui l'avoit fait cardinal. L'empereur Charles V, aux intrigues duquel il devoit le pontificat, gouverna tout à Rome; Adrien se borna à réformer le clergé et la cour romaine. Il retrancha beaucoup d'offices et d'emplois inutiles, réprima les abus qui s'étoient glissés dans la collation des bénéfices, dans les réserves, dans la dispensation des indulgences, supprima les dépenses superflues, et vécut aussi frugalement qu'un religieux. Dans l'instruction qu'il donna à son nonce (Français Chérégat) à la diète de Nuremberg, assemblée pour pacifier les différents excités par Luther, on voit combien il désiroit une réforme générale dans l'Eglise. « Avouez ingénument, dit-il, que Dieu a permis cette persécution (le schisme des luthériens) à cause des péchés des hommes, et sur-tout de ceux des prêtres et des prélats de l'Eglise.... Car nous savons qu'il s'est passé dans ce saint siège beaucoup de choses abominables; des abus dans les choses spirituelles, des excès dans les ordonnances et les décrets qui en sont émanés; et enfin, que toutes choses sont changées en mal et perverties. Il n'est pas surprenant si la maladie s'est répandue de la tête dans les membres, et si elle a passé des souverains pontifes aux prélats inférieurs... Pour ce qui nous regarde, nous promettons de notre part, que nous emploierons tous nos soins pour réformer avant toutes choses cette cour, qui est peut-être la source de tous ces malheurs. » La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, et sur-tout son aversion pour le luxe, le firent haïr des Romains. A sa mort, arrivée le 24 septembre 1523, ils écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.* Quoique ce pontife n'eût pas le génie élevé d'Adrien IV, il eut beaucoup de traits de ressemblance avec lui. L'un et l'autre ne firent rien pour leur famille, et tous les deux furent fâchés d'avoir accepté la tiare. Adrien VI, pour apprendre à la postérité qu'un des plus grands inconvéniens de la vie est d'avoir à commander aux autres, se fit cette épitaphe : ADRIANUS *hic situs est, qui nihil sibi infeliciùs in vitâ, quàm quòd imperaverat, duxit.* Quelques historiens le blâment d'avoir été trop lent dans ses entreprises et irrésolu dans ses desseins, d'avoir peu favorisé les gens de lettres, et de ne s'être point plié aux intrigues et à la politique de la cour de Rome. Pallavicin dit : *Fù Ecclesiastico optimo, pontifice in verita mediocre.* Il étoit aussi simple dans ses

mœurs et aussi économe que son prédécesseur, Léon X, avoit été prodigue et fastueux. Lorsque les cardinaux le pressoient d'accroître le nombre de ses domestiques, sa réponse étoit « qu'il vouloit avant tout acquitter les dettes de l'Eglise. » Les palefreniers de Léon X lui ayant député l'un d'entre eux pour lui demander de l'emploi : « Combien le feu pape avoit-il de palefreniers ? » — Cent, lui répondit l'orateur. Sur cela, Adrien fit le signe de la croix, et lui dit : « J'en aurois bien assez de quatre ; mais j'en garderai douze, afin d'en avoir quelques-uns de plus que les cardinaux. » Il disoit « qu'il falloit donner les hommes aux bénéfices, et non pas les bénéfices aux hommes » ; et fit ce qu'il put pour que, sous son pontificat, ils ne fussent pas conférés à des sujets indignes. Ce pape a un rang parmi les écrivains ecclésiastiques par son *Commentaire sur le 4e livre des sentences*, Paris, 1512, in-fol. Cet ouvrage, imprimé d'abord lorsqu'il professoit à Louvain, fut réimprimé par son ordre lorsqu'il fut à la tête du monde chrétien. On y a remarqué cette proposition : *Que le pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi.* On a encore de lui, *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8°. *Disputationes in lib. 4 magistri sententiarum epistolæ*, etc. Gaspard Burmann publia à Utrecht, 1727, in-4°, la Vie de ce pontife, ou plutôt un recueil de Vies, de Notes bibliographiques et d'Eloges. *Voyez* l'article ENCHAVORDIUS.

XI. ADRIEN, auteur du 5e siècle, a composé en grec une *Introduction à l'Ecriture sainte*, impr. en cette langue à Augsbourg en 1602, in-4°, par les soins d'Hæschelius. On en trouve une traduction latine dans les Opuscules de Lollinus, à Belluno, 1650, in-fol.

† XII. ADRIEN, chartreux ingénieux et savant, est auteur du traité intitulé *de Remediis utriusque fortunæ*, dont la première édition, publiée à Cologne en 1467, in-4°, est rare et recherchée ; et la deuxième, en 1471, in-4° ; une autre à Crémone, 1492, in-fol. Pour ne pas confondre ce traité avec celui de Pétrarque sur la même matière, il faut savoir que le titre porte : *Per quemdam A. poetam præstantem, necnon S. Th. professorem eximium.*

† I. ADSON (Hemeric), né aux environs de St.-Claude dans le Jura, fut abbé de Luxeuil en 960 ; il a écrit la *Vie et les Miracles de saint Halbert*, troisième abbé de Luxeuil, mort en 665, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques modernes, avec le comte Valbert, père de saint Bertin. On a encore d'Adson un *Traité de l'Antechrist*, adressé à Gerberge, femme de Louis-d'Outre-Mer, qui avoit demandé à l'auteur des éclaircissemens à ce sujet. Il établit que l'Antechrist naîtra de la tribu de Dan, à la manière des autres hommes, dans Babylone ; qu'il sera élevé à Betzaïda et à Corrozaïm ; qu'il rétablira le temple de Jérusalem ; qu'il règnera et persécutera pendant 3 ans et demi, et qu'ensuite il sera mis à mort sur le mont des Oliviers. Adson réfute ceux qui soutiennent que l'Antechrist naîtra d'une vierge, et ceux qui le font sortir de l'union d'un évêque et d'une religieuse. Ce traité se trouve dans les œuvres d'Alcuin et de Raban-Maur. Les *Miracles de saint Halbert* sont dans les recueils de Vies des Saints.

† II. ADSON, abbé de Deuvres, de l'ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse de Bourges, est mort en 991. On a de lui quelques *Vies de Saints*, et entre autres de saint Bercaire, saint Bartole, saint Fredbert, saint Tranquile. Il a aussi fait un *Traité*

de l'Antechrist, qui a été attribué à saint Augustin, et qui se trouve dans les œuvres de ce père de l'Eglise, tom. VI. Paris, 1685.

AECE. *Voy.* AETIUS.

*ÆDESIUS, philosophe platonicien du 4e siècle, successeur de Jamblique, en qualité de professeur de philosophie en Cappadoce : il prétendoit avoir un commerce immédiat avec les dieux.

I. AEDON (Mythol.) *ou* AIDON, femme du roi Zéthus, frère d'Amphion. Elle étoit si jalouse de voir la femme d'Amphion, mère de six jeunes princes, qu'elle tua pendant la nuit son propre fils Hylus, que l'obscurité l'empêcha de reconnoitre, et qu'elle prit pour un de ses neveux. Aédon, ayant vu son erreur, pleura tant la mort de son fils, que les dieux, touchés de compassion, la changèrent en chardonneret.

† II. AEDON (Mythol.), fille de Pandarée, Ephésien, épousa un artisan de la ville de Colophon, nommé Polytechnus. Les deux époux vécurent heureux jusqu'à ce que, s'applaudissant des douceurs de leur union, ils osèrent se vanter de s'aimer plus parfaitement que ne faisoient Jupiter et Junon. Les dieux irrités leur envoyèrent, pour les punir, un esprit de division, qui fut pour eux une source de maux.

†ÆELREDE *ou* ETHELREDE, Anglais, abbé de Revfby, puis de Rieval en Angleterre, contemporain de saint Bernard, est auteur du *Miroir de la charité*, ouvrage dans lequel ce père auroit reconnu son caractère et son style ; d'un *Discours* sur ces paroles de saint Luc, *Jésus-Christ étant âgé de douze ans* ; de vingt-cinq *Sermons* imprimés dans la bibliothèque de Cîteaux ; d'un fragment de l'*Histoire d'Angleterre* ; de la *Vie de saint Edouard* ; de trente *Sermons sur le 13e chapitre d'Isaïe*, touchant les malheurs de Babylone, etc., des Philistins et des Moabites. On a encore de lui un *Traité de l'amitié*, et quelques livres historiques, peu connus aujourd'hui, quoique le jésuite Gibbon ait publié ses ouvrages à Douay, 1631, in-fol. Il mourut en 1166, en réputation de savoir et de piété.

ÆETA (Mythol.) *ou* ÆETÈS, roi de Colchos, fils du Soleil et de Persa, étoit gardien de la toison d'or que Phryxus lui avoit confiée ; elle lui fut enlevée par les Argonautes, qui avoient pour chef Jason. Ce héros fut aimé de Médée, fille d'Æetès, laquelle prit la fuite avec son amant. La fable raconte qu'elle coupa par morceaux un de ses frères, pour arrêter la poursuite de son père, vers l'an 1292 avant J. C. *Voy.* ABSYRTHE.

* ÆGEATES (Jean), religieux nestorien qui vivoit environ l'an 485. Il écrivit une *Histoire ecclésiastique*, et un *Traité contre le concile de Chalcédoine*.

†I. ÆGIDIUS, bénédictin d'Athènes, florissoit dans le 8e siècle. Il écrivit sur les venins, sur les urines, sur la connoissance du pouls. On attribue à un autre Ægidius, Gilles de Corbeil, chanoine de Paris, médecin de Philippe-Auguste, roi de France, un livre en vers hexamètres latins *sur la Vertu des médicamens*, *sur les Urines* et *sur la Connoissance du pouls*, Venise, 1494, in-4°, et Bâle, 1529. Mais il est plus vraisemblable que ce n'est qu'une traduction de l'ouvrage d'Ægidius, bénédictin grec, et que ces deux traités sont les mêmes. Quoi qu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue, qu'on le lisoit dans les écoles avec les écrits d'Hippocrate. On l'imprima à Paris en 1528, in-4°.

*II. ÆGIDIUS (Petrus), d'Albe,

voyagea beaucoup en Asie et en Afrique. Il a laissé une *Description de la Thrace et de Constantinople*, avec d'autres ouvrages. Il mourut en 1555, âgé de 65 ans.

*III. ÆGIDIUS CANTOR. *Voyez* HILDENISSEN.

IV. ÆGIDIUS ROMÆ. *Voyez* COLONNE, n° III.

* ÆGINETA (Paul), né dans l'île d'Ægine, d'où il tiroit son nom. Il vivoit au 7e siècle. Ses ouvrages, qui ont presque tous pour objet la chirurgie, méritent la réputation dont ils jouissent, à cause des grandes connoissances qu'ils renferment. Il est le premier qui ait fait mention de la vertu purgative de la rhubarbe. Il commence son livre par une description de la maladie des femmes, et traite, *ex professo*, des indispositions auxquelles ce sexe est sujet.

* ÆGINUS SPOLETINUS (c'est-à-dire de Spolette) fut le premier éditeur de la *Bibliothèque d'Apollodore*, à Rome, en 1550. Il la publia d'après les manuscrits du Vatican, mais corrigea le texte quelquefois un peu arbitrairement. Il accompagna l'original d'une traduction latine et de notes qui annoncent beaucoup d'érudition.

* ÆLFRICUS, surnommé le *Grammairien*, abbé de Malmesbury, est auteur, I. d'un *Dictionnaire saxon, latin et anglais*, ouvrage exact et méthodique, publié par Somner, à Oxford, 1659; II. d'une *Histoire saxonne de l'ancien et du nouveau Testament*; à Londres, 1623 et 1638; III. d'une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la *Vie de Bède*, à Cambridge, 1641. Il mourut vers l'an 1016.

ÆLFRINUS. *Voy.* ÆLFRICUS.

* I. ÆLIAN (Claudius), l'aîné, étoit Grec de naissance, et vécut sous les empereurs Nerva, Trajan et Adrien, environ cent ans avant le sophiste Claudius Ælian. Il est auteur de l'ouvrage dédié à l'empereur Adrien, intitulé Τακτικὰ, ou *Sur les ordres de bataille*. Parmi les éditions de cet auteur, nous citerons celle de Sixtus Arcérius, sous le titre: *Æliani Tactica, sive de motionibus ac præceptis militaribus, ad formandas et transformandas acies necessariis*, etc., etc., avec une traduction latine, des remarques et des planches, Lugd. Bat. 1613, in-4°. Cette édition est rare. Le même ouvrage a été traduit en allemand, et publié sous le titre: *Claudius Ælian, sur les ordres de bataille*, etc., Manheim, 1786, in-4°. Il en existe aussi des traductions françaises et italiennes.

*II. ÆLIAN (Claudius), né à Prænest en Italie. Il enseigna la rhétorique, sous l'empereur Alexandre Sévère, à Rome, et fut surnommé *Bouche de Miel*, à cause de la suavité de son style. Ses écrits les plus renommés sont, *Mélanges d'histoires*, et un ouvrage *sur les Animaux*.

† ÆLIANUS MECCIUS, médecin loué par Galien. Il employa le premier, dans un temps de peste, la thériaque comme remède et préservatif, et elle lui réussit en cette double qualité. Ce médecin joignoit à de grandes lumières beaucoup de politesse.

ÆLIEN. *Voy.* ELIEN *et* AMAND, n° III.

I. ÆLIUS (Sextus). *V.* SENTIUS.

* II. ÆLIUS (Franciscus *ou* Franceschelli), contemporain de Sannazar et son ami, joignoit à beaucoup de littérature une éloquence peu commune. Il étoit de la famille des Marchési. Il ne nous reste de lui

qu'un ouvrage sur les familles napolitaines. *Voyez* les notes de Broukhus et de Vlaming sur Sannazar, p. 121 et 597.

† III. ÆLIUS SEXTUS CATUS étoit un célèbre jurisconsulte, dont Ennius fait l'éloge. Il exerça la censure avec M. Cethégus, et sépara le sénat du peuple dans les spectacles de l'amphithéâtre. Etant consul, les ambassadeurs des Etoliens, instruits qu'il mangeoit dans de la vaisselle de terre, lui en présentèrent d'argent, qu'il refusa ; et jusqu'à la fin de sa vie, il ne posséda que deux coupes de ce métal, dont L. Paulus, son beau-père, lui avoit fait présent comme une récompense de sa valeur, après la défaite du roi Persée.

† I. AELST (Everard Van), peintre, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il peignit avec succès les sujets inanimés, et particulièrement des oiseaux morts, des cuirasses, des casques, et toutes sortes d'instrumens de guerre. Ses ouvrages sont finis ; les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité : aussi ses tableaux, quoique peu intéressans, sont-ils toujours chers et fort rares. On a de lui, au Musée Napoléon, un tableau venant des conquêtes de la Prusse ; il représente une perdrix suspendue au milieu de divers instrumens de chasse, etc., etc.

† II. AELST (Guillaume Van), peintre de Delft, né en 1620, et mort en 1679, étoit neveu et élève du précédent. Il voyagea dans sa jeunesse en France et en Italie, et se fit rechercher par les personnes de la plus haute considération. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille du même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Aelst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue et achetés fort cher. Il peignoit les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art : sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits rendus au naturel. On possède au Musée Napoléon deux tableaux de ce peintre : l'un représente deux perdrix mortes, avec des instrumens de chasse ; et l'autre un vase de fleurs ; sur la table, une montre ouverte.

* III. AELST (Nicolas Van), graveur, né à Bruxelles en 1530. On a de lui *Divers sujets de l'ancien Testament*, gravés d'après Jules Romain.

ÆMILIEN. *Voy.* EMILIEN.

† I. ÆMILIUS LEPIDUS, de l'illustre famille Æmilia, s'étant trouvé dans son enfance à une bataille, où il tua de sa main un ennemi, et sauva la vie à un citoyen, le sénat, pour récompenser une action si glorieuse, lui fit ériger au Capitole une statue, où il étoit représenté avec la robe prétexte et la bulle au cou.

* ÆMILIUS (Antoine). Il étoit né à Aix-la-Chapelle en 1589. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse ; à 25 ans, il remplaça Gérard Vossius, son maître, dans le rectorat du collège de Dordrecht, d'où, trois ou quatre ans après, il fut à Utrecht et occupa le même emploi. Le zèle qu'il montra pour la nouvelle philosophie de Descartes le lia avec ce grand homme. On a de lui un *Recueil de harangues et de poésies latines*, in-12, 1651. Il mourut en 1660.

ÆMILIUS MACER. *V.* MACER, n° I.

ÆMUS. *Voy.* HEMUS.

* ÆNEAS, surnommé le *Tacticien*, vivoit vers la 104ᵉ olympiade. On présume qu'il est la même personne que le nommé Ænuas Stym-

phalius, qui, du temps de la bataille de Mantinéa (vers la 104e olympiade), régnoit sur les Arcadiens, et fut un prince sage et plein de bravoure : du moins sa vie coïncide-t-elle avec cette époque ; car dans son livre, τακτικὸν καὶ πολιορκητικὸν, c'est-à-dire, *Liber tacticus de tolerandâ obsidione*, il parle des machines dont on se servoit dans les sièges depuis le temps d'Aristote ; par exemple, du belier, des catapultes, de la tortue, etc., et ne fait point mention de celles inventées postérieurement. Cet ouvrage est attribué faussement à Ælian ; le livre d'Æneas n'est qu'un fragment de ses στρατηγητικὰ βιβλία, ou *Commentarii de arte imperatoris*, où l'on peut puiser des connoissances précieuses sur le système militaire des anciens. Cet ouvrage fait partie des éditions de Polybe, publiées par Isaac Casaubonius, Paris, 1609, in-fol. ; on le trouve dans les éditions de Polybe, publiées par Gronovius, Amster., 1675, in-8°, avec une traduction latine et des notes ; dans les *Script. de re milit. vet.*, Paris, 1693, in-fol. ; et dans les *Script. de re milit.*, t. II.

ÆNEAS. *Voy.* les Énée.

ÆNEAS-SYLVIUS PICCOLOMINEUS. *Voy.* Pie II.

ÆNOBARBUS. *Voy.* Domitius, n° II.

* ÆPINUS (François-Ulrich-Théodore), professeur de physique, de l'académie de Pétersbourg, né à Rostock le 13 décembre 1724, mort à Dorpt, ville de Livonie, en 1802, on a de lui en latin, I. *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur le globe de la terre*, traduites en français (par Guillaume Raoult de Rouen), 1762, in-4°. II. *Exposition raisonnée de la Théorie de l'électricité*, traduite par M. l'abbé Haüy, Paris 1787, in-8°. III. *Recueil de différens mémoires sur la Tourmaline*, Saint-Petersbourg, 1762, in-8°.

* ÆPOLION, Grec, graveur sur pierres dures. On connoît de lui la tête de l'empereur M. Aurelius Antoninus, au cabinet de Stosch, sous le n° 2.

AÉRIENS, *Voy.* l'article suiv.

† AERIUS, hérésiarque du 4e siècle, sectateur d'Arius, est auteur de la secte des Aëriens. Aërius ajoutoit à la doctrine de son maître, que l'évêque n'étoit point supérieur au prêtre ; que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc. étoient des superstitions judaïques. Il condamnoit aussi les prières pour les morts. Aërius étoit moine. L'élévation de son ami Eustache sur le siège de Constantinople excita sa jalousie et fut la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres et des évêques. Ses sectateurs, ne pouvant être admis dans aucune église, s'assembloient dans les bois, dans les cavernes, en pleine campagne, où ils étoient quelquefois couverts de neige. Leur chef étoit contemporain de saint Epiphane, et sa secte subsistoit encore du temps de saint Augustin.

† AERTSEN (Pierre), surnommé *Pietro longo* à cause de sa grande taille, peintre, né à Amsterdam en 1519, mourut dans cette ville en 1573. Dès l'âge de 18 ans, il se rendit célèbre par sa manière hardie et fière qui n'appartient qu'à lui seul. L'académie d'Anvers s'empressa de le mettre au nombre de ses membres. Il entendoit les fonds, l'architecture et la perspective. Il étoit extraordinaire dans les draperies et les ajustemens de ses figures, qui ressembloient quelquefois à des masques : cette singularité paroissoit lui être propre. Ses premiers ouvrages fu-

rent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendoit avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire et s'y fit admirer. Le tableau représentant *la mort de la sainte Vierge*, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, et celui qu'il fit aussi pour le grand-autel de l'église neuve de la même ville, étoient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier, d'une force extraordinaire, ainsi que quelques autres que ce peintre avoit faits, furent détruits dans les troubles des guerres. Aertsen, jaloux de laisser à la postérité ses productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainsi périr sous ses yeux. Ses murmures furent quelquefois poussés jusqu'à l'indiscrétion. Il est cependant assez échappé de ses ouvrages pour faire juger que cet artiste joignoit la vigueur du pinceau à celle du coloris.

† AERTSENS (François). *Voyez* Aarsens, n° I.

† ÆSCHINE. *Voy.* Eschines.

ÆSCHINES, empirique d'Athènes, professa les extravagances des montanistes. Il enseignoit que Montan étoit le Saint-Esprit, et avoit dit plus de choses, et des choses plus importantes que l'Évangile.

* AESION, orateur grec, condisciple de Démosthène. *Voy.* Ruhulsen : *Hist. crit. orat. gr.* devant son *Rutil. Lup.* p. 75.

* ÆSOPUS (Clodius), célèbre acteur qui vécut vers l'an 670 de Rome : il étoit contemporain de Roscius. C'étoient les deux plus grands acteurs qui eussent existé dans cette capitale. Le premier excelloit dans les rôles tragiques, et le second dans les rôles comiques. Cicéron, pour se perfectionner dans l'action oratoire, ne dédaigna pas de prendre d'eux des leçons. Æsopus étala un grand luxe et vécut splendidement. On raconte que dans un repas il fit servir un plat qui coûta 800 talens. Ce plat contenoit des oiseaux chantans et parlans, dont chacun avoit coûté près de 50 talens. Les fils de cet acteur n'étoient pas moins prodigues. Ils faisoient dissoudre des perles et les servoient à boire à leurs convives. Malgré ces dépenses énormes, on prétend qu'il a laissé après sa mort plus de 160,000 talens. Il s'identifioit tellement avec son personnage, qu'il tomboit dans une sorte d'extase chaque fois qu'il jouoit. Un jour faisant le rôle d'Atrée, et méditant sur les moyens de se venger de Thyeste, il donna un coup si violent à un esclave qui traversoit le théâtre, qu'il l'étendit mort par terre.

† ÆTHERIUS, architecte, vivoit au commencement du 6e siècle, sous le règne d'Anastase I, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, et il y occupa même une des premières places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople un édifice nommé Chalcis ; et l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit la forte muraille faite de son temps, depuis la mer jusqu'à Sélimbrie, pour empêcher les courses des Bulgares et des Scythes.

† AÉTION, peintre grec, se rendit célèbre par ses tableaux. Cicéron et Lucien en font l'éloge lorsqu'ils parlent d'Apelles, de Protogène et de Nicomaque : ce qui a fait présumer à quelques-uns qu'il étoit leur contemporain. On voyoit encore en Italie, au temps de Lucien, un tableau allégorique d'Aétion où ce peintre avoit représenté les *noces d'Alexandre et de Roxane*. Ce tableau fut exposé aux jeux olympiques, et il donna une telle idée du talent de l'artiste à Proxénidès, juge des jeux pour cette année, qu'il lui donna sa fille en mariage.

† I. AETIUS, surnommé l'*Impie*, d'abord chaudronnier, puis charlatan, ensuite sophiste, enfin diacre, évêque et patriarche de Constantinople sous Julien l'Apostat, naquit dans la Célé-Syrie. Il embrassa les erreurs d'Arius, les soutint avec chaleur, et y en ajouta de nouvelles. Selon lui, Dieu ne demandoit de nous que la foi : les actions les plus infâmes étoient des besoins de la nature. Saint Epiphane nous a conservé quarante-sept propositions réputées erronées, recueillies d'un traité où il y en avoit plus de trois cents. Au concile de Sirmium, tenu en 351, il réduisit au silence Basilius d'Ancyra, et Eustatius, qui vouloient réfuter ses opinions. Mais ses adversaires, pour se venger, le noircirent tellement auprès de l'empereur Gallus, que celui-ci avoit déjà donné l'ordre de le faire mourir, lorsque sur les prières de l'évêque d'Antiochie, sous lequel il avoit étudié, Gallus non seulement révoqua ses ordres, mais le fit son confident et son maître en matière de religion. Aétius abusa de cette faveur pour son malheur et pour celui de beaucoup d'autres. Constantius, quelque temps après, l'exila d'Antiochie. Il se rendit à Alexandrie, où il fut nommé diacre; il y fit la connoissance d'Eunomius qui bientôt devint un de ses plus zélés disciples. Il mourut vers l'année 370.

† II. AETIUS *ou* AECE, comte de l'empire, gouverneur des Gaules, vainquit Théodoric, défit les Francs, remporta trois grandes victoires sur Gondicaire, roi des Bourguignons, et une autre sur Attila, roi des Huns, dont l'armée, de près de 700 mille hommes, fut totalement mise en déroute. Mais l'empereur Valentinien III, jaloux des éloges dont Rome combloit Aétius, le tua de sa propre main, et condamna ses amis à différens supplices. L'assassinat de ce grand homme fut regardé comme une calamité publique. Un courtisan, à qui Valentinien demandoit son sentiment sur ce meurtre, eut le courage de lui répondre : *Vous vous êtes coupé la main droite avec le glaive que vous teniez dans la gauche.* Ce fut l'an 454 de J. C. Ce grand capitaine étoit le rempart de l'empire contre les barbares qui l'inondoient de tous côtés.

† III. AETIUS AMIDENUS *ou* AECE, médecin d'Amide, ville de Mésopotamie sur le Tigre, fit ses études à Alexandrie vers la fin du 4e siècle. Il paroît par divers endroits de ses ouvrages qu'il suivoit la méthode des Égyptiens. Il excelloit dans la pratique de la chirurgie, et dans le traitement des maladies des yeux. C'est le premier médecin chrétien dont il nous reste des écrits sur la médecine. On a de lui un ouvrage en seize liv., intitulé *Tetrabiblos*, en grec ; les huit premiers ont été imprimés dans cette langue, à Venise, chez les Aldes, en 1534, in-fol. Le second tome n'a jamais paru en grec. Janus Cornarius a traduit en latin les 6 livres depuis 8 jusqu'à 13, et les a publiés à Bâle en 1533, in-fol. J. B. Montanus a traduit en latin les 7 premiers liv., et les 3 derniers, qui, joints aux 6 de Cornarius, ont été imprimés à Venise en 1534, in-fol. Enfin Cornarius a fait imprimer à son tour, chez Froben à Bâle, la collection des 16 livres d'Aétius, avec une traduction uniforme, 1542, in-fol. Il en existe encore des éditions de Paris, 1567, in-fol., Lyon 1549, in-fol., ou 1565, 4 vol. in-12. Cet ouvrage est un recueil des écrits des médecins qui avoient vécu avant lui. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur y a fait entrer bien des choses qu'on chercheroit vainement ailleurs.

* AFACKER (Égide), né au vil-

lage de Vreemyck, près Utrecht, professa la théologie à Cologne, et a laissé sous le nom supposé de Salomon Théodotus, étudiant en théologie chez les Ubiens, *Histoire de l'origine et des progrès de la controverse des remontrans et des contre-remontrans*, in-8°, 1618. Le titre est : εἰνοτικὸν *dissecti Belgii, sive Historica narratio*, etc.

AFELTRO (Pierre d'), professeur de philosophie à Naples sa patrie, sous le règne d'Alphonse d'Aragon, a laissé des *Commentaires* estimés sur la métaphysique d'Aristote.

* AFER (Domitius), célèbre orateur sous Tibère et sous les trois empereurs suivans, naquit à Nîmes dans les Gaules, et fut préteur romain. Mais ayant échoué dans une promotion ultérieure, il forma une accusation contre Claudia Pulchra, cousine d'Agrippa, et gagna sa cause, ce qui lui valut la faveur de Tibère. Il se mit lui-même dans un très-grand embarras, par une inscription qu'il plaça au bas de la statue de Caligula, et qui rapportoit que ce prince avoit été consul pour la seconde fois à l'âge de 22 ans. Ce qu'il avoit dit comme éloge, l'empereur le prit pour un sarcasme, et prononça dans le sénat un discours virulent contre l'auteur. Au lieu de répondre, Afer demanda pardon, ajoutant qu'il craignoit moins la puissance de l'empereur que son éloquence ; cette flatterie apaisa le prince, qui l'éleva bientôt au consulat. Il mourut sous l'empire de Néron, l'an de Rome 812.

AFFAROSI (Camille), né à Reggio, d'une famille noble, en 1680, prit l'habit de bénédictin, parvint aux plus hautes dignités de son ordre, et a publié des *Mémoires historiques* sur le monastère de Saint-Prosper de Reggio.

† AFFELMAN (Jean), né à Soest en Westphalie l'an 1588, professa pendant 21 ans la théologie à Rostock, où il mourut le 28 février 1624. Ses principaux ouvrages sont, I. *Syntagma de articulis fidei inter Pontificios et Calvinianos controversis*. II. *De omnipotentiâ Christi secundùm naturam humanam*. III. *De ferendis hæreticis, non auferendis, etc.* La modération des principes, et l'indulgence philosophique d'Affelman doivent le faire distinguer de la foule des théologiens de son temps.

AFFICHARD. *Voyez* LAFFICHARD.

† AFFLITTO (Mathieu d'), né à Naples en 1443, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et devint un très-savant jurisconsulte. Le roi Ferdinand et le duc de Calabre son fils l'appelèrent à leur conseil, et le firent président de la chambre royale. Il mourut en 1523, après avoir publié divers ouvrages de droit civil et canonique, et sur-tout un traité des fiefs loué par Cujas. La famille Afflitto a produit d'autres hommes célèbres. I. Jean-Marie d'AFFLITTO, dominicain et grand mathématicien, se rendit si renommé par ses connoissances dans l'art des fortifications, que Jean d'Autriche l'employa en diverses guerres comme ingénieur. D'Afflitto publia en Espagne un traité sur cette matière en 2 vol. in-4°. On lui doit encore des *Mélanges théologiques et philosophiques*. Il mourut à Naples en 1673. II. Gaëtan-André d'AFFLITTO, avocat-général, qui a publié *des Controverses* et *des Décisions de droit*, Naples, 1655.

* AFFRI (le comte d'), colonel du régiment des Gardes-Suisses du roi de France, chevalier de ses ordres, lieutenant-général de ses armées, grand'croix de l'ordre de St.-Louis, entra fort jeune au service, et se

ses états, il fut égorgé par Egisthe, amant de Clytemnestre sa femme, l'an 1183 avant J. C. Oreste, son fils, ôta la vie au meurtrier de son père et à son amante. *Voyez* ARGYNIS.

AGANICE. *Voyez* AGLAONICE.

† I. AGAPET (saint), jeune homme qui confessa avec courage le christianisme, et souffrit le martyre sous Aurélien, en 273, dans la ville de Préneste, aujourd'hui Palestrine, à 24 milles de Rome.

II. AGAPET Ier, pape en 535, après Jean II, ne garda la tiare que dix mois. Ce pontife avoit de la fermeté dans le caractère. Justinien I le menaçant de l'exil, pour l'obliger de communiquer avec l'eutychien Anthyme, il lui répondit : « Je croyois avoir affaire à un empereur catholique ; mais c'est, à ce que je vois, à un Dioclétien. » Ce pape étoit si pauvre, qu'ayant été obligé par Théodat, roi des Goths, d'aller à Constantinople, il fut contraint, pour fournir aux frais de son voyage, d'engager les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre. On a de lui quelques *Lettres*. Il mourut à Constantinople le 23 avril 536.

† III. AGAPET II succéda au pape Marin ou Martin II, en 946. Il appela l'empereur Othon à Rome contre Bérenger II, qui vouloit se faire roi d'Italie. Il mourut en 955, avec la réputation d'un pontife charitable et zélé.

IV. AGAPET, diacre de l'église de Constantinople dans le 6e siècle, adressa une Lettre à l'empereur Justinien, *sur les devoirs d'un prince chrétien*. Les Grecs, qui faisoient un grand cas de cette Lettre, l'appeloient *la Royale*. Elle est dans la Bibliothèque des Pères, et a été imprimée plusieurs fois in-8°.

AGAPÈTES. *Voyez* l'article suivant.

AGAPIE. Le nom de cette femme est plus connu que ses actions; elle forma, vers la fin du 4e siècle, la secte des *agapètes*, qui étoit une branche des gnostiques. Elle étoit presque toute composée de femmes et de jeunes gens, qui prétendoient « qu'il n'y avoit rien d'impur pour les consciences pures, et qu'il valoit mieux jurer et se parjurer que de découvrir les mystères de leur petite société. »

† AGAPIUS, moine grec de l'île de Crète dans le 17e siècle. On a de lui un traité intitulé *Le Salut des Pécheurs*, dans lequel il enseigne le dogme de la transsubstantiation. Ce livre fut imprimé à Venise en 1640 et 1664; il est en grec vulgaire. On lui doit encore un *Traité sur l'art de planter et de greffer*, réimprimé en 1745, in-8°, en grec vulgaire. Du Cange cite souvent cet écrit dans son Glossaire.

AGAR, Égyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle fut mère d'Ismaël, qu'elle maria à une femme de sa nation, après avoir été chassée de la maison d'Abraham. *Voyez* ISMAEL, n° I.

* AGAR (Paul-Antoine d'), natif de Cavaillon, et mort de la peste en 1531. Il est auteur de plusieurs pièces en langue provençale. Les plus estimées sont *lou bélou Païsano*; *Mignard* ou *lou Rassélou et lou capitani Fauferlou*.

* AGARD (Arthur), antiquaire anglais, né à Foston dans le comté de Derby en 1540. Il fut trésorier de l'échiquier pendant 45 ans; de concert avec Robert Cotton, et autres hommes recommandables par leurs talens, il forma une société d'antiquaires. Il fit un ouvrage sur le *Cadastre d'Angleterre*, et ce livre

est déposé à la bibliothèque cottonienne. Quelques-uns de ses ouvrages *sur les Antiquités* ont été publiés par Hearnes. Il mourut en 1615, et fut enterré dans les cloîtres de l'abbaye de Westminster.

† AGARISTE, jeune Athénienne, fut célèbre par sa beauté et par les fêtes pompeuses que lui donnèrent ceux qui prétendirent à sa tendresse. Une autre AGARISTE épousa l'Athénien Xantippe, et fut mère de Périclès.

* AGASIAS, sculpteur d'Ephèse, est l'auteur de cette belle statue nommée très-improprement le *Gladiateur combattant*. Il est bien reconnu aujourd'hui que cette figure si noble d'un jeune homme combattant n'est pas celle d'un gladiateur. Il est probable qu'elle faisoit partie d'un groupe, et qu'il y avoit devant elle une figure à cheval contre laquelle elle se défendoit; la position de la tête paroît l'indiquer. La figure se couvre contre une attaque dirigée d'en haut contre elle, tandis qu'elle cherche à porter un coup par en bas, comme si elle vouloit frapper le ventre d'un cheval.

† AGASICLÈS, roi de Lacédémone vers l'an 650 avant J. C., sut maintenir ses sujets en paix par sa sagesse et sa prudence. On a cité souvent la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandoit comment un roi pouvoit vivre tranquille. « C'est en traitant ses sujets comme un père traite ses enfans...... » Quelqu'un disoit à ce prince qu'il s'étonnoit de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisoit pas venir auprès de lui Philophanus, sophiste très-éloquent du temps: « Je veux (répondit-il) être le disciple de ceux dont je tiens le jour. »

* AGATANGELUS, historien d'Arménie, secrétaire de Tiridate, premier roi chrétien de ce pays, florissoit dans le commencement du 4e siècle, vers l'an 320. Moyse de Korène, Barpési et d'autres écrivains arméniens, en parlent avec beaucoup d'éloges; ils louent sur-tout la pureté de son style. Nous avons de lui une *Histoire de l'introduction du christianisme en Arménie*, avec la vie du roi Tiridate: on trouve dans cet ouvrage de grands détails sur l'ancienne religion des Arméniens; il a été traduit en grec. Le texte est imprimé à Constantinople, 1709, 1 vol. in-4° de 428 pag. La bibliothèque impériale en possède un exemplaire; elle en a aussi un manuscrit beaucoup plus complet.

I. AGATHARCIDES, géographe, étoit de Gnide. Il reste de lui des fragmens d'un *Traité de la mer Rouge*, qui ont été imprimés avec sa vie dans le recueil d'Hudson, intitulé *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*.

† II. AGATHARCIDES, célèbre historien grec, né à Samos. Il avoit écrit une *Histoire de Perse*. Il est le premier qui ait donné la description du rhinocéros, vers l'an 180 avant J. C. Strabon, Josephe et Photius le citent. Il se trouve dans *Excerptæ Historiæ*, gr. lat. à Francf. 1559, in-8°.

† AGATHARQUE, peintre de Samos, le premier qui appliqua la perspective aux décorations théâtrales, environ l'an 480 avant J. C. Ce fut le poëte Eschyle qui l'engagea à travailler pour la scène. Agatharque exposa, dans un savant commentaire, les principes de son art. *Vitruve, præf. lib.* 7, *Anach.* 698, *edit.* Bentlay, *ut supr.* p. 196, où il rapporte plusieurs particularités sur cet artiste.

† AGATHE (sainte), vierge de Palerme, noble d'extraction, d'une figure aimable, mourut en prison après avoir souffert divers tourmens

pour n'avoir pas voulu se livrer à Quintianus, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J. C. Les habitans de Catane l'invoquent particulièrement dans les irruptions du mont Etna.

*AGATHEMER, géographe, vivoit probablement sous l'empereur Septimus Sévérus, au 2e siècle. Ses deux liv. sous le titre : Ὑπο τυπώσεων τῆς γεωγραφιας ἐν ἐπιτομῆ, dédiés à Philus, son disciple, sont tirés, en grande partie, de Claudius Ptolomæus, et autres écrits anciens. On y trouve beaucoup de connoissances qu'on chercheroit en vain ailleurs. Ce petit ouvrage a été publié séparément par Sam. Tennélius, sous le titre : *Agathemeris compendiariæ geographiæ expositionum, libri 2, græcè, cum interpretatione latinâ, et notis*, Amsterdam, 1671, d'après le manuscrit de Jean-Jacques Chiflet. Il se trouve aussi avec les remarques de Gronovius et la traduction latine de Tennélius, dans les Géographies antiques, Lugd. Batav., 1697-1700.

† AGATHIAS, historien grec, dit le *Scolastique*, né à Myrine, dans l'Asie-Mineure, vécut au 6e siècle. Il exerça la profession d'avocat à Smyrne. Il écrivit une *Histoire du règne de Justinien*, en cinq livres. Elle commence à la 26e année de ce règne, où finit l'histoire de Procope, et s'étend jusqu'à l'époque de la fuite de Cosroës-le-Jeune chez les Romains, et de son rétablissement par Maurisius. Cette histoire fait partie de la collection dite *Byzantine*. Elle est sous le titre de *Agathiæ scolastici de rebus gestis imper. Justiniani, lib. 5, gr. et lat. cum interp. et notis Bonav. Vulcanii*, Parisiis, 1670, in-fol. Elle a été traduite en français par le président Cousin. Agathias compila aussi une *Anthologie d'épigrammes grecques*, en 7 livres, dont il puisa les matériaux dans les poésies de son temps, et qui est perdue maintenant. Ce recueil, analogue au goût de cet âge de décadence littéraire, fit presque oublier ceux antérieurement formés par Méléager et Philippe de Thessalonique.

† AGATHOCLE, tyran de Sicile, fameux par ses cruautés, naquit à Reggio ou à Thermes, de parens pauvres. Son père Cercinus étoit potier de terre ; du moins Agathocle servoit-il dans sa jeunesse chez un potier ; car ayant perdu ses parens en bas âge, il fut obligé de faire des vases et des statues d'argile pour se procurer sa nourriture. Il fut aperçu, travaillant dans son atelier, par Demas, riche Syracusain, qui, frappé de sa bonne mine, l'emmena chez lui. Agathocle embrassa le métier des armes, et se distingua par son courage et la force de son corps. Peu de temps après, son protecteur, qui avoit été nommé général en chef des armées, lui confia le commandement d'un corps de 1000 hommes. Demas mourut, et Agathocle, ayant épousé sa veuve, devint le plus riche habitant de Syracuse. Mais une fortune aussi brillante le rendit suspect à Sosistrate, qui venoit de se faire souverain, et Agathocle fut contraint de s'enfuir en Italie. Par-tout il fit éclater son désir de dominer ; de sorte qu'on ne le souffrit nulle part. Ne trouvant point d'asile assuré, il forma une bande de voleurs, et se rendit redoutable dans tout le pays. Quelque temps après, les Syracusains le rappelèrent, le nommèrent protecteur de la sûreté publique, et leur chef contre Sosistrate, dont ils venoient de secouer le joug ; mais qui, appuyé des Carthaginois, les menaçoit de nouveau. Agathocle, par sa bravoure, les sauva du danger. Les Syracusains, voyant que ce nouveau chef vouloit imiter Sosistrate, prièrent les Co-

rinthiens de leur donner un autre libérateur. Ceux-ci leur envoyèrent Acestorides, qui ne voyoit d'autre moyen de rendre aux Syracusains la liberté que de faire assassiner Agathocle. Ce dernier évita le danger en envoyant, à l'endroit où les émissaires d'Acestorides devoient le surprendre et l'assassiner, quelqu'un qui lui ressembloit, et qui fut tué à sa place. Personne ne douta de sa mort, lorsque tout d'un coup il reparut devant Syracuse avec une armée formidable. On lui promit son rappel et la restitution de ses biens, ce qui l'engagea à licencier ses troupes; et s'étant rendu dans le temple de Cérès, il promit solennellement aux citoyens assemblés qu'il n'entreprendroit rien contre le gouvernement démocratique. Malgré cette promesse, et après avoir recouvré ses biens, il commença de nouveaux troubles. Il offrit au peuple de le protéger contre le conseil des six-cents; le peuple à son tour le fit nommer, malgré le sénat, général en chef de l'armée qu'on venoit de lever contre la ville d'Erbila, qui s'étoit soustraite à la domination des Syracusains. Dès-lors Agathocle forma le projet d'écarter tous ceux qui s'opposeroient à ses desseins. Il rassembla un jour, de grand matin, tous les soldats hors de la ville, et leur dit qu'il étoit nécessaire de se défaire du conseil, ou des six-cents, qui étoient des tyrans et les plus grands ennemis de la ville; et en même temps il leur permit de piller leurs maisons, et de s'emparer de tous les trésors qu'ils y trouveroient. Tous étoient prêts à obéir; et à peine la trompette eut-elle donné le signal, que tous ces forcenés se jetèrent sur leur proie, massacrant tout ce qui se présentoit, sans distinction de rang, ni d'âge et de sexe; ils pillèrent les maisons et exercèrent toutes sortes de cruautés. En peu d'instans, 4000 individus furent massacrés. Les rues étoient jonchées de morts; le carnage dura plusieurs jours, et beaucoup de citoyens non désignés y perdirent la vie. Le troisième jour, Agathocle rassembla le peu d'habitans qui avoient échappé, se vanta en leur présence d'avoir guéri, par ce remède violent, la république d'une maladie dangereuse, et sauvé la patrie de ses infâmes oppresseurs. « Maintenant, dit-il, je vais rétablir le gouvernement populaire, et vivre en homme privé, et libre de soucis et d'inquiétudes. » A ces mots, il jette ses armes et se confond dans la foule comme un simple citoyen. Mais il savoit bien que le suprême pouvoir ne lui échapperoit pas, parce que tous ceux qui auroient pu le lui disputer, et qui avoient le talent de régner, n'existoient plus. Il vit d'ailleurs que ceux qui, par ses ordres, avoient massacré et spolié leurs concitoyens, seroient obligés de le nommer leur chef pour rester impunis. A peine eut-il fini sa harangue, que d'un commun accord tous lui offrirent le pouvoir suprême et une autorité sans bornes. Il commença, par politique, à régner avec modération. Il ordonna l'abolition des dettes et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. Par-là il gagna l'affection du peuple, qui se vit ainsi l'égal du petit nombre des nobles échappés au carnage, et qu'Agathocle vouloit affoiblir. Il écouta les plaintes du moindre de ses sujets et jugea avec bonté et affabilité leurs différents, pour s'en faire aimer. Voulant se soumettre toute la Sicile, il projeta de s'emparer des autres villes de l'île. Les Syracusains ne s'y opposèrent pas, mais il fallut auparavant faire la guerre à des peuples voisins, aux Carthaginois, par exemple, qui régnoient encore en Sicile. Il fut

d'abord battu par ceux-ci à Himéra, l'an 311 avant l'ère chrétienne. Cependant, quoique assiégé dans sa capitale, voulant porter la guerre dans le pays de ses ennemis, il traversa témérairement leur flotte, et se rendit en Afrique, dans l'espoir de s'emparer de Carthage, et pour y chercher, disoit-il, la garantie de sa domination sur la Sicile. Pour mettre ses troupes dans l'alternative de vaincre ou de mourir, il brûla sa flotte, battit avec 13,000 hommes 40,000 Carthaginois, et prit Utique. Le roi de Cyrène étant venu au camp d'Agathocle, pour s'allier avec lui contre les Carthaginois, et celui-ci l'ayant fait assassiner, on conçut une telle horreur pour lui, que presque tous l'abandonnèrent. Il retourna secrètement en Sicile; mais pendant son absence, il éclata une révolte contre Argogath, son fils, qu'il avoit laissé à l'armée. Agathocle revenu en Afrique, se vit bientôt contraint de fuir une seconde fois. Ses troupes et ses enfans furent en partie tués et en partie faits esclaves par les Carthaginois, qui demeurèrent vainqueurs. Après ce retour honteux de l'Afrique, il tourna ensuite ses armes contre la ville d'Egesta, dont les habitans s'étoient révoltés, parce qu'il leur avoit demandé des contributions; il prit la ville d'assaut, et fit massacrer tous les habitans, en leur faisant souffrir les tourmens les plus horribles, sur-tout aux nobles. Bientôt Syracuse devoit, à son tour, éprouver les cruautés de ce tyran. Il fit massacrer par son frère Antandrus tous les parens de ceux qui, l'ayant accompagné en Afrique, y avoient fait périr ses fils : les enfans à la mamelle ne furent pas épargnés, et la mer même étoit rougie du sang répandu, jusqu'à une distance considérable de la ville. Ces cruautés le firent abhorrer. Un grand nombre de citoyens se liguèrent contre lui avec Dimocrate qu'il avoit exilé. Agathocle se trouva tellement pressé, que, pour engager les Carthaginois à le secourir, il leur rendit toutes les villes qu'ils avoient possédées en Sicile, et offrit même à Dimocrate de lui remettre l'autorité, à condition qu'il lui cèderoit deux places fortes pour la sûreté de sa personne. Mais lorsque Dimocrate, qui avoit déjà rassemblé une armée de 20,000 hommes de pied et de trois mille cavaliers, eut rejeté ces propositions, Agathocle résolut de livrer bataille, attaqua son ennemi dans son camp, et le battit complètement avec 5000 hommes à pied et 800 cavaliers. Le reste des ennemis, qui avoient pris la fuite, se rendirent à condition d'avoir la vie sauve. Mais le vainqueur, dès qu'il furent désarmés, les fit tous massacrer. Il fit grace au seul Dimocrate, et l'admit au nombre de ses plus intimes amis. Dans l'espace de deux ans il reconquit toute la Sicile, à l'exception des villes cédées aux Carthaginois. N'ayant plus rien à faire, il passa en Italie, soumit les Bruttiens par la terreur seule de son nom, imposa aux habitans des îles Lipariennes une contribution de cent talens d'or, ce qui les priva de toute leur fortune; enfin il pilla les trésors de leurs temples et ceux des autres lieux sacrés. Il s'en retournoit avec onze vaisseaux chargés d'or et de butin, lorsqu'assailli par une tempête affreuse il fit naufrage; cependant il échappa à la mort, et se sauva sur un vaisseau à rames. Agathocle, qui ne cessa de souiller son règne par le sang et le meurtre, fut enfin empoisonné l'an 289 avant l'ère chrétienne, la 28e année de son règne, à l'âge de 72 ans, sur les instigations d'Archagath son petit-fils, par Ménon, l'un des favoris du tyran. Ménon avoit trempé dans du poison le tuyau de plume dont Agathocle se servoit pour nettoyer ses dents. Ses gencives, et le reste du corps, en

furent aussitôt infectés, et les douleurs insupportables qu'il souffrit le déterminèrent à se faire brûler sur un bûcher, plutôt que d'expirer par l'effet du poison. Malgré ses cruautés, Agathocle affectoit de faire souvent placer sur sa table des vaisselles de terre ; et lorsqu'on lui en demandoit la raison : « C'est (disoit-il) pour me rappeler sans cesse ma naissance, et étouffer l'orgueil auquel pourroit m'entraîner l'éclat de la dignité royale. » Agathocle est le sujet de la dernière tragédie de Voltaire. Elle fut jouée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de son auteur, et obtint quatre représentations. Le fond du drame est une réminiscence du *Venceslas* de Rotrou; les caractères y sont foibles, les situations sans développement ; et l'on voit dans cette pièce, comme dans l'*Agésilas* de Corneille, le génie qui jette à peine une étincelle avant de s'éteindre.

† II. AGATHOCLE, fils de Lysimaque, l'un des capitaines qui servirent sous Alexandre-le-Grand. Ayant été fait prisonnier dans la guerre que son père faisoit aux Gètes, il fut racheté peu après pour épouser Lysandra, fille de Ptolomée-Lagus. Son beau-père lui donna le commandement d'une flotte, avec laquelle, s'étant emparé du royaume d'Antigone, il bâtit la ville d'Ephèse sur le bord de la mer, et engagea les Libadiens et les Colophoniens à venir habiter sa nouvelle ville. Ce prince périt bientôt dans une bataille qu'il livra à Séleucus.

AGATHOCLÉE, courtisane d'Alexandrie, aussi célèbre par sa beauté que par l'éclat de sa fortune et de ses crimes. Ptolémée-Philopator, roi d'Egypte, en devint tellement amoureux, que pour l'épouser il fit périr sa femme Arsinoé, que d'autres écrivains appellent Cléopâtre. Agathoclée prit le plus grand ascendant sur l'esprit du monarque ; elle se mêla de tout, et ramassa d'immenses richesses. Ptolémée étant mort subitement, la reine, aidée d'Ænanthe sa mère, cacha sa mort, et voulut faire périr le jeune Ptolémée-Epiphanes, qui n'étoit âgé que de cinq ans ; mais l'enfant se sauva heureusement du palais, et se jeta dans les bras du peuple d'Alexandrie, qui prit sa défense, pénétra dans le palais, et massacra Ænanthe et sa fille 204 ans avant J. C.

† I. AGATHON, né en Grèce, poëte tragique et comique, musicien et chanteur excellent, dont il nous reste quelques fragmens dans Aristote et dans Athénée. Il étoit disciple de Prodicus et de Socrate. On rapporte que ses actions valoient mieux que ses pièces. Après la représentation de sa première tragédie, il donna un festin splendide aux principaux spectateurs, sans doute afin que les plaisirs de la table les dédommageassent un peu de l'ennui du théâtre. Il vivoit l'an 735 avant J. C.

II. AGATHON, pape distingué par son zèle et par sa prudence, succéda à Domnus en 679. Il étoit natif de Palerme, et avoit été bénédictin avant d'être pontife. Il convoqua un concile de vingt évêques à Rome, dans lequel il anathématisa les monothélites. Il envoya ses légats au 6e concile général de Constantinople. C'est lui qui abolit le tribut que les empereurs exigeoient des papes à leur élection. On place sa mort au 10 janvier 682.

† III. AGATHON, musicien grec, chantoit si bien qu'on ne résistoit que difficilement aux charmes de sa voix. On disoit *les chansons d'Agathon*, pour exprimer une chose plus agréable qu'utile.

AGAVÉ (Mythol.), fille de Cadmus et d'Hermione, épousa Echion, roi de Thèbes en Béotie, dont elle

eut Penthée, qui succéda à son père. Ce prince, qui ne buvoit point de vin, s'étant déclaré ennemi des fêtes de Bacchus, les Ménades, du nombre desquelles étoit Agavé, le mirent en pièces pendant les orgies.

AGDESTIN *ou* AGDISTIS (Mythol.), monstre, homme et femme tout ensemble, fils de Jupiter et de la pierre Agdus, fut la terreur des hommes et même des dieux, qui le mutilèrent. Les Grecs l'adoroient comme un puissant génie.

*AGEDORN, poëte allemand, duquel nous avons quelques *Fables* et quelques *Nouvelles* dans lesquelles il paroît qu'il a voulu essayer d'imiter La Fontaine. Les Allemands en font un grand cas.

*AGELADAS, sculpteur à Argos, maître de Myron et de Polyclétus de Sicyone, construisit le char de Cléosthènes, vainqueur à la course, la 66e olympiade (516 ans avant l'ère chrétienne). Il fut le premier qui fit ressortir avec art dans ses figures les nerfs et les veines, et qui mit un soin tout particulier à bien représenter les cheveux.

*AGELLIO, né à Sorrento en 1532, devint évêque d'Acerno en 1593. Il reste de lui des *Commentaires sur les Psaumes et autres livres sacrés*, imprimés à Rome, in-fol. Il traduisit du grec quelques livres de saint Cyrille d'Alexandrie, et fut le principal rédacteur d'une correction de la *Vulgate*, et de la *version latine des Septante*, publiée par Flamino Nobili, d'après les ordres du pape Grégoire XIII. Son *Commentaire sur les Psaumes* est son meilleur ouvrage.

AGENOR (Mythol.), roi d'Argos et père de Cadmus, étoit fils de Neptune et de Libye, ou, selon d'autres, d'Antenor.

†AGESANDRE, Rhodien, fit, sous l'empereur Vespasien, avec deux autres sculpteurs, Polydore et Athénodore, le groupe du Laocoon, l'un des plus parfaits ouvrages de l'antiquité, et dont le sujet pathétique est à la fois un chef-d'œuvre de composition, de dessin et d'expression. C'est à Pline que l'on doit la connoissance des trois sculpteurs habiles qui ont exécuté ce groupe inimitable. Il est composé de cinq blocs de marbre réunis avec tant d'adresse que cet auteur l'a cru d'un seul. Il fut trouvé en 1506, sous le pontificat de Jules II, à Rome, dans les ruines du palais de Titus, contigu à ses thermes, sur le mont Esquilin. Pline, qui en fait le plus grand éloge, l'avoit vu dans cet endroit. Après être resté pendant 3 siècles dans le palais Farnèse, la France s'en est enrichie. Il est au Musée Napoléon. Il y en a plusieurs belles copies. *Voyez* ATHÉNODORE.

† AGESIAS, philosophe platonicien de la ville de Cyrène en Afrique. Le roi Ptolomée lui fit fermer l'école qu'il tenoit à Alexandrie, parce qu'enseignant à ses disciples que l'ame étoit immortelle, plusieurs, pour s'en convaincre, s'étoient donné la mort. C'est ainsi qu'un Anglais, après avoir lu le traité de Sherlock *sur l'immortalité de l'Ame*, écrivit ce vers :

Sherlock, je doute encore, et je vais m'éclaircir.

puis se tua.

† I. AGESILAS II monta sur le trône de Sparte au préjudice de Léotichide son neveu, regardé comme fils naturel d'Alcibiade. En créant son ame, la nature l'avoit dédommagé de l'extérieur qu'elle lui avoit donné. Il étoit frère d'Agis, roi de Sparte. Il avoit été élevé, comme un simple particulier, dans toute la rigidité des mœurs lacédémoniennes, parce qu'il n'avoit aucun droit à la couronne. Tel avoit été

pour lui l'amour de la nation, que les éphores l'avoient condamné à une amende, uniquement parce qu'*il s'approprioit les citoyens qui appartiennent à la république*. Ses prédécesseurs avoient eu des disputes continuelles avec les éphores et le sénat : il n'en eut aucune pendant tout son règne; et, loin d'affoiblir son autorité, il l'augmenta en obéissant aux lois. Chargé, l'an 396 avant Jésus-Christ, de la guerre contre les Perses, il demanda 30 capitaines pour composer son conseil. On mit à leur tête Lysandre, qui avoit contribué à le faire roi, et qui fut bientôt jaloux de ses succès. En peu de temps l'orgueil et le faste persans tremblerent devant la modestie lacédémonienne. Agésilas, qu'on peut regarder comme le précurseur d'Alexandre, vainquit Tissapherne, général des Perses, et auroit porté ses armes jusqu'au centre de la monarchie, s'il n'avoit été contraint d'aller arrêter les Athéniens et les Béotiens qui désoloient le Péloponnèse. Sa marche fut si rapide, qu'il fit en 30 jours le chemin que Xerxès n'avoit fait qu'en un an. Il tailla en pièces l'armée ennemie à Coronée, et remporta la victoire malgré ses blessures et la vigoureuse résistance des Thébains. Il fit ensuite la conquête de Corinthe, et il auroit poussé plus loin ses armes s'il n'étoit tombé malade. Les Lacédémoniens furent vaincus tant qu'il ne fut pas à leur tête; mais dès qu'il fut guéri il répara tout par sa valeur. Ce prince, dans sa vieillesse, secourut Nectanèbe contre Tachus (*Voyez* ce dernier nom), et gagna plusieurs batailles qui rendirent cet usurpateur maître de l'Egypte. Agésilas mourut en revenant de cette expédition dans la Cyrénaïque, l'an 400 avant Jésus-Christ, âgé de 80 ans, le 41e de son règne. Ce roi, philosophe et guerrier, ne voulut pas qu'on lui dressât de statues. La postérité lui en éleva, mais en lui reprochant d'avoir été trop porté à la guerre. Dans celle qu'il soutint contre les Thébains, il n'observa pas toujours les règles de l'équité, et il parut oublier ce qu'il avoit dit au sujet du roi de Perse : « Ce roi, que vous appelez grand, peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne soit plus juste ? » Tout le fruit qu'il recueillit de son humeur militaire fut d'aguerrir ses ennemis. Aussi un capitaine spartiate, le voyant couvert de blessures après la guerre de Thebes, lui dit d'un ton railleur : « Vous voilà bien payé d'avoir enseigné aux Thébains le métier de la guerre, qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre sans vous. » Cynisca sa sœur fut la première femme qui remporta le prix de la course aux jeux olympiques, sur des chevaux qu'elle avoit dressés elle même à la prière de son frère. Agésilas l'y avoit engagée pour corriger les Spartiates de la fureur de ces jeux, qui les entraînoit à nourrir beaucoup de chevaux. Il voulut leur prouver que la victoire étoit moins le fruit de la valeur que des richesses.... Agésilas étoit le père le plus tendre. Il jouoit avec ses enfans, et alloit comme eux à cheval sur un bâton. Un de ses amis, l'ayant trouvé un jour en cette posture, en parut étonné : « Avant de me condamner, lui dit Agésilas, attendez que vous soyez père. » Barthélemy en fait un beau portrait dans son Voyage du jeune Anacharsis : « Agésilas étoit adoré de ses soldats, dont il partageoit les travaux et les dangers. Dans son expédition d'Asie, il étonnoit les barbares par la simplicité de son extérieur et par l'élévation de ses sentimens. Dans tous les temps il nous étonnoit par de nouveaux traits de désintéressement, de frugalité, de modération et de bonté. Sans se souvenir de sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il

étoit d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes. Enfin, le Spartiate le plus rigide n'avoit pas des mœurs plus austères; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge. Dans les conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers, et de rendre la liberté aux esclaves. »

† II. AGESILAS, Athénien, et frère de Thémistocles, fut envoyé pour reconnoître l'armée du roi Xerxès. S'étant déguisé en Persan, il se mêla parmi les barbares, et tua Mardonius, capitaine des gardes du roi, qu'il avoit pris pour ce prince. On l'arrêta sur-le-champ, et on le conduisit à Xerxès, qui le condamna à être immolé sur l'autel du Soleil. Agésilas, arrivé à l'autel, mit la main droite sur le brasier, et la laissa brûler sans pousser le moindre soupir, assurant que tous les Athéniens lui ressembloient, et que s'il n'en étoit point cru sur sa parole, il étoit prêt, pour le prouver, d'y mettre encore la gauche. Cette intrépidité inspira tant de crainte à Xerxès qu'il défendit de le faire mourir.

III. AGÉSILAS (éphore). *Voy.* AGIS, n° II.

AGESIPOLIS, roi de Lacédémone, digne collègue d'Agésilas II par son courage et ses vertus guerrières. Il ravagea l'Argolide, ruina Mantinée et pilla les Olinthiens. Il mourut sans postérité vers l'an 380 avant Jésus-Christ.

† AGÉSISTRATE, mère d'Agis IV, roi de Sparte, se distingua par son courage. Son fils s'efforça, par ses conseils, de faire revivre les lois de Lycurgue, et de rappeler, par ses exemples, les citoyens à la réformation de leurs mœurs et à l'austérité ancienne; mais les éphores le firent mourir en prison. Sa mère Agésistrate, et son aïeule Archidamie, ignorant sa mort, se présentèrent pour le voir. Un éphore fit d'abord entrer la dernière, et la fit étrangler. L'autre fut introduite après, et vit en entrant son fils mort et sa mère attachée au funeste cordon. Après avoir elle-même aidé à la détacher, elle se jeta sur le corps de son fils, et s'écria: « Mon fils, c'est ta douceur et ta circonspection qui t'ont perdu, et qui nous ont perdues avec toi. » L'éphore (Amphorès) ordonna de lui faire subir le même traitement que les deux autres avoient éprouvé. Elle courut audevant de l'instrument de son supplice, en disant: « Puisse au moins ceci être utile à Sparte! »

† AGÉTA (Gaëtan-Nicolas), jurisconsulte napolitain, a publié un *Epitome sur la matière des fiefs*, 1670, in-4°.

* AGGAS *ou* AUGUS (Robert), peintre de paysages. Tout ce qu'on sait de ce peintre, c'est qu'il vivoit en Angleterre sous le règne de Charles II, et qu'il mourut à Londres en 1679.

AGGÉE, l'un des 12 petits prophètes, encouragea les juifs au rétablissement du temple, en leur prédisant que le second seroit plus illustre que le premier; allusion qui désignoit la venue de Jésus-Christ. Il prophétisoit vers l'an 500 avant l'ère chrétienne.

* AGIDII (Guillaume), natif de Wissekerke en Zélande (Villelm Gillesz), se distingua dans le 15e siècle comme mathématicien et astronome. On a de lui un Traité *De cœlestium motuum indagatione, sine calculo*, 1494, in-4°. Il est probablement le même dont parle Cardan dans son livre *de Sublimitate*,

pag. 579 et 580, sous le nom de *Gulielmus Zelandus*.

† AGILA, 13ᵉ roi des Visigoths en Espagne, fut mis sur le trône vers l'an 549, après la mort de Theudisèle, que les seigneurs de sa cour avoient égorgé. Son règne, qui dura 5 ans, ne fut pas plus heureux que celui de son prédécesseur. S'étant attiré la haine de ses sujets par ses exactions et sa tyrannie, la ville de Cordoue se souleva, et plusieurs seigneurs entrèrent dans le complot. Athanalgilde l'un d'eux, ayant été élu roi, fut secondé par les troupes de l'empereur Justinien, et défit près de Séville l'armée d'Agila, qui fut forcé de se retirer à Mérida. Ce prince travailloit à rassembler des troupes, lorsque ses principaux officiers, considérant que la guerre civile, en ruinant leurs forces, donnoit aux Impériaux la facilité de détruire leur monarchie, se réunirent aux mécontens, poignardèrent Agila, et reconnurent Athanalgilde. Ce fut en 554.

AGILE. *Voyez* AYLE.

AGILTRUDE. *Voy.* ARNOUL, n°I.

† AGILULPHE *ou* AGISUSPHAS, duc de Turin, joignoit aux graces extérieures le courage pour défendre un état, et la prudence pour le gouverner. Après la mort d'Antharic ou Atharis, roi des Lombards, en 590, ses sujets permirent à Theudelinde sa veuve, dont la sagesse leur étoit connue, de choisir elle-même le prince qu'elle jugeroit le plus digne de sa main et du trône. Elle jeta les yeux sur Agilulphe. Mais, soit jalousie, soit amour de l'indépendance, plusieurs ducs se révoltèrent contre le nouveau roi. L'exarque de Ravenne les seconda. Agilulphe, ayant imploré le secours du chef des Avares, en obtint un corps de troupes avec lequel il dompta les seigneurs rebelles, et enleva plusieurs places aux Impériaux. Il attaqua Pérouse, la força de se rendre, et fit trancher la tête au duc qui la commandoit. Ayant continué ses conquêtes, il pénétra en 594 jusqu'à Rome; mais le pape sauva cette capitale par des présens et par les bons offices de la reine Theudelinde. Il y eut une trève de quelques années entre les Lombards et les Impériaux. Callinicus, exarque de Ravenne, qui l'avoit négociée, la rompit bientôt après, se saisit de la ville de Parme, où étoient la femme, la fille et le gendre d'Agilulphe, et les fit transporter à Ravenne. Le roi lombard, outré de fureur, rassembla ses forces, prit d'assaut la ville de Padoue et la mit en cendres. De là il pénétra dans l'Istrie, et désola cette province par les meurtres et les incendies. L'empereur fut forcé de rappeler Callinicus et d'acheter la paix. Agilulphe se disposoit à réparer les maux de la guerre, à faire rebâtir les églises détruites et les monastères dépouillés, lorsqu'il mourut en 616, après 25 ans de règne. Theudelinde l'avoit engagé à quitter l'arianisme pour embrasser la foi catholique. On voyoit dans le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale la couronne d'or d'Agilulphe, ayant la forme d'un cercle avec des figures de saints. Cet objet d'antiquité fut volé en 1804, et fondu par les voleurs.

I. AGIS II, roi de Sparte, vainquit les Athéniens et les Argiens, et se distingua dans la guerre du Péloponnèse. On lui attribue une sentence très connue et très vraie : « Les envieux sont bien à plaindre d'être tourmentés par la félicité des autres autant que par leurs propres malheurs. » On rapporte qu'il dit à un orateur qui demandoit une réponse pour ceux qui l'avoient envoyé : « Dis-leur que tu as eu bien de la peine à finir, et moi à t'enten-

dre. » Il mourut vers l'an 427 avant Jésus-Christ.

† II. AGIS IV, roi de Sparte, célèbre par ses vertus et par sa mort. A peine fut-il roi, qu'il pensa à faire revivre l'ancienne discipline de Lacédémone, à abolir les dettes, et à rendre les biens communs. Cette réforme, digne de Lycurgue, déplut aux riches et aux femmes. Ceux qu'une longue habitude avoit corrompus frémissoient au nom de Lycurgue (suivant l'expression de Plutarque) « comme des esclaves fugitifs qu'on ramèneroit à leurs maîtres. » Cependant Agis gagna sa mère et quelques-uns des principaux citoyens. Il proposa le partage des terres. Léonidas, son collegue, excité par les femmes et par son propre intérêt, combattit cette proposition. Un éphore accusa Léonidas d'avoir violé les lois. Ce prince n'osant pas comparoître, on donna la royauté à Cléombrote son gendre, qui entra dans les vues d'Agis. Les difficultés s'aplanissoient. Tous les pauvres souhaitoient la réforme ; mais l'éphore Agésilas, accablé de dettes, trompa les deux rois, en leur persuadant d'abolir les dettes avant de toucher aux terres. On brûla toutes les obligations dans la place publique. Agésilas dit en riant « qu'il n'avoit jamais vu de feu si beau. » Mais quand il fut question du partage, il trouva des prétextes pour le retarder. Sur ces entrefaites les Achéens, alliés de Sparte, ayant demandé du secours contre les Etoliens, peuple féroce qui menaçoit le Péloponnèse, dont il étoit fort voisin, Agis partit avec des troupes, et fit admirer l'ancienne discipline de sa patrie. A son retour, il trouva un changement déplorable ; Léonidas rétabli par les factieux, Cléombrote chassé. Agis, pour échapper à leur ressentiment, se réfugia dans un temple; mais des amis perfides ayant trouvé le moyen de s'assurer de sa personne, on le traîna en prison, et il fut étranglé par ordre d'un éphore vers l'an 241 avant Jésus-Christ. Ainsi ce prince passa du trône à l'échafaud pour avoir voulu réformer des abus. Avant de subir le supplice, il dit à quelqu'un qui pleuroit : « Essuyez vos larmes ; car puisque c'est l'injustice qui me fait mourir, je suis moins à plaindre que les auteurs de ma mort. » *Voyez* AGÉSISTRATE.

III. AGIS, poëte d'Argos, un des plus mauvais versificateurs, mais un des plus adroits flatteurs de son temps, eut plus de crédit auprès d'Alexandre-le-Grand que ses généraux mêmes. Agis et ses confrères ne cessoient de répéter à ce prince qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux, n'auroient rien de plus pressé, lorsqu'il paroîtroit dans l'Empyrée, que de lui céder leur place.

† AGLAIDE, fille née à Mégare, doit sa renommée à son appétit, qui passa en proverbe chez les Grecs. A chaque repas elle mangeoit dix livres de pain, autant de viande, et buvoit à proportion.

AGLAONICE *ou* AGANICE, fille d'Hégétor, seigneur thessalien, avoit quelques connoissances en astronomie. Elle faisoit accroire à ses contemporains qu'elle pouvoit ôter la lune du ciel à son gré ; et la volonté ne lui en venoit jamais que lorsqu'elle prévoyoit une éclipse de cet astre. Dans la suite, sa jactance et sa fourberie ayant été reconnues, on se moqua de la prétendue magicienne ; ce qui donna lieu à ce proverbe grec : « Vous attirez la lune à votre désavantage. »

* AGLAOPHON, peintre de Thasus, vécut vers la 90e olympiade. Il exposa deux tableaux, dont les sujets étoient tirés de la vie d'Alcibiade : ce dernier les fit transporter

à Athènes. Le même artiste a peint une jument qui le rendit célèbre. Il fut le maître de Polygnotus et d'Aristophon, dont la réputation égala celle de leur maître.

AGLAURE *ou* AGRAULE (Mythol.), fille de Cécrops, roi d'Athènes, étoit sœur d'Hersé et de Pandrose. Mercure, devenu amoureux d'Hersé, voulut engager Aglaure à le servir auprès de sa sœur, et à lui permettre l'entrée de son appartement; mais elle le refusa constamment, à moins qu'il ne lui donnât une grosse somme d'argent. Pallas, qui haïssoit Aglaure, parce qu'elle avoit eu la témérité d'ouvrir, contre ses ordres, la corbeille où étoit renfermé Erésicthon, fils de Vulcain, alla commander à l'Envie de la rendre jalouse de sa sœur. En effet Aglaure, infectée de ses poisons, s'étant encore opposée avec plus d'opiniâtreté aux désirs de Mercure, ce dieu, pour s'en venger, la changea en pierre.

† AGLAÜS (Mythol.), berger d'Arcadie, qu'Apollon jugea plus heureux que Gygès, roi de Lydie, parce que, content du petit héritage que ses pères lui avoient laissé, il vivoit paisiblement des fruits qu'il en retiroit.

* AGLI. *Voyez* ALLIUS.

AGLIATA (François), de Palerme, fils d'un prince de Villefranche, fut renommé dans le siècle passé par l'agrément de son esprit et les graces de ses productions. Elles ont été recueillies sous le titre de *Chansons siciliennes*. Un Gérard AGLIATA, différent de celui-ci, a aussi laissé des *Poësies* dans le recueil de l'académie de Palerme, dont il étoit membre.

* AGLIONBY (Jean), ecclésiastique, né à Cumberland, élevé à Oxford au collège de la Reine, chapelain de la reine Elisabeth, et, en 1601, élu principal du collège d'Edmond-Hall. Il fut un des traducteurs du *nouveau Testament*, et mourut en 1610 à Islip, dont il étoit ministre, âgé de 43 ans. *Voy.* WOOD.

† AGNAN (saint), évêque d'Orléans, demanda du secours à Aétius contre Attila, qui fut obligé de lever le siège de la ville. On dit que le gouverneur, atteint d'une maladie grave, et croyant devoir sa guérison aux prières de ce prélat, donna la liberté à tous les prisonniers; et c'est en mémoire de cette action que les évêques d'Orléans eurent, le jour de leur entrée, le droit de délivrer, non tous les prisonniers, mais ceux du ressort d'Orléans qui étoient détenus pour certains crimes. Il mourut en 453. Les huguenots violèrent son tombeau et brûlèrent ses restes en 1562.

AGNANI (Jean d'), célèbre jurisconsulte, né dans la ville d'Agnani, dont il prit le nom, fut professeur de droit à Bologne en 1425, ensuite ambassadeur du pape Martin V. Etant devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, et mourut en 1457. On a de lui des *Commentaires sur les décrétales*, et un *Recueil de Conseils*.

AGNEAU. *Voyez* LAGNEAU.

* AGNELLI (Frédéric), graveur italien, né en 1604 à Milan. On a de lui un grand nombre *de portraits*, le *dôme de Milan* en plusieurs grandes planches, divers *emblèmes* et *sujets de thèses*.

† AGNELLUS (André), archevêque de Ravenne dans le 9e siècle, écrivit l'histoire des prélats qui gouvernèrent l'église de Ravenne avant lui. Son père, ayant conspiré contre le pontife Paul I, fut conduit à Rome, et y mourut en prison. Ce traitement rendit son fils peu favorable aux in-

térêts de la cour de Rome, et ses écrits y furent regardés comme attentatoires à l'autorité pontificale. Moréri a confondu cet archevêque avec un autre André AGNELLUS qui mourut en 566, âgé de 94 ans, et qui fut auteur d'une Lettre *de Ratione fidei*, insérée dans la Bibliothèque des Pères. Vossius, dans son Histoire des écrivains latins, a partagé l'erreur de Moréri.

† I. AGNÈS (sainte), vierge, qui, à l'âge de 12 à 13 ans, fut martyrisée à Rome au commencement du 4e siècle. Son nom est célèbre, quoique son histoire soit incertaine. Les actes de son martyre, donnés long-temps sous le nom de saint Ambroise, ont paru supposés à tous les bons critiques, et le sont en effet.

† II. AGNÈS (sainte), de Montepulciano en Toscane, naquit dans cette ville en 1274. Elle entra, à l'âge de 14 ans, dans le couvent des sœurs sachines, ainsi appelées à cause de leur scapulaire fait de la grosse toile qu'on emploie pour les sacs. Devenue abbesse du monastère de Pocerio, dans le comté d'Orviette, elle s'y sanctifia sous la règle de St.-Augustin, et l'institut de Saint-Dominique. Elle mourut le 20 avril 1317. Clément VIII, à la prière de Henri IV, sollicité lui-même par sa tante Léonore de Bourbon, abbesse de Fontevrault, autorisa son culte et mit son nom dans le martyrologe en 1627.

† III. AGNÈS DE FRANCE, impératrice de Constantinople, étoit fille de Louis-le-Jeune et sœur de Philippe-Auguste. Elle épousa, à l'âge de 9 ans, Alexis Comnène dit le Jeune, le 2 mars 1180. Andronic Comnène, ayant fait mourir Alexis et usurpé l'empire, en épousa la veuve, dont il n'eut point d'enfans. Ce prince mourut en 1185. Agnès aima à la cour de Constantinople Théodore Branas, homme de qualité, lui donna la main, et en eut une fille, mariée au régent de l'empire de Constantinople.

† IV. AGNÈS DE MÉRANIE, reine de France, étoit fille de Berthold, duc de Méranie, dans la Haute-Saxe. Philippe-Auguste, ayant répudié Ingelburge, l'épousa en 1196, et en eut un fils et une fille. Mais les censures de l'Église lancées contre le monarque l'obligèrent d'abandonner Agnès, qui en mourut de douleur au château de Poissi l'an 1201. Son mariage, contracté sur la foi d'un jugement qui prononçoit la séparation du roi et d'Ingelburge, engagea le pape Innocent III à légitimer les deux enfans qu'elle avoit eus de Philippe.

V. AGNÈS, dame romaine, se consacra, avec Gérard né en Provence, au service des pèlerins qui avoient fait le voyage de Jérusalem, et fonda les hospitalières de St.-Jean. Le pape Pascal II approuva en 1113 cet établissement, qui est l'origine de l'ordre de Malte.

VI. AGNÈS SOREL. *Voy.* SOREL, n°. I.

VII. AGNÈS DE CASTRO. *Voyez* INÈS.

* AGNESI (Maria Gaëtana), distinguée par son savoir, ses vertus et sa naissance. Elle naquit à Milan le 16 mars 1718. Son goût la porta de bonne heure vers les hautes sciences, et, dans l'âge où les jeunes personnes ne s'occupent ordinairement que de leurs plaisirs et des charmes de leur figure, elle étudia les mathématiques avec tant d'ardeur, ses progrès furent si étendus, et ses talens si distingués, qu'en 1750, son père, professeur à l'université de Bologne, étant tombé malade et incapable de remplir ses fonctions, elle obtint du pape Benoît XIV la permission d'oc-

cuper sa chaire à l'université. On a d'elle, I. *Instituzioni analitiche*, Milano, 1748, 2 vol. in-4°; traduites en français par Cousin, publiées à Paris en 1775; dernièrement elles ont paru en Angleterre, en 2 vol. in-4°, avec sa vie, tirée de Montuclat. II. *Traités élémentaires de calcul différentiel et de calcul intégral*, traduits de l'italien (par d'Antelmy), sous les yeux et avec quelques notes de l'abbé Bossut, Paris, 1775, in-8°. Mademoiselle Agnési est morte dans sa patrie, et religieuse, le 9 janvier 1799. — Frisi a publié l'Éloge de mademoiselle Agnési, 1 vol. in-8° de 128 p., qui a été traduit en français par M. Boulard.

AGNIAN, Poitevin, fut l'un des premiers chansonniers du nord de la France. Il précéda le siècle des troubadours.

† AGNODICE, jeune Athénienne, ne pouvant suivre son goût pour la médecine, en allant entendre ceux qui l'enseignoient, parce que la loi s'y opposoit, se travestit en homme. Ce fut à la faveur de ce déguisement qu'elle prit des leçons d'Hiérophile (*Voyez* HIÉROPHILE). Les dames d'Athènes s'intéressèrent tellement à elle, que la loi qui défendoit aux filles l'exercice de la médecine fut abrogée en sa faveur.

† I. AGNOLO (Gabriel d'), architecte napolitain, vivoit en 1480. Le palais de Gravina, les églises de Sainte-Marie Égyptienne et de St.-Joseph à Naples furent son ouvrage. Il mourut en 1510.

* II. AGNOLO, sculpteur florentin. On croit que c'est lui qui a restauré plusieurs statues antiques. Clément VII ayant demandé à Michel-Ange un jeune artiste habile pour restaurer les figures du Belvédère, il lui indiqua Agnolo, qui avoit travaillé avec lui à Florence; il arriva à Rome en 1530, et restaura le bras gauche de l'Apollon, le bras droit du Laocoon et l'Hercule : on s'est trompé en disant que c'étoit Michel-Ange qui avoit fait cette restauration.

* AGNON *ou* AGNONIDE, orateur grec, osa accuser Théophraste d'impiété, et manqua d'être lui-même condamné aux flammes pour le même crime. Les Macédoniens l'ayant chassé d'Athènes, il dut à la protection de Phocion la faculté d'y rentrer; mais il paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude. Les Athéniens vengèrent sur lui la mort de Phocion, en le condamnant à son tour au dernier supplice.

* AGNOSCIOLA (Sophonisbe), femme peintre, née à Crémone, se fit une grande réputation, à la cour de Madrid, par ses portraits. Vandyck l'alla voir lorsqu'elle étoit déjà âgée et aveugle, et il assura que sa conversation lui avoit donné plus de lumières sur son art que tous les raisonnemens et les préceptes de son maître. Elle est morte vers 1620.

† AGOBARD, archevêque de Lyon en 813, prit part à la révolte de Lothaire contre l'empereur Louis-le-Débonnaire, et fit même de sa conduite et de celle des autres princes rebelles une *Apologie*, que nous avons encore. Il fut déposé au concile de Thionville l'an 835. Mais s'étant réconcilié avec ce prince, il fut rétabli, et mourut en 840. On a dit de lui qu'il étoit né sous le siècle d'or de Charlemagne; qu'il avoit brillé dans le siècle d'argent de Louis-le-Débonnaire; qu'il étoit mort dans le siècle de fer des enfans de ce monarque. Les uns prétendent que ce prélat étoit Français, les autres, qu'il avoit passé d'Espagne en France. Quoi qu'il en soit, Leidrade, archevêque de Lyon, le fit prêtre

en 804, et neuf ans après le prit pour son coadjuteur. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages, dont Papyre Masson donna la 1re édition en 1605, in-8°. Ce savant les acheta d'un relieur qui vouloit en couvrir des livres. Baluze en a donné, en 1666, une plus belle édition, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Il écrivit contre Felix d'Urgel, condamna les duels, les épreuves du feu et de l'eau, et prouva que ce n'étoient point les sorciers qui excitoient les tempêtes. Il courut, dans le temps d'Agobard, une espèce d'épilepsie, qui faisoit tomber les malades comme morts. On se servoit de cet accident pour faire faire des donations aux églises. Agobard, indigné de l'avarice de certains prêtres, écrivit un *Traité* contre cet abus.

AGOCCHI (J.-Baptiste), archevêque d'Ancire, devint sécrétaire d'état du pape Grégoire XV en 1629, et son nonce à Venise. Il mourut en 1631. On lui doit, I. Une Lettre à Barthélemi Dolcini *sur l'origine et le domaine de la ville de Bologne*, 1638. II. Un *Traité des comètes et des météores.*

† AGORACRITUS (AGORACRITE), natif de Paros, fut élève de Phidias. Ce dernier, à ce qu'on prétend, a souvent fait passer ses propres ouvrages pour ceux de son disciple. Agoracritus et Alcomènes travaillèrent, chacun de leur côté à une statue de Vénus. Les Athéniens adjugèrent la palme au dernier, comme étant leur compatriote. Agoracritus, piqué de cette injustice, changea sa Vénus, qui méritoit réellement la préférence, en une Némésis, et la vendit aux habitans de Rhamnus, bourg de l'Attique, chez qui cette déesse étoit en honneur. Pausanias attribue cette statue à Phidias, et Varron assure qu'elle est la plus belle qu'on ait jamais faite. Outre cette Némésis, il existoit de cet auteur, à Delphes, un Jupiter et une Minerve d'airain. Cet artiste vécut vers la 83e olympiade.

† AGOSTARIC (Jean), né au commencement du 13e siècle à Amalfi, mort en 1282, se fit remarquer par ses profondes connoissances en droit et en médecine. Il recueillit, sous le règne de Charles d'Anjou, les statuts municipaux et les privilèges de sa patrie.

*I. AGOSTINI (Donat), sculpteur de Lugano, travailloit en stuc : il étudioit, en 1766, à Parme, chez Benigno Bossi.

II. AGOSTINI (Léonard). *Voyez* AUGUSTIN, n° IV.

† AGOULT (Guillaume d'), poëte provençal, écrivoit dans le 12e siècle. Il a fait, dit-on, des chansons très agréables. Jehan de Nostre-Dame lui attribue *La maniera d'amar dal temps passat.* Cet ouvrage ne nous est pas parvenu; il ajoute que ce rimeur mourut en 1180. Le même historien ne manque pas d'en faire un très bon gentilhomme, un modèle de perfection, un enfant chéri des dames, remarquable par tous les agrémens extérieurs, et sur-tout bien amoureux d'une princesse; il termine en rapportant l'extrait d'une chanson du Moine de Montmajour, qui dit « que ce poëte, entre les damoyselles estoit grandement desbordé en toutes ses actions. »

AGOUMER. *Voy.* DAGOUMER.

AGRAULE, *Voy.* AGLAURE.

AGRAZ (Antoine) naquit à Palerme en 1640, et mourut en 1672. Il s'acquit par son savoir l'estime de Pierre d'Aragon, vice-roi de Naples, et de Clément IX. Il publia le *Museum Siculum*, in-fol.

† AGREDA (Marie d'), religieuse

cordelière, supérieure du couvent de l'Immaculée-Conception à Agréda en Espagne, naquit dans cette ville en 1602. Son nom de famille étoit Coronéla. Dans sa jeunesse, elle eut des extases, et en fit part au roi Philippe IV. Une correspondance s'étant établie entre elle et le monarque, Coronéla en profita pour indisposer celui-ci contre son ministre Olivarès. Devenue religieuse et supérieure du monastère, elle continua à avoir des visions, et ce fut dans l'une d'elles que Dieu, comme elle le rapporte, lui donna des ordres exprès d'écrire la Vie de la sainte Vierge. Elle commença ce journal en 1637; mais un confesseur qui la dirigeoit pendant l'absence de son confesseur ordinaire lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci étant de retour lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agréda lui obéit avec empressement; et ce fruit de ses méditations, ou plutôt de ses rêveries, parut après sa mort sous ce titre : *La mystique cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abîme de la grace de Dieu*; *Histoire divine et la Vie de la très sainte Vierge MARIE, Mère de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur* Marie de Jésus, *Abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception de la ville d'Agréda.* On trouva cette production toute écrite de sa main, avec une attestation que tout ce qui y étoit contenu lui avoit été révélé. La lecture en fut cependant défendue à Rome; et le P. Crozet, récollet de Marseille, en ayant publié la 1re partie en français, la Sorbonne la censura très-vivement l'an 1696, quoiqu'elle eût été approuvée en Espagne; l'ambassadeur de cette puissance près la cour de France fut chargé de demander, en 1699, la révocation du décret de la Sorbonne; mais il ne réussit pas. La traduction entière, faite par le P. Crozet, a paru à Bruxelles en 1715, 3 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12.

* AGRESTI (Livio), peintre d'histoire, travailla au Vatican par les ordres du pape Grégoire XIII. Il mourut en 1580.

* AGRESTIS (Julius), capitaine romain; lorsqu'Antoine, surnommé *Becco*, se révolta contre Vespasien, et ruina la ville de Crémone, il obtint de l'empereur la permission de s'assurer par lui-même des forces de l'ennemi. Il vint en rendre un compte fidèle; mais comme on n'y ajouta aucune foi, il se priva lui-même de la vie, l'an de Rome 820.

† AGRICIUS (Censorius Atticus), professeur de belles-lettres à Bordeaux vers l'an 370, s'acquit une grande réputation par son éloquence. On a de lui un Traité ingénieux *sur la propriété et les différences des synonymes latins.* Il fit alors pour la langue latine ce que depuis Girard a fait pour la langue française. Gardin Dumesnil a publié, à Paris, en 1777, in-12, un excellent ouvrage dans le même genre que celui d'Agricius; cette utile production a eu plusieurs éditions, dont la dernière est in-8°. Un autre Agricius a publié les ouvrages de grammaire d'Isidore de Séville, et de quelques autres grammairiens anciens.

* I. AGRICOLA (Cnéius Julius), né l'an de grace 40. Son père ayant été mis à mort par Caligula, pour avoir refusé de plaider contre Silanus, il fut élevé par sa mère Julia Procilla; mais celle-ci fut assassinée après le règne de Néron, et ses biens ayant été ravagés par Othon, Agricola, qui avoit déjà servi dans la Grande-Bretagne, ne revint à Rome que sous le règne de Vespasien. Ce prince le renvoya encore dans ce pays, où il fut heureux, et, à son retour, l'éleva au rang de patricien, et le fit ensuite

gouverneur de l'Aquitaine. En 77, il fut consul avec Domitien; la même année, il maria sa fille à Tacite, et repartit pour la Grande-Bretagne. Il lui étoit réservé de gouverner des peuples que César, et après lui, plusieurs généraux n'avoient que vaincus et subjugués. Ce grand homme, profitant des conquêtes de ses prédécesseurs, eut plus de modération sans avoir moins de valeur et moins de prévoyance. Il pénétra dans les vastes et inaccessibles forêts de la Calédonie; rangea sous l'obéissance des Romains toutes les parties méridionales de l'île; défit Galgacus sur les montagnes Grampiennes, et mit les pays conquis à l'abri de nouvelles incursions des barbares. Mais il s'appliqua en même temps à faire aimer sa domination et à polir l'esprit des peuples; il rendit les lois douces, et leur donna une égale influence sur tous. Il apprit aux vaincus la belle langue des vainqueurs, leur donna des notions des sciences et des lettres, leur apprit les élémens des arts les plus appropriés aux usages de la vie, dont il introduisit chez eux la douceur. Ces peuples, étonnés de ce qu'ils voyoient, s'accoutumèrent à un gouvernement qu'ils trouvèrent bienfaisant. Il reste encore en Angleterre et en Ecosse beaucoup de vestiges des édifices construits par les Romains. Il n'y en a presque pas en Irlande, où ses armées ne pénétrèrent qu'à peine, et qu'il semble n'avoir connue que de l'ancien nom de Juverna, et dont il est à peine fait mention dans sa vie écrite par son gendre Tacite. Mais ses flottes découvrirent les Orcades, que les Romains n'avoient pas aperçues avant lui. Enfin les succès et la conduite d'Agricola donnèrent de l'ombrage au farouche Domitien, qui le rappela; et, lui refusant même les honneurs du triomphe, il lui ordonna de rentrer de nuit à Rome; Agricola, content de sa renommée, ne s'exposa point à un féroce ressentiment; il se retira dans sa maison, y vécut isolé, simple dans son extérieur, modéré dans ses discours, et se bornant à la société de quelques amis. Il y mourut paisiblement en 98, laissant à sa veuve une fille unique et Tacite pour la consoler.

† II. AGRICOLA (Rodolphe), né près de Groningue dans la Frise en 1443 (non en 1442), étoit philosophe, rhéteur et poëte; ce savant, versé dans la littérature grecque, hébraïque et latine, a laissé *Opuscula*, Antuerp. 1476, in-4°; trois livres *de Inventione dialecticâ*, 1521, in-4°. Il y a eu plusieurs éditions de ses ouvrages qui sont estimés, et qu'Alard d'Amsterdam a réunis en 2 t. in-4°, imprimés à Cologne, en 1539, sous le titre de *Lucubrationes aliquot lectu dignissimæ*, etc. Orlandi en cite une édition de 1471, dont on révoque en doute l'existence. Rodolphe Agricola est mort à Heidelberg en 1485, le 28 octobre.

† III. AGRICOLA (Jean Islebius), ainsi nommé parce qu'il étoit d'Isleb ou Lislebert dans le comté de Mansfeld, né le 20 avril 1492, mort à Berlin le 22 septembre 1566, compatriote et contemporain de Luther, fut aussi son disciple. Il soutint d'abord les sentimens de son maître avec beaucoup de zèle; il l'abandonna ensuite, et devint son ennemi déclaré. Après mille variations dans sa doctrine et dans sa foi, il renouvela une erreur à laquelle Luther avoit renoncé, et devint chef d'une secte qu'on appela la secte des ANOMÉENS, c'est-à-dire *gens sans loi*. Luther avoit enseigné que nous étions justifiés par la foi, et que les bonnes œuvres n'étoient point nécessaires pour le salut. Agricola conclut de ce principe que, lorsqu'un homme avoit la foi, il n'y avoit plus de loi pour lui; qu'elle étoit inutile, soit pour le corriger, soit pour le diriger, parce qu'étant justifié par

la foi, les œuvres étoient superflues, et parce que, s'il n'étoit pas juste, il le devenoit en faisant un acte de foi. Luther s'éleva contre cette doctrine. On a de lui des *Commentaires sur saint Luc*, in-8°; *Historia passionis J. C.*, 1543, in-fol.; et un *Recueil de Proverbes allemands*, qu'on dit être un trésor de philosophie et de morale, imprimé à Zwickau en 1529. Dans le 51[e] proverbe, il échappa à l'auteur quelques paroles contre Ulric, duc de Wirtemberg, qui ne le lui pardonna jamais, et cela lui attira des désagrémens.

† IV. AGRICOLA (George), médecin allemand, naquit à Glauchen dans la Misnie en 1494. La connoissance qu'il avoit des métaux et des fossiles le mit bien au-dessus de tous les anciens dans cette partie. Ce fut en visitant les mines et en conversant avec les mineurs, qu'il acquit ses connoissances. La plupart de ceux qui ont écrit depuis lui sur cette matière l'ont copié. Tout ce qu'il avance est exact, et son style est d'une élégance peu commune. Cet auteur, selon Morhoff (Polyhistor. litter., t. II, p. 403), est le prince de ceux qui ont traité des métaux. Thomas-Bope Plount a rassemblé les passages de plusieurs auteurs qui en parlent avec éloge. (*Voyez* sa *Censura celeb. anth.* p. 585. *Voy.* également Bayle.) Parmi les différens ouvrages qu'il a composés, on distingue un Traité *De re metallicâ*, en douze livres, Bâle, 1546, 1556, 1558 et 1561, in-fol., et ceux qu'il a faits *sur les poids et les mesures, le prix des métaux et des monnoies*, in-fol. 1550. Le Traité *De re metallicâ* a été traduit en italien par Mich. Angelo Florio, Basileæ, 1563, in-fol., fig. Agricola mourut à Chemnitz en Misnie, l'an 1555, près de ces mines de l'électeur de Saxe qu'il avoit si bien observées. Les luthériens, pour lesquels il avoit marqué beaucoup d'éloignement, le laissèrent cinq jours sans sépulture..... On joint ordinairement à son traité *De re metallicâ* celui qui est intitulé *De ortu et causis subterraneorum*, à Bâle, 1558, in-fol. Tous ses ouvrages sont fort estimés.

* V. AGRICOLA (Michael), ministre luthérien à Abo en Finlande, fut le premier qui traduisit le *nouveau Testament* dans la langue du pays. Il mourut en 1556.

* VI. AGRICOLA (Christ-Louis), graveur, né à Ratisbonne en 1667, mort en 1719. Il a gravé la métamorphose d'Actéon.

* VII. AGRICOLA (George-André), médecin, né à Ratisbonne en 1672, où il mourut en 1738. Il annonça une nouvelle méthode de produire, avec des branches, des feuilles, ou des fleurs, des arbres tout formés. Une heure seulement devoit suffire pour effectuer cette métamorphose. Il prétendoit opérer ce miracle au moyen du feu et de ce qu'il appeloit sa momie végétale. Il vouloit communiquer son secret à cent soixante personnes qui devoient s'engager par serment de ne point le révéler. Son livre écrit en langue allemande, intitulé *Essai inouï et cependant fondé dans la nature et sur la raison, concernant la multiplication des arbres, arbrisseaux et plantes*, Ratisbonne, 1716 et 1717, 2 vol. in-fol., a fait beaucoup de bruit en Allemagne. Il y indique plusieurs moyens ingénieux pour perfectionner la greffe des arbres, et soutient que des arbres plantés en terre, les racines en haut, doivent pousser des branches du côté des racines, et des racines du côté des branches.

* VIII. AGRICOLA (Jean-Henri), savant compositeur de musique à Berlin, mort en cette ville en 1774.

à l'âge de 54 ans. Il étoit disciple du célèbre Jean-Sébastien Bach, et devint directeur de la chapelle royale après la mort de Graun. Les opéras d'*Achille* et d'*Iphigénie* sont une preuve de ses talens et de ses grandes connoissances. Il passoit, dans son temps, pour le meilleur organiste à Berlin, et le meilleur chanteur de l'Allemagne.

† AGRICOLE (saint), Agræculus, évêque de Châlons-sur-Saône dans le 6[e] siècle, étoit d'une famille de sénateurs. Il embellit sa ville épiscopale d'une église, et se distingua par sa piété, sa prudence et sa politesse. Il tint le siège de Châlons depuis 530 jusque vers l'an 560, et mourut à 83 ans, après avoir assisté à plusieurs conciles.

† I. AGRIPPA I[er] (Hérode), fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome, où Tibère lui donna la conduite de son petit-fils. Mais Agrippa paroissant plus attaché à Caïus Caligula, fils de Germanicus, et Tibère le soupçonnant d'avoir souhaité sa mort, il fut mis en prison. Il en sortit six mois après, par ordre de Caligula, devenu empereur, qui lui donna une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avoit traînée dans son cachot. Il y ajouta des présens qui valoient plus que ces chaînes, lui fit prendre le titre de roi, et lui donna la tétrarchie de son oncle, à laquelle Claude, successeur de Caligula, unit les provinces qui avoient composé le royaume d'Hérode-le-Grand. Agrippa fit massacrer saint Jacques et arrêter saint Pierre. Ce prince, étant allé à Césarée pour y faire représenter des jeux à l'honneur de Claude, fut traité de dieu par les juifs, et ne trouva pas, dit-on, cette flatterie trop forte. On raconte qu'un ange le frappa d'une maladie pédiculaire, dont il mourut la 7[e] année de son règne, et la 43[e] de J. C.

† II. AGRIPPA II, dernier roi des Juifs, étoit fils du précédent. L'empereur Claude lui ôta son royaume, et lui donna en échange d'autres provinces, auxquelles Néron ajouta quatre villes. Les Hébreux s'étant attiré la vengeance des Romains, Agrippa se joignit à ceux-ci pour les châtier. Il reçut une blessure au siège de Gamala : il se trouva aussi au siège mémorable de Jérusalem avec Titus. Il mourut, sous Domitien, vers l'an 94 de J. C. C'est en présence de sa sœur Bérénice, avec laquelle on le soupçonnoit d'avoir un commerce incestueux que saint Paul plaida sa cause à Césarée.

† III. AGRIPPA (Ménénius), consul romain vers l'an 502 avant J. C., vainquit les Sabins et les Samnites, et triompha pour la première fois à Rome. Ce héros étoit éloquent; et ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'étoit retiré sur le Mont-Sacré : il le gagna par l'apologue des *Membres du corps humain révoltés contre l'estomac*. « Les membres se plaignirent un jour qu'il profitoit de leur travail et qu'il ne faisoit rien pour eux ; ils lui refusèrent leurs services. Mais une funeste expérience les détrompa bientôt. Ils perdirent leur force et tombèrent dans une langueur mortelle. » C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le sénat. Il sentit la justesse de l'application : mais pour le rassurer davantage contre les entreprises du premier corps de l'état, Agrippa demanda pour lui cinq magistrats, chargés de défendre les droits et la personne de chaque citoyen. On fit une loi qui rendit leur personne sacrée. On déclara que si quelqu'un les frappoit, il seroit maudit, et que ses biens seroient consacrés à Cérès. Le meurtrier pouvoit être tué sans forme de justice.

Les tribuns du peuple n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du sénat, ils ne pouvoient y entrer que par ordre des consuls. Leur pouvoir étoit renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur étoit défendu de s'absenter de la ville. Mais si un seul formoit opposition contre un décret du sénat, son *veto* arrêtoit tout. Tel fut le désintéressement d'Agrippa, qu'après avoir rempli les premières charges de la république, il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Ses funérailles furent faites aux dépens du trésor public, et le peuple fit donner une somme d'argent à ses enfans.

† IV. AGRIPPA (Marcus Vipsanius) naquit, l'an de Rome 690, d'une famille peu fortunée, et parvint, par ses vertus civiles et militaires, aux plus grandes dignités de l'empire : trois fois au consulat, deux fois au tribunat avec Auguste, et une fois à la censure. Il donna des preuves éclatantes de sa bravoure aux fameuses journées de Philippes et d'Actium, qui assurèrent l'empire à Auguste. Ce prince, qui lui devoit ses succès, lui demanda s'il devoit abdiquer le gouvernement. Agrippa lui conseilla de rétablir la république; mais l'avis de Mécène l'emporta sur le sien. Auguste, dans une grande maladie, le désigna pour son successeur; il l'engagea à répudier sa femme, fille de la sage Octavie, et lui donna en mariage sa propre fille Julie, dont les dérèglemens ne sont que trop connus. Agrippa acheta au prix de son bonheur le dangereux honneur d'être l'époux d'une telle femme. Il en eut cinq enfans : Lucius César et Caïus César, qui moururent jeunes; Julie Agrippine, femme de Germanicus; Julia Vipsania; et Marcus Julius César, que Tibère immola à ses soupçons. Le père de cette illustre famille passa dans les Gaules, soumit les Germains, dompta les Cantabres, et refusa le triomphe. Outre le temps qu'il avoit employé à la guerre, il en avoit passé une partie à embellir Rome par des thermes, des aqueducs, des chemins publics, et des édifices, parmi lesquels on distinguoit le fameux Panthéon, temple consacré à tous les dieux, qui subsiste encore sous le titre de N. D. de la Rotonde. Agrippa, étant revenu de l'Orient vers l'an 12 avant J. C., Auguste lui continua pour cinq ans la puissance tribunitienne. Mais il en jouit peu; car ayant été envoyé dans la Pannonie, pour y apaiser quelques troubles, et l'ayant soumise à Auguste, il tomba en revenant dans une maladie qui l'emporta en peu de jours, à l'âge de 51 ans. Auguste, qui étoit parti sur-le-champ pour se rendre auprès de lui, apprit sa mort en chemin. Cette perte fut pleurée par ce prince et par les Romains, comme celle du plus honnête homme, du plus grand général, du meilleur citoyen et de l'ami le plus vrai. Auguste le fit mettre dans le tombeau qu'il s'étoit destiné à lui-même. Il voulut être son exécuteur testamentaire, et ajouta au don qu'Agrippa faisoit au peuple de ses jardins et de ses bains une distribution d'argent de ses propres deniers.

† V. AGRIPPA (Caïus César), deuxième fils du précédent et de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius AGRIPPA son aîné. Le peuple romain offrit le consulat à ces deux enfans à l'âge de 14 à 15 ans. Auguste permit seulement qu'ils eussent le nom de *consuls désignés*. Caïus, s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut blessé d'un coup de poignard par Lollius, gouverneur de la ville d'Artagète. Le meurtrier fut mis à mort. Mais Caïus ne fit plus que languir depuis cet accident. Il

termina ses jours dans la ville de Lymire en Lycie, à peine âgé de 24 ans. Son tempérament le portoit au plaisir; mais il savoit combattre et gouverner. Sa douceur l'avoit fait aimer des peuples d'Orient.

VI. AGRIPPA le jeune (Marcus Julius), dernier fils de Marcus Agrippa, et frère du précédent, naquit posthume 12 ans avant J. C. Il fut adopté par Auguste, qui lui donna la robe virile à l'âge de 17 ans. Ayant tenu des propos très-indiscrets contre ce prince son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel d'état dans l'île de Planasie. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils, et ayant appris que cet empereur vouloit, après 8 ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, et envoya, de concert avec Tibère, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince fut surpris sans armes; il n'en défendit pas moins sa vie, et ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de 26 ans. Il étoit d'un naturel farouche et d'un caractère emporté. La force du corps lui tenoit lieu de tout mérite. Il avoit pris le surnom de Neptune, parce qu'il passoit son temps sur la mer, s'exerçant à ramer, à pêcher et à nager.

* VII. AGRIPPA (Camille), né à Milan dans le 16e siècle, fut philosophe, mathématicien, et sur-tout célèbre architecte. Etant arrivé à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, il y trouva les plus grands ingénieurs occupés à chercher les moyens de transporter une pyramide sur la place Saint-Pierre. Il médita sur cette entreprise, et, après avoir trouvé le moyen le plus assuré pour en venir à bout, il le communiqua au public dans son *Trattato di transportar la guglia in su la piazza di san Pietro*; in Roma, 1583, in-4°, fig. Ce Traité est fort rare, mais moins encore que ses *Nuove Invenzioni sopra il modo di navigare*, in Roma, 1595, in-4°. On lui doit encore *Trattato di Scientia d'arme*, in Roma, 1553, in-4, ou Venezia, 1604, in-4°; et *Dialogi di Venti*, in Roma, 1584, in-4°; c'est le plus rare de tous ses ouvrages.

† VIII. AGRIPPA (Castor), écrivain ecclésiastique, vécut sous l'empire d'Adrien, et combattit par ses écrits les opinions de l'hérésiarque Basilide. Aucun d'eux n'est parvenu jusqu'à nous, mais Eusèbe et quelques anciens ont fait l'éloge de cet écrivain.

IX. AGRIPPA (Henri-Corneille), naquit à Cologne, le 14 septembre 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien I; il servit ensuite dans les armées de cet empereur. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit et la médecine, entre lesquels il se partagea. Sa plume hardie lui suscita bien des querelles; à Dôle, avec les cordeliers; à Paris et à Turin avec les théologiens; à Metz, où il attaqua l'opinion répandue alors et réprouvée aujourd'hui, qui donnoit trois époux à sainte Anne. Cette ridicule querelle l'obligea de fuir en différens pays. Il fut vagabond et presque mendiant en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque temps à Lyon, où étoit alors Louise de Savoie, mère de François I. Cette princesse l'honora du titre de son médecin: mais il prétendit dans son fol orgueil que c'étoit borner son mérite à trop peu de chose. « Un homme comme moi, disoit-il librement, un homme de ma naissance, envié de toutes les cours par ses talens variés et les services qu'il

peut rendre, ne doit pas être réduit aux fonctions dégoûtantes de la médecine. » Louise eût voulu qu'Agrippa lui eût servi de devin et d'astrologue ; qu'il lui eût prédit tout ce qui pouvoit arriver à l'état, à son fils et à elle-même ; et Agrippa lui dit nettement que ces occupations n'étoient dignes ni de lui, ni d'un homme sensé, ni même d'un chrétien ; que c'étoit offenser Dieu et la raison que de se livrer à de pareilles recherches. Cette franchise déplut à la princesse, avide de connoître l'avenir. Enfin Agrippa, voulant se prêter à la foiblesse de Louise, ne trouva rien de satisfaisant dans les astres, et il ne voulut pas promettre de grands succès et des victoires au roi. Il eut même la hardiesse de dire « qu'il ne trouvoit rien que de fâcheux dans ses calculs, et que le connétable de Bourbon, que l'on poursuivoit alors à toute outrance, seroit victorieux, et rendroit les efforts de nos armées inutiles. » Il en écrivit dans ces termes à Guillaume Pazagne, sénéchal de Lyon, son ami. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la haine de la cour, et lui faire perdre ses appointemens. Sa vengeance et son chagrin éclatèrent depuis ; il traita la duchesse d'Angoulême d'*extravagante*, *d'esprit léger*, *d'ingrate* ; il l'avoit appelée auparavant *protectrice de la France*, *Débora*, *femme dont la tête seule avoit pu rétablir les affaires*....... Brouillé avec la cour de France par son peu de ménagement, Agrippa se retira dans les Pays-Bas, où son *Traité de la Vanité des sciences*, et sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Cet homme, accusé d'être en commerce avec les diables, ne sut pas profiter de cette liaison pour se procurer le bonheur et les richesses. Après avoir passé une partie de sa vie dans des cachots, il expira ; suivant le Nandæana, à Lyon, en 1534, et suivant d'autres biographes, à Grenoble, en 1535, dans un hôpital, aussi détesté, plus malheureux que l'Arétin, qui mourut chargé de présens et de coups de bâton. Agrippa fut du nombre de ces écrivains qui attribuent toutes leurs infortunes à leurs envieux et à leurs ennemis, et ne s'avisent jamais de les attribuer à leur caractère et à leur conduite. Ses ouvrages sont, I. *De Incertitudine et vanitate scientiarum et artium*, Antverpiæ, 1531, in-8°, et Paris, 1531. *Paradoxes sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, traduits en français (par Louis de Mayenne-Turquet), 1603, in-12. II. *De occultâ Philosophiâ libri tres*, item, *Spurius liber de cæremoniis magicis, qui quartus Agrippæ habetur*, etc. Lugduni (S. D.), 3 vol. in-8°. *La Philosophie occulte*, traduite en français par Le Vasseur, La Haye, 1727, 2 vol. in-8°. III. *Orationes X*, *Opuscula et epigramm.*, Coloniæ, 1535, in-8°. IV. *Declamatio de nobilitate et præcellentia fœminei sexûs*, Antverpiæ, 1529, in-8°. *De l'Excellence des femmes au-dessus des hommes*, traduit en français par Arnaudin, Paris, 1713, in-12. *De la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme*, avec un *Commentaire*, par M. Roetitg (M. Peyrard), Paris, 1803, in-12. On a encore d'Agrippa une *Dissertation sur le péché originel*, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parens ne provint pas de la pomme, mais d'un commerce charnel. Le *Traité de la Vanité des sciences* a été traduit en italien, Venise, 1549, in-8°, *idem*, 1552, in-8° ; en anglais, 1569, in-4°, et 1676, in-8° ; en hollandais, Rotterdam, 1661 ; en allemand, 1713, in-8°. La traduction française de

Gueudeville a paru à Leyde, 1726, 3 vol. in-12, mais elle a été faite sur une édition très défectueuse et mutilée. Les passages supprimés se trouvent dans la Biblioth. de David Clément, tome I, pp. 87—89.

† AGRIPPIN, évêque de Carthage vers l'an 217 de J. C., soutenoit qu'il falloit baptiser de nouveau ceux qui avoient reçu le baptême de la main des hérétiques. Ses disciples s'appellèrent AGRIPPINIENS.

† I. AGRIPPINE, fille d'Agrippa et de Julie, répudiée par Tibère, épousa Germanicus, qu'elle suivit dans toutes ses expéditions en Allemagne et en Syrie. Après la mort d'un mari qui l'adoroit, Agrippine retourna à Rome, portant les cendres de son époux. La douleur que causa cette perte fut universelle : Agrippine en profita pour accuser Pison, qu'on soupçonnoit d'avoir hâté la mort de Germanicus. L'indignation du peuple contre Pison, jointe aux vives poursuites d'Agrippine, l'inquiétèrent tellement, qu'on le trouva mort dans son lit. Quelques-uns prétendirent, avec beaucoup de vraisemblance, que l'empereur l'avoit envoyé poignarder après s'être servi de lui pour se défaire de Germanicus. Tibère, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, la fit frapper par un centurion avec tant de violence qu'elle en perdit un œil, et l'exila dans une île, où elle se laissa mourir de faim, l'an 35 de J. C. Cette mort n'éteignit point la haine de son ennemi ; il ordonna que le jour de la naissance d'Agrippine seroit mis dans le nombre des jours malheureux. Cette femme illustre se montra toujours supérieure à ses malheurs. Elle fut aussi intrépide à la cour de Tibère et dans le lieu de son bannissement, qu'elle avoit été tranquille à la tête des armées. Elle laissa neuf enfans. Les plus connus sont, Caligula, qui fut empereur, et Agrippine, dont nous allons parler.

† II. AGRIPPINE, fille de la précédente, et mère de Néron, joignit aux mœurs d'une prostituée la cruauté d'un tyran. Après la mort de Messaline, l'an 49 de J. C., elle épousa, en troisièmes noces, Claude, dont l'indolence alloit jusqu'à la stupidité. Cette femme, d'une ambition démesurée et d'un esprit pénétrant, connut bientôt le caractère de son époux, et ne manqua pas d'en profiter. Ce ne furent que bassesses, rapines, cruautés, prostitutions : Agrippine employa tout pour s'élever au comble de la grandeur, et assurer l'empire à son fils. Comme on lui disoit que Néron lui donneroit la mort un jour : *N'importe*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne.* Il régna effectivement ; Agrippine empoisonna son époux avec des champignons, et fit proclamer son fils empereur. Néron, élevé par Sénèque et par Burrhus, parut d'abord digne de ses maîtres ; mais il oublia bientôt les services de sa mère. Agrippine, qui s'étoit attribué l'autorité impériale, employa toutes sortes d'artifices pour se la conserver : intrigues, caresses, complots, plaisirs ; on croit même qu'elle commit un inceste avec son fils pour le gagner. Elle étoit accoutumée à ce crime ; on l'avoit déjà accusé d'un commerce galant avec son frère Caligula. Néron, oubliant tout ce qu'il lui devoit, après avoir en vain essayé de la faire périr dans un navire qui s'ouvrit tout d'un coup au milieu des flots, l'envoya poignarder dans une maison de campagne où elle s'étoit sauvée, après avoir gagné le rivage en nageant. Ce fut en l'an 59 de J. C. Un centurion lui ayant déchargé un coup de bâton sur la tête, elle lui dit, en lui montrant son sein : *Miles, ventrem feri* « soldat frappe le sein qui a porté le monstre. » Le parricide arriva un moment après que sa mère

est expiré, et parcourant des yeux les différentes parties de son corps, il plaisanta, dit l'histoire, sur quelques-unes, et ajouta : *Je ne croyois pas qu'elle eût tant de beautés.* Cette princesse avoit beaucoup d'esprit et d'agrémens. Elle ternit toutes ces qualités par les forfaits que lui firent commettre son ambition et son orgueil. Elle établit une colonie à Ubium sur le Rhin, lieu de sa naissance, qu'elle nomma *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne. Cette princesse avoit laissé des *Mémoires*, qui furent utiles à Tacite pour ses Annales.

AGRIPPINIENS. *Voyez* AGRIPPIN.

AGRON. *Voyez* ACRON.

* AGUANIE (Juvénal d'), embrassa l'ordre des capucins dans la province de Tyrol, où il obtint les emplois les plus honorables, et se fit une grande réputation par l'étendue de ses connoissances et par ses intrigues. Il est auteur des ouvrages suivans, I. *Manuductio Neophyti, seu clara et simplex instructio novelli religiosi*, Vienne, 1680, in-8°. II. *Necessaria defensio contra injustum aggressorem*, in-4°. C'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant hessois Scheibler, contre les miracles. III. *Solis intelligentiæ lumen indeficiens*, Vienne, 1686, in-4°. IV. *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4°. V. *Artis magnæ sciendi synopsis, seu mentis humanæ fœcundum commonitorium ad inveniendum et discurrendum*, Saltzbourg, 1689, in-4°. VI. *Theologiæ rationalis ad hominem et ex homine*, etc., Vienne, 1703, in-4°.

* AGUCCHIA (Giovan), graveur du 16e siècle. On a de lui la *Cathédrale de Milan*; et un *Portail*, grand morceau d'architecture.

* AGUERO (Benoît-Emmanuel) naquit à Madrid en 1626, et fut élève de Jean-Baptiste del Mazo. Aguéro étoit grand paysagiste, et très-correct dans les figures qu'il a faites. Il mourut en 1670. On voit plusieurs *paysages* de cet artiste dans le palais d'Aranjuez, et plusieurs *dessus de portes* dans celui de Buen Retiro.

† AGUESSEAU *ou* D'AGUESSEAU (Henri-François) naquit à Limoges, le 27 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son père, intendant de Languedoc, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, et sur-tout celle de Racine et de Boileau, faisoit ses délices. Il cultivoit comme eux la poésie, en avoit le talent, et il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Revêtu de la charge d'avocat-général de Paris en 1691, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit « qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit. » Après avoir exercé dix ans cette charge avec autant de zèle que de lumières, il fut nommé procureur-général en 1700, à 32 ans. Ce fut alors qu'il déploya toute sa capacité. Il régla les juridictions qui étoient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure, et fit plusieurs règlemens autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseilloit un jour de prendre du repos : « Puis-je me reposer (répondit-il généreusement) tandis que je

sais qu'il y a des hommes qui souffrent ? » La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709 ; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribua le plus à la sauver des extrémités de la famine. Il fit renouveler des lois utiles, réveilla le zèle de tous les magistrats, et porta sa vue sur toutes les provinces. Sa vigilance et ses recherches découvrirent tous les amas de blé qu'avoit faits l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Consolateur des peuples, il savoit résister au souverain en ce qu'il pensoit être contraire aux droits de la nation et aux libertés de l'église gallicane. Il attachoit tant de prix à ces libertés, qu'il refusa constamment à Louis XIV et au chancelier Voisin de donner ses conclusions pour une déclaration en faveur de la bulle *Unigenitus*. Il fut soutenu dans cette résistance par son épouse, qui lui dit, lorsqu'il partit pour Versailles, où il étoit appelé par Louis XIV, pour traiter cette affaire : « Allez, oubliez, devant le roi, femme et enfans. Perdez tout, hors l'honneur. » Après la mort de Louis XIV, Voisin n'ayant survécu à ce prince que deux ans, le duc d'Orléans, régent, jeta les yeux sur d'Aguesseau, et le nomma pour lui succéder. Semblable au chancelier de l'Hôpital par ses talens et par ses travaux, il se vit, comme lui, exposé à des orages au commencement de la régence. Lorsqu'il n'étoit encore que procureur-général, il fut appelé à un conseil où le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât; et ce projet fut alors en effet rejeté. Depuis, les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince; mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, devenu chancelier. (Voyez *d'Aguesseau apprécié comme chancelier*, par d'Argenson (René-Louis), dans ses *Essais* (posthumes), ou *Loisirs d'un ministre*, p. 209. — Duclos, *Mémoires secrets*, tome I, p. 296, *S.*, tome II, p. 125.) Le régent lui demanda les sceaux en 1718, et lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. Il ne se laissa point abattre d'abord par cette disgrace. Il dit seulement : « Je ne méritois pas l'honneur que M. le régent m'a fait en me donnant les sceaux ; mais je mérite encore moins l'affront qu'il me fait en me les ôtant. » En 1720, il reçut un ordre de revenir, sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. Law, qui avoit besoin d'un magistrat estimé pour calmer les murmures qu'excitoit son malheureux système, lui porta la lettre de son rappel, et d'Aguesseau l'accepta de cette main dont il ne devoit rien recevoir. « Il étoit indigne de lui et de sa place de rentrer dans le conseil, quand Law gouvernoit toujours les finances. Il parut sacrifier encore plus sa gloire, en se prêtant à de nouveaux arrangemens chimériques que le parlement refusa, et en souffrant patiemment l'exil du parlement à Pontoise. » (*Histoire du Parlement de Paris*, ch. 60.) Cette époque de la vie du chancelier n'en fut pas la plus brillante. Aussi un Pasquin de Paris grava sur la porte de son hôtel ces mots: *Et homo factus est.* Mais son courage se releva bientôt, lorsque l'abbé Dubois eut été nommé cardinal et premier ministre. Il prétendit avoir la première place, après les princes du sang, au conseil du roi. Le chancelier soutint mieux les prérogatives de sa place contre Dubois qu'il n'en avoit maintenu la dignité, lorsqu'il étoit revenu à Paris à la suite de Law. Sa résistance lui fit ôter les sceaux pour la deuxième fois en 1722, et il

retourna à Fresnes. Il en fut rappelé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury; mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737 : on les avoit donnés à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux; d'Aguesseau répondit «qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission.» Ces sentimens étoient dignes d'un homme qui n'avoit d'abord demandé ni désiré aucune charge. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'occupe jamais la place d'un homme vivant ! » Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir. Il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, temps qu'il appeloit *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avoit conçu, et l'instruction de ses enfans. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formoient ses délassemens. Le nonce Quirini vint le visiter dans sa retraite. « C'est ici, lui dit-il, que se forgent les *armes* contre la cour de Rome. » Dites seulement, répondit d'Aguesseau, les *boucliers* qui repoussent *ses armes*. Le chancelier de France se plaisoit quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce temps qu'il fit, sur la législation, des réflexions qui produisirent un grand nombre de lois, depuis 1729 jusqu'en 1749. En février 1731 parut l'*Ordonnance des donations*, qui prescrivit des règles simples sur cette manière de disposer de ses biens. L'*Ordonnance des testamens*, rendue en août 1735, établit un juste milieu entre la liberté excessive de tester et une contrainte rigoureuse, et fit cesser la diversité de jurisprudence sur cette matière importante. L'*Ordonnance du faux* (juillet 1737) débrouilla le chaos de l'ancienne procédure sur cette matière, et y répandit une clarté inconnue jusqu'alors. L'*Ordonnance des évocations et règlemens de juges* (août 1737) remédia aux abus qui naissoient ordinairement de ces procédures préliminaires, et diminua les frais et les longueurs de l'instruction. Une *Déclaration* concernant *la police des grains*, donnée en octobre 1740, mit un frein à l'avarice, et prévint, autant qu'une loi peut le faire, les malheurs que la disette des grains produit dans un état. L'*Ordonnance des substitutions* (août 1747) leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent et peuvent avoir, et fit cesser une partie des contestations qu'elles font naître. L'*Edit sur les gens de main-morte* (août 1748), en leur assurant les biens qu'ils ont déjà, leur défendit d'en acquérir de nouveaux. Son dessein étoit d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en charger le fonds, et d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Mais ce travail ne pouvoit être exécuté par un seul homme, de quelque savoir et de quelque sagacité qu'il fût doué.... Le chancelier d'Aguesseau n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il savoit la langue française par principes, le latin, le grec et l'hébreu, l'arabe, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. Il n'étoit pas moins honoré des savans étrangers que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier : la réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, détermina cette nation à un changement qu'elle avoit tant diffi-

féré. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de ses troupes. Elle le chargea d'assembler chez lui, toutes les semaines, les membres des conseils des finances et des dépêches. Il rendoit compte des objets discutés par une lettre, sur laquelle le roi écrivoit sa décision.... La sobriété et l'égalité d'ame lui conservèrent, jusqu'à l'âge de 81 ans, une santé vigoureuse; mais dans le cours de l'année 1750, diverses infirmités l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, et mourut peu de temps après, le 9 février 1751. On rapporte comme un trait du zèle religieux de d'Aguesseau, qu'il ne donna à l'abbé Prévôt la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cleveland*, que sous la condition que Cleveland se feroit catholique au premier volume. « Son *Eloge*, dit Duclos, que j'ai fait donner pour sujet du prix de l'Académie française, en 1760, est entre les mains de tout le monde; mais l'intérêt de la vérité m'oblige de dire qu'on l'a accusé d'une partialité outrée pour la robe. Il a soustrait au châtiment des juges coupables, pour ne pas décrier la magistrature. Le duc de Grammont l'aîné lui demandant un jour s'il n'y auroit pas moyen d'abréger les procédures, et de diminuer les frais. « J'y ai souvent pensé, dit le chancelier; j'avois même commencé un règlement là-dessus; mais j'ai été arrêté en considérant la quantité d'avocats, de procureurs et d'huissiers que j'allois ruiner. » Quelle réponse de la part d'un homme d'état! Son goût pour les sciences et les belles-lettres lui prenoit un temps infini, au préjudice de l'expédition des affaires. On lui reprochoit encore un esprit d'indécision, qu'il tenoit, soit de s'être trop exercé au parquet, dans la discussion du pour et du contre, soit de l'abondance de ses lumières, qui l'éblouissoit quelquefois au lieu de l'éclairer. Le comte de Céreste-Brancas, ami du chancelier, m'a dit qu'il lui parloit un jour de la lenteur de ses décisions. — Quand je pense, répondit le magistrat, qu'une décision du chancelier est une loi, il m'est bien permis d'y réfléchir long-temps. Le duc de Saint-Simon, qui lui reproche les mêmes défauts que Duclos, rend justice aux bonnes qualités qu'il avoit dans la société. Bon, humain, d'un accès facile et agréable; et dans le particulier, de la gaieté et de la plaisanterie piquante, mais sans jamais blesser personne; poli sans orgueil, et noble sans la moindre avarice, naturellement paresseux. Il étoit de taille médiocre, fort gros, avec un visage plein et agréable jusqu'à ses dernières disgraces. Ses ouvrages sont imprimés en 13 volumes in-4°. On disoit de lui « qu'il pensoit en philosophe et parloit en orateur. » Ses principes d'éloquence étoient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de la science et les charmes de la persuasion. Son style est très châtié; mais si l'on y désire quelquefois plus de chaleur, on ne sauroit y désirer plus d'harmonie. Un jour il consulta son père sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, et qu'il vouloit retoucher encore. Son père lui répondit, avec autant de finesse que de goût: « Le défaut de votre discours est d'être trop beau; il le seroit moins, si vous le retouchiez encore.... » D'Aguesseau avoit épousé, en 1694, Anne Le Febvre d'Ormesson. C'est à son sujet que Coulanges avoit dit « qu'on avoit vu pour la première fois les graces et la vertu s'allier ensemble. » Elle mourut à Auteuil, le 1er décembre 1735,

laissant six enfans. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine avoit-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. « Je me dois au public, disoit-il, et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques. » Il voulut être enterré auprès d'elle, dans le cimetière d'Auteuil, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. Il n'avoit passé aucun jour depuis son enfance sans lire l'Ecriture sainte ; et cette lecture fut la consolation de ses derniers jours. « M. d'Aguesseau, dit Thomas, dans son *Eloge* de ce magistrat, couronné en 1760 par l'académie française, respectoit les savans comme une portion choisie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour la dangereuse et pénible fonction d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, censeur de leurs ouvrages, digne de les apprécier, il leur prodiguoit cette considération qui est le seul prix des talens. » Il conserva jusqu'à la fin de ses jours sa mémoire et son goût pour les poëtes. Le savant Boivin lui en lisoit un. « Hâtons-nous, lui dit d'Aguesseau, si nous allions mourir avant d'avoir achevé. » Il étoit octogénaire, lorsqu'un homme ayant cité peu exactement devant lui un passage de Martial, il lui rappela le texte de ce poëte, qu'il déclara n'avoir pas lu depuis l'âge de douze ans. (*Voyez* GUERCHOIS.)

† AGUI *ou* SULTAN AGUI, roi de Bantam dans l'île de Java, fils du sultan Agoum. Son père, las de porter la couronne, remit le gouvernement entre les mains de son fils, vers la fin du 17e siècle, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Ce jeune roi se rendant odieux à ses peuples, le sultan Agoum prit les armes, pour rentrer par force dans un royaume qu'il venoit de quitter de bon gré. Il assiégea la ville de Bantam. Agui implora le secours des Hollandais. Le général Spelman, homme qui aimoit les grandes entreprises, résolut de secourir Agui, qui, se voyant maître de la capitale, forma le dessein de subjuguer tout le royaume. Il prit le vieux sultan, qui fut renfermé dans une prison où il mourut.

AGUILLE. *Voyez* LAGUILLE *et* BOYER VI.

AGUILLON, *Aguillonius* (François), célèbre mathématicien, jésuite de Bruxelles, mourut en 1617, à 50 ans. On a de lui un *Traité d'optique*, estimé dans le temps, et imprimé à Anvers, 1614, in-fol. Depuis les découvertes de Newton, ce livre est devenu inutile ; mais il peut avoir été utile à Newton.

I. AGUIRE (Michel de) naquit dans le diocèse de Pampelune en Espagne, et devint successivement membre du collège de Saint-Clément à Bologne, juge à Naples, et membre du conseil souverain de Grenade. Il remplit ces magistratures avec désintéressement. Il fit imprimer à Venise, en 1581, un ouvrage où il défendit avec zèle les droits de Philippe II, roi d'Espagne, sur la couronne de Portugal, et mourut à Grenade en 1588.

† II. AGUIRE (Joseph Saenz d'), né à Logrogno, ville d'Espagne, en 1630, fut un des ornemens de l'ordre de Saint-Benoît dans le dernier siècle. D'abord premier interprète des livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur et secrétaire du tribunal du saint Office : il fut honoré de la pourpre par Innocent XI, l'an 1686, en récompense de son zèle pour l'autorité du saint siège. Il mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont, I. *Défense de la chaire de saint Pierre*. L'auteur y attaque les quatre fameux articles de l'assemblée du

clergé de France, tenue en 1682. Celui *de Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ*, qui lui fut alors faussement attribué, est d'un prêtre français, nommé Charles, réfugié à Rome. II. *Ludi Salmanticences, sive Theologia florulenta*, Salmanticæ, 1668, in-fol. Ce sont les dissertations qu'il composa, selon l'usage de l'université de Salamanque, avant d'y recevoir le bonnet de docteur. Il y traite des bons et des mauvais livres, et y mêle beaucoup de traits d'érudition. Il fait lui-même la critique de son ouvrage dans sa dernière édition de la *Théologie de saint Anselme*. Ce qu'il y trouve à censurer, est d'y avoir donné à certaines personnes des louanges excessives, d'y avoir exprimé certaines choses d'une manière moins grave et moins sérieuse qu'il ne falloit; d'y avoir donné trop de poids à l'opinion d'un seul docteur pieux et savant, et d'y avoir cité des historiens supposés. III. Une *Collection des conciles d'Espagne*, en 1693 et 1694, 4 vol. in-fol., fort recherchée, quoique l'auteur manque de critique. On en a donné une nouvelle édition à Rome en 1753, 6 vol. in-fol. La meilleure est celle de 1693—94. Cette collection est accompagnée de dissertations, dont quelques-unes sont dénuées de jugement et de ce coup-d'œil sévère qui rejette toute pièce apocryphe : il s'acharne à soutenir l'authenticité des fausses décrétales des papes. IV. La *Théologie de saint Anselme*, en 3 vol. in-fol. Ce cardinal a encore composé quelques livres moins connus. Nous ne citerons plus que son *Histoire des conciles d'Espagne*, qui avoit précédé sa collection. Il avoit soutenu par écrit le système de la probabilité; il eut assez de modestie et de courage pour se rétracter.

AGULIERS. *Voyez* DESAGULIERS.

† AGYLÉE (Henri), célèbre jurisconsulte, né à Bois-le-Duc en 1533. On lui doit, *Inauguratio Philippi II, Hispan. reg., quâ se juramento ducatus Brabantiæ et ab eo dependentibus provinciis obligavit, cum substitutione Mariæ gubernatricis*, etc. Ultrajecti, 1620, in-8°, ouvrage rare. Agylée, très versé dans la langue grecque, a traduit en latin le *Monocanon* de Photius, imprimé à Bâle en 1561, in-fol. Cet auteur mourut en 1595.

AHIAS, prophète de Sylo vers l'an 954 avant Jésus-Christ, prédit à Jéroboam qu'il seroit roi de dix tribus; que son fils Abia mourroit, et que sa famille seroit détruite, pour le punir de son ingratitude et de son idolâtrie.

*AHLWARDT (Pierre), fils d'un cordonnier allemand, né à Griefswald en 1710, mort en 1791. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il s'établit dans le lieu de sa naissance, en qualité de professeur de logique et de métaphysique; il écrivit sur *l'Entendement humain; sur l'Immortalité de l'âme;* il a donné aussi un *Essai sur le tonnerre et les éclairs*.

* AHMED-KAN, fils d'Hulagu et frère d'Abaka-Kan auquel il succéda, fut le premier des princes mogols qui embrassa la religion de Mahomet, ce qui fut un grand crime aux yeux de sa famille. Ses courtisans formèrent contre lui une conspiration en faveur d'Argoun, son neveu, et il fut tué en 1234.

I. AJALA (Martin Perez de), né dans le diocèse de Carthagène, en 1504, de parens obscurs, enseigna d'abord la grammaire pour nourrir sa famille. Ayant été ensuite ordonné prêtre, et s'étant fait connoître à Charles-Quint, cet empereur l'envoya en qualité de théologien au

concile de Trente, et lui donna successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. Ce prélat, savant et zélé, gouverna son diocèse en digne pasteur, et mourut l'an 1566. On a de lui un traité latin des *Traditions apostoliques*, en dix livres, Paris, 1562, in-8°.

II. AJALA (Balthazar), natif d'Anvers, a écrit sur la *discipline militaire*. Il avoit pour parent Gabriel Ajala, savant médecin du 16e siècle.

† I. AJAX (Mythol.), fils d'Oilée, roi des Locriens, un des héros grecs qui allèrent au siège de Troie. Il viola Cassandre dans le temple de Minerve. Cette déesse le punit de son sacrilège en submergeant sa flotte près des rochers de Capharée. L'intrépide Ajax, échappé au naufrage, insulta les dieux sur un roc, que Neptune indigné fendit de son trident, et engloutit avec lui dans la mer.

II. AJAX (Mythol.), fils de Télamon, disputa à Ulysse les armes d'Achille. Irrité de ce que son rival les avoit obtenues par le jugement des principaux capitaines grecs, il fit un carnage horrible des troupeaux de l'armée, s'imaginant massacrer ses compagnons et sur-tout Ulysse; mais étant ensuite revenu de son délire, il se tua avec l'épée dont Hector lui avoit fait présent. Ces deux guerriers avoient combattu ensemble avec une valeur égale. Le sang d'Ajax fut changé en hyacinthe, suivant la fable.

* AICARTS DES FOSSAT, troubadour. *Voyez* FOSSAT.

*AICHER (P. Otto), bénédictin à Salzbourg, célèbre orateur et poëte, fut successivement professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique, de morale, et enfin d'histoire. Il est mort le 17 janvier 1705. Ses principaux ouvrages sont, *Theatrum funebre, exhibens epitaphia nova, antiqua, seria, jocosa*, 4 volum. in-4°, 1675. *Iter oratorium*, 1673. *Iter poëticum*, 1674. *De principiis cosmographiæ*, 1678. *Ephemerides ecclesiasticæ, astronomicæ, historicæ, ethico-politicæ, ab anno* 1687, *usque ad annum* 1699. Tous ces ouvrages sont imprimés à Salzbourg.

*AIDAN, évêque breton du 7e siècle; il obtint de grands succès dans ses conversions parmi les peuples qui habitoient le nord de l'Angleterre. Il fut évêque de Lindisfarne ou Holy-Island en Northumberland, et mourut en 1651.

AIDONE. *Voyez* AÉDONE, n° I.

† I. AJELLO (saint), chef de l'école militaire de Palerme en 1610, publia des *Instructions pour les artilleurs*, lesquelles ont eu plusieurs éditions. Un Corneille AJELLO, natif de Calabre, est auteur d'une *Paraphrase du Symbole de saint Athanase*.

II. AJELLO (Sébastien), Napolitain, comme les précédens, fut un médecin fameux. Il publia, en 1575, I. Une *Relation de l'horrible peste qui venoit de ravager le royaume de Naples*. II. Un *Traité sur le catarrhe*. III. Des *Vers en l'honneur d'Albert d'Aragon, duc d'Autriche*.

* AIGENLER (Adam), né dans le Tyrol en 1633. Après avoir achevé ses études, il entra chez les jésuites en 1653. Il professa les mathématiques et la langue hébraïque à Ingelstadt; ses talens le firent choisir pour aller en mission; il n'arriva pas à sa destination, la peste s'étant mise dans le vaisseau qu'il montoit, il mourut le 26 août 1673. Il a donné plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque *Fundamenta linguæ sanctæ*. Dilengæ, 1670, in-4°.

† AIGLER (Bernard), né à Lyon

dans le 13[e] siècle, se fit religieux à l'abbaye de Savigny en Lyonnais. Il devint abbé du Mont-Cassin sous le pape Urbain IV, et gouverna ses religieux avec sagesse pendant dix-neuf ans. Clément IV le fit cardinal, et c'est le seul qu'il revêtit de cette dignité. Aigler se fit aimer de Charles d'Anjou, roi de Naples, et mourut en 1282. On lui doit des écrits purement monastiques; *le Miroir des moines; une Exposition de la règle de saint Benoît, etc.*

* AIGNEAUX (Robert et Antoine, LE CHEVALIER sieurs d'), ces deux frères, nés à Vire en Normandie, terminèrent leur carrière vers l'année 1590, à peu de distance l'un de l'autre; Robert avoit alors 49 ans. Ils sont auteurs en commun d'une *Traduction en vers des Œuvres de Virgile*, et d'une autre des *Œuvres d'Horace*, imprimées toutes les deux à Paris, la première in-4°, 1582, et in-8°, 1583 et 1607; la seconde, in-8°, 1588. On a d'eux en outre divers *Poëmes*, *Sonnets*, *Complaintes*, *etc.*, publiés après leur mort, à la suite des vers composés à leur louange et recueillis par Pierre-Lucas Sallière en un vol. in-12, intitulé *le Tombeau de Robert et Antoine le Chevalier, frères, sieurs d'Aigneaux, poëtes français, etc.*, Caen, 1591.

* AIGREFEUILLE (Charles d'), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Montpellier, d'une ancienne et illustre maison qui possédoit en Languedoc la terre de ce nom. Elle a donné des magistrats distingués dans les premières charges de la chambre des comptes et de la cour des aides de Montpellier, plusieurs évêques, et trois cardinaux célèbres dans l'histoire du 14[e] siècle. Guillaume I, cardinal archevêque de Sarragosse, créé par Clément VI, son parent; Guillaume II, créé cardinal par Urbain V, et Faidit cardinal d'Aigrefeuille, frère du précédent. L'abbé d'Aigrefeuille a publié une savante *Histoire civile et ecclesiastique de Montpellier*, imprimée en 1737 et en 1739, qui est devenue assez rare; elle est écrite avec érudition, et ses pièces justificatives peignent les mœurs du temps. L'*Histoire des guerres civiles du 17[e] siècle* y est écrite avec une grande impartialité.

* AIGUEBERRE *ou* AIGUEBERT (Jean DUMAS d'), conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie, où il est mort en 1755. Cet auteur fit représenter sur le théâtre français, le 9 juillet 1729, les *Trois spectacles*, pièce composée d'un prologue en prose et de trois actes qui sont la *Tragédie de Polixène, la Comédie de l'Avare amoureux*, et *la Pastorale héroïque de Pan et Doris.* Il donna, sur le même théâtre, le 4 novembre 1730, la *Comédie du prince de Noisy*, et fit enfin lui-même une parodie de sa tragédie de Polixène, sous le titre de *Colinette*, qui fut jouée au théâtre italien le 4 septembre 1729.

* AIGUILLE (N marquis d'), président au parlement d'Aix, et frère du marquis d'Argens, fut l'envoyé secret de Louis XV auprès du prince Edward dans l'expédition d'Ecosse. Il nous reste de lui un *Mémoire* curieux sur sa commission, adressé au roi, et recueilli dans les *Archives littéraires de l'Europe*, n° 1, pag. 78 et suiv. Zélé partisan des jésuites, sa conduite, lors de leur suppression, lui attira, de la part de la cour dont il étoit membre, des procédés marqués au coin de la dureté et de la passion. *V.* les articles AGUILLES, BOYER VI, ARGENS.

* AIGUILLES (Jean-Baptiste des). *Voyez* DAGUILLES.

AIGUILLON (la duchesse d'). *Voyez* WIGNEROD, nº II.

* AIKMAN (William *ou* Guillaume), peintre écossais, né en 1682, mort en 1731. Son père étoit avocat et le destinoit à cette même profession ; mais son penchant l'entraina vers la peinture, et il finit par s'y livrer tout entier. Après avoir étudié trois ans en Italie, il passa en Turquie, et ensuite en Angleterre, où il fut protégé par le duc d'Argyle. Il excelloit dans le portrait.

† AILHAUD (Jean-Gaspard), d'abord chirurgien à Cadenet, petit village de Provence, en combinant, dit-on, la scammonée avec la suie, trouva une nouvelle poudre purgative : connue sous le nom de *poudre d'Ailhaud* ; remède âcre qui réussit quelquefois dans les maladies causées par des humeurs épaissies, mais dont l'usage ordinaire peut être pernicieux. Il persuada aux gens de son village qu'ils s'en trouveroient bien, et divers paysans en éprouvèrent de bons effets. Ayant gagné quelque argent en vendant sa poudre, il vint à Aix, et reçut le bonnet de docteur en médecine. Alors il fit annoncer son remède dans les journaux, et il engagea les missionnaires du Levant et de l'Amérique à l'accréditer dans les lieux de leurs missions. Il donna en même temps un *Traité de l'origine des maladies*, qui, selon lui, ont toutes la même source et peuvent être guéries par un seul remède. Ce remède est sa poudre purgative. A la suite du petit traité, qui ne prouve pas des connoissances bien étendues dans la saine physique, sont cinq ou six volumes de Lettres de ses malades, où on l'appelle *Nouveau Salomon*, *Sauveur des hommes*, le *premier des médecins*, etc. Ailhaud mourut assez vieux en 1756. Son fils, héritier de ses secrets, malgré le *remède universel*, mourut le 22 septembre 1780.

AILLE. *Voyez* DAILLÉ.

† I. AILLY (Pierre d'), né à Compiègne en 1350, et mort dans la basse Allemagne, où il étoit légat du saint siège, le 9 octobre 1425. Ce savant instituteur du fameux Jean Gerson, fut un de ces hommes rares qui ne doivent leur élévation qu'à leur mérite. Issu de parens pauvres et inconnus, il parvint, par ses seuls talens, à être successivement chancelier de l'université de Paris, aumônier du roi Charles VI, évêque du Puy en Vélay, et ensuite de Cambrai, député aux conciles de Pise et de Constance, et enfin cardinal légat du pape Jean XXIII. Outre plusieurs ouvrages latins sur des matières de théologie, il a composé des *Poésies françaises* qui paroissent avoir été estimées dans leur temps. On pourroit présumer, avec l'abbé Massieu, qu'elles n'ont point été imprimées, si La Croix du Maine ne nous assuroit en avoir vu une édition faite vers la fin du 15e siècle. Il ajoute que ces poésies ont été mises en vers latins par Nicolas de Clémangis. Mais il s'est trompé, ce dernier n'en ayant traduit qu'une petite pièce de trente-deux vers, intitulée *les Contredits de Franc Gontier*. *Voy.* DAILLY.

II. AILLY (Pierre d'), né à Paris, eut des succès dans l'exercice de la chirurgie, et mourut dans sa patrie le 8 août 1681. On a de lui un ouvrage estimé sur le *Traitement des plaies d'armes à feu*, imprimé en 1668, in-12.

AILON. *Voyez* AYLON.

* AILRED, ETHELRED *ou* EALRED, abbé de Revesby dans le comté de Lincoln, né en 1109. Il composa une *Généalogie des rois anglais*, et une *Vie d'Edward-le-Confesseur*.

AIMAN. *Voyez* LAIMAN.

* AIMAR (Jacques), paysan dan

phinais, se rendit fameux, sur la fin du 17e siècle, par l'usage de la baguette divinatoire. *Voyez* BONNEGARDE.

* I. AIMÉ (Jean de Chavigny), né à Beaune en 1604. On a de lui des *Poésies* sur la mort d'Antoine Fianée, professeur et médecin d'Avignon; *Congratulation* au sieur Mandelot; l'*Hymne de l'Astrée*; des *traductions* du latin de Jean Dorat; *Œuvres de Virgile*, trad. en vers, Paris, 1607, in-8°.

II. AIMÉ (saint). *Voyez* AMÉ.

* I. AIMERI DE BELENVEI, troubadour. *Voyez* BELENVEI.

* II. AIMERI DE BELMONT, troubadour. *Voyez* BELMONT.

* III. AIMERI DE PÉGUILAIN, troubadour. *Voyez* PÉGUILAIN.

* IV. AIMERI DE SARLAT, troubadour. *Voyez* SARLAT.

* AIMERY (M.), troubadour peu connu, qui vécut dans le 13e siècle. Les anciens recueils manuscrits ne contiennent de lui que quatre pièces, qui sont une *Apologie de l'Amour*; un *Tenson sur le rien*, un autre sur *le oui* et *le non*, et un troisième sur la question de savoir *lequel vaut mieux d'aimer sans être aimé, ou d'être aimé sans aimer*.

*AIMES *ou* AIMON DE VARENNES, poëte français du 13e siècle, étoit de l'ancienne maison de Varennes, qui avoit un château de ce nom situé en Lyonnais. Du Verdier, Quadrio et Gerlando se sont trompés en disant qu'il étoit de Châtillon. Leur erreur vient de ce qu'Aimon dit dans son *Prologue*, qu'ayant apporté *l'Histoire de Florimond de la ville de Philippe*, en France, il l'a translatée de latin en roman à Châtillon. Aimon de Varennes florissoit en 1268; car Le Laboureur rapporte que Milon de Vaux, et le chapitre de l'église de Lyon lui inféodèrent, en cette année, divers cens qu'ils avoient dans la paroisse de la Cenaz. Nous avons de lui le *Roman de Floiremont* ou *de Philippe de Macédoine*, in-fol. manuscrits, nos 6973, 7498, et de La Vallière, n° 7206. Les manuscrits de ce roman varient sur l'époque de sa publication; l'un l'annonce comme achevé en 1159, l'autre en 1180, un troisième en 1228, enfin un quatrième la fixe en 1224. Mouchet étoit pour cette dernière date: deux raisons l'ont déterminé à la préférer aux trois autres; la première, parce qu'elle nous rapproche du siècle où vivoit un Aimon de Varennes, et la deuxième, parce que l'auteur nous avertit lui-même que son *Roman* est postérieur à celui d'Alexandre, composé dans les premières années du 13e siècle.

AIMOIN, bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, composa une *Histoire de France* en cinq livres. Les deux derniers furent finis, après sa mort, par une main étrangère. Ce n'est qu'une compilation, pleine de fables et de faux miracles. Les légendes sont les sources où il a puisé. On trouve cette histoire dans le tome III de la collection de Duchesne. Aimoin étoit d'Aquitaine; il écrivoit aisément, mais sans élégance. Il mourut au commencement du 11e siècle.

I. AIMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle communément *les quatre fils Aimon*. Le prince Renaud, l'aîné des quatre, après avoir porté les armes sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, et mourut martyr, à ce que prétendent quelques légendaires allemands.

II. AIMON. *V.* AYMON *et* HAYMONT.

* AINE (Marie-Jean-Bapt.-Nic. d'), né à Paris vers 1730, mort à

Paris, en 1804 (3 vendémiaire an 13), âgé de 71 ans. Il fut successivement maître des requêtes, et intendant des villes de Pau, de Limoges et de Tours. Il a traduit les *Eglogues de Pope* (dans la nouvelle bigarrure, tome II, p. 75). *L'Economie de la vie humaine*, de Rob. Dodsley, Edimbourg, 1752, in-12.

* I. AINSWORTH (Henri), commentateur de la Bible, au commencement du 17e siècle. Devenu membre de la secte des indépendans, il quitta l'Angleterre, et se rendit à Amsterdam, où il forma une congrégation. Mais comme le peuple ne le voyoit pas avec plaisir, il passa en Irlande, et retourna en Hollande, dès qu'il crut que l'esprit de parti étoit un peu refroidi. On dit qu'il fut empoisonné par un juif. Celui-ci avoit perdu un diamant d'un grand prix; Ainsworth le trouva, et le juif voulant lui offrir une récompense, lorsqu'il le lui rendit, il ne demanda qu'une conférence avec les rabbins sur *la venue du Messie*. Le juif la lui promit, mais ne pouvant l'obtenir, on prétend qu'il tua Ainsworth pour se dispenser de tenir sa parole. Cette histoire mérite peu de créance, et n'est pas rapportée d'une manière digne de foi. Ainsworth possédoit la langue hébraïque, et ses *Commentaires sur le Pentateuque* sont curieux et utiles, Londres, 1627, in-fol. (en anglais). Le docteur Lightfoot, l'un des hommes les plus érudits de l'Angleterre, a tiré beaucoup d'avantages des *Recherches d'Ainsworth sur les écrits des rabbins*.

* II. AINSWORTH (Henri). Quoique cet Anglais fût puritain, Richard Simon recommande son commentaire aux catholiques, et ajoute qu'il n'y a jamais eu de commentateurs sur le *Pentateuque* qui puissent lui être comparés. Il a travaillé sur la *Genèse*, en 1616, in-4°; sur l'*Exode*, en 1617, in-4°; sur le *Lévitique*, en 1618, in-4°; sur les *Nombres* et le *Deutéronome*, en 1619, in-4°; le *Commentaire sur les Psaumes* a paru, en 1612, in-4°, puis, en 1617, in-4°; enfin le *Cantique des cantiques* n'a paru qu'en 1623, après la mort de l'auteur. Tous ces commentaires ont été réunis en 1 vol. in-fol., à Londres, en 1639. On les a traduits en hollandais, 1690, in-fol.; et en allemand, seulement le *Cantique des cantiques*, 1692, in-8°, et Berlin, 1735, avec une préface de Jablonsky. C'est à tort que le père Lelong confond cet auteur avec le précédent.

* III. AINSWORTH (Robert), savant lexicographe, né en 1660 à Woodgate dans le comté de Lancastre, élevé à Botton, où il forma ensuite une école. Il vint à Londres, et se livra pendant plusieurs années à cette occupation. Il mourut en 1745. Il a laisé un *Traité fort court d'institutions grammaticales*; mais il est mieux connu par son *Dictionnaire latin et anglais*, in-4° et in-8°, auquel il employa vingt années. La première édition parut en 1736, et fut depuis corrigée et publiée de nouveau par Patrick et Morell. On a de lui, I. *De Clypeo Camilli antiquo è reliquiis museii Woodwardiani dissertatio*, London, 1734, in-4°. II. *Thesaurus linguæ latinæ compendiarius, anglioè et latinè*, London, 1746, in-4°. III. *English and latin Dictionary a new edition, augmented by Th. Morell*, London, 1773, in-4°. Ces deux ouvrages ont été refondus par Thom. Morell, en 1796, 1 vol. in-4° de 1600 p. non numérotées.

AIRAULT (Pierre), célèbre avocat de Paris, ensuite lieutenant-criminel à Angers, naquit dans cette dernière ville en 1536. Il y exerça la charge de président par *interim*, pendant les troubles funestes de la

ligue, qu'il ne favorisa jamais, et contre laquelle même il se déclara. Il mourut à Angers en 1601. On a de cet auteur deux bons ouvrages, I. *Traité de l'ordre et instruction judiciaires, dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France*, Paris, 1598 : livre plein de recherches. II. Celui de la *Puissance paternelle*, in-4°, fait à l'occasion d'un de ses fils que les jésuites avoient enlevé pour le revêtir de leur habit. *Voy.* la Vie d'Airault, publée en latin, en 1676, in-4°, par Ménage, son petit-fils. Ce magistrat laissa une nombreuse famille, dont les descendans ont possédé long-temps la charge qu'il occupoit.

* AIROLA (Dona Angiola), peintre, chanoinesse dans le monastère de Saint-Barthélemi-des-Olivètes de Gênes, prit un tel goût pour la peinture, qu'elle voulut apprendre cet art ; elle obtint pour maître le Sarzane, et fit de grands progrès dans le dessin et le coloris. Parmi ses ouvrages on en voit un d'une belle composition et d'un bon ton de couleur dans l'église de Jesus et Marie des PP. de Saint-François-de-Paule. Elle mourut très âgée vers le milieu du 17e siècle.

AIROLI (Jacques-Marie), jésuite, professeur d'hébreu à Rome, est auteur des ouvrages suivans, I. *Dissertatio Biblica.*, Rom. 1704. II. *De anno, mense et die mortis Christi.*, Rom. 1718. III. *Theses contra Judæos*, Rome, 1720. Cet ouvrage est une réponse à un autre du P. Tournemine. IV. *De annis ab exitu Israel de Egypto ad quartum Salomonis, etc.*

* AISSÉ (mademoiselle). Le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta en 1698, d'un marchand d'esclaves, une petite fille de quatre ans et demi, enlevée avec beaucoup d'autres dans une ville de Circassie, que les Turcs avoient pillée. Il la paya 1,500 liv. Ne pouvant se charger de l'éducation d'une fille, il la confia à sa belle-sœur, madame de Ferriol, sœur de madame de Tencin, et mère de MM. d'Argental et de Pont de Veyle. Ces jeunes gens, distingués par leur amour pour les lettres et les arts, s'attachèrent à la pupille de leur mère, et conservèrent toute sa vie la plus tendre amitié pour elle. Il paroît que M. de Ferriol, abusant de son pouvoir sur elle, et la regardant comme une esclave, quoiqu'il lui eût fait donner une éducation différente, séduisit sa jeunesse, et l'entraîna dans les désordres qui faisoient ses délices. Quoi qu'il en soit, dans sa dernière maladie, elle le soigna avec autant d'assiduité qu'auroit pu faire sa fille, et il lui laissa une rente de 4,000 livres, et un capital assez fort que ses héritiers devoient lui payer. A cette époque, elle retourna chez madame de Ferriol, avec laquelle elle eut beaucoup à souffrir. Aussi peu délicate que son beau-frère, elle reprocha presque aussitôt à la jeune Circassienne que ses dons étoient beaucoup trop considérables. Aïssé lui répondit en brûlant devant elle le billet qui lui avoit été laissé par *son maître*, et madame de Ferriol profita bassement du sacrifice. Si elle avoit cédé à la violence auprès d'un vieillard dépravé, son ame du moins n'étoit pas corrompue ; le régent la vit chez madame de Parabère, et dut être fort étonné de rencontrer chez elle une vertu à laquelle il ne croyoit pas, et encore moins dans cette société. Il fit des avances et des promesses à madame de Ferriol, qui persécuta la jeune fille avec indécence pour qu'elle se rendît aux vœux du prince. Mais Aïssé résista si constamment aux offres même les plus brillantes, qu'on fut obligé de renoncer à la vaincre. Son uni-

que passion fut pour le chevalier d'Aydic, qu'elle connut chez madame du Deffant. L'amant, chevalier profès de l'ordre de Malte, vouloit se faire relever de ses vœux pour épouser sa maîtresse. Mais Aïssé ne voulut point déshonorer son amant par un mariage aussi bizarre aux yeux du monde. Elle n'ignoroit pas que le public la considéroit comme ayant appartenu à M. de Ferriol. Elle eut du chevalier une fille que madame de Villette, nièce de madame de Maintenon, et devenue lady Bolingbroke, emmena avec elle à Londres, et ramena ensuite au couvent près de Sens, où elle fut élevée aux frais de son père, qui la maria dans la suite et lui laissa toute sa fortune. Aïssé mourut en 1733, âgée de 38 ans, consumée par les chagrins dont elle étoit abreuvée chez madame de Ferriol, et par beaucoup de femmes qui s'arrogeoient des droits sur une personne sans protection et sans famille. Elle avoit de plus à vaincre son amour pour le chevalier, amour auquel elle avoit renoncé après la naissance de sa fille, et duquel elle ne lui donna plus aucune preuve, quoiqu'ils se vissent souvent, ce qui augmentoit leur tourment réciproque. « Qu'il est difficile, disoit-elle, d'éteindre une passion aussi violente, et qui est entretenue par le retour le plus vif et le plus flatteur. Je ne puis vous dire le sacrifice que je fais ; il me tue. » Ses lettres sont adressées à madame de Calandrini, femme du résident de Genève à Paris, et qui, de retour dans sa patrie, entretenoit toujours avec elle une correspondance d'amitié. Ces *Lettres* sont imprimées avec celles de mesdames de Villars, de La Fayette et de Tencin, Paris, 1806, 3 vol. in-8°. Son style est noble sans affectation, pur sans pédanterie : si elle ne mérite pas de prendre, parmi les littérateurs, un rang qu'elle n'a point ambitionné, l'héroïsme de sa conduite lui assure le souvenir des personnes sensibles, et l'estime des femmes assez fortes de leur propre vertu pour considérer sous leur véritable point de vue des foiblesses dont on a rarement triomphé comme elle, aux dépens de son bonheur et de sa vie. On trouve dans ces mêmes lettres des détails sur des femmes célèbres par leurs galanteries. Il y en a aussi quelques-uns sur la mort de mademoiselle Le Couvreur, mais qui sont démentis par une note de Voltaire.

AISTULPHE. *Voyez* ASTOLPHE.

* AITA. *Voyez* AYTTA.

* AITON (Guillaume) étoit né en 1631, près d'Hamilton, dans le comté de Lanark. Instruit dans la culture des jardins, il vint à Londres chercher de l'emploi. En 1759, à la recommandation de Philippe Miller, célèbre botaniste, il devint surintendant du jardin botanique de Kew. Il contribua beaucoup à l'enrichir, et bientôt il eut la conduite des jardins d'agrément et des potagers. En 1789, il a publié son *Hortus Kewensis*, et il est mort en 1793. Le roi a nommé son fils aux deux places qu'il avoit occupées.

† AITZEMA (Léon Van) naquit à Dorckum en Frise, l'an 1600, d'une famille noble. Les villes anséatiques le firent leur résident à La Haie, où il mourut en 1669, avec la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique, et d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais, imprimée à S'graven-Hage; 1669-1671, 7 vol. in-fol., et au même lieu, 1657-1669, 14 vol. in-4°, auxquels on ajoute la *Relation de Munster*, 1671, in-4°, qui forme le 15e vol., et qui précédemment avoit été traduite en latin et publiée chez les Elzevirs, à Leyde, en 1654,

in-4°. L'histoire de Hollande, de Van Aitzema, est estimable par les actes publics qu'elle renferme depuis 1621 à 1669. On a donné une continuation de cette Histoire, qui va jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aitzema qu'on a puisé l'Histoire des Provinces-Unies, Paris, 1757-71, 8 vol. in-4°. On a encore de cet écrivain, *Poëmata juvenilia*, Franckeræ, 1617, in-4° assez rare, qu'il publia à l'âge de 16 ans.

AIUS LOCUTIUS (Mytholgie). De toutes les divinités fabuleuses, il n'y en a point dont l'origine soit si claire que celle-ci. Cédicius, homme du bas peuple, vint dire aux tribuns que, marchant seul la nuit dans la rue Neuve, il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme, qui lui avoit prescrit d'aller avertir les magistrats que les Gaulois approchoient. Comme Cédicius étoit un homme sans nom, et que d'ailleurs les Gaulois étoient une nation fort éloignée, et par cette raison inconnue, on ne fit que rire de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille, pour expier la négligence qu'on avoit eue en ne faisant point cas de la voix nocturne, fit ordonner qu'on élèveroit un temple en l'honneur du dieu *Aius Locutius*, dans la rue Neuve, au même endroit où Cédicius disoit l'avoir entendu. « Ce dieu parloit et se faisoit entendre, dit plaisamment Cicéron, lorsqu'il n'étoit connu de personne : ce qui l'a fait appeler *Aius Locutius*. Mais depuis qu'il est devenu célèbre, et qu'on lui a érigé un autel et un temple, il a pris le parti de se taire. »

AIUTAMICHRISTO (Elisabeth), noble Sicilienne, naquit à Palerme, et fut distinguée par sa beauté et l'agrément de son esprit. La poésie occupa ses loisirs, et ses pièces furent insérées dans les recueils du temps. Elle mourut en 1580; on voit son tombeau dans la chapelle Saint-Hyacinthe des dominicains de Palerme.

I. AKAKIA (Martin), professeur de médecine dans l'université de Paris, et un des principaux médecins de François I, étoit né à Châlons-sur-Marne. Il a traduit *Ars medica, quæ est ars parva;* et *De ratione curandi*, de Galien. Le dernier est accompagné d'un *Commentaire*. Ce docteur mourut en 1551.

II. AKAKIA (Martin), fils du précédent, médecin et professeur royal en chirurgie, mort en 1588, âgé d'environ 89 ans. Il est auteur d'un traité, intitulé *Concilia medica*, 1598, in-fol. Il y a eu d'autres médecins dans cette famille.

† AKATA, femme du major Lamberth, ami de Cromwell, parvint, par ses intrigues et sa beauté, à se faire aimer du protecteur d'Angleterre. Long-temps il ne put résister à aucun de ses désirs, et lui fit confidence des desseins les plus secrets. Akata, jeune et volage, dédaigna bientôt l'homme puissant pour l'homme aimable et moins sérieux. Henri Rich, comte de Hollande, devint le rival heureux de Cromwell. Celui-ci, dégoûté de tout commerce amoureux, ne connut plus que l'ambition.

* AKBAR, grand-mogol, ami des lettres et protecteur des savans, a fait écrire, sous son inspection immédiate, par son premier visir Aboul-Fazel, un magnifique ouvrage qui renferme une description aussi exacte que détaillée de tout l'Hindoustan, l'*Ayïn-Akbéry*, dont nous devons au savant Anglais M. Gladwin un extrait exact et bien fait, imprimé d'abord à Calcutta, 1783—6, puis à Londres. M. Langlès en possède l'exemplaire même

qui fut présenté à l'empereur Akbar, et qui, enlevé de la bibliothèque impériale de Delhy, dans une des dernières révolutions qui ont achevé la ruine de l'empire mogol, lui a été donné par le colonel de Polier. Toutes les pages en sont sablées d'or; on y trouve les portraits d'Akbar et de Djianguyr son fils: il est relié en laque, et forme un petit in-folio. *Voyez Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, par Langlès, page 18 et 19. l'*Ayïn-Akbéry* fut composé, comme on le voit dans l'ouvrage même, la 14e année lunaire du règne d'Akbar, ou l'an 977 de l'hégire; de l'ère vulgaire, 1569-70. Kamgar-Hhoceïn a écrit les faits et gestes de Djianguyr. Cet ouvrage, ainsi que les *Touzoïik Djianguyri* (ou *Commentaires de de Djianguyr*), a été consulté avec fruit par Gladwin, dans son Histoires de l'Indostan. *Voy.* LANGLÈS, ib. p. 29, 31, 33.

* AKBÉ, général musulman, se distingua par ses faits d'armes sous le calife Omar, qui lui fut redevable d'une partie de ses vastes conquêtes. Il soumit sur-tout les tribus belliqueuses des Bérébères, qui se défendirent long-temps contre les vainqueurs des Maures. Akbé, après leur avoir donné sa loi et sa croyance, s'avança jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale. Il ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan: là, plein de l'enthousiasme de l'héroïsme et de la religion, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria: « Dieu de Mahomet, tu le vois! sans cet élément qui m'arrête, j'irois chercher des nations nouvelles pour leur faire adorer ton nom! »

* AKENSIDE (Marc), poëte et médecin anglais, né à Newcastle en 1721, fut destiné d'abord à l'état de ministre presbytérien; mais son goût l'entraîna bientôt vers la médecine. Il perfectionna à l'université de Leyde ses études commencées à celle d'Edimbourg, et reçut le grade de docteur en 1744. Il publia à cette occasion une *Dissertation inaugurale sur l'origine et la croissance du fœtus humain*. Dans cette même année, il donna des preuves d'un talent peu commun pour la poésie, dans un ouvrage intitulé *des Plaisirs de l'imagination*, qui ne tarda pas à être suivi d'un *Recueil d'odes*, où l'on distingue cette passion ardente pour la liberté et l'indépendance dont il faisoit profession, mais qui d'ailleurs, au jugement de l'Aristarque Johnson, sont loin de pouvoir être proposées pour modèles en ce genre. On a de lui quelques autres opuscules; et il travailloit à une retouche de son poëme sur *les Plaisirs de l'imagination*, quand une fièvre putride l'enleva, à l'âge de 49 ans, le 23 juin 1770. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Londres en 1772, en 1 vol. in-4°; on a publié une très-belle édition *des Plaisirs de l'imagination*, London, 1798; une traduction par d'Holbach, Amsterdam et Paris, 1769, in-12.

† AKIBA, un des principaux docteurs hébreux du collége de Tibériade, dans le 2e siècle de l'Église, garda des troupeaux jusqu'à l'age de 40 ans; mais la fille de son maître lui ayant promis de l'épouser, s'il devenoit savant, l'amour le fit docteur. Ce rabbin, fanatique comme la plupart de ses confrères, se jeta dans le parti du faux messie Barcochébas, et lui appliqua cette prophétie de Balaam: *Orietur Stella ex Jacob*, etc. Il excita les Juifs à la révolte, en leur citant les prophètes, et commit avec eux des cruautés qui le firent condamner à la mort par l'empereur Adrien, l'an 135 de J.-C. Il avoit alors, dit-on, 120 ans. Sa femme, ses enfans et ses disciples furent aussi massacrés. Les rabbins lui attribuent le livre

de *la Création*, qu'il mit sous le nom d'Abraham.

ALABASTER (Guillaume), théologien anglican, se fit catholique, redevint anglican, et fut chanoine de Saint-Paul de Londres, dans le 17e siècle. L'étude de la cabale le jeta dans des opinions absurdes. Il est auteur d'un *Lexique hébreu*, in-fol., et de quelques autres livres intitulés ridiculement et composés de même. Tels sont, *Tractatus in revelationem Christi, modo cabalistico explicatam*, Antuerpiæ, 1602, in-4° ; *Tractatus de bestiâ apocalypticâ*, Delphis, 1621, in-12.

ALACHIS *ou* ALAHIS, duc de Trente et de Brescia. *Voy.* son histoire dans l'article de CUNIBERT, roi des Lombards.

ALACOQUE. *V.* MARGUERITE-MARIE, n° XII.

ALAGON (Claude), de Mérargues en Provence, procureur-syndic de cette province, ayant rêvé que son nom d'Alagon étoit le même que celui d'Aragon, et qu'il appartenoit à cette maison illustre, projeta, avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille. Un forçat des galères, à qui il avoit communiqué son dessein, le découvrit au duc de Guise. Alagon, convaincu de son crime, eut la tête tranchée à Paris en 1605. Elle fut envoyée à Marseille, dont Alagon devoit être viguier l'année suivante, pour être exposée sur une des portes de la ville.

ALAGONA (Arteloche de), chambellan du roi de Sicile dans le 15e siècle, publia un traité sur la chasse aux oiseaux, sous le titre de *Traité de volerie*. Il fut imprimé à la suite de celui de Franchières et de Fouilloux, à Poitiers en 1587. et à Paris en 1628, in-4°, avec figures.

ALAHAMARE, premier roi de Grenade en 1237. Sur le déclin de l'empire des Almohades, chaque homme un peu distingué se rendoit maître de ses gouvernemens. Alahamare, à leur exemple, se fit élire roi par les habitans d'Archone, dont il étoit gouverneur, et se rendit maître de plusieurs villes, entre autres de Grenade, où il établit sa domination. Ses successeurs y régnèrent paisiblement jusqu'en 1492, qu'ils furent détrônés par Ferdinand et Isabelle.

ALAIME (Marc-Antoine), nommé mal à propos *Alcaime* par Moréri, né en Sicile, y devint un médecin célèbre. En 1624, le roi de Naples le nomma son premier médecin, et l'institut de Bologne lui offrit la chaire de professeur en médecine ; mais il ne voulut point quitter sa patrie. Alaime se distingua par son zèle et les services importans qu'il rendit aux Napolitains affligés de la peste. Il mourut en 1662. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité sur la guérison des ulcères*. II. Un *Discours sur les préservatifs des maladies contagieuses*. III. Des *Consultations médico-légales*.

I. ALAIN, roi des Alains, inconnu à tous les auteurs ; mais dont l'existence est prouvée par une médaille de ce prince, découverte depuis plus d'un demi-siècle. (*Voy.* le *Mercure de France*, juillet 1724, p. 1447). Cette singularité est la seule raison qui lui a fait accorder une place dans ce dictionnaire.

* II. ALAIN *ou* ALMAIN, né à Lille en Flandre, entra de bonne heure dans le monastère de Clairvaux, du temps de saint Bernard. Sa conduite le fit nommer premier abbé de Ripatorii, dans le diocèse de Trèves. Il en fut tiré en 1151, pour occuper le siège épiscopal d'Auxerre, auquel il renonça au bout de seize ans pour

retourner à Clairvaux, où il mourut le 14 octobre 1182 ou 1184. Il nous reste de cet écrivain, I. *Vita sancti Bernardi, præmissa operibus ejusdem sancti edit.*, à *Mabillonio*, an. 1667 et 1690. II. *Testamentum hujus Alani, conditum, ann.* 1182, *extat inter miscellanea Nic. Camuzatii.*

† III. ALAIN, dit le Grand, né à Lille en Flandre comme le précédent, fut surnommé le *Docteur universel*, à cause de l'étendue de ses connoissances. Après avoir été dans l'ordre de Citeaux jusqu'en 1215, sa réputation le fit appeler à Rome pour assister au concile général de Latran, tenu sous le pape Innocent III. L'université de Paris s'empressa de le compter au nombre de ses chefs. Il disputa beaucoup contre le système d'Almaric de Chartres, et mourut le 30 janvier 1294, âgé de plus d'un siècle. Ses ouvrages en prose et en vers ont été imprimés à Anvers en 1654, in-fol.

† IV. ALAIN (Guillaume), nommé le *Cardinal d'Angleterre*, parce qu'il étoit né dans la province de Lancastre, fut d'abord chanoine d'Yorck. Son opposition aux vues d'Elisabeth l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, et de là à Reims, où il eut un canonicat. La pourpre romaine fut le prix de son mérite en 1587. Il fut un des réviseurs de la *Bible de Sixte V*, qui le fit cardinal. Il a écrit sur les matières controversées entre les catholiques et les protestans. Ce savant cardinal mourut à Rome en 1594, âgé de 63 ans. Ses ouvrages sont, I. *Nouveau Testament*, traduit en anglois en 1582. II. *De Sacramentis in genere et de Eucharistiâ libri tres*, Antuerpiæ, 1576, in-4°, et 1603, in-4°. III. *Ad persecutores Anglos, pro Catholicis*, etc., 1584, in-8°. Cet ouvrage avoit d'abord été fait en anglois, Alain le traduisit en latin. IV. *Lettera scritta al cardinale Alano, con la riposte, tradotta dall' inglese in ital.*, Roma, 1588, in-4°.

* V. ALAIN (Nicolas), médecin de Xaintes, a écrit *de Santonum regione et illustrioribus familiis*, in-4°, petit format de 39 pages, publié après la mort de l'auteur par Jean Alain, son fils, en 1598. Il ne faut pas confondre ce médecin saintongeais avec Nicolaus ALENUS, poëte latin, Anglais de naissance, auteur du poëme intitulé *Jupiter Pheretrius*, de *quatre Eglogues*, et d'une *Traduction en vers latins des Phénomènes d'Aratus*, qui ont été imprimés à Paris, en 1 vol. in-4°, en 1561.

† VI. ALAIN (*René ou* Robert), mort à Paris, sa patrie, le 22 décembre 1720, âgé de 40 ans. Quelques biographes le regardent comme auteur de plusieurs comédies; mais il paroît certain qu'il n'a composé que celle de l'*Épreuve réciproque*, donnée en 1711, et à laquelle on prétend que Legrand eut part. Alain étoit fils d'un sellier, et finit par exercer lui-même cette profession, quoiqu'il eût d'abord embrassé l'état ecclésiastique. Ce qui fit dire à Lamothe, au sujet de sa pièce qu'il trouvoit trop courte, qu'*il n'avoit pas assez alongé la courroie.*

VII. ALAIN CHARTIER. *Voyez* CHARTIER.

ALALEONA (Joseph) naquit à Macerata en 1670. Il étudia et professa la science des lois dans sa patrie. En 1721, il fut appelé par l'université de Padoue pour y donner des leçons publiques de droit civil, et il continua cette utile et honorable fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 5 avril 1749. On lui doit, I. Des *Considérations sur l'art de penser.* II. Des *Mélanges de poésie,*

III. Un *Traité des successions ab intestat*, en latin.

* ALAMANDE (Philippe), femme de François III du nom, baron de Sassenage, mort en 1447, et qui fut mère de Jacques de Sassenage, premier du nom, et premier écuyer de Louis XI. Cette dame eut, dans les temps malheureux du 15e siècle, une bibliothèque assez nombreuse, à en juger par le nombre de manuscrits où elle a apposé sa signature. Le manuscrit n° 1830 de l'abbaye Saint-Germain, à présent à la bibliothèque impériale, est un de ceux qui ont été en sa possession. Elle mourut en 1478.

† I. ALAMANNI (Louis), gentilhomme florentin, et célèbre poëte italien, naquit le 28 octobre 1495. Etant entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernoit alors la république de Florence, il fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de François I, qui le combla de bienfaits, et le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint, en 1544. Parmi les poésies qu'Alamanni avoit composées à la louange de François I, étoit un dialogue satirique où le coq disoit à l'aigle :

Aquila grifagna
Che per divorar due becchi porta.

L'empereur avoit lu cette pièce. Lorsqu'Alamanni eut son audience, il débita un long discours plein de louanges emphatiques, et dont toutes les périodes commençoient par le mot *aquila*. Charles-Quint ne répondit à cette harangue que par ces mots :

Aquila grifagna
Cher per divorar due becchi porta.

Cette réponse ne déconcerta point l'ambassadeur. « Seigneur, dit-il sur-le-champ à Charles-Quint, quand j'ai écrit les vers que vous me citez, je l'ai fait en poëte, à qui il est permis de mentir. A présent je parle en ambassadeur, qui ne doit dire que la vérité. J'étois alors un jeune homme, je pense aujourd'hui en homme mûr. » Cette repartie plut à l'empereur, qui lui dit mille choses obligeantes. On attribue la même réponse à Waller, parlant à Charles II. Alamanni fut également en faveur auprès de Henri II, successeur de François I, qui l'employa en diverses négociations pour lesquelles Alamanni n'avoit pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut le 18 avril 1556, et fut inhumé dans l'église des cordeliers de Paris. Catherine de Médicis, qui l'estimoit, lui avoit donné le titre de son maître-d'hôtel. Nous avons de lui, I. Le poëme de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de *Giron le Courtois* : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4°. II. Un autre poëme *Della Coltivazione*, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. Il est divisé en six livres. Les meilleures éditions de ce poëme furent faites à Paris par Henri Etienne, en 1546, in-4° ; à Florence, par Philippe Junte, en 1590, in-8°, et à Padoue, par Comino, en 1718, in-4°. Cette dernière contient en outre le poëme des Abeilles, de Jean Ruccelaï. III. L'*Avarchide*, poëme. IV. La comédie de *Flore* et la tragédie d'*Antigone*. V. Un *Discours sur la milice de Florence*. VI. Des *Poésies* de divers genres, rassemblées, sous le titre d'*Opere toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8°, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Juntes, en 1532, pour le 1er tome, et pour le 2e, Lyon, chez Gryphe, même année.... Le Père Nicéron a donné de Louis Alamanni un article curieux dans ses Mémoires, tome XIII. Il ne faut pas le confondre

avec ALAMANNI son parent, dont les *Poésies burlesques* ont été imprimées avec celles de Burchiello et autres, à Florence, en 1552, in-8°, ni avec Baptiste ALAMANNI son fils, qui devint évêque de Mâcon, et qui a publié quelques lettres et quelques sonnets.

II. ALAMANNI (Nicolas), Grec d'origine, fut secrétaire du cardinal Borghèse, et ensuite garde de la bibliothèque du Vatican. Il a été l'éditeur de l'*Histoire secrète de Procope*, et a publié une *Description de l'Eglise de Saint-Jean de Latran.*

III. ALAMANNI (Côme), jésuite, né à Milan dans le dernier siècle, fut un admirateur si outré des écrits de saint Thomas, qu'il soutint que toute la philosophie ancienne et moderne y étoit contenue, et qu'on ne devoit jamais lire que saint Thomas. Son ouvrage fut imprimé à Pavie, en 1608, sous ce titre : *Summa totius philosophiæ ex Thomâ*, etc. Alamanni est mort en 1634.

* ALAMANON (Bertrand). *Voy.* BERTRAND.

ALAMAR, roi de Grenade en 1237, mourut en 1273. Son fils aîné, Mahomet Miramouth, lui succéda.

† ALAMIR, prince de Tharse, prit le nom de calife dans le 9° siècle. Il entra dans les provinces de l'empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que « s'il lui donnoit bataille, le fils de Marie ne le sauveroit pas de ses mains. » Le jour du combat, ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un grand carnage. Alamir fut pris, et eut la tête tranchée.

ALAMOS (Balthasar d'), Castillan, entra au service d'Antoine Perez, secrétaire d'état de Philippe II, dont il partagea la disgrace. Après être resté 11 ans en prison, il obtint sa grace de Philippe III, et fut employé par Olivarès, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du 17° siècle. On a de lui une *Version* de Tacite assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins. Elle fut imprimée à Madrid en 1614, et traduite en italien par Canini.

† ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine l'an 509, et fit mourir des solitaires qui vivoient dans le désert. Les miracles qu'il vit, dit-on, opérer par les chrétiens, le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparoit à recevoir le baptême, les acéphales, disciples de l'hérésiarque Sévère, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondoient les deux natures en J. C. ; d'où il s'ensuivoit que la nature divine avoit souffert, et étoit morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains ; mais le nouveau catéchumène méprisa leurs persuasions, et se servit d'un trait ingénieux pour jeter du ridicule sur leur opinion. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenoit la mort de l'archange saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensoient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle étoit absurde, il leur dit : « S'il est donc vrai qu'un ange ne sauroit ni souffrir ni mourir, comment voulez-vous que J. C. soit

mort sur la croix, puisque selon vous il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible? »

* ALAN, abbé de Farfa, en Italie, composa, dans le 8e siècle, un *Recueil d'Homélies*, dont Bernard Pez a publié la préface dans son *Thesaur. Anecdot.*, t. VI, part. I, p. 83.

* ALAND (sir John Fortescue), juge anglais, né en 1670, de l'ancienne famille de Fortescue, en Devonshire. Il prit le nom d'Aland par égard pour sa femme, fille aînée d'Henri Aland, de Waterford en Irlande. Il fut élevé à Oxford, d'où il vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. En 1714, il fut nommé solliciteur général par le prince de Galles, et ensuite par le roi: en 1717, baron de l'échiquier, et, l'année suivante, l'un des juges de la cour du banc du roi. A l'avènement de George II, il perdit cette place, on ignore par quelle raison. En 1728, il fut fait juge des plaids communs, place qu'il résigna en 1746, et alors il fut créé pair d'Irlande. C'étoit un très-habile légiste et un juge impartial. Il publia, en 1714, *le Traité de son aïeul sir John Fortescue sur la monarchie absolue et la monarchie tempérée*. Depuis sa mort, on a imprimé *ses Rapports*, qui ne sont pas sans mérite.

I. ALARD. *Voyez* ALLARD.

II. ALARD *ou* ADELARD. *Voyez* ALARS.

† I. ALARIC Ier descendoit d'une famille illustre des Battes, et fut un grand homme de guerre. Rufin, tuteur d'Arcadius après la mort de Théodose-le-Grand, arrivée en 395, l'excita à venir en Orient. Il eut alors à combattre en Grèce, ainsi qu'Athanaric, roi des Visigoths, les armées de Théodose-le-Grand, qui le vainquirent. Théodose leur pardonna, et, d'après les preuves de courage qu'avoit données Alaric, les Goths ne balancèrent point à l'élire pour leur roi. Il passa d'abord en Italie, et y ayant essuyé des pertes, il se dirigea vers la Hongrie, et revint ensuite en Italie, où il éprouva un échec au moment qu'il se proposoit de descendre des Alpes dans la Gaule. Stilicon, général et gouverneur pour Honorius, l'arrêta, battit son avant-garde, et le força de revenir sur ses pas en Italie. S'étant aperçu que Stilicon le trahissoit, malgré l'amitié qui existoit entre eux, et que l'empereur Honorius ne s'occupoit que de ses plaisirs, Alaric, mécontent d'Honorius, assiégea Rome deux fois. La première, les habitans, réduits par la plus affreuse disette et la peste même, se voyant contraints de se rendre, convinrent de payer à ce prince de fortes contributions en or, en argent, et quantité d'étoffes communes et d'écarlate, moyennant quoi Alaric leva le siège. La seconde fois, il entra dans Rome, qu'il pilla. Toutefois, quoique arien, il fit de sévères ordonnances pour empêcher le pillage des églises. Ayant formé le projet de s'emparer de la Sicile, et de passer en Afrique, il s'éloigna de Rome, et équipa une flotte où il fit embarquer la plus grande partie de ses troupes. Mais une tempête furieuse s'étant élevée dans le Phare, cette flotte fut forcée de rentrer, ce qui affligea tellement Alaric, qu'il mourut subitement à Cosence dans la Calabre. Ses troupes, qui l'aimoient et le regrettoient beaucoup, lui élevèrent un tombeau au milieu de la rivière de Busente: ils remplirent ce tombeau de riches dépouilles, et donnèrent ensuite un libre cours à la rivière. Il avoit bien été nommé roi d'Espagne; mais il paroît qu'il n'en prit point possession, et que les Espagnols, par estime pour son courage, ne nom-

mèrent point d'autre roi de son vivant. Il étoit beau-frère d'Ataulphe, dont il avoit épousé la sœur. Celui-ci lui succéda au royaume d'Espagne.

† II. ALARIC II, huitième roi des Goths en Espagne. Ce prince succéda à son père Evaric ou Euric l'an 484. Le traité de paix que son père avoit fait avec les Français fut continué, et ce prince ne chercha que les moyens de l'entretenir. Outre l'Espagne, il possédoit de grandes et riches provinces dans la Gaule, le Languedoc, la Provence, et beaucoup d'autres pays entre l'Océan et la Méditerannée. Alaric II étoit allié aux rois Gondebaud et Théodoric. Ce dernier, considérant que Clovis prenoit pour prétexte de s'agrandir par les pays situés dans la Gaule, qu'Alaric recevoit les bandits qui quittoient le sien, et ses ennemis même, lui fit remettre, par des ambassadeurs, une lettre dans laquelle il lui représentoit que, loin qu'Alaric fût son ennemi, il ne cherchoit qu'à entretenir la paix avec lui. Clovis, qui n'aspiroit qu'à s'emparer des provinces qu'Alaric occupoit dans la Gaule, loin de s'arrêter à cette lettre et aux observations de ses ambassadeurs, fit des préparatifs pour faire avancer ses troupes. Celles d'Alaric s'avancèrent aussi avec la résolution de tenir ferme, il soutint même le combat avec une grande bravoure; mais il y éprouva la foiblesse de ses troupes, et les ayant ramenées à la charge, Clovis le tua de sa propre main à Vouillé, près de Poitiers. Après cette victoire, Clovis occupa facilement toutes les provinces de la Gaule. C'est chez Alaric II que s'étoit retiré Syagrius, général romain, que Clovis avoit défait: Alaric eut la lâche cruauté de le livrer au vainqueur, qui le fit mourir. Son règne fut d'ailleurs glorieux. Quoique arien zélé, il ne persécuta point les catholiques. Il permit même aux prélats de célébrer le concile d'Agde en 506. Il fit quelques règlemens utiles, et veilla sur toutes les parties de ses états. Le recueil des lois connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du Code Théodosien, fut publié par les ordres de ce prince.

† ALARS ou ADELARD, prêtre d'Amsterdam, né dans cette ville en 1490, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua aussi beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse. Ces derniers sont plus religieux que savans. On distingue celui intitulé *Selectæ similitudines, sive collationes ex Bibliis*, 3 vol. in-8°, Paris, 1543.

* I. ALARY (Jean), fils d'un conseiller au grand-conseil, estimé de Cathèrine de Médicis, et de Henri III, qui l'avoit chargé de plusieurs affaires importantes. On ne trouve de renseignemens sur cet auteur que dans ses propres ouvrages, d'après lesquels on peut conjecturer qu'il étoit natif de Toulouse, et ne vint à Paris qu'afin d'y poursuivre, en qualité d'aîné de sa famille, un procès qui lui causa de grands embarras. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, en 1605, qu'il y publia ses *Poésies*, en 1 volume in-4°, intitulé: *Premier Recueil des récréations poétiques de Jean Alary, advocat au parlement.*

* II. ALARY (François), médecin à Paris; il publia en 1701 un petit volume in-12 de 31 pages, excessivement rare, et qui a pour titre: *Prophétie du comte de Bombast, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Théophraste Paracelse, pu-*

bliée en l'an 1609, *sur la naissance miraculeuse de Louis-le-Grand, les circonstances de sa minorité, l'extirpation de l'hérésie, l'union de l'Espagne à la maison de Bourbon, avec la destruction de l'empire ottoman, la future grandeur de la France, la propagation de la foi catholique par tout l'univers, expliquée et présentée au roi par F. Alary*. Ce livret n'eut pas plutôt vu le jour à Paris, que les magistrats le proscrivirent et en firent saisir tous les exemplaires. L'auteur, qui avoit dévoilé quelques mystères politiques, provoqua par-là cette mesure de rigueur.

* III. ALARY (Pierre-Joseph) prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris en 1689, mort en 1770, fils d'un apothicaire de Paris, joua une espèce de rôle en littérature vers le milieu du 18ᵉ siècle. Il étoit le disciple d'un homme bien plus méritant que lui, l'abbé de Longuerue. Il entra dans le monde à l'abri de la réputation de son maître, et il laissoit croire que, comme à un autre Elisée, cet Elie moderne lui avoit légué son manteau. Ce fut à lui que Longuerue dicta de mémoire sa Description de la France, (*Voyez son article*). Dès 1723, il fut reçu membre de l'Académie française, honneur que l'abbé de Longuerue avoit dédaigné. (*Voyez* sur lui, et sur un club politico-littéraire qu'il avoit formé chez lui, et qu'on appeloit la *société de l'entresol*, quelques détails intéressans dans les Essais de R. L. d'Argenson, tom. II, pag. 179, édition de Liège; — Add. d'Alembert, Histoire de l'Académie française, tom. VI, pag. 315, 329.) On a publié, dans les *Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières de Bolingbroke*, à Paris, 3 vol. in-8°, 1808, de la *Correspondance* de l'abbé Alary avec ce lord.

* ALASCO (John), oncle du roi de Pologne, fut d'abord évêque catholique romain; mais ayant embrassé la religion protestante, il vint en Angleterre sous le règne d'Edward VI, et fut pasteur d'une église hollandaise à Londres. A l'avenement de Marie, il se hâta de fuir, et retourna dans son pays, où il mourut en 1560. C'étoit un homme savant, pieux, et jouissant d'une grande estime parmi les réformateurs les plus instruits, sur-tout par Erasme, dont il acheta la bibliotheque.

ALAVA-ESQUIVEL (Diégo), canoniste de Vittoria en Espagne, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, où il proposa de défendre toutes les commandes et l'union de deux bénéfices dans le même sujet. Il mourut en 1562. On a de lui, *De Conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*. Cet ouvrage, imprimé à Grenade, en 1582, in-fol., est plein de bonnes vues de réformation.

ALAVIN, chef des Goths, qui avoient été chassés de leur pays par les Huns, supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grace aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviroient de rempart contre ceux qui attaqueroient l'empire de ce côté-là; mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicin, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane en 378.

ALAZÈNE, auteur arabe du 11ᵉ

siècle, est auteur d'un grand ouvrage sur l'*Optique*, et de plusieurs autres moins connus.

ALBAN (saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, eut la tête tranchée sous Maximien l'an 287 de J. C.

† ALBANE (François l'), né à Bologne, d'un marchand de soie, le 17 mars 1578, ne voulut point s'attacher à la profession de son père, quelques instances qu'on lui fît. La peinture étoit sa passion dominante; il s'y livra. Il fut d'abord l'élève du Guide, qui l'introduisit dans l'école des Carraches. Les progrès qu'il fit sous ces maîtres furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chefs-d'œuvre des peintures anciennes et modernes, et le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très-belle femme, dont il eut douze enfans beaux comme leur mère. L'Albane n'eût pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités du ciel, des eaux et de la terre; il trouva ses modèles dans sa famille. C'est là qu'il puisa ses tableaux pleins de charmes. Mais comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes; les Graces écloses sous son pinceau sont trop uniformes. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 82 ans. Il mourut le 4 octobre 1660. Ses principaux ouvrages sont à Rome, dans l'église espagnole de San Diégo, le palais Verospi, la galerie Justiniani, à Mantoue et à Bologne; le roi de France en possédoit plusieurs qui ont été transportés depuis la révolution au Musée Napoléon. On remarque entre autres ceux-ci, la *Toilette* et le *Triomphe de Vénus*. Ces tableaux, d'une composition aimable et féconde, inspirent à la fois l'admiration et la volupté. A un dessin agréable et séduisant, elles réunissent une couleur moelleuse et douce, et à un faire habile, un clair-obscur savant. L'Albane a généralement restreint son génie à une mesure de petite proportion, c'est-à-dire à des tableaux de chevalet. Cependant il a peint quelques grands tableaux, entre autres, une *Naissance de la Vierge*, qui décoroit l'autel de la Madone del Piombo à Bologne. Ce tableau, qui vient des conquêtes d'Italie, est au Musée Napoléon. Il remporta la palme sur Le Guide, qui avoit peint des figures à côté de l'autel. L'Albane a aussi peint, pour un prince souverain, une *Danaë* de grandeur naturelle, qui est considérée comme un chef-d'œuvre : ce tableau que nous avons vu à Paris, est passé dans le commerce d'après la révolution. Il y avoit aussi quelques tableaux de ce grand maître dans la collection du Palais-Royal; collection précieuse divisée en 1789 par Louis-Philippe d'Orléans, dernier du nom, et vendue à M. Delaborde, qui en fit passer une partie en Angleterre et l'autre en Russie. On remarque sur-tout à Saint-Pétersbourg, à la galerie de l'ermitage, une *Annonciation*. Les autres tableaux de l'Albane se sont dispersés dans les autres cabinets de l'Europe, et ont été payés d'autant plus chèrement qu'ils sont infiniment rares.

I. ALBANI (Jean-Jérôme), né à Bergame, d'une famille noble, se consacra à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avoit connu lorsqu'il étoit inquisiteur à Bergame, ne fut pas plutôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1570. Albani étoit veuf et avoit des enfans : ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner qui empêcha le conclave de l'élire pape après la mort

de Grégoire XIII. Il mourut le 25 avril 1591, à 87 ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont, I. *De immunitate ecclesiarum*, 1553. II. *De potestate papæ et concilii*, 1558. III. *De cardinalibus, et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

II. ALBANI (Alexandre), né à Urbin le 15 octobre 1692, fut promu au cardinalat par Innocent XIII, et mourut le 2 décembre 1779, âgé de 87 ans. Il montra beaucoup de dignité dans son ambassade près de l'empereur, et un grand savoir dans la place de bibliothécaire du Vatican. Très versé dans la connoissance des usages et des monumens de l'antiquité, il aima et protégea les gens de lettres. Il embellit de statues précieuses, et des richesses de tous les arts, sa maison de campagne nommée de son nom *Villa Albani*. Là, il se délassa de ses occupations politiques par des écrits historiques et littéraires qui sont estimés.

* III. ALBANI (Annibal), cardinal du titre de Saint-Clément, camerlingue de l'église de Rome, évêque de Sabine, etc., fils aîné de Horace Albani et de Bernardine Oudeille, né à Urbin le 15 août 1682. On a de lui, *Memorie sopra la citta d'Urbino*, Roma, 1724, in-fol. fig. L'édition du *Menologium Græcorum*, en grec et en latin, publiée en 1727, 3 vol. gr. in-fol., fig., à Urbin. L'édition du *Pontificale Romanum*, Bruxelles, 1735, 3 vol. in-8, fig. en taille-douce, par Van Horly.

† ALBANIE (Jean Stuard, duc d'), chevalier de Saint-Michel et gouverneur du Bourbonnais et de l'Auvergne, passa en France et s'attacha à Louis XII, qu'il accompagna à Gènes. Ayant été appelé en Écosse, il fut établi, en 1516, gouverneur du royaume. De retour en France, il suivit en Italie François I, qui lui donna une armée de 10 mille hommes pour aller conquérir le royaume de Naples. A peine étoit-il arrivé en Toscane, qu'il apprit la funeste nouvelle de la bataille de Pavie et de la prise du roi. Il revint en France et y mourut en 1536. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, destinée au duc d'Orléans, depuis roi sous le nom de *Henri II*.

† ALBATEGNIUS ou ALBATÉNIUS, astronome arabe, faisoit ses observations vers l'an 880. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientiâ stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°; et à Bologne, 1545, in-4°, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. « Halley, dit un physicien moderne, a cru apercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, en comparant les observations des Babyloniens, celles d'Albategnius, savant arabe, à celles des modernes. Mais cette accélération n'est rien moins que certaine; car sommes-nous assurés de l'exactitude des opérations astronomiques d'Albategnius et de celles des Babyloniens? Quels instrumens avoient-ils? »

ALBE (le Duc d'). *Voy.* TOLÈDE.

I. ALBEMARLE. *Voy.* MONCK.

II. ALBEMARLE (Arnold-Juste de Keppel, lord d'), né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avoit été page. Ce prince, étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702,

de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchemens à Denain en 1712. Il fut obligé de se rendre prisonnier à cette action, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBÈRE (Erasme). *V.* ALBERT, n° IX.

* ALBERG (Baron), *Voyez* DALBERG.

ALBERGATI (Fabius), né à Bologne, vécut dans le 16e siècle, et a laissé plusieurs ouvrages de morale qui ont été recueillis en 6 vol., imprimés à Rome par Zanetti en 1573.

ALBERGHINO (Jean), de Parlerme, religieux du tiers-ordre de Saint-François, a écrit une *chronique* de son ordre, et mourut en 1644.

ALBERGO (Jean), né dans la vallée de Mazzara en Sicile dans le 17e siècle, se distingua dans l'exercice de la chirurgie, et a laissé plusieurs traités sur son art.

ALBERGOTTI (François), ancien jurisconsulte italien, né à Arezzo et mort à Florence en 1376, a laissé de longs *Commentaires sur le Digeste et le Code*, qui firent l'admiration des érudits de son siècle, et qu'on ne lit plus.

I. ALBERIC, ALBERICUS, *ou* ALBERT, fut chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les premiers croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations de témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4°, rare; et dans les *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol.

II. ALBERIC, moine français dans l'abbaye de Cluny, fait cardinal et évêque d'Ostie en 1138, fut légat du saint siége en Angleterre, en Ecosse, en Sicile, en Orient. Le pape Eugène III l'envoya avec le même titre en France contre Henri. C'est lui qui convoqua, l'an 1138, le concile de Westminster. Il mourut en 1147.

III. ALBERIC DE ROSATE *ou* ROXIATI, de Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savans jurisconsultes du 14e siècle, a fait des *Commentaires* sur le 6e livre des *Décrétales*. On lui attribue encore un *Dictionnaire de Droit*, un *Traité de Statutis*, et des *commentaires sur les Pandectes, sur le Code* et *sur les Poésies du Dante*.

IV. ALBERIC, religieux dans l'abbaye de Trois-Fontaines au diocèse de Châlons, vivoit au milieu du 13e siècle. Il a laissé une *chronique* des évènemens remarquables arrivés depuis la création jusqu'à l'année 1241. Léibnitz l'a fait imprimer à Léipsick en 1698, in-4°. Gibert, en ayant trouvé un manuscrit plus complet à la bibliothèque nationale, vouloit le publier avec des notes, mais ce projet est resté sans exécution.

V. ALBERIC, religieux du Mont-Cassin, devint cardinal, et se distingua, vers l'an 1060, par ses écrits contre Bérenger, qui nioit la présence réelle dans l'Eucharistie.

*VI. ALBERIC (Philippe), né à Mantoue, fut moine des serviteurs de la bienheureuse Vierge, et y obtint par son mérite les premières charges. Il en fut fait vicaire général en 1515, et commissaire en cour de Rome en 1526. Le pape Jules II l'avoit envoyé, long-temps avant cette époque, en France, en Angleterre et en Allemagne pour combattre la doctrine de Luther. Il mourut à Naples en 1551, où l'on voit son épitaphe

en deux distiques latins dans l'église de Sainte-Faustine. Nous avons de lui, I. Une *Histoire de l'origine de son ordre*, publiée en 1515. II. Une *Vie de saint Philippe de Benisi*. III. Un poëme latin *de sacratissimo Christi corpore per Judæam pœnis afflicto*, à Paris, chez Jean Gourmont, 1507, in-4° de 16 feuillets. Ce dernier ouvrage, en vers héroïques, est de la plus grande rareté, et paroît n'avoir été connu ni de Giani, qui a donné un article à Alberic dans ses *Annales F. F. servorum B. Mariæ Virginis*, publiés à Lucques, en 1721, 2 vol. in-fol., ni de Mazzuchelli, dans ses *Scrittori italiani*, t. I. p. 286 et 287, où il a suivi Giani. Le sujet en est le prétendu miracle connu sous le nom des *Billettes*, et qui date de l'an 1290.

ALBERICUS. *Voy*. AUBREY *et* AUBERY.

ALBERINI (Rodiana) naquit à Parme vers l'an 1530, et se distingua parmi les femmes savantes, par la douceur de ses *Poésies latines et italiennes*. Les poëtes de son siècle la célébrèrent comme aussi vertueuse que spirituelle.

† ALBERONI (Jules), né le 31 mai 1664, à Plaisance, d'un père jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'à l'âge de 14 ans. Ce jeune homme, qui devint depuis ministre d'Espagne, crut avoir fait sa fortune en obtenant une place de clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, et son évêque lui donna l'intendance de sa maison et un canonicat de son église. Quelque temps après, ayant obtenu une cure, le poëte Campistron, qui avoit été volé, se réfugia chez lui. Albéroni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, et lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit évènement fut l'origine de sa fortune. Campistron, secrétaire du duc de Vendôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, et en parla à ce prince, comme d'un homme qui excelloit à faire des *soupes à l'oignon*, mais qui de plus avoit beaucoup d'intelligence, de souplesse et de dextérité. Vendôme se servit de lui pour découvrir les grains que les habitans tenoient cachés. Ce service l'attacha à ce général qu'il amusoit par des bouffonneries et des contes orduriers. Il vint avec lui à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anet; Albéroni la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur qu'à la tête d'une paroisse. Le duc, nommé général des armées en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, qui, par ses intrigues et son esprit, s'étoit mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea dès ce moment Albéroni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane. La princesse des Ursins, espérant de perpétuer son règne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Albéroni fut chargé de suivre la négociation, et s'en acquitta avec succès. (*V*. l'art. d'ÉLISABETH FARNÈSE.) Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle ses graces et son esprit donnoient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer Albéroni cardinal, grand d'Espagne et premier ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avoit flatté le pape, en faisant rendre à son nonce en Espagne la clef et les papiers de la nonciature, qui lui avoient été ôtés. Il envoya en même temps des escadres pour défendre l'Italie menacée par les

Turcs, qui assiégoient l'île de Corfou. Cependant il rétablissoit l'autorité du roi dans le gouvernement ; il corrigeoit beaucoup d'abus ; il faisoit des réformes importantes dans l'ordre militaire, qu'il mit sur le pied de celui de France. Des projets plus importans l'occupoient encore, quoique son imagination bouillante fût plus faite pour former de grandes entreprises que pour les bien concerter. Elevé aussi rapidement que Richelieu, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut, à son exemple, donner quelques secousses à l'Europe. Après avoir mis l'ordre dans les finances d'Espagne, il forma le dessein de s'emparer de la Sardaigne et de la Sicile. Pour empêcher les puissances intéressées de traverser ses projets, il s'unit avec Pierre-le-Grand, avec Charles XII, et avec la Porte Ottomane. Son dessein étoit d'armer le Turc contre l'empereur ; le czar et le roi de Suède contre les Anglais ; de rétablir le prétendant sur le trône de ses pères, par les mains de Charles XII ; d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ses projets furent renversés. Le duc d'Orléans les découvrit par le moyen d'une courtisane, et en instruisit le roi George. Ces deux princes s'unirent ensemble contre l'Espagne, lui déclarèrent la guerre en 1718, et ne firent la paix qu'à condition qu'Albéroni seroit renvoyé. Pour que Philippe V se déterminât plus aisément à lui ôter sa confiance, l'abbé Dubois, instruit par ses espions de l'ascendant que Laura, nourrice de la reine, avoit sur cette princesse, lui fit offrir tout l'argent qu'elle voudroit, si elle se prêtoit à ce qu'on demandoit d'elle. Cette femme se laissa gagner. La reine ayant abandonné le cardinal, il reçut, le 5 décembre 1720, un ordre de Philippe V de sortir dans vingt-quatre heures de Madrid, et dans quinze jours du royaume. « Albéroni, dit Duclos, partit avec des richesses immenses. Il y avoit déjà deux jours qu'il étoit en marche, lorsqu'on s'aperçut qu'il emportoit le testament de Charles II, qui instituoit Philippe V héritier de la monarchie. Il fallut user de violence pour l'obliger à rendre ce testament. Il avoit sans doute envie de gagner la protection de l'empereur, en lui remettant ce titre précieux. Albéroni devant traverser la France, le chevalier de Marcion eut ordre d'aller le prendre à la frontière, de ne le quitter qu'à l'embarquement, et de ne pas souffrir qu'il lui fût rendu aucun honneur sur son passage. Le cardinal se rendit à Parme, n'osant s'exposer au ressentiment du pape. Ce ne fut qu'en 1721, à la mort de Clément XI, qu'il alla à Rome pour le conclave. » Le nouveau pape, Innocent XIII, fit examiner par des commissaires du sacré collège la conduite de leur confrère, accusé d'avoir été d'intelligence avec le Turc, pour inquiéter quelques puissances chrétiennes. Albéroni fut enfermé un an chez les jésuites. S'étant retiré quelque temps après dans sa patrie, il y établit un séminaire, fit élever, à ses frais, d'immenses bâtimens, et assura des fonds convenables pour un tel établissement. Comme il réunissoit à ces fonds ceux qu'il découvroit avoir été usurpés sur le clergé dans le voisinage de Plaisance, les Plaisantins ne voyoient pas son séminaire de bon œil. Dans la campagne de 1746, cet édifice, devenu le point d'attaque et de défense entre trois formidables armées, fut foudroyé à ses yeux par toute l'artillerie espagnole et génoise. L'esprit remuant de ce cardinal ne le quitta pas. On connoît l'entreprise qu'il forma sur la petite république de Saint-Marin, vers l'an 1750, pendant sa légation dans la Romagne : elle ne lui réussit pas plus que celles qu'il avoit tentées sur des états plus

puissans. Benoît XIV disoit, en comparant ses anciennes opérations avec ce petit projet : « Albéroni ressemble à un gourmand qui, après avoir bien dîné, auroit envie d'un morceau de pain bis. » Ce prélat inquiet et intrigant mourut à Rome le 26 juin 1752, âgé de 88 ans, avec la réputation d'un grand politique, et d'un ministre aussi entreprenant et aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple et aussi adroit que Mazarin ; mais plus inconsidéré, plus chimérique que l'un et l'autre. Duclos prétend qu'on a beaucoup trop exalté son génie. Albéroni conserva jusqu'à ses derniers jours sa santé et son esprit. Dans la conversation, il tenoit souvent la parole, et d'une manière si aisée et si vive qu'il ajoutoit encore de l'intérêt aux faits intéressans par eux-mêmes. Ses récits étoient mêlés d'italien, de français, d'espagnol, suivant les affaires ou les personnes qui en étoient l'objet. Quelque maxime de Tacite, qu'il citoit en latin, venoit ordinairement à l'appui de ses réflexions. Les campagnes où il avoit suivi Vendôme, son ministère en Espagne, et les évènemens courans, étoient les objets les plus familiers de ses entretiens. Il n'aimoit guère qu'on le contredit ou qu'on lui résistât. Lorsqu'en 1746, le maréchal de Maillebois vint dans le Parmesan pour y livrer bataille, un secrétaire refusa de l'introduire dans l'appartement du maréchal, sous prétexte qu'il étoit en affaires. *Mon ami*, lui répondit le cardinal, en ouvrant lui-même la porte, *sachez que M. de Vendôme me recevoit sur sa chaise percée ;* et il entra. On a publié, après sa mort, un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom (*voy.* GOUVERT), mais il n'a fait illusion à personne. Jean Rousset a écrit la vie d'Albéroni en un vol. in-12.

I. ALBERT (saint), né en Sicile, entra dans l'ordre des carmes, et fut canonisé par Sixte IV en 1426. Il a laissé quelques *Homélies* et des *Traités de morale chrétienne*.

II. ALBERT Ier, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et premier duc d'Autriche, fut couronné empereur après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, et l'avoir percé de sa main en 1298. Boniface VIII ne voulut pas d'abord le reconnoître. Il prit pour prétexte qu'Albert avoit assassiné son prédécesseur, justement élu, et que sa femme étoit la nièce de Frédéric d'Autriche, excommunié par Clément IV. Albert, croyant pouvoir se maintenir par des alliances, s'unit avec Philippe-le-Bel, roi de France, et maria, en 1299, son fils aîné Rodolphe, à Blanche, sœur de ce prince. Alors Boniface VIII ne tarda pas à se réconcilier avec Albert, et le reconnut pour légitime empereur, en suppléant, disoit-il, par la plénitude de sa puissance à ce que son élection avoit eu de défectueux. Il lui offrit même, quelque temps après, la couronne de France, qu'il se garda bien d'accepter. Albert, quoique reconnu par le pape et par la plupart des princes, ne laissa pas d'avoir beaucoup de guerres à soutenir, sur-tout pour la succession du royaume de Bohême, qu'il voulut vainement faire tomber à Frédéric, son fils. Ce fut encore sous ce prince que se forma la république des Suisses. La Suisse, quoique dépendante de la maison d'Autriche, avoit conservé quelques privilèges : Albert voulut les lui ôter. Les gouverneurs qu'il avoit établis traitoient si durement le peuple, qu'il se révolta. Albert se préparoit à la réduire, lorsque son propre neveu, Jean, duc de Souabe, dont il retenoit le patrimoine, le tua lorsqu'il sortoit d'un bateau dans lequel il avoit passé le Rhin, sur le bord de la rivière de la Russ, près de

Vindesch en Argow, l'an 1308, et rentra dans ses biens. Albert avoit régné environ dix ans, et il laissa, de l'impératrice Elisabeth, cinq garçons et six filles. Ce prince joignoit l'habileté à la valeur. Mais le désir d'établir sa nombreuse famille, et d'augmenter par des acquisitions la puissance et les richesses de sa maison, lui fit commettre quelques injustices. Il se fit peu aimer de ses sujets, et il alarma ses voisins.

* III. ALBERT, roi de Suède, fut élevé au trône, en 1363, par les nobles mécontens, qui avoient déposé Magnus II. Ce prince, aidé par le Danemarck et la Norwège, fit les plus grands efforts pour reconquérir son royaume; mais il fut défait et pris par Albert, qui tomba bientôt dans les mêmes erreurs que son malheureux captif. Les nobles, exaspérés par sa conduite, s'adressèrent à Marguerite de Waldemar, reine de Danemarck et de Norwège, qui marcha en Suède en 1387, fit prisonniers Albert et son fils, après une bataille sanglante, et les retint en captivité jusqu'en 1394. Albert ne recouvra sa liberté que sous la condition de céder la Suède à Marguerite. Cependant il essaya encore de ressaisir sa couronne; mais il fut vaincu de nouveau, et passa le reste de sa vie à Mecklembourg, où il mourut en 1412.

† IV. ALBERT II, dit *le Grave et le Magnanime*, naquit, en 1394, d'Albert d'Autriche, IVe du nom. Gendre de l'empereur Sigismond, il monta après lui sur le trône impérial d'Allemagne le 1er janvier 1438. Il avoit été élu roi de Bohême et de Hongrie. On lui disputa la première couronne. Les Callistins, branche des Hussites, la donnèrent à Casimir, frère du roi de Pologne. Il fallut combattre; l'armée de l'empereur, commandée par Albert l'Achille, qui fut depuis électeur de Brandebourg, assura, par ses victoires, le trône qu'on disputoit à Albert II. Ce prince signala le commencement de son empire par une grande diète, tenue à Nuremberg: on y réforma l'ancien tribunal des Austrèques; on abolit l'ancienne loi veimique, appelée le *jugement secret*, par laquelle on condamnoit un homme à mort sans qu'il en fût instruit. On divisa l'Allemagne en quatre parties, nommées *Cercles*, Bavière, Rhin, Suabe et Westphalie. Albert se disposoit à s'opposer aux dévastations des Turcs et des Tartares, qui ravageoient les frontières de la Hongrie, lorsqu'il mourut, le 27 octobre 1439, la seconde année de son empire, pour avoir mangé du melon avec excès. Sa douceur, sa générosité promettoient beaucoup; mais ayant régné très peu de temps, il ne put rétablir les affaires. Il favorisa le concile de Bâle, et fit exécuter ses décrets en Allemagne.

* V. ALBERT II, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1438. Sa douceur, sa générosité promettoient beaucoup; mais étant entré en campagne contre les Turcs, il fut attaqué à Bude d'une fièvre maligne qui l'obligea de retourner à Vienne, où il mourut sept mois après son élection.

† VI. ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis souverain des Pays-Bas, né en 1559, étoit le sixième fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche. Il fut destiné à l'église, et d'abord cardinal et archevêque de Tolède. On lui donna, en 1583, le gouvernement de Portugal, et sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas. Il arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après il prit la ville de Calais, puis Ardres, et ensuite Hulst, qui se rendit le 18 août de la même année. Porto-Carrero, gouver-

neur de Dourlens, surprit Amiens le 11 mars 1597; mais le roi Henri IV s'en ressaisit le 3 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser, en 1598, Elisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Elisabeth de France. Cette princesse lui porta en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. La paix entre la France et l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit renouveler la guerre contre les Hollandais. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport. L'archiduc tua d'abord huit ou neuf cents hommes chargés de la garde du pont; et sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter ses ennemis: mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement et le battit. Quelque temps après, Albert fit assiéger Ostende, qui ne fut prise que le 22 septembre 1604. Ce siège si mémorable dura trois ans, trois mois et trois jours, et Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres, qui avoit coûté la vie à plus de cent mille hommes, des sommes immenses, la perte de deux villes considérables; car Maurice pendant le siège avoit pris l'Ecluse, Grave et quelques autres places. L'archiduc songea à la paix; elle commença par une trève de huit mois, en 1607, et continua par une autre de douze ans, en 1609. Il employa ce temps à policer ses provinces, où sa bonté et sa douceur lui avoient gagné le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité, en 1621, à 62 ans.

VII. ALBERT, le *Courageux*, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, se rendit illustre par sa prudence et ses exploits sous l'empereur Maximilien I, et mourut le 13 septembre 1500. C'est le père de George de Saxe, qui fut l'un des plus grands protecteurs de Luther.

VIII. ALBERT Ier, l'*Ours*, fils d'Othon, prince d'Anhalt, fut chéri de l'empereur Conrad III, qui le fit marquis et électeur de Brandebourg, vers l'an 1150, à la place de la maison de Staden, alors éteinte. La marche de Brandebourg n'étoit presque qu'une grande forêt: Albert la fit défricher, et batit des villes, des églises et des collèges. Il mourut le 18 novembre en 1168, avec l'estime de tous les princes d'Allemagne.

† IX. ALBERT V, duc de Bavière, fils de Guillaume IV, duc de Bavière et de Monaco, naquit en 1528, et succéda à son père en 1550. Il mérita, par ses vertus et sa bienfaisance, le surnom de *Magnanime*. En 1556, il présida pour l'empereur la diète de Ratisbonne. Il avoit épousé, en 1544, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand I, et il mourut à l'âge de 50 ans, en 1579: il établit un cabinet d'antiques et de médailles, ainsi qu'une bibliothèque publique. Il fut politique sage, prince économe, posséda des lumières et toutes les vertus domestiques.

X. ALBERT VI, duc de Bavière, né en 1584, et mort à Munich en 1666, se distingua par sa piété et par son érudition. On a de lui un livre *sur le mariage des prêtres*.

* XI. ALBERT, margrave de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, et premier duc de Prusse, né en 1490. Il fut élu grand-maître en 1511, et déclara la guerre à Sigismond, roi de Pologne, pour défendre l'indépendance de son ordre. La paix fut conclue entre eux à Cracovie en 1525, et le traité porte que le grand-maître ne possèdera la Prusse qu'à titre de fief de la Pologne. Peu de temps après, Albert embrassa le protestantisme, et se maria avec une princesse de Danemarck. Alors il fut cité au ban de l'empire. Il mourut en 1568.

* XII. ALBERT, margrave de Brandebourg, surnommé *l'Alcibiade de Germanie*, naquit en 1522; il étoit fils de Casimir, margrave de Callembach, qui le laissa encore enfant sous la tutelle de son oncle. En 1541, il prit possession de ses états héréditaires, et prit une part active dans les troubles de l'Allemagne, sous le règne de Charles-Quint, contre lequel il entra dans la confédération formée par Maurice, électeur de Saxe, et par d'autres princes souverains. Albert commit beaucoup d'excès dans cette guerre; il brûloit des villes, et levoit d'énormes contributions par-tout où il passoit. Cependant, comme il étoit ainsi qu'Alcibiade d'une belle figure, adroit, spirituel et brave, il s'insinua dans les bonnes graces de l'empereur: mais comme il refusa de lui céder ce qu'il avoit conquis sur les états ecclésiastiques, les princes formèrent contre lui une ligue, à la tête de laquelle étoit son vieil allié le duc de Saxe. Il se donna entre eux une sanglante bataille en 1553, dans laquelle Maurice fut tué, et Albert blessé. Cité ensuite au ban de l'empire, Albert fut privé de ses possessions, et mourut en 1558. Il étoit ferme et généreux, mais arrogant, cruel et intempérant.

XIII. ALBERT *ou* ADELBERT, fait archevêque de Mayence par l'empereur Henri V, s'unit avec plusieurs princes d'Allemagne contre son bienfaiteur. Cet évêque ingrat et remuant fut enfermé pendant quatre ans, et n'obtint sa grace que pour se révolter encore contre le prince qui lui avoit pardonné. Calixte II ayant excommunié Henri V, Albert prit les armes contre lui, battit ses troupes, et ne voulut pas se soumettre à son souverain qu'il n'eût renoncé aux investitures par la crosse, et à nommer aux bénéfices ceux qu'il devoit investir par le sceptre. Ce prélat, dont le caractère étoit mêlé de zèle et d'ambition, mourut le 23 juin 1137.

* XIV. ALBERT, cardinal, fils de Jean, électeur de Brandebourg, fut de bonne heure élevé à la dignité d'archevêque de Magdebourg, d'administrateur de Halberstadt, puis un an après nommé archevêque de Mayence. Il avoit une grande passion pour les reliques; il en fit une très-forte provision pour l'église de Halle; mais la réformation étant survenue, et le cardinal voyant que ses reliques alloient tomber dans le mépris du peuple, il les fit toutes transporter à Mayence, après en avoir rédigé un *Catalogue* en allemand, imprimé à Halle en 1520, in-4°. Ce volume passe pour le premier livre qui ait été mis sous presse à Halle. Il est orné de figures en bois de toutes ses reliques: c'est le seul monument qu'Albert laissa à l'église de Halle.

† XV. ALBERT, surnommé *le Grand* (non parce qu'il vécut dans un siècle où les hommes étoient petits, comme le dit un écrivain célèbre, mais parce que son nom de famille étoit *Groot* qui signifie *grand* en hollandais), étoit né à Lawingen en Souabe, l'an 1205, d'une famille illustre. Il entra chez les dominicains, où il fut provincial. Le pape Alexandre III, qui connoissoit les succès qu'avoient eus Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appela à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, et quelque temps après l'évêché de Ratisbonne: mais il ne le garda que trois ans, pendant lesquels il veilla avec soin au temporel et au spirituel. Il renonça à la crosse, pour vivre dans sa cellule en simple religieux. Il n'interrompit sa retraite de Cologne que par ses leçons publiques, où quantité d'hommes illustres se formèrent, et entre autres *l'Ange de*

l'Ecole. (*Voy*. Thomas, n° IV.) Le pape Grégoire X l'appela au concile général tenu à Lyon en 1274. Il mourut le 15 novembre 1282, à Cologne, âgé de 77 ans. Ses ouvrages, de l'édition de Lyon, de l'an 1651, sont en 21 gros vol. in-fol. Le père Jammi, dominicain, fut l'éditeur des ouvrages d'Albert-le-Grand. Il y inséra des traités qui ne sont pas de lui, et en omit d'autres qui lui sont attribués. On appliqueroit avec justesse à Albert ce que Cicéron disoit d'un auteur volumineux, qu'on auroit pu brûler son corps avec ses seuls écrits. La plupart ne méritoient guère un autre sort. Son *Historia animalium* est remarquable pour le temps où elle a paru. Il n'est pas douteux que le fond de cet ouvrage ne soit emprunté d'Aristote; mais l'auteur paroît avoir eu l'histoire naturelle de ce philosophe plus complète que nous ne la possédons. Il semble aussi avoir puisé dans les commentateurs arabes d'Aristote, et sur-tout dans Avicenne. (*V*. dans les *Mémoires* de la société des sciences de Goëttingue, tom. XII, p. 94, celui de Buhle, intit. *de fontibus undè Alb. M. in libris suis de animalibus hauserit*.) « Je laisse, dit Fleury, à ceux qui ont lu plus exactement cet auteur, à nous montrer ce qui lui a fait mériter le nom de *Grand*. Voici le peu que j'y ai remarqué. Dans les trois volumes de physique, il cite toujours Aristote, et les Arabes qui l'ont commenté : il s'arrête aux anciens physiciens, qu'Aristote a combattus, dont les écrits sont perdus, et les opinions oubliées. Il suppose toujours les quatre élémens et les quatre qualités, le chaud, le froid, le sec et l'humide : et met souvent pour principes des propositions qui ne sont ni évidentes par elles-mêmes, ni prouvées d'ailleurs. Parlant du ciel, il fait voir peu de connoissance de l'astronomie; il suppose les influences des astres, et parle de l'astrologie judiciaire comme d'une vraie science, sans la blâmer : d'ailleurs même il la mêle à la politique. A l'occasion des météores, il fait voir son peu de connoissance de la géographie; encore ailleurs il met Byzance en Italie avec Tarente. Parlant des minéraux, il attribue aux pierreries des vertus semblables à celles de l'aimant, se fondant sur des expériences qu'il ne prouve point, et cherche ensuite les causes de ces vertus. Il donne souvent des étymologies absurdes, voulant expliquer les noms grecs sans savoir la langue : ce qui lui est commun avec la plupart des docteurs du même temps. » Ses ouvrages sont de longs *Commentaires sur saint Denys l'Aréopagite*, sur le *Maître des sentences*, dans lesquels il peut y avoir quelque chose de bon; mais quel homme auroit le courage de lire 21 vol. in-fol., pour ne recueillir que quelques pensées justes, noyées dans un fatras de raisonnemens alambiqués et revêtues d'un latin grossier? Albert étoit recommandable comme religieux et comme évêque; il ne l'est guère comme auteur. Il étendit la logique au-delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares et beaucoup de choses étrangères. Au lieu de la regarder comme la porte de la philosophie, il en fit un vaste labyrinthe où un homme erreroit toute sa vie sans trouver une issue... On a dit, et des écrivains crédules le répètent encore, qu'Albert-le-Grand avoit fait une tête d'airain qui répondoit sans hésiter à toutes les questions. A cette fable, on en ajouté une autre aussi ridicule. On raconte qu'un jour des Rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux recevoir Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, qu'il avoit invité à dîner. Ce qui veut dire apparemment qu'il lui fit servir des fleurs et des fruits con-

servés : image de l'été, que des gens crédules ont prise à la lettre...... On lui a attribué de ridicules *Recueils de secrets*, auxquels il n'a pas eu la moindre part. Tel est entre autres celui qui parut à Amsterdam, in-12, en 1655, sous ce titre : *De secretis mulierum et naturæ*, et qu'on croit être de Henri de Saxonia, l'un de ses disciples.

XVI. ALBERT de Florence, littérateur du 13e siècle, se trouvant en prison pendant les troubles de sa patrie, s'y consola de la perte de sa liberté, en traduisant en italien *les consolations philosophiques* de Boëce.

XVII. ALBERT de Padoue, célèbre prédicateur augustin, mort à Paris en 1328, après avoir publié de longs *Commentaires sur les livres saints*.

XVIII. ALBERT, général des franciscains, étoit Allemand, suivant quelques auteurs, et de Pise en Italie, suivant d'autres. Il a laissé une *Chronique historique* depuis le commencement du monde jusqu'en 1250, temps où il vivoit. Reinard-Reineccio l'a publiée en 1587, avec des notes.

XIX. ALBERT *ou* ALBÈRE (Erasme), naquit près de Francfort. Luther fut son maître dans l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités de saint François avec J. C.*, les absurdités et les inepties les plus remarquables pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des Cordeliers*. Il fit imprimer ce recueil en allemand l'an 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur, puis en latin à Wittemberg, en 1542, in-4°; et il l'intitula *Alcoran*, parce que les franciscains de son temps estimoient autant *les Conformités* que les Turcs leur Alcoran. Luther honora d'une préface la compilation de son disciple. Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en français, et l'imprima en 1556, en un vol. in-12; puis à Genève en 1560, en 2 vol. in-12. La dernière édition de cet ouvrage singulier est celle d'Amsterdam en 1734, en 2 vol. in-12, avec des figures. (*Voy.* ALBIZY.) On a encore d'Albert : *Judicium de spongiâ Erasmi*, et plusieurs autres ouvrages en latin et en allemand. Albert étoit prédicateur ordinaire de Joachim II, électeur de Brandebourg. Il étoit à Magdebourg pendant le siége de cette ville, en 1551, et il mourut à New-brandebourg dans le Mecklembourg.

†XX. ALBERT (Charles d'), duc de LUYNES, né en 1578 à Mornas dans le comtat Venaissin, fut le premier de sa famille qui s'établit à Paris. Les Alberti, ses ancêtres, avoient fixé leur séjour dans le comtat, après avoir quitté Florence, où leur naissance, leur crédit et leurs richesses excitèrent la jalousie, et causèrent une révolution. Le jeune Cadenet (car c'étoit le nom qu'il portoit alors) fut page et gentilhomme ordinaire de Louis XIII. Il gagna les bonnes graces de ce prince, en dressant des pigrièches à prendre des moineaux. De Luynes persuada à son maître de se défaire du maréchal d'Ancre, qui lui avoit procuré le gouvernement d'Amboise. Il fut mis en 1617 à la tête des affaires de l'état, après la mort funeste de son bienfaiteur, et n'eut point honte de se faire donner la confiscation de ses biens. Quatre ans après, il reçut l'épée de connétable, le 22 avril 1621, en présence des princes du sang et de tous les grands du royaume, *sans savoir*, disoit Mayenne, *ce que pesoit une épée*. On se règla, pour le cérémonial, sur ce qui s'étoit pratiqué lorsque Charles d'Albret fut fait connétable par Charles VI. La conformité des noms d'Albert et

d'Albret flattoit la vanité de ce favori, qui étoit au plus haut point de puissance. On afficha à la porte où le nouveau ministre logeoit avec ses deux frères : *A l'hôtel des trois rois.* Louis XIII quelque temps après se dégoûta de lui. Il l'avoit élevé par caprice ; par un autre caprice, il devint jaloux des honneurs qu'on lui rendoit. Voyant un ambassadeur qui alloit chez le connétable : « Il s'en va, dit-il, à l'audience du roi Luynes. » Le favori, averti des discours du monarque, parut s'en inquiéter si peu, qu'il disoit devant tout le monde : « J'ai su gagner ses bonnes graces, je saurai bien les conserver. Il est bon de temps en temps que je lui donne de petits chagrins ; cela réveille l'amitié. » Pour mieux subjuguer Louis XIII, il l'occupa contre les Huguenots. On porta les armes contre eux en 1621. De Luynes, qui avoit fort à cœur d'humilier ce parti, et qui fut le premier à conseiller de l'abattre, se saisit de toutes leurs places, depuis Saumur jusqu'aux Pyrenées : mais il échoua devant Montauban. Il mourut la même année, d'une fièvre pourprée, au camp de Longueville près de Monheur, le 15 décembre, âgé de 43 ans. Ses équipages et ses meubles furent pillés avant qu'il eût cessé de vivre, et il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. L'abbé Ruccellai, et un nommé Contrade, eurent la générosité de donner ce qu'il fallut pour embaumer son corps. C'est du moins ce que rapportent plusieurs historiens, quoiqu'il soit peu probable que le maréchal de Chaulnes et le duc de Luxembourg, frères du connétable, l'aient laissé sans secours. Quoi qu'il en soit, on transporta son corps à Maillé, bourg à deux lieues de Tours, érigé, le 14 novembre 1619, en duché-pairie sous le nom de Luynes, où il fut inhumé. Ainsi ce favori, qui avoit régné avec tant d'empire, mourut abandonné de ses créatures, assez peu regretté de son maître, et haï du peuple. C'étoit un esprit souple et rusé. Sa famille a subsisté dans les ducs de Chevreuse et de Chaulnes.

* XXI. ALBERT (Louis-Charles d'), duc de LUYNES, pair de France, chevalier des ordres du roi, né le 25 décembre 1620, mort le 10 octobre 1690, a fait les ouvrages suivans sous le nom speudonyme de Laval (sieur), I. Divers *ouvrages de piété,* tirés de saint Cyprien, saint Basile et autres, traduits par le sieur de Laval, Paris 1664, in-8°. II. *Les quarante homélies de saint Grégoire-le-Grand*, etc., traduites par le sieur de Laval, Paris, 1665, in-4°. III. *La Morale pratique de saint Grégoire, extrait des morales de Job*, traduite par le sieur de Laval, Paris, 1667, 2 vol. in-12. IV. *Sentences et instructions chrétiennes*, tirées des anciens Pères de l'Église, 7 vol. in-12. V. *Méditations métaphysiques*, de René Descartes, Paris, 1647, in-4°. VI. Il a eu part aux traductions du *nouveau Testament dit de Mons* (Amst. Elzev.), 1667, *et de l'office du saint Sacrement*, Paris, 1659, 2 vol. in-8°. VII. Il a encore publié, *Relation de ce qui se passa à l'entrée du roi Louis XIV, en* 1660, *au sujet des rangs des ducs et pairs de France, etc., qui se trouvent dans l'état présent de la France*, in-12, 1717.

XXII. ALBERT (Honoré d'), duc de CHAULNES, dut sa fortune à son aîné le duc de Luynes, qui lui fit épouser, en 1619, la riche héritière Charlotte d'Ailli, comtesse de Chaulnes. Il fut fait maréchal de France en 1620, et l'année d'après, duc et pair : ce fut une clause de son contrat de mariage. Une autre condition fut que tous les enfans porteroient le nom et les armes de

la famille de leur mère. Après la mort du connétable de Luynes, le maréchal de Chaulnes se soutint par ses biens, par ses alliances, et par son assiduité à faire sa cour au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui fit donner le gouvernement de la Picardie en 1633, et trois ans après le commandement d'une petite armée pour défendre cette frontière. Des trois maréchaux de France qui firent le siége d'Arras, en 1640, de Chaulnes étoit le plus ancien, et celui en qui le cardinal avoit le plus de confiance. C'étoit aussi le plus vigilant et le plus modéré. Les deux autres étoient Châtillon et La Meilleraye. Il mourut le 30 octobre 1649, à 69 ans.

XXIII. ALBERT (Joseph d'), de LUYNES, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VII en France, et mourut en 1758, âgé de 87 ans. Il avoit cultivé, en homme du monde, un goût assez vif pour les lettres, contracté dès sa jeunesse. On a de lui un *Recueil* de différentes pièces de littérature, contenant *Timandre instruit par son génie*, et le *Songe d'Alcibiade*, 1759, in-8°.

* XXIV. ALBERT (Chérubin), graveur, né à Borgo-San-Sepolcro en 1552, a laissé peu d'ouvrages remarquables. Cependant il a rendu service aux arts, en gravant les belles frises que Polydore de Caravage, élève de Raphaël, avoit prescrites sur des façades de maisons, et qui ne subsistent plus. On a aussi de lui une *Vierge avec l'enfant Jésus*; une *Résurrection* d'après Raphaël; *Adam et Eve chassés du paradis terrestre*; *l'Ange avec le jeune Tobie*. Il mourut en 1615.

* XXV. ALBERT (François), professeur de théologie à Hambourg. Il donna une *Histoire de Saxe et des Vandales*, et une *Chronique depuis Charlemagne jusqu'en 1504*.

† XXVI. ALBERT ou ALBERTET, surnommé le *Gapençois*, parce qu'il naquit dans cette province, ou le *Sisteron*, parce qu'il fit un long séjour et mourut dans cette ville, étoit fils d'un jongleur appelé Nazur, qui avoit fait de bonnes chansonnettes. Le fils suivit la carrière de son père. Il composa un grand nombre de *Chansons*. Il demeura long-temps à Orange, puis il alla demeurer à Sisteron, où il termina ses jours à la fin du 13e siècle. C'est d'après les rêveries de Nostradamus qu'on a rapporté qu'avant de mourir, Albertet pria son ami Peyre Valiéras de remettre ses *Chansons* à la dame de ses pensées; que cet infidèle ami les vendit à un autre troubadour nommé Fabre d'Uzès, qui les publia sous son nom. Le même historien ajoute que ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté.

* XXVII. ALBERT. *Voyez* ALBÉRIC.

* XXVIII. ALBERT GIRARD. *Voyez* GIRARD, n° II.

* XXIX. ALBERT DURER. *Voy.* DURER.

ALBERTANO, de Brescia, juge et gouverneur de Gavardo pour l'empereur Frédéric II, fut mis en prison pendant les troubles politiques qui agitoient alors l'Italie. Dans sa captivité, il composa divers ouvrages sur *l'amour du prochain*, sur *l'art de parler et de se taire*, sur *les motifs de consolation dans l'infortune*. Ces trois traités furent imprimés long-temps après la mort de l'auteur par les soins de Bastien de Rossi, à Florence, en 1610.

† I. ALBERTI (Léandre), Bolonais, fut provincial des dominicains, parmi lesquels il s'appliqua

à faire fleurir la science et la piété. Il a publié, I. Une *Histoire des hommes illustres de son ordre*, 1517, in-fol. II. Une *Description de l'Italie*, dont la première édition est de Bologne, 1550, in-fol.; puis, Venise, 1553, in-4°; 1568, in-4°, et 1588, in-4°. III. *L'Histoire de Bologne*, publiée dans cette ville, depuis 1541 jusqu'en 1591, 5 vol. in-4°. Alberti n'a donné que le premier volume et le premier livre de la seconde décade; le reste est dû à Lucio Caccianemici. Alberti mourut en 1552, âgé de 74 ans.

II. ALBERTI (André) est auteur d'un *Traité de Perspective*, imprimé en 1670, in-fol., en latin, à Nuremberg. Cet ouvrage fut estimé dans son temps.

† III. ALBERTI (Jean) *ou* JEAN ALBERT WIDMANSTADIUS, très savant dans les langues orientales, au 16e siècle, donna un *Abrégé de l'Alcoran*, avec des notes critiques, ouvrage qui lui mérita le titre de chancelier d'Autriche et de chevalier de Saint-Jacques. Il publia in-4°, en 1555, un *nouveau Testament* en syriaque, à l'usage des jacobites, aux dépens de l'empereur Ferdinand I. C'est le premier livre imprimé en Europe avec des caractères syriaques. On n'y trouve point la deuxième Epître de saint Pierre, les deuxième et troisième de saint Jean, celle de saint Jude, ni l'Apocalypse. On n'en tira que mille exemplaires, dont l'empereur garda 500; les autres passèrent en Orient. On ne peut rien voir de plus beau, ni de mieux proportionné, dit Simon, que les caractères de cette édition. Il composa encore une *Grammaire syriaque*, dont la préface est curieuse. Il est mort en 1559. Sa collection de livres passa d'abord à Georg. Sigism. Seld. Nic., chancelier de l'empire; elle fait aujourd'hui partie de l'ancienne bibliothèque électorale à Munich.

† IV. ALBERTI *ou* de ALBERTIS (Léon-Baptiste), architecte, peintre et mathématicien, né à Florence, en 1398, d'une noble et ancienne famille, surnommé par quelques écrivains *le Vitruve Florentin*. Après avoir reçu, à Bologne, le degré de docteur en droit civil et canonique, il fut ordonné prêtre. Le sacerdoce ne l'empêcha pas de cultiver l'architecture, sa science favorite. Il bâtit, à Mantoue, la grande église de Saint-André, et à Rimini, celle de Saint-François. A Florence, il fut l'architecte du beau palais de Ruccellai, et se signala par d'autres ouvrages du même genre à Rome, et dans d'autres villes d'Italie. Il mourut en 1490, avec la réputation d'un homme modeste, patient et désintéressé. Les plans de ses monumens d'architecture sont généralement simples et grandement conçus. D'un caractère extrêmement doux, il souffroit volontiers les contradictions de ses censeurs, et se soumettoit avec plaisir aux critiques de ses amis. On a de lui divers écrits sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Son ouvrage le plus considérable et le plus connu est un traité *de Architecturâ, seu de re ædificatoriâ*, dont il y a eu plusieurs éditions. La première parut à Florence, en 1485, in-fol. Ce livre, trop loué peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Il est en latin; le style en est assez pur. Il a été traduit en italien par Cosme Bartholi, Firenze, 1550, in-fol.; et en français, par Jean Martin, Paris, 1553, in-fol., fig.. Son *Traité sur la Peinture*, en trois livres, a été réimprimé à la suite du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol. Il a été traduit en italien par Domenichi. Ses *Œuvres mo*

rales, imprimées à Venise en 1568, in-4°, ont de même été traduites en italien par Cosme Bartholi. Son *Traité de la Sculpture* fut publié à la suite des œuvres de Léonard de Vinci, Paris 1631, in-8°. Son *Hecatomphile* est un poëme en prose sur l'art d'aimer, traduit en français en 1534 et en 1584. Il l'a été encore dans les Mélanges de littérature étrangère, publiés en 1785. On a aussi de lui une comédie intitulée *Polidoxeos*, qu'Alde-Manuce publia en 1588, comme l'ouvrage d'un Lépidus, ancien poëte comique. L'auteur l'avoit cependant avouée; ce n'étoit pas son meilleur ouvrage: elle est en prose latine. Porreti a écrit sa vie, qu'il faut consulter.

V. ALBERTI (Jacques), de Bologne, jurisconsulte, qui vivoit vers l'an 1420, a écrit un *Traité sur les différences entre le droit canonique et le droit civil*. On en trouve un long extrait dans les œuvres de Barthole.

VI. ALBERTI (Louis), né à Padoue en 1560, se fit ermite de l'ordre de Saint-Augustin, et devint professeur de théologie dans la célèbre université de sa patrie. Il a fait imprimer plusieurs traités latins, sur la *Prédestination* et la *Réprobation*, sur *l'Ouvrage des six jours*, sur la *Présence réelle*, etc. Il mourut en 1628.

VII. ALBERTI (Romain), né dans la petite ville de Borgo-San-Sepulcro, fut secrétaire de l'académie de dessin fondée à Rome en 1593, par le peintre Frédéric Zuchéro d'Urbin. Alberti a écrit *l'Histoire de l'origine et des progrès de cette académie*, et un *Traité de l'excellence de la Peinture*. Ce dernier ouvrage fut composé sur l'invitation de l'académie de peinture de Rome.

VIII. ALBERTI (Jean-Baptiste), né à Savonne, dans le 17e siècle, entra dans la congrégation des sommasques, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Poésies sacrées et morales*, en italien. II. *Vie de saint Mayeul*, abbé de Cluny, en latin. III. *Discours sur l'origine et l'établissement des académies*, en italien.

* IX. ALBERTI (Jean), né à Assen au pays de Dreuthe en 1698, mort professeur de théologie et de langue grecque à Leyde en 1762. Nous lui devons une excellente édition du *Lexique d'Hésychius*, en 2 vol. in-fol., dont le premier parut à Leyde en 1746; le second fut publié après sa mort par les soins de D. Ruhnkenius, en 1766. Il a aussi donné *Observationes sacræ in novum Testamentum*, 1 vol. in-8°. Il avoit projeté de donner le *Dictionnaire homérique d'Apollonius*, publié depuis avec de savantes remarques par Villoison, et après lui, par Herman Sollius. Il a écrit dans les *Add. perientium criticum*, 1725.

* X. ALBERTI (Cherubino), peintre d'histoire, et graveur d'un grand mérite, mort en Italie en 1715, âgé de 63 ans.

* XI. ALBERTI (Dominico), musicien, né à Venise, alla à Londres avec l'ambassadeur d'Espagne, et de là se rendit à Rome, où il perfectionna ses talens dans le chant et la composition. En 1737, il mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et publia quelques autres morceaux très-estimés.

* XII. ALBERTI DE VILLANOVA (François), né à Nice en 1737, mort à Lucques vers la fin de 1800. On estime son *Dizzionario universale critico encyclopedico della lingua italiana*. Il en préparoit une nouvelle édition, mais la mort l'ayant surpris avant que ce travail fût ache-

vé, l'abbé Alberti confia la publication du dernier volume à son ami et son collaborateur l'abbé François Fédérighi.

*XIII. ALBERTI (Salomon), et non ALBERTUS, comme quelques-uns l'appellent, médecin d'un très-grand mérite, né à Nuremberg en 1540, et mort en 1600, à Dresde, où il avoit été médecin de l'électeur. Il a fait des découvertes importantes dans l'anatomie. 1° Il trouva le premier, et long-temps avant Bauhin, les *valvulæ colli*; 2° il a fait connoître *les reins et les voies urinaires*, et en a décrit la structure intérieure; 3° en 1579, il découvrit l'*ostiola venarum*; 4° il a découvert le limaçon dans l'oreille (*sulcum cochleæ, cochleam auris*), quoique cette partie ait été connue d'Olcmaéon de Crotone et d'Empédocle; cependant on ne l'avoit plus retrouvée après eux; 5° enfin il découvrit, un siècle avant Anel et Morgagni, les *conduits lacrymaux*, dont la connoissance est indispensable pour la guérison de la fistule lacrymale. On estime encore ses ouvrages, entre autres, *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*, Wittemb., 1585, in-8°. Orat. III, 1° *De cognit. herbarum*; 2° *de moschi Aromatis naturâ*, etc.; 3° *Disciplina anat.*, où l'on traite aussi *de singultu de structura ureterum renis tertii*, etc.; la Description *sursum nutantium membran.* σιγμοειδῶ *in venis brachiorum et crurum*. Norimberg., 1685, in-8°.

XIV. ALBERTI-ARISTOTILE, autrement appelé RIDOLPHE-FIORAVENTI, célèbre mécanicien né à Bologne, vivoit dans le 16e siècle. On attribue des choses étonnantes à cet artiste. Il transporta à Bologne le clocher de Sainte-Marie-del-Tempio, avec toutes ses cloches, à une distance de 35 pas. Il redressa, dans la ville de Cento, celui de l'église de Saint-Blaise, qui penchoit de 5 pieds et demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très-ingénieux, et fit beaucoup d'autres ouvrages dont le souverain de ce pays fut si satisfait qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnoie et d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand-duc de Moscovie, à la construction de plusieurs églises.

I. ALBERTINI (Paul), né à Venise en 1430, prit l'habit de servite, et devint évêque de Torcello, après s'être distingué dans la prédication. Il mourut en 1475, laissant plusieurs écrits latins sur la *Connoissance de Dieu*, *l'origine et les progrès de l'ordre des servites*, enfin une *Explication de plusieurs passages du Dante*. Possevin a faussement attribué, dans son Apparat sacré, ces deux premiers ouvrages à Paul Nicoletti.

† II. ALBERTINI (François), né dans la Calabre, se démit d'une riche abbaye pour se faire jésuite. Il fut nommé professeur de philosophie et de théologie à Naples, où il mourut en 1619. Nous avons de lui, I. Une *Théologie* en 2 vol. in-fol., où il veut concilier la théologie avec la philosophie. II. Un Traité *de Angelo custode*. Il s'efforce de prouver dans ce livre que les animaux ont des anges gardiens. III. *Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*, Romæ, 1515, in-4°.

I. ALBERTINO (Edmond), ministre calviniste de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, et mort à Paris, le 5 avril 1652. On a de lui un *Traité contre l'Eucharistie*, qui fit grand bruit dans le temps. Il fut publié par Blondel, et réfuté dans l'ouvrage de la Perpétuité de la foi.

II. ALBERTINO (François), Florentin, né au commencement du 16e siècle, dédia au pape Jules II un

Traité sur les Merveilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome, Bale, 1519, in-4°. On a encore de lui un *Eloge historique de Florence et de Savonne.*

ALBI (Henri), né à Bolène dans le comtat Venaissin, prit l'habit de jésuite en 1606. Il fut élevé aux charges de son ordre, dont il se fraya la voie en enseignant la philosophie et la théologie. Il mourut à Arles en 1659, après avoir publié, I. *L'Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'état*, 1653, in-4°, livre écrit d'un style lourd, et qui ne rachète pas son peu d'élégance par son exactitude. II. Plusieurs *Vies particulières*, qui méritent la même censure. III. *L'Anti-Théophile paroissial*, in-12, ouvrage plein d'emportement, qu'il opposa au *Théophile paroissial*.... Dupuis, curé de Saint-Nizier de Lyon, lui répondit avec la même vivacité.

† ALBICANTE (Jean-Albert), poëte milanais, vivoit au milieu du 16e siecle. Il eut de grandes querelles littéraires avec Doni et Pierre Arétin; mais il se réconcilia ensuite avec eux. Outre beaucoup de *poésies*, Albicante a laissé une *Histoire de la Guerre de Piémont*, Venise, 1539, in-8°, et une *Relation de l'entrée de Charles V à Milan*, Nell, 1541, Milan, 1541, in-4°.

† ALBICUS, archevêque de Prague, avoit été élevé à cette dignité par Sigismond, roi de Bohême. Il fit autant de tort à l'Eglise par sa facilité à l'égard de l'hérésiarque Jean Hus et des autres disciples de Wiclef, que son prédécesseur Stincon lui avoit fait de bien par sa vigilance à s'opposer aux erreurs de cette secte dangereuse. L'avarice d'Albicus étoit si grande qu'il ne vouloit pas même confier la clef de sa cave à qui que ce fût. Il n'avoit pour tout domestique qu'une vieille servante qu'il laissoit mourir de faim, et point de chevaux. Il a composé trois traités de médecine sous les titres suivans : *Praxis medendi ; Regimen sanitatis ; Regimen pestilentiæ*, imprimés à Leipzick en 1484, in-8°, long-temps après la mort de l'auteur.

I. ALBIN. *Voyez* ALBINUS.

II. ALBIN (Bernard), dont le vrai nom étoit Weiss, né l'an 1653 à Dessau dans la principauté d'Anhalt, fut un des plus célèbres médecins de son temps. Après avoir reçu les honneurs du doctorat en médecine dans l'université de Leyde, il se mit à voyager dans les Pays-Bas, en France et en Lorraine. A son retour, il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder en 1680; puis, l'an 1702, dans l'université de Leyde, où il mourut le 7 décembre 1721, âgé de près de 69 ans. L'électeur Frédéric de Brandebourg en faisoit beaucoup de cas. Il lui donna un canonicat à Magdebourg; mais ce médecin ne pouvant concilier sa place de professeur avec celle de chanoine, il remit celle-ci à un autre, avec l'approbation de l'électeur. Il a composé un grand nombre de *Traités sur diverses maladies*, dont on peut voir la liste dans la Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne par Carrère.

† III. ALBIN (Bernard-Sigefroi), fils du précédent, professeur de médecine à Leyde, né en 1683, mort en 1721, s'étoit marié, à l'age de 73 ans, à une jeune fille. Il fut sans contredit un des plus grands maîtres en anatomie. S'étant appliqué de très-bonne heure à la dissection, il se proposa de donner des planches des muscles, imagina différens moyens de déterminer plus précisément leurs attaches, les fit dessiner par les plus grands maîtres, et surpassa de bien loin tout ce qu'on

avoit fait avant lui. Il a laissé, I. *Explicatio tabularum anatomicarum Barth. Eustachii*, Lugd., Bat., 1744, in-fol., fig. II. *Tabulæ sceleti et musculorum corporis humani*, Lugd., Bat, 1747, seu Londini, 1749, in-fol., VI, fig. III. *Tabulæ ossium humanorum*, Lugd., Bat., 1753, in-fol., m°, cum fig. IV. *Historia musculorum hominis*, cum notis J. J. Hartenkeil, Bamberg, 1796, in-4°. V. *De arteriis et venis intestinorum hominis, dissertatio*, Lugd., Batav. 1736, in-4°, fig., col. VI. *De sede et causâ coloris Æthiopum et cæterorum hominum*, Lugd., Bat., 1737, in-4°, fig., col.

† IV. ALBIN (Christian-Bernard), frère puîné du précédent, s'est également distingué dans la carrière de la médecine à l'université d'Utrecht, où il étoit professeur.

† V. ALBIN (Eléazar), a donné une *Histoire naturelle des oiseaux*, avec 306 estampes coloriées, traduite en français par Derham, La Haie, 1750, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle de George Edwards, Londres, 1743-58, 7 tom. en 4 vol. in-4°. Albin a aussi donné l'*Histoire naturelle des insectes*, Londres, 1736 et suiv., 4 tom. en 2 vol. in-4°.

† ALBINE, dame romaine, illustre par sa piété, vivoit dans le 4e siècle. Devenue veuve, elle s'occupa à faire germer dans le cœur de sa fille Marcelle les plus solides vertus. Dégoûtée des plaisirs du monde, elle se mit, sous la direction de saint Jérôme, à étudier l'Ecriture et les sévères maximes de la religion chrétienne. Saint Jérôme, dans sa lettre à Principia, fille de Marcelle, dit qu'Albine avoit tant d'esprit et de pénétration, que, lorsqu'il lui lisoit quelques-uns de ses ouvrages, il la regardoit moins comme son disciple que comme son juge.

* ALBINI (Alexandre), peintre de l'école lombarde, l'un des plus habiles et des plus ingénieux élèves de Carrache, mort vers l'an 1630. Il fit *la figure de Prométhée descendant du ciel avec le feu divin pour animer la statue de Pandore.*

ALBINOVANUS (C. Pedo), poëte latin, qui vivoit environ 35 ans avant l'ère chrétienne. Il a été loué par Annæus Sénèque et par Ovide, qui lui donne le titre de divin dans sa dernière élégie *de Ponto*. On doit à ce poëte, I. Des *Epigrammes*, dont Martial fait mention. II. Deux *Elégies ;* l'une sur la mort de Drusus, l'autre sur celle de Mécène. Jean Le Clerc les fit imprimer en 1703, in-8°, et en 1715, in-12, à Amsterdam, sous le nom de Théodore Goralle, avec un Commentaire assez diffus. III. Un *Poëme imparfait sur le voyage maritime de Germanicus.* On ne doit pas le confondre avec un autre ALBINOVANUS, surnommé Celsus, dont Horace parle comme d'un plagiaire dans son Art poétique. Dacier ne l'a pas distingué du précédent.

I. ALBINUS, simple citoyen romain, d'une famille plébéienne, fuyoit de Rome avec sa famille pour ne point tomber entre les mains des Gaulois qui la saccageoient. Ayant rencontré dans sa route les vestales qui emportoient les vases sacrés, il fit descendre de sa voiture sa femme et ses enfans pour y faire monter les prêtresses de Vesta. Cet acte de piété, arrivé vers l'an 374 de Rome, fut loué de tout le monde.

II. ALBINUS, qui fut consul avec Lucullus, l'an 151 avant J. C., avoit écrit l'*Histoire romaine* en grec. Cicéron dit qu'il avoit des connoissances, et que son style étoit doux et coulant. Caton au contraire le railloit de ce qu'il avoit écrit l'histoire de son pays en grec, pouvant la faire beaucoup mieux en latin.....

Plutarque rapporte, d'un autre ALBINUS qui avoit été préteur, qu'ayant été envoyé en députation de la part du peuple romain vers Sylla pendant la guerre sociale, les soldats de ce général se saisirent de lui, et le firent expirer sous les coups de fouet.

III. ALBINUS passa pour le négociant le plus instruit, et le calculateur le plus expert de l'ancienne Rome. Horace en a fait mention dans son Art poétique.

IV. ALBINUS (Elius), poëte épique de Rome, célébra dans ses *poëmes* les trois triomphes du grand Pompée. Cicéron et Lucullus ont vanté son savoir et sa profonde connoissance de l'histoire et de la langue grecque.

V. ALBINUS (Clodius), sénateur romain, sous l'empire de Septime Sévère, avoit écrit en vers des *Fables Milésiennes*, et des *Géorgiques*. L'empereur, dans une lettre qu'il écrivit au sénat, le critiqua d'avoir trop pris Apulée pour modèle.

VI. ALBINUS (Cécina), littérateur romain, dont Macrobe fait mention dans ses Saturnales, et Némesien dans son Itinéraire. L'empereur Honorius lui adressa la dernière loi du Code *de Naviculariis*.

VII. ALBINUS (Decius Claudius Septimius), né à Adrumette en Afrique, d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, et porta les armes de bonne heure. Marc-Aurèle le mit à la tête de ses armées et l'honora du consulat. Commode l'ayant fait général des légions des Gaules, il remporta plusieurs victoires, qui lui méritèrent le gouvernement de la Grande-Bretagne. Enfin Septime Sévère le nomma César. Albin, ne se contentant pas de ce titre, se fit couronner empereur dans les Gaules où il avoit passé avec son armée. Sévère marcha contre lui et l'atteignit. Une sanglante bataille, donnée près de Trévoux le 19 février 197, décida de l'empire de l'univers entre ces deux puissans rivaux. Albinus fut défait et contraint de se donner la mort. (*Voy*. SÉVÈRE.) Tous ses amis et ses parens périrent du dernier supplice. Cet usurpateur étoit digne d'un meilleur sort; il avoit quelques vertus et du courage. Il menoit une vie retirée, sans faste et sans débauche : mais la solitude rendoit son caractère mélancolique et son humeur fâcheuse. Son règne ne fut que d'environ quatre ans.

VIII. ALBINUS (Pierre), poëte et historien allemand du 16e siècle, naquit à Schnœberg en Misnie. Son nom étoit Weiss, c'est-à-dire Blanc en allemand; mais il le changea en celui d'Albinus. Il fut professeur de poésie et de mathématiques dans l'académie de Wittemberg; puis secrétaire de l'électeur à Dresde, où il donna, en 1589, in-fol., une seconde édition de sa *Chronique de Misnie*, qu'il avoit déjà publiée à Wittemberg, en 1580, avec succès. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages historiques, estimés des Allemands. Ses *poésies latines* sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

ALBION *et* BERGION (Mythol.), géans, enfans de Neptune, eurent l'audace d'attaquer Hercule, et voulurent l'empêcher de passer le Rhône. Ce héros ayant épuisé ses flèches contre eux, Jupiter les accabla d'une grêle de pierres. Le champ où les pierres tombèrent fut appelé *Campus lapideus*. Telle est la fable que les anciens ont imaginée pour expliquer comment s'étoit formée une plaine de cent stades d'étendue en tout sens, qui se voit en Provence entre Arles et Marseille, laquelle est couverte de pierres d'égale gros-

seur, dont chacune peut remplir la main. C'est aujourd'hui la Crau, petit pays de Provence, vers l'embouchure du Rhône.

*ALBIUS ou EX ALBIIS (Thomas), Anglais, qui a donné *Statera morum*, Londini, 1660. *Voyez* Soirées littéraires de Coupé, tome XIV.

† I. ALBIZI ou de ALBIZIS, appelé autrement BARTHÉLEMI de Pise, naquit à Rivano dans la Toscane. Il se fit cordelier, et s'illustra dans son ordre par son livre *des Conformités de saint François avec J. C.* Albizi fait monter les conformités entre J. C. et saint François à 40. Pedro de Alva Astorga, cordelier espagnol, dans un livre imprimé à Madrid, en 1631, sous le titre de *Prodigiosum naturæ et gratiæ portentum*, les a portées jusqu'à 4000 (*Voyez* Biblioth. des sciences et beaux-arts, t. IV, p. 418.) Le chapitre général assemblé à Assise en 1399, auquel il présenta cette production singulière, lui fit don de l'habit complet que le saint fondateur avoit porté pendant sa vie. Le bon Albizi ne fait pas difficulté de mettre saint François au-dessus de tous les saints et à côté de J. C. Il mourut à Pise en 1401. La première édition de son fameux ouvrage fut faite à Venise, in-fol. sans date et sans nom d'imprimeur, sous ce titre: *Liber conformitatum sancti Francisci cum Christo*. La seconde, de 1510, en caractères gothiques, à Milan, in-fol., est de 256 feuillets. François Zeno ou Zeni, vicaire-général des franciscains italiens, l'orna d'une préface. La troisième édition se fit encore à Milan en 1513, in-fol., en caractères gothiques, avec une nouvelle préface de Jean Mapelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares, et on n'en trouve guère d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590; il fit bien des retranchemens, et ajouta un Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de Saint-François. Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620, et, pour la masquer, on changea les deux premiers feuillets. On y trouve l'approbation du chapitre général des franciscains, datée du 2 août 1599. Ce même livre fut réimprimé à Cologne en 1632, in-8°, sous le titre de: *Antiquitates franciscanæ, sive Speculum vitæ beati Francisci et sociorum*, etc. On fit dans cette édition des changemens très-considérables. Conrad Badius en a donné une traduction dérisoire sous ce titre: L'Alcoran des cordeliers, Amsterdam, 1734, avec de jolies figures de Bernard Picard. (*V.* ALBERT, n° XIX.) On attribue encore à Barthélemi Albizi, I. *Six livres de la vie et des louanges de la Vierge*, ou *les Conformités de la Vierge avec J. C.* Venise, 1596, in-4°. II. *Des Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*, Milan, 1498, in-4°, et Bresce, 1503, in-8. III. Enfin, *La Vie du B. Gérard, laïc*, manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin.

II. ALBIZI (François), de Césène, cardinal, mort en 1684, âgé de 91 ans, dressa la bulle contre le livre de Jansénius, sous Urbain VIII.

ALBO. *Voyez* JOSEPH, n° X.

ALBOHACEN. *Voyez* FERDINAND V, le Catholique.

ALBOIN (Albovinus), roi des Lombards, étoit fils d'Audoin, auquel il succéda. Il régna d'abord dans la Pannonie. Le général Narsès voulant se venger de l'empereur Justin II, l'engagea de passer en Italie

avec ses soldats, et la plus grande partie de ses sujets, leurs femmes et leurs enfans. Il abandonna en 568 la Pannonie aux Huns, à condition qu'ils lui rendroient ce pays, s'il étoit obligé de revenir. Alboin, n'ayant trouvé aucun obstacle sur sa route, pénétra en Italie par le Tyrol, et se rendit maître d'Aquilée, du Frioul, de Trévise, de Padoue, de Mantoue, de Crémone, de Vicence, de Vérone, etc. La Ligurie fut obligée peu de temps après de reconnoître ses lois. S'étant rendu maître de Milan, il fut proclamé roi d'Italie en 570; et Pavie, dont il fit la conquête, devint la capitale de ses états. Le vainqueur ne songeoit qu'à établir la paix et le bon ordre, lorsqu'il périt par la vengeance de Rosemonde son épouse en 573. Avant que d'entrer en Italie, il avoit remporté une victoire éclatante sur les Gépides qu'il assujettit, et tué dans le combat leur roi Gunimond ou Cunimond. Son animosité n'étant pas encore satisfaite, il convertit le crâne de ce roi malheureux en une coupe, dans laquelle il buvoit ordinairement. Il voulut faire boire dans cette odieuse coupe Rosemonde, fille de Gunimond, qu'il avoit épousée après la mort de ce prince. L'horreur que cette proposition lui inspira fut si forte, qu'elle le fit poignarder. (*Voy.* ROSEMONDE.) Ce fut sous le règne d'Alboin que les Lombards commencèrent à se distinguer par des exploits contre leurs voisins, ou par des alliances avec les couronnes étrangères. Il avoit épousé en premières noces Clodovine, fille de Clotaire I, roi de France. A quelques actions de cruauté près, il joignit la sagesse dans le gouvernement à la valeur et à l'expérience dans l'art militaire. On lui attribue l'invention de plusieurs sortes d'armes inconnues jusqu'alors, et dont l'usage se conserva long-temps après lui. Il avoit secondé Narsès contre les Goths; et tant que ce général conserva son crédit à la cour de Constantinople, les Lombards furent toujours prêts à servir l'empire.

* II. ALBOIN (Paul), habile peintre de paysages, né à Bologne au commencement du 18e siècle. Etant devenu paralytique de la main droite, il se servit de la main gauche, et composa d'excellens tableaux. Il est mort dans sa patrie vers 1730.

† I. ALBON (Jacques d'), marquis de Fronsac, connu dans l'histoire sous le nom de *maréchal de Saint-André*, descendoit d'une ancienne famille du Lyonnais. Henri II, qui l'avoit connu étant dauphin, et qui n'avoit pu le connoître sans l'aimer, tant à cause de sa valeur que des agrémens de son caractère et de sa figure, le fit maréchal de France en 1547, et premier gentilhomme de sa chambre. Il avoit donné des preuves de son courage au siége de Boulogne, et à la bataille de Cérisoles, en 1544. François de Bourbon, comte d'Enghien, qui commandoit l'armée, jaloux des louanges qu'on donnoit à la bravoure de St.-André, acharné à poursuivre les ennemis, dit à ses officiers : « Qu'on le fasse retirer, ou qu'on me permette de le suivre. » Le maréchal s'illustra encore plus en Champagne, où il eut le commandement de l'armée en 1552 et 1554. Il eut beaucoup de part à la prise de Marienbourg; il ruina Cateau-Cambresis, et se couvrit d'une gloire immortelle à la retraite du Quesnoi. Il se distingua à la bataille de Renti, et fut moins heureux à celle de Saint-Quentin en 1557, où il fut fait prisonnier. Il contribua beaucoup à la paix de Cateau-Cambresis. Ce maréchal, sur la fin de ses jours, se jeta dans le parti des Guise, et combattit avec eux en 1562, à la bataille de Dreux, où il fut tué d'un

coup de pistolet par un nommé Bobigni de Mézieres, qu'il avoit eu autrefois à son service, mais qui l'avoit quitté, non seulement à cause des railleries piquantes dont il l'accabloit, mais parce qu'il l'avoit dépouillé de ses biens. Le maréchal avoit eu un pressentiment de sa mort. « Le matin, avant la bataille, dit Brantôme, il vint trouver M. de Guise dans sa chambre; et en entrant, il demanda au brave Tranchelion, qui en sortoit, ce que M. de Guise faisoit. Il lui dit qu'il venoit d'ouïr la messe et faire ses pâques. — Ah Dieu! dit-il, que n'en ai-je fait autant, et que ne me suis-je mieux préparé! car le cœur me dit que j'aurai aujourd'hui je ne sais quoi. » Les calvinistes, qui ne l'aimoient pas, l'appeloient l'*Arquebusier du ponant*. Adonné à tous les plaisirs, il n'en étoit pas moins, un jour de bataille, capitaine et soldat. Il fut un des triumvirs qui, après la mort de Henri II, furent les maîtres du gouvernement quatre ou cinq ans, malgré Catherine de Médicis. Il n'eut, de son mariage avec Louise de Lustrac, qu'une fille, morte fort jeune au monastère de Longchamp, dans le temps qu'on la destinoit à épouser Henri de Guise, qui depuis fut tué à Blois. La veuve du maréchal d'Albon avoit espéré d'épouser en secondes noces le prince de Condé, auquel elle donna sa terre de Valery. Mais ce prince ayant donné la préférence à une sœur du duc de Longueville, elle se remaria à Charles de Caumont, marquis de Castelnau, dont elle eut une fille. Antoine d'Albon, parent du maréchal, fut comme lui gouverneur de Lyon, et s'y distingua par son zèle contre les calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, et devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut le 24 septembre 1574.

† II. ALBON (Camille d'), descendant du précédent, naquit à Lyon en 1753, et mourut à Paris, à la fleur de son âge, en 1788. Ses écrits, son attachement à Quesnay, chef des économistes, la sépulture honorable qu'il accorda dans sa terre de Franconville au savant Court de Gébelin, lui acquirent de la célébrité. Elle fut obscurcie par des idées quelquefois singulières, un peu de bizarrerie dans le caractère, et une affectation marquée de misantropie. Possesseur de la seigneurie d'Ivetot, il fit construire dans cette petite ville de Normandie des halles pour les foires, où il auroit pu se dispenser de faire placer cette inscription trop vaine: *Gentium commodo, Camillus III.* On a de lui, I. Des *Poésies fugitives* très-médiocres. II. L'*Eloge de Quesnay*, où l'on trouve de l'intérêt et de la sensibilité. III. *Discours sur cette question : Le siècle d'Auguste doit-il être préféré à celui de Louis XIV, relativement aux lettres et aux sciences*? Paris, 1784, in-8°. IV. *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe*, Paris, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage est le meilleur qu'il ait laissé. Il offre de la variété, des vues judicieuses, et une saine philosophie. V. La *Paresse*, poëme en prose, in-8°. VI. *Dialogue entre Alexandre et Clitus*, in-8°. VII. *Œuvres diverses*, lues à l'académie de Lyon, dont il étoit membre, 1774, in-8°. VIII. *Eloge de Chamousset*, 1776, in-8°. IX. *Eloge de Court de Gébelin*, 1785, in-8°.

* ALBORESI (Jacques), peintre, né à Bologne, reçut les principes de son art d'Augustin Metelli. Le grand-duc de Florence le protégea beaucoup. Il mourut à Florence en 1664.

† I. ALBORNOS (Gilles Alvarez Carillo), né à Cuença en Espagne, fut archevêque de Tolède. Alfonse II, roi de Castille, lui eut de grandes

obligations dans la guerre contre les Maures ; mais son successeur, Pierre-le-Cruel, les reconnut mal. Albornos, qui lui avoit déplu par l'improbation de ses mœurs déréglées, fut obligé de se retirer à Avignon auprès de Clément VI, qui l'honora de la pourpre. Dès qu'il fut cardinal, il se démit de son archevêché, disant « qu'il seroit aussi blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvoit pas servir, que l'étoit le roi don Pèdre de quitter sa femme pour une maîtresse. » Le pape Innocent VI lui ayant donné la légation d'Italie, il la remit sous l'obéissance du saint-siége, et fit revenir à Rome son successeur Urbain V. Ce pape lui ayant demandé un jour à quoi il avoit employé les grandes sommes qu'il lui avoit fait tenir pour la conquête de l'Italie, le cardinal ne répondit qu'en lui faisant amener un chariot chargé de clefs et de serrures : « Voilà, lui dit-il, à quoi j'ai fait servir votre argent. Je vous ai rendu maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs et les serrures dans ce chariot. » Albornos alla passer le reste de ses jours à Viterbe, où il mourut en 1367. Il fut le fondateur du collége des Espagnols à Bologne.

† II. ALBORNOS (Diegue-Philippe d'), chanoine de l'église de Carthagène en Espagne, publia en espagnol des *Elémens de politique.* L'ouvrage étoit imprimé avec peu de soin, lorsqu'il tomba entre les mains du jeune infant don Ferdinand, âgé de 10 ans, qui, charmé de sa lecture, le transcrivit, et pria le roi son père de le faire imprimer avec plus de netteté. Philippe V, satisfait d'une demande qui prouvoit dans le jeune prince le goût des lettres, et un jugement au-dessus de son âge, chargea Elias Gomez, évêque d'Origuéla, de l'édition ; et elle parut en 2 volumes in-12, imprimés en beaux caracteres, dédiés au monarque. Les *Elémens de politique* d'Albornos sont distribués par ordre alphabétique. A l'article *Bonté*, l'auteur examine si une bonté excessive dans un monarque ne peut pas produire autant de maux que la tyrannie, et prouve que celui qui permet tout et ne punit rien, peut devenir aussi malheureux que celui qui punit tout et ne permet rien. On reconnoît aisément dans cet ouvrage qu'Albornos étoit ecclésiastique ; il veut qu'on accorde aux théologiens la plus grande autorité, et qu'ils soient consultés pour décider si une guerre est juste ou injuste, inutile ou nécessaire.

* ALBOUIS DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste) naquit à Marseille, le 11 décembre 1747, d'un négociant recommandable par sa probité et ses connoissances. Il fut d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna bientôt pour occuper une place auprès du maréchal de Richelieu, qui le chargea du travail de son cabinet, de sa bibliothèque et des mémoires de sa vie. Admis dans une de ces sociétés dont le plus grand amusement étoit de jouer la comédie, le jeune Albouis y fit entrevoir un talent pour le théâtre qui se développa depuis avec le plus grand succès à la comédie française. Après avoir fait ses premiers essais sur le théâtre de société, Albouis voulut prendre un vol plus élevé. Il s'engagea dans la troupe de Bruxelles, dirigée par d'Hannetaire ; ce fut par le rôle de Crispin, dans les Folies amoureuses, qu'il débuta dans cette ville où il recueillit les plus vifs applaudissemens. A cette époque il prit le nom de Dazincourt. Le prince de Ligne, qui avoit la plus vive amitié pour lui, écrivit, en faveur du jeune comédien, au maréchal de Richelieu, et le pria de lui faire obtenir son ordre de début à Paris ; il fut admis à

l'essai le 26 mars 1777, et le 25 mars 1778, reçu sociétaire avec tous les droits de comédien. En 1785, Dazincourt fut appelé à Trianon par Marie-Antoinette, qui vouloit jouer la comédie avec les dames de sa cour, et qui se destinoit aux rôles de soubrette. Il lui donna des leçons, et en reçut des présens considérables; il étoit sur le point d'obtenir une pension du roi, mais la révolution vint y mettre obstacle. A cette époque il perdit presque toute la fortune qu'il avoit amassée par ses économies, ce fut de là qu'il prit cet air inquiet et soucieux qu'il conserva toute sa vie. Plein de loyauté, il en donna un exemple frappant dans le cours de la révolution; averti par quelqu'un, qui vint le trouver un soir au théâtre, que les comédiens devoient être arrêtés, et qu'il pouvoit encore se sauver: «Je vous remercie, lui dit-il, mais je serois un lâche si j'abandonnois mes camarades; mon devoir est de partager leur sort, quel que puisse être l'événement.» Il fut en effet mis en prison avec ses camarades, et détenu onze mois. Ce fut d'après ses soins et ses démarches infatigables que la société du théâtre français fut réorganisée en 1799. En 1807, il fut nommé professeur de déclamation au conservatoire. Il étoit malade lorsque l'empereur le nomma directeur des spectacles de la cour; il ne jouit pas long-temps de cet emploi, la mort l'enleva au théâtre et à ses amis, le 28 mars 1809, à l'âge de 62 ans. Dazincourt étoit bien dans tous les rôles; sa diction étoit pure, il avoit le débit facile, le jeu très-fin, l'aisance et le ton de la bonne société; on lui reproche néanmoins beaucoup de grimaces, de la froideur dans son jeu, et un certain air empesé qui nuit à cette aisance qui doit caractériser l'acteur. On a publié, quelque temps après sa mort, des mémoires sur sa vie, 1 volume in-8°, avec son portrait.

ALBRECHT. *Voy.* ADELGREIFF.

† I. ALBRET, une des plus anciennes maisons de France, tiroit son nom du pays d'Albret en Gascogne, érigé en duché-pairie par Henri II, l'an 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et de Jeanne d'Albret son épouse, et échangé en 1642 avec le duc de Bouillon, pour la principauté de Sédan. Cette famille a été l'une des plus fécondes en hommes et en femmes illustres. Les plus connus sont, I. Charles d'Albret, connétable de France. (*V.* l'article suivant.) II. Louis d'Albret, cardinal estimé et chéri à Rome, où il mourut en 1465. III. Jean d'Albret, roi de Navarre, dépouillé par Ferdinand d'Aragon, en 1512, de la haute Navarre, mort en 1516. Il étoit devenu souverain de ce petit royaume par son mariage avec Catherine de Foix, reine de Navarre. IV. Charlotte d'Albret, sœur de Jean, mariée à César de Borgia, fils du pape Alexandre VI, épouse vertueuse d'un scélérat. V. Jeanne d'Albret, mere de Henri-le-Grand. (*Voy.* JEANNE VI.) VI. Le maréchal d'Albret, dont nous parlerons au n° III.

II. ALBRET (Charles, sir d') refusa d'abord la place de connétable que Charles VI lui donna, et ce n'étoit pas sans raison: il n'avoit ni l'expérience, ni la capacité nécessaires pour un si grand emploi. La faction de Bourgogne le lui fit perdre en 1411; celle d'Orléans le rétablit en 1414. L'année suivante, Henri V, roi d'Angleterre, ayant assiégé Harfleur, place assez bien fortifiée, à l'embouchure de la Seine, cette ville fut prise d'assaut après deux mois de siége, parce que le connétable ne la fit pas secourir à temps. D'Albret fit encore une plus grande faute. Les vainqueurs affoiblis proposèrent de réparer les dommages qu'ils avoient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre,

toute raisonnable qu'elle étoit, fut rejetée par le connétable, qui ne doutoit pas de leur entière défaite. En effet, les Français étant six contre un, la bataille ne pouvoit pas se perdre, si les chefs qui la commandoient avoient été aussi habiles que les soldats étoient vaillans : mais d'Albret et ses lieutenans ne surent ni ranger leurs troupes, ni donner les ordres à propos. L'armée française combattit confusément, et fut entièrement défaite près du village d'Azincourt le 25 octobre 1415. Il demeura sur la place 12,000 Français, parmi lesquels on trouva le connétable. Ce général n'étoit ni craint ni aimé, et n'étoit pas fait pour l'être. Son fils épousa la fille de l'infortuné Jean de Montagu... Etienne, bâtard d'Albret, grand-oncle de Henri IV, étoit trisaïeul du suivant.

III. ALBRET (César-Phébus d'), comte de Miossans, descendoit d'Etienne, bâtard d'Albret son bisaïeul, et de Françoise de Béarn, dame de Miossans, épouse d'Etienne. Il apprit la guerre en Hollande, et y servit long-temps à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal de camp en 1646, et se trouva peu après aux siéges de Mardick et de Dunkerque. Le zèle qu'il témoigna pour la reine-mère Anne d'Autriche, et pour le cardinal Mazarin pendant les troubles de la Fronde, contribua, autant que ses services, à lui faire obtenir le bâton de maréchal de France : il le reçut le 15 février 1654, et mourut en 1676, à 60 ans, avec la réputation d'un esprit enjoué, fin et délicat. Saint-Evremont et Scarron l'ont célébré sous le nom de Miossans, qu'il portoit alors. Il avoit fait épouser sa fille à Charles Amanjeu d'Albret son neveu, tué en 1678 dans le château du marquis de Bussi en Picardie, et le dernier mâle de cette maison illustre.

ALBRIC, philosophe et médecin, né à Londres, vivoit vers 1087. Balée cite de lui les ouvrages suivans, I. *De Deorum imaginibus*. II. *De ratione veneni*. III. *Virtutes antiquorum*. IV. *Canones speculativi*. Son traité *des images des dieux* se trouve dans les *Mythographi latini*, Amsterdam 1681, 2 vol. in-8°.

ALBUCASSIS. *Voyez* Alsaharavius.

I. ALBUCIUS, père de la sorcière Canidie, étoit si avare, dit Horace, que lorsqu'il envoyoit ses esclaves au marché, il les menaçoit de les faire mourir, s'ils achetoient quelque chose qui ne lui convînt pas.

* II. ALBUCIUS ou Alburio (Aurèle), Milanais, florissoit dans le 16e siècle. Il étoit jurisconsulte et, dans ses loisirs, il cultivoit avec succès la poésie latine. Nous avons 4 livres d'héroïdes sacrées (*Heroïdum epistolarum libri IV*), à Venise, 1554. *Christianarum institutionum libri III*, et *moralium christianarum institutionum liber I*, également à Venise, 1554, in-8° ; et quelques autres productions.

†ALBUMAZAR (Abou-Maaschar Giafar ben Mohammed), philosophe, médecin et astrologue du 9e siècle, Arabe de nation, mais élevé en Afrique. Il demeura long-temps à Babylone sous le calife Almanon, et mourut dans cette ville l'an de l'hégire 272, et de l'ère chr. 886. Ses ouvrages, *de magnis conjunctionibus annorum, ac revolutionibus eorum profectionibus*, Venetiis 1515, in-4°. *Introductorium in astronomiam Albumasaris Abalachi*, Venetiis 1506, in-4°, fig., l'ont fait regarder comme un des grands astronomes de son temps.

ALBUNÉE (Mythol.), Sibylle, qui rendoit ses oracles dans les fo-

rêts de Tybur, aujourdhui Tivoli. quelques-uns croient que la déesse qu'on révéroit sous ce nom dans ces mêmes forêts étoit Ino, femme d'Athamas.

† I. ALBUQUERQUE (Alfonse, duc d') étoit d'une famille de Lisbonne, qui tiroit son origine des enfans naturels des rois de Portugal. Vice-roi des Indes orientales, sous don Emmanuel, roi de Portugal, il établit la domination de ce prince dans le pays où il avoit été envoyé. Son premier exploit fut la conquête de Goa, place importante qui devint le centre d'une partie du commerce des Portugais. Albuquerque vouloit assurer à sa nation celui des Indes et des pays voisins. Il fit diverses expéditions sur les côtes; et après s'être enfoncé bien avant dans la mer Rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de grandes incommodités, et couru de continuels dangers. Son courage n'en fut pas abattu. Il assiéga, en 1507, Ormus dans le golfe Persique, et somma le roi de cette île de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perse. Après quelques mois de résistance, la ville et l'île furent obligées de se rendre. Ismaël, sophi de Perse, députa, comme à l'ordinaire, au monarque ormuzien, qui venoit d'être vaincu, une ambassade pour lui demander le paiement de son tribut. Ce malheureux vassal, ne sachant le parti qu'il avoit à prendre dans cette circonstance, va trouver Albuquerque et lui fait part de son embarras. Le héros portugais le rassure et lui dit qu'il se charge d'acquitter le tribut demandé. Le roi d'Ormuz, de retour vers les envoyés persans, les invite à se rendre auprès du vainqueur. Présentés à ce dernier, l'ambassade s'attendoit à recevoir le tribut qu'exigeoit son souverain; mais Albuquerque, ayant fait apporter un grand plat rempli de boulets, de grenades, de fers, de lances, et d'autres armes, dit aux envoyés : « Voilà la monnoie des tributs que le roi de Portugal, des Algarves et des Indes, et souverain d'Ormuz, paye à ses ennemis. » La puissance portugaise étoit solidement établie dans les golfes d'Arabie et de Perse, sur la côte de Malabar; il songea à l'étendre dans l'orient de l'Asie. Il se présenta au commencement de 1511 devant Malaca, qui par sa situation étoit le plus considérable marché de l'Inde. Il avoit déjà tenté d'avoir cette place. Son ami Araujo, qui avoit pris part à la première expédition, avoit été fait prisonnier. Les assiégés menaçoient de le faire périr au moment où commenceroit le siége. Albuquerque, né avec un cœur sensible, étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : « Ne pensez qu'à la gloire et à l'avantage du Portugal : si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle. » La place fut attaquée, et prise après bien des combats sanglans, douteux et opiniâtres. On y trouva des trésors immenses et de grands magasins. Une citadelle formidable garantit la stabilité de cette importante conquête. Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu et quelques autres, soit par crainte, soit par intérêt, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour lui offrir leur commerce, et lui demander l'alliance du Portugal. Une escadre, détachée dans ces circonstances de la grande flotte, prit la route des Moluques, et elles ne tardèrent pas à devenir la proie des Portugais. Tandis que les lieutenans d'Albuquerque se signaloient par de nouvelles expéditions, ce général acheva de soumettre le Malabar. Tranquille après tant de succès dans le centre de ses conquêtes, Albuquerque réprima la licence des

Portugais, rétablit l'ordre dans toutes les colonies, affermit la discipline militaire, et parut toujours actif, prévoyant, sage, juste, désintéressé, humain. Il mourut à Goa, en 1515, à 63 ans, à bord du vaisseau qui devoit le ramener en Europe; sans dettes et sans argent, et dans la disgrace du roi Emmanuel, auquel on l'avoit rendu suspect. Les Indiens, long-temps après sa mort, alloient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Ses belles actions lui firent donner les noms de *Grand* et de *Mars portugais.* On a de ce capitaine : *Commentarios collegidos por seu filho Alfonso de Albuquerque, das proprias cartas que elle escrivia al rey don Manuel*, Lisboa 1756, in-fol.; ils ont été réimprimés en 1774 en 4 vol. in-8° avec des notes de Nicolao Pagliarini.

II. ALBUQUERQUE (Blaise d') fils du précédent, né l'an 1500, fut élevé aux premières charges du royaume de Portugal, et prit, après la mort de son père, le nom d'Alfonse, à la recommandation d'Emmanuel, roi de Portugal, qui regrettoit beaucoup le célèbre vice-roi de ce nom. Blaise publia en langue portugaise des *Mémoires* de ce que son père avoit fait : ils furent imprimés à Lisbonne en 1576.

III. ALBUQUERQUE Coelho, (Édouard d') marquis de Basto, comte de Fernambouc dans le Brésil, chevalier de Christ en Portugal, et gentilhomme de la chambre du roi Philippe IV, a écrit un *Journal de la guerre du Brésil*, commencée en 1630. Il mourut à Madrid l'an 1658.

† I. ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, né à Rome, s'attacha tellement aux manières grecques dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluoit qu'en grec. Albutius fut propréteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île, et le devint lui-même. Le sénat le bannit comme concussionnaire. Il se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut.

II. ALBUTIUS (Silus), célèbre rhéteur et orateur romain, naquit à Novare, ville de la Lombardie, sous l'empire d'Auguste. Il devint édile dans sa patrie, et remplit cet office avec impartialité : mais dans une révolte populaire il fut arraché de son tribunal et livré aux injures publiques. Albutius ne s'en vengea qu'en sortant de la ville, et en allant à Rome briller sur un plus grand théâtre. Il fut ami de Munatius Plancus, orateur distingué, et suivit ses traces au barreau. Jamais on ne vit plus d'affluence au Forum que lorsqu'il s'y fit entendre. Dans sa vieillesse, tourmenté d'un abcès dans la poitrine, il se détermina à retourner dans son pays natal. Là, il fit assembler les Novariens, pour leur annoncer que pour s'affranchir des maux qu'il souffroit, il alloit se donner la mort, et il exécuta ce dessein, en se privant de tout aliment. Suétone, dans son Traité des Orateurs célèbres, Eromaziani, dans son Histoire des suicides remarquables, ont fait mention d'Albutius. Cet orateur avoit publié un *Traité sur la Rhétorique*, dont Quintilien a fait l'éloge, liv. II.

ALCAÇAR (Louis), jésuite espagnol, né et mort à Séville, florissoit au commencement du 17° siècle. On publia en 1614, à Anvers, avec ses autres ouvrages, un gros *Commentaire* en deux vol. in-fol. sur l'*Apocalypse*, qu'il n'entendoit pas mieux que tant d'autres qui se sont mêlés de l'expliquer. Son ouvrage a pourtant eu plusieurs éditions.

ALCADINUS de Syracuse, méde-

cin célèbre, enseigna son art dans l'école de Salerne, et s'y fit aimer de l'empereur Frédéric II. On lui doit, I. Un *traité de Balneis Puteolanis.* II. Une *Relation des victoires de l'empereur Henri*, roi de Naples. III. Une autre de *la Vie de Frédéric II.* Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Alcadinus mourut dans le 12e siecle.

ALCALA (Rivera, duc d'), fut vice-roi du royaume de Naples sous Philippe II, roi d'Espagne, et mérita, par sa prudence et la douceur de son gouvernement, l'amour des peuples. Tous les fléaux assiégèrent Naples de son temps : il les surmonta par son courage. Une disette affreuse fut modérée par d'immenses achats de grains; une peste dévorante arrêtée dans ses progrès; les Turcs qui avoient fait une descente sur les côtes furent repoussés; des troubles pour cause de religion s'apaisèrent par ses soins; Matthieu Bérardi, que des séditieux avoient mis à leur tête, sous le titre du roi *Marcon*, disparut. Le duc d'Alcala mourut en 1571, laissant environ cent décrets utiles pour la réforme des abus, et qui amenèrent le bonheur des Napolitains.

I. ALCAMÈNE, 9e roi de Sparte, connu dans l'histoire par ses *Apophthegmes*, vivoit vers l'an 800 avant J.-C. Il disoit que, pour conserver la république, il ne falloit rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandoit pourquoi il vivoit en monarque pauvre, quoiqu'il fût riche, il répondit « qu'un homme riche acquéroit plus de gloire en suivant la raison qu'en s'abandonnant à sa cupidité. » Ces sentences avoient apparemment plus de sel en grec qu'elles n'en ont en français.

II. ALCAMÈNE, sculpteur athénien, célèbre chez les anciens par sa *Vénus* et son *Vulcain*, vivoit vers l'an 448 avant J. C. On lui a attribué la *Vénus* de la galerie de Versailles. *Voy.* PHIDIAS.

ALCANTARA (Chevalier d'), *Voyez* GOMÈS-FERNAND.

ALCATHOÜS (Mythol.), fils de Pélops. Ayant été fortement soupçonné d'avoir eu part à la mort de Chrysippe son frère, il prit la fuite et se retira à Mégare. Là, il tua un lion qui avoit dévoré Euripe, fils du roi, dont il épousa la fille, et auquel il succéda.... Homère parle d'un autre ALCATOÜS de la ville de Troye, qui avoit épousé Hippodamie, fille d'Anchise, et qui fut tué par Idoménée.

*ALCAZAR (Balthazar de), poëte espagnol, né à Séville. On ne possede aucuns renseignemens sur l'époque de sa naissance, sur sa famille, sur les particularités de la vie et les écrits de cet auteur. On peut seulement présumer, d'après le témoignage de Michel Cervantes de Saavedra (né en 1547, et mort en 1616), que Alcazar vivoit dans le même temps. On sait qu'il suivit la carrière des armes, et qu'il servit dans les guerres d'Italie. Le petit nombre de productions d'Alcazar, qu'on a pu retrouver, suffit pour attester la délicatesse de son goût, et la perfection de son talent comme poëte, sur-tout dans l'épigramme. Celles qu'on a recueillies lui assignent une place distinguée parmi les premiers poëtes de l'Espagne, et les premiers épigrammatistes grecs et latins. On en peut juger par quelques-unes de ces épigrammes insérées dans le Parnasse espagnol : mais on les trouve toutes réunies dans un ouvrage espagnol intitulé, *Les fleurs des poëtes illustres de Pierre Espinosa*, Valladolid, 1605.

ALCÉE, premier poëte lyrique grec, étoit de Mitylène. Il fut contemporain de Sapho, et il inventa le vers *alcaïque*. Il s'adonna aux ar-

mes avant que de cultiver la poésie. Il nous reste de lui quelques fragmens assez agréables dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire, 1714, 2 vol. in-fol. Il nous y apprend que, s'étant trouvé dans une bataille, et tremblant comme un poëte, il prit la fuite. Il déclamoit contre les tyrans Périander et Pittacus avec une véhémence qui pouvoit plaire à l'antiquité, mais que les modernes, plus délicats, trouvent assez grossière. On dit que Pittacus le fit mourir vers l'an 604 avant J. C. Un autre ALCÉE d'Athènes, différent du lyrique, inventa la tragédie, à ce que dit Suidas.

ALCENDI (Jacques), *Alchindus*, médecin arabe, étoit en réputation vers l'an 1145. Peut-être est-il le même que le fameux péripatéticien de ce nom qui vivoit sous le règne d'Almanzor, roi de Maroc; mais il est certainement différent de cet ALCHINDUS, également médecin arabe et astrologue, qui vivoit après le 12e siècle, puisque Averroès fait mention de lui, et qu'il a été fort suspect de magie. On leur attribue divers ouvrages, dont on peut voir les titres dans la Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne par Carrère.

ALCESTE (Mythol.), fille de Pélias, et femme d'Admète, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé dangereusement malade, Alceste consulta l'oracle, qui répondit « qu'il mourroit, si quelqu'un ne subissoit le même sort à sa place. » Personne ne s'offrant, Alceste se dévoua ellemême. Hercule arriva dans la Thessalie le jour qu'elle fut sacrifiée. Admète le reçut très-bien, et le logea dans un appartement séparé, afin que ses malheurs ne lui fissent pas négliger les devoirs de l'hospitalité. Hercule paya bien son hôte; il entreprit de combattre la mort, et descendit aux enfers, d'où il retira Alceste malgré Pluton, et la rendit à son époux. *Voyez* ADMÈTE.

† I. ALCIAT (André) naquit au village d'Alzano, près de Milan, le 8 mai 1492, d'un riche marchand de cette ville. Après avoir étudié le droit à Pavie et à Bologne, il vint le professer à Avignon, où il eut beaucoup de succès. François I, le père des lettres, l'appela à Bourges pour donner du lustre à cette université entièrement déchue, et, lorsqu'il passa dans cette ville, il voulut l'entendre. Alciat ne fut que 5 ans à Bourges, pendant lesquels il acquit beaucoup de gloire. Nous ne pouvons mieux faire connoître ce jurisconsulte qu'en traduisant un article de Pothier, juge en état de l'apprécier sainement. « Alciat fut le premier qui allia l'enseignement du droit à celui des belles-lettres; mais les premiers essais qu'il en fit à Pavie, et l'élégance qu'il osa mettre dans ses leçons, excitèrent contre lui un violent orage. Les admirateurs de la barbarie des écoles se récrièrent avec fureur contre cette innovation. Obligé de s'enfuir, Alciat choisit pour retraite le climat le plus tolérant de la Gaule, où, appelés par les largesses de François I, les savans affluoient de toutes parts. Ce protecteur zélé des sciences le nomma professeur de droit civil à l'université de Bourges, la plus célèbre de son siècle, avec mille sept cents écus d'appointement; et Alciat vit ses leçons suivies par un concours incroyable d'auditeurs. Le duc de Milan, jaloux de l'acquisition précieuse que la France avoit faite, rappela Alciat, qui professa dès-lors à Pavie, à Bologne, à Ferrare, et fut ensuite élevé par l'empereur à la dignité de palatin. Il mourut à 58 ans comblé de richesses, d'honneur et de gloire. » Quoique très-avare, Alciat ne l'étoit point pour sa table. Il souffroit beaucoup des chaleurs de l'été : dans cette

saison il ne s'appliquoit jamais à rien de sérieux après ses repas; mais il s'amusoit à jouer ou à lire des livres agréables. On lui appliqua ce que Cicéron avoit dit de Scévola, qu'il étoit le plus grand orateur parmi les jurisconsultes, et le plus grand des jurisconsultes parmi les orateurs. Ses *Emblêmes* l'ont fait mettre au rang des poëtes. La morale y est ornée. On y trouve de la douceur, de l'élégance et de la force; mais on y souhaiteroit quelquefois plus de justesse et de naturel. On les a traduits en plusieurs langues. La première édition parut à Milan, 1522, et ne renferme que 100 emblêmes au lieu de 212 que l'on trouve dans les éditions postérieures. Aussi Alciat, ayant reconnu cette imperfection, s'efforça de retirer tous les exemplaires de cette édition qui, par conséquent, est devenue excessivement rare. Celle de Padoue, 1661, in-4°, avec des commentaires, est recherchée; les *Emblêmes* ont été traduits en français par Jean Lefèvre, 1536, Paris, in-8°. Il y en a eu beaucoup d'éditions; et par Mignault, Anvers, Plantin, 1574, in-16, ou Paris, 1587, in-12. Ses ouvrages de jurisprudence furent imprimés en 1571, en 6 vol. in-fol. On ne trouve pas dans ce recueil ses notes sur Tacite et sur Plaute...... *Historiæ encomium*..... *Responsa*, Lugduni 1561, in-fol.... *Historia Mediolanensis*, in-8°, 1625, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Grævius.......... *De formulâ Romani imperii*, 1559, in-8°. *Epigrammata*, 1529, in-8°.

II. ALCIAT (Térence), jésuite, fut très-estimé d'Urbain VII, qui lui destinoit un chapeau de cardinal lorsqu'il mourut en 1651. Il a publié les *Actes du concile de Trente*, et quelques autres écrits théologiques.

* III. ALCIAT (François), de Milan, cardinal, élève et parent du précédent, fut, comme lui, un des plus grands oracles du droit, qu'il enseigna à Pavie dans la même chaire qu'André, et où il eut saint Charles Borromée pour disciple. Ce cardinal le fit venir à Rome; le pape Pie IV, après l'avoir pourvu d'un évêché, se servit de lui dans l'emploi de dataire, et le nomma ensuite cardinal. Muret assure, dans une de ses Oraisons qu'il fit sur l'excellence des sciences, que les cardinaux Alciat et Sirlet étoient « les ornemens du siècle, les soutiens des lettres, et les véritables modèles de la vertu et de l'érudition. » Le cardinal Alciat mourut à Rome, l'an 1580, âgé de 58 ans, et fut enterré dans l'église des chartreux, où l'on voit son portrait et son épitaphe. Il avoit été protecteur de leur ordre et de celui de Saint-François.

* IV. ALCIAT (Jean-Paul), gentilhomme milanais, suivit d'abord la profession des armes, puis il se retira à Genève avec George Blandrata, Valentin Gentilis, Fauste Sacin, et divers autres, pour y embrasser la réforme. La sévérité dont on usa à Genève à l'égard de Gentilis épouvanta ces unitaires, qui se réfugièrent en Pologne. Gentilis, dont les opinions sur la Trinité étoient différentes des leurs, les y suivit; et Jean-Paul Alciat, qui passoit pour s'être fait turc, mourut socinien à Dantzick vers l'an 1565.

† ALCIBIADE, fils de Clinias, Athénien, descendoit d'Ajax par son père, et avoit, du côté de sa mère, une origine non moins illustre. Il fut élevé dans la maison de Périclès, son tuteur. Socrate fut son maître. Il profita bien de ses leçons. La nature lui avoit prodigué tous les agrémens du corps et de l'esprit. Son caractère se plioit à tout : philosophe, voluptueux, guerrier, galant à Athènes, sobre à

Sparte, fastueux à la cour de Tissapherne, sage à l'école de Socrate, héros à la tète des armées, Alcibiade ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il fit sa première campagne l'an 432 avant J. C., et faillit à perdre la vie dans un combat qui se donna près de Potidée. Ayant été blessé et terrassé, Socrate, son maître, le couvrit de son bouclier, le dégagea et empêcha qu'on ne le dépouillât de ses armes. Quoique le prix de la valeur fût dû à Socrate, il contribua, par son témoignage, à le faire donner à son jeune élève, qui ne tarda pas à en remporter plusieurs autres aux jeux olympiques. Occupé de jouer un rôle dans la république, il traversa de toutes ses forces l'exécution du traité de paix conclu par Nicias, pour mettre fin à la guerre du Péloponnèse. Bientôt les Athéniens, excités par son éloquence, reprennent le projet de s'emparer de la Sicile. Alcibiade fut nommé général de cette expédition, et on lui donna pour collégues Nicias et Lamachus, afin que leur prudente lenteur modérât son impétuosité. Tandis qu'on armoit une flotte de 130 vaisseaux, l'an 415 avant J. C., on trouva les statues de Mercure, qui ornoient les carrefours d'Athènes, mutilées et renversées. On en accusa Alcibiade; et ce qui sembloit autoriser le soupçon, c'est que, dans des parties de débauche, il avoit contrefait les mystères de Cérès et de Proserpine, et les fonctions de leurs grands prêtres. On alloit lui faire son procès, lorsque les troupes demandèrent avec instance de partir, et de partir avec Alcibiade. Arrivé en Sicile, il se rendit maître de Catane par surprise. Ses ennemis profitèrent de son absence pour faire continuer les poursuites intentées contre lui. Le peuple lui envoya ordre de venir se justifier; il crut devoir échapper, par la fuite, au sort que la vengeance et le fanatisme lui préparoient. Il fut condamné à mort par contumace; et comme on lui porta cette nouvelle, il dit : « Je ferai bien voir que je suis encore en vie ». Il s'étoit déjà réfugié chez les Spartiates, qui l'avoient reçu à bras ouverts. A Sparte, il changea entièrement sa façon de vivre, et adopta celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des alimens grossiers. Socrate, son maître, n'auroit plus eu raison de lui dire, « que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone, il seroit un enfant à leur égard. » Alcibiade servit les Lacédémoniens avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'île de Chio et plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux spartiates, jaloux de cet étranger, inspirèrent tant de méfiance aux magistrats, que ceux-ci ordonnèrent de le faire mourir. Alcibiade, averti de cet ordre, se réfugia auprès de Tissapherne, satrape du roi de Perse, et négocia en même temps son retour à Athènes 408 ans avant J. C. Le peuple athénien, si connu par son inconstance, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, et ordonna aux prêtres et aux prêtresses de combler de bénédictions celui contre lequel ils avoient fait prononcer des anathèmes. Alcibiade méritoit un tel accueil. Avant de rentrer dans sa patrie, il avoit obligé les Lacédémoniens à demander la paix, et s'étoit emparé de plusieurs villes sur les frontières d'Asie. Quelque temps après, les Athéniens le nommèrent généralissime de leurs troupes. Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, Alcibiade, à qui on attribua ce mauvais succès, fut déposé. Pharnabaze, satrape per-

san, lui offrit un asile, qu'il accepta; mais Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâcheté de se prêter à ce dessein. Ses meurtriers, n'osant l'attaquer, avoient mis le feu à l'endroit où il étoit. Le héros se fraya un chemin au milieu de ses assassins, et ne périt que par la quantité des traits qu'ils lui lançoient en fuyant (l'an 404 avant J. C.). Voici le portrait qu'en a tracé Barthélemy d'après Cornelius Népos. « Il ne falloit pas chercher, dit-il, dans le cœur d'Alcibiade l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoient ni le surprendre, ni le décourager. Il sembloit persuadé que lorsque les ames d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisoit, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers. Dans les négociations, il employoit tantôt les lumières de son esprit, qui étoit aussi vif que profond; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer, ou le désir de plaire plioit sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour le exercices les plus violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice. Mais le vice l'entraînoit sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois, la corruption des mœurs n'étoient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois. On pourroit dire encore que ses défauts n'étoient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion ou de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts. Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition; car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance, après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple, qui ne pouvoit se passer de lui. » Les inclinations de son enfance avoient annoncé ce qu'il seroit. Un jour qu'il luttoit contre un de ses compagnons, il se sentit si vivement pressé qu'il le mordit au bras, comme s'il eût voulu le dévorer. L'offensé s'écrie: « Ah traître! tu mords comme une femme! — Dis plutôt comme un lion », répond Alcibiade..... Dans une autre occasion, il jouoit aux osselets dans la rue: un chariot vient à passer. Il prie le conducteur d'arrêter un moment; mais ce charretier sans complaisance presse plus vivement ses chevaux: tous les compagnons d'Alcibiade se dispersent; et au lieu de les imiter, il se couche devant la roue en disant: « Passe à présent si tu veux. » Quoiqu'il fût naturelle-

ment impérieux, l'avidité de tout savoir le rendit docile à la voix de ses maîtres. Ce fut, comme nous l'avons dit, à l'école de Socrate qu'il développa le germe de ses talens. Alcibiade, beau et voluptueux, donna lieu à la malignité de croire que cette union étoit fondée sur une passion infâme; mais rien n'est moins vraisemblable. On est fâché que Boileau ait accrédité ce soupçon, en traitant le philosophe de *très-équivoque ami du jeune Alcibiade.*

† ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur, natif de la ville d'Elée en Grèce, vivoit vers l'an 424 avant J. C. On lui attribue *Liber contradicendi magistros*, dans l'ouvrage intitulé *Oratorum collectio, et Rhetorum*, græcè, à Venise, 1513, en 3 vol. in-fol. Cet orateur, disciple de Gorgias, ne s'étoit pas borné à imiter servilement son maître; il avoit eu l'ambition de s'élever au-dessus de lui par une façon de parler encore plus guindée et plus embarrassée d'ornemens; ce qui fait douter que la harangue attribuée à Alcidamas soit véritablement de lui, par la raison qu'on n'y trouve rien de ce qui caractérisoit l'élocution du disciple de Gorgias. Cicéron en parlant d'Alcidamas (*San. disp. l.* 48.) l'appelle *Rhetor antiquus, imprimis nobilis*, et il lui attribue un *Eloge de la mort*, où il reconnoit cependant que la rhétorique brilloit davantage que la philosophie. Alcidamas fut maître d'Eschine. Voyez *Ruhuken. Hist. crit. orat. gr.* devant le *Ruh. sup.*, p. 63.

I. ALCIME, grand-prêtre des juifs, usurpa cette souveraine dignité, soutenu des forces du roi Antiochus Eupator. Alcime ayant entrepris d'abattre le mur du parvis intérieur du temple bâti par les prophètes, Dieu l'en punit en le frappant de paralysie, dont il mourut, après trois ou quatre ans de pontificat.

II. ALCIME (Latinus Alcimus Alethius), historien, orateur et poëte, né à Agen dans le 4ᵉ siècle, avoit écrit l'*Histoire de Julien l'Apostat*, et celle de *Salluste*, consul et préfet des Gaules sous le règne de cet empereur; nous ne les avons plus; il ne nous reste de lui qu'une *Epigramme sur Homère et Virgile* dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire, Londres, 1714, 2 vol. in-fol.

III. ALCIME, historien de Sicile, a écrit les *Vies des plus célèbres sculpteurs*, et une *Histoire de Sicile*. On ne connoit point le temps où il a vécu.

ALCINOÉ (Mythol.), femme d'Amphiloque, ayant retenu le salaire d'une pauvre ouvrière, en fut punie sévèrement par Diane. Cette déesse lui inspira un amour si violent pour Xanthus de Samos, qu'elle quitta son mari et ses enfans pour le suivre. Malgré les attentions de son amant, elle devint si jalouse, que le croyant infidèle, elle se précipita dans la mer.

I. ALCINOÜS (Mythol.), roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, avoit des jardins magnifiques qu'Homère a célébrés. « Jamais les arbres de ces jardins ne sont sans fruits, dit le poëte; un doux zéphir entretient leur vigueur et leur sève; et, pendant que les premiers fruits mûrissent, il en naît toujours de nouveaux. La poire prête à cueillir en fait voir une qui commence à naître. La grenade et l'orange déjà mûres en montrent de nouvelles qui vont mûrir. L'olive est poussée par une autre olive, et la figue ridée fait place à une autre qui la suit. La vigne y porte des raisins en toute saison; pendant que les uns sèchent au soleil dans un lieu

découvert, on coupe les autres, et on foule dans le pressoir ceux que le soleil a déjà préparés. » Homère qui fait passer Ulysse, son héros, par tous les genres de dangers, pour relever davantage sa vertu, le fait venir à la cour du roi Alcinoüs, et l'y fait jouir quelque temps de ce lieu de délices.

† II. ALCINOÜS, philosophe platonicien, est auteur d'un *Abrégé de la philosophie* de son maître, traduit en latin par Marsile Ficin, et sur lequel Jacques Charpentier fit un bon commentaire, Paris, 1573, in-4°. Combe-Dounous en a publié une traduction française in-8°, à Paris, an VIII, 1801.

ACION *et* ALCIONE. *Voyez* ALCYON et ALCYONE.

† ALCIONIUS *ou* ALCYONIUS (Pierre), Italien, correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuce à Venise, sa patrie, et professeur de grec à Florence, est un de ceux qui illustrèrent le 16e siècle. Clément VII, qui l'avoit protégé n'étant encore que cardinal de Médicis, l'appela auprès de lui dès qu'il fut pape; mais il perdit la protection de ce pontife en embrassant le parti des Colonnes, ses ennemis. Toute sa ressource fut d'enseigner; mais il en retira plus d'honneur que de profit. Il mourut en 1527, à l'âge de 40 ans. On a de lui un traité *de Exilio*, Venise, 1522, in-4°, réimprimé par les soins de Mencken, sous le titre d'*Analecta de calamitate litteratorum*, Leipzick, 1707, in-12. Cet ouvrage le fit soupçonner d'avoir pillé tout ce qu'il y avoit de bon dans le traité *de Gloriâ*, de Cicéron, dont on a prétendu que le seul original qui existât avoit été trouvé par lui dans un couvent de religieuses, et qu'il l'avoit brûlé pour cacher son plagiat. Cette accusation est injuste. Le livre de l'*Exil* est un dialogue fait à l'imitation de ceux de Cicéron, mais n'est pas du style de Cicéron, quoique celui d'Alcionius soit pur et agréable. Il y a quelque chose de trop recherché pour un dialogue familier, et on n'y trouve pas ce beau naturel, cette éloquence douce des ouvrages philosophiques de l'orateur romain. Ce n'est proprement qu'un éloge emphatique de l'exil, ou du moins une déclamation pour prouver que l'exil n'est pas un mal. On a encore de lui, *Aristotelis opera varia*, *latinè*, Venise, 1521, in-fol. Cette traduction de quatre ouvrages d'Aristote est rare de cette édition, parce que l'auteur, piqué des critiques qu'on en fit, acheta tous les exemplaires qu'il put trouver, et les jeta au feu. Cependant sa version est écrite avec assez d'élégance, mais on y desire la fidélité.

I. ALCIPE (Mythol.), fille de Mars, qu'Halyrothius enleva. Mars, pour venger sa fille, tua le ravisseur; et ce fut pour ce meurtre qu'il fut cité devant un conseil composé de douze dieux. Le lieu où ce jugement se rendit se nomma depuis *Aréopage* ou *Champ de Mars*.

† II. ALCIPE, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accusèrent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Démocrita, qui avoit dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avoit, de peur qu'elles ne donnassent la vie à des enfans qui pussent un jour venger l'outrage fait à leur aïeul. Démocrita, outrée de désespoir, épia le temps où les femmes les plus considérables de la ville étoient dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors ramassant plusieurs monceaux de bois qu'on avoit préparés pour les sacrifices, elle y mit le feu, voulant brûler à la fois, et le temple, et tous

ceux qui s'y trouvoient. Lorsqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie et en punir les auteurs, elle se tua avec ses deux filles. Les Lacédémoniens, pour s'en venger, firent jeter le corps de Démocrita et de ses filles hors de leurs frontières.

† I. ALCIPHRON, célèbre philosophe de Magnésie, du temps d'Alexandre-le-Grand.

*II. ALCIPHRON, auteur de lettres grecques, vivoit avant Lucien, auquel il paroît avoir servi de modèle. Alde Manuce, en 1499, publia dans son recueil, intitulé *Epistolæ diversorum philosophorum*, 44 lettres de cet auteur. Bergler, instruit qu'il en existoit en manuscrit un plus grand nombre dans la bibliothèque du Vatican, qui n'avoient pas été connues par Alde Manuce, les recueillit. Aux 44 que ce dernier avoit publiées il en joignit 72, et en donna une édition in-8° en 1715. Ces lettres ont eu deux versions latines et une française. Cette dernière fut imprimée en 3 vol. in-12, en 1785, sous le titre de *Lettres grecques par le rhéteur Alciphron, ou Anecdotes sur les mœurs et usages de la Grèce; avec des notes historiques et critiques.* On trouve dans ces lettres sur la vie privée des habitans de la Grèce, et notamment sur les parasites et les courtisanes qui abondoient dans ce pays, des traits originaux, des tableaux agréables, tracés avec élégance et précision. La 9e lettre offre l'origine de la belle figure antique connue sous le nom de *Vénus Callipige.* Les amateurs des ouvrages qui peignent les mœurs de chaque peuple liront avec intérêt et avec fruit les lettres d'Alciphron.

† ALCISTHÈNE, Grecque célèbre, le disputa par ses talens aux peintres les plus fameux. Elle mourut à la fleur de son âge. On n'a connu d'elle qu'un tableau représentant un danseur.

ALCITHOÉ (Mythol.), femme de Thèbes, s'étant moquée des fêtes de Bacchus, et ayant travaillé et fait travailler ses sœurs et ses servantes à la laine, pendant qu'on célébroit les orgies, fut métamorphosée en chauve-souris, et ses toiles en feuilles de vigne ou de lierre.

† ALCMAN, un des plus anciens poëtes grecs, et le premier qui ait fait des vers galans, mourut de la maladie pédiculaire. Athénée nous a conservé quelques fragmens de ses *Poésies.* Il vivoit vers l'an 672 avant J. C.

ALCMÈNE (Mythol.), fille d'Électrion, roi de Mycène, et de Lysidice, étoit femme d'Amphitryon, roi de Thèbes. Elle n'avoit épousé ce prince qu'à condition qu'il vengeroit la mort de son frère qui avoit été tué par les Téléboens. C'est pendant qu'Amphitryon étoit occupé à cette expédition, que Jupiter, ayant pris la figure et la voix de ce prince, vint trouver Alcmène, et la trompa de façon qu'elle conçut de lui un second fils, quoiqu'elle fût déjà enceinte d'un premier. Ainsi elle mit au monde deux jumeaux, dont l'un appelé Iphiclus étoit fils d'Amphitryon, et l'autre appelé Hercule l'étoit de Jupiter. Plaute et Molière ont fait de cette aventure un sujet de comédie.

I. ALCMEON (Mythol.), fils d'Amphiaraüs et d'Eryphile, trempa ses mains dans le sang de sa mère pour obéir à son père, et fut depuis tourmenté par les furies. *Voyez* ACARNAS.

II. ALCMEON, philosophe et disciple de Pythagore, étoit de Crotone. Il est le premier qui ait disséqué des animaux, dans le dessein de connoître la structure des

parties qui les composent. C'est aussi le premier qui ait écrit sur la physique; mais le temps n'a pas épargné ses ouvrages.

I. ALCON, fameux tireur d'arc, de l'île de Crète. Son fils ayant été saisi par un horrible serpent qui l'étouffoit, il décocha une flèche avec tant d'adresse, qu'il tua le serpent sans blesser son fils.

II. ALCON, chirurgien, appelé par Pline *Medicus vulnerum*, avoit fait un si grand gain dans sa profession, qu'après avoir payé à l'empereur Claude une amende d'un million de nos livres, il gagna peu d'années après une pareille somme. Il étoit très-expert dans l'art *de traiter les hernies par l'incision*, et dans celui *de réduire les fractures*.

† ALCUIN (Flaccus Albinius), diacre de l'église d'Yorck, où il enseignoit les sciences ecclésiastiques, fut appelé en France par Charlemagne, qui le prit pour son maître. Le monarque écoutoit ses leçons en disciple qui veut s'instruire, et permettoit qu'Alcuin lui parlât avec liberté. Ce prince disoit quelquefois en soupirant: « Plût à Dieu que je trouvasse douze hommes aussi savans que Jérôme et Augustin? » — « Comment, lui répondoit Alcuin, le créateur du ciel et de la terre, Jésus-Christ, pour annoncer sa gloire, n'a eu que deux hommes de ce mérite, et vous, sire, vous osez en demander douze! » Quand il rendoit compte à Charlemagne de ses travaux pour l'éducation, il lui disoit: « Je ne donne pas à tous les trésors que je possède; je les partage. Je frotte les lèvres de celui-ci du miel des saintes Ecritures; j'enivre celui-là du vin vieux de l'histoire ancienne; je nourris un autre des fruits de la grammaire; je fais briller aux yeux du dernier les scintillations des étoiles. Chacun a son lot, dont il doit être très-satisfait..... » Alcuin fonda, sous les auspices de Charlemagne, plusieurs écoles à Aix-la-Chapelle, à Tours, etc., et fit renaître les lettres dans les vastes états de ce prince. Charlemagne lui donna plusieurs abbayes, et s'en servit dans plusieurs négociations. Il l'engagea à écrire contre l'hérésie de Félix et d'Elipand. Il mourut dans son abbaye de Saint-Martin de Tours le 19 mai 804. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, en 1617, par André du Chesne, in-fol. On en a une édition plus ample par M. Froben, prince-abbé de Saint-Emérande, Ratisbonne, 2 vol. in-fol., 1777. Le P. Chifflet a aussi publié un ouvrage intitulé *la Confession d'Alcuin*, 1656, in-4°, que D. Mabillon prouve être de ce savant. On trouve, dans ses œuvres, *de la théologie, de la philosophie, des histoires, des épîtres, des poésies*, et *une grammaire latine en forme de dialogues et de conférences*. Mais tous ses ouvrages sont écrits sans goût et même sans justesse. Son latin n'est ni pur ni élégant; ses vers ne sont que de la mauvaise prose; tout enfin est marqué au coin de son siècle.

ALCYON (Mytholog.) ou ALCYONÉ, géant, frère de Porphyrion, secourut les dieux contre Jupiter. Minerve le chassa du globe de la lune, où il s'étoit posté. Dans la suite il tua vingt-quatre soldats d'Hercule, et voulut assommer ce héros; mais il fut tué lui-même à coups de flèches.

ALCYONE ou HALCYONE. *Voy.* CEYX.

* ALCYONIUS. *Voyez* ALCIONYUS.

ALDANA (Bernard), capitaine espagnol, étoit gouverneur de Lip-

pa, sur les frontières de Transylvanie. Les Turcs ayant assiégé Téneswar en 1552, Aldana crut qu'après ce siége ils viendroient l'attaquer, et envoya quelques-uns de ses gens pour apprendre des nouvelles de l'ennemi. Ils lui en venoient rendre compte, lorsque, par hasard, ils furent suivis de quelques troupeaux, qui formoient en marchant de gros nuages de poussière. Les sentinelles, ayant aperçu ces tourbillons, en avertirent Aldana, qui, se laissant aller à une terreur panique, fit brûler l'arsenal, le château et la ville de Lippa. Les Turcs, informés de ce qui s'étoit passé dans cette place, sur laquelle ils n'avoient formé aucun dessein, y accoururent, éteignirent le feu et la rétablirent. Aldana fut pris et condamné à mort; mais Marie, reine de Bohême, femme de Maximilien, qui fut depuis empereur, obtint de Ferdinand, son beau-père, qu'en considération de la nation espagnole on changeroit la peine du coupable en une prison perpétuelle. Aldana en sortit par la faveur de la même princesse. Il eut depuis de l'emploi dans la guerre d'Afrique, à l'expédition de Tripoli, et y fit oublier sa lâcheté passée.

* ALDE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Paris le 1er février 1674. Ses œuvres principales sont, Une *Description de la Chine et de la Tartarie chinoise*, 4 vol. in-fol., et les *Lettres édifiantes*. Il avoit été secrétaire du P. Le Tellier, et ensuite directeur de la congrégation des artisans. Il mourut, le 18 août 1743, à Paris, dans la maison professe des jésuites, où il étoit depuis 1708.

ALDE MANUCE. *Voy.* MANUCE.

ALDEBERT ou ADALBERT ou ADELBERT est le nom d'un imposteur, né en France, qui séduisoit le peuple par le récit de ses rêveries dans le 8e siècle. Il affecta une dévotion particulière, pour être élevé à l'ordre de la prêtrise, et devint évêque à force d'argent. Il employoit sur-tout le secours des visions pour insinuer ses erreurs. Il disoit avoir une lettre écrite par J. C., et tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avoit été apportée par l'archange saint Michel. Il se vantoit encore d'avoir des reliques d'une vertu admirable, qu'il distribuoit au peuple abusé, avec des rognures de ses cheveux et de ses ongles. Il remettoit les péchés sans confession, se moquoit des églises et des pélerinages, faisoit bâtir des oratoires à la campagne, et dressoit des croix au bord des fontaines et dans les bois; il vouloit qu'on y priât Dieu, et s'y faisoit invoquer lui-même. Il fut déposé, et sa doctrine condamnée dans le concile de Soissons, assemblé par Pepin, duc des Francs, en 744, et depuis dans un autre, convoqué par le pape l'an 746 ou 748.

† ALDEGRAFF ou ALDEGREVER (Albert), peintre et graveur, élève d'Albert Durer, né en 1502, mort en 1555, fut célèbre dans le 16e siècle par un pinceau correct et un burin plein de légèreté. Son dessin cependant tient un peu de la manière gothique. On a distingué ses gravures de *Susanne*, des *Travaux d'Hercule* et des *Danseurs*. Aldegrever fut classé parmi les graveurs célèbres du 16e siècle appelés *petits-maîtres*, à cause de l'extrême finesse de leur burin et de la petitesse de leurs gravures. L'œuvre de celui-ci se compose d'environ 550 pièces. Il gravoit aussi très-bien en bois. On a de lui en ce genre *une résurrection*, datée de 1512, fort estimée. Cet artiste mourut pauvre en 1558 à Soesten en Westphalie, lieu de sa

naissance, dont il avoit pris le nom, car on l'appeloit aussi Albert de Westphalie.

† ALDERETE *ou* ALDRETE (Bernard), né à Malaga, entra de bonne heure chez les jésuites; il florissoit dans le commencement du 17e siècle. Il a donné, I. *Origen y Principio della lingua castellana, Roma*, 1606 et 1674; réimpress. *en Madrid*, 1682, *in-fol.* II. *Varias Anteguedades de Espagna, Africa, y otras provincias, en Amberez*, 1614, in-4°, livre savant et recherché.

ALDÉRISIUS (Albert), né dans le Pisan, fut un jurisconsulte estimé du 17e siècle. Il a laissé plusieurs traités sur les *Contrats* et les *Conventions*.

ALDEROTI (Taddée), né à Florence, vécut en 1260, et devint le plus grand médecin de son temps. Il fut le premier qui commença à professer la médecine avec éclat et avec méthode. L'amour de l'argent avilit un peu ses connoissances. Lorsqu'il eut acquis toute sa réputation, il fixa ses honoraires à cinquante écus d'or par jour, et il en demanda dix mille au pape Honorius IV pour l'avoir guéri d'une maladie dangereuse. Le Dante, dont il fut l'ami, le nomme *Fils d'Hippocrate*. Aldéroti mourut l'an 1295, âgé de 80 ans. Villani a écrit sa vie, et l'on trouve encore son éloge parmi ceux des hommes illustres de Toscane, tome Ier., édition de 1771.

† ALDESTAN *ou* ADELSTAN, fils et successeur d'Edouard I, roi d'Angleterre, monta sur le trône en 924. Ses courtisans l'indisposèrent contre Edwin son frère, qu'ils accusèrent faussement d'avoir tramé une conspiration contre lui. Aldestan, trop crédule, le fit exposer sur un petit navire sans voile et sans cordages, à la merci des flots. Le jeune prince, se voyant perdu, se jeta dans la mer. Aldestan désabusé, en proie aux plus cruels remords, s'imposa lui-même, selon l'usage de ce temps-là, une pénitence de sept ans, après avoir fait tuer le principal accusateur de son malheureux frère. Sa valeur parut en diverses occasions. Il recouvra le Northumberland, vainquit Constantin, roi d'Écosse, et chassa les Danois de son royaume. Il réforma en même temps la jurisprudence, et adoucit les lois qui lui paroissoient trop sévères. Il mourut en 941, regretté des savans dont il avoit été le protecteur.

ALDINI (Tobie), de Césène, médecin du cardinal Odoard Farnèse, est auteur de *Descriptio plantarum horti Farnesiani*, Romæ, 1525, in-fol.

† I. ALDOBRANDIN (Florentin), vivoit dans le 13e siècle, et mourut dans sa patrie le 30 septembre 1327, après avoir étudié la médecine à Bologne. Il y professa cette science; mais ayant éprouvé les effets de la jalousie de ses collègues, il alla donner ses leçons à Sienne. On lui doit des *Notes* sur Avicenne et Galien, sur le *Traité de Fœto d'Hippocrate*. Il commenta avec agrément une Chanson anacréontique de Gui Calvalanti.

† II. ALDOBRANDIN (Silvestre), né à Florence, professa quelque temps le droit à Pise. De retour dans sa patrie, il s'y mêla des querelles politiques; et ayant pris parti contre les Médicis, il fut exilé et privé de tous ses biens. Paul III le reçut à Rome, et le nomma avocat du fisc et de la chambre apostolique. Silvestre mourut en 1558, à l'âge de 58 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence, dont Mazzuchelli a donné la nomenclature.

* III. ALDOBRANDIN (Hippo-

lyte), pape sous le nom de Clément VIII. *Voyez* ce nom.

IV. ALDOBRANDIN (Jean), fils de Silvestre Aldobrandin, d'abord auditeur de Rote, puis évêque d'Imola, et enfin cardinal sous Pie V, en 1570, mérita par ses lumières ces diverses promotions. Il fut député auprès de plusieurs souverains pour les engager à former une ligue contre les Turcs. Il mourut à Rome en 1573, et fut enterré dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve, où l'on voit sa statue en marbre.

V. ALDOBRANDIN (Thomas), né à Rome, y devint secrétaire des brefs après la mort du Pogge, en 1568. Il fut frère du pape Clément VIII, et mourut à la fleur de l'âge, en laissant une *traduction des Vies des philosophes*, par Diogène Laërce, publiée à Rome en 1594 par les soins du cardinal Pierre Aldobrandin son neveu; et un *Commentaire sur le traité de l'ouïe d'Aristote*. Ces ouvrages ont été loués par Veltori, Buonamici et Casaubon.

VI. ALDOBRANDIN (Joseph), musicien de Bologne, apprit les principes de son art de Jacques Parti, et devint en 1695 membre de l'académie des philarmoniques, qu'il présida long-temps. Le duc de Mantoue le nomma maître de musique de sa chapelle. Il a publié en 1701, 1703 et 1706 *diverses œuvres de musique*, qui ont été recueillies et gravées à Amsterdam. Fantuzzi parle de ce musicien dans sa notice des écrivains de Bologne, publiée dans cette ville en 1781.

* VII. ALDOBRANDIN (Cintio-Passero), fils d'un simple bourgeois de Senigaille, petite ville du duché d'Urbin, et d'une sœur de Clément VIII, prit le nom de son oncle, et fut fait cardinal en 1593, sous le titre de Saint-Georges, et chargé de la protection des affaires d'Allemagne. Voyez *Vie d'Ossat*, tom. I, pag. 367 et suiv. Il y est dit qu'il jalousoit son frère Pierre ALDOBRANDIN, plus jeune que lui de 20 ans, et que son oncle sembloit lui préférer. C'étoit celui qui fut cardinal et légat en France, et qui termina les différents qui existoient entre Henri VI et le duc de Savoie en 1601. Il avoit encore un autre frère, Jean-François ALDOBRANDIN, qui n'embrassa point l'état ecclésiastique, comme les autres neveux du pape, mais l'état militaire.

* ALDOBRANDINUS, traducteur latin de Laërce. Ménage le cite par erreur sous le nom d'Aldobrandus, et cette erreur est relevée par La Monnoie, dans une de ses notes sur l'*Anhbuillet*, p. m. 72.

* ALDOVRANDINI (Pompée-Augustin), peintre, né à Bologne en 1677, suivit le même genre que son père nommé Mauro, célèbre peintre d'architecture et de théâtre.

† ALDRIC (saint), issu d'une famille noble qui tiroit son origine de la Saxe et de la Bavière. Après avoir été reçu à la cour de Charlemagne, il embrassa l'état ecclésiastique, et il fut, en 832, nommé et sacré évêque du Mans. Il mourut en 856. Il avoit composé un *Recueil de canons*, tiré des conciles et des décrétales des papes. Cette compilation si utile s'est perdue. Il reste de lui trois *Testamens* et un *Règlement pour le service divin*, dans les Analectes de Mabillon et dans les Miscellanéa de Baluze. Dans ce règlement, il vouloit que son église du Mans fût, dans les grandes solennités, illuminée au moins par 190 lampes et par 10 cierges. Ce n'est point comme quelques-uns l'avancent du temps de saint Aldric que l'usage des orgues fut inventé, et il

est faux qu'il en ait établi le premier dans son église. Cet instrument, décrit par Cassiodore, est d'une origine plus ancienne. Constantin Copronyme en donna un à Pepin en 757; c'est le premier connu en France. Saint Aldric étoit aussi savant que pieux.

* ALDRICH (Henri), ecclésiastique, né à Westminster en 1647. Il fut du nombre de ceux qui publièrent l'*Histoire de la révolution du lord Clarendon*. Savant dans les langues anciennes et modernes, il étoit encore bon musicien et habile architecte. La place de Peckwater à Oxford, la chapelle du collége de la Trinité, et l'église de Tous-les-Saints ont été bâties sur ses plans. Il a composé, pour le service de l'église, beaucoup de musique et de motets. Deux ouvrages utiles nous restent de lui : *Artis logicæ compendium*, et *Elémens d'architecture* en latin.

ALDRIGHETTI, médecin de Padoue, naquit en 1573, et mourut de la peste en 1631. Il réunit aux connoissances de son art celles des mathématiques et des belles-lettres. Nommé professeur dans sa patrie, il y publia divers ouvrages, et entre autres un traité *de Morbo gallico*.

† ALDRINGER, né à Luxembourg, de parens obscurs, parvint par son courage et son habileté dans l'art de la guerre à la dignité de comte de l'empire et de général de l'empereur Ferdinand II. En 1630, il prit Mantoue; deux ans après, il fut blessé en défendant le passage du Lech; et dans une autre occasion, il périt sur le champ de bataille en Bavière.

† ALDROVANDUS (Ulysse), professeur de médecine et de philosophie à Bologne, naquit dans cette ville de la famille noble de ce nom, vers l'an 1525. Il s'occupa toute sa vie de recherches sur l'histoire naturelle, dont il embrassa toutes les parties avec un zèle infatigable. De longs voyages entrepris pour cet objet, des appointemens considérables payés par lui pendant longtemps aux plus célèbres artistes pour avoir des figures exactes de substances des trois règnes, altérèrent tellement sa fortune que, quoique aidé dans ces dépenses par plusieurs souverains zélés pour le progrès des sciences, par le sénat de Bologne, par le cardinal de Montalte son neveu, il se trouva sur la fin de ses jours réduit à une espèce d'indigence. Mais il ne faut pas croire, comme l'ont dit plusieurs écrivains, que cet homme illustre soit mort à l'hôpital. Il est sans vraisemblance que les souverains qui avoient contribué à son entreprise, que le sénat de sa patrie, auquel il laissa par testament une immense collection d'histoire naturelle, l'eussent souffert. Aldrovandus mourut aveugle à Bologne en 1605, âgé d'environ 80 ans, et fut inhumé avec pompe. Le recueil de ses ouvrages d'*Histoire naturelle* est en 14 volumes in-folio, dont trois *sur les oiseaux*, un *sur les insectes*, un *sur les animaux qui n'ont point de sang*, un *sur les poissons*, trois *sur les quadrupèdes*, un *sur les serpens*, un *sur les monstres*, un *sur les métaux*, et un *sur les arbres*. Ces volumes sont enrichis d'un grand nombre de gravures en bois. Il n'y a que les six premiers dont il soit vraiment auteur; les autres ont été faits sur son plan, et avec les matériaux qu'il avoit fait assembler par divers savans pensionnés du sénat de Bologne. Depuis la révolution française, le recueil des peintures qu'il s'étoit fait faire est au Muséum du cabinet d'histoire naturelle de Paris. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangères à son objet, peu

de choix et de méthode ; malgré tous ces défauts l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La description de son cabinet de métaux, réunie à celle du cabinet de Cospéan, a été donnée en italien à Bologne, 1677, in-fol. Elle avoit déjà paru seule en 1648, ibid., in-fol. David Keller en publia un abrégé à Leipsick, 1701, in-12. Il existe encore d'Aldrovandus un livre peu commun qu'il a composé dans sa jeunesse, intitulé *delle antichità di Roma*, Venise, 1556 et 1562, in-8. On le connoit aussi sous le nom de *le Statue antichè di Roma raccolte et descritte*.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro dans la Romagne, fut fameuse en Italie par son courage et son éloquence. Originaire de Rome, et de la famille des Frangipani, elle fut mariée au jeune comte de Bertinoro, et devint bientôt veuve. Sa cour fut renommée alors par le mérite des dames et des chevaliers qu'elle y rassembla. Touchée des malheurs des habitans d'Ancône, assiégés depuis sept mois par les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric I, elle vola à leur secours, et fit lever le siége de cette ville. Les Allemands soutenoient les droits de la souveraineté qu'y prétendoit l'empereur ; les Vénitiens, fatigués des excursions maritimes des Anconois, qui venoient à chaque instant enlever leurs vaisseaux et faire des descentes sur leur territoire, s'étoient réunis pour les réduire. Le siége avoit commencé le 1 avril 1172 ; il dura jusqu'au 15 octobre, jour où la comtesse de Bertinoro remporta une victoire complète sur Christian, archevêque de Mayence, qui commandoit l'armée impériale. Le Florentin Buon-Compagnono a écrit l'histoire de ce siége mémorable, et elle est insérée dans le tome VI des historiens d'Italie.

I. ALÉANDRE (Jérôme), né en 1480 à la Mothe, petite ville sur les confins du Frioul et de l'Istrie, enseignoit les humanités dans un âge où on les étudie encore, à 15 ans. Les souverains connurent ses talens, et les récompensèrent. Louis XII l'appela en France, et le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya en qualité de nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diète de Worms, en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes et nonce en France. François Ier le mena avec lui, en 1525, à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un et l'autre. Quoiqu'Aléandre eût été trouvé auprès du roi en habit d'évêque, sans armes, sans emploi militaire, les Espagnols le maltraitèrent ; et il ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon considérable. Il éprouva encore les disgraces de la fortune à l'époque de la prise de Rome par les Impériaux. A peine put-il se sauver dans le château Saint-Ange. Il vit, des remparts de cette forteresse, sa maison en cendres, ses meubles et ses livres abandonnés au pillage. Dans le cours des années suivantes, il défendit l'Eglise attaquée par les luthériens d'Allemagne. Paul III, auquel ses services le rendirent extrêmement cher, l'honora de la pourpre en 1538. Il n'en jouit que quatre ans, étant mort à Rome, le 1 février 1542, à 62 ans. Le cardinal Sadolet, son ami, le peint comme un homme qui avoit une grande connoissance des langues, une science profonde des choses ecclésiastiques, et une expérience consommée dans l'art de traiter avec les étrangers. Ajoutons que son affection constante pour la France fait l'éloge de la bonté de son cœur. Nous avons de lui, I. *Lexicon græco-latinum*, Parisiis, 1512, in-fol. II. *Grammatica græca*, Argentorati, 1517, in-8°.

† II. ALEANDRE (Jérôme), pe-

tit-neveu du précédent, antiquaire, poëte, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces arts différens avec un succès égal. Il mourut à Rome, en 1629, d'un excès de bonne chère, que sa santé naturellement délicate ne put soutenir. Le cardinal Barberin, auquel il étoit attaché, lui fit faire une pompe funèbre magnifique. On a de lui quelques ouvrages, entre autres un *Commentaire sur les institutes de Caïus*, Venise, 1600, in-4°, et quelques *Explications d'antiques*, Paris, 1617, in-4°.

ALEAUME (Louis), mort en 1594, à 70 ans, exerça avec honneur, pendant plus de 20 ans, la charge de lieutenant-général au présidial d'Orléans. Ses *Poésies latines et françaises* furent recueillies par son fils, et forment un vol. in-8°. Sainte-Marthe fait mention de ce poëte.

ALECTON (Mythol.), l'une des trois furies. *Voyez* EUMÉNIDES.

ALECTRION (Mythol.), jeune homme aimé du dieu Mars, et son confident. Lucien raconte qu'il lui avoit confié le secret de ses intrigues avec Vénus, et l'avoit chargé de veiller à la porte du palais de cette déesse pour ne point être surpris par le soleil. Alectrion s'endormit, et les amans furent aperçus par le dieu du jour, qui en avertit Vulcain. Celui-ci les enveloppa d'un filet, et les donna en spectacle à tous les dieux. Mars, irrité contre Alectrion, le changea en coq. C'est pour cela, disent les poëtes, que cet oiseau, se souvenant de son ancienne négligence, ne manque plus d'annoncer chaque jour par son chant le lever du soleil.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite de Bruxelles, né en 1592, devint secrétaire de son général à Rome, où il mourut en 1652. Il a augmenté et continué la *Bibliothèque des écrivains de la société*, que Ribadeneira avoit fait imprimer en 1608, in-8°, en un petit volume, et dont le père Alegambe fit un gros in-fol. imprimé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, et réimprimé à Rome en 1675. Ce livre est, comme tous ceux de ce genre, où l'on excuse les défauts et où l'on outre les bonnes qualités. Le savant père Oudin a laissé une Bibliothèque des auteurs jésuites beaucoup plus ample et plus exacte que celle d'Alegambe. On doit encore à ce dernier un *Traité sur la vanité des honneurs et des plaisirs du monde*, et un écrit historique sous ce titre : *Mortes et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis occisi sunt*, Romæ, 1657, in-fol.

† I. ALÈGRE (Yves d'), chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, de l'illustre et ancienne maison d'Alègre en Auvergne, connue dès le 13[e] siècle, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. Il eut celui de Bologne en 1512, et fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au gain de laquelle il contribua beaucoup. Cette famille, dont le nom est Tourzel, ne descend point des anciens seigneurs d'Alègre comme elle l'a prétendu. Plusieurs seigneurs d'Alègre se sont rendus fameux pendant le 16[e] siècle par des duels, des assassinats dont ils ont été auteurs ou victimes. En 1571, Antoine d'Alègre, en sortant du jeu de paume du Louvre, fut assassiné par son cousin Guillaume Duprat, baron de Viteaux, qui le frappa par derrière. En 1577, Yves, baron d'Alègre, frère du précédent, fut assassiné dans son château d'Alègre à l'occasion d'une femme qu'il aimoit,

dit l'Etoile. En 1583, Yves d'Alègre, sieur de Millaud, fils d'Antoine, se battit en duel, nu en chemise, contre son cousin sieur de Viteaux, assassin de son père, et le tua. En 1587, Isabelle d'Alègre, sœur d'Yves, baron d'Alègre, envoya à son frère une boîte qui, disoit-elle dans sa lettre, étoit d'*un rare artifice*. En l'ouvrant, 36 canons de pistolets, chargés chacun de deux balles, par l'effet d'un ressort détendu, firent à la fois explosion. Yves d'Alègre ne fut que légèrement atteint. En 1592, ce même Yves d'Alègre, étant à Issoire, couché avec Françoise d'Estrées, mère de la belle Gabrielle, fut assassiné avec elle, et jeté par les fenêtres de sa maison. Quelques habitans de cette ville, qui avoient à se plaindre de ses vexations, furent les auteurs de cet assassinat. La même année 1592, Christophe d'Alègre, sous prétexte d'aller rendre une visite au sieur de Montmorency-Hallot, lieutenant pour le roi en Normandie, et qui, grièvement blessé au siége de Rouen, s'étoit retiré à Vernon, se présenta chez ce malade. Montmorency fait un effort pour aller au-devant du sieur d'Alègre. Celui-ci, feignant de l'embrasser, le perce de plusieurs coups de poignard. Pour se soustraire à la punition d'un tel assassinat, il eut recours au privilége de la fierte de saint Romain, de Rouen. Les chanoines de la cathédrale avoient depuis long-temps érigé ce saint en protecteur des crimes.

II. ALEGRE (Yves, marquis d'), de la même maison, se distingua en divers siéges et combats, eut plusieurs charges importantes, et fut fait maréchal de France le 2 février 1724. Il mourut à Paris le 7 mars 1733, à 80 ans.

ALEGRIN (Jean), d'Abbeville, célèbre cardinal, et patriarche de Constantinople sous Grégoire IX, fut ensuite légat *à latere* en Espagne et en Portugal, et mourut l'an 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALEIN (Jacques de Renaud d'). *Voyez* CHASSENEUX.

ALEMAGNA (J. Baptiste), médecin de Calabre dans le 16e siècle, a publié en latin un *Traité des fièvres* en 1530.

† I. ALEMAN (Louis), connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugey, qui appartenoit à son père. Il fut nommé archevêque d'Arles, et ensuite cardinal et vice-camerlingue de l'Eglise. Il fut président du concile de Bâle à la place du cardinal Julien Césarini, et couronna, en cette qualité, Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugène IV, compétiteur de Félix, dégrada le cardinal d'Arles de la pourpre; mais Nicolas V, son successeur, le rétablit. Il mourut à Salon, ville de son diocèse, en 1450. Ce cardinal avoit les vertus d'un évêque et les talens d'un négociateur.

† II. ALEMAN (Mateo), né dans les environs de Séville en Espagne, sous le règne de Philippe II, exerça pendant plus de 20 ans une charge à la cour. Après l'avoir quittée, il s'amusa dans sa retraite à peindre les jeux de la fortune dans l'histoire de *Guzman d'Alfarache*. Ce roman, sous le titre de *Vida y Hechos del picaro Gusman de Alfarache*, en Ambères, 1681, in-8°, traduit en français par Gabriel Bremond, Paris 1696 et 1709, 3 vol. in-12, et ensuite par Le Sage, et revu par P. A. Alletz, Paris, 1777, 2 vol. in-12, obtint dès qu'il parut le plus grand succès. Il en a été fait plus de 30 éditions en Espagne, et il a été également traduit en italien, en allemand, Scarron en a tiré l'une de ses

meilleures nouvelles. On a reproché à Mateo Aleman quelques longueurs et des moralités superflues ; mais elles ont disparu sous la plume de Le Sage.

† III. ALEMAN (Louis-Augustin), avocat à Grenoble sa patrie, né en 1663, fit imprimer en 1690 *Remarques posthumes de Vaugelas*, augmentées d'une préface et de quelques observations souvent peu justes. On a de lui 2 vol. d'un *Journal historique de l'Europe*, sur le plan du Mercure et du Journal des savans. On lui doit aussi : *Nouvelles observations, ou Guerre civile des Français sur la langue*, publiées à Paris en 1688. Il y a des exemplaires sous la date de 1690, in-12, avec ce titre abrégé : *Nouvelles observations sur la langue.* Il n'y a que le titre de changé. L'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque française, fait un grand éloge de ce livre. Aleman a encore donné *Histoire monastique d'Irlande*, Paris, 1690, in-12, traduite en anglais, London, 1722, in-8°.

† ALEMBERT (Jean le Rond d'), de l'académie française, des académies des sciences de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de la société royale de Londres, etc. etc., étoit fils naturel de Destouches-Canon et de madame de Tencin. Il naquit à Paris le 16 novembre 1717. Quelques personnes assurent qu'il étoit fils naturel du chevalier de La Touche, lieutenant-général, et depuis ministre de France à la cour de Prusse. Ce fut d'abord un malheureux enfant sans parens, sans berceau. Il ne dut le bonheur de vivre qu'aux apparences d'une mort prochaine et à l'humanité d'un commissaire de quartier qui, au lieu de l'envoyer aux enfans-trouvés, lui donna pour nourrice la femme d'un vitrier, qui dès-lors conçut pour lui la tendresse la plus affectueuse. Cette femme se nommoit Rousseau. Elle fit inscrire l'enfant sur les registres de la paroisse sous le nom de Jean-le-Rond, parce qu'il avoit été exposé sur les marches de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et il prit ensuite le surnom de d'Alembert, qu'il a su rendre célèbre. Dès son enfance il montra un génie précoce. Il n'avoit que dix ans quand son maître de pension déclara qu'il n'avoit plus rien à lui apprendre, et qu'il falloit le mettre au collége, où il pouvoit entrer en seconde. Il acheva ses études au collége Mazarin avec la plus grande distinction. Ce fut en philosophie que son penchant pour les mathématiques se déclara. Pour lui assurer un peu de fortune, on lui fit essayer du droit et de la médecine ; mais il revint bientôt à son goût dominant. Très-jeune encore, il remporta le prix proposé par l'académie de Berlin, dont le sujet étoit *de la cause générale des vents.* Cette compagnie, pleinement satisfaite de l'ouvrage, ne se contenta pas de couronner l'auteur, elle l'élut académicien par acclamation. Dans ce même temps l'Alexandre du Nord, après avoir gagné trois batailles contre les Autrichiens, venoit de terminer ses campagnes par une paix glorieuse. D'Alembert profita de cette heureuse circonstance pour dédier son ouvrage au roi de Prusse par ces trois vers latins :

Hæc ego de ventis, dùm ventorum ocyor alis
Palantes agit Austriacos Fredericus, et orbi
Insignis lauro, ramum prætendit olivæ.

Flatté de cette dédicace, Frédéric le remercia par une lettre obligeante, lui donna dans la suite une pension de 1200 livres, et lui offrit la place de président de l'académie de Berlin, précédemment occupée par Maupertuis : mais le philosophe français la refusa par attachement pour ses amis et pour son pays, et sur-tout par la considération qu'un homme

de lettres, honoré dans sa patrie, gagne rarement à se déplacer. D'Alembert étoit en effet regardé en France comme l'un des premiers écrivains de la nation. Il dut principalement cette réputation à son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Il avoit entrepris, en 1750, cet ouvrage, dont on a dit tant de bien et tant de mal, avec Diderot son ami, et un grand nombre d'autres savans. Ce fut lui qui se chargea du vestibule de ce vaste édifice; et, au lieu d'un tas de lieux communs, dont les auteurs médiocres ornent leurs préfaces, il fit un discours éloquent, où il réunit la force et l'élégance, le savoir et l'agrément, le don de bien penser et le talent de bien écrire. La généalogie que l'auteur y fait des connoissances humaines est supérieure à tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors en ce genre; et l'équité qui dirige ses jugemens sur les écrivains qui ont contribué à la perfection des sciences, est digne d'un philosophe impartial. On n'a pas moins applaudi aux articles de mathématiques dont il enrichit l'Encyclopédie, et à quelques articles d'histoire et de belles-lettres. Si tout l'ouvrage avoit été composé dans ce goût, ce dictionnaire n'auroit pas essuyé tant de critiques et de traverses. D'Alembert recueillit de nouveaux fruits de l'estime qu'il avoit inspirée. Dans un voyage qu'il fit à Wesel, où le roi de Prusse l'appela après la paix de 1763, ce prince lui sauta au cou et l'embrassa tendrement. La première question qu'il lui fit fut celle-ci: « Les mathématiques fournissent-elles quelque méthode pour calculer les probabilités en politique? » La réponse du géomètre fut, « qu'il ne connoissoit point de méthode pour cet objet; mais que s'il en existoit quelqu'une, elle venoit d'être rendue inutile par le héros qui lui faisoit cette question. » En effet il avoit résisté, contre toute vraisemblance, à l'Europe liguée pour le combattre. L'impératrice de Russie, non moins sensible au mérite du philosophe de Paris, lui avoit proposé à la fin de l'année précédente de se charger de l'éducation du grand-duc de Russie, son fils, et elle avoit attaché à cette place cent mille livres de rente et des avantages considérables. D'Alembert, quoique vivement touché de l'honneur qu'on lui faisoit, refusa cet emploi si important et si délicat. L'impératrice insista et le pressa de nouveau, par une lettre écrite de sa main; mais cette seconde tentative fut encore inutile, et d'Alembert demeura dans sa patrie. C'est à l'occasion de ce refus qu'un jeune homme parodia ces quatre vers déjà connus, mais dont l'application parut heureuse:

Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit; mais la sagesse reste:
Voilà le seul trésor, et vous l'avez trouvé.

Lorsque le grand-duc de Russie vint à Paris, il lui reprocha obligeamment le refus qu'il avoit fait de l'élever; et comme le philosophe s'excusoit sur la dureté du climat et la foiblesse de sa santé: « En vérité, monsieur, lui dit le prince, c'est le seul mauvais calcul que vous ayez fait en votre vie. » Les marques de considération dont nous venons de parler; une correspondance suivie avec Voltaire et le roi de Prusse, qui l'honora jusqu'à la fin de ses jours d'un grand nombre de lettres pleines d'esprit, d'intérêt et de raison; ses rapports avec plusieurs personnes très-distinguées par leur rang, et sur-tout avec les étrangers célèbres qui venoient à Paris; son influence dans l'académie des sciences, et surtout dans l'académie française dont il étoit secrétaire depuis la mort de Duclos (*voyez* l'article MOLIÈRE), tout concourut à faire jouer à d'Alembert un rôle important. On a

prétendu qu'il avoit conservé ce rôle par la souplesse et l'adresse. Ses ennemis l'appeloient le *Mazarin de la littérature;* et il est vrai qu'il dut autant son empire littéraire au manège qu'on lui reprochoit qu'à l'estime qu'il inspiroit. Une probité exacte, un désintéressement noble et sans faste, une bienfaisance éclairée, furent ses principales vertus. Le plaisir d'obliger étoit une espèce de besoin pour lui. Plusieurs jeunes gens qui annonçoient des talens pour les sciences et pour les lettres trouvèrent en lui un appui et un guide; et l'ingratitude de quelques-uns ne put lui faire perdre l'habitude de la bienfaisance. Ami ferme et courageux, il sut parler en faveur de quelques philosophes punis ou persécutés, en homme qui attendoit peu de la faveur et qui savoit braver la malignité. Sa conversation étoit instructive et quelquefois saillante. On lui attribue divers bons mots : telle est sa réponse à l'abbé de Voisenon, qui se plaignoit qu'on lui prêtoit beaucoup de sottises..... « Tant pis, monsieur! on ne prête qu'aux riches. » Il conserva toujours les sentimens du fils le plus tendre et la plus vive reconnoissance pour la femme qui l'avoit nourri. Lorsque madame de Tencin apprit que d'Alembert, très-jeune encore, étoit déjà un aigle en géométrie, elle le fit venir chez elle, le caressa beaucoup et lui découvrit le mystère de sa naissance. « Que me dites-vous là, madame, s'écria-t-il? Ah! vous n'êtes qu'une marâtre; c'est la vitrière qui est ma mère. » Presqu'au sortir du collége, il alla demeurer avec cette mère d'adoption et y resta près de trente années. Il n'en sortit qu'après une longue maladie, par le conseil de monsieur Bouvard, qui lui représenta la nécessité de chercher un logement plus sain. Il dédia ses ouvrages à deux ministres disgraciés, tandis que ceux qui avoient été leurs courtisans les plus assidus dans le temps de leur faveur les oublioient ou les déchiroient. Le premier étoit le comte d'Argenson, à qui d'Alembert avoit été redevable de la pension de douze cents livres que le roi lui accorda en 1756. Le second étoit le marquis, frère du comte. Ce célèbre géomètre étoit encore dans la force de son génie, lorsqu'il mourut à Paris le 29 octobre 1783, sans avoir voulu recevoir les secours de la religion. Ses principaux ouvrages sont, I. *Mélanges de littérature, d'histoire et philosophie*, 5 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. Ce recueil est à la portée de tous les lecteurs, quoique les matières que l'auteur traite paroissent devoir être quelquefois audessus de leur intelligence. On y trouve le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, l'*Essai sur les gens de lettres*, les *éloges de Bernoulli, de Terrasson, de Montesquieu, de Mallet, de Dumarsais*, les *Mémoires de Christine*; une *traduction de divers morceaux de Tacite*, réimprimée séparément en 2 vol. in-12; des *Elémens de philosophie;* de *petites dissertations sur divers sujets, sur l'éloquence, sur la poésie, sur la latinité des modernes*, etc. etc. Sa philosophie ferme et pleine de hauteur ose afficher son mépris ou son estime, mais sans blesser les bienséances; et en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, il lui laisse tout ce qu'elle a de noble et d'utile. Une remarque qu'on a faite, c'est que ses idées perdent beaucoup, si l'on emploie d'autres termes que ceux qu'il a employés : preuve qu'il joint l'élégance à la propriété des expressions. C'est un éloge qu'on a donné souvent à Voltaire, que d'Alembert cherche un peu trop à imiter. Mais s'il est plus profond que cet écrivain, il est moins léger, moins agréable. On pourroit même le trouver quelque-

fois un peu pesant. II. *Elémens de musique théorique et pratique*, 1762, in-8°. L'auteur, ayant suivi dans ce livre les principes de Rameau, lui en attribue toute la gloire. Il dit «que rien n'est à lui, que l'ordre et les fautes qui pourront s'y trouver.» C'est être bien modeste; car dans ce traité tout le monde a vu ce qu'on ne voit point dans les écrits du célèbre musicien : un homme qui s'entend et qui sait se faire entendre aux autres. III. *De la destruction des Jésuites*, 1765, in-12. En général, l'auteur traite avec la même sévérité les jésuites et leurs adversaires. Il recueille toutes les épigrammes que la chute des enfans d'Ignace fit naître dans le temps. Il y ajoute les siennes, et les unes et les autres sont quelquefois amenées de trop loin. Il est souvent plus caustique que plaisant. *Non ridet, sed irridet*, a-t-on dit d'un de ses portraits; et l'on peut l'appliquer à cet écrit, où il affiche pour certains corps religieux un mépris trop insultant. Il ne se borna pas là. Quelques jésuites ayant trouvé un asile dans les états du roi de Prusse, d'Alembert cherchoit à leur enlever cette dernière retraite. Mais Frédéric repoussa toutes les insinuations que le philosophe français glissoit dans ses lettres contre des hommes que leur malheur auroit dû lui rendre respectables. IV. *Eloges lus dans les séances de l'académie française*, 1779, in-12, qui, en 1787, ont été suivis de cinq autres volumes. Ce recueil est plein de morceaux bien écrits, de parallèles ingénieux, de réflexions fines, d'anecdotes piquantes, de portraits peints avec vérité. Plusieurs critiques, en avouant ces beautés, ont relevé des défauts qu'on ne peut dissimuler : un style inégal et entortillé, des tournures alambiquées, des pensées recherchées, de froides plaisanteries. Un journaliste l'a traité peut-être trop rigoureusement en disant, qu'il n'avoit été qu'un mauvais singe de Fontenelle. D'Alembert, à la vérité, l'imite souvent, et pas toujours dans ce qu'il a de meilleur; mais il offre aussi bien des choses qui lui appartiennent. Nous avons parlé, jusqu'à présent, des ouvrages de d'Alembert les plus connus; mais il y a d'autres écrits qui, quoique moins célèbres, du moins pour le commun des lecteurs, lui ont peut-être plus coûté. Les principaux sont les suivans, I. *Traité de Dynamique*, 1758, in-4°. Ce livre fut le fondement de sa réputation, comme mathématicien. Le premier, il trouva un principe général de dynamique, et accrut ainsi le domaine de cette science. Il ajouta, dit Condorcet, un nouveau calcul à ceux dont la découverte avoit illustré le siècle qui l'avoit précédé, et de nouvelles branches de la science du mouvement, relativement aux fluides et aux corps d'une figure déterminée, à celles qu'on doit à Galilée, Huyghens et Newton. II. *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, 1744, in-4°, ouvrage digne du précédent. III. *Réflexions sur la cause générale des vents*, 1746, in-4°. IV. *Recherches sur la précession des équinoxes*, 1748, in-4°. C'est dans cet ouvrage que l'auteur a résolu le premier le problème de cette précession. V. *Essai d'une théorie nouvelle de la résistance des fluides*, 1752, in-4°. VI. *Recherches sur divers points importans du système du monde*, 1754, 1756, 3 vol. in-4°. VII. *Nova tabularum lunarium emendatio*, 1756, in-4°. VIII. *Opuscules mathématiques*, 1761 et années suivantes, en 8 vol. in-4°. On doit à d'Alembert la résolution du problème des cordes vibrantes, et le calcul des différences partielles. On a publié, en 1789, 2 vol. de sa *Correspondance avec le roi de Prusse*, dans les œuvres posthumes de ce monarque. D'Alembert s'y montre très-em-

pressé de servir ses amis auprès de ce prince; mais on y voit en même temps une haine marquée contre la religion, le clergé et les jésuites. Frédéric, plus philosophe que lui, est quelquefois obligé de lui prêcher l'indulgence et la modération. J.-Fr. Bastien a publié, en 1806, à Paris, une collection complète des *Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert*, 18 vol. in-8°.

* ALEN (John Van), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1651, mort en 1698. Il peignoit les oiseaux, le paysage et la nature morte.

I. ALENÇON (Robert IV, comte d'). *V.* ROBERT IV, comte d'Alençon, n° XI, où nous parlons des princes qui ont possédé le duché d'Alençon depuis Robert.

II. ALENÇON (N. d') étoit fils d'un huissier au parlement de Paris. Il a donné au théâtre italien deux comédies, la *Vengeance comique* et le *Mariage par lettres-de-change*. D'Alençon est mort au mois d'août 1744.

* ALENUS. *Voy.* ALAIN.

ALÉOTTI (Jean-Baptiste), architecte d'Argenta, près Ferrare, mort en 1630, étoit né si pauvre, qu'il fut obligé pendant sa jeunesse de servir les maçons en qualité de manœuvre; mais il avoit de si heureuses dispositions pour l'architecture, qu'à force d'en entendre parler, il en apprit toutes les règles, ainsi que celles de la géométrie, et fut même en état de publier des ouvrages sur ces sciences. Il prit beaucoup de part à ces fameuses disputes sur l'hydrostatique qui s'élevèrent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne, lesquelles sont très-exposées aux inondations. Il bâtit aussi des théâtres et des palais à Mantoue, à Modène, à Parme, et la citadelle de Ferrare.

ALEPINS. *V.* ABDALLAH, n° V.

ALERIA (Jean, évêque d'). *V.* ANDRÉ, n° III.

† I. ALÈS *ou* HALÈS (Alexandre d') prit son nom d'un village d'Angleterre où il naquit. Il enseigna la philosophie et la théologie avec beaucoup d'éclat à Paris, dans l'école des frères-mineurs, chez lesquels il avoit pris l'habit en 1222. Il y mourut en 1245. Ses contemporains, qui aimoient les titres emphatiques, lui prodiguèrent ceux de *docteur irréfragable* et de *fontaine de vie*. Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nuremberg en 1284, et à Venise en 1575, en 4 énormes in-folio, n'y trouveront qu'une fontaine d'ennui. Alès connoissoit plus Aristote que les Pères de l'Eglise. Il avance même des propositions pernicieuses; entre autres, que les sujets d'un prince apostat sont dispensés du serment de fidélité, et que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle. Il soutient encore d'autres erreurs du même genre.

† II. ALÈS (Alexandre d'), Alesius, théologien de la confession d'Augsbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique; mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur écossais, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut le 27 mars 1565, à Léipsick, où il professa la théologie. Il étoit ami de Mélanchton, et Bèze l'appelle l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur S. Jean*, in-8°; *sur les épîtres à Timothée*, 2 vol. in-8°; *sur les psaumes*, in-8°; *sur l'épître à Tite*, in-8°; *sur l'épître aux Romains*, in-8°. En 1560 il soutint le sentiment de George Major, sur la nécessité des bonnes œuvres, dans un écrit intitulé *De necessitate et merito bonorum operum*.

* III. ALÈS (Jean), sage et docte théologien anglais, fit ses études à Oxford, où il professa la langue grecque en 1642. Six ans après, il accompagna en Hollande l'ambassadeur de Jacques I, dans le temps du synode de Dordrecht. Il étoit parfaitement informé de ce qui s'y passoit de plus secret, comme on en juge par les lettres qu'il écrivoit sur ce sujet. Alès étoit calviniste, mais il abjura cette doctrine, et fut fait chanoine de Windsor. Obligé pendant les troubles d'Angleterre de quitter son bénéfice, après avoir vendu à vil prix sa bibliothèque qui étoit magnifique, il mourut dans la pauvreté, le 19 mai 1656, âgé de 72 ans. On a de lui un *Traité du schisme*, qu'il composa à la sollicitation de Chillingworth son ami, et d'autres écrits dans lesquels il développe un sage esprit de tolérance sur les points de la doctrine chrétienne.

† ALESIO (Mathieu Perez d'), né à Rome, mort en 1600, et élève de Michel-Ange, se distingua également par son pinceau et par son burin. De toutes ses productions, la plus curieuse est le *St. Christophe* qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale a une aune de large. Simple et modeste, cet artiste étoit le premier à rendre justice à ses rivaux. Admirant la jambe d'Eve dans un tableau de Louis de Vargas, il s'écria : « Cette jambe seule vaut mieux que tout mon St. Christophe. »

ALESSANDRI (Marie Buonaccorsi) naquit à Florence au commencement du 18e siècle, et fut l'un des ornemens de l'académie des arcades par les graces de ses talens poétiques. Crescembeni, dans l'histoire de cette académie, cite plusieurs pièces agréables d'Alessandri, qui vivoit encore en 1730.

I. ALESSI (Galéas), le plus célèbre architecte de son siècle, né à Pérouse en 1500, mourut en 1572. Il fut élève de Michel-Ange. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans non seulement pour des palais et des églises, mais encore pour des fontaines publiques et des salles de bain, où il montra la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur fut celui du monastère et de l'église de l'Escurial, qui fut préféré à tous ceux que les plus habiles architectes de l'Europe avoient donnés. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits, mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à Gênes, et c'est sans doute à cause de la quantité de ces monumens magnifiques que cette ville a mérité le nom de *Superbe*. Alessi étoit encore, dit-on, très-savant, et très-capable de traiter les affaires les plus importantes.

* II. ALESSI (de Turi). On dit qu'il composa 245 drames. Plutarque rapporte que plusieurs furent couronnés.

† ALESSIO, dit *Marchis*, né à Naples vers l'an 1700, s'adonna à la peinture et y obtint des succès. Il se distingua sur-tout dans les paysages : et la galerie de Weymar s'est enrichie de plusieurs de ceux qu'il peignit. Alessio se trouvant à Rome s'y permit quelques propos indiscrets qui le firent emprisonner, mais on lui rendit bientôt la liberté en considération de ses talens. Il est mort vers 1740.

ALETHIUS. *Voy.* ALCIME, n° II.

I. ALEXANDRA, fille d'Hircan, épousa Alexandre, fils d'Aristobule II,

roi des Juifs, et en eut un autre Aristobule, grand-sacrificateur, et Mariamne qui fut femme d'Hérode-le-Grand. C'étoit une princesse fière et ambitieuse, qui conspira, dit-on, plusieurs fois contre la vie de son gendre. Hérode la fit arrêter dans son palais, lui défendit d'en sortir et de se mêler d'aucune affaire. Ne pouvant supporter cette espèce de prison, elle porta ses plaintes à Cléopâtre, qui lui promit de la seconder dans le dessein d'échapper à sa captivité. Alexandra fit faire deux coffres pour s'y enfermer avec Aristobule. Un vaisseau devoit les attendre au port. Hérode, instruit de ses menées, fit semblant de les ignorer, et la laissa sortir de la ville. Quand elle fut sur le point d'entrer dans le vaisseau, il fit saisir et porter au palais ces deux coffres. Alexandra n'en fut gardée que plus étroitement. Dans le temps qu'elle gémissoit sur la perte de sa liberté, on fit courir le bruit qu'Hérode étoit mort. Sur-le-champ elle voulut qu'on lui livrât les forteresses de la ville de Jérusalem et du temple. Mais les gouverneurs (*voy.* ACHIAB), fidèles à un maître qu'ils savoient vivant, lui en donnèrent avis et reçurent ordre de la faire mourir : ce qui fut exécuté l'an 28 avant J. C. Il ne faut pas la confondre avec ALEXANDRA, femme d'Alexandre-Jannée, qui conserva toute l'autorité après sa mort, et qui se laissa gouverner par les pharisiens. Elle donna la grande-sacrificature à Hircan, son fils aîné, à qui elle avoit inspiré une soumission aveugle pour cette secte insolente. Elle mourut l'an 70 avant J. C. à 73 ans, après en avoir régné neuf, et avoir montré d'excellentes qualités mêlées de quelques défauts.

II. ALEXANDRA SALOMÉ. *V.* ARISTOBULE, n° III.

† I. ALEXANDRE-LE-GRAND, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella, 356 ans avant J. C., la nuit même que fut consumé le temple de Diane, annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour. (*voy.* ARISTOTE). Les amusemens de sa jeunesse furent des jeux héroïques. Il dompta le cheval Bucéphale qu'aucun écuyer n'avoit pu réduire. On lui proposoit un jour d'aller disputer aux jeux olympiques le prix de la course : « Je le veux bien, dit-il, si j'ai des rois pour rivaux. » Les ambassadeurs de Perse, étonnés de sa passion pour la gloire, disoient : « Ce jeune prince est grand, le nôtre est riche. » Il gémissoit des victoires de Philippe, et se plaignoit « qu'il prenoit tout, et ne lui laisseroit rien à faire. » Alexandre touchoit, suivant Arrien, à sa 20ᵉ année, lorsqu'il monta sur le trône. Il commença ses conquêtes par la Thrace et l'Illyrie, et détruisit Thèbes. La famille et la maison de Pindare, qui étoient dans cette ville, furent conservées en mémoire de ce sublime poëte. Alexandre aimoit passionnément la poésie, et la lecture d'Homère lui plaisoit à tel point, qu'il portoit toujours avec lui l'Iliade. Toutes les républiques de la Grèce se soumirent au vainqueur de Thèbes. Démosthènes se tut, et les Athéniens s'empressèrent de demander grace au jeune conquérant. Alexandre vouloit qu'on lui livrât les principaux orateurs d'Athènes ; mais Demadès obtint leur grace, et le Macédonien se contenta du bannissement de Charimède. Alors Alexandre ne s'occupa plus que du projet d'accabler les Perses. Dans cette vue, il convoqua l'assemblée des villes grecques à Corinthe. Ayant gagné les députés par sa douceur, par son humanité et par ses manières flatteuses, il se fit nommer généralissime de toutes les forces de la Grèce. Il partit avec trente mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, soixante-dix talens, et des

vivres pour un mois. C'étoit bien peu pour conquérir un des plus vastes empires de l'univers, et l'entreprise pouvoit paroître téméraire; mais Alexandre comptoit sur sa fortune, sur des soldats aguerris, conduits par de vieux et excellens capitaines, et sur les vices qui avoient corrompu le courage des Perses. Darius-Codoman régnoit sur eux depuis l'an 336 avant J. C.; prince estimable à certains égards, mais manquant de politique et de vigueur. Alexandre passe l'Hellespont l'an 334. Arrivé en Phrygie, il honore le tombeau d'Achille, et porte envie au double bonheur de ce héros d'avoir eu un ami fidèle pendant sa vie, et un chantre admirable après sa mort. Il passe le Granique en présence de l'armée ennemie, qu'il met en fuite. Memnon de Rhodes, le meilleur général de Darius, vouloit qu'on évitât les combats, et qu'en ruinant le pays on affamât les Grecs; mais ces sages conseils ne furent point suivis par les Perses. Bientôt l'Asie mineure fut soumise. Le héros macédonien avoit renvoyé la plus grande partie de sa flotte pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr. Revenant de la Cappadoce vers Tarse, il franchit les défilés étroits de la Cilicie, que l'ennemi abandonna sans oser l'attendre. Il se rendit maître de Tarse. C'est là qu'après s'être baigné, couvert de sueur, dans le Cydnus, il eut une maladie mortelle, dont son médecin Philippe le guérit. Cependant Darius s'avançoit pour le combattre. Au lieu d'attendre son ennemi dans une plaine où il auroit pu déployer toutes ses forces, il s'engagea dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Issus, et livra bataille dans un endroit où le terrain donnoit tout l'avantage au roi de Macédoine. Il fut défait l'an 333 avant J. C. Alexandre, qui avoit déjà conquis la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie, la Cappadoce, en moins de temps qu'il n'en auroit fallu à un autre pour les parcourir, mit le comble à sa gloire dans cette journée célèbre. Il s'empara des trésors de Darius, fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfans. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant ce dernier, qu'elles prenoient pour Alexandre, en firent des excuses au roi après avoir connu leur erreur. « Non, ma mère, répondit le conquérant à Sysigambis, mère de Darius, vous ne vous êtes point trompée; celui-ci est un autre Alexandre. » Il traita ses illustres prisonnières avec humanité, même avec magnificence. La bataille d'Issus fut suivie de la réduction de plusieurs villes, et sur-tout de Tyr, qui résista sept mois. Deux mille habitans qui échappèrent à la fureur du soldat ne purent échapper à la cruauté d'Alexandre; il les fit mettre en croix. Après le siége de cette ville, il passa, dit-on, en Judée pour châtier les Juifs, qui lui avoient refusé des secours. Jaddus, leur grand-sacrificateur, le calma en lui montrant le livre où Daniel prédit qu'un prince grec renverseroit l'empire des Perses. Le vainqueur de Darius offrit des sacrifices au dieu de Jaddus (*voyez* JADDUS). Mais Arrien ne parle pas de ce voyage de la Judée, qui paroît plus que douteux. Au siége de Gaza, il donna de nouvelles marques de son humeur vindicative. Bétis, qui en étoit gouverneur, fidèle à Darius, l'avoit défendue avec courage, et ce fut un crime aux yeux du vainqueur. Alexandre immola deux mille hommes à sa vengeance, et les fit passer au fil de l'épée; il fit vendre tous les autres habitans; il insulta lâchement à la valeur de Bétis; enfin il le fit attacher par les talons à son char, et traîner autour de la ville. Ayant réduit Gaza, il

traversa le désert pour entrer en Egypte, qui, lasse du joug des Perses, se rendit avec empressement au conquérant macédonien. Après y avoir fait bâtir Alexandrie, qu'il vouloit rendre le centre du commerce de toutes les nations, il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon dans la Libye. Alexandre avoit la manie d'être fils de ce dieu; et l'oracle ne manqua pas de le déclarer. Darius lui avoit fait faire des propositions fort avantageuses qu'il refusa. Parménion ayant dit dans cette occasion « qu'il les eût acceptées s'il avoit été à la place d'Alexandre; » *et moi aussi*, reprit son maître, *si j'eusse été Parménion*. Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi, et le défit à la bataille d'Arbelles l'an 330 avant J. C. Pendant qu'il triomphoit en Asie, les Lacédémoniens se soulevoient; mais vaincus par Antipater, gouverneur de Macédoine, ils furent bientôt obligés de se soumettre, à l'exemple du reste de la Grèce. La journée d'Issus avoit ouvert à Alexandre la Phénicie et l'Egypte. La victoire d'Arbelles lui ouvrit le reste de la Perse et les Indes. Il se transporta successivement de Babylone à Suze, à Persépolis. Il marchoit vers Ecbatane à la poursuite de Darius, lorsqu'à son approche Bessus et Narbazane égorgèrent cet infortuné monarque. Alexandre lui donna des larmes. Absolument maître de la Perse par sa mort, il s'avança jusqu'à l'Iaxarte, sur les bords duquel il bâtit une nouvelle Alexandrie. Mais les Scythes, établis au-delà de ce fleuve, regardant cette ville comme faite pour les asservir, prirent les armes et envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre. Leur harangue, composée par Quinte-Curce, est connue de tout le monde. En voici quelques traits. « Si les Dieux, lui dirent-ils, t'avoient donné un corps proportionné à tes désirs ambitieux, l'univers seroit trop petit pour toi. D'une main tu toucherois l'Orient, et de l'autre l'Occident. Ce seroit peu encore pour toi: tu voudrois suivre le soleil dans sa course. Ne sais-tu pas cependant que les grands arbres sont longtemps à croître, et qu'il ne faut qu'une heure pour les renverser? Qu'avons-nous à démêler avec toi? jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à un peuple qui vit dans les bois d'ignorer qui tu es, et d'où tu viens? Nous ne voulons ni obéir, ni commander à personne. Tu te vantes d'être venu pour exterminer les brigands, et tu es toi-même le plus grand voleur de la terre. Tu as pillé et saccagé toutes les nations que tu as vaincues. Après avoir envahi la Lydie, tu t'es rendu maître de la Syrie, de la Perse, de la Bactriane; tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes, et tu viens ici pour nous enlever nos troupeaux: en sorte que ce que tu possèdes ne sert qu'à te faire désirer plus ardemment ce que tu ne possèdes pas. Crois-nous cependant, la fortune est inconstante; prends garde qu'elle ne t'échappe; mets des bornes à ton bonheur, si tu veux en jouir. Es-tu un Dieu? tu dois faire du bien aux hommes, et non les dépouiller. Es-tu un homme? songe toujours à ce que tu es. Ceux que tu laisseras en paix seront véritablement tes amis; mais n'imagine pas que des vaincus puissent t'aimer: il n'y a jamais d'amitié entre le maître et l'esclave; et une paix forcée amène bientôt la guerre. » Les Scythes furent soumis, et le vainqueur marcha vers les Indes. Il attaqua Porus, le plus belliqueux de tous les rois de ce pays, le battit, dompta les autres rois, et fit des Indes une province de son empire. Il vint à bout de réduire ces vastes contrées avec autant de célérité que de valeur et de prudence, donnant par-tout l'exemple aux soldats, souvent blessé, et se tirant des dangers où son

courage l'exposoit par de nouveaux traits de hardiesse. Au siége de la ville des Oxidraques, près des sources de l'Indus, il avoit à combattre des ennemis résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Dans la crainte d'être retenu trop long-temps devant cette place, il fait planter des échelles aux murs, et monte le premier à l'escalade. Il arrive sur la muraille suivi de deux officiers seulement. On se précipite pour le soutenir. Les échelles se brisent, et il demeure exposé aux traits qu'on lui lance de toutes parts et qu'il reçoit sur son bouclier. Ses soldats lui crient de se laisser couler en bas, quand, par un excès de courage ou de témérité, il s'élance dans la place remplie d'ennemis. Il ne pouvoit, sans une espèce de miracle, manquer d'être pris ou tué; mais étant heureusement tombé sur ses pieds, l'épée à la main, il écarte ceux qui se trouvent auprès de lui, et en tue trois. Enfin il tombe dangereusement blessé. Ses troupes courent à la muraille, font une brèche et entrent en foule dans la ville, où ils font main-basse sur tous les habitans. Alexandre fut porté dans sa tente sans connoissance, et ne revint à lui que lorsqu'on eut étanché le sang de sa plaie. Il se fit voir le septième jour aux Indiens, et n'attendit pas, pour continuer ses conquêtes, que sa santé fût raffermie. On n'entrera point dans le détail de ses expéditions, parce que, ne reconnoissant plus dans les noms modernes ceux que portoient autrefois ces mêmes lieux, il est impossible de les indiquer avec exactitude. On peut même douter, sans être pyrrhonien, de la plupart des actions dont l'Inde, suivant Quinte-Curce, fut alors le théâtre. Quoi qu'il en soit, Alexandre s'embarqua sur l'Hydaspe pour descendre vers l'Océan méridional; et quand il fut arrivé sur les bords, il vit avec joie qu'il avoit porté ses armes jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre. Après avoir pris des arrangemens pour assurer ses nouvelles conquêtes, il équipa une flotte, et donna ordre à Néarque de se rendre par mer au golfe Persique, tandis qu'il reprendroit, lui, par terre la route de Babylone. Il traversa des déserts sablonneux, où il eut extrêmement à souffrir, tant par la disette d'eau et de vivres que par la chaleur excessive de ces climats brûlans. Dans des marches si longues, les soldats, épuisés de fatigue, regrettoient leur patrie, et se lassoient de ne point trouver de fin à leurs travaux : mais un regard, un mot d'Alexandre leur rendoit toute leur ardeur. Il ne ramena cependant que le quart des troupes qui l'avoient suivi dans l'Inde. Enfin, après avoir bravé beaucoup de périls, il fit son entrée dans Babylone, où il donna audience à un grand nombre d'ambassadeurs qui lui étoient venus de toutes les parties du monde. Pour se dédommager de ses fatigues, il ne pensa qu'à se livrer aux plaisirs que cette ville lui fournissoit en abondance. Il prit l'habit et les mœurs des Perses. Son palais fut un sérail, et sa table un lieu de débauche, où il étoit honteux de ne pas s'enivrer. Il se montroit avec les attributs de Jupiter, dont il vouloit faire croire qu'il étoit le fils. Les dissolutions qui avoient déjà fait périr plusieurs de ses courtisans hâtèrent sa mort. Il mourut à Babylone, d'un excès de vin, l'an 324 avant J. C., à l'âge de 32 ans. « Je laisse, dit-il en mourant, mon empire au plus digne; mais je vois que mes meilleurs amis célèbreront mes funérailles les armes à la main. » Les bruits de poison, répandus quelques années après la mort de ce prince, étoient, comme l'observe Plutarque, des fictions de gens qui s'imaginoient devoir *ajuster un denouement tragique à ce grand drame.* Sa maladie avoit duré plusieurs jours; le jour-

nal en existe dans Arrien. Plutar que prétend que ce prince étoit entré à Babylone en bravant les prédictions sinistres des Chaldéens, et que néanmoins les terreurs de la superstition le saisirent dans sa maladie, au point que le palais fut bientôt rempli de prêtres et de devins.... On a dit dans tous les temps beaucoup de bien et beaucoup de mal d'Alexandre. On le distinguera des conquérans vulgaires, si l'on veut se souvenir que, dans le cours de ses conquêtes, il fut souvent humain, et presque toujours le plus libéral des princes; qu'il faisoit des lois après ses victoires, établissoit des colonies, faisoit fleurir le commerce, protégeoit les arts, envoyoit à son précepteur, Aristote, une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes, qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses expéditions, dans le feu de ses passions même, dit le président de Montesquieu, il avoit une saillie de raison qui le conduisoit. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire; ne laissant rien derrière lui ni contre lui; n'éloignant point de sa flotte son armée de terre; se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il avoit sur-tout cette confiance héroïque qui du général passe aux soldats. Lorsqu'il partit la première fois pour ses expéditions militaires, Aristote lui dit qu'il feroit mieux d'attendre l'âge viril, qu'alors il commanderoit avec plus de prudence. « En attendant, répondit-il, je perdrois l'audace de la jeunesse. » Avant de passer en Asie, il distribua ses trésors et ses revenus aux courtisans et aux soldats. « Que gardez-vous donc pour vous, seigneur, lui dit Perdiccas ? — L'espérance, répondit-il. » On voulut l'arrêter, en lui disant que Darius auroit un million d'hommes : « Un loup, répondit-il, ne craint pas un grand nombre de brebis. » Il cimenta toutes les parties de son nouvel empire en réunissant les Grecs et les Perses, et en faisant disparoître les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Les autres héros détruisirent plus qu'ils ne fondèrent ; Alexandre fonda, dit-on, plus de ville qu'il n'en détruisit. Mais la fondation de dix villes peut-elle compenser la ruine d'une seule ? Qui osera soutenir que, dans les actions d'Alexandre, le bien l'emporta sur le mal; que son existence fut plus utile que funeste à l'humanité ? Quel avantage solide, lui, son siècle et la postérité ont-ils retiré de ses nombreuses victoires ? Il ne goûta point le bonheur, sa vie fut remplie, par des travaux pénibles, des inquiétudes et des dangers. « O Athéniens, s'écria-t-il, en traversant les eaux de l'Hydaspe, pourrez-vous croire à quels périls je m'expose pour être loué de vous ! » Il eut à pleurer la mort de ses amis qu'il assassina ou qu'il fit assassiner dans ses accès de fureur. Il mourut jeune, ayant à peine atteint le milieu de la carrière ordinaire de la vie, et sans avoir joui du fruit de ses succès. Après sa mort, ses conquêtes, partagées entre ses généraux, furent la source de plusieurs guerres violentes. Il laissa un exemple dangereux. Sa gloire, si c'en est une de bouleverser le monde, de causer la perte et la désolation d'un million d'hommes; sa grandeur, si c'en est une d'être l'auteur de grands maux, autorisèrent les ambitieux qui le prirent pour modèle. D'ailleurs, cette prétendue gloire fut ternie par des passions honteuses et brutales, sur-tout lorsque, vers la fin de sa courte carrière, il se laissa dominer par l'orgueil, la superstition, la colère, le vin et la débauche. Le supplice de Bessus, celui du médecin Ephestion, la mort de Callisthène, celle de Parménion, le meurtre de

Ménandre et celui de Cliton, deux de ses courtisans, qu'il tua de sa propre main; l'incendie de Persépolis, les horreurs qu'il commit à Tyr après la prise de cette ville; ses excès dans le vin; le prix qu'il proposa en faveur des plus grands buveurs de son armée; ses débauches avec ses nombreuses courtisanes et et sur-tout avec l'eunuque Bagoas; la ville qu'il fonda en l'honneur de son cheval, le tombeau qu'il éleva à son chien; sa superstition, qui, suivant Bayle, alloit jusqu'à la foiblesse féminine; sa manie de vouloir être adoré comme dieu, fils de Jupiter, sont des taches ineffaçables qui éclipsent l'éclat de sa réputation. Il dut ses bonnes qualités à son éducation, ses mauvaises à son tempérament et aux circonstances; et son goût pour les conquêtes, à Homère et aux autres écrivains qui ont beaucoup trop exalté la gloire du conquérant.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains?

J. B. Rousseau, *Ode à la fortune.*

Les historiens nous ont peint Alexandre avec une taille moyenne, le cou un peu penché, les yeux à fleur de tête, et le regard fier. Quelques anecdotes serviront à faire connoître son caractère, tel qu'il étoit dans les beaux jours de sa gloire. Ce héros ne permit jamais qu'à trois artistes de travailler à son portrait: à Praxitèle, en sculpture; à Lysippe, en fonte; et au célèbre Apelle, en peinture..... Quoiqu'Alexandre méritât des éloges, il ne les recherchoit pas avec avidité. Un poëte lui ayant présenté de mauvais vers, il le fit payer très-libéralement, mais à condition qu'il ne se mêleroit plus d'en faire. Un historien, vil adulateur, lui lisoit, en traversant un fleuve, la description d'une de ses conquêtes, où la vérité étoit altérée par des exagérations ridicules, le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau (*Voyez aussi* Agis, n° III). Son amour pour les arts se signala dans plusieurs circonstances. Sur la simple prière d'un philosophe, qui avoit eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville qu'il avoit juré de détruire. Mais Persépolis paya cher la passion qu'il avoit conçue pour une de ses maîtresses: Thaïs lui mit en main le flambeau qui réduisit cette ville en cendre... Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis. Il est vrai que son attachement pour Ephestion fut soupçonné d'être peu honnête; mais l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables et courageuses, il semble mériter qu'on n'attribue son élévation qu'à sa vertu. D'autres officiers eurent aussi part à la confiance de leur maître. Il vivoit familièrement avec eux. Il oublioit son rang dans bien des occasions, où peu de souverains auroient la force de ne pas s'en souvenir. Un jeune Macédonien amena, dans un bal où il étoit, une courtisane pleine de graces et de talens. Le roi, en la voyant danser, ne put se défendre de quelques désirs; mais ayant appris que le jeune homme aimoit cette fille avec passion, il lui fit dire de se retirer promptement, et d'emmener avec lui sa maîtresse.... On vouloit l'animer contre un homme qui condamnoit toutes ses actions; il se contenta de répondre: « C'est le sort des rois d'être blâmés, même quand ils se conduisent le mieux...» La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avoient comploté de prendre et de garder pour eux ce qu'ils trouveroient de meilleur dans les dépouilles

des Perses : « Tant mieux, dit-il, c'est une preuve qu'ils ont envie de se bien battre .. » Un jour, en regardant arriver de l'argent qu'on lui envoyoit, il aperçut un des conducteurs, dont le mulet étoit mort en chemin, accablé du poids d'un sac qu'il apportoit sur ses épaules : il lui en fit présent. Une autrefois, s'étant arrêté un peu derrière sa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un simple soldat, à qui le froid et la fatigue avoient fait perdre connoissance : il le prit dans ses bras, le porta lui-même près d'un grand feu, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétabli.... Justin a fait un parallèle d'Alexandre et de Philippe. « Alexandre, dit-il, eut de plus grands vices et de plus grandes vertus que Philippe. Tous deux triomphèrent de leurs ennemis, mais diversement. L'un employoit la force ouverte, l'autre l'artifice. L'un se félicitoit quand il avoit trompé ses ennemis ; l'autre, quand il les avoit mis en déroute. Philippe avoit plus de politique ; Alexandre plus de grandeur. Le père savoit dissimuler sa colère, et quelquefois même la surmonter ; le fils ne connoissoit dans ses vengeances ni délais ni bornes. Tous deux aimoient trop le vin ; mais l'ivresse produisoit sur eux des effets différens : Philippe, au sortir du repas, alloit chercher le péril et s'y exposoit témérairement ; Alexandre tournoit sa fureur contre ses propres sujets. Aussi l'un revint souvent du champ de bataille, couvert de blessures ; l'autre se leva de table souillé du sang de ses amis. Ceux de Philippe n'étoient pas admis à partager son pouvoir ; les amis d'Alexandre sentoient le poids de sa domination. Le père vouloit être aimé, le fils craint. Tous deux cultivèrent les lettres ; mais Philippe par politique, Alexandre par goût. Le premier affectoit plus de modération avec ses ennemis ; le second en avoit réellement davantage, et mettoit dans sa clémence plus de grace et de bonne foi. Celui-ci étoit plus porté à la débauche : l'autre à la tempérance. C'est avec ces qualités diverses que le père jeta les fondemens de l'empire du monde, et que le fils eut la gloire d'achever ce grand ouvrage. » L'idée qu'Alexandre laissa de lui à la postérité étoit si grande, que plusieurs princes, entre autres Caracalla, n'étoient jamais aussi flattés que lorsque leurs courtisans leur disoient qu'ils ressembloient au conquérant macédonien. Le savant jésuite André Schott a recueilli les noms des rois qui ont eu la manie d'avoir quelque ressemblance avec lui, et a détaillé les extravagances que cette folie leur a fait faire. Mais ce qui paroîtra non moins extraordinaire, c'est que les chrétiens d'Asie portoient sur eux, du temps de St. Jean Chrysostôme, des médailles d'Alexandre, comme des préservatifs contre les périls et les maladies. Quelques-uns même de ces chrétiens avoient des médailles où l'on voyoit d'un côté la tête d'Alexandre, et de l'autre le nom de Jesus-Christ... *Voyez* les articles de Ada, d'Arrien, de Cratère, Callisthènes, Dinocrate, Ephestion, Hermolaus, Mandane, Parménion, Phocion, Quinte-Curce. *Voyez* encore *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, par de Sainte-Croix, ouvrage couronné par l'académie des inscriptions et des belles-lettres ; le Dictionnaire de Bayle, article *Macédoine ;* la Satire VIII de Boileau ; Réflexions critiques sur le caractère et les actions d'Alexandre-le-Grand, composées en italien par le prince Frédéric-Auguste de Brunswick, et traduites en français par le pasteur Erman, à Berlin, 1765.

II. ALEXANDRE, tyran de Phérées dans la Thessalie, vaincu par Pélopidas, général des Thébains, l'an 364 avant J. C., fut assassiné quelques années après par sa femme, aidée de ses trois frères Tisiphon, Lycophron et Pitholaüs. Il s'étoit rendu redoutable par ses cruautés. Il prenoit plaisir à faire enterrer des hommes tout vifs; il en couvroit d'autres de peaux d'ours ou de sanglier, et lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisoit déchirer, ou les perçoit lui-même à coups de flèches.

III. ALEXANDRE JANNÉE, roi des Juifs, fils d'Hyrcan et frère d'Aristobule. Aristobule le tenoit en prison avec ses autres frères, mais après sa mort Alexandra surnomée Salomé, veuve d'Aristobule le délivra et le mit sur le trône. Il régna en tyran, et périt d'un excès de vin, l'an 79 avant J. C. Un jour qu'il faisoit un festin avec ses concubines, il fit crucifier huit cents de ses sujets qu'il avoit faits prisonniers dans une révolte, et fit massacrer devant eux leurs femmes et leurs enfans. A peine eut-il ceint le diadème, qu'il fit mourir un de ses frères qui lui avoit disputé la couronne. Mais il laissa vivre l'autre, nommé Absalon, dont l'humeur tranquille ne lui donnoit aucun ombrage. Il fit la guerre aux Arabes et aux Moabites, et perdit preque toute son armée dans une embuscade. Il avoit été défait auparavant par Ptolomée Lathur, roi d'Egypte. Ses sujets se révoltèrent plusieurs fois, parce qu'il les traitoit avec cruauté. Enfin voulant les regagner, il leur fit faire des propositions d'accommodement, et leur demanda ce qu'il pouvoit faire pour les contenter. Tous s'écrièrent avec fureur : *Qu'il meure!* (*Voy.* ALEXANDRA.)

† IV. ALEXANDRE BALÈS *ou* BALA, roi de Syrie, qui règna après la mort d'Antiochus Epiphanes, dont il se disoit fils, ne fut qu'un imposteur. Il fit alliance avec les Juifs; ils lui donnèrent du secours contre Démétrius Soter, qui, soutenu par Ptolomée Philométor, avoit été proclamé roi de Syrie. Alexandre marcha contre eux avec une armée, mais Ptolomée et Démétrius la taillèrent en pièces. Le vaincu chercha un asile auprès d'un prince arabe, qui lui fit trancher la tête l'an 151 avant J. C. Quelques années après sa mort, un imposteur nommé ALEXANDRE ZEBINA, fils d'un fripier d'Alexandrie, osa réclamer la couronne de Syrie, comme fils d'Alexandre Bala. Ptolomée Physcon, qui avoit à se plaindre de Démétrius, lui donna des troupes. Son parti devint considérable; une foule de Syriens l'embrassèrent. Démétrius fut battu et obligé de s'enfuir à Ptolémaïs. Alexandre Zebina se crut assez bien affermi pour refuser à Physcon, son bienfaiteur, l'hommage de sa couronne, comme il le lui avoit promis. Physcon, irrité, résolut d'abattre ce fantôme qu'il avoit élevé. Antiochus Gripus avoit été mis sur le trône de Syrie par Cléopâtre sa mère. Physcon lui donna sa fille en mariage, et lui envoya une armée pour se défendre contre Zebina. Cet imposteur fut poursuivi de contrée en contrée, et enfin arrêté et remis entre les mains d'Antiochus (*voyez* ce mot, n° VIII), qui le fit mourir l'an 122 avant Jésus-Christ.

† V. ALEXANDRE, aventurier, qui eut la hardiesse de se dire fils de Persée, pour disputer son héritage aux Romains. Les Macédoniens, séduits, se rangèrent sous les drapeaux de ce fourbe ambitieux. Il eut d'abord quelques succès; mais Métellus l'arrêta dans le cours de ses prospérités naissantes. Il fut poursuivi jusqu'en Dardanie, où il disparut, sans qu'on

pût découvrir quels lieux lui servoient de retraite.

† VI. ALEXANDRE Sévère (Marcus Aurélius Sévérus Alexander), fils de Génésius Marcianus et de Mammée, né à Arco en Phénicie l'an 208, fut adopté par Héliogabale, qui lui donna le nom d'Alexandre. Cet empereur, fâché que le jeune César ne copiât pas toutes ses extravagances, forma le dessein de lui ôter la vie ; mais connoissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé auguste et empereur l'an 222, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha tous les abus du règne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passoit les jours entre des savans et des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, et consulter les autres. Il vivoit avec ceux-ci en égal, les visitoit dans leurs maladies, prévenoit leurs besoins. *Pourquoi ne me demandez-vous rien*, leur disoit-il? *Aimez-vous mieux vous plaindre en secret, que de m'avoir obligation?* Un de ses premiers soins fut de pourvoir aux nécessités des soldats. *Ils ne craignent point leurs chefs*, disoit-il, *s'ils ne sont bien vêtus, bien nourris, et s'ils n'ont quelque argent dans leur bourse.* Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts et les sciences. Il payoit non seulement les professeurs qui les enseignoient, mais encore les pauvres écoliers qui avoient du goût pour l'étude. Il donnoit un logement dans son palais aux gens de lettres distingués. Mais s'il sût récompenser, il sut aussi punir à propos. Un certain Turinus, vendant le crédit qu'il avoit auprès de l'empereur à ses protégés, Alexandre ordonna qu'il fût lié à un poteau, et qu'on allumât autour de lui du foin et du bois vert, tandis qu'un héraut crieroit : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée....* A son avènement, le palais impérial étoit un gouffre où s'engloutissoient tous les revenus de l'empire. Il y avoit beaucoup de charges inutiles, il les supprima. Il ne garda pour le service journalier que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, et sur-tout celui des tables, furent proscrits. On ne servoit sur celle d'Alexandre Sévère, les jours de cérémonie, que deux faisans et deux poulardes. *La majesté de l'empire se soutient*, disoit-il, *par la vertu, et non par une vaine ostentation.* Il ne souffrit jamais que les offices qui donnoient un certain pouvoir de faire le bien ou le mal fussent vendus. *C'est une nécessité*, disoit-il, *que celui qui achète en gros vende en détail.* Pour faire un bon choix dans les personnes destinées aux emplois publics, il les annonçoit avant de les y nommer ; tous les particuliers pouvoient dire alors ce qu'ils savoient pour et contre elles. Quand les magistrats étoient choisis, il leur accordoit toutes sortes d'honneurs, s'ils en étoient dignes, jusqu'à les faire monter avec lui dans sa litière. Son amour pour la justice lui faisoit répéter souvent cette maxime qu'il avoit apprise des chrétiens : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît*; et il la fit écrire en gros caractères sur les murs de son palais. Son goût pour la religion chrétienne alla jusqu'à donner un édit en faveur de ceux qui la professoient. On trouve dans ce rescrit cette maxime : *Qu'il est plus important que Dieu soit adoré, de quelque façon que ce soit, qu'il ne l'est que des négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce.* C'étoit à l'occasion d'une place destinée à une église que les païens vouloient enlever aux chré-

tiens, qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci (*voy.* ALEXANDRE, n° IX). En 228, Artaxercès, roi des Perses, forma le hardi projet d'enlever aux Romains tout ce qu'ils possédoient en Asie. Il entra sur leurs terres, ravagea la Mésopotamie, et pénétra jusqu'à la frontière de la Syrie. Alexandre, informé de cette irruption, essaya d'abord la voie de la négociation; mais Artaxercès continuant ses ravages, l'empereur partit de Rome pour combattre en personne. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il tâcha encore de porter le roi de Perse à des sentimens de paix. Artaxercès, au lieu de s'y prêter, lui envoya quatre cents de ses sujets d'une figure imposante et magnifiquement armés, pour le sommer de vider l'Asie, jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Egée. Alexandre fit dépouiller ces envoyés et les retint captifs : en quoi il viola le droit des gens. Cependant il exerçoit ses troupes sans relâche; et sa vigueur pour le maintien de la discipline ayant fait révolter une des légions de l'Egypte, il sut la réprimer par sa fermeté. Ces soldats mutinés, s'avancent avec de grands cris et les armes hautes, comme pour le tuer : *C'est contre les ennemis*, leur dit-il, *que vous devez tourner vos clameurs, non contre votre empereur qui prend soin de vous nourrir et de vous entretenir.* Leurs cris redoublant avec leur audace : *Cessez*, leur dit encore Alexandre, *de me menacer; servez-vous de ces armes contre les Perses, non contre moi. En me tuant, vous ne vous déferez que d'un homme, et la république trouvera bientôt des vengeurs pour vous punir.* Enfin, voyant qu'ils continuoient de s'avancer, il leur cria d'un ton ferme et animé : *Citoyens, quittez vos armes et retirez-vous.* A ce mot de *citoyens* que César avoit employé si utilement dans une semblable conjoncture, ils s'arrêtèrent tout interdits, quittèrent leurs armes et leurs habits et se dispersèrent aussitôt dans la ville. Mais un mois après, Alexandre, touché de leur repentir, les rétablit dans leurs fonctions militaires, et se contenta de faire mourir les tribuns, qui, en négligeant la discipline, avoient été la cause indirecte de la révolte. Cette même légion se distingua peu de jours après sur toutes les autres contre les Perses, dans une bataille que les Romains gagnèrent sur eux l'an 231. Alexandre se comporta dans cette glorieuse journée en soldat autant qu'en capitaine, se montrant par-tout, et animant les troupes par son exemple. Artaxercès, quoique supérieur en nombre, fut obligé de prendre la fuite. Il laissa sur la place dix mille de ses meilleurs cavaliers, une grande partie de son infanterie, et 500 éléphans. Le vainqueur, ayant distribué le butin aux soldats et aux officiers, revint à Rome, où il fut salué du nom de *Persique*. Pendant la pompe de son triomphe, le peuple ne cessoit de crier : « Rome n'a rien à craindre, puisqu'elle a son Alexandre. » On apprit alors que les Germains ravageoient l'Illyrie et les Gaules. Alexandre marche contre eux, malgré le présage d'une femme druide, qui lui cria, dit-on, sur la route : « Va, mais ne compte pas sur la victoire, et garde-toi de tes soldats. » En effet, lorsqu'il se préparoit à passer le Rhin, les Gaulois, accoutumés à la licence, se soulevèrent contre lui; un de ses officiers, nommé Maximin, le fit assassiner avec sa mère à Sichilingen, près de Mayence, en 235. Il n'étoit âgé que d'environ 27 ans, et n'en avoit régné que 13 et quelques jours. Cet empereur vertueux avoit toujours refusé de son vivant les titres de *Seigneur* et de *Dieu*, qu'on avoit prodigués à tant d'empereurs

qui les avoient déshonorés. Nous avons suivi, dans le récit de son expédition en Perse, l'historien Lampride; mais nous devons observer qu'Hérodien, auteur contemporain, ne donne pas une idée favorable de la manière dont Alexandre conduisit cette guerre, et qu'il parle plus des pertes des Romains que de leurs succès. Il ne paroît pas qu'Alexandre ait eu des enfans de ses trois femmes. On ignore le nom de la première, la seconde s'appeloit Memmia (*voyez* ce mot), et la dernière Orbiana.

* VII. ALEXANDRE II (Rodrigue Borgia), né à Valence en Espagne, issu de la famille des Lenzoli par son père, et de celle de Borgia par sa mère, troisième fils de Basile-le-Macédonien, et frère de Léon-le-Philosophe, auquel il succéda dans l'empire d'Orient en 911. Il déshonora la pourpre par ses vices. Il consacroit le jour à la chasse et au jeu, et la nuit aux plaisirs de la table et à la débauche. Négligeant le gouvernement de l'état, il en abandonna les rênes à des hommes sans principes et sans mœurs comme lui. Il chassa du siége patriarchal le saint vieillard Euthimius, et rétablit Nicolas. Il voulut faire mutiler le jeune Constantin Porphyrogénète, son neveu, héritier du trône; et ne fut détourné de ce dessein que par l'espérance que ce prince, d'une complexion foible, mourroit bientôt. L'impératrice Zoé, qui censuroit sa conduite, fut chassée de Constantinople. A cet excès, Alexandre joignit le plus grand penchant pour l'idolâtrie. On prétend qu'il voulut faire adorer Bacchus. Il s'écria même un jour, en voyant deux belles statues de Mars et de Jupiter, « qu'il ne falloit pas s'étonner si l'empire romain avoit été si heureux, tandis qu'on avoit rendu les honneurs divins à ces deux protecteurs de l'empire. » Il mourut le 6 juin 912.

VIII. ALEXANDRE, roi d'Ecosse, succéda à son frère Edgar. Sous son règne les peuples furent heureux; il pacifia les troubles, termina les guerres, fonda le monastère de Saint-Colm dans l'île d'Emona, et mourut l'an 1124.

IX. ALEXANDRE (saint), évêque de Jérusalem, fut persécuté sous Alexandre-Sévère vers le commencement du 3e siècle. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siége de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce qu'il avoit eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origène, qu'il avoit ordonné prêtre, contre Démétrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dèce, en 249. Il laissa une très-belle bibliothèque à Jérusalem.

X. ALEXANDRE (saint) dit le *charbonnier*, évêque de Comane, fut martyrisé sous Dèce, vers l'an 248.

XI. ALEXANDRE (saint), évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, prononça anathème contre Arius qu'il n'avoit pu ramener. Il assista au concile de Nicée dans un âge fort avancé, et mourut en 326. Il assura, avant d'expirer, comme par un esprit prophétique, que saint Athanase lui succéderoit.

XII. ALEXANDRE (saint), né dans l'Asie mineure, d'une famille noble, se retira du monde après avoir occupé une charge dans le palais de l'empereur. Il est le fondateur des acémètes, mot grec qui signifie *gens qui ne dorment point*, parce que des six chœurs de solitaires dont sa communauté étoit composée, il y en avoit toujours un qui veilloit pour chanter les louanges du Seigneur. Il mourut, vers

l'an 430, sur les bords du Pont-Euxin.

XIII. ALEXANDRE Ier (saint), successeur de saint Évariste sur le siége de Rome l'an 109 de J. C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. C'est tout ce qu'on sait de ce pape. Les Épîtres qu'on lui attribue sont supposées.

† XIV. ALEXANDRE II, auparavant nommé Anselme, étoit de Milan. On le tira du siége de Lucques, pour le placer sur celui de Rome en 1061. Cette élection, faite sans la participation de l'empereur Henri IV, ayant déplu à ce prince, on opposa au nouveau pape un homme de mœurs très-corrompues, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'Honoré I. Alexandre l'emporta sur son concurrent, le chassa de Rome, et le fit condamner dans plusieurs conciles. Hildebrand, connu depuis sous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à son tribunal l'empereur Henri IV, qui fomentoit le schisme. Ce fut par les soins d'Hildebrand que le pape, soutenu des armes de la comtesse Mathilde, se fit rendre les terres que les princes normands avoient enlevées au saint siége. Nous avons de ce pape plusieurs *Epîtres*, parmi lesquelles on distingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occasion des persécutions qu'essuyoient les juifs. Plusieurs chrétiens regardoient comme un acte de piété le massacre de ces malheureux. Alexandre loue les évêques français de ne s'être pas prêtés à ces cruautés. Il mourut le 21 avril 1073.

† XV. ALEXANDRE III, natif de Sienne, étoit cardinal et chancelier de l'église romaine. Après la mort d'Adrien IV, tous les cardinaux, à l'exception de trois, le choisirent pour lui succéder le 7 septembre 1159. Les trois cardinaux dyscoles nommèrent l'antipape Victor IV, qui eut la brutalité d'arracher la chappe des épaules du vrai pape, pour s'en revêtir. L'empereur Frédéric Barberousse assembla, l'an 1160, un conciliabule à Pavie, qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur et déclara ses sujets absous du serment de fidélité. Quelque temps après, le pape se réfugia en France, où l'empereur le poursuivit. Victor étant mort en 1164, Frédéric fit sacrer un autre pontife, sous le nom de Paschal III, et l'obligea de canoniser Charlemagne. Alexandre, quittant la France, où il avoit été très-bien accueilli par le roi Louis-le-Jeune, passa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, lassé de tous ces troubles, et obligé de fuir, offrit la paix au pontife. (*voy.* l'article de FRÉDERIC I) Cet accommodement, fait à Venise le 1er août 1177, a été l'occasion de plusieurs contes fabuleux et puérils. Quelques auteurs débitent gravement, par exemple, que lorsque Frédéric vint à Venise, et qu'il se prosterna devant Alexandre, ce pontife lui mit le pied sur la gorge, en disant ces paroles du psaume 90: *Tu marcheras sur l'aspic et le basilic;* — que l'empereur lui répondit: *Cela est écrit pour saint Pierre, et non pour vous;* — que le pape lui répliqua: *Et pour saint Pierre et pour moi.* Le silence de tous les historiens contemporains, la magnifique réception qu'on fit à Frédéric à son entrée à Venise, la fierté de ce prince, qui n'auroit pas laissé impuni un tel outrage, le caractère de modestie que le pape avoit soutenu jusque-là; tout sert à réfuter cette ridicule fable. « Elle est, dit Maimbourg, mêlée de tant de sots contes (comme entre autres, que le pape, de peur de tomber entre les mains de Frédéric, se travestit en cuisinier pour aller à Venise, où il fit le jar-

dinier dans un monastère), qu'elle ne mérite pas du tout qu'on se donne la peine de la réfuter. Et certes il n'y a rien qui soit plus éloigné de l'humeur et du génie du pape Alexandre, qui eut tant de bonté, que, bien loin d'insulter au pauvre antipape Calixte, il le reçut à bras ouverts, et voulut même qu'il eût l'honneur de manger à sa table. » Calixte III, successeur de l'antipape Paschal III, abjura le schisme. Alexandre rentra à Rome, y convoqua le troisième concile général de Latran en 1179, et mourut deux ans après, le 30 août 1181, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude : il obligea le roi d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de saint Thomas de Cantorberi. Il a été le premier pape qui se soit réservé la canonisation des saints (droit que les métropolitains avoient eu jusqu'alors), et qui ait introduit l'usage des monitoires. On dit que la république de Venise lui est redevable de son mariage avec la mer, le jour de l'Ascension. Alexandrie de la Paille fut bâtie en son honneur.

XVI. ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Ségni, fut élu pape après Innocent IV le 25 décembre 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avoit inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'étoit emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre IV favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendians. Il accorda plusieurs bulles aux frères prêcheurs, contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de Saint-Amour, sur *les Périls des derniers temps;* et *l'Evangile éternel*, composé par les franciscains, qui n'avoient pas moins d'enthousiasme. Le roi saint Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. Vers ce temps, il réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, deux de saint Guillaume, et trois de saint Augustin. Alexandre IV pensoit sérieusement à réunir l'Église grecque avec la latine, ce qui paroissoit assez difficile ; et, ce qui ne l'étoit pas moins, à armer les princes chrétiens contre les infidèles. Il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261, regardé comme un prince gouverné par ses flatteurs, et comme un pontife prodigue de dispenses, de bulles et de privilèges.

† XVII. ALEXANDRE V naquit à Candia, village du Milanais, de parens obscurs. Cet homme, qui devoit un jour être pape, commença par être mendiant. Un cordelier italien, qui remarqua dans ce jeune homme beaucoup de dispositions, l'instruisit et lui donna l'habit de son ordre, ce qui lui procura les moyens d'aller briller aux universités d'Oxford et de Paris. De retour en Lombardie, Galéas Visconti, duc de Milan, le donna pour tuteur à son fils, et sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novare, et enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, et le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, et il y présida depuis la 19e session. Il eut la foiblesse de se laisser gouverner par le cardinal Cossa. Ce favori le fit aller à Bologne, lieu de sa légation, et l'empêcha de se rendre à Rome, où il étoit désiré. Il mourut dans la première ville le 3 mai 1410. Le bruit courut que Cossa l'avoit payé de ses complaisances par le poison. Alexandre V étoit généreux sans faste et magnifique sans prodigalité. Il eût voulu faire du bien non seulement à tous les indigens, mais à tous les hommes de mérite; et comme il ne pouvoit

pas suivre toujours son inclination naturelle, faute de moyens, il disoit qu'il *avoit été cardinal pauvre, et qu'il étoit pape mendiant*. Son premier nom fut Pierre de Crète. C'est sur la fin de son pontificat que parurent les premières traces de la secte des flagellans, dont un moine de Sainte-Justine de Padoue rapporte ainsi la naissance. « Lorsque toute l'Italie, dit-il, étoit plongée dans toutes sortes de crimes et de vices, tout d'un coup une superstition mouïe se glissa d'abord chez les Pérusiens, ensuite chez les Romains, et de là se répandit chez presque tous les peuples d'Italie. La crainte du dernier jugement les avoit tellement saisis, que nobles, roturiers de tout état, se mettoient tout nus, et marchoient par les rues en procession; chacun avec son fouet à la main, se fustigeoit les épaules jusqu'à ce que le sang en sortît : ils poussoient des plaintes et des soupirs, et versoient des torrens de larmes. Ces exemples de pénitence eurent d'abord d'heureuses suites; on vit beaucoup de réconciliations, de restitutions, etc. » Ces pénitens se répandirent bientôt dans toute l'Italie; mais les papes ne voulurent point les approuver, et les princes ne leur permirent point de former des établissemens dans leurs états.

† XVIII. ALEXANDRE VI naquit à Valence en Espagne. On dit qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII. Il fut élu le 11 août 1492. Il étoit de la famille de Lenzoli, par son père, et de celle de Borgia, par sa mère. Il prit ce dernier nom lorsque son oncle maternel, Calixte III, fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, et vice-chancelier. Cette dernière charge lui valoit, dit-on, chaque année huit mille ducats d'or, et il s'en servoit pour étaler la pompe d'un prince. Sixte IV l'envoya comme légat en Espagne, où il fit paroître beaucoup d'esprit et de dérèglement. On connut dès-lors qu'il réunissoit la pénétration d'un génie délié à toute la fourberie d'un ambitieux gangrené de vices. Le pape Pie II, indigné de sa vie licencieuse, lui défendit souvent sa présence. Ce cardinal, cet archevêque, ce légat eut, dit-on, d'une dame romaine, nommée Vanozia, quatre fils et une fille, tous dignes de leur père. César, le second de ses enfans, fut un monstre de débauche et de cruauté. La voix publique l'accusoit, lui et son frère aîné, le duc de Candie, de s'être disputé les faveurs de leur sœur Lucrèce. On l'accusoit d'avoir tué son rival, et de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtroit malgré tous ses vices, n'épargna aucun crime pour son élévation. Sa vie privée ne fut pas, dit-on, moins coupable que sa vie politique. On l'accusa d'inceste avec sa fille, qu'il avoit enlevée à son premier et à son second mari, pour la faire épouser à un troisième, qu'il fit assassiner, ne pouvant la lui ôter comme aux autres. Il la donna ensuite au fils aîné du duc de Ferrare. Ce pontife si décrié ne laissa pas d'être lié avec tous les princes de son temps; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples; et dès que ce prince s'en fut rendu maître, il se ligua avec les Vénitiens et avec Maximilien pour lui arracher sa conquête. On dit même qu'il envoya un nonce au sultan Bajazet II, pour implorer le secours des armes musulmanes contre le fils aîné de l'Église. Louis XII, le père de son peuple, rechercha l'alliance de ce pape, dont il avoit besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son fils César Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, et ne fut payé que d'in-

gratitude. Il ne manquoit à ce pape que l'hypocrisie, et l'on prétend qu'il joignoit ce vice à tous les autres. Il proposa aux princes chrétiens de se mettre à la tête d'une armée contre les Turcs, malgré son grand âge. Ce zèle pour l'honneur du nom chrétien servit de prétexte aux clauses qu'il mit à la bulle du jubilé de l'année 1500. Cette bulle lui procura, ajoute-t-on, des sommes immenses de toutes les parties de l'Europe. Alexandre VI finit, dit-on, le 8 août 1503, une vie infâme par une mort honteuse. On dit que le pape et son fils César, voulant hériter du cardinal Cornéto, et de quelques autres cardinaux fort opulens, prirent par mégarde le poison qu'ils leur avoient préparé; que le premier en mourut, et que Borgia son fils n'échappa à la mort qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule; mais Oderic Raynald disculpe Alexandre et son fils de ce forfait. Il assure que la mort du premier fut très-naturelle, mais que la haine qu'on leur portoit fit imaginer cette calomnie. Ce récit de la mort d'Alexandre VI est de Guichardin, auteur contemporain; mais Voltaire a donné quelques raisons d'en douter, dans sa dissertation sur la mort de Henri IV. « J'ose dire à Guichardin, dit-il : L'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion; vous étiez l'ennemi du pape, vous en avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avoit à la vérité exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui. De là vous concluez qu'un pape de 74 ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étoient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier. Mais ce mobilier étoit-il si important? Ces effets étoient presque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme; une action qui demandoit des complices, et qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce : il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son père : voilà le seul fondement de l'histoire du poison. » C'est principalement depuis ce pontife que les papes ont commencé à jouer un rôle dans le monde, comme princes séculiers. Ceux qui l'ont comparé à Néron ne savent pas que la politique d'Alexandre VI fut aussi raisonnée que la conduite de cet empereur fut extravagante. Il avoit un courage au-dessus des événemens, une grande facilité de parler et de manier les esprits, une adresse extrême pour s'attirer, sinon l'estime, du moins les égards et quelquefois la confiance des princes et des rois, et pour leur inspirer de la crainte. Il sut gouverner son peuple; il rétablit à son avènement la sûreté publique, visita lui-même les prisons, et fit punir les voleurs et les assassins avec toute la sévérité des lois. C'est sans doute ce qui lui mérita les éloges outrés qu'un poëte lui donna au commencement de son pontificat.

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima : Sextus
Regnat Alexander. Ille vir, Iste Deus.

Alexandre Gordon a écrit sa vie en anglais, 1729, in-fol. Cet ouvrage curieux, et assez impartial, a été traduit en français en 1732, in-12,

2 vol. J. Burchard avoit aussi puplié la Vie de ce pape en latin, Hanovre, 1697, in-4°. Le père Giry prétend, dans sa Vie des Saints (article *saint François de Borgia*), que « le pape Alexandre VI étoit marié avant que d'entrer dans les ordres; et qu'il avoit eu, entre autres enfans, de Julie Farnèse, Jean de Borgia, second duc de Candie. » Il ne savoit pas, ou il feignoit de ne pas savoir que cette Julie Farnèse étoit la même que la fameuse Vanozia, femme d'un gentilhomme romain, nommé Dominique Primano. Le P. Giry a sans doute voulu diminuer le scandale; mais on ne doit jamais le faire aux dépens de la vérité. Le père Fabre est plus sincère dans sa continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury; et il cite pour son garant Onuphre Panvini.

† XIX. ALEXANDRE VII naquit à Sienne, le 16 février 1599, de l'illustre maison Chigi. D'abord inquisiteur à Malte, puis vice-légat à Ferrare, nonce en Allemagne, évêque d'Imola, et cardinal; il fut enfin pape, le 7 avril 1655, après la mort d'Innocent X. Il avoit toujours passé pour avoir de l'esprit et de la vertu; et l'on n'avoit même pu lui reprocher aucune de ces fautes que la vivacité de l'âge et le tempérament font souvent commettre. Il s'étoit fait beaucoup d'honneur en Allemagne pendant les négociations du traité de Munster. Revenu de sa nonciature, il montra peu d'égards pour Dona Olympia, qui jouissoit d'un grand crédit à la cour d'Innocent X. La liberté avec laquelle il parloit contre les désordres de Rome fit penser qu'il seroit sévère. Il commença son pontificat par des réformes qui donnèrent une grande idée de lui. Le cardinal de Retz, alors à Rome, et qui contribua beaucoup à son élection, n'en jugea pas comme le public, et l'annonça à la France comme un homme très-minutieux. (*Voyez* ce qu'en dit Joly dans ses Mémoires.) Un de ses premiers soins fut d'approuver la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre les cinq propositions de l'évêque Jansénius, et il prescrivit le fameux formulaire de 1656. Quelques années après, il eut une affaire qui l'occupa davantage. Le duc de Créqui, ambassadeur de France, ayant été insulté par la garde corse, le pape fut obligé par Louis XIV de la casser, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenoit l'outrage et la satisfaction, et d'envoyer le cardinal Chigi, son neveu, en qualité de légat *à latere*, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses de l'attentat des Corses. Louis XIV le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagemens au duc de Modène pour ses droits sur Comachio. Alexandre VII, sorti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome, qu'il orna effectivement de plusieurs nouveaux bâtimens. Il protégea les gens de lettres et conversa avec eux. Ce pape avoit des talens qui devoient lui faire aimer leur société. En 1656, on imprima au Louvre un vol in-fol. des *Poésies* qu'il avoit faites dans sa jeunesse, lorsqu'il étoit de l'académie des philomati de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le collége de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque. Il mourut le 22 mai 1667, à 68 ans, regardé comme un homme rusé, mais qui n'avoit pas toujours l'art de cacher sa finesse. Il avoit témoigné dès le commencement de son pontificat beaucoup d'éloignement pour le népotisme. Il fit mettre alors un cercueil dans sa chambre, ce qui ne l'empêcha pas de prodiguer le bien de l'Église à ses parens, qu'il avoit d'abord tenus éloignés de Rome.

Il fit plus, il les dédommagea pleinement de cette espèce d'exil. Son premier désintéressement étoit l'objet d'une épître que le cardinal Pallavicini lui avoit adressée à la tête de son histoire du concile de Trente; mais comme le pape changea de conduite, le panégyriste, sentant le ridicule de son épître, fut obligé de la supprimer. « Il s'occupa, dit le continuateur de Mézerai, de tout ce qui avoit du faste et de l'éclat, s'étant fait faire des habits, des meubles et des équipages magnifiques. On dit de lui, qu'*il étoit petit dans les grandes choses, et grand dans les plus petites.* »

XX. ALEXANDRE VIII (Marc Ottoboni) naquit le 10 avril 1610, à Venise, du grand chancelier de la république. Ottoboni étudia d'abord à Padoue, et ensuite à Rome où il fit éclater son talent pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Bresse et de Frescati, puis cardinal. Il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, le 6 octobre 1689, après la mort d'Innocent XI. Pasquin, jouant alors sur le nom de famille de ce pontife, dit à Marforio: *Allegrezza per un papa cattivo ubbiamo Otto boni.* Louis XIV, qui avoit eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France de l'année 1682, et continua de refuser des bulles aux prélats qui avoient été de cette assemblée. Il étoit mourant, lorsqu'ayant fait assembler les cardinaux autour de lui, il prononça un discours latin qui commençoit par ces mots: *Deficiunt vires, sed non animus*, dans lequel il exposoit les raisons qu'il avoit eues de publier sa bulle. Cette publication auroit peut-être aigri de nouveau les esprits; mais Alexandre étant mort le premier février 1691, dans la 82e année de son âge, on ne fit guère attention à cette nouvelle tentative de la cour de Rome. Ce pontife avoit donné de grands secours d'argent contre les Turcs à Léopold Ier et aux Vénitiens. Le népotisme domina beaucoup sous son pontificat. Il rétablit en faveur de ses parens, la plupart des dignités qu'Innocent XI avoit abolies. Il fut moins désintéressé que ce pontife, mais il eut des qualités que l'autre n'avoit pas; l'activité, la prudence, la politique et la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits sur les pauvres que sur sa famille.

† XXI. ALEXANDRE DE MÉDICIS, premier duc de Florence en 1530, étoit fils naturel de Laurent de Médicis, surnommé *le jeune et le magnifique*, et neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, et aux armes de Charles-Quint. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siége opiniâtre, disposa de la souveraineté de cette ville en sa faveur, et lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devoit être qu'un doge héréditaire. Son autorité étoit tempérée par des conseils, qui leur laissoient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre, qui se sentoit étayé par l'empereur et par le pape, ne fut pas plutôt installé, qu'il gouverna en tyran, ne connoissant d'autre règle que ses caprices: livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, se faisant un jeu de déshonorer les familles, et de violer même l'asile des cloîtres. Parmi les confidens de ses débauches, étoit Laurent de Médicis, un de ses parens. Ce jeune homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, conçut le projet de délivrer sa patrie de l'op-

pression, en assassinant Alexandre. Du moment où il s'étoit attaché à lui, il n'avoit cherché à gagner sa confiance que pour se procurer les moyens de lui ôter la vie. Il s'écoula un assez long espace de temps sans qu'il en pût trouver l'occasion. Enfin, sous prétexte de ménager au duc un tête-à-tête avec une femme dont celui-ci étoit fort amoureux, il parvint à l'attirer seul et sans suite pendant la nuit dans sa chambre, le fit mettre sous son lit; et feignant de sortir pour lui amener l'objet de sa passion, il ne rentra dans la chambre que pour le poignarder, aidé d'un scélérat de profession, le seul homme auquel il eût fait part de son dessein. Cette cruelle scène se passa la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'étoit âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la liberté qu'ils réclamoient, et le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, et Cosme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste et aussi modéré que celui de son prédécesseur avoit été violent et tyrannique. Quant à Laurent de Médicis, il s'enfuit à Venise, auprès de quelques chefs de mécontens de Florence, qui y étoient réfugiés; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il passa à Constantinople, d'où il revint au bout de quelque temps à Venise. Il y vivoit dans la sécurité, lorsqu'il fut assassiné en 1547, dix ans après le meurtre d'Alexandre, par deux soldats, dont l'un avoit été autrefois parmi les gardes du duc: et ces deux soldats eurent la générosité de refuser une somme considérable qui devoit être le prix de sa tête.

† XXII. ALEXANDRE FARNÈSE, duc de Parme, arrière-petit-fils du pape Paul III, et fils d'une fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, eut un rang distingué parmi les grands capitaines du 16e siècle. Il étoit né en 1546. Sa jeunesse n'annonça pas ce qu'il devoit être un jour. Sa valeur à la bataille de Lépante, et au siége d'Anvers qu'il prit en faisant une digue sur l'Escaut, lui fit beaucoup de réputation; mais son courage ni ses conseils ne purent rendre la Hollande à l'Espagne. Il avoit succédé en 1578 à D. Juan d'Autriche dans le gouvernement des Pays-Bas. Lorsque Henri IV travailloit à conquérir son royaume, Philippe II, pour le traverser, envoya le duc de Parme à Paris avec une armée considérable. Il secourut les Parisiens contre leur roi; mais Henri IV l'obligea de rentrer en Flandre. Alexandre s'étant présenté une seconde fois en France, lorsque Henri IV assiégeoit Rouen, il fut encore obligé d'en sortir. Une blessure qu'il reçut à ce siége fut la cause de sa mort, arrivée le 2 décembre 1592, à Arras où il s'étoit retiré.

† XXIII. ALEXANDRE FARNÈSE, cardinal distingué par ses lumières et ses vertus, né en 1520, mort en 1589, étoit fils aîné de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et oncle du précédent. Clement VII lui donna l'évêché de Parme, quoiqu'il n'eût que 14 ans. Il eut successivement divers autres siéges, et devint doyen du sacré collége. Charles-Quint disoit que, *si tous les membres avoient ressemblé à Farnèse, c'auroit été l'assemblée du monde la plus auguste*... Paul III, son aïeul paternel, qui l'avoit honoré de la pourpre en 1534, l'employa dans différentes légations, en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas; mais il ne put réussir à concilier les intérêts de Charles-Quint avec ceux de François I. Retiré à Rome, il y vécut avec beaucoup de splendeur et de sagesse, et fut le père des savans et le protecteur des lettres.

Il avoit coutume de dire *qu'il ne trouvoit rien de plus insupportable qu'un soldat lâche et un ecclésiastique ignorant.*

XXIV. ALEXANDRE NEWISKI. *Voy.* NEWISKI.

XXV. ALEXANDRE POLYHISTOR, né à Milet l'an 85 avant J. C., écrivit 42 *Traités de grammaire, de philosophie et d'histoire*, dont nous n'avons plus que quelques fragmens dans Athénée, Plutarque, Eusèbe et Pline.

† XXVI. ALEXANDRE D'APHRODISÉE né dans cette ville de la Carie, dans l'Asie mineure, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, est le plus ancien interprète d'Aristote. On a le *Commentaire sur les météores* de ce philosophe, Venise, Alde, 1520, in-fol. Un *Traité de l'ame et du Destin*, avec le *Thémistius* d'Alde 1534, in-fol., et séparément, Londres, 1658, in-12. Un *Traité des figures, des sens et des paroles*, avec les *Rhetores Græci* d'Alde, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol.... Hervet a traduit en latin le *Traité de l'Ame*, Basle, 1548, in-4°. Donat l'a aussi traduit, Rostoch, 1618, in-4°. Les écrits d'Alexandre d'Aphrodisée, traduits en syriaque et en arabe, ont le plus contribué à répandre la doctrine d'Aristote chez les peuples de l'Orient. Il vivoit au commencement du 3ᵉ siècle.

XXVII. ALEXANDRE DE CÉGLIO, abbé d'un monastère de ce nom, vivoit du temps de Roger, roi de Sicile, dont il a écrit l'histoire.

† XXVIII. ALEXANDRE TRALLIEN, Trallianus, médecin et philosophe célèbre du 4ᵉ siècle. Jacques Goupyl, savant médecin de Paris, a publié les ouvrages qui nous restent de lui, d'après une copie faite par Pierre du Châtel, évêque de Mâcon. Paris, 1548, in-fol. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version à Lausanne, 1748, en 2 vol. in-8°.

XXIX. ALEXANDRE DE ST. ELPIDE, général des ermites de St. Augustin, archevêque d'Amalfi, est auteur d'un *Traité de la juridiction de l'empire, et de l'autorité du pape*, imprimé à Rimini en 1624. Il fut composé à la prière de Jean XXII, et manque par conséquent d'impartialité. Il vivoit au commencement du 14ᵉ siècle.

† XXX. ALEXANDRE D'ALEXANDRE, *ou plutôt* ALEXANDRI, jurisconsulte napolitain, et protonotaire du royaume de Naples, né en 1461, mort à Rome le 2 octobre 1523, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence et dans les belles-lettres. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., et réimprimés *cum notis variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, décèle un écrivain savant et crédule; ce qui étoit fort commun dans les siècles où l'érudition n'étoit pas éclairée par la philosophie. L'ouvrage d'Alexandre est fait à l'imitation des Nuits attiques d'Aulugelle. On y trouve des questions grammaticales, des dissertations d'antiquité, des explications de songes, des notices sur les maisons de Rome, où l'on prétendoit que des esprits apparoissoient. Apostolo Zeno dans ses dissertations, et Mazzuchelli dans son histoire des écrivains d'Italie, ont longuement parlé de cet écrivain.

† XXXI. ALEXANDRE (Noël), né à Rouen le 10 janvier 1639, successivement professeur de philosophie et de théologie dans son

ordre, et docteur de Sorbonne en 1673, fut exilé en 1704 à Châtelleraut pour avoir souscrit au fameux Cas de conscience. Sa rétractation le fit rappeler. Il mourut à Paris le 21 août 1724, à l'âge de 86 ans. Ses grands travaux usèrent sa vue, et il l'avoit entièrement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris assista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appeloit que son maître. Ce pontife, n'étant que cardinal, écrivit au P. Alexandre que sa bibliothèque étoit entièrement disparue dans le tremblement de terre arrivé à Bénevent, en 1688 ; mais qu'ayant heureusement recouvré ses écrits, ils l'avoient dédommagé de sa perte. Le P. Alexandre étoit un homme vrai, doux et modeste. Ses principales productions sont, I. *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, à Paris, 1699, 8 vol. in-fol. et 24 vol. in-8°. Cette histoire, réimprimée à Lucques en 1754, avec des notes savantes de Constantin Roncaglia, atteste l'érudition la plus profonde. On estime surtout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. Colbert avoit établi des conférences chez lui, entre divers ecclésiastiques, pour l'instruction de son fils. Le P. Alexandre fut chargé de rédiger le résultat de ces conférences ; et ce travail devint la base de son histoire ecclésiastique, condamnée sous Innocent XI par un décret de l'inquisition, en 1684. L'auteur n'en étoit encore qu'au 13e siècle ; il continua dès-lors son ouvrage, avec des principes peu favorables à la cour de Rome, ce qui lui fit appliquer ce mot d'un ancien poëte : *Potuit fulmen meruisse secundum.* On lit avec plaisir ses réponses sages et modestes aux censures des inquisiteurs. II. *Theologia dogmatica et moralis*, en 11 vol. in-8°, et en 2 vol. in-fol. : estimée, quoiqu'un peu diffuse. III. Des *Commentaires sur les Evangiles et sur les Epîtres de saint Paul*, Paris, 1704 et 1710, 2 vol. in-fol. en latin, qu'on ne lit guère. IV. Une *Apologie des dominicains missionnaires à la Chine*, in-12. Il paroît que le P. Alexandre avoit eu de bons mémoires pour la composition de cet ouvrage. On publia à Paris, 1716, in-4°, le catalogue de tous ses ouvrages.

XXXII. ALEXANDRE (N.) récollet, de Lyon, a publié en 1706 une *Retraite de dix jours*, in-12. On a encore de lui la *Vie de la mère Dunant.*

XXXIII. ALEXANDRE, abbé du monastère de Saint-Sauveur, dans le royaume de Naples, a continué l'ancienne *Histoire de Sicile*, commencée par Godefroi Malaterra. Il fit cet ouvrage à la sollicitation de Mathilde, sœur du roi Roger ; et quoiqu'il ne rapporte pas exactement la date des faits qu'il raconte, cet écrit ne laisse pas, suivant Muratori, d'être utile à consulter.

XXXIV. ALEXANDRE (Nicolas), poëte napolitain, dont on trouve *plusieurs pièces de poësie* dans le recueil italien d'Alacci, vivoit dans le 13e siècle.

XXXV. ALEXANDRE (Antoine), élève de François Arétin, se distingua par ses profondes connoissances dans le droit, et le professa à Naples. Le roi Ferdinand I l'envoya souvent en qualité d'ambassadeur à Rome et en Espagne, où il s'acquitta avec honneur de ses négotiations. Il devint sur la fin de sa vie président du conseil souverain de Naples, établi par Alphonse I.

XXXVI. ALEXANDRE (Dom Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a laissé un *Traité sur les horloges élémen-*

taires, in-8°, 1734, année de la mort de l'auteur, qui étoit d'Orléans. Il mourut âgé de 82 ans. C'étoit un homme d'un caractère solide, doux et uni.

XXXVII. ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris, et mort dans un âge avancé, à Saint-Denis, en 1728, est connu par deux ouvrages utiles : I. *La médecine et la chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1738. Ce livre renferme des remèdes choisis, peu coûteux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes. II. *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8° : ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux, qui sont en usage dans la médecine. On y indique un grand nombre de remèdes, mais pas toujours avec assez de choix. Dom Alexandre avoit acquis une grande connoissance des simples. Egalement pieux et charitable, il en fit usage pour le soulagement de ses frères, et sur-tout des pauvres, qu'il aimoit tendrement. (Voyez *l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, pag. 489 et 490.)

† XXXVIII. ALEXANDRE D'ABON naquit dans la ville de ce nom en Paphlagonie, il vivoit vers le milieu du 2e siècle de notre ère. Doué de beaucoup d'esprit et d'une beauté rare, il se livra dans sa jeunesse à une infâme débauche; il devint le favori et le disciple d'un homme qui se vantoit d'avoir été l'ami du célèbre Apollonius de Thyane, et qui faisoit le métier de magicien. Cet homme mourut, et le jeune Alexandre chercha à mettre à profit les leçons qu'il en avoit reçues, et résolut de fonder sa fortune et sa réputation sur la crédulité du peuple. Il associa à son entreprise un nommé Coconas, et ils choisirent, pour premier théâtre de leurs impostures, une ville très-peuplée, celle de Calcédoine. Ils enfouirent sécrètement dans un vieux temple d'Apollon des tablettes d'airain, sur lesquelles ils avoient gravé une inscription portant que bientôt Esculape apparoîtroit, avec son père Apollon, dans le royaume de Pont et fixeroit sa demeure dans la ville d'Abon. Ils eurent soin de faire à propos découvrir ces tablettes, et de divulguer les inscriptions prophétiques qu'elles contenoient. A cette nouvelle, les crédules habitans d'Abon résolurent aussitôt d'élever un temple au dieu qui devoit venir le visiter, et commencèrent à en creuser les fondemens. La mort ayant alors ravi à Alexandre son compagnon de fourberie, il se trouva seul chargé de l'entreprise, qu'il exécuta avec autant de subtilité que d'audace et de succès. Il arrive à Abon sa patrie; et, dans les fondemens que les habitans venoient de creuser pour élever un temple à Esculape, il place pendant la nuit un œuf d'oie vide et dans lequel il avoit introduit un jeune serpent par une ouverture qu'il scella avec soin. Le lendemain il se présente dans la place publique, harangue le peuple, le félicite sur son bonheur et sur la visite prochaine d'Esculape; puis il descend dans le fossé où il avoit placé l'œuf, l'en retire, le casse, et, aux yeux des spectateurs étonnés, en retire le jeune serpent qu'il dit être Esculape, car c'est sous cette forme que ce dieu étoit adoré. Après cette prétendue découverte faite avec solennité, Alexandre, tenant en main le dieu nouveau né, se retira dans sa maison, où il resta plusieurs jours enfermé. Il s'étoit pourvu d'un de ces gros serpens doux et familiers qu'on peut sans danger manier à volonté. Il le dressa au rôle qu'il vouloit lui faire jouer, et s'occupa d'autres préparatifs. Cependant la nouvelle de l'apparition du dieu attira dans la ville

d'Abon tous les habitans de la Paphlagonie. Chacun vouloit voir le dieu et son prophète. Alexandre, vêtu en habit de pontife, assis sur un lit, dans une chambre mal éclairée, recevoit les curieux. Il avoit dans son sein le gros serpent familier dont on vient de parler. On ne voyoit de cet animal que la queue, qui descendoit jusqu'à terre; sa tête étoit cachée, et à sa place une tête artificielle semblable à une tête humaine, et qui paroissoit adhérer au corps du serpent, sortoit de dessous sa tunique. Chacun disoit avoir vu le dieu, l'avoir touché et s'étonnoit de ce que, dans peu de jours, il avoit acquis une croissance si considérable. Alexandre parvint même à faire parler la tête artificielle du serpent par le moyen de conduits cachés qui communiquoient à une pièce voisine où des personnes affidées répondoient aux demandes et rendoient des oracles. Bientôt après il mit en usage un autre genre de fourberie. Il annonça qu'Esculape-Glycon (car c'est ainsi qu'il nommoit le dieu serpent dont il étoit le prophète) alloit rendre des oracles, et il régla de la manière suivante les formes à observer pour le consulter. On adressoit à Alexandre des lettres cachetées qui contenoient une ou plusieurs demandes. Peu de temps après, ces lettres étoient renvoyées avec la réponse, sans que le cachet fût brisé; voici comment le tout s'exécutoit. Avec une aiguille chauffée, notre prophète faisoit fondre la cire qui étoit sous le cachet, le levoit ensuite, écrivoit la réponse dans la lettre qu'il recachetoit par le même moyen, ou bien il composoit un mastic qui, en état de mollesse, étoit appliqué sur le cachet et en recevoit l'empreinte. Il le brisoit alors, écrivoit la réponse, puis recachetoit la lettre avec l'empreinte de mastic durci, de sorte que le cachet paroissoit intact, et les oracles insérés dans la lettre dictés par la divinité. A beaucoup de présence d'esprit il joignoit une mémoire ornée et quelques connoissances en médecine, aussi répondoit-il quelquefois d'une manière heureuse. Quand les questions étoient trop embarrassantes, il n'y faisoit que des réponses ambiguës, ou ne répondoit pas, ou renvoyoit les questionneurs aux oracles de Delos, de Didyme, etc. La foule de ceux qui venoient le consulter alloit toujours croissant. Il eut recours, pour rendre ses oracles, à un moyen plus expéditif, mais qui pouvoit compromettre sa réputation. Les lettres qu'il recevoit n'étoit plus décachetées. Il se bornoit à écrire sur le dos une réponse vague qui, ordinairement, n'avoit aucun rapport avec la demande. Alexandre, pour ajouter une nouvelle considération au culte qu'il avoit établi au dieu dont il se disoit le prophète, institua des mystères. Il en excluoit soigneusement les épicuriens et les chrétiens. Il y remplissoit le rôle d'hiérophante. La lune y apparoissoit, c'étoit une femme qui, par le moyen de machines, descendoit de la voûte du temple, comme de la voûte céleste, et venoit recevoir ses embrassemens. On y célébroit des fêtes, des danses, on faisoit des processions, pendant lesquelles il faisoit voir, à dessein, une de ses cuisses qui paroissoit d'or, comme l'étoit celle de Pithagore: et on disoit qu'il en avoit l'ame puisqu'il en avoit la cuisse. Sa réputation, malgré quelques soupçons qui en obscurcissoient l'éclat, se répandit au loin et jusqu'en Italie. Ce ne fut pas seulement la classe ignorante du peuple qui ajouta foi à ses oracles; des hommes puissans et qui occupoient des places importantes dans l'empire, furent dupes de cet imposteur. De ce nombre étoit un vieillard, nommé Rutilianus. Il consulta plusieurs fois le prophète, avoit pour lui le plus grand respect, et finit par épouser

sa fille, qu'Alexandre soutenoit avoir été le fruit de ses embrassemens avec la lune. Marc-Aurèle fut aussi la dupe de notre prophète. Rutilianus, qui jouissoit d'un grand crédit, l'avoit recommandé à cet empereur, qui voulut bien, lorsqu'il alloit porter la guerre contre les Marcomans, recevoir un de ses oracles, et se soumettre à ce qu'il prescrivoit. On frappa des médailles en l'honneur du dieu et de son prophète. M. Spanheim en a publié quelques-unes où se trouve un serpent avec le mot Glycon ; d'autres médailles représentoient le serpent Glycon, et d'un côté et de l'autre Alexandre, couronné des bandelettes d'Esculape, tenant à la main la faux de Persée, duquel il prétendoit descendre par sa mère. Il avoit prédit qu'il vivroit 150 ans et qu'il mourroit par un coup de foudre, mais il périt avant l'âge de soixante-dix ans, d'un ulcère gangréneux qui lui survint à la jambe et qui s'étendit jusqu'à l'aine.

* XXXIX. ALEXANDRE DE LYCOPOLIS, philosophe platonicien du 6e siècle. Photius, Combefis, Cave, l'ont regardé comme un prosélyte du christianisme. Beausobre s'attache à démontrer le contraire dans son histoire du manichéisme, part. 2, disc. prél. 813, p. 236. Combefis a inséré un traité d'Alexandre *contre les manichéens* dans le second tome de son *Auctar. noviss. bibliothecæ patrum.*

*XL. ALEXANDRE DE VILLA-DEI, franciscain, composa l'an 1240 ce qu'il appeloit un *Doctrinal*, en vers léonins, ouvrage rempli de mauvais quolibets, dans lequel il donne les règles de la grammaire et de la critique d'une manière si confuse et si obscure qu'il est à peine intelligible. On n'en a pas moins lu ses ouvrages dans la plupart des écoles, depuis cette période jusqu'au 16e siècle.

† XLI. ALEXANDRE DE BERNAY, surnommé *de Paris*, poëte du 13e siècle, se fit connoître d'abord par le roman d'*Atys et Profilias*, manuscrit, n° 7191, in-folio; ensuite par l'achèvement du *Roman ou geste d'Alexandre*, commencé par Lambert *li cors* (le petit), n° 7190, in-fol. De là on ajouta que le premier il inventa le vers de douze pieds, dit alexandrin ; qu'il lui donna ce nom, soit à cause du sien, soit à cause de celui de son héros. Si les romans du Brut (1155), du Rou (1165), de la Geste d'Alexandre, (1185), par Thomas de Kent, enfin plusieurs autres qu'il seroit trop long de citer, n'avoient pas existé, et que leurs auteurs n'eussent pas employé le vers alexandrin, ce poëte auroit bien pu les inventer. Malgré les dissertations insérées dans l'histoire de l'académie des inscriptions, qui font mention de ces différens ouvrages, on continue d'accorder à Alexandre de Bernay, l'honneur d'avoir, le premier, employé le grand vers.

* XLII. ALEXANDRE D'AUXERRE, vivoit au commencement du 13e siècle. Le catalogue des manuscrits d'Angleterre, imprimé en 1697, met sous le nom d'Alexandre d'Auxerre, cod. 2096, et cod. 2109. *super* 1 et 2. *Sententiarum* manuscrit, *canta-brig.* Les *Commentaires sur le maître des sentences*, etc.

* XLIII. ALEXANDRE (Williams), Écossais, homme d'état et poëte, étoit né en 1580. Il composa un poëme intitulé *Aurore*, en 1604 ; en 1607, une *Collection de tragédies*, in-4°. En 1613, le prince Charles le nomma son écuyer, et le créa chevalier. En 1651, il lui donna des terres dans la nouvelle Ecosse; et comme son intention étoit de former une colonie dans ce pays, Charles I lui donna la charge de lord lieutenant, et fonda en Ecosse un ordre

nouveau de chevaliers baronnets qui devoient chacun contribuer à l'établissement, et avoir une portion de terres qu'ils devoient exploiter. Le nombre en étoit fixé à 150. La nouvelle Ecosse fut vendue à la France en 1630, mais l'ordre n'en subsista pas moins. Sir Williams Alexandre fut créé vicomte et ensuite comte de Sterling, et mourut en 1640. Ses *Œuvres poétiques* forment un vol. in-folio.

* XLIV. ALEXANDRE (Giovan), graveur, né en Ecosse en 1679. Il s'établit à Rome en 1718. Ses principaux ouvrages sont, *la Bénédiction et le Sacrifice d'Abraham ; le Départ et l'Echelle de Jacob ; le Buisson ardent et les Anges chez Abraham.* Ces différens morceaux sont d'après Raphaël d'Urbin, et tous dédiés à Cosme III, grand-duc de Toscane.

* XLV. ALEXANDRE DE RHODES, natif d'Avignon, dirigea la mission des jésuites dans les royaumes de Siam, de Tonquin et dans la Cochinchine vers le milieu du 17e siècle, et ses efforts, réunis à ceux de ses collégues, firent recevoir avec une grande docilité les instructions évangéliques par un nombre prodigieux d'habitans de ces contrées. C'étoit un homme d'esprit et de bon sens. Ses *Mémoires*, qui sont une *Histoire du royaume de Tonquin*, écrite en latin, qui a paru en 1652, in-4° et ses *Voyages*, imprimés à Paris en 1666 et en 1682, in-4° en fournissent la preuve.

* XLVI. ALEXANDRE NUMMIUS, rhéteur grec qui vivoit sous Hadrié ou les Antonins, a laissé un *Traité sur les figures de l'éloquence*, qu'a publié le premier Alde-Manuce, p. 574 de ses Rhéteurs grecs.

* XLVII. ALEXANDRE DE WESTPHALIE. *Voyez* HEGUIS.

XLVIII. ALEXANDRE D'IMOLA. *Voyez* TARTAGNI (ALEXANDRE).

ALEXANDRI. *Voyez* ALEXANDRE, n° XXX.

* I. ALEXANDRINI (Jacob Philippe), né à Bologne, selon Bumaldi, vivoit en 1570. Le même auteur rapporte qu'il laissa quelques ouvrages manuscrits. *Les Règles de l'algèbre et de la géométrie, ou de la mesure des terres, tant du pays bolonais, que d'autres lieux.* Dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, il y en a un intitulé *Recueil des poids et mesures de Bologne en 1571, d'autres plus antiques, et d'autres en différens pays.*

II. ALEXANDRINI de NEUSTAIN (Jules), né à Trente, médecin de Maximilien II, reçut des bienfaits considérables de cet empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa patrie l'an 1590, à l'âge de 84 ans. Alexandrini a écrit en vers et en prose divers ouvrages, qui prouvent que sa doctrine étoit solide et universelle. I. *De medicinâ et medico*, Tiguri 1557, in-4°. II. *Salubrium*, ou *De sanitate tuendâ, libri* 33, Coloniæ 1575, in-fol. III. *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8° : cet ouvrage est en vers. IV. *Cornelia medica.* V. *Galeni Encomium.* VI. *De Theriacâ*, etc., etc. C'est un des premiers observateurs qui ait cherché à établir les rapports qui existent entre les affections, les passions de l'ame, et les maladies du corps.

* ALEXINUS, philosophe de la secte d'Euclide de Mégare, qui vivoit vers la 120e olympiade. Il avoit été disciple d'Eubulide, et parut opposé aux sentimens de Zénon *le cynique.*

I. ALEXIS, poëte comique grec, oncle de Ménandre, florissoit du temps d'Alexandre-le-Grand, vers

l'an 363 avant J. C. On trouve des fragmens de ce poëte dans *Vetustissimorum Græcorum Bucolica Gnomica*, etc., Crispin, 1570, in-16.

II. ALEXIS, nom d'un saint célébré par Métaphraste. On dit que c'est le même que saint JEAN CALYBITE. (*Voyez* cet article.) Ce sont du moins à peu près les mêmes faits dans les vies de ces deux personnages, et ces faits sont assez extraordinaires. Consultez la *Vie des Saints* de Baillet, au 15 janvier.

III. ALEXIS ARISTÈNE, diacre de l'église de Constantinople, se trouva au concile de cette ville de l'an 1166. On a de lui des *Notes sur un recueil de canons*, qui sont imprimées dans les Pandectes des canons de Bévéridge.

† IV. ALEXIS Ier, COMNÈNE, naquit à Constantinople, l'an 1048, de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac Comnène, et de Dalassène. Ayant reçu une excellente éducation, il fit de grands progrès dans l'état militaire. Nommé général contre les Turcs avec son frère Isaac, il les engagea à faire alliance avec l'Empire. Il se distingua par plusieurs actions courageuses avant de monter sur le trône de Constantinople, qu'il usurpa sur Nicéphore Botoniate en 1081. Proclamé empereur par les troupes, il battit les Turcs, et les contraignit à demander la paix. Après cette expédition contre les Musulmans, il fut obligé de se défendre contre Robert Guischard, qui le défit d'abord, et sur lequel ensuite il remporta deux victoires. Cette guerre fut suivie d'une irruption des Scythes, qu'il tailla en pièces dans une bataille générale. Peu de temps après il vit arriver dans ses états une multitude innombrable de croisés qui l'alarmèrent beaucoup. Il craignit que Boëmond, fils de Guischard, ne profitât de cette guerre pour lui arracher la couronne. Ses soupçons l'obligèrent de dissimuler, et de faire un traité avec l'armée croisée, par lequel il promettoit de la secourir par terre et par mer. Les Latins disent qu'il l'observa mal, et les Grecs soutiennent au contraire qu'il en remplit toutes les conditions avec une ponctualité, que les croisés, disent-ils, ne méritoient pas. Il est sûr qu'il se présenta pour les secourir au siége d'Antioche ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit que ses troupes risquoient d'être battues. Les Français furent indignés de cette retraite ; mais il les gagna ensuite en rachetant leurs prisonniers, et en les recevant avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Boëmond fut le seul qui voulut rester en guerre avec lui : mais il le réduisit bientôt à désirer la paix. Il pacifia aussi son empire, en traitant avec les Turcs, et mourut en 1118, âgé de 70 ans. Maimbourg, dans ses Amplifications historiques, a prodigué à ce prince les injures les plus atroces. Sa fille Anne lui a donné les éloges les plus outrés dans l'histoire qu'elle a écrite de son père. Il y a un milieu à tenir entre le panégyrique et la satire. On ne peut que louer Alexis de sa sobriété, de sa douceur, de sa clémence, de son amour pour les lettres, de son affabilité envers le peuple ; mais on doit le blâmer d'avoir peu respecté le droit de propriété. Quant au reproche d'avoir sollicité sous main les mahométans contre les chrétiens, après s'être uni avec ceux-ci, la plupart des historiens le rejettent comme un faux bruit. Parmi les traits de clémence qu'on cite de lui, nous ne nous arrêterons qu'à ceux-ci : il avoit soutenu contre les Scythes une guerre cruelle, qui finit par une bataille sanglante ; toute l'armée des Scythes

y périt, sans excepter les femmes et les enfans, à la réserve d'un assez grand nombre de prisonniers, que leurs blessures avoient mis hors d'état de fuir. Sur le soir, Synésius, l'un de ses officiers, alla solliciter l'empereur de les faire tous mourir, de peur que la vengeance ne les portât à quelque révolte. Alexis, le regardant d'un œil sévère, lui dit : « Les Scythes, pour être Scythes, cessent-ils d'être hommes ? Et pour avoir été nos ennemis, sont-ils indignes de notre compassion ! Je ne sais comment vous avez pu concevoir une idée aussi cruelle, et me la proposer. » Il ordonna seulement qu'on les désarmât. Cependant, vers le milieu de la nuit, les soldats grecs se jetèrent sur les captifs et les passèrent tous au fil de l'épée. Alexis l'ayant appris, manda Synésius, et lui dit : « Ce massacre, capable de me déshonorer parmi les nations étrangères, est l'ouvrage de votre cruauté. » Il le fit ensuite charger de chaines, et il l'auroit puni avec plus de rigueur, si ses parens et ses amis n'eussent intercédé pour lui... Deux officiers, nommés Ariébe et Umpertopule, furent convaincus d'avoir voulu attenter à la vie de l'empereur : Alexis borna leur punition à la confiscation et à l'exil. Jean, son neveu, gouverneur de Duras, fut accusé de tramer une révolte ; Alexis le manda, et touché de l'indignation qu'il montra de se voir soupçonné, il ne voulut plus entendre de dépositions, et il le renvoya dans son gouvernement. Les bontés qu'il avoit eues pour Grégoire, fils de Grabas, gouverneur de Trébisonde, n'empêchèrent pas cet ingrat de songer à la révolte ; l'empereur se contenta de lui faire sentir l'injustice de sa conduite, et de le reléguer dans la citadelle de Philippopolis.

† V. ALEXIS II, Comnène, étoit fils de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, auquel il succéda à l'âge de 12 ans, en 1180 (*Voyez* Agnès, n° III.) Trop jeune pour tenir les rênes de l'empire, il fut mis sous la tutelle de Marie sa mère et d'Alexis Comnène son oncle. Cet homme injuste, ambitieux, avide d'argent, irrita le peuple par ses exactions. On se révolta dans la capitale et dans les provinces, et l'on mit sur le trône Andronic Comnène, cousin d'Alexis. Le nouvel empereur, s'étant rendu maître de Constantinople, fit étrangler la mère et le fils en avril 1182. Le corps de ce malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied, en disant « que son père avoit été un parjure, sa mère une impudique, et lui un imbécille ; » ensuite il le fit jeter dans la mer.

† VI. ALEXIS III, l'Ange, frère d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, et le fit enfermer dans une prison, après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur étoit un débauché avare et un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs et les Bulgares, et ne termina cette guerre honteuse qu'en achetant la paix à force d'argent. Les peuples murmuroient. Isaac l'Ange avoit un fils qui s'étoit retiré en Allemagne auprès de l'empereur Philippe son beau-frère. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de Français et de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses pères. Le siége fut mis devant Constantinople, qui se rendit en juillet 1203. Alexis l'Ange prit la fuite ; et, après avoir couru différentes aventures, il tomba entre les mains de Théodore Lascaris, qui lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un monastère où il termina ses jours. Le fils d'Isaac fut couronné sous le nom d'Alexis

IV. Ce jeune prince tira son père des fers, et, tout aveugle qu'il étoit, il lui remit le sceptre et se contenta d'être son collègue ; mais comme il fallut donner des sommes considérables aux croisés, les peuples furent foulés, et il s'éleva un nouveau tyran qui détrôna Alexis IV, et le fit étrangler en 1204.... (*Voyez* ci-dessous ALEXIS MURTZUPHLE, n° VIII.)

VII. ALEXIS IV, empereur de Constantinople. *Voyez* l'article précédent.

† VIII. ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, ayant d'abord été grand-maître de la garde-robe sous Isaac l'Ange et Alexis IV, détrôna ce dernier prince et le fit étrangler. Il commença son règne, en janvier 1204, par une guerre contre les croisés, qui mirent le siége devant Constantinople. La ville fut prise et pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, et Baudouin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, lui fit crever les yeux; et les Français, irrités contre lui, le précipitèrent du haut d'un rocher en avril 1204. Le surnom de Murtzuphle lui avoit été donné parce que ses sourcils se joignoient et lui tomboient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Artificieux, dissimulé, avare et cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, et s'appropria leurs richesses, qui lui appartenoient, disoit-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étoient dans le ministère, il leur substitua ses parens et ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Ces différens changemens accélérèrent sa chute.

† IX. ALEXIS (Guillaume), surnommé *le Bon Moine* de Lyre, parce qu'il fut religieux d'une abbaye de ce nom, dans le diocèse d'Evreux, avant que d'être prieur de Bussy en Perche. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort, mais il paroît qu'il vécut vers la fin du 15ᵉ siècle et le commencement du 16ᵉ. Les ouvrages qui restent de lui sont, I. *Le Passe-temps de tout homme et de toute femme*, avec l'*A, B, C des doubles*, le tout en vers, Paris, sans date, in-8° et in-4°, goth. II. *Le Grant Blason des faulces amours*, in-4°, goth., sans indication de temps ni de lieu, Paris, in-16, sans date, et in-4°, 1493; Lyon, aussi in-4°, 1506; et à la suite, des *Quinze Joies du mariage*, La Haye, 1726 et 1734, in-12. III. *Le Contre-Blason des faulces amours*, intitulé *le Grant Blason d'amours spirituelles et divines, avec certain Epigramme et Servantoye d'honneur*, etc. Paris, sans date, in-8° et in-16, goth. IV. *Le Dialogue du Crucifix et du Pélerin*, composé en Hyérusalem, l'an 1486, etc., Paris, Guill. Eustache, 1521, in-8°. V. *Le Loyer des Folles amours*, et le *Triumphe des Muses contre amour*, à la suite des *Quinze Joies du mariage*, dans les deux éditions déjà citées. VI. *Le Passe-temps du Prieur de Bussy et son frère le cordelier*, etc., Rouen, in-8°, sans date. VII. *Le Miroir des moines*, Rouen, *idem*. VIII. *Le Martyrologe des fausses langues, et le chapitre général d'icelles tenu au temple de Dauger, faits par couplets*, etc., Rouen, in-4°, sans date; et Paris, Lambert, 1493, in-4°. IX. Enfin, *Quatre Chants royaux*, qui se trouvent parmi les *Palinods, etc.*, imprimés in-4° à Paris, à Rouen et à Caen, sans date.

X. ALEXIS (le Faux), imposteur célèbre, qui voulut se faire passer en 1191, sous Isaac Lange, empereur d'Orient, pour Alexis,

fils de l'empereur Manuel Comnène. Sa figure et ses cheveux ressembloient en effet beaucoup à ceux de ce prince, et il bégayoit comme lui. A la faveur de cette ressemblance, il passe en Asie, en impose au peuple des environs du Méandre, et va représenter au sultan de Cogny, qu'ayant été ami de l'empereur Manuel, il devoit venger les injustices que l'on faisoit à son fils, seul héritier légitime de la couronne. Le sultan s'informa de l'ambassadeur de Constantinople si ce jeune homme étoit réellement fils de Manuel. L'ambassadeur répondit « qu'il étoit public qu'Alexis, fils unique de Manuel, s'étoit noyé avant la mort de son père, et que celui qui en prenoit le nom étoit un imposteur. » Malgré ce témoignage, le sultan lui permit de lever des troupes dans ses états, sans néanmoins s'engager à le défendre. En peu de temps le faux Alexis se vit à la tête de huit mille hommes. Il prit plusieurs villes à composition ; il entra dans quelques autres par force, et répandit au loin la terreur par les ravages et les violences qu'il exerça. Alexis, frère de l'empereur, qui monta depuis sur le trône, ne jugea pas à propos d'en venir aux mains avec lui ; il se contenta de retenir dans l'obéissance ceux qui ne s'en étoient pas encore écartés. Mais un prêtre d'Asie, indigné contre ce rebelle qui pilloit toutes les églises, en délivra bientôt l'empire. Il attendit le faux Alexis au sortir d'un grand repas, où il avoit bu avec excès, se saisit de son épée, et la lui plongea dans le cœur.

XI. ALEXIS Michaelowitz, c'est-à-dire fils de Michel, grand-duc ou czar de Moscovie, lui succéda et parvint au trône en 1645, âgé de 16 ans. Son règne fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines et étrangères. Un chef des Cosaques du Tanaïs, nommé Stenko-Rasin, voulut se faire roi d'Astrakan. Il inspira longtemps la terreur ; mais enfin, vaincu et pris, il finit par le dernier supplice. Environ douze mille de ses partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'Astrakan. Alexis soutint ensuite une guerre contre la Pologne : elle fut terminée par une paix qui lui assura la possession de Smotensko, de la Kiovie et de l'Ukraine ; mais il fut malheureux contre les Suédois, et les bornes de l'empire étoient toujours très-resserrées du côté de la Suède. Les Turcs étoient alors plus à craindre : ils tomboient sur la Pologne et menaçoient les pays du czar, voisins de la Tartarie-Crimée, l'ancienne Chersonèse-Taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminieck, et tout ce qui dépendoit de la Pologne en Ukraine. Le sultan Mahomet IV, ayant imposé un tribut aux Polonais, demanda que le czar évacuât tout ce qu'il possédoit en Ukraine, et fut refusé. Le sultan ne traitoit dans sa lettre le souverain des Russes que de *hospodar chrétien ;* et s'intituloit *très-glorieuse majesté, roi de tout l'univers.* Le czar répondit « qu'il n'étoit pas fait pour se soumettre à un chien de mahométan, et que son cimeterre valoit bien le sabre du grand-seigneur. » En même temps il envoya des ambassadeurs à presque tous les souverains de l'Europe, pour les animer contre l'ennemi commun de la chrétienté. Il secourut les Polonais, qui, ayant pour général Jean Sobieski, triomphèrent des Turcs à la célèbre journée de Choksim en 1674. Lorsque le trône de Pologne fut vacant, peu de temps après, Alexis le disputa et fit des offres avantageuses qui ne furent pas acceptées. Une mort prématurée l'enleva en 1677 à 46 ans. Il laissa la réputation d'un prince

juste, mais sévère. Il fut le premier qui fit imprimer les lois du royaume, auparavant manuscrites. Il lisoit les bons ouvrages étrangers, sur les arts et les sciences, qu'il se faisoit traduire en langue russe. Le commerce fut favorisé par ses soins et ses bienfaits. Des manufactures de toile et de soie furent établies; plusieurs déserts, peuplés par des colonies d'étrangers, et sur-tout de Polonais. Il batit des villes; il augmenta et embellit Moscou. Il avoit conçu le projet d'avoir des flottes sur la mer Caspienne et la mer Noire. Sa cour fut plus magnifique qu'aucune de celles de ses prédécesseurs; et, malgré cette magnificence, son économie lui permit d'amasser des trésors. Il reçut des ambassades avec de riches présens des Persans, des Chinois et d'autres peuples d'Asie, et forma des liaisons avec les principales puissances de l'Europe. Il eut de son second mariage avec Natalie Nariskin le fameux czar Pierre, qui perfectionna tout ce qu'il avoit commencé. (*Voy.* PIERRE, n° VII.)

XII. ALEXIS PÉTROWITZ, fils de Pierre-le-Grand, czar de Russie, et d'Eudoxie-Fœdorowna Laprechin, épousa Charlotte de Brunswik-Wolsfenbutel (*voyez* CHARLOTTE). Loin de marcher sur les traces de son père, il condamnoit par ses discours, et encore plus par ses mœurs et par ses actions, tout ce que Pierre-le-Grand entreprenoit pour la gloire et pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menoit une vie obscure : il avoit un caractère sauvage, un attachement superstitieux aux anciens usages de la nation, et un profond mépris pour les arts et les établissemens nouveaux. Il étoit presque toujours enfermé avec une Finlandaise, nommée Euphrosine, qui l'entretenoit dans une vie oisive. Pierre-le-Grand s'efforçoit d'exciter en lui de l'émulation, de l'amour pour la gloire, et du goût pour les grandes choses; mais le cœur du czarowitz ne renfermoit presque aucun de ces sentimens. Enfin le czar, envisageant le prince son fils comme le destructeur de tout ce qu'il avoit entrepris, résolut de le déshériter. Le czarowitz parut y consentir; cependant, à peine son père eut-il entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asile auprès de l'empereur, qui étoit son beau-frère. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, et l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tirol, et ensuite à Naples. Voltaire compare la fuite d'Alexis avec celle de Louis XI, encore dauphin. « Ce dernier, dit-il, étoit bien plus coupable que le czarowitz, puisqu'il s'étoit marié malgré son père; qu'il avoit levé des troupes; qu'il se retiroit chez un prince naturellement ennemi de Charles VII, et qu'il ne revint jamais à sa cour, quelque instance que son père pût lui faire. Alexis, au contraire, ne s'étoit marié que par ordre du czar, ne s'étoit point révolté, n'avoit point levé de troupes, ne se retiroit point chez un prince ennemi, et retourna auprès de son père, sur la première lettre qu'il reçut de lui. » Le czar découvrit la demeure de son fils, et l'engagea à revenir à Moscou. Dès que le prince fugitif fut arrivé, Pierre-le-Grand fit environner par des gardes le château où il étoit; on lui ôta son épée, et il fut conduit comme un criminel devant son père. Les principaux de la noblesse et le clergé étoient assemblés : le czar le déclara indigne de sa succession, et l'y fit renoncer solennellement. Les confidens du czarowitz, et ceux qui l'avoient suivi dans sa fuite, furent arrêtés, et la plupart périrent par

les supplices. La czarine Eudocie, sa mère, fut transférée dans un monastère près du lac de Lafdoga ; et la princesse Marie, sœur du czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Sleutelbourg. Le czar retenoit toujours son fils prisonnier, et le traitoit comme coupable de lèse-majesté. On instruisit son procès, et il fut condamné à mort. Ce jugement sévère fut rapporté à ce malheureux prince qui mourut le lendemain, en 1719. Il avoit un fils qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine, sous le nom de Pierre II. (Le lecteur pourra consulter le chapitre X de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, seconde partie, il verra ce qu'il doit penser de cette horrible catastrophe.) Il est évident que Pierre fut dans cette occasion plus roi que père, et qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts de sa nation, ou plutôt à ceux de sa gloire. « L'arrêt de mort, dit Voltaire dans une lettre à M. de Schouvalof, m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration ; je n'y aperçois que des espérances vagues, quelques paroles échappées au dépit ; nul dessein formé, nul attentat : j'y vois un fils indigne de son père ; mais un fils ne mérite pas la mort, à mon sens, pour avoir voyagé de son côté, tandis que son père voyageoit du sien. » Après quatre mois d'instruction d'un procès criminel, on força ce malheureux prince d'écrire « que, s'il y avoit eu des révoltés puissans qui se fussent soulevés et qu'ils l'eussent appelé, il se seroit mis à leur tête. » Qui jamais a regardé une telle déclaration comme valable ? Qui jamais a jugé une pensée, une hypothèse, une supposition d'un cas qui n'est pas arrivé ? Où sont ces rebelles ? Qui a pris les armes ? Qui a proposé à ce prince de se mettre un jour à la tête des révoltés ? A qui en a-t-il parlé ? A qui a-t-il été confronté sur ce point important ? Aussi, le terme de parricide, dont on se servit dans le jugement de ce prince, révolta-t-il tous les hommes équitables : on ne peut donner ce nom de parricide qu'à celui qui a préparé ou exécuté le meurtre de son père. La mort du czarowitz, le lendemain de la lecture de son arrêt, ne parut point naturelle. Etoit-il vraisemblable qu'un prince de 23 ans mourût d'apoplexie, parce qu'on lui avoit lu une sentence qu'il devoit espérer qu'on n'exécuteroit pas. Les écrivains les plus favorables au czar Pierre ne purent dissimuler que toute l'Europe croyoit Alexis, son fils, empoisonné par ses ordres. Cette conjecture fut peut-être fausse, mais la cruauté du czar étoit bien propre à la faire naître.

* XIII. ALEXIS DEL ARCO, peintre, fut surnommé *el Sordillo de Pereda* (le Sourd de Péréda), parce qu'il étoit sourd-muet de naissance, et qu'Antoine de Péréda étoit son maître. Il étoit né à Madrid en 1655. Quoique dénué des moyens nécessaires à toute profession, il n'en fit pas moins des ouvrages dignes des plus grands maîtres de son temps. Il excelloit surtout dans les portraits. Il peignoit quelquefois des sujets d'histoire, mais il n'y réussissoit pas aussi bien. Il règne un grand goût de dessin et une belle couleur dans ses ouvrages, on en admire sur-tout les belles compositions. Alexis mourut à Madrid en 1700. On voit de lui, dans le cloître des trinitaires de cette ville, une *Assomption* et une *Conception de la Vierge* ; ces deux tableaux peints dans sa première jeunesse lui font honneur. Il a peint en entier la chapelle de Notre-Dame de la Novena, qui est

dans la paroisse de Saint-Etienne, et qui appartient aux comédiens de Madrid. On voit aussi de lui une sainte Thérèse dans la chapelle *del Santo-Christo de San-Salvador* de la même ville.

* ALEXIUS (Gaspard), Grison d'origine, reçu bourgeois de Genève en 1598, y enseigna la théologie et la philosophie, et y mourut en 1626. On a de lui, *Dissertatio physica de mixturâ*. Genève, 1625, in-4°.

* ALEYN (Charles), poëte anglais, a laissé deux *Poëmes sur les batailles de Crécy et de Poitiers*. Il paroît qu'il mourut en 1640; mais on n'a rien recueilli de sa vie, et aucun autre ouvrage de ce poëte n'est parvenu à la connoissance des bibliographes.

* ALEZIO. *Voyez* ALESIO.

* ALF (D. Samuel). Ce prévôt du chapitre de la cathédrale de Linkoping fut l'un des plus célèbres poëtes latins de la Suède. Avec un caractère très-aimable, il étoit de la moralité la plus sévère. Il a donné dans la ville d'Upsal des cours particuliers de poésie et d'éloquence. Il mourut au mois de juin 1799.

AL-FARABI, philosophe musulman du 10e siècle, étoit un génie heureux, et l'un de ces hommes universels qui pénètrent dans toutes les sciences avec une égale facilité. Il ne s'en étoit pas tenu à l'explication des rêveries de l'Alcoran; il avoit encore approfondi des arts plus utiles et plus intéressans. L'aventure qui lui arriva à la cour de Seifeddoulet, sultan de Syrie, fait connoître les talens singuliers de ce philosophe, si cette aventure n'est pas une fable. Il revenoit du pélerinage de la Mecque, lorsqu'il passa par la Syrie: le sultan étoit alors environné de savans, qui s'étoient rendus dans son palais pour discourir sur les sciences. On ouvrit la conférence. Le philosophe y disputa d'une manière si éloquente et si forte, qu'il réduisit tous les docteurs au silence. Le sultan, pour récréer l'assemblée, fit venir des musiciens; alors Al-Farabi se joignit à eux, et pinça le luth avec tant de délicatesse, qu'il attira sur lui les yeux et l'admiration de tous ceux qui étoient présens. Le sultan l'ayant prié de donner quelque chose de sa composition, il tira de sa poche une pièce enjouée, la fit chanter, et l'accompagna avec tant de force et de vivacité, qu'il fit rire à l'excès tous les assistans: il en produisit une autre, si tendre et si touchante, qu'il les émut jusqu'aux larmes, et finit par une troisième qui parvint à les endormir tous. Cette variété de talens porta le sultan à l'engager de rester auprès de lui; mais Al-Farabi s'en excusa, partit, et fut tué par des voleurs, dans un bois de la Syrie, l'an 954 de J. C. Ce philosophe avoit composé des ouvrages sur toutes les sciences; ils se trouvent, dit-on, en grande partie dans la bibliothèque de Leyde.

AL-FARGAN (Ahmed-Ebn-Cothair Al-Parganensis *ou* Al-Fraganius), astronome arabe, florissoit dans le 9e siècle, sous le califat d'Almaimon. On a de lui une *Introduction à l'astronomie*, dont Albufarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam en 1669, in-4°, avec des notes curieuses.

* ALFARO (Don Juan d'), né à Cordoue en 1640, eut pour premier maître Castillo. Il vint à Madrid en sortant de cette école, et trouva le moyen d'entrer dans celle du célèbre Vélasquez. Il fit de si grands progrès sous ce dernier, que ses portraits alloient quelquefois de pair avec ceux de ce maître. S'il quitta quelquefois la manière de Vélasquez, ce ne fut que pour suivre celle de Wandick, dont il étoit grand partisan. Vélas-

quez, étant premier peintre du roi d'Espagne, lui procura la facilité de travailler d'après les chefs-d'œuvre de l'art que renferment les différentes maisons royales de ce royaume. Alfaro s'attacha sur-tout aux beaux portraits du Titien et de Rubens, dont il ne cessoit d'admirer le coloris et la magie du clair-obscur. Il fit un petit voyage à Cordoue, à l'âge de 20 ans, et en revint après s'y être fait admirer par ses belles productions. Le portrait et la miniature ont été ses deux parties favorites, et celles où il a excellé. Alfaro fut, dès sa plus tendre jeunesse, accablé d'infirmités qui le privèrent des moyens de subvenir à ses dépenses ordinaires, ce qui le jeta dans une mélancolie qui l'enleva à la fleur de son âge, en 1680. On a de lui des manuscrits très-savans. Il a laissé beaucoup de remarques sur la vie du célèbre Vélasquez, et sur celles de Paul de Cespédal et de Bécerra. On voit à Cordoue son fameux tableau de l'*Incarnation*, dans un oratoire des carmélites déchaussées; à Madrid, un *Ange gardien*, dans une chapelle de l'église du collége impérial, et le portrait de *Don Pedro Caldéron de La Barca*, qui est au-dessus du tombeau de ce seigneur, dans la paroisse de Sau-Salvador.

* ALFENUS (Publius Varus), né à Crémone et fils d'un cordonnier, devint d'abord avocat célèbre, ensuite consul. Il a laissé quarante volumes de *Digeste* et quelques autres *Ouvrages de droit*, cités par Aulugelle. Horace parle de lui dans sa troisième satire, et Virgile se loue de sa conduite généreuse envers lui. Il ne faut pas le confondre avec un autre ALFENUS, capitaine des gardes de Vitellius.

ALFES *ou* ALPHES, fameux rabbin, mort en 1103. On a de lui un abrégé du Talmud, intitulé *Siphra*, fort estimé des juifs.

* ALFIÉRI (Victor), né à Asti, en Piémont, le 17 janvier 1749, d'Antoine Alfiéri et de Monique Maillard de Tournon, veuve du marquis de Cachérano; mort le 8 octobre 1803, à 55 ans, d'une maladie produite par l'excès du travail; célèbre poëte tragique. Le comte Alfiéri fut abandonné de bonne heure à lui-même et abusa de sa liberté, comme la plupart des hommes qui se sont trouvés dans la même situation. Une organisation violente, une ame emportée, un goût invincible pour l'indépendance, l'entraînèrent à beaucoup d'excès. Tous ses sentimens, toutes ses passions tinrent du délire. La manie des voyages et des chevaux occupa une grande partie de sa vie. Les femmes et la poésie s'en partagèrent le reste. Avec un cœur pur, il n'eut pas toujours des mœurs pures, et l'éclat de ses aventures romanesques avoit précédé celui de ses succès littéraires. C'est à l'âge de 25 ans qu'il devina son génie. Ses premiers essais n'étoient pas de nature à en donner une grande idée aux autres. La *Cléopatre* et les *Poëtes* n'ont pas été dignes d'entrer dans la collection de ses œuvres. Mais à compter de cette époque, il recommença toutes ses études avec un zèle inconcevable, se soumit aux travaux les plus rebutans de l'enfance, et prouva, par son exemple, ce qu'avoit avancé le jeune Chatteston, qui seroit peut-être devenu l'Alfiéri de l'Angleterre: « Nous avons les bras assez longs, il ne faut que les étendre.» La tardive application d'Alfiéri, et les progrès qu'elle lui a fait faire, sont un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire littéraire. C'est avec la même patience, qu'âgé de plus de 45 ans, il commença l'étude du grec, qu'il finit par posséder très-bien. On verra dans les mémoires de sa vie à quels étonnans procédés il eut recours pour acquérir la connoissance de cette langue; et son

récit n'est pas un foible sujet d'encouragement et d'émulation pour les gens de lettres que les difficultés rebutent. La passion de la liberté avoit été peut-être la plus vive d'Alfiéri. Il lui avoit consacré quelques-uns des premiers écrits de sa plume énergique. Au commencement de la révolution, ces ouvrages, redoutés du despotisme, furent souvent cités par des factieux qui ne connoissoient de la liberté que le nom. L'indignation que lui inspira l'abus qu'on faisoit en France des plus nobles idées de l'homme, la douleur de voir sa divinité flétrie par des crimes sans exemples, et d'être calomnieusement associé à cette profanation, l'aigrirent contre la nation toute entière. « Il faut considérer Alfiéri, dit un ami de ce grand homme, comme un amant passionné à qui il est impossible d'être juste pour les ennemis de sa maîtresse. » Quoi qu'il en soit, des écrivains qui manquoient de logique, ou qui manquoient de bonne foi, ont conclu, de l'emportement d'Alfiéri contre la révolution française, qu'il avoit renoncé avant sa mort à toutes ses idées libérales. C'est comme si on prétendoit qu'un homme n'admire pas les chefs-d'œuvre de l'art chez les anciens, parce qu'il se déchaîne contre les barbares qui les ont mutilés. On lui a même prêté une abjuration qu'il n'a pas faite, mais à laquelle il avoit d'ailleurs répondu d'avance, quand il s'écrioit à la tête du livre *de la Tyrannie*, dans un de ses plus beaux sonnets, « qu'il désavouoit tout ce que la langueur de la vieillesse pourroit lui faire dire de contraire, et que c'étoit là les pensées de sa vigueur et de sa jeunesse. » Heureusement il est mort dans toute sa force, et on n'a pas besoin de ce désaveu pour le justifier d'une apostasie indigne de lui. Au reste, la cause de la liberté civile pourroit se passer de l'appui d'Alfiéri, qui étoit plus fait pour en peindre les avantages que pour les faire goûter. Son caractère indomptable et absolu fait présumer que ce fougueux adversaire de la tyrannie n'auroit été autre chose qu'un tyran. Ses ouvrages sont, I. Dix-neuf tragédies. *Filipo*, *Polinice*, *Antigone*, *Virginia*, *Agamennone*, *Oreste*, *Rosmunda*, *Ottavia*, *Timoleone*, *Merope*, *Maria Stuarda*, *la Congiura de' Pazzi*, *don Garzia*, *Agide*, *Saul*, *Sofonisba*, *Bruto primo*, *Bruto secondo*, *Mirra*. Les tragédies d'Alfiéri sont le premier de ses titres à la gloire. La conduite en est simple et antique, la marche presque toujours rapide et bien graduée, les caractères développés avec force, le style plein, nerveux, soutenu. Personne n'a plus étudié qu'Alfiéri, personne n'a mieux connu le mécanisme du vers tragique. Le sien se tient en quelque sorte debout, par la seule force de la pensée. On est étonné de ne rien trouver, dans une longue suite de pages, de cette mollesse qu'on reproche à la poésie italienne. L'étude du Dante, de Machiavel, parmi ses compatriotes ; d'Amyot, de Montaigne, parmi les nôtres ; de Tacite et de Salluste chez les anciens, avoit donné au style de ce grand poëte une vigueur pompeuse et sévère, que les autres tragiques de son pays n'ont point connue. Il seroit aussi injuste de le comparer à Métastase, que de comparer Corneille à Quinault. Il a paru plusieurs critiques des tragédies d'Alfiéri. La plus judicieuse et la plus décente étoit celle de Rénier Calsabigi, à laquelle il a répondu sur le même ton. Ces tragédies ont été traduites très-purement par M. Petitot, et imprimées à Paris en 1802, 4 vol. in-8°. II. *Della Tirannide, libri due.*—*La Virtu sconosciuta, dialogo*. III. *Del principe è delle lettere, libri tre.* IV. *L'Etruria vendicata, poema in quatro canti.*—*Sonetti*. V. *Versi di vario metro*,

Canzoni, *Stanze*, *Epigrammi*, *Ode*. — *Panegirico di Plinio à Trajano*. Ces différens ouvrages, dont l'édition originale est très-rare, ont été imprimés à Kelh, avec les beaux types de Baskerville. Le traité de la tyrannie est celui qui a le plus de réputation. Alfiéri, qui vivoit dans des temps plus faciles que Machiavel, et dont l'ame audacieuse ne pouvoit se contraindre à aucun ménagement, a traité le même sujet que son illustre prédécesseur, sous une forme différente et analogue au tour de son esprit. *Le Prince* de Machiavel est une ironie sublime; *la Tyrannie* d'Alfiéri est une imprécation véhémente. Machiavel sape le despotisme en feignant de le servir. Alfiéri l'attaque à découvert. Le premier est un traître heureux; le second, un rebelle déclaré. Machiavel a sur Alfiéri l'avantage de n'avoir point eu de modèle. Alfiéri a, sur tous ceux qui courront la même carrière, le mérite de la hardiesse et de la nouveauté. On a imprimé en 1802, chez Molini, une Traduction incorrecte et languissante de ce livre original. L'ouvrage intitulé *Panégyrique de Trajan* n'est point une traduction de Pline, comme on le croiroit au premier abord. Alfiéri a lutté avec Pline, et l'a fait avec succès. Ce que le Romain a de plus en élégance et en pureté, l'Italien le rachète à force d'éloquence et d'élévation. Enfin Alfiéri a laissé un grand nombre d'ouvrages posthumes. I. Cinq tragédies : *Abele*, *Alceste prima*, *Alceste seconda*, *i Persiani*, *il Filottete*. II. Six comédies : *l'Uno*, *i Pochi*, *il Troppo*, *tre Velene rimesta avrai l'Antidoto*, *la Finestrina*, *il Divorzio*. III. Seize *Satires*. IV. Des *Traductions de Salluste*, *de Térence*, *de Virgile*, *des Grenouilles d'Aristophane*. V. Plusieurs *Sonnets*. VI. Des *Mémoires de sa vie*, qui ont été traduits par un anonyme, et imprimés à Paris chez Egron, en 1809, 2 vol. in-8°. Alfiéri avoit la voix extraordinairement forte, l'air sévère et imposant. Ses derniers momens ont été racontés par son illustre ami l'abbé Valperga de Calusio, connu dans la république des lettres, et particulièrement en lexicologie, par le savant ouvrage qui a pour titre : *Didymi taminensis litteraturæ copticæ rudimentum*, Parma, Bodoni, 1783, in-4°. Il laissa son épitaphe, composée par lui-même, et ainsi conçue :

Quiescit hic tandem
Victorius Alfierus Astiensis,
Musarum ardentissimus cultor;
Veritati tantummodò obnoxiosus;
Dominantibus idcircò viris
Peræque ac inservientibus omnibus
Merito invisus;
Multitudini,
Ut nulla unquàm ab illo gesta
Publica negotia, ignotus;
Optimis paucissimis carus;
Nemini,
Nisi fortasse sibimetipsi
Despectus,
Vixit annos, etc.

* ALFINIUS (Publius-Varus), de Crémone, vivoit du temps d'Auguste. L'opinion la plus commune, fondée sur un passage d'Horace, est qu'il étoit cordonnier, et que, poussé par son génie vers de plus grandes destinées, il jeta l'alène et le cuir, et s'appliqua de lui-même à l'étude des lois. D'autres combattent cette opinion, mais peu importe quelle fut sa naissance, il devint l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Le *Digeste* est son ouvrage. C'est un recueil de décisions, divisé en XL livres, que les magistrats ont toujours consultés dans tous les temps. Il étoit tellement estimé à Rome, que ses funérailles furent célébrées aux dépens du public; et dans la Collection des médailles des empereurs romains, publiée par Le Vaillant, on trouve (planche VI, fig. 1) celle d'Alfinius.

I. ALFONSE Ier, surnommé le *Catholique*, roi des Asturies, avoit été le compagnon de Pélage dans ses travaux guerriers. Egalement brave et heureux, il vainquit en plusieurs occasions les Maures, et leur enleva plus de trente villes. Il agrandit par-là son royaume, et rendit le nom chrétien redoutable aux infidèles. Il mourut en 757, âgé de 64 ans, après en avoir régné 18.

† II. ALFONSE II, roi des Asturies, surnommé le *Chaste* (parce que, par une étrange bizarrerie, il n'usa pas avec sa femme Berthe des droits du mariage) remporta plusieurs victoires sur les Musulmans. Il s'empara de Lisbonne, et mourut en 842, après un règne de 50 ans, dans un âge très-avancé. Il fit bâtir la cathédrale d'Oviédo, et fixa sa cour dans cette ville. Il fut lié d'une étroite amitié avec Charlemagne, qui le seconda dans toutes ses entreprises.

III. ALFONSE III, dit *le Grand*, roi des Asturies, succéda à Ordogno son père en 866. Son règne fut illustré par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures. Il eut aussi à essuyer plusieurs révoltes de ses sujets. Une des plus célèbres fut celle de Froïla, comte de Galice, qui lui disputa la couronne, et l'obligea même de chercher un asile chez les Cantabres. Mais la conduite tyrannique de l'usurpateur fit révolter les habitans d'Oviédo, qui l'assassinèrent, et preparèrent ainsi le retour d'Alfonse. Cependant ce prince n'en fut pas plus tranquille. Il y eût de nouvelles révoltes, et la plus sensible à son cœur fut celle où il vit s'élever contre lui son propre sang. Garcie, son fils aîné, à la tête des rebelles, fut battu, fait prisonnier, puis remis en liberté au bout d'un an. Alors Alfonse abdiqua la couronne en faveur de ce fils, qui avoit voulu la lui enlever; et par une tendresse aveugle pour Ordogno, son second fils, il divisa ses états, et donna à celui-ci la Galice, avec la partie de la Lusitanie qu'il avoit conquise. L'an 912, Alfonse, avec une armée qu'il obtint du roi son fils, entra sur les terres des Maures, y mit tout à feu et à sang, et revint chargé de dépouilles à Zamora où il mourut le 20 décembre, après avoir régné 46 ans jusqu'à son abdication. Il joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une *Chronique des rois d'Espagne, depuis Vamba jusqu'à Ordogno, père de l'auteur*.

† IV. ALFONSE VI, roi de Léon et de Castille, reprit en 1085 Tolède sur les Maures, qui tenoient cette place depuis l'an 714. Il mourut en 1109. Ce prince avoit ordonné que l'office romain fût substitué à l'office gothique dans ses états. Ce décret ayant causé beaucoup de troubles, on convint de recourir à ces épreuves appelées le *Jugement de Dieu;* et l'on choisit le duel entre deux chevaliers, dont l'un tiendroit pour l'office gothique et l'autre pour le romain. L'avantage du combat fut pour le champion du gothique; mais le roi n'en persista pas moins dans sa résolution, et l'office romain prévalut.

V. ALFONSE VIII *ou* IX, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Noble* et *le Bon*, monta sur le trône à l'âge de 4 ans en 1158. Il reconquit tout ce que ses voisins avoient usurpé sur lui pendant son enfance. Aucun roi ne suivit aussi constamment que lui le projet de chasser les Maures d'Espagne; mais il fut défait par ces barbares, et blessé à la cuisse dans une grande bataille en 1195. Cet échec ralentit contre eux l'effort de ses armes, qu'il porta ailleurs. Enfin il eut sa revanche, l'an 1212, à la bataille de Muradat, où les Sarrasins, dit-on, perdirent près de deux cent mille hommes. Ce prince

mourut en 1214, à 60 ans. Les larmes que la Castille répandit sur son tombeau étoient une juste récompense des travaux auxquels il se livra pour défendre son royaume, l'agrandir, et y faire naître le goût des sciences. On lui reproche de n'avoir pas profité de ses divers succès ; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir réparé les revers qu'il avoit essuyés avec une fermeté supérieure aux événemens.

† VI. ALFONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Sage* et *l'Astronome*, fils de Ferdinand III, et son successeur en 1252. Après la mort de son père, il repoussa tous les efforts que la Navarre et l'Aragon firent contre lui. Il fut élu empereur, en 1257, par une faction de princes allemands, qui comptoient s'enrichir des trésors qu'il répandroit parmi eux. Il fit des actes de souverain d'Allemagne, en Castille. Il donna l'investiture du duché de Lorraine à Frédéric ; mais lorsque Rodolphe d'Hapsbourg eut été élevé au trône impérial, il se contenta de protester contre l'élection. Il vécut en philosophe sur le trône. D. Sanche, son fils, connoissant le caractère pacifique de son père, se révolta contre lui et le détrôna. Alfonse-le-Sage se ligua avec les Mahométans contre ce fils dénaturé, le combattit et le vainquit ; mais il ne put profiter de ses premiers avantages, et il mourut de chagrin le 21 avril 1284. Jacob, roi de Maroc, de la race des Mérinis, se distingua dans cette occasion par un trait de grandeur d'ame, digne d'être rapporté. Jadis l'ennemi d'Alfonse, il étoit accouru à sa défense. Leur première entrevue eut lieu à Zahra. Là, l'infortuné Castillan voulut céder la place d'honneur à celui qui venoit pour le venger. « Elle vous appartient, lui dit Jacob, tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des pères : je viens vous aider à punir un fils ingrat, qui reçut de vous la vie et veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux et puissant, je vous disputerai tout et redeviendrai votre ennemi. » Alfonse ne fut pas assez grand pour se fier au monarque qui lui tenoit ce noble langage ; il s'échappa de son camp. Ce fut sous le règne d'Alfonse X et d'après ses ordres qu'on travailla à recueillir et à augmenter ces lois appelées en espagnol *de las fiete pertidas* dont le code a rendu ce roi immortel. Ce travail, qui fut commencé vers l'année 1256, respire partout la plus haute sagesse et la justice la plus sévère ; aussi doit-on croire qu'un si bel ouvrage mérita beaucoup plus le surnom de *Sage* au monarque qui le fit éclore que ses recherches astronomiques et ses connoissances physiques et étonnantes. D'ailleurs, à cause de l'ignorance de ce temps-là, c'est dans ce code précieux que nous devons chercher le trésor de la langue espagnole originelle, lorsque déjà les traits caractéristiques de cet idiome s'étoient annoncés, et que le langage avoit déjà acquis certaines formes, certaines tournures qui lui donnoient un air plus libre et plus rapide. Malgré l'antiquité reculée de cet écrit et la rudesse, la barbarie même où la langue devoit être plongée à cette époque, le style y brille d'une certaine facilité, d'une pureté d'élocution, d'une élévation de pensées, enfin d'un degré de perfection auquel aucune langue de l'Europe n'avoit pu atteindre dans ce siècle, et qui ne fut atteint que bien long-temps après par la langue italienne. On y trouve ces mots remarquables : « Le despote arrache l'arbre, le monarque sage l'émonde ! » Les *Tables Alfonsines*, dressées à grands frais par les juifs de Tolède, et fixées au 1er de juin, jour de son avènement à la couronne,

lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Nat de Mons, troubadour moraliste, a mis à la suite d'une épître en vers adressée à Alfonse, et où il traite de l'influence des astres sur le sort des hommes, une décision au nom de ce prince, qui fourniroit un titre d'accusation bien plus authentique. Mais il est clair que l'auteur n'a fait que prêter à Alfonse ses propres sentimens. (*Voyez Millot, hist. des troubad.*, 12 p. 192.) C'étoit assez l'usage des troubadours d'en agir de la sorte. (*Voyez* une autre *déclaration* sur un sujet différent, que Giraud Riguier attribue également à Alfonse. *Ibid.*, t. 3, p. 363.) Ce prince, soupçonné d'irréligion, avoit lu, dit-on, quatorze fois la Bible avec ses gloses, et l'avoit fait traduire en espagnol. Quinte-Curce étoit son auteur favori. Alfonse méritoit un pareil historien, quoi qu'en dise Mariana, qui a fait cette antithèse sur son règne: *Dumque cœlum considerat, observatque astra, terram amisit;* « En contemplant les cieux, il a perdu la terre. » Cet historien veut parler apparemment de la perte de l'empire; mais les guerres des Sarrasins, et la révolte des Castillans, permettoient-elles à Alfonse de s'aller battre à quatre cents lieues de son pays?

VII. ALFONSE XI, fils de Ferdinand IV, roi de Léon et de Castille, lui succéda en 1312, livra bataille aux Maures avec le roi de Portugal, et en fit périr deux cent mille en 1340. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde, et que le butin immense qu'on y ramassa fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Il mourut de la peste au siége de Gibraltar, le 27 mars 1350, âgé de 38 ans.

† VIII. ALFONSE V, roi d'Aragon, surnommé *le Magnanime*, mort en 1458, à 74 ans, avoit été reconnu roi de Sicile en 1442, après s'être rendu maître de Naples. Il étoit fils de Ferdinand-le-Juste, auquel il succéda en 1416. Généreux, libéral, éclairé, bienfaisant, intrépide, galant, affable, politique, Alfonse auroit été le héros de son siècle, si son goût effréné pour les femmes n'avoit trop souvent attaqué la vertu de celles de sa cour. Il recueillit dans son sein les muses bannies de Constantinople, établit la domination espagnole en Italie, et ne tira presque rien de ses états en Espagne. Ce prince alloit volontiers sans suite et à pied dans les rues de sa capitale. Comme on lui faisoit un jour des représentations sur le danger auquel il exposoit sa personne: « Un père, répondit-il, qui se promène au milieu de ses enfans n'a rien à craindre. » Son goût pour les lettres parut dans plusieurs occasions. Tandis qu'il faisoit le siége de Gaëte, les grosses pierres dont on avoit besoin pour charger les mortiers vinrent à manquer; on lui dit qu'on pouvoit en tirer d'un ancien château, qui avoit été autrefois la maison de campagne de Cicéron. Il méprisa cet avis et répondit « qu'il aimoit mieux laisser reposer son canon et toute son artillerie, que d'aller profaner la demeure antique de ce philosophe et de cet orateur célèbre. » Un courtisan d'Alfonse lui soutint un jour qu'il avoit lu dans l'histoire qu'un roi d'Espagne disoit que la science ne convient point du tout aux gens de qualité, et qu'ils ne doivent jamais s'appliquer aux belles-lettres. Alfonse alors s'écria: « Ce n'est point un roi, mais un bœuf qui l'a dit. » On connoît le trait suivant de sa libéralité. Un de ses trésoriers étoit venu lui apporter une somme de dix mille ducats; un officier, qui se trouvoit là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un: « Je ne demanderois que cette somme pour être heureux. » — « Tu le seras », lui dit Alfonse qui

l'avoit entendu, et il lui fit emporter les dix mille ducats.... Une galère chargée de soldats et de matelots périssoit, il ordonne de les secourir. On hésite; alors Alfonse saute dans une chaloupe, en disant à ceux qui craignoient le péril : « J'aime mieux être le compagnon que le spectateur de leur mort.... » Ce prince avoit, ainsi que Salomon, signalé le commencement de son règne par un jugement remarquable. Une jeune esclave affirmoit devant lui que son maître étoit le père d'un enfant qu'elle avoit mis au monde, et demandoit en conséquence sa liberté, suivant une ancienne loi d'Espagne. Le maître nioit le fait, et soutenoit n'avoir jamais eu aucun commerce avec son esclave. Alfonse ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'émurent aussitôt en faveur de cet infortuné; et lorsque les enchères alloient commencer, le père reconnut son fils, et mit sa mère en liberté.... Ce prince ne pouvoit souffrir la danse, et il disoit assez plaisamment « qu'un fou ne différoit d'un homme qui danse, que parce que celui-ci restoit moins longtemps dans sa folie.... » Quelqu'un de ses courtisans lui demanda un jour quels étoient ceux de ses sujets qu'il aimoit davantage : « Ceux, répondit Alfonse, qui craignent pour moi, plus qu'ils ne me craignent. » Il disoit encore que, « pour faire un bon ménage, il faut que le mari soit sourd, et la femme aveugle.... » On a imprimé, en 1765, in-12, le Génie de ce monarque. L'auteur (M. l'abbé Méri de La Canorgue), y a recueilli les pensées et les faits les plus remarquables de sa vie. Il a tiré tous les traits qu'il a fait entrer dans ce tableau, d'Antoine de Palerme, précepteur et historiographe d'Alfonse, qu'il flatte souvent beaucoup trop. C'est cet Antoine qui vint trouver son prince à Capoue, où il étoit tombé malade, et lui apporta l'histoire d'Alexandre par Quinte-Curce, dont la lecture le guérit. *Voy.* AXERETO.

IX. ALFONSE Ier, roi de Portugal, fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, défit cinq rois maures à la bataille d'Ourique le 25 juillet 1139. Cette victoire est l'époque de la monarchie de Portugal. Le vainqueur fut proclamé roi dans le camp par les soldats: on dit qu'il prit pour armes autant d'écus qu'il avoit soumis de rois. Il fut moins heureux dans la guerre contre Ferdinand II, roi de Castille: il livra une bataille où il fut vaincu, fait prisonnier et renvoyé sans rançon par le généreux Ferdinand, qui ne lui imposa que quelques conditions, qu'Alfonse éluda. Il étoit déjà vieux, lorsque le miramolin Aben-Jacob vint assiéger Santarem, où l'infant don Sanche étoit renfermé. Alfonse, malgré sa vieillesse, vola au secours de son fils, et les autres Maures prirent la fuite, sans oser livrer combat. Il mourut peu de temps après, le 6 décembre 1185, dans un âge très-avancé. Il avoit institué l'ordre d'AVIS.

† X. ALFONSE II, dit *le Gros*, roi de Portugal, fils de Sanche I, lui succéda en 1211. Il vainquit souvent les Maures, et, avec le secours d'une flotte de croisés, il s'empara de la ville d'Alcaçardosal. Il devint si gros à l'âge de 35 ans, qu'à peine pouvoit-il respirer. Il mourut le 25 mars 1223, à 38 ans. Sa haine pour ses frères et ses sœurs troubla son règne, d'ailleurs glorieux. Il donna de nouvelles lois, fit régner la justice, et voulut réformer le clergé. Ses différents avec l'archevêque de Bragues, au sujet des immunités ecclésiastiques, le firent excommunier.

XI. ALFONSE III, frère de Sanche II, monta sur le trône de Portugal en 1248. Il conquit les Algarves sur les Maures, et eut quelques différents avec la cour de Rome pour avoir répudié Mathilde, sa première femme. Il fut excommunié, et son royaume interdit, ce qui dura jusqu'à la mort de Mathilde en 1262. Il eut de nouvelles querelles au sujet des immunités ecclésiastiques, et il soutint les droits royaux avec force. Mais sa fermeté l'abandonna dans sa dernière maladie. Il fit un legs au pape, en lui donnant le titre de *Seigneur de son corps et de son âme*, et le suppliant de confirmer son testament. Il mourut le 16 février 1279, à 69 ans. Ce prince fit des réglemens avantageux pour la sûreté et la commodité publiques.

† XII. ALFONSE IV, surnommé *le Justicier*, fils du roi Denis, lui succéda en 1325, et illustra la couronne de Portugal dans la paix comme dans la guerre. Sanche, son frère naturel, excita des troubles qu'il sut calmer. Il eut une guerre avec le roi de Castille, qu'il termina heureusement. Il défendit même ce prince contre les Maures, et se trouva, en 1340, à la fameuse bataille de Salado, où il périt, dit-on, 200,000 de ces infidèles. Alfonse mourut le 28 mai 1357, à 66 ans. La postérité lui a reproché la mort injuste de la belle Agnès ou Inès de Castro que son fils don Pèdre avoit épousée secrètement. Tout le monde connoît la touchante tragédie que La Mothe a composée sur ce sujet.

†XIII. ALFONSE V. roi de Portugal, surnommé l'*Africain*, à cause de ses exploits en Afrique, étoit fils d'Edouard, et n'avoit que six ans lorsqu'il monta sur le trône de Portugal en 1438. La tutelle de sa mère, qui étoit étrangère, fut rejetée par les Portugais, qui conférèrent l'administration du royaume à don Pèdre, frère d'Edouard; mais ce prince fut mal récompensé des soins qu'il prit de l'enfance de son neveu: Alfonse le fit assassiner dans le temps qu'il venoit à la cour pour se purger des crimes qu'on lui imputoit. Quelques historiens prétendent néanmoins qu'on ne fit mourir don Pèdre que parce qu'il vouloit soulever les peuples et s'emparer de la couronne. Alfonse passa en Afrique, en 1458, avec une flotte formidable, prit Alcaçar, et eut d'autres succès. Ce fut au sujet de cette guerre qu'il institua l'ordre des *Chevaliers de l'épée*. Il avoit entendu dire « qu'un prince chrétien devoit conquérir une épée, que les Maures conservoient avec un soin extrême dans la ville de Fez. » Il crut que cette gloire lui étoit réservée; et ce fut à cette occasion qu'il institua son ordre, dont il fixa les chevaliers à 27: c'étoit le nombre d'années qu'il avoit alors. Outre la guerre d'Afrique, Alfonse V en eut une autre à soutenir contre Ferdinand et Isabelle de Castille. Jeanne, fille de Henri IV, roi de Castille, avoit été promise à Alfonse, qui, en l'épousant, vouloit avoir en dot ce royaume, dont il la croyoit héritière. Il prit les armes pour faire valoir les droits de sa future épouse. Il implora même le secours de Louis XI, roi de France; mais quand il vit que toutes ses intrigues ne produisoient rien, et qu'il avoit déjà été battu deux fois par Ferdinand, il rompit ce mariage. L'infortunée Jeanne ne fut ni reine de Castille, ni reine de Portugal: elle alla s'ensevelir dans un couvent où elle finit ses jours en 1530. Alfonse avoit eu aussi le dessein de se retirer dans un monastère; mais il mourut de la peste à Sintra, âgé de 49 ans; le 24 août 1481. Ses sujets découvrirent la Guinée sous son

règne, et en rapportèrent une grande quantité d'or. La religion chrétienne lui est redevable de son établissement dans cette partie occidentale de l'Ethiopie. Il fut le premier monarque portugais qui fit construire une bibliotheque dans son palais ; et il prenoit tant de plaisir à racheter des prisonniers, qu'on l'appeloit communément le *Rédempteur des captifs.*

† XIV. ALFONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, étoit né le 21 août 1643. Il eut d'abord quelques avantages sur les Espagnols, et fut ensuite chassé de son trône. Ce prince avoit eu, dit-on, quelque maladie qui lui avoit affoibli l'esprit. La princesse de Savoie-Nemours, son épouse, qui avoit tâché en vain de s'en faire aimer, porta des plaintes contre lui, et s'enferma dans un couvent. Alfonse avoit indisposé ses sujets par une conduite insensée. Il couroit les rues de Lisbonne pendant la nuit, et attaquoit avec fureur tous ceux qu'il rencontroit. Le jour il commettoit sans rougir les actions les plus indécentes. On le contraignit de se démettre de la couronne. On lui assigna la jouissance de tous les biens de la maison de Bragance. Don Pèdre son frère, qui fut mis à sa place, non avec le titre de roi, mais avec celui de prince-régent, épousa peu de temps après la princesse de Savoie-Nemours, qui prétendoit que son mariage avec Alfonse tout à la fois furieux et impuissant étoit nul. Le roi détrôné vécut depuis comme un simple particulier, et mourut le 12 septembre 1683, au château de Cyntra en Portugal, à 41 ans.

XV. ALFONSE D'EST, duc de Ferrare et de Modène, mort en 1534, eut pour ennemis implacables Jules II et Léon X. Il avoit épousé en 1501 Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, et il mourut le 31 octobre 1534.

* XVI. ALFONSE D'EST, III[e] du nom, fils du duc César d'Est et de la duchesse Virginie de Médicis, épousa, à l'âge de 16 ans, Isabelle, fille du duc Emmanuel de Savoie. Séduit d'abord par les flatteries des courtisans, il s'abandonna à ses passions et gouverna ses sujets avec un sceptre de fer ; mais la mort de la duchesse son épouse lui fit faire des réflexions, et il changea de conduite. Il fonda divers colléges, des hôpitaux et autres établissemens utiles, et se fit ensuite capucin à l'âge de 37 ans, dans le couvent de Marano, où il prit le nom de Jean-Baptiste. Il mourut à Castelnovo le 24 mai 1644.

XVII. ALFONSE DE ZAMORA, travailla à l'édition *de la Polyglote*, du cardinal Ximenès. Ce juif converti est encore auteur d'un ouvrgae intitulé *Introductiones hæbraïcæ*, Compluti, 1526, in-4°. Il mourut l'an 1530.

* XVIII. ALFONSE *V.* TORRE (DE LA).

XIX. ALFONSE DE CASTRO. *Voy.* CASTRO.

XX. ALFONSE-TOSTAT. *Voy.* TOSTAT.

XXI. ALFONSE (Pierre) *Voy.* PIERRE, n° XXI.

* ALFORD (Michel), jésuite anglais, naquit à Londres en 1587. Il étudia en Espagne et à Rome, et la société de Jésus l'envoya en mission en Angleterre, où il résida environ 30 ans. Il reste de lui deux ouvrages importans : *Britannica illustrata*, et *Annales ecclesiastici Britannorum.* Il mourut à Saint-Omer en 1652.

* ALFRAGAN. *Voy.* ALPHERGANI.

* ALFRAGANUS, astronome arabe, vivoit en 885. Il composa une *Introduction à la science de l'astronomie* : elle fut imprimée à Amsterdam en 1669.

† ALFRED *ou* ELFRÈDE, appelé *le Grand*, succéda, en 871, à son frère Ethelred, roi d'Angleterre, à l'âge de 22 ans. Les Danois, maîtres de presque tout son pays, le vainquirent d'abord ; mais Alfred, après être resté caché pendant six mois sous l'habit d'un berger, ayant rassemblé ses troupes, tailla en pièces ces usurpateurs, et leur imposa les conditions qu'il voulut. Gitro, leur roi, fut obligé de recevoir le baptême, et Alfred, reconnu souverain par les Anglais et les Danois, le tint sur les fonts. Il marcha ensuite contre Londres, l'assiégea, la prit, la fortifia, et y fit construire des vaisseaux de guerre plus propres à manœuvrer que ceux des Danois. Après avoir conquis son royaume, il le poliça, fit des lois, établit des jurés, et divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenoit plusieurs centaines de familles. Il maintint ou plutôt créa la discipline militaire. Il encouragea le commerce, protégea les négocians, leur fournit des vaisseaux, et fit succéder la politesse et les arts à la barbarie qui avoit désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliothèque, et ressuscita les sciences, les arts, les belles-lettres. Il fit bâtir grand nombre d'églises. Aucun prêtre anglais, de son temps, ne savoit le latin ; il l'apprit le premier, et le fit apprendre. Il s'adonna en même temps à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nombre des rois auteurs. Parmi divers ouvrages qu'il composa, on distinguoit un *Recueil de chroniques*, les *Lois des Saxons occidentaux* ; des *Traductions de l'histoire d'Orose*, *de celle de Bède* ; du *Pastoral* et des *Dialogues de St. Grégoire* ; de la *Consolation de la philosophie de Boëce*, des *Psaumes de David*, etc. Alfred, aussi zélé pour la culture des arts mécaniques que pour celle des arts libéraux, encouragea toutes les manufactures, prêta de l'argent et des vaisseaux à des navigateurs habiles et entreprenans. Quelques-uns allèrent en Égypte, d'où ils se rendirent par Suez et la mer Rouge aux Indes, pour y faire le commerce. Ils tentèrent même de se rendre à ces contrées éloignées par le nord de l'Europe et de l'Asie. Une extrême économie fournit à Alfred le moyen d'être libéral sans charger son peuple. Il consacroit le septième de son revenu à l'entretien des ouvriers employés à la reconstruction des villes et des forteresses. Assérius Ménévensis, auteur contemporain, a écrit une partie de son histoire ; on la trouve dans *Historiæ Britannicæ scriptores*, de Galle, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-fol., et Spalman a donné sa vie en latin, Oxford, 1673, in-fol. Le chevalier Croft a donné, en 1807, à l'imprimerie de Clarendon, à Oxford, une belle édition in-4° du testament d'Alfred, avec des notes de Manning, éditeur du dictionnaire gothique et saxon de Lye. La manière dont il partagea son temps lui donnoit le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude et à la prière. Il divisa les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales : l'une pour les exercices de piété ; l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation ; et la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avoit point encore d'horloges, il fit faire six cierges qui brûloient chacun quatre heures, et ses chapelains l'avertissoient tour à tour lorsqu'il

y en avoit un de consumé. Ce grand roi mourut le 28 octobre 900, regretté par son peuple, dont il avoit été le législateur et le défenseur. Jamais prince ne montra plus d'affabilité envers ses sujets, et plus de valeur contre leurs ennemis. L'Angleterre, avant lui, sauvage et agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix et de justice. On dit même que la sûreté publique y étoit si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public, pour éprouver les passans, personne n'y toucha. On raconte à peu près la même chose de Callon, duc de Normandie. Henri Spalman s'écrie en parlant de ce monarque: « O Alfred, la merveille et l'étonnement de tous les siècles! si nous réfléchissons sur sa religion et sur sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collége; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude. »

*ALFRED, surnommé *le Philosophe*, vécut dans le 13e siècle; il a laissé la traduction anglaise de *cinq des livres des Consolations de Boëce;* quatre des *Météores d'Aristote*, et un *sur les végétaux*.

* ALGAJIDIN, Arabe de naissance, vivoit vers le 8e siècle. Après avoir établi parmi les mahométans une nouvelle secte, il imposa à ses nombreux partisans l'obligation de propager sa doctrine par le fer et le feu. C'est de là qu'il prit son nom, qui signifie, *Instigateur à l'observation de la loi*. Il fonda le royaume des Assassins.

† ALGARDI (Alexandre), sculpteur et architecte, né à Bologne en 1593, eut Louis Carache pour maître, et fut ami du Dominiquin, qui le produisit à Rome, où il mourut en 1654. L'église de Saint-Pierre du Vatican conserve de lui un bas-relief très-estimé, représentant *saint Léon qui vient au-devant d'Attila*. On voit encore de lui à Bologne un excellent groupe de *la Decollation de saint Paul*. On lui doit *la statue de saint Philippe de Néri*, placée dans la sacristie des oratoriens de Rome, *toutes les fontaines et les ornemens de la célèbre Villa Pamphili; la façade de l'église Saint-Ignace; le grand autel de celle de Saint-Nicolas Tolentin*, qui est un chef-d'œuvre. Algardi ressuscita la sculpture trop négligée jusqu'à lui, et devint le chef d'une école d'artistes renommés qui mirent leur gloire à marcher sur ses traces. Le pape Innocent XI fit donner à Algardi dix mille écus romains de son bas-relief de saint Léon, et lui fit présent d'une chaîne d'or qu'il le pria de porter toute sa vie. L'épitaphe d'Algardi, qui se voit dans l'église de Saint-Jean et Pétrone, exagérée dans les expressions, porte en substance qu'il ne manque rien aux ouvrages de cet artiste que d'être anciens, pour être égalés à tout ce que l'antiquité nous a offert de plus parfait. Milizia a fait un grand éloge d'Algardi, dans ses *Memorie degli architetti*. Bassan. 1785.

† ALGAROTTI (François) naquit à Venise en 1712 d'un riche négociant. Après avoir fait ses premières études à Rome et dans sa patrie, il fut envoyé par ses parens à Bologne, où il étudia pendant six ans, sous les meilleurs maîtres de l'université de cette ville, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la physique expérimentale, et l'anatomie. Il voyagea de bonne heure, autant par curiosité que par le désir

de perfectionner ses talens. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il vint en 1733 à Paris, où il composa en italien la plus grande partie de son *Newtonianisme pour les dames*. Cet ouvrage, traduit en français par du Perron de Castera, n'a pas eu autant de succès que la Pluralité des Mondes de Fontenelle. Dans l'une et dans l'autre production, la raison se montre avec les graces de l'esprit; mais elle prend aussi quelquefois la parure d'une coquette. Les agrémens de l'auteur italien plurent moins que ceux du philosophe français, parce qu'il y avoit moins de finesse et de délicatesse. Le jeune philosophe, après avoir fait un séjour assez long en France, passa en Angleterre, et de là en Allemagne. Les rois de Prusse et de Pologne cherchèrent à se l'attacher par des honneurs et des bienfaits. Frédéric le fit chevalier de l'ordre du Mérite, lui donna le titre de comte, et le nomma son chambellan. Le roi de Pologne, auprès duquel il s'étoit fixé, l'honora du titre de conseiller intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince pour revoir sa patrie, la mort vint le frapper à Pise le 23 mai 1764. Il la reçut avec courage, et il s'érigea un mausolée plutôt par goût pour les beaux-arts que par la manie d'illustrer sa mémoire. Il dicta lui-même son épitaphe : *Hic jacet* ALGAROTTUS, *sed non omnis*. C'étoit un des plus grands connoisseurs de l'Europe en peinture, en sculpture, en architecture. Il dessinoit et gravoit fort agréablement; il appeloit ce genre de travail *mes jolis passe-temps*. On a de lui un *Traité sur les beaux-arts*. Algarotti a beaucoup contribué à corriger l'opéra italien. On a de lui des vers dans cette langue pleins d'images et de sentiment...... Le recueil de ses ouvrages a été publié en italien sous ce titre : *Œuvres du comte Algarotti, chambellan du roi de Prusse*, à Livourne, chez Marc Cotellini, 1763 à 1765, in-8°, 4 tom. Les deux premiers volumes de cette collection contiennent des *Dialogues sur la philosophie de Newton*; des *Essais sur la peinture*, *la musique*, *l'architecture*; une *Dissertation sur la nécessité d'écrire dans sa propre langue*; un *Essai sur la langue française*; un autre *Essai sur la rime*; un troisième *sur la durée des règnes des rois de Rome*; un quatrième *sur la journée de Zama*; un cinquième *sur l'empire des Incas*; un sixième *sur Descartes*. Un septième *sur le commerce* forme le 3e volume. Divers morceaux, qui décèlent le littérateur et le philosophe, sont rassemblés dans le 4e vol. On a traduit en français ces différentes productions, à Berlin, 1772, 8 vol. in-8°. On y remarque presque toujours de l'esprit et de la profondeur; mais on y désireroit quelquefois plus de naturel et de goût. Un homme qui avoit vécu avec lui à Berlin le peint ainsi : « Algarotti étoit plein d'esprit, d'affectation, d'amour-propre, Français par l'esprit, Italien par le caractère, désagréable en société, souvent exposé aux plaisanteries royales, et les recevant comme une faveur. » (Anecdotes sur Frédéric-le-grand, Amsterdam, 1785, in-12.)

† ALGASIE, dame gauloise, dans le 6e siècle, illustre par sa piété, étoit liée d'amitié avec Hédibie, autre dame gauloise. Saint Jérome avoit alors une grande réputation parmi les interprètes de la Bible : elles lui envoyèrent à Bethléem un jeune homme nommé Apodème pour le consulter. Algasie lui fit onze questions sur divers endroits de l'Evangile et de saint Paul; et Hédibie lui en proposa douze, qui rouloient toutes sur des endroits importans du nouveau Testament. On voit par-là que ces deux femmes étu-

dioient l'Ecriture sainte avec beaucoup d'assiduité et de réflexion.

* ALGAZEL, dont le nom est proprement, Abu Hamed Mohammed Ibn Mohammed Al Gazale, philosophe arabe, né en 1061 ou 1065, à Tus, étoit fils d'un riche marchand. Il étoit docteur à la grande école de Bagdad, où il mourut en 1137, après avoir vécu plusieurs années en ermite à la Mecque, en Syrie et en Egypte. C'étoit un des auteurs arabes les plus savans et les plus féconds. Le nombre de ses écrits s'élève à près de 600, mais ils n'existent pour la plupart qu'en manuscrits. Quant à son ouvrage, *Destruction de tous les systèmes de philosophie*, nous n'en connoissons que des fragmens, insérés dans la réfutation d'Ibn Roschd (Averroës) : *Averrois liber substilissimus, qui dicitur destructio destructionum philosophiæ Algazelis; transtulit Calo Calonymos*, Venet. 1527, in-fol. Une autre traduction, meilleure que la première, a été publiée par un anonyme, Venet. 1497.

* ALGAZIL (Cincius) vivoit au 12e siècle; il étoit né à Thous, ville du Korassan. L'ouvrage par lequel il est le plus connu est un *Traité des différentes branches des sciences qui ont des rapports avec la religion.*

ALGER, *Algerus*, prêtre Liégeois, auteur d'un *Traité du Sacrement du Corps et du Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ*, contre Bérenger. Erasme, admirateur de cet ouvrage, en publia une édition à Anvers. Il a été réimprimé à Louvain en 1561. Alger se retira à Cluny, et mourut vers 1131.

I. ALGHISI-GALAZZO, architecte et géomètre du 16e siècle, naquit à Carpi dans le Modénois. Il devint architecte du duc de Ferrare et s'attacha principalement à l'art des fortifications. Son ouvrage sur ce sujet, divisé en trois livres, fut imprimé à Venise, en 1570, avec un grand luxe typographique. Les ingénieurs modernes ont souvent puisé dans les idées d'Alghisi.

† II. ALGHISI (Thomas), célèbre lithotomiste florentin, né en 1669, mort en 1713, en voulant tirer un coup de fusil. L'arme se brisa, lui emporta la main gauche, et il périt de cet accident, après avoir professé long-temps la chirurgie dans sa patrie. Il s'appliqua particulièrement à l'art d'extraire la pierre, et il fit cette opération avec succès au pape Clément XI. Il a publié les ouvrages suivans, I. *Lithotomia*, Venise, 1708, in-4°. II. Une lettre curieuse à Valisnieri, *De' vermi usciti per la verga*, etc.

* III. ALGHISI (Fulgence) naquit à Casal, dans le Montferrat, vers 1610; il entra dans la congrégation des augustins de Lombardie, en devint vicaire-général, et mourut à Casal en 1684. Il avoit fondé, bâti et enrichi la bibliothèque de son couvent. Il lui laissa de nombreux manuscrits, parmi lesquels on remarque l'*Histoire du Montferrat*, 2 vol. (*Voyez* Tiraboschi, hist. vol. VIII.)

ALGIÉRI (Pierre) étoit de Venise, et se rendit célèbre à Paris, par son talent à peindre la perspective et la décoration : il travailla long-temps pour l'opéra. Son *Temple souterrain*, dans Zoroastre; les *Décorations* des Fées rivales; les *Ornemens* du grand escalier de la maison de Tiers, à la place Vendôme, lui acquirent sur-tout des admirateurs. Il est mort en 1760.

* ALGISI *ou* Alghisi (D. Paris Francesco), célèbre compositeur italien, né vers 1660. Il se fit une grande réputation à Venise dès

l'année 1690, par ses deux opéras, *L'Amor di Curtio per la patria*, et *Il Trionfo della continenzie*. La dernière de ces pièces fut même reprise en 1691, ce qui étoit très-rare alors, et prouve combien ses ouvrages étoient goûtés. Il fut organiste de la cathédrale de Brescia, et mourut le 29 mars 1733, âgé de 70 ans.

† ALHAZEN, auteur arabe, qui a composé, vers l'an 1100 de J. C., un *Traité sur l'optique*, et d'autres ouvrages en latin, imprimés à Bâle, 1572, in-fol.

† I. ALI, cousin germain et gendre de Mahomet, fut un de ses disciples les plus ardens. Il adopta le système de son apostolat sanguinaire. « C'est moi, lui dit-il, en lui prêtant serment de fidélité, c'est moi, prophète de Dieu, qui veux être ton visir: je casserai les dents, j'arracherai les yeux, je fendrai le ventre, et je romprai les jambes à ceux qui s'opposeront à toi. » Cet enthousiaste guerrier devoit succéder au prophète; mais Abubéker ayant été élu calife, Ali se retira dans l'Arabie. Son premier soin fut de faire un recueil de la doctrine de son beau-père, dans lequel il permettoit beaucoup de choses que son rival avoit proscrites. La douceur de sa morale disposa les esprits à lui donner le califat; et, après le massacre du calife Othman, Ali fut mis à sa place vers le milieu du 7e siècle. Les Egyptiens, les Mecquois et les Médinois le reconnurent; mais un parti contraire s'étant élevé contre lui, il fut assassiné l'an de J. C. 660, après avoir remporté quelques victoires. C'est un des martyrs du mahométisme. Son meurtrier s'étoit dévoué à la Mecque avec deux autres, pour assassiner les chefs de parti, Ali, Moavia et Amrou. Le premier coup porté au calife Ali ne fut pas mortel, mais le second le priva de la vie; il n'eut que le temps de dire: « Si je guéris, épargnez l'assassin; si je meurs, prononcez l'arrêt de sa mort, afin que je puisse le citer au tribunal de Dieu. » On ignora long-temps le lieu où il avoit été d'abord inhumé; ce ne fut que sous le calife Abas que ce secret fut découvert. Les écrivains arabes ont fait d'Ali le portrait le plus brillant. Le savant Raiske en a tracé un portrait non moins flatteur dans sa Dissertation *de principibus Mohammedanis, qui aut ab eruditione aut ab amore litterarum inclaruerunt*. Joluis, dans son Recueil d'apophtegmes arabes (Leyde, 1629), en a publié un assez grand nombre d'Ali. Il reste encore à recueillir plusieurs de ses *Harangues* ou fragmens de *Harangues*, qui existent en manuscrits dans quelques bibliothèques; mais les poésies publiées sous son nom sont évidemment supposées. Kuypers les donna à Leyde en 1745. *Ef Biblioth. critica*, de Hyttenbach et autres, tom. I, pag. 2. Quoiqu'il eût l'esprit orné, il étoit d'une crédulité imbécille, et la force des préjugés lui rendit toutes ses connoissances inutiles. Il n'estimoit les richesses que pour les distribuer aux malheureux. Tant que Fatime, fille chérie du prophète Mahomet, vécut, il n'eut point d'autres femmes. Elle lui donna trois fils. Après sa mort il usa du privilége de la polygamie, et eut de ses différens mariages quinze fils et dix-huit filles. Le respect qu'inspire sa mémoire est poussé jusqu'à l'idolâtrie. Quoique son tombeau, près de Cuffa, atteste qu'il a été sujet à la mort, ses partisans superstitieux sont persuadés qu'il n'a pas subi la commune loi. Ils publient qu'il reparoîtra bientôt sur la terre, accompagné d'Elie, pour extirper les vices et faire régner la justice. Les plus outrés de ses adorateurs sont les galaïtes qui, l'élevant au-dessus de la condition humaine,

assurent qu'il participe à l'essence divine. Le juif Abdalla, déserteur de la foi de ses pères, fut le fondateur de cette secte extravagante. Il n'abordoit jamais Ali sans lui dire, *TU ES CELUI QUI EST ;* c'est-à-dire *tu es Dieu......* Les Persans suivent Ali, en maudissant Abubéker, Omar et les autres interprètes de l'Alcoran.

* II. ALI, fils d'Abbas, Persan, surnommé *Magus*, pratiqua la médecine chez les Arabes au 10e siècle ; il s'est rendu célèbre par son *Cours complet de médecine*, intitulé *Œuvre royale*. Ce cours fut un des principaux livres chez les Arabes jusqu'au milieu du 11e siècle. L'auteur y expose une théorie profonde et entièrement scientifique. Il existe de cet ouvrage une traduction latine faite par Steph. Antiochenus, sous le titre : *Almaleci, sive regalis dispositionis theoreticæ, libri decem, et Practicæ libri X, etc. Edid. Dominic. Cainalfelt, Venetiis*, 1492, in-fol. ; et *Lugd.* (Lyon), 1523, in-4°.

* I. ALIAMET (François), graveur, vivoit à Londres. On a de lui une *Adoration des bergers*, d'après Carache; une *Circoncision*, d'après Le Guide ; la *Réprimande faite par Canute à ses courtisans*, la *Reddition de Calais à Edward III*, et plusieurs autres sujets d'après divers peintres anglais, etc. On ignore l'époque de sa mort.

* II. ALIAMET (Jacques), graveur, fils du précédent, né à Abbeville en 1728, élève de Le Bas, fut agrégé à l'académie royale de peinture en 1760. Il excelloit dans le paysage, et mourut à Paris en 1788. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Ruine avec figures et animaux*, d'après Berghem. II. La *Vue de l'ancien port de Gênes* et le *Rachat de l'esclave*, d'après le même peintre. III. Le *Départ pour le sabbat* et *l'Arrivée au sabbat*, d'après David Téniers. IV. Les *Amusemens de l'hiver*, d'après Adrien Van-den-Velde. Aliamet a gravé aussi deux *Batailles des Chinois*, ouvrage composé de 16 planches.

I. ALI-BASSA, l'un des plus grands capitaines de l'empire ottoman, se distingua tellement dans la guerre de Perse, que l'empereur Amurat IV lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

* II. ALI-BASSA, gendre de Sélim III, et général de la flotte des Turcs en 1570 et 1571. Après avoir saccagé quelques villes de l'Archipel, appartenant à la république de Venise, il combattit à la bataille de Lépante contre l'armée chrétienne. Don Juan d'Autriche ayant vigoureusement attaqué la capitane, Ali fut tué d'un coup de mousquet ; les Espagnols vinrent immédiatement à l'abordage, arrachèrent l'étendard et s'emparèrent du vaisseau. Don Juan fit prisonniers les deux fils d'Ali, et les fit conduire à Rome, où l'un des deux mourut ; l'autre fut renvoyé à la princesse sa mère, qui avoit offert à don Juan des présens magnifiques afin d'en obtenir la liberté de son fils.

ALI-BEG. *Voyez* HALI-BEY.

* ALI-BEIGH, premier drogman ou interprète du grand-seigneur dans le 17e siècle. Il étoit né Polonais et chrétien ; mais ayant été pris par les Tartares dans l'âge le plus tendre, il fut vendu aux Turcs qui l'élevèrent dans leur religion et dans le sérail. Il savoit un grand nombre de langues, et l'on croit que ce fut lui qui fournit à Paul Richaut des mémoires pour son ouvrage intitulé l'Etat présent de l'empire ottoman. Il eut des correspondances en Angleterre, et traduisit en turc la

Bible et le *Catéchisme de l'église anglicane ;* il composa une *Grammaire* et un *Dictionnaire turcs*, qui sont restés manuscrits. Son désir secret de rentrer dans le sein de l'église ne put avoir d'exécution, car il mourut en 1675, avant d'avoir trouvé les moyens de s'échapper. Son ouvrage principal est un *Traité de la lithurgie des Turcs, de leur pélerinage à la Mecque, de la circoncision, et de leur manière de soigner les malades.* Thomas Smith a publié ce traité en latin dans l'Appendix du monde itinéraire d'Abraham Peritsol, Oxford, 1691.

† ALI-BEY *ou* ALY-BEK naquit, vers l'an 1728, parmi les Abassans, l'un des peuples qui habitent le Caucase. Vendu en Egypte par des marchands d'esclaves au kiaia des janissaires, il parvint de poste en poste à la place de l'un des vingt-quatre beys qui gouvernent l'Egypte ; et enfin, en 1763, il devint scheick-elhabad : c'est la première dignité du pays. Ayant établi son autorité par son courage et par son adresse, il fit des réglemens utiles, contint les Arabes, disciplina les soldats, et encouragea le commerce et l'agriculture. Lorsque les Russes eurent déclaré la guerre à la Turquie en 1768, Ali leva un corps de douze mille hommes pour soutenir les armes du grand-seigneur. Cette levée fut mal interprétée par ses ennemis à la cour de Constantinople, qui ordonna de l'arrêter et de lui couper la tête. Ali, se voyant perdu, lève l'étendard de la révolte ; il assemble les beys, fait déclarer l'indépendance de l'Egypte et renvoyer le pacha. Aboudahah, son beau-frère et son favori, qui avoit d'abord soutenu son insurrection, se tourne contre lui, et lui envoie douze mille hommes pour le combattre. Il y eut une bataille le 13 avril 1773. Une partie de l'armée d'Ali l'abandonna. Lui-même, couvert de blessures, fut conduit à la tente de son beau-frère, qui parut s'attendrir sur son sort, lui donna une tente magnifique, et s'appela mille fois son *esclave, baisant la poussière de ses pieds.* Mais le troisième jour ce spectacle se termina par la mort d'Ali-Bey, attribuée par les uns aux suites de ses blessures, et par les autres au poison. Ainsi finit la carrière de cet ambitieux, qui eut de grandes qualités, mais qui les souilla par le meurtre, la rapacité, le parjure et la trahison. La crédulité pour l'astrologie judiciaire détermina plus souvent ses actions que des motifs réfléchis. Volney lui reproche trois fautes qui l'empêchèrent de réaliser la grande révolution qu'il avoit tentée en Égypte ; 1° l'imprudente passion des conquêtes qui épuisa sans fruit ses revenus et ses forces. Au lieu de se borner à contenir les Egyptiens, il voulut soumettre l'Yémen, tous les ports de la mer Rouge et la Syrie ; expéditions qui réussirent d'abord, mais qui furent bientôt infructueuses. 2° Le repos précoce auquel il se livra : il ne faisoit plus rien que par ses lieutenans ; et ce fut par son favori Aboudahah qu'il fit les conquêtes dont nous venons de parler. 3° Enfin les richesses excessives qu'il entassa sur la tête de ce perfide, qui en abusa pour faire révolter les peuples contre son bienfaiteur.

ALIBRAI. *Voyez* DALIBRAI.

* ALIGHIERI (Jean) vivoit à peu près vers 1180. On ne sait pas de quel ordre il étoit. Il peignoit la miniature dans ce temps où l'art de la peinture étoit encore ou perdu ou inconnu. Il reste de lui, dans la bibliothèque des carmes de Ferrare, un ancien manuscrit de l'*Enéide de Virgile, avec des vignettes et des planches d'un travail très-fini*, représentant les traits principaux du

poëme. (*Voy*. Pitt. et sculp. Ferrar. vol. I, p. 5, 1781.)

† I. ALIGRE (Etienne d'), chancelier de France, naquit à Chartres d'une ancienne famille, dont étoit le baron de La Brosse, son grand-oncle, qui servoit sous François I[er] à la bataille de Pavie. Son mérite lui ayant procuré les places d'intendant de Charles de Bourbon, comte de Soissons, et de tuteur du comte son fils, il obtint, par la protection de ce seigneur, l'entrée au conseil. Son caractère, son application et sa probité le firent aimer et estimer. Le marquis de La Vieuville, alors ministre d'état, lui procura les sceaux en janvier 1624, et le titre de chancelier à la fin de la même année, après la mort de Sylleri. D'Aligre vivoit dans une cour orageuse. Il perdit les sceaux en 1626. Cette disgrace vint, dit-on, de ce que Gaston d'Orléans lui ayant demandé d'un ton colère et menaçant qui avoit conseillé l'emprisonnement du maréchal d'Ornano, son gouverneur et son ami ; le magistrat épouvanté lui répondit « qu'il n'en savoit rien, et qu'il n'étoit pas au conseil lorsqu'on en avoit parlé. » Cette réponse pusillanime pour un chancelier, qui eût dû, comme chef du conseil, dire au duc avec fermeté que le roi avoit fait cet acte d'autorité pour de très-bonnes raisons, piqua beaucoup le cardinal de Richelieu. D'Aligre fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière au Perche, où il finit ses jours le 11 décembre 1635, à 76 ans..... Son fils, Etienne D'ALIGRE, fit la même fortune que lui, et n'éprouva pas les mêmes revers. Il devint conseiller au grand conseil, intendant de justice en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen des conseillers d'état, garde des sceaux en 1672, et chancelier deux ans après. Il mourut le 25 octobre 1677, à 85 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé.

*II. ALIGRE (..... d'). Cette dame, sur la personne de laquelle les biographes n'ont donné aucuns renseignemens, paroit avoir vécu vers la fin du 17[e] siècle et le commencement du 18[e]. C'est du moins dans les recueils de cette époque que l'on trouve quelques poésies de sa composition, qui prouvent qu'elle écrivoit dans ce genre avec délicatesse et facilité. On en peut juger entre autres par un *Dialogue sur l'Amour*, inséré dans le Nouveau Choix de pièces de poésie, La Haye, 1715, 1 vol. in-8°.

* ALIGRE (Etienne-François d'), chevalier, commandeur des ordres du roi, premier président au parlement de Paris depuis le 12 novembre 1768 jusqu'au 12 septembre 1788, qu'il eut pour successeur d'Ormesson de Noyseau. Pendant les années 1787 et 1788, qui précédèrent la convocation des états-généraux, il fit, à la tête de son corps, plusieurs remontrances contre les impôts et les plans du ministère, et invoqua la formation des états-généraux, comme ayant seuls le droit de voter l'impôt. Il émigra en 1790, et mourut à Hambourg au commencement de ce siècle, riche de plusieurs millions amoncelés par l'avarice la plus sordide. On assure qu'il aima mieux se laisser mourir que de consentir aux dépenses des remèdes qu'exigeoit sa maladie.

*ALIMENIS (Math. Campan d'). *Voyez* CAMPANI (Mathieu).

*ALIOT (N.) avocat au parlement de Paris, où il est mort en 1761. Cet auteur n'est connu que par une comédie en un acte et en vers, intitulée *le Muet par amour*, qui fut représentée sur le théâtre français le 20 octobre 1751. Comme elle n'eut

aucun succès, il la retira dès la première représentation, et ne l'a jamais fait imprimer.

ALIPANDRE, historien, né à Syracuse, a écrit une *Histoire romaine* en six livres, qui s'est perdue. On ignore le temps où il a vécu.

I. ALIPE, évêque de Tagaste, ami de saint Augustin, se distingua dans la conférence de Carthage contre les donatistes en 411.

II. ALIPE, d'Antioche, géographe dans le 4e siècle, dédia à l'empereur Julien une *Géographie*; mais il n'est pas sûr que ce soit celle que Jacques Godefroi a publiée en grec et en latin, Genève, 1628, in-4°.

III. ALIPE (saint). *Voy.* ALYPE.

* ALIPIUS, architecte romain, qui fut chargé par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem en 363. On sait, par les historiens sacrés, que cette tentative fut infructueuse, les ouvriers ayant été dévorés par les flammes que la terre vomissoit par-tout où on l'ouvroit.

ALISSANT DE LA TOUR, née à Paris dans le 18e siècle, y épousa un payeur des rentes de l'hôtel-de-ville de Paris. Elle a fait imprimer, dans les recueils périodiques, des *Epîtres* au chanteur Jéliotte et à la célèbre actrice Dumesnil. On y trouve du feu et de l'esprit.

I. ALIX DE CHAMPAGNE, fille de Thibaud IV, comte de Champagne, embellit la cour de son père par ses graces, ses talens et la douceur de son caractère. Plusieurs princes avoient sollicité leur union avec elle, lorsque Louis VII, roi de France, ayant perdu, en 1160, Constance de Castille, sa seconde femme, demanda Alix et l'obtint. Il s'unit même, par un triple mariage, au comte de Champagne, car il accorda les deux princesses qu'il avoit eues du premier lit aux deux fils aînés du comte. Alix accoucha, le 22 août 1165, d'un fils qui fut Philippe-Auguste, surnommé d'abord Dieu-donné, parce qu'il étoit désiré de toute la France. A la mort de Louis-le-Jeune, Alix réclama la régence. Elle lui appartenoit de droit, et par le testament du roi; mais Philippe son fils, qui venoit d'épouser Isabelle de Hainaut, fille du comte de Flandre, se réunit à son beau-père pour la lui disputer. Henri II, roi d'Angleterre, prit parti pour la reine-mère, et, par une transaction, il fut arrêté qu'on lui restitueroit sa dot, et que son fils lui paieroit en sus 7 liv. parisis par jour pour son entretien. Depuis, la confiance se rétablit tellement entre Philippe et sa mère, qu'ayant résolu, en 1190, de faire le voyage de la Terre-Sainte, il assembla les barons du royaume, et, de leur avis, fit nommer Alix tutrice de l'héritier du trône et régente de France. Alix fit bénir son autorité au peuple, et respecter ses droits au dehors. L'évêque de Dôle ayant prétendu ne point dépendre de l'archevêque de Tours, écrivit au pape, qui parut d'abord soutenir sa prétention; mas Alix s'y opposa, en observant avec fermeté au pontife que c'étoit au roi son fils, lorsqu'il seroit de retour, à décider de la contestation entre les deux prélats, sans qu'ils eussent recours pour cet objet à une puissance étrangère. La lettre d'Alix portoit qu'abuser de l'absence d'un monarque à qui la piété avoit fait abandonner ses états pour y répandre le trouble, c'étoit violer l'obéissance qui lui étoit due. « Chargée du soin du royaume, je dois, ajouta-t-elle, pourvoir à sa tranquillité, et j'em-

pêcherai toute innovation. » Cette fermeté en imposa à la cour de Rome, qui crut plus prudent d'attendre le retour de Philippe, et de lui renvoyer le jugement de l'affaire. Alix mourut à Paris, le 4 juin 1206, avec la réputation d'une reine éclairée, bienfaisante et vertueuse. Elle avoit son tombeau dans l'abbaye de Pontigny, fondée par son père. Cette reine eut de Louis VII deux filles, Alix de France, qui fut fiancée à Richard d'Angleterre, comte de Poitou; mais le 20 août 1195, elle épousa Guillaume II, comte de Ponthieu. La seconde, appelée aussi Alix de France, fut mariée à Thibaud, comte de Blois. L'histoire fait mention de plusieurs autres princesses sous le nom d'ALIX. L'une, fille de Henri-le-Jeune, comte de Champagne, devint reine de Chypre. Ayant épousé Hugues de Lusignan, et ensuite Bohémond IV, prince d'Antioche, elle mourut en 1246. — Une autre épousa Bertrand, comte de Toulouse. — Une autre fit le voyage de la Terre-Sainte avec Jean de Châtillon, comte de Blois, son époux. — Une autre encore, héritière de Bretagne, mariée à Pierre de Dreux, dit Mauclerc.

* II. ALIX (Jean), graveur, né à Paris en 1615, élève de Champagne. Il ne gravoit que pour son amusement. On a de lui une *Sainte famille* d'après Raphaël.

*III. ALIX (Pierre), chanoine à Besançon, abbé de Saint-Paul en 1652, soutint avec fermeté les droits du chapitre métropolitain de cette ville. On lui doit à ce sujet un traité intitulé *Pro capitulo imperiali Bisuntino, super jure eligendi suos archiepiscopos ac decanos commentarius*, Vesont., 1672, in-4°, de 143 p.; à la suite de cet écrit en est un autre de 20 p., sous le titre: *Refutatio scripti Romā nuper transmissi contra jura capituli*, etc. L'auteur y relève quelques entreprises de la cour de Rome, ce qui lui attira une censure de la part du P. Simard, inquisiteur de Besançon; mais elle lui répondit, par un petit traité intitulé *L'éponge pour effacer la censure du père Simard*. Alix est mort en 1676.

IV. ALIX. *Voyez* ALLIX.

V. ALIX DE SAVOIE. *Voy.* ADÉLAÏDE, n° IV.

VI. ALIX VERGI. *V.* VERGI, n° I.

* ALI-ZERIAB, fameux musicien arabe, florissoit dans le 9ᵉ siècle, et forma à Cordoue une célèbre école de musique, dont les élèves ont fait les délices de toute l'Asie. Moussali, que son talent rendit le favori d'Haroun al-Raschid, se distingua dans ce nombre.

* ALKENDI *ou* ALKINDI, dont le véritable nom est Abu Joseph Ibn Ishack Alkendi; il étoit juif, né à Basra en Arabie, et vécut sous le calife Almamun, au 9ᵉ siècle, dans la ville de Bagdad. Il étoit savant médecin et versé dans l'astrologie. Ses deux ouvrages, *Theoria magicarum artium et de radiis stellicis*, lui valurent la réputation de sorcier. Il prétendoit pouvoir déterminer les vertus des remèdes par les règles de l'arithmétique et par celles de la musique. Son ouvrage, *De medicamentorum compositorum gradibus investigandis*, se trouve dans les opp. lat. de Mesne, édit. Argent. 1531, in-fol., et Venet, 1562, in-fol.

† ALKMAAR (Henri d'), poëte du 15ᵉ siècle, est le traducteur de la *Fable du Renard*, poëme composé en vieux français, en 1290, par Jaquemars Giclée, de Lille en Flandre. C'est une satire où les gens d'église, entre autres, ne sont pas épargnés. La plupart des défauts des hommes y sont représentés sous l'image des

animaux, et sur-tout sous celle du renard. Cet ouvrage, écrit avec naïveté, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le savant Gottsched en a donné une belle édition en allemand, enrichie de figures et de quelques dissertations préliminaires.

* ALKMADE (Corneille Van), antiquaire hollandais, a laissé, dans sa langue maternelle, un grand nombre d'ouvrages qui font foi de ses connoissances et de son assiduité au travail; il est mort à Rotterdam en 1737, âgé de 85 ans. Voici la note de ses principaux ouvrages. I. *Traité sur les anciens tournois*. (Overhet Kamprecht) 1699, in-8°, la 3e édition, enrichie par son gendre, P. Van-der Schelling, est de 1740. II. Une édition de la *Chronique rimée de Mélis Stoke*. (*V.* Mélis, 1699, in-fol.) III. *Monnoies des comtes de Hollande*, etc. 1700 in-fol. IV. *Des cérémonies pratiquées dans les inhumations et du blason*, 1713, in8°. V. *Des cérémonies pratiquées dans les repas*, 3 vol. in-8°; l'exécution en est principalement due à Van-der Schelling. VI. Un *Journal* contemporain de ce qui s'est passé à Rotterdam dans la guerre intestine des Hoëck et des Cabilliaux, en 1488 et 1489, avec des pièces relatives, 1 vol. in-8°. VII. *Description de la ville de la Brille et du pays de Voorn*, publiée par Van der Schelling, 2 vol. in-fol., 1729.

* ALL (Joseph) naquit à Ashby, dans le comté de Leicester, le 1er juillet 1579. Il fit ses études à Cambridge, et fut successivement professeur de rhétorique, doyen de Worcester, évêque d'Exeter, et enfin évêque de Norwich. Il voyagea en France et en Hollande, vécut jusqu'aux guerres civiles sous Charles I, et fut alors exposé à de grands malheurs, emprisonné et dépouillé de ses biens. Il composa un *Traité contre les Voyages*; un ouvrage très-ingénieux sur *les mœurs des nations*, intitulé *Mundus alter*, et d'autres œuvres qui lui méritèrent le nom de *Sénèque anglais*. La plus grande partie de ses ouvrages ont été traduits en français, et quelques-uns en italien.

ALLADE, roi des Latins, fut surnommé *le Sacrilège*, à cause de ses impiétés. On dit qu'il contrefaisoit le tonnerre avec des machines de son invention, et qu'il périt par la foudre du ciel vers l'an 885 avant J. C.

† ALLAINVAL (l'abbé Léonor-Jean-Christine Soulas d'), né à Chartres, mort à Paris le 2 mai 1753, donna au théatre français *la Fausse comtesse*, *le Mari curieux*, et quelques autres comédies qui eurent un succès médiocre. Il fut plus heureux au théâtre italien, où il fit jouer *le Tour de Carnaval*, *l'Hiver*, et *l'Embarras des richesses*. Cette dernière piece se joue encore quelquefois; elle est en trois actes, et a été imprimée à Paris, chez Briasson, en 1725. Son *Ecole des bourgeois* rappelle souvent ce bon comique qui caractérise les pieces de Moliere. D'Allainval est aussi auteur de *la Fée Marotte*, donnée à l'opéra-comique, et où l'on applaudit quelques couplets naturels et ingénieux. Le vaudeville de la fin, sur *la Sagesse d'aujourd'hui*, réussit sur-tout, et a été inséré dans le Dictionnaire des théatres. On a encore de lui, I. *Ana*, ou *les Bigarrures calotines*, Paris, 1732 et 1733. II. *Lettres à Milord****, au sujet de Baron et de la demoiselle Le Couvreur. III. *Anecdotes de Russie sous Pierre I*, 1745, in-12. IV. *Lettres du cardinal Mazarin*, nouvelle édition, Amsterdam, 1745, 2 vol. in-12. V. *Eloge de Car*, Paris, 1731, in-12. VI. *Connoissance de la mythologie*,

1762, in-12. Ce dernier ouvrage est assez bon; mais il n'en fut que l'éditeur. Il est d'un jésuite. L'auteur de *l'Embarras des Richesses* l'éprouva très-peu pendant sa vie, et nullement vers la fin, qui fut l'effet d'une paralysie, pour laquelle il fut porté à l'Hôtel-Dieu, où il mourut.

† I. ALLAIS (Denis Vairasse d'), ainsi nommé de la ville d'Alais en Languedoc, où il naquit, passa en Angleterre dans sa jeunesse. Il se trouva, en 1665, sur la flotte commandée par le duc d'Yorck. Il revint en France, où il enseigna l'anglais et le français. Ses ouvrages sont, I. Une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12. II. Un *Abrégé* de cette grammaire en anglais, 1683, in-12. III. L'*Histoire des Sévarambes*, ouvrage divisé en deux parties générales: la première imprimée en 1677, en 2 vol. in-12; la seconde en 1678 et 79, en 3 vol. in-12. Il fut réimprimé en 1716 à Amsterdam, en 2 vol. in-12, petit caractère. C'est un roman politique qu'on a cru dangereux, et qui, en beaucoup d'endroits, n'est que ridicule. On a encore d'Allais d'autres ouvrages peu estimés. Cet écrivain avoit un esprit inquiet et frondeur.

II. ALLAIS DE BEAULIEU. *Voy.* BEAULIEU, n° III.

* ALLALEONA (Joseph), de Macérata, naquit le 20 mai 1670. Il a laissé des *Lettres sur la manière de bien parler;* un *Discours mêlé de poésie, sur la princesse Violante de Toscane;* un ouvrage intitulé *Prælectio ad tit. de hæredit. quæ ab intestat;* quelques *Dissertations*, des *poésies*, et des *écrits de différens genres*. On trouve son éloge dans l'Histoire littéraire d'Italie, t. I, liv. III, pag. 325.

* ALLAM (André), né à Garsingdon, dans le comté d'Oxford, en 1655. C'étoit un homme distingué par ses vertus, sobre, modéré et d'une modestie exemplaire. Il possédoit parfaitement les matières de controverse; il connoissoit le monde et les livres, et il ne lui manqua que quelques années de vie et d'expérience pour être un savant consommé. Il mourut de la petite vérole le 17 juin 1685. Il est auteur des ouvrages suivans: I. La *Savante préface* à la tête de la pièce intitulée *The Epistle congratulatory of Lysimachus Nicanor*, etc. *to the convenanter of Scotland*, etc. Oxon, 1648. II. Une *Préface* à la tête de l'ouvrage du docteur Cosin, qui a pour titre: *Ecclesiæ anglicanæ politica in tabulas digesta*, Oxon, 1684, in-fol. III. Traduction en anglais de la *Vie d'Iphicrate*, in-8°. IV. Il aida Wood dans la composition de son ouvrage intitulé *Athenæ Oxonienses*, ou *Histoire des savans d'Oxford*. Il composa encore plusieurs ouvrages polémiques, et fit des additions et des corrections à ceux de plusieurs auteurs de son temps.

* ALLAN, ALLEN *ou* ALLEYN (Williams), né à Rossal, dans le comté de Lancastre, en 1532, élevé au collége d'Oriel, à Oxford, dans lequel il devint professeur en 1550. En 1556, il fut nommé principal à Sainte-Marie-Hall; en 1558, chanoine d'Yorck. Mais à l'avènement d'Elisabeth, il se rendit à Louvain, où il fut mis à la tête du collége anglais. Là, il composa divers ouvrages en faveur de l'église romaine; sa réputation s'éleva très-haut, comme controversiste, et il y obtint divers bénéfices, tandis que dans son pays, il étoit regardé comme un traître, et qu'un homme fut pendu pour avoir introduit quelques-uns de ses ouvrages. En 1586, il publia *Une défense de la bulle d'excommunication du pape contre Elisabeth*, auquel il ajouta *Une exhortation au peuple anglais de secouer le joug de l'obéis-*

sance envers elle, et de se donner au roi d'Espagne. Cette pièce lui obtint l'archevêché de Malines et la dignité de cardinal. Il mourut à Rome en 1594.

* ALLAN (de Lynn), ainsi appelé du lieu de sa naissance ; il vécut au 15ᵉ siècle, et sa réputation est encore célèbre pour les ouvrages théologiques.

ALLANUS, Anglais, fit imprimer à Anvers, en 1611, un livre intitulé *De officio viri boni ;* c'est un poëme en mauvais vers latins. Un autre ouvrage du même auteur, qui est devenu très-rare, a pour titre, *De planctu naturæ contra sodomitas.*

I. ALLARD (Gui), auteur de plusieurs ouvrages sur l'*Histoire générale et particulière du Dauphiné*, mourut en 1715, âgé d'environ 70 ans. Ses ouvrages sont estimés par les familles de cette province, qui lui ont fourni des généalogies ; et les curieux recherchent son *Nobiliaire du Dauphiné, avec les armoiries*, Grenoble, 1714, in-12. Ce livre n'est pas commun, non plus que son *Histoire des maisons dauphinoises*, 1672, 1682, 4 vol. in-4°........ *Voyez* CALIGNON et HUGUES, n° I.

* II. ALLARD (Marcellin), natif du Forez. On a de cet auteur, qui vivoit au commencement du 17ᵉ siècle, 1 vol. in-8°, intitulé *la Gazette française*, imprimé en 1605, dans lequel se trouve un *Ballet en langage forésien, de trois bergers et trois bergères se gaussant des amoureux qui nomment leurs maîtresses leur doux souvenir, leur belle pensée, leur lys, leur œillet*, etc. *à six personnages.*

* III. ALLARD (Antoine), graveur, vivoit en 1696. Il a laissé plusieurs *paysages* d'après nature, et des *vues* de plusieurs villes de la Frise.

IV. ALLARD. *Voyez* ALARD.

† ALLATIUS (Léo), né dans l'île de Chio en 1586, d'une famille de grecs schismatiques, vint à Rome en 1600, et dans la suite il y fut choisi pour enseigner au collége des Grecs. Grégoire XV l'envoya en Allemagne, en 1622, pour faire transporter la bibliothèque d'Heidelberg, que l'électeur de Bavière avoit donnée à ce pontife. Il fut ensuite bibliothécaire du cardinal François Barberin, et enfin du Vatican sous Alexandre VII. Il mourut à Rome, en janvier 1669, à l'âge de 83 ans, après avoir fondé divers colléges dans l'île de Chio. Allatius cultivoit aussi la poésie grecque, *voyez* son poëme intitulé *Stellas in natales Delphici Gallici*, imprimé à Rome, chez Mascardi, en 1642, petit in-4° de 47 pages. A côté de l'original est une traduction latine en vers indécasyllabes, par Guy de Sauvigny de Blois. Il existe encore d'Allatius un autre poëme grec, imprimé à Rome en 1640, mais sans traduction, sous le titre de Οὐρβάνȣ τȣ͂ τρισμονσȣ Ἄκρȣ Ἀρχιερεως Ἄνδριας. Ces deux pièces sont à la bibliothèque de l'institut national. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, mais peu de critique. I. *Georg. acropolitæ Historia Byzantina, ab anno* 1204 *ad* 1261 ; *Joelis Chronographia Compendiaria ; et Joa. Canani narratio de bello Constantinop. græcè et latinè ; interprete Leone Allatio, cum ejusdem notis*, etc. Parisiis, 1651, in-fol. Cet ouvrage fait partie de la Byzantine. II. *Apes urbanæ, sive de viris illust.*, *qui ab anno* 1630 *ad* 1632, *Romæ adfuerunt et typis aliquid evulgârunt*, Romæ, 1633, in-8°, réimprimé à Hamb. 1711, in-8°, par les soins de J. A. Fabricius. III. *De Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis perpetuâ consensione*, Cologne, 1648, in-4°.

IV. *De Purgatorio*, Rome, 1655, in-8°. V. *Sur la patrie d'Homère*, Lyon, 1640, in-8°. VI. *Sur les livres ecclésiastiques des Grecs*, Paris, 1645, in-4° VII. *Sur les Temples des Grecs modernes*, Cologne, 1645, in-8°. VIII. *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4°. IX. *De Engastremytho syntagma*, in-4°. X. *Symmichta*, 1653, in-8°. XI. *De septem orbis spectaculis*, Rome, 1648, in-8° *græco-lat.* Col. Agrippinæ. XII. *Opuscula Græcorum et Latinorum*, 1653, in-8°. Son latin est pur, et son grec encore plus. Cet écrivain mettoit le nom d'Allatius à la tête de ses ouvrages ; mais dans l'usage ordinaire on le nommoit ALLAZZI.

* ALLÉ (Jérôme), naquit à Bologne vers la fin du 16e siècle ; il étoit religieux, et il écrivit des ouvrages théologiques. Mais il cultiva aussi les belles-lettres, et devint bon orateur. Il a composé quelques *Poésies*. Bumaldi, Quadrio, Mazzucchelli, et dernièrement Fantuzzi, ont tous fait l'éloge de ses œuvres. (*Voyez* Fant. *not. des écr. Bol.*, tom. II, pag. 194.)

† ALLECTUS, tyran en Angleterre dans le 3e siècle, s'étoit attaché à Carausius, général romain, qui avoit usurpé la pourpre impériale dans cette île. Carausius le fit son lieutenant, et se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'empire. Allectus, naturellement avare et ambitieux, fit des exactions criantes, et commit beaucoup d'injustices. Craignant d'en être puni, il assassina Carausius, et se fit déclarer empereur en 294. Asclépiodore, général de Constance-Chlore, qui avoit dans son partage l'Angleterre, lui livra bataille ; et le tyran, après avoir vu périr une partie de son armée, fut tué en 297. Cette victoire fit rentrer la Grande-Bretagne sous la domination des Romains dix ans après qu'elle en eut été séparée. On ignore la famille et la patrie d'Allectus. Cet usurpateur avoit pour la guerre quelques talens, obscurcis par de grands vices.

* I. ALLEGRAIN (Etienne), peintre de paysages et graveur, né à Paris en 1655, fut élève de Philippe Champagne, et mourut peintre du roi en 1736. Son morceau de réception à l'académie, estimé des connoisseurs, représente *un mausolée en marbre blanc, richement décoré, placé dans le milieu d'une forêt et éclairé par un accident de lumière*. On a de ce maître plusieurs compositions qu'il a gravées lui-même à l'eau forte.

* II. ALLEGRAIN (Christophe-Gabriel), né dans le mois d'octobre 1710, fils du précédent, sculpteur du roi. Son père étoit peintre de paysages, et avoit été reçu à l'académie de peinture ; mais son fils a rendu son nom vraiment célèbre dans la sculpture. Il avoit épousé la sœur de Pigal, et recevoit les avis de cet habile artiste, sans être jamais l'esclave d'aucun système, et son ambition étoit de se frayer une marche d'après sa propre manière de voir et de sentir. Cette opinion, qui ne peut être conçue que par un homme de génie, et qui donne aux fruits de son travail un caractère vraiment original, est aussi, dans la jeunesse, un titre de réprobation auprès de ces anciens artistes qui ont pris l'habitude de régenter les élèves et les arts. Allegrain éprouva mille difficultés rebutantes ; il travailla long-temps pour un entrepreneur de bâtimens, à raison de sept livres par semaine. On ne faisoit nul cas de ses talens ; les membres de l'académie affectoient de le mépriser, parce qu'il avoit un genre à lui, et qu'il n'avoit pas, dans le caractère, cette souplesse qui faisoit réussir auprès d'eux

beaucoup de sujets médiocres. Il se présenta cependant à l'académie; on ne put s'empêcher de l'y recevoir, sur une admirable figure de *Narcisse*. Le choix heureux de l'attitude, la proportion, la finesse des contours, le moelleux des chairs et l'ensemble, tout se trouvoit réuni dans cette composition. Il fit ensuite, pour le château de Lucienne, appartenant alors à madame du Barry, maîtresse de Louis XV, une *Vénus* encore plus belle que son *Narcisse*, et quelques années après, il exposa dans son atelier une *Diane*, que les connoisseurs regardèrent comme un chef-d'œuvre. Elle avoit la même destination que la *Vénus*, et Allegrain exécuta toutes les statues du jardin de Lucienne. On lui proposa enfin l'une de ces statues destinées à former la galerie des grands hommes de la France, mais il la refusa en disant « qu'il n'aimoit pas à faire l'homme en robe de chambre. Il mourut le 17 avril 1795, et n'a laissé ni élèves ni enfans. Ses mœurs furent aussi simples que sa vie, et sa vie aussi obscure que ses connoissances dans son art étoient étendues.

* ALLEGRETTI (Jacob), qui vivoit vers l'an 1300, fut médecin, poëte et même astrologue. Coluccio l'appelle un homme d'un esprit ardent, et loue quelques-unes de ses *Eglogues*. Il fonda une académie de poésie à Forli et à Rimini. Le cavalier Marchési a écrit la vie d'Allegretti (vit. Forliv. p. 257). Après lui, Mazzucchelli en a parlé avec éloge. *Mazz. scritt. ital.* t. I, part. I, p. 503.

* I. ALLÉGRI, peintre. *Voyez* CORRÈGE.

† II. ALLÉGRI (Jérôme), célèbre chimiste de Vérone, au milieu du 16e siècle, y présida long-temps l'académie des alétophiles, c'est-à-dire des amis de la vérité, société consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvoient se glisser dans la pratique de la médecine. Il est fâcheux qu'il abusât de ses connoissances pour s'appliquer aux folies de la philosophie hermétique et de l'astrologie. Il avoit trouvé la composition de deux liqueurs, qui, mêlées ensemble, se durcissoient et se résolvoient en pierre. On a d'Allégri un *Traité de chimie*, des *Dissertations* sur la poudre d'Algaroto, et la composition de la thériaque.

† III. ALLÉGRI (Alexandre), poëte florentin, vivoit sur la fin du 16e siècle. Il unit à la profession des armes le goût pour la poésie burlesque, à l'imitation du Berni. On lui doit, I. *Lettere e rime piacevoli*, Verona e Firenze, 1605, 1608 et 1613, in-4°. R. II. *Fantastica visione*, etc., Lucca, 1613, in-4°. RR. III. *Lettere di Seo Poi Pedante*, Bologna, 1613, in-4°. RR. Ces deux articles, ne formant que douze feuillets, sont très-rares. Les œuvres de ce poëte ont été réimprimées à Amsterdam en 1754.

ALLÉGRINI, né à Rome au commencement du 16e siècle, excella dans la musique. On lui doit sur-tout un *Miserere*, qu'on ne chantoit qu'à Rome, dans la chapelle du pape, pendant la semaine sainte, et qui y attiroit de toutes parts un concours immense d'étrangers. Il étoit défendu, sous peine d'excommunication, de donner des copies de ce *Miserere*; cependant l'Anglais Burney, auteur d'un célèbre Traité sur la musique, en obtint une du cardinal Albani, préfet de la chapelle du pape.

ALLEMANT. *Voyez* LALLEMANT.

* ALLEN ou ALLEYN (Thomas), né en 1573, à Uttoxeter, dans le comté de Strafford. Il étoit prêtre. Robert, comte de Leicester, voulut lui procurer un évêché; mais il avoit un goût trop décidé pour les sciences,

et préféra le repos qui convient à l'étude et à la méditation ; le comte de Leicester avoit tant de confiance dans son jugement, qu'il le consulta souvent sur les affaires d'état. Allen publia en latin *le second et le troisième livre de Ptolémée sur le cours des étoiles*, avec une *exposition du sujet*. Il mourut en 1632.

ALLÉON DULAC (Jean-Louis) naquit à Lyon : il y suivit long-temps le barreau. Il réunit aux connoissances de jurisconsulte le goût d'histoire naturelle. Ce goût l'engagea à prendre une place dans les fermes à Saint-Etienne en Forez, où il pouvoit plus commodément suivre ses études sur les fossiles et la minéralogie, et où il mourut vers 1768. On lui doit, I. *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, 1765, 2 vol. in-12. II. *Mélanges d'histoire naturelle*. Ce dernier ouvrage parut d'abord en 1763 en 2 vol. in-12; mais on le réimprima trois ans après en 6 vol. in-12.

* ALLER (Abraham), graveur; il vivoit en 1526 : on a de lui un grand nombre de *Gravures en bois*, pour les œuvres de Gringord et de Jean d'Auton.

* ALLET (J. Ch.), dessinateur et graveur, vivoit en 1695 ; il étoit Français, mais tous ses ouvrages ont été faits à Rome. On a de lui beaucoup d'*Estampes de dévotion* d'après les tableaux d'Italie, et d'après ses propres dessins. Il a gravé le portrait du pape Alexandre VIII.

† ALLETZ (Pons-Augustin), avocat, mort à Paris le 7 mars 1785, à 82 ans, étoit né à Montpellier. Il se mit aux gages des libraires, et leur composa un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont réussi. Ses principales compilations sont, I. différens dictionnaires : l'*Agronome*, 2 vol. in-8°, assez bon abrégé de la Maison rustique ; le *Dictionnaire théologique*, in-8° ; le *Dictionnaire des conciles*, in-8°, l'un et l'autre écrits avec concision et avec clarté ; le *Manuel de l'homme du monde*, in-8°, et l'*Encyclopédie des pensées*, in-8° ; deux compilations faites sans beaucoup de soin. II. *Synopsis doctrinæ sacræ*, in-8°; *Recueil de passages de l'Ecriture sainte sur les vérités de la foi*. III. *Tableau de l'histoire de France*, 2 vol. in-12, écrit avec négligence et presque sans intérêt; mais les principaux faits de cette histoire y sont exposés avec fidélité et simplicité. IV. *Les princes célèbres qui ont régné dans le monde*, Paris, 1769 4 vol. in-12. V. L'*Histoire des papes*, 2 vol. in-12. VI. L'*Histoire des singes*, in-12. On voit par le titre de ces trois histoires, dont la première est la plus intéressante, que le choix du sujet étoit indifférent au rédacteur, pourvu qu'il pût lui fournir un ou deux volumes. L'*Histoire des papes* est très-superficielle, et n'est pas toujours impartiale. VII. *Les ornemens de la mémoire*. C'est un recueil assez bien fait des plus beaux morceaux des poëtes français, in-12. VIII. *Les Leçons de Thalie*, 3 vol. in-12. Ce sont des portraits, des caractères, des traits de morale tirés des poëtes comiques. IX. *Connoissance des poëtes français*, 2 vol. in-12. X. *Catéchisme de l'age mûr*, in-12. Cet abrégé par demandes et par réponses des preuves de la religion peut être utile à la jeunesse. XI. L'*Albert moderne*, 3 vol. in-12. XII. L'*Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol. in-12. XIII. L'*Esprit des journalistes de Hollande*, 2 vol. in-12. Ce second recueil ne vaut pas le précédent qui offre plusieurs morceaux curieux et bien écrits. XIV. Divers ouvrages pour les classes, dont les plus connus sont, *Selectæ è novo testamento historiæ ex Erasmi paraphrasi desumptæ*,

1763, in-12, et *Selecta è Cicerone præcepta*, 1762, in-12. XV. Enfin, un *Abrégé de l'histoire grecque*, 1774, in-12; le *Magasin des adolescens*, Paris, 1764, in-12; *Nouvelles vies des saints;* l'*Esprit des femmes célèbres du siècle de Louis XIV*, 1768, in-12; l'*Almanach Parisien*, 1785, 2 vol. in-12, etc. On voit par ce détail combien cet auteur étoit laborieux.

† I. ALLEYN (Th.). *Voy.* ALLEN.

† II. ALLEYN (Guillaume), né en Angleterre, écrivoit dans le 17[e] siècle. Après avoir flotté quelque temps entre les diverses erreurs répandues dans sa patrie au sujet de la religion, il se fixa enfin à l'église anglicane, et publia en sa faveur plusieurs ouvrages qui ont été imprimés en 1707, in-fol. Il a paru, comme traduit de lui, un *Traité politique* où il est prouvé par l'exemple de Moïse et par d'autres, tirés de l'Ecriture, que tuer un tyran *titulo vel exercitio*, n'est pas un meurtre, Lyon, 1658, in-12. Ce livre est attribué à Marigny (*Voyez* MARIGNY, n° II), gentilhomme français, et fut dédié ironiquement à Cromwel, qu'on peignoit sous des couleurs empruntées.

* ALLEYNE (Jean), avocat qui se rendit très-célèbre en Angleterre vers 1770 par une éloquence presque sans exemple. Il est mort très-jeune, de chagrin de ce que ses succès au barreau ne répondoient pas au bruit qu'avoient fait ses talens.

ALLI. *Voyez* LALLI.

ALLIACO (DE). *Voy.* AILLY.

*I. ALLIER (Claude), prieur-curé de Chambonas, président du comité central du camp de Jalès. Il fut un des agens principaux de ce rassemblement, et fut décrété d'accusation par l'assemblée législative, le 18 juillet 1792, condamné à mort le 5 septembre 1793 par le tribunal criminel du département de la Lozère, qui présentoit des facilités pour ouvrir le camp aux Espagnols. Un corps fédératif des départemens de l'Ardèche et de la Lozère renouvela le serment civique prêté le 14 juillet 1790 à Paris; en conséquence, vingt mille hommes se réunirent dans la contrée de Jalès. A la suite de la cérémonie, l'état-major se retira au château de Jalès, pour former une confédération au nom des princes français et protester contre la constitution de 1791. Voici le préambule de la proclamation qu'on faisoit signer. « Nous avons remarqué avec quelle audace effrénée, avec quelle adresse diabolique la secte protestante régnoit tyranniquement dans les provinces du midi, dominant les autorités usurpées, la force publique, et les dirigeant à ses fins, qui ne sont autres que l'anéantissement de la religion catholique et de la monarchie, pour y substituer le calvinisme, le gouvernement républicain ou la désolante anarchie, etc., etc. » Le curé Allier fut accusé d'avoir rédigé cette proclamation.

*II. ALLIER (Dominique) étoit, ainsi que le curé, l'un des chefs du camp de Jalès; il fut, comme lui, mis en accusation par l'assemblée législative le 11 juillet 1792, et cette identité de nom, de principes et de sort, a fait confondre l'un avec l'autre, et réunir en un seul ces deux individus très-distincts. Le premier, comme on l'a vu, continuant de combattre dans son département contre les progrès de la république, fut dévoré par la révolution. Dominique, qui avoit porté à Coblentz aux princes français la délibération de ce camp, fut mis sur la liste des émigrés. Il reparut cependant en 1794 dans son département, où il partagea avec le comte Dusaillant les périls et les opéra-

tions des partisans de la cause royale dans le midi. Son arrestation fut souvent annoncée par les autorités locales, qui, peut-être elles-mêmes le confondoient avec le précédent. Les journaux publièrent deux fois cette nouvelle à la fin de 1794. Soit qu'elle fût fausse, soit qu'il se fût évadé, il reparut en 1797 dans le département du Gard, et le 14 septembre de cette même année, il s'empara, avec Saint-Christol, de la citadelle du Saint-Esprit. Ces deux chefs adressèrent des proclamations aux royalistes du midi, et s'annoncèrent comme agissant pour la défense du corps législatif, opprimé à Paris par le directoire (journée du 18 fructidor). Des forces suffisantes envoyées contre eux les obligèrent à évacuer le poste qu'ils avoient pris. D. Allier erra encore à la tête de la chouannerie des contrées méridionales, fut arrêté et mis à mort en novembre 1798. Ses papiers et sa correspondance saisis et publiés prouvèrent qu'il agissoit au nom du prétendant, selon les instructions qui lui étoient transmises à cet effet, par le comte de Surville.

* ALLIONE (Charles), célèbre docteur, ancien professeur de botanique à l'université de Turin, mort le 11 octobre 1802, dans cette ville, d'une maladie gastrique qui a fini par une léthargie, dans sa 79e année. Ses traités de *Matière médicale sur les trois règnes de la nature* sont des chefs-d'œuvre dans ce genre.

† ALLIOT (N.), fermier-général, mort en 1779, étoit attaché à Stanislas, roi de Pologne. Il a laissé un *Recueil des établissemens de ce prince; le Compte des dépenses des bâtimens que Stanislas fit construire à Nanci*, et la *Relation de la pompe funèbre de Léopold II*, 1730.

† ALLIX (Pierre), natif d'Alençon, d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, mourut, l'an 1717, en Angleterre, trésorier de l'église de Salisbury. Il s'étoit réfugié dans cette île après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui, I. *Des Réflexions sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament.* II. *Clef de l'Epître de saint Paul aux Romains.* III. *Jugement de l'ancienne Eglise judaïque contre les unitaires.* Ce dernier ouvrage, écrit en anglais, est recherché et mérite de l'être. IV. Une *Traduction du Traité* de Ratramne, *du Corps et du sang de J. C.* Rouen 1672, in-12. V. *De Messiæ duplici adventu*, 1701, in-12. Allix prétendit dans cet ouvrage que J. C. devoit revenir en 1720 ou 1736. VI. *Dissertatio de conciliorum quorumvis definitionibus ad examen revocandis*, 1678, in-8°. VII. *Dissertatio de Tertulliani vitâ et scriptis*, sine anno et loco (1678), in-8°. VIII. *Dissertatio de Trisagii origine*, Rothomagi, 1674, in-8° et in-4°. IX. *S. Anastasii sinaïte*, editio gr. lat. Londini 1682, in-4°. X. *Determinatio Fr. Joannis, Parisiensis prædicatoris, de modo existendi corporis Christi in sacramento altaris*, Londini 1686, in-8°. XI. *Confutatio imperii papæ in ecclesiam*, latinè, Londini 1702, in-8°.

ALLONVILLE. *V.* LOUVILLE.

ALLORI (Alexandre), peintre florentin, excella dans le portrait et dans l'histoire. Son pinceau a des graces. Rome et Florence possèdent ses principaux ouvrages. Il fut l'élève du Bronzin son oncle, et maître du fameux Civoli. L'étude particulière qu'il fit de l'anatomie le rendit très-habile dans le dessin : il entendoit bien le nu. Il mourut en 1607, à 72 ans.

ALLOUETE. *V.* LALLOUETTE.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens en Espagne, connu dans l'his-

toire par le trait de générosité que Scipion l'Africain exerça à son égard, après l'avoir vaincu l'an 210 avant J. C. On amena à ce héros une fille d'une beauté rare ; mais ayant su qu'elle étoit fiancée au jeune Allutius, il dit à ce dernier : « Je vous l'ai gardée avec soin, pour que le présent que je veux vous en faire fût digne de vous et de moi. Soyez ami de la république ; voilà toute la reconnoissance que j'exige de vous. » Il ajouta ensuite à ce don, comme une seconde dot, la somme d'argent que les parens de cette fille l'avoient obligé de prendre pour sa rançon.

* ALMA (Eilerdus), poëte, né à Heidelberg en 1654, a fait un petit poëme intitulé *Bellum giganteum*, qui est estimé et qui n'a été imprimé qu'un an après la mort de l'auteur, enlevé à la fleur de son age en 1586. Cette gigautomachie a vu le jour à Genève en 1587, in-4°, à Heidelberg en 1588, in-4°, et à Lyon, même année, in-4°. Cet ouvrage et son auteur sont peu connus et méritent de l'être.

ALMAGRO (Diégo), capitaine espagnol, d'une extraction si basse qu'il ne connoissoit pas son père, étoit plein de bravoure, mais inquiet et cruel. Il accompagna François Pizarro, qui découvrit et conquit le Pérou en 1525. Almagro marcha à Cusco, au travers de milliers d'Indiens qu'il fallut écarter. Il pénétra jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne, et signala par-tout son courage et sa cruauté. Des écrivains l'accusent d'avoir été lui seul l'auteur du supplice d'ATABALIPA. (*Voy. ce mot.*) La discorde s'étant mise ensuite entre lui et Pizarro, il le fit assassiner. Son crime ne resta pas impuni. Le vice-roi du Pérou, Vaca de Castro, lui ayant livré bataille, le fit prisonnier et le condamna, en 1542, à perdre la tête ; quarante de ses partisans furent exécutés avec lui.

ALMAIN (Jacques), né à Sens, docteur de Sorbonne, écrivit en faveur de Louis XII contre Jules II, défendit l'autorité des conciles contre le cardinal Cajétan, et mourut en 1517. Ses œuvres furent imprimées à Paris en 1517, in-fol.

† ALMAMONT, ALMAIMOUN, *ou* ABDALLAH III, 7e calife de la maison des Abbassides, remporta plusieurs victoires sur les Grecs, se rendit maître d'une partie de la Candie, et s'illustra encore davantage par son goût pour les lettres. Il fit traduire en arabe les meilleurs ouvrages des philosophes grecs, et en orna sa bibliothèque, qu'il avoit formée lui-même à grands frais. Il aimoit les savans, les récompensoit, et l'étoit lui-même. Il établit des espèces d'académies, auxquelles il assistoit quelquefois. Quelque religion que l'on professât, dès qu'on avoit des talens, on avoit droit à ses bienfaits. Les docteurs musulmans le traitèrent d'hérétique ; mais la postérité ne l'en a pas moins révéré. Il mourut en 833. Les visirs d'Almamont le pressoient de punir de mort un de ses parens qui s'étoit fait proclamer calife et avoit porté les armes contre lui. Il ne voulut jamais y consentir, et leur dit, les larmes aux yeux : « Ah! si l'on savoit combien j'ai de plaisir à pardonner, tous ceux qui m'ont offensé viendroient me faire l'aveu de leurs fautes. »

† ALMANZOR. Il y a eu plusieurs princes mahométans de ce nom, dont ceux qui ont joué les plus grands rôles sont les trois suivans. Le premier étoit roi de Cordoue (il n'étoit point roi de Cordoue, il n'étoit qu'hadjeb ou premier ministre d'Hakkam ou Heschain, prince nul, à la place duquel, pendant vingt-

six ans, il régna avec gloire. (*Voyez* des détails intéressans sur son administration, dans le *Précis histor. sur les Maures*, par Florian, vers la fin de la seconde époque, p. m. 98, 1), il mourut vers l'an 1002, après avoir pris Barcelone, et fait sentir aux chrétiens, en plus d'une rencontre, la supériorité de ses armes. Le second, Joseph ALMANZOR, étoit roi de Maroc, et fut défait par les Espagnols l'an 1158 de J. C. Le troisième, Jacob ALMANZOR, fils de Joseph, se rendit maître de Maroc, de Fez, de Trémecen et de Tunis, et gagna la fameuse bataille d'Alarcos en Castille. Le pape Innocent III lui adressa un bref en 1199, pour faciliter le rachat des esclaves chrétiens. (Il ne falloit pas oublier de parler de Mansor Abou Giafar, *dit Al Mansor* Billah, second calife de la maison des Abassides, protecteur signalé des sciences et des lettres, et lui-même distingué dans leur culture. (*Voyez* d'Herbelot, *Biblioth. or.*, art. MANSOR (1° *loco*), Adol. *Bibliotheca critica* de Wyrtenbarch, etc., t. I, p. 2, p. 81.) Abou-giafar, fondateur de Bagdad dont il fit la capitale de ses états, fut aussi surnommé *Almanzor*. Ce nom appartint enfin à un astronome arabe que d'autres appellent ALMÉON. Le dernier publia *des observations sur le soleil* et *des aphorismes d'astrologie* qu'Hervat fit imprimer à Bâle en 1530. (*V.* ALMÉON.)

I. ALMEIDA (François), gentilhomme portugais, et premier gouverneur des Indes orientales, où le roi Emmanuel l'envoya en 1505. Toutes les difficultés de cette conquête furent heureusement surmontées par la valeur et par la sage conduite des chefs, entre lesquels François Alméida se signala. Il défit en 1508 l'armée navale de Campson, soudan d'Egypte, et il eut contre lui dans la suite d'autres succès considérables.

II.*ALMEIDA (Apollinaire), né à Lisbonne le 22 juillet 1587, entra chez les jésuites le 27 avril 1601. Philippe IV le nomma évêque de Nicée en 1626. Il partit de suite pour Goa, et, en 1630, se rendit en Ethiopie. N'ayant pu faire de progrès, tous les prédicateurs ayant été chassés, il se retira dans un lieu désert près de la mer Rouge avec deux de ses compagnons; l'empereur le fit arrêter et conduire à un bourg nommé Oudagne, où il fut assassiné avec les pères François Rodriguez, et Hyacinthe François, le 9 juin 1638. Alméida avoit écrit la *Vie du père François Mendoça.*

I. ALMELOVEEN (Thomas Jansson d'), médecin hollandais, a donné *la description des plantes du Malabar*, dans l'*Hortus Malabaricus*, Amsterdam, 1678 et suiv., 12 volumes in-fol., auxquels il faut joindre *Flora Malabarica*, 1696, in-fol.

† II. ALMELOVEEN (Théodore Jansson d'), professeur en histoire, en langue grecque et en médecine à Harderwick, mourut à Amsterdam l'an 1742. On a de lui des *Commentaires sur plusieurs auteurs de l'antiquité*, et d'autres ouvrages. Les plus connus sont, I. *De Vitis Stephanorum*, Amsterdam 1683, in-12. II. *Onomasticon rerum inventarum*, 1684, in-12. III. *Bibliotheca promissa et latens*, 1692, in-12. IV. *Amœnitates theologico-philologicæ*, 1698, in-8°. V. *Opuscula sive antiquitatum e sacris profanarum specimen, conjectanea, veter. poëtarum fragmenta et plagiariorum syllabus*. Amstel. 1686, in-8°. VI. *Fasti consulares*, Amsterdam 1740, in-8°.

* ALMEON, prince arabe, et mathématicien, vivoit dans le 11e siècle, ou dans le 12e, selon quelques auteurs. — Il y a eu un autre

Alméon, surnommé *Alamanzor*, que quelques-uns confondent avec le premier. (*Voyez* à la fin de l'article Almanzor.) Le dernier a composé des aphorismes ou maximes d'astrologie, intitulés *Almansoris aphorismi, seu propositiones et sententiæ astrologicæ ad Sarracenorum legem*. Hervatius les publia en 1500, à Bâle, avec Julius Firmicus et quelques autres.

ALMERIC *ou* ALMARIC. *Voyez* Amalaric, Amalric, Amauri.

* ALMEYDA (Théodore de), de la congrégation de l'oratoire, membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, et de la société royale de Londres, mourut à Lisbonne, le 18 avril 1804, âgé de 83 ans. Il avoit publié *quarante-deux volumes* sur différens sujets, sans compter *cinq volumes de traductions*; il a laissé plusieurs manuscrits pour la publication desquels il avoit obtenu la permission de la censure.

ALMICI (Pierre-Camille), prêtre de l'oratoire, né à Bresce en Italie le 2 novembre 1714, mort le 30 décembre 1779, à 65 ans, se livra avec succès à l'étude des langues anciennes, de l'histoire et des antiquités. Il a publié, I. Des *Réflexions critiques* sur l'ouvrage de Fébronius, *de Statu ecclesiæ*. II. Une *Dissertation sur la manière d'écrire la vie des grands hommes*. Sa patrie possède encore quelques-uns de ses manuscrits, entre autres des *Observations sur l'esprit et le caractère des Français et des Italiens*, et d'autres *sur la vie et les écrits de Fra-Paolo Sarpi*.

† ALMODIS, Béarnaise, vivoit en 1055. Elle eut trois maris vivans à la fois : le comte d'Arles, qu'elle quitta par inconstance ; le comte de Toulouse, qu'elle abandonna sous prétexte de parenté, et Raymond Bérenger, comte de Barcelone, dont elle fit empoisonner les fils qu'il avoit eus d'une première femme.

† ALMOHADES, nom de la quatrième race des rois de Fez et de Maroc. Le premier auteur de cette race fut Abdallah-le-Mohavedin, qui lui donna son nom; car *al* est l'article arabe.

* ALMON (John) naquit à Liverpool en 1738. Ayant fini son apprentissage chez un libraire, il voyagea dans les pays étrangers. En 1759, il revint s'établir à Londres, et y parut en qualité de littérateur. A la mort de Georges II, il donna un *Examen du règne de ce prince*, qui eut deux éditions. En 1761, il donna un autre ouvrage intitulé *Examen de l'administration de M. Pitt;* et l'on fut si content de cet écrit, qu'il lui valut l'amitié de milord Temple. Almon devint ensuite le défenseur de M. Wilkes contre son adversaire Kidgell. En 1765, il acheta un fonds de librairie dans Piccadilly; mais il n'en continua pas moins d'exercer sa plume sur des sujets politiques. Bientôt on lui fit son procès relativement à l'impression de la première *Lettre de Junius au roi*. Il fut jugé, condamné à une amende, et obligé de conserver son état en gardant le silence pendant trois ans. Mais, en 1774, il commença le *Journal du parlement*, le premier papier périodique de ce genre. Après la mort du lord Chatam, il écrivit les *Anecdotes de sa vie*, ouvrage dont on vit paroître six éditions de suite. Il parut se reposer quelque temps ; mais il composoit alors ses *Anecdotes biographiques, littéraires et politiques des hommes les plus célèbres de son siècle*. En 1804, il a donné toute la *Correspondance de M. Wilkes*, et presque en même temps une collection de ses *propres œuvres poétiques*, parmi lesquelles on trouve l'*Epître héroïque*

à sir *Williams Chambers*. Cette entreprise a été suivie d'une édition complète des *Lettres de Junius*, avec grand nombre de *Notes biographiques et curieuses*, qui manquoient totalement, et qui sont précédées par une recherche savante et critique sur le véritable auteur des lettres. Cette question est résolue à la satisfaction de tous les lecteurs ; et c'est par cet ouvrage important que John Almon a terminé sa carrière littéraire. Depuis plusieurs années il s'étoit retiré des affaires, et il est mort le 12 décembre 1805.

* ALMONDE (Philippe Van), vice-amiral au service des Etats de Hollande et de Westfrise, né à la Brille en 1646, se signala comme capitaine à bord du Dordrecht, de 46 pièces de canon, dans le fameux combat naval des 11, 12, 13 et 14 juin 1668, qui a immortalisé Ruyter. Il fut de la glorieuse expédition sur Chatam l'année suivante. Il se distingua encore dans le combat non moins célèbre donné proche Soultzbaie le 7 juin 1672, où il commandoit le Wassnaark, de 60 canons. Ruyter étant mort au service de la patrie, devant la ville d'Agouste en Sicile, en 1676, d'Almonde fut chargé de reconduire la flotte hollandaise dans les ports de la république. Il arriva à la rade d'Helvoet le 30 janvier 1677. Dans cette même année, il partagea avec Tromp l'honneur d'une victoire navale sur les Suédois. Il mit le sceau à sa réputation à la bataille de la Hogue, en 1692. Le succès des flottes combinées (anglaise et hollandaise) fut attribué en très-grande partie aux sages conseils d'Almonde. En 1702, il commanda une flotte hollandaise de 20 vaisseaux de ligne, qui, réunie à 30 vaisseaux anglais, sous les ordres de l'amiral Roore, défit et ruina, dans le port de Vigo, un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français que commandoit le comte de Château-Renaud. Il termina paisiblement sa carrière glorieuse à une campagne peu éloignée de Leyde le 6 janvier 1711. L'église de Sainte-Catherine, à la Brille, offre un beau mausolée en son honneur.

ALMUCS (Domna), née à Château-Neuf en Provence, se livra à la poésie, et acquit de la réputation par *ses vers provençaux*. Elle eut pour amant Gigon de Tornen, et pour amie Isée de Capion, qui faisoit aussi des vers.

† ALOADIN *ou* LE VIEUX DE LA MONTAGNE, prince des Arsacides ou des Assassins. Il demeuroit entre Antioche et Damas, dans un château où il prodiguoit à des jeunes gens toutes sortes de plaisirs et de délices, leur promettant qu'après leur mort ils iroient dans un lieu encore plus enchanteur, s'ils obéissoient en aveugles à ses commandemens. Ils étoient tellement dévoués à leur prince, qu'ils voloient avec intrépidité exécuter les arrêts de mort qu'il avoit prononcés contre les rois et les princes ses ennemis. Il étoit rare que la victime désignée échappât à leurs coups. Aussi les rois n'oublioient rien pour avoir les bonnes graces du Vieux de la Montagne. Lui et ses sujets étoient une secte de mahométans.

ALOARA, veuve de Pandulf, surnommé *Téte-de-Fer*, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses états avec habileté. En 980, Baronius l'accusa d'avoir fait périr un comte, neveu de Pandulf, dans la crainte que ce dernier n'usurpât sur son fils le souverain pouvoir ; meurtre que saint Nil lui reprocha, en lui prédisant que sa postérité ne règneroit plus à Capoue ; ce que l'événement justifia. Aloara mourut au mois de décembre 992.

ALOÉE ou ALEOÜS (Mythol.), géant, fils de Titan et de la Terre. Sa femme, Iphimédie, eut de Neptune deux enfans, Othus et Ephialte, qui furent appelés Aloïdes, parce qu'Aloée les éleva comme étant de lui. Les poëtes disent qu'ils croissoient de neuf doigts par mois. Lorsque les géans se disposoient à déclarer la guerre aux dieux, Aloée, qui étoit fort âgé, n'ayant pu s'y rendre, y envoya Othus et Ephialte, qui furent tués à coups de flèches par Diane et Apollon.

ALOGIENS. *Voyez* THÉODOTE de Bysance, n° II.

ALOIGNY. *Voyez* ROCHEFORT, n° II.

ALOIS (Pierre), né à Caserte dans le royaume de Naples, entra dans la société des jésuites, et y publia un *Commentaire sur les évangiles de carême*, et quelques *Epigrammes* qui ne sont point sans mérite. Il mourut au commencement du 17e siècle.

ALONZO (Jean), architecte espagnol, célèbre pour avoir bâti la superbe église des hiéronymites dans la ville de la Guadeloupe en Estramadure. Elle est précédée d'un vaste péristyle où l'on parvient par vingt degrés, et divisée en trois nefs séparées par des groupes de colonnes. C'est l'un des plus beaux édifices d'Espagne.

† ALOPA (François de), imprimeur vénitien, chez qui Jean de Lascaris fit imprimer une Antologie grecque en lettres capitales, 1494, in-4°, et un Callimaque imprimé aussi en capitales, in-4°, sans date et sans nom de ville. Lascaris, Grec d'une naissance illustre, critique et poëte célèbre du 15e siècle, désirant ranimer la littérature grecque, avoit choisi Alopa pour son imprimeur, et corrigea lui-même ses éditions. Maittaire parle fort au long de cet imprimeur. (*Voyez* LASCARIS.)

ALOPE (Mythol.), fille de Cercyon, s'étant livrée à Neptune, de qui elle eut Hippothoüs, fut tuée par son père, et changée en fontaine.... C'étoit aussi le nom d'une des harpies.

ALOYSIA SYGEA. *Voy.* SYGÉE.

ALOYSIUS, premier architecte de Théodoric, roi d'Italie, vivoit en 480. Il reçut l'ordre de son souverain de réparer les monumens de Rome, et particulièrement les aqueducs qui s'étendent d'Albano à Padoue, que les ravages, les guerres avoient presque entierement fait disparoître. Dans les lettres de Cassiodore, on en trouve qu'il adresse à Aloysius, au nom de Théodoric, dont il étoit ministre.

ALOYSIUS LEGIONENSIS. *Voyez* LÉON, n° XXIV.

ALPAGO (André), médecin italien de grande renommée, vivoit en 1554. Après avoir étudié les principes de la médecine, l'amour de son art le décida à passer dans l'Orient pour y retrouver Avicenne dans sa langue naturelle. Il apprit parfaitement la langue arabe, et revint occuper une chaire de médecine que la république de Venise lui accorda. Il a traduit *Avicinne, Averroës et Sérapion, et a ajouté des observations à leurs écrits.*

† ALPAIDE, surnommée *la Belle* par les anciens historiens français, captiva le cœur de Pépin d'Héristel, célèbre maire du palais, qui répudia Plectrude pour s'unir à elle. L'évêque de Liège, Lambert, condamna Pépin, et refusa de bénir à table le verre que l'on présentoit à la nouvelle reine au festin des noces. Alpaïde, outrée de l'injure, excita son frère Dodon à la venger, et celui-ci fit périr Lambert. Bientôt, suivant

les fabuleuses chroniques du temps, le ciel punit le meurtrier par une maladie infecte qui couvrit son corps de vers, et le força, pour s'arracher à ses tourmens, à se précipiter dans la Meuse. Ce qui peut justifier Pépin et Alpaïde, c'est que le divorce étoit admis et commun sous la première race. Pépin resta très-attaché à Alpaïde jusqu'à sa mort. Alors celle-ci, inconsolable de sa perte, s'ensevelit pour toujours dans un monastère près de Namur. Elle fut mère de Charles-Martel et aïeule de Pépin, père de Charlemagne.

ALP-ARSLAN, second sultan de la dynastie des Selgiucides, monta sur le trône après Togrul-Beg, son oncle, l'an 1063 de J. C. Il remporta un grand nombre de victoires, et mourut à Méru, dans le Khorasan, en 1072, dans son expédition pour la conquête du Turkestan. On lit, à Méru, cette épitaphe sur son tombeau : « Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux cieux, venez à Méru, et vous la verrez ensevelie sous la poussière. »

* ALPETRAGIUS, astronome arabe, étoit natif de Maroc, ou du moins il vivoit dans cette ville vers 1134, ou 1154 de l'ère chrétienne. Il fit un livre très-utile *sur la théorie des mouvemens célestes*, L'ouvrage a été traduit en latin par Calo Galonymos. *Planetarum theoria physicis rationibus probata*, Venetiis, 1531, in-fol.

ALPHANUS (Benoît), archevêque de Salerne, sa patrie, se rendit célèbre dans la médecine et la poésie. Ses connoissances le firent chérir du pape Victor III, à qui il fit don de divers médicamens précieux, et préparés de sa main. Alphanus mourut en 1086. Il écrivit en vers les *Vies de quelques saints*, on les trouve dans les recueils de Surius et de Lipoman. Il ne faut pas le confondre ni avec François ALPHANUS, qui exerça aussi la médecine à Salerne, et qui a publié, en 1577, un *Traité des fièvres malignes et pestilentielles*, ni avec Vincent ALPHANUS, auteur d'un *Traité de la dot*, en latin, publié en 1607.

* I. ALPHEN (Guillaume Van), né à Leyde, d'une ancienne famille consulaire, en 1608, est sur-tout connu par *un formulaire de jurisprudence*, indispensable pour tous ceux qui pratiquent le barreau hollandais, et publié en cette langue sous le titre de *Perroquet*, 1 vol. in-4°, fréquemment réimprimé. En 1631, il fut créé secrétaire de la cour de Hollande. Il remplit cette place avec distinction pendant 55 ans, et il en donna sa démission en 1684.

* II. ALPHEN (Jérôme-Simon Van), né à Hassan en 1665, exerça d'abord le ministère évangélique dans plusieurs églises des Provinces-Unies, et enfin professa la théologie à l'académie d'Utrecht, où il mourut en 1742. Son fils, Jérôme Van ALPHEN, né à Amsterdam, courut la même carrière que son père, mais ne la fournit pas aussi longue. Pasteur de l'église d'Amsterdam, il donna, à raison du mauvais état de sa santé, sa démission de cette place en 1757, et mourut l'année d'après à Gonda. Les *ouvrages théologiques* de l'un et de l'autre sont nombreux et assez estimés.

* ALPHERGANI, communément dit *Alphagan*, astronome arabe, dont Golius a publié le texte original, avec une traduction latine, et de savantes notes relatives à la géographie, à Amsterdam, en 1699, in-8°.

* ALPHEUS, Grec, graveur sur pierre. On a de lui une pierre pré-

cieuse, *sur laquelle est gravée Penthésilée, reine des Amazones, blessée et soutenue par Achille.* C'est aussi de lui et d'Aréthon que nous viennent deux beaux camées, *avec les têtes de Germanicus, de son épouse Agrippine, et de leur fils Caïus.* Ces pierres existoient autrefois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris; on en trouve une copie dans l'Histoire de l'académie des inscriptions, tome XIII, pag. 392.

ALPHONSE. *Voyez* les articles Alfonse.

ALPIN (Corneille), mauvais poëte latin, qui avoit fait une tragédie, intitulée *Memnon*, à l'imitation de celle d'Eschyle; mais elle étoit d'un style si enflé, si dur et si grossier, qu'Horace dit que « Memnon mouroit par les mains du poëte, sans attendre le coup d'Achille. » Il avoit aussi composé un poëme héroïque *sur la guerre de Germanie*, dans lequel on voyoit une description du Rhin si ridicule et si mal faite, que ce fleuve n'étoit pas reconnoissable.

ALPINI (Prosper), professeur de botanique à Padoue, né à Marostica, dans l'état de Venise, en 1553 et mort à Padoue, le 7 février 1617, voyagea en Egypte, pour perfectionner la botanique. On a de lui, I. *De præsagiendâ vita et morte*, in-4°, 1601, que l'illustre Boërhaavé a fait imprimer à Leyde, 1710, in-4°. II. *De plantis Ægypti*, Venise, in-4°, 1592, et à Leyde, 1735, in-4°. III. *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4°. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 et 1656. IV. *Medicina methodica*, Padoue, 1611, in-fol. Leyde, 1719, in-4°. V. *De Rhapontico*, Padoue, 1612, in-4°. VI. Un excellent *Traité du baume*, qui se trouve dans *Medicina Egyptiorum*, Leyde, 1718, in-4°. Ses ouvrages renferment des recherches curieuses, qui l'ont tiré de la foule des botanistes. André Doria, prince de Melphe, avoit voulu l'avoir pour son médecin; mais la république de Venise le fixa à Padoue par des emplois honorables.

* ALREDUS, Alfredus, *ou* Aluredus, historien anglais, né à Beverley, en Yorkshire. Il fut élevé à Cambridge, et écrivit, en latin, des *Annales de l'Histoire d'Angleterre*, qui furent publiées par Héarme, 1716, à Oxford. Alrédus est mort en 1128 ou 1129.

* ALSACUS (Conrad), a publié à Copenhague, en 1622, une *Histoire de la Réformation du Danemarck*, dont Seckendorf, dans son Histoire du Luthéranisme, tome I, pag. 268, parle avec éloge, mais qu'on rencontre rarement.

ALSAHARAVIUS, Açararius, *ou* Albucassis, médecin arabe du 11e siècle, vivoit au temps de l'empereur Henri IV, vers l'an 1085. Ses *Ouvrages en latin* sont imprimés à Ausbourg, 1519, in-fol. Jean Channing en a donné une nouvelle édition en arabe et en latin, Oxford, 1778, 2 vol. in-4°.

* ALSOP (Anthony), prêtre, élevé au collége de Wesminster. Il publia, en 1698, *Fabularum Æsopicarum delectus*, in-8°. Le docteur Trélaunay, évêque de Winchester, le prit pour son chapelain, et lui fit donner une prébende dans sa cathédrale, avec la cure de Brightwell en Berkshire. Mais en 1717 on lança un verdict contre lui, à l'occasion de la rupture d'un contrat de mariage, et il fut obligé de fuir; on ignore combien dura son exil; on sait seulement qu'il mourut en 1726, et qu'en 1754 on publia l'édition suivante: *Antonii Alsopi, ædis Christi olim alumni, oda-*

rum libri duo. On sait aussi qu'il composa quelques poëmes, qui se trouvent dans la collection de Dodsley et dans quelques autres recueils.

† ALSTEDIUS (Jean-Henri), professeur de philosophie et de théologie à Herborn, ensuite à Albe-Pile, mourut à 50 ans dans cette dernière ville, en 1638. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent beaucoup d'application, mais peu de génie. Ils sont faits, pour la plupart, dans le goût des compilations allemandes. Les principaux sont, I. *Methodus formandorum studiorum*. II. *Encyclopædia*, dont la première édition parut à Terborn, 1620, in-4°, et la deuxième en deux volumes in-fol.; recueil mal digéré, et qui ne formera jamais un vrai savant. « L'auteur, dit Niceron, s'y est proposé de donner un abrégé méthodique de toutes les sciences. Quoiqu'il soit peu exact en bien des endroits, son livre n'a pas laissé d'être reçu du public, avec de grands applaudissemens, lorsqu'il parut la première fois; et il peut être utile à ceux qui, étant destitués d'autres secours, veulent acquérir quelque connoissance des termes de chaque profession et de chaque science. On ne peut trop louer la peine qu'il s'est donnée pour tirer des meilleurs auteurs qui avoient écrit de son temps de quoi composer son ouvrage, dans lequel il rapporte les principes des sciences et des arts avec beaucoup d'ordre : il s'est cependant quelquefois trop embarrassé, pour avoir voulu se rendre trop clair et trop méthodique, et en se servant pour cela de trop de divisions et de sous-divisions. » Il faut ajouter à ce jugement de Niceron, trop favorable à quelques égards, que, depuis la publication des Encyclopédies modernes, celle d'Alstédius est presque inutile. III. *Philosophia restituta*. IV. *Elementa mathematica*. V. Un Traité *de Mille annis*, 1627, in-8°, ouvrage qui roule sur le système des millénaires.

* ALSTON (Charles), né en Ecosse en 1683, élevé à Glascow, d'où il se rendit à Leyde, pour y étudier la médecine. Il retourna ensuite à Edimbourg, où il s'établit, et devint professeur de médecine et de botanique. En 1753, il publia un ouvrage intitulé *Tirocinium botanicum Edimburgense*, dans lequel il attaque le système sexuel de Linnée. Ses *Lectures sur la matière médicale* ont été imprimées en 1770, 2 vol. in-4°. Il a aussi laissé quelques écrits insérés dans les Essais de médecine d'Edimbourg. Il est mort en 1770.

* ALSTROMER (Jonas), négociant suédois, naquit, en 1665, à Aliégas, de parens pauvres. Après avoir appris le commerce, il partit, en 1696, pour Londres, s'y établit et amassa de grandes richesses. Il conçut alors le projet de mettre sa patrie en état de pouvoir se passer de marchandises étrangères. A cet effet, il retourna en Suède, et s'y occupa du perfectionnement des manufactures. Il fit ensuite des voyages dans des pays étrangers, y recueillit des renseignemens utiles sur les arts et les métiers. Il perfectionna l'éducation des bètes à laine, en se procurant d'excellentes races de moutons, et même des beliers d'Angora; il cultiva des plantes propres à la teinture, introduisit en Suède l'usage des pommes de terre, y établit des tanneries et des raffineries de sucre, à l'instar de celles d'Angleterre; il fut un des fondateurs de la compagnie du commerce du Levant, et de celle du commerce des Indes orientales. Le roi et les états le secondèrent efficacement, lui accordèrent toutes sortes d'honneurs, et

enfin la noblesse. A l'époque de sa mort, arrivée en 1761, on comptoit, en Suède, plus de 18,000 ouvriers en soie et en laine; ce qui valut à ce pays un gain de 84 tonnes d'or et de 21,000 écus en monnoie d'argent. En 1790, le commerce fit placer dans la bourse de Stockholm le buste de ce respectable Suédois, avec cette inscription : *Jon. Alstromer artium fabrilium in patriâ instaurator.*

† ALT (François-Joseph-Nicolas Baron d'), né à Fribourg le 17 février 1689, et mort dans cette ville en 1770, fut avoyer en 1737. Son *Histoire des Welches*, Fribourg, 1749 à 1752, en 10 vol. in-8°, est peu connue au-delà de la Suisse. Elle contient des recherches; mais le style en est lourd et peu correct. C'est plutôt une compilation qu'une histoire.

ALTAMER (André), ministre luthérien, vivoit à Nuremberg, sa patrie, vers l'an 1560. On a de lui des *Œuvres de controverses* et *des Notes estimées sur Tacite.*

† ALTAMURA (Ambroise d'), religieux du couvent des dominicains à Rome, vivoit dans le 17e siècle. Il a publié une Bibliothèque raisonnée des écrivains de son ordre, sous ce titre : *Bibliotheca dominicana, ad ann.* 1600 *producta*, Romæ, 1677, in-fol.

† ALTANI (Antoine), évêque d'Urbin, patriarche d'Aquilée, servit utilement les pontifes de Rome dans diverses négociations. Martin V l'envoya, comme légat, au concile de Bâle, et il s'y conduisit avec prudence. Le pape Eugène, ayant désapprouvé les sentimens du concile, envoya Altani en Ecosse, près de Jacques I, pour y réformer le clergé; puis en Angleterre, en 1437, pour y terminer les différens survenus entre ce royaume et la France; enfin, en Espagne, pour y ménager le mariage d'Eléonor, infante de Portugal, avec l'empereur Frédéric III. Il mourut à Barcelonne quelque temps après cette ambassade, et l'avènement de Nicolas V au pontificat.

* ALTANI (Antoine), le jeune, naquit au château de Salvarolo l'an 1505. Après avoir étudié à Pavie, il retourna dans le Frioul sa patrie, et se retira dans une terre qui lui appartenoit, appelée Murazzo. Altani, exempt de toute inquiétude des affaires, et sans désirer ni charge ni emplois, y passa ses plus belles années appliqué à la lecture et à la poésie italienne et latine. Baldassare, son neveu, recueillit ses œuvres en un gros volume; mais elles n'ont jamais été imprimées. Elles tombèrent, par hasard, entre les mains d'Apostolo Zéno, et furent, par ses soins, réunies avec d'autres manuscrits précieux dont il enrichit la bibliothèque des dominicains réformés de Ferrare. La famille Altani conserve encore beaucoup de *Lettres inédites* de cet homme docte et paisible. Il étoit l'ami de presque tous les hommes illustres de son temps. Cette famille a été féconde en hommes savans, recommandables par leurs mœurs et par leurs talens. On peut nommer Alexandre, Jean-Baptiste, Lambert, Henri-le-Vieux, Alcide, Henri-le-Jeune, tous parens des deux Antoine, et portant le même nom d'Altani.

* ALTES (François-Charles), né à Engelsberg en Silésie le 2 janvier 1749, docteur en philosophie et professeur de langue grecque au gymnase académique de Sainte-Anne à Vienne, mort le 29 mars 1804. Parmi les 250 ouvrages et dissertations qu'il a publiés, on estime sur-tout ses éditions de *Thucydide*, *Lysias*, *Lucrèce*, *Corus*; *Homère*; et principalement son édition du *nouveau*

Testament grec, ad cod. Vindobonens. C. variet. lect. 2 vol. Viennæ, 1797, gr. 8°. C'est aussi lui qui fut chargé de la première édition de la *Chronique de Georgius Phranzes*, 1796, in-fol.

ALTESSERA. *Voyez* HAUTESERRE.

ALTHÉE (Mythol.), fille de Thestius et femme d'Œnée, roi de Calydon, eut plusieurs enfans, entre autres Méléagre. Ayant fait consulter l'oracle sur la destinée de celui-ci, on lui annonça que son fils, qui venoit de naître, ne vivroit qu'autant de temps qu'il en faudroit pour consumer le tison qui brûloit alors dans son feu. Althée le retira sur-le-champ, l'éteignit, et le conserva avec grand soin. Le roi, dans un sacrifice qu'il fit aux dieux, ayant oublié Diane, cette déesse en fut si irritée, qu'elle envoya un monstrueux sanglier pour ravager les campagnes de Calydon. Œnée rassembla tous les jeunes princes du pays pour l'en délivrer, et mit à leur tête son fils Méléagre, qui tua le sanglier, et en présenta la hure à Atalante, fille du roi d'Arcadie, qui lui étoit promise, et qui se trouvoit alors à cette chasse. Les oncles de Méléagre prétendirent que cet honneur leur étoit dû, et voulurent enlever la hure à Atalante; mais le jeune prince, indigné de leur audace, les tua l'un et l'autre. Althée, au désespoir de la mort de ses frères, oubliant qu'elle étoit mère, dévoua son fils aux Furies, et jeta au feu le tison fatal, de la conservation duquel dépendoit sa destinée. En effet, le jeune prince sentit aussitôt ses forces s'affoiblir, et enfin il perdit la vie avec de mortelles douleurs lorsque le tison fut consumé. Althée ne tarda pas à se repentir de sa cruauté: elle en conçut un tel regret qu'elle se perça le sein d'un coup de poignard.

ALTHEMÈNE. *Voyez* CRETÉE.

† ALTHUSIUS (Jean), jurisconsulte du 17e siècle, soutint dans des ouvrages actuellement inconnus, et qui de son temps lui firent beaucoup de lecteurs et d'ennemis, «que la souveraineté des états appartenoit au peuple.»

I. ALTICOZZI (Laurent), né à Cortone le 25 mars 1689, mort à Rome, en 1777, dans un âge très-avancé, se fit jésuite, et publia plusieurs ouvrages. Le plus considérable est une *Somme de saint Augustin*, 6 vol. in-4°, Rome, 1761; dans laquelle on estime sur-tout l'*Histoire de la vie, des opinions et de la condamnation de Pélage*. On lui doit encore des *Dissertations sur les anciens et nouveaux manichéens, sur les erreurs de Beausobre* dans son Histoire critique du manichéisme, etc.

† II. ALTICOZZI (Renauld), patrice de Cortone, de la même famille que le précédent, a publié, en 1749, à Florence, une traduction en vers *sciolti*, non rimés, de quelques comédies de Plaute.

ALTILIUS (Gabriel), né à Mantoue, devint précepteur de Ferdinand-le-Jeune, roi de Naples. Sixte IV le fit évêque de Policastro en 1471, et il y mourut, à l'âge de 60 ans, en 1484. On a de lui diverses poésies latines qui offrent de la facilité, mais quelquefois trop d'abondance; les plus célèbres sont un *Epithalame sur le mariage de Galéas Sforce, duc de Milan, avec Isabelle d'Aragon*; Scaliger et Sannazar ont fait l'éloge de cet écrit; des élégies, *Lamentatio*, etc. Ces poésies ont été recueillies par Gruter, dans le premier volume de son ouvrage intitulé *Deliciæ poëtarum Italorum*, et par Jérôme Rusceli, à Venise, en 1558, in-8°.

I. ALTING (Henri), né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral Palatin, directeur du collége de la Sapience à Heidelberg, signala son éloquence et son savoir au synode de Dordrecht, où il étoit député de la part du Palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris, en 1622, Alting pensa perdre la vie. Comme il gagnoit précipitamment la maison du chancelier, pour se dérober à la fureur du soldat, un lieutenant colonel l'arrêta en lui disant : « Cette hache a fait périr aujourd'hui dix hommes ; le docteur Alting seroit bientôt le onzième, si je savois où il est... » Alting échappa en lui disant qu'il étoit régent du collége de la Sapience. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Ce théologien protestant a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés et manuscrits, qu'on ne lit plus.

† II. ALTING (Jacques), fils du précédent, professeur d'hébreu, et ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg en 1618. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel des Marêts, théologien qui ramenoit tout à la scolastique, et ne pouvoit souffrir ceux qui faisoient de l'Ecriture et des Pères la règle de la théologie. Alting mourut en 1679. Ses ouvrages ont été publiés à Amsterdam, en 5 volumes in-fol., 1687. On y voit que ce docteur avoit lu toutes sortes d'écrivains, et sur-tout les rabbins. Il a chargé ses productions de la plupart de leurs minuties. Ses ennemis disoient, « qu'il ne différoit d'un juif que par le prépuce » ; encore regrettoit-il beaucoup de n'être pas circoncis.

III. ALTING (Menson), bourgmestre de Groningue, mort en 1713, est auteur d'une *Chronique sacrée*, et d'une *Descriptio Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol., qui passe pour l'une des meilleures qu'on ait publiées. Ces deux ouvrages sont en latin. Le style en est un peu lourd.

ALTISSIMO, célèbre improvisateur italien du 15ᵉ siècle, étoit suivi d'un grand nombre d'auditeurs charmés de la facilité et de l'éloquence de ses vers. Plusieurs les recueillirent de mémoire et les publièrent. Quelques-uns ont prétendu, avec vraisemblance, qu'il s'appeloit Angélo, mais que ses admirateurs lui donnèrent le surnom d'*Altissimo*, pour exprimer la supériorité de son talent. Tiraboschi en fait mention dans son 6ᵉ volume.

* ALTMANN (Jean-George), né à Berne, où son père étoit recteur. Il y fut nommé, en 1735, professeur de morale et de langue grecque, et mourut, en 1758, à Ins, où il exerça les fonctions de pasteur. Il étoit savant dans la philologie et l'archéologie ; ses principaux ouvrages sont, I. *Exercitatio de lingua opica, Italorum antiquissima, eorumque origine*, Berne, 1721, in-8°. II. *Tempe Helvetica*, Zurich, 1735-1742, 6 vol. gr. 8°. III. *Meletemata philologico-critica, quibus difficilioribus N. T, locis ex antiquitate lux affunditur*, Traj. ad Rhen. 1755, 3 vol. in-4°. IV. *Principia ethica, ex monitis legis naturæ et præceptis religionis christianæ deducta*, 2ᵉ édition, Zurich, 1753, 2 vol. gr. 8°. V. *Essai d'une description historique et physique des glacières* (en allemand), Zurich, 1751, in-8°.

ALTOGRADI (Lélius), né à Lucques dans le 17ᵉ siècle, étudia le droit à Bologne et à Pavie, et se rendit si célèbre dans la connoissance des lois, que plusieurs universités lui offrirent des places de professeur ; mais il ne voulut jamais quitter sa patrie. Il y publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue

deux volumes de *Consultations*.

† ALTOMARE (Donat - Antoine), médecin romain, aîné du pape Paul IV, est mort en 1556. Ses œuvres de médecine ont été publiées à Lyon chez Roville en 1575, in-fol., et à Venise en 1570. — Un Blaise ALTOMARE, avocat de Naples, outre divers écrits sur la jurisprudence, est auteur d'un *Recueil historique des principales maisons d'Italie*, et d'une dissertation agronomique, intitulée *De Vinaceorum facultate et usu*, Naples, 1562, in-4°.

† I. ALTON (Richard, comte d'), commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, chambellan, conseiller d'état, général d'infanterie au service d'Autriche. Il fut nommé, vers la fin de 1787, général des armées dans les Pays-Bas à la place du général comte de Murray. Son exactitude et sa sévérité ne le firent point aimer des Brabançons. Commandant dans ces provinces, lors de leur insurrection, en 1789, il eut d'abord en novembre quelques succès sur les Français vers Tirlemont ; mais à la fin de décembre, il concentra ses forces vers Bruxelles, et après la prise de Gand, par l'armée des Français, il y redoubla de précautions, fit dépaver une partie de la ville, couper les rues par tranchées, et placer de l'artillerie dans le parc. Il leva une légion de son nom, et la joignit aux troupes impériales. Lors de l'insurrection qui éclata dans cette ville, il fut averti que 15,000 patriotes s'avançoient de Vaterloo ; sans approfondir cette nouvelle, qui se trouva fausse, il prit le parti de se retirer, abandonnant le trésor, la chancellerie et tous les papiers du gouvernement. Ce fut le 12 décembre qu'il sortit par la porte de Namur, avec un corps de troupes qui, quoiqu'affoibli, se montoit encore à 5000 hommes. Les officiers de son armée lui reprochent d'avoir montré trop de foiblesse, et par-là encouragé les rebelles. Lorsqu'il quitta Bruxelles, il pouvoit encore s'y maintenir, puisqu'il restoit maître de la ville haute ; mais ses instructions lui défendoient d'endommager une seule maison : d'ailleurs les régimens wallons qu'il avoit avec lui, et sur-tout celui de Murray, diminuoient de jour en jour par la désertion. Il quitta bientôt l'armée pour se rendre à Vienne, et il mourut en route.

† II. ALTON (comte d'), lieutenant-général au service d'Autriche, frère du précédent. Il se distingua dans la guerre des Turcs, et servit ensuite dans les Pays-Bas contre les Français. Il fut mis en arrestation à Bruxelles, le 20 mars 1792, pour avoir permis à l'imprimeur Jaubert, qui fut aussi arrêté, de publier des mémoires pour servir à la justification du feu comte Richard d'Alton. Il commanda, dans le mois d'avril de la même année, une division de l'armée des Pays-Bas contre les Français. Il fut employé au siége de Valenciennes, sous les ordres du général Ferrari. Il étoit à la tête des troupes autrichiennes destinées à faire le siége de Dunkerque, de concert avec le duc d'Yorck ; et il fut tué près de cette ville, à la sanglante bataille du 24 août 1793, après s'y être distingué par des prodiges de valeur. Il fut vivement regretté par ses troupes, ainsi que par le duc d'Yorck, qui avoit en lui la plus grande confiance.

† ALTONVITIS (Marseille d'), fille de Philippe d'Altonvitis d'une noble famille de Florence, et de la baronne de Castellane et de Châteauneuf, qui avoit été maîtresse du roi Henri III. Elle naquit en 1550, à Aix, dont son père étoit alors premier consul, et fut tenue sur les fonts de baptême par le corps mu-

nicipal de Marseille, qui lui donna le nom de cette ville, où elle est morte en 1606. On ne connoît de cette femme célèbre par son esprit qu'un *Sonnet sur un bracelet de perles et de corail*, qui se trouve dans le second recueil manuscrit de Louis de Chasteuil, et une *Ode à la louange de Louis Bellaud de Grasse, et de Pierre Paul de Marseille*, qui passent pour les restaurateurs de la poésie provençale. Cette ode, citée dans plusieurs ouvrages, est rapportée par l'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque française, t. XIII, p. 441.

*ALTORFER (Albert), peintre, reçut son nom de la ville d'Altorf, canton d'Ury en Suisse, où il vit le jour en 1488. Ses ouvrages sont datés de l'an 1500; on conclut de là qu'il est le plus ancien artiste connu de la Suisse. Il peignoit de petites pièces historiques d'après le goût de son temps. Ses inventions sont bizarres et sans perspective aérienne. Les derniers plans sont aussi forts que les premiers. On trouve néanmoins dans son dessin de l'intelligence et de l'esprit, et un grand fini dans sa manière. Quand on considère le peu d'encouragement que cet artiste pouvoit avoir, et le peu de modèles qui pouvoient exister alors, on s'étonne qu'il ait fait aussi bien son grand tableau de *Saint Jérôme*: son *Crucifiement*, une gravure en bois représentant un *Porte-étendard*, *Pyrame et Thisbé*, une *Abigaïl*, et une *Passion*, sont des morceaux justement estimés. Parmi ses gravures en bois, on compte environ 68 pièces qui portent le cachet du talent. Tous ses ouvrages sont marqués de ce monogramme: A. Altorfer quitta son pays, et devint citoyen et sénateur à Ratisbonne, où il est mort en 1578. Le musée Napoléon possède deux dessins de ce maître, provenant des conquêtes de la Prusse. Ils sont à la plume, rehaussés de blanc et représentent l'un *Saint Sébastien attaché à un arbre*, et l'autre *La Vierge évanouie, et quelques disciples au pied de la Croix*.

ALTOVITI (Antoine), savant archevêque de Florence, où il mourut en 1573, a publié plusieurs *Traités sur l'art de prêcher, les syllogismes, les élémens, la nature de l'ame, l'origine du verre, la cause des vents, le vide*, etc.

† ALVA et ASTORGA (Pierre de), Espagnol, prit l'habit de saint François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différens endroits de l'Europe, et mourut dans les Pays-Bas en 1667. On a de lui, *Funiculi nodi indissolubilis de conceptu mentis et conceptu ventris, hoc est*, etc. Bruxellis, 1663, in-4° très rare. C'est un livre absurde où ce religieux de l'ordre de Saint-François a voulu établir la conception immaculée de Marie; mais il l'a fait avec si peu de discernement et même tant d'insolence, qu'il a révolté les honnêtes gens de son ordre, et s'est fait mépriser de l'Eglise. Dans son *Naturæ prodigium et gratiæ portentum, hoc est, seraph. p. Franscisci vitæ acta ad Christi vitam et mortem regulata et coapta*, Matriti, 1651 in-fol., il renchérit beaucoup sur le livre des Conformités, de Barth. de Pise. Celui-ci n'avoit trouvé que 40 conformités, notre auteur en trouve 4000, dont la 78e fera juger des autres: « Le Sauveur fut dans le ventre de sa mère pendant 9 mois complets, et saint François aussi. » Cet ouvrage ridicule a été muni d'approbations authentiques.

ALVARADO. *Voyez* MOSBOSO, *et* MONTEZUMA.

* ALVARÈS DE LUNA, *ou* ALVARO, fut le favori de Jean II, roi de Castille, et devint célèbre par

l'ascendant extraordinaire qu'il prit sur ce roi, et par la punition éclatante qui termina sa carrière. Il naquit en 1388; son esprit et ses talens lui méritèrent la charge de chambellan auprès du roi Jean. Il resta 45 ans au service de la cour, et exerça pendant 30 années un pouvoir si illimité sur l'esprit du roi, que rien ne se faisoit sans ses ordres. On dit même que le roi ne pouvoit congédier aucun employé ou domestique, ni rien changer dans sa maison, sans le consentement d'Alvarès. En un mot, il ne manquoit à ce courtisan que le nom de roi. Il étoit aussi le maître du trésor public, et avoit su gagner par ses libéralités la faveur du peuple, au point que le roi craignoit de faire éclater son mécontentement, quoique ses yeux se fussent dessillés, et que son affection se fût refroidie depuis long-temps. Mais le jour de la justice arriva, et Alvarès fut arrêté, jugé et condamné à avoir la tête tranchée. On l'accusa d'avoir attenté aux droits de la souveraineté, de s'être emparé du gouvernement, etc. Son exécution eut lieu le 4 juin 1453. Il la subit avec beaucoup de courage.

I. ALVAREZ (Diégo), dominicain espagnol, né à Rio-Séco, dans la vieille Castille, professeur de théologie en Espagne et à Rome, ensuite archevêque de Trani dans le royaume de Naples, soutint avec Lémos son confrère la cause des thomistes contre les molinistes, dans la congrégation *de Auxiliis*. Il mourut en 1635, après avoir publié plusieurs *Traités* sur la doctrine qu'il avoit défendue. On a de lui, I. *De Auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol. II. *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8°. III. Un *Commentaire sur Isaïe*, 1615, in-fol. IV. Un autre *sur la Somme de saint Thomas*, in-fol. etc.

II. ALVAREZ (Emmanuel), né dans l'île de Madère en 1526, entra dans la société des jésuites, et devint recteur des colléges de Coimbre, d'Evora, et de la maison professe de Lisbonne. Il mourut au collége d'Evora, le 30 décembre 1582, avec la réputation d'un savant humaniste. On a de lui une excellente grammaire, intitulée *De institutione grammaticâ*, 1599, in-4°, et divisée en trois livres. Il y en a eu plusieurs éditions.

III. ALVAREZ (François), chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, et aumônier de l'ambassade que ce prince envoya à David, empereur d'Ethiopie ou d'Abyssinie. Après 6 ans de séjour dans ces contrées, Alvarez revint avec la qualité d'ambassadeur du roi d'Ethiopie, et avec des lettres de ce monarque pour le roi don Juan, qui avoit succédé à Emmanuel son père, et pour le pape Clément VII. Il rendit compte de son voyage à ce pontife, en présence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne, en 1533. On a de lui une *Relation de son voyage*, en portugais, imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. Damien Goez, chevalier portugais, la traduisit en latin dans l'ouvrage qu'il dédia au pape Paul III: *De fide, regione, moribusque Æthiopum*. Nous en avons aussi une traduction française, intitulée *Description de l'Ethiopie*, etc., à Anvers, chez Plantin, en 1558, in-8°. Alvarez est le premier qui ait donné quelque connoissance sûre de l'Ethiopie; mais il n'avoit pas tout vu par ses yeux, et ce qu'il avoit vu lui paroissoit toujours, ou au-dessous, ou au-dessus de ce qu'il étoit réellement. Alvarez mourut en 1540, regardé comme un prêtre zélé et un esprit médiocre.

IV. ALVAREZ DE PAZ (Jacques), né à Tolède, prit l'habit de jésuite en 1578, et se consacra à

l'instruction et au bonheur des Péruviens. Il établit des écoles à Lima, et mourut au Potosi, le 17 janvier 1720, après avoir marqué chacun de ses jours par des actes de bienfaisance et de piété.

† V. ALVAREZ (Balthazar), autre jésuite espagnol, mort en 1580, en réputation de sainteté. Sa vie écrite en espagnol a été traduite en italien par Rinaldi.

VI. ALVAREZ Albanos. *Voyez* Albornos.

* ALVARO. *Voy.* Alvarès de Luna.

ALVAROTTO (Jacques), professeur en droit à Padoue sa patrie, où il mourut en 1546, à 74 ans. Son traité le plus connu est intitulé *Commentaria in libros Feudorum*, à Francfort, 1587, in-fol. Il est souvent cité par les jurisconsultes italiens.

ALUCCI (César), né à Chiéti en Italie, dans l'Abruzze Citérieure, a publié *lo Specchio*, le Miroir des antiquités romaines, 1625.

ALVERNY. *Voy.* Palme, n° III.

† ALVIANO (Barthélemi), général des Vénitiens, fut fait prisonnier à la bataille d'Aignadel, et perdit celle de la Mothe, sans déchoir de la réputation qu'il s'étoit acquise dans ses autres expéditions. Il se distingua à la journée de Marignan, et mourut en 1515, année où il avoit pris Bergame. Il laissa si peu de bien, que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son fils, et de marier ses filles. Au milieu du tumulte des armes, il cultivoit la littérature et la poésie. Il fonda même une académie à Pordonone, dans le Frioul, d'où sortirent plusieurs poëtes célèbres. *Voy.* Louis XII, n° XVII, et Dante, n° II.

* ALVIN, Frison, étoit recteur de l'école de Sneck vers l'an 1400, et depuis secrétaire de cette ville. Il a laissé, dans sa langue maternelle, un *Abrégé rimé de l'Histoire de Frise*, dont Suffridus Pétri offre un extrait dans son livre *De scriptoribus Frisiæ*.

† ALUNNO (François), de Ferrare, né dans le 15e siècle, bon mathématicien, se rendit célèbre dans l'art de l'écriture au point de renfermer, dans l'espace d'un denier, tout le *Credo*, et *un chapitre de l'Évangile selon saint Jean;* il les présenta à l'empereur Charles-Quint, qui demeura tout un jour, selon l'Arétin, à contempler ce chef-d'œuvre dans son genre. Il a laissé des *Observations sur Pétrarque*, imprimées à Venise en 1543. Les *Richesses de la langue italienne*, dans lesquelles sont *recueillis les mots*, et *les expressions élégantes* dont Bocace s'est servi.

* ALUREDUS. *Voyez* Alredus.

* ALXINGER (Jean-Bapt. d'), chevalier des pays héréditaires de la maison d'Autriche, naquit à Vienne le 24 janvier 1755. Il manifesta de bonne heure un goût vif pour la littérature classique, et étudia dans la suite, avec autant de zèle, la philosophie et la jurisprudence. Il reçut en effet le diplôme d'agent à la cour de l'empereur, mais il n'en fit point d'autre emploi que celui de défendre les personnes peu fortunées qui n'étoient pas en état de soutenir les frais de leurs procès. Il entreprit en 1773 la rédaction *du Journal de l'Autriche*. En 1780, les *Poésies* d'Alxinger parurent pour la première fois en un petit volume, à Halle; peu de temps après, il se réunit à plusieurs autres jeunes poëtes, pour publier l'*Almanach des Muses de Vienne*. Depuis 1781, il a travaillé au *Journal général de littérature d'Iéna*. La

première édition de toutes ses *Œuvres poétiques* parut à Leipsick, en 1784, au profit de l'institut des pauvres de Vienne. En 1787, il publia dans la même ville son premier poëme épique, *Doolin de Mayence*, poëme en dix chants, qui fut réimprimé et retouché de nouveau quelque temps avant sa mort, 1 volume in-8°, avec six gravures superbes. En 1789, il donna une nouvelle édition, augmentée et corrigée, de ses *poésies*, en 2 vol., à Klagenfurth. En 1791, parut son second poëme épique, *Bliombéris*, à Leipsick; et en 1792 son *Numa Pompilius*, d'après Florian, en 2 vol., à Vienne. Enfin il publia, en 1794, dans la même ville, une *Collection de Poésies* faites pour différentes occasions, et de quelques *Traductions*. Son enthousiasme pour les progrès de la littérature allemande dans sa patrie lui fit mettre un si grand prix à ses liaisons avec Haschka, qu'il en regardoit alors comme un des plus grands soutiens, que, pour lui prouver son estime, il lui fit un don de 10,000 florins, pris sur son patrimoine, et qu'il partagea avec lui, pour quelque temps, sa table et sa demeure. Ce poëte mourut le 1er mai 1797.

† ALYATES, roi de Lydie, père de Crésus, monta sur le trône après Sadiates, vers l'an 614 avant J. C. Etant en guerre avec Cyaxare, roi des Mèdes, une éclipse de soleil survenue au commencement d'une bataille étonna si fort les deux armées, qu'elles se retirèrent pour faire la paix. Cette éclipse, suivant Hérodote, avoit été prédite par Thalès de Milet. Alyates mourut vers l'an 657 avant J. C. On éleva à ce roi un tombeau magnifique, ou espèce de *tumulus*, d'une hauteur extraordinaire, orné de médailles et de thermes; Hérodote en a donné la description, et le voyageur Chandeler croit l'avoir découvert dans l'Asie mineure.

† ALYPE (saint), d'Adrianople, petite ville de la Paphlagonie, surnommé *le Stylite*, comme saint Siméon, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, mourut au commencement du 7e siècle.

* I. ALYPIUS. *Voyez* ALYPE.

* II. ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie en Egypte, contemporain de Jamblique, l'un des plus subtils sophistes ou dialecticiens de son temps; il étoit fort petit de taille, et ressembloit à un nain; mais son esprit et ses connoissances compensoient parfaitement ce défaut de la nature. Alypius eut beaucoup de sectateurs; au lieu de leur dicter ses leçons, à l'instar des autres sophistes, il se contentoit de leur donner des instructions de vive voix. Ce philosophe nous a laissé un ouvrage sur la *musique*, que Meibomius a fait imprimer, avec des notes dans le tome Ier de *Antiquæ musicæ auctores septem*, Amstelodami, 1652. C'est lui qui nous a conservé la manière dont les Grecs écrivoient leur musique, ainsi que tous les caractères dont ils se servoient dans les trois genres, diatonique, chromatique et enharmonique; ils sont au nombre de 1620. Alypius mourut très-âgé dans sa patrie; Jamblique, qui avoit eu plusieurs entretiens avec lui, fait grand cas de son jugement et de son génie; il composa même sa vie, où il loue la fermeté de son ame.

† AMABLE (St.), avoit été chantre de l'église de Clermont, où il mourut le 15 octobre 476, et y fut enterré comme l'a prouvé Savaron. Les habitans de Riom ont revendiqué ses reliques, ce qui a occasionné des débats entre ces deux villes. Vers le milieu du 10e siècle, un prêtre de Riom, appelé Justus, composa un sermon ou

légende qui contenoit le récit des actions de ce saint. L'abbé Faydit, l'an 1702, en publia une traduction inexacte; il y a fait quelques omissions. Il a cru peu honorable, pour la mémoire du patron de sa ville natale, de raconter le fait suivant: « Une pauvre femme de Riom entra dans l'église de St.-Amable avec une lampe alimentée par du vieux oing; le saint, qui étoit mort depuis plusieurs siècles, fut cependant frappé de la mauvaise odeur de ce luminaire, et punit de mort celle qui le portoit.» Mais l'abbé Faydit n'a pas omis un autre miracle plus singulier. Saint Amable fit un voyage à Rome pour y visiter les tombeaux des saints apôtres. Dieu voulut qu'un rayon du soleil accompagnât et illuminât le saint dans sa route. Ce rayon du soleil, dit le légendaire, étoit au commandement du saint, lui obéissoit comme un fidèle serviteur, et lui portoit son manteau et ses gants. *Solis radium illi dedit in obsequium qui contra sui naturam, tanquam fidelis famulus ejus, sustineret sagum et tegmina quæ chirothecas vocamus.*

AMADEDDULAT, premier sultan de la race des Buides, conquit en fort peu de temps l'Iraque et la Karamanie. Il établit son siége à Schiras l'an de J. C. 933, et mourut en 949. Sa bravoure et sa générosité le firent regretter des soldats et du peuple.

AMADEI (Charles-Antoine), de Bologne, savant médecin et botaniste. Il découvrit le premier, dans les environs de sa patrie, la plante à laquelle Gaétano Molti donna le nom d'*Aldrovande*, dans une dissertation insérée tome V des Mémoires de l'institut de Bologne. Amadei est mort vers 1720.

I. AMADESI (Dominique), né à Bologne le 4 août 1657, se destina à la profession du commerce, et y réunit l'étude des belles-lettres et le goût de la poésie. La mort de son épouse, à laquelle il étoit tendrement attaché, lui fournit une source intarissable de vers, où il exprima ses regrets. Son ami, Pierre Zannoti, les recueillit et les publia à Bologne en 1723. Amadesi mourut le 11 septembre 1730.

II. AMADESI (Joseph-Louis), né à Livourne le 28 août 1701, mort à Rome le 8 février 1773, devint curé de l'église de Saint-Nicandre à Ravennes, et l'un des membres les plus distingués de l'académie que le marquis Rasponi avoit établie dans cette ville. On a de lui divers ouvrages *sur la juridiction et les droits des archevêques de Ravennes*, imprimés dans cette ville en 1747, et à Rome en 1752. Fantuzzi, dans son Histoire des écrivains de Bologne, parle fort au long d'Amadesi et de ses ouvrages.

* AMADUZZI (Jean-Christophe l'abbé), en latin *Amaintius*, Italien de naissance, fut un des antiquaires les plus recommandables du 18e siècle; il étoit en correspondance avec les principaux savans de l'Europe. On a de lui les ouvrages suivans, I. *Leges novellæ*. V. *Anecdotæ imperatorum Theodosii Junioris et Valentiniani III, cum adnotationibus*, Romæ, 1767, in-fol. II. *Anecdota litteraria ex Mss codicibus eruta*, Romæ, 1773 et 1774, 3 vol. in-8°. III. *Vetera monumenta Matthæorum*, Romæ, 1778, in-fol. IV. *Alphabetum Barmanum seu Romanum regni Avæ finitimarumque regionum*, Romæ, 1786, in-8°. V. *Theophrasti Eresii characterum ethicorum, capita duo hactenus anecdota*, etc. Gr. et lat., Parmæ, Bodoni, in-4°, 1786. VI. *Epistola ad Bodonium, super editionem Anacreontis*, etc. Parmæ, Bodoni, 1791, in-8°. Deux éloges ont été

publiée en Italie sur l'abbé Amaduzzi.

AMAFANIUS (Caïus), philosophe romain, adopta les opinions d'Epicure, et traduisit dans la langue latine les ouvrages de ce dernier. Ils furent lus avec enthousiasme; Cicéron en parle dans ses Tusculanes, livre IV.

† AMAGE, célèbre reine des anciens Sarmates, épousa Médosac, qui, s'enivrant de voluptés, laissa sa femme entièrement gouverner ses états. Amage rétablit l'ordre dans les tribunaux, et la discipline dans l'armée. Sa renommée s'étendit dans toute la Scythie, et elle devint par son courage et son équité l'arbitre des peuples voisins. Ceux de la Chersonèse-Taurique, mécontens de leur roi, se plaignirent de ses exactions et de sa tyrannie à la reine sarmate. Celle-ci remontra à ce souverain qu'il ne devoit point abuser de son pouvoir; mais s'apercevant bientôt que de justes sujets de plainte continuoient à s'élever contre lui, Amage prit subitement une résolution déterminée. Elle choisit cent vingt braves de son armée, et se mit à leur tête. Chacun de ses soldats conduisit trois chevaux, et les montant alternativement, ils firent en deux jours douze cents stades, c'est-à-dire environ cinquante lieues. La troupe arrive à la ville principale, enfonce les portes, et pénètre jusque dans le palais. Amage tue le roi et ses ministres prévaricateurs, assemble le peuple, lui fait reconnoître pour son souverain le fils de celui qu'elle vient d'immoler à la vengeance publique, et l'exhorte à écouter la voix de la justice, et à ne pas mériter le sort de son père.

AMAJA (François), d'Antequerra, professeur en droit à Ossuna et à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1640. On a de lui des *Commentaires sur les trois derniers livres du Code*, Lyon, 1639, in-folio, et d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMAK, poëte persan, versifioit du temps de Khedberg-Kan, prince qui protégeoit les lettres, et qui récompensa Amak. Les Persans louent ses *Elégies*.

† AMALABERGUE, fille de Théodoric, roi des Goths d'Italie, épousa Hermanfroy, qui régnoit sur une partie de la Turinge. Baudri et Berthier, frère de ce dernier, possédoient le reste de cet état. L'ambition de la reine les en dépouilla. Baudri fut assassiné. Hermanfroy ne pouvoit se résoudre à déclarer la guerre à son autre frère; Amalabergue l'y détermina en ne faisant servir sur sa table que la moitié des mets ordinaires. Le roi lui en demanda la raison. « Vous n'avez que la moitié d'un trône, lui dit la reine, votre table ne peut être servie qu'à demi. » Hermanfroy s'unit à Thierry, roi de Metz, pour livrer bataille à Berthier, qui y périt. Cette mort fut bientôt vengée. Thierry, brouillé avec Hermanfroy pour le partage des états vaincus, fit précipiter ce dernier du haut des murs de Tolbiac. Cet événement arriva en 531. Amalabergue, privée de toute puissance, chercha un asile auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, et y mourut.

† I. AMALARIC, Xᵉ roi des Goths en Espagne. Ce prince fut élu roi d'Espagne en 523. Theudis, qui en étoit roi ou gouverneur pour l'empire, lui laissa prendre possession de ce royaume, pensant qu'il étoit en âge de le gouverner. Amalaric rechercha Clotilde, fille de Clovis, qui lui fut accordée. Son mariage fut célébré avec pompe. Ce prince eut dessein d'abolir la religion catholique, afin que l'arianisme, qu'il suivoit avec un zèle outré, devînt dominant. Il

défendit d'abord de nommer aux siéges vacans par la mort des évêques de cette religion ; il porta même le fanatisme jusqu'à exciter les ministres ariens à faire et à dire des injures à la reine son épouse lorsqu'elle alloit dans les églises catholiques pour y assister aux offices divins et aux cérémonies religieuses. Mais les évêques catholiques avoient déjà appelé Clovis afin qu'il s'emparât des Gaules ; ce qu'il avoit fait avec succès. Childebert, instruit des mauvais traitemens auxquels étoit exposée sa sœur, passa avec son armée dans le Languedoc. Un combat très-vif s'engagea près de Narbonne entre lui et Amalaric, qui fut battu, défait, et contraint de se rembarquer avec le reste de son armée. Ce prince, se rappelant qu'il avoit laissé à Narbonne les richesses qu'il y avoit apportées, eut l'imprudence de rentrer dans cette ville, où il fut tué par un Franc d'un coup de lance. Saint Idelphonse dit au contraire qu'étant repassé en Espagne, il y fut assassiné.

* II. AMALARIC. Beaucoup de noms propres gothiques commencent par *amal*, comme *Amalaric*, *Amalafride*, *Amalasonte*, *Amalaberge*, etc. Wachter, dans son Dictionnaire allemand, dérive cet *amal* de l'*a* privatif et de *mal*, qui est selon lui synonyme de *macula*, *tache*. Méerman, dans une note sur l'Anthol. de Durman, tom. II, p. 588, a raison de se moquer de cette étymologie. *Ahmala*, selon lui, veut dire *brave*, *courageux*. *Ahme*, dans Ulphisas, signifie *ame* ou *esprit*.

I. AMALARIUS FORTUNATUS, archevêque de Trèves, fut placé sur ce siége en 810. Nommé ambassadeur de Charlemagne auprès de Michel Curopalate, empereur d'Orient, il s'acquitta très-bien de sa commission. Les autres emplois que son mérite lui procura l'empêchèrent de résider dans son diocèse ; mais il le fit gouverner par des gens sages. Il étoit savant, et aimoit les savans. Il dédia à Charlemagne son *Traité du Sacrement de Baptême*, imprimé sous le nom et dans les œuvres d'Alcuin. Il mourut en 814, au retour de son ambassade.

II. AMALARIUS SYMPHOSIUS, diacre, puis prêtre de l'église de Metz, ensuite abbé de Hornbac au même diocèse, à ce qu'on croit ; écrivain du 9e siècle, que quelques-uns confondent, peut-être avec raison, avec le précédent, dont il étoit contemporain. Il ne vécut pas au-delà de 837. Il est auteur d'un *Traité des Offices ecclésiastiques*, ouvrage précieux à ceux qui aiment à s'instruire des antiquités de l'Eglise, quoiqu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement que littéralement. On a encore de lui quelques écrits de ce genre dans la Bibliothèque des Pères.

† AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, et mère d'Athalaric, fit élever son fils à la manière des Romains ; ce qui déplut fort aux Goths. Cette princesse, digne de régner sur un peuple plus poli, avoit toutes les qualités d'un grand roi. Pleine de génie et de courage, elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts et les sciences, appela les savans auprès d'elle, et préserva les Romains de la barbarie des Goths. Elle savoit les différentes langues des peuples qui s'étoient emparés de l'empire, et traitoit avec eux sans interprète. Les Goths, persuadés qu'un prince accoutumé à craindre *la férule d'un maître n'auroit jamais le courage d'affronter les épées nues*, demandèrent qu'on renvoyât les vieux gouverneurs d'Athalaric, pour leur substituer trois jeunes officiers qui le précipitèrent dans la débau-

che, et qui se lièrent avec les mécontens pour éloigner la reine-mère. Athalaric succomba bientôt à ses excès, et mourut en 534, âgé à peine de 17 ans. Amalasonte avoit eu la précaution de renvoyer les trois principaux chefs des mécontens sur les frontières, sous prétexte de leur en confier la garde. Mais comme ils cabaloient encore, elle envoya secrètement trois officiers goths, d'une fidélité incorruptible, qui les assassinèrent. Malgré cette exécution, elle crut ne pouvoir se maintenir sur le trône qu'en se remariant. Elle épousa donc Théodat son cousin. Ce choix étoit un peu extraordinaire. Théodat avoit cultivé à la vérité la littérature grecque et latine, et la philosophie de Platon ; mais l'étude n'avoit pu ni élever ses sentimens, ni vaincre son aversion pour les périls de la guerre, ni le guérir d'une insatiable avarice, qui le portoit à dépouiller tous ses voisins. Amalasonte ne lui donna vraisemblablement la main que dans l'espérance que sa paresse et sa lâcheté le rendroient indifférent sur l'usage du pouvoir, et qu'elle jouiroit, comme auparavant, de l'autorité absolue. Elle se trompa. Théodat voulant gouverner, et oubliant ses bienfaits, eut la barbarie de la faire étrangler dans un bain, sous prétexte d'adultère. Ce fut dans une île située au milieu du lac Bolséna que se passa cette scène horrible. On a prétendu que Théodat, en la faisant mourir, s'étoit rendu aux vives sollicitations de l'impératrice Théodora, jalouse de l'attachement que Justinien avoit pour cette princesse. Amalasonte fut pleurée de ses sujets ; et Théodat prit si peu de soin de cacher la part qu'il avoit à sa mort, qu'il combla les meurtriers de graces et de distinctions. Justinien, informé de sa perfidie, lui déclara la guerre, et le fit châtier par Bélisaire son général.

AMALECH, fils d'Eliphaz, petit-fils d'Esaü, fut le père et le chef des Amalécites, peuple établi dans l'Idumée, et détruit ensuite par Saül et David. *Voyez* MOYSE, n° I, *et* JOSUÉ.

AMALFI (Constance d'Avalos, duchesse d') fut aussi recommandable par sa naissance que par l'éclat de ses talens. Ses *Odes italiennes* ont de la force dans les pensées et de l'agrément dans le style. Elles sont imprimées à la suite des poésies de Victoire Colonne. Paul Jove, dans sa Vie de Gonsalve, parle avec éloge de la duchesse d'Amalfi, que Zoppi cependant a oubliée dans sa Bibliothèque napolitaine. Elle mourut à Naples, sa patrie, vers l'an 1560.

* AMALIE (princesse de Saxe-Weymar), issue de la maison des Guelfes en Italie, avoit 17 ans lorsqu'elle épousa le duc de Saxe-Weymar, en 1756. Deux ans après elle perdit son mari, et se trouva chargée du gouvernement à l'âge de 19 ans. Cependant elle sut en tenir les rênes avec beaucoup d'adresse pendant la guerre de sept ans. Les pertes que fit alors la Saxe furent réparées par une bonne administration ; le trésor se remplit sans fouler le peuple, et la famine de 1772, qui se fit sentir dans une grande partie de l'Allemagne, ne pénétra point jusque dans les possessions d'Amalie, la sagesse de cette princesse ayant su la prévoir. Dès que les plaies de la guerre furent cicatrisées, elle mit à exécution le plan qu'elle avoit formé pour la civilisation de son pays et le progrès des lumières. Elle attira près d'elle tous ceux qui pouvoient le favoriser, fit construire une salle de spectacle, et la ville de Weymar devint le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Allemagne. Wiéland, qui fut appelé et nommé gouverneur du prince héréditaire,

et l'auteur de Werther, Bode, Seckendorf, Boettiger agrandirent le cercle brillant qu'avoit formé la princesse. En 1775 elle déposa entre les mains du prince héréditaire l'autorité dont elle s'étoit montrée si digne pendant quatorze ans : elle se retira dans ses châteaux d'Etterburgh et de Tierfurt. Ce fut là que les pièces de Goethe eurent leurs premières représentations. Toutes les productions littéraires et musicales étoient accueillies par elle. En 1788 elle fit un voyage en Italie : elle en rapporta un goût plus vif pour les sciences et les arts ; elle s'attacha davantage à tous ceux qui les cultivoient ; elle se plaisoit à les tirer de l'obscurité, et à les garantir des dégoûts d'une carrière épineuse. La pauvreté fut toujours auprès d'elle un titre de recommandation ; et les pleurs qu'on a donnés à sa mort, arrivée en 1807, sont le plus sûr garant de l'estime et de l'attachement qu'elle avoit été jalouse d'inspirer.

† AMALRIC (Arnauld). Il étoit, dit-on, de la famille des vicomtes de Narbonne. Il fut d'abord abbé de Poplet en Catalogne, puis abbé de Grandselve, enfin abbé de Cîteaux. Il possédoit cette dernière dignité lorsqu'en 1204 Innocent III le nomma un de ses trois légats chargés d'extirper de la France l'hérésie des Albigeois. Il prêcha contre eux une croisade à laquelle prirent part plusieurs princes et seigneurs du temps, et fut nommé généralissime des croisés. En 1209, après la prise de plusieurs châteaux, la déroute ou la fuite de plusieurs troupes, il assiégea et prit Béziers. Soixante mille habitans y furent horriblement massacrés ; et cette ville, pillée, dépeuplée, devint la proie des flammes. Avant de commencer le massacre, les croisés demandèrent à leur chef Amalric comment on pourroit distinguer les catholiques des hérétiques de cette ville. *Tuez-les tous*, répondit l'abbé, *car Dieu connoît ceux qui sont à lui*. Cette expédition sanglante terminée, Amalric conduisit son armée vers Carcassonne dont il fit le siége. La garnison, commandée par le vicomte Raimond Roger, après une résistance longue et opiniâtre, fut forcée de capituler. Amalric consentit qu'ils sortiroient en chemise et en brayes ; et, contre la foi du traité, il retint le vicomte, le fit enfermer dans une étroite prison, où il mourut quelques mois après. Ces succès furent suivis de plusieurs autres. Les terres qu'il venoit de conquérir furent offertes par Amalric au duc de Bourgogne, qui combattoit dans cette croisade. Ce duc refusa généreusement les dépouilles du vicomte Raimond Roger ; le duc de Nevers fit un pareil refus, fondé sur les mêmes motifs, et Simon de Montfort, moins délicat, accepta l'offre. Amalric commanda au comte de Toulouse de lui livrer tous ses sujets suspects d'hérésie. Le comte refusa, fut excommunié, ainsi que tous les habitans de ses terres, et particulièrement ceux de Toulouse. Les plaintes du comte et des habitans de cette ville furent portées au pape, qui ordonna au comte Amalric d'absoudre les excommuniés : il le fit. Mais comme les habitans de Toulouse ne purent payer sur-le-champ une somme qu'il exigeoit d'eux, il les excommunia de nouveau. Le comte de Toulouse fut traité aussi rigoureusement. Il ne cessoit de protester de sa catholicité et de sa soumission au pape ; mais Amalric ne l'écoutoit pas, éludoit sa justification, et, continuant la guerre contre lui, il assiégea Toulouse, qu'il fut forcé d'abandonner. Il força le comte de Toulouse à continuer la guerre et à se défendre contre les croisés. Ce fut pendant ces expéditions déplorables que, le

12 mars 1212, Amalric fut nommé archevêque de Narbonne, et qu'il s'arrogea le titre de duc de cette ville. Il ne resta pas tranquille sur son nouveau siége. Son humeur inquiète et guerrière le porta à rassembler ses troupes, et, à la tête de cent chevaliers français et d'un corps d'infanterie, il marcha en Espagne contre un roi de Maroc qui venoit de faire une irruption dans ce pays. Il contribua, dit-il lui-même, au succès d'une bataille décisive dont il a donné une relation détaillée. A son retour en France il reçut, ainsi que Simon de Montfort, une lettre du pape, qui contenoit de vifs reproches sur la conduite violente et injuste de l'un et de l'autre. Ils y sont accusés d'avoir envahi, non seulement les terres des hérétiques, mais même celles des catholiques; de s'être emparés du bien d'autrui avec si peu de ménagement, qu'à peine, de tous les domaines du comte de Toulouse, lui restoit-il la ville de ce nom, et d'avoir commis plusieurs autres vexations. Simon de Montfort disputa à son protecteur le titre de duc de Narbonne. Amalric furieux lança, en 1216, une excommunication contre Simon, qui s'en moqua. Il se réconcilia ensuite avec le comte de Toulouse, et parut embrasser ses intérêts avec chaleur. Ce prélat fougueux, turbulent et sanguinaire, et dont l'existence aggrava les calamités de son siècle, termina sa carrière le 29 septembre 1225. Son corps fut transporté à l'abbaye de Citeaux, où on lui éleva un superbe mausolée, situé dans le sanctuaire de l'église de cette abbaye, dont il avoit été abbé pendant dix ans. M. Moreau de Mantour, qui en a publié la description et la figure, nous assure qu'Arnauld Amalric mourut en odeur de sainteté. *Voyez* Histoire générale du Languedoc, tom. III, et Mémoires de l'académie des inscriptions, t. IX, pag. 218.

I. AMALTHÉE, (Mythol.), fille de Mélyssus, roi de Crète, prit soin de l'enfance de Jupiter, qu'elle nourrit de lait et de miel dans un antre du mont Dyctée. D'autres disent que cette nourrice étoit une chèvre appelée Amalthée, et que les filles de Melyssus nourrirent Jupiter du lait de cette chèvre; que ce dieu, par reconnoissance, la mit au rang des astres avec ses deux chevreaux, et donna aux deux filles de Mélyssus une de ses cornes, en les assurant qu'elle leur fourniroit abondamment tout ce qu'elles pourroient désirer. Les poëtes l'ont appelée corne d'abondance. On la représente pleine de feuilles, de fleurs et de fruits de toutes espèces, avec une pointe au milieu.

II. AMALTHÉE, sibylle de Cumes, présenta à Tarquin-le-Superbe neuf livres de prédictions sur le destin de Rome. Tarquin en acheta trois, après avoir consulté les augures. On commit deux patriciens à la garde de ces prophéties; et, pour être plus assuré de leur conservation, on les enferma dans un coffre de pierre, sous une des voûtes du Capitole. Les livres sibyllins furent consultés dans tous les malheurs publics, et subsistèrent jusqu'au temps d'Honorius et de Théodose-le-Jeune, qu'ils furent brûlés par Stilicon.... Servatius Gallæus a donné les Oracles sibyllins, avec des dissertations, Amsterdam, 1668 et 1689, 2 vol. in-4°; mais le plus grand nombre de ceux qu'il a recueillis ont été fabriqués après coup dans les premiers siècles du christianisme. On y trouve des prédictions touchant Jésus-Christ, la résurrection des corps, le jugement dernier et les tourmens de l'enfer. Noël Alexandre a publié une savante Dissertation sur les sibylles.

† I. AMALTHÉO (Jérôme, Jean-Baptiste et Corneille), étoient trois frères, qui cultivèrent la poésie

latine en Italie au 16e siècle.... Le premier, né en 1506, à Oderzo dans le Trévisan, joignit l'étude de la philosophie et de la médecine, à celui de l'art de la poésie. Muret le préféroit à tous les poëtes latins d'Italie... Le second publia *le poëme de Lycidas*, et suivit en qualité de secrétaire, les cardinaux députés au concile de Trente. Le troisième mit en latin le *Cathéchisme de ce concile* et fit imprimer le *poëme de Protée*, qui est estimé. Leurs poésies furent publiées, pour la première fois, à Venise, en 1627, par les soins de Jérôme Aléandes, et avec celles de Jérôme Aléandes le jeune, édition très-rare; ensuite à Amsterdam, en 1689, in-12, par Grævius; et dans le *Sannazar variorum*, 1728, in-8°. On y trouve cette épigramme, qui donnera une idée favorable des graces piquantes et naïves de leurs ouvrages. Elle fut faite à l'occasion de deux enfans d'une rare beauté, quoique tous deux privés d'un œil.

Lumine Acon *dextro, capta est* Leonilla *sinistro;*
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quòd habes concede sorori;
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Jérôme mourut à Oderzo, en 1574, dans sa 68e année. Ses concitoyens lui firent dresser une épitaphe, dans laquelle ils l'appeloient *un autre Apollon, également habile en médecine et en poésie.* Il laissa deux enfans, Attilio et Ottavio, qui marchèrent sur les traces de leur père. Ottavio fut, comme lui, poëte et médecin. La reine de Pologne avoit voulu s'attacher, en 1542, Jérôme Amalthéo en qualité de médecin; mais l'amour de la patrie et la philosophie l'empêchèrent d'accepter cette place. Quoiqu'ils soient placés parmi les meilleurs poëtes latins modernes, on faisoit entre eux cette distinction: « Jérôme tient le haut bout; Jean-Baptiste le suit; et le pauvre Corneille a la douleur de se voir planté vingt degrés plus bas que ses frères.

* II. AMALTHEO (Paul) fut le premier de sa famille qui se distingua dans la carrière des lettres; il fut couronné comme poëte de l'empereur Maximilien I. Il étoit né en 1460, et fut assassiné en 1517, on ne sait par qui, ni à quelle occasion. Quelques-unes de *ses poésies* se conservent manuscrites dans la bibliothèque de Saint-Michel de Venise. Marc-Antoine, son frère, naquit en 1475, et mourut en 1558. Deux volumes de *ses poésies* sont aussi dans la même bibliothèque.

* III. AMALTHEO (François), frère des deux précédens, ne fut point religieux comme ses deux aînés; il se maria, disant qu'il étoit jaloux de laisser des héritiers d'un nom célèbre, et des amateurs des belles-lettres. Il écrivit quelques *discours* en latin, des *Dissertations littéraires* et des *Poésies latines* dont quelques-unes sont insérées dans les *Opuscoli calogeriani*, et d'autres sont dans la bibliothèque du savant abbé Sabbionéto.

* IV. AMALTHEO (Pomponius), peintre du 16e siècle, naquit dans le Frioul en 1505, et mourut en 1584. Ses ouvrages sont décrits par le comte Frédéric Altan. (*Recueil Calogeriana.*)

† I. AMAMA (Sixtinus), professeur d'hébreu dans l'académie de Franeker, naquit dans la Frise, et mourut en décembre 1629. Ce théologien protestant n'aimoit pas la Vulgate. Il commença par attaquer la version du Pentateuque, et il finit par un *recueil de Dissertatious critiques contre les traductions adoptées par les catholiques.* Ce recueil parut sous le titre d'*Antibarbarus Biblicus*, 1656, in-4° : critique hardie, dans laquelle l'auteur s'élève contre le concile de Trente.

* * II. AMAMA, très habile peintre en détrempe ; il vivoit sur la fin du 17e siècle à Hambourg, et fut le premier maître du célèbre B. Denner. Il excelloit à peindre en miniature *des paysages, des oiseaux* et sur-tout *des fleurs*.

† AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, et favori d'Assuérus, roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le Juif Mardochée refusa de lui rendre ces honneurs. Aman, choqué de ce refus, résolut de perdre tous les Juifs, et obtint un arrêt de mort contre eux. Il avoit déjà fait dresser un gibet pour Mardochée, lorsque Assuérus apprit que ce Juif avoit découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi, reconnoissant d'un service qui n'avoit pas été récompensé, voulut qu'Aman conduisît Mardochée en triomphe par toute la ville. Cet insolent favori ayant irrité contre lui son maître par sa jalousie et sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet même qu'il avoit fait planter pour son ennemi. Afin d'éterniser la mémoire de leur délivrance, les Juifs établirent une fête solennelle. Ils consacrèrent ce jour-là uniquement au plaisir. On n'y voyoit que festins, et on n'entendoit par-tout que des cris de joie. La veille de la fête ils se préparoient à la célébrer par un jeûne, *le jeûne des clameurs*, parce qu'à pareil jour leurs ancêtres furent dans les pleurs à cause de l'arrêt obtenu par Aman. Le soir ils entroient dans leur synagogue, et dès que les étoiles commençoient à disparoître, ils faisoient la lecture du livre d'Esther. Toutes les fois qu'on prononçoit le nom d'Aman, les enfans, à l'envi, frappoient sur les bancs de la synagogue avec des maillets ou des pierres, et faisoient des cris épouvantables. Ils écrivoient en gros caractères le nom d'Aman, sur lequel ils crachoient, et le déchiroient en mille pièces. Autrefois ils élevoient un gibet, et y brûloient un homme de paille qu'ils appeloient Aman. Mais, sous prétexte d'insulter Aman, on crut qu'ils outrageoient la croix de Jésus-Christ, et les empereurs leur défendirent cette cérémonie.

I. AMAND (saint), évêque de Bordeaux en 404, étoit ami de saint Paulin, dont il recueillit les écrits, et dont il avoit égalé les lumières et imité les vertus.

II. AMAND (saint), né près de Nantes, évêque de Tougres, apôtre d'une partie des Pays-Bas, mourut en 679, après avoir fondé l'abbaye d'Elnone, près Tournay, l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, et la cathédrale de cette ville. Sa vie, écrite par Baudemont, se trouve dans Surius et dans la collection de Martenne.

III. AMAND (Cneïus Salvius AMANDUS) fit révolter les Gaules vers l'an 285, secondé par un nommé Élien, qui, après la mort de Carinus, s'étoit mis à la tête d'une troupe de voleurs, d'esclaves fugitifs et de paysans ruinés par les impôts. Ces deux brigands s'étant fait donner les titres d'empereurs, portèrent la désolation par-tout, ravageant les campagnes, brûlant les villages, rançonnant les villes, etc. L'empereur Dioclétien envoya contre eux Maximien Hercule, qui les ayant affoiblis par plusieurs petits combats, les força de se renfermer dans une espèce de citadelle près de Paris. On se rendit maître de cette forteresse, qui fut rasée, et tous ceux qui s'y trouvèrent furent livrés à la mort. Amand périt dans le cours de cette guerre. Quant à Élien, on ignore comment il finit ses jours. Celui-ci étoit d'une famille obscure des Gaules; mais il avoit de l'audace, et savoit saisir à

propos toutes les occasions de se signaler.

* VI. AMAND (Jacques-François), peintre et graveur français, de l'académie royale. On a de lui *plusieurs tableaux*, dont quelques-uns à l'eau-forte. Il est mort en 1770.

*V. AMAND DE ZIÉRICZÉE, ainsi nommé de sa ville natale, en Zélande, étoit provincial des minimes et professeur de théologie à l'université de Louvain. Il se distingua par son érudition. Son principal ouvrage est une *chronique du monde, depuis la création jusqu'en* 1534, époque de la mort de l'auteur, sous ce titre, *Scrutinium sive venatio veritatis historicæ*, en 6 livres, imprimé in-8°, 1534 : à la suite de cette chronique est un opuscule d'Amand *sur les* 70 *semaines de Daniel.* François Fitelmann, l'éditeur, rend aussi compte de sa vie.

VI. AMAND (Marc-Antoine Gérard de St.) *Voy.* SAINT-AMAND.

* AMANIEU DES ESCAS (N.), troubadour, vécut à la fin du 13e siècle, sous le règne de Jacques II, roi d'Aragon, pour lequel il eut un grand attachement. On ne cite de lui que quatre pièces de poésies. La première est un poëme à une dame sur *les Tourmens de l'absence*, qui n'est remarquable que par les proverbes dont il est hérissé. La seconde contient des *leçons pour une demoiselle de qualité.* La troisième est une *Espèce d'instruction à un jeune damoiseau*, nom que l'on donnoit alors aux enfans des seigneurs et des chevaliers ; et la dernière une *longue Epître à sa maîtresse*, sous la date de 1278.

AMARACUS (Mythol.), officier de la maison de Cynire, roi de Chypre. Comme il étoit chargé du soin des parfums, il eut tant de chagrin d'avoir cassé des vases qui en contenoient de précieux, qu'il sécha de douleur. Les dieux, touchés de compassion, le métamorphosèrent en une plante odoriférante, qui porte son nom : c'est la marjolaine.

AMARAL (André d'), *ou* DE MERAIL, Portugais de nation, chancelier de l'ordre dit depuis de Malte, et prieur de Castille, a rendu son nom à jamais infâme, pour avoir trahi son ordre et livré Rhodes à Soliman. Ce scélérat fut puni de mort en 1522.

AMASA, fils de Jetra et d'Abigaïl, sœur de David, fut général d'Absalon, lorsqu'il se révolta contre son père. Etant rentré dans son devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa charge : ce qui donna tant de jalousie à Joab, qu'il prit Amasa par la barbe, sous prétexte de le vouloir embrasser, et le tua d'un coup d'épée.

I. AMASEO (Romulus), né à Udine dans le 15e siècle, devint secrétaire du sénat de Bologne, puis des papes Jules II et Paul III, qui l'envoyèrent en diverses ambassades. Il possédoit parfaitement la langue grecque, et on lui doit un volume de *Discours*, *la traduction de Xénophon* et celle de *Pausanias.* On a trouvé dans ces traductions plus d'élégance que de fidélité.

† II. AMASEO (Romulus), fils du précédent, né à Udine le 24 juin 1481, professa avec éclat les belles-lettres et la langue grecque à Padoue, à Bologne, et enfin à Rome, où il fut appelé par Paul III. Le successeur de celui-ci, Jules III, le nomma secrétaire des brefs apostoliques ; et il remplit cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juillet 1552. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Traduction en latin de l'Expédition du jeune Cyrus*, par Xénophon, Bologne, 1533. II. Une autre, *de la description de la Grèce*, par Pau-

sanias, Rome, 1547. III. Vingt *Discours sur divers sujets littéraires*, publiés en 1564, à Bologne, par les soins de Pompilius AMASÉO, son fils, auteur lui-même de deux écrits; le premier *sur la construction du collége de Bologne*, 1563; le second est une *traduction latine du sixième livre de Polybe*, 1543, traduction dont Casaubon a beaucoup profité. *Voyez* NICÉRON.

III. AMASEO (Grégoire), né à Udine, d'une famille noble et originaire de Bologne, est mort en 1541. Nommé professeur de langue latine dans l'université de Venise, après la mort de George Valla, il s'acquit beaucoup de réputation. Il a laissé deux *Discours latins* qui ont été imprimés, et il a eu beaucoup de part aux *Mémoires sur l'histoire et les troubles de la ville d'Aquilée*, publiés sous le nom de Jean Candido en 1521.

AMASIAS. *Voyez* AMAZIAS.

AMASIS, de simple soldat devenu roi d'Egypte vers l'an 569 avant J. C., gagna le cœur de ses sujets par son affabilité et sa prudence. Il poliça son royaume, y attira des étrangers, fit des lois, parmi lesquelles on en remarque une qui prescrivoit à chaque particulier « de rendre compte tous les ans à un magistrat de la manière dont il subsistoit. »

AMASTRIS, nièce du dernier Darius, épousa Cratère, favori d'Alexandre, et ensuite Denis, tyran d'Héraclée, et Lysimaque, roi de Chalcédoine, qui lui laissa le gouvernement d'Héraclée où elle régna avec gloire. Ses fils, Cléarque et Oxathrès, la firent jeter dans la mer; mais Lysimaque punit bientôt ce parricide, et les fit périr. Amastris fonda une ville de son nom.

AMAT DE GRAVESON. *Voyez* GRAVESON.

† AMATE, femme du roi Latinus et mère de Lavinie, se pendit de désespoir de ne pouvoir empêcher le mariage d'Enée avec sa fille.

† I. AMATO, moine du Mont-Cassin, dans le 11[e] siècle, a laissé deux ouvrages; le premier *sur la vie des apôtres Pierre et Paul*, le second *sur les victoires et les irruptions des Normands*. Il dédia celui-ci à Didier, abbé du Mont-Cassin, qui devint ensuite pape sous le nom de Victor III.

† II. AMATO (Agnello), avocat célèbre à Naples en 1616. On a de lui des *Consultations et des écrits sur les droits féodaux et ecclésiastiques*.

† III. AMATO (Vincent), a publié, en 1670, des *Mémoires historiques sur la ville de Cantazaro*, sa patrie, capitale de la Calabre ultérieure. *Voyez* NICERON.

† IV. AMATO (Jean-Antoine), peintre et graveur, né à Naples en 1475, fut élève de Silvestre Buono. Un tableau de la *Naissance du Sauveur*, dans l'église de Saint-Jacques, à Naples; un autre de la *Vierge*, dans la chapelle des Caraffes de l'église de Saint-Dominique; celui de *Sainte-Marie del Carmine* furent ses ouvrages les plus renommés. Il mourut à l'âge de 80 ans, en 1555, laissant un neveu, Antoine AMATO qui suivit ses traces.

I. AMAURI. *Voyez* AMALARIC et AMALRIC.

II. AMAURI DE MONTFORT. *Voyez* MONTFORT.

III. AMAURI I[er], roi de Jérusalem en 1162, après la mort de Baudouin III son frère, étoit un jeune prince de 27 ans, qui, avec plusieurs bonnes qualités, avoit de très-grands défauts. L'avarice, qui le dominoit, lui fit entreprendre dans l'Egypte une guerre très-heureuse dans les

commencemens, mais bien funeste dans la suite. Il chassa deux fois Gyracon de toute l'Egypte, prit Damiète, et auroit pu emporter avec la même facilité le Grand-Caire, si la crainte qu'il eut que son armée ne profitât du pillage de cette ville ne l'eût porté à écouter les propositions du soudan. Le général mahométan, instruit de la passion lâche d'Amauri, l'amusa si long-temps sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Noradin, qu'il attendoit, arriva et fit lever le siége. Amauri fut obligé de retourner dans son royaume, avec la honte d'avoir perdu sa peine, son honneur et le tribut que les Egyptiens lui payoient. Saladin, successeur de Gyracon son oncle, uni avec Noradin, pressa vivement les chrétiens. Amauri ne négligea rien pour rompre leurs mesures, et, soutenu d'une puissante flotte de l'empereur grec, mit le siége devant Damiète; mais les pluies et la famine le contraignirent de le lever. Cependant Saladin entra dans la Palestine, prit Gaze, et ravagea tout, dans le temps que Noradin en faisoit autant vers Antioche. Amauri, qui s'opposoit avec courage aux efforts de ses ennemis, mourut le 11 juillet 1173, âgé de 38 ans.

IV. AMAURI II, DE LUSIGNAN, roi de Chypre, succéda à Guy son frère, roi de Jérusalem, en 1194. Isabelle, seconde fille d'Amauri I, lui disputa le titre de roi de Jérusalem, qu'elle porta à Henri II, comte de Champagne, son troisième mari. Mais ce dernier étant mort d'une chute en 1197, Amauri II, qui étoit veuf, épousa Isabelle, et fut couronné roi de Jérusalem. Acre fut sa résidence. Il mourut en 1205, avec le regret d'avoir imploré en vain le secours des princes de l'Europe contre les Sarrasins maîtres de Jérusalem.

† V. AMAURI DE CHARTRES, clerc, natif de Bène, village du diocèse de Chartres, professa la philosophie avec distinction au commencement du 13e siècle. La métaphysique d'Aristote le jeta dans des erreurs. Il se fit un nouveau système de religion. «Amauri, selon l'abbé Pluquet, reconnoissoit dans la matière première qu'il nommoit Dieu, parce qu'il étoit l'Etre nécessaire et infini; Amauri reconnoissoit, dis-je, en Dieu trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, auxquels il attribuoit l'empire du monde, et qu'il regardoit comme l'objet de la religion. Mais comme la matière première étoit dans un mouvement continuel et nécessaire, la religion et le monde devoient finir, et tous les êtres devoient rentrer dans le sein de la matière première, qui étoit l'Etre des êtres, le premier Etre, seul indestructible..... » Amauri eut beaucoup de prosélytes, et fut condamné par Innocent II. Ses disciples ajoutèrent à sa doctrine que les sacremens étoient inutiles, et que toutes les actions dictées par la charité, même l'adultère, ne pouvoient être mauvaises. Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1209. On en brûla plusieurs, et l'on déterra le corps de leur chef pour le jeter à la voirie. Amauri, condamné par l'université, en avoit appelé au pape, qui, à son tour, l'anathématisa. Craignant d'être puni rigoureusement, il se rétracta, et se retira à Saint-Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin et de dépit. David de Dinant fut son principal disciple. (*Voyez* son article.)

* AMAURIS (Guillaume des), gentilhomme provençal, que l'on compte au nombre des troubadours qui vivoient au commencement du 14e siècle. Faisant tour à tour un usage saint et profane de ses talens, il composa des *Cantiques* et des *Chansons galantes*; dans une de ces der-

nières il s'adresse à une hirondelle et la charge d'aller tous les matins réveiller, par ses gazouillemens, une dame de Naples, fille du comte d'Hautemare, qu'il aimoit, pour lui apprendre tous les maux qu'il souffre pour elle.

I. AMAZIAS, roi de Juda, l'an 836 avant J. C., fils et successeur de Joas, eut d'abord un règne heureux. Il vengea le meurtre de son père, vainquit les Iduméens, leur enleva leurs idoles et les adora. Un prophète vint le menacer de la part de Dieu; mais ce roi ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de le priver de la vie. Il écrivit à Joas, roi d'Israël, que, s'il ne se rendoit pas son sujet avec tout son peuple, il l'en feroit repentir. Joas lui envoya en réponse l'apologue du cèdre du mont Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amazias, piqué de cette réponse, déclara la guerre au roi d'Israël qui le battit et le fit prisonnier. Ses propres sujets le poignardèrent dans une conspiration, l'an 865 avant J. C.

II. AMAZIAS, prêtre des veaux-d'or qui étoient à Béthel, vers l'an 965 avant J. C., avertit Jéroboam, roi d'Israël, des prédictions qu'avoit faites contre lui et contre le temple des idoles le prophète Amos, et voulut empêcher ce dernier de manifester à Béthel les vérités funestes qu'il lisoit dans l'avenir. Amos lui prédit qu'il seroit mené captif en Syrie, où il mourroit de déplaisir; qu'on abuseroit de sa femme au milieu de la place de Samarie, et que ses fils et ses filles seroient tués par les mains des soldats de Salmanasar.

† AMAZONES (les) étoient des femmes guerrières qui ont, dit-on, habité l'Asie. Les uns les placent dans les pays voisins du royaume de Pont, et d'autres sur les côtes du Pont-Euxin ou de la mer Noire. Strabon les met au-dessus de l'Albanie, au pied des monts Cérauniens, qui sont une branche du Caucase, et dans le voisinage des Scythes, appelés *Gargariens*. Il raconte que tous les ans, au printemps, les Amazones et les Gargariens s'assembloient sur ces montagnes pour y faire des sacrifices qui duroient plusieurs jours, pendant lesquels les Amazones s'abandonnoient aux Gargariens pour en avoir des enfans. Quinte-Curce fixe leur demeure sur les frontières de l'Hyrcanie. On est partagé sur l'étymologie de leur nom. Il y en a qui le forment d'*à* privatif et de *mazo*, mamelle, c'est-à-dire *sans mamelle*, parce qu'elles brûloient la mamelle gauche aux jeunes filles dès leur enfance. Mais l'existence de ces femmes est justement révoquée en doute.

* AMBERGER (Christophe), peintre et graveur, né, selon quelques-uns à Zurich, et selon d'autres à Nuremberg, en 1540. Il a peint *l'histoire* et *le portrait*. Plusieurs de ses *Tableaux* sont gravés en bois de sa main.

† AMBIGAT, roi d'une partie des Gaules, du temps de Tarquin-l'Ancien, vers l'an 590 avant J. C., étoit un prince très-puissant. Se voyant beaucoup plus de sujets que son pays ne pouvoit en nourrir, il résolut d'en envoyer une partie sous la conduite de Bellovèse, une autre sous celle de Sigovèse, ses neveux, pour chercher ailleurs de nouvelles habitations. L'un prit la route de l'Italie avec ceux des Sénonois qui voulurent le suivre, et l'autre celle de la forêt Hercynienne, aujourd'hui la forêt Noire, dans la Germanie.

* AMBILLOU (René BOUCHET sieur d'), né à Poitiers, et fils d'une sœur de Scévole de Sainte-Marthe. Ses *Poésies*, qui ne sont pas sans mérite, ont été imprimées in-8°, à Paris, en

1609, sous le titre de *Sydère pastorelle de l'invention du sieur d'Ambillou; plus, les Amours de Sydère et de Pasithée, et autres poésies du même auteur*. On trouve en outre une pièce de vers de sa composition à la suite des Poésies françaises de Scévole de Sainte-Marthe, édition de 1600. Il eut un frère, Jacques BOUCHET D'AMBILLOU, avocat au parlement de Bretagne, qui cultiva aussi la poésie, mais avec moins de succès que lui.

† I. **AMBOISE** *ou* AMBOYSE (George d'), de l'illustre maison d'Amboise, ainsi appelée parce qu'elle possédoit la seigneurie d'Amboise depuis l'an 1256, naquit au château de Chaumont-sur-Loire, près d'Amboise, en 1460. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il n'avoit que 14 ans lorsqu'il fut élu évêque de Montauban. Il devint ensuite un des aumôniers de Louis XI, auprès duquel il se conduisit avec beaucoup de prudence. Après la mort de ce prince, arrivée en 1483, il entra dans quelque intrigue de cour en faveur du duc d'Orléans, avec lequel il étoit dès-lors très-lié; et cette intrigue n'ayant pas réussi, d'Amboise et son protecteur furent arrêtés. Enfin le duc d'Orléans fut mis en liberté, et ce prince ayant fait le mariage du roi avec la princesse Anne de Bretagne, acquit un très-grand crédit à la cour. D'Amboise, son favori, en ressentit bientôt les heureux effets : il eut, quelque temps après, l'archevêché de Narbonne; mais, comme il étoit trop éloigné de la cour, il le changea pour celui de Rouen, dont le chapitre l'avoit élu en 1493. Dès qu'il fut en possession de ce nouveau siége, le duc d'Orléans, qui étoit gouverneur de Normandie, le fit lieutenant-général, avec la même autorité que s'il eût été gouverneur en chef. Cette province étoit alors dans un grand désordre; la noblesse opprimoit le peuple, les juges étoient tous corrompus ou intimidés, les soldats, licenciés depuis la dernière guerre, infestoient les chemins, pillant et assassinant les voyageurs qu'ils rencontroient. Mais en moins d'un an d'Amboise rétablit la tranquillité publique. Charles VIII étant mort en 1498, le duc d'Orléans monta sur le trône sous le nom de Louis XII, et d'Amboise devint son premier ministre. La première opération de son ministère lui concilia l'amour de toute la nation. C'étoit la coutume, à l'avènement du roi à la couronne, de mettre une taxe extraordinaire sur le peuple, pour payer les frais du couronnement. Mais, par le conseil d'Amboise, cette taxe ne se leva pas à l'avènement de Louis XII, et les impôts furent bientôt diminués d'un dixième. Ses vertus suppléèrent à ses lumières. Il rendit les Français heureux, et tâcha de conserver la gloire qu'il s'étoit acquise. Louis XII entreprit par son conseil la conquête du Milanez en 1499. Louis-le-Maure, oncle et feudataire de Maximilien, étoit alors en possession de cette province. Elle se révolta peu après qu'elle eut été conquise ; mais d'Amboise la fit aussitôt rentrer dans le devoir. Nommé légat du pape à Paris, il s'occupa de la réforme de plusieurs ordres religieux de cette ville. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zèle. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Il se contenta de l'archevêché de Rouen et du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter d'abbayes. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix pour marier sa fille, il lui donna la dot de la demoiselle, et lui laissa la terre..... Il avoit obtenu la pourpre romaine après la dissolution du

mariage de Louis XII avec Jeanne de France, à laquelle il contribua beaucoup, et après qu'il eut fait donner à César de Borgia, fils du pape Alexandre VI, le duché de Valentinois avec une pension considérable. Son ambition étoit d'être pape; « Mais ce n'étoit, disoit-il, que pour travailler à la réforme des abus et des mœurs. » Après la mort de Pie III, le cardinal français eût pu voir ses désirs accomplis, s'il eût été aussi rusé que les cardinaux italiens. Il fit des démarches pour se procurer la tiare; mais le cardinal Julien de La Rovère (depuis Jules II), plus adroit que lui, la lui enleva. Les Vénitiens ayant beaucoup contribué à son exclusion, il excita Louis XII à leur faire la guerre. La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510 : il mourut, le 25 mai, à Lyon, dans le couvent des pères célestins, âgé de 50 ans. On dit qu'il répétoit souvent au frère infirmier qui le servoit dans sa maladie : « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean! » Après sa mort son corps fut transporté dans l'église cathédrale de Rouen, où on lui éleva une beau mausolée que l'on voit encore. George d'Amboise avoit fait bâtir un superbe et magnifique château à Gaillon, dont les plus belles façades ont été transportées à Paris en l'an IX dans le musée des monumens français, où elles ont été restaurées par M. Alexandre Lenoir, fondateur de ce bel établissement. On a beaucoup loué ce sage ministre d'avoir travaillé au bonheur des Français; mais on l'a blâmé d'avoir signé, au nom de son maître, le traité conclu à Blois en 1504, par lequel la France risquoit d'être démembrée. Il gouvernoit le roi et l'état. Laborieux, doux, honnête, il avoit du bon sens, de la fermeté, de l'expérience; mais ses vues n'étoient pas fort étendues. L'envie qu'il témoigna de supprimer les impôts lui fit donner de son vivant, et encore plus après sa mort, le nom de *Père du peuple*. Il méritoit encore ce titre, par le soin qu'il prit de réformer la justice. La plupart des juges étoient des ames vénales qui se laissoient ou corrompre ou intimider; les pauvres, et ceux qui n'avoient point d'appui, ne pouvoient jamais obtenir justice, quand leurs parties étoient puissantes et riches. Un autre désordre non moins grand troubloit la France. Tous les procès traînoient si fort en longueur, étoient d'une si grande dépense, et accompagnés de tant de détours et de chicanes, que la plupart des gens aimoient mieux abandonner leurs droits que de s'efforcer de les recouvrer par d'éternelles procédures. D'Amboise résolut de remédier à ces abus. Il appela auprès de lui les juges et les jurisconsultes les plus intègres, les plus savans, et les chargea de voir ce qu'il y avoit à faire pour que la justice fût administrée sans partialité, pour abréger les procès, les rendre moins ruineux, et pour prévenir la corruption des juges. Quand les commissaires qu'il avoit établis eurent déclaré les changemens qu'il y avoit à faire aux anciennes lois, et les nouvelles qu'il étoit à propos d'établir, d'Amboise se chargea lui-même du soin pénible d'examiner à fond leur projet. Après y avoir fait quelques changemens, ces nouveaux réglemens furent publiés dans tout le royaume; et comme il avoit été fait gouverneur en chef de Normandie, depuis l'avènement de Louis XII à la couronne, il alla lui-même dans cette province avec le titre imposant de réformateur général, pour y faire recevoir son nouveau code. « Le cardinal d'Amboise, dit l'abbé Béraud, sans avoir au degré suprême toutes les vertus qui ont signalé les évêques du premier âge de l'Église, en eut toutefois qui, dans tous les temps, feront dé-

sirer des prélats qui lui soient comparables ; il réunit d'ailleurs toutes les qualités sociales et politiques qui font les ministres et les citoyens précieux. Magnifique et modeste, libéral et économe, habile et vrai, aussi grand homme de bien que grand homme d'état, le conseil et l'ami de son roi, tout dévoué au monarque et très-zélé pour la patrie ; ayant encore à concilier les devoirs de légat du saint siége avec les priviléges et les libertés de sa nation, les fonctions paternelles de l'épiscopat avec le nerf du gouvernement, et le caractère même de réformateur des ordres religieux avec le tumulte des affaires et la dissipation de la cour : par-tout il fit le bien, réforma les abus, et captiva les cœurs avec l'estime publique. » *Voyez* sa Vie par l'abbé Le Gendre, 1721, in-4°, ou 2 v. in-12 ; et ses *Lettres* à Louis XII, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12.

† II. AMBOISE (Jean-Jacques d'), comte d'Aubijoux, mort sans alliance, en 1645, fut le dernier de cette famille. Il étoit d'une branche cadette. L'aînée finit à Chaumont. d'Argenson (René-Louis), dans son ouvrage posthume, intitulé, Essai dans le goût de Montaigne, ou loisirs d'un ministre, estime que tout ce qui s'est fait de bien sous Louis XII, appartient au monarque, et que le blâme du reste doit tomber sur d'Amboise. *Voyez* p. 118. (*Voy.* CHAUMONT, n° I.)

III. AMBOISE (Aimery d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, successeur de Pierre d'Aubusson en 1503, étoit frère du précédent. La victoire navale qu'il remporta, en 1510, sur le soudan d'Egypte, proche Monte-Négro, lui fit un nom dans son ordre et dans l'Europe. Il ne vécut que deux ans après cet événement, étant mort le 8 novembre 1512, dans sa 78e année. « C'étoit un prince sage, dit l'abbé de Vertot, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises ; qui enrichit son ordre des dépouilles des infidèles, sans s'enrichir lui-même, qui mourut pauvre, et n'en laissa point dans l'île. »

† IV. AMBOISE (Adrien d'), docteur en théologie de la faculté de Paris, de la maison de Navarre, curé de Saint-André à Paris, et évêque de Tréguier en 1604, mourut dans ce diocèse le 27 juillet 1606. Nous avons de lui, I. Un *Traité curieux sur l'Histoire de l'Eglise ancienne*, Paris, 1615, in-8°. II. *Petr. Abælardi et Heloisæ opera, ex Mss primum edita*, cum notis Andr. Quercetani, Paris, 1616, in-4°. François Amboise y ajouta, *Apologetica præfatio pro Petr. Abælardo*, in-4°. III. *Devises héroïques et Emblèmes de Cl. Paradin, revues et augmentées de moitié, avec le discours du traité des devises, pris des cayers de François d'Amboise ;* par Adrien son fils, 1620 et 1621, in-8°.

† V. AMBOISE (François d'), frère aîné du précédent, professeur au collége de Navarre, procureur de la nation française, ensuite avocat au parlement de Paris, conseiller au parlement de Bretagne, et enfin maître des requêtes et conseiller d'état. Il mourut à Rennes, en 1620. Les ouvrages de poésie que l'on a de lui sont, outre la *Comédie plaisante*, intitulée *les Néapolitaines*, I. Une *Élégie sur le trépas d'Anne de Montmorency, etc., avec un Panégyrique latin, et une Ode française sur le désastre de la France*, in-4°. Paris, 1568. II. *Le Tombeau de messire Gilles Bourdin*, etc. Paris, 1570 in-4°. III. *Théralogue ou Eglogue forestière au roi*, etc. Paris, 1571. IV. *Désespérades ou Eglogues amoureuses, l'une marine, l'autre forestière, èsquelles sont au vif dépeintes la passion et le*

désespoir d'amour, ensemble quelques élégies du même sujet, in-8°. Paris, 1572.

VI. AMBOISE (Jacques d'), docteur en médecine et recteur de l'université de Paris, étoit frère des deux précédens. Ce fut sous son rectorat que l'université prêta serment à Henri IV, et qu'elle commença le procès contre les jésuites : il mourut de la peste en 1606. On a de lui, *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis academiæ ordinibus, in Claromontenses, qui se jesuitas dicunt*, à Paris, 1595, in-8°, et quelques autres *Questions* citées dans la Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne, par Carrère.

† VII. AMBOISE (Michel d'), seigneur de Chevillon, autrement dit *l'Esclave fortuné*, fils naturel de Charles d'Amboise, amiral de France et lieutenant-général du roi en Lombardie. Il naquit à Naples dans les premières années du 16e siècle. La date de sa mort est inconnue. Voici la notice des ouvrages qu'il a laissés et qui n'ont plus maintenant d'autre mérite que celui de la rareté. I. *Les Complaintes de l'Esclave fortuné, avec vingt épîtres et trente rondeaux d'amour*, in-8°, goth., Paris, sans date. II. *La Penthaire de l'Esclave fortuné*, etc. in-8°, goth., Paris, 1530. III. *Les Bucoliques de frère Baptiste Mautouan, nouvellement traduites du latin, en rime française*, in-4°, goth., Paris, 1530. IV. *Les cent Epigrammes*, etc. in-8°. Paris, sans date. V. *Les Epîtres vénériennes de l'Esclave fortuné, privé de la court d'amour*, etc. in-8°, goth., Paris, 1532, 1534 et 1536. VI. *Le Babilon, autrement la confusion de l'Esclave fortuné*, etc. in-8°, goth., Paris, 1535. VII. *Les Contre-épîtres d'Ovide*, etc. in-8°. Paris, 1541, et *ibid.* 1546, in-16. VIII. *Le Secret d'amour où sont contenues plusieurs lettres, tant en rithme qu'en prose*, etc. in-8°. Paris, 1541. IX. *Quatre satires* (les 8e, 10e, 11e et 13e) *de Juvénal*, translatées en français, etc. in-18, Paris, 1544. X. *Enfin le ris de Démocrite et le Pleur d'Héraclite, philosophes sur les folies et misères de ce monde*, traduit de l'italien d'Antoine Philérémo Frégoso, et interprété en rime française, in-8°. Paris, 1547, et in-16, Rouen, 1550. Michel d'Amboise est, en outre, l'auteur du *Blason de la dent*, qui se trouve dans le recueil intitulé *Blasons anatomiques des parties du corps féminin*, etc. in-16, Lyon, 1536.

VIII. AMBOISE (Françoise d'). *Voy.* FRANÇOISE, n° II.

IX. AMBOISE (Renée d'). *Voyez* MONTLUC, n° III.

X. AMBOISE (Charles d'). *Voyez* CHAUMONT, n° I.

* AMBOURNAY. *Voyez* DAMBOURNEY.

I. AMBRA (Elisabeth-Girolami) naquit à Florence au commencement du dernier siècle, et mérita, par ses *poésies agréables*, d'être reçue à l'académie des Arcades de Rome sous le nom d'Idalba.

† II. AMBRA (Francisco d'), poëte italien du 16e siècle ; il composa plusieurs *Comédies* en vers et en prose, parmi lesquelles on remarque, I. *I Bernardi*, Firenze, 1564, in-8°. II. *Il Furto*, Venezia, 1567, in-12. III. *La Cofanaria*, Firenze, 1593, in-8°.

† AMBROGI (Antoine-Marie), né à Florence le 13 juin 1713, mort à Rome en 1788, remplit avec éclat, pendant trente ans, la chaire d'éloquence au collége Romain. La plupart des littérateurs qui honorent en ce moment l'Italie lui doivent leur goût pour l'étude, et le développe-

ment de leurs talens. Il a publié, I. *Une Traduction de Virgile en vers sciolti*, dont l'édition faite à Rome, en 1763 — 1765, 3 vol. in-fol., fig., est très-recherchée. II. *Des Traductions de quelques tragédies de Voltaire*, Florence, 1752. III. *Une autre des Epîtres choisies de Ciceron*. IV. *Un Discours latin sur l'élection de Joseph II, roi des Romains*. V. *Museum Kircheranum*, 2 vol. in-fol. La garde de ce dépôt précieux fut long-temps confiée à Ambrogi, qui engagea le savant cardinal de Zélada à l'enrichir de ses dons. Il a laissé en manuscrit un *Poëme latin* en plusieurs chants sur la culture des citronniers.

*AMBROGIO (Thésée), de Pavie, né en 1469, a eu le mérite de cultiver un des premiers, à la renaissance des lettres, l'étude des langues orientales. Il publia, en 1539, à Pavie, *Les Introductions aux langues chaldéenne, syrienne et arménienne*.

I. AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, et mari de sainte Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origène, qu'il étoit allé entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit et son éloquence. Il ne cessa de presser Origène de travailler sur l'Écriture sainte, entretint quatorze personnes pour écrire sous lui, et l'engagea à réfuter Celse. Il confessa généreusement la foi de J. C. devant Maximin, et mourut vers l'an 250.

† II. AMBROISE (saint), docteur de l'Eglise, et archevêque de Milan, comptoit parmi ses aïeux des consuls et des préfets. Son père étoit gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique. Il naquit vers l'an 333, dans une des villes où commandoit son père, soit à Rome, soit à Arles, soit à Trèves, soit à Lyon. Il fut élevé d'abord dans les Gaules. Le prodige d'un essaim d'abeilles, qui lui vint, dit-on, couvrir le visage, mit sa famille dans l'admiration : elle crut que Dieu avoit sur lui des vues particulières et le destinoit à quelque chose de grand. Après la mort de son père, sa mère l'emmena à Rome, où elle cultiva avec soin son cœur et son esprit. Alexis Probus, préfet du prétoire, le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna ensuite le gouvernement de l'Emilie et de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en évêque qu'en juge. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, Ambroise fut élu par le peuple, qui le proclama d'une voix unanime pour lui succéder ; et ce choix fut confirmé par l'empereur Valentinien. Ambroise n'étoit que catéchumène ; on le baptisa, on l'ordonna prêtre, et on le sacra le 7 décembre 374. L'Église d'Italie étoit alors affligée de deux fléaux différens ; les ariens acharnés à l'établissement de leur doctrine agitoient le peuple ; et les Goths, qui avoient pénétré jusqu'aux Alpes, avoient commencé leurs ravages. Ambroise eut le courage qu'il falloit dans ces temps malheureux. L'impératrice Justine, maitresse de l'empire sous son fils Valentinien II, désiroit que les ariens eussent au moins une église ; mais Ambroise ne voulut leur rien accorder. Callogue, préfet de la chambre de l'empereur, le menaça de lui ôter la vie, s'il n'obéissoit à son maître. Ambroise se contenta de répondre que, « si le préfet savoit agir en courtisan injuste, il trouveroit en lui un homme qui sauroit souffrir en évêque. » Il dit dans la même occasion : « Si l'on en veut à mon patrimoine, qu'on le prenne, je l'abandonne de bon cœur ; si c'est à mon corps, j'irai le présenter moi-même. Veut-on me mettre dans les fers, ou me conduire à la

mort? j'y consens encore avec plaisir. Qu'on n'appréhende pas que je me donne une escorte, ou que je me fasse entourer du peuple. Je n'irai point embrasser les autels pour défendre ma vie; j'aimerois beaucoup mieux me voir immoler au pied des autels que de les livrer aux hérétiques, ou d'exposer le sang de mes ouailles.» Enfin sa fermeté, regardée par quelques historiens comme une résistance à l'autorité légitime, toucha l'impératrice, et le calme lui fut rendu après un long orage. Ce prélat donna encore une preuve plus louable de son zèle. La ville de Thessalonique s'étoit révoltée contre son gouverneur qui fut tué dans la sédition. L'empereur Théodose, pour se venger de sa mort, fit massacrer 7,000 habitans de cette malheureuse ville : l'évêque de Milan, instruit de cette barbarie, osa lui imposer une pénitence publique, et lui refuser l'entrée de l'église.... Sa magnanimité n'ôta rien à sa charité. Il racheta tous les captifs que les Goths avoient faits, et vendit même pour cette action héroïque, les vases de l'église. Les ariens le lui ayant reproché, il leur dit « qu'il valoit mieux conserver à Dieu des ames que de l'or. » Ce prélat mourut le 4 avril, veille de Pâques, en 397, après 22 ans d'épiscopat. Dans les derniers jours de sa maladie, les principaux citoyens de Milan alarmés vinrent le prier de demander à Dieu la grace de le laisser encore quelque temps sur la terre. « Je n'ai pas vécu parmi vous, répondit Ambroise, de manière que je doive avoir honte de vivre encore; mais je ne dois pas craindre aussi de mourir, parce que je tombe entre les mains d'un bon maître. » Il fut enterré dans la basilique ambroisienne. On mit son corps dans les souterrains de l'église, vis-à-vis de ceux des martyrs saint Gervais et saint Protais, qu'il y avoit placés lui-même. « Depuis ce temps, dit Baillet, il y est demeuré si bien caché, qu'on ne peut dire précisément l'endroit où il est, non plus que ce qui est resté des reliques de ces saints martyrs. » Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, ont donné, en 1686 et 1690, une bonne édition de ses ouvrages en 2 vol. in-fol. divisés en deux parties. La première renferme ses *Traités sur l'Ecriture sainte* : la seconde, ses *Ecrits sur différens sujets*. Toutes ses productions respirent une piété touchante. Son style n'est pas toujours pur; mais il est ordinairement vif et doux; il prodigue un peu trop l'antithèse, et n'en a pas moins d'onction. On distingue parmi ses ouvrages *ses trois livres des Offices*. Quoique ce traité soit fort au-dessous de celui de Cicéron, soit pour l'élégance de la diction, soit pour l'arrangement des matières, soit pour l'ordre et la justesse des raisonnemens, il est précieux par les maximes de morale qu'il renferme. Il eût été à désirer que les exemples et les passages de l'Ecriture, qui font la principale partie de ce livre, y fussent quelquefois plus heureusement appliqués ou expliqués. On a une traduction française de ses *Lettres*, 1741, en 3 vol. in-12; de son *Traité de la Virginité*, 1729, 1 vol. in-12; de son *Traité des Offices*, par Bellegarde, 1691, 1 vol. in-12. En 1787 on a publié, à Dusseldof, ses *Lettres aux souverains*, pleines de fermeté et de grandeur d'ame. C'est à saint Ambroise qu'on attribue le *Te Deum*, désigné long-temps sous le nom de l'hymne d'Ambroise. La plupart des ouvrages de saint Ambroise ont été traduits en italien. Poulin, prêtre de Milan, écrivit la Vie de saint Ambroise, à la prière de saint Augustin, le plus illustre disciple de ce saint évêque. (*Voyez*, n° I. AGNÈS.)

† III. AMBROISE, moine camaldule, ensuite général de son ordre

en 1437, naquit à Portico dans la Romagne en 1376. Eugène IV l'envoya au concile de Bâle. Il brilla ensuite à ceux de Ferrare et de Florence, et il dressa le décret d'union entre l'Eglise grecque et l'Église latine. On admira sa facilité à s'énoncer en grec. Ambroise fut recherché par les savans de son temps, qui aimoient en lui un homme de lettres enjoué, et un religieux aimable, quoique sévère pour lui-même. Il dit, à l'occasion de Laurent Valla et du Pogge Florentin, qu'il n'avoit pu réconcilier, « qu'on devoit faire peu de cas des savans qui n'ont, ni la charité d'un chrétien, ni la politesse d'un homme de lettres. » Il mourut à Florence le 13 novembre 1439. Nous avons de lui, I. Plusieurs *Traductions de livres grecs*. II. Une *Chronique de Mont-Cassin*. III. Des *Harangues*. IV. Des *Lettres* et d'autres ouvrages. Ses lettres contiennent beaucoup de faits concernant l'histoire civile et littéraire. On les trouve dans la collection de D. Martenne. On a aussi de lui, *Hodoeporicon, anno* 1431 *et* 1432, *à Nicolao Bartholini Bargenci publicœ luci assertum ex bibliothecâ Medicœâ*, Florentiæ ac Lucæ, in-4°, sans date, mais présumé de 1679 ou 1680. Ce livret de 72 pag. est fort rare et curieux. C'est une relation sincère de ce qui se passa dans la réforme des monastères d'hommes et de filles qu'Ambroise entreprit par ordre du pape Eugène IV, en 1431 et 32. Il y découvrit un extrême relâchement; la corruption y étoit à un point que certains monastères de filles étoient autant de maisons de débauche. *Voy.* Bayle, *Camaldoli*, note D.

† IV. AMBROISE DE LOMBEZ (le père), pieux et savant capucin, dont le nom de famille étoit *La Peirie*, naquit à Lombez en 1708, et mourut en odeur de sainteté le 25 octobre 1778, à Saint-Sauveur, près de Barèges, à 70 ans. Son *Traité de la paix intérieure*, Paris, 1758, 2 vol. in-12, et ses *Lettres spirituelles*, 1766, in-12, sont pleins de lumière, d'onction et de cette piété tendre dont l'auteur étoit pénétré. Son mérite le fit élever aux premières dignités de son ordre. Il étoit né avec un amour-propre trop sensible, avec une délicatesse excessive, avec le désir de l'estime publique : la religion corrigea tous ces défauts. Il opposa à l'orgueil l'humilité et le mépris de lui-même.

† I. AMBROSINI *ou* AMBROSINUS (Barthélemi), professeur en médecine, et directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, vers 1620, fut dans le même temps préposé par le sénat de cette ville au cabinet d'histoire naturelle de la république. Outre plusieurs volumes d'Aldrovandi, qu'il a publiés, il a donné, I. *Panacea ex herbis quæ à sanctis denominantur*, Bononiæ, 1630, in-8°. II. *Historia Capsicorum cum iconibus*, ibid., 1630, in-12. III. *Theodorica medicina*, ibid., 1632, in-4°, etc. Il mourut en 1657.

II. AMBROSINI (Hyacinthe), frère et successeur du précédent dans la direction du jardin de botanique à Bologne, est auteur des ouvrages suivans : I. *Hortus Bononiæ studiosorum consitus*, etc., Bononiæ, 1654, 1657, in-4°. II. *Phytologia, hoc est, de plantis*, ibid., 1664, 1666, in-fol. Ce dernier contient les différens noms et les synonymes, avec les étymologies des plantes découvertes dans le 17ᵉ siècle. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devoit avoir plusieurs volumes.

† AMBROSIO (Thésée), de Pavie, de l'illustre famille des comtes d'Albonèse, professa les langues sy-

riaque et chaldaïque dans l'université de Bologne, et mourut en 1540. Il a laissé, I. Une *Introduction à la connoissance des langues chaldaïque, syriaque, arménienne, et de dix autres langues*. II. *Description du Basson*, instrument de musique, in-4°, 1539. III. *Mystica Cabalistica quamplurima scitu digna*, etc.

* AMBROSIUS. *Voy.* MAHOMET.

† AMÉ (St.), *ou* AMAT, se retira dans une cellule taillée dans le roc, près du monastère d'Agaune. On l'en tira pour le placer sur le siége épiscopal de Sion en Valais. Thierry, fils de Clovis II, fatigué des pieuses exhortations d'Amé, l'exila à Péronne, où il mourut l'an 690.

I. AMÉDÉE V, dit *le Grand*, comte de Savoie en 1285, défendit, en 1315, l'île de Rhodes contre les Turcs, qui vouloient la reprendre. Ce fut, en mémoire de cette expédition qu'Amédée et ses descendans ont pris pour armes une croix de Malte, avec cette devise en quatre lettres, F. E. R. T., qu'on explique ainsi *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit*. On dit que ce prince fit trente-deux siéges, et qu'il fut toujours vainqueur. Il mourut à Avignon en 1323. Il s'étoit rendu dans cette ville pour porter Jean XXII à faire prêcher une croisade contre les infidèles, en faveur d'Andronice, empereur d'Orient, qui épousa sa fille.

II. AMÉDÉE VI, surnommé *le Comte Vert*, parce qu'il parut à un tournoi avec des armes vertes, fut comte de Savoie en 1343. Il alla en Grèce secourir Jean Paléologue, et l'arracha des mains du roi de Bulgarie. Il donna du secours au roi de France contre celui d'Angleterre. On le regarda comme l'arbitre de l'Italie et le défenseur des papes. Il mourut, en 1383, de la peste. Amédée est l'instituteur de l'ordre du *Lacs d'Amour.*

† III. AMÉDÉE VIII, successeur d'Amédée VII en 1391, fut surnommé *le Pacifique et le Salomon de son siècle*. Il sut conserver la paix, pendant que tous les potentats, ses voisins, se faisoient la guerre. Après avoir fait ériger la Savoie en duché, l'an 1416, il quitta ses états et ses enfans, et se retira avec plusieurs seigneurs de sa cour au prieuré de Ripaille, près Thonon. Il y bâtit tout auprès un palais superbe, auquel il donna le nom modeste d'ermitage; et dans une assemblée des grands de ses états, il y institua, l'an 1434, l'ordre de la chevalerie séculière de l'Annonciade, qui n'étoit qu'une réforme de celui du Lacs d'Amour, établi, en 1355, par le comte Amédée, dit *le Vert*; (Voyez *l'Art de vérifier les dates*, pag. 837, 2e édit.) Tous ceux qui étoient admis dans ce séjour de plaisirs étoient logés avec magnificence; les mets les plus exquis couvroient leurs tables : ils vivoient plus en honnêtes épicuriens qu'en véritables ermites. Ils portoient néanmoins ce dernier nom, parce qu'ils avoient exclu les femmes de leur société, et qu'ils laissoient croître leur barbe comme les capucins. Leur habit étoit moins rude que celui de ces religieux; c'étoit un drap gris très-fin, un bonnet d'écarlate, une ceinture d'or, et une croix au cou, de la même matière. Amédée jouissoit d'un repos voluptueux dans cette maison de délices, lorsque les pères du concile de Bâle lui donnèrent la tiare, l'an 1439, et l'opposèrent à Eugène IV. Le cardinal d'Arles fut député pour lui apprendre son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites et ses domestiques, et consentit à être pape, après avoir té-

moigné quelques regrets de quitter son ermitage. Il prit le nom de Félix V. Après la mort d'Eugène, Nicolas V ayant été élu, Félix abdiqua la tiare, en 1449, par esprit de paix, et se contenta du chapeau de cardinal. Il mourut quelque temps après à Genève, le 7 janvier 1451, âgé de 69 ans.

IV. AMÉDÉE IX, né à Thonon en 1435, succéda à Louis, duc de Savoie, en 1465. Il joignit la valeur d'un héros à toutes les vertus d'un chrétien. Ses ennemis l'éprouvèrent plus d'une fois; mais il usoit généreusement de la victoire. Il chérissoit les pauvres comme ses enfans. On lui dit un jour que ses aumônes épuisoient ses finances. « Eh bien ! dit-il, voici le collier de mon ordre : qu'on le vende, et qu'on soulage mon peuple... » Amédée mourut en 1472, emportant les regrets de son peuple et de ses voisins. Il avoit épousé Yolande de France, qui le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Les vertus de ce prince lui ont mérité le titre de *Bienheureux*.

* V. AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III. Après avoir été marié, il entra dans l'abbaye de Bonnevaux, et demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avoit eu dans le monde le toucha vivement. Il quitta Bonnevaux, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'étoit offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiès, dans la Tarentaise. Pendant qu'on bâtissoit les monastères, il se mêloit lui-même parmi les ouvriers, et travailloit avec eux. Il mourut à Bonnevaux l'an 1140. Son fils, nommé aussi AMÉDÉE, qu'il avoit fait élever dans la piété, passa quelques années à la cour de l'empereur; il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

* AMELGARD, prêtre liégeois du 15ᵉ siècle, écrivit *l'Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI*, inédite. Il approchoit du premier de ces princes, qui, après l'expulsion des Anglais, le chargea de revoir le procès de la Pucelle d'Orléans; il composa un *Livre de l'examen de cette œuvre d'iniquité*; et, en 1182, il vint demeurer à Utrecht. Il fut souvent employé dans les affaires des princes.

* AMÉLIER (Guillem), surnommé *de Toulouse*, du nom de sa patrie, troubadour, vivoit vers la fin du 12ᵉ siècle. Ses ouvrages consistent en quatre *Sirventes*, ou *Satires contre les grands, le clergé, les moines, la méchanceté du siècle, et la décadence de la noblesse et de la jonglerie*.

* AMELINE (C.). *Voyez* NICERON.

AMELONGHI (Jérôme), surnommé *le Bossu*, de Pise, vivoit dans le 16ᵉ siècle, et se fit rechercher par ses saillies et ses connoissances. On a de lui un poëme intitulé *la Gigantea*, que quelques auteurs l'ont accusé d'avoir volé à Benoît Arrighi, académicien de Florence. Le bibliothécaire Biscioni, dans ses Remarques sur la vie et les ouvrages de Lasca, fait une longue mention d'Amelonghi.

† AMELOT DE LA HOUSSAYE (Abraham-Nicolas), né à Orléans, en 1634, et mort à Paris le 8 dé-

cembre 1706, dans un état peu au-dessus de l'indigence. C'étoit un esprit dur et un homme austère. Il est connu par son talent pour la politique. Il s'étoit formé sous le président de Saint-André, ambassadeur à Venise, qui le prit pour son secrétaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. Sa *Traduction de l'Histoire du concile de Trente*, par Fra-Paolo, 1686, in-4°, assez estimée avant que celle de Le Courayer parût. Cette version lui fit des ennemis dangereux, qui répandirent des calomnies, répétées par l'auteur du Dictionnaire des livres jansénistes. II. Celle *du Prince*, de Machiavel, 1683, en 2 vol. in-12. Il s'efforce d'y justifier cet écrivain des reproches mérités qu'on lui fait d'avoir donné des leçons d'assassinats et d'empoisonnement. III. *La Version de l'Homme de Cour*, de Balthasar Gratian, 1684, in-4°, *avec des remarques morales et politiques*. IV. Celle *des Annales* de Tacite, 1731, 6 vol. in-12, sèche et plate, mais estimée à cause des notes politiques dans lesquelles il a noyé son auteur. François Bruys y ajouta 6 volumes, très inférieurs aux premiers. V. *Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12, 1714, et Amsterdam, 1705, *avec l'examen de la liberté originelle de Venise*, traduit de l'italien. Cette histoire déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France : on dit que l'auteur fut enfermé à la bastille. Son livre ne méritoit pas de faire tant de bruit ; mais on n'avoit alors rien de mieux. Il est plein d'inexactitudes et d'erreurs historiques. Ses jugemens sont en général peu réfléchis ; et faute d'avoir approfondi le véritable mécanisme de certaines institutions politiques, il s'est mépris souvent sur leur effet. (*Voy.* LAUGIER.) VI. *La Morale de Tacite*, extraite de ses Annales, 1686, in-12. Ces ouvrages sont encore recherchés aujourd'hui. Amelot avoit beaucoup médité sur cet écrivain ; mais si cette étude approfondie forma son génie à la politique, elle ne contribua pas à rendre son style plus coulant. VII. Un *Factum* servant de réponse au livre intitulé *Procès fait aux juifs de Metz, accusés d'avoir tué un enfant chrétien*, Paris, 1670, in-12. Ce petit ouvrage est fort rare. VIII. Ses *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, La Haye, 1737, en 3 vol. in-12, sont, de tous ses ouvrages, le plus inexact et le plus répandu. Ce livre, imprimé après sa mort, n'étoit apparemment qu'un recueil de notes faites au hasard. Il seroit à souhaiter qu'il y eût entassé moins d'anecdotes satiriques, souvent fausses, et qu'il eût soigné davantage son style, qui est presque toujours dur, lourd et incorrect. Il a aussi donné des *notes sur les lettres du cardinal d'Ossat, et sur les Maximes de la Rochefoucauld.*

AMELOTTE (Denys), né à Saintes en 1606, prêtre de l'oratoire en 1650, mourut à Paris en 1678. Nous avons de lui, I. *La Vie du Père de Condren*, Paris, 1643, in-4°, remplie de minuties. II. *La Traduction du nouveau-Testament, en français, avec des notes*, 1688, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°. Cette version, imprimée aussi in-8°, et 1698, 2 vol. in-12 sans notes, est très répandue. Dans la préface de la première édition, le père Amelotte assuroit « qu'il avoit eu les manuscrits de la bibliothèque vaticane, 20 manuscrits de France et d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du nord, du fond de la Grèce. » C'est une ruse d'auteur. Il n'avoit jamais eu aucun de ces manuscrits ; il l'avoit avoué lui-même

à ses confrères. Deux protestans, Daillé le fils et Conrart, accommodèrent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, et la firent imprimer à Paris chez Louis Vendôme, en 1671, in-12, petit caractère. Mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée, ce qui l'a rendue très rare. III. *Abrégé de Théologie*, in-4°. IV. *Harmonie des quatre évangélistes*, en français, in-12, 1669; et en latin, 1670.

AMÉNA, renommée parmi les Arabes pour sa beauté et sa vertu, épousa Abdallah, et fut mère du fameux prophète Mahomet.

* AMENDE (Jean-Henri), peintre allemand, exerça son art à Leipsick. On y voit de lui, dans le salon de la bourse, un morceau de plafond extrêmement grand, peint sur toile et représentant *l'assemblée des dieux dans l'olympe*. Le tableau est bien groupé; mais l'artiste n'y a point observé les règles de ce genre de peinture, ni pour le dessin, ni pour le coloris.

AMENECLÈS, Corinthien, le premier qui construisit, à Corinthe et à Samos, des galères à trois rangs de rames seulement: ce retranchement les rendit beaucoup plus légères, et fut adopté. La structure de ces trirèmes a été l'objet d'un grand nombre d'opinions parmi les antiquaires. Offroient-elles trois ponts placés les uns au-dessus des autres? ou les rameurs étoient-ils rangés sur des gradins formant un amphithéâtre sur les bords de la galère? Descartes, dans son Traité sur la marine des anciens, adopte ce dernier sentiment, et combat l'autre avec avantage.

*AMÉNOPHIS. *Voy.* MÉRANO.

AMENTA (Nicolas), né à Naples en 1659, et mort en 1719, professa le droit, et se délassa de ses travaux par la poésie. On a de lui quelques *Comédies* élégamment écrites en italien.

I. AMERBACH (Jean), natif de Suabe, imprimeur du 15e siècle, s'établit à Bâle, et s'y distingua par des éditions correctes. Il publia en 1506 les ouvrages de saint Augustin. Il préparoit ceux de saint Jérôme; mais la mort, qui l'enleva en 1515, l'empêcha d'en commencer l'édition. Avant de mourir, il fit promettre à ses fils de l'entreprendre; et en effet ils la publièrent en 1516. Ce n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caractères d'imprimerie; Nicolas Jenson, Jean et Wendelin, de Spire, et autres, ont employé long-temps avant lui des caractères plus beaux que les siens. Il a commencé à imprimer en 1480; et l'italique n'a été inventé par Alde qu'en 1501, pour une édition d'Horace in-8°. Ainsi on ne peut pas dire que ses caractères étoient préférables à tous égards à l'italique qui étoit en usage de son temps, comme plusieurs l'ont assuré.

II. AMERBACH (Vitus), né à Weidinguen en Bavière, professa la philosophie à Ingolstadt, et y mourut, âgé de 70 ans, le 13 septembre 1557. Il a traduit en latin *les discours d'Isocrate et de Démosthènes, le Traité de saint Chrisostôme sur la Providence*, *celui d'Epiphane sur la Foi catholique*. On lui doit des *Commentaires sur Cicéron*, Paris, 1558, in-8°; *sur les poëmes de Pythagore et de Phocyllides*, Lyon, 1556, in-8°; sur *les Tristes d'Ovide*, Paris, 1549, in-8°; et *l'Art poétique d'Horace*. Amerbach réunissoit à l'érudition le talent de la poésie. On a de lui des *épigrammes*, des *épitaphes* et *plusieurs autres pièces de vers*.

† AMERIC - VESPUCE naquit à Florence d'une famille ancienne, en 1451. Son goût pour la physique, pour les mathématiques et pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. Dès qu'il eut appris que Colomb venoit de découvrir le nouveau monde, il brûla du désir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit quatre vaisseaux; avec lesquels il partit de Cadix en 1497. Il parcourut les côtes de Paria et de la Terre-ferme jusqu'au golfe du Mexique, et revint en Espagne dix-huit mois après. Laissant à Christophe Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles de l'Amérique, il prétendit avoir, le premier, découvert le continent. Un an après ce premier voyage, Vespuce en fit un second avec six vaisseaux, toujours sous les enseignes des rois Ferdinand et Isabelle. Il alla non seulement aux Antilles, mais encore au-delà, sur les côtes de la Guiane et de Venezuéla, et revint au mois de novembre 1500 à Cadix, rapportant des pierreries et beaucoup d'autres choses précieuses. Les Espagnols lui ayant témoigné très peu de reconnoisance de toutes ses découvertes, leur ingratitude le mortifia vivement. Emmanuel, roi de Portugal, jaloux des succès des rois catholiques, avoit déjà fait travailler à la découverte de nouvelles terres. Informé du mécontentement de Vespuce, il l'attira dans son royaume, et lui donna trois vaisseaux pour entreprendre un troisième voyage dans les Indes. Vespuce partit de Lisbonne en mai 1501. Il courut les côtes d'Afrique jusqu'à Sierra-Léona et la côte d'Angola. Ensuite il fit route vers l'Amérique, et alla reconnoître la côte de Brésil, qu'il découvrit toute entière, jusqu'à celle des Patagons, et par-delà la rivière de la Plata. L'illustre navigateur ayant repassé vers Sierra-Léona et la côte de la Guinée, revint en Portugal, et arriva à Lisbonne en septembre 1502. Le roi Emmanuel, extrêmement satisfait, lui donna six vaisseaux, avec lesquels il fit un quatrième voyage; étant parti au mois de mai 1503, il passa le long des côtes d'Afrique, tourna vers le Brésil; et dans le dessein de découvrir un passage pour aller par l'occident dans les Moluques, il navigua depuis la baie de Tous-les-Saints jusqu'aux Abrolhos et à la rivière de Curabado. Mais comme il n'avoit de provisions que pour 20 mois, et qu'il fut obligé par les vents contraires d'en passer cinq sur cette côte qu'il reconnut, il retourna en Portugal, où il arriva en juin, 1504. Il mourut aux îles de Tercère en 1514, après avoir donné son nom à la moitié du globe. En général la nature avoit donné aux Américains moins d'industrie qu'aux habitans de l'ancien monde. La population y étoit moins considérable, et pour plusieurs raisons : l'Amérique étoit couverte de marécages immenses qui rendoient l'air très-malsain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons; les flèches trempées dans le suc de ces herbes venimeuses y font des plaies toujours mortelles. Plusieurs de leurs peuples n'avoient pas d'ailleurs une subsistance assurée, etc. Si la nourriture abondante et les arts contribuent à peupler un pays, l'Amérique devoit être moins peuplée que l'Europe et l'Asie. Améric-Vespuce laissa une *Relation de quatre de ses voyages*, qui fut imprimée en latin, à Paris, en 1532, et à Bâle, 1555, in-fol., et ensuite traduite de l'italien en français, Paris, 1519, in-4°. Le roi de Portugal fit suspendre dans l'église métropolitaine de Lisbonne les restes de son vaisseau, nommé *la Victoire*. L'abbé Bandini publia la vie, en 1745, à Florence, in-4°. Il existe un petit livret infiniment

rare et fort curieux, renfermant des *Lettres* d'Améric-Vespuce. Il forme un très-petit in-4° de 22 feuillets. On prétend qu'il n'en a été tiré que 10 exemplaires pour les dix souverains de l'Europe. La dernière lettre de Vespuce est datée du 4 septembre 1504. La suivante, qui termine l'ouvrage, est de Corsali, lieutenant de Vespuce, qui prit le commandement de la flotte après le décès de celui-ci: elle porte la date de 1515; celle de l'impression est de 1516 à Florence, par Io. Steph. di Carlo da Pavia. Il en existe un exemplaire complet, dans le cabinet de M. l'abbé de Billy, à Besançon. M. Peignot en donne la description dans la seconde édition de sa Bibliographie des livres tirés à petit nombre.

† AMÉRIGI, peintre. *Voy.* CARAVAGE.

* AMERSFORT (Éverard d'), régent du collége de Saint-Laurent à Cologne, a écrit un *Commentaire sur les livres d'Aristote*, intitulés *du Ciel et du Monde*. Ce commentaire, qui a été continué et achevé par Jean Nustingen, a paru à Cologne, en 1497, in-fol.

† AMERVAL *ou* DAMERVAL (Éloi d'), fut prêtre et maître des enfans de chœur de la ville de Béthune sa patrie. On a de lui une espèce de poëme dramatique, intitulé *le Livre de la diablerie, en rime et par personnages*, 1508 et 1553, in-4°. Il a été fait à Paris deux éditions de cet ouvrage, aujourd'hui assez rare. La première in-fol., goth., en 1508, et la seconde in-4°, aussi goth., en 1531.

† I. AMÈS (Guillaume), professeur de théologie à Francker, né à Norfolck, en 1576, a écrit en latin *sur les cas de conscience*, et a fait plusieurs ouvrages *de controverse* contre Bellarmin, etc., en 5 vol. in-12, Amsterdam, 1658. Il mourut à Rotterdam en 1635. Amès étoit né Ecossais. Il fut un des premiers chez les réformés, qui traitèrent la morale comme une science séparée, en la considérant abstractivement de la liaison qu'elle peut avoir avec les autres systèmes ou doctrines particulières; témoin son ouvrage *de Conscientia et ejus jure*. Cette entreprise étoit louable; mais on peut reprocher à sa théorie trop de subtilité et de sécheresse.

† II. AMES (Joseph), secrétaire de la société des antiquaires de Londres, mort en 1759, est auteur des *Antiquités typographiques d'Angleterre, depuis* 1471 *jusqu'en* 1749, in-4°. Elles ont été réimprimées en 3 vol. in-4, Londres, 1785.

AMESTRIS, femme de Xercès, roi de Perse. La jalousie qu'elle avoit conçue contre Artaïnte, sa bru et sa nièce, dont son mari étoit devenu amoureux, lui fit jurer de se venger sur la mère de cette princesse, que Xercès avoit aussi aimée, et qu'elle soupçonnoit de favoriser cette intrigue. Elle attendit le temps où Xercès donna, suivant la coutume, un festin solennel; et ayant fait appeler son ennemie dans son appartement, elle lui fit couper le nez, la langue, les lèvres, les oreilles et les mamelles, et la renvoya ainsi défigurée à son époux. On place ce fait rapporté par Hérodote à l'an 477 avant J. C.

† AMFREVILLE (l'abbé d'). Ses ancêtres étoient parens du cardinal du Perron. Il avoit le plus grand talent pour conter et lire. On le recherchoit pour l'entendre; il se plut à former la célèbre actrice Le Couvreur; et lorsque la superstition voulut la priver de sépulture, c'est dans son jardin qu'il la fit inhumer en 1730. Il est mort vers 1748. On

a d'Amfreville quelques *Chansons anacréontiques*.

AMHURST (Nicolas), né à Marden, dans le comté de Kent, avoit été d'abord membre du collége de Saint-Jean, à Oxford, d'où ses mœurs et sa causticité le firent chasser. Il se vengea de son exclusion par *deux satires*, et vint augmenter à Londres le foule des folliculaires. Dans son *Crafman*, il décria le gouvernement, les ministres, et plut au public parce qu'il sut y répandre quelque sel. On a encore de lui des *Paraphrases*, des *Traductions*, des *Poésies*, qu'il réunit en 2 vol., sous le titre de *Mélanges*. Il mourut le 17 avril 1742, peu riche et encore moins estimé.

AMI. *Voyez* AMY et LAMI.

I. AMICO ou AMICUS (Ant.), chanoine de Palerme, mourut dans cette ville en 1641. On a de lui une *Histoire chronologique des anciens archevêques de Syracuse;* et une autre *des grands amiraux et vice-rois de Sicile*.

II. AMICO (Etienne d'), abbé de Saint-Martin de Palerme, enrichit cette abbaye d'une superbe bibliothèque, et a laissé des *poésies latines*. Il est mort en 1662.

III. AMICO (Jean d'), né à Venafre, ville du royaume de Naples, dans la terre de Labour, professeur en droit sous Charles V, a fait imprimer un *recueil de consultations*, Venise, 1578.

IV. AMICO (Bérard), de Gallipoli, savant franciscain, a publié en 1620 un *Traité sur les plantes et les monumens de la Terre-Sainte*.

V. AMICO (Faustin), né à Bassano en 1534, mort à 24 ans, s'étoit déjà distingué par des *poésies légères* et pleines de goût, entr'autres par une *épître à son ami Campesan*, imprimée à Venise en 1564, où l'on trouve autant de naturel dans les idées que de pureté dans l'expression.

* AMICONA (Charlotte), sœur du peintre Amiconi, gravoit en manière noire. On a d'elle une *danseuse*, au bas de laquelle sont quatre vers anglais.

* AMIGONI ou AMICONI, né à Venise en 1675, *peintre d'histoire et de portraits* de l'école vénitienne, voyagea d'abord en Flandre, et acquit, par la vue des fameux ouvrages de ce pays, de la légèreté et de la finesse dans ses teintes, ensuite il passa en Angleterre et en Allemagne, et alla se fixer en Espagne, au service du roi. Il mourut à Madrid dans l'année 1752; il jouissoit d'une forte pension. Sa manière de peindre est bien fondue, et son pinceau moelleux conserve toute la fraîcheur de son coloris; son dessin, sans être très-correct, a cependant des formes heureuses. et tient de celui de l'école romaine.

AMILCAR, nom commun à plusieurs Carthaginois. Le plus connu est AMILCAR Barca, père d'Annibal. Il désola l'Italie pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'il fut vaincu avec sa flotte, près de Trapani, l'an 242 avant J. C. Cette défaite mit fin à la première guerre punique. Amilcar ouvrit la seconde, et porta la guerre en Espagne, dont il subjugua les peuples les plus belliqueux: il y bâtit, dit-on, la ville de Barcelonne. Enfin il y fut tué, les armes à la main, comme il étoit près de repasser en Italie, l'an 228 avant J.C. Il fit jurer à Annibal son fils une haine éternelle contre le nom romain. (*Voy.* ANNIOAL, n° I.)

AMINADAB, lévite, habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'arche après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins. Il en donna le soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fit venir à Jérusalem.

AMIN-BEN-HAROUN, sixième calife de la maison des Abassides. Son nom étoit Mohammed, et son surnom Amin, qui signifie *le Fidèle* Il succéda à son père Aaron Raschid l'an de J. C. 809. Mamoun, son frère, étoit subrogé au califat, par une déclaration expresse qu'Aaron leur père avoit fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avoit ordonné en même temps que le gouvernement et l'armée du Korasan, avec tous les meubles de la maison impériale, demeureroient, après sa mort, à ce cadet. Amin, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son père lui avoit donnés, se souciant fort peu d'exécuter sa dernière volonté. Il ôta d'abord à son frère tous les meubles, dont il devoit seul avoir la possession, et fit venir à Bagdad toutes les troupes du Korasan. Mamoun arma contre son frère, le vainquit et le fit mourir l'an 822 de J. C. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. L'armée de Mamoun ayant assiégé Bagdad, et pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes pour ranimer le courage des assiégés : « Laissez-moi en repos, leur répondit-il, car je suis prêt de faire un beau coup, et de donner échec-et-mat à mon adversaire. » Un de ceux qui étoient présens et qui entendit les paroles d'Amin ne put s'empêcher de dire « que le bon sens et la bonne fortune alloient ordinairement de compagnie. » Amin, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMIOT. *Voyez* AMYOT.

† AMIRA. *Voyez* GEORGE (Michel), n° V.

AMIRAL (Henri l'), né à Auzelle en Auvergne, de parens pauvres, vint dans sa jeunesse à Paris, et entra comme domestique dans la maison du ministre Bertin. Il parvint ensuite à obtenir une place de directeur de la loterie à Bruxelles. Irrité des discours et des excès de Collot-d'Herbois et de Robespierre, il voulut y mettre un terme, et ne trouva pas d'autre moyen que de chercher à leur ôter la vie. Dans cette intention il partit pour Paris; et dans la nuit du 26 mai 1792, il tira sur Collot deux coups de pistolet qui firent long feu et ne le blessèrent pas. Arrêté sur-le-champ, il déclara, dans son interrogatoire, que son projet étoit d'assassiner Collot et Robespierre; qu'il avoit guetté, pendant trois jours l'instant de tuer ce dernier; qu'il étoit désespéré de n'avoir pu réussir, parce qu'il auroit délivré la France et mérité les regrets de l'univers. On voulut rendre complices de son projet plusieurs personnes avec lesquelles on le confronta. « Que de braves gens compromis pour moi, s'écria-t-il, c'est le seul chagrin qui pût m'atteindre, mais il est bien vif. » Il persista à soutenir qu'il avoit seul conçu son entreprise jusqu'à sa condamnation, prononcée par le tribunal révolutionnaire le 29 prairial an 2 (10 juin 1794). Il marcha au supplice avec la jeune fille Renaud, accusée aussi d'avoir voulu attenter aux jours de Robespierre. « Vous vouliez voir un tyran, lui dit l'Amiral, vous n'aviez qu'à vous rendre à la Convention, vous en auriez vu de toutes les tailles. » L'Amiral étoit petit, musculeux, avec un visage maigre et sévère.

AMITIÉ (Mythol.) Les Grecs en avoient fait une divinité. Les Romains la représentoient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisoit : *La mort et la vie.* Sur son front étoient gravés ces mots : *L'été et l'hiver.* La figure avoit le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle

montroit du bout du doigt, avec ces mots : *De près et de loin.*

AMITIS. *Voyez* AMYTIS.

* AMLING (Gustave), graveur du duc de Bavière, né à Nuremberg en 1651. François Poilly avoit été son maître; il avoit commencé à graver, d'après Pierre Candide, *les Faits mémorables de la maison de Bavière*, mais il mourut en 1702, avant d'avoir achevé son ouvrage.

I. AMMAN (Paul), de Breslau, étoit de l'académie des curieux de la nature, et professeur en médecine à Leipsick : il mourut en 1690. Il a donné, I. *Enumeratio plantarum Horti Lipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8°. II. *Character plantarum*, 1676, in-12. III. *Hortus Bosianus quoad exotica descriptus*, 1686, in-4°, etc.

† II. AMMAN (Jean Conrad), médecin suisse du dernier siècle, né à Schaffhausen en 1669, mort à Marmund en Hollande en 1724, s'étoit appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France et en Hollande. Il publia le moyen dont il s'étoit servi dans deux petits traités curieux et recherchés; l'un sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8°; l'autre, *de Loquelâ*, Amstelodami, 1700, in-8°, et Leyde, 1740.

III. AMMAN (Jean), né dans la même ville que Jean Conrad le 22 décembre 1707, et mort le 10 janvier 1740 à Pétersbourg, où il étoit professeur de botanique et membre de l'académie. Nous devons à celui-ci *la Description des plantes de Russie*, 1739, in-4°, en latin.

*IV. AMMANN *ou* AMMON (Jobst), né à Zurich au mois de juin 1539, mort en 1591. Il fut à Nuremberg en 1560, et y devint célèbre dans la peinture sur verre et par ses dessins à la plume sur du cuivre, du bois et du papier. Il surpassa tous ses prédécesseurs par le grand nombre de ses ouvrages. Ses inventions sont bonnes, son dessin est correct. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont, I. Gravures en taille douce, 1° *Perspectiva corporum regularium*; cet ouvrage a paru en 1568, in-fol.; 2° quelques gravures représentant *la Piété*, grand in-folio; 3° *les Rois de France depuis Pharamond jusqu'à Henri III*, en 1576, in-4°. II. Gravures en bois, 1° *les Figures de la Bible*, avec l'explication rimée de Henri-Pierre Rebenstock, 1571, in-4°; 2° *les figures pour l'histoire de Tite-Live*, 1572; 3° *figures des Evangiles de toute l'année, avec la passion et les douze apôtres*, 1579; 4° *scènes de chasses*, 1582; 5° *scène de cavalerie et d'équitation*, 1584; 6° *le Livre des dames*, représentant le costume et les modes des dames de son temps, tant de qualité que des classes inférieures. On a peine à concevoir que tant d'ouvrages aussi considérables aient pu être produits par un seul homme, en si peu de temps. Ammann a aussi écrit *sur les arts libéraux et mécaniques.* La première édition de cette œuvre est très-rare; elle a été réimprimée en 1574 et en 1588, in-8°. Il renonça en 1577 à son droit de citoyen de Zurich, parce qu'il étoit décidé de passer le reste de sa vie à Nuremberg.

I. AMMANATI. *Voyez* PICCOLOMINI, n° IV.

† II. AMMANATI (Barthélemi), sculpteur et architecte célèbre, né à Florence en 1511, mort en 1586, ou, selon le Dictionnaire des artistes, en 1592, fut employé dans sa patrie à plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de ses talens. Les *Portiques de la cour du*

palais Pitti sont de lui, ainsi que le *pont de la Trinité*, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la renaissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la *Façade du collége romain*, le *Palais Rupsoli* sur le cours, et autres. Cet architecte composa un grand ouvrage, intitulé *la Cita*, qui comprenoit les dessins de tous les édifices publics nécessaires à une grande ville. Ce livre, après avoir passé successivement en plusieurs mains, fut donné dans le siècle dernier au prince Ferdinand de Toscane, et l'on ignore aujourd'hui ce qu'il est devenu. Ammanati avoit pour femme Laure Battiferri d'Urbin, qui cultivoit les lettres; elle a fait des *poésies italiennes* très-estimées, imprimées à Florence en 1160. *Voy.* Roscoe, Vie de Léon X, tome III, page 242.

III. AMMANATI (Laure Battiferri), née à Urbin en 1513, épousa l'architecte célèbre qui a fait le sujet du précédent article. Elle embellit les études sérieuses de celui-ci par les charmes de sa poésie. On admire sur-tout sa traduction des *Psaumes pénitentiaux en rimes tierces*, de *la Prière de Jérémie en vers blancs*, de *l'Hymne sur la gloire du ciel*, attribuée à saint Pierre Damien. L'académie de Sienne compta Ammanati au nombre de ses membres. Sur sa réputation, le célèbre peintre Flamand Aus-d'Aken lui demanda la permission de la peindre, pour la faire connoître en Allemagne. Annibal Caro et Bernard Tasso ont parlé d'elle avec honneur, sur-tout le dernier dans son poëme d'Amadis. Ammanati mourut à Florence au mois de novembre 1589. Ses poésies y furent d'abord imprimées en 1560, et ensuite à Naples chez Bulifon en 1694.

† AMMIEN MARCELLIN naquit à Antioche vers 380. Il servit d'abord sous Constance, Julien et Valens, et vint ensuite jouir des délices de Rome. Il y travailla à son *Histoire*, qu'il commença à la fin du règne de Domitien. Les frères Valois en donnèrent une édition avec des notes, l'an 1681, in-folio. On en a aussi une bonne édition de Paris. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1693, in-4°, et l'embellit de plusieurs remarques savantes et curieuses. Celle de J. Aug. Wagnen, achevée par Charleg, à Leipsick. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1673, 3 vol. in-12. On en a une meilleure, publiée par de Moulines, à Berlin, 1775, 3 vol. in-12. Cette histoire qui étoit d'abord en 32 liv., et dont nous n'avons plus que 18, n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le style en est dur, mais il eut des qualités bien précieuses pour un historien, il s'occupa péniblement à rechercher la vérité dans les faits qu'il raconte, et il porta si loin l'impartialité, que, quoiqu'il professât la religion des anciens Grecs et Romains, quelques écrivains ecclésiastiques ont pensé qu'il étoit chrétien. Voici ce qu'en dit son dernier traducteur : « Une impartialité soutenue, un jugement exquis, et l'avantage d'avoir été témoin de la plus grande partie des événemens qu'il raconte, caractérisent cet auteur. Les divers épisodes qu'il a semés dans son ouvrage indiquent un esprit curieux et cultivé par l'étude des sciences et des beaux-arts. » Sans son ouvrage, l'histoire de la décadence de l'empire romain seroit privée de ses plus précieux matériaux, et des notions les plus instructives sur ce grand événement. Sans lui, l'existence et les incursions de plusieurs peuples barbares nous seroient inconnues. Sans lui, la réputation de plusieurs hommes illustres seroit parvenue à la postérité entachée des traits de

l'esprit de parti. Dans Ammien Marcellin, par exemple, l'empereur Julien est peint comme un sage, doué d'un grand amour pour l'humanité, pour la justice et pour le bonheur du peuple, joignant aux talens d'un politique le courage d'un guerrier, et dont quelques défauts, que l'historien ne déguise pas, étoient éclipsés par de grandes vertus; tandis que les écrivains chrétiens n'ont vu en lui qu'un hypocrite, un persécuteur, un apostat.

† AMMIRATO (Scipion), né à Lecce, ville du royaume de Naples, le 27 septembre 1531, fut attiré à Florence par le grand-duc, le bienfaiteur de tous les arts. Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence*; et Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la cathédrale. Sa principale occupation fut à composer les généalogies des familles nobles, dont il ne publia qu'une partie. Il mourut en 1600, à 69 ans. Il institua pour son héritier universel un jeune homme qui écrivoit sous lui, nommé Christophano del Bianco, à la charge de porter son nom, et c'est ce dernier qui a fait imprimer dans la suite tous les ouvrages de son patron. On a encore de lui, I. Des *Discours sur Tacite*, Florence, 1594 et 1642, in 4°, traduits en français, Lyon, 1619, in-4°. II. Des *Harangues*. III. Des *Opuscules*, 1637—1642, 3 vol. in-4°. IV. Des *Poésies*, et d'autres ouvrages assez foibles. V. *Les Généalogies des familles nobles de Florence*, 1615, in-folio, et celles *des familles napolitaines*, 1651, 2 vol. in-folio. La meilleure édition de son Histoire de Florence, qui est très-estimée, est celle faite dans la même ville, en italien, 1641, 1647, 3 vol. in-fol.

I. AMMON, fils de Loth et de sa fille cadette, fut père des Ammonites, peuple qui fit souvent la guerre contre Israël.

II. AMMON *ou* HAMMON (Mythologie). C'est le même que Jupiter. Il étoit particulièrement honoré à Thèbes, capitale de la Haute-Egypte, On dit que Bacchus, s'étant trouvé dans l'Arabie déserte, et sur le point de mourir de soif, implora le secours de ce dieu, qui lui apparut sous la forme d'un belier, lequel, en frappant du pied contre terre, lui montra une source d'eau, On dressa là un autel superbe à Jupiter, qu'on surnomma Ammon, à cause des sables qui sont dans cette contrée. D'autres disent que Jupiter fut ainsi surnommé, parce que son premier temple fut élevé par un berger appelé Ammon. Les peuples de la Libye lui en bâtirent un magnifique sous ce nom dans les déserts qui sont à l'occident de l'Egypte. On venoit de fort loin consulter la statue de ce dieu, qui y rendoit des oracles: ils durèrent jusqu'au temps de Théodose. On le représentoit sous la forme d'un belier, ou seulement avec une tête et des cornes de belier.... AMMON fut aussi le nom d'un roi de Libye, que quelques-uns prennent pour Bacchus.

III. AMMON, solitaire égyptien, ayant lu, le jour de son mariage, l'Eloge de la continence par saint Paul, engagea sa femme à la garder, et se retira l'an 308 dans la montagne de Nitrie, où il s'entoura de religieux auxquels il donna une règle monastique.

* IV. AMMON (Clément), graveur, vivoit à Francfort en 1650, où il donna deux volumes qui font suite à six autres de Th. de Bry, dont il étoit gendre. Ils sont intitulés *Biblioth. calcogr.*

† I. AMMONIUS, philosophe, natif d'Alexandrie, vivoit dans le premier siècle de notre ère. Il ne

faut pas le confondre avec un autre philosophe du même nom, aussi natif d'Alexandrie, qui vivoit au 3e. siècle. Ammonius enseigna la philosophie et les mathématiques à Delphes. Il eut pour disciple le célèbre Plutarque et son frère Lamprius. Lorsque Néron se rendit dans cette ville pour y consulter l'oracle, ce fut Ammonius qui expliqua à cet empereur les divers noms que portoit l'Apollon de Delphes, et quelques pratiques mystérieuses de son culte. Plutarque rapporte une grande partie de ses interprétations dans son Dialogue sur l'inscription de la porte de ce temple; il rapporte aussi ses discours et ses opinions sur diverses matières dans d'autres traités, et notamment dans ses Propos de table. Ammonius vint dans la suite habiter Athènes. Les habitans récompensèrent ses talens, en le nommant à la première magistrature de cette ville. Pendant qu'il exerçoit cette place, il voulut rendre un hommage public aux talens de Diogénianus, qui enseignoit avec beaucoup de distinction, à la jeunesse d'Athènes, les belles-lettres, la géométrie, l'éloquence et la musique; il l'invita à souper, et avec lui, les maîtres les plus habiles et plusieurs gens de lettres de la ville. Bientôt le vin enflammant les esprits, les convives, oubliant la gravité de leur caractère, passèrent des discussions aux querelles et aux personnalités. Pour apaiser le tumulte, Ammonius pria le musicien Eraton de chanter et de s'accompagner de sa lyre: la douce influence de l'harmonie rétablit le calme, et un vers de la chanson vint fort à propos donner une leçon aux convives, en leur rappelant combien les sujets de querelles étoient nombreux parmi les hommes. Ammonius mourut à Athènes. Origène, Plotin furent ses disciples. Saint Jérôme loue beaucoup sa *Concorde des évangélistes*; elle se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens que des chrétiens: Longin, Porphyre et Hiéroclès en faisoient beaucoup de cas. *Voyez* Mosheïm, Histoire ecclésiastique, tom. I.

II. AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre: ce qui le fit nommer *Lithotome*, c'est-à-dire, *Coupeur de pierre*.

III. AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus, a fleuri dans le 6e siècle. I. Son ouvrage *De differentiâ dictionum* se trouve dans un dictionnaire grec publié in-fol. à Venise en 1497; et il est imprimé avec d'autres anciens grammairiens, Leyde, 1739, deux parties in-4°. II. *Commentarius in librum Aristotelis de interpretatione*, græcè, Venise, in-8°, 1556, est encore de cet auteur.

*IV. AMMONIUS (André), de Lucques, vivoit au commencement du 16e siècle; il quitta sa patrie pour passer en Angleterre, où il fut secrétaire du roi Henri VIII. Il y mourut en 1617, âgé de 40 ans. Ami de Thomas Morus et d'Erasme, il entretint avec ce dernier un grand commerce de lettres. L'abrégé de la Bibliothèque de Gessner nous donne le catalogue suivant de ses ouvrages: *Scotiti Conflictus historiæ*, lib. I. *Bucolico seu Eclogæ, lib. de Rebus nihili*, lib. I. *Panegyricus quidam*, lib. I. *Epigrammata*, lib. I. *Poëmata diversa*, lib. I. Ce qu'on nomme *Panegyricus quidam* est un poëme sur les victoires que les Anglais remportèrent, l'an 1513, à la journée des éperons, à la prise de Terouanne et à celle de Tournay. *Voyez*, à son sujet, *Gli scrittori Italiani* de Mazzuchelli, t. I, part. 2, p. 646.

† AMNON, fils aîné de David, conçut un amour si effréné pour Thamar sa sœur, qu'il lui fit violence. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frère de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin, et le fit assassiner vers l'an 130 avant J. C.

* AMO (Antoine-Guillaume), nègre africain, né dans la province d'Axim, sur la Côte-d'Or, vers le commencement du 18e siècle, fut amené, en 1707, en Hollande, et donné au duc de Brunswick-Wolfembutel, qui, trouvant en lui d'heureuses dispositions, l'envoya faire ses études à l'université de Halle, en Saxe. En 1729, il y soutint une thèse et publia une Dissertation *de jure Maurorum*. Amo, versé dans l'astronomie, et parlant le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais, l'allemand, alla continuer ses études à Wittemberg, obtint la permission d'y donner des cours particuliers, qui eurent un grand succès, et s'y distingua tellement par ses bonnes mœurs et ses talens, que le recteur et le conseil de l'université lui adressèrent, en 1733, une épître de félicitation. Les discussions abstruses de la métaphysique avoient pour lui un attrait spécial. Pour son doctorat, il publia une Dissertation sur les sensations considérées comme absentes de l'ame, et présentes au corps humain. Elle est intitulée *Dissertatio inauguralis philosophica de humanæ mentis* ΑΠΑΘΕΙΑ *seu sensionis ac facultatis sentiendi in mente humanâ absentiâ, et earum in corpore nostro organico ac vivo præsentiâ, etc.*, 1734, Wittembergæ, in-4°. La même année, sous sa présidence, il fit soutenir une thèse analogue à la précédente, sur le discernement à établir entre les opérations de l'esprit et celles des sens, avec ce titre : *Disputatio philosophica, continens ideam distinctam earum quæ competunt vel menti, vel corpori nostro vivo et organico, etc.*, in-4°, Wittembergæ, 1734. Frédéric Guillaume Ier, roi de Prusse, avoit, comme on sait, la manie de composer sa garde d'hommes extrêmement grands et robustes. Amo, étant d'une taille avantageuse, les émissaires du roi le séduisirent par l'espérance de le faire conseiller de cour; on lui en expédia le brevet, mais en même temps on le força de servir comme simple soldat. Il parvint à s'affranchir du joug que lui avoit imposé la perfidie. Le duc de Brunswick, son bienfaiteur, étant mort, Amo, tombé dans une mélancolie profonde, résolut de quitter l'Europe, qu'il avoit habitée pendant 30 ans; et de retourner dans sa terre natale, à Axim. Il y reçut, en 1755, la visite du savant voyageur et médecin Gallandat, qui en parle dans les Mémoires de l'académie de Flessingue. Amo, alors âgé d'environ 50 ans, y menoit la vie d'un solitaire, avec son père et sa sœur. Quelque temps après il s'établit à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise de Saint-Sébastien, où probablement il aura fini ses jours. *Voyez* le Traité de la Littérature des nègres, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc.

AMOLON. *Voyez* AMULON.

AMON, roi de Juda, fils et successeur de Manassès, n'imita de son père que les impiétés. Ses officiers l'assassinèrent après deux ans de règne, vers l'an 641 avant J. C.

† AMONTONS (Guillaume) naquit à Paris le 31 août 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable dont il fut attaqué dans sa jeunesse l'empêchant de jouir de la société des hommes, il commença par s'amuser aux ma-

chines. Il apprit le dessin, l'arpentage, et fut employé à plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des sciences un nouvel *Hygromètre*, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle clepsydre, et sur les baromètres*, dédiées à la même académie, qui s'en associa l'auteur en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque sans valeur aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des Frottemens*, qui se trouve dans les Mémoires de l'académie. Il mourut le 11 octobre 1705, à 42 ans. Le fonds du caractère d'Amontons étoit la retenue, la droiture et la franchise. Sa surdité lui interdisoit le commerce avec les hommes, du moins tout commerce inutile ou dangereux. Il n'avoit point l'art de se faire valoir autrement que par ses ouvrages; et la difficulté qu'il avoit à se produire dans le monde nuisit beaucoup à sa fortune. On lui doit l'invention d'un *Baromètre sans mercure*, à l'usage des marins; et celle du *télégraphe moderne* paroît une explication de son projet de faire parvenir en très-peu de temps des nouvelles intéressantes d'un lieu à un autre très-éloigné, par le moyen de signaux alphabétiques, observés par des stationnaires munis de lunettes à longue vue. L'invention du télégraphe, annoncée comme nouvelle et mise à exécution un siècle après, est une des idées ingénieuses que Fontenelle, dans l'Eloge d'Amontons, lui attribue.

* AMORETTI (Maria Pélégrina), savante italienne, l'ornement de son sexe et de sa patrie, née en 1776. Elle s'appliqua aux sciences dès sa tendre jeunesse et fit de tels progrès, qu'à l'âge de 16 ans elle put soutenir publiquement des thèses de philosophie pendant deux jours de suite. Elle étudia aussi la jurisprudence, et reçut à l'université de Pavie, en 1777, à l'âge de 21 ans, le grade de docteur. Dans la suite, ses affaires domestiques l'empêchèrent de poursuivre cette carrière. Cependant elle fit imprimer un Traité *de Jure dotium apud Romanos*. Mais aucun exemplaire de cet ouvrage n'a paru dans le public. Elle mourut à Onéglia le 2 novembre 1787.

* AMOROSI (Antoine), peintre à Rome, mort en 1740. On voyoit de lui beaucoup de tableaux dans les églises de l'état pontifical. Il a peint un grand nombre de sujets dans la manière de Pierre de Lar.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de l'ordre de S.-Augustin, se distingua en Bavière par un grand nombre d'écrits. C'étoit un homme sage, modeste, mais un peu singulier. On a de lui entre autres ouvrages, I. *Philosophia Pollingana*, Augsbourg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume un Traité fort extraordinaire *contre le mouvement de la terre*. II. Une *Histoire théologique des indulgences*, in-fol. III. Un supplément au *Dictionnaire des cas de conscience* de Pontas, Augsbourg, 1762, 2 vol. in-4°. IV. Des *Règles tirées de l'Écriture sainte, des conciles et des Pères touchant les apparitions, révélations, visions* etc., 1744, 2 vol. in-4°. V. Une *Dissertation sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*. Il l'attribue à Thomas à Kempis. Tous ces ouvrages sont en latin. Eusèbe Amort mourut le 25 novembre 1775, à l'âge de 82 ans.

AMOS, le troisième des douze petits prophètes, étoit un pasteur de la ville de Thécué. Il vivoit sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël. Ses *Prophéties*, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup

de simplicité. On y trouve bien des comparaisons tirées de sa profession. Amazias, prêtre de Béthel, le fit mourir vers l'an 785 avant J. C. Le père d'Isaïe s'appeloit aussi AMOS.

I. AMOUR. *Voyez* CUPIDON.

† II. AMOUR (Guillaume de St.-), naquit à Saint-Amour, bourg de la Franche-Comté. Il eut un canonicat à Beauvais, et prit le bonnet de docteur de Sorbonne. Les religieux mendians ayant attaqué les droits de l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome, et les défendit avec beaucoup de force et de zèle. Son livre des *Périls des derniers temps*, composé à cette occasion, est une déclamation contre les religieux mendians, et en particulier contre les dominicains. Alexandre IV, qui voulut bien entrer dans cette querelle, condamna Guillaume, et le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'apologie de son livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti, que ce même pontife lui écrivit qu'il lui défendoit d'entrer en France, d'enseigner et de prêcher. C'est à ce sujet que Jean de Meung, auteur du roman de la Rose, fit ces quatre vers :

Etre banni de ce royaume
A tort que fut maître Guillaume
De Saint-Amour qu'hypocrisie
Fit exiler par grande envie.

Saint-Amour fut obligé de rester dans son village jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, et y fut très-bien accueilli. Clément IV, successeur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, et traita l'auteur avec politesse. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages, au nombre de trois, ont été publiés en 1632, in-4°. Le Ier a pour titre : *De Pharisæo et Publicano*. Le IIe, *De periculis novissimorum temporum*. Le IIIe, *Collationes Scripturæ sacræ*. Il attaque dans tous ses écrits les ordres mendians. Saint Thomas et saint Bonaventure, religieux l'un et l'autre, soutinrent la cause de leur état. Les moines mendians l'ont mis au nombre des hérétiques.

† III. AMOUR (Louis GORIN DE St.-), étoit fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII. Il prit le bonnet de docteur en théologie, et fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit brillé durant le cours de ses études. Les évêques partisans de Jansénius l'envoyèrent à Rome sous Innocent X, pour défendre leur cause. N'ayant pas pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclu de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal de ce qui s'étoit passé à Rome touchant les cinq propositions depuis* 1646 *jusqu'en* 1653, in-fol. Un arrêt du conseil d'état, de l'an 1664, donné sur les mémoires de plusieurs prélats et docteurs qui y avoient trouvé les cinq propositions de Jansénius, le condamna à être brûlé par la main du bourreau.

AMOUREUX (N. l'), né en 1674, célèbre sculpteur, élève de Coustou, étoit de Lyon. C'est principalement cette ville qui renferme la plupart de ses ouvrages. Il périt jeune en tombant du tillac de la diligence dans la Saône où il se noya au commencement du 19e siècle.

† AMPHIARAÜS, roi d'Argos (Mythol.), fut l'inventeur de la divination par les songes, suivant Pausanias. Il étoit fils d'Oyclée et mari d'Eriphyle, sœur d'Adraste. Comme il possédoit l'art de deviner, il savoit qu'il mourroit à la guerre de Thèbes s'il y alloit. C'est pour

cela qu'il refusa de suivre Adraste et Polynice, qui faisoient tous leurs efforts pour l'y engager. Voyant qu'ils ne pouvoient le persuader, Polynice essaya de gagner Eriphyle en lui offrant un collier d'or enrichi de diamans. Ce moyen réussit, et Amphiaraüs partit pour le siége de Thèbes ; mais le jour de son arrivée, la terre s'étant entr'ouverte sous son char, il fut englouti. Les Grecs, frappés de cet événement, lui bâtirent un temple.

AMPHICTYON *ou* AMPHYCTION, fils de Deucalion, et de Pyrrha, régnoit aux Thermopyles dans le temps qu'AMPHICTIS, roi d'Athènes, qu'on a mal à propos confondu avec lui, jouissoit du royaume usurpé sur Cranaüs son beau-père. Le roi des Thermopyles, bien différent de cet usurpateur, étoit un prince plein de sagesse et d'amour pour sa patrie. Pour réunir les différens états de la Grèce par un lien commun, il établit une confédération entre douze villes grecques, dont les députés se rendoient deux fois l'an aux Thermopyles pour y délibérer sur leurs affaires, après avoir honoré les dieux en commun par des sacrifices. Par ce moyen, Amphyction établissoit l'union et l'amitié entre les Grecs, et les assujettissoit à un culte réglé de la divinité, qui seul peut adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages. Cette célèbre assemblée s'appeloit le *Conseil des Amphyctions*, du nom de celui qui l'avoit instituée, l'an 1522 avant J. C. Chaque ville envoyoit deux députés à cette espèce d'états-généraux ; la moindre infidélité à la patrie suffisoit pour en être exclu. Cœlius dit qu'Amphyction est le premier qui ait appris aux hommes à mêler l'eau à leur vin. Cette tradition vient de Pythagore qui la rapporte dans ses Vers dorés.

AMPHILOQUE *ou* AMPHILATRIUS (saint), d'une famille noble, originaire de Cappadoce, fut fait évêque d'Icone vers l'an 344. Il avoit d'abord fréquenté le barreau. Il obtint de l'empereur Théodose des lois très-sévères contre les hérétiques. On dit que le saint, fâché de ce que ce prince écoutoit favorablement les ariens, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devoit. L'empereur irrité ordonnoit qu'on le chassât, lorsqu'Amphiloque lui dit : « Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, et vous vous emportez contre ceux qui lui font une telle injure : comment voulez-vous donc que le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphèment contre son fils unique ? » Cette réponse détermina l'empereur à punir les ariens. Saint Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople en 381, et présida au concile de Side. Il mourut en 395. L'église célèbre sa fête le 23 novembre. Il nous reste de lui des *fragmens de divers ouvrages*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères ; et une *Lettre sur les Synodes*, publiée par Cotelier. Le père Combefis donna une bonne édition de tout ce que nous avons de saint Amphiloque, à Paris 1644, in-fol. en grec et en latin.

AMPHINOMUS. *Voyez* ANPHINOMUS.

† AMPHION DIRCÉEN (Mythol.) étoit fils de Jupiter et d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thèbes. Ce prince, instruit du commerce illégitime qu'elle avoit eu avec Epaphe ou Epopée, la répudia. Jupiter la consola de cet affront. Elle devint enceinte. Dircé, seconde femme de Lycus, en soupçonna son mari, et fit enfermer Antiope dans une étroite

prison. Jupiter l'en délivra et la cacha sur le mont Cithéron où elle accoucha de deux jumeaux, Zéthus et Amphion, qui furent élevés par des bergers. Leurs inclinations furent différentes. Zéthus s'adonna au soin des troupeaux, et Amphion à la musique. Ces deux frères devenus grands, ayant appris le traitement que Dircé avoit fait à leur mère, la saisirent et l'attachèrent à la queue d'un taureau indompté, qui la traîna sur des rochers et la fit périr dans des supplices affreux. Bacchus, qui en eut pitié, la changea en fontaine. Amphion se rendit si habile dans la musique, que les poëtes disent que Mercure, dont il fut le disciple, lui donna une lyre, au son de laquelle il bâtit les murailles de Thèbes, et que les pierres, sensibles à la douceur de ses accens, alloient d'elles-mêmes se poser les unes sur les autres. Cette fable signifie sans doute qu'Amphion gagnoit tous les cœurs par son éloquence. Pausanias parle d'un autre Amphion, fils d'Acestor, qui excella dans la sculpture chez les Grecs.

AMPHITRITE (Mythol.), fille de Nérée et de la nymphe Doris, étoit femme de Neptune. Cette déesse, voulant conserver sa virginité, avoit d'abord refusé d'épouser le dieu de la mer, et s'étoit cachée pour se soustraire à ses poursuites. Mais Neptune chargea un dauphin de la chercher; celui-ci la trouva au pied du mont Atlas, et lui persuada de répondre aux désirs de ce dieu. La déesse s'étant rendue à ses instances, elle eut de Neptune un fils appelé Triton, et plusieurs nymphes marines. Elle est souvent représentée comme une sirène avec le corps d'une femme de la tête à la ceinture, et le reste terminé en queue de poisson.

AMPHITRYON (Mythol.), fils d'Alcée et mari d'Alcmène, succéda à son beau-père Electrion, qu'il tua par mégarde. Dans le temps qu'il étoit occupé à faire la guerre aux Téléboïens, Jupiter alla voir Alcmène sous la figure de son mari. Elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un, fils de Jupiter, fut nommé Hercule, et l'autre, fils d'Amphitryon, fut appelé Iphicius. (*Voyez* ALCMÈNE.) Cette fable a fourni à Plaute et à Molière le sujet d'une comédie; mais celle du comique moderne est très-supérieure à la pièce de l'ancien. On trouve, selon le colonel anglais Dow, l'aventure d'Amphitryon parmi les plus vieilles fables des bracmanes. Un Indien, dit-il, d'une force extraordinaire, mari d'une très-belle femme, en fut jaloux, et disparut après l'avoir battue. Un dieu secondaire fit passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui de l'époux fugitif, et se présenta sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose, établie depuis longtemps dans l'Inde, rendoit cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande à sa prétendue femme pardon de ses emportemens, obtient sa grace, lui fait un enfant, et reste maître de la maison. Le véritable mari, poussé par l'amour et le repentir, revient se jeter aux pieds de sa femme, et trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par son représentant d'imposteur et de sorcier. L'affaire est portée aux tribunaux. Un bracmane, l'un des juges, devina tout d'un coup que l'un des deux maîtres de la maison étoit un dieu, et l'autre une dupe. Voici comme il s'y prit pour faire connoître le véritable époux. Il ordonna que la femme, après avoir habité avec l'un et l'autre, déclareroit quel étoit le plus vigoureux. Ce fut le dieu qui donna les plus grandes preuves de force. Les juges alloient renvoyer le mari, lorsque le bracmane leur dit : « Vous

vous trompez. Celui qui n'a pas passé les forces de la nature humaine dans l'union conjugale, doit être un homme, celui qui les a passées est un être divin. » Le dieu avoua tout et disparut.

AMPHOTERUS. *Voy.* ACARNAS.

AMPSINGIUS (Jean-Assuérus), professeur en médecine dans l'université de Rostock, au commencement du 17e siècle, est auteur de quelques ouvrages sur son art : I. *Disputatio de calculo*, Rostock, 1617, in-4°. II. *De morborum differentiis liber*, in-4°, 1619, et 1623, in-8°. III. *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°, etc.

* AMRAL-KEIS, AMRI'L-KAIS *ou*, plus exactement, AMRU-AL-CAIS, ancien poëte arabe très-estimé, mort à Ancyra en Galatie sur la fin du 7e siècle. Son *Poëme*, placé parmi les moallakath, existe encore. Par ce mot on désigne sept poëmes composés, avant Mahomet, en l'honneur d'illustres personnages arabes. Les auteurs de ces poëmes avoient coutume de les suspendre dans le temple de la Mecque. Le poëme en question tient le premier rang parmi les moallakath. Il renferme des descriptions d'aventures amoureuses. Les Européens y trouvent les comparaisons outrées et les peintures trop recherchées. Au reste, il renferme des images poétiques et du sentiment. Les Arabes le regardent comme le premier de leurs poëtes. Le texte arabe se trouve dans the Moallacath, by Will. Jones, London, 1783, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pleyades de Harkmann, Munster, 1802, in-8°.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, et mourut après un règne rempli d'impiétés l'an 918 avant J. C.

† AMROU-BEN-ALAS, l'un des plus grands capitaines que les premiers Musulmans aient eus. Il conquit l'Egypte, la Nubie, et une grande partie de la Libye. Il bâtit la ville de Fosthat ou Eustat, auprès de l'ancienne Babylone d'Egypte ; il assiégea Jérusalem et la prit. Ce fut aussi Amrou qui fut choisi par Moavia pour son arbitre dans la grande querelle qu'il eut avec Ali pour le califat. Amrou, le plus fin et le plus artificieux des Arabes, tourna si adroitement l'esprit de son collègue, qu'il le fit condescendre à sa déposition. Alors le nouvel Ulysse proclama Moavia, qui fut le premier des califes ommiades. Amrou eut un fils, nommé Abdallah-Ben-Amrou, qui recueillit les ahadith, c'est-à-dire *les histoires dont la tradition musulmane est composée.* L'un et l'autre vivoient dans le 7e siècle. C'est Amrou qui, selon l'opinion vulgaire, mais plus que douteuse, livra aux flammes cette fameuse bibliothèque des Ptolémées, l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisoient les livres des autres nations. Ce même Amrou étoit renommé par ses vers. Il aimoit, il respectoit le célèbre Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre d'Omar, il eût donné cette bibliothèque. Il fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome, celui de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable, où les eaux du Nil étoient détournées. Ce canal, si utile à l'Egypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire. (Florian, Précis historique sur les Maures.)

AMSDORF (Nicolas), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit comme lui avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naüm-

bourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenoit que les bonnes œuvres étoient pernicieuses au salut, lorsqu'on s'appuie trop sur elles. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent appelés Amsdorfiens.

I. AMULIUS, roi d'Albe, étoit fils de Procas et frère puîné de Numitor, qu'il détrôna après s'être saisi de sa personne, et avoir fait mourir son fils Egeste, appelé par d'autres Lausus. Il prit encore la précaution de mettre sa nièce Rhea Sylvia au nombre des vestales, pour l'empêcher d'avoir des enfans qui pussent un jour le punir de sa perfidie. Mais il fut trompé dans ses espérances; la vestale mit au monde deux jumeaux, Rémus et Romulus, qui eurent pour père le dieu Mars. Parvenus à l'âge de 18 ans, ils tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor sur son trône vers l'an 754 avant J. C. Tite-Live, Denys d'Halycarnasse, Plutarque et Eutrope racontent diversement ce trait d'histoire. *Voyez* ROMULUS.

† II. AMULIUS, peintre du temps de Néron. Il ne peignoit jamais qu'à fresque; ce qui a fait dire à Pline que ses peintures étoient comme en prison dans le palais de cet empereur. On admiroit une *tête de Minerve* qui sembloit regarder le spectateur de quelque côté qu'il la contemplât. Ce jeu d'optique supposoit donc des notions de perspective, science peu connue des anciens, dont Néron s'occupoit presque continuellement. Mais on a peu vu d'ouvrages de cet artiste. Cependant Pline fait mention d'un tableau de lui, représentant une *Minerve* qui regardoit les spectateurs de quelque côté qu'ils fussent. On ne sait pourquoi Pline, après avoir cité ce sujet, reproche à l'artiste d'être un peintre *humilis rei*, (de sujets communs). Amulius habitoit continuellement la maison dorée de Néron, et ne quittoit pas la toge, même pour travailler; ce qui a fait croire qu'il étoit d'une naissance distinguée.

AMULON ou AMOLON, *Amolo*, archevêque de Lyon, illustre par son érudition et par sa piété, écrivit contre Gotescalc, et mourut vers l'an 854. Ses œuvres sont imprimées avec celles d'Agobard, 1645, in-8°, édition donnée par le P. Sirmond, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Elles ont été imprimées séparément avec les notes de Baluze, Paris, 1666, in-8°.

I. AMURAT Ier, empereur des Turcs, appelé à juste titre l'*Illustre*, si ce n'est pour ses vertus civiles, du moins pour ses vertus militaires. Il succéda à Orcan son père l'an 1360. Son premier soin fut d'augmenter ses états des provinces qu'il put enlever aux Grecs. Il leur prit la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire. Il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avoient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour se soustraire à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Ce prince inhumain se flattoit pourtant d'imiter Cyrus; mais ce n'étoit assurément ni sa clémence ni son affabilité qu'il copioit. Il ne lui ressembloit que par ses conquêtes. Amurat remporta trente-sept victoires, et périt dans la dernière, en 1389, assassiné par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avoit mise en déroute. On prétend que ce prince, cruel en-

vous trompez. Celui qui n'a pas passé les forces de la nature humaine dans l'union conjugale, doit être un homme, celui qui les a passées est un être divin. » Le dieu avoua tout et disparut.

AMPHOTERUS. *Voy.* ACARNAS.

AMPSINGIUS (Jean-Assuérus), professeur en médecine dans l'université de Rostock, au commencement du 17[e] siècle, est auteur de quelques ouvrages sur son art : I. *Disputatio de calculo*, Rostock, 1617, in-4°. II. *De morborum differentiis liber*, in-4°, 1619, et 1623, in-8°. III. *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°, etc.

* AMRAL-KEIS, AMRI'L-KAIS ou, plus exactement, AMRU-AL-CAIS, ancien poëte arabe très-estimé, mort à Ancyra en Galatie sur la fin du 7[e] siècle. Son *Poëme*, placé parmi les moallakath, existe encore. Par ce mot on désigne sept poëmes composés, avant Mahomet, en l'honneur d'illustres personnages arabes. Les auteurs de ces poëmes avoient coutume de les suspendre dans le temple de la Mecque. Le poëme en question tient le premier rang parmi les moallakath. Il renferme des descriptions d'aventures amoureuses. Les Européens y trouvent les comparaisons outrées et les peintures trop recherchées. Au reste, il renferme des images poétiques et du sentiment. Les Arabes le regardent comme le premier de leurs poëtes. Le texte arabe se trouve dans the Moallacath, by Will. Jones, Londau, 1783, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pleyades de Harkmann, Munster, 1802, in-8°.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, et mourut après un règne rempli d'impiétés l'an 918 avant J. C.

† AMROU-BEN-ALAS, l'un des plus grands capitaines que les premiers Musulmans aient eus. Il conquit l'Egypte, la Nubie, et une grande partie de la Libye. Il bâtit la ville de Fosthat ou Eustat, auprès de l'ancienne Babylone d'Egypte ; il assiégea Jérusalem et la prit. Ce fut aussi Amrou qui fut choisi par Moavia pour son arbitre dans la grande querelle qu'il eut avec Ali pour le califat. Amrou, le plus fin et le plus artificieux des Arabes, tourna si adroitement l'esprit de son collégue, qu'il le fit condescendre à sa déposition. Alors le nouvel Ulysse proclama Moavia, qui fut le premier des califes ommiades. Amrou eut un fils, nommé Abdallah-Ben-Amrou, qui recueillit les ahadith, c'est-à-dire *les histoires dont la tradition musulmane est composée.* L'un et l'autre vivoient dans le 7[e] siècle. C'est Amrou qui, selon l'opinion vulgaire, mais plus que douteuse, livra aux flammes cette fameuse bibliothèque des Ptolémées, l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisoient les livres des autres nations. Ce même Amrou étoit renommé par ses vers. Il aimoit, il respectoit le célèbre Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre d'Omar, il eût donné cette bibliothèque. Il fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome, celui de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable, où les eaux du Nil étoient détournées. Ce canal, si utile à l'Egypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire. (Florian, Précis historique sur les Maures.)

AMSDORF (Nicolas), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit comme lui avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naüm-

bourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenoit que les bonnes œuvres étoient pernicieuses au salut, lorsqu'on s'appuie trop sur elles. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent appelés Amsdorfiens.

I. AMULIUS, roi d'Albe, étoit fils de Procas et frère puîné de Numitor, qu'il détrôna après s'être saisi de sa personne, et avoir fait mourir son fils Égeste, appelé par d'autres Lausus. Il prit encore la précaution de mettre sa nièce Rhea Sylvia au nombre des vestales, pour l'empêcher d'avoir des enfans qui pussent un jour le punir de sa perfidie. Mais il fut trompé dans ses espérances; la vestale mit au monde deux jumeaux, Rémus et Romulus, qui eurent pour père le dieu Mars. Parvenus à l'âge de 18 ans, ils tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor sur son trône vers l'an 754 avant J. C. Tite-Live, Denys d'Halycarnasse, Plutarque et Eutrope racontent diversement ce trait d'histoire. *Voyez* Romulus.

† II. AMULIUS, peintre du temps de Néron. Il ne peignoit jamais qu'à fresque; ce qui a fait dire à Pline que ses peintures étoient comme en prison dans le palais de cet empereur. On admiroit une *tête de Minerve* qui sembloit regarder le spectateur de quelque côté qu'il la contemplât. Ce jeu d'optique supposoit donc des notions de perspective, science peu connue des anciens, dont Néron s'occupoit presque continuellement. Mais on a peu vu d'ouvrages de cet artiste. Cependant Pline fait mention d'un tableau de lui, représentant une *Minerve* qui regardoit les spectateurs de quelque côté qu'ils fussent. On ne sait pourquoi Pline, après avoir cité ce sujet, reproche à l'artiste d'être un peintre *humilis rei*, (de sujets communs). Amulius habitoit continuellement la maison dorée de Néron, et ne quittoit pas la loge, même pour travailler; ce qui a fait croire qu'il étoit d'une naissance distinguée.

AMULON *ou* Amolon, *Amolo*, archevêque de Lyon, illustre par son érudition et par sa piété, écrivit contre Gotescalc, et mourut vers l'an 854. Ses œuvres sont imprimées avec celles d'Agobard, 1645, in-8°, édition donnée par le P. Sirmond, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Elles ont été imprimées séparément avec les notes de Baluze, Paris, 1666, in-8°.

I. AMURAT Ier, empereur des Turcs, appelé à juste titre l'*Illustre*, si ce n'est pour ses vertus civiles, du moins pour ses vertus militaires. Il succéda à Orcan son père l'an 1360. Son premier soin fut d'augmenter ses états des provinces qu'il put enlever aux Grecs. Il leur prit la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire. Il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avoient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour se soustraire à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Ce prince inhumain se flattoit pourtant d'imiter Cyrus; mais ce n'étoit assurément ni sa clémence ni son affabilité qu'il copioit. Il ne lui ressembloit que par ses conquêtes. Amurat remporta trente-sept victoires, et périt dans la dernière, en 1389, assassiné par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avoit mise en déroute. On prétend que ce prince, cruel en-

vous trompez. Celui qui n'a pas passé les forces de la nature humaine dans l'union conjugale, doit être un homme, celui qui les a passées est un être divin. » Le dieu avoua tout et disparut.

AMPHOTERUS. *Voy.* ACARNAS.

AMPSINGIUS (Jean-Assuérus), professeur en médecine dans l'université de Rostock, au commencement du 17e siècle, est auteur de quelques ouvrages sur son art : I. *Disputatio de calculo*, Rostock, 1617, in-4°. II. *De morborum differentiis liber*, in-4°, 1619, et 1623, in-8°. III. *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°, etc.

* AMRAL-KEIS, AMRI'L-KAIS *ou*, plus exactement, AMRU-AL-CAIS, ancien poëte arabe très-estimé, mort à Ancyra en Galatie sur la fin du 7e siècle. Son *Poëme*, placé parmi les moallakath, existe encore. Par ce mot on désigne sept poëmes composés, avant Mahomet, en l'honneur d'illustres personnages arabes. Les auteurs de ces poëmes avoient coutume de les suspendre dans le temple de la Mecque. Le poëme en question tient le premier rang parmi les moallakath. Il renferme des descriptions d'aventures amoureuses. Les Européens y trouvent les comparaisons outrées et les peintures trop recherchées. Au reste, il renferme des images poétiques et du sentiment. Les Arabes le regardent comme le premier de leurs poëtes. Le texte arabe se trouve dans the Moallacath, by Will. Jones, Xindau, 1783, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pleyades de Harkmann, Munster, 1802, in-8°.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, et mourut après un règne rempli d'impiétés l'an 918 avant J. C.

† AMROU-BEN-ALAS, l'un des plus grands capitaines que les premiers Musulmans aient eus. Il conquit l'Egypte, la Nubie, et une grande partie de la Libye. Il bâtit la ville de Fosthat ou Eustat, auprès de l'ancienne Babylone d'Egypte ; il assiégea Jérusalem et la prit. Ce fut aussi Amrou qui fut choisi par Moavia pour son arbitre dans la grande querelle qu'il eut avec Ali pour le califat. Amrou, le plus fin et le plus artificieux des Arabes, tourna si adroitement l'esprit de son collégue, qu'il le fit condescendre à sa déposition. Alors le nouvel Ulysse proclama Moavia, qui fut le premier des califes ommiades. Amrou eut un fils, nommé Abdallah-Ben-Amrou, qui recueillit les ahadith, c'est-à-dire *les histoires dont la tradition musulmane est composée.* L'un et l'autre vivoient dans le 7e siècle. C'est Amrou qui, selon l'opinion vulgaire, mais plus que douteuse, livra aux flammes cette fameuse bibliothèque des Ptolémées, l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisoient les livres des autres nations. Ce même Amrou étoit renommé par ses vers. Il aimoit, il respectoit le célèbre Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre d'Omar, il eût donné cette bibliothèque. Il fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome, celui de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable, où les eaux du Nil étoient détournées. Ce canal, si utile à l'Egypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire. (Florian, Précis historique sur les Maures.)

AMSDORF (Nicolas), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit comme lui avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naüm-

bourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenoit que les bonnes œuvres étoient pernicieuses au salut, lorsqu'on s'appuie trop sur elles. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent appelés Amsdorfiens.

I. AMULIUS, roi d'Albe, étoit fils de Procas et frère puîné de Numitor, qu'il détrôna après s'être saisi de sa personne, et avoir fait mourir son fils Egeste, appelé par d'autres Lausus. Il prit encore la précaution de mettre sa nièce Rhea Sylvia au nombre des vestales, pour l'empêcher d'avoir des enfans qui pussent un jour le punir de sa perfidie. Mais il fut trompé dans ses espérances; la vestale mit au monde deux jumeaux, Rémus et Romulus, qui eurent pour père le dieu Mars. Parvenus à l'âge de 18 ans, ils tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor sur son trône vers l'an 754 avant J. C. Tite-Live, Denys d'Halycarnasse, Plutarque et Eutrope racontent diversement ce trait d'histoire. *Voyez* ROMULUS.

† II. AMULIUS, peintre du temps de Néron. Il ne peignoit jamais qu'à fresque; ce qui a fait dire à Pline que ses peintures étoient comme en prison dans le palais de cet empereur. On admiroit une *tête de Minerve* qui sembloit regarder le spectateur de quelque côté qu'il la contemplât. Ce jeu d'optique supposoit donc des notions de perspective, science peu connue des anciens, dont Néron s'occupoit presque continuellement. Mais on a peu vu d'ouvrages de cet artiste. Cependant Pline fait mention d'un tableau de lui, représentant une *Minerve* qui regardoit les spectateurs de quelque côté qu'ils fussent. On ne sait pourquoi Pline, après avoir cité ce sujet, reproche à l'artiste d'être un peintre *humilis rei*, (de sujets communs). Amulius habitoit continuellement la maison dorée de Néron, et ne quittoit pas la toge, même pour travailler; ce qui a fait croire qu'il étoit d'une naissance distinguée.

AMULON *ou* AMOLON, *Amolo*, archevêque de Lyon, illustre par son érudition et par sa piété, écrivit contre Gotescale, et mourut vers l'an 854. Ses œuvres sont imprimées avec celles d'Agobard, 1645, in-8°, édition donnée par le P. Sirmond, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Elles ont été imprimées séparément avec les notes de Baluze, Paris, 1666, in-8°.

I. AMURAT Ier, empereur des Turcs, appelé à juste titre l'*Illustre*, si ce n'est pour ses vertus civiles, du moins pour ses vertus militaires. Il succéda à Orcan son père l'an 1360. Son premier soin fut d'augmenter ses états des provinces qu'il put enlever aux Grecs. Il leur prit la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire. Il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avoient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour se soustraire à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Ce prince inhumain se flattoit pourtant d'imiter Cyrus; mais ce n'étoit assurément ni sa clémence ni son affabilité qu'il copioit. Il ne lui ressembloit que par ses conquêtes. Amurat remporta trente-sept victoires, et périt dans la dernière, en 1389, assassiné par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avoit mise en déroute. On prétend que ce prince, cruel en-

vers ses ennemis, gouverna ses sujets avec assez de douceur. Pour former sa garde, il ordonna à ses officiers de se faire livrer tous les ans la cinquième partie des jeunes gens pris à la guerre. Ces prisonniers, formés à tous les exercices militaires, composèrent un corps à qui l'on donna le nom de janissaires ou nouveaux soldats. Par leur bravoure et leur enthousiasme, ils eurent bientôt la plus grande influence dans le gouvernement; n'ayant d'abord été que l'instrument dont se servoient les sultans pour affermir leur autorité, ils ne tardèrent pas d'être formidables à leurs maîtres. Les janissaires à Constantinople, comme les gardes prétoriennes dans l'ancienne Rome, sentirent tout l'avantage d'un séjour permanent dans la capitale, de leur union sous le même drapeau, et de leur attachement immédiat à la personne du souverain. Les sultans ne sentirent pas moins combien il étoit important de ménager cette milice et de s'assurer de sa fidélité. Sous un prince digne de gouverner, les soldats de la Porte, exécutant et faisant exécuter les ordres du despote, furent les solides appuis du pouvoir absolu; mais, sous des sultans foibles ou malheureux, ces mêmes janissaires devinrent des factieux, ôtèrent et donnèrent à leur gré la couronne, et firent trembler ces maîtres terribles sous lesquels trembloient tous les autres.

II. AMURAT II, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet Ier, commença à régner en 1421. Un imposteur, nommé Mustapha, qui se faisoit passer pour un des fils de Bajazet, lui disputa long-temps le trône, et, soutenu par les Grecs, se rendit maître de plusieurs provinces que les Turcs possédoient en Europe. Mais Amurat ayant rassemblé ses forces battit enfin Mustapha, qu'il fit étrangler en sa présence. Pour se venger des Grecs, il porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire; mais il fut obligé de lever le siége de Constantinople et de Belgrade en 1422. Il fut le premier des Turcs qui se servit du canon, sans que cette nouvelle machine de destruction pût faire rendre Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, et Jean Castriot, prince d'Albanie, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en otage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, et en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en étoit alors roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avoient-ils juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Évangile, que le cardinal Julien Césarini, légat du pape en Allemagne, persuada à Ladislas de le rompre. Huniade, choisi pour combattre le sultan, l'avoit vaincu dans plusieurs occasions; mais les parjures furent moins heureux, car Amurat leur ayant livré bataille à Varne, en 1444, les défit entièrement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt on ne sait comment; Huniade fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut long-temps douteuse. Amurat auroit pris la fuite au commencement du combat, si ses officiers n'avoient menacé de le tuer. On dit que dans un moment où ses soldats alloient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, et qu'il s'écria : « Jésus ! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure et la mienne !....... » Huniade, honteux, leva de nouvelles troupes pour combattre l'empereur turc; mais ce prince

l'ayant atteint, lui tua plus de vingt mille hommes. Scanderberg vengea Huniade : il défit plusieurs fois Amurat, et le força de lever le siége de Croye, capitale de l'Albanie. Amurat, piqué de l'affront qu'il avoit reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines mahométans ; mais bientôt il revint assiéger Croye ; ce fut sans succès, et il mourut, dit-on, de désespoir près d'Andrinople, dans sa 75e année, le 11 février 1451. Ce prince turc étoit à la fois conquérant et philosophe ; mais sa philosophie se ressentoit des mœurs de sa nation. Il avoit discipliné avec soin les janissaires.

III. AMURAT III, empereur des Turcs, fils et successeur de Sélim II, monta sur le trône en 1574. Il augmenta ses états, fit étrangler ses frères, prit Raab en Hongrie, et Tauris en Perse. Les Croates et l'empereur Rodolphe II mirent ses troupes en déroute. Amurat sut réprimer les janissaires. Un jour qu'ils vinrent lui demander en tumulte la tête du grand-trésorier, il fondit sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs, et fit trembler les autres. Il avoit ce courage mêlé de cruauté que l'on voit dans presque tous les héros turcs. Il ne fut pas moins livré à la débauche. Il mourut le 18 janvier 1595, âgé de 48 ans.

IV. AMURAT IV, empereur des Turcs, surnommé l'*Intrépide*, monta sur le trône, après Mustapha, en 1623. Les premières expéditions de ce prince furent contre les Perses. Il fit le siége de Bagdad, qu'il fut obligé de lever. Les Perses reprirent sur lui plusieurs places dont ses prédécesseurs s'étoient rendus maîtres. Les Polonais et les Causaques le pressoient d'un autre côté, et remportoient sur lui de fréquens avantages. Tant de malheurs réunis excitèrent les murmures du peuple et des janissaires. Amurat les apaisa en faisant avec ses ennemis un traité plus avantageux qu'on ne devoit l'espérer. Persuadé qu'il étoit de sa politique d'occuper l'empereur par des divisions intestines, il protégea les protestans d'Allemagne et les rebelles de Hongrie. Ragostki, prince de Transylvanie, entra dans les vues du sultan ; mais ces différentes intrigues n'eurent aucun succès. Amurat prit occasion de la guerre des Perses avec les Mogols pour entrer subitement sur leurs terres. Il assiégea de nouveau Bagdad, et la prit en 1638. Il avoit promis aux troupes la vie sauve, avec les honneurs de la guerre; lorsqu'il fut maître de la place, il fit passer au fil de l'épée les soldats et les habitans de la ville. Il secouroit dans le même temps le grand-mogol Schah-Gehan, contre son fils Aureng-Zeb. Amurat contint les janissaires, en les occupant à combattre les ennemis de l'état. La valeur étoit son principal mérite ; encore étoit-il terni par la débauche et la cruauté. Il mourut d'un excès de vin, le 8 février 1640, âgé de 42 ans.

I. AMY. *Voyez* LAMI.

II. AMY (N.), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique : I. *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine et Marne, etc.*, 1749, in-12. II. *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1752, in-12. III. *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1752, in-12, etc. Ces ouvrages décèlent un homme ami de l'humanité, qui emploie ses lumières à découvrir ce qui peut être utile ou nuisible à ses semblables.

AMYMOME (Mytholog.), l'une des cinquante danaïdes, épousa Encelade, qu'elle tua la première nuit de ses noces, selon l'ordre de son père. Dévorée de remords, elle se retira dans les bois, où, voulant tirer

sur une biche, elle blessa un satyre qui la poursuivoit, et dont elle devint la proie malgré Neptune qu'elle imploroit. Ce dieu la métamorphosa en fontaine.

I. AMYNTAS Ier, roi de Macédoine, succéda à son père Alcétas vers l'an 547 avant J. C. Il se fit aimer de ses sujets et craindre de ses voisins. Son règne fut d'environ 50 ans.

II. AMYNTAS II *ou* III, roi de Macédoine, successeur de Pausanias, n'est connu dans l'histoire que parce qu'il fut père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Les Illyriens et les Olynthiens défirent son armée. Il mourut après un règne de 24 ans, 390 ans avant J. C.

* AMYNTIAN, historien grec, écrivit une *Vie d'Alexandre*, qu'il dédia à Marc-Antoine; une *Vie d'Olympias*, et des *Parallèles* dans le genre de Plutarque. Ses ouvrages perdus semblent peu à regretter, si l'on s'en rapporte à Photius. *Voyez* Sainte-Croix, Ext. des Hist. d'Alex. p. 57.

† AMYOT (Jacques) naquit à Melun le 30 octobre 1514, de parens plus vertueux qu'opulens. Son père étoit un petit marchand mercier. Il commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva malade au milieu des champs dans la Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avoit quitté sa maison pour échapper à un châtiment dont il étoit menacé, se rendit à Paris, et y servit de domestique à quelques écoliers d'un collége de cette ville. Sa mère, Marguerite Damours, lui envoyoit chaque semaine un pain par les bateaux de Melun. Une dame qui le trouva d'une figure agréable le prit pour accompagner ses enfans au collége: Amyot profita de cette occasion pour se former. Il recueillit les fleurs et les fruits de la littérature, et brilla dès-lors à Paris. Il quitta cette ville peu de temps après, parce qu'on l'accusoit d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme du Berri, qui lui confia ses enfans. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une *Epigramme grecque* que ses élèves présentèrent au roi. Le chancelier de L'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri que l'auteur étoit digne de veiller à l'éducation des enfans de France. Ces vers grecs furent, selon quelques auteurs, le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités; mais cette histoire de sa fortune est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris au collége du cardinal Le Moine; qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Saci-Bouchetel, alors secrétaire d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François Ier, et ce fut par le crédit de cette princesse qu'il eut la chaire de lecteur public en grec et en latin dans l'université de Bourges, où il enseigna pendant dix ans. Amyot traduisit *les Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qui lui valut l'abbaye de Bellozanne. Après la mort de François Ier, il suivit en Italie Morvilliers, nommé à l'ambassade de Venise. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon, et Odet de Selves qui succéda à Morvilliers. Ce fut à Venise qu'il reçut ordre de Henri II de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, pleine d'une noble hardiesse. Le roi se plaignoit de ce qu'il ne pouvoit envoyer ses évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisoit en Italie. Amyot nous a laissé *la Relation de sa députation auprès des Pères du concile*, dans une lettre qu'il écrivit à Morvilliers le 8 septembre 1551. Il s'acquitta de sa commission en homme ferme et intelligent, quoi-

qu'il n'eût point de caractère public ni d'ordre signé du roi. « Ce fut à moi, dit-il, à jouer mon rôle, et ne savois bonnement ce que j'étois, ni comment je devois m'appeler. » Quand on voulut lire la lettre en présence du cardinal-légat, les évêques espagnols, mal intentionnés contre la France, trouvèrent mauvais le terme *Conventus*, dont le roi s'étoit servi dans le titre, au lieu de celui de *Concilium*. Ils s'attachèrent opiniâtrément à cette chicane. « Je ne sais, dit Amyot, s'ils avoient peur que le roi les prît tous pour des moines. » Mais il leur fit observer que le terme de *Conventus*, usité dans les bons auteurs latins, ne devoit pas être pris en mauvaise part, d'autant plus que le roi, dans le corps de la lettre, avoit aussi employé celui de *Concilium*. Amyot fut sans doute assez peu content de son voyage; car il conseilla au ministère de France de ne point envoyer à Trente pour recevoir la réponse du concile. La raison qu'il fit valoir dans sa lettre à Morvilliers fut, selon le père Berthier, que la réponse seroit faite à Rome, de concert avec Mendoze, ambassadeur de l'empereur. Quoi qu'il en soit, l'abbé de Bellozanne, à son retour d'Italie en 1558, fut fait précepteur des enfans de France, à la recommandation du cardinal de Tournon. Charles IX, son élève, qui étoit monté sur le trône, ayant entendu dire que Charles-Quint avoit procuré la papauté à son précepteur, dit qu'il en feroit bien autant pour le sien. Le 6 décembre 1560, la charge de grand-aumônier ayant vaqué, ce prince en revêtit Amyot. Catherine de Médicis, qui la destinoit à un autre, dit en colère au nouveau parvenu: « J'ai su réduire les Guise et les Châtillon, les connétables et les chanceliers, et les rois de Navarre et les princes de Condé; il faut qu'un petit prestolet me fasse la loi..... » Amyot, craignant le ressentiment de Catherine, voulut se démettre; mais Charles IX s'y opposa fortement. Ce prince lui donna quelque temps après l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, et l'évêché d'Auxerre en 1568. Et comme ce prélat insatiable demandoit encore une abbaye, le roi lui dit: « Ne m'aviez-vous pas assuré autrefois que vous borniez votre ambition à mille écus de rente? » — « Oui, sire, répondit Amyot; mais l'appétit vient en mangeant...» Henri III, qui avoit été aussi son disciple, lui conserva la grande aumônerie, et y ajouta pour toujours l'ordre du St.-Esprit, en considération de ses talens et de ses services. Amyot manqua à la reconnoissance qu'il devoit pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit l'illustre de Thou; mais il a été contredit sur ce fait par l'auteur de la Vie de ce prélat; quoi qu'il en soit, il avoit été privé de la grande aumônerie à cause de ses liaisons avec les partisans de la ligue; et il avoit été très-sensible à cette perte. On avoit voulu l'engager, quelque temps auparavant, à écrire l'Histoire de France; il répondit « qu'il étoit trop attaché à ses maîtres pour écrire leur vie. » Il mourut le 6 fevrier 1593, à l'âge de 79 ans. Il préparoit une édition complète de ses ouvrages, qu'il avoit tous alors retouchés. Le plus célèbre des ouvrages d'Amyot est sa *Traduction des Œuvres de Plutarque*, qui est lue encore aujourd'hui, quoiqu'elle ait plus de deux siècles. Racine, dans sa préface de Mithridate, dit que « cette traduction a une grace, dans le vieux style du traducteur, qu'il ne croit pas pouvoir être égalée dans notre langue moderne. » Le charme des *Vies de Plutarque*, qu'Amyot nous a données en fran-

çais, se fait rarement sentir dans les *Œuvres morales* ; d'ailleurs, dans celles-ci, il est moins fidèle, et quelquefois inintelligible. (Sainte-Croix, Mag. Enc., 1805, tome III, pag. 97.) On a encore prétendu que cette version n'étoit pas d'Amyot, mais de Jean de Chaumont. *Voyez* CHAUMONT. Le *Plutarque* d'Amyot et les Essais de Montaigne sont une époque remarquable dans l'histoire du français, quoiqu'il y ait pour la langue même une différence bien marquée entre ces deux écrivains. Le style de Montaigne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots, et le caractère des images, a presque par-tout la physionomie des langues anciennes. Il semble, le plus souvent, qu'il n'y a que la terminaison des mots de française, et que l'usage qu'il en fait appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. « Le style d'Amyot, avec une prodigieuse abondance, dit Thomas, a beaucoup plus le tour et la marche de notre langue. Il fondit, dans l'ancienne naïveté gauloise, toutes les richesses nouvelles; et, en conservant l'esprit général de la langue, il en fit disparoître les mélanges qui sembloient l'altérer. » Mais si l'on a vanté le style de sa traduction de Plutarque, on en a beaucoup moins loué l'exactitude; elle fourmille de contre-sens et de fautes. Quelques savans ont voulu persuader qu'Amyot avoit traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliothèque du roi; mais quelle apparence qu'un professeur en langue grecque, qu'un homme qui faisoit assez bien des vers en la même langue, ne sût pas assez de grec pour traduire sur l'original? On a encore d'Amyot, I. *Traduction de la pastorale de Daphnis*. L'édition corrigée, avec les figures de B. Audran, gravées sur les dessins de M. le Régent, 1718, in-8°, est rare. II. *Sept livres de Diodore de Sicile*. III. Quelques *Tragédies grecques, etc.* IV. *L'Héliodore* ou *les Amours de Théagènes et de Chariclée*, Paris, 1796, 2 vol. in-4°, et 1803, 3 vol in-12. Notre langue a eu de grandes obligations à cet écrivain. Il fut le premier qui répandit dans notre prose une douceur et une aménité inconnues avant lui. Vascosan a donné une bonne édition de Plutarque, 1567 et 1574, 13 vol. in-8° : 6 pour les Vies, 7 pour les Œuvres morales, avec la Table. Il faut prendre garde si, dans le tome 6 des Vies, celles d'Annibal et de Scipion, par l'Ecluse, s'y trouvent. Il en a encore donné une autre, en 4 volumes in-folio, qui est moins chère que l'in-8°: J. F. Bastien, libraire à Paris, en a donné une nouvelle édition, en 1784, 18 vol. in-8° et in-4°, sans notes ni commentaires, et dans laquelle il a suivi le texte pur, et qui est précédée des vies de Plutarque et d'Amyot, avec leurs portraits. Cussac, autre libraire à Paris, en a donné, en 1783, une belle édition en 22 vol. in-8°, fig., et en 1801, une nouvelle, plus ample, en 25 vol. in-8°, mais moins belle. On trouve à la fin du douzième volume de cette dernière la Vie d'Amyot à la suite de celle de Plutarque. Ces différentes éditions sont enrichies des notes de MM. Brotier, Vauvilliers et Clavier. Les *Œuvres mêlées* d'Amyot sont imprimées à Lyon, 1611, in-8°.

† AMYRAULT (Moïse) naquit à Bourgueil en Touraine l'an 1596. Son père voulut le consacrer à la jurisprudence; mais Amirault préféra la théologie, et vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avoit une académie florissante, se félicita d'un tel élève, et bientôt Amyrault fut professeur lui-même. En 1631, le synode de Charenton, auquel il avoit été dé-

puté, le nomma pour haranguer le roi et lui présenter le cahier : Amirault fut reçu comme il le méritoit, c'est-à-dire qu'il fut dispensé de se mettre à genoux. La harangue qu'il prononça à cette occasion est insérée dans le Mercure français de 1631. Sa doctrine *sur la prédestination* lui attira des ennemis ; et il fut accusé au synode d'Alençon, 1637, et à celui de Charenton, en 1645, de favoriser l'arminianisme. Il mourut le 8 janvier 1664, à 69 ans, regretté des protestans, et estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui, I. *Traité de la Grace et de la Prédestination*, dans lequel l'auteur, disciple de Caméron, s'éloigne moins de la doctrine catholique que les autres théologiens protestans. Amyrault est parmi les théologiens protestans françois le seul qui ait défriché le champ de la morale. Son système, au jugement de Mosheim, *Hist. Eccl.*, tome V, pag. m. 371, est exact et bien travaillé ; et La Placette et Pictet, qui sont venus après lui, lui doivent une grande partie de leur gloire. (*Voyez Mosheim, Hist. Eccl.*, tome V, p. m. 381 ; *Formey, Abr. de l'Hist. Eccl.*, tome II, p. m. 356.) II. Une *Apologie de sa religion*, 1647, in-8°. III. Une *Paraphrase sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-8°, 1644. IV. Une autre *sur les Psaumes*, in-4°. V. *La Vie de François, seigneur de la Noue, dit Bras-de-fer*, Leyde, Elzévir, 1661, in-4°. VI. Une *Morale chrétienne*, etc.

AMYRIS (Mythol.), nom d'un Sybarite qui fut envoyé à Delphes par ceux de sa nation, pour apprendre de l'oracle « si le bonheur dont ils jouissoient seroit de longue durée. » L'oracle répondit que « la fortune des Sybarites changeroit, et que leur perte seroit infaillible, dès qu'ils rendroient plus d'honneur aux hommes qu'aux dieux » : ce qui arriva bientôt. Un esclave, souvent battu par son maître, courut aux autels des dieux, comme à un asile ; on l'en arracha. Mais cet esclave, ayant eu recours à un ami de son maître, obtint d'être traité plus doucement. Amyris, que cet événement avertit du prochain désastre des Sybarites, se retira promptement dans le Péloponnèse ; ses compatriotes se moquèrent de sa retraite, et le traitèrent d'insensé : la suite fit voir qu'il étoit le seul sage. De là est venu l'ancien proverbe des Grecs, « Amyris devient fou », que l'on applique à ceux qui, sous l'ombre de folie, donnent ordre à leurs affaires, et qui cachent beaucoup de sagesse sous le masque de la démence. *Voy.* aussi BRUTUS, n° I.

I. AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, fut mariée à Spitamas, de qui elle eut deux fils, Spitaces et Mégabernes. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, et se cacha dans un endroit très-secret du palais. Cyrus, irrité de ne le pouvoir trouver, ordonna qu'on mît Amytis, son mari et ses enfans à la question. Astyages se découvrit alors, et fut traité avec plus d'humanité qu'il n'avoit osé l'espérer ; mais Spitamas, son gendre, fut puni de mort, pour avoir répondu qu'il ne savoit où il s'étoit caché. Son plus grand crime étoit d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyses et Tanyoxarcès naquirent de ce second mariage vers l'an 550 avant J. C. Ils succédèrent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils que la reine avoit eus de Spitamas. Tanyoxarcès ayant été empoisonné par ordre de son frère, et Amytis ayant découvert sa mort

cinq ans après, elle pressa Cambyses de lui livrer celui qui lui avoit conseillé de commettre ce crime; mais elle ne put l'obtenir, et ce refus, joint a sa douleur maternelle, fut cause qu'elle se donna la mort par le poison. Clésias est l'auteur qui nous a fourni ces anecdotes. Il ne paroit pas mériter plus de croyance sur cet article que sur plusieurs autres; mais on ne pouvoit se dispenser de le suivre, non plus que beaucoup d'autres auteurs anciens. Ces fables de l'antiquité ont si souvent été répétées par les modernes, qu'un Dictionnaire historique paroitroit incomplet, si on négligeoit d'en faire mention.

II. AMYTIS, fille de Xercès I, fut mariée à Mégabize, homme illustre, qui tient un rang distingué dans l'histoire de Perse. La conduite de cette princesse répandit beaucoup d'amertume sur la vie de son époux. Après sa mort, elle suivit son penchant à la volupté, et s'abandonna à des excès qui la conduisirent au tombeau... *Voyez* APOLLONIDES.

† ANACHARSIS, philosophe scythe, disciple de Solon, s'illustra dans Athènes par son savoir, son désintéressement, sa prudence et ses mœurs austères. De retour en Scythie, il voulut y introduire les dieux et les lois de la Grèce. Il eut le sort de quelques philosophes, qui, comme lui, s'élevèrent contre le gouvernement et la religion de leur pays : il fut tué par le roi des Scythes vers l'an 550 avant J. C. Parmi plusieurs sentences triviales qu'on lui attribue, il y en a quelques-unes qui méritent d'être rapportées. « La vue de l'ivrogne est la meilleure leçon de sobriété.... » Anacharsis voyant que chez les Athéniens les grandes affaires étoient décidées par la multitude et souvent très-mal, disoit : « Les gens de bon sens proposent les questions, et les fous les décident. » On dit qu'il comparoit les lois, qui ne sont observées que par le peuple, tandis que les grands les violent ou s'en moquent, aux toiles d'araignées qui ne prennent que les mouches. On rapporte encore qu'Anacharsis étant sur mer demanda au pilote de quelle épaisseur étoient les planches du vaisseau, et que celui-ci lui ayant répondu, « de tant de pouces » ; le philosophe scythe lui répliqua : « Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant. » Un Grec lui ayant reproché qu'il étoit Scythe : « Je sais, lui répondit-il, que ma patrie ne me fait pas beaucoup d'honneur ; mais vous, vous déshonorez la vôtre. » Ceux qui lui ont attribué l'invention de la roue des potiers de terre ne savent point qu'Homère, qui l'avoit précédé de quelques siècles, en parle dans ses poëmes. En 1788, l'abbé Barthélemy, membre de l'académie des belles-lettres, a publié, sous le titre de *Voyage d'Anacharsis*, un tableau instructif et très-intéressant de l'ancienne Grèce. *Voy.* BARTHÉLEMY.

† I. ANACLET *ou* CLET (saint), natif d'Athènes, ayant entendu prêcher saint Pierre, se convertit et s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre et prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à saint Lin l'an 78 ou 79. L'Eglise fut assez tranquille pendant qu'il fut pape, parce que Trajan, sur la lettre que Pline lui adressa en faveur des chrétiens, fit cesser la persécution. Saint Anaclet fut martyrisé l'an 91. Ses *Lettres à tous les évêques* ont été imprimées à Paris en 1504, in-fol.

† II. ANACLET, antipape, étoit fils de Pierre de Léon (nom qu'il porta lui-même), gouverneur du château St.-Ange, et petit-fils d'un autre Pierre de Léon, juif converti, à qui son crédit auprès des papes, et ses grandes richesses, avoient donné une grande considération. Ana-

clet avoit été moine de Cluni ; c'étoit en ce temps-là, dit l'abbé de Choisi, une présomption de mérite. L'ambition lui fit quitter le cloître : il devint cardinal, et fut envoyé, en qualité de légat, en France et en Angleterre. Après la mort d'Honorius II, en 1130, il se fit élire pape sous le nom d'Anaclet II, tandis que la plus saine partie des cardinaux donnoit le pontificat à Innocent II. Anaclet, étant le plus riche, fut pendant quelque temps le plus fort. Il se saisit du château Saint-Ange et de toute l'argenterie de Saint-Pierre. Maître de Rome, il fut reconnu par Roger, duc de Sicile, qui épousa sa sœur. Anaclet, excommunié par les conciles de Reims et de Pise, se soutint malgré les foudres de ces synodes, et malgré les armes de l'empereur Lothaire. Il mourut en 1138, après la défaite de Roger son beau-frère, auquel il avoit donné le titre de roi de Naples et de Sicile. (*Voy.* INNOCENT II.) Arnoul de Sées, dans son Traité contre les schismatiques, peint cet antipape sous les couleurs les plus odieuses. Il dit que « le juif son aïeul, ayant amassé des richesses par ses usures, se fit chrétien pour devenir plus puissant ; et que Pierre, son petit-fils, portoit encore sur son visage les marques de son origine. Il fut, ajoute-t-il, envoyé en France pour acquérir la bienveillance de la nation par la conformité de mœurs et du langage ; étrangement décrié pendant sa jeunesse par son insolence et ses débauches, il entra à Cluni, pour couvrir l'infamie de sa vie passée par la réputation de ce monastère, le plus illustre des Gaules. Étant devenu cardinal par le crédit de sa famille, il fut envoyé en plusieurs légations, où il ne songeoit qu'à satisfaire sa cupidité, et vivoit avec un luxe scandaleux : deux grands repas par jour, des viandes exquises et parfumées, une profusion qui épuisoit les revenus des évêques et des abbés ; encore pilloit-il les ornemens des églises. Enfin on l'accusoit des débauches les plus abominables ; d'avoir eu des enfans de sa propre sœur, et de mener avec lui une fille déguisée en homme. Telle étoit la réputation de l'antipape Anaclet. » (FLEURY, Hist. Ecclés. liv. 68, n° 18.) Mais, sans vouloir rétablir sa réputation, on peut croire que les vices d'Anaclet ont été exagérés par ceux qui étoient indignés qu'il disputât la chaire à son légitime possesseur. Voltaire n'appelle Anaclet que le *pape juif.* C'est une mauvaise plaisanterie, puisque Pierre de Léon n'étoit point pape, mais antipape, et qu'il ne fut jamais juif.

ANACOANA, reine de Xiragua dans l'île Saint-Domingue, fut l'une des victimes les plus illustres de la barbarie espagnole. Lors de la conquête du nouveau monde, elle accueillit avec bonté Barthélemi Colomb, frère de Christophe Colomb. Son pays ne produisoit point d'or ; mais elle fournit aux Espagnols des vivres et du coton en abondance. Après la retraite de Barthélemi, l'Espagnol Ovando, qui avoit pris possession de l'île, vint à Xiragua, suivi de trois cents hommes d'infanterie, et de soixante et dix cavaliers. La reine sans défiance crut qu'Ovando venoit la voir en ami. Elle le reçut au milieu des fêtes et des acclamations d'un peuple désarmé. Un festin magnifique est préparé. Tous les Caciques du pays y sont invités. Alors Ovando entoure la salle, y fait mettre le feu, livre tous les convives aux flammes, en arrache Anacoana pour la conduire à Saint-Domingue, où, irrité des justes reproches de cette infortunée, il la fait pendre.

† ANACRÉON, naquit à Théos en Ionie vers l'an 532 avant J. C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour, et trouva en lui un homme aimable et un homme utile. Ana-

créon fut de ses plaisirs et de son conseil. Hipparque, fils de Pisistrate, le fit venir à Athènes, sur un vaisseau de 50 rames qu'il lui envoya. Anacréon partagea son temps entre l'amour et le vin, et chanta l'un et l'autre. Il coula sa vie dans une mollesse voluptueuse. Les plaisirs le suivirent jusqu'à l'âge de 85 ans. On dit qu'un pepin de raisin s'arrêta à son gosier, et lui donna la mort. Nous n'avons pas tous les ouvrages de ce charmant poëte. Ce qui nous reste a été publié par Henri Estienne, 1554, in-4°, qui, en faisant, le premier, ce présent au public, y joignit une version latine digne de l'original. « Très-peu d'auteurs, a dit un homme d'esprit, vont à la postérité avec un gros bagage. Le Léthé ressemble aux autres fleuves; les choses légères seules y surnagent et échappent à l'oubli, et c'est pour cette raison qu'Anacréon, à travers deux milleans, est venu jusqu'à nous avec une cinquantaine de feuilles volantes. » Les poésies d'Anacréon semblent avoir été dictées par les Amours et les Graces. L'antiquité et les temps modernes n'ont fourni qu'un auteur qui ait pu égaler ce style délicat et facile, cette mollesse élégante, et cette négligence heureuse qui fait son caractère : la France peut lui comparer La Fontaine. Ce que cet écrivain en a traduit a paru au public tel qu'Anacréon l'auroit fait lui-même, s'il avoit écrit en français. Mais on ne parle plus des versions de madame Dacier, en prose, ni de celles en vers de Belleau, 1556; de Longepierre, 1684, in-12; de La Fosse, 1704; de Gacon. M. Gail a publié, en 1799, in-4°, une édition d'Anacréon, traduite en français, avec le texte grec, la version latine, des notes latines critiques, et deux dissertations. La même traduction avoit paru en 1795, 4 vol. in-18, Moutonet de Clairfonds et Mérard de Saint-Just avoient aussi traduit Anacréon précédemment, le premier en prose, avec Bion et Moschus, en 1773, in-8°; le second en vers, 1778, in-8°. Corneille de Paw, dans l'édition qu'il donna, en 1732, in-4°, des œuvres d'Anacréon, prétend que les poésies que nous avons sous son nom sont un recueil de pièces de différens poëtes de l'antiquité. Il a entassé beaucoup d'érudition pour prouver ce paradoxe; mais il ne faut qu'une simple réflexion sur l'uniformité du style des œuvres d'Anacréon pour le détruire entièrement. Les éditions les plus estimées de ce poëte sont, la première de toutes, Paris, 1554, in-4°, et celles de Josué Barnès, à Cambridge, 1705, in-12; Londres, 1710, in-8° et 1725 in-4°, Utrecht, 1732, in-4°; Parme, Bodoni, 1785, in-8°, 1791, in-8°; les deux de M. Brunck, Strasbourg, 1786, in-16 et in-32; celle de Baxter et Fischer, Leipsick, 1793, in-8°, la plus complète de toutes. Piacentini, de Venise, en a publié une en 1736 (et non 1726), in-4°, avec les diverses traductions italiennes de Corsini, de Régnier Desmarais, de Marchetti, de Silvani, etc., et la version latine de Barnès ajoutée au texte grec. Enfin Bodoni en a encore donné une superbe édition grecque et latine, en 1793, in-4°, et une in-8° en vers italiens. Une édition magnifique imprimée à Rome, avec des gravures, etc. L'archimandrite grec, Anthimus Gaze, dit dans une de ses lettres qu'on venoit de trouver en 1803, sous d'antiques ruines en Thessalie, un très-beau buste en marbre d'Anacréon. (*Voy.* LONGEPIERRE.)

ANAFESTE (Paul-Luc). *Voyez* PAOLUCCIO.

* ANAGNOSTA (Jean), historien de Byzance, vivoit en 1433. Il composa un ouvrage intitulé *De rebus Constantinopolitarum Macedonicis*, qui a été publié en latin et en grec, Cologne, 1653.

ANAITIS (Mythol.), divinité adorée autrefois par les Lydiens, par les Arméniens et par les Perses. La religion de ces peuples, sur-tout dans la contrée voisine de la Scythie, les obligeoit de ne rien entreprendre que sous les auspices d'Anaïtis. On faisoit les assemblées importantes dans son temple. Les plus belles filles étoient consacrées à cette divinité, et abandonnoient leur honneur à ceux qui venoient lui offrir des sacrifices. Elles prétendoient, par cette prostitution, devenir plus nobles et plus dignes d'être mariées. En effet, plus ces filles avoient fait paroître de lubricité, plus elles étoient, dit-on, recherchées en mariage.

I. ANANIAS *ou* SIDRACH, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent condamnés aux flammes pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor ; ils n'y périrent point; Dieu les tira miraculeusement de la fournaise où ils avoient été jetés.

II. ANANIAS, juif des premiers convertis. Il eut la hardiesse de mentir au Saint-Esprit, et de vouloir tromper saint Pierre sur le prix de la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme Saphire, qui avoit eu part à son crime.

III. ANANIAS, disciple des apôtres, qui demeuroit à Damas, eut ordre de Jésus-Christ, qui lui apparut, d'aller trouver saint Paul nouvellement converti; ce qu'il exécuta. On ne sait aucune autre circonstance de sa vie ; il fut enterré à Damas dans une église dont les Turcs ont fait une mosquée, et ils ne laissent pas de conserver beaucoup de respect pour son tombeau.

IV. ANANIAS, fils de Nébédée, souverain pontife des juifs, ayant été accusé d'avoir voulu soulever le peuple, fut envoyé prisonnier à Rome pour se justifier devant l'empereur ; il y réussit. A son retour, il fit mettre saint Paul en prison, et le fit souffleter ; ce qui obligea cet apôtre à lui dire : « Dieu vous frappera, muraille blanchie ! » (Act. 23, 3.) Cet Ananias fut massacré dans Jérusalem au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains.

* V. ANANIAS, coureur d'Abgarus, roi d'Edessa, exerçoit aussi la peinture. Son maître l'envoya en Palestine pour y faire le *tableau du Christ d'après nature*

ANANUS *ou* ANNE, grand sacrificateur des juifs, beau-père de Caïphe, eut cinq fils, qui possédèrent après lui la grande sacrificature. C'est chez cet Ananus que J. C. fut mené dans sa passion.

ANAPIAS. *Voyez* ANPHINOMUS.

I. ANASTASE (saint), Persan d'origine, surpris de la haine extrême que Cosroës témoignoit contre les chrétiens, voulut approfondir la doctrine de ces derniers. Il l'admira, l'embrassa, et en soutint la vérité jusqu'à l'instant de son martyre, arrivé le 22 janvier 628.

II. ANASTASE Ier (saint) succéda à Sirice dans le souverain pontificat en 398. Il illustra son règne par la réconciliation de l'Église orientale avec l'occidentale. Il anathématisa le origénistes, et mourut en 402. Rome ne méritoit pas de posséder plus long-temps ce pontife, suivant saint Jérome, qui l'appelle « un homme d'une riche probité et d'une sollicitude apostolique. » Ses restes reposent à Rome, dans l'église de Saint-Praxède. On a de lui deux *Lettres* dans les *Epistolæ Rom. Pontific.* de Coustan, in-folio.

III. ANASTASE II, élu pape le 24 novembre 496, après la mort de Gélase, écrivit à l'empereur Anas-

tase Ier en faveur de la religion catholique, et à Clovis, pour le féliciter sur sa conversion. En effet, l'arianisme avoit tellement étendu ses conquêtes, que Clovis étoit alors le seul prince catholique. (*Voyez* CLOVIS Ier.) Anastase mourut le 17 novembre 498.

IV. ANASTASE III, pape en 911, après Sergius III, gouverna l'Eglise avec sagesse, et ne fut que deux ans sur le saint siége.

V. ANASTASE IV, pape le 9 juillet 1153, après Eugène III, se distingua par sa charité dans une grande famine. Il mourut le 2 décembre 1154. Sous son pontificat les chrétiens s'emparèrent d'Ascalon, et il accrut les priviléges de l'ordre naissant de Saint-Jean-de-Jérusalem.

VI. ANASTASE, antipape, s'éleva contre Benoît III, élu pape en 855, et fut ensuite chassé par ses partisans. *Voyez* BENOIT III.

† VII. ANASTASE SINAÏTE, ainsi appelé parce qu'il étoit moine du mont Sinaï, florissoit dans le 6e siècle. Il mourut en 598 ou 599, le 21 d'avril. Nous avons divers écrits de ce solitaire : I. *Le guide du vrai Chemin*, méthode de controverse contre les hérétiques, en grec et en latin, Ingolstad, 1606, in-4°. II. *Contemplatione in Hexameron*, grec.-lat., Loudini, 1682, in-4°. III. Cinq *Livres dogmatiques de Théologie*, IV. Quelques *Sermons*. Ses autres ouvrages ont été publiés à Ingolstad, in-4°, 1606, par le jésuite Gretser; ils sont aussi imprimés dans la Bibliothèque des Pères.

VIII. ANASTASE, moine de la Palestine, différent du précédent, fut élu patriarche d'Antioche en 559. Il soutint sur le siége épiscopal la réputation qu'il s'étoit acquise dans le cloître par sa doctrine et ses vertus. Il résista courageusement à l'empereur Justinien, qui vouloit faire ériger en dogme son opinion de l'incorruptibilité du corps de Jésus-Christ avant la résurrection. Sa grande charité lui fit épuiser le trésor de son église en faveur des pauvres. L'empereur Justin II, irrité d'ailleurs contre ce prélat, lui en fit un crime, et le chassa de son siége en 569. (*Voy.* l'Art de vérifier les dates, pag. 261.)

† IX. ANASTASE, bibliothécaire de l'église romaine, assista en 869 au huitième concile général de Constantinople, où il aida beaucoup les légats du pape. Il traduisit du grec en latin les actes de ce concile. A la tête de sa version, se trouve *Historia ecclesiastica, sive chronographia tripartita, cum notis Fabroti*, Parisiis, 1649, in-folio. Anastase possédoit également bien les deux langues. Il a traduit aussi du grec en latin, I. *Les Actes du huitième concile*. II. Un *Recueil de différentes pièces sur l'Histoire des Monothélites*. III. Plusieurs autres *Monumens de l'église orientale*. On a encore de lui *Vitæ Romanorum pontificum, à beato Petro ad Nicolaum I, cum notis Fr. Bianchini*, Romæ, 1718, 4 vol. in-folio. *Voyez* CIAMPINI.

X. ANASTASE I, emper. de Constantinople, appelé *le Silentiaire*, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais, étoit né en 430 à Duras en Illyrie, d'une famille obscure. Il fut mis sur le trône, en 491, par Ariadne, veuve du dernier empereur, et maîtresse du nouveau. Tout retentit d'abord des louanges que l'on prodiguoit à l'impératrice, pour avoir fait donner la couronne à un prince dont la douceur et la justice promettoient au peuple le bonheur et la tranquillité. Anastase abolit tous les honteux édits de ses pré-

décesseurs. L'exarque Longin s'étant révolté contre lui, il fut défait par l'armée impériale, et conduit à Constantinople où il eut la tête tranchée. Ces heureux commencemens ne se soutinrent point. Il se déclara contre les catholiques, et exila le patriarche Euphémius. Ne sachant de quelle religion il étoit, il vécut en prince qui n'en avoit aucune. Il insulta les députés du pape Symmaque, qui l'excommunia quelque temps après. C'est le premier exemple d'un pape qui ait lancé une excommunication contre un souverain. Anastase, altier et arrogant avec les prêtres, fut de la dernière bassesse avec les ennemis de l'empire. Ayant refusé de prêter une somme à Cavade, roi de Perse, celui-ci vint fondre sur ses états et les ravagea. Il ne le fit retirer qu'en obtenant à force d'argent une trève de sept ans. Il acheta aussi la paix des Bulgares. Il y eut plusieurs séditions sous son règne, mais il sut les apaiser par son adresse. Dans la dernière, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de tous les ornemens impériaux, et protesta qu'il alloit sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette comédie attendrit le peuple, qui le pria de reprendre le gouvernement. Il mourut subitement le 1er juillet 518 (d'un coup de foudre, selon quelques-uns), âgé de 88 ans. Il fit plusieurs réglemens utiles, donna gratuitement les charges aux personnes les plus capables de les remplir, et abolit ces spectacles où l'on voyoit les bêtes se repaître de sang humain. Il récompensa les gens de mérite.

XI. ANASTASE II, empereur d'Orient, dont l'origine est ignorée, et dont le nom étoit Artémius, avoit été secrétaire de l'empereur Philippique Bardanes. Après la déposition de ce prince, sa piété, ses lumières, ses qualités civiles et militaires le firent placer sur le trône par le peuple en 713. Il rétablit la milice, et sut tenir les Musulmans en respect. Les soldats s'étant révoltés, parce qu'on avoit mis à leur tête un diacre nommé Jean, massacrèrent leur général ecclésiastique, et firent un nouvel empereur. C'étoit un certain Théodose, receveur des impôts, homme simple, qui s'échappa de leurs mains, et se sauva dans les montagnes. Anastase quitta la pourpre pour l'habit religieux en 716, et quelque temps apres, ayant voulu la reprendre, il obtint un secours des Bulgares, avec lequel il vint investir Constantinople. Mais Léon l'Isaurien, qui régnoit alors, ayant gagné les chefs de l'armée bulgarienne, ils lui livrèrent Anastase, auquel il fit trancher la tête l'an 719.

I. ANASTASIE (sainte), fille de Prétextat, citoyen romain, fut élevée par sa mère Fausta dans les principes du christianisme. Belle, riche et vertueuse, elle fut recherchée par divers partis; mais Publius Patricius, chevalier romain, fut préféré par ses parens, et elle l'épousa. Cette union ne fut pas heureuse; Patricius consomma la plus grande partie de la dot d'Anastasie, et s'étant aperçu qu'elle ne suivoit pas le culte admis dans l'empire, il la tint long-temps renfermée dans une espèce de prison, où il ne permit plus à personne de la voir. Anastasie, devenue veuve et libre, se livra aux exercices de sa religion et de la bienfaisance. Les pauvres qu'elle nourissoit, formant un cortége trop nombreux, attirèrent l'attention et les soupçons des officiers de Dioclétien. Anastasie, arrêtée par leur ordre, refusa de sacrifier aux idoles, et fut d'abord exilée dans l'île de Palmaria. Ramenée ensuite à Rome, elle y fut brûlée vive, et inhumée au lieu où l'on éleva depuis

l'église qui porte son nom. Le rit romain célèbre sa fête le 25 décembre, et la nomme dans le canon de la messe.

II. ANASTASIE, sœur de Constantin, épousa Bastien, et consacra une partie de sa fortune à l'utilité publique. Elle fit élever à Constantinople les bains, appelés de son nom, Anastasiens.

III. ANASTASIE mérita par ses graces et ses vertus l'attachement de l'empereur Tibère Constantin. Son mariage fut long-temps ignoré; et c'est à son secret que Tibère dut l'empire. L'impératrice Sophie, qui aimoit Tibère, et qui avoit conçu l'espoir de l'épouser un jour, le fit nommer César par Justin. Anastasie, montée au rang d'impératrice qui lui étoit dû, s'en montra digne, en partageant avec son époux le bien qu'il fit, et l'amour des peuples. Elle maria sa fille à Maurice, successeur de Tibère, et vit bientôt après sa famille massacrée par l'ordre du tyran Phocas, qui par ses cruautés devint l'horreur de son siècle. Anastasie mourut en 594. Il ne faut pas la confondre avec l'épouse de Constantin Pogonat, qui portoit le même nom. Celle-ci eut beaucoup à souffrir de la dureté de son époux et de la férocité de son fils Justinien Rithomer. Son petit-fils Tibère fut assassiné dans ses bras.

I. ANATOLE (saint), né à Alexandrie, évêque de Laodicée, ville de Syrie, l'an 269, cultiva l'arithmétique, la géometrie, la physique, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique. Il nous reste de lui quelques ouvrages, entre autres un *Traité de la Pâque*, imprimé dans *Doctrina temporum* de Bochérius, à Anvers, 1634, in-fol.

† II. ANATOLE, patriarche de Constantinople après Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siége; mais les légats de saint Léon protestèrent. Il mourut en 458.

ANAX (Mythol.), fils du Ciel et de la Terre. Son nom étoit révéré comme quelque chose de sacré; on ne le donnoit par honneur qu'aux demi-dieux, aux rois et aux héros. Si on leur adressoit la parole, ou si on en parloit au pluriel, on les nommoit Anactes, ou Anaces.

* ANAXAGORAS, sculpteur grec, natif d'Egine, fit *la statue de Jupiter*, que les Grecs élevèrent à Olympie après la bataille de Platée, 479 ans avant l'ère chrétienne. Il a publié des ouvrages *sur la perspective.*

† ANAXAGORE, surnommé l'*Esprit*, parce qu'il enseignoit que l'esprit divin étoit la cause de cet univers, naquit à Clazomène dans l'Ionie vers l'an 500 avant J. C. Il eut pour maître Anaximènes, qui en fit un de ses meilleurs disciples. Anaxagore voyagea en Egypte, et s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Être suprême, sans se mêler des querelles des hommes. Il fut aussi indifférent pour ses intérêts propres que pour les intérêts publics. Un jour que ses parens lui reprochoient qu'il laissoit dépérir un riche patrimoine, il leur répondit en philosophe: « J'ai employé à former mon esprit le temps que j'aurois mis à cultiver mes terres. » Il dit une autre fois: « Je préfère une goutte de sagesse à des tonnes d'or. » Athènes fut le théâtre où il brilla le plus. Le fameux Périclès fut au nombre de ses élèves. Dans la suite, il l'aida de ses conseils dans les affaires les plus importantes. Il ne se croyoit pourtant pas né pour prendre part à ce qui se passoit dans sa patrie: il répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il étoit

venu sur la terre ? « Pour contempler le soleil, la lune et les étoiles. » Les visions qu'il débita sur ces globes ne prouvoient pas qu'il eût beaucoup profité de ses méditations. Il enseignoit que la lune étoit habitée, que le soleil étoit une masse de matière enflammée, un peu plus grande que le Péloponnèse. Il entreprit d'expliquer la manière dont il supposoit que Dieu avoit arrangé toutes les parties qui entrent dans la composition des corps. Il donnoit à ces parties le nom d'Homæoméries ou parties similaires, et elles lui servoient à expliquer tous les phénomènes naturels. Il enseignoit encore, dit-on, que les cieux étoient de pierre, et il paroissoit soupirer pour le céleste séjour. Comme on lui reprochoit qu'il ne se soucioit pas de sa patrie : « Au contraire (répondit-il, en montrant le ciel) j'en fais un grand cas. » Ses opinions, ses singularités, ou plutôt ses liaisons avec Périclès, tyran d'Athènes, lui firent quelques ennemis. On l'accusa d'impiété, quoiqu'il eût reconnu, le premier, une intelligence suprême qui avoit débrouillé le chaos : et on le condamna à mort par contumace. (*Voyez* un récit différent dans le Voyage d'Anacharsis, tom. II, pag. 415.) Anaxagore s'éloigna d'Athènes, et ayant appris sa condamnation, il répondit avec tranquillité : « Il y a long-temps que la nature a prononcé contre moi et contre mes juges le même arrêt de mort. » Il se retira à Lampsaque, où ses écoliers vinrent le chercher, et où il passa le reste de ses jours. Dans sa vieillesse, il résolut, dit-on, de se laisser mourir de faim, parce qu'il manquoit du nécessaire. Périclès, son élève, accourut auprès de lui pour le détourner de cette funeste résolution. Anaxagore ayant à se plaindre du peu de reconnoissance qu'il avoit montré pour son maître en politique et en philosophie, lui répondit : « Quand on veut conserver la lumière d'une lampe, on a soin d'y verser de l'huile. » Ses amis lui demandèrent dans sa dernière maladie, s'il souhaitoit qu'on portât son cadavre dans son pays. « Cela est inutile (répondit-il), le chemin qui mène aux enfers est aussi long d'un lieu que de l'autre. »

ANAXANDRE, roi de Sparte, vainqueur des Messéniens, répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi les Lacédémoniens n'avoient point de trésor. « C'est, dit-il, afin qu'on ne corrompe pas ceux qui en auroient les clefs. » Il vivoit vers l'an 684 avant J. C.

I. ANAXANDRIDES, roi de Sparte, soumit les Tégéates. Il fut le premier qui, par un abus dont on n'avoit point d'exemple à Lacédémone, s'avisa d'avoir deux femmes à la fois. Il vivoit entre les années 550 et 590 avant J. C.

† II. ANAXANDRIDES, poëte rhodien, vivoit du temps de Philippe, père d'Alexandre. Suidas dit que c'est le premier qui ait introduit sur le théâtre l'amour et les ruses de la galanterie. Ce poëte comique, s'étant mêlé d'attaquer le gouvernement d'Athènes, fut condamné à mourir de faim.

† ANAXARÈTE (Myth.), jeune fille de Salamine, d'une rare beauté, mais fière, parce qu'elle descendoit de la famille royale de Teucer. Un jeune homme de basse naissance, Iphis, qui en étoit devenu éperdument amoureux, s'en voyant méprisé, se pendit de désespoir à sa porte. Anaxarète, loin d'en être touchée, regarda d'un œil sec et insensible le convoi du malheureux Iphis. Vénus, indignée de son orgueil, la changea en pierre.

† ANAXARQUE, philosophe d'Abdère, fut le favori d'Alexandre

le-Grand, et lui parla avec une liberté cynique. Ce prince s'étant blessé, Anaxarque lui montra du doigt la blessure : « Voilà du sang humain, lui dit-il, et non pas de celui qui anime les dieux. » Une autre fois, à l'occasion d'un violent orage qui venoit d'éclater, et qui avoit rempli d'épouvante tous ceux qui étoient auprès d'Alexandre, il demanda dérisoirement à ce monarque si c'étoit lui qui venoit de tonner. Il aimoit à entretenir Alexandre des merveilles de la nature, de la mécanique de l'univers, du mouvement des astres, et s'en faisoit écouter avec autant de plaisir que d'admiration. On peut attribuer à l'inimitié des péripatéticiens les imputations odieuses dont ils ont flétri dans leur biographie la mémoire d'Anaxarque. L'esprit de secte s'est signalé d'une manière toute particulière dans l'histoire de la philosophie ancienne, ainsi que le prouve apodictiquement Luzac, dans son Traité sur la (prétendue) bigamie de Socrate, intitulé *lectiones Atticæ*, Leyde, 1809, in-4°. Les vexations sanguinaires contre Nicocréon, tyran de Chypre, que l'on reproche à ce philosophe, peuvent être rangées au nombre de ces dénigremens inspirés par la haine. Mais ce qu'on ne peut trop admirer, c'est l'héroïque fermeté et l'inébranlable constance d'Anaxarque dans l'horrible supplice que lui fit infliger le tyran de Chypre. Broyé dans un mortier avec des pilons de fer : « Vous pouvez écraser mon corps, dit-il à ses bourreaux, mais vous ne pouvez rien sur mon ame. » Puis, ajoute Valère Maxime, il coupa sa langue avec les dents, et la cracha au visage de Nicocréon. Anaxarque étoit de la secte des académiciens. Son caractère élevé, mais sans morgue, lui avoit mérité le surnom d'*Eudémonique*.

ANAXENOR, célèbre joueur de luth, obtint de grands honneurs des habitans de Thyane, qui lui élevèrent une statue. Marc-Antoine lui accorda le revenu de quatre villes, et lui donna des gardes.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone vers l'an 684 avant J. C., répondit à un homme qui lui demandoit qui avoit l'autorité dans Sparte : Les lois.

† ANAXILAS, tyran de Reggio et de Zancle, régnoit dans la 76ᵉ olympiade, 476 ans avant J. C.; il montra autant d'équité et de sagesse que ses prédécesseurs avoient fait voir d'injustice et de cruautés. Il disoit « que le plus bel attribut du gouvernement étoit la bienfaisance. » En mourant, il laissa des enfans en bas âge, et en confia la tutelle à un esclave appelé Micalus, dont la fidélité lui étoit connue. La mémoire du tyran étoit en si grande vénération chez ses sujets, qu'ils aimèrent mieux obéir à un esclave que d'abandonner les enfans de leur souverain. Au reste, Micalus s'acquitta de sa tutelle avec beaucoup de sagesse et de désintéressement; et lorsque les jeunes princes furent en âge de gouverner, il leur rendit leurs biens et la royauté. Pour lui, content d'une fortune médiocre, il se retira à Olympie, sa patrie, où il vieillit dans le repos. C'est Justin qui rapporte son histoire, sans fixer la date précise du temps où il a vécu.

† ANAXIMANDRE, philosophe, natif de Milet, fut disciple de Thalès, et succéda à son maître dans l'école de Milet. Il établit l'*infini* pour premier principe de tout. Tous les êtres, selon lui, sortoient de son sein et s'y replongeoient successivement pour en sortir de nouveau. C'étoit une chaîne non interrompue d'existence, de corruption et de renaissance; il n'expliquoit point ce que c'étoit que cet infini, et ne

donnoit aucunes bornes à la matière, parce qu'au-delà de celles qu'on eût pu lui assigner, on concevoit toujours quelque étendue. Il se distingua dans l'astronomie et la géographie. Ses observations conduisirent à la découverte de l'obliquité de l'écliptique, qui fut remarquée et calculée, peu après lui, par Anaximène, et quelques autres des disciples d'Anaximandre. Il enseigna que la lune recevoit sa lumière du soleil. Il soutint que la terre est ronde, et inventa les cartes géographiques. Ayant divisé le ciel en différentes parties, il construisit une sphère pour représenter ces divisions. Il croyoit que le soleil est une masse de matière enflammée, aussi grosse que la terre. On veut qu'il soit encore l'inventeur du gnomon, c'est-à-dire de la manière de connoître la marche du soleil par un style ou gnomon élevé perpendiculairement à l'horizon. D'autres en font honneur à son disciple Anaximène. On prétend qu'il connoissoit le mouvement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua fort bien pour le temps comment la terre peut se soutenir au milieu de l'espace sans tomber. Il vivoit l'an 545 avant la naissance de J. C. Diogène Laërce (liv. 2, ch. 1) dit qu'Anaximandre dessina le premier les limites de la terre et de la mer sur un globe ; ce qui désigne un globe terrestre plutôt qu'une carte géographique.

I. ANAXIMÈNE, de Milet, fut à la tête de l'école de cette ville après la mort d'Anaximandre, son ami et son maître. L'air étoit, selon lui, le principe de toutes choses. Comme il pensoit que l'air étoit infini, son sentiment revenoit assez à celui d'Anaximandre. (*Voyez* l'art. précédent.) « L'infini est, disoit-il, la somme des êtres qui composent le monde. Ce sont des substances inanimées, sans aucune force par elles-mêmes ; mais le mouvement dont elles sont douées, leur donne la vie, et une vertu presque infinie. » Voilà tout ce qu'on sait d'exact sur ce philosophe. Pline dit qu'il inventa le cadran solaire, et que les Spartiates, auxquels il le montra, admirèrent cette merveille. Mais d'autres en font honneur à son maître Anaximandre ; ce qui prouve qu'on n'en connoît pas l'inventeur. Il florissoit dans le 4e siècle qui précéda la naissance de J. C.

† II. ANAXIMÈNE, de Lampsaque, se distingua dans l'éloquence et dans l'histoire. Anaximène, ennemi de l'historien Théopompe, contrefit le style de celui-ci, et publia sous son nom un ouvrage où il traitoit fort mal les trois principales villes de la Grèce, Athènes, Sparte et Thèbes. Il réussit ainsi à rendre Théopompe odieux aux Grecs. (Pausan. Eliac. 11, p. 195.) Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, le choisit pour donner des leçons de belles-lettres à son fils. Le précepteur suivit son élève dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qui s'étoit jetée dans le parti de Darius. Il prit un tour très-ingénieux pour obtenir sa grace. Alexandre avoit juré qu'il ne feroit point ce qu'Anaximène lui demanderoit. Ce rhéteur le pria de détruire Lampsaque. Désarmé par cette ruse, le héros pardonna. Anaximène avoit composé les *Vies de Philippe et d'Alexandre* ; une *Histoire ancienne de la Grèce*, en 12 livres ; ces ouvrages ont péri.

ANAXIPPE, poëte comique grec, de la nouvelle comédie, vivoit du temps d'Antigone et de Démétrius Poliorcète. Ce poëte avoit coutume de dire « que les philosophes n'étoient sages que dans leurs discours et leurs écrits, mais nullement dans leurs actions. »

ANCÉE (Mythol.), fils de Nep-

tune et d'Aristapalie, étoit roi de Samos. Ce prince, qui aimoit beaucoup l'agriculture, poussoit un jour trop vivement un de ses esclaves au travail : celui-ci lui prédit qu'il ne boiroit point du vin de la vigne à laquelle il le faisoit travailler au-delà de ses forces. Ancée, sans s'arrêter à cette prédiction, fit porter du fruit de cette vigne sur le pressoir, et déjà il étoit près de boire une coupe remplie de ce vin nouveau, lorsqu'on vint lui dire qu'un sanglier étoit entré dans sa vigne et la ravageoit. A l'instant il posa la coupe pour courir au sanglier, qui d'un coup de boutoir le renversa mort. Cette aventure donna lieu à ce proverbe grec, traduit par Caton : *Multum interest inter os et offam*; « Il y a loin de la bouche au plat. » Horace a mieux traduit le proverbe grec en ce vers : *Multa cadunt inter calicem supremaque labra.* Ovide parle d'un autre Ancée, qui fut pareillement tué par un sanglier de la forêt de Calydon ; celui-ci étoit de la ville de Parrhase, au lieu que le premier étoit de Pleurone.

I. ANCHARANO (Pierre d'), de la famille des Farnèse, naquit à Bologne. Balde fut son maître dans le droit civil et canonique. Son disciple se rendit digne de lui. Il fut choisi en 1409 par le concile de Pise pour le défendre contre ceux qui désapprouvoient cette assemblée. Il démontra, contre les ambassadeurs du duc de Bavière, que ce concile étoit légitimement convoqué ; qu'il avoit droit de procéder contre Grégoire XII et Benoît XIII. Il mourut à Bologne en 1487, après avoir commenté les *Décrétales* et les *Clémentines*, et publié quelques autres ouvrages, en 5 vol. in-fol., 1581-1585. On le nomma dans son épitaphe : *Juris canonici speculum, et civilis anchora...*

† II. ANCHARANO (Jacques d'), auteur de deux livres très-singuliers et très-rares. L'un est intitulé *Processus joco-serius, in quo continentur processus Satanæ contra beatam Virginem*, in-fol. gothique, sans date. L'autre a pour titre : *Liber Belial, seu processus diaboli contra Christum*, 1472, in-fol. Il a été traduit en français par P. Ferget, sous ce titre : *Le Procès de Bélial, procureur d'enfer, à l'encontre de Jésus.* Lyon, 1482, in-fol. goth. Il y a une édition des œuvres d'Ancharano, Hanau, 1611, in-4°, avec des commentaires de plusieurs auteurs. Ce dernier écrivain est le même que Palladino. *Voyez* ce mot.

III. ANCHARANO (Gaspard), né à Bassano, ville de l'état de Venise, vivoit encore en 1614, et professoit alors les belles-lettres à Trévise. Il fut le Pellegrin de l'Italie. Il a mis en cantiques et en rimes italiennes *les Prières de l'Eglise*, *les Psaumes*, *l'Office de la Vierge.* Ces divers chants ont été imprimés à Venise, en 1587 et 1588, in-4°.

* ANCHERES (Daniel d'), gentilhomme, natif de Verdun, qui vivoit au commencement du 17e siècle. On a de lui une tragédie de *Tyr et Sidon*, ou *les Funestes Amours de Béléar et Méliane*, imprimée avec d'autres *Mélanges poétiques*, in-12, à Paris en 1608. La dédicace de cette pièce peut faire conjecturer que l'auteur étoit attaché à la personne de Jacques I, roi d'Angleterre.

* ANCHIALUS (Michel). *Voyez* Michel.

ANCHIARA (Pierre), né dans la Lombardie, près du lac Majeur, vécut à la cour de Ferdinand-le-Catholique : il a laissé un ouvrage sur *l'Histoire des Indes.*

ANCHIETA (Joseph), mis-

sionnaire portugais, né à Ténériffe, aux Canaries, en 1533, fut envoyé pour prêcher la foi aux sauvages du Brésil, et mourut dans ses édifians travaux le 9 juin 1597, à 64 ans. Deux jésuites, Rotérigius et Sébastien Bérétérius, ont écrit sa vie.

ANCHISE (Mythol.), prince troyen, fils de Capys et de la nymphe Naïs, s'occupoit à garder les troupeaux dans les bois et sur les montagnes de la Troade. Comme il étoit beau et bien fait, il fut aimé de la déesse des graces et de la beauté : elle en eut un fils, appelé Énée, qu'elle mit au monde sur les bords du fleuve Simoïs. Les mythologistes disent qu'il fut frappé légèrement de la foudre, pour n'avoir pas gardé le secret à la déesse. Anchise échappa au sac de Troie par la piété de son fils, qui l'emporta sur ses épaules; et il mourut près de Drépano en Sicile.

ANCHITÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte, sacrifia l'amour maternel à celui de la patrie, et mit la première pierre à la porte du temple de Minerve, que les éphores avoient ordonné de murer pour y faire mourir de faim Pausanias son fils qui s'y étoit réfugié, et qui avoit voulu livrer Sparte aux Perses. *Voyez* PAUSANIAS.

ANCHURUS (Mythol.), fils de Midas. Un gouffre s'étant ouvert à Célène, ville de Phrygie, Anchurus se dévoua pour le bien public, et s'y précipita avec son cheval : ce gouffre se referma aussitôt. Midas fit élever à cet endroit un autel à Jupiter.

† I. ANCILLON (David), né à Metz le 18 mars 1617, étudia à Genève, où il fit sa philosophie et sa théologie. On le pourvut, après son retour, du ministère de l'église de Meaux, qu'il garda jusqu'en 1653. Il revint à Metz, et il y resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692, jouissant de l'estime générale. Son bisaïeul, Georgin Ancillon, avoit été un des fondateurs de l'église réformée de cette ville. On a de lui, I. *Idée du fidèle ministre* ou *la Vie de Guillaume Farel*, Amsterdam, 1691, in-12. II. *Mélanges critiques de littérature*, Amsterdam, 1701, in-12, et Bâle, 1698, in-8°, 3 vol., avec un abrégé de sa vie. III. *Apologie de Luther*, etc., Hanau, 1666, in-12.

† II. ANCILLON (Charles), fils du précédent, naquit à Metz le 29 juillet 1659. Il exerça dans sa patrie la profession d'avocat. Après la révocation de l'édit de Nantes, les réformés de Metz le députèrent à la cour pour demander de n'être point compris dans la révocation. Tout ce qu'il put obtenir pour eux ce fut un traitement plus doux. Il suivit son père à Berlin, et devint inspecteur ou juge supérieur des tribunaux de justice que les réfugiés français avoient en Prusse, historiographe et conseiller du roi, et sur-intendant de l'école française. Il mourut dans cette ville le 5 juillet 1715, à 56 ans. Il eut un frère puîné, en 1670, qui fut aussi pasteur à Berlin, et que la cour employa en divers pays pour des négociations relatives aux affaires de la religion. Il mourut à Berlin en 1723. Ses emplois ne l'empêchèrent pas de s'adonner à la littérature et à la bibliographie. Il est auteur, I. D'une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les états de Brandebourg*, 1690, in-8°. II. De *Mélanges critiques de littérature, recueillis des conversations de son père*, 1698, 3 t. in-8°. On y trouve des observations utiles et savantes,

et quelques méprises. On les contrefit à Amsterdam, 1709, in-12, et on y fit entrer bien des choses qui faisoient tort à la mémoire du père et du fils : aussi Ancillon désavoua-t-il cette édition frauduleuse. III. *La Vie de Soliman* II, 1706, in-8°., ouvrage peu soigné. IV. *Traité des eunuques*, 1707, in-12. V. *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres*, in-8°, Amsterdam, 1709. Ces mémoires sont trop diffus et pas assez exacts. Son *Traité des Eunuques* fut publié sous le nom de *C. Ollincan*, qui est l'anagramme de C. Ancillon : il fut fait à l'occasion d'un eunuque italien qui vouloit se marier. Il y a répandu beaucoup de littérature, et des remarques curieuses et agréables; mais il n'y montre guère de critique, et encore moins de philosophie. Il prend pour une histoire véritable l'allégorie de Fontenelle sur Méro et Ennegu.

* ANCKARSTROM. *Voy.* ANKARSTROOM.

ANCKWITZ, nonce du Palatinat de Cracovie, fut nommé ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck. Il revint à Varsovie à la fin de 1792, et l'année suivante il fit à Grodno l'ouverture de la diète, et signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi et de la république de Pologne, le traité d'alliance avec la Russie. Lors de l'insurrection de Varsovie, le 18 avril 1794, il fut arrêté et mis en prison. On l'accusa de vouloir asservir sa patrie à la Russie; ses juges, après lui avoir fait lecture de quelques-unes de ses lettres surprises dans les papiers du général Ingelstrom le condamnèrent à être pendu; il fut exécuté devant l'hôtel-de-ville de Varsovie; et, à la demande du peuple, son corps fut privé de la sépulture de ses aïeux, pour être rejeté dans celle des malfaiteurs.

† ANCOURT (Florent Carton sieur d') *ou* DANCOURT naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, le même jour que le grand-dauphin. Le père de La Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune homme, dont la vivacité et la pénétration promettoient beaucoup ; mais l'éloignement du disciple pour le cloître rendit inutiles tous les soins du maître. D'Ancourt aima mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non seulement grand acteur, mais encore auteur distingué. Ce que Regnard étoit à l'égard de Molière dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien d'Ancourt l'étoit dans la farce. Plusieurs de ses pièces attirent encore beaucoup de monde. Le dialogue en est léger, vif, rapide, plein de gaieté et de saillies. Le talent singulier de faire parler les paysans les lui fit mettre souvent en jeu : aussi a-t-on dit « qu'il étoit plus souvent au village qu'à la ville, et au moulin qu'au village. » Ses comédies forment des tableaux champêtres qui plaisent à ceux qui peuvent soutenir une pièce presque toute écrite en jargon de paysan. Borné aux petites peintures, il traça rarement de grands caractères ; et lorsqu'il voulut le tenter, il choisit mal ses sujets. Il faut en excepter le *Chevalier à la mode*, pièce d'intrigue où il a su faire entrer des caractères plaisans et bien soutenus. Un de ses talens, ou plutôt une de ses adresses, étoit de mettre sur le théâtre les ridicules du jour, et il y réussit ordinairement assez bien. Sa prose est très-supérieure à ses vers, rimés ordinairement avec peine, et à qui cette contrainte fait perdre les graces de la vivacité. Les agrémens de son esprit et de sa société le firent rechercher

de ce qu'il y avoit de plus distingué et de plus aimable à la cour et à la ville. Louis XIV l'aimoit. Lorsque ce prince devoit assister à la comédie, d'Ancourt alloit lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule étoit admise. Les dernières années de d'Ancourt furent plus sages et plus retirées que celles de sa jeunesse. Il quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelle-le-Roi en Berri. Il y mourut, le 16 décembre 1726, à 65 ans. Comme il étoit beau parleur, les comédiens le chargeoient ordinairement des discours d'apparat. Etant allé de leur part porter aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu les rétributions de la comédie, il fit un discours pour prouver que le secours annuel donné aux pauvres par les comédiens auroit dû les mettre à l'abri de l'excommunication. Le premier président de Harlay, l'un des administrateurs, lui répondit en escobardant : « D'Ancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir vos aumônes, mais nous n'avons point de langue pour répondre aux propositions que vous faites. » Réponse assez sotte. Ses ouvrages ont été rassemblés en 1710 et 1730, en 9 vol. in-12. Celles de ses comédies qui ont été conservées au théâtre, sont, I. *Les Bourgeois à la mode.* II. *Les trois Cousines.* III. *Le Chevalier à la mode.* Celle-ci, jouée en 1687, est regardée comme le chef-d'œuvre de l'auteur. Son intrigue est bien conduite, le style naturel, les scènes pleines de gaieté. Les rôles de Serrefort, riche usurier; de madame Patin, du conseiller Migaud et du Chevalier, sont bien soutenus. Les ennemis de d'Ancourt prétendirent qu'il devoit en grande partie cette pièce à un M. de St. Yon. IV. *Les Coquettes.* V. *Le Moulin de Javelle.* VI. *La Parisienne.* VII. *La Foire de Bezons.* VIII. *Le Mari retrouvé.* IX. *Colin-Maillard.* X. *Le galant Jardinier.* XI. *Le Tuteur.* XII. *Le Notaire obligeant.* XIII. *La Folle Enchère.* XIV. *L'intrigante.* XV. *La Baguette.* XVI. *Les Vendanges de Surène.* XVII. *La Loterie.* XVIII. *Le Charivari.* XIX. *Les Fées.* XX. *La Famille à la mode.* XXI. *L'Opérateur.* XXII. *Le Diable boiteux.* XXIII. *La Trahison punie.* XXIV. *L'Amour charlatan.* XXV. *Les Agioteurs.* On auroit dû reprendre celle-ci dans ces derniers temps. On a imprimé la plupart de ces pièces, sous le titre de *Chefs-d'œuvre de d'Ancourt*, 3 vol. in-12. Titon du Tillet dit qu'on a cru que d'Ancourt, assez dissipé et ami du plaisir, se faisoit quelquefois aider : cela peut être. L'opinion générale a même été longtemps que d'Ancourt s'emparoit des ouvrages de quelques auteurs qui les lui confioient pour les faire représenter, et les donnoit ensuite sur son nom. Cependant il avoit un génie extrêmement comique, et une grande facilité. Il laissa deux filles, l'une et l'autre mariées.

ANCRE (le Maréchal d'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS-MARTIUS, 4e roi des Romains, monta sur le trône après Tullus-Hostilius, l'an 638 avant J. C. Il déclara la guerre aux Latins ; triompha d'eux, vainquit les Véiens, les Fidénates, les Volsques et les Sabins. De retour de ses conquêtes, il embellit Rome, et bâtit le temple de Jupiter Férétrien, joignit le Mont Janicule à la ville, creusa le port d'Ostie, et y établit une colonie romaine. Il fit ouvrir des salines au bord de la mer, et distribua au peuple une grande partie du sel qu'on en tiroit. Il mourut l'an 616 avant J. C. Il aima la paix et les arts, et rendit ses sujets heureux.

ANDELOT. *Voyez* COLIGNI, n° IV.

† I. **ANDERSON** (Laurent), chancelier du roi de Suède, Gustave Vasa, fut un des premiers réformateurs de Suède. Il naquit en 1498, à Snengeas, de parens pauvres. Après avoir étudié à Wittemberg, où il adopta la nouvelle doctrine de Luther, il retourna dans sa patrie, et disposa le roi à l'adopter aussi. Il fut archidiacre à Upsal jusqu'en 1540. Anderson avoit acquis dans ses voyages une grande connoissance des hommes et du monde ; il étoit grand homme d'état et l'Erasme suédois. A la fin, il tomba en disgrace, n'ayant pas dénoncé une conspiration dont il avoit connoissance. Il fut condamné à mort, mais, moyennant une forte somme d'argent, il racheta sa vie. Alors il se retira du monde; le chagrin peu à peu mina ses jours, et il mourut le 25 avril 1552. Sa *Traduction du nouveau Testament* en langue suédoise, faite en 1526, passe pour un chef-d'œuvre.

II. ANDERSON'S (Edmond), jurisconsulte anglais sous Elisabeth, qui le fit chef-justicier des communs plaidoyers en 1582. Il mourut en 1604. On a de lui des *Recueils de jurisprudence*, estimés des Anglais, tels que *les Arrêts de la cour du commun banc*, 1644, in-fol., et ceux *de la cour de Westminster*, 1653, in-4°.

† III. ANDERSON'S (Adam), Écossais, secrétaire de l'amirauté, mort le 10 janvier 1775, publia, en 1764, une *Histoire de la navigation et du commerce*, en anglais, 2 vol. in-fol., et en 4 vol. in-4°, en 1801, et réimprimée depuis.

* IV. ANDERSON (Alexandre), mathématicien écossais du 16e siècle, fut professeur de mathématiques à Paris, où il publia, en 1592, un *Supplément aux livres d'Appollonius Vossius de Mathemat.*

* V. ANDERSON (John), né à Hambourg en 1674, fut employé en différentes négociations dans plusieurs cours de l'Europe. Il a publié *Histoire naturelle d'Islande, du Groenland, du détroit de Davis, et d'autres régions septentrionales.* Il mourut en 1743.

* VI. ANDERSON (George) naquit, en 1760, à Weston dans le comté de Buckingham ; ses parens étoient des paysans, et l'élevoient dans leur métier. Mais en labourant la terre, son génie ne s'occupoit qu'à vaincre les difficultés que la fortune lui opposoit, et, sans nul autre secours que son intelligence et quelques livres, il parvint à une grande connoissance des mathématiques. Ce talent extraordinaire attira l'attention d'un ecclésiastique. Il parvint à placer l'enfant dans une école de grammaire, et l'envoya ensuite au collége d'Oxford, où il prit ses degrés. On le fit entrer dans les ordres; mais n'ayant nulle inclination pour cet état, il se hâta de se rendre à Londres, où il obtint une place de commis à la table des contrôles. Son assiduité au travail ruina son tempérament, et le conduisit au tombeau en 1806. Il publia un livre intitulé *Arénarius, ou Traité sur l'art de mesurer les terres*, traduit du grec d'Archimèdes ; et *Vue générale des différens changemens qu'ont éprouvés les affaires de la compagnie des ordres orientales depuis la paix de* 1784.

ANDIEN, de Clermont, peintre renommé pour le genre des fleurs, passa quarante ans de sa vie en Angleterre ; il en revint à l'époque de la guerre de 1756, ne voulant pas rester parmi les ennemis de sa patrie. Il est mort très-âgé à Paris en 1783. En lui a fini l'école du Baptiste.

ANDIER DES ROCHERS (Etienne-Jean), graveur du roi, né

à Lyon, s'étoit établi à Paris, où il mourut en 1741, dans un âge fort avancé. Il a gravé *quelques sujets de la Fable*, sur-tout d'après Le Corrège. Mais son plus grand ouvrage est une suite de plus de *sept cents Portraits de personnes distinguées par leur naissance, dans la guerre, dans le ministère, dans la magistrature, dans les sciences et dans les arts*, avec des vers au bas, la plupart faits par Gacon. L'empereur Charles VI gratifia des Rochers d'une belle médaille d'or, pour quelques estampes du portrait de sa majesté impériale que ce graveur lui avoit envoyées.

ANDINI. *Voyez* DANDINI.

* ANDLO *ou* ANDELO (Pierre d'), natif d'Andlau, petite ville de la Basse-Alsace, florissoit vers le milieu du 15e siècle. Après avoir fait ses études à Pavie, il occupa une chaire de droit canon à l'université de Bâle, dont il fut créé vice-chancelier. Il fut ensuite chanoine de Colmar et prévôt de l'abbaye de Lutenbach. On a de lui un ouvrage intéressant *sur la Constitution de l'empire germanique*, publié en 1603 par Marquard Freher et Tobie Oelhafen, d'après un seul code manuscrit trouvé dans la bibliothèque palatine de Heidelberg. Il a donné aussi, en langue allemande, une *Chronique commençant par la création du monde, et finissant à l'année* 1400.

† ANDOCIDES, orateur athénien, né vers l'an 468 avant l'ère chrétienne, se distingua par son éloquence. Il fut plusieurs fois exilé de sa patrie, et toujours rappelé. Son style étoit simple, et presque entièrement dénué de figures et d'ornemens. Il nous reste de lui quatre *Discours* qui furent publiés par Guillaume Canterus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les *Oratores græci d'*Estienne, 1575, in-fol., et à la suite de l'Antiphon, Hanau, 1619, in-8°. Auger les a traduits en français, en 1783, in-8°. Le plus curieux est celui qu'il prononça contre Alcibiade. *Voyez Ruhnken. Hist. Crit. or. græc.* à la tête de son *P. Rhul. Lupus*, p. 47, 57.

† I. ANDRADA (Diégo de Payva d'), d'une des plus illustres familles de Portugal, se distingua parmi les théologiens de l'université de Coimbre. Le roi de Portugal, don Sébastien, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en 1575. Nous avons de lui *la Défense du concile de Trente*, contre Chemnitz; *Defensio Tridentinæ fidei*, etc., à Lisbonne, 1578, in-4°, qui est rare. L'édition d'Ingolstan, 1580, in-8°, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit, et le sixième livre, qui traite *de la concupiscence et de la conception immaculée de la sainte Vierge*, est le plus curieux par la diversité des nombreux sentimens que l'écrivain y rapporte. Il est auteur d'un autre bon *Traité contre le même Chemnitz*, dont l'édition de Venise, 1564, in-4°, est peu commune. Il a pour titre, *Orthodoxæ quæstiones adversùs hæreticos*. On a de lui sept volumes de *Sermons portugais*, qui ne sont bons que pour son pays.

† II. ANDRADA (François d'), historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit *l'Histoire de Jean III, roi de Portugal* : cet ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1533, in-4°, et en 1613, in-fol. Il étoit frère du théologien.

III. ANDRADA (Thomas d'), nommé dans son ordre THOMAS *de Jésus*, commença la réforme des augustins déchaussés. Le frère Thomas suivit le roi don Sébastien

dans sa malheureuse expédition d'Afrique. Les infidèles l'enfermèrent dans une caverne, où il composa, en portugais, *les Souffrances de Jésus :* ouvrage plein d'onction, traduit en français, en 2 vol. in-12. Sa sœur Yolande d'ANDRADA, comtesse de Lignerez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté ; mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffroient avec lui. Il mourut l'an 1582, avec une réputation d'odeur de sainteté.

IV. ANDRADA (Antoine d'), jésuite missionnaire portugais, fit la découverte, en 1624, du pays de Cathai et de celui de Tibet, dont il a donné une *Relation.* Il mourut le 19 mars 1633.

V. ANDRADA. *Voyez* FREIRE.

I. ANDRÉ (saint), apôtre, frère de saint Pierre, naquit à Bethsaïde. Il suivit d'abord saint Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J. C. André lui amena son frère Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouvèrent aux noces de Cana, et furent témoins du premier miracle de J. C. Quelque temps après, le Sauveur les ayant rencontrés qui pêchoient, il leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Lorsque J. C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avoit que cinq pains d'orge et deux poissons. Depuis la mort de son maître, on ne sait rien de certain sur ce disciple. On croit qu'il prêcha l'évangile à Patras en Achaïe, et qu'il y fut martyrisé. On ignore quel fut son supplice. L'opinion commune est qu'il fut crucifié ; mais elle n'est pas fondée sur le témoignage des anciens historiens. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en instituant l'ordre de la Toison d'or, lui donna pour symbole distinctif la croix de saint André, faite en forme d'un X.

II. ANDRÉ, prétendu messie, qui se donna pour libérateur des juifs du temps de Trajan. Il ranima leur enthousiasme qui paroissoit assoupi. Il leur persuada qu'ils seroient agréables au Seigneur, et qu'ils rentreroient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminoient tous les infidèles dans les lieux où ils avoient des synagogues. Les juifs, séduits par sa promesse, massacrerent, dit-on, plus de deux cent vingt mille personnes dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre : Dion et Eusèbe disent que, non contens de les tuer, ils mangeoient leur chair, se faisoient une ceinture de leurs intestins, et se frottoient le visage de leur sang.

† III. ANDRÉ, dit *de Crète*, parce qu'il étoit évêque d'Aléria en cette île ; ou le Jérosolymitain, parce qu'il s'étoit retiré dans un monastère de Jérusalem, étoit de Damas, et mourut en 570, ou, selon d'autres, en 670. Il a laissé des *Commentaires sur quelques livres de l'Écriture*, et des *Sermons.* Le P. Combéfis en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des Œuvres de saint Amphiloque et de Méthodius : le tout imprimé à Paris, en 1644, in-fol.

† IV. ANDRÉ II, couronné en 1205 roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de Jérosolymitain. C'est à ce prince que les gentilshommes hongrois doivent la charte de leurs priviléges. On y lit cette clause : « Si moi ou mes successeurs, en quelque temps que ce soit, voulons enfreindre vos priviléges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles. » C'étoit mettre les armes dans les mains des sujets. André fut heureux dans toutes les

guerres qu'il entreprit, ou qu'il soutint. Il mourut l'an 1235.

V. ANDRÉ DE HONGRIE, fils de Charles II, roi de Hongrie, épousa Jeanne Ire, reine de Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, que l'éducation hongroise n'avoit pas corrigé, ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince vouloit être maître, et Jeanne prétendoit qu'il fût seulement le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frère Robert, franciscain, qui vouloit faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernoit André; Jeanne étoit conseillée de son côté par la fameuse Catanoise (*voyez* CABANE), lavandière devenue gouvernante des princesses. Cette femme jalouse du crédit du frère Robert, et connoissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis, prince de Tarente, amant de Jeanne (*voy.* JEANNE, n° V), d'autres princes du sang, les partisans de la reine, et, selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent part à ce meurtre, exécuté en 1345. André n'avoit encore que 19 ans.

VI. ANDRÉ DE PISE (Andréa da Pisa), sculpteur et architecte, né en 1270 à Pise, comme son surnom le désigne, fut employé à la construction de divers édifices par les Florentins, dont ses talens le firent tellement chérir, qu'ils lui accordèrent le droit de bourgeoisie et l'admirent aux charges de la république. On prétend que l'arsenal de Venise fut bâti sur ses dessins. Il manioit aussi le pinceau, étoit bon poëte et excellent musicien. Il mourut à Florence, âgé de 60 ans.

VII. ANDRÉ (Jean), né à Mugello près de Florence, professeur de droit à Bologne, mourut de la peste dans cette ville, le 7 juillet 1348. On a de Jean André des *Commentaires sur les Clémentines*, 1471, in-fol., à Mayence, et Lyon, 1575; *sur les six livres des Décrétales*, Mayence, 1455, et Venise, 1581, in-fol. Il professa pendant 45 ans le droit canon à Pise, à Padoue, et surtout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée appelée Novella, et mariée à Jean Calderin, étoit si bien instruite dans le droit, que lorsque son père étoit occupé, elle donnoit les leçons à sa place; mais elle avoit, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son *Commentaire sur les décrétales*, Novellæ.

VIII. ANDRÉ (Jean) fut secrétaire de la bibliothèque du Vatican sous Paul II et Sixte IV. Le premier le chargea de veiller aux éditions qui se feroient sous Conrard Swegnheym et Arnoul Pannartz, qui venoient d'apporter à Rome la nouvelle invention de l'imprimerie. Il revoyoit les manuscrits, composoit les *Epîtres dédicatoires* et les *Préfaces*, et corrigeoit même les épreuves. Le cardinal de Cusa, son ancien condisciple, lui fit donner l'évêché d'Accia dans l'île de Corse, et le pape Paul II le nomma ensuite à celui d'Aléria dans la même île, où il mourut en 1493. On a de lui plusieurs éditions de livres anciens, de Tite-Live, d'Aulu-Gelle, 1469, Rome, in-fol., des Epîtres de saint Cyprien; des *Herodoti Historiæ*, 1475; des Œuvres de saint Léon; de Strabon, Venise, 1472, in-fol. Il a fait aussi quelques ouvrages de jurisprudence.

IX. ANDRÉ DEL SARTO naquit à Florence en 1488, d'un tailleur d'habits, d'où lui vint le surnom

del Sarto; son nom de famille étoit Vannuchi. François I[er], sous le règne duquel il vint en France, voulut retenir près de lui ce peintre, qu'il visitoit souvent dans son atelier; mais sa femme le rappeloit en Italie. François I[er] lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André, l'ayant dissipé, n'osa plus reparoître. On loue son coloris, les agrémens de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies. Son dessin est maniéré et souvent incorrect, sa couleur froide et monotone. Les têtes de ses vierges ont peu de noblesse. Il mourut de la peste en 1530. Un des principaux talens d'André del Sarto étoit de copier si fidèlement les tableaux des grands maitres, que tout le monde s'y trompoit. Sa copie du *portrait de Léon X* par Raphaël fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce dernier en eût fait les draperies. On distingue dans le grand nombre de ses ouvrages, la *Vie de saint Jean-Baptiste*, le *saint Sébastien* de l'église de Saint-Gall à Florence, la *Charité*, qui se voyoit dans une des salles du Luxembourg, et qui est maintenant au musée Napoléon, ainsi que plusieurs autres tableaux de ce maitre qui ornoient le chateau de Versailles. Les peintures d'André del Sarto ont été souvent gravées.

X. ANDRÉ (Jean), né à Xativa dans le royaume de Valence, étoit fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion catholique en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Après sa conversion, il publia la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduit de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version française sur l'italien, par Gui Lefèvre de La Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le mahométisme peuvent y puiser des choses utiles.

XI. ANDRÉ (Jacques), dit Schmidlin, c'est-à-dire petit maréchal, parce que son père l'étoit, chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wittemberg en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de son atelier pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Ausbourg, et fut employé par plusieurs d'entre eux. Son esprit étoit inquiet et turbulent. Il changeoit souvent d'opinion et soutenoit ces changemens par des injures à ses adversaires; il fut un des plus ardens défenseurs de la doctrine de l'ubiquité, ou de la présence du corps de J. C. en tous lieux. Il mourut à 62 ans en 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé *de la Concorde*, 1582, in-4°. On lui donna plus justement le titre de *Concordia discors*; car ce fut celui de tous ses écrits qui produisit le plus de troubles et de disputes. André a publié près de cent cinquante *Opuscules latins sur des matières de théologie et de controverse*. On dit que sur la fin de ses jours il embrassa la religion romaine; mais les protestans nient le fait.

† XII. ANDRÉ (Valère) naquit dans le Brabant en 1588. Il professa le droit à Louvain, et eut la direction de la bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca Belgica, seu de Belgis vitâ scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages qu'on ait donnés en ce genre en 1623, in-8°, en 1643, in-4°; il auroit pu néanmoins retrancher quelques minuties et corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1623. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4° avec des additions. Il vivoit encore en 1652.

† XIII. ANDRÉ (Yves-Marie), né en 1675 à Châteaulin dans le comté de Cornouailles, entra chez les jésuites, et fut professeur royal de mathématiques à Caen, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il avoit alors 84 ans. Sa vie laborieuse se termina le 25 février 1764. Aucun genre de littérature ne lui étoit étranger : il avoit réussi dans la chaire : il avoit fait des vers pleins de graces; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, qui parut en 1741, réimprimé en 1763. Formey en avoit donné une édition augmentée en 1759. Ce livre, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et assez de force dans le raisonnement. On estime aussi le *Traité sur l'Homme*, où il parle, en philosophe judicieux, de l'union de l'ame et du corps.

XIV. ANDRÉ (le maréchal de Saint-). *Voyez* ALBON.

XV. ANDRÉ (le petit père. *Voyez* BOULANGER, n° II.

XVI. ANDRÉ CORSIN. *Voyez* ce dernier mot.

XVII. ANDRÉ (Alexandre), Napolitain, mais originaire de Barlette, publia une *Traduction* de l'ouvrage de l'empereur Léon sur l'art de la guerre, avec trois *Discours sur la guerre faite dans la campagne de Rome et du royaume de Naples sous le pape Paul IV*, en 1556.

XVIII. ANDRÉ (Onuphre d'), fit imprimer, en 1631, quelques *Poésies* et des *Opuscules* en prose.

XIX. ANDRÉ (François d'), grand jurisconsulte de Naples, y fit connoître pour la première fois les écrits de Cujas et de Duaren, la philosophie de Descartes, et les nouvelles découvertes faites en médecine.

XX. ANDRÉ, prêtre de Bergame, vécut dans le 9e siècle. Il est auteur d'une *Chronique*, qui commence à l'arrivée des Lombards en Italie, et finit à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire à l'an 874. Muratori l'a insérée dans le premier volume de ses Antiquités d'Italie.

* XXI. ANDRÉ (Jean-Valentin), né à Herremberg, en 1586, fils de Jean André, abbé de Konigsbrunn, fameux théologien du pays de Wittemberg, également connu comme poëte et comme auteur satirique. On lui attribue trois écrits sur l'*Ordre du Rose-Croix*. Il fut d'abord diacre de Vaghingen, ensuite surintendant de Calwe. Ebérard III, duc de Wurtemberg, le nomma son chapelain, et abbé de Bébenhausen et d'Adelberg. Ebérard III exigea que toutes les églises de son duché se conformassent au plan que cet abbé avoit donné dans son *Idea disciplinæ christianæ*. On a de lui, I. *Seleniena augustalia*. II. *Mythologia christiana*. III. *De curiositatis pernicie syntagma*. IV. *De Restitutione reipublicæ christianæ et litterariæ Theophilus*. V. *Menippus*. VI. *Peregrinus in patriâ*. VII. *Fama Andreana reflorescens*. Il mourut le 27 juin 1654.

* XXII. ANDRÉ (Simon Renard de Saint-), peintre, né à Paris en 1614. Il fut membre de l'académie royale. Il a aussi *gravé* 46 *estampes des peintures et sculptures de la galerie d'Apollon au Louvre*, d'après Le Brun.

* XXIII. ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris en 1662, prit l'habit de dominicain dès l'âge de 17 ans. Ses supérieurs, voyant les talens qu'il avoit pour la peinture, l'envoyèrent étudier à Rome, où il passa plusieurs années à dessiner, d'après Raphaël et Michel-Ange, au

Vatican. Il fit connoissance, dans cette ville des arts, avec Carle Maratte et les meilleurs artistes, dont il reçut d'utiles leçons. De retour à Paris, il fut occupé à faire les peintures qui décoroient les Jacobins de la rue du Bac, que l'on construisoit alors, ainsi que presque tous les tableaux qui étoient alors dans la nef et dans les chapelles des Jacobins de la rue Saint-Honoré, dans lesquels il a représenté *des sujets de la Passion de Jésus-Christ et les miracles des saints de son ordre*. Il étoit souvent visité par La Fosse et le fameux Jouvenet. Il avoit tellement pris la manière de ce dernier, qu'il fut quelquefois soupçonné d'avoir été retouché par ce célèbre artiste. Les autres maisons religieuses de son ordre se sont encore enrichies de ses productions. Chez les dominicains de Lyon, il a représenté sur un grand tableau qui occupoit tout le fond de leur réfectoire, *Jésus-Christ chez le pharisien*, et dans celui de Bordeaux, *les noces de Cana et le Miracle des cinq pains*. Il a peint à Saint-Lazare de Paris deux des tableaux représentant *la vie de saint Vincent-de-Paule*, que l'on voyoit dans la nef de cette église. Ceux du frère André représentoient, l'un, *saint Vincent prêchant aux pauvres de l'hôpital du Nom-de-Jésus*, qu'il avoit institué; l'autre, *l'apothéose de ce saint* si vénérable pour son humanité. Ils ont été gravés, ainsi que tous les tableaux de cette suite, par Herisset, à l'eau-forte, et terminés au burin par F. Carle et Dupin. Tous ces différens ouvrages prouvent la fécondité du génie de F. André, ainsi que la facilité de son exécution. Ses compositions sont nobles et sagement ordonnées; son dessin, sans être d'un grand caractère, est correct, mais il est maniéré dans le goût de Carle Maratte et des artistes du temps; ses draperies, assez bien disposées, sont peu fidèles à la nature dans leurs plis; mais son coloris, brillant et vigoureux, tient beaucoup de celui de Jouvenet. Parmi les plus belles productions du frère André, on comptoit une *Adoration des rois*, aux Théatins de Paris; une *Nativité de Jesus-Christ*, et une *Sainte Famille* pour l'église du bon Pasteur: une *Descente de croix* que l'on voit encore dans l'église paroissiale d'Epinay; enfin, à l'âge de 90 ans, il peignit une *sainte Geneviève* pour décorer la dernière chapelle de son couvent. Le frère André a souvent peint des portraits auxquels il donnoit beaucoup de force et de ressemblance. Il eût pu mériter d'être admis à l'académie; mais sa modestie lui fit croire que cette dignité ne pouvoit s'accorder avec son état. Il mourut à Paris en 1753, âgé de 91 ans. Il a eu pour élève Taraval, mort premier peintre du roi de Suède. Il donna les premières leçons de son art à Dumont, surnommé *le Romain*, en son temps recteur de l'académie de peinture, et à Chasle, peintre savant dans la perspective, et qui mérita le cordon noir.

* XXIV. ANDRÉ (Maître), né à Langres en 1721. Ce successeur de Pradon, qui n'a, comme lui, acquis dans le monde littéraire qu'une célébrité ridicule, exerçoit à Paris la profession de perruquier, lorsqu'il lui vint un beau jour la folle prétention de se croire né pour chausser le cothurne. Il composa en conséquence une tragédie intitulée *le Tremblement de terre de Lisbonne*, qui parut imprimée à Paris en 1757. L'auteur en fit hommage à Voltaire, qui lui répondit, dit-on, en parodiant le proverbe connu, *Ne sutor ultra crepidam*, Faites des perruques.

* XXV. ANDRÉ (Noël), astronome et géographe, connu sous le nom de père Chrysologue de Gy. Ce

savant, aussi simple et aussi modeste qu'érudit, est né à Gy en Franche-Comté en 1728. Il entra dans l'ordre des capucins, et y porta un goût décidé pour l'astronomie et la géographie. Ce qui favorisa singulièrement ce goût, fut le séjour que fit à Paris le P. André dans la maison de son ordre, rue Saint-Honoré, où le célèbre Le Monnier avoit son observatoire. Celui-ci, frappé des connoissances profondes du P. André, l'engagea à faire un *Planisphère céleste* projeté sur le plan de l'équateur. Ce planisphère fut exécuté en 1778 avec beaucoup de soin, en deux grandes cartes bien gravées. L'auteur y ajouta 900 étoiles de La Caille; mais il ne lui fut pas permis d'y mettre les figures des 14 constellations australes de ce grand astronome, parce que Le Monnier n'aimoit pas La Caille. Ces planisphères sont accompagnés d'un *Abrégé d'astronomie* pour leur usage, in-8° de 146 pages. En 1779, le P. André publia un nouveau *Planisphère céleste* de 14 pouces, qui a pour centre le pôle boréal du monde, et qui s'étend jusqu'au 35e degré de déclinaison australe, avec une *Instruction relative*, et *l'Hémisphère supérieur d'une petite mappemonde*. En 1780, il donna encore deux *Planisphères célestes*, l'un de 5 pouces et l'autre de 14, avec une *Instruction*. De 1781 à 1787, le P. André voyagea dans le Jura et dans les Vosges, avec un baromètre, pour connoître les hauteurs, et perfectionner les cartes jusqu'au grand Saint-Bernard. On lui doit une excellente *Carte de Franche-Comté*, projetée sur l'horizon de Besançon, Paris, 1774. En 1792, le P. André se retira à Gy. Il obtint en 1800 une pension de 600 fr. de la part du gouvernement. Il étoit alors revenu à Paris, où il publia, en 1806, son excellent ouvrage : *Théorie de la surface actuelle de la Terre*, in-8°, qui mit le comble à sa réputation. A la fin du volume, on trouve un Rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, où il est dit que l'auteur tient un rang très-distingué parmi les observateurs géologistes, et que l'ouvrage de ce savant respectable doit être accueilli des naturalistes comme une collection extrêmement riche en faits intéressans. Le P. André, de retour à Gy, y est mort en 1808, emportant les regrets de tous ceux qui l'voient connu. Il avoit la candeur d'un enfant, poussoit la sobriété à l'excès, et pratiquoit toutes les vertus, particulièrement celles de son état religieux.

* XXVI. ANDRÉ DE SAINT-NICOLAS, religieux carme, très-versé dans l'histoire et dans les antiquités. Il est né à Remiremont en Lorraine, vers le milieu du 17e siècle, et est mort à Besançon en 1713. Il eut part à la composition de *l'Histoire de l'Eglise abbatiale et collégiale de Saint-Etienne de Dijon*, par l'abbé Fyot, Dijon, 1696, in-fol. Il fut nommé pour écrire *l'Histoire de la congrégation de Cluni*, à laquelle il avoit beaucoup travaillé lorsque la mort le surprit. Ses ouvrages imprimés sont, I. *Lettre en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté*, Dijon 1698, in-16 de 190 p. Le P. Dunod, jésuite, oncle du savant professeur, croyoit avoir découvert dans le lac d'Antre l'ancienne ville d'Aventhes (*Aventicum*), et appuyoit son opinion sur des preuves peu fondées. Le P. André le réfuta facilement, mais ne le convertit pas. II. *De Sepulcrali lapide antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus, Vesuntione, in sancti Johannis basilicâ recomposito, diatriba analytica, eodem*

auctore, Vesuntio, 1693, in-8°. Le P. André a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui sont jugés si utiles que plusieurs jurisconsultes en ont fait transcrire des copies pour enrichir leurs bibliothèques.

* XXVII. ANDRÉ (Jean), compositeur de musique, né en 1741 à Offenbach sur le Rhin. Il existe de lui une vingtaine d'opéras, tels que *Laura Rosetti*, *les Alchimistes*, *Elmire*, *le Barbier de Bagdad*; et ses compositions se distinguent par une mélodie facile par l'expression, et par un tour original et piquant. Il avoit appris seul l'art de composer de la musique. Il est inventeur d'un *Grapho-mécanique*. De son imprimerie de musique, établie à Offenbach, sont sorties beaucoup de compositions estimées. En se livrant à un travail trop assidu, il a hâté sa mort, arrivée le 18 juin 1799.

* XXVIII. ANDRÉ (N.), né à Dijon le 15 octobre 1704, s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, et suivit les meilleurs maîtres de Montpellier et de quelques autres villes de France. Au mois d'août 1729, il fut reçu chirurgien à Versailles, et obtint ensuite la place de chirurgien de la maison royale de St.-Cyr, qu'il occupa pendant près de 10 ans, et après l'avoir quittée, il passa à celle de chirurgien de la charité de la paroisse St.-Louis de Versailles. On a de lui, I. *Dissertations sur les maladies de l'urètre qui ont besoin de bougies*, Paris, 1751, in-12; il cherche à s'appuyer de ces observations pour faire valoir ses bougies, et prouver que, sans leur usage, les remèdes usités pour ces maladies, sont insuffisans. II. *Observations pratiques sur les maladies de l'urètre, et sur plusieurs faits convulsifs*, Paris, 1756, in-12. III. *Des Maladies antivénériennes*, Paris, 1758, in-8°. IV. *Nouvelles observations sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, Paris (Amsterdam) 1766, in-8°.

* I. ANDREÆ (Jean), théologien de la confession d'Augsbourg, s'acquit une si grande réputation par son savoir en théologie, qu'il professoit à l'université de Tubingen, qu'il fut chargé, en 1566, par les ordres des ducs de Wittemberg et de Brunswick, de rédiger un formulaire de doctrine, propre à terminer toutes les controverses qui déchiroient le luthéranisme naissant, et qu'on pût joindre aux livres symboliques de cette communion. Andréæ proposa son ouvrage aux théologiens savans, assemblés à Torgaw en 1576. On nomma une commission, qui se réunit à Berg, couvent des bénédictins, près de Magdebourg, et dont le travail donna naissance au *Formulaire d'union* qui a fait tant de bruit à cette époque.

* II. ANDREÆ (Tobie), professeur d'histoire et de langue grecque à Groningue, naquit à Braunfels, dans le comté de Solms, en 1604. Il cultiva la philosophie avec succès, et se fit connoître comme zélé partisan de celle de Descartes. En 1653, il écrivit contre Jacques Révius, *Assertio Methodi Cartesianæ*. Il est encore auteur de *Brevis Explicatio, brevi explicationi mentis humanæ Henr. Regii reposita*.

* ANDREANI (André), *ou* MANTOVANO, célèbre graveur en bois, naquit à Mantoue en 1500. Il s'attacha principalement à multiplier, par le burin, les compositions de Raphaël et du Titien. C'est lui qui a gravé en camaïeu, d'après Manteigne, le *Triomphe de Jules César*, qui est un chef-d'œuvre de l'art. (Cette belle gravure est très-rare.) Andréani passe pour avoir souvent mis son nom à diffé-

rentes planches d'autres graveurs, dont il avoit effacé les signatures. Il mourut en 1623.

* ANDREAS (Corneille), natif de Stavoren en Frise, est auteur d'une *Chronique de cette province*, faisant suite à celles d'Occo et de Vliéterp, et imprimée pour la première fois avec elles, en 1597, in-fol. Il mourut organiste à Harlingue, en 1598.

ANDREINI (Isabelle), née à Padoue en 1562, de l'académie des *Intenti* de cette ville, où elle prit le surnom d'*Accesa*, fut la plus célèbre comédienne de son temps. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle ne se fit pas moins distinguer par la sagesse de sa conduite qu'admirer par ses talens, qui ne se bornoient pas à ceux du théâtre. Elle étoit en même temps auteur, et s'exerça avec succès en différens genres d'ouvrages. On a d'elle des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Chansons*, la *Pastorale de Myrtille*, imprimée à Véronne, 1588. *Canzonnière*, Milan, 1601. Elle mourut d'une fausse couche, à Lyon, le 9 juin 1604, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; et son mari (Pierre-François ANDRÉINI) lui fit une épitaphe, où il célébra ses talens et ses vertus. On a de lui *le Bravure del Capitaine Spavento*, Venise, 1624, in-4°, traduit en français, Paris, 1608, in-12... Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste ANDRÉINI, Florentin, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre fort médiocres. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4°, parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son Paradis perdu dans cette tragédie, et le poëme de *l'Olivastro*. On a encore d'Andréini trois *Traités en faveur de la comédie et des comédiens*, publiés à Paris en 1625 : ils sont fort rares.

† ANDRELINUS (Publius Faustus) naquit à Forli, ville d'Italie. Il fut honoré, à 22 ans, de la couronne de laurier, que l'académie de Rome donnoit à ceux qui avoient remporté le prix. Ce poëte latin vint à Paris sous le règne de Charles VIII, et fut professeur de belles-lettres et de poétique, dans le collége de l'université. Il se donnoit le titre de poëte sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, remplis de mots plus que de choses, comme sont la plupart des vers de collége. Un assez grand nombre de ses pièces de circonstance ont été imprimées in-4° et in-8°, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519. On a encore de lui, *trois livres d'Elégies*, *quatre livres de Poésies érotiques*, sous le titre de *Livia*, où l'on trouve souvent plus de licence que de délicatesse; un *Recueil de Bucoliques*, *composé de dix Eglogues*. Ces trois recueils ont été imprimés, sans date, à Paris, chez Jean Petit, le premier, in-8°, les autres in-4°. Les *Bucoliques* ont été réimprimées avec un *Commentaire*, à Lyon, en 1530, in-8°. Son *Hécatodistichon*, ou *Recueil de cent Distiques moraux*, Paris, 1519, in-4°, a eu pendant longtemps une assez grande vogue, et il en existe trois traductions françaises en vers. De toutes les poésies latines d'Andrélinus, Gruter n'a imprimé dans ses *Deliciæ poet. Ital.*, qu'une cinquantaine de ses *Distiques*. La collection de ses œuvres est très-recherchée. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étoient pas pures, si l'on en croit Erasme, que son caractère, porté à la gaieté et à la plaisanterie, avoit cependant lié avec lui. Les déclamations aux-

sous son règne que s'éleva la première guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens. Ces derniers furent vaincus dans une bataille où Androclès fut tué, la 3e année de la 24e olympiade, 682 ans avant J. C.

* ANDROCYDES de Cysique, peintre de l'antiquité. Il avoit peint des poissons autour de Scylla, et il s'etoit fait une réputation dans ce qu'on appelle *la peinture de genre;* mais il y a lieu de croire que ses travaux ne lui méritoient pas la célébrité dont il a joui.

ANDROGÉE (Mythol.), fils de Minos, roi de Crète, que l'on fait vivre l'an 1250 avant J. C. Quelques jeunes gens d'Athènes et de Mégare, fâchés de ce qu'il leur enlevoit tous les prix des jeux olympiques, attentèrent à sa vie. Minos, pour venger ce meurtre, assiégea Athènes et Mégare, et obligea les habitans de lui envoyer tous les ans sept garçons et sept filles, qu'on faisoit dévorer par le minotaure. Thésée les délivra de ce tribut de sang.

† I. ANDROMAQUE, fille d'Echion, roi des Ciliciens du mont Ida, épousa en premier Hector, prince troyen, qu'elle aima tendrement. Après qu'il eut été tué par Achille, elle vit bientôt réduire en cendres la ville de Troie dont il étoit l'unique appui, et fut livrée à Pyrrhus, fils d'Achille, qui l'épousa. Enfin elle eut pour troisième époux Hélénus, frère de son premier mari, avec qui elle mena une vie assez triste sur le trône d'Epire, ne pouvant oublier son cher Hector. Elle eut de celui-ci Astianax, Molossus du second, et Cestrinus du dernier. Racine fit couler bien des larmes, en la mettant sur le théâtre, et sa pièce, accueillie avec transport comme un chef-d'œuvre dans un genre nouveau, annonça le successeur et le rival de Corneille.

II. ANDROMAQUE, de Crète, médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre que par l'invention *de la thériaque*, qu'il chanta *en vers grecs élégiaques*, adressés à Néron. Moïse Charas publia une traduction de ce poëme curieux en 1668, in-12. Andromaque introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'*Archiater*, ou premier médecin des empereurs.

ANDROMÈDE (Mithol.), fille de Céphée et de Cassiope, pour s'être vantée d'être plus belle que les Néréïdes, fut attachée par elles sur un rocher, où un monstre marin devoit la dévorer. Persée la délivra et devint son époux.

I. ANDRONIC Ier, Comnène, eut pour père Isaac Comnène, troisième fils d'Alexis I. Il avoit servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le fit mettre aux fers pour crime de rébellion. Ayant recouvré sa liberté et ses premières dignités, il enleva l'empire de Constantinople à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler en 1183. (*V.* AGNÈS, n° III, *et* AARON, n° VI.) Il commença son règne par des cruautés inouïes contre les habitans de Nicée. Au siége de Pruze, il se distingua par des inhumanités encore plus singulières. Il faisoit couper aux uns les pieds et les mains, ou crever les yeux; et il s'amusoit sur d'autres, en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Ses sujets, indignés qu'il souillât la majesté du trône par ces barbaries, transportèrent la couronne sur la tête d'Isaac l'Ange. Andronic prit la fuite; mais le peuple l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, lui brisa les dents, lui arracha les cheveux, le pendit par les pieds, le mutila; enfin des soldats italiens le percèrent de plusieurs coups, et mirent fin à ses tourmens le 12 septembre

1185. Ce prince avoit de l'éloquence. Il diminua les impôts; mais son inhumanité effaça tout ce que sa conduite avoit d'ailleurs de louable.

II. ANDRONIC II, Paléologue, né en 1258, de Michel VIII, succéda à son père en décembre 1282. Son règne est célèbre par les invasions des Turcs dans l'empire; il leur opposa les armes des Catalans, qui firent encore plus de dégâts que les Turcs. Andronic, connoissant sa foiblesse, associa au trône son fils aîné, Michel IX, en 1294. Ce prince étant mort en 1320, Andronic-le-Jeune, son fils, partagea l'autorité avec son aïeul, qui, par ses duretés, le poussa pour ainsi dire à la révolte. Il se rendit maître de Constantinople en mai 1218, fit descendre Andronic-le-Vieux du trône, et lui donna le palais impérial pour prison: l'empereur détrôné aima mieux s'enfermer dans un monastère, où il finit ses jours en 1332. Ce prince avoit quelques vertus, et beaucoup plus de défauts. Crédule, timide, irrésolu, il devint le jouet des ecclésiastiques, qui se servirent de son nom, et souvent de son pouvoir, dans leurs cabales et leurs disputes. Il chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnoie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers; ce qui fit tomber le commerce et languir l'empire. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois et aux Vénitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, et à d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace. Il étoit d'ailleurs pieux, frugal, assidu au travail, et ami des savans.

III. ANDRONIC III, Paléologue, *ou* ANDRONIC-LE-JEUNE, petit-fils du précédent, eut les vertus de son aïeul, et beaucoup plus de talens. Guerrier habile, protecteur de l'innocence, père de son peuple, il diminua les impôts, et fut accessible dans tous les temps au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approchèrent de Constantinople, en transférant le siége de leur monarchie, de la ville de Pruze, dans celle de Nicée. Une fièvre maligne enleva ce prince à ses sujets qui l'adoroient, en juin 1341. Il avoit 45 ans, et en avoit régné seul environ 13. (*Voyez* JEAN V Cantacuzène.) L'abbé Lenglet, dans ses Principes de l'Histoire, l'appelle mal à propos Andronic II.

IV. ANDRONIC IV, Paléologue fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son père à la puissance souveraine vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractère perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son père, qui lui fit d'abord crever un œil, et qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire en 1373, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avoit été exilé.

V. ANDRONIC, né à Céreste en Macédoine, fameux architecte ancien, dont Vitruve fait mention, bâtit une tour à Athènes, aux angles de laquelle il plaça les figures des huit principaux vents. Sur le sommet de cette tour s'élevoit un obélisque, et sur cet obélisque étoit la figure d'un triton, demi-homme et demi-poisson, tenant une longue verge de fer horizontale. Cette figure étoit très-mobile. Le vent la faisoit tourner, de manière que la verge indiquoit toujours l'une des figures des angles de la tour, et par conséquent quel étoit le vent qui souffloit. Cette invention fut l'origine des girouettes. On voyoit encore dans ces derniers temps, près d'Athènes, les ruines du

monument d'Andronic, appelé *la Tour des vents.*

VI. ANDRONIC (Livius Andronicus), le plus ancien poëte comique latin, florissoit sous le consulat de Claudius Centon, l'an 240 avant J. C. Sa première pièce fut représentée alors. Les auteurs, dans le berceau de l'art dramatique, montoient sur des tréteaux, et jouoient eux-mêmes. Andronic, s'étant enroué en répétant ses vers, les fit réciter par un esclave: ce fut l'origine de la déclamation entre deux acteurs. Ce qui nous reste des pièces d'Andronic, ne nous fait pas regretter ce qui en a été perdu. Son style étoit grossier, ainsi que son siècle. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans les *Comici Latini*, Lyon, 1603, ou Leyde, 1620; et dans le *Corpus poëtarum.*

VII. ANDRONIC, commandant des armées d'Antiochus Ephiphanes dans la Judée, fit assassiner en trahison le souverain sacrificateur Onias; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronic dans le même lieu où il avoit commis le meurtre, l'an 166 avant J. C.

† VIII. ANDRONIC, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivoit à Rome du temps de Cicéron, 63 ans avant J. C. Il fit connoître, le premier, dans Rome les ouvrages d'Aristote, que Sylla y avoit apportés. Il avoit d'abord professé à Athènes, mais avec peu de concours, parce que le goût de la philosophie étoit passé. Las de se trouver presque seul, il se retira, en répétant ce vers d'Homère: « Qu'un autre se saisisse de l'arc d'Ulysse et qu'il le tende, je ne puis en venir à bout »; voulant dire qu'il ne pouvoit rétablir la gloire des écoles d'Aristote. On trouve *Andronici Rhodii et Ethicorum Nickomacheorum Paraphrasis*, grec et latin, Cambridge, avec les notes d'Heinsius, 1679, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum.* Cette Paraphrase est faussement attribuée à Andronic de Rhodes, et son véritable auteur est Héliodore de Pruze. (Ste.-Croix, ext. des Hist. d'Al., p. 524, n. 1. Ms. Ol. Reg. n° 1879.)

IX. ANDRONIC fut parent de saint Paul, et compagnon de ses liens. Il étoit considéré parmi les apôtres, et avoit embrassé la foi de J. C. avant saint Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem, avec Junie sa femme.

X. ANDRONIC chef de la secte des androniciens, avoit adopté les erreurs des sévériens. Ces sectaires croyoient que la partie supérieure des femmes étoit l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

XI. ANDRONIC, de Thessalonique, l'un des savans qui se réfugièrent en Italie, après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence et à Paris, du temps de Louis XI. Il mourut en 1478.

*XII. ANDRONIC CAMATERUS, auteur ecclésiastique grec du 12e siècle, écrivit avec véhémence contre les Latins et les Arméniens.

* ANDRONICUS (Marcus Pompilius), Syrien de nation, et de la secte d'Epicure, vivoit du temps de Cicéron. Il enseigna la grammaire à Rome. Mais lui préférant l'étude de la philosophie, il négligea cette science, et son école fut bientôt abandonnée. Il se retira alors à Cumes, et employa ses loisirs à faire des livres; ce qui ne le tira pas de la misère, car il étoit si pauvre qu'il fut obligé de vendre à un vil prix le meilleur de ses ouvrages, intitulé, selon Sué-

tone, *Opusculum suum Annalium Ennii Elenchorum.*

*ANDROQUE (Pierre), conseiller du roi au présidial de Béziers dans le 17e siècle, a publié une *Histoire du Languedoc, avec l'état des provinces voisines*, Béziers, 1648 (et non 1632 comme l'ont dit Lelong et Lenglet du Fresnoy), in-fol. de 618 pages; dans laquelle, dit l'approbation donnée par les magistrats de Béziers, « on trouve beaucoup de choses dignes de louange et de recommandation, et où l'on apprend au long toutes les guerres et autres choses mémorables advenues en cette province, avec les conciles qui y ont été tenus, etc. » Cela n'empêche pas que La Faille, dans ses Annales de la ville de Toulouse, ne critique vivement cette histoire, et ne la regarde comme fourmillant de fautes. Il n'existe qu'une seule édition de ce livre, ce qui le rend assez rare.

*ANDROT (Albert-Auguste), né à Paris en 1781, fut admis, en 1797, au conservatoire de musique, à l'étude du solfége. En 1799, il entra dans la classe d'harmonie, sous M. Catel, et il remporta le prix. L'année suivante, il passa sous M. Gossec, dans la classe de composition, et remporta le prix en 1803. Il remporta le grand prix de composition musicale, proposé par la classe des beaux-arts de l'institut national en 1804. Arrivé à Rome, il se livra avec ardeur à l'étude; Guglielmi, étonné des dispositions de son élève, l'engagea à composer *un morceau de musique religieuse*, qui fut exécuté dans une église pendant la semaine-sainte, et qui eut un tel succès, que la direction du principal théâtre de Rome sollicita le jeune compositeur à faire *la musique du grand opéra d'Automne.* Guglielmi l'y engagea, et l'ouvrage étoit presque terminé, lorsque l'infortuné jeune homme mourut le 19 octobre 1805. Il avoit aussi composé *une messe funèbre.*

† ANDROUET DU CERCEAU, (Jacques), fameux architecte de la fin du 16e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. En 1596, il donna *les dessins de la grande galerie du Louvre, ainsi que celui du pavillon des Tuileries;* mais les troubles suscités aux protestans le forcèrent de s'expatrier et de laisser à du Perach la continuation de cette galerie. Les hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, etc., etc., sont de lui, ainsi que le Pont-Neuf, commencé sous sa direction le 30 mai 1578, et achevé en 1604. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'étoit retiré en 1585, pour exercer plus tranquillement la religion calviniste qu'il avoit embrassée. On a de lui, I. Son *Architecture*, 1582, in-fol., réimprimée depuis. II. *Les plus excellens Bâtimens de France*, 1576. III. *Leçons de perspective*, Paris, 1576, in-fol. Du Cerceau a gravé lui même, et à l'eau-forte, les planches de ses ouvrages.

† ANDRY DE BOISREGARD (Nicolas), d'abord professeur de philosophie à Paris, au collége des Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, travailla sur son art avec quelque succès. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature, qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentimens de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante.....* Ce médecin avoit un caractère aigre et porté à la satire. Il eut des démêlés très-vifs avec Hecquet sur la saignée. Ayant été associé à la compagnie du Journal des Savans, depuis 1702 jusqu'à l'année 1739, il en fit, de concert avec ses confrères, un répertoire qui ne pouvoit être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté de médecine, alloit mou-

rir, lorsque l'abbé Desfontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry, I. Un bon *Traité de la génération des vers dans le corps humain*, 1714, in-12. II. Un autre, intitulé, *l'Orthopédie*, ou *l'Art de prévenir et de corriger dans les enfans les difformités du corps*. III. *Traité des alimens du carême*, 1713, 2 vol. in-12. IV. *Remarque sur la saignée, la purgation et la boisson*, 1710, in-12. V. *La prééminence de la médecine sur la chirurgie*, in-12, 1738, etc. Il mourut le 13 mai 1742, âgé de plus de 80 ans.

† I. ANEAU *ou* ANULUS (Barthélemi), poëte latin et français, natif de Bourges en Berri, fut nommé, en 1542, principal du collége de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée, d'une fenêtre de ce collége, sur le prêtre qui portoit le saint-sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu : les catholiques, irrités de cette action, entrèrent sur-le-champ dans le collége, et ayant trouvé Aneau, qu'on regardoit comme un calviniste secret, l'assommèrent et le mirent en pièces. On a de lui, *Picta poësis*, Lugduni, r552, in-8°, très-rare. Ce sont des vers latius et grecs, qui servent d'explication à une centaine d'emblèmes, la plupart assez ingénieux. L'auteur a traduit lui-même cet ouvrage en vers français, sous le titre d'*Imagination poétique*. Ses autres productions sont des *Chants royaux* ; un *Mystère de la Nativité*, 1559 ; in-8° ; *Lyon*, satire française, 1542, in-16 ; et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose. Les curieux recherchent son *Alector*, ou *le Coq*, histoire fabuleuse, Lyon, 1560, in-8°.

* II. ANEAU (Lambert d'), né à Gyer-sur-Loire. On a de cet auteur plusieurs *ouvrages de morale contre les jeux, les danses, les sorciers, etc.* Mais le seul qu'on connoisse de lui en vers est *une traduction des trois livres d'Hésiode*, appelés *les Œuvres et les Jours*. Cette traduction a été imprimée in-12, en 1571, sans indication de lieu.

* ANEN (Euphrosine), femme poëte allemande, née à Colberg, 1677. Elle possédoit très-bien les langues grecque, latine et française. Elle épousa en secondes noces un riche négociant, nommé Martin Hennecke, de Colberg. Elle mourut en 1715, après avoir publié *des poésies latines et allemandes*, dont on trouve la liste complète dans l'ouvrage d'Oebrich, concernant l'Histoire de la littérature.

* ANEURIN, est appelé dans les anciennes histoires le prince des bardes et des muses légères. C'étoit aussi un capitaine des tribus olodiniennes dans la Grande-Bretagne ; il fut un des héros de la bataille de Cattracth, dont il fit le sujet *d'un poëme* qu'on a conservé dans l'Archaiologie welche, avec un autre morceau de lui, intitulé l'*Ode des mois*. Il mourut vers l'an 570. On suppose, avec quelque raison, qu'Aneurin étoit le célèbre Gildas, historien ecclésiastique.

* ANFOSSI (Pascal), célèbre compositeur romain. Il fit ses études lyriques à Naples, qui a la gloire et presque le privilége de former les grands maîtres dont s'honore l'Italie. Anfossi prit au conservatoire de la Piéta les leçons de Léo et de Sala. Digne élève de pareils maîtres, *ses compositions sacrées et dramatiques* obtinrent bientôt dans l'Italie les succès les plus brillans. Ses tragédies de *Démétrius* et d'*Antigone*, peu connues en France, y jouissent de la plus haute réputation. La ville dans laquelle il a le plus travaillé est Rome ; il y fut porté en triomphe vers 1789. C'est là aussi qu'il est

mort depuis. Anfossi avoit un frère, élève de la même école que lui ; ce frère, maître de chapelle à Malte, où il est mort, eût peut-être brillé lui-même, si la supériorité de Pascal ne l'eût éclipsé.

I. ANGE DE CLAVASIO, franciscain génois, mort à Coni en Piémont l'an 1495, est auteur d'une Somme de cas de conscience, appelée de son nom *Summa Angelica*, Venise, 1487, in-fol. Il avoit fait aussi un *Traité des restitutions* ; et un autre intitulé *L'arche de la Foi*. Benoît XIV a approuvé le culte qu'on rendoit à ce saint religieux

II. ANGE DE SAINT-JOSEPH (le père), carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom étoit La Brosse, resta long-temps dans la Perse, en qualité de missionnaire apostolique : le libre séjour qu'il fit dans ce royaume lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connoissance l'engagea à entreprendre une traduction latine de la *Pharmacopée Persanne*, qui vit le jour à Paris, en 1681, in-8°. Il y a encore de lui, *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol. Il y expliqua les termes en latin, en français et en italien, pour que son livre pût être d'un usage général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Cet ouvrage est recommandable par la justesse des remarques, et par divers traits historiques qui y sont semés. L'auteur avoit été provincial de son ordre en Languedoc ; il mourut à Perpignan en 1697.

III. ANGE DE SAINTE-ROSALIE, augustin déchaussé, et savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, et mourut à Paris en 1726. Il préparoit une nouvelle édition de *l'Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, commencée par le P. Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant de lui la mémoire d'un savant laborieux : le P. Simplicien, son associé dans ce travail, le publia en 9 vol. in-folio. Le P. Ange a aussi composé *l'État de la France*, en 5 vol. in-12. Son nom de famille étoit François Raffard. Il y a des inexactitudes dans son *Histoire de la maison de France* ; mais quel ouvrage de ce genre en est exempt ? C'est d'ailleurs un répertoire très-utile pour notre histoire nationale.

IV. ANGE (frère). *Voyez* JOYEUSE, n° IV.

V. ANGE ROCCA. *Voy.* ROCCA.

* ANGECORT, *ou* ANGECOURT (Perrin d'). Ce troubadour, sur lequel on a peu de détails, vivoit du temps de saint Louis, comme on le voit par des vers qu'il adressa à Charles, comte d'Anjou, frère de ce prince, qui fut depuis roi de Naples. Ses ouvrages consistent *en diverses chansons*, dont la 22e semble indiquer qu'il habitoit la Provence. Cependant Claude Fauchet, d'après l'étymologie de son nom, le croit originaire de la Champagne.

ANGEL (le baron de Saint-). *Voyez* BALOUFEAU.

* ANGÈLA MERICI, *ou* ANGELA DE BRESCIA, née à Dezenzano, sur le lac de Garda. Elle fonda en 1527 les ursulines à Brescia, et mourut en 1540, âgée de 34 ans. On peut considérer les ursulines comme une espèce de jésuites femelles. Leur destination première fut aussi de s'opposer aux progrès de la réforme. Aux trois vœux ordinaires de l'état religieux, les professes de cet ordre ajoutoient celui de se consacrer à l'instruction des jeunes filles dans les principes de l'Église romaine. Un des articles secrets de leur réglement étoit d'avoir, autant que possible, pour confesseurs, di-

recteurs et aumôniers de leurs maisons, des pères jésuites. (C. Villers, Essai sur la Réform. de Luther, 3e éd. p. 298.)

ANGELERIO (Bonaventure), de Sicile, religieux de l'ordre des frères mineurs de Saint-François, a laissé dans le siècle passé 24 vol. de ses œuvres. Son principal traité est intitulé *Lux physica, magica et academica*.

I. ANGELI (Pierre), Angelus Bargeus; poëte latin, né à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé *Bargeo*. Après avoir enseigné pendant quelque temps avec succès les langues grecque et latine à Reggio de Lombardie, sa réputation le fit appeler à Pise par Cosme Ier, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années, et passa ensuite dans la même université à une autre où l'on enseignoit la morale et la politique d'Aristote. En 1554, durant la guerre de Sienne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense. Ce professeur, qui n'avoit pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, et les encouragea si bien par son exemple, qu'il tint l'ennemi en respect, et donna le temps au duc de Florence d'y envoyer du secours. Angeli est principalement connu par deux poëmes latins. L'un de ces poëmes a pour titre *Cynégéticon* ou *de la Chasse*, en six livres. Il fut imprimé avec ses poésies en 1568, Paris, Junte, in-8°, Florence. Angeli en conçut la première idée en France, et en forma le plan dans une partie de chasse où il accompagnoit Henri II. Cet ouvrage, qui lui coûta vingt années de travail, est estimé, et a été traduit en vers italiens par Bergantini, Venise, 1755. L'autre poëme est intitulé *La Syriade ou l'Expédition de Godefroi de Bouillon pour le recouvrement de la Terre-Sainte*, en douze livres, Florence, 1591, in-4°. Ce poëme n'a jamais été traduit en français. Angeli mourut en 1596, agé de 79 ans, quelque temps après Le Tasse. On lui doit encore des *Eglogues*, une *Oraison funèbre de Cosme de Médicis*, une *Traduction* de l'Œdipe de Sophocle, et un *Discours sur l'ordre dans lequel il faut lire les divers auteurs de l'Histoire romaine*.

II. ANGELI (Bonaventure), né à Ferrare, et mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée lorsque certains passages sur P. L. Farnèse n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4°. L'auteur dit l'avoir composée dans l'espace de six mois; ce qui ne donneroit pas une merveilleuse idée de ce livre.

† III. ANGELI (Balde). *Voyez* ABBATIUS.

* IV. ANGELI (Philippe), peintre et graveur, né en 1512, mort en 1595. Il fut surnommé *le Napolitain*, non qu'il fût de Naples, mais parce qu'il avoit étudié son art dans cette ville. Il peignoit *le paysage et les marines*, et il a laissé des tableaux estimés. Il a aussi gravé à l'eau-forte plusieurs morceaux. On a de lui quelques *Squelettes d'animaux*.

* V. ANGELI (Nicolo), graveur, élève de Remigio Canta Gallina. Il a eu part aux gravures des fêtes dessinées par Giulo-Parigi, que son maître a données à Florence en 1635.

* VI. ANGELI (F), fou en titre d'office auprès du roi Louis XIII,

prince naturellement sérieux. L'Angeli suivit en France le prince de Condé, en qualité de valet d'écurie. Ce prince l'ayant ramené en France, le donna au roi Louis XIV. Le législateur du Parnasse a rendu un grand service à la mémoire de cet homme, lorsqu'il a rappelé son nom dans sa première satire, en disant :

Un poëte à la cour fut jadis à la mode,
Mais des fous d'aujourd'hui c'est le plus incommode,
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.

Quoique fou, l'Angeli avoit beaucoup d'esprit et de malice. Il trouva le secret de plaire aux uns et de se faire craindre des autres, et tous lui donnoient de l'argent, de sorte qu'il amassa plus de 25,000 écus; mais ses railleries le firent enfin chasser de la cour. M. de..... se disoit d'une maison très-illustre, quoiqu'il tirât son origine d'un fou : l'Angeli se trouvant dans la chambre du roi, après lui avoir parlé debout quelque temps, lui dit : *Asseyons-nous, monsieur, on ne prendra pas garde à nous : vous savez que nous ne tirons pas à conséquence.* Ce bon mot a été aussi attribué au célèbre Bautru. On rapporte aussi que Marigny étant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en voyant l'Angeli qui faisoit rire le roi par ses folies : *De tous nous autres fous qui avons suivi M. le prince, il n'y a que l'Angeli qui ait fait fortune.*

VII. ANGELI (Etienne), né à Venise en 1622, mort à Padoue en 1697, professa les mathématiques dans cette dernière ville, et y répandit des écrits profonds sur la géométrie et l'algèbre.

† ANGELICO (Jean), religieux dominicain, et peintre, naquit en 1387 à Fiésole. Le pape Nicolas V lui donna sa chapelle à peindre, et lui offrit l'archevêché de Florence pour récompenser sa modestie et ses talens : ce religieux le refusa. On dit qu'il laissoit toujours quelques fautes grossières dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui auroit données. Il ne peignit jamais que des tableaux de dévotion. Il mourut à Rome en 1455, à 68 ans; et l'on voit son tombeau et son portrait dans l'église de la Minerve. Angelico excelloit à peindre *les mignatures des livres d'église.*

* ANGELION, disciple de Dipœnus et de Scyllis, a fait, conjointement avec Tectæus son condisciple, *la célèbre statue d'Apollon à Délos*, et une *Diane*. Il est né à Ægine, et a vécu vers la 55e olympiade.

I. ANGÉLIS (Balthazar d'), juge de Naples, y publia, en 1635, un *Apparat sur le Code*. Ce nom a été commun à divers autres savans. François-Antoine ANGELIS, de Sorrente, voyagea en 1604 dans les Indes et l'Éthiopie, et laissa divers ouvrages dont Alégambe donne la liste dans sa Bibliothèque.

II. ANGELIS (Pompée d'), de Syracuse, vécut dans le 16e siècle. Il est auteur, I. d'une *Description de l'Eglise du Vatican*; II. d'un *Traité de l'Aumône*; III. des *Privilèges du collège apostolique.*

III. ANGELIS (Jérôme d'), jésuite envoyé dans les Indes en 1623, a laissé une *Relation du royaume d'Yézo, tributaire du Japon.*

IV. ANGELIS (Philippe d'), peintre de Naples, a embelli Rome de ses ouvrages, sous le pontificat d'Urbain VIII, et diverses autres villes d'Italie.

V. ANGELIS (Dominique), historiographe du royaume de Naples, chanoine et grand pénitencier de Lecce sa patrie, a donné un *Discours historique*, en italien, *sur*

cette ville, en 1705, et a publié *Vite de letterati Salentini*, tom. I, Florence, 1710; tom. II, Naples, 1713, in-4°. Cet auteur mourut à Lecce le 9 août 1719. Il étoit de diverses académies d'Italie, et avoit étendu ses lumières par ses voyages.

* VI. ANGELIS (Secondo d'), graveur napolitain. Depuis 1757 jusqu'en 1762 il a été occupé *aux gravures d'Herculanum*.

ANGELO CATTO. *Voy*. CATHO.

* ANGELOME, religieux de l'abbaye de Luxeuil, vivoit dans le 9e siècle. Il présida aux écoles de cette maison, et les rétablit dans leur premier lustre, malgré l'état de désolation où les barbares avoient réduit ce monastère. Il composa un *Commentaire sur les livres des Rois*, intitulé *Stromata*, dans lequel il a souvent cité les Saints Pères; et une *Explication des allégories du Cantique des Cantiques*, qui a été imprimée à Cologne en 1530, in-12 de 143 pages. Cette explication, faite par ordre de l'empereur Lothaire et de Drogon, abbé de Luxeuil, est assez plaisante, quoiqu'elle n'offre aucune prise aux libertins. Voici comment l'auteur s'exprime dans son Epître dédicatoire à l'empereur: *Notandum est quòd in hoc libro nil carnale, nilque historiale requerire debeat. Sed allegoriarum mysteria continere non dubites; nominantur enim in hoc libro oscula, nominantur ubera, nominantur genæ, nominantur femora, in quibus verbis non irridenda est sacra descriptio, sed major Dei misericordia consideranda est, quia dùm membra corporis nominat, sic ad amorem suum vocat.* Tout est donc allégorique dans ce livre: Salomon est Jésus-Christ; la Sunamite est l'Eglise; les yeux de la bien aimée sont les docteurs de l'Eglise; son nez désigne les prédicateurs, qui distinguent la bonne odeur des vertus de l'infection des vices; ses lèvres et ses dents sont les apôtres et les prédicateurs; ses cheveux sont les pensées; ses mamelles sont l'ancien et le nouveau Testament; la main du bien aimé est la grace de Dieu, et le ventre de la Sunamite est la conscience du pécheur. Ce bon père Angélome est mort en 855.

ANGELONI (François), historien et antiquaire, né à Terni dans le duché de Spolette, et mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire romaine par les médailles, depuis Jules-César jusqu'à Constantin-le-Grand*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une *Histoire de Terni*, sa patrie, imprimée à Rome en 1646, in-4°, et qui n'est pas commune. On lui attribue assez généralement l'ouvrage intitulé *Il bonino overo Avvertimenti al Tristano intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi Commentari istorici*, in-4°; mais il est de J. B. Bellori, neveu et disciple d'Angeloni.

* ANGELUCCI (Théodore), né à Belfori. On ne sait pas pourquoi, dès sa jeunesse, il quitta sa patrie pour passer à Venise, et de là en France, où il acheva ses études. En 1584 il étoit docteur en médecine et en philosophie à Padoue, et il composa l'ouvrage intitulé *Quod metaphysica eadem sit quæ physica*. Cet ouvrage étoit dirigé contre François Patrice, qui lui répondit avec avantage. Les habitans du Trévisan lui donnèrent de grandes marques d'estime. Il mourut à Padoue en 1597. En 1593 il avoit été reçu dans une des académies de Venise, et l'on a conservé de lui *Due Lezione, con la Canzone spirituale di Celio magno*.

* ANGELUS. *Voyez* CHRISTOPHORUS.

I. ANGENNES (Charles d'), d'une ancienne maison du Perche, est plus connu sous le nom de cardinal de Rambouillet, que sa famille possédoit. Il obtint l'évêché du Mans de Charles IX, et la pourpre de Pie II, auprès duquel il avoit été envoyé en ambassade. Sixte-Quint lui donna le gouvernement de Cornéto. Il mourut le 23 mars 1587, à 56 ans, de poison, suivant quelques-uns. Ce prélat, propre aux grandes affaires, avoit paru avec éclat au concile de Trente. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans. L'héritière de la branche d'Angennes-Rambouillet, dont étoit le cardinal qui suit, épousa le duc de Montausier.

II. ANGENNES (Claude d'), frère du précédent, né à Rambouillet en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565. Envoyé trois ans après vers Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller d'état, et nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frère Charles. Il y établit un séminaire, et y mourut le 15 mai 1601. On a de lui une *Lettre contre l'attentat de Jacques Clément*, 1589, in-8° : elle est jointe à une réponse d'un docteur en théologie, que l'on croit être Jean Boucher, curé de Saint-Benoît.

III. ANGENNES. *Voy.* FARGIS. Les d'Angennes-Fargis étoient une branche de la famille d'Angennes, dont une autre branche portoit le nom de la Loupe. C'est de cette dernière qu'étoient la duchesse d'Olonne et la maréchale de la Ferté.

* ANGERIEN (Jérônie), né à Naples, poëte latin du 16e siècle. Une partie de ses poésies fut imprimée à Naples en 1520, in-8°. Ses *Poésies amoureuses* le furent à Paris en 1542, in-16, avec celles de Marullo, et de Jean II, dans le même genre.

* ANGERMANN (Jean Chrétien), célèbre tailleur de pierres à Potsdam. Il a construit le pont de Berlin, qui passe pour un chef-d'œuvre de la coupe de pierres, à cause de sa direction oblique. Il est mort en 1777.

* ANGÉRONE, déesse du silence chez les anciens, représentée comme Harpocrates, ayant un doigt sur la bouche.

ANGERS (François d'), religieux capucin, a publié deux ouvrages latins. Le premier, une *Vie du P. Joseph Leclerc*, Paris, 1645, in-4°; le second, une *Histoire des missions des Capucins à Maroc*, Madrid, 1644, in-8°.

* ANGIBLINO DEL DUCA, brigand napolitain d'un genre extraordinaire, fléau des nobles et des prélats, ami des pauvres et des voyageurs, joignoit à un courage à toute épreuve une sorte de justice distributive assez singulière dans l'état qu'il avoit embrassé, et qui finit par le conduire à l'échafaud.

* ANGIER (Paul), graveur anglais, élève de John Tinney, a donné une *Vue de Tivoli*, une *Ruine d'architecture*, et quelques autres pièces d'après Pannini. Il est mort vers 1750.

ANGILBERT (saint), Neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un pere l'est à son fils. Charlemagne lui donna Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et ministre principal de Pépin son fils, qu'il avoit fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère et sa femme, pour se faire moine, en

790, dans le monastère de Centule ou de St.-Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très-souvent de son monastère pour des affaires d'état, ou pour des disputes ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier il accompagna Charlemagne, qui l'appeloit son Homère. Il le vit couronner empereur d'Occident, et mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages : ce sont des *Poésies*. On en trouve quelques-unes dans le Recueil des Historiens de France, dans Alcuin, dans le Spicilége. On a aussi l'*Histoire* qu'il a écrite de son monastère.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), naquit à Vicence, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il composa la *Vie*. Ce sultan récompensa l'auteur, et accueillit bien l'ouvrage. On a publié, en 1573, à Venise, un autre ouvrage sous le nom d'Angiolello : c'est *la Vie d'Ussum-Cassan, roi de Perse*. Elle est insérée dans le second volume des Voyages de Ramusius.

ANGITIA *ou* ANGERONA, fille d'Æéta roi de Colchide, passe pour être la première qui a découvert les herbes venimeuses, ou les poisons tirés des plantes. C'est d'elle que les Marses, peuple d'Italie, avoient appris la manière de charmer les serpens.....

ANGLIVIEL. *Voyez* LA BEAUMELLE.

* ANGLURE (d'). *Voy.* GIVRY.

ANGOSCIOLA (Hippolyte Borromée, comtesse d'), de la même famille que saint Charles Borromée, se distingua au milieu du 16e siècle par son esprit et ses vertus. On trouve ses *Poésies* recueillies à la suite des Madrigaux de Louis Cassole, imprimés à Venise en 1544.

* ANGOT (Robert). M. Huet dit, en parlant de ce poëte, « qu'il a fait plus d'honneur à Caen, sa patrie, par ses vers, que Caen ne lui en a fait par son souvenir ; car son nom y est presque inconnu. » *Ses pésies consistent en sonnets, odes, élégies*, etc., de la plus grande médiocrité. Il en a été fait un recueil, in-12, à Paris, en 1603, sous le titre de *Prélude poétique* de Robert Angot, sieur de l'Esperonnière, dédié au prince de Condé.

ANGOULÊME (Aymar, comte d'). *Voyez* Charles d'Angoulême.

* ANGOULEVENT (Nicolas Joubert, sieur d'), fou du règne de Henri IV, auquel on donnoit le nom de *Prince des sots* ou *Prince de la Sotie*. Sous ce beau titre, dit un de nos bons critiques, Angoulevent ou Engoulevent couroit les rues bizarrement habillé. Nicolas Rappin, l'un des auteurs de la satire Menippée, y avoit inséré une harangue sous le nom d'Angoulevent, adressée aux états, dont cette satire, l'une des plus ingénieuses qui ait paru en matière d'état, fait la critique. Ce discours a été supprimé, et l'on trouve seulement à la fin de cette satire une pièce en vers, intitulée *Epître du sieur d'Engoulevent à un sien ami, sur la harangue que le cardinal Pellevé fist aux estats de Paris.* Angoulevent eut un procès avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne en 1604, au sujet des droits attachés à sa principauté ; les curieux qui désireront en connoître les détails pourront consulter le recueil des pièces justificatives de l'histoire de Paris, tome IV, pag. 44, sous l'an 1608. Le plaidoyer fut prononcé le jour du mardi-gras, par maître Julien Péleus : on doit regretter qu'il ne

nous ait appris aucune personnalité sur cet homme. En 1622, on publia, in-12, un recueil intitulé *Les Satires bastardes, et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent.*

ANGRAN D'ALLERAY (Denys-François), lieutenant civil du châtelet de Paris, remplit long-temps cette place importante avec autant de lumières que de désintéressement. Souvent on le vit acquitter les dettes de ceux que, comme juge, il avoit condamnés à la prison. En 1787, il fut membre de l'assemblée des notables. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 29 avril 1794, âgé de 69 ans. Ses juges lui demandèrent s'il n'avoit pas entretenu une correspondance avec ses enfans émigrés ; il répondit *oui.* On lui observa qu'une loi le défendoit. « J'en connois une plus sacrée, répliqua Angran ; c'est celle qui ordonne aux pères de secourir leurs enfans dans le besoin et dans le malheur. »

ANGRIANI (Michel), Bolonais, docteur de Paris, général des carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un *Commentaire sur les Psaumes*, qui a pour titre : *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

* ANGUERAND (*ou* ANGRAND, le Prince), célèbre peintre sur verre, né à Beauvais, où il mourut en 1530, dans un âge fort avancé. Il a décoré la majeure partie des églises de Beauvais *de fort belles peintures sur verre*, parmi lesquelles on admire particulièrement *celles de Saint-Etienne.*

ANGUIEN. *V.* FRANÇOIS, n° VI, *et* LOUIS, n° XXIII.

† I. ANGUIER (François), sculpteur, fils d'un menuisier d'Eu en Normandie, naquit en 1604, et étudia la sculpture à Paris. Il alla ensuite en Angleterre où il fit plusieurs ouvrages, ensuite à Rome pour perfectionner ses études. On a de lui, à Paris, L'*Autel du Val-de-Grace*; la *Crèche* ; le *Crucifix de l'autel de la Sorbonne*; le *Mausolée du cardinal de Bérulle*, *les quatre Figures du tombeau du duc de Longueville*, aujourd'hui au Musée des monumens français, et la *Statue de la Prudence*, *du tombeau de Longueville*; le *Maître-Autel de la Sorbonne*: à Moulins, le *Mausolée du duc de Montmorency*, décapité à Toulouse : c'est le plus grand et le plus estimé de ses ouvrages. Anguier mourut à Paris en 1699.

† II. ANGUIER (Michel), sculpteur, frère du précédent, naquit aussi à Eu en 1612, et perfectionna, comme son frère, ses études à Rome, où il resta dix ans. A son retour, il fit le *Modèle de la statue de Louis XIII*, qui fut jetée en bronze à Narbonne : ces deux morceaux se voient maintenant à St.-Roch, avec le *Tombeau du commandeur de Souvré.* Il décora l'appartement de la reine, Anne d'Autriche, au Louvre, et fit plusieurs ouvrages pour le surintendant Fouquet. Son plus beau morceau fut le *Groupe de la Nativité*, placé sur le principal autel du Val-de-Grace, et 16 *Figures* qui sont placées dans l'intérieur de l'église. Enfin, on estime encore le *Crucifix* de la chapelle du Calvaire, à Saint-Roch de Paris. Il mit le sceau à sa réputation, par les *Statues et les Bas-Reliefs* de la Porte Saint-Denys à Paris. Il mourut dans cette ville en 1686. Ils furent l'un et l'autre inhumés à St.-Roch, où on fit leur épitaphe en huit vers français :

Dans sa concavité, ce modeste tombeau
Tient les os renfermés de l'un et l'autre frère.
Il leur étoit aisé d'en avoir un plus beau
Si de leurs propres mains ils l'eussent voulu faire.

Mais il importe peu de loger noblement
Ce qu'après le trépas un corps laisse de reste,
Pourvu que de ce corps, quittant le logement,
L'ame trouve le sien dans le séjour céleste.

Cette épitaphe est aujourd'hui au Musée des monumens français.

ANGUILLA (François), littérateur du 16e siècle, a laissé des *Discours italiens sur les Odes de Sapho*, et une *Traduction de l'Opuscule* de Lucien, *sur les hommes qui ont vécu long-temps.*

† ANGUILLARA (Jean-André dell'), excellent poëte italien du 16e siècle. Sa langue lui doit, outre une *Tragédie* d'*Œdipe*, et des *Notes sur le Roland de l'Arioste*, une *Traduction* très-estimée *des Métamorphoses d'Ovide, en stances de 8 vers*, mises par les Italiens à côté de l'original. Crescembéni dans son *Istoria della volgar poesia*, liv. II, pag. 137, loue assez pompeusement le poëte Anguillara et sa traduction des Métamorphoses. Benso Dupuis, dans son Oracle de la poésie ital., liv. II, chap. 1, ne nous prévient pas en faveur de cette traduction par l'échantillon qu'il nous en offre. Le traducteur a employé une stance de huit vers pour rendre ce seul vers d'Ovide dans la description du chaos :

Quaque fuit tellus illic et pontus et aër.

Dubartas, dans sa Semaine, n'en avoit employé du moins que quatre et demi. Cependant l'auteur de l'Oracle admire beaucoup la ridicule abondance d'Anguillara. La meilleure édition est celle de Venise, par les Juntes, 1584, in-4°, avec de belles figures, et les remarques d'Orologi et de Turchi.

II. ANGUILLARA (Louis), savant botaniste de Padoue, avoit pris son nom de la petite ville d'Anguillara, dans l'état ecclésiastique. On lui confia le soin du jardin des plantes de Padoue, et il mourut dans cette place en 1570. Gessner parle de lui avec éloge dans son ouvrage *de Hortis Germaniæ*. En 1561, Marinelli publia les découvertes botaniques d'Anguillara sous le titre de *I Semplici di Luigi Anguillara.*

* ANGUSCIOLA (Sofonisba), peintre, née à Crémone en 1535. Cette femme célèbre, élève de Bernardo Gutti, excelloit dans le portrait : elle eut ses sœurs Europa, Lucia et Minerva pour élèves. Angusciola Sofonisba, mariée à Fabrice de Moncade, noble sicilien, jouissoit de la plus haute considération et de la célébrité la mieux acquise, lorsqu'étant devenue aveugle, elle connut Van Dyck, qui disoit avoir plus appris d'un aveugle que de Rubens son maître. Elle épousa en secondes noces Ottavio Lomellini, et mourut en 1620.

ANIA, dame romaine qui, sous les premiers empereurs, passoit pour la plus belle personne de la ville. Etant restée veuve fort jeune, un de ses parens lui conseilloit de se remarier. « Si j'épouse un second mari, lui dit-elle, aussi bon que le premier, je ne veux point m'exposer à la crainte de le perdre : si au contraire il est mauvais, quelle nécessité de le prendre après en avoir eu un bon ? »

ANICET (saint) Syrien, fut élevé sur la chaire de saint Pierre l'an 157, après saint Pie. Sous son pontificat, saint Polycarpe vint à Rome conférer avec lui sur le jour qu'on devoit célébrer la pâque ; et quoiqu'ils ne pussent pas s'accorder, la charité n'en fut point altérée. Il souffrit le martyre le 17 avril 168, dans la persécution de Marc-Aurèle.

ANICH (Pierre), astronome, géomètre et mécanicien, étoit fils d'un laboureur qui se mêloit de

tourner. Il naquit en 1723, à Obérpersuff, village à trois lieues d'Inspruck, et mourut en 1766. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irrésistible vers l'astronomie et la géométrie. Le père Hill, jésuite, professeur en l'université d'Inspruck, eut occasion de connoître ses talens, de les perfectionner et de les employer. Anich, dans très-peu de temps, devint un grand astronome, et un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Il fit pour l'université d'Inspruck *deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre*, qui sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Il construisit et perfectionna *plusieurs instrumens de mathématiques*. Il fit *des cartes admirables pour la précision et la netteté*. Enlevé dans la fleur de son âge, il mérita les regrets des vrais savans, et mourut pauvre dans la chaumière de ses pères, où il revenoit sans cesse, sans avoir jamais voulu quitter les habits simples de son premier état. L'impératrice-reine, dont il fut le sujet, faisoit une pension de 50 florins à la sœur d'Anich, pour marquer quelle étoit sa considération pour le frère.

* ANICHI (Pierre), graveur, né à Florence en 1610. On a de lui le *portrait d'Evangelisti Torricelli*; la *Samaritaine charitable*; la *sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus*, et quelques autres pièces.

ANICHINI (Louis), graveur vénitien, célèbre par la délicatesse de son burin et la précision qu'il mit dans les plus petits objets. Michel Ange considérant avec admiration des pierres fines gravées par lui, assura que l'art en cette partie étoit parvenu à sa perfection. Anichini *gravoit les médailles* : on estime surtout celles de Henri II, roi de France, et du pape Paul III, ayant au revers Alexandre-le-Grand prosterné devant le grand-prêtre de Jérusalem.

ANICIUS-PROBUS (Sextus), préfet du prétoire et consul romain, se fit adorer des peuples par son humanité, et s'illustra par sa sagesse. Les deux philosophes persans qui vinrent voir saint Ambroise à Milan en 390, passèrent exprès à Rome pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus. Il avoit épousé Proba-Falconia. (*Voyez* cet art.)

† ANIELLO (Thomas), appelé par contraction Mazaniello, né dans la ville d'Amalfi, étoit un homme du peuple qui vendoit du fruit et du poisson dans le marché de Naples. Ayant été recherché par les fermiers de la gabelle, à l'occasion d'un panier de pommes, il excita, en 1647, une révolte contre le gouvernement espagnol. Le peuple napolitain, accablé d'impôts, murmuroit depuis long-temps, et Mazaniello n'étoit pas le moins animé. Comme les receveurs le pressoient de payer les droits de ses pommes, il les jeta par terre, en implorant le secours du peuple contre la violence des exacteurs. A l'instant il est entouré d'une populace mutinée; il se met à sa tête, se rend avec elle au bureau des gabelles, où il crie : « Vive le roi, au diable le mauvais gouvernement! » Du bureau, les rebelles courent à l'hôtel du duc d'Arcos, vice-roi, et exigent de lui qu'il prenne Mazaniello pour collégue. Le peuple n'étoit guère moins irrité contre les nobles que contre les Espagnols. En vain le cardinal Filomarini, archevêque de Naples, voulut-il calmer leur courroux; en vain Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe II, s'approcha-t-il du port avec vingt-deux galères, la sédition n'en devint que plus furieuse. Le fruitier, devenu gouverneur, sacrifia à sa haine soixante palais de la ville, qui furent consumés par le feu, sans qu'on daignât en rien sauver. Tous les signes de la royauté disparurent; les mas-

sacres succédèrent bientôt à l'incendie. Tout étoit suspect à Mazaniello, qui ne manquoit d'ailleurs ni de courage ni d'éloquence, et la mort suivoit de près ses plus légères défiances. Naples passa sept jours entiers dans ces horreurs, après lesquels on parla de paix. Mazaniello la donna en souverain; toutes les conditions avantageuses furent pour le peuple. Ce traité, signé le 13 juillet, devoit être ratifié, dans un temps marqué, par le roi d'Espagne. Mazaniello ne survécut que deux jours à cet accommodement; les honneurs qu'on lui rendoit sur un échafaud qui lui servoit de trône, la bonne chère, les longues veilles qu'exigeoient ses excès et ses ordonnances bizarres, lui dérangèrent la tête. Le vice-roi, d'autres disent le peuple, le fit assassiner le 16 juillet, dans le couvent des carmes, sans que personne daignât le venger. Le peuple rendit à Mazaniello des honneurs divins quelque temps après sa mort, qui sembloit devoir calmer la sédition; mais le poids du pain ayant été diminué, la populace se choisit un nouveau chef; ce fut don François de Toralto, prince de Massa, à qui on donna le commandement des troupes. Bientôt on le soupçonna d'intelligence avec le duc d'Arcos; et le peuple le massacra, et mit à sa place Gennaro Annèse. Ce nouveau chef étoit armurier, plus capable d'un travail mécanique que de l'administration d'un état; timide, fourbe, avare, extravagant, brutal et crapuleux. Il se lia d'abord avec le duc de Guise, que le peuple avoit appelé pour soutenir sa révolte; ne pouvant pas l'emporter sur lui en autorité, il donna sa démission moyennant une grande récompense, et traita secrètement avec les Espagnols qu'il introduisit dans Naples le 6 avril 1648; mais il fut bientôt la victime de sa perfidie : les Espagnols, croyant n'avoir plus rien à craindre de la fureur de la populace, prirent occasion de quelques mouvemens secrets pour massacrer ce malheureux objet de l'enthousiasme populaire. On dut principalement le retour de l'ordre aux soins d'Innico Vélèz, et de Tassis, comte d'Anate. (*V.* le portrait de Mazaniello au volume de la lettre M.)

I. ANIEN, jurisconsulte du temps d'Alaric, roi des Visigoths, publia, par ordre de ce prince, un *Abrégé des seize livres du Code Théodosien* en 506.

II. ANIEN, diacre pélagien, a fait la *Traduction latine de quelques Homélies de S. Jean Chrisostôme.*

* ANIKA STROGANOF, de race tartare; mais naturalisée depuis longtemps en Russie, possédoit de grandes richesses, et faisoit un commerce progressivement plus étendu sous le règne d'Iwan Basilowitz. On lui doit en quelque sorte le défrichement de la Sibérie. (*Voyez* Ebauche d'une Histoire de la Sibérie, dans les Archiv. littér. de l'Eur., n° 7, pag. 110 et suiv.)

ANIRAN (Myth.), nom d'un génie qui, dans la mythologie persanne, préside aux noces et au 30e jour de chaque mois, qui porte aussi le nom d'Aniran. On célébroit autrefois avec beaucoup de pompe, en Perse, la fête de ce génie; mais elle n'est plus en usage que chez les Parsis ou adorateurs du feu.

ANISIUS (Jean), littérateur napolitain du 15e siècle, a publié, I. *La Tragédie de Protogène.* II. Des *Epîtres latines.* III. Divers *Poëmes latins* recueillis en 2 volum. IV. Des *Sentences morales en vers ïambiques*, insérées dans le Recueil des auteurs qui ont écrit sur l'éducation des enfans, et qui a été imprimé à Bâle en 1341.

* ANISO (Jean), en latin *Anysius*, littérateur italien du 16e siècle,

membre de la société académique de Naples, qu'on appeloit l'académie de Pontan, cultivoit la poésie latine, et a laissé *Varia poëmata et satiræ*, Naples, 1531, in-4°, et *Protogonos tragædia*, ib. 1536, in-4°.

ANISSON (Laurent), imprimeur renommé de Lyon, y fut échevin en 1670, et y publia la *grande Bibliothèque des Pères*, en 27 vol. in-fol. — Jean ANISSON, son fils, se fit connoître par ses talens et la générosité de ses procédés. Du Cange n'avoit pu trouver à Paris un éditeur de son savant Glossaire grec; Jean, qui possédoit parfaitement les langues grecque et latine, rechercha cet ouvrage, dont il étoit plus que personne en état d'apprécier l'utilité, et il le publia en 1688. Jacques Spon et le P. de Colonia en furent les correcteurs. Jean Anisson fut appelé par Louvois, en 1690, à la direction de l'imprimerie royale, place que ses successeurs ont, toujours remplie avec autant de zèle que d'intelligence, et qu'il céda en 1707 à Claude Rigaud, son beau-frère, connu par les belles éditions de Bourdaloue, in-8°, et de l'Homère de madame Dacier, in-12. Il mourut à Paris en 1721, après avoir rempli pendant quelques années les fonctions de député du commerce de la ville de Lyon. Ses neveux succédèrent à Rigaud dans la place de directeur de l'imprimerie royale, qui devint par leurs soins une des plus belles de l'Europe. Nous lui devons non seulement plusieurs éditions d'auteurs anciens et modernes, mais encore l'impression des Mémoires des académies de la capitale.

* ANISSON-DUPERRON (Etienne-Alexandre-Jacques), directeur de l'imprimerie royale, et depuis de l'imprimerie nationale. En 1790, il publia une *Lettre sur l'impression des assignats*, et fit inutilement plusieurs tentatives pour être chargé de leur confection. En décembre de la même année il exécuta le décret qui lui ordonnoit de faire l'inventaire des effets existans à l'imprimerie royale, et de le déposer aux archives. Le 4 juillet 1792, inculpé pour l'impression d'un arrêté *inconstitutionnel* du département de la Somme, il produisit à l'assemblée législative l'ordre qui lui en avoit été donné par le secrétaire général du ministre de l'intérieur. L'art typographique est redevable de belles éditions à cette famille. Anisson soutenoit la réputation que ses ancêtres avoient acquise; ses ateliers étoient l'objet de la curiosité des étrangers. Pendant la durée de l'assemblée constituante, les ateliers d'Anisson furent dans la plus grande activité; mais après le 10 août 1792, il fut en butte aux persécutions, et fut arrêté. Il employa tous ses efforts pour recouvrer sa liberté, et il essaya de faire distribuer des sommes considérables à quelques membres des autorités de Ris et de Corbeil. Ce moyen accéléra sa perte; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 6 frimaire an 2 (26 novembre 1793.) Danton, alors ministre de la justice, avoit autorisé Marat à faire enlever deux presses et des caractères de l'imprimerie nationale.

*ANITUS, rhétoricien d'Athènes, ennemi de Socrate et le principal auteur de la mort de ce grand homme. Il fut obligé de fuir sa patrie, et se réfugia à Héraclée, où il fut lapidé 339 ans avant J. C.

ANIUS (Mythologie), roi de l'île de Délos, et grand-prêtre d'Apollon, eut trois filles qui avoient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles toucheroient, l'une en vin, l'autre en blé, et la troisième en huile. Agamemnon allant au siége de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur

secours il n'auroit plus fallu de provisions ; mais Bacchus, qu'elles implorèrent, les changea en colombes.

ANJOU. *Voyez* CHARLES, n° XXVI..... LOUIS, n°s XXV et XXVIII........... MARGUERITE, n° XI..... MARIE, n° X..... RENÉ..... ROBERT, n° VI.

ANKARSTROOM *ou* ANKARSTROEM (Jean-Jacques), gentilhomme suédois, avoit été enseigne aux gardes de Gustave III, et ensuite capitaine dans l'un de ses régimens. Il avoit conçu contre ce prince une haine violente. Il trempa dans la conjuration formée contre lui pendant la guerre que la Suède fit à la Russie. Cette dernière puissance avoit gagné un certain nombre d'officiers chargés de soulever l'armée suédoise, et de faciliter aux Russes la conquête de la Flandre. Condamné à mort, le roi lui fit grace, et cet acte de clémence ne put calmer son ressentiment. Gustave ayant assemblé une diète à Gèfle au commencement de 1792, indisposa les nobles dont les priviléges avoient déjà été restreints dans la révolution de 1772. Il se forma un nouveau complot contre ses jours; et la haine personnelle que lui portoit Ankarstroom lui en fit confier l'exécution. Il prit le moment où le roi étoit entré dans la salle d'un bal masqué pour lui tirer un coup de pistolet à vent chargé de deux balles et de clous. La blessure étoit mortelle : Gustave expira le 29 mars 1792. Son assassin avoit eu la précaution de laisser tomber dans la foule un second pistolet et un couteau dont il étoit muni. On ramassa ces armes ; le couteau avoit une pointe recourbée ; il fut reconnu par un coutellier qui déclara l'avoir vendu au capitaine Ankarstroom. Ce régicide eut le poing coupé et la tête tranchée le 22 avril 1792, sans avoir voulu déclarer ses complices (Ribing et de Horn), et se glorifiant de son crime. « La vie, répondit-il aux juges, m'étoit odieuse ; je la perds avec joie, si j'ai pu délivrer ma patrie d'un prince qui en étoit le fléau.» Gustave avoit reçu avant le bal une lettre non signée, dans laquelle on l'avertissoit qu'il seroit entouré et assassiné dans une des salles de ce spectacle. « Je vous hais, lui écrivoit l'anonyme, qu'on sut bientôt être le major aux gardes, je hais tous les tyrans ; mais je ne veux pas être au nombre de vos assassins. Si vos soldats salariés eussent tenté à Gèfle un mouvement contre la diète, j'aurois été le premier à vous percer le sein.» Cette lettre ne fit aucune impression sur le roi ; il étoit dans le caractère de ce prince, confiant et courageux, de répondre comme César et le duc de Guise : « Ils n'oseroient » ; et ils osèrent. Gustave se préparoit, au moment de sa mort, à marcher contre la France pour renverser sa nouvelle constitution.

ANNA-PERENNA (Mytholog.), divinité qui présidoit aux années, et à laquelle on faisoit de grands sacrifices à Rome au mois de mars. Les uns ont cru que cette déesse étoit la même que la Lune; d'autres ont pensé que c'étoit Thémis ou Io, ou celle des Atlantides qui avoit nourri Jupiter, ou enfin une nymphe du fleuve Numicus.

ANNAT (François), né à Rhodes en 1590, jésuite, professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs *Ouvrages en latin*, Paris, 1666, 3 v. in-4° ; et *d'autres en français, contre les nouveaux disciples de saint Augustin*. Le plus singulier est celui qui est intitulé *le Rabat-joie des jansénistes, ou observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal*. Pascal lui a adressé ses deux dernières Pro-

vinciales. Ce jésuite mourut à Paris en 1670. Il avoit perdu sa place de confesseur dans le commencement de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de La Vallière. Ses représentations déplurent à ce prince, qui lui donna son congé.

I. ANNE, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, et de la célèbre Didon, épousa le riche Sichée, et abandonna sa patrie après la mort de son époux, pour éviter la tyrannie de son frère, qui avoit plusieurs fois tenté de la dépouiller de ses biens. Elle embarqua ses trésors, et, suivie de Didon, et d'une grande partie de la jeunesse tyrienne, elle vint sur la côte d'Afrique fonder Carthage. Cette ville devint dans la suite l'émule de Tyr par son commerce et sa puissance. La chronologie fixe cette émigration à l'an 888 avant l'ère chrétienne. La fête d'*Anna-Perenna* fut instituée par Enée en Italie. Elle se célébroit aux ides de mars; on y buvoit avec excès; et la superstition, favorisant l'intempérance, faisoit croire à chaque convive qu'il vivroit autant d'années qu'il boiroit de coups en honneur d'*Anna*.

II. ANNE, femme d'Elcana. Dieu, touché de ses prières, lui ayant promis qu'elle seroit mère, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 ans avant J. C. Anne signala sa reconnoissance par un cantique d'actions de graces, l'un des plus beaux de l'ancien Testament..

III. ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari, dans une heureuse vieillesse, et fut ensevelie dans le même tombeau.

† IV. ANNE (sainte), épouse de Joachim et mère de la Vierge. Saint Epiphane est le premier Père de l'Eglise qui nous ait appris son nom: les Pères des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. Quelques écrivains postérieurs ont prétendu qu'après la mort de Joachim elle avoit épousé, en secondes noces, Cléophas, dont elle eut Marie, mère de saint Jacques-le-Mineur; et en troisièmes noces, Salomas, père de Marie, femme de Zébédée, et mère de saint Jacques-le-Majeur. On cite d'anciens vers qui confirmeroient cette opinion; « Mais ces vers, dit Calmet, sont d'une trop foible autorité pour que les bons critiques s'y soumettent. » Le culte de sainte Anne étoit établi en Orient dès le 6e siècle; en 550, l'empereur Justinien fit bâtir une église en son honneur. On célébroit sa fête dans tout l'empire de Constantinople au 12e siècle; mais les églises d'Occident ne reçurent universellement le culte de sainte Anne que sous Grégoire XIII, qui en ordonna la fête par une bulle du 1er mai 1584, quoiqu'elle fût déjà établie dans des églises particulières. (Baillet, Vies des Saints, au 26 juillet.) *Voyez* JOACHIM.

† V. ANNE, *la Prophétesse*, fille de Phanuel. Quand la Vierge, cette mère sans tache, vint, après ses couches, selon la loi, se purifier au temple, Anne, cédant aux transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

VI. ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis Comnène I, conspira, après la mort de son père, en 1118, pour arracher la couronne à Jean Comnène, son frère. Elle vouloit la donner à son époux Nicéphore Bryenne, qui avoit la foiblesse d'une femme, tandis qu'Anne montroit la vigueur et la fermeté d'un homme: l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire et à l'étude, sans négli-

ger ses devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnoient aux plaisirs, elle conversoit avec les savans de Constantinople, et se rendoit leur rivale, par la *Vie de l'empereur Alexis Comnène*, son père. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu ; le style a de l'éclat. On lui a reproché le portrait trop flatté qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquens des anciens avec les modernes, et l'inexactitude des dates. Ceux qui ont comparé sa *Vie d'Alexis* avec celle d'Alexandre par Quinte-Curce n'ont pas fait attention qu'Anne Comnène entre dans des détails minutieux que l'historien latin auroit laissé échapper. Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle «qu'un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre.» On prétend que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard, lui avoit plu. Cependant elle ne parle jamais des Français qu'avec mépris, et comme d'un peuple barbare, dont le nom seul suffiroit pour souiller l'histoire. Elle prend avec eux ce ton de supériorité d'une nation polie, versée dans les arts inconnus aux peuples du Nord. Le président Cousin a donné une version française, aussi exacte qu'élégante, de la Vie d'Alexis. On la trouve dans le quatrième volume de l'Histoire byzantine. On en publia une édition au Louvre, avec de savantes notes de David Hoeschélius, 1651, in-fol.

VII. ANNE, dauphine de Viennois, succéda, en 1282, aux états de son frère Jean I, mort sans postérité, et devint dès-lors souveraine du Dauphiné. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province étoit un fief masculin de l'empire, qui ne pouvoit passer aux femmes; qu'il appartenoit dès-lors à l'empereur Rodolphe; et que celui-ci lui en ayant accordé l'investiture, ce fief devenoit sa propriété. Anne défendit ses droits avec courage; la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe-le-Bel, qui indemnisa Robert. Anne resta en possession du domaine de ses pères. Elle mourut en 1296, et fut enterrée dans le monastère des chartreuses de Salette, qu'elle avoit fondé.

VIII. ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans environ, en 1522. C'étoit une femme habile qui, dans le bas âge de Charles VIII, gouverna l'état avec autant de prudence que de fermeté. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avoit eu pour lui, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y seroit-il mort, si Charles VIII, las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle que par affection pour lui. La passion de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I avec le connétable de Bourbon.

IX. ANNE DE BRETAGNE, fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes le 26 janvier 1476, et mourut au château de Blois le 9 janvier 1514. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avoit même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, le 6 décembre 1491. Elle étoit belle, quoiqu'un peu boiteuse, défaut à peine aperçu,

tant elle prenoit soin de le dissimuler. Les qualités de son esprit répondoient aux agrémens de son corps. Pendant l'expédition de Charles en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de ce prince, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa, le 8 janvier 1499, Anne, qu'il avoit aimée lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. Cette princesse donna un grand éclat à sa cour, par le grand nombre de demoiselles de qualité, bretonnes et françaises, qu'elle y appela. Elle leur offroit le modèle des vertus, et leur donnoit l'exemple du travail. C'est elle qui forma l'établissement des filles d'honneur de la reine, remplacées, en 1673, par les dames du palais. Jouissant de la plus grande partie des revenus de la Bretagne, elle s'en servoit pour secourir les misérables, pour donner des équipages aux pauvres officiers, pour soulager leurs enfans et leurs veuves. Mais, parmi les objets de sa libéralité, elle choisissoit de préférence les Bretons : aussi le roi, dans ses goguettes, dit Brantôme, l'appeloit quelquefois sa Bretonne, parce qu'elle avoit réellement le cœur plus breton que français. Elle aimoit les savans et leur faisoit du bien. Une de ses manies étoit de vouloir paroître plus instruite qu'elle ne l'étoit. Dans les audiences qu'elle donnoit aux ambassadeurs, elle mêloit toujours quelques mots de leur langue, qu'elle avoit eu soin d'apprendre par cœur. Elle étoit naturellement éloquente, judicieuse, sensée, agréable. Son cœur étoit généreux, sensible et franc ; mais sa hauteur l'avoit rendue vindicative. (*Voy.* ROHAN, n° I.) Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disoit que sa femme prenoit trop d'empire sur lui, il répondoit : « Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. » Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions ; et on connoît la fable des *Biches, qui avoient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très-à-propos. C'est la première de nos reines qui ait joui de la prérogative d'avoir des gardes à elle, outre cent gentilshommes, et de donner audience aux ambassadeurs.

X. ANNE DE FERRARE, fille d'Hercule II, duc de Ferrare, et de Renée de France, épousa, en 1649, François, duc de Guise, surnommé *le Balafré*, et à qui le parlement donna le nom de *Conservateur de la patrie*. Elle partagea les dangers des combats et le courage de son époux et de ses fils devenus chefs de la Ligue. Après l'assassinat du premier, par Poltrot de Méré, devant Orléans, Anne poursuivit avec ardeur la vengeance qui lui étoit due, et la punition du meurtrier. Mêlée ensuite dans les factions civiles, la cour la retint quelque temps prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise. En arrivant à celui de Blois, où l'on voyoit la statue de Louis XII, son aïeul maternel, elle s'écria : « O mon père ! vous ne fîtes pas élever ce château pour y voir gémir et périr les enfans de votre fille. » Ronsard a consacré ces vers à cette princesse :

Vénus la sainte en ses graces habite ;
Tous les amours logent en ses regards ;
Pour ce à bon droit cette dame mérite
D'avoir été femme de notre Mars.

XI. ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, naquit en 1602, épousa Louis XIII le 25 décembre 1615, et fut mère

ger ses devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnoient aux plaisirs, elle conversoit avec les savans de Constantinople, et se rendoit leur rivale, par la *Vie de l'empereur Alexis Comnène*, son père. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a de l'éclat. On lui a reproché le portrait trop flatté qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquens des anciens avec les modernes, et l'inexactitude des dates. Ceux qui ont comparé sa *Vie d'Alexis* avec celle d'Alexandre par Quinte-Curce n'ont pas fait attention qu'Anne Comnène entre dans des détails minutieux que l'historien latin auroit laissé échapper. Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle «qu'un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre.» On prétend que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard, lui avoit plu. Cependant elle ne parle jamais des Français qu'avec mépris, et comme d'un peuple barbare, dont le nom seul suffiroit pour souiller l'histoire. Elle prend avec eux ce ton de supériorité d'une nation polie, versée dans les arts inconnus aux peuples du Nord. Le président Cousin a donné une version française, aussi exacte qu'élégante, de la Vie d'Alexis. On la trouve dans le quatrième volume de l'Histoire byzantine. On en publia une édition au Louvre, avec de savantes notes de David Hoeschélius, 1651, in-fol.

VII. ANNE, dauphine de Viennois, succéda, en 1282, aux états de son frère Jean I, mort sans postérité, et devint dès-lors souveraine du Dauphiné. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province étoit un fief masculin de l'empire, qui ne pouvoit passer aux femmes; qu'il appartenoit dès-lors à l'empereur Rodolphe; et que celui-ci lui en ayant accordé l'investiture, ce fief devenoit sa propriété. Anne défendit ses droits avec courage; la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe-le-Bel, qui indemnisa Robert. Anne resta en possession du domaine de ses pères. Elle mourut en 1296, et fut enterrée dans le monastère des chartreuses de Salette, qu'elle avoit fondé.

VIII. ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans environ, en 1522. C'étoit une femme habile qui, dans le bas âge de Charles VIII, gouverna l'état avec autant de prudence que de fermeté. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avoit eu pour lui, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y seroit-il mort, si Charles VIII, las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle que par affection pour lui. La passion de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I avec le connétable de Bourbon.

IX. ANNE DE BRETAGNE, fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes le 26 janvier 1476, et mourut au château de Blois le 9 janvier 1514. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avoit même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, le 6 décembre 1491. Elle étoit belle, quoiqu'un peu boiteuse, défaut à peine aperçu,

tant elle prenoit soin de le dissimuler. Les qualités de son esprit répondoient aux agrémens de son corps. Pendant l'expédition de Charles en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de ce prince, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa, le 8 janvier 1499, Anne, qu'il avoit aimée lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. Cette princesse donna un grand éclat à sa cour, par le grand nombre de demoiselles de qualité, bretonnes et françaises, qu'elle y appela. Elle leur offroit le modèle des vertus, et leur donnoit l'exemple du travail. C'est elle qui forma l'établissement des filles d'honneur de la reine, remplacées, en 1673, par les dames du palais. Jouissant de la plus grande partie des revenus de la Bretagne, elle s'en servoit pour secourir les misérables, pour donner des équipages aux pauvres officiers, pour soulager leurs enfans et leurs veuves. Mais, parmi les objets de sa libéralité, elle choisissoit de préférence les Bretons : aussi le roi, dans ses goguettes, dit Brantôme, l'appeloit quelquefois sa Bretonne, parce qu'elle avoit réellement le cœur plus breton que français. Elle aimoit les savans et leur faisoit du bien. Une de ses manies étoit de vouloir paroître plus instruite qu'elle ne l'étoit. Dans les audiences qu'elle donnoit aux ambassadeurs, elle mêloit toujours quelques mots de leur langue, qu'elle avoit eu soin d'apprendre par cœur. Elle étoit naturellement éloquente, judicieuse, sensée, agréable. Son cœur étoit généreux, sensible et franc; mais sa hauteur l'avoit rendue vindicative. (*Voy.* ROHAN, n° I.) Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disoit que sa femme prenoit trop d'empire sur lui, il répondoit : « Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. » Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; et on connoît la fable des *Biches, qui avoient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très-à-propos. C'est la première de nos reines qui ait joui de la prérogative d'avoir des gardes à elle, outre cent gentilshommes, et de donner audience aux ambassadeurs.

X. ANNE DE FERRARE, fille d'Hercule II, duc de Ferrare, et de Renée de France, épousa, en 1649, François, duc de Guise, surnommé *le Balafré*, et à qui le parlement donna le nom de *Conservateur de la patrie.* Elle partagea les dangers des combats et le courage de son époux et de ses fils devenus chefs de la Ligue. Après l'assassinat du premier, par Poltrot de Méré, devant Orléans, Anne poursuivit avec ardeur la vengeance qui lui étoit due, et la punition du meurtrier. Mêlée ensuite dans les factions civiles, la cour la retint quelque temps prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise. En arrivant à celui de Blois, où l'on voyoit la statue de Louis XII, son aïeul maternel, elle s'écria : « O mon père! vous ne fîtes pas élever ce château pour y voir gémir et périr les enfans de votre fille. » Ronsard a consacré ces vers à cette princesse :

Vénus la sainte en ses graces habite;
Tous les amours logent en ses regards;
Pour ce à bon droit cette dame mérite
D'avoir été femme de notre Mars.

XI. ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, naquit en 1602, épousa Louis XIII le 25 décembre 1615, et fut mère

de Louis XIV. Le parlement lui confia la régence pendant la minorité de son fils, par un arrêt du 18 mai 1643, et cassa le testament de Louis XIII. Le cardinal Mazarin, qui avoit toute la confiance de la reine, gouverna le royaume sans que son administration causât d'abord le moindre murmure. Les victoires du duc d'Enguien, si célèbre sous le nom de Grand Condé, rendoient la régente respectable. Mais l'avidité de Mazarin, l'augmentation des impôts, et l'ambition des grands, préparoient une guerre civile. Ceux-ci excitèrent des séditions. La reine, obligée de s'enfuir de Paris, implora le secours du grand Condé. Le peuple chantoit des vaudevilles injurieux à sa vertu. On a même imprimé à Cologne, en 1696, un petit ouvrage qui a pour titre : les Amours d'Anne d'Autriche avec le cardinal de Richelieu. Les troubles s'étant pacifiés, Anne d'Autriche donna tout son temps aux exercices de piété. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grace, et mourut d'un cancer, le 20 janvier 1666, âgée de 64 ans. On connoît sa réponse à Mazarin, qui la sondoit sur la passion du roi pour sa nièce, et qui feignoit de craindre que ce prince ne voulût l'épouser : « Si le roi étoit capable de cette indignité, je me mettrois, avec mon second fils, à la tête de toute la nation, contre le roi et contre vous. » Cette réponse étoit l'image de son caractère bon et indulgent, mais plein de noblesse et de hauteur. (*Voyez* RICHELIEU, n° III, et BUCKINGHAM, n° II.) Elle ne manquoit ni de beauté, ni de graces, et c'est à elle que la cour de France dut en partie les agrémens et la politesse qui la distinguoient de toutes les autres cours de l'Europe, sous le règne de Louis XIV. Elle avoit joui de peu de bonheur avec Louis XIII. Richelieu, qui dominoit ce prince, et qui n'aimoit pas la reine, lui avoit persuadé qu'elle étoit entrée dans les complots de Chalais. (*Voy.* ce mot.) L'idée de cette accusation se grava si profondément dans l'esprit soupçonneux et mélancolique de Louis XIII, qu'au lit de la mort, la reine lui ayant fait dire par Chavigni qu'elle n'avoit eu aucune part aux desseins de Chalais, le roi répondit : « En l'état où je suis, je dois lui pardonner ; mais je ne peux la croire..... » Madame de Motteville rapporte, au sujet de ces étranges imputations, une particularité qu'elle dit avoir entendue de la propre bouche de la reine. C'est que le roi la fit venir au conseil ; qu'il lui reprocha en face qu'elle avoit conspiré contre sa vie pour avoir un autre mari ; et que la reine, outrée de cette accusation, lui répondit avec fermeté « qu'elle auroit trop peu gagné au change, de vouloir commettre un si grand crime pour un si petit intérêt. » Cependant Richelieu, intéressé à la desservir, fit épier toutes ses démarches. Elle entretenoit un commerce secret de lettres avec la reine d'Angleterre, avec le duc de Lorraine, et sur-tout avec le roi d'Espagne, son frère. Il ne fut pas difficile, lorsque ce commerce fut découvert, de prouver à Louis XIII que la reine son épouse étoit plus attachée aux intérêts de l'Espagne qu'à ceux de la France. En 1637, les soupçons allèrent si loin, qu'elle fut obligée de répondre au chancelier sur les intelligences qu'elle pouvoit avoir avec les puissances étrangères. Elle nia d'abord ; ensuite elle avoua une partie de sa correspondance, plus imprudente que criminelle, et fut obligée de demander pardon à son époux, et de signer un écrit où elle promettoit plus de prudence et de zèle. Malgré sa juste aversion pour Richelieu, elle rendoit justice à son mérite. Se trouvant à Ruel dans les premiers jours de sa ré-

gence, et regardant un portrait de ce cardinal, elle dit aux seigneurs qui étoient auprès d'elle : « Si cet homme eût vécu jusqu'à cette heure, il auroit été plus puissant que jamais. » C'auroit été sacrifier ses ressentimens particuliers au bien de l'état, et donner la preuve d'un grand caractère. Il ne faut donc pas s'en rapporter entièrement à ce que le cardinal de Retz dit de cette princesse dans ses Mémoires. Ce prélat, qui n'avoit pas à se louer d'elle, et qui avoit feint cependant d'en être amoureux, lui donne plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté ; et ne lui accorde que cette sorte d'esprit qui lui étoit nécessaire pour ne pas paroître sotte aux yeux de ceux qui ne la connoissoient pas. Mais on voit évidemment que le pinceau de cet historien a été égaré par la haine et la fureur de faire des antithèses, et de dire des choses qu'il croyoit profondes. Une observation que les naturalistes n'oublieront point, c'est que cette princesse, qui aimoit passionnément les fleurs, ne pouvoit supporter la vue des roses, même en peinture. Elle étoit d'une délicatesse singulière sur tout ce qui touchoit son corps. On avoit de la peine à lui trouver de la batiste assez fine pour ses chemises et ses draps. Le cardinal Mazarin lui disoit, en plaisantant sur cette extrême délicatesse : « Madame, si vous étiez damnée, votre enfer seroit de coucher dans des draps de toile d'Hollande. »

† XII. ANNE, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, et d'Anne Hyde, sa première femme, naquit le 6 février 1664. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens catholiques. Dans sa jeunesse, elle passa à la cour de France pour y chercher, près des médecins, un secours à la foiblesse de sa vue ; et ce fut à la sollicitation de cette cour qu'en 1683 on la maria au prince George de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône le 4 mai 1702. Anne leur en témoigna sa reconnoissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold et à Charles d'Autriche contre la France. Le duc de Marlborough, son favori et son général, acquit une gloire immortelle à son règne, par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. Les Anglais enlevèrent la flotte espagnole dans le port de Vigo, conquirent Gibraltar, s'emparèrent de Barcelonne, et firent proclamer Charles roi d'Espagne. D'un autre côté, les Français furent battus à Ramillies et à Oudenarde. La reine Anne fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix ; et, dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire ni les intérêts de sa nation. Par ce traité, l'Angleterre obtint la démolition des fortifications du port de Dunkerque, la liberté du commerce dans les Indes Espagnoles, la retraite du prétendant hors de France, la reconnoissance des droits de la maison d'Hanovre à la couronne d'Angleterre, la baie et le détroit d'Hudson, l'Acadie, l'île de Saint-Christophe, et celle de Terre-Neuve. Un des articles les plus honorables fut d'engager Louis XIV à délivrer les réformés condamnés aux galères. Dans ce traité, l'un des plus célèbres de l'histoire moderne, et qui servit de base à celui d'Aix-la-Chapelle en 1748, Anne stipula, non seulement

comme souveraine, mais comme arbitre suprême de l'Europe. Elle donna un nouveau degré de puissance à son gouvernement, en unissant l'Ecosse à l'Angleterre, pour ne faire qu'une seule domination et qu'un seul parlement, où l'on admit seize pairs écossais, et quarante-cinq députés de la même nation à la chambre des communes. Anne accorda à l'Ecosse la liberté du commerce avec l'Angleterre et les colonies, et la conservation de ses lois et de sa jurisprudence particulière. Elle mourut le 12 août 1714, à 51 ans. Elle avoit pris d'abord, mais en vain, des mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin au trône. On dit pourtant que la couronne seroit à la fin rentrée dans la maison des Stuart, si les ministres de la reine Anne avoient été plus secrets et plus unis entre eux. Cette princesse n'avoit pas les qualités brillantes d'Elisabeth ; elle laissa prendre trop d'ascendant à ses favoris et à ses favorites. Anne ne fut pas aussi grande reine qu'Elisabeth ; mais, comme Elisabeth, elle a marqué son règne par le choix judicieux de ses ministres. Ce règne a été pour l'Angleterre ce que celui de Louis XIV fut pour la France, et il brillera dans la postérité de l'éclat qu'y ont jeté Pope, Swift, Atterbury, Bolingbroke, Parnel, etc.

XIII. ANNE DE RUSSIE, fille de Jaraslas, épousa Henri I[er], roi de France, en 1044. C'est la première fois qu'il est fait mention de la Russie dans nos annales historiques. Après la mort de son époux, la reine se retira dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, qu'elle avoit fondée, et dont elle sortit pour se remarier à Raoul, comte de Crépi en Valois. Ce mariage lui fit encourir l'excommunication, parce que Raoul se trouvoit parent du premier mari d'Anne. Elle eut le courage de braver les foudres de l'Eglise ; mais son nouvel époux l'ayant répudiée, elle se retira dans sa patrie, et y finit ses jours.

† XIV. ANNE IWANOWA, fille de Jean, empereur de Russie, frere du czar Pierre I, épouse du duc de Courlande, succéda au czar Pierre II en 1730. Elle sut, en maintenant les forces de terre et de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour à tour de l'empereur, des Polonais, des Turcs, des Persans et des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, si l'on excepte la guerre qu'elle eut contre le grand-seigneur depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut d'une maladie de langueur, le 28 octobre de la même année, à 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan. Malgré la douceur de ses mœurs, son ministre Biren, qu'elle avoit fait duc de Courlande, se livra à d'atroces vengeances. Il fut exilé par Elisabeth, et ne fut rappelé que sous Pierre III. *Voyez* SAXE, n° I.

XV. ANNE, fille aînée du czar Pierre I et de Catherine I ; et mère de Pierre III, joignoit la beauté, les lumières, à la bonté et à la vertu. Elle épousa, en 1725, Charles Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Appelée au conseil de régence après la mort de l'impératrice Catherine, elle n'y put assister qu'une fois. Menzicoff, qui la redoutoit, l'obligea de quitter la Russie et de se retirer à Kiel, où elle mourut, en 1728, à 22 ans.

XVI. ANNE DE SAVOIE, fille du duc Amédée V et de Marie de Brabant, devint impératrice d'Orient par son mariage avec Andronic III, dit *le Jeune*. Son entrée à Constantinople, en 1337, fut splendide. Anne partagea la gloire de son

époux : elle le rendit accessible au pauvre, juste et bienfaisant. Après la mort de ce prince, elle eut la douleur de voir ses fils privés du trône par la perfidie de Jean Cantacuzène leur tuteur.

XVII. ANNE DE CHYPRE, fille de Janus, roi de Chypre et d'Arménie, épousa, à Nicosie, le premier jour de l'an 1431, Louis, duc de Savoie. Son esprit conciliant et flatteur, l'aménité de son caractère, les graces de sa figure captivèrent l'affection de son époux, qui lui abandonna presque entièrement son autorité. Elle en profita pour créer des établissemens utiles et des monastères. Les cordeliers de Genève, les observantins de Nice et de Turin lui durent leur fondation. Elle mourut le 11 novembre 1462, et se fit enterrer dans un habit de cordelier, pratique ridicule, mais que l'usage autorisoit alors, et que les moines favorisoient pour avoir part aux largesses testamentaires de ceux à qui ils permettoient de se revêtir ainsi de leur robe.

XVIII. ANNE DE HONGRIE, fille de Ladislas VI, porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux Ferdinand d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale en 1527. Zapolski, vaivode de Transylvanie, soutenu par Soliman, empereur des Turcs, lui disputa sa puissance, et vint mettre le siége devant Vienne. Anne soutint alors le courage de Ferdinand, et donna des exemples de la plus grande fermeté. Hilarion de Coste la représente comme l'une des plus belles femmes de son temps. Cette reine mourut à Prague, le 27 janvier 1547, et fut inhumée dans la cathédrale de cette ville. Marie de Médicis et Anne d'Autriche, ses petites-filles, régnèrent en France. (*Voyez* leurs articles.)

XIX. ANNE DE GONZAGUE, connue sous le nom de *Princesse palatine*, épousa, en 1645, Edouard, comte palatin. Après une vie agitée, elle vint mourir à Paris, le 6 juillet 1684, à 68 ans. Bossuet rendit un éclatant hommage à ses vertus, dans l'oraison funèbre de cette princesse. En 1786, on a publié de prétendus mémoires d'Anne de Gonzague, évidemment supposés, mais qui se font lire avec intérêt.

XX. ANNE-MARIE DE SAINT-JOSEPH, naquit à Ville-Castin, dans le diocèse de Ségovie, en Espagne, et fit éclater dès sa jeunesse toutes les vertus chrétiennes. Elle fit profession religieuse à Salamanque, dans un monastère de l'ordre de Saint-François. Elle y écrivit sa vie, qui fut imprimée en 1652, et qui a été traduite en français.

XXI. ANNE DE BOULEN. *Voyez* BOULEN.

XXII. ANNE DE CLÈVES. *Voyez* CROMWEL, n° I, *et* HENRI VIII, n° XXI.

ANNEBAUT (Claude d'), baron de Retz, d'une famille ancienne de Normandie, servit d'abord à la défense de Mézières, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie avec François I, qui aimoit son caractère et estimoit sa probité et sa bravoure. Diverses places qu'il prit dans le Piémont, et ses travaux militaires dans les Pays-Bas, lui méritèrent le bâton de maréchal de France en 1538, et la charge d'amiral en 1543. C'est en cette qualité qu'il commanda la flotte envoyée contre l'Angleterre en 1545. Le connétable de Montmorency ayant été disgracié, le maréchal d'Annebaut fut chargé de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon; et, loin de s'y enrichir, il y fit des pertes, dont François I l'indemnisa, en ordonnant, dans sa dernière maladie, qu'il seroit gratifié d'une somme considérable. Privé de

l'administration sous Henri II, il conserva son crédit et l'estime publique, et, après une disgrace passagère, il entra dans le conseil de Catherine de Médicis. Il mourut à la Fère le 2 novembre 1552. Le cardinal d'ANNEBAUT, son frère, ne lui survécut que six ans, étant mort en 1558; Jacques, fils du maréchal, tué à la bataille de Dreux en 1562, fut le dernier rejeton de cette famille illustre. Le président de Thou fait un grand éloge du désintéressement du maréchal d'Annebaut.

ANNEIX DE SOUVENEL (Alexis-François), avocat au parlement de Bretagne, né en 1689, mort à Rennes en 1758, est connu par une *Epître à l'ombre de Despréaux*, qui respire le bon goût et des principes sains en littérature. La poésie ne lui fit pas négliger la jurisprudence, et il eut à Rennes, par *ses Plaidoyers* et *ses Mémoires*, la même réputation que Cochin avoit à Paris. Comme ce célèbre avocat, il eut l'art de simplifier les faits, de les analyser, de les dégager des incidens étrangers, et d'éclairer les juges en réduisant les affaires à une ou deux propositions qu'il mettoit dans tout leur jour.

ANNEMETS (d'). *Voyez* BOIS, n° IV.

ANNÈSE (Gennaro). *Voyez* ANIELLO.

* ANNESLEY (Arthur), comte d'Angleseynaquit en 1614, à Dublin. A l'âge de seize ans, il entra au collége de la Magdeleine, à Oxford, d'où il sortit pour étudier les lois à Lincoln's-Inn; il partit ensuite pour les voyages qu'on a coutume de faire faire aux jeunes gens qu'on veut instruire. Au commencement de la rébellion, il se joignit aux royalistes; mais s'étant ensuite réconcilié avec les républicains, ils l'envoyèrent à Ulster en 1645. Ayant encore changé de parti, il eut la plus grande influence à l'époque de la restauration, et fut créé comte d'Anglesey par le roi Charles II, avec lequel il avoit entretenu, pendant son exil, une étroite correspondance. En 1647, il fut nommé trésorier de la marine, et en 1672, envoyé en Irlande pour y surveiller la nouvelle institution, et, l'année suivante, créé lord du sceau privé. En 1680, Dangerfield l'accusa publiquement à la barre du parlement, comme complice d'une conspiration en faveur du pape; et cependant, en 1682, il présenta au roi une lettre fort spirituelle sur l'état actuel de la nation, et relative aux soupçons qu'on avoit sur le duc d'Yorck, généralement regardé comme papiste. Bientôt après il fut dépouillé de ses charges, et se retira à la campagne. Il avoit écrit une *Histoire des troubles d'Irlande*, qui, malheureusement, a été perdue : mais ses *Mémoires*, publiés en 1698, in-8°, sont remplis de choses intéressantes et curieuses.

ANNI. *Voyez* ANNIUS.

† I. ANNIBAL (Hannibal), fils d'Amilcar, général carthaginois, avoit hérité de son père une haine implacable contre les Romains. On rapporte qu'Amilcar, faisant un sacrifice pour se rendre les dieux favorables dans la guerre qu'il alloit porter en Espagne, son fils Annibal, se jetant à son cou, le conjura de le mener avec lui à l'armée. On ajoute que ce général, charmé de voir de si belles dispositions dans un enfant de 9 ans, le prit entre ses bras, et que, l'ayant placé près des autels, il le fit jurer, en mettant la main sur la victime, qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains dès qu'il seroit en âge de porter les armes. Le jeune Annibal partit donc pour l'Espagne, et servit sous son père jusqu'à sa mort, après laquelle

il retourna dans sa patrie. Cependant Asdrubal, qui avoit succédé à Amilcar, écrivit au sénat de Carthage de lui envoyer Annibal, qui avoit alors 22 ou 23 ans. Ce jeune guerrier, en arrivant à l'armée, attira sur lui les yeux et la faveur des troupes, qui croyoient voir revivre en lui Amilcar leur ancien général. Trois années se passèrent, pendant lesquelles il s'exerça dans tout ce qui peut former un grand capitaine. Asdrubal étant mort, les soldats, d'un consentement unanime, le choisirent, tout jeune qu'il étoit, pour les commander. Il avoit alors environ 26 ans, et leur choix fut confirmé par le peuple de Carthage. Dès le moment qu'il eut été nommé général, il songea à porter la guerre en Italie. Pour y parvenir, il fit faire plusieurs plaintes à Carthage contre les Sagontins, et lui-même en écrivit au sénat, qui lui donna un plein pouvoir de faire à l'égard de Sagonte tout ce qu'il jugeroit le plus avantageux pour l'état. Il assiégea donc cette ville, alliée des Romains, la prit et la rasa. La prise de Sagonte fut le commencement de la seconde guerre punique. Annibal persuadé, comme il le disoit souvent, que les Romains ne pouvoient être vaincus que dans Rome, résolut de passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, parvint au Rhône, et, du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables, et lui fit un nom immortel. La neige, les glaces, les rochers, les précipices sembloient rendre ce passage impossible. Enfin, après neuf jours de marche à travers les vallées et les montagnes, Annibal se vit au sommet des Alpes. Juvénal, pour mettre peut-être du merveilleux dans ce passage, assure (satire X^{e}) qu'Annibal fut obligé de faire calciner avec du vinaigre un gros rocher qui s'opposoit à son passage. Les siècles suivans ont douté de la possibilité de l'expérience d'Annibal. « Tout ce que je sais, dit l'auteur des Singularités de la Nature, c'est qu'ayant pris les éclats d'une de ces roches à grains qui composent la plus grande partie des Alpes, je les mis dans un vase rempli de vinaigre bouillant; ils devinrent en peu de minutes presque friables comme du sable. Ils se pulvérisèrent entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puisse faire l'expérience d'Annibal. » Quoi qu'il en soit, le général carthaginois passa les Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardoit l'Italie. Il entra dans la plaine; et la revue qu'il fit alors de ses troupes lui apprit que son armée de 50,000 hommes de pied et de 9,000 chevaux, étoit réduite à 20,000 hommes et à 6,000 chevaux. Le général carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornélius Scipion sur le bord du Tésin, et quelque temps après Sempronius, pres la rivière de Trébie, l'an 218 avant J. C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26,000 hommes, et les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. Tout réussissoit à Annibal. L'année suivante il vainquit Cnéius Flaminius près du lac de Trasymène. Le général romain resta mort sur le champ de bataille, 15,000 ennemis périrent, 6,000 furent faits prisonniers; et Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, et ne garda que les Romains. C'est dans cette marche de quatre jours et de trois nuits, dans l'eau et dans la fange, que ce général perdit un œil. La république romaine employa la ressource ordinaire dans ses grandes calamités; elle élut un dictateur:

ce fut Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporiseur*, s'appliqua uniquement à observer les mouvemens d'Annibal, à lui cacher les siens, et à le fatiguer par des marches multipliées. Au lieu des applaudissemens qu'il méritoit, il ne recueillit que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui et Minutius Félix, qui se laissa envelopper par le général carthaginois, et qui auroit péri sans le secours de son collégue. Le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Térentius Varro et Paul-Emile eurent le commandement des armées. L'un et l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C. Quarante mille hommes de pied et 2,700 de cavalerie restèrent sur la place avec le consul Paul-Emile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage, par Magon son frère, trois boisseaux d'anneaux pris à 5,630 chevaliers qui périrent dans ce combat. Annibal passa l'hiver à Capoue. C'est une erreur de penser, comme l'ont écrit plusieurs historiens, que les plaisirs de cette ville ont amolli les Carthaginois et perdu la discipline. Annibal se maintint encore en Italie pendant 13 à 14 ans : il prit des villes, il remporta des victoires ; et lorsqu'il eut des revers, ses troupes, toujours fidèles, s'exposèrent sans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de sédition dans son armée. La vraie raison de la décadence d'Annibal, c'est que Rome faisoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva dans une seule année jusqu'à 18 légions. Elle employa ses meilleurs généraux, et il s'en étoit formé de bons. Annibal ne recevant presque aucun secours de Carthage, et voyant son armée diminuer chaque jour, marcha en vain du côté de Rome, pour l'assiéger, l'an 211 avant J. C. Les Romains en furent si peu effrayés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campoit, et envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages et la grêle l'obligèrent de décamper sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains avec lui dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif ; et comme il en présentoit un quatrième, Annibal se retira en disant : *Que faire à un homme qui ne peut demeurer en repos, ni victorieux, ni vaincu ?* (Voyez MARCELLUS, n° I.) Cependant Asdrubal, frère d'Annibal, s'avançoit en Italie pour le secourir ; mais le consul Claude Néron lui ayant livré bataille, conjointement avec M. Livius son collégue, tailla son armée en pièces, et le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois, en la voyant, dit *qu'il ne doutoit plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie.* Carthage, pressée de tous les côtés, rappela Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valoit mieux donner la paix à son pays que de lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui et Scipion ; mais le général romain n'ayant voulu entendre aucune négociation qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint à une bataille près de Zama, l'an 202 avant J. C. Annibal la perdit. Quarante mille Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif pour les Carthaginois de demander la paix. Annibal, quelques années après, se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, ensuite chez Prusias, roi de Bithynie ; et, ne se croyant

pas en sûreté dans ces deux cours amies des Romains, il avala un poison subtil qu'il portoit depuis longtemps dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J. C., âgé de 64 ans. « Délivrons, dit-il, les Romains de la terreur que je leur inspire : ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le vouloit empoisonner, et ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias à me faire périr. » Rome perdit son plus implacable ennemi, et Carthage son plus intrépide défenseur. Amélius Victor nous apprend que de son temps on voyoit encore dans la Libye une pierre tumulaire portant ces mots : *Annibal hic situs est*, épitaphe noble et simple, où son seul nom disoit plus que tous les éloges, et rappeloit un grand souvenir. Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine et d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, et sans religion. En nous gardant de dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère et des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin partent de la haine que lui portoient les Romains. Un courage mêlé de sagesse, une fermeté que les entreprises les plus périlleuses ne pouvoient rebuter, l'art difficile de maintenir la discipline au milieu d'une armée formée de vingt peuples divers, jaloux les uns des autres, et portés à tous les excès, celui de la faire subsister pendant seize ans dans le pays ennemi, une attention scrupuleuse à observer tout, une activité sans égale, ont mis Annibal au premier rang des généraux de tous les siècles. Il cultiva les lettres au milieu du tumulte des armes. Plusieurs écrivains, en lui reprochant de n'avoir pas mené son armée victorieuse à Rome après la bataille de Cannes, répètent ce prétendu mot de Maherbal, capitaine carthaginois : « Annibal, vous savez vaincre ; mais vous ne savez pas profiter de la victoire. » Un auteur judicieux dit avec raison qu'on ne devroit pas prononcer si légèrement contre un si grand capitaine. « Rome jalouse, Rome inquiète, ajoute-t-il, fait bien comprendre quel homme étoit Annibal. »

II. ANNIBAL CARO, *Voyez* CARO.

* ANNICHINO (Jean-Jacques), avocat napolitain, vécut dans le 17 siècle, et publia un traité *De prævent. instrument. ac de rectâ adversùs instrumenta præveniendi ratione.*

ANNIUS DE VITERBE, *ou* JEAN ANNI *ou* NANNI, dominicain, et maître du sacré palais sous Alexandre VI, qui en faisoit beaucoup de cas, mourut à Rome, en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui, sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, *des Commentaires* parfaitement oubliés; mais les savans disputent encore sur l'authenticité de ses *XVII Liv. d'Antiquités*, Rome, 1498, in-fol., et 1542, in-8°. Il y entasse tous les écrits supposés qu'on a imputés aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, à Bérose, à Fabius Pictor, à Myrsille, etc. Il paroît que ceux qui lui ont attribué la fabrication de ces ouvrages se sont trompés, et qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avoit enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le Voyage d'Italie du P. Labat, tom. VII, p. 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrère.

ANNON (saint), d'une famille noble d'Allemagne, suivit la carrière des armes dans sa jeunesse. Son oncle, chanoine de Bamberg, l'en dégoûta, et lui inspira le goût de l'état ecclésiastique. L'empereur Henri III,

dit *le Noir*, entendant vanter les vertus d'Annon, voulut le connoître, l'appela près de lui, et bientôt après le nomma archevêque de Cologne en 1096. Le prélat s'occupa aussitôt de la réforme des monastères; il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoît ailleurs. Après la mort de Henri III, l'impératrice Agnès fit confier à saint Annon la régence de l'empire, et il l'exerça glorieusement; il réprima les exactions, diminua les impôts, et apprit à gouverner au jeune Henri IV. Ce prince, séduit par des flatteurs, priva un instant Annon du ministère; mais la confiance générale et les plaintes des peuples l'obligèrent à le rappeler en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075. Ses vertus ne se concentrèrent point dans la contemplation; elles furent actives, appliquées au bonheur public; et il crut sagement que le meilleur moyen de plaire à Dieu étoit de faire du bien aux hommes.

ANNONA (Mythol.), divinité allégorique des Romains, fille de l'Abondance, qui présidoit aux comestibles et aux provisions de ménage. Les médailles la représentent ordinairement tenant des épis de blé, et ayant quelquefois près d'elle une proue de navire, parce que les grains arrivoient souvent à Rome par mer, et sur-tout de la Sicile.

ANNONCIADES. *Voyez* JEANNE DE FRANCE.

ANNONCIADES-CÉLESTES. *V.* FORNARI.

ANOMÉENS. *Voy.* AGRICOLA, n° III.

† ANOSCH-BEM-SCHEITH, grand-pontife des hommes d'après l'histoire arabe, établit, le premier, des aumônes publiques pour les pauvres, des tribunaux pour rendre la justice. Il naturalisa, dit-on, le palmier en Arabie. On croit avec vraisemblance qu'ils ont désigné, sous le nom de ce pontife, Enos, fils de Seth, petit-fils d'Adam. La seule différence, c'est que l'Ecriture fait vivre Enos 365 ans, nombre des jours de l'année; au lieu que les Orientaux font vivre Anosch 965 ans, nombre multiple du premier, quant aux centaines. L'histoire gifarienne fait souvent mention de lui, ainsi que les auteurs de Binakiti. Anosch, suivant eux, laissa l'aîné de ses fils pour successeur dans sa dignité.

* ANPHINOMUS *et* ANAPIAS. Lorsque, dans une des antiques éruptions du mont Etna, qui détruisirent Catane en Sicile, la lave ardente inondoit la ville, et que chacun des malheureux habitans enlevoit ses effets les plus précieux, deux frères opulens négligèrent toutes leurs richesses, et se sauvèrent de l'embrasement, emportant sur leurs épaules leurs parens, que le grand âge rendoit inhabiles à la fuite. Aristote, Sénèque, Strabon, etc., ajoutent que le feu, respectant ces pieux enfans, les épargna, tandis que plusieurs autres qui avoient pris la même route qu'eux furent consumés. Ces deux frères se sont rendus si fameux par cette action, que Syracuse et Catane se disputèrent l'honneur de leur avoir donné le jour, et ces deux villes dédièrent à l'envi des temples à la Piété Filiale, en mémoire de cet événement.

* ANQUETIL (Louis-Pierre), frère aîné d'Anquetil du Perron, naquit à Paris le 21 février 1723, et entra de bonne heure dans l'ordre des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Envoyé à Reims, en qualité de directeur du séminaire, il débuta dans la carrière des lettres par l'histoire de cette ville, ouvrage qui est devenu extrêmement rare. Encouragé par un premier succès, il donna,

en 1771, I. *l'Esprit de la Ligue*, 3 vol. in-12, histoire de ces temps malheureux, qu'il étoit peut-être difficile à un ecclésiastique de tracer avec une plume impartiale. De tous ses écrits, c'est celui qui a le plus contribué à lui assigner un rang parmi les meilleurs historiens. A *l'Esprit de la Ligue* succédèrent, II. l'*Intrigue du Cabinet, sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde*, Paris, 1780, 4 vol. in-12. III. *Louis XIV, sa Cour, et le Régent*, Paris, 1789, 4 vol. in-12. IV. *Les Mémoires du Maréchal de Villars*, Paris, 1784, 4 vol. in-12. V. *Histoire de France*, Paris, 1807, 14 vol. in-12. VI. *Histoire civile et pratique de la ville de Reims*, Reims, 1756, 3 vol. in-12. VII. Un *Précis de l'Histoire universelle*, 12 vol. Ces deux derniers ouvrages ont été souvent contestés à Anquetil, sur-tout le premier, auquel un nommé Félix de La Salle a plus contribué que lui. Il y eut une dispute entre les deux auteurs, pour savoir qui mettroit son nom en tête de l'ouvrage. Anquetil l'emporta : c'est à cette occasion que parut un écrit intitulé *Mémoire servant de réponse pour le sieur Delaistre, libraire de Reims, contre le sieur Anquetil*, Reims, 1er janvier 1758, in-4° de 14 pag. Il travailloit au *Précis de l'Histoire universelle*, lorsqu'il fut arrêté pendant la tyrannie de Robespierre, et dans sa prison il méditoit sans cesse sur cet ouvrage. Après le 9 thermidor, il termina son entreprise, et bientôt le ministre Charles Lacroix l'introduisit dans les archives des relations extérieures. Il y composa ses *Motifs de guerre et Traités de paix*, ouvrage dans lequel il développa des connoissances profondes en diplomatie, et une grande rectitude de jugement. Il dit dans sa préface de *l'Histoire de France* que c'est pour remplir le désir de l'empereur qu'il a fait cette dernière entreprise. Cet abrégé est en effet nécessaire pour tenir lieu des histoires volumineuses, que l'on consulte plutôt qu'on ne peut les lire ; mais celle d'Anquetil est le dernier effort de sa vieillesse. Elle est foible de style comme de pensée : elle ne porte plus le cachet de l'auteur de *l'Esprit de la Ligue*. Comme écrivain, Anquetil s'est acquis des droits à la reconnoissance de sa patrie ; ses vertus sociales lui ont mérité l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Il est mort à Paris dans le mois d'août 1806.

* ANQUETIL DU PERRON (Abraham-Hyacinthe) membre de l'académie des inscriptions en belles-lettres de l'institut national, interprète de France pour les langues orientales, naquit à Paris, le 7 décembre 1731, et y mourut en 1805. Elevé à l'université de Paris, il y développa une très-grande aptitude aux langues anciennes et modernes, pour lesquelles il avoit un goût décidé. Il fut remarqué à la bibliothèque royale, par l'abbé Sallier, qui le voyoit travailler assidument aux langues hébraique, grecque et arabe. Il le fit observer à l'abbé Barthélemy ; et, sur leur recommandation, MM. Falconnet, de Guignes et Bougainville voulurent le connoître, et de Malesherbes et de Caylus l'encouragèrent dans ses travaux. Le hasard fit tomber entre ses mains quatre feuillets du *Zend-Avesta*, ~~langue ancienne dans laquelle sont écrits~~ les ouvrages attribués à Zoroastre, il conçut aussitôt le projet d'aller étudier cette langue sur la côte de Malabar, où sont réfugiés les Parsis, restes des disciples de Zoroastre. Cette espèce de mission n'étoit pas facile à remplir. Les brachmanes, seuls dépositaires des livres et de la science de la langue, sont persuadés que c'est pécher contre leur re-

ligion que de révéler aux étrangers les secrets de leur culte. Mais à force de soins, d'adresse, de patience, et d'égards, aidé du crédit de son frère, qui étoit consul de la nation française dans l'Inde, il parvint, en sacrifiant son patrimoine, à se rendre possesseur de cent quatre-vingts manuscrits dans presque toutes les langues de l'Inde. Il quitta ce pays le 28 avril 1761, et s'embarqua sur un vaisseau anglais. Ceux qui étoient à bord avec lui lui offrirent inutilement une somme considérable d'une très-petite partie de ces manuscrits; et le 15 mars 1762 il en déposa à la bibliothèque royale dix-huit volumes contenant les ouvrages de Zoroastre, et des traités relatifs à l'ancienne histoire des Parsis et à leur religion. Il conserva le reste, qui lui a servi aux immenses travaux qui l'ont occupé jusqu'à sa mort. Les ouvrages imprimés d'Anquetil du Perron, sont, I. *Son voyage aux grandes Indes*, auquel est joint le *Zend-Avesta* de Zoroastre, Paris, 1771, 3 vol. in-4°. II. *Législation orientale*, Amsterdam, 1778, 1 vol in-4°. III. *Dignité du commerce et de l'état du commerçant*, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. IV. *L'Inde en rapport avec l'Europe*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. V. *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, avec une lettre *sur l'Antiquité de l'Inde*, Berlin, 1786, 2 vol. in-4°, et une grande carte du pays. VI. *Oupnek'hat theologia, et philosophia Indiæ*, avec des notes et des explications, Paris et Strasbourg, 1804, in-4°. VII. *Révision et correction d'un Voyage dans l'Inde* du P. Paulin de Saint-Barthélemy, traduction en 2 vol. in-8°, presque achevée, auquel est joint un troisième vol. d'observations encore manuscrites au moment de sa mort. On trouve dans le Magasin encyclopédique, 5e année, t. I (1799), une liste des manuscrits d'Anquetil du Perron, et une notice de son grand ouvrage manuscrit *sur la langue de l'Inde ou des pays limitrophes*.

* ANSALDO (Jean-André), peintre, né à Voltri en 1584. Ses parens le mirent chez Orazio Cambiage; Il fit en peu de temps les plus grands progrès dans le dessin, prit un bon ton de couleur et une belle manière de peindre, en copiant des tableaux de Paul Véronèse. Il fut fort occupé dans sa patrie, *dont il orna beaucoup d'églises et de palais*. Ansaldo a aussi composé *diverses comédies*. Il est mort en 1638.

ANSALONIO (Jean), jurisconsulte de Catane, vivoit en 1493, et publia un *Traité des Fiefs*. On connoit sous ce nom, 1° Giordano ANSALONIO, missionnaire au Japon, qui y périt victime de son zèle, après avoir publié un *Traité des superstitions de la Chine*; 2° Sébastien ANSALONIO, de Palerme, astronome, mort en 1599, et qui a laissé *des vers italiens*, des *Traités d'Astronomie* et un *Almanach perpétuel* qu'il a publié sous le nom de *Benincasa*, qui étoit son domestique.

ANSBERT (saint), né à Chaussi, village du Vexin, devint évêque de Rouen, après la mort de saint Ouen, en 683, et assista aux états du royaume, assemblés à Clichy par Thierri III. Pépin, maire du palais, trompé par les ennemis d'Ansbert, le relégua dans un monastère du Hainaut, où ce dernier finit ses jours, en 698, dans les exercices de la bienfaisance et de la piété. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Fontenelles.

† ANSCAIRE ou ANSCHARIUS, né en France en 801, mort à Brême en 863. Il fut élevé dans le monastère de Corvey, et se livra entièrement aux exercices ascéti-

ques, malgré la vivacité de son caractère. On lui confia, en 821, la direction du monastère, et bientôt après il fut élu prédicateur à l'église de Corvey. On lui doit la fondation de la bibliothèque de ce monastère, qui renferme plusieurs trésors de l'antiquité, et à laquelle nous devons sur-tout les Annales de Tacite. Anscaire, attaché à l'âge de 25 ans à la suite de Harold, roi d'Angleterre, fit sa première mission dans le nord, et y fut nommé archevêque de Hambourg quelques années après, archevêché qu'il conserva pendant 34 ans. M. Munter raconte ses voyages et ses entreprises, qui sont d'une grande importance pour l'histoire du Nord, dans ses différens morceaux relatifs à l'Histoire ecclésiastique Copenhague, 1798.

† ANSEAUME (N.) naquit à Paris, et commença sa carrière par l'emploi de souffleur à la comédie italienne, L'habitude de voir et de lire des pièces de théâtre lui donna l'idée d'en composer, et il réussit dans plusieurs. Il est mort en juillet 1784. Il a fait environ vingt-quatre opéras comiques, dont quelques-uns offrent de la facilité et du naturel. On peut distinguer *l'Isle des Fous*, *la Clochette*, *les deux Chasseurs et la Laitière*, *le Peintre amoureux de son modèle*, *le Soldat magicien*, *Mazet*, *le Milicien*, *le Tableau parlant*. Le théâtre de cet auteur a été recueilli en 1766, 3 vol. in-12.

I. ANSEGISE, abbé de Lobbes, ou de Fontenelles, selon l'opinion la plus probable, publia un *Recueil des Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire*, que Pithou a fait imprimer, et dont Baluze a donné une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-folio. Anségise fit revivre dans son abbaye la discipline monastique. Il rétablit les anciens édifices, en ajouta de nouveaux, orna l'église et augmenta la bibliothèque. Il mourut en 834.

II. ANSEGISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, fut élevé à l'archevêché de Sens le 21 juin 871. Charles-le-Chauve l'envoya au pape Jean VIII, qui le fit primat des Gaules et de Germanie; mais Hincmar et plusieurs évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie. En 879, il sacra, dans l'abbaye de Ferrière en Gâtinois Louis III et Carloman, fils de Louis-le-Bègue. Ansegise mourut en 883, également estimé pour ses vertus et ses talens.

† I. ANSELME (saint), archevêque de Cantorbéry, naquit à Aouste en 1033. Il vint au monastère du Bec en Normandie, attiré par le nom du célèbre Lanfranc, s'y fit bénédictin, et en fut prieur, puis abbé en 1078. On le nomma archevêque de Cantorbéry l'an 1093. Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, à qui il reprochoit ses déréglemens et ses injustices, conçut de l'aversion pour lui. Ce prince étoit dans le parti de l'antipape Guibert, tandis qu'Anselme soutenoit le vrai pape Urbain II. Le saint prélat, exilé sous ce prétexte, se retira à Rome, où Urbain le reçut comme il le méritoit. Il soutint la procession du Saint-Esprit contre les Grecs, dans le concile de Bari en 1098. Il partit ensuite pour la France, et s'arrêta à Lyon jusqu'à la mort du monarque son persécuteur. Henri Ier, successeur de Guillaume, rappela l'archevêque de Cantorbéry; mais il ne jouit pas long-temps de la paix que son rappel sembloit lui promettre. La querelle des investitures le mit mal avec le roi. Il fut obligé de revenir en France et en Italie jusqu'à ce que le feu de ces disputes fût assoupi. Anselme retourna à Cantorbéry, et y mourut le 21 avril 1109,

à l'âge de 76 ans. D. Gerberon a publié en 1675 une très-bonne édition de ses œuvres, in-fol., qui a été réimprimée en 1721. Il y en a une autre, donnée à Venise en 1744, en 2 vol. in-folio. Saint Anselme fut un des premiers écrivains de son siècle *pour les ouvrages de métaphysique et de piété;* mais il faut se rappeler que ce siècle étoit barbare. Il faut rendre cette justice à Anselme, qu'il s'éleva bien au-dessus de son siècle. Edmer, moine de Cantorbéry et disciple de saint Anselme, écrivit sa vie. La bibliothèque de Lyon renferme un très-beau manuscrit *des méditations et oraisons* de ce saint.

II. ANSELME, Mantouan, évêque de Lucques en Toscane en 1061, quitta son évêché, parce qu'il crut que c'étoit un crime d'en avoir reçu l'investiture de l'empereur Henri IV. Grégoire VII le força de le reprendre, et le fit son vicaire général en Lombardie. Il mourut l'an 1086. Nous avons de lui un *Traité contre l'antipape Guibert*, et plusieurs autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères.

III. ANSELME DE LAON, doyen et archidiacre de cette ville, mort le 15 juillet 1117, professa avec réputation dans l'université de Paris, et ensuite dans le diocèse de Laon. On a de lui une *Glose interlinéaire sur la Bible*, imprimée avec celle de Lyra.... Abailard en parle comme d'un arbre qui avoit quelquefois de belles feuilles, mais qui ne portoit point de fruit. D'autres auteurs le peignent sous des couleurs plus favorables; mais apparemment qu'Abailard avoit à se plaindre de lui.

* IV. ANSELME (George), surnommé *Népos*, pour le distinguer de son aïeul, qui portoit les mêmes noms, né à Parme, et mort en 1528, a laissé des *poésies latines* (*Epigrammaton libri VII*), imprimées en 1526, 1527 et 1528. Sa traduction latine de *l'Hécube d'Euripide*, imprimée à Parme en 1506, est de la plus grande rareté. B. de La Monnoye l'a rigoureusement jugé, en le qualifiant de très-mauvais poëte. (*Voyez* Biblioth. de du Verdier, tom. IV, pag. 77.) Il a encore écrit en prose italienne *la Vie de Jacques Cavriens*, laquelle se trouve à la fin de son roman intitulé *Il Peregrino;* et des *Eclaircissemens sur quelques comédies de Plaute*, qu'il a intitulés *Epiphillides*, et qui se trouvent dans le Plaute imprimé à Venise en 1518. George ANSELME l'ancien, mort avant 1443, a été célébré dans diverses pièces de l'autre. Il avoit donné *Institutiones canonicæ*, un livre *de Harmoniâ*, un ouvrage *sur l'Astronomie;* mais il ne paroît pas qu'on en ait publié aucun. Le P. Irénée Affo lui a donné un article dans ses *Scrittori Parmigiani.*

V. ANSELME (le père), augustin déchaussé, auteur de *l'Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*, 1674, 3 vol. in-4°, mourut à Paris, sa patrie, âgé de 69 ans, en 1694. Cet ouvrage, imparfait dans sa naissance, est devenu meilleur sous les plumes de du Fourni, et des religieux augustins Ange et Simplicien, continuateurs de cette histoire. Elle est actuellement en 9 vol. in-fol., 1726 et années suivantes. On y trouve des recherches abondantes et curieuses. Il s'y trouve certainement beaucoup de fautes; néanmoins cet ouvrage peut fournir de grands secours à ceux qui veulent étudier notre histoire dans ses sources, souvent trop ignorées.

VI. ANSELME (Antoine), né à l'Ile-Jourdain, petite ville de l'Armagnac, le 13 janvier 1632, d'un

chirurgien, fut couronné deux fois par l'académie des Jeux Floraux de Toulouse. Ses *Odes* se trouvent dans le recueil de cette compagnie, et on ne les a guère vues ailleurs. Le marquis de Montespan, charmé de ses sermons, le chargea de veiller à l'éducation de son fils, le marquis d'Antin. L'abbé Anselme vint avec son élève à Paris : la capitale applaudit à son éloquence presque autant que la province. Ses Panégyriques sur-tout, et ses Oraisons funèbres firent sa réputation. La justesse des plans et l'élégance du style, caractérisent ses productions oratoires ; mais on y désireroit plus de cette chaleur et de cette force nécessaires pour porter la vérité et la terreur jusqu'au fond de l'ame. Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtimens. L'académie de peinture, et celle des inscriptions et belles-lettres, l'admirent, en qualité d'associé, dans leurs corps. L'abbé Anselme se retira, sur la fin de ses jours, dans son abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son temps entre ses livres et ses jardins. Son abbaye, et les paroisses qui en dépendoient se ressentirent de sa présence. Il ouvrit de nouveaux chemins, décora les églises, fonda des hôpitaux, et accommoda les différents. Il mourut le 8 août 1737, à 86 ans. Nous avons de lui, I. Un *Recueil de ses Sermons*, *Panégyriques et Oraisons funèbres* (celle du duc Tyrconel fit du bruit dans le temps), en 7 vol. in-8°. Les Sermons, qui forment quatre de ces volumes, ont été réimprimés en 6 volumes in-12. II. *Plusieurs Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions.

VII. ANSELME (Antoine), jurisconsulte d'Anvers, où il fut échevin, mort presque octogénaire en 1668, a laissé plusieurs ouvrages de droit public, écrits avec méthode. Les principaux sont, I. *Codex Belgicus*, Anvers, 1649, in-folio. II. *Sribonianus Belgicus*, Bruxelles, 1663, in-folio. III. Un *Recueil d'édits*, en flamand, 1648, 4 vol. in-fol.; un autre *de Consultations*, publié à Anvers en 1671, in-folio. Ces deux derniers sur le droit civil sont aussi écrits en latin.

* ANSELMI (Michel-Ange), peintre qui, quoique peu connu, est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'école de Sienne, naquit à Lucques. Il eut pour premier maître Razzi, dit *le Sodoma*; Il jouit à Parme des conseils et de l'exemple du Corrège, qu'il aida ensuite *dans la décoration de la cathédrale*. Le Muséum a, de ce maître, un bon tableau apporté de Parme. On croit qu'il mourut vers 1554.

ANSER, poëte latin, ami de Marc-Antoine, chanta les actions de ce général, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Falerne. Il fit une *critique amère des poésies de Virgile*, qui badine sur le nom d'Anser dans sa 9e églogue. Ovide l'appelle insolent, *procacem*, au deuxième livre des Tristes.

* ANSGAR *ou* ANSCHAIRE. *V.* ANSCAIRE.

ANSGARDE épousa, en 862, Louis II dit *le Bègue*, et en eut Louis et Carloman, qui lui succédèrent. Elle fut répudiée par son époux, qui ne fut approuvé ni par Hincmar, archevêque de Reims, ni par le pape Jean VIII, qui se trouvoit alors en France.

* ANSHELMUS (Thomas), imprimeur né à Bade, établi à Porcheim en Allemagne en 1503. Toutes ses éditions ont été recherchées.

* ANSIUS DE VITERBE, dont le véritable nom étoit JOHN NANNI,

mourut à Rome en 1502. Il *composa* réellement *dix-sept livres d'antiquités* qu'il prétendit avoir traduits des plus célèbres auteurs anciens, particulièrement de Manheton, d'Archiloque et de Xénophon. Ils furent d'abord imprimés en 1498, in-fol. La fraude fut dirigée et conduite avec tant d'art qu'elle en a très-long-temps imposé à des hommes très-savans.

† ANSLO (Regnier Van), né à Amsterdam en 1626, s'est distingué parmi les poëtes hollandais du 17e siècle. Vondel a parlé de lui avec éloge. Il cultiva aussi avec succès les muses latines. En 1649, âgé de 23 ans, il fit un voyage à Rome. Né anabaptiste, il y embrassa la religion dominante, et il y passa le reste de ses jours jouissant d'une grande considération. La reine Christine de Suède l'avoit gratifié d'une chaîne d'or, et le pape Innocent X d'une médaille du même métal. On a publié *le recueil de ses poésies*, à Rotterdam, 1713, in-8°. On y distingue sa *Couronne pour saint Etienne le martyr*, qui parut en 1646, le poëte n'ayant encore que 20 ans; sa tragédie des *Noces parisiennes*, ou de *la Saint-Barthélemi*, publiée en 1649. Il est mort à Péruse, dans l'état de l'église, le 10 mai 1669.

† ANSON (George), né dans le Staffordshire, en Angleterre, d'une famille noble et ancienne, se dévoua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers qu'il courut dans sa première course qu'il commença d'apprendre l'art de commander une armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte des périls effrayans. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1733 capitaine d'un vaisseau de 60 canons. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit un nom célèbre. L'ambitieux projet de régner sur les mers occupoit l'Angleterre depuis long-temps; elle crut pouvoir l'exécuter en partie en 1739. La guerre fut déclarée à l'Espagne, et on médita dès-lors la conquête de l'Amérique et du Pérou. Le ministère britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols; on lui donna six navires montés d'environ 1400 hommes d'équipage. La saison étoit si avancée quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printemps de 1740. Des six vaisseaux, il n'en restoit plus que deux et une chaloupe lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap; le reste avoit été dispersé par les vents, ou submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'île fertile et déserte de Juan Fernandès, attaqua la ville de Payta, la plus riche place des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendres, et partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1,500,000 piastres. le gain pour les Anglais d'environ 180,000. Le vainqueur s'éloigna de Payta presqu'aussitôt qu'il en eut assuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers les îles Laronnes avec le Centurion, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais avant que d'y arriver, un scorbut d'une nature affreuse lui avoit enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendoit sur ce qui lui restoit de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau, et se remit en

mer. Quelques jours après, il rencontra un navire espagnol, richement chargé ; il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venoit de quitter. Le navire espagnol portoit 1,500,000 piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Anson, ayant vengé l'honneur de sa nation, retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et aborda en Angleterre, le 4 juin 1744, après un voyage de trois ans et demi. Il fit porter à Londres, en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avoit conquises. Ses différentes prises se montoient, en or et en argent, à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral du *Bleu* fut la première récompense d'Anson ; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral du *Blanc*. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre La Jonquière, Cet illustre Français ramenoit en Europe une escadre composée de six vaisseaux de guerre, et de quatre vaisseaux revenant des Indes orientales. L'amiral anglais commandoit une puissante flotte de quatorze vaisseaux de guerre, quand il rencontra cette escadre à la hauteur du cap de Finistère. La disproportion des forces n'eût promis aucune gloire à Anson, s'il eût attaqué un guerrier moins redoutable que La Jonquière. Ce héros combattit comme il l'avoit toujours fait, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. « Vous avez vaincu l'Invincible ; dit-il à Anson, et la Gloire vous suit. » C'étoient les noms des deux vaisseaux de l'escadre de La Jonquière. Cette victoire ne resta pas sans récompense. Le ministère britannique nomma le vainqueur amiral d'Angleterre, et, peu de temps après, premier lord de l'amirauté. L'Angleterre, en guerre avec la France, depuis les hostilités commencées en 1755, méditoit depuis long-temps une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo en 1758, reçut sur ses vaisseaux les soldats échappés à la valeur française, et les ramena en Angleterre. Les fatigues de ce dernier voyage, jointes à 40 ans de courses maritimes, avoient entièrement accablé le héros anglais. Quelques jours après son retour à Londres, la mort l'enleva à sa patrie, qui déplora long-temps sa perte avant que de la réparer : ce fut le 6 juin 1762. La gloire de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes ; il fut homme de bien ; il respecta l'humanité, même au milieu des horreurs de la guerre. On peut consulter *l'Histoire de son Voyage autour du Monde*, traduite en français, 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1749, et Paris, 1750, et réimprimée en 4 vol. in-12. Les officiers du Wager, vaisseau détaché de son escadre, ont donné une Relation particulière de leurs malheurs. On l'a publiée à Lyon, in-4° et in-12 ; c'est une espèce de supplément au *Voyage d'Anson*.

ANSPRAND, roi des Lombards. *Voyez* ARIPERT.

*ANSSE (DE VILLOISON), de l'a-

cadémie des inscriptions et belles-lettres, et de l'institut national, naquit à Corbeil le 5 mars 1750, et fit ses études au collége de Beauvais. Jamais on n'en fit de plus brillantes. Il obtint constamment tous les prix de grec, et fréquemment ceux des autres compositions. Comme il étoit maître d'une assez grande fortune, il put se livrer tout entier à l'étude. En 1772, à l'âge de 22 ans, il fut, malgré sa jeunesse, nommé membre associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Son premier ouvrage, publié en 1773, en 2 vol. in-4°, annonçoit une grande érudition : c'étoit le *Lexique homérique d'Appollonius*, d'après un manuscrit de la bibliothèque de St. Germain-des-Prés. Les prolégomènes et les notes sont remplis de remarques savantes, et il en augmenta l'intérêt en y insérant plusieurs passages inédits d'excellens grammairiens, entre autres les meilleurs articles du Dictionnaire de Philémon. Dans la même année il lut à l'académie deux dissertations : la première intitulée *Recherches historiques sur les jeux Néméens* (acad. des belles-lettres, tome XXXVIII, Hist. p. 29); la seconde *Recherches critiques sur le grec vulgaire* (*ibid*. Hist. p. 60). Vers le même temps, il écrivit aux auteurs du Journal des savans une lettre sur un passage de l'*Œdipe-roi* (juin 1773, p. 349). Il y proposoit une correction qu'il reproduisit dans le *Longus*, mais que Vauvilliers critique (*not. ad Œdip. R.* 464), et que M. Brunk n'adopta point. En 1776, il donna des soins à l'édition du *Voyage littéraire de la Grèce*, de M. Guys. A la fin d'un ouvrage de Dutems, publié cette même année, il se trouve une lettre de Villoison à l'auteur sur le sens du mot ἄιθων sur une médaille de Cydon. (*Explication de quelques médailles grecques et phéniciennes*, Lond. 1776, in-4°, pag. 229.) Le *Longus* parut en 1778. *Longi Pastoralium de Dahpnide et Chloe libri IV, ex recensione et cum animadversionibus Joh. B. G. de Villoison d'Ansse.* Ce fut à cette époque à peu près que Villoison fut envoyé à Venise aux frais du gouvernement pour visiter la bibliothèque de S. Marc. Ce fut là qu'il trouva les précieux manuscrits d'après lesquels il donna cette édition d'Homère, qui est son plus beau titre de gloire, et qui fera vivre son nom aussi long-temps que celui du prince des poëtes. (*Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primùm edidit, obeliscis, aliisque signis criticis*, Venet. 1788, in-fol.) Les Scholies publiées par lui contiennent des variantes prises dans les éditions d'Aristarque, de Zénodote, d'Aristophanes, de Philémon, d'Antimaque, etc., etc. A la marge de presque tous les vers, se trouvent les différens signes dont les premiers critiques se servoient pour indiquer les passages supposés, obscurs, corrompus ou remarquables, les fausses leçons de Cratès, les corrections d'Aristarque et de Zénodote, les lieux douteux transposés; enfin, tout ce qui dans Homère pouvoit donner lieu aux observations. Ce n'est que depuis cette édition que le texte des poëmes d'Homère est bien connu. (*Villoison, anecd.*, tome II, pag. 183.) Et quand M. Scheid a dit de Villoison qu'il ne falloit pas le compter *inter editores, sed inter sospitatores Homeri*; tous ceux qui peuvent avoir une juste connoisnoissance des choses ont vu dans ce langage celui de la vérité. (*Ded. Valcken et Lennep. observ. analog.*) Villoison publia aussi à Venise, en 1781, les deux volumes de *Anecdota græca è regiâ Parisiensi et è Venetâ S. Marci deprompta.* Le premier volume contient le Recueil historique et mythologique composé

par l'impératrice Eudoxie, sous le titre de *Ionia* (*Violarium*); le second, différens extraits de grammairiens, de sophistes et de philosophes dont les œuvres sont inédites. Il copia, dans la bibliothèque de Saint-Marc, une traduction grecque anonyme des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de Ruth, des Lamentations, de Daniel et du Pentateuque. Il la fit imprimer à Strasbourg en 1784. (*Nova versio græca Proverbiorum, etc, ex unico S. Marci biblioth. codice Veneto, nunc primùm eruta et notulis illustrata.*) On ne connoît que le titre d'un petit ouvrage critique qu'il adressa de Venise, sous la forme de lettre au docteur Lorry. (*Epistola ad virum el Lorry, de locis quibusdam Hippocratis*, *etc.* Venet. 1783, in-4°.) A son retour d'Italie, il visita l'Allemagne, et ce fut pendant son séjour à Weymar qu'il composa ses *Epistolæ Vinarienses*, recueil important de variantes et de corrections sur Nonnus, Homère, Hésiode, Hypparthus, Josephe et autres auteurs. Il vécut à Weymar, en société avec le duc régnant, qui avoit été élevé par la princesse Amasie sa mère de manière à apprécier un homme d'un si rare mérite. Il s'y lia particulièrement avec Goéthe et Wiéland, instituteur du prince, auquel il dedia l'une de ses *Epistolæ*. Dans les Recherches de M. de Sainte-Croix, sur les Mystères du paganisme, publiées en 1784, on trouve une longue dissertation de Villoison, *de triplici Theologiâ mysteriisque veterum.* L'année suivante, il partit pour la Grèce avec M. de Choiseul-Gouffier, visita, pendant trois ans, le continent, les îles de l'Archipel, les bibliothèques des monastères, et se perfectionna dans la connoissance de la langue vulgaire, qu'il parloit très-facilement. Il passa les années orageuses de la révolution à Orléans, exclusivement occupé à visiter la bibliothèque publique qui renferme beaucoup de livres précieux, entre autres des éditions grecques dont les marges étoient couvertes de notes manuscrites de Henri de Valois. Il les copia toutes avec un zèle admirable, et se forma un recueil très-volumineux qu'il a depuis communiqué à toutes les personnes qu'il savoit occupées de quelques-uns des auteurs annotés par Valois. Il donna à M. Bastien les notes sur Lucien, à M. Weiske celles sur Xenophon, à M. Boissonade celles sur les Héroïques de Philostrate. Le Magasin encyclopédique est rempli de dissertations de Villoison, dont on ne peut donner ici la longue énumération, et qui ont toutes un intérêt précieux pour les savans. Il a donné, dans le Voyage en Troade de M. Chevalier, un long morceau *sur l'Etat de ce pays au temps du Bas-Empire*, et a enrichi de curieuses remarques *le Dictionnaire étymologique* de Morin. Les volumes des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres qui restent à publier, offriront encore des dissertations de Villoison: entre autres une sur *l'Art qu'avoient les Orientaux de charmer les serpens.* (*Voyez* la trad. d'Herodote, de Larcher, nouvelle édition, tome III, pag. 556.) Il avoit préparé une édition du *Cornutus* ou *Phurnutus, de Naturâ deorum;* une *Palæographie critique;* un *Traité de la théologie physique des stoïciens;* une édition du *Sophiste Choricius*; et il travailloit depuis vingt ans à un ouvrage *sur la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous ses rapports*, etc. Villoison avoit beaucoup perdu de sa fortune; il ouvrit, en brumaire an 6 (1797), un cours de littérature grecque. Le gouvernement ayant alors créé une chaire provisoire de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales, elle fut donnée à Villoison. Deux ans après, en 1799, la mort de Sélis laissa une place vacante à

l'institut, et il l'obtint. Le 23 décembre 1804, il obtint aussi que sa chaire de grec moderne fût fondée au collége de France, sous le titre de chaire de langue grecque et moderne. Mais, dès le mois de janvier suivant, il fut attaqué d'une violente maladie dont il mourut le 26 avril 1805.

* ANSTEY (Christophe), né dans le Wiltshire, élevé à Eaton et à Cambridge, fut obligé de quitter l'université, parce qu'il y avoit composé un *Discours satirique* contre plusieurs personnes. Il prit le parti des armes; mais il résida la plus grande partie de sa vie à Bath, où il publia, sous l'anonyme, un poëme burlesque intitulé *le Guide de Bath*, 1766. L'année suivante parut son *Poëme sur la mort du lord Tawistock*. Quelques années après, *un Bail d'élection, en lettres poétiques de M. Inckle, à Bath, adressées à sa femme, à Glocester*. Il est aussi l'auteur d'une *Paraphrase en vers de la 13e Epître de saint Paul aux Corinthiens; du Prêtre disséqué*, poëme. D'autres ouvrages, comme *A. D. C. W. Banfield. Epistola familiaris*, etc. *Spéculations*, ou *la Défense de l'espèce humaine. Liberality*, ou *Memoirs of a decayed Macaroni*, in-4°. *La Fille du fermier*, joli roman. Anstey est mort en 1805.

ANTAGORAS (Mythologie), berger de l'île de Cos, renommé pour sa force extraordinaire, fut prié par Hercule de lui donner un belier. Le berger y consentit, sous la condition que le héros le vaincroit à la lutte. Dans ce combat, Antagoras étoit près de succomber, lorsque les Méropes vinrent au secours de leur compatriote, et forcèrent Hercule à prendre la fuite pour la première fois.

ANTANDRE, guerrier de Syracuse, vivoit dans la 120e olympiade. Il secourut la ville de Crotone assiégée par des ennemis furieux, et combattit ensuite vaillamment les Carthaginois. Il étoit frère d'Agathocle, dont il a *écrit l'Histoire*.

* ANTARA (surnommé Abu-Geis), poëte arabe qui vivoit avant le temps de Mahomet. Né de parens obscurs, il se distingua par sa valeur guerrière. Le *poëme* qu'on a de lui, et qui fait partie de ceux que les Arabes nomment *Mollakâth*, est plus ancien que celui de Zohair. L'auteur y semble décrire ses propres faits d'armes. Il se plaît dans les descriptions guerrières; cependant l'ouvrage renferme aussi des tableaux gracieux. On le trouve dans *The Moallacat, by Will. Jones*, Lindau, 1783, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pleyades, etc. de Hartmann, Munster, 1802, in-8°.

† ANTÉE (Mytholog.), géant de Libye, fils de Neptune et de la Terre, fut étouffé par Hercule qui l'éleva en l'air pour le tuer, parce que la Terre, sa mère, lui donnoit de nouvelles forces lorsqu'il la touchoit. Les Grecs disoient qu'il avoit soixante-quatre coudées de hauteur, qu'il avoit fait vœu d'élever un temple à Neptune avec les crânes des hommes qu'il auroit étouffés, et qu'il bâtit la ville de Tingy, près du détroit de Gibraltar. Sertorius fit ouvrir dans cette ville un tombeau qui passoit pour celui d'Antée, et y trouva des ossemens d'une énorme grandeur.

I. ANTELMI (Joseph), chanoine de Fréjus en Provence, aussi savant que laborieux, publia plusieurs *Dissertations latines sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus*, 1680, in-4°; *sur saint Prosper et saint Léon*, 1686, in-4°; *sur le Symbole de saint Athanase*, 1693, in-8°; *sur saint Martin*, 1693, in-8°; *sur saint Eucher*, 1726, in-12. Elles sont recu-

plies d'une érudition peu ménagée. Antelmi mourut en 1697, âgé de 49 ans, à Fréjus sa patrie, victime de son application à l'étude.

† II. ANTELMI (N. d'), professeur de mathématiques et inspecteur des études à l'Ecole militaire, mort le 5 janvier 1783, dans un âge fort avancé. Il a laissé un grand nombre de traductions fort agréables, parmi lesquelles on remarque, I. Celles des *Fables allemandes de Lessing*, Paris, 1764, in-12. II. Du *Traité de calcul intégral et différentiel, de mademoiselle Agnési*, Paris, 1775, in-8°. III. De *la Messiade, poëme de Klopstock*, Paris, 1769, 2 vol. in-12. IV. Enfin il a donné *plusieurs Dissertations* qui se trouvent dans le Recueil des pièces traduites de l'allemand, en 6 vol. in-8°.

ANTENOR, prince troyen, fut accusé d'avoir trahi sa patrie, non-seulement parce qu'il reçut chez lui les ambassadeurs des Grecs, qui venoient se plaindre de l'enlèvement d'Hélène et revendiquer cette princesse, mais aussi parce qu'ayant reconnu dans Troie Ulysse déguisé, il ne le découvrit point aux Troyens. Après la prise de cette ville, il s'embarqua avec ceux de son parti, et vint aborder en Italie, sur la côte de la Vénétie, où il fonda une ville de son nom, qui fut depuis appelée Padoue. Tite-Live le fait sortir de Paphlagonie avec une colonie de Vénètes et aborder en Italie.

ANTÈRE (saint) *Anteros*, grec de naissance, fut élu pape en novembre 235. Il mourut le 3 janvier suivant.

ANTEROS (Mythol.), divinité opposée à Cupidon. On le croyoit fils de Vénus et de Mars. Cette déesse, voyant que Cupidon ne croissoit point, en demanda la cause à Thémis, qui lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit point de compagnon. Vénus continua d'écouter la passion que Mars avoit pour elle, et Antéros fut le fruit de leur commerce. L'Amour ne grandit pas pour cela davantage ; lui et son frère demeurèrent toujours en cet état. On les représentoit comme deux petits enfans ayant des ailes aux épaules, et s'arrachant une palme. Quelques mythologues lui donnent dans son carquois des traits de plomb, pour exprimer qu'il ne produit que des transports de courte durée, toujours suivis de lassitude et de satiété. Les Athéniens lui élevèrent un temple où on l'invoquoit comme vengeur des amours méprisées.

ANTÉSIGNAN (Pierre) naquit à Rabasteins, au diocèse d'Albi, dans le 16ᵉ siècle. Il a donné une édition de *Térence*, Lyon, 1560, in-4°. Il fit une *grammaire universelle*, Paris, 1581, in-4°, compilation si confuse, qu'il n'y auroit qu'un érudit de son siècle qui pût en soutenir la lecture. Sa *Grammaire Grecque*, dont la dernière édition in-8° parut à Lyon en 1615, n'a été imprimée plusieurs fois que parce qu'on n'en avoit pas de meilleure.

ANTHARIC. *Voy.* AUTHARIS.

ANTHELME (saint), évêque de Bellay, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Bellay. Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande Chartreuse, l'an 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III. Ce pape le récompensa de ce service par l'évêché de Bellay, où il mourut en 1178, à plus de 70 ans, après avoir levé l'excommunication qu'il avoit portée contre le comte Humbert, fils d'Amédée. C'étoit un prélat d'un esprit actif et d'un zèle ardent.

I. ANTHÉMIUS (Procopius), né à Constantinople, de la famille du tyran Procope, qui avoit pris la pourpre sous Valens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphémia, sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthémius, ayant repoussé les Goths et les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de César, et proclamé Auguste, en avril 467, par le sénat et le peuple. Le général Ricimer dominoit alors dans l'Occident; Anthémius crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage; ce qui ne l'empêcha point de venir mettre quelque temps après le siége devant Rome, où Anthémius étoit enfermé. La terreur qu'il répandoit lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur du soldat. Anthémius fut assassiné par ordre de son gendre, en 472, après un règne de 5 ans. Ce prince affable joignoit la piété au courage; il étoit zélé pour la justice, et compatissant envers les malheureux.

II. ANTHÉMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au 6e siècle, divers moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre et les éclairs. Il avoit formé un immense miroir ardent de plusieurs miroirs plats. Il existe un *Recueil de machines*, qu'on lui attribue; mais ce qui lui méritera toujours l'admiration publique, c'est d'avoir dirigé, avec Isidore de Milet, la construction de la superbe église de Ste.-Sophie à Constantinople. Justinien la fit élever, et lorsqu'il vit cet ouvrage achevé, il s'écria: « O Salomon! je t'ai surpassé. » Voici comme on a décrit ce superbe édifice dans les Vies des Architectes: « Ce monument est dans la situation la plus avantageuse; il occupe le sommet d'une petite colline qui domine la ville de Constantinople du côté du sérail. Le plan de Ste.-Sophie est presque un carré parfait de deux cent cinquante-deux pieds de long, sur deux cent vingt-huit de large. Elle est dans la direction de l'orient au couchant. On voit s'élever de son milieu une coupole hémisphérique de cent huit pieds de diamètre, dont la circonférence est percée de vingt-quatre fenêtres: on compte quatre-vingts pieds depuis le centre de cette coupole jusqu'au pavé. Elle est accompagnée de deux autres plus petites qui sont également hémisphériques. — Dans le fond de ce temple est une demi-coupole sous laquelle étoit placé le seul autel qu'il eût. C'est aujourd'hui l'endroit où les Turcs conservent l'Alcoran. La voûte de cette église est en pierre, et l'intérieur de la coupole est orné de mosaïques; les murs sont couverts de peintures. Il est surprenant que les Mahométans aient laissé subsister tant d'images de Jésus et de ses Saints; ils se sont contentés d'effacer les croix. Le pavé est composé de compartimens des marbres les plus choisis, parmi lesquels le marbre rouge antique domine le plus. — Il y avoit au dehors un *atrium* ou vestibule, c'est-à-dire une place carrée environnée de portiques qui n'existent plus. On passe de là dans un portique aussi long que l'église, qui a trente-six pieds de large. Il est soutenu par des pilastres qui tiennent lieu de colonnes, et l'on voit au-dessus un autre portique. On entre dans l'église de Sainte-Sophie par neuf magnifiques portes de bronze; les jambages qui les reçoivent sont de marbre blanc. La porte du milieu est la plus considérable. L'albâtre, le serpentin, le porphyre, la nacre de perle, les cornalines ne sont point épargnés tant au dedans que dans les dehors de cette église. On

voyoit autrefois dans le milieu de l'*atrium* ou de la place carrée dont on a parlé la statue équestre colossale de l'empereur Justinien. — Lorsqu'on entre dans Sainte-Sophie, on est saisi d'admiration en voyant la grandeur de cette église et la beauté de l'ensemble. Pour élever ce temple, Justinien se saisit des revenus publics, imposa des taxes, et prit, pour couvrir la coupole, le plomb des conduits des fontaines. — A peine cette église fameuse fut-elle achevée qu'un tremblement de terre renversa le dôme ; mais l'empereur le fit rebâtir aussitôt. On prétend qu'on n'employa que des pierres ponces dans sa construction, pour le rendre plus léger. Depuis que les Turcs ont changé cette église en mosquée, ils ont construit vis-à-vis des quatre angles quatre minarets, c'est-à-dire quatre espèces de clochers isolés, qui s'élèvent très-haut. Ils sont si déliés vers leurs pointes qu'on les prendroit pour les vergues d'un vaisseau qui sont debout. Comme les Turcs n'ont point l'usage des cloches, de peur de troubler les ames des morts, ils montent à certaines heures au haut de ces minarets, et invitent le peuple par des cris à se rendre aux prières. Sainte-Sophie a servi de modèle à toutes les mosquées qui ont été faites dans la suite à Constantinople. Ces mosquées sont toutes isolées au milieu d'une place, ou environnées de rues très-larges ; avantage que l'on devroit procurer à nos églises et à tous les édifices publics.» Dupuy, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, a publié, en 1777, un fragment inédit d'Anthémius, contenant *quatre problèmes de mécanique et de dioptrique*, in-4° de 41 pag. Il a enrichi ce fragment de savantes notes et d'observations.

* ANTHOINE (François-Paul-Nicolas), lieutenant-général du bailliage de Boulay. Il fut, en 1789, député du tiers-état du bailliage de Sarguemines aux états-généraux, et s'y montra zélé partisan de la révolution. Il y fut membre du comité des rapports au commencement de 1790. Il parla en faveur de l'institution des jurés, sans laquelle il déclara qu'il ne pouvoit y avoir de constitution libre. En 1791, il réclama pour le roi la répartition à sa volonté des fonctions ministérielles, vota le licenciement des officiers de l'armée, appuya vivement la suppression des ordres de chevalerie, et proposa, pour le roi et la famille royale, la distinction d'un cordon tricolor. Après la dissolution de l'assemblée constituante, il retourna à Metz, où il étoit maire. Il fut suspendu de ses fonctions ; mais l'assemblée législative le réinstalla. Ayant ensuite engagé la ville à adhérer au décret du 10 août 1792, en septembre de la même année il fut nommé député du département de la Moselle à la convention. Au mois de février 1793, envoyé dans le département de la Meurthe, où il fut accusé de vexations, il répondit par un mémoire imprimé. Revenu à Metz par congé, il y mourut au mois de mai 1793, et légua tous ses biens à la nation. La convention décréta que sa mémoire étoit chère aux Français, et refusa son legs.

I. ANTHUSE, recluse qui vivoit dans une solitude hors des murs de Constantinople : elle eut la hardiesse de recommander le culte des images, malgré la défense de l'empereur Copronyme. Celui-ci, plein de ressentiment, fit arrêter Anthuse, et alloit la livrer à une vengeance cruelle, lorsque les larmes de l'impératrice Eudoxe obtinrent sa grace. En reconnoissance, Anthuse, dit-on, prédit à sa bienfaitrice, depuis long-temps stérile, qu'elle auroit

bientôt le bonheur d'être mère. En effet, Eudoxe eut une fille qu'elle fit nommer Anthuse. Cette princesse imita les vertus de celle dont elle portoit le nom. Elle abandonna à son frère Léon tous ses droits à la puissance souveraine, et ne se réserva que la disposition de ses biens, qu'elle employa à réparer les monastères et à payer la rançon des chrétiens faits esclaves par les peuples barbares. C'étoit, dit Fleury, la mère des orphelins et des enfans abandonnés : elle les rassembloit, les élevoit et les instruisoit. Ayant reçu le voile des mains du patriarche Taraise, elle se retira dans le monastère d'Euménie, où elle mourut en 790. L'Eglise grecque honore sa mémoire.

† II. ANTHUSE, célèbre devineresse, née à Égès en Cilicie, prétendit descendre de Pélops, roi d'Argos. Elle inventa, sous l'empire de Léon Ier, la divination par les nuages. Photius, dans sa Bibliothèque, dit qu'Anthuse ayant considéré qu'un nuage, prenant la forme d'un lion furieux, avoit dévoré la figure d'un Goth, elle prédit que Léon feroit périr Asper, général des Goths. Cette devineresse est très-probablement la même que la précédente.

† ANTIAS (Mythol.), déesse dont le culte étoit célèbre à Antium, où elle avoit un temple très-fréquenté. On croit que c'est la même que la Fortune, qui a pris ce nom du lieu où elle étoit honorée.

ANTIC (Bosc d'), médecin, mort en juin 1784, *appliqua la chimie aux arts utiles, et sur-tout à la verrerie et à la poterie.* L'un de ses mémoires sur cet objet fut couronné par l'académie des sciences en 1760. Ses *Œuvres* on été recueillies en 1780, 2 vol. in-12.

ANTICIRE prit son nom de son habileté à guérir les fous que l'on envoyoit autrefois chercher leur raison dans l'île d'Anticire, où l'ellébore croissoit en abondance et spontanément. On dit que le médecin Nicostrate, qui avoit obtenu de grands succès dans l'application de cette plante aux maniaques, en légua une grande quantité à Anticire, et lui en apprit la préparation. Tournefort, dans son voyage du Levant, a retrouvé cet ellébore des anciens. Il est noir, plus nourri que le nôtre, et il est encore commun dans les îles d'Anticire situées vis-à-vis le mont Œta, dans le golfe Maléac, que l'on nomme maintenant le golfe de Zeiton, près de Négrepont.

ANTICLÉE (Mythol.), fille de Dioclis et mère d'Ulysse, laquelle, après avoir épousé Laerte, roi d'Ithaque, fut enlevée par Sisyphe, fameux brigand, dont elle eut Ulysse, comme Ajax le reproche à ce dernier dans Ovide.

* ANTICONE (Jean-Baptiste), peintre en miniature, vivoit en 1580. Il étoit élève de Sophonisbe Anguisciola, mariée par Philippe II à don Fabrice de Moncade. On ignore l'époque de sa mort.

* ANTIDOTUS, disciple d'Euphranor, dont Pline cite les tableaux du *Guerrier*, du *Joueur de flûte* et du *Gladiateur*. Il travailloit ses tableaux avec soin, ce qui fut cause qu'il n'en existoit pas un grand nombre. On lui reproche un coloris trop dur. Il excelloit dans les proportions; mais ses compositions manquoient d'invention. Ce qui augmenta sur-tout sa réputation, ce fut d'avoir eu pour disciple le célèbre Nicias.

ANTIER (Marie), née à Lyon en 1687, devint la première actrice de l'opéra de Paris. Elle y débuta en 1711 dans les rôles de princesse et dans ceux dits à baguette. L'étendue de sa voix, sa taille élevée et

la noblesse de ses traits l'y rendirent célèbre. Ce fut elle qui couronna au spectacle le maréchal de Villars après sa victoire de Denain. Elle mourut à Paris en 1741.

ANTIGÈNE, un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. Antigène ne méritoit pas celui de la probité. Il eut la bassesse de livrer Eumène à Antigone, vers l'an 315 avant J. C.; mais il reçut bientôt le salaire de sa perfidie; car il fut brûlé tout vif dans une cage de fer.

ANTIGÉNIDE, célèbre musicien, étoit, suivant Suidas, de Thebes en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le *nome cural* ou l'air du *char* en présence d'Alexandre-le-Grand, il le mit tellement hors de lui que ce prince, se jetant sur ses armes, peu s'en fallut qu'il ne chargeât les convives. Cicéron rapporte, dans son Brutus, qu'il avoit un élève, appelé Isménias, lequel, après avoir chanté admirablement en public sans avoir reçu le moindre applaudissement, Antigénide, pour lui apprendre à mépriser l'insensibilité d'une multitude ignorante, lui cria : « Chante pour les muses et pour moi. » Antigénide avoit été maître de flûte d'Alcibiade; mais ce dernier se dégoûta bientôt d'un instrument qui le rendoit moins beau en lui faisant enfler les joues. Antigénide perfectionna la flûte, à laquelle il ajouta plusieurs trous, ce qui en rendit le jeu plus doux, plus flexible et plus varié.

I. ANTIGONE (Antigone), fille d'Œdipe et de Jocaste, fut un modèle de vertu. Son père étant aveugle, et banni par le roi Créon, elle le conduisit au lieu de son exil, et y demeura avec lui. Peu après, ayant appris la mort de ses frères Ethéocle et Polynice, elle revint à Thèbes, accompagnée d'Argie, femme du dernier, pour leur rendre les honneurs de la sépulture. Créon, irrité de son retour, la fit mourir avec sa belle-sœur. Hygin raconte qu'Hémon, fils de Créon, qui aimoit Antigone, n'ayant pu obtenir de son père la grace de cette princesse, la tua de sa main, et se perça ensuite lui-même sous ses yeux. Sophocle a fait une tragédie d'Antigone.

II. ANTIGONE, fille de Laomédon, se vantant d'être plus belle que Junon, fut changée par cette déesse en cigogne.

III. ANTIGONE (Antigonus) se distingua parmi les généraux d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumène, qu'il fit mourir. Il défit Ptolomée Lagus, battit Antigonie, et fut tué dans un combat contre Cassandre, Séleucus et Lysimachus, qui s'étoient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'étoit fait couronner roi d'Asie, et auroit voulu l'être de tout l'univers. Sa défaite arriva l'an 301 avant J. C., à l'âge de 80 ans. Comme on étoit surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit « qu'il vouloit conserver par la douceur ce qu'il avoit acquis par la force. » Il disoit communément « que la royauté est une honorable servitude »; ce qui revient à la belle pensée d'un roi philosophe de ce siècle, « que les rois sont les premiers serviteurs de leurs sujets. » Antigone ajoutoit « que, si l'on savoit ce que pèse une couronne, on craindroit de la porter. » Antigone ternit un peu ses belles qualités par son avarice. Il employoit toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent; et lorsqu'on lui représentoit qu'Alexandre se comportoit bien différemment:

« Alexandre, avoit-il coutume de répondre, moissonnoit, mais moi je ne fais que glaner. » Il pensoit qu'un général devoit toujours conserver le secret de sa marche. Démétrius son fils, lui demandant un jour quand il décamperoit. « As-tu peur, lui dit-il, de ne pas entendre le son de la trompette? » Un cynique se présenta devant Antigone, et lui demanda une dragme. « Ce n'est pas assez pour un prince, répondit-il. — Donnez-moi donc un talent. — C'est trop, reprit Antigone, pour un cynique. » *Voyez* Apelles.

IV. ANTIGONE, fils d'Aristobule II, roi de Judée, fut conduit à Rome avec son père après la prise de Jérusalem par Pompée. Ils servirent l'un et l'autre à l'ornement du triomphe du vainqueur. César, ayant réduit l'Egypte, vint en Syrie. Antigone réclama de lui ses droits sur la principauté de Judée, et ne put rien obtenir. Le crédit et l'habileté d'Antipater, père d'Hérode, firent rétablir en faveur d'Hyrcan, oncle d'Antigone, cette principauté si disputée. Hérode, nommé gouverneur de Judée, fut roi en effet par ses intrigues, par son argent, par la faveur des Romains. Antigone, n'ayant plus rien à attendre de ce peuple-roi, s'adressa aux Parthes. Pacorus, leur souverain, entra en Judée l'an 40 avant J. C. avec une armée nombreuse, tandis qu'Antigone mettoit le siége devant Jérusalem. Hérode fut obligé de se sauver dans l'Idumée, et ensuite dans l'Egypte. Pacorus mit Antigone sur le trône de Jérusalem, et lui livra Hyrcan son compétiteur. On lui laissa la vie; mais, pour l'exclure à jamais de la grande sacrificature, Antigone lui fit couper les oreilles. Hérode partit bientôt pour Rome, où il implora la protection de Marc-Antoine. Ce triumvir se disposant à la guerre contre les Parthes, et sentant le besoin qu'on avoit d'Hérode, disposa le sénat en sa faveur, et il fut déclaré roi de Judée. Il envoya Sosius pour le seconder avec une armée. Tout le peuple de Jérusalem étoit pour Antigône, et regardoit comme un devoir de soutenir un Asmonéen, un Machabée, contre le fils d'un Iduméen tel qu'Hérode. Les Juifs de quelques autres villes, et même d'Alexandrie, étoient venus pour défendre leur capitale. Sosius et Hérode y mirent le siége, et entrèrent par les brèches au bout de six mois; Antigone, se voyant sans ressource, vint se jeter aux pieds de Sosius, qui, indigné de cette bassesse, l'appela *Antigona*. Après l'avoir fait charger de chaînes, il l'envoya à Antoine, qui étoit alors à Antioche. Hérode n'attendant sa sûreté que de la mort de ce malheureux prince, obtint qu'on lui fît son procès comme à un vil scélérat. Il fut condamné à un supplice ignominieux; et c'étoit la première fois que les Romains en agissoient ainsi avec une tête couronnée. Les licteurs, l'ayant attaché à un poteau, le battirent de verges et lui tranchèrent la tête l'an 37 avant J. C. Il avoit régné environ trois ans et trois mois. Ainsi finit le règne des princes asmonéens, après avoir duré 126 ans, si l'on en prend le commencement au temps où Antiochus Eupator déclara Judas Machabée prince de Judée.

† V. ANTIGONE de Caryste vivoit sous les deux premiers Ptolomées, et a laissé *Historiæ memorabiles*, græco-latinè, publiées par Jean Meursius, Leyde, 1619, in-4°, avec *Apollonius, Dyscole et Phlégon*. Ce recueil est très-rare. Il en existe une édition plus moderne et beaucoup meilleure sous ce titre: Αντιγονου. — *Antigoni Carystii historiarum mirabilium collectanea explicata à Joanne Beckmann, prof. Gotting. additis annota-*

tionibus G. Xylandri, J. Meursii, A. Bentleji, J. G. Schneideri, J. N. Niclas, aliorumque, cum interpretatione G. Xylandri; subjectis sub finem annotat. ad Aristotelis auscultationes mirabiles, Lips., 1791, in-4°.

* ANTIGONUS, sculpteur grec, exécuta les *statues de Périxoménon* et de *Tyrannicidas.* Il écrivit quelques *Livres sur son art.* Pline, l. 35, ch. 10, parle d'un autre ANTIGONUS, qui paroît avoir été peintre. Il publia des *Ouvrages* avec Xénocrates, Polémon et Hypsicrates, *sur la peinture et les tableaux qu'on voyoit de leur temps à Sicyone.*

ANTIGUA (Marie) naquit à Cazalla, bourg de l'Andalousie, au commencement du 17e siècle. Elle se fit religieuse dans l'ordre de la Merci; et quoiqu'elle n'eût fait dans sa jeunesse aucune étude, elle n'en a pas moins écrit avec onction et assez de pureté plusieurs *Ouvrages de piété*, dont quelques-uns ont été traduits en français.

ANTILOQUE (Mythologie), fils de Nestor et d'Euridice, ayant suivi son père au siége de Troie, y fut tué par Memnon, fils de l'Aurore.

† ANTIMACO (Marc-Antoine), de Mantoue, professeur de littérature grecque à Ferrare, en 1525, y devint président de l'académie *degli Elevati*, fondée par Albert Lollio. Il est auteur de diverses *Traductions du grec en latin*, et entre autres de celles *des Œuvres de Pollen, de Denys d'Halycarnasse et de Démétrius de Phalère*, imprimées à Bale, en 1540 et réimprimées en 1586, in-4°. Antimaco mourut en 1552, âgé de 79 ans.

* ANTIMAQUE DE COLOPHON, poëte grec, écrivoit dans le 5e siècle avant l'ère chrétienne. Eperdument amoureux de la belle Chryséis, il la suivit en Lydie, où elle avoit reçu le jour : elle y mourut entre ses bras. De retour dans sa patrie, il répandit dans ses écrits l'amertume de son cœur, et il donna au recueil de *ses élégies plaintives* le nom de *la Lydienne.* Il fut encore auteur d'un poëme intitulé *la Thébaïde.* Défaut d'ordonnance, style bouffi et sec, fréquentes transcriptions de vers entiers d'Homère, caractérisoient cet ouvrage, qui cependant n'étoit pas sans mérite à d'autres égards. Le temps a fait justice de ses productions. Schellenberg a publié à Halle en Saxe, *Antimachi Colophonii Reliquiæ*, 1786, in-8°. Il n'y en a qu'un seul morceau de six vers dans l'Anthologie de Brunck.

ANTIME, duc de Naples après Téophilate, fit batir dans cette ville le monastère de Saint-Quirico, et l'église de Saint-Paul.

ANTIN (le duc d'). *Voyez* GONDRIN.

ANTINE (D. Maur-François d'), né à Gouvieux au diocèse de Liége, en 1688, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mort en 1746. L'innocence de ses mœurs, la piété, la politesse, l'art de consoler les affligés : telles étoient les qualités qui le faisoient chérir et respecter. On a de lui plusieurs ouvrages. Il fit paroître les cinq premiers volumes de la nouvelle édition du *Glossaire de du Cange*, en 1736, et le public ne put qu'applaudir aux recherches abondantes, aux améliorations et aux augmentations intéressantes qui enrichissent ce recueil. *Les Pseaumes traduits de l'hébreu*, Paris, 1739, in-18, et 1740, in-12. Il travailla ensuite à la *Collection des historiens de France*, commencée par D. Bouquet, et à l'*Art de vérifier les dates*, ouvrage excellent, qui a été réimprimé en 1770, in-fol., par les soins de D. Clément, qui l'a considérablement augmenté.

ANTINOÉ (Mythologie), fille du fleuve Céphée, obéit à un oracle qui lui ordonna de transférer les habitans d'une ville batie par un fils de Lycaon, dans celle de Mantinée. Un serpent lui servit de guide dans cette émigration.

I. ANTINOÜS, un des amans de Pénélope, qu'Ulysse perça d'un coup de flèche dans un festin, tandis qu'il buvoit.

† II. ANTINOÜS, jeune bithynien, d'une beauté ravissante, parut à la cour de l'empereur Adrien, qui conçut pour lui une passion infâme. Il fut le canal de toutes les graces. Il suivit ce prince dans tous ses voyages. On prétend qu'il tomba dans le Nil et s'y noya l'an 132 de J. C. Quelques savans ne sont point de cette opinion : ils disent qu'Antinoüs s'immola dans un sacrifice célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien le pleura, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophètes et un oracle. Il fit frapper des médailles à son honneur. Nous en avons encore quelques-unes où il est représenté en Bacchus. Le musée Napoléon à Paris renferme plusieurs statues d'Antinoüs, entre autres le beau bas-relief en bosse, dans la première salle.

† I. ANTIOCHUS Ier, SOTER, c'est-à-dire *Sauveur*, fils de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, aima sa belle-mère Stratonice, et l'épousa du consentement de Séleucus. Après la mort de son père il remporta des victoires sur les Bithyniens, les Macédoniens; celle qu'il gagna contre les Galates fut due aux éléphans qu'un de ses capitaines fit combattre pour la première fois. Les Macédoniens voulant le féliciter en poussant des cris de joie, Antiochus leur reprocha leur vanité pour un avantage qu'ils ne devoient qu'au hasard, et il ne fit peindre qu'un éléphant pour triomphe. Ce roi mourut l'an 261 avant J. C. Stratonice étoit morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins. *Voyez* COMBABUS et ERASISTRATE.

II. ANTIOCHUS II, LE DIEU, roi de Syrie, succéda à son père Antiochus Soter, et fit la guerre à Ptolomée Philadelphe : il la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodice, qui l'empoisonna l'an 246 avant J. C., et fit mettre sur le trône Séleucus, son fils, par l'artifice d'un certain Artémon. Laodice fit ensuite poignarder Bérénice avec le fils que cette princesse avoit eu d'Antiochus. Mais sa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolomée Evergètes entreprit pour venger sa sœur Bérénice.

† III. ANTIOCHUS III, LE GRAND, roi de Syrie, successeur de son frère Séleucus Céraune, l'an 223 avant J. C., fut vaincu par Ptolomée Philopator, dans un combat meurtrier donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Mèdes et les Parthes, subjugua la Judée, la Phénicie et la Cœlésyrie, et méditoit de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque et les autres villes de la Grèce asiatique demandèrent du secours aux Romains. Le sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus, pour le sommer de rendre à Ptolomée Epiphanes le pays qu'il lui avoit enlevé, et de laisser en paix les villes de la Grèce. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome lui déclara la guerre l'an 192 avant J. C. Ce prince qui avoit alors Annibal chez lui, animé par ses discours, crut pouvoir la soutenir; mais Acilius Glabrion lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la

Grèce, et Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions très-dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avoit en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde, où il alloit piller le temple de Jupiter Bélus, l'an 187 avant J. C. Les Juifs se louèrent beaucoup des priviléges que ce prince leur accorda. Il fournissoit l'argent qu'il falloit pour les sacrifices, et il leur permit de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. C'étoit un prince fort recommandable pour son humanité, sa clémence et sa libéralité. Ennemi du pouvoir arbitraire, il fit publier un édit qui défendoit de lui obéir toutes les fois qu'il ordonneroit quelque chose de contraire à la loi, assurant qu'il ne vouloit régner que par elle. Il fit rétablir Alexandrie, ville du golfe Persique. La ville de Pélée, embellie par sa magnificence, fut appelée Antioche. Il protégea les lettres et les arts, que sa vie agitée l'empêcha de cultiver. L'historien Mnésoptolème fut son plus cher favori. Dans les différens périodes de sa vie, il fut différent de lui-même. Il parut, dans sa jeunesse, capable de tout exécuter; mais, appesanti par l'age, il n'eut plus la même activité. Les médailles de ce prince sont extrêmement rares.

IV. ANTIOCHUS IV, fils du précédent, pris le surnom D'EPIPHANES, c'est-à-dire *illustre*. Il méritoit bien davantage celui d'*Epimanes*, que quelques-uns lui donnerent, et qui veut dire *furieux et insensé*. Autant son père avoit été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il y offrit à Jupiter Olympien, emporta tous les vases sacrés, et fit mourir les sept freres Machabées, et le vieillard Eléazar. Ce prince avoit usurpé le trône de Syrie sur Démétrius, son neveu : il voulut aussi s'emparer de l'Egypte, sur Ptolomée Philométor, son autre neveu; mais sa tentative fut vaine. Mathathias et Judas Machabée défirent ses armées: lui-même fut mis en déroute dans l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avoit attiré l'ardeur du pillage. Au retour de cette expédition, il tomba de son chariot, se meurtrit tout le corps, fut frappé d'une plaie horrible, et mourut dans les douleurs les plus aiguës et dans les crises du plus violent désespoir, l'an 164 avant J. C., à Tables, ville de Perse, aujourd'hui Sara. On voyoit souvent ce roi confondu dans les ateliers avec des artisans, ou dans les tavernes avec des débauchés. Polybe dit qu'il faisoit les plus folles profusions de ses trésors, lorsqu'il étoit ivre, et il l'étoit souvent. Alors il se plaisoit à répandre dans les rues des sacs d'argent, en disant que c'étoit pour ceux qui auroient le bonheur d'y passer après lui. Quelquefois il se promenoit, une couronne de fleurs sur la tête, et vêtu d'une robe de drap d'or, dans le pan de laquelle il mettoit des pierres, qu'il jetoit à tous ceux qu'il rencontroit. Un de ses grands plaisirs étoit d'aller aux bains publics avec la populace, et de s'y faire parfumer d'essences les plus précieuses; ce que voyant un jour un homme du peuple: « Ah! seigneur, s'écria-t-il, que vous êtes heureux de pouvoir répandre sur vous une odeur si agréable! » — « Tu vas l'être aussi, lui répondit le roi »; et en même temps il ordonna de lui verser un grand vase de cette essence sur la tête et sur les épaules, de façon

qu'il en étoit tout couvert. L'odeur de ce parfum étoit telle, que s'étant répandue dans le voisinage, elle attira aux bains une foule de curieux, qui virent avec surprise l'état de langueur où étoit réduit ce malheureux. Plusieurs personnes s'en trouvèrent mal, et cette plaisanterie faillit coûter la vie au roi lui-même. Antiochus, après des jeux publics qu'il avoit donnés à Antioche, invita tous les Grecs qui y assistèrent à un grand festin, où il s'avisa de danser avec des mimes et des bouffons, d'une manière si licencieuse et si impudente, que tout le monde détournoit les yeux pour ne le point voir. Cependant ce prince, dans sa jeunesse, étant en otage à Rome, s'y comporta décemment. Ce ne fut qu'après être monté sur le trône qu'il déshonora la royauté par toutes sortes d'infamies. Les courtisanes furent ses ministres.

† V. ANTIOCHUS V, EUPATOR, succéda, à l'age de neuf ans, à son père Antiochus Epiphanes, l'an 164 avant J. C. Lysias, son général, le mena en Judée, avec une armée de 100,000 hommes de pied, 20,000 chevaux, 32 éléphans et 300 chariots de guerre, défit Judas Machabée, qui ne céda qu'après la plus brave résistance, et vint former le siége du temple de Jérusalem. Mais la capitale de la Syrie ayant été prise par un ennemi dont on ne se défioit pas, on fit la paix à des conditions avantageuses aux Juifs, et l'on ramena le prince dans son royaume, où ses propres soldats le livrèrent à Démétrius, son cousin germain, qui le fit mourir l'an 162 avant J. C.

VI. ANTIOCHUS VI, fils de l'usurpateur Alexandre Balès, et se disant, à l'exemple de son père, petit-fils d'Antiochus-le-Dieu, prit, comme son prétendu aïeul, le surnom de *Dieu*, auquel il joignit celui d'*Epiphanes.* On le fit élever en Arabie, pour qu'il ne fût pas la victime des ambitieux qui se disputoient le trône de Syrie. Triphon prit soin de son éducation, se servit de ses droits et de son nom pour se frayer un chemin au pouvoir suprême. Démétrius Nicanor, qui s'étoit emparé du trône de Syrie, s'en croyant paisible possesseur, licencia son armée, et laissa son royaume sans défense. Triphon profite de cette imprudence pour faire valoir les droits d'Antiochus, et, fortifié de l'alliance de Jonathas, il marche contre Démétrius, sur lequel il remporte une pleine victoire. Antioche lui ouvre ses portes, et Antiochus, proclamé roi, prend le nom de Nicéphore, qui signifie *Vainqueur*. Il ne fut jamais véritablement roi, puisqu'il ne fut reconnu que dans quelques contrées de la Syrie; et quoique les médailles lui donnent ce nom, il est certain que c'est plutôt par égard pour ses droits que pour la réalité de sa puissance. Ce fantôme de monarque ne régna que trois ans. Triphon, se croyant assuré de l'affection des soldats, le fit massacrer pour se substituer à ses droits, l'an 143 avant J. C. *Voyez* TRIPHON.

VII. ANTIOCHUS VII, surnommé SIDETÈS ou *Chasseur*, étoit fils de Démétrius Soter. Il poursuivit Triphon, qui avoit usurpé le royaume de Syrie, et qui fut tué à Apamée l'an 138 avant l'ère chrétienne. Maître paisible du trône, il déclara la guerre aux Juifs, assiégea Jérusalem, et ayant eu quelques avantages, il fit la paix à condition qu'on lui paieroit un tribut. (*Voyez* CENDEBÉE.) Phraates, roi des Parthes, retenoit auprès de lui Démétrius Nicanor, frère d'Antiochus, et voulut s'en servir pour l'intimider. Antiochus leva une ar-

mée, et, après trois victoires remportées, s'empara de Babylone, 131 ans avant J. C. La fortune lui fut moins favorable l'année suivante; il fut vaincu par Phraates, et abandonné de ses troupes dans un combat où il perdit la vie, après l'avoir défendue les armes à la main. Ce prince, qui avoit les plus grandes vertus, en ternit l'éclat par son intempérance. Ennemi de la flatterie, on pouvoit lui dire les vérités les plus dures. S'étant un jour égaré à la chasse, il se réfugia dans la cabane d'un laboureur, et l'ayant interrogé sur ce qu'on pensoit de lui, le laboureur, qui ne le connoissoit pas, lui dit: « Notre roi est juste et bienfaisant; mais il a de méchans ministres! » Le lendemain, ses gardes arrivèrent, et le revêtirent de sa pourpre. Le paysan trembla de son indiscrétion; mais le monarque le rassura, et lui dit: « Tu m'as révélé des vérités que je n'ai jamais entendues à ma cour. »

VIII. ANTIOCHUS VIII, roi de Syrie, eut le surnom d'*Epiphanes* et de *Gripus*. Quoiqu'il fût le dernier des fils de Démétrius Nicanor, il fut élevé au trône au préjudice de ses frères, l'an 123 avant J. C., par les intrigues de sa mère Cléopâtre, qui lui fit donner le vain titre de roi, dont elle se réserva toute la puissance. Cette princesse, fille de Ptolomée Philométor, n'entra dans la maison des Séleucides que pour la remplir de meurtres. Séleucus, son fils aîné, vouloit venger sur elle celui de son père; elle le prévint, en le perçant d'un coup de flèche. Attirant à elle toute l'autorité, elle insulta pour ainsi dire à la foiblesse de son fils, et fit graver sur les médailles son nom avant celui du jeune monarque. Son gouvernement ayant dégénéré en tyrannie, un imposteur, nommé Alexandre Zebina, profita du mécontentement des peuples pour se frayer une route au trône; et quoiqu'il fût d'une naissance obscure, il se dit fils d'Alexandre Balès, dont il réclama l'héritage. Les Romains et le roi d'Egypte favorisèrent son imposture. Les Syriens, impatiens du joug dont les accabloit la reine régente, le reconnurent pour roi, sans examiner la légitimité de ses titres; et, après plusieurs combats où il eut toujours la supériorité, il crut n'avoir plus besoin de secours étrangers pour se maintenir sur le trône. Ptolomée, qui avoit le plus contribué à son élévation, exigea, pour prix de ses services, qu'il lui rendît hommage; et sur le refus qu'il essuya, il fit des préparatifs pour détruire son propre ouvrage. Il avoit besoin de Cléopâtre pour assurer sa vengeance: il se réconcilia avec elle. Les trésors d'Alexandre étoient épuisés: son industrie sacrilége lui fournit les moyens d'en remplir le vide. Il eut l'imprudence de piller les richesses du temple de Jupiter. Le peuple d'Antioche, furieux, prit les armes pour venger l'outrage fait à son dieu. Alexandre, sur le point d'être la victime de cette multitude effrénée, sauva sa vie par la fuite; mais il fut découvert et mis à mort l'an 122 avant J. C. Antiochus, resserré jusqu'alors dans une contrée obscure de la Syrie, rentra dans la possession absolue du royaume de ses ancêtres. Il commença alors à rougir de la dépendance humiliante où le tenoit sa mère. Cette femme impérieuse, craignant de perdre son autorité, lui présenta une coupe empoisonnée un jour qu'il revenoit très-fatigué de quelque exercice: Antiochus refusa ce breuvage, et força Cléopâtre de la vider. Elle en mourut peu de temps après. Il s'éleva bientôt une guerre entre ce prince et Antiochus de Cyzique, son frère. Après des succès divers, celui-ci se rendit maître d'une partie de la Syrie, et la guerre finit, l'an 114 avant J. C., par un traité de partage entre les

deux frères : Gripus eut pour lui la Syrie, et son frère la Cœlésyrie. Le règne de Gripus fut encore de 16 ans. Un de ses sujets, qui l'avoit attiré dans une embuscade, l'assassina l'an 97 avant J. C.

† IX. ANTIOCHUS IX, PHILOPATOR, dit le *Cyzicénien* ou de *Cyzique*, parce qu'il avoit été nourri dans cette ville, étoit fils d'Antiochus Sidétès et de Cléopâtre, et frere utérin de Gripus, auquel il enleva la moitié de son royaume. (*Voyez* l'article précédent.) Dès qu'il fut en possession de la Cœlésyrie, que son frère lui céda l'an 113 avant J. C., il s'endormit sur le trône. Homme privé, il parut digne du sceptre : roi, il n'eut pas même les vertus de l'homme privé. Il ne dispensa les honneurs et les dignités qu'aux ministres de ses plaisirs. Sa cour fut remplie de bouffons et de bateleurs, qu'il récompensoit avec magnificence, parce qu'ils le tiroient de l'assoupissement où le plongeoient ses excès. Son goût pour faire danser les marionnettes lui fit faire plusieurs découvertes dans les mécaniques. Il trouva le secret de faire des oiseaux artificiels, qui, par des ressorts ingénieux, planoient au milieu des airs. Tandis qu'oubliant le soin du trône, il se livroit à des occupations indécentes et futiles, son neveu Séleucus, qui régnoit dans la partie de la Syrie qu'il avoit héritée de son père, ne vit dans Philopator qu'un concurrent efféminé et qu'un usurpateur de ses dépouilles. Il rassembla toutes ses forces, et lui livra, l'an 94 avant J. C., une bataille qui décida du destin de la Syrie : Philopator, entraîné par un cheval indocile, fut précipité au milieu des escadrons ennemis, où, se trouvant sans défense, il aima mieux se donner la mort que d'être redevable de la vie à son vainqueur. Ce prince, malgré sa passion pour la chasse et pour d'autres amusemens qui avilissoient sa dignité, ne fut pas tout-à-fait sans talens. Mécanicien ingénieux, il inventa plusieurs machines de guerre. La religion n'étoit à ses yeux qu'un frein inventé pour contenir le vulgaire. Sans respect pour les dieux, il fit enlever du temple la statue massive de Jupiter, haute de quinze coudées, et il eut l'adresse d'en substituer une autre d'une matière vile et grossière, qu'il fit revêtir d'une feuille d'or. Elle étoit si semblable à la première, que personne ne s'aperçut de son sacrilége. Depuis le règne de ce prince, la Syrie occupa peu les historiens, et ils n'ont rien dit d'intéressant sur ses derniers rois.

X. ANTIOCHUS D'ASCALON, philosophe stoïcien, fut disciple de Carnéades et maître de Cicéron. Lucullus l'attira à Rome et lui accorda son amitié.

XI. ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévère et Caracalla.

† XII. ANTIOCHUS, abbé de Saint-Sabas, en l'an 604, sous le règne d'Héraclius, a fait des *Homélies* et un Traité, *De vitiosis cogitationibus*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères ; des *Pandects des saintes Ecritures*, espèce de sommaire abrégé de la doctrine chrétienne.

XIII. ANTIOCHUS, de Syracuse, vivoit 416 ans avant J. C. Il a laissé une *Histoire de Sicile, depuis le roi Cocalus jusqu'à la mort de Xerxès*. Il est cité par Pausanias et Denys d'Halycarnasse.

I. ANTIOPE, fille de Nyctée, roi de Thèbes, étoit célèbre dans toute la Grèce pour sa rare beauté. S'étant laissé séduire par son amant, qu'elle disoit être Jupiter, elle fut

obligée ; pour éviter la colère de son père, de se sauver chez Époppée, roi de Sicyone, qui l'épousa. Nyctée, bien résolu de se venger, marcha aussitôt contre lui; mais ayant été blessé à mort, il chargea Lycus son frère de punir le crime de sa fille. La mort d'Époppée, qui arriva bientôt après, mit fin à la guerre, et Antiope fut enfermée dans une prison, où elle accoucha d'Amphion et de Zéthès. Dans la suite ses enfans lui rendirent la liberté, tuèrent Lycus, et attachèrent Dircé sa femme aux cornes d'un taureau furieux, qui la fit périr. On dit qu'Antiope perdit l'esprit, et que hors d'elle-même elle courut toute la Grèce.

II. ANTIOPE, reine des Amazones, vaincue et prise par Hercule, fut donnée à Thésée qui l'épousa. Elle en eut un fils nommé Hippolyte. Ce nom, selon Plutarque, étoit celui de la mère, et non celui du fils.

I. ANTIPAS (St), martyr dont il est parlé dans l'Apocalypse, fut un des premiers disciples de Jésus. Il souffrit la mort à Pergame, dont il étoit évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent; mais des actes, quoique anciens, n'ont nulle autorité.

* II. ANTIPAS (Francus) Pseudonyme. *Voy.* EGLINI, n° III.

† I. ANTIPATER, disciple d'Aristote et général d'Alexandre-le-Grand, avoit le talent de la guerre et celui des lettres. Il réduisit les Thraces et défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine, pour plaire à sa mère Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea en empoisonnant son maître; mais ce bruit ne paroit mériter aucune croyance. L'opinion la plus probable est qu'Alexandre mourut naturellement. Après la mort de ce prince, il lui succéda dans le royaume de Macédoine. C'est lui qui répondit à Xénocrate, chef de l'ambassade des Athéniens, auxquels il avoit déclaré la guerre : « Qu'il lieroit amitié avec eux sous trois conditions. La première, qu'on lui livreroit Démosthène et Hypéride; la seconde, qu'il mettroit garnison macédonienne dans leur citadelle; la troisième, qu'ils le dédommageroient des frais de la guerre. » Ces conditions ayant été acceptées, le traité fut conclu. Il mourut l'an 321 avant J. C.

II. ANTIPATER, roi de Macédoine, et frère de Philippe IV, fit mettre à mort Thessalonice sa mère, et fut tué par Lysimachus l'an 297 avant J. C.

† III. ANTIPATER, Iduméen et fils du gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti d'Hyrcan, et le fit remonter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritoient ses services. Il eut la conduite des affaires, et se rendit agréable aux Romains par son attachement à leurs intérêts. César, à qui il avoit beaucoup servi dans la guerre d'Égypte, lui donna le droit de bourgeoisie romaine et le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné l'an 43 avant J. C. par un Juif de ses amis, qui le soupçonnoit de vouloir se faire roi. Hérode-le-Grand, son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride. Voltaire prétend, dans sa Bible enfin expliquée, que la famille d'Antipater étoit de la lie du genre humain. Il est vrai que Jules Africain et Eusèbe, le font fils d'un bourgeois d'Ascalon. Ils disent que des voleurs, ayant pillé un temple près de cette ville, y prirent le jeune Antipater, qui étoit ministre de ce temple, et que son père n'étant pas assez riche pour le ra-

ger ses devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnoient aux plaisirs, elle conversoit avec les savans de Constantinople, et se rendoit leur rivale, par la *Vie de l'empereur Alexis Comnène*, son père. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a de l'éclat. On lui a reproché le portrait trop flatté qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquens des anciens avec les modernes, et l'inexactitude des dates. Ceux qui ont comparé sa *Vie d'Alexis* avec celle d'Alexandre par Quinte-Curce n'ont pas fait attention qu'Anne Comnène entre dans des détails minutieux que l'historien latin auroit laissé échapper. Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle « qu'un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre. » On prétend que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard, lui avoit plu. Cependant elle ne parle jamais des Français qu'avec mépris, et comme d'un peuple barbare, dont le nom seul suffiroit pour souiller l'histoire. Elle prend avec eux ce ton de supériorité d'une nation polie, versée dans les arts inconnus aux peuples du Nord. Le président Cousin a donné une version française, aussi exacte qu'élégante, de la Vie d'Alexis. On la trouve dans le quatrième volume de l'Histoire byzantine. On en publia une édition au Louvre, avec de savantes notes de David Hoeschélius, 1651, in-fol.

VII. ANNE, dauphine de Viennois, succéda, en 1282, aux états de son frère Jean I, mort sans postérité, et devint dès-lors souveraine du Dauphiné. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province étoit un fief masculin de l'empire, qui ne pouvoit passer aux femmes; qu'il appartenoit dès-lors à l'empereur Rodolphe; et que celui-ci lui en ayant accordé l'investiture, ce fief devenoit sa propriété. Anne défendit ses droits avec courage; la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe-le-Bel, qui indemnisa Robert. Anne resta en possession du domaine de ses pères. Elle mourut en 1296, et fut enterrée dans le monastère des chartreuses de Salette, qu'elle avoit fondé.

VIII. ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans environ, en 1522. C'étoit une femme habile qui, dans le bas âge de Charles VIII, gouverna l'état avec autant de prudence que de fermeté. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avoit eu pour lui, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y seroit-il mort, si Charles VIII, las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle que par affection pour lui. La passion de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I avec le connétable de Bourbon.

IX. ANNE DE BRETAGNE, fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes le 26 janvier 1476, et mourut au château de Blois le 9 janvier 1514. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avoit même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, le 6 décembre 1491. Elle étoit belle, quoiqu'un peu boiteuse, défaut à peine aperçu,

tant elle prenoit soin de le dissimuler. Les qualités de son esprit répondoient aux agrémens de son corps. Pendant l'expédition de Charles en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de ce prince, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa, le 8 janvier 1499, Anne, qu'il avoit aimée lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. Cette princesse donna un grand éclat à sa cour, par le grand nombre de demoiselles de qualité, bretonnes et françaises, qu'elle y appela. Elle leur offroit le modèle des vertus, et leur donnoit l'exemple du travail. C'est elle qui forma l'établissement des filles d'honneur de la reine, remplacées, en 1673, par les dames du palais. Jouissant de la plus grande partie des revenus de la Bretagne, elle s'en servoit pour secourir les misérables, pour donner des équipages aux pauvres officiers, pour soulager leurs enfans et leurs veuves. Mais, parmi les objets de sa libéralité, elle choisissoit de préférence les Bretons : aussi le roi, dans ses goguettes, dit Brantôme, l'appeloit quelquefois sa Bretonne, parce qu'elle avoit réellement le cœur plus breton que français. Elle aimoit les savans et leur faisoit du bien. Une de ses manies étoit de vouloir paroître plus instruite qu'elle ne l'étoit. Dans les audiences qu'elle donnoit aux ambassadeurs, elle mêloit toujours quelques mots de leur langue, qu'elle avoit eu soin d'apprendre par cœur. Elle étoit naturellement éloquente, judicieuse, sensée, agréable. Son cœur étoit généreux, sensible et franc; mais sa hauteur l'avoit rendue vindicative. (*Voy.* ROHAN, n° I.) Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disoit que sa femme prenoit trop d'empire sur lui, il répondoit : « Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. » Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; et on connoît la fable des *Biches, qui avoient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très-à-propos. C'est la première de nos reines qui ait joui de la prérogative d'avoir des gardes à elle, outre cent gentilshommes, et de donner audience aux ambassadeurs.

X. ANNE DE FERRARE, fille d'Hercule II, duc de Ferrare, et de Renée de France, épousa, en 1649, François, duc de Guise, surnommé *le Balafré*, et à qui le parlement donna le nom de *Conservateur de la patrie*. Elle partagea les dangers des combats et le courage de son époux et de ses fils devenus chefs de la Ligue. Après l'assassinat du premier, par Poltrot de Méré, devant Orléans, Anne poursuivit avec ardeur la vengeance qui lui étoit due, et la punition du meurtrier. Mêlée ensuite dans les factions civiles, la cour la retint quelque temps prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise. En arrivant à celui de Blois, où l'on voyoit la statue de Louis XII, son aïeul maternel, elle s'écria : « O mon père! vous ne fîtes pas élever ce château pour y voir gémir et périr les enfans de votre fille. » Ronsard a consacré ces vers à cette princesse :

Vénus la sainte en ses graces habite;
Tous les amours logent en ses regards;
Pour ce à bon droit cette dame mérite
D'avoir été femme de notre Mars.

XI. ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, naquit en 1602, épousa Louis XIII le 25 décembre 1615, et fut mère

çais, se fait rarement sentir dans les *Œuvres morales*; d'ailleurs, dans celles-ci, il est moins fidèle, et quelquefois inintelligible. (Sainte-Croix, Mag. Enc., 1805, tome III, pag. 97.) On a encore prétendu que cette version n'étoit pas d'Amyot, mais de Jean de Chaumont. *Voyez* CHAUMONT. Le *Plutarque* d'Amyot et les Essais de Montaigne sont une époque remarquable dans l'histoire du français, quoiqu'il y ait pour la langue même une différence bien marquée entre ces deux écrivains. Le style de Montaigne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots, et le caractère des images, a presque par-tout la physionomie des langues anciennes. Il semble, le plus souvent, qu'il n'y a que la terminaison des mots de française, et que l'usage qu'il en fait appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. « Le style d'Amyot, avec une prodigieuse abondance, dit Thomas, a beaucoup plus le tour et la marche de notre langue. Il fondit, dans l'ancienne naïveté gauloise, toutes les richesses nouvelles; et, en conservant l'esprit général de la langue, il en fit disparoître les mélanges qui sembloient l'altérer. » Mais si l'on a vanté le style de sa traduction de Plutarque, on en a beaucoup moins loué l'exactitude; elle fourmille de contre-sens et de fautes. Quelques savans ont voulu persuader qu'Amyot avoit traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliothèque du roi; mais quelle apparence qu'un professeur en langue grecque, qu'un homme qui faisoit assez bien des vers en la même langue, ne sût pas assez de grec pour traduire sur l'original? On a encore d'Amyot, I. *Traduction de la pastorale de Daphnis*. L'édition corrigée, avec les figures de B. Audran, gravées sur les dessins de M. le Régent, 1718, in-8°, est rare. II. *Sept livres de Diodore de Sicile*. III. Quelques *Tragédies grecques, etc.* IV. *L'Héliodore* ou *les Amours de Théagènes et de Chariclée*, Paris, 1796, 2 vol. in-4°, et 1803, 3 vol in-12. Notre langue a eu de grandes obligations à cet écrivain. Il fut le premier qui répandit dans notre prose une douceur et une aménité inconnues avant lui. Vascosan a donné une bonne édition de Plutarque, 1567 et 1574, 13 vol. in-8° : 6 pour les Vies, 7 pour les Œuvres morales, avec la Table. Il faut prendre garde si, dans le tome 6 des Vies, celles d'Annibal et de Scipion, par l'Ecluse, s'y trouvent. Il en a encore donné une autre, en 4 volumes in-folio, qui est moins chère que l'in-8°: J. F. Bastien, libraire à Paris, en a donné une nouvelle édition, en 1784, 18 vol. in-8° et in-4°, sans notes ni commentaires, et dans laquelle il a suivi le texte pur, et qui est précédée des vies de Plutarque et d'Amyot, avec leurs portraits. Cussac, autre libraire à Paris, en a donné, en 1783, une belle édition en 22 vol. in-8°, fig., et en 1801, une nouvelle, plus ample, en 25 vol. in-8°, mais moins belle. On trouve à la fin du douzième volume de cette dernière la Vie d'Amyot à la suite de celle de Plutarque. Ces différentes éditions sont enrichies des notes de MM. Brotier, Vauvilliers et Clavier. Les *Œuvres mêlées* d'Amyot sont imprimées à Lyon, 1611, in-8°.

† AMYRAULT (Moïse) naquit à Bourgueil en Touraine l'an 1596. Son père voulut le consacrer à la jurisprudence; mais Amirault préféra la théologie, et vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avoit une académie florissante, se félicita d'un tel élève, et bientôt Amyrault fut professeur lui-même. En 1631, le synode de Charenton, auquel il avoit été dé-

puté, le nomma pour haranguer le roi et lui présenter le cahier : Amirault fut reçu comme il le méritoit, c'est-à-dire qu'il fut dispensé de se mettre à genoux. La harangue qu'il prononça à cette occasion est insérée dans le Mercure français de 1631. Sa doctrine *sur la prédestination* lui attira des ennemis ; et il fut accusé au synode d'Alençon, 1637, et à celui de Charenton, en 1645, de favoriser l'arminianisme. Il mourut le 8 janvier 1664, à 69 ans, regretté des protestans, et estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui, I. *Traité de la Grace et de la Prédestination*, dans lequel l'auteur, disciple de Caméron, s'éloigne moins de la doctrine catholique que les autres théologiens protestans. Amyrault est parmi les théologiens protestans françois le seul qui ait défriché le champ de la morale. Son système, au jugement de Mosheim, *Hist. Eccl.*, tome V, pag. m. 371, est exact et bien travaillé ; et La Placette et Pictet, qui sont venus après lui, lui doivent une grande partie de leur gloire. (*Voyez Mosheim*, *Hist. Eccl.*, tome V, p. m. 381 ; *Formey*, *Abr. de l'Hist. Eccl.*, tome II, p. m. 356.) II. Une *Apologie de sa religion*, 1647, in-8°. III. Une *Paraphrase sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-8°, 1644. IV. Une autre *sur les Psaumes*, in-4°. V. *La Vie de François, seigneur de la Noue*, dit *Bras-de-fer*, Leyde ; Elzévir, 1661, in-4°. VI. Une *Morale chrétienne*, etc.

AMYRIS (Mythol.), nom d'un Sybarite qui fut envoyé à Delphes par ceux de sa nation, pour apprendre de l'oracle « si le bonheur dont ils jouissoient seroit de longue durée. » L'oracle répondit que « la fortune des Sybarites changeroit, et que leur perte seroit infaillible, dès qu'ils rendroient plus d'honneur aux hommes qu'aux dieux » : ce qui arriva bientôt. Un esclave, souvent battu par son maître, courut aux autels des dieux, comme à un asile ; on l'en arracha. Mais cet esclave, ayant eu recours à un ami de son maître, obtint d'être traité plus doucement. Amyris, que cet événement avertit du prochain désastre des Sybarites, se retira promptement dans le Péloponnèse ; ses compatriotes se moquèrent de sa retraite, et le traitèrent d'insensé. La suite fit voir qu'il étoit le seul sage. De là est venu l'ancien proverbe des Grecs, « Amyris devient fou », que l'on applique à ceux qui, sous l'ombre de folie, donnent ordre à leurs affaires, et qui cachent beaucoup de sagesse sous le masque de la démence. *Voy.* aussi BRUTUS, n° I.

I. AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, fut mariée à Spitamas, de qui elle eut deux fils, Spitaces et Mégabernes. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, et se cacha dans un endroit très-secret du palais. Cyrus, irrité de ne le pouvoir trouver, ordonna qu'on mît Amytis, son mari et ses enfans à la question. Astyages se découvrit alors, et fut traité avec plus d'humanité qu'il n'avoit osé l'espérer ; mais Spitamas, son gendre, fut puni de mort, pour avoir répondu qu'il ne savoit où il s'étoit caché. Son plus grand crime étoit d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyses et Tanyoxarcès naquirent de ce second mariage vers l'an 550 avant J. C. Ils succédèrent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils que la reine avoit eus de Spitamas. Tanyoxarcès ayant été empoisonné par ordre de son frère, et Amytis ayant découvert sa mort

AMIN-BEN-HAROUN, sixième calife de la maison des Abassides. Son nom étoit Mohammed, et son surnom Amin, qui signifie *le Fidèle* Il succéda à son père Aaron Raschid l'an de J. C. 809. Mamoun, son frère, étoit subrogé au califat, par une déclaration expresse qu'Aaron leur père avoit fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avoit ordonné en même temps que le gouvernement et l'armée du Korasan, avec tous les meubles de la maison impériale, demeureroient, après sa mort, à ce cadet. Amin, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son père lui avoit donnés, se souciant fort peu d'exécuter sa dernière volonté. Il ôta d'abord à son frère tous les meubles, dont il devoit seul avoir la possession, et fit venir à Bagdad toutes les troupes du Korasan. Mamoun arma contre son frère, le vainquit et le fit mourir l'an 822 de J. C. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. L'armée de Mamoun ayant assiégé Bagdad, et pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes pour ranimer le courage des assiégés : « Laissez-moi en repos, leur répondit-il, car je suis prêt de faire un beau coup, et de donner échec-et-mat à mon adversaire. » Un de ceux qui étoient présens et qui entendit les paroles d'Amin ne put s'empêcher de dire « que le bon sens et la bonne fortune alloient ordinairement de compagnie. » Amin, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMIOT. *Voyez* AMYOT.

† AMIRA. *Voyez* GEORGE (Michel), n° V.

AMIRAL (Henri l'), né à Auzelle en Auvergne, de parens pauvres, vint dans sa jeunesse à Paris, et entra comme domestique dans la maison du ministre Bertin. Il parvint ensuite à obtenir une place de directeur de la loterie à Bruxelles. Irrité des discours et des excès de Collot-d'Herbois et de Robespierre, il voulut y mettre un terme, et ne trouva pas d'autre moyen que de chercher à leur ôter la vie. Dans cette intention il partit pour Paris; et dans la nuit du 26 mai 1792, il tira sur Collot deux coups de pistolet qui firent long feu et ne le blessèrent pas. Arrêté sur-le-champ, il déclara, dans son interrogatoire, que son projet étoit d'assassiner Collot et Robespierre; qu'il avoit guetté, pendant trois jours l'instant de tuer ce dernier; qu'il étoit désespéré de n'avoir pu réussir, parce qu'il auroit délivré la France et mérité les regrets de l'univers. On voulut rendre complices de son projet plusieurs personnes avec lesquelles on le confronta. « Que de braves gens compromis pour moi, s'écria-t-il, c'est le seul chagrin qui pût m'atteindre, mais il est bien vif. » Il persista à soutenir qu'il avoit seul conçu son entreprise jusqu'à sa condamnation, prononcée par le tribunal révolutionnaire le 29 prairial an 2 (10 juin 1794). Il marcha au supplice avec la jeune fille Renaud, accusée aussi d'avoir voulu attenter aux jours de Robespierre. « Vous vouliez voir un tyran, lui dit l'Amiral, vous n'aviez qu'à vous rendre à la Convention, vous en auriez vu de toutes les tailles. » L'Amiral étoit petit, musculeux, avec un visage maigre et sévère.

AMITIÉ (Mythol.) Les Grecs en avoient fait une divinité. Les Romains la représentoient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisoit : *La mort et la vie.* Sur son front étoient gravés ces mots : *L'été et l'hiver.* La figure avoit le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle

montroit du bout du doigt, avec ces mots : *De près et de loin.*

AMITIS. *Voyez* AMYTIS.

* AMLING (Gustave), graveur du duc de Bavière, né à Nuremberg en 1651. François Poilly avoit été son maître; il avoit commencé à graver, d'après Pierre Candide, *les Faits mémorables de la maison de Bavière*, mais il mourut en 1702, avant d'avoir achevé son ouvrage.

I. AMMAN (Paul), de Breslau, étoit de l'académie des curieux de la nature, et professeur en médecine à Leipsick : il mourut en 1690. Il a donné, I. *Enumeratio plantarum Horti Lipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8°. II. *Character plantarum*, 1676, in-12. III. *Hortus Bosianus quoad exotica descriptus*, 1686, in-4°, etc.

† II. AMMAN (Jean Conrad), médecin suisse du dernier siècle, né à Schaffhausen en 1669, mort à Warmund en Hollande en 1724, s'étoit appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France et en Hollande. Il publia le moyen dont il s'étoit servi dans deux petits traités curieux et recherchés; l'un sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8°; l'autre, *de Loquelâ*, Amstelodami, 1700, in-8°, et Leyde, 1740.

III. AMMAN (Jean), né dans la même ville que Jean Conrad le 22 décembre 1707, et mort le 10 janvier 1740 à Pétersbourg, où il étoit professeur de botanique et membre de l'académie. Nous devons à celui-ci *la Description des plantes de Russie*, 1739, in-4°, en latin.

* IV. AMMANN *ou* AMMON (Jobst), né à Zurich au mois de juin 1539, mort en 1591. Il fut à Nuremberg en 1560, et y devint célèbre dans la peinture sur verre et par ses dessins à la plume sur du cuivre, du bois et du papier. Il surpassa tous ses prédécesseurs par le grand nombre de ses ouvrages. Ses inventions sont bonnes, son dessin est correct. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont, I. Gravures en taille douce, 1° *Perspectiva corporum regularium*; cet ouvrage a paru en 1568, in-fol.; 2° quelques gravures représentant *la Piété*, grand in-folio; 3° *les Rois de France depuis Pharamond jusqu'à Henri III*, en 1576, in-4°. II. Gravures en bois, 1° *les Figures de la Bible*, avec l'explication rimée de Henri-Pierre Rebenstock, 1571, in-4°; 2° *les figures pour l'histoire de Tite-Live*, 1572; 3° *figures des Evangiles de toute l'année, avec la passion et les douze apôtres*, 1579; 4° *scènes de chasses*, 1582; 5° *scène de cavalerie et d'équitation*, 1584; 6° *le Livre des dames*, représentant le costume et les modes des dames de son temps, tant de qualité que des classes inférieures. On a peine à concevoir que tant d'ouvrages aussi considérables aient pu être produits par un seul homme, en si peu de temps. Ammann a aussi écrit *sur les arts libéraux et mécaniques.* La première édition de cette œuvre est très-rare; elle a été réimprimée en 1574 et en 1588, in-8°. Il renonça en 1577 à son droit de citoyen de Zurich, parce qu'il étoit décidé de passer le reste de sa vie à Nuremberg.

I. AMMANATI. *Voyez* PICCOLOMINI, n° IV.

† II. AMMANATI (Barthélemi), sculpteur et architecte célèbre, né à Florence en 1511, mort en 1586, ou, selon le Dictionnaire des artistes, en 1592, fut employé dans sa patrie à plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de ses talens. Les *Portiques de la cour du*

palais Pitti sont de lui, ainsi que le *pont de la Trinité*, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la renaissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la *Façade du collége romain*, le *Palais Rupsoli* sur le cours, et autres. Cet architecte composa un grand ouvrage, intitulé *la Cita*, qui comprenoit les dessins de tous les édifices publics nécessaires à une grande ville. Ce livre, après avoir passé successivement en plusieurs mains, fut donné dans le siècle dernier au prince Ferdinand de Toscane, et l'on ignore aujourd'hui ce qu'il est devenu. Ammanati avoit pour femme Laure Battiferri d'Urbin, qui cultivoit les lettres; elle a fait des *poésies italiennes* très-estimées, imprimées à Florence en 1160. *Voy.* Roscoe, Vie de Léon X, tome III, page 242.

III. AMMANATI (Laure Battiferri), née à Urbin en 1513, épousa l'architecte célèbre qui a fait le sujet du précédent article. Elle embellit les études sérieuses de celui-ci par les charmes de sa poésie. On admire sur-tout sa traduction des *Psaumes pénitentiaux en rimes tierces*, de *la Prière de Jérémie en vers blancs*, de *l'Hymne sur la gloire du ciel*, attribuée à saint Pierre Damien. L'académie de Sienne compta Ammanati au nombre de ses membres. Sur sa réputation, le célèbre peintre Flamand Aus-d'Aken lui demanda la permission de la peindre, pour la faire connoître en Allemagne. Annibal Caro et Bernard Tasso ont parlé d'elle avec honneur, sur-tout le dernier dans son poëme d'Amadis. Ammanati mourut à Florence au mois de novembre 1589. Ses poésies y furent d'abord imprimées en 1560, et ensuite à Naples chez Bulifon en 1694.

† AMMIEN MARCELLIN naquit à Antioche vers 380. Il servit d'abord sous Constance, Julien et Valens, et vint ensuite jouir des délices de Rome. Il y travailla à son *Histoire*, qu'il commença à la fin du règne de Domitien. Les frères Valois en donnèrent une édition avec des notes, l'an 1681, in-folio. On en a aussi une bonne édition de Paris. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1693, in-4°, et l'embellit de plusieurs remarques savantes et curieuses. Celle de J. Aug. Wagnen, achevée par Charleg, à Leipsick. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1673, 3 vol. in-12. On en a une meilleure, publiée par de Moulines, à Berlin, 1775, 3 vol. in-12. Cette histoire qui étoit d'abord en 32 liv., et dont nous n'avons plus que 18, n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le style en est dur, mais il eut des qualités bien précieuses pour un historien, il s'occupa péniblement à rechercher la vérité dans les faits qu'il raconte, et il porta si loin l'impartialité, que, quoiqu'il professât la religion des anciens Grecs et Romains, quelques écrivains ecclésiastiques ont pensé qu'il étoit chrétien. Voici ce qu'en dit son dernier traducteur : « Une impartialité soutenue, un jugement exquis, et l'avantage d'avoir été témoin de la plus grande partie des événemens qu'il raconte, caractérisent cet auteur. Les divers épisodes qu'il a semés dans son ouvrage indiquent un esprit curieux et cultivé par l'étude des sciences et des beaux-arts. » Sans son ouvrage, l'histoire de la décadence de l'empire romain seroit privée de ses plus précieux matériaux, et des notions les plus instructives sur ce grand événement. Sans lui, l'existence et les incursions de plusieurs peuples barbares nous seroient inconnues. Sans lui, la réputation de plusieurs hommes illustres seroit parvenue à la postérité entachée des traits de

l'esprit de parti. Dans Ammien Marcellin, par exemple, l'empereur Julien est peint comme un sage, doué d'un grand amour pour l'humanité, pour la justice et pour le bonheur du peuple, joignant aux talens d'un politique le courage d'un guerrier, et dont quelques défauts, que l'historien ne déguise pas, étoient éclipsés par de grandes vertus; tandis que les écrivains chrétiens n'ont vu en lui qu'un hypocrite, un persécuteur, un apostat.

† AMMIRATO (Scipion), né à Lecce, ville du royaume de Naples, le 27 septembre 1531, fut attiré à Florence par le grand-duc, le bienfaiteur de tous les arts. Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence*; et Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la cathédrale. Sa principale occupation fut à composer les généalogies des familles nobles, dont il ne publia qu'une partie. Il mourut en 1600, à 69 ans. Il institua pour son héritier universel un jeune homme qui écrivoit sous lui, nommé Christophano del Bianco, à la charge de porter son nom, et c'est ce dernier qui a fait imprimer dans la suite tous les ouvrages de son patron. On a encore de lui, I. Des *Discours sur Tacite*, Florence, 1594 et 1642, in 4°, traduits en français, Lyon, 1619, in-4°. II. Des *Harangues*. III. Des *Opuscules*, 1637—1642, 3 vol. in-4°. IV. Des *Poésies*, et d'autres ouvrages assez foibles. V. *Les Généalogies des familles nobles de Florence*, 1615, in-folio, et celles *des familles napolitaines*, 1651, 2 vol. in-folio. La meilleure édition de son Histoire de Florence, qui est très-estimée, est celle faite dans la même ville, en italien, 1641, 1647, 3 vol. in-fol.

I. AMMON, fils de Loth et de sa fille cadette, fut père des Ammonites, peuple qui fit souvent la guerre contre Israël.

II. AMMON ou HAMMON (Mythologie). C'est le même que Jupiter. Il étoit particulièrement honoré à Thèbes, capitale de la Haute-Egypte. On dit que Bacchus, s'étant trouvé dans l'Arabie déserte, et sur le point de mourir de soif, implora le secours de ce dieu, qui lui apparut sous la forme d'un belier, lequel, en frappant du pied contre terre, lui montra une source d'eau. On dressa là un autel superbe à Jupiter, qu'on surnomma Ammon, à cause des sables qui sont dans cette contrée. D'autres disent que Jupiter fut ainsi surnommé, parce que son premier temple fut élevé par un berger appelé Ammon. Les peuples de la Libye lui en bâtirent un magnifique sous ce nom dans les déserts qui sont à l'occident de l'Egypte. On venoit de fort loin consulter la statue de ce dieu, qui y rendoit des oracles: ils durèrent jusqu'au temps de Théodose. On le représentoit sous la forme d'un belier, ou seulement avec une tête et des cornes de belier.... AMMON fut aussi le nom d'un roi de Libye, que quelques-uns prennent pour Bacchus.

III. AMMON, solitaire égyptien, ayant lu, le jour de son mariage, l'Eloge de la continence par saint Paul, engagea sa femme à la garder, et se retira l'an 308 dans la montagne de Nitrie, où il s'entoura de religieux auxquels il donna une règle monastique.

* IV. AMMON (Clément), graveur, vivoit à Francfort en 1650, où il donna deux volumes qui font suite à six autres de Th. de Bry, dont il étoit gendre. Ils sont intitulés *Biblioth. calcogr.*

† I. AMMONIUS, philosophe, natif d'Alexandrie, vivoit dans le premier siècle de notre ère. Il ne

faut pas le confondre avec un autre philosophe du même nom, aussi natif d'Alexandrie, qui vivoit au 3e siècle. Ammonius enseigna la philosophie et les mathématiques à Delphes. Il eut pour disciple le célèbre Plutarque et son frère Lamprius. Lorsque Néron se rendit dans cette ville pour y consulter l'oracle, ce fut Ammonius qui expliqua à cet empereur les divers noms que portoit l'Apollon de Delphes, et quelques pratiques mystérieuses de son culte. Plutarque rapporte une grande partie de ses interprétations dans son Dialogue sur l'inscription de la porte de ce temple ; il rapporte aussi ses discours et ses opinions sur diverses matières dans d'autres traités, et notamment dans ses Propos de table. Ammonius vint dans la suite habiter Athènes. Les habitans récompensèrent ses talens, en le nommant à la première magistrature de cette ville. Pendant qu'il exerçoit cette place, il voulut rendre un hommage public aux talens de Diogénianus, qui enseignoit avec beaucoup de distinction, à la jeunesse d'Athènes, les belles-lettres, la géométrie, l'éloquence et la musique ; il l'invita à souper, et avec lui, les maîtres les plus habiles et plusieurs gens de lettres de la ville. Bientôt le vin enflammant les esprits, les convives, oubliant la gravité de leur caractère, passèrent des discussions aux querelles et aux personnalités. Pour apaiser le tumulte, Ammonius pria le musicien Eraton de chanter et de s'accompagner de sa lyre : la douce influence de l'harmonie rétablit le calme, et un vers de la chanson vint fort à propos donner une leçon aux convives, en leur rappelant combien les sujets de querelles étoient nombreux parmi les hommes. Ammonius mourut à Athènes. Origène, Plotin furent ses disciples. Saint Jérôme loue beaucoup sa *Concorde des évangélistes* ; elle se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens que des chrétiens : Longin, Porphyre et Hiéroclès en faisoient beaucoup de cas. *Voyez* Mosheïm, Histoire ecclésiastique, tom. I.

II. AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre : ce qui le fit nommer *Lithotome*, c'est-à-dire, *Coupeur de pierre*.

III. AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus, a fleuri dans le 6e siècle. I. Son ouvrage *De differentiâ dictionum* se trouve dans un dictionnaire grec publié in-fol. à Venise en 1497 ; et il est imprimé avec d'autres anciens grammairiens, Leyde, 1739, deux parties in-4°. II. *Commentarius in librum Aristotelis de interpretatione*, græcè, Venise, in-8°, 1556, est encore de cet auteur.

*IV. AMMONIUS (André), de Lucques, vivoit au commencement du 16e siècle ; il quitta sa patrie pour passer en Angleterre, où il fut secrétaire du roi Henri VIII. Il y mourut en 1617, âgé de 40 ans. Ami de Thomas Morus et d'Erasme, il entretint avec ce dernier un grand commerce de lettres. L'abrégé de la Bibliothèque de Gessner nous donne le catalogue suivant de ses ouvrages : *Scotiti Conflictus historiæ*, lib. I. *Bucolico seu Eclogæ, lib. de Rebus nihili*, lib. I. *Panegyricus quidam*, lib. I. *Epigrammata*, lib. I. *Poëmata diversa*, lib. I. Ce qu'on nomme *Panegyricus quidam* est un poëme sur les victoires que les Anglais remportèrent, l'an 1513, à la journée des éperons, à la prise de Terouanne et à celle de Tournay. *Voyez*, à son sujet, *Gli scrittori Italiani* de Mazzuchelli, t. I, part. 2, p. 646.

† AMNON, fils aîné de David, conçut un amour si effréné pour Thamar sa sœur, qu'il lui fit violence. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frère de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin, et le fit assassiner vers l'an 130 avant J. C.

* AMO (Antoine-Guillaume), nègre africain, né dans la province d'Axim, sur la Côte-d'Or, vers le commencement du 18ᵉ siècle, fut amené, en 1707, en Hollande, et donné au duc de Brunswick-Wolfembutel, qui, trouvant en lui d'heureuses dispositions, l'envoya faire ses études à l'université de Halle, en Saxe. En 1729, il y soutint une thèse et publia une Dissertation *de jure Maurorum*. Amo, versé dans l'astronomie, et parlant le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais, l'allemand, alla continuer ses études à Wittemberg, obtint la permission d'y donner des cours particuliers, qui eurent un grand succès, et s'y distingua tellement par ses bonnes mœurs et ses talens, que le recteur et le conseil de l'université lui adressèrent, en 1733, une épître de félicitation. Les discussions abstruses de la métaphysique avoient pour lui un attrait spécial. Pour son doctorat, il publia une Dissertation sur les sensations considérées comme absentes de l'ame, et présentes au corps humain. Elle est intitulée *Dissertatio inauguralis philosophica de humanæ mentis* ΑΠΑΘΕΙΑ *seu sensionis ac facultatis sentiendi in mente humanâ absentiâ, et earum in corpore nostro organico ac vivo præsentiâ, etc.*, 1734, Wittembergæ, in-4°. La même année, sous sa présidence, il fit soutenir une thèse analogue à la précédente, sur le discernement à établir entre les opérations de l'esprit et celles des sens, avec ce titre : *Disputatio philosophica, continens ideam distinctam earum quæ competunt vel menti, vel corpori nostro vivo et organico, etc.*, in-4°, Wittembergæ, 1734. Frédéric Guillaume Iᵉʳ, roi de Prusse, avoit, comme on sait, la manie de composer sa garde d'hommes extrêmement grands et robustes. Amo, étant d'une taille avantageuse, les émissaires du roi le séduisirent par l'espérance de le faire conseiller de cour; on lui en expédia le brevet, mais en même temps on le força de servir comme simple soldat. Il parvint à s'affranchir du joug que lui avoit imposé la perfidie. Le duc de Brunswick, son bienfaiteur, étant mort, Amo, tombé dans une mélancolie profonde, résolut de quitter l'Europe, qu'il avoit habitée pendant 30 ans, et de retourner dans sa terre natale, à Axim. Il y reçut, en 1753, la visite du savant voyageur et médecin Gallandat, qui en parle dans les Mémoires de l'académie de Flessingue. Amo, alors âgé d'environ 50 ans, y menoit la vie d'un solitaire, avec son père et sa sœur. Quelque temps après il s'établit à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise de Saint-Sébastien, où probablement il aura fini ses jours. *Voyez* le Traité de la Littérature des nègres, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc.

AMOLON. *Voyez* AMULON.

AMON, roi de Juda, fils et successeur de Manassès, n'imita de son père que les impiétés. Ses officiers l'assassinèrent après deux ans de règne, vers l'an 641 avant J. C.

† AMONTONS (Guillaume) naquit à Paris le 31 août 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable dont il fut attaqué dans sa jeunesse l'empêchant de jouir de la société des hommes, il commença par s'amuser aux ma-

chines. Il apprit le dessin, l'arpentage, et fut employé à plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des sciences un nouvel *Hygromètre*, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle clepsydre, et sur les baromètres*, dédiées à la même académie, qui s'en associa l'auteur en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque sans valeur aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des Frottemens*, qui se trouve dans les Mémoires de l'académie. Il mourut le 11 octobre 1705, à 42 ans. Le fonds du caractère d'Amontons étoit la retenue, la droiture et la franchise. Sa surdité lui interdisoit le commerce avec les hommes, du moins tout commerce inutile ou dangereux. Il n'avoit point l'art de se faire valoir autrement que par ses ouvrages; et la difficulté qu'il avoit à se produire dans le monde nuisit beaucoup à sa fortune. On lui doit l'invention d'un *Baromètre sans mercure*, à l'usage des marins; et celle du *télégraphe moderne* paroît une explication de son projet de faire parvenir en très-peu de temps des nouvelles intéressantes d'un lieu à un autre très-éloigné, par le moyen de signaux alphabétiques, observés par des stationnaires munis de lunettes à longue vue. L'invention du télégraphe, annoncée comme nouvelle et mise à exécution un siècle après, est une des idées ingénieuses que Fontenelle, dans l'Eloge d'Amontons, lui attribue.

* AMORETTI (Maria Pélégrina), savante italienne, l'ornement de son sexe et de sa patrie, née en 1776. Elle s'appliqua aux sciences dès sa tendre jeunesse et fit de tels progrès, qu'à l'âge de 16 ans elle put soutenir publiquement des thèses de philosophie pendant deux jours de suite. Elle étudia aussi la jurisprudence, et reçut à l'université de Pavie, en 1777, à l'âge de 21 ans, le grade de docteur. Dans la suite, ses affaires domestiques l'empêchèrent de poursuivre cette carrière. Cependant elle fit imprimer un Traité *de Jure dotium apud Romanos*. Mais aucun exemplaire de cet ouvrage n'a paru dans le public. Elle mourut à Onéglia le 2 novembre 1787.

* AMOROSI (Antoine), peintre à Rome, mort en 1740. On voyoit de lui beaucoup de tableaux dans les églises de l'état pontifical. Il a peint un grand nombre de sujets dans la manière de Pierre de Lar.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de l'ordre de S.-Augustin, se distingua en Bavière par un grand nombre d'écrits. C'étoit un homme sage, modeste, mais un peu singulier. On a de lui entre autres ouvrages, I. *Philosophia Pollingana*, Augsbourg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume un Traité fort extraordinaire *contre le mouvement de la terre*. II. Une *Histoire théologique des indulgences*, in-fol. III. Un supplément au *Dictionnaire des cas de conscience* de Pontas, Augsbourg, 1762, 2 vol. in-4°. IV. Des *Règles tirées de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères touchant les apparitions, révélations, visions* etc., 1744, 2 vol. in-4°. V. Une *Dissertation sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*. Il l'attribue à Thomas à Kempis. Tous ces ouvrages sont en latin. Eusèbe Amort mourut le 25 novembre 1775, à l'âge de 82 ans.

AMOS, le troisième des douze petits prophètes, étoit un pasteur de la ville de Thécué. Il vivoit sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël. Ses *Prophéties*, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup

de simplicité. On y trouve bien des comparaisons tirées de sa profession. Amazias, prêtre de Béthel, le fit mourir vers l'an 785 avant J. C. Le père d'Isaïe s'appeloit aussi AMOS.

I. AMOUR. *Voyez* CUPIDON.

† II. AMOUR (Guillaume de St.-), naquit à Saint-Amour, bourg de la Franche-Comté. Il eut un canonicat à Beauvais, et prit le bonnet de docteur de Sorbonne. Les religieux mendians ayant attaqué les droits de l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome, et les défendit avec beaucoup de force et de zèle. Son livre des *Périls des derniers temps*, composé à cette occasion, est une déclamation contre les religieux mendians, et en particulier contre les dominicains. Alexandre IV, qui voulut bien entrer dans cette querelle, condamna Guillaume, et le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'apologie de son livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti, que ce même pontife lui écrivit qu'il lui défendoit d'entrer en France, d'enseigner et de prêcher. C'est à ce sujet que Jean de Meung, auteur du roman de la Rose, fit ces quatre vers :

Etre banni de ce royaume
A tort que fut maître Guillaume
De Saint-Amour qu'hypocrisie
Fit exiler par grande envie.

Saint-Amour fut obligé de rester dans son village jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, et y fut très-bien accueilli. Clément IV, successeur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, et traita l'auteur avec politesse. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages, au nombre de trois, ont été publiés en 1632, in-4°. Le Ier a pour titre : *De Pharisæo et Publicano*. Le IIe, *De periculis novissimorum temporum*. Le IIIe, *Collationes Scripturæ sacræ*. Il attaque dans tous ses écrits les ordres mendians. Saint Thomas et saint Bonaventure, religieux l'un et l'autre, soutinrent la cause de leur état. Les moines mendians l'ont mis au nombre des hérétiques.

† III. AMOUR (Louis GORIN DE St.-), étoit fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII. Il prit le bonnet de docteur en théologie, et fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit brillé durant le cours de ses études. Les évêques partisans de Jansénius l'envoyèrent à Rome sous Innocent X, pour défendre leur cause. N'ayant pas pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclu de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal de ce qui s'étoit passé à Rome touchant les cinq propositions depuis* 1646 *jusqu'en* 1653, in-fol. Un arrêt du conseil d'état, de l'an 1664, donné sur les mémoires de plusieurs prélats et docteurs qui y avoient trouvé les cinq propositions de Jansénius, le condamna à être brûlé par la main du bourreau.

AMOUREUX (N. l'), né en 1674, célèbre sculpteur, élève de Coustou, étoit de Lyon. C'est principalement cette ville qui renferme la plupart de ses ouvrages. Il périt jeune en tombant du tillac de la diligence dans la Saône où il se noya au commencement du 19e siècle.

† AMPHIARAÜS, roi d'Argos (Mythol.), fut l'inventeur de la divination par les songes, suivant Pausanias. Il étoit fils d'Oyclée et mari d'Eriphyle, sœur d'Adraste. Comme il possédoit l'art de deviner, il savoit qu'il mourroit à la guerre de Thèbes s'il y alloit. C'est pour

cela qu'il refusa de suivre Adraste et Polynice, qui faisoient tous leurs efforts pour l'y engager. Voyant qu'ils ne pouvoient le persuader, Polynice essaya de gagner Eriphyle en lui offrant un collier d'or enrichi de diamans. Ce moyen réussit, et Amphiaraüs partit pour le siége de Thèbes ; mais le jour de son arrivée, la terre s'étant entr'ouverte sous son char, il fut englouti. Les Grecs, frappés de cet événement, lui bâtirent un temple.

AMPHICTYON ou AMPHYCTION, fils de Deucalion, et de Pyrrha, régnoit aux Thermopyles dans le temps qu'AMPHICTIS, roi d'Athènes, qu'on a mal à propos confondu avec lui, jouissoit du royaume usurpé sur Cranaüs son beau-père. Le roi des Thermopyles, bien différent de cet usurpateur, étoit un prince plein de sagesse et d'amour pour sa patrie. Pour réunir les différens états de la Grèce par un lien commun, il établit une confédération entre douze villes grecques, dont les députés se rendoient deux fois l'an aux Thermopyles pour y délibérer sur leurs affaires, après avoir honoré les dieux en commun par des sacrifices. Par ce moyen, Amphyction établissoit l'union et l'amitié entre les Grecs, et les assujettissoit à un culte réglé de la divinité, qui seul peut adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages. Cette célèbre assemblée s'appeloit le *Conseil des Amphyctions*, du nom de celui qui l'avoit instituée, l'an 1522 avant J. C. Chaque ville envoyoit deux députés à cette espèce d'états-généraux ; la moindre infidélité à la patrie suffisoit pour en être exclu. Cœlius dit qu'Amphyction est le premier qui ait appris aux hommes à mêler l'eau à leur vin. Cette tradition vient de Pythagore qui la rapporte dans ses Vers dorés.

AMPHILOQUE ou AMPHILATRIUS (saint), d'une famille noble, originaire de Cappadoce, fut fait évêque d'Icone vers l'an 344. Il avoit d'abord fréquenté le barreau. Il obtint de l'empereur Théodose des lois très-sévères contre les hérétiques. On dit que le saint, fâché de ce que ce prince écoutoit favorablement les ariens, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devoit. L'empereur irrité ordonnoit qu'on le chassât, lorsqu'Amphiloque lui dit : « Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, et vous vous emportez contre ceux qui lui font une telle injure : comment voulez-vous donc que le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphèment contre son fils unique ? » Cette réponse détermina l'empereur à punir les ariens. Saint Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople en 381, et présida au concile de Side. Il mourut en 395. L'église célèbre sa fête le 23 novembre. Il nous reste de lui des *fragmens de divers ouvrages*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères ; et une *Lettre sur les Synodes*, publiée par Cotelier. Le père Combefis donna une bonne édition de tout ce que nous avons de saint Amphiloque, à Paris 1644, in-fol. en grec et en latin.

AMPHINOMUS. *Voyez* ANPHINOMUS.

† AMPHION DIRCÉEN (Mythol.) étoit fils de Jupiter et d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thèbes. Ce prince, instruit du commerce illégitime qu'elle avoit eu avec Epaphe ou Epopée, la répudia. Jupiter la consola de cet affront. Elle devint enceinte. Dircé, seconde femme de Lycus, en soupçonna son mari, et fit enfermer Antiope dans une étroite

prison. Jupiter l'en délivra et la cacha sur le mont Cithéron où elle accoucha de deux jumeaux, Zéthus et Amphion, qui furent élevés par des bergers. Leurs inclinations furent différentes. Zéthus s'adonna au soin des troupeaux, et Amphion à la musique. Ces deux frères devenus grands, ayant appris le traitement que Dircé avoit fait à leur mère, la saisirent et l'attachèrent à la queue d'un taureau indompté, qui la traîna sur des rochers et la fit périr dans des supplices affreux. Bacchus, qui en eut pitié, la changea en fontaine. Amphion se rendit si habile dans la musique, que les poëtes disent que Mercure, dont il fut le disciple, lui donna une lyre, au son de laquelle il bâtit les murailles de Thèbes, et que les pierres, sensibles à la douceur de ses accens, alloient d'elles-mêmes se poser les unes sur les autres. Cette fable signifie sans doute qu'Amphion gagnoit tous les cœurs par son éloquence. Pausanias parle d'un autre Amphion, fils d'Acestor, qui excella dans la sculpture chez les Grecs.

AMPHITRITE (Mythol.), fille de Nérée et de la nymphe Doris, étoit femme de Neptune. Cette déesse, voulant conserver sa virginité, avoit d'abord refusé d'épouser le dieu de la mer, et s'étoit cachée pour se soustraire à ses poursuites. Mais Neptune chargea un dauphin de la chercher; celui-ci la trouva au pied du mont Atlas, et lui persuada de répondre aux désirs de ce dieu. La déesse s'étant rendue à ses instances, elle eut de Neptune un fils appelé Triton, et plusieurs nymphes marines. Elle est souvent représentée comme une sirène avec le corps d'une femme de la tête à la ceinture, et le reste terminé en queue de poisson.

AMPHITRYON (Mythol.), fils d'Alcée et mari d'Alcmène, succéda à son beau-père Electrion, qu'il tua par mégarde. Dans le temps qu'il étoit occupé à faire la guerre aux Téléboïens, Jupiter alla voir Alcmène sous la figure de son mari. Elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un, fils de Jupiter, fut nommé Hercule, et l'autre, fils d'Amphitryon, fut appelé Iphicius. (*Voyez* ALCMÈNE.) Cette fable a fourni à Plaute et à Molière le sujet d'une comédie; mais celle du comique moderne est très-supérieure à la pièce de l'ancien. On trouve, selon le colonel anglais Dow, l'aventure d'Amphitryon parmi les plus vieilles fables des bracmanes. Un Indien, dit-il, d'une force extraordinaire, mari d'une très-belle femme, en fut jaloux, et disparut après l'avoir battue. Un dieu secondaire fit passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui de l'époux fugitif, et se présenta sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose, établie depuis long-temps dans l'Inde, rendoit cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande à sa prétendue femme pardon de ses emportemens, obtient sa grace, lui fait un enfant, et reste maître de la maison. Le véritable mari, poussé par l'amour et le repentir, revient se jeter aux pieds de sa femme, et trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par son représentant d'imposteur et de sorcier. L'affaire est portée aux tribunaux. Un bracmane, l'un des juges, devina tout d'un coup que l'un des deux maîtres de la maison étoit un dieu, et l'autre une dupe. Voici comme il s'y prit pour faire connoître le véritable époux. Il ordonna que la femme, après avoir habité avec l'un et l'autre, déclareroit quel étoit le plus vigoureux. Ce fut le dieu qui donna les plus grandes preuves de force. Les juges alloient renvoyer le mari, lorsque le bracmane leur dit: « Vous

vous trompez. Celui qui n'a pas passé les forces de la nature humaine dans l'union conjugale, doit être un homme, celui qui les a passées est un être divin. » Le dieu avoua tout et disparut.

AMPHOTERUS. *Voy.* ACARNAS.

AMPSINGIUS (Jean-Assuérus), professeur en médecine dans l'université de Rostock, au commencement du 17ᵉ siècle, est auteur de quelques ouvrages sur son art : I. *Disputatio de calculo*, Rostock, 1617, in-4°. II. *De morborum differentiis liber*, in-4°, 1619, et 1623, in-8°. III. *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°, etc.

* AMRAL-KEIS, AMRI'L-KAIS ou, plus exactement, AMRU-AL-CAIS, ancien poëte arabe très-estimé, mort à Ancyra en Galatie sur la fin du 7ᵉ siècle. Son *Poëme*, placé parmi les moallakath, existe encore. Par ce mot on désigne sept poëmes composés, avant Mahomet, en l'honneur d'illustres personnages arabes. Les auteurs de ces poëmes avoient coutume de les suspendre dans le temple de la Mecque. Le poëme en question tient le premier rang parmi les moallakath. Il renferme des descriptions d'aventures amoureuses. Les Européens y trouvent les comparaisons outrées et les peintures trop recherchées. Au reste, il renferme des images poétiques et du sentiment. Les Arabes le regardent comme le premier de leurs poëtes. Le texte arabe se trouve dans the Moallacath, by Will. Jones, Xindau, 1783, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pleyades de Harkmann, Munster, 1802, in-8°.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, et mourut après un règne rempli d'impiétés l'an 918 avant J. C.

† **AMROU-BEN-ALAS, l'un des plus grands capitaines que les premiers Musulmans aient eus. Il conquit l'Egypte, la Nubie, et une grande partie de la Libye. Il bâtit la ville de Fosthat ou Eustat, auprès de l'ancienne Babylone d'Egypte ; il assiégea Jérusalem et la prit. Ce fut aussi Amrou qui fut choisi par Moavia pour son arbitre dans la grande querelle qu'il eut avec Ali pour le califat. Amrou, le plus fin et le plus artificieux des Arabes, tourna si adroitement l'esprit de son collégue, qu'il le fit condescendre à sa déposition. Alors le nouvel Ulysse proclama Moavia, qui fut le premier des califes ommiades. Amrou eut un fils, nommé Abdallah-Ben-Amrou, qui recueillit les ahadith, c'est-à-dire *les histoires dont la tradition musulmane est composée.* L'un et l'autre vivoient dans le 7ᵉ siècle. C'est Amrou qui, selon l'opinion vulgaire, mais plus que douteuse, livra aux flammes cette fameuse bibliothèque des Ptolémées, l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisoient les livres des autres nations. Ce même Amrou étoit renommé par ses vers. Il aimoit, il respectoit le célèbre Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre d'Omar, il eût donné cette bibliothèque. Il fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome, celui de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable, où les eaux du Nil étoient détournées. Ce canal, si utile à l'Egypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire. (Florian, Précis historique sur les Maures.)**

AMSDORF (Nicolas), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit comme lui avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naüm-

bourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenoit que les bonnes œuvres étoient pernicieuses au salut, lorsqu'on s'appuie trop sur elles. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent appelés Amsdorfiens.

I. AMULIUS, roi d'Albe, étoit fils de Procas et frère puîné de Numitor, qu'il détrôna après s'être saisi de sa personne, et avoir fait mourir son fils Egeste, appelé par d'autres Lausus. Il prit encore la précaution de mettre sa nièce Rhea Sylvia au nombre des vestales, pour l'empêcher d'avoir des enfans qui pussent un jour le punir de sa perfidie. Mais il fut trompé dans ses espérances; la vestale mit au monde deux jumeaux, Rémus et Romulus, qui eurent pour père le dieu Mars. Parvenus à l'âge de 18 ans, ils tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor sur son trône vers l'an 754 avant J. C. Tite-Live, Denys d'Halycarnasse, Plutarque et Eutrope racontent diversement ce trait d'histoire. *Voyez* ROMULUS.

† II. AMULIUS, peintre du temps de Néron. Il ne peignoit jamais qu'à fresque; ce qui a fait dire à Pline que ses peintures étoient comme en prison dans le palais de cet empereur. On admiroit une *tête de Minerve* qui sembloit regarder le spectateur de quelque côté qu'il la contemplât. Ce jeu d'optique supposoit donc des notions de perspective, science peu connue des anciens, dont Néron s'occupoit presque continuellement. Mais on a peu vu d'ouvrages de cet artiste. Cependant Pline fait mention d'un tableau de lui, représentant une *Minerve* qui regardoit les spectateurs de quelque côté qu'ils fussent. On ne sait pourquoi Pline, après avoir cité ce sujet, reproche à l'artiste d'être un peintre *humilis rei*, (de sujets communs). Amulius habitoit continuellement la maison dorée de Néron, et ne quittoit pas la toge, même pour travailler; ce qui a fait croire qu'il étoit d'une naissance distinguée.

AMULON *ou* AMOLON, *Amolo*, archevêque de Lyon, illustre par son érudition et par sa piété, écrivit contre Gotescale, et mourut vers l'an 854. Ses œuvres sont imprimées avec celles d'Agobard, 1645, in-8°, édition donnée par le P. Sirmond, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Elles ont été imprimées séparément avec les notes de Baluze, Paris, 1666, in-8°.

I. AMURAT Ier, empereur des Turcs, appelé à juste titre l'*Illustre*, si ce n'est pour ses vertus civiles, du moins pour ses vertus militaires. Il succéda à Orcan son père l'an 1360. Son premier soin fut d'augmenter ses états des provinces qu'il put enlever aux Grecs. Il leur prit la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire. Il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avoient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour se soustraire à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Ce prince inhumain se flattoit pourtant d'imiter Cyrus; mais ce n'étoit assurément ni sa clémence ni son affabilité qu'il copioit. Il ne lui ressembloit que par ses conquêtes. Amurat remporta trente-sept victoires, et périt dans la dernière, en 1389, assassiné par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avoit mise en déroute. On prétend que ce prince, cruel en-

vers ses ennemis, gouverna ses sujets avec assez de douceur. Pour former sa garde, il ordonna à ses officiers de se faire livrer tous les ans la cinquième partie des jeunes gens pris à la guerre. Ces prisonniers, formés à tous les exercices militaires, composèrent un corps à qui l'on donna le nom de janissaires ou nouveaux soldats. Par leur bravoure et leur enthousiasme, ils eurent bientôt la plus grande influence dans le gouvernement; n'ayant d'abord été que l'instrument dont se servoient les sultans pour affermir leur autorité, ils ne tardèrent pas d'être formidables à leurs maîtres. Les janissaires à Constantinople, comme les gardes prétoriennes dans l'ancienne Rome, sentirent tout l'avantage d'un séjour permanent dans la capitale, de leur union sous le même drapeau, et de leur attachement immédiat à la personne du souverain. Les sultans ne sentirent pas moins combien il étoit important de ménager cette milice et de s'assurer de sa fidélité. Sous un prince digne de gouverner, les soldats de la Porte, exécutant et faisant exécuter les ordres du despote, furent les solides appuis du pouvoir absolu; mais, sous des sultans foibles ou malheureux, ces mêmes janissaires devinrent des factieux, ôtèrent et donnèrent à leur gré la couronne, et firent trembler ces maîtres terribles sous lesquels trembloient tous les autres.

II. AMURAT II, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet Ier, commença à régner en 1421. Un imposteur, nommé Mustapha, qui se faisoit passer pour un des fils de Bajazet, lui disputa long-temps le trône, et, soutenu par les Grecs, se rendit maître de plusieurs provinces que les Turcs possédoient en Europe. Mais Amurat ayant rassemblé ses forces battit enfin Mustapha, qu'il fit étrangler en sa présence. Pour se venger des Grecs, il porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire; mais il fut obligé de lever le siége de Constantinople et de Belgrade en 1422. Il fut le premier des Turcs qui se servit du canon, sans que cette nouvelle machine de destruction pût faire rendre Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, et Jean Castriot, prince d'Albanie, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en otage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, et en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en étoit alors roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avoient-ils juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Évangile, que le cardinal Julien Césarini, légat du pape en Allemagne, persuada à Ladislas de le rompre. Huniade, choisi pour combattre le sultan, l'avoit vaincu dans plusieurs occasions; mais les parjures furent moins heureux, car Amurat leur ayant livré bataille à Varne, en 1444, les défit entièrement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt on ne sait comment; Huniade fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut long-temps douteuse. Amurat auroit pris la fuite au commencement du combat, si ses officiers n'avoient menacé de le tuer. On dit que dans un moment où ses soldats alloient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, et qu'il s'écria : « Jésus! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure et la mienne!....... » Huniade, honteux, leva de nouvelles troupes pour combattre l'empereur turc; mais ce prince

l'ayant atteint, lui tua plus de vingt mille hommes. Scanderberg vengea Huniade : il défit plusieurs fois Amurat, et le força de lever le siége de Croye, capitale de l'Albanie. Amurat, piqué de l'affront qu'il avoit reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines mahométans ; mais bientôt il revint assiéger Croye ; ce fut sans succès, et il mourut, dit-on, de désespoir près d'Andrinople, dans sa 75e année, le 11 février 1451. Ce prince turc étoit à la fois conquérant et philosophe ; mais sa philosophie se ressentoit des mœurs de sa nation. Il avoit discipliné avec soin les janissaires.

III. AMURAT III, empereur des Turcs, fils et successeur de Sélim II, monta sur le trône en 1574. Il augmenta ses états, fit étrangler ses frères, prit Raab en Hongrie, et Tauris en Perse. Les Croates et l'empereur Rodolphe II mirent ses troupes en déroute. Amurat sut réprimer les janissaires. Un jour qu'ils vinrent lui demander en tumulte la tête du grand-trésorier, il fondit sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs, et fit trembler les autres. Il avoit ce courage mêlé de cruauté que l'on voit dans presque tous les héros turcs. Il ne fut pas moins livré à la débauche. Il mourut le 18 janvier 1595, âgé de 48 ans.

IV. AMURAT IV, empereur des Turcs, surnommé l'*Intrépide*, monta sur le trône, après Mustapha, en 1623. Les premières expéditions de ce prince furent contre les Perses. Il fit le siége de Bagdad, qu'il fut obligé de lever. Les Perses reprirent sur lui plusieurs places dont ses prédécesseurs s'étoient rendus maîtres. Les Polonais et les Causaques le pressoient d'un autre côté, et remportoient sur lui de fréquens avantages. Tant de malheurs réunis excitèrent les murmures du peuple et des janissaires. Amurat les apaisa en faisant avec ses ennemis un traité plus avantageux qu'on ne devoit l'espérer. Persuadé qu'il étoit de sa politique d'occuper l'empereur par des divisions intestines, il protégea les protestans d'Allemagne et les rebelles de Hongrie. Ragostki, prince de Transylvanie, entra dans les vues du sultan ; mais ces différentes intrigues n'eurent aucun succès. Amurat prit occasion de la guerre des Perses avec les Mogols pour entrer subitement sur leurs terres. Il assiégea de nouveau Bagdad, et la prit en 1638. Il avoit promis aux troupes la vie sauve, avec les honneurs de la guerre; lorsqu'il fut maître de la place, il fit passer au fil de l'épée les soldats et les habitans de la ville. Il secouroit dans le même temps le grand-mogol Schah-Gehan, contre son fils Aureng-Zeb. Amurat contint les janissaires, en les occupant à combattre les ennemis de l'état. La valeur étoit son principal mérite ; encore étoit-il terni par la débauche et la cruauté. Il mourut d'un excès de vin, le 8 février 1640, âgé de 42 ans.

I. AMY. *Voyez* LAMI.

II. AMY (N.), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique : I. *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine et Marne, etc.*, 1749, in-12. II. *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1752, in-12. III. *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1752, in-12, etc. Ces ouvrages décèlent un homme ami de l'humanité, qui emploie ses lumières à découvrir ce qui peut être utile ou nuisible à ses semblables.

AMYMOME (Mytholog.), l'une des cinquante danaïdes, épousa Encelade, qu'elle tua la première nuit de ses noces, selon l'ordre de son père. Dévorée de remords, elle se retira dans les bois, où, voulant tirer

sur une biche, elle blessa un satyre qui la poursuivoit, et dont elle devint la proie malgré Neptune qu'elle imploroit. Ce dieu la métamorphosa en fontaine.

I. AMYNTAS Ier, roi de Macédoine, succéda à son père Alcétas vers l'an 547 avant J. C. Il se fit aimer de ses sujets et craindre de ses voisins. Son règne fut d'environ 50 ans.

II. AMYNTAS II *ou* III, roi de Macédoine, successeur de Pausanias, n'est connu dans l'histoire que parce qu'il fut père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Les Illyriens et les Olynthiens défirent son armée. Il mourut apres un règne de 24 ans, 390 ans avant J. C.

* AMYNTIAN, historien grec, écrivit une *Vie d'Alexandre*, qu'il dédia à Marc-Antoine; une *Vie d'Olympias*, et des *Parallèles* dans le genre de Plutarque. Ses ouvrages perdus semblent peu à regretter, si l'on s'en rapporte à Photius. *Voyez* Sainte-Croix, Ext. des Hist. d'Alex. p. 57.

† AMYOT (Jacques) naquit à Melun le 30 octobre 1514, de parens plus vertueux qu'opulens. Son père étoit un petit marchand mercier. Il commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva malade au milieu des champs dans la Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avoit quitté sa maison pour échapper à un châtiment dont il étoit menacé, se rendit à Paris, et y servit de domestique à quelques écoliers d'un collége de cette ville. Sa mère, Marguerite Damours, lui envoyoit chaque semaine un pain par les bateaux de Melun. Une dame qui le trouva d'une figure agréable le prit pour accompagner ses enfans au collége: Amyot profita de cette occasion pour se former. Il recueillit les fleurs et les fruits de la littérature, et brilla dès-lors à Paris. Il quitta cette ville peu de temps après, parce qu'on l'accusoit d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme du Berri, qui lui confia ses enfans. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une *Epigramme grecque* que ses élèves présentèrent au roi. Le chancelier de L'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri que l'auteur étoit digne de veiller à l'éducation des enfans de France. Ces vers grecs furent, selon quelques auteurs, le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités; mais cette histoire de sa fortune est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris au collége du cardinal Le Moine; qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Saci-Boucherel, alors secrétaire d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François Ier, et ce fut par le crédit de cette princesse qu'il eut la chaire de lecteur public en grec et en latin dans l'université de Bourges, où il enseigna pendant dix ans. Amyot traduisit *les Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qui lui valut l'abbaye de Bellozanne. Après la mort de François Ier, il suivit en Italie Morvilliers, nommé à l'ambassade de Venise. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon, et Odet de Selves qui succéda à Morvilliers. Ce fut à Venise qu'il reçut ordre de Henri II de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, pleine d'une noble hardiesse. Le roi se plaignoit de ce qu'il ne pouvoit envoyer ses évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisoit en Italie. Amyot nous a laissé *la Relation de sa députation auprès des Pères du concile*, dans une lettre qu'il écrivit à Morvilliers le 8 septembre 1551. Il s'acquitta de sa commission en homme ferme et intelligent, quoi-

qu'il n'eût point de caractère public ni d'ordre signé du roi. « Ce fut à moi, dit-il, à jouer mon rôle, et ne savois bonnement ce que j'étois, ni comment je devois m'appeler. » Quand on voulut lire la lettre en présence du cardinal-légat, les évêques espagnols, mal intentionnés contre la France, trouvèrent mauvais le terme *Conventus*, dont le roi s'étoit servi dans le titre, au lieu de celui de *Concilium*. Ils s'attachèrent opiniâtrément à cette chicane. « Je ne sais, dit Amyot, s'ils avoient peur que le roi les prît tous pour des moines. » Mais il leur fit observer que le terme de *Conventus*, usité dans les bons auteurs latins, ne devoit pas être pris en mauvaise part, d'autant plus que le roi, dans le corps de la lettre, avoit aussi employé celui de *Concilium*. Amyot fut sans doute assez peu content de son voyage; car il conseilla au ministère de France de ne point envoyer à Trente pour recevoir la réponse du concile. La raison qu'il fit valoir dans sa lettre à Morvilliers fut, selon le père Berthier, que la réponse seroit faite à Rome, de concert avec Mendoze, ambassadeur de l'empereur. Quoi qu'il en soit, l'abbé de Bellozanne, à son retour d'Italie en 1558, fut fait précepteur des enfans de France, à la recommandation du cardinal de Tournon. Charles IX, son élève, qui étoit monté sur le trône, ayant entendu dire que Charles-Quint avoit procuré la papauté à son précepteur, dit qu'il en feroit bien autant pour le sien. Le 6 décembre 1560, la charge de grand-aumônier ayant vaqué, ce prince en revêtit Amyot. Catherine de Médicis, qui la destinoit à un autre, dit en colère au nouveau parvenu : « J'ai su réduire les Guise et les Châtillon, les connétables et les chanceliers, et les rois de Navarre et les princes de Condé; il faut qu'un petit prestolet me fasse la loi..... » Amyot, craignant le ressentiment de Catherine, voulut se démettre; mais Charles IX s'y opposa fortement. Ce prince lui donna quelque temps après l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, et l'évêché d'Auxerre en 1568. Et comme ce prélat insatiable demandoit encore une abbaye, le roi lui dit : « Ne m'aviez-vous pas assuré autrefois que vous borniez votre ambition à mille écus de rente? » — « Oui, sire, répondit Amyot; mais l'appétit vient en mangeant... » Henri III, qui avoit été aussi son disciple, lui conserva la grande aumônerie, et y ajouta pour toujours l'ordre du St.-Esprit, en considération de ses talens et de ses services. Amyot manqua à la reconnoissance qu'il devoit pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit l'illustre de Thou; mais il a été contredit sur ce fait par l'auteur de la Vie de ce prélat; quoi qu'il en soit, il avoit été privé de la grande aumônerie à cause de ses liaisons avec les partisans de la ligue; et il avoit été très-sensible à cette perte. On avoit voulu l'engager, quelque temps auparavant, à écrire l'Histoire de France; il répondit « qu'il étoit trop attaché à ses maîtres pour écrire leur vie. » Il mourut le 6 fevrier 1593, à l'âge de 79 ans. Il préparoit une édition complète de ses ouvrages, qu'il avoit tous alors retouchés. Le plus célèbre des ouvrages d'Amyot est sa *Traduction des Œuvres de Plutarque*, qui est lue encore aujourd'hui, quoiqu'elle ait plus de deux siècles. Racine, dans sa préface de Mithridate, dit que « cette traduction a une grace, dans le vieux style du traducteur, qu'il ne croit pas pouvoir être égalée dans notre langue moderne. » Le charme des *Vies de Plutarque*, qu'Amyot nous a données en fran-

dans sa malheureuse expédition d'Afrique. Les infidèles l'enfermèrent dans une caverne, où il composa, en portugais, *les Souffrances de Jésus :* ouvrage plein d'onction, traduit en français, en 2 vol. in-12. Sa sœur Yolande d'ANDRADA, comtesse de Lignerez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté; mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffroient avec lui. Il mourut l'an 1582, avec une réputation d'odeur de sainteté.

IV. ANDRADA (Antoine d'), jésuite missionnaire portugais, fit la découverte, en 1624, du pays de Cathai et de celui de Tibet, dont il a donné une *Relation*. Il mourut le 19 mars 1633.

V. ANDRADA. *Voyez* FREIRE.

I. ANDRÉ (saint), apôtre, frère de saint Pierre, naquit à Bethsaïde. Il suivit d'abord saint Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J. C. André lui amena son frère Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouvèrent aux noces de Cana, et furent témoins du premier miracle de J. C. Quelque temps après, le Sauveur les ayant rencontrés qui pêchoient, il leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Lorsque J. C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avoit que cinq pains d'orge et deux poissons. Depuis la mort de son maître, on ne sait rien de certain sur ce disciple. On croit qu'il prêcha l'évangile à Patras en Achaïe, et qu'il y fut martyrisé. On ignore quel fut son supplice. L'opinion commune est qu'il fut crucifié; mais elle n'est pas fondée sur le témoignage des anciens historiens. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en instituant l'ordre de la Toison d'or, lui donna pour symbole distinctif la croix de saint André, faite en forme d'un X.

II. ANDRÉ, prétendu messie, qui se donna pour libérateur des juifs du temps de Trajan. Il ranima leur enthousiasme qui paroissoit assoupi. Il leur persuada qu'ils seroient agréables au Seigneur, et qu'ils rentreroient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminoient tous les infidèles dans les lieux où ils avoient des synagogues. Les juifs, séduits par sa promesse, massacrerent, dit-on, plus de deux cent vingt mille personnes dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre : Dion et Eusèbe disent que, non contens de les tuer, ils mangeoient leur chair, se faisoient une ceinture de leurs intestins, et se frottoient le visage de leur sang.

† III. ANDRÉ, dit *de Crète*, parce qu'il étoit évêque d'Aléria en cette île; ou le Jérosolymitain, parce qu'il s'étoit retiré dans un monastère de Jérusalem, étoit de Damas, et mourut en 570, ou, selon d'autres, en 670. Il a laissé des *Commentaires sur quelques livres de l'Écriture*, et des *Sermons*. Le P. Combéfis en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des Œuvres de saint Amphiloque et de Méthodius : le tout imprimé à Paris, en 1644, in-fol.

† IV. ANDRÉ II, couronné en 1205 roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de Jérosolymitain. C'est à ce prince que les gentilshommes hongrois doivent la charte de leurs priviléges. On y lit cette clause : « Si moi ou mes successeurs, en quelque temps que ce soit, voulons enfreindre vos priviléges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles. » C'étoit mettre les armes dans les mains des sujets. André fut heureux dans toutes les

guerres qu'il entreprit, ou qu'il soutint. Il mourut l'an 1235.

V. ANDRÉ DE HONGRIE, fils de Charles II, roi de Hongrie, épousa Jeanne Ire, reine de Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, que l'éducation hongroise n'avoit pas corrigé, ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince vouloit être maître, et Jeanne prétendoit qu'il fût seulement le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frère Robert, franciscain, qui vouloit faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernoit André; Jeanne étoit conseillée de son côté par la fameuse Catanoise (*voyez* CABANE), lavandière devenue gouvernante des princesses. Cette femme jalouse du crédit du frère Robert, et connoissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis, prince de Tarente, amant de Jeanne (*voy.* JEANNE, n° V), d'autres princes du sang, les partisans de la reine, et, selon quelques-uns, la reine ellemême, eurent part à ce meurtre, exécuté en 1345. André n'avoit encore que 19 ans.

VI. ANDRÉ DE PISE (Andréa da Pisa), sculpteur et architecte, né en 1270 à Pise, comme son surnom le désigne, fut employé à la construction de divers édifices par les Florentins, dont ses talens le firent tellement chérir, qu'ils lui accordèrent le droit de bourgeoisie et l'admirent aux charges de la république. On prétend que l'arsenal de Venise fut bâti sur ses dessins. Il manioit aussi le pinceau, étoit bon poëte et excellent musicien. Il mourut à Florence, âgé de 60 ans.

VII. ANDRÉ (Jean), né à Mugello près de Florence, professeur de droit à Bologne, mourut de la peste dans cette ville, le 7 juillet 1348. On a de Jean André des *Commentaires sur les Clémentines*, 1471, in-fol., à Mayence, et Lyon, 1575; *sur les six livres des Décrétales*, Mayence, 1455, et Venise, 1581, in-fol. Il professa pendant 45 ans le droit canon à Pise, à Padoue, et surtout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée appelée Novella, et mariée à Jean Calderin, étoit si bien instruite dans le droit, que lorsque son père étoit occupé, elle donnoit les leçons à sa place; mais elle avoit, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son *Commentaire sur les décrétales*, Novellæ.

VIII. ANDRÉ (Jean) fut secrétaire de la bibliothèque du Vatican sous Paul II et Sixte IV. Le premier le chargea de veiller aux éditions qui se feroient sous Conrard Swegnheym et Arnoul Pannartz, qui venoient d'apporter à Rome la nouvelle invention de l'imprimerie. Il revoyoit les manuscrits, composoit les *Epîtres dédicatoires* et les *Préfaces*, et corrigeoit même les épreuves. Le cardinal de Cusa, son ancien condisciple, lui fit donner l'évêché d'Accia dans l'île de Corse, et le pape Paul II le nomma ensuite à celui d'Aléria dans la même île, où il mourut en 1493. On a de lui plusieurs éditions de livres anciens, de Tite-Live, d'Aulu-Gelle, 1469, Rome, in-fol., des Epîtres de saint Cyprien; des *Herodoti Historiæ*, 1475; des Œuvres de saint Léon; de Strabon, Venise, 1472, in-fol. Il a fait aussi quelques ouvrages de jurisprudence.

IX. ANDRÉ DEL SARTO naquit à Florence en 1488, d'un tailleur d'habits, d'où lui vint le surnom

del Sarto; son nom de famille étoit Vannuchi. François Ier, sous le règne duquel il vint en France, voulut retenir près de lui ce peintre, qu'il visitoit souvent dans son atelier; mais sa femme le rappeloit en Italie. François Ier lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André, l'ayant dissipé, n'osa plus reparoître. On loue son coloris, les agrémens de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies. Son dessin est maniéré et souvent incorrect, sa couleur froide et monotone. Les têtes de ses vierges ont peu de noblesse. Il mourut de la peste en 1530. Un des principaux talens d'André del Sarto étoit de copier si fidèlement les tableaux des grands maîtres, que tout le monde s'y trompoit. Sa copie du *portrait de Léon X* par Raphaël fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce dernier en eût fait les draperies. On distingue dans le grand nombre de ses ouvrages, la *Vie de saint Jean-Baptiste*, le *saint Sébastien* de l'église de Saint-Gall à Florence, la *Charité*, qui se voyoit dans une des salles du Luxembourg, et qui est maintenant au musée Napoléon, ainsi que plusieurs autres tableaux de ce maître qui ornoient le chateau de Versailles. Les peintures d'André del Sarto ont été souvent gravées.

X. ANDRÉ (Jean), né à Xativa dans le royaume de Valence, étoit fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion catholique en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Après sa conversion, il publia la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduit de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version française sur l'italien, par Gui Lefèvre de La Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le mahométisme peuvent y puiser des choses utiles.

XI. ANDRÉ (Jacques), dit Schmidlin, c'est-à-dire petit maréchal, parce que son père l'étoit, chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wittemberg en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de son atelier pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Ausbourg, et fut employé par plusieurs d'entre eux. Son esprit étoit inquiet et turbulent. Il changeoit souvent d'opinion et soutenoit ces changemens par des injures à ses adversaires; il fut un des plus ardens défenseurs de la doctrine de l'ubiquité, ou de la présence du corps de J. C. en tous lieux. Il mourut à 62 ans en 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé *de la Concorde*, 1582, in-4°. On lui donna plus justement le titre de *Concordia discors*; car ce fut celui de tous ses écrits qui produisit le plus de troubles et de disputes. André a publié près de cent cinquante *Opuscules latins sur des matières de théologie et de controverse.* On dit que sur la fin de ses jours il embrassa la religion romaine; mais les protestans nient le fait.

† XII. ANDRÉ (Valère) naquit dans le Brabant en 1588. Il professa le droit à Louvain, et eut la direction de la bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca Belgica, seu de Belgis vitâ scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages qu'on ait donnés en ce genre en 1623, in-8°, en 1643, in-4°; il auroit pu néanmoins retrancher quelques minuties et corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1623. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4° avec des additions. Il vivoit encore en 1652.

† XIII. ANDRÉ (Yves-Marie), né en 1675 à Châteaulin dans le comté de Cornouailles, entra chez les jésuites, et fut professeur royal de mathématiques à Caen, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il avoit alors 84 ans. Sa vie laborieuse se termina le 25 février 1764. Aucun genre de littérature ne lui étoit étranger : il avoit réussi dans la chaire : il avoit fait des vers pleins de graces; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, qui parut en 1741, réimprimé en 1763. Formey en avoit donné une édition augmentée en 1759. Ce livre, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et assez de force dans le raisonnement. On estime aussi le *Traité sur l'Homme*, où il parle, en philosophe judicieux, de l'union de l'ame et du corps.

XIV. ANDRÉ (le maréchal de Saint-). *Voyez* ALBON.

XV. ANDRÉ (le petit père. *Voyez* BOULANGER, n° II.

XVI. ANDRÉ CORSIN. *Voyez* ce dernier mot.

XVII. ANDRÉ (Alexandre), Napolitain, mais originaire de Barlette, publia une *Traduction* de l'ouvrage de l'empereur Léon sur l'art de la guerre, avec trois *Discours sur la guerre faite dans la campagne de Rome et du royaume de Naples sous le pape Paul IV*, en 1556.

XVIII. ANDRÉ (Onuphre d'), fit imprimer, en 1631, quelques *Poésies* et des *Opuscules* en prose.

XIX. ANDRÉ (François d'), grand jurisconsulte de Naples, y fit connoître pour la première fois les écrits de Cujas et de Duaren, la philosophie de Descartes, et les nouvelles découvertes faites en médecine.

XX. ANDRÉ, prêtre de Bergame, vécut dans le 9e siècle. Il est auteur d'une *Chronique*, qui commence à l'arrivée des Lombards en Italie, et finit à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire à l'an 874. Muratori l'a insérée dans le premier volume de ses Antiquités d'Italie.

* XXI. ANDRÉ (Jean-Valentin), né à Herremberg, en 1586, fils de Jean André, abbé de Konigsbrunn, fameux théologien du pays de Wittemberg, également connu comme poëte et comme auteur satirique. On lui attribue trois écrits sur l'*Ordre du Rose-Croix*. Il fut d'abord diacre de Vaghingen, ensuite surintendant de Calwe. Ebérard III, duc de Wurtemberg, le nomma son chapelain, et abbé de Bébenhausen et d'Adelberg. Ebérard III exigea que toutes les églises de son duché se conformassent au plan que cet abbé avoit donné dans son *Idea disciplinæ christianæ*. On a de lui, I. *Seleniena augustalia*. II. *Mythologia christiana*. III. *De curiositatis pernicie syntagma*. IV. *De Restitutione reipublicæ christianæ et litterariæ Theophilus*. V. *Menippus*. VI. *Peregrinus in patriâ*. VII. *Fama Andreana reflorescens*. Il mourut le 27 juin 1654.

* XXII. ANDRÉ (Simon Renard de Saint-), peintre, né à Paris en 1614. Il fut membre de l'académie royale. Il a aussi *gravé* 46 *estampes des peintures et sculptures de la galerie d'Apollon au Louvre*, d'après Le Brun.

* XXIII. ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris en 1662, prit l'habit de dominicain dès l'âge de 17 ans. Ses supérieurs, voyant les talens qu'il avoit pour la peinture, l'envoyèrent étudier à Rome, où il passa plusieurs années à dessiner, d'après Raphaël et Michel-Ange, au

Vatican. Il fit connoissance, dans cette ville des arts, avec Carle Maratte et les meilleurs artistes, dont il reçut d'utiles leçons. De retour à Paris, il fut occupé à faire les peintures qui décoroient les Jacobins de la rue du Bac, que l'on construisoit alors, ainsi que presque tous les tableaux qui étoient alors dans la nef et dans les chapelles des Jacobins de la rue Saint-Honoré, dans lesquels il a représenté *des sujets de la Passion de Jésus-Christ et les miracles des saints de son ordre*. Il étoit souvent visité par La Fosse et le fameux Jouvenet. Il avoit tellement pris la manière de ce dernier, qu'il fut quelquefois soupçonné d'avoir été retouché par ce célèbre artiste. Les autres maisons religieuses de son ordre se sont encore enrichies de ses productions. Chez les dominicains de Lyon, il a représenté sur un grand tableau qui occupoit tout le fond de leur réfectoire, *Jésus-Christ chez le pharisien*, et dans celui de Bordeaux, *les noces de Cana et le Miracle des cinq pains*. Il a peint à Saint-Lazare de Paris deux des tableaux représentant *la vie de saint Vincent-de-Paule*, que l'on voyoit dans la nef de cette église. Ceux du frère André représentoient, l'un, *saint Vincent prêchant aux pauvres de l'hôpital du Nom-de-Jésus*, qu'il avoit institué; l'autre, *l'apothéose de ce saint* si vénérable pour son humanité. Ils ont été gravés, ainsi que tous les tableaux de cette suite, par Herisset, à l'eau-forte, et terminés au burin par F. Carle et Dupin. Tous ces différens ouvrages prouvent la fécondité du génie de F. André, ainsi que la facilité de son exécution. Ses compositions sont nobles et sagement ordonnées; son dessin, sans être d'un grand caractère, est correct, mais il est maniéré dans le goût de Carle Maratte et des artistes du temps; ses draperies, assez bien disposées, sont peu fidèles à la nature dans leurs plis; mais son coloris, brillant et vigoureux, tient beaucoup de celui de Jouvenet. Parmi les plus belles productions du frère André, on comptoit une *Adoration des rois*, aux Théatins de Paris; une *Nativité de Jésus-Christ*, et une *Sainte Famille* pour l'église du bon Pasteur: une *Descente de croix* que l'on voit encore dans l'église paroissiale d'Epinay; enfin, à l'âge de 90 ans, il peignit une *sainte Geneviève* pour décorer la dernière chapelle de son couvent. Le frère André a souvent peint des portraits auxquels il donnoit beaucoup de force et de ressemblance. Il eût pu mériter d'être admis à l'académie; mais sa modestie lui fit croire que cette dignité ne pouvoit s'accorder avec son état. Il mourut à Paris en 1753, âgé de 91 ans. Il a eu pour élève Taraval, mort premier peintre du roi de Suède. Il donna les premières leçons de son art à Dumont, surnommé *le Romain*, en son temps recteur de l'académie de peinture, et à Chasle, peintre savant dans la perspective, et qui mérita le cordon noir.

* XXIV. ANDRÉ (Maître), né à Langres en 1721. Ce successeur de Pradon, qui n'a, comme lui, acquis dans le monde littéraire qu'une célébrité ridicule, exerçoit à Paris la profession de perruquier, lorsqu'il lui vint un beau jour la folle prétention de se croire né pour chausser le cothurne. Il composa en conséquence une tragédie intitulée *le Tremblement de terre de Lisbonne*, qui parut imprimée à Paris en 1757. L'auteur en fit hommage à Voltaire, qui lui répondit, dit-on, en parodiant le proverbe connu, *Ne sutor ultra crepidam*, Faites des perruques.

* XXV. ANDRÉ (Noël), astronome et géographe, connu sous le nom de père Chrysologue de Gy. Ce

savant, aussi simple et aussi modeste qu'érudit, est né à Gy en Franche-Comté en 1728. Il entra dans l'ordre des capucins, et y porta un goût décidé pour l'astronomie et la géographie. Ce qui favorisa singulièrement ce goût, fut le séjour que fit à Paris le P. André dans la maison de son ordre, rue Saint-Honoré, où le célèbre Le Monnier avoit son observatoire. Celui-ci, frappé des connoissances profondes du P. André, l'engagea à faire un *Planisphère céleste* projeté sur le plan de l'équateur. Ce planisphère fut exécuté en 1778 avec beaucoup de soin, en deux grandes cartes bien gravées. L'auteur y ajouta 900 étoiles de La Caille; mais il ne lui fut pas permis d'y mettre les figures des 14 constellations australes de ce grand astronome, parce que Le Monnier n'aimoit pas La Caille. Ces planisphères sont accompagnés d'un *Abrégé d'astronomie* pour leur usage, in-8° de 146 pages. En 1779, le P. André publia un nouveau *Planisphère céleste* de 14 pouces, qui a pour centre le pôle boréal du monde, et qui s'étend jusqu'au 35e degré de déclinaison australe, avec une *Instruction relative*, et *l'Hémisphère supérieur d'une petite mappemonde*. En 1780, il donna encore deux *Planisphères célestes*, l'un de 5 pouces et l'autre de 14, avec une *Instruction*. De 1781 à 1787, le P. André voyagea dans le Jura et dans les Vosges, avec un baromètre, pour connoître les hauteurs, et perfectionner les cartes jusqu'au grand Saint-Bernard. On lui doit une excellente *Carte de Franche-Comté*, projetée sur l'horizon de Besançon, Paris, 1774. En 1792, le P. André se retira à Gy. Il obtint en 1800 une pension de 600 fr. de la part du gouvernement. Il étoit alors revenu à Paris, où il publia, en 1806, son excellent ouvrage : *Théorie de la surface actuelle de la Terre*, in-8°, qui mit le comble à sa réputation. A la fin du volume, on trouve un Rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, où il est dit que l'auteur tient un rang très-distingué parmi les observateurs géologistes, et que l'ouvrage de ce savant respectable doit être accueilli des naturalistes comme une collection extrêmement riche en faits intéressans. Le P. André, de retour à Gy, y est mort en 1808, emportant les regrets de tous ceux qui l'voient connu. Il avoit la candeur d'un enfant, poussoit la sobriété à l'excès, et pratiquoit toutes les vertus, particulièrement celles de son état religieux.

* XXVI. ANDRÉ DE SAINT-NICOLAS, religieux carme, très-versé dans l'histoire et dans les antiquités. Il est né à Remiremont en Lorraine, vers le milieu du 17e siècle, et est mort à Besançon en 1713. Il eut part à la composition de *l'Histoire de l'Eglise abbatiale et collégiale de Saint-Etienne de Dijon*, par l'abbé Fyot, Dijon, 1696, in-fol. Il fut nommé pour écrire *l'Histoire de la congrégation de Cluni*, à laquelle il avoit beaucoup travaillé lorsque la mort le surprit. Ses ouvrages imprimés sont, I. *Lettre en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté*, Dijon 1698, in-16 de 190 p. Le P. Dunod, jésuite, oncle du savant professeur, croyoit avoir découvert dans le lac d'Antre l'ancienne ville d'Aventhes (*Aventicum*), et appuyoit son opinion sur des preuves peu fondées. Le P. André le réfuta facilement, mais ne le convertit pas. II. *De Sepulcrali lapide antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus, Vesuntione, in sancti Johannis basilicâ recomposito, diatriba analytica*, eodem

auctore, Vesuntio, 1693, in-8°. Le P. André a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui sont jugés si utiles que plusieurs jurisconsultes en ont fait transcrire des copies pour enrichir leurs bibliothèques.

* XXVII. ANDRÉ (Jean), compositeur de musique, né en 1741 à Offenbach sur le Rhin. Il existe de lui une vingtaine d'opéras, tels que *Laura Rosetti*, *les Alchimistes*, *Elmire*, *le Barbier de Bagdad*; et ses compositions se distinguent par une mélodie facile par l'expression, et par un tour original et piquant. Il avoit appris seul l'art de composer de la musique. Il est inventeur d'un *Grapho-mécanique*. De son imprimerie de musique, établie à Offenbach, sont sorties beaucoup de compositions estimées. En se livrant à un travail trop assidu, il a hâté sa mort, arrivée le 18 juin 1799.

* XXVIII. ANDRÉ (N.), né à Dijon le 15 octobre 1704, s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, et suivit les meilleurs maîtres de Montpellier et de quelques autres villes de France. Au mois d'août 1729, il fut reçu chirurgien à Versailles, et obtint ensuite la place de chirurgien de la maison royale de St.-Cyr, qu'il occupa pendant près de 10 ans, et après l'avoir quittée, il passa à celle de chirurgien de la charité de la paroisse St.-Louis de Versailles. On a de lui, I. *Dissertations sur les maladies de l'urètre qui ont besoin de bougies*, Paris, 1751, in-12; il cherche à s'appuyer de ces observations pour faire valoir ses bougies, et prouver que, sans leur usage, les remèdes usités pour ces maladies, sont insuffisans. II. *Observations pratiques sur les maladies de l'urètre, et sur plusieurs faits convulsifs*, Paris, 1756, in-12. III. *Des Maladies antivénériennes*, Paris, 1758, in-8°. IV. *Nouvelles observations sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, Paris (Amsterdam) 1766, in-8°.

* I. ANDREÆ (Jean), théologien de la confession d'Augsbourg, s'acquit une si grande réputation par son savoir en théologie, qu'il professoit à l'université de Tubingen, qu'il fut chargé, en 1566, par les ordres des ducs de Wittemberg et de Brunswick, de rédiger un formulaire de doctrine, propre à terminer toutes les controverses qui déchiroient le luthéranisme naissant, et qu'on pût joindre aux livres symboliques de cette communion. Andréæ proposa son ouvrage aux théologiens savans, assemblés à Torgaw en 1576. On nomma une commission, qui se réunit à Berg, couvent des bénédictins, près de Magdebourg, et dont le travail donna naissance au *Formulaire d'union* qui a fait tant de bruit à cette époque.

* II. ANDREÆ (Tobie), professeur d'histoire et de langue grecque à Groningue, naquit à Braunfels, dans le comté de Solms, en 1604. Il cultiva la philosophie avec succès, et se fit connoître comme zélé partisan de celle de Descartes. En 1653, il écrivit contre Jacques Révius, *Assertio Methodi Cartesianæ*. Il est encore auteur de *Brevis Explicatio*, *brevi explicationi mentis humanæ Henr. Regii reposita*.

* ANDREANI (André), *ou* MANTOVANO, célèbre graveur en bois, naquit à Mantoue en 1500. Il s'attacha principalement à multiplier, par le burin, les compositions de Raphaël et du Titien. C'est lui qui a gravé en camaïeu, d'après Manteigne, le *Triomphe de Jules César*, qui est un chef-d'œuvre de l'art. (Cette belle gravure est très-rare.) Andréani passe pour avoir souvent mis son nom à diffé-

rentes planches d'autres graveurs, dont il avoit effacé les signatures. Il mourut en 1623.

* ANDREAS (Corneille), natif de Stavoren en Frise, est auteur d'une *Chronique de cette province*, faisant suite à celles d'Occo et de Vliéterp, et imprimée pour la première fois avec elles, en 1597, in-fol. Il mourut organiste à Harlingue, en 1598.

ANDREINI (Isabelle), née à Padoue en 1562, de l'académie des *Intenti* de cette ville, où elle prit le surnom d'*Accesa*, fut la plus célèbre comédienne de son temps. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle ne se fit pas moins distinguer par la sagesse de sa conduite qu'admirer par ses talens, qui ne se bornoient pas à ceux du théâtre. Elle étoit en même temps auteur, et s'exerça avec succès en différens genres d'ouvrages. On a d'elle des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Chansons*, la *Pastorale de Myrtille*, imprimée à Véronne, 1588. *Canzonnière*, Milan, 1601. Elle mourut d'une fausse couche, à Lyon, le 9 juin 1604, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; et son mari (Pierre-François ANDRÉINI) lui fit une épitaphe, où il célébra ses talens et ses vertus. On a de lui *le Bravure del Capitaine Spavento*, Venise, 1624, in-4°, traduit en français, Paris, 1608, in-12... Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste ANDRÉINI, Florentin, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre fort médiocres. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4°, parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son Paradis perdu dans cette tragédie, et le poëme de *l'Olivastro*. On a encore d'Andréini trois *Traités en faveur de la comédie et des comédiens*, publiés à Paris en 1625 : ils sont fort rares.

† ANDRELINUS (Publius Faustus) naquit à Forli, ville d'Italie. Il fut honoré, à 22 ans, de la couronne de laurier, que l'académie de Rome donnoit à ceux qui avoient remporté le prix. Ce poëte latin vint à Paris sous le règne de Charles VIII, et fut professeur de belles-lettres et de poétique, dans le collége de l'université. Il se donnoit le titre de poëte sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, remplis de mots plus que de choses, comme sont la plupart des vers de collége. Un assez grand nombre de ses pièces de circonstance ont été imprimées in-4° et in-8°, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519. On a encore de lui, *trois livres d'Elégies*, *quatre livres de Poésies érotiques*, sous le titre de *Livia*, où l'on trouve souvent plus de licence que de délicatesse ; un *Recueil de Bucoliques*, *composé de dix Eglogues*. Ces trois recueils ont été imprimés, sans date, à Paris, chez Jean Petit, le premier, in-8°, les autres in-4°. Les *Bucoliques* ont été réimprimées avec un *Commentaire*, à Lyon, en 1530, in-8°. Son *Hécatodistichon*, ou *Recueil de cent Distiques moraux*, Paris, 1519, in-4°, a eu pendant longtemps une assez grande vogue, et il en existe trois traductions françaises en vers. De toutes les poésies latines d'Andrélinus, Gruter n'a imprimé dans ses *Deliciæ poet. Ital.*, qu'une cinquantaine de ses *Distiques*. La collection de ses œuvres est très-recherchée. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étoient pas pures, si l'on en croit Erasme, que son caractère, porté à la gaieté et à la plaisanterie, avoit cependant lié avec lui. Les déclamations aux-

d'histoire, il est ordre de peindre la *Coupole du salon d'été* au palais du stathouder; il s'en acquitta si bien, que ce prince l'engagea à aller à Bréda, lui accorda une pension annuelle pour qu'il s'attachât aussi à l'instruction de quelques élèves. Plusieurs beaux ouvrages remplirent les momens où il étoit libre au château de Bréda. Il a représenté, sur la chambre à coucher, *Mars désarmé par les Graces*. Les deux dessus de portes de la salle de l'audience sont aussi de ce peintre: l'un *représente Coréolan*, l'autre *Scipion l'Africain*. On a encore de lui plusieurs autres grands ouvrages. Antiquus est mort en 1750.

†**ANTISTHÈNE**, philosophe athénien, père des philosophes cyniques, vivoit environ 324 ans avant J. C. Il donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples en leur disant; « Allez chercher un maître; pour moi, j'en ai trouvé un. » Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, et ne garda qu'un manteau, encore étoit-il déchiré. Il méprisoit la noblesse et les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'étoit, selon lui, que le mépris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avoit été utile? Il répondit: « A vivre avec moi-même. » Il enseignoit ouvertement que le vulgaire adoroit plusieurs dieux, mais qu'il n'y en avoit qu'un: il avoit sans doute puisé cette doctrine à l'école de Socrate. Le disciple faisoit tous les jours plus de quarante stades pour aller trouver son maître, portant une longue barbe, un bâton à la main, et une besace sur le dos. Socrate, voyant qu'il mettoit dans le mépris des choses extérieures un peu trop d'ostentation, lui dit: « Antisthène, j'aperçois ta vanité à travers les trous de ton habit. » Affranchi de toutes les passions qui subjuguent les hommes, ce philosophe poursuivit les autres sans ménagement, après s'être immolé sans réserve. La mort de Mélitus et l'exil d'Anitus, meurtriers de Socrate, furent les suites de l'amertume de son ironie. Il conseilla aux Athéniens, pour épargner les bœufs et les chevaux, d'employer au labourage les ânes et les beliers. On lui demanda la raison de ce conseil: « C'est, dit-il, que ces animaux feront aussi bien que les autres, une fois qu'ils seront accoutumés au travail; comme les citoyens incapables que vous mettez à la tête des armées, des flottes, et de l'administration, vont à peu près comme les plus habiles, une fois qu'ils sont choisis par vous. » La dureté de son caractère, la sévérité de ses mœurs, les épreuves auxquelles il soumettoit ses disciples, les éloignoient presque tous; il ne lui resta que Diogène. Antisthène enseignoit l'unité de Dieu, comme nous l'avons dit; mais il joignoit à cette vérité la doctrine du suicide. « L'ame, disoit-il, paye trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps: ce séjour la ruine, la décrédite, et l'on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie... » Antisthène vivoit vers l'an 324 avant J. C. Voici quelques-unes de ses sentences. « La vertu suffit pour le bonheur; celui qui la possède n'a plus rien à désirer que la persévérance, et la fin de Socrate. — C'est aux actions qu'on reconnoît l'homme vertueux. — Toute la philosophie consiste dans la pratique de la vertu. — Les biens sont moins à ceux qui les possèdent qu'à ceux qui savent s'en passer. — C'est moins selon les lois des hommes que selon les maximes de la vertu que le sage doit vivre dans la république. — Il vaut mieux

tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs: ceux-là ne font du mal qu'aux morts; ceux-ci dévorent les vivans. — Les bourreaux sont plus estimables que les tyrans; les uns n'exécutent que les coupables, les autres font périr les innocens. — Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille. — Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent. — Il en est des républiques comme du feu; il faut n'en être ni trop loin ni trop près. — Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action. — Il n'y a rien d'étrange dans le monde que le vice. » — Sous un maître qui donnoit de telles leçons, et qui les appuyoit par ses exemples, le cynisme devint respectable. Il le fut un peu moins sous Diogène, son disciple, et il dégénéra peu à peu. Cette philosophie reparut quelques années avant J. C., mais dégradée. Il manquoit aux cyniques de l'école moderne les ames fortes et les qualités singulières d'Antisthène, de Cratès, de Diogène, etc. Les maximes hardies de ces premiers philosophes, source pour eux de tant d'actions vertueuses, furent outrées et mal entendues par leurs derniers successeurs, et les précipitèrent dans la folie et la débauche. (*Voyez-en la preuve dans les articles de* CRESCENCE *et de* PEREGRIN.) Les *Lettres*, vraies ou supposées d'Antisthène sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°. Toutes ces lettres sont regardées comme supposées. On donna à ses disciples le nom de *cyniques*, ou parce qu'ils étoient mordans, et qu'ils aboyoient après tout le monde comme des chiens, ou parce qu'Antisthène, en quittant le Pyrée, alla donner ses leçons dans un faubourg d'Athènes appelé Cynosarge, c'est-à-dire, du *Chien-blanc*.... Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTISTHÈNE, dont on trouve des *Discours* dans les Orateurs grecs d'Alde-Manuce, 1513, in-fol.

ANTI-TRINITAIRES. *Voyez* SERVET *et* SOCIN.

I. ANTOINE (Marc), orateur, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paroître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, et enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avoit retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regrettèrent, comme le meilleur des républicains, et ses amis, comme le modèle des honnêtes gens. Il vivoit environ un siècle avant J. C.

II. ANTOINE (Marc), fils aîné du précédent, ayant obtenu du sénat, par le crédit des consuls Cotta et Céthégus, la direction des blés sur les côtes maritimes, se déshonora en pillant la Sicile et d'autres provinces pour s'enrichir. Il fut surnommé *le Crétique*, à cause de la guerre de Crète dans laquelle il échoua. Il en mourut de chagrin, et laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine le triumvir, qui est le suivant.

† III. ANTOINE (Marc), un des triumvirs, fils du précédent, reçut de la nature de grandes dispositions pour l'éloquence, la guerre et la débauche. Après avoir donné à Rome le spectacle de ses bonnes

qualités et de ses déréglemens, il se retira dans la Grèce, pour s'y former dans l'art de la parole et de la guerre. Gabinius, qui alloit combatre Aristobule, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il signala son courage dans cette guerre. Le même général le mena en Égypte au secours du roi Ptolomée : il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César, qui faisoit alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illustre accusé le rendit odieux au sénat. Il échappa aux poursuites qu'on faisoit de sa personne, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César. Ce fut par son conseil que ce général se détermina à porter la guerre en Italie ; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharsale, il commanda l'aile gauche de son armée, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 49e avant J. C., César, ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, et le fit ensuite son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnoissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistoit à la fête des Lupercales, assis dans une chaise d'or, Antoine, ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème, entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu, concerté, dit-on, entre eux, hâta la mort de Jules-César. Après le meurtre de ce dictateur, l'an 24 avant J. C., il feignit de se réconcilier avec ses assassins, et leur donna ses fils pour otages. Cassius vint souper chez lui le même soir. Antoine lui demanda d'un air railleur s'il portoit toujour un poignard sur lui ? « Oui, lui répondit Cassius, et pour te percer le sein si tu songes à t'emparer de la souveraine puissance.... » Antoine, qui vit sa fortune dérangée par la mort de César, en conçut la douleur la plus vive. Il vouloit la dissimuler pendant quelque temps, mais elle éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre le sénat qui alloit le déclarer tyran. Il prononça son éloge funèbre, et excita le peuple à punir les assassins de ce grand homme. Il exalta ses vertus, ses conquêtes, ses actions immortelles, rappela ses dignités, son titre de *Père de la Patrie*, le décret qui ordonnoit que sa personne seroit sacrée. Il montra ensuite au peuple la robe sanglante de César, ce grand homme si cher aux dieux et l'objet de l'adoration des mortels. Le peuple excité par son éloquence devint furieux, et les vieux soldats qui avoient servi sous César, voyant mettre le feu au bûcher, y jetèrent leurs couronnes, leurs piques, leurs bracelets et les autres ornemens dont leur valeur avoit été récompensée. La populace, voulant à leur exemple signaler son zèle, brisa les bancs des magistrats, et prit autour du bûcher des tisons pour aller mettre le feu aux maisons des meurtriers. C'est ainsi que le parti d'Antoine devint plus considérable de jour en jour ; et il auroit pu remplacer César, si Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Le nom de ce jeune homme, la douceur et la noblesse de sa physionomie, ses adroites insinuations ; tout concourut à lui faire des partisans parmi le sénat et le peuple. La haine d'Antoine contre cet héritier de César, le rendit odieux aux Romains auxquels le nom de ce héros étoit cher. Pour se laver du reproche d'ingratitude envers la mémoire du dictateur, auquel il devoit son élévation et sa fortune, il lui

érigea une statue dans la tribune aux harangues, avec cette inscription : AU PÈRE ET AU BIENFAITEUR DE LA PATRIE. Mais le sénat étoit déjà dans les intérêts d'Octave. Antoine, déclaré ennemi de la république, se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés de part et d'autre, se donna la bataille de Modène. Quoiqu'Antoine y combattît en héros, il fut vaincu et réduit à se retirer auprès de Lépide. Pansa fut tué à cette journée ; il conseilla, en mourant, à Octave de s'unir à Antoine. Ce conseil fut suivi quelque temps après, lorsqu'Antoine, qui avoit levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec dix-sept légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lépide, Octave et Antoine. Un des premiers fruits de cette ligue célèbre fut la mort de Cicéron ; sa tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Cependant il auroit été le moins cruel des trois assassins, s'il n'avoit été excité par les fureurs de sa femme Fulvie. Souvent même il ignoroit les vengeances exercées en son nom. Ses soldats lui ayant porté la tête d'un proscrit, qui leur avoit été fort recommandé de sa part, il leur dit : « Je ne le connois pas ; c'est une affaire qui regarde ma femme. » Les triumvirs ayant cimenté leur puissance par le sang des plus illustres citoyens (*Voyez* NONIUS *et* VOLUMNIUS), se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César. Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome en partagèrent entre eux l'empire, comme on partage une terre. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie et l'Asie. Il fut obligé de combatre les Parthes ; mais il n'obtint contre eux aucun succès, il acquit néanmoins quelque gloire dans une retraite de cent lieues qu'il fit toujours poursuivi, et toujours vainqueur (excepté en une seule occasion) dans près de vingt attaques qui lui furent livrées. Il ne pensoit plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main et à prodiguer de l'autre. Cléopâtre, reine d'Égypte, qui craignoit les armes de ce conquérant, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Il avoit plié sous les caprices de Fulvie ; il fut l'esclave de ceux de Cléopâtre. Son sort fut de commander à l'univers, et d'obéir à deux femmes. La reine d'Égypte l'enivra de plaisirs, et, dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Égypte, de Chypre, de la Cœlésyrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il avoit eus d'elle furent déclarés rois des rois : on leur donna les habits royaux, et on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembroit l'empire pour une femme et pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combatre venoit de s'y joindre ; Antoine, marié avec Octavie sœur d'Octave, avoit encore quitté son épouse et ses enfans pour Cléopâtre. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, « qu'il perdoit toujours à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. » Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium l'an 31 avant J. C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre elle-même avoit déjà pris ce parti au milieu du combat, avec soixante vaisseaux qu'elle avoit amenés à Antoine. A peine

eut-il atteint cette princesse, qu'il apprit la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle, il essaya tous les moyens pour se distraire ; tantôt s'enfonçant dans la solitude, tantôt s'abandonnant aux excès les plus honteux et les plus extravagans. L'année suivante, Auguste entra en Égypte et se rendit maître de Péluse. Antoine, se réveillant un moment, attaqua la cavalerie de son ennemi et la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettoit de plus grands, si son armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine se voyant alors au comble du malheur, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat singulier ; mais celui-ci répondit froidement « qu'Antoine avoit, pour sortir de la vie, d'autres chemins que celui d'un combat de cette nature. » La perfide Cléopâtre, craignant tout d'un amant qu'elle venoit de trahir, s'étoit retirée dans une tour, et avoit fait dire à Antoine qu'elle s'étoit donné la mort. Cet amant, toujours abusé, le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passoit alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Éros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie et ses tourmens. Mais Éros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, le poignard à son maître. « Est-il possible, s'écria Antoine, que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affranchi ? » En prononçant ces mots, il se frappa du même poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre étoit encore vivante. Aussitôt, malgré la grande quantité de sang qu'il avoit perdu, il se fit porter à la tour où étoit la reine. Cléopâtre ne vouloit point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise ; mais elle parut à une fenêtre haute, d'où elle jeta des cordes et des chaînes ; et la princesse, aidée de deux femmes qui étoient les seules qu'elle eut menées avec elle dans cette tour, le tira à elle. Un instant avant que de mourir, il dit à Cléopâtre, qui tenoit son visage collé sur le sien : « Qu'il mouroit content, puisqu'il mouroit entre ses bras ; et qu'il ne rougissoit point de sa défaite, puisque lui, Romain, étoit vaincu par des Romains. » Il expira peu de temps après, l'an 30 avant J. C., âgé de 56 ans. Antoine eut le courage de César, et son amour pour les plaisirs ; mais il poussa plus loin que lui cette dernière passion. Elle le déshonora dans l'esprit des Romains, causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, sa clémence, ses talens, et son zèle pour ses amis. (*Voy.* ci-devant l'article Anser.) Il avoit les talens d'un général et les goûts rampans d'un soldat. Après avoir paru en conquérant sur la scène de l'univers, il alloit se mêler à des troupes de libertins crapuleux, qui mettent leur plaisir dans les querelles, les aventures nocturnes, et la fréquentation des lieux de débauche. Il étoit libéral jusqu'à la profusion. Il donna 50,000 dragmes d'argent à l'un de ses domestiques, qui ne lui avoit cependant rendu aucun service important. Un souper bien apprêté valut à un de ses cuisiniers une ville. Les préparatifs d'un de ses repas auroient pu servir pour nourrir mille hommes. Ce fut en partie son goût pour la volupté et pour la bonne chère qui lui procura l'amitié de César. « Je ne redoute point, disoit celui-ci en parlant d'Antoine, ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs ; leurs mains cueillent des fleurs, et n'aiguisent pas de poignards. » La figure d'Antoine étoit pleine de noblesse et de dignité. Il avoit des traits si mâles qu'on lui trouvoit de la ressemblance

avec les statues d'Hercule. C'étoit une ancienne tradition, fondée sans doute sur une mauvaise étymologie, que les Antonins descendoient d'Antéon, fils d'Hercule; et Antoine, pour confirmer cette fable, s'habilloit quelquefois comme ce demi-dieu ; une tunique ceinte fort bas, une large épée pendue à son côté, et pardessus une cape fort grossière. Il entendoit raillerie, et dans ses amours il portoit cet esprit de légèreté qui plaît aux femmes. Il fut du moins ainsi dans sa jeunesse ; car son excessive familiarité avec des gens du peuple et des soldats rendit son ton moins poli et moins agréable. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie, sa première femme. L'aîné portoit le nom de son père, ou celui d'Antoine-le-Jeune : il fut consul avec Paulus Fabius Maxim. Il encourut la disgrace d'Auguste, qui le fit assassiner, selon Dion et Tacite, quoique Velléius Paterculus assure qu'il se tua lui-même. Son crime étoit d'avoir été, comme bien d'autres, l'amant de la fameuse Julie, fille de l'empereur. C'est lui que Cicéron raille dans la 6e Philippique, pour s'être fait adopter par les trente-cinq tribus. Horace lui adresse l'ode seconde du 4e livre. Le second fils du triumvir, appelé JULES ANTOINE, fut mis à mort par ordre du sénat.

IV. ANTOINE (Caïus), second fils de l'orateur, fut un des lieutenans de Sylla. Ayant détaché quelques escadrons de cavalerie de l'armée de son général, il s'en servit pour piller l'Achaïe. Les Grecs l'accusèrent devant le préteur Lucullus, qui laissa ce crime impuni ; mais six ans après, les censeurs Gellius et Lentulus le chassèrent du sénat pour ce crime et plusieurs autres. Cicéron, dans ses Verrines, l'appelle le brigand de l'armée de Sylla, gladiateur et conducteur de quadriges : on lui donna le surnom *d'Hybrida*.

V. ANTOINE (Caïus), fils du précédent, fut consul avec Cicéron, qu'il haïssoit. Il favorisa la conjuration de Catilina, parce qu'il étoit lui-même accablé de dettes. Cicéron vint à bout de le gagner en lui cédant le gouvernement de la Macédoine qui lui étoit échu. Quelques années après, ayant reçu un échec chez les Dardaniens, il fut accusé à son tour par M. Lælius, et envoyé en exil.

† VI. ANTOINE (Primus), Gaulois, surnommé *Becco*, du mot celtique *bec* latinisé, étoit de Toulouse. Il fut l'un des grands capitaines de son siècle, et remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près Crémone, l'an 69 de J. C.

VII. ANTOINE (saint), instituteur de la vie monastique, et célèbre par ses tentations, naquit au village de Come en Egypte l'an 251. Ayant entendu ces mots de l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres : puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel », il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et s'enfonça dans la solitude. L'Esprit tentateur se présenta dit-on à lui sous différentes formes. C'étoit d'abord de belles femmes ; ce furent ensuite des spectres hideux, des bêtes féroces. Il lui faisoit entendre des bruits effroyables dans l'air. Enfin il l'affligea de toutes les façons, pour l'engager à retourner dans le monde. Vingt ans passés dans des combats continuels lui méritèrent le don des miracles. Une foule de disciples vint s'offrir à lui : il fut obligé de faire bâtir plusieurs monastères dans le désert. La prière, le chant des psaumes, la lecture, le travail des mains,

occupoient tout le temps de ces solitaires. Antoine soutenoit ses frères par ses vertus et par ses leçons ; il leur donnoit l'exemple de la mortification et de l'humilité. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la première, pendant la persécution de Maximin en 312, pour donner du secours aux chrétiens qui versoient leur sang pour l'Evangile : et la seconde, en 335, à la prière de saint Athanase, afin de défendre la foi contre les ariens, qui osoient publier qu'il suivoit la même doctrine qu'eux. Pendant qu'il étoit à Alexandrie, toute la ville accourut pour le voir. Les païens mêmes s'empressoient de le toucher, et il en convertit un grand nombre au christianisme. Constantin et ses enfans lui écrivirent comme à leur père, et témoignèrent un grand désir de recevoir de ses lettres. Antoine parut peu touché d'un tel honneur, et dit à ses disciples : « Ne vous étonnez pas si un empereur, qui n'est qu'un homme mortel, m'écrit ; mais étonnez-vous de ce que Dieu vous a parlé par son propre fils. » Il fit réponse à ces princes, et leur donna des avis salutaires. Lorsqu'il sentit que sa fin approchoit, il alla rendre une dernière visite à ses frères, et leur dit : « Mes chers enfans, ne vous relâchez point dans vos travaux et dans vos saints exercices. Vivez comme si vous deviez mourir chaque jour. » Ce patriarche des moines mourut le 17 janvier l'an 356 de J. C., âgé de 105 ans. Son corps demeura caché pendant deux siècles, par la fidélité de deux de ses disciples, auxquels il avoit recommandé de l'enterrer en secret. On prétend qu'ayant été découvert sous Justinien, il fut transporté à Alexandrie, de là à Constantinople, au 7e siècle, et puis à Vienne en Dauphiné au 11e. On lui bâtit dans cette dernière ville une belle église, centre du culte particulier qu'on lui rendit en occident.... Nous avons de lui sept *Lettres* écrites en latin. Quelques-uns lui attribuent une *Règle* et des *Sermons* imprimés à Paris, 1646, in-8°. Ces différens ouvrages sont dans la Bibliothèque des Pères. Saint Athanase, auquel il donna en mourant une de ses tuniques, écrivit sa vie, qui a été traduite par Evagre. Il y a eu en France un ordre de chevalerie sous son nom, incorporé à celui de Malte par deux bulles des 17 décembre 1776 et 7 mai 1777. (*Voyez* GASTON, n° IV.) On en connoît un autre, institué sous les auspices de saint Antoine, en 1382, par Albert de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, lorsqu'il eût formé le dessein de déclarer la guerre aux Turcs. Les chevaliers portoient un collier d'or en forme de ceinture d'ermite, à laquelle pendoient une béquille et une clochette.

VIII. ANTOINE (saint), dit *de Padoue*, né à Lisbonne en 1195, de parens nobles et riches, prit l'habit de saint François, qui vivoit encore. Poussé par le désir du martyre, il s'embarqua pour l'Afrique ; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il s'adonna à la théologie, à la prédication, et à faire des conversions. « Ce qui contribua à ses succès, dit Baillet, fut l'opinion que Dieu avoit rendu son serviteur aussi puissant en œuvres qu'en paroles, et que, pour lui donner créance sur les esprits, il l'avoit favorisé du don des miracles et de celui de prophétie. » Plusieurs pécheurs embrassèrent la pénitence. On dit que les confréries des flagellans, qui se contenoient alors dans de certaines bornes, durent en partie leur origine à ses sermons. Grégoire XI, qui l'entendit quelquefois, l'appeloit l'*arche d'alliance*, le *secret dépositaire des lettres saintes*. Antoine professa ensuite à Montpellier, à

Toulouse, à Padoue, et mourut dans cette dernière ville le 13 juin 1231, à l'âge de 36 ans. Trente-deux ans après sa mort, on éleva à Padoue une superbe église, où son corps fut déposé dans un tombeau qui est un chef-d'œuvre de sculpture. Nous avons de lui plusieurs ouvrages imprimés en 1641, in-fol. Ses *Sermons* sont écrits dans le goût de son siècle; le sens littéral de l'Ecriture y est sacrifié à des subtilités mystiques; mais étant soutenus par ses exemples, et prononcés d'un ton affectueux et touchant, ils furent écoutés avec autant de fruit que d'avidité. Azzoguidi les a fait imprimer avec des notes, à Bologne, en 1757, in-4°. La mémoire de saint Antoine est en si grande vénération dans le Portugal, qu'il est regardé comme le général des armées de ce royaume; son couvent reçoit les appointemens de cette dignité, et ceux qui commandent les troupes ne sont que ses lieutenans.

IX. ANTOINE, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, et le titre de roi de Navarre. Ce prince tint une conduite irrésolue et sans vigueur. Après la conspiration de 1560, sept ou huit cents gentilshommes lui offrirent leurs services, en cas que la cour, où il étoit suspect, voulût l'inquiéter. Antoine les remercia, en ajoutant qu'il demanderoit leur grace si l'on vouloit procéder contre eux. « Notre grace! lui dit l'un des gentilshommes, elle est au bout de nos épées. Vous serez bien heureux si vous obtenez la vôtre en la demandant avec beaucoup d'humilité. » Cependant, après la mort de François II, il voulut avoir la régence du royaume; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il étoit foible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il devint alors catholique, de protestant qu'il étoit, et forma, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent le *triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandoit l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siége qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisoit à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, et mourut à Andeli, n'ayant pu passer outre, le 35e jour de sa blessure, le 17 novembre. La plaie n'étoit devenue mortelle que par l'incontinence du malade. On lui fit cette épitaphe :

Amis Français, le prince ici gissant
Vécut sans gloire et mourut en pissant.

Antoine de Bourbon fit voir à sa mort le même esprit flottant qu'il avoit eu pendant sa vie, ne sachant s'il mouroit calviniste ou catholique. On dit que sa foiblesse n'étoit que dans l'esprit, et qu'il avoit assez de courage dans le cœur. François II avoit consenti, à la prière du duc de Guise, qu'on se défit du roi de Navarre. Antoine, informé du complot, ne laissa pas d'entrer dans la chambre où ce meurtre devoit se commettre. « S'ils me tuent, dit-il à un gentilhomme, portez ma chemise toute sanglante à mon fils et à ma femme; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. » Il eut, de mademoiselle du Rouet, Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, mort en 1610, après s'être démis de son archevêché en 1604. La mère de ce prélat étoit l'une des sirènes de la cour de Catherine de Médicis. Robert de

Gombaut, sieur d'Arcis-sur-Aube, maître d'hôtel du roi, l'épousa en 1573.

† X. ANTOINE, prieur de Crato et roi titulaire de Portugal, eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez. Il servit de bonne heure, et fut pris à la bataille d'Alcaçar, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendoit que D. Louis son père avoit épousé sa mère secrètement. Mais Philippe II, roi d'Espagne, qui le regardoit comme bâtard, irrité de ce que les Portugais l'eussent proclamé leur souverain, leva une armée contre lui. Il la confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80,000 ducats à qui livreroit D. Antoine. Celui-ci, battu par le duc d'Albe, et abandonné de tout le monde, implora le secours de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il s'efforça du moins de soutenir ses droits par un petit écrit fort rare, intitulé *Explanatio veri ac legitimi juris quo serenissimus Lusitaniæ rex Antonius nititur ad bellum Philippo, regi, Castellæ pro regni recuperatione inferendum, unà cum historicâ, quâdam enarratione rerum eo nomine gestarum usque ad annum* 1583, *ex mandato et ordine superiorum*, Lug. Bat., Plantin, 1585, in-4°, en latin, en français et en hollandais. Struve en a donné un extrait dans sa *Bibliotheca antiqua*, 1705, pag. 289. Il déclare qu'on ne trouve nulle part les circonstances de la succession prétendue du roi Antoine aussi bien détaillées. Ce manifeste, remis aux trois puissances, fit donner à ce roi un secours de 6,000 hommes avec 60 petits vaisseaux; mais ils furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut le 26 août 1595, âgé de 64 ans. (*Voyez* TEXEIRA.) Il céda tous ses droits, réels ou prétendus, à Henri IV. On a imprimé sous son nom une *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, traduite par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12. Ce prince eut un fils naturel nommé Emmanuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite au prince Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur. Il mourut à Bruxelles en 1638, à 70 ans. Son petit-fils, Emmanuel Eugène, mourut sans postérité en 1687.

† XI. ANTOINE DE PALERME *ou* LE PANORMITAIN, naquit à Palerme, d'une famille distinguée, Beccatelli, en 1394. Alfonse V d'Aragon, roi de Naples, au service duquel il étoit, l'envoya, en 1451, demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par Le Pogge. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla : ils s'accablèrent réciproquement d'injures grossières. Antoine mourut à Naples le 16 janvier 1471, âgé de 78 ans. Nous avons du Panormitain, I. *Cinq livres d'Epîtres*. II. *Deux Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Epigrammes* et ses *Satires contre Laurent Valla*, parurent à Venise en 1553, in-4°. III. Un *Recueil d'apophthegmes d'Alfonse, son maître*, en latin, Pise, 1485, in-4°, Bâle, 1539, in-4°. (*Voyez* ALFONSE, n° VIII.) Antoine se distingua dans la poésie autant que dans la jurisprudence et l'éloquence. On dit que, se sentant malade à l'extrémité, il composa lui-même son épitaphe :

Quærite, Pierides, alium qui ploret Amores
Quærite qui Regum fortia facta canat.

Me Pater ille ingens hominum sator atque redemptor
Evocat, et sedes donat adire pias.

Il s'étoit marié dans sa vieillesse, et il laissa plusieurs enfans de sa femme, qu'il avoit aimée avec passion. La *Bibliotheca Sicula* de Mongitor, dont l'article est cité et transcrit dans les notes que Vlaming a ajoutée au Sannazar. de Brunkhusius, pag. 602 et suiv. add.; les notes de Brunkh. sur Sannaz., pag. 138; l'infâme recueil de Panormita, intitulé *Hermaphroditus*, est sorti, par l'impression, en 1791, de l'obscurité dans laquelle il eût dû rester à jamais. Le libraire Molini l'a publié à Paris, et ce fut l'abbé de Saint-Léger (Barthélemi Mercier), ex-jésuite, qui donna ses soins à cette édition. Elle n'en est pas moins souvent inintelligible par l'incorrection du texte. Voici le titre du Recueil dans lequel a paru l'*Hermaphroditus*. « *Quinque illustrium poëtarùm, Antonii Panormitæ; Ramusii Ariminensis; Pacifici maximi, Asenlani; Joannis secundi, Hagiensis, lusus in Venerem, partìm et codd. mss. nunc primum editi.*, Parisiis, prostat ad *Pistrinum*, (c'est-à-dire chez le libraire Molini), *in vico Suavi*, (c'est-à-dire, rue Mignon.) » L'*Hermaphroditus* a été tiré de la *Bibliotheca Laurentiana* de Florence.

XII. ANTOINE, dit *le Bâtard de Bourgogne*, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, naquit en 1421. Il donna si souvent des témoignages de conduite et de bravoure, qu'il mérita d'être surnommé *le Grand*. Etant passé avec Baudouin, son frère, en Barbarie, il délivra Ceuta assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne contre les Liégeois et contre les Suisses. Il commandoit l'avant-garde l'an 1476, au combat de Grandson, et il fut fait prisonnier à la bataille de Nanci. Il servit depuis le roi Louis XI avec distinction. Il fut décoré des titres de chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de la Toison d'or, et mourut en 1504, âgé de 83 ans. Charles VIII lui avoit donné, en 1486, des lettres de légitimation.

XIII. ANTOINE Nebrissensis ou de Lebrixa, naquit dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom en 1444. Il professa pendant vingt ans dans l'université de Salamanque, et ensuite dans celle d'Alcala, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée le 11 juillet 1522, à 77 ans. Le cardinal Ximénès, qui l'avoit attiré dans cette dernière université, le fit travailler à l'édition de sa Polyglotte. Antoine publia plusieurs ouvrages *sur les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine, la théologie.* On a encore de lui, I. Deux *Décades de l'Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, Grenade, 1545, in-fol. II. Des *Lexiques*, Grenade, 1536, in-fol. III. Des *Explications de l'Ecriture-Sainte, dans les* Critici sacri. IV. Des *Commentaires sur beaucoup d'auteurs anciens.*

XIV. ANTOINE de Messine, ainsi nommé, parce qu'il étoit de cette ville, fut aussi appelé Antonello, diminutif d'Antonio en italien. Il florissoit vers l'an 1430. Il a été, à ce qu'on prétend, *le premier des Italiens qui aient peint à l'huile.* Ayant eu l'occasion de faire voir à Naples un tableau que le roi Alfonse venoit de recevoir de Flandre, il fut si surpris de la vivacité, de la force et de la douceur des couleurs, qu'il quitta toutes les affaires pour aller trouver Van Eyck, qu'on lui avoit dit être l'auteur de ce bel ouvrage. Van Eyck lui communiqua son secret. De retour à Venise, Bellin le lui enleva adroitement, et le rendit public dans cette ville. Cependant

790, dans le monastère de Centule ou de St.-Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très-souvent de son monastère pour des affaires d'état, ou pour des disputes ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier il accompagna Charlemagne, qui l'appeloit son Homère. Il le vit couronner empereur d'Occident, et mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages : ce sont des *Poésies*. On en trouve quelques-unes dans le Recueil des Historiens de France, dans Alcuin, dans le Spicilége. On a aussi l'*Histoire* qu'il a écrite de son monastère.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), naquit à Vicence, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il composa la *Vie*. Ce sultan récompensa l'auteur, et accueillit bien l'ouvrage. On a publié, en 1573, à Venise, un autre ouvrage sous le nom d'Angiolello : c'est *la Vie d'Ussum-Cassan, roi de Perse*. Elle est insérée dans le second volume des Voyages de Ramusius.

ANGITIA *ou* ANGERONA, fille d'Æéta roi de Colchide, passe pour être la première qui a découvert les herbes venimeuses, ou les poisons tirés des plantes. C'est d'elle que les Marses, peuple d'Italie, avoient appris la manière de charmer les serpens.....

ANGLIVIEL. *Voyez* LA BEAUMELLE.

* ANGLURE (d'). *Voy.* GIVRY.

ANGOSCIOLA (Hippolyte Borromée, comtesse d'), de la même famille que saint Charles Borromée, se distingua au milieu du 16e siècle par son esprit et ses vertus. On trouve ses *Poésies* recueillies à la suite des Madrigaux de Louis Cassole, imprimés à Venise en 1544.

* ANGOT (Robert). M. Huet dit, en parlant de ce poëte, « qu'il a fait plus d'honneur à Caen, sa patrie, par ses vers, que Caen ne lui en a fait par son souvenir ; car son nom y est presque inconnu. » *Ses pésies consistent en sonnets, odes, élégies*, etc., de la plus grande médiocrité. Il en a été fait un recueil, in-12, à Paris, en 1603, sous le titre de *Prélude poétique* de Robert Angot, sieur de l'Esperonnière, dédié au prince de Condé.

ANGOULÊME (Aymar, comte d'). *Voyez* Charles d'Angoulême.

* ANGOULEVENT (Nicolas Joubert, sieur d'), fou du règne de Henri IV, auquel on donnoit le nom de *Prince des sots* ou *Prince de la Sotie*. Sous ce beau titre, dit un de nos bons critiques, Angoulevent ou Engoulevent couroit les rues bizarrement habillé. Nicolas Rappin, l'un des auteurs de la satire Menippée, y avoit inséré une harangue sous le nom d'Angoulevent, adressée aux états, dont cette satire, l'une des plus ingénieuses qui ait paru en matière d'état, fait la critique. Ce discours a été supprimé, et l'on trouve seulement à la fin de cette satire une pièce en vers, intitulée *Epître du sieur d'Engoulevent à un sien ami, sur la harangue que le cardinal Pellevé fist aux estats de Paris.* Angoulevent eut un procès avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, en 1604, au sujet des droits attachés à sa principauté ; les curieux qui désireront en connoître les détails pourront consulter le recueil des pièces justificatives de l'histoire de Paris, tome IV, pag. 44, sous l'an 1608. Le plaidoyer fut prononcé le jour du mardi-gras, par maître Julien Péleus : on doit regretter qu'il ne

nous ait appris aucune personnalité sur cet homme. En 1622, on publia, in-12, un recueil intitulé *Les Satires bastardes, et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent.*

ANGRAN D'ALLERAY (Denys-François), lieutenant civil du châtelet de Paris, remplit long-temps cette place importante avec autant de lumières que de désintéressement. Souvent on le vit acquitter les dettes de ceux que, comme juge, il avoit condamnés à la prison. En 1787, il fut membre de l'assemblée des notables. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 29 avril 1794, âgé de 69 ans. Ses juges lui demandèrent s'il n'avoit pas entretenu une correspondance avec ses enfans émigrés ; il répondit *oui.* On lui observa qu'une loi le défendoit. « J'en connois une plus sacrée, répliqua Angran ; c'est celle qui ordonne aux pères de secourir leurs enfans dans le besoin et dans le malheur. »

ANGRIANI (Michel), Bolonais, docteur de Paris, général des carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un *Commentaire sur les Psaumes*, qui a pour titre : *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

* ANGUERAND (*ou* ANGRAND, le Prince), célèbre peintre sur verre, né à Beauvais, où il mourut en 1530, dans un âge fort avancé. Il a décoré la majeure partie des églises de Beauvais *de fort belles peintures sur verre*, parmi lesquelles on admire particulièrement *celles de Saint-Etienne.*

ANGUIEN. *V.* FRANÇOIS, n° VI, *et* LOUIS, n° XXIII.

† I. ANGUIER (François), sculpteur, fils d'un menuisier d'Eu en Normandie, naquit en 1604, et étudia la sculpture à Paris. Il alla ensuite en Angleterre où il fit plusieurs ouvrages, ensuite à Rome pour perfectionner ses études. On a de lui, à Paris, *L'Autel du Val-de-Grace*; la *Crèche* ; le *Crucifix de l'autel de la Sorbonne*; le *Mausolée du cardinal de Bérulle, les quatre Figures du tombeau du duc de Longueville*, aujourd'hui au Musée des monumens français, et la *Statue de la Prudence, du tombeau de Longueville*; le *Maître-Autel de la Sorbonne*: à Moulins, le *Mausolée du duc de Montmorency*, décapité à Toulouse : c'est le plus grand et le plus estimé de ses ouvrages. Anguier mourut à Paris en 1699.

† II. ANGUIER (Michel), sculpteur, frère du précédent, naquit aussi à Eu en 1612, et perfectionna, comme son frère, ses études à Rome, où il resta dix ans. A son retour, il fit le *Modèle de la statue de Louis XIII*, qui fut jetée en bronze à Narbonne : ces deux morceaux se voient maintenant à St.-Roch, avec le *Tombeau du commandeur de Souvré.* Il décora l'appartement de la reine, Anne d'Autriche, au Louvre, et fit plusieurs ouvrages pour le surintendant Fouquet. Son plus beau morceau fut le *Groupe de la Nativité*, placé sur le principal autel du Val-de-Grace, et 16 *Figures* qui sont placées dans l'intérieur de l'église. Enfin, on estime encore le *Crucifix* de la chapelle du Calvaire, à Saint-Roch de Paris. Il mit le sceau à sa réputation, par les *Statues et les Bas-Reliefs* de la Porte Saint-Denys à Paris. Il mourut dans cette ville en 1686. Ils furent l'un et l'autre inhumés à St.-Roch, où on fit leur épitaphe en huit vers français :

Dans sa concavité, ce modeste tombeau
Tient les os renfermés de l'un et l'autre frère.
Il leur étoit aisé d'en avoir un plus beau
Si de leurs propres mains ils l'eussent voulu faire.

feuillans, rue Saint-Honoré, l'*escalier couvert*, *la restauration des voûtes*, et la *construction des archives du palais de justice*, dans lesquels il a employé la plus rare intelligence, et qui sont d'une solidité admirable. A tant de talens distingués, il joignoit une probité sévère, qui ne souffroit pas la plus petite infraction de la part de ceux qui travailloient avec lui. Il mourut presque subitement le 25 septembre 1803, à l'âge de 68 ans.

XXVII. ANTOINE RAYMONDI (Marc). *Voyez* RAIMONDI.

XXVIII. ANTOINE (Nic.). *Voy.* ANTONIO.

XXIX. ANTOINE DE PAULO. *Voyez* PAULO.

*I. ANTOINETTE D'AUTRICHE. *Voyez* MARIE, n° XV.

II. ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille de Léonore d'Orléans, duc de Longueville et de Marie de Bourbon, comtesse de Saint-Paul, également belle et vertueuse, se fit feuillantine en 1599, après la mort de Charles de Gondi son mari, tué au mont Saint-Michel, qu'il vouloit surprendre. Elle fut ensuite religieuse coadjutrice de l'abbaye de Fontevrault. Elle quitta cet ordre pour fonder la congrégation des filles du Calvaire, sous la direction du fameux P. Joseph, capucin, qui dressa les constitutions suivant la règle de saint Benoît. Le premier monastère fut bâti à Poitiers en 1614. La pieuse fondatrice mourut en 1618, en odeur de sainteté. Un soldat qu'elle avoit employé à venger la mort de son époux, ayant été pendu sans qu'elle pût obtenir sa grace, elle se dégoûta du monde, et ce fut le premier motif de son entrée dans le cloître.

† ANTONELLI (Nicolas), cardinal, mort dans le duché d'Urbin, le 24 septembre 1767, âgé de 70 ans, a laissé divers écrits *sur l'ancienne discipline de l'Eglise*. Ils ont été imprimés à Rome, en 1756, in-fol. On y trouve une critique judicieuse, et beaucoup d'érudition. On estime surtout son *Vetus Missale Romanum, præfationibus et notis illustratum*; Romæ, 1756, in-4°. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Charles ANTONELLI, évêque de Férentino, qui a donné *Tractatus posthumus de juribus et oneribus clericorum*, Romæ, 1699, in-fol.

ANTONELLO. *Voyez* ANTOINE, n° XIV.

ANTONI, dit DE SCEAUX, a été le plus parfait danseur de corde que l'on ait vu en France. Sa danse étoit noble, aisée, malgré la gêne de l'équilibre et du cordeau : telle en un mot, qu'un habile maître, dégagé de ces entraves, eût pu l'exécuter à son aise sur un théâtre. Il joignoit à ce talent celui de sauter à une grande élévation avec une justesse et une précision admirable. Il étoit original dans la *danse d'ivrogne*, qu'il a plusieurs fois rendue sur le théâtre de l'académie royale de musique au gré de tous les connoisseurs. Il mourut en 1732.

I. ANTONIA, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, sœur puînée d'une autre ANTONIA, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son temps. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère; et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfans : deux fils, Germanicus père de Caligula, et Claude, depuis empereur; une fille nommée Livie, fameuse par ses débauches.... Attachée uniquement à l'éducation de ses enfans, cette illustre Romaine fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire : mais elle

eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère les desseins de Séjan, son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avoit accordés auparavant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité : on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J. C. Valère-Maxime fait un bel éloge de sa chasteté et de son amour pour son mari.

II. ANTONIA. *Voyez* CLAUDIA, n° III.

† ANTONIANO (Sylvius) naquit à Rome, d'une famille honnête, en 1540. Ses talens éclatèrent dès son enfance. A l'âge de dix ans il faisoit des vers *in-promptu*, sur tel sujet qu'on lui proposât. Un jour, un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui seroit pape, et cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita sur-le-champ. Médicis, devenu souverain pontife, l'appela à Rome, et le fit professeur de belles-lettres dans le collége romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré collége sous Pie V, et secrétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite par la pourpre en 1598. Le travail abrégea ses jours, et il mourut 5 ans après, en 1603. Il nous reste de lui *des Lettres*, des *Commentaires*, des *Vers*, des *Sermons*, et *un Traité de l'éducation chrétienne des enfans*, en latin, fait à la demande de saint Charles Borromée, et imprimé à Venise, en 1584, in-4°. On est fort incertain sur la date de l'impression de ses autres ouvrages. On dit qu'il travailla au *Catéchisme du concile de Trente*.

* I. ANTONIDES (Henri) naquit à Naerden dans le 16e siècle, c'est pourquoi il prend quelquefois le nom de *Nerdenus*. On lui doit un *Systema theologiæ*, Franeckeræ, 1613, in-4°, qui est fort rare, et dont la préface est intéressante sous le rapport des renseignemens qu'elle donne sur les commencemens de la réformation dans les Pays-Bas. Il a encore publié, sous le nom de *Nerdenus*, *Initia academiæ Francquerensis*, Franck, 1613, in-4°. Cet auteur est mort en 1604.

II. ANTONIDES (Jean Van der), né à Goès en 1647, poëte de Zélande, mourut à la fleur de son âge en 1684. On donna une édition de ses ouvrages à Amsterdam en 1714, in-4°. On remarque dans *toutes ses poésies* beaucoup de facilité, de feu et de hardiesse. Son meilleur poëme est celui *dans lequel il chanta la rivière d'Y*, sur laquelle la ville d'Amsterdam est bâtie.

ANTONIE (Ste.) souffrit le martyre à Nicomédie. Elle fut d'abord pendue par un bras pendant deux jours, renfermée ensuite dans une étroite prison pendant deux ans. Le préfet, ne pouvant ébranler sa foi, lui fit trancher la tête.

* ANTONII (Jacques), natif de Midelbourg, étoit professeur de droit canon, chantre de l'église de St.-Gudule à Bruxelles, et vicaire-général de l'évêché de Cambry; on a de lui un traité *de Præcellentia potestatis imperatoriæ*, imprimé à Anvers en 1502, et à Rome en 1503, in-4°. Erasme, dans une lettre à l'auteur, en fait un pompeux éloge.

* ANTONILEZ (Don Joseph), peintre, naquit à Séville, où il apprit les premiers principes de la peinture. La noble ambition d'exceller dans son art le conduisit à Madrid. Il entra chez François Ricci. Le paysage étoit le talent principal de cet artiste, qui avoit acquis une manière

de peindre moelleuse et vraie. Il étoit d'une exactitude achevée et faisoit bien *les portraits*. Il a peint aussi *quelques sujets sacrés*. Les peintures du rétable de la Vierge *del Pilar*, à la paroisse St.-André de Madrid, sont de lui, ainsi *que les trois tableaux des trois autels de l'église de la Magdeleine d'Alcala de Hénare*, dont l'un représente *une Conception*, et les deux autres *de bons Pasteurs*. Antonilez mourut à Madrid en 1676, à l'âge de 40 ans.

† I. ANTONIN, empereur romain, surnommé le *Pieux*. Il méritoit, suivant Pausanias, non seulement ce titre, mais encore celui qu'on avoit donné à Cyrus, de *Père des hommes*. Né de parens originaires de Nîmes, il vit le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium, l'an 86 de J. C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, et consul l'an 120 de J. C., il se montra dans ces premiers emplois ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, et il fut son successeur l'an 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs personnes arrêtées par les ordres d'Adrien, qui les destinoit à la mort. Le sénat, enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de *Pieux*, et ordonna qu'on lui érigeât des statues. Antonin les méritoit. Il diminua les impôts et consomma une partie de son patrimoine en œuvres de bienfaisance. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains. Des rois même vinrent lui faire hommage. Il sut éviter la guerre, et son nom seul contint les barbares. Rome et les provinces de l'empire ne fleurirent jamais autant que sous son règne. Si une de ses villes essuyoit quelque calamité, il la consoloit par ses largesses. Si quelque autre étoit ruinée par le feu, il la faisoit rebâtir des deniers publics. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche et de beaucoup d'autres. Il orna plusieurs villes de monumens magnifiques et utiles. Dans le temps de son adoption, il avoit promis, selon l'usage, des largesses au peuple; il les acquitta de son propre bien. Faustine, son épouse, lui en ayant fait des reproches: « Ne devez-vous pas savoir, lui dit-il, que depuis que nous sommes parvenus à l'empire, nous avons perdu le droit de propriété, même sur ce que nous possédions auparavant? » Ce prince donna en effet son patrimoine à l'état, s'en réservant seulement l'usufruit à lui et à sa fille Faustine, qu'il maria à Marc-Aurèle. Il ne craignoit rien tant que de déplaire à son peuple. Dans une émeute populaire, occasionnée par une famine, quelques séditieux s'étant présentés à lui, au lieu de venger l'autorité outragée, il la rabaissa jusqu'à leur rendre compte des mesures qu'il prenoit pour soulager la misère publique. Il ajouta en même temps un secours effectif, en faisant acheter à ses dépens des blés, des vins, des huiles, qu'il distribua gratuitement aux pauvres citoyens, dont il se regardoit comme l'économe. Au lieu de déplacer les gouverneurs de provinces, et de surcharger le peuple par le changement continuel de ses chefs, il laissoit chacun d'eux à sa place, et tâchoit de lui communiquer ses lumières et sa modération. Il ne permit point au sénat de rechercher des malheureux qui avoient conspiré contre lui à son avènement au trône. « Je ne veux point, dit-il, commencer mon règne par des actes de rigueur. Ce ne seroit certes point une chose agréable ni honorable, que vos informations prouvassent que je suis haï d'un grand nombre de

mes concitoyens. » Les délateurs furent bannis sous son règne. Il n'avoit nul besoin de ces hommes vils au milieu d'un peuple qui l'adoroit. Dans les questions d'adultère intentées par les maris, il vouloit qu'on examinât leur conduite ainsi que celle de la femme, et s'ils étoient tous deux coupables, ils devoient être tous deux punis : « Car, disoit-il, il est tout-à-fait injuste qu'un époux exige de son épouse l'observation des devoirs qu'il ne remplit pas lui-même. Lorsqu'on lui vantoit les conquérans qui ont désolé la terre, il disoit comme Scipion l'Africain : « Je préfère la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis. » Le paganisme n'abusa point de sa religion pour faire persécuter les chrétiens; touché de leurs plaintes, il publia cette lettre si connue, dans laquelle il ordonne non seulement de les absoudre, mais même de punir leurs accusateurs. Lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, le 7 mars 161, âgé de 73 ans, il eut des momens de délire, et l'on remarqua qu'il se mettoit alors en colère; mais ce n'étoit que contre les princes qui vouloient déclarer la guerre à son peuple. Quelqu'un lui ayant demandé le mot de ralliement, il répondit: *Æquanimitas* (égalité d'ame.) Il se retourna aussitôt, et mourut aussi paisiblement que s'il s'étoit endormi. S'il y a eu des souverains qui aient mérité l'apothéose, ce fut sans doute Antonin; sa mort fut un deuil pour le genre humain; c'étoit Socrate sur le trône. On ne peut se refuser d'ajouter un trait qui caractérise bien sa modération. Antonin, étant proconsul d'Asie, fut logé en arrivant à Smyrne dans la maison d'un certain Polémon, sophiste, alors absent. Lorsque ce pédant fut de retour, il fit tant de fracas qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin étant devenu empereur, le sophiste vint à Rome, et alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : « J'ai ordonné qu'on vous logeât dans mon palais; vous pouvez prendre votre appartement sans craindre qu'on vous en chasse à minuit. « On lui attribue *l'Itinéraire* qui porte son nom, et qui contient le détail de toutes les voies militaires de l'empire romain, avec les noms des lieux où elles passent, et les distances exprimées en milles romains, en stades et en lieues gauloises. *Voy.* aussi APOLLONIUS, n° VI.

II. ANTONIN. *Voyez* MARC-AURÈLE.

III. ANTONIN. C'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* qu'on a mal à propos attribué à l'empereur Antonin. Il est imprimé à Amsterdam, in-4°. Nous possédons sous le même nom, *Iter britannicum*, Londres, 1709, in-4°. On ignore quel est l'Antonin auteur de ces deux ouvrages, utiles aux géographes. On les attribue généralement à Antonin-le-Pieux, qui voyagea dans les Gaules; quelques savans prétendent que c'est Marc-Aurèle, d'autres que c'est Caracalla qui en est l'auteur.

† IV. ANTONIN DE FORCIGLIONI (saint), né à Florence en 1389, dominicain, et ensuite archevêque de Florence, se distingua par son savoir et sa piété. Eugène IV, qui l'avoit placé sur ce siége à la prière des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, acquit toutes les vertus de son nouvel état, et conserva sous la mitre toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étoient ses enfans; il se privoit de tout pour fournir à leurs besoins. Ils disoit « que les revenus ecclésiastiques étoient le patrimoine des pauvres, et n'étoient pas faits pour entretenir le luxe et la mollesse des prélats. » Il ne voulut ni ameublement, ni équipages, ni chevaux,

Il faisoit souvent la visite de son diocèse, toujours à pied, étoit habillé pauvrement, et ne quitta jamais l'habit de son ordre. Il fut député par la ville de Florence auprès de plusieurs papes; il fuyoit, autant qu'il étoit en lui, les honneurs qu'on vouloit lui rendre. Un flatteur, croyant gagner ses bonnes graces, lui dit un jour qu'il espéroit le voir bientôt cardinal. «Occupons-nous, répondit Antonin, de la pensée de l'éternité, et non des grandeurs passagères.» Pie II, qui respectoit sa vertu, le chargea de travailler, concurremment avec quelques autres, à la réforme du clergé et des laïcs; mais il mourut peu de temps après avoir reçu cette commission, le 11 mars 1459, à 70 ans. Ce pape, se trouvant alors à Florence, assista, contre l'usage ordinaire, à ses funérailles. Clément VII le canonisa en novembre 1523. La *Somme théologique* de saint Antonin, en 4 parties, Venise, 1571, 4 vol. in-4°, a eu de la célébrité: les casuistes la consultent encore. Mais *sa Chronique en latin, depuis Adam jusqu'à Frédéric III*, Bâle, 1491, 3 vol. in-folio; Lyon, 1517, 3 vol. in-fol., est moins lue. On trouve dans la seconde partie de cette édition de Lyon une *Epistola rabbi Samuelis judæi ad rabb. Isaac judæum, de prophetiis vet. Testam. quibus lex judaïca destruitur, christianaque religio approbatur*. Ceux qui aiment les fables entassées sans goût et sans ordre par un compilateur plus pieux qu'éclairé en trouveront un certain nombre dans cette Chronique. Il y a pourtant des faits vrais; et saint Antonin ne dissimule ni le bien, ni le mal, lorsqu'il parle des papes et des princes. Nous avons encore de cet auteur un *Traité des censures ecclésiastiques*, un *Traité de la Confession*, qui a été traduit en italien, des *Commentaires sur les Evangiles*, et autres ouvrages théologiques. Sa Vie a été écrite par Mainard, et imprimée à Paris, 1526, in-4°.

ANTONINE, femme de Bélisaire, général de Justinien, devint par ses intrigues et son esprit la favorite de l'impératrice Théodora. L'empereur ne se conduisoit que par son épouse, et celle-ci suivoit les volontés d'Antonine; ainsi cette favorite gouverna long-temps l'empire.

† I. ANTONINI (l'abbé Annibal), d'une famille noble établie dans le territoire de Salerne en Italie, fit ses études à Naples, et voyagea ensuite en Angleterre, en Islande et en Allemagne. Il se fixa pendant 25 ans à Paris; et revint mourir dans sa patrie au mois d'août 1755, à l'âge de 53 ans. C'est en France qu'il publia les belles éditions italiennes de l'*Arioste*, du *Tasse*, 1744, 2 vol. in-12, et du *Trissin*, 1729, 3 vol. in-8°. On lui doit particulièrement une *Description des environs de Paris*, en italien; un *Traité de la prononciation française*; et un *Dictionn. de la langue italienne*, souvent réimprimé, en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage est un abrégé du grand Dictionnaire publié, en 1729, à Florence, par l'académie *della Crusca*. Antonini y ajouta un grand nombre de mots nouveaux, et sur-tout les trois dialectes généralement reçus en Italie, qui sont le romain, le florentin et le siennois. Il n'y a pas même oublié ces mots appelés *della lingua furba*, espèce de jargon en usage dans le 16e siècle, et dans lequel sont écrites les agréables saillies de Berni, de Casa, de Mauro, etc.; réimprimé aussi par Magiser dans son Dictionnaire des Polyglottes. Il a eu soin enfin d'indiquer les mots vieillis, et que l'usage a dédaignés. Un *Dictionnaire italien, latin et français*, Paris, 1635, in-4°. Une *Grammaire italienne*, in-12, 1726 et 1729; un *Choix de poésies italiennes de divers auteurs*, 2 vol.

in-12, 1729. Les Poésies de Jean de La Casa, 1729, 2 vol. in-12.

II. ANTONINI (Joseph), frère du précédent, fit une profonde étude des lois de son pays, et devint intendant des finances en diverses provinces napolitaines sous Charles VI. On lui doit des *Observations sur la géographie* de Langlet, et une *Histoire complète de la Lucanie*, qui fait partie du royaume de Naples.

ANTONINUS LIBÉRALIS, auteur grec, dont on ne connoît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses*, inséré dans les *Mythologi Græci*, Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* d'Antoninus ont été imprimées séparément à Leyde, en 1774, in-8°, *cum notis var.*

I. ANTONIO (don). *Voyez* ANTOINE, n° VIII.

† II. ANTONIO (Nic.), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617 et mourut en 1684. Il fut envoyé un 1659 à Rome par le roi Philippe IV, pour y avoir soin des affaires, en qualité d'agent général. On a de lui *Bibliothèque des auteurs espagnols anciens et modernes*, ouvrage qui l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude; mais il prodigue les éloges, il exagère; il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions et des talens. Le cardinal d'Aguirre, son ami, fit imprimer la seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca Hispana vetus, sive Hispanorum qui usquàm unquàmve scripto aliquid consignaverunt notitia (ab Octavii Augusti imperio ad annum M.)*, Romæ, 1696, 2 vol. in-folio. Les auteurs y sont rangés par ordre chronologique. La Bibliothèque moderne avoit paru la première sous ce titre : *Bibliotheca Hispana, sive Hispanorum qui quâvis linguâ scripto aliquid consignaverunt notitia (post annum MD.)*, Romæ, 1672, 2 vol. in-f°. Les auteurs y sont classés par ordre alphabétique de leurs prénoms, selon la méthode de Conrad Gessner; mais il s'y trouve, à la fin du dernier volume, sept tables, très commodes pour faciliter les recherches. La septième est la plus curieuse et la plus ample; c'est une table systématique des matières, où l'on trouve, sous chaque titre, les auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Ces deux Bibliothèques sont rares. Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue son Traité en trois livres, *de Exilio, sive de exilii pœnâ exulumque conditione et juribus*, Antv., 1659, in-folio. C'est son premier ouvrage; il est très-estimé. Il a laissé un ouvrage posthume fort rare, intitulé *Censura de las Historias fabulosas*, in-folio.

* III. ANTONIO (Pierre), peintre, né à Cordoue, éleve d'Antoine del Castillo. Des graces et un beau coloris, portés à un éminent degré, ont fait le mérite d'Antonio. Il mourut dans sa ville natale, en 1675, dans la 61e année de son âge. Une *sainte Rose*, dans l'église du couvent de Saint-Paul de Cordoue, est le tableau qui a fait le plus d'honneur à cet artiste.

* ANTONIUS DE ARÉNA (Jean de La Sable). *Voyez* ARÉNA.

ANTONIUS HONORATUS, évêque de Constantine en Afrique. Nous avons de lui une *très-belle lettre*, écrite vers 435 à Arcadius, exilé pour la foi par Genséric, roi des Vandales. On la trouve dans la Bibliothèque des Pères.

ANTONIUS MUSA. *Voy.* MUSA (Antonius).

* ANTONIUS RUFUS, ancien grammairien mentionné par Quintilien, S. O. l. i., 5, 43. Le scholiaste d'Horace rapporte *qu'il traduisit Homère et Pindare*, et qu'il fut auteur de *quelques comédies.* Veluis Longy en a parlé dans son Traité sur l'orthographe, Coll. de Puhch., p. 2237.

* ANTONIZO (Corneille), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1499. On a de lui douze *Vues d'Amsterdam*, dédiées à l'empereur Charles V.

* ANTRAGUES *ou* ENTRAGUES (madame d'). Lacroix du Maine cite cette dame pour avoir composé plusieurs *Ballades et Rondeaux*, dont Geufroi-Thory fait, dit-il, mention dans son Champ-Fleury. Il paroit qu'elle vécut sous le règne de Louis XII.

ANTRON CORACE (Mythol.), berger sabin, possédoit la plus belle vache du pays. Un oracle prédit que celui qui pourroit la sacrifier à Diane sur le Mont-Aventin, assureroit à sa patrie la supériorité sur toute l'Italie. Antron se rendit à Rome pour faire ce sacrifice; mais Servius, roi de Rome, ayant appris la décision de l'oracle, fit conseiller par le grand-pontife au Sabin d'aller premièrement se baigner dans les eaux du Tibre. Pendant ce temps, Servius s'empara de la vache et l'immola à Diane. Pour consacrer le souvenir de cet événement, Plutarque dit que, tandis qu'on attachoit des cornes de cerfs au seuil de tous les temples de Diane, il n'y avoit que celui qu'on lui avoit consacré sur le Mont-Aventin qui fût orné de cornes de vaches.

ANUBIS (Mythol.), dieu des Egyptiens, adoré sous la forme d'un chien. On le représente aussi avec un sistre d'une main et un caducée de l'autre. Quelques-uns disent que c'étoit un fils d'Osiris, d'autres de Mercure; d'autres croient que c'étoit Mercure lui-même. La statue d'Anubis étoit toujours placée à la porte des temples, comme le gardien d'Isis et d'Osiris. Virgile et Ovide l'appellent *latrator*, aboyeur. On a cru à tort qu'Anubis avoit été un roi d'Egypte qui, ayant beaucoup aimé la chasse et s'étant toujours entouré de meutes de chiens, fut désigné ensuite dans les hiéroglyphes égyptiens par la tête de cet animal.

† ANVARI, surnommé le Roi de Khorasan, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poëte de son pays. Il étoit encore au collége lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sangiar, qui se l'attacha. Raschidi étoit son rival. Ces deux poëtes furent pendant quelque temps de deux partis opposés. Anvari étoit au camp de Sangiar lorsqu'il assiégeoit Atsiz, gouverneur, puis sultan des Kouaresmiens, avec lesquels Raschidi s'étoit enfermé. Pendant que les deux sultans donnoient et repoussoient des assauts, les deux versificateurs se battoient à leur manière, se décochant l'un à l'autre des vers attachés au bout d'une flèche. Ce poëte étoit en même temps astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers. Ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan; et il fut obligé de se retirer dans la ville de Balke, où il mourut l'an 1200 de J. C. Ce versificateur retrancha de la poésie persanne les libertés qu'elle se permettoit contre le bon goût et les mœurs.

† ANVILLE (Jean-Baptiste-Bourguignon d'), géographe du roi, secrétaire du duc d'Orléans, de l'aca-

démie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris le 11 juillet 1697, mort dans la même ville le 28 janvier 1782, fut aussi estimé pour la douceur et la simplicité de ses mœurs que pour ses connoissances. Il sembla né pour la géographie, comme on naît orateur et poëte. Dans ses classes, il traçoit des sphères et des cartes. En lisant Quinte-Curce, ce n'étoient pas les exploits d'Alexandre qu'il cherchoit; c'étoient les lieux de ses combats et de ses victoires. Son enthousiasme pour la géographie la lui faisoit mettre au premier rang des connoissances humaines. Il ne pouvoit, d'après cette idée, que s'estimer un peu; mais on lui pardonnoit cet amour-propre, parce qu'il étoit naïf, et qu'il avoit travaillé quinze heures par jour pendant 50 ans pour mériter l'estime du public. Ses cartes, qui sont en grand nombre, sont encore plus recherchées que celles de Sanson et de Delisle, parce qu'il a profité de toutes les découvertes nouvelles, et qu'il joignoit à une mémoire immense un esprit juste et méthodique. Son *Atlas*, d'ailleurs très-estimé, est composé de cartes qui doivent être collées l'une à la suite de l'autre, de façon que, pour connoître les limitrophes de la précédente, il faut l'avoir en même temps sous les yeux: ce qui est peu commode. Au temps de la dispute méthodique des savans sur la figure de la terre, d'Anville crut pouvoir la déterminer d'après ses observations géographiques; mais ayant bientôt reconnu par les mesures prises au pôle qu'il s'étoit trompé, il avoua que c'étoit dans les cieux qu'il falloit apprendre à connoître notre planète. Ce n'est qu'à l'âge de 78 ans que d'Anville fut admis à l'académie des sciences: il est vrai que cette compagnie n'avoit qu'une seule place de géographie; mais celui-ci eût bien mérité une exception. On lui doit aussi plusieurs ouvrages. Les plus connus sont, I. *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12, et 1679, in-fol. En joignant à ce bon livre les cartes de l'auteur, pour le monde ancien, on a un cours complet et exact de la géographie ancienne. II. *Traité des Mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8°: ouvrage excellent, et qui a demandé beaucoup de recherches et de savoir. III. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°. IV. *Mémoire sur l'Egypte ancienne et moderne, suivi d'une description du Golfe Arabique*, 1766, in-4°. C'est ce qu'on a de plus approfondi sur cette partie de la géographie. V. *Etats formés en Europe après la chute de l'empire romain en occident*, 1771, in-4°: livre nécessaire pour lire avec fruit l'histoire depuis le 5e siècle jusqu'au 12e. VI. *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains*, 1760, in-4°. L'auteur se renferme dans la durée de la domination romaine dans les Gaules; il ne traite point, dans cette notice très-estimée, des temps postérieurs et du moyen âge. Il faut joindre à cette notice, *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1745, in-12. VII. *Proposition d'une mesure de la Terre, dont il résulte une diminution considérable vers sa circonférence sur les parallèles*, 1735, in-12. VIII. *Mesure conjecturale de la terre, sur l'équateur, en conséquence de l'étendue de la mer du Sud*, 1736, in-12. IX. *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°. X. *Eclaircissemens sur la carte du Canada*, 1755, in-4°. XI. *Mémoire sur la Carte des côtes de la Grèce*, 1751, in-4°. XII. *L'Empire turc considéré dans son établissement et ses accroissemens*, 1772, in-12. XIII. *L'Empire de*

Russie considéré dans son origine et ses accroissemens; 1772, in-12. XIV. *Mémoires sur la Chine*, 1776, in-8°. XV. Des *Mémoires sur la mer Caspienne, sur le cours de l'Euphrate et du Tigre, sur la Mésopotamie et l'Irak*; plusieurs autres savans écrits insérés parmi ceux de l'académie des inscriptions. M. Demanne a publié en 1802, Paris, in-8°, une notice très-détaillée des ouvrages de d'Anville, précédée de son éloge par M. Dacier, dans laquelle il propose une nouvelle édition de tous les ouvrages de ce savant géographe, en 6 vol. in-4° et 62 cartes. On trouve dans cette notice la liste raisonnée de 211 cartes composées par d'Anville, et le catalogue de quarante-un ouvrages détachés, et imprimés, du même auteur, y compris cinq mémoires insérés dans le Recueil de l'académie des inscriptions. Condorcet a aussi composé l'éloge de d'Anville; on le trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences; mais il est moins intéressant que celui de M. Dacier. (*Voy.* le tom. XLV des Mémoires de l'académie des inscriptions, pag. 160, hist.) D'Anville étoit frère du célèbre graveur Gravelot, qui, comme lui, n'avoit pas voulu s'accommoder du nom de Bourguignon. Il étoit marié, mais il ne laissa que des filles.

ANYSIS, ancien roi d'Egypte, détrôné par Sabacus, roi d'Ethiopie, se cacha long-temps dans des marais, pour éviter la colère du vainqueur. Ce dernier, touché des malheurs d'Anysis, eut la générosité de lui rendre ses états.

* ANYSIUS. *Voyez* Aniso.

ANYTA, nom d'une Grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé *Carmina novem poëtarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°; réimprimés à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette dernière édition il n'y a que huit poëtes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes on en joint un troisième, *Mulierum Græcarum quæ oratione prosâ usæ sunt Fragmenta et Elogia*, græc. et lat., à Gottingue, 1739, in-4°. Ces trois volumes ont été donnés par J. Chrétien Wolff.

† ANYTUS, rhéteur d'Athènes, fut l'ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il s'enfuit à Héraclée. Il y fut assommé à coups de pierres environ l'an 339 avant J. C. Ce rhéteur étoit un homme rempli de préjugés, d'orgueil et d'envie.

† AOD, jeune homme de la tribu de Benjamin, plein de courage et d'adresse, entreprit de délivrer les Israélites qui gémissoient sous la servitude d'Eglon, roi des Moabites. Ayant été envoyé vers ce roi par ses concitoyens, pour lui faire des présens, il trouva moyen de rester seul avec lui dans son cabinet, et il lui enfonça dans le ventre une dague à deux tranchans, d'une coudée de long. Il retourna aussitôt vers les Israélites, qui prirent les armes et taillèrent en pièces les Moabites. Il fut élu juge du peuple, qu'il avoit délivré, vers l'an 1325 avant J. C.

AON (Mythol.), fils de Neptune, ayant été obligé de fuir de l'Apulie, vint dans la Béotie. Il s'établit sur des montagnes, qui de son nom furent appelées Aoniennes, et consacrées aux Muses; c'est de là que vint le titre d'Aonides, que les poëtes ont donné à ces déesses. Ausone les appelle aussi *Bœotia Numina*, du pays où sont ces montagnes. Toute la contrée avoit pris elle-même le nom d'Aonie.

AOUST (saint). *Voy.* Ayoulfe.

APCHIER (Garin d'). *Voyez* GARIN.

† APCHON (Claude-Marc-Antoine d'), né à Montbrison en Forez, prit dans sa jeunesse le parti des armes et le quitta bientôt pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Dijon, puis archevêque d'Auch, il vint mourir à Paris en 1783, à l'âge de 60 ans. La vie entière de ce prélat fut consacrée à la bienfaisance et à l'exercice de toutes les vertus utiles; les pauvres trouvèrent toujours en lui un soutien, et les infortunés un consolateur. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, une épizootie cruelle avoit ravagé toute la contrée; il répara les maux de la nature en faisant don aux cultivateurs de sept mille bêtes à cornes. Quand il étoit encore à Dijon, un incendie ayant éclaté dans une maison, deux enfans se trouvèrent exposés à périr dans les flammes: d'Apchon invita les ouvriers à les secourir, il promit deux cents louis à celui d'entre eux qui les sauveroit; personne n'osant s'y exposer, l'évêque fait apporter une échelle, s'enveloppe d'un drap mouillé, entre lui-même par une fenêtre, pénètre à travers les flammes, et reparoît avec les deux enfans sur ses épaules, un moment avant que la maison écroule: ensuite il donna à ces deux enfans la somme promise. Ce trait sublime devroit faire le sujet d'un grand tableau exposé dans nos galeries publiques. Il plairoit plus aux ames sensibles que celui du juge de Cambyse. Dans une émeute populaire occasionnée par la famine à Dijon, on se porta à des excès que la sévérité des lois et la force des armes ne pouvoient réprimer. La seule présence de l'évêque calma tous les esprits, et dans un instant tout rentra dans l'ordre. On a de ce prélat si respectable d'excellentes *Instructions pastorales*, etc.

* APEGHA (Malakia), historien d'Arménie, qui vivoit vers la fin du 13e siècle; il a laissé une *Histoire de l'invasion des Tartares en Arménie*, dans laquelle il donne de grands détails sur ces peuples, aussi bien que sur les autres nations qui à cette époque étoient répandues sur toute la surface de l'Arménie et de l'Asie mineure; cette histoire s'étend jusqu'à l'an 1272, de l'ère arménienne 720. Malakia Apegha étoit moine et disciple de Makhitar Goltchen, célèbre docteur du 12e siècle.

* APEL (Jean), écrivain célèbre et jurisconsulte du 16e siècle, né à Nuremberg en 1486, mort dans cette dernière ville en 1536. Parmi ses nombreux écrits on distingue sa *Methodica dialectices ratio ad jurisprudentiam accommodata*, Noremb. 1535, in-4°. Cet ouvrage est un traité du droit romain, et une sorte de logique juridique. On cite encore son *Brachilogus juris civilis, sive corpus legum*, ouvrage qu'on croyoit être du 6e siècle, et qu'on attribuoit à l'empereur Justinien.

* APELBOOM (d'), né dans les Ommelandes, à deux ou trois lieues de Groningue, mort vers 1780, fort pauvre. On a de lui, I. *Ovidius in Nederlanden* (Ovide aux Pays-Bas), poëme, Amsterdam, 1752, in-8°. II. *Lüsbet Van Watterinden.* III. *Jacoba Van Beyeren* (Jacqueline de Bavière). IV. Une *Epître aux gens de lettres*. V. *Epître aux manes de Joost van Ven Vondel*. VI. Des *Poésies anacréontiques*.

† I. APELLES, peintre célèbre, fils de Pithius et élève de Pamphile, étoit de l'île de Cos. Alexandre-le-Grand, sous lequel il vivoit, ne voulut être peint que de sa main: il joignit aux récompenses dont il le combla des marques d'amitié encore plus flatteuses. Ses talens su-

périeurs, soutenus par sa politesse et ses manières douces et insinuantes, le rendirent fort agréable au conquérant macédonien, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez lui pour jouir des charmes de sa conversation, et pour le voir travailler. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolomée, roi d'Egypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il alloit être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, et n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce grand homme, ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephèse. Ce fut là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, le chef-d'œuvre de l'antiquité. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'Apelles, admiroit encore *le portrait d'Antigone*, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avoit perdu un œil; *celui de Vénus sortant de la mer; ceux d'Alexandre, de la Victoire, de la Fortune; et celui d'un cheval si bien imité, que des cavales hennirent en le voyant*, si l'on en croit les anciens qui mêlent souvent la fable avec l'histoire, sur-tout quand il s'agit des peintres et des musiciens. Les anciens plaçoient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour la conception de ses tableaux, soit pour les graces de son pinceau. Sa touche étoit si délicate, qu'à la simple vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogènes (*voyez* ce mot), peintre célèbre de l'île de Rhodes, connut qu'Apelles seul pouvoit en être l'auteur. Ce grand artiste ne passoit pas un jour sans consacrer quelques instans à son art; le proverbe, *Nulla dies sine lineâ* (aucun jour sans quelque trait) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposoit ses ouvrages en public, pour mieux en connoître les défauts. Un jour, un cordonnier ayant critiqué les souliers de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur-le-champ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie, *Ne sutor ultra crepidam*, qui est devenu un proverbe, dont on reconnoît tous les jours la justesse. — Un peintre se glorifioit devant lui de peindre fort vite. « On s'en aperçoit bien », lui répondit Apelles. — Un autre artiste lui montroit une Vénus revêtue d'habillemens superbes, et lui demandoit, d'un air content, ce qu'il en pensoit? « Je crois, lui dit Apelles, que n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as faite riche. » — Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles; mais s'étant avisé fort mal à propos de vouloir raisonner sur la peinture devant ce grand maître de l'art, Apelles, pour l'humilier et le confondre, se contenta de lui dire: « Tandis que tu as gardé le silence, je te croyois bonnement supérieur aux autres hommes; mais depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfans qui broient mes couleurs. » Cet artiste mettoit toujours au bas de ces tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, *faciebat*, pour marquer par ce mot qu'il ne les croyoit pas assez parfaits. Il ne mit le mot *fecit* qu'à trois de ses ouvrages. Le premier fut le *Portrait d'Alexandre-le-Grand, tenant en main la foudre de Jupiter*: ce portrait étoit si ressemblant qu'on disoit « que l'Alexandre de Philippe étoit invincible, et celui d'Apelles inimitable. » Ce tableau fut vendu, dit-on, un boisseau de pièces d'or. Le second tableau représentoit *Vénus endormie*; dans le troisième, *il avoit peint cette même divinité sortant du sein des mers*. Apelles trouva le moyen d'adoucir le trop grand éclat des couleurs naturelles,

en les mêlant avec du talc ou avec une espèce de craie. Ce fut le premier peintre physionomiste et qui s'attacha à faire connoître l'âge, les mœurs et les inclinations de ses personnages. Comme il ne pouvoit nommer à Ptolomée un homme dont il lui parloit, il le lui fit sur-le-champ connoître en le figurant avec le simple trait d'un charbon. Apelles mourut à Cos, sa patrie, en travaillant à une Vénus qui devoit être son chef-d'œuvre, mais qui ne fut point achevée. Pline a fait le dénombrement des tableaux de ce peintre célèbre, dont quelques-uns se vendirent cent talens. (Barthélemy évaluoit le talent à 5,400 livr.) Apelles n'employoit, comme tous les peintres anciens, que quatre couleurs; mais il inventa une espèce d'encaustique, formée d'un mélange de cire et d'huile de Pétrole, qui les rendoit plus douces, plus moelleuses, et les mettoit à l'abri de l'altération de la poussière et du temps. Il rendoit justice aux talens des autres peintres; il disoit qu'Asclépiodore le surpassoit dans les proportions, et Amphion dans l'ordonnance. Apelles avoit écrit *trois Traités sur son art*, mais ils ne nous sont point parvenus. On ignore l'année de sa mort. Sa réputation avoit commencé l'an 332 avant J. C.

II. APELLES, hérétique du 2ᵉ siècle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J. C. Il n'admettoit qu'un seul principe, éternel et nécessaire, qui avoit donné à un ange de feu le soin de créer notre monde; mais comme ce créateur étoit mauvais, son ouvrage l'étoit aussi. Il rejetoit les livres de Moïse et des prophètes. Il disoit que J. C. s'étoit formé un corps de toutes les parties des lieux par lesquels il avoit passé en descendant, et il ajoutoit qu'en remontant, il avoit rendu à chaque ciel ce qu'il en avoit pris.

* III. APELLES, acteur tragique de Rome, qui fut quelque temps en faveur auprès de Caligula, mais qui perdit ses bonnes grâces pour avoir balancé sur la question de l'empereur: « Quel étoit le plus grand de Jupiter ou de lui? » Quelques-uns nous assurent qu'il fut cruellement battu de verges, et d'autres que l'empereur le fit seulement mettre aux fers, et ordonna que de temps en temps on le fit tourner sur une roue.

† APELLICON, philosophe péripatéticien, connu dans l'antiquité par le talent qu'il avoit de se procurer des livres. Quand sa bourse ne lui permettoit pas d'en faire l'acquisition, il les déroboit. Ce fut lui qui acheta les livres d'Aristote de quelques ignorans, héritiers de Nélée, à qui Théophraste en mourant les avoit laissés. Ceux-ci les avoient cachés dans une fosse, où l'humidité et les vers les endommagèrent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes; mais comme il n'avoit pas le génie de l'auteur qu'il suppléoit, il y mit beaucoup d'inepties. Cet écumeur de livres mourut à Athènes. Il s'étoit lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon dans l'île de Délos. Le gouverneur romain l'ayant surpris et battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort par la fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athènes, il s'empara de la bibliothèque d'Apellicon, et la fit transporter à Rome. Tyranion, aussi mauvais grammairien que grand partisan d'Aristote, eut alors occasion de copier les livres de ce philosophe; mais comme ses manuscrits furent confiés à de mauvais copistes, qui ne prenoient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du précepteur d'Alexandre passèrent à la postérité chargés de mille erreurs.

APELLITES. *Voyez* APELLES, n° II, dont ils étoient les disciples.

I. APER (Marcus), orateur latin, Gaulois de nation, alla à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. On le croit auteur du *Dialogue des Orateurs*, ou *De la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres. Giry, de l'académie française, donna en notre langue une traduction de ce Dialogue, Paris, 1626, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. Cet orateur mourut vers l'an 85 de J. C.

II. APER (Arrius), l'un des principaux officiers de l'armée romaine, tua l'empereur Numérien pour se faire élire à sa place, et fut bientôt assassiné lui-même par Dioclétien, l'an 284. *Voyez* DIOCLÉTIEN.

APHÉA (Mythol.), divinité adorée par les habitans d'Égine et ceux de l'île de Crète; elle a été célébrée par une ode de Pindare.

† APHTONIUS, rhéteur et sophiste d'Antioche au 4e siècle. Nous avons de lui, I. Une *Rhétorique* imprimée à Upsal, 1670, in-8°, et dans les Rhéteurs grecs d'Alde Manuce, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1645, avec les notes de Lotherius. II. Quelques *Fables* imprimées avec celles d'Esope, à Francfort, 1610, in-8°, avec fig.

* APIAN (Philippe), mathématicien et médecin, né à Ingolstadt en 1531. Les voyages contribuèrent beaucoup aux succès de ses études. Il a publié une *Description de la Bavière*, qu'il dédia au duc d'Albert, qui lui fit présent de 2,500 écus d'or. On a aussi de lui un Traité, *de Umbris*, qui est un ouvrage sur les cadrans solaires, et plusieurs autres pièces qui ne furent imprimées qu'après sa mort. Ce savant mourut le 12 novembre 1589, à Vienne, où il avoit obtenu la chaire de mathématiques.

* APIANUS. *Voyez* BIENEWITZ.

† APIARIUS, prêtre de Sicca, ville d'Afrique, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime, qui le reçut à sa communion. Les évêques africains s'assemblèrent en concile à Carthage en 419. Les légats de Zozime, qui y assistèrent, alléguèrent les canons de Nicée, pour appuyer les appellations faites d'un simple évêque au souverain pontife; mais on reconnut que ces canons n'étoient point de ce concile général. Le pape Célestin rétablit, malgré cette décision, le prêtre Apiarius, et le renvoya en Afrique en 426. Les évêques africains, assemblés en concile, s'opposèrent à ce rétablissement; et Apiarius ayant confessé ses fautes, ils confirmèrent la condamnation portée par Urbain, et déclarèrent que « tout évêque devoit être jugé par les évêques de sa province »; ce qui est en effet conforme à la raison universelle et à la justice.

APICATA, femme de Séjan, ne partagea point les vices ni les crimes de son époux; aussi en fut-elle répudiée. Ses vertus la firent chérir des Romains, et Tibère lui-même, en proscrivant Séjan et toute sa famille, n'osa comprendre Apicata dans l'ordre de proscription. Cette mère infortunée, voyant les corps de ses fils, écrivit une lettre à Tibère, où elle lui reprocha ses cruautés, et se donna ensuite la mort.

APICELLA (Luc-Mathieu), savant docteur en droit à Salerne, dans le 17e siècle, a laissé entre autres ouvrages, *Le Gardien des Pauvres*, un Traité, *de Remissione debitorum et de Cessione bonorum*.

† APICIUS. Il y a eu trois Romains de ce nom, tous trois fameux, non par leur génie, mais par l'art de raffiner la bonne chère. Le second, le plus célèbre de tous, publia un Traité *de Opsoniis et Condimentis, sive de arte coquinariâ, libri X*, Amsterdam, 1709, in-8°. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges*. Il fut l'inventeur *des gâteaux qui portoient son nom*, et le chef d'une académie de gourmandise, renouvelée de nos jours par la société des gastronomes. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut qu'un revenu de 250,000 liv. qui lui restoit ne pourroit jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna sous l'empereur Tibère. Le troisième, contemporain de Trajan, se signala par l'invention d'un secret *pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur.* Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées.

† I. APIEN (Pierre). Ce savant professeur de mathématiques se nommoit Pierre Benewitz : il latinisa et changea son nom selon la coutume du temps ; il étoit né à Leisnick et fut élevé à Rochlitz, ensuite il se retira à Ingolstadt, où il mourut en 1552. Ses principaux ouvrages sont, I. *Inscriptiones sacro-sanctæ vetustatis non illæ quidem Romanæ sed totius ferè orbis summo studio ac maximis impensis terrâ mariquè conquisitæ feliciter incipiunt.* Ingolst, 1534, in-fol. fort rare. Apien a composé cet ouvrage avec Barthélemi Amantius. C'est Raymond Fugger qui avoit procuré à grands frais, de toutes les parties du monde, la plupart de ces inscriptions, et qui même avança des sommes considérables pour l'impression. Aussi l'ouvrage lui est dédié. Les inscriptions sont en lettres capitales, les figures paroissent gravées en bois. II. *Cosmographia.* Cet ouvrage a été souvent réimprimé ; la première édition est de 1524. Les autres sont de Paris 1553 in-4° ; d'Anvers, 1540, in-4° ; *idem*, 1564, in-4° ; *idem* 1584 in-4° ; en italien, Anvers, 1575, in-4° ; en hollandais, 1592, in-4° ; en allemand, 1598, in-4° ; en français, 1544, in-4° ; etc. L'empereur Charles V, à qui l'auteur avoit donné des leçons d'astronomie, fut si content de cet ouvrage qu'il donna à Apien une récompense de trois mille écus d'or et l'anoblit. Ce savant excelloit *dans la construction des instrumens de mathématiques ;* il en inventa plusieurs.

† II. APIEN (Philippe), fils du précédent, et aussi habile que son père, naquit à Ingolstadt l'an 1531, et mourut à Tubinge en 1589. Nous avons de lui un *Traité des cadrans solaires*, *des tables géographiques*, Ingolstadt, 1568, in-fol. On distingue sur-tout sa *Bavariæ descriptio geographica*, Monach. 1566, in-fol. grav. en bois. Pour les noms des lieux, Apien se servoit d'une sorte de stéréotypes métalliques. Charles-Quint prenoit plaisir à s'entretenir avec lui. Apien étoit valétudinaire, et sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

* APINUS (Jean Louis), né en 1668, dans le comté de Hohenloé en Franconie, étudia la médecine à Altorf, où il fut reçu docteur en 1691 ; en 1694 nommé médecin de la ville d'Herspruck, il se fit agréger au collége de cette ville. En 1702 il obtint la chaire de physiologie et de chirurgie dans l'université d'Altorf, où il mourut le 28 octobre 1703. On a de lui, I. *Febris epidemicæ anno* 1694 *et* 1695, *in Noricæ ditionis oppido Hersprucensi grassari deprehensæ historica relatio.* 1697 in-8°. II. *Fasciculus dissertationum academicarum*, Altorfii, 1718, in-8°.

APION, grammairien, né à Orsis, ville d'Egypte. Les Alexandrins le nommèrent chef de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Caligula pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J. C. Le député appuya beaucoup sur le refus que faisoient les Juifs de consacrer des images à cet empereur, et de jurer par son nom. Apion composa une *Histoire d'Egypte*, suivie d'un Traité *contre le peuple hébreu*, dans lequel il employoit toutes sortes d'armes pour les battre. L'historien Josephe le réfuta avec beaucoup d'éloquence. Tibère appeloit ce savant *Cymbalum mundi*, et il méritoit bien ce titre. C'étoit un vrai déclamateur, qui ne s'attachoit qu'à des minuties, et qui les soutenoit avec autant de fracas que les choses les plus importantes.

APIS (Mythol.), roi d'Argos, étoit fils de Jupiter et de Niobé. Ce prince, ayant cédé le trône à son frère Egiale, passa en Egypte vers l'an 1717 avant J. C., suivant quelques-uns. Il y fut connu sous le nom d'Osiris, et y épousa Isis. On dit qu'il enseigna aux Egyptiens l'usage de la médecine, et la manière de planter la vigne. Ces peuples, après sa mort, lui rendirent les honneurs divins sous la figure d'un bœuf vivant. Ce bœuf, principal symbole de l'Egypte, étoit logé dans un palais, et servi par des prêtres nombreux. Sous Ptolomée Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de ses funérailles s'éleva, suivant les historiens, à une somme de plus de 50,000 écus. Apis avoit pris la forme de cet animal, pour se soustraire à la colère de Jupiter. Les Egyptiens consultoient Apis comme un oracle. C'étoit un bon présage lorsqu'il prenoit ce qu'on lui offroit à manger. Pline observe que Germanicus lui présenta un mets qu'il refusa, et que ce prince mourut bientôt après. Cambyse, roi de Perse, irrité d'un oracle que l'on attribua au dieu, le fit amener devant lui, le perça d'un coup d'épée dont il mourut, et fit fustiger ses prêtres.

† APOCAUQUE ou APOCAUCHUS, Grec, d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premières dignités de l'empire à Constantinople sous les empereurs Andronic-le-Jeune, et Andronic-le-Vieux. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances ; mais par la souplesse de son génie, il parvint jusqu'à pouvoir affermer lui-même quelques revenus de l'empire. S'insinuant tous les jours de plus en plus dans les bonnes graces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, grand-duc ; enfin tout ce que pouvoit être un particulier qui ne voyoit au-dessus de lui que le trône. Le prince qui l'élevoit si haut, loin de l'estimer, ne le regardoit que comme un misérable, et une ame vile et méprisable. Apocauque abusa de son crédit : on lui imputa la plus grande partie des calamités publiques. Voulant se venger de ses ennemis, il faisoit bâtir de nouvelles prisons. Quelques prisonniers, à la tête desquels étoit Raoul, se révoltèrent un jour qu'Apocauque alloit visiter son ouvrage. « Il est temps, dit Raoul, que le ciel venge les crimes que tu as commis, et qu'il prévienne ceux que tu peux commettre. Je vais périr avec toi, ou devenir le libérateur de l'empire ; » et à l'instant il lui déchargea plusieurs coups, et, secondé des autres prisonniers, il le tua l'an 1345. Le fils, gouverneur de Thessalonique, n'eut pas un sort plus heureux que son père. Il fut pris dans une sédition excitée à Thessalonique, jeté du haut des murailles de la ville, et un matelot lui coupa la tête qu'on promena dans toutes les rues.

I. APOLLINAIRE (saint), dis-

ciple de saint Pierre, fut le premier évêque de Ravennes. Saint Pierre Chrysologue, son successeur dans le même siége, a publié son éloge; et le pape Honorius, en 680, fonda à Rome une église sous l'invocation de saint Apollinaire.

† II. APOLLINAIRE, Apollinarius (C. Sulpice), grammairien de Carthage, au 2e siècle, est auteur, selon quelques savans, *des vers qui servent d'argument aux comédies de Térence.* On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur, dans sa profession, Pertinax, qui fut depuis empereur.

III. APOLLINAIRE, le Vieux (Claude), évêque d'Hiéraple en Phrygie, présenta, vers l'an 177, à Marc-Aurèle, une apologie pour les chrétiens. Elle réunissoit deux choses qui vont rarement de compagnie, la vérité et l'éloquence. C'est dans cette apologie qu'est rappelé le miracle de la légion mélitine. Il avoit fait d'autres *Traités contre les hérétiques de son temps*, qui sont tous perdus. *Voyez* Montan.

† IV. APOLLINAIRE, le Jeune, fils d'Apollinaire l'Ancien, évêque de Laodicée en Syrie, avança, sur la personne de Jésus-Christ, des opinions qui furent condamnées par l'Église. Il les puisa dans les principes de la philosophie pythagoricienne, qui suppose à l'homme une ame qui raisonne, et qui est une pure intelligence, incapable d'éprouver l'agitation des passions, et une ame incapable de raisonner, et qui est purement sensible. Apollinaire eut beaucoup de disciples, appelés Apollinaristes, qui ajoutèrent de nouvelles hérésies à celles de leur maître. Saint Athanase l'anathématisa dans le concile d'Alexandrie en 362, et écrivit contre lui. Apollinaire mourut vers 380. Il est auteur de plusieurs ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. Nous avons dans la Bibliothèque des Pères son *Interprétation des psaumes, en vers*, qui contient des sentimens erronés sur J. C. Elle a aussi été imprimée séparément à Paris, en 1552 et 1613, in-8°. On trouve dans les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze une *Tragédie de Jésus-Christ souffrant*, qu'on croit être de lui. Apollinaire avoit composé ces pièces, afin que les chrétiens pussent se passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres. Il écrivit en vers héroïques, à l'imitation d'Homère, *l'Histoire Sainte jusqu'à Saül*, divisée en 24 livres, suivant l'ordre de l'alphabet grec. Il prit Ménandre pour modèle dans ses *Comédies*, Euripide dans ses *Tragédies*, et Pindare dans ses *Odes*; mais il resta loin de ses modèles.

V. APOLLINAIRE (Sidoine). *Voy.* Sidonius Apollinaris.

APOLLINE ou Apollonie (Ste.), vierge et martyre d'Alexandrie, reçut tant de coups sur le visage, que toutes les dents lui tombèrent. Elle se jeta elle-même dans le bûcher qu'on lui préparoit, vers l'an 248 de J. C. Une ancienne église de Rome porte son nom.

APOLLO. *Voyez* Apollon, n° I.

† I. APOLLODORE, célèbre grammairien d'Athènes, qui vivoit dans la 158e olympiade, environ 150 ans avant notre ère. Il étoit, suivant Suidas, fils d'Asclépiades, avoit étudié la philosophie sous Panétius, et la grammaire, sous le célèbre Aristarque. Il inventa le *Mètre* nommé triambique. Pline dit que sa grande célébrité détermina l'assemblée des amphictyons à lui décerner les honneurs publics. Il avoit composé un grand nombre d'ouvrages, dont M. Heyne a publié les titres et quelques fragmens.

(*Voy.* ses éditions de la bibliothèque d'Apollodore.) Les principaux étoient un *Traité des Dieux* en 20 volumes au moins, un *Commentaire en* 12 *livres, sur le catalogue des vaisseaux d'Homère*, et une *Chronique en vers iambiques, qui comprenoit l'histoire des Athéniens jusqu'au retour des Héraclides.* Il faut y joindre l'ouvrage intitulé *la Bibliothèque d'Apollodore.* Plusieurs savans modernes pensent néanmoins que ce dernier ouvrage n'est pas de cet écrivain, et leur doute est fondé sur le silence des anciens, qui ont souvent cité les ouvrages d'Apollodore sans faire mention de celui-ci. Quelques-uns ont cru aussi que cette *Bibliothèque* étoit le même ouvrage que le *Traité des Dieux*. Photius est le premier auteur, dont l'époque soit connue, qui ait attribué à Apollodore la *Bibliothèque.* Cet ouvrage, qui est parvenu jusqu'à nous, étoit rempli de fautes qu'on ne peut attribuer à un grammairien aussi savant qu'Apollodore. Ces fautes nombreuses, que les différens éditeurs ont fait successivement disparoître, et dont on a accusé les copistes, ont fait penser à Taneguy Le Febvre que cet ouvrage n'étoit qu'un abrégé de celui d'Apollodore. M. Clavier, qui l'a traduit récemment en français, croit cette conjecture très-fondée, et la fortifie par plusieurs raisons. La première édition de la Bibliothèque d'Apollodore fut donnée à Rome, en 1550, par Ægius Spolétinus, avec une traduction latine et des notes. Jean Commelin en donna une seconde édition à Heidelberg en 1599; on la trouve aussi dans un recueil de Mythologues grecs et latins, de 1608. Taneguy Le Febvre la fit réimprimer, in-8°, en 1661, et y ajouta de nouvelles notes. Cette dernière édition fut réimprimée, en 1675, dans un recueil de Mythologues intitulé *Historiæ poëticæ scriptores.* Le savant Thomas Gale y fit des notes et un discours préliminaire. Il y eut quelques autres éditions qui sont peu estimées. Le premier qui ait donné un travail complet sur Apollodore a été M. Heyne, qui publia, à Gottingue, en 1782, le texte de cet auteur, et y joignit, en 1783, un commentaire rempli d'érudition; ce qui forme 4 vol. in-8°. Le même auteur a donné, en 1803, une nouvelle édition de la Bibliothèque d'Apollodore, en 2 vol. in-8°, avec quelques augmentations, et une disposition nouvelle des matières. On ne connoît que deux traductions françaises de la Bibliothèque d'Apollodore. Passerat en fit une qui ne fut publiée que plusieurs années après sa mort. Elle parut en 1605, in-12. Enfin M. Clavier, membre de la cour de justice criminelle séante à Paris, a publié de cet ouvrage une nouvelle traduction française, en 1805, 2 vol. in-8°, avec le texte en regard; elle est enrichie de notes curieuses et savantes qui composent seules le second volume. La Bibliothèque d'Apollodore est la plus ancienne compilation qui nous soit parvenue sur la mythologie et l'histoire héroïque de la Grèce. M. Clavier, dans sa traduction, a suivi la marche ordinaire; il a rendu les noms propres des divinités de la Grèce par les noms propres des divinités romaines ou latines qui leur sont analogues. Quelques archéologes penseront que les noms propres ne doivent jamais être changés dans une traduction.

II. APOLLODORE, peintre d'Athènes, fut le premier qui orna des graces du coloris les plus belles parties du corps humain, et qui peignit la nature avec ses agrémens. Il fut le premier aussi qui détacha sur la toile les pieds et les mains des figures, qui avant lui n'étoient

représentés qu'en bloc. Il fit ainsi dans la peinture ce que Dédale avoit fait pour la sculpture. Zeuxis son disciple l'éclipsa. Il vivoit vers l'an 439 avant J. C.

† III. APOLLODORE, de Damas, architecte célèbre, dirigea le pont de pierre que Trajan fit construire sur le Danube l'an 102 de J. C. Ce pont, élevé dans la Basse-Hongrie, et dont il reste encore quelques piles, avoit vingt-une arches, 300 pieds de hauteur, et près de demi-lieue d'étendue, chaque arche se trouvant à 160 pieds de distance des autres. Adrien le fit détruire, non par haine pour Apollodore, mais dans la crainte que les barbares ne profitassent de son ouvrage pour pénétrer sur les terres de l'empire. Ce fut aussi sous la direction de cet architecte que fut faite à Rome la grande place Trajane, au milieu de laquelle on éleva une colonne qui supportoit la statue de Trajan, tenant un globe d'or dans sa main droite. On a prétendu que les cendres de cet empereur, modèle des rois, furent placées dans ce globe. Apollodore fit bâtir la basilique Ulpiane, une bibliothèque publique, des thermes et des aqueducs. Il répara et embellit le grand cirque. Adrien fit mourir ce célèbre artiste vers l'an 130 de J. C., pour se venger de ce qu'un jour, comme Trajan s'entretenoit avec Apollodore sur quelque édifice, cet architecte dit à Adrien, qui se mêloit de dire son avis: « Allez peindre vos citrouilles »; c'étoit un genre de peinture auquel Adrien s'occupoit alors. Apollodore, apparemment peu civil et peu politique, eut encore l'imprudence de critiquer le Temple de Vénus, qui étoit un des ouvrages d'Adrien. « Le temple n'est pas assez dégagé, écrivit-il à cet empereur; il est trop bas, et les statues des déesses trop grandes: si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas. » On trouve dans les *Veteres mathematicos*, Paris, 1693, in-fol., la *Poliorcetica* d'Apollodore.

* IV. APOLLODORE, de Géla en Sicile, avoit composé un grand nombre de comédies. Térence lui doit son *Phormion* et son *Hécyre*. Il paroît, d'après Suidas, qu'il y a eu encore un autre poëte comique de ce nom, né à Athènes, et auteur de 47 pièces. Il y a un petit traité de Scipion Tetti sur les Apollodores.

* V. APOLLODORE, sculpteur à Athènes, contemporain de Lysippe, vécut vers la 111e olympiade; il fut surnommé *l'insensé*, parce qu'il brisoit tous ses modèles travaillés avec le plus grand soin, dès qu'ils ne répondoient pas à l'idéal de perfection qu'il s'étoit formé.

† I. APOLLON (Mythol.), fils de Jupiter et de Latone, naquit dans l'île de Délos. Il est, selon les mythologistes, l'inventeur et le dieu de la musique, de la poésie, de la médecine, de l'art de deviner, le chef des neuf Muses, et le père de la lumière. Son premier exploit fut de tuer le serpent Python qui avoit tourmenté long-temps Latone sa mère. Qulque temps après cette victoire, il eut un fils qu'il nomma Esculape (*voyez* ce mot), que Jupiter foudroya. Apollon furieux tua les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont le maître des dieux avoit frappé son fils. Cet attentat le fit chasser du ciel. Il se réfugia chez Admète, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux. Il passa du service de ce prince à celui de Laomédon, s'occupa avec Neptune à faire de la brique et à bâtir les murs de Troie, travail dont ces dieux ne furent point payés. Il erra quelque temps sur la terre, cherchant à se consoler de sa disgrace avec

des mortelles aimables, dont ce dieu du bel esprit ne fut pas toujours satisfait. (*Voyez* Daphné, Clytie, Coronis, Climène.) L'exil et les malheurs d'Apollon apaisèrent enfin Jupiter; il lui rendit sa divinité, et le rappela de son exil. Un des monumens les plus fameux qui nous reste de l'antiquité est l'Apollon du Belvedère, que la France possède aujourd'hui. C'est ainsi que cette belle statue a été décrite par Winckelmann. «De toutes les statues antiques qui ont échappé à la fureur des barbares, et à la main destructive du temps, la statue d'Apollon est, sans contredit, la plus sublime. On diroit que l'artiste a composé une figure purement idéale, et qu'il n'a employé de matière que ce qu'il falloit pour exécuter et représenter son idée. Autant la description qu'Homère a faite de ce dieu surpasse toutes les descriptions qu'en ont essayées après lui les autres poëtes, autant cette statue l'emporte sur toutes les figures de ce même dieu. Sa taille est au-dessus de celle de l'homme, et son attitude annonce la grandeur divine qui le remplit; un éternel printemps, tel que celui qui règne dans les champs fortunés de l'Élysée, revêt d'une aimable jeunesse son beau corps, et brille avec douceur sur la fière structure de ses membres. Pour mieux sentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre de l'art, il faut se pénétrer des beautés intellectuelles, et devenir, s'il se peut, créateur d'une nature céleste; car il n'y a rien qui soit mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité. Ce corps, dont aucune veine n'interrompt les formes, et qui n'est agité par aucun nerf, semble animé d'un esprit céleste qui circule comme une douce vapeur dans tous les contours de cette aimable figure. Ce dieu vient de poursuivre Python, contre lequel il a tendu, pour la première fois, son arc redoutable; il l'a atteint dans sa course rapide, et vient de lui porter le coup mortel. Pénétré de la conviction de sa puissance, et comme abîmé dans une joie concentrée, son auguste regard pénètre au loin dans l'infini, et s'étend bien au-delà de sa victoire; le dédain siége sur ses lèvres; l'indignation qu'il respire gonfle ses narines, et monte jusqu'à ses sourcils: mais une paix inaltérable est peinte sur son front; son œil est plein de douceur, tel qu'il est quand les Muses le caressent. Parmi toutes les figures qui nous restent de Jupiter, il n'y en a aucune dans laquelle le père des dieux approche de la grandeur avec laquelle il se manifesta jadis à l'intelligence d'Homère; mais, dans les traits de l'Apollon du Belvedère, on trouve les beautés individuelles de toutes les autres divinités réunies, comme dans celle de Pandore. Ce front est le front de Jupiter, renfermant la déesse de la sagesse; ces sourcils, par leur mouvement, annoncent sa volonté suprême; ce sont les grands yeux de la reine des déesses, arqués avec dignité; et sa bouche est une image de celle du beau Branchus, où respiroit la volupté. Semblable aux tendres sarmens de la vigne, sa belle chevelure flotte autour de sa tête, comme si elle étoit légérement agitée par l'haleine du Zéphir; elle semble parfumée de l'essence des dieux, et se trouve attachée avec une pompe charmante au haut de sa tête par la main des Graces. A l'aspect de cette merveille de l'art, j'oublie tout l'univers, et mon esprit prend une disposition surnaturelle, propre à en juger avec dignité. De l'admiration je passe à l'extase; je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève, comme l'éprouvent ceux qui sont remplis de l'esprit des prophéties; je suis transporté à Délos, dans les bois sacrés de la Lycie, lieux qu'Apollon honoroit de sa présence. Cette statue semble s'animer, comme

le fit jadis la beauté sortie du ciseau de Pygmalion : mais comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre ? il faudroit pour cela que l'art même daignât m'inspirer et conduire ma plume. Les traits que je viens de crayonner, je les dépose devant toi, comme ceux qui, venant pour couronner les dieux, mettoient leurs couronnes à leurs pieds, ne pouvant atteindre à leur tête. »

II. APOLLON (Apollos), juif originaire d'Alexandrie, possédoit le talent de l'éloquence. Etant arrivé à Ephèse pendant l'absence de saint Paul, il parla hardiment dans la synagogue, et montra que Jésus étoit le Christ. Aquila et Priscille l'ayant ouï, le retirèrent chez eux, et l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême, l'an 54 de J. C. Quelque temps après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de bruit et convainquit les juifs par les Ecritures. Mais l'attachement de ses disciples pour lui causa presque un schisme : les uns disant, je suis à Paul ; d'autres, je suis à Apollon ; et d'autres, je suis à Céphas. Cependant cette division n'empêcha pas que Paul et Apollon ne fussent unis dans un même esprit par les liens de la charité.

† APOLLONIAS, née à Cyzique d'une famille peu distinguée, épousa Attale I, roi de Pergame. Sa vertu, sa bonté, sa modestie lui gagnèrent le cœur de son époux. Apollonias demeura veuve, l'an 198 avant J. C., avec quatre fils. Cette princesse remercioit souvent les dieux, non de l'avoir placée sur un des trônes de l'Asie, mais de ce qu'elle jouissoit, avant de descendre au tombeau, du plaisir de voir la concorde si bien établie parmi ses enfans, que ses trois jeunes fils faisoient la fonction de gardes auprès de leur aîné.

I. APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, vécut long-temps avec honneur à la cour d'Artaxercès I. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui persuada qu'elle ne pouvoit guérir de quelques indispositions dont elle se plaignoit qu'en suivant son penchant à l'amour ; et il fut un de ses amans. Les excès de la princesse lui ayant causé une maladie très-dangereuse, et le médecin craignant qu'elle ne la lui communiquât, s'éloigna d'elle. Il ne fit par-là qu'avancer sa perte. Amestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers supplices pendant deux mois, et enfin le fit enterrer vif le jour même de la mort de sa fille.

* II. APOLLONIDES DE NICÉE vivoit du temps de Tibère, à qui il a dédié un de ses ouvrages ; peut être celui *sur les mensonges de l'histoire*, cité par le grammairien Apollonius, et par l'auteur de la vie d'Aratus. Diogène-Laërce, Harpocration en ont aussi parlé. Mais on lit chez l'auteur de la vie d'Aratus, Απολλωνίδης ὁ Κηφεὺς ; Brukey suppose que c'est par altération et qu'il faut lire Νικαεύς.

APOLLONIE. *Voyez* APOLLINE.

† I. APOLLONIUS, de Perge en Pamphylie, florissoit sous le règne de Ptolomée Evergète ; il composa plusieurs *Traités sur les mathématiques*. Nous n'avons plus d'entiers que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit et commenté bien des fois par les modernes (*voyez* ECCHELLENSIS, MAUROLICO), auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumières. La meilleure édition de ce livre est celle d'Oxford, en 1770, in-fol. Les savans n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1658. Ce fut en cette année

que Jean-Alfonse Borelli trouva dans la bibliothèque de Médicis les quatre derniers, et Barrow publia le tout à Londres, 1675, in-fol., qui fut réimprimé à Oxford, en 1710, in-fol., avec des commentaires. Robert Simpson en a publié une nouvelle édition. Apollonius florissoit sous le règne de Ptolomée Evergètes, roi d'Egypte, l'an 244 avant J. C. Cardan, dans son traité *de Subtilitate*, lui donne la septième place parmi les philosophes; d'autres l'ont appelé l'égal d'Archimède.

† II. APOLLONIUS, d'Alexandrie, père d'Hérodien, historien grec, fils de Mnésithée, florissoit sous les règnes d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux. Il étoit si pauvre que, n'ayant pas de quoi acheter des tablettes, il écrivit ses ouvrages sur des coquilles. On le surnomma *Dyscole*, c'est-à-dire le difficile, plutôt à cause de son caractère que l'indigence avoit aigri, qu'à cause de son style qui n'est point difficile à entendre; il mourut à Alexandrie, dans le Bruchium, quartier de la ville où les rois d'Égypte entretenoient un grand nombre de savans. Hérodianus, son fils, étudia sous lui, et devint aussi un très-habile grammairien. Apollonius a fait, I. *Quatre livres sur la syntaxe*, imprimés à Francfort, 1590, in-4°; ils se trouvent en grec dans la grammaire de Théodore, d'Alde, 1595, in-fol. C'est l'un des ouvrages les plus philosophiques que les Grecs aient produits sur leur langue; Apollonius dit qu'il l'a composé avec tout le soin dont il étoit capable; et, suivant Vossius, le grammairien Priscien en avoit fait sa lecture favorite. Cependant quelques-uns prétendent que cet ouvrage n'est pas d'Apollonius-Dyscole, quoiqu'il porte son nom. M. Teucher en a donné une nouvelle édition, avec des notes qui sont, dit-on, peu importantes, Leips, 1792, in-8°. Ce n'est guère qu'une réimpression de l'édition de Meursius. La bibliothèque impériale de Paris possède trois ouvrages inédits d'Apollonius que M. Bast se propose de publier. Un autre APOLLONIUS fut également chargé d'enseigner la philosophie à Vérus. Dans la vie d'Adrien, par Spartien, il est fait mention d'un APOLLONIUS, surnommé *Syrus Platonicus*; il étoit de Syrie, philosophe platonicien et auteur d'un ouvrage dans lequel il avoit inséré un oracle, rendu dans le temple de Jupiter vainqueur. Cet oracle annonçoit qu'Adrien seroit bientôt élevé au trône impérial. II. *Historiæ commentitiæ*, græc. lat., publiées par Jean Meursius, Leyde, 1620, in-4°. L. C. Valckenaer (in. not. ad. X. Eidyll. Théocr., p. 206), cite deux opuscules inédits d'Apollonius-Dyscole, qui sont à Paris dans la bibliothèque impériale, où Ruhnkenius en a pris une copie. Il les dit *optimarum rerum plenos*. L'un est intitulé *Αντωνυμίας*. Is. Vossius en avoit pris des extraits, publiés par J. F. Reitz à la suite du traité de Maittaire, *de dialectis ling. gr.*, à La Haye, 1738. L'intitulé de l'autre est *περὶ ἐπιῤῥημάτων*. *Voy.* ibid. p. 278 et p. 301.

† III. APOLLONIUS, le Rhodien, naquit à Alexandrie, sous le règne de Ptolomée Philadelphe, environ 276 ans avant l'ère vulgaire. Il fut disciple de Callimaque, poëte célèbre, et protégé du roi d'Egypte. Apollonius se livra à la poésie, et publia *son poëme sur l'Expédition des Argonautes*. Les productions d'Apollonius excitèrent contre lui l'envie et les satires de ses rivaux. Son maître Callimaque fut de leur nombre, et il paroît qu'il ne borna point sa jalousie à des traits satiriques. Il persécuta Apollonius, qui se vit forcé de fuir sa patrie et de chercher un asile dans l'île de Rhodes, où il pro-

fessa la littérature, retoucha son poëme, et reçut des habitans, satisfaits de ses talens, le titre de *citoyen de Rhodes :* surnom qu'il a toujours conservé depuis. Il avoit passé dans cette île une grande partie de sa vie, lorsque ses concitoyens d'Alexandrie, sans doute après la mort de Callimaque, dont il avoit été disciple, l'invitèrent à revenir s'établir parmi eux; il ne résista point à de telles instances, il revit avec joie sa patrie, et y fut assassiné par ceux même qui avoient contribué à sa persécution. Bientôt la mort d'Eratosthènes laissa vacante la place honorable de bibliothécaire d'Alexandrie : il fut appelé à la remplir; mais il n'en jouit pas long-temps et mourut à l'âge de 90 ans, vers la 14e année du règne de Ptolomée Epiphanes. Son poëme *sur l'expédition des Argonautes*, en quatre chants, doit être rangé parmi les productions inférieures en ce genre. Sa composition étoit douce et aisée. Les manuscrits qui sont parvenus de ce poëme étoient remplis de fautes qui ont été en partie corrigées dans les dix éditions qu'on en a publiées. On en a donné une édition à Leyde en 1641, avec des commentaires. Rich. Fr. Phil. Brunck en a donné une excellente à Strasbourg, 1780, in-8°. Jean Shaw en avoit donné une à Oxford en 1777, 2 vol. in-4°, dont le principal mérite est la beauté du papier et des caractères. M. Beck en a aussi donné une fort bonne édition en 1797 et années suivantes. M. Caussin, professeur au collége de France, a donné en l'an 1802 une fort bonne traduction française d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de l'Expédition des Argonautes, ou conquête de la Toison d'Or, Paris, 1802. Ce traducteur se montre seulement un peu trop engoué de son original. Si les poëtes n'y trouvent ni l'élévation ni les grandes images d'Homère, les archéologues y puiseront des notions instructives sur la mythologie et sur les rites des anciens.

† IV. APOLLONIUS, de la ville d'Alabaude dans l'Asie mineure, fut un maître de rhétorique très-célèbre, au jugement de Suétone. Quoiqu'il tirât un salaire de ses auditeurs, cependant il ne souffroit pas que ceux en qui il ne connoissoit aucun talent pour l'art oratoire perdissent leur temps à l'écouter; il les avertissoit de se retirer, en leur assignant l'art auquel ils pouvoient s'appliquer avec succès.

† V. APOLLONIUS, de Tyanes, bourg de Cappadoce, naquit quelques années avant J. C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, et il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissoit que de légumes, s'abstenoit du vin et des femmes, donnoit son bien aux pauvres, vivoit dans les temples, apaisoit les séditions, et instruisoit les hommes avec une douceur mêlée de force. Apollonius vivant de cette manière, et ne parlant que par sentences pleines d'emphase et d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que les dehors séduisent toujours. Tout le monde le suivoit; les artisans même quittoient leurs métiers; les villes lui envoyoient des députés; les oracles chantoient ses louanges, apparemment afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Il se fit par-tout des disciples, conversa avec les brachmanes des Indes, les mages des Perses, les gymnosophistes d'Egypte, et s'en fit admirer. A Ninive, à Ephèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe, et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en précepteur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs et prêchant la réforme de tous les abus. A Rome, où il étoit venu pour voir de près, di-

soit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il se mit bientôt à faire des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approche du lit sur lequel on la portoit, la touche, dit quelques paroles tout bas; et la fille qu'on croyoit morte s'éveille, et retourne à la maison de son père. Ses parens offrirent une grande somme à l'opérateur du miracle; mais il répondit qu'il la donnoit en dot à la jeune fille. — Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique: « Quelque chose de grand arrivera, et n'arrivera pas. » Trois jours après la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe qu'il portoit à sa bouche. Le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avoit voulu dire qu'il s'en faudroit peu que l'empereur ne fût frappé. L'empereur Vespasien le regardoit comme un homme divin, et lui demandoit des conseils. Apollonius lui en donnoit avec toute la liberté que pouvoit permettre sa réputation, sa philosophie, et le beau don de lire dans l'avenir. Il avoit déjà usé de cette liberté dans d'autres cours. Néron ayant un jour chanté en plein théâtre dans les jeux publics, Tigelin demande à Apollonius ce qu'il pensoit de Néron. — « J'en pense beaucoup plus honorablement que vous, répond-il; vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire. » — Le roi de Babylone lui demandoit un moyen pour régner sûrement; Apollonius lui répondit: « Ayez beaucoup d'amis, et peu de confidens. » — Un eunuque ayant été surpris avec une concubine du même roi, le prince voulut savoir d'Apollonius comment il devoit punir le coupable? « En lui laissant la vie », dit Apollonius; et comme le roi paroissoit surpris de cette réponse, il ajouta, « S'il vit, son amour fera son supplice. » — Apollonius fut accusé de magie sous Domitien. Ce prince ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la barbe. « Je n'attendois pas, dit Apollonius en riant, que mes cheveux et les poils de ma barbe dussent courir quelque risque dans cette affaire. » L'empereur, irrité de cette raillerie, commanda qu'on lui mît les fers aux pieds et aux mains, et qu'on le menât en prison. « Si je suis magicien, ajouta Apollonius, comment viendrez-vous à bout de m'enchaîner? » Un espion du prince étant venu le trouver en prison, et feignant de plaindre son sort, lui demanda comment ses jambes pouvoient supporter les entraves qui les serroient? « Je n'en sais rien, répondit Apollonius, mon esprit est ailleurs. » Il mourut quelque temps après, vers la fin du premier siècle. On lui dressa des statues et on lui rendit des honneurs divins. Il fut respecté par Néron, honoré par Vespasien, qui l'admit à son conseil. Lampridius atteste que l'empereur Alexandre Sévère avoit, dans son oratoire, parmi les portraits du Christ, d'Abraham et d'Orphée, placé celui d'Apollonius. Vopiscus, dans la vie d'Aurélien, dit que cet empereur projeta la destruction de la ville de Tyanes, qu'il en fut détourné par Apollonius, lequel lui apparut et lui donna des conseils salutaires. Cet historien en parle avec la plus grande vénération. « Ancien philosophe, dit-il, vrai ami des dieux; sa doctrine, sa sagesse, lui ont acquis la plus grande célébrité; on devroit l'honorer comme un être supérieur à l'humanité...... Fut-il jamais un mortel plus vénérable, plus saint, plus sublime, plus divin? Il a rendu la vie à des mortels; il a fait et dit des choses qui passent les bornes des facultés humaines. Qui voudra les connoître, doit lire les écrivains grecs qui les ont consi-

gnées dans sa vie. Pour moi, si je prolonge ma carrière, je publierai, sous les auspices d'un homme aussi grand, les actions qui l'ont illustré: non que sa mémoire, pour être plus révérée, ait besoin de ma plume; mais afin de contribuer à répandre parmi les hommes la connoissance de ce qui est digne de leur admiration. » Jusqu'au 5e siècle, même chez les chrétiens, sa réputation et le profond respect qu'elle inspiroit se sont soutenus. Léon, ministre du roi des Visigoths, invita Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, à lui traduire la vie du philosophe Apollonius, écrite par Philostrate. L'évêque choisit l'exemplaire le plus correct, sur lequel il fit sa traduction et l'envoya au ministre, par une lettre dans laquelle il fait l'éloge le plus honorable de ce philosophe, et parle de ses actions et de ses vertus avec admiration. Mais il dit que, pour être parfait, il ne lui manquoit que d'être chrétien. Il paroît que ses disciples, voulant rehausser son mérite, l'ont dégradé et lui ont attiré les titres d'*imposteur* et de *fourbe*, en lui attribuant faussement des prophéties et des miracles. Un nommé Damis, le fidèle compagnon d'Apollonius, écrivit sa vie, et depuis, Philostrate qui vivoit 200 ans après lui : on la trouve dans les Œuvres de ce dernier, ainsi que quelques Lettres qu'il attribue à son héros. Elle est sous ce titre : *Philostratorum quæ supersunt omnia*, *Apollonii Thyanensis epistolæ, gr. lat.*, Lipsiæ, 1709, in-fol. Hiéroclès a osé comparer les miracles d'Apollonius avec ceux de J. C. La vie d'Apollonuis par Philostrate, avec les commentaires donnés en anglais par Ch. Blonuto, a été traduite en français, Berlin, 1774, 4 vol. in-12.

† VI. APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui a vécu dans l'école de Dydime, s'est fait connoître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ.*, dont Villoison a donné la première édition avec la traduction latine, à Paris, 1773, 2 vol. in-4°; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport à celui d'Hésychius. Herman Tollius en a donné une édition moins somptueuse à Leyde, chez Luchtmans, en 1788, 1 vol. in-8° de 852 pag. Il en a retranché la traduction latine et les modèles de paléographie grecque que Villoison avoit fait graver à grands frais. Il a ajouté de savantes notes à celles du premier éditeur.

† VII. APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome, à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendoit avec impatience. Apollonius répondit insolemment « que c'étoit au disciple à venir trouver le maître, et non pas au maître à aller au devant du disciple. » — Antonin répondit en souriant « qu'il étoit bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome! » et sur-le-champ ce prince lui envoya Marc-Aurèle.

VIII. APOLLONIUS (Lævinus), né dans un village entre Bruges et Gand, a publié deux ouvrages historiques qui furent recherchés dans le 16e siècle. Le premier est la *Narration du voyage des Français à la Floride*, 1568, in-8°; le second est une *Histoire du Pérou*, imprimée en latin à Anvers, 1576, in-8°.

† IX. APOLLONIUS COLLATIUS (Pierre), prêtre de Novarre,

né dans le 15e siècle, auteur d'un *Poëme sur le siége de Jérusalem par Vespasien*, en quatre livres, Milan, 1481, in-4°, Paris, 1540, in-4°, et Leyde, 1586, in-8°; du *Combat de David avec Goliath*, et *de quelques autres ouvrages de poésie*, Milan, 1692, in-8°, qu'on ne lit guère. Il y mêle le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes. Bignæus croit que cet auteur vivoit dans le 7e siècle; mais Vossius et plusieurs autres le font exister dans le 15e siècle.

* X. APOLLONIUS (DE RHODES) et TAURISCUS étoient natifs de Tralles en Lydie, et fils d'Artémidore, dont ils gravoient toujours le nom sur leurs ouvrages. Ils eurent pour maître Ménécrate. Suivant Pline, ils furent les auteurs du fameux *groupe d'Amphion, Zètes et Ircé, liés à un taureau furieux*, qu'on appelle le *Taureau farnèse*, nom du palais où il étoit placé : tout, jusqu'aux cornes, est du même bloc. On voit cependant que l'auteur a moins voulu, dans ce chef-d'œuvre, se donner le mérite de la difficulté vaincue, que rassembler dans sa composition toutes les beautés dont elle étoit susceptible. Ses figures sont élégantes et parfaitement posées; mais elles sont trop isolées, en sorte que les masses de lumières et d'ombres ne sont pas assez liées par les demi-teintes. Il paroîtroit par-là que les statuaires anciens ne s'attachoient pas assez à combiner les effets de lumières. Par la superbe exécution de ce chef-d'œuvre, on croit qu'Apollonius et son frère vivoient immédiatement après le temps d'Alexandre.

* XI. APOLLONIUS, peintre, maître d'André Taffi, qui vint à Venise sur le bruit que quelques peintres grecs avoient été appelés dans cette ville. Cet Apollonius est mort sur la fin du 14e siècle.

* XII. APOLLONIUS, sculpteur athénien, fils de Nestor. Il est l'auteur d'une superbe *statue d'Hercule*, dont il ne reste plus qu'un fragment admirable, connu des artistes sous le nom du *Torse du Belvedère*. Jules II le fit placer au jardin du Vatican, ainsi que l'Apollon et le Laocoon. Il y a servi long-temps aux études des plus grands maîtres, tels que les Michel-Ange, les Raphaël, les Carache. Il n'existe pas de sculptures antiques d'un plus grand style. Ce précieux reste a été découvert vers la fin du 15e siècle, près du théâtre de Pompée, aujourd'hui *Campo di fiore*, ce qui fait croire, ainsi que la forme de l'inscription gravée sur le rocher, qu'Apollonius florissoit du temps de Pompée.

† APOLLOPHANE, médecin d'Antiochus, surnommé *le Grand*, vers l'an 219 avant J. C., étoit fort habile dans sa profession; mais il devint encore plus célèbre par le service important qu'il rendit à son maître. Hermias, premier ministre de ce prince, exerçoit des concussions et des violences inouïes, sans que personne osât en porter ses plaintes à la cour, tant il s'étoit rendu redoutable. Apollophane, plus courageux et moins égoïste, découvrit au roi le mécontentement général du royaume.

I. APOLLOS. *Voyez* APOLLON, n° II.

II. APOLLOS (saint), solitaire d'Italie, fonda un monastère où plus de cinq cents religieux se mirent sous sa règle. Il avoit 80 ans, l'an 395, temps où saint Pétrone, évêque de Bologne, vint le visiter.

APONIUS, auteur ecclésiastique du 7e siècle, dont nous avons un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, Fribourg, 1538, in-fol. et dans la Bibliothèque des Pères. C'est une allégorie continuelle, et

souvent trop recherchée, des noces de J. C. avec l'Eglise. Les commentateurs qui sont venus après lui en ont beaucoup profité.

† APONO (Pierre d'), naquit à Apono (aujourd'hui Abano), village du territoire de Padoue, en 1246. Après avoir pris à Paris le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, il alla professer cette science à Bologne. On dit qu'il ne vouloit jamais aller voir un malade hors de la ville, qu'on ne lui comptât 50 écus. Le pape Honorius IV l'avoit fait appeler; il ne voulut se mettre en chemin qu'après qu'on lui eût promis quatre cents ducats par jour. L'avarice d'Apono étoit si odieuse, qu'on l'accusa de faire revenir dans sa bourse, par la magie, l'argent qu'il dépensoit. On le soupçonna encore d'avoir acquis la connoissance des sept arts libéraux, par le moyen de sept lutins, qui tenoient leur académie dans une bouteille du docteur. Ces ridicules imputations le firent dénoncer à l'inquisition : il eut sans doute été condamné au supplice du feu, si la mort ne fût venue le sauver dans cet intervalle. Elle le frappa en 1312; on l'enterra publiquement dans l'église Saint-Antoine. Mais les inquisiteurs, ayant prononcé sentence de condamnation, ordonnèrent que le cadavre fût brûlé. On l'enleva secrètement et on le cacha dans l'église St.-Pierre. Les inquisiteurs furieux s'en prirent au portrait d'Abano et le firent brûler en plein marché par le bourreau. Enfin ce pauvre cadavre trouva du repos à l'entrée de l'église de Saint-Augustin, où Pierre de Lignamine plaça une épitaphe latine très-simple en 1560. Frédéric, duc d'Urbin, plaça parmi les statues des hommes illustres, celle de ce médecin. Le sénat de Padoue la fit mettre sur la porte de son palais, parmi celles de Tite-Live, d'Albert et de Julius Paulus. On doit remarquer comme une bizarrerie du tempérament de Pierre d'Apono son aversion extrême pour le lait et le fromage; il n'en pouvoit même voir sans tomber en défaillance. On a de lui plusieurs ouvrages sur les sciences qu'il avoit cultivées. Le plus connu est son *Conciliator differentiarum philosophorum et præcipuè medicorum*, Mantoue, 1472 et Venise, 1476, in-fol., rare et réimprimé plusieurs fois, sur-tout à Florence, 1520, in-fol.; à Venise, chez les Juntes, 1548, in-fol. La première de toutes a paru à Venise en 1471. Les réimpressions dans cette ville sont de 1476, 83 et 96; 1504, 55, 65 et 95, in-fol. Celle de Pavie est de 1490, in-fol.; enfin une de Bâle, 1535, in-fol; malgré toutes ces éditions, le *Conciliator* est rare. Dans ce livre, il veut accorder, ce qui n'est pas facile, les différentes opinions des philosophes. Il est ridicule, dit Deslandes, de vouloir accorder les hommes les uns avec les autres, quand soi-même on n'est pas sur les bonnes voies, et qu'on donne dans des idées chimériques. On a encore de lui, I. *Geomantia*, 1556, in-8°. II. *Physionomia*, Padoue, 1474, in-4°. III. *Expositio problematum Aristotelis*, 1482, in-fol. IV. *Heptameron*, Parisiis, 1567, in-8°.; c'est un petit ouvrage de magie. V. *Libellus de venenis*, Venise, 1550, in-12, fort rare; il a été traduit en français sous ce titre : *Traité des venins, avec un traité de Paracelse sur les vertus et propriétés merveilleuses des serpens, araignées, crapauds et cancres, avec la cure des taches ou signes tirés du ventre de la mère*, Lyon, 1593, in-8°, très-rare.

APOSTOLIQUES, *Voyez* DULCIN *et* SEGAREL.

* APOSTOLIUS (Michael) vécut dans le 15e siècle, et s'acquit une grande réputation dans les langues anciennes. Il écrivit un *Recueil*

l'institut, et il l'obtint. Le 23 décembre 1804, il obtint aussi que sa chaire de grec moderne fût fondée au collége de France, sous le titre de chaire de langue grecque et moderne. Mais, dès le mois de janvier suivant, il fut attaqué d'une violente maladie dont il mourut le 26 avril 1805.

* ANSTEY (Christophe), né dans le Wiltshire, élevé à Eaton et à Cambridge, fut obligé de quitter l'université, parce qu'il y avoit composé un *Discours satirique* contre plusieurs personnes. Il prit le parti des armes; mais il résida la plus grande partie de sa vie à Bath, où il publia, sous l'anonyme, un poëme burlesque intitulé *le Guide de Bath*, 1766. L'année suivante parut son *Poëme sur la mort du lord Tawistock*. Quelques années après, *un Bail d'élection, en lettres poétiques de M. Inckle, à Bath, adressées à sa femme, à Glocester*. Il est aussi l'auteur d'une *Paraphrase en vers de la 13e Epître de saint Paul aux Corinthiens; du Prêtre disséqué*, poëme. D'autres ouvrages, comme *A. D. C. W. Banfield. Epistola familiaris*, etc. *Spéculations*, ou *la Défense de l'espèce humaine. Liberality*, ou *Memoirs of a decayed Macaroni*, in-4°. *La Fille du fermier*, joli roman. Anstey est mort en 1805.

ANTAGORAS (Mythologie), berger de l'île de Cos, renommé pour sa force extraordinaire, fut prié par Hercule de lui donner un belier. Le berger y consentit, sous la condition que le héros le vaincroit à la lutte. Dans ce combat, Antagoras étoit près de succomber, lorsque les Méropes vinrent au secours de leur compatriote, et forcèrent Hercule à prendre la fuite pour la première fois.

ANTANDRE, guerrier de Syracuse, vivoit dans la 120e olympiade. Il secourut la ville de Crotone assiégée par des ennemis furieux, et combattit ensuite vaillamment les Carthaginois. Il étoit frère d'Agathocle, dont il a *écrit l'Histoire*.

* ANTARA (surnommé Abu-Geis), poëte arabe qui vivoit avant le temps de Mahomet. Né de parens obscurs, il se distingua par sa valeur guerrière. Le *poëme* qu'on a de lui, et qui fait partie de ceux que les Arabes nomment *Mollakâth*, est plus ancien que celui de Zohair. L'auteur y semble décrire ses propres faits d'armes. Il se plaît dans les descriptions guerrières; cependant l'ouvrage renferme aussi des tableaux gracieux. On le trouve dans *The Moallacat, by Will. Jones*, Lindau, 1783, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pleyades, etc. de Hartmann, Munster, 1802, in-8°.

† ANTÉE (Mytholog.), géant de Libye, fils de Neptune et de la Terre, fut étouffé par Hercule qui l'éleva en l'air pour le tuer, parce que la Terre, sa mère, lui donnoit de nouvelles forces lorsqu'il la touchoit. Les Grecs disoient qu'il avoit soixante-quatre coudées de hauteur, qu'il avoit fait vœu d'élever un temple à Neptune avec les crânes des hommes qu'il auroit étouffés, et qu'il bâtit la ville de Tingy, près du détroit de Gibraltar. Sertorius fit ouvrir dans cette ville un tombeau qui passoit pour celui d'Antée, et y trouva des ossemens d'une énorme grandeur.

I. ANTELMI (Joseph), chanoine de Fréjus en Provence, aussi savant que laborieux, publia plusieurs *Dissertations latines sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus*, 1680, in-4°; *sur saint Prosper et saint Léon*, 1686, in-4°; *sur le Symbole de saint Athanase*, 1693, in-8°; *sur saint Martin*, 1693, in-8°; *sur saint Eucher*, 1726, in-12. Elles sont rem-

plies d'une érudition peu ménagée. Antelmi mourut en 1697, âgé de 49 ans, à Fréjus sa patrie, victime de son application à l'étude.

† II. ANTELMI (N. d'), professeur de mathématiques et inspecteur des études à l'Ecole militaire, mort le 5 janvier 1783, dans un âge fort avancé. Il a laissé un grand nombre de traductions fort agréables, parmi lesquelles on remarque, I. Celles des *Fables allemandes de Lessing*, Paris, 1764, in-12. II. Du *Traité de calcul intégral et différentiel, de mademoiselle Agnési*, Paris, 1775, in-8°. III. De *la Messiade, poëme de Klopstock*, Paris, 1769, 2 vol. in-12. IV. Enfin il a donné *plusieurs Dissertations* qui se trouvent dans le Recueil des pièces traduites de l'allemand, en 6 vol. in-8°.

ANTENOR, prince troyen, fut accusé d'avoir trahi sa patrie, non-seulement parce qu'il reçut chez lui les ambassadeurs des Grecs, qui venoient se plaindre de l'enlèvement d'Hélène et revendiquer cette princesse, mais aussi parce qu'ayant reconnu dans Troie Ulysse déguisé, il ne le découvrit point aux Troyens. Après la prise de cette ville, il s'embarqua avec ceux de son parti, et vint aborder en Italie, sur la côte de la Vénétie, où il fonda une ville de son nom, qui fut depuis appelée Padoue. Tite-Live le fait sortir de Paphlagonie avec une colonie de Vénètes et aborder en Italie.

ANTÈRE (saint) *Anteros*, grec de naissance, fut élu pape en novembre 235. Il mourut le 3 janvier suivant.

ANTEROS (Mythol.), divinité opposée à Cupidon. On le croyoit fils de Vénus et de Mars. Cette déesse, voyant que Cupidon ne croissoit point, en demanda la cause à Thémis, qui lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit point de compagnon. Vénus continua d'écouter la passion que Mars avoit pour elle, et Antéros fut le fruit de leur commerce. L'Amour ne grandit pas pour cela davantage; lui et son frère demeurèrent toujours en cet état. On les représentoit comme deux petits enfans ayant des ailes aux épaules, et s'arrachant une palme. Quelques mythologues lui donnent dans son carquois des traits de plomb, pour exprimer qu'il ne produit que des transports de courte durée, toujours suivis de lassitude et de satiété. Les Athéniens lui élevèrent un temple où on l'invoquoit comme vengeur des amours méprisées.

ANTÉSIGNAN (Pierre) naquit à Rabasteins, au diocèse d'Albi, dans le 16e siècle. Il a donné une édition de *Térence*, Lyon, 1560, in-4°. Il fit une *grammaire universelle*, Paris, 1581, in-4°, compilation si confuse, qu'il n'y auroit qu'un érudit de son siècle qui pût en soutenir la lecture. Sa *Grammaire Grecque*, dont la dernière édition in-8° parut à Lyon en 1615, n'a été imprimée plusieurs fois que parce qu'on n'en avoit pas de meilleure.

ANTHARIC. *Voy.* AUTHARIS.

ANTHELME (saint), évêque de Bellay, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Bellay. Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande Chartreuse, l'an 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III. Ce pape le récompensa de ce service par l'évêché de Bellay, où il mourut en 1178, à plus de 70 ans, après avoir levé l'excommunication qu'il avoit portée contre le comte Humbert, fils d'Amédée. C'étoit un prélat d'un esprit actif et d'un zèle ardent.

I. APPIUS CRASSUS, consul et collègue de Spurius Nautius Rutilius, fut vaincu par le roi Persée; mais il battit les Carthaginois, et pilla leur camp.

† II. APPIUS CLAUDIUS, surnommé *Appius Claudius Cæcus* (l'aveugle), ainsi nommé, parce qu'il avoit perdu la vue, se rendit célèbre par son éloquence, et sur-tout pour s'être opposé, dans le sénat, à ce qu'on accordât la paix à Pyrrhus. Etant consul, il fit paver un grand chemin depuis Rome jusqu'à Capoue, 316 ans avant l'ère chrétienne. Après lui, on le continua jusqu'à Brindes; mais il porta le nom de *voie Appienne* d'un bout à l'autre, et le conserve encore aujourd'hui. Cicéron fait l'éloge de ses talens dans Brutus, et dans le quatrième livre des Questions Tusculanes.

† III. APPIUS CLAUDIUS PULCHER, petit-fils du précédent, consul et collègue de Q. Fulvius Flaccus. C'est sous son consulat qu'Annibal prit la ville de Tarente, et que les Carthaginois furent battus par les consuls. Il y eut un autre APPIUS PULCHER, fils du précédent, qui triompha des Africains et d'Hiéron, roi de Sicile, comme le dit Polybe. On attribue à un APPIUS CLAUDIUS l'addition de la lettre R à l'alphabet des latins; de sorte que depuis cette époque, on n'a plus dit *Valesii* et *Fusii*, mais *Valerii* et *Furii*.

IV. APPIUS CLAUDIUS, le décemvir. Voyez CLAUDIUS, n° II.

APPONCOURT. Voyez GRAFFINI.

† APRÈS DE BLANGY (Jean-Baptiste-Nicolas-Denys d'), sieur de Mannevillette, devint capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, garde du dépôt des cartes marines, chevalier de Saint-Michel. Il étoit né au Havre le 11 février 1717, et il est mort à Lorient le 1er avril 1780. C'est le premier navigateur qui ait réduit en pratique l'observation des longitudes à la mer par la distance de la lune au soleil et aux étoiles: on lui doit plusieurs ouvrages relatifs à la navigation, entre autres, I. *Description et usage d'un nouvel instrument pour observer la latitude sur mer*, augmentée par Bory, Paris, 1761, in-12. II. *le Routier des côtes des Indes Orientales et de la Chine*, Paris, 1745, in-4°. III. *le Neptune Oriental*, Paris, 1775, 2 vol. gr. in-fol..

APRIÈS, roi d'Egypte, connu sous le nom de *Pharaon Hophra* dans Jérémie et Ezéchiel, monta sur le trône d'Egypte après son père Psammutis, l'an 594 avant J. C. Il se rendit maître de Sidon et de l'île de Chypre, conquêtes qui lui procurèrent de riches dépouilles; mais ayant été vaincu quelque temps après par les Cyrénéens, Amasis, son successeur, le fit étrangler, l'an 569 avant J. C. Il étoit si orgueilleux, que, dans le temps de sa prospérité, il se vantoit de ne pouvoir être détrôné par Dieu même.

* APRO (Marcus), orateur latin, né dans les Gaules, se rendit à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut successivement questeur, sénateur, tribun et préteur; on lui attribue le *Dialogue des orateurs*, ou de la *Corruption de l'éloquence*, qu'on avoit cru de Tacite, ou de Quintilien, et qui est placé à la fin de leurs œuvres. Il mourut vers l'an 85.

† APROSIO, APROSIUS (Angelico), religieux augustin, né à Vintimille en 1607, forma une très-belle bibliothèque dans le couvent

des augustins de cette ville. Il en composa un catalogue raisonné sous ce titre : *Bibliotheca Aprosiana passatempo autunnale di Cornelio Aspasio Antivigilini* (Aprosio), *trà vagabondi di tabbia detto l'aggirato*, in Bologna, 1673, in-12 de 733 pp. Cet ouvrage n'est point terminé ; Wolfius en a traduit la principale partie en latin, Hambourg, 1734, in-8°. Il a commencé sa traduction à la 262e pag., de sorte qu'il a passé toute la première partie du volume italien, qui, à la vérité, n'est qu'un chaos, mais où l'on trouve cependant bien des particularités qu'on chercheroit vainement ailleurs. Ce religieux défendit vivement, sous des noms supposés, l'Adonis du cavalier Marini, et publia divers écrits sur ce poëme licencieux. Le plus connu est la *Ferza Poetica di Sapricio Saprici*, Venise 1643, in-12. Comme ce religieux n'osoit pas écrire sous son véritable nom, en défendant un poëme obscène, il intitula bizarrement ses apologies : *Le Bluteau*, *la Lunette cassée*, *l'Ellébore*, etc. ; et la politesse n'y domine pas beaucoup. Aprosio mourut vers l'an 1681, membre de diverses académies d'Italie, et après avoir passé par les charges de son ordre. Il avoit parcouru les principales villes depuis Vintimille jusqu'à Naples, pour se lier avec la plupart des gens de lettres. Ses voyages et ses correspondances lui avoient donné le moyen d'être instruit de l'histoire littéraire de son temps.

APSÉE fut auteur de la révolte des Palmyréniens, qui, sous l'empire d'Aurélien, élurent pour Auguste, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou Antioque, selon d'autres, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint droit à Palmyre, prit cette ville, la rasa, et fit tout passer au fil de l'épée, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, vers l'an de J. C. 273.

† APSINES, sophiste d'Athènes, est auteur d'un ouvrage intitulé *Præcepta de arte rhetoricâ*, inséré dans les *Rhetores Græci d'Alde*, 1598, in-fol. Il y a trois personnages du même nom et de la même profession, qui vivoient aux 3e et 4e siècles, et qui pourroient bien être le même personnage.

APULE (Mythol.), jeune berger de Lavinium en Italie, fut, dit-on, métamorphosé en olivier sauvage, pour avoir insulté les Muses dans une grotte qui leur étoit consacrée.

† APULÉE Afer (Lucius) naquit à Madaure en Afrique, d'une famille distinguée, et fit ses études à Carthage, à Athènes et à Rome. Il dépensa presque tout son bien à faire des voyages, pour satisfaire sa curiosité et perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il fit à Rome la profession d'avocat pour échapper à la misère. Il épousa ensuite une riche veuve. Les parens de sa femme l'accusèrent de s'être servi de la magie pour avoir son cœur et sa bourse, et d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame ; mais il se lava de cette double accusation devant Claudius Maximus, proconsul d'Afrique, par une *Apologie* que nous avons encore, et que St. Augustin appelle un discours éloquent et fleuri. « Vous vous étonnez, dit-il à ses juges, qu'une femme se soit remariée après treize ans de viduité ! étonnez-vous plutôt qu'elle ait tant attendu. Vous croyez qu'il a fallu de la magie pour qu'une veuve de son âge épousât un jeune homme ! c'est cette jeunesse qui prouve que la magie étoit superflue. » Le temps a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, quoiqu'il en eût beau-

coup composé en vers et en prose. Le plus connu de ceux que nous avons est sa *Métamorphose*, ou *l'Ane d'or*, en onze livres. C'est une fiction allégorique, pleine de leçons de morale, cachées sous des plaisanteries ingénieuses. On y distingue sur-tout l'épisode touchant *des amours de Psyché et Cupidon*, imité et développé par La Fontaine dans son roman de ce nom. Ses autres productions roulent sur la philosophie platonicienne, que l'auteur avoit embrassée. Nous avons parlé de son apologie; on y trouve quelquefois les déclamations d'un rhéteur, et les fausses idées d'un philosophe superstitieux. Apulée étoit d'une jolie figure, savant, homme d'esprit, cherchant à plaire aux femmes, et leur plaisant pour l'ordinaire. On a observé cependant qu'avec toutes ces qualités, et l'art magique qu'on lui supposoit, il ne put jamais parvenir à aucune magistrature. Ce ne fut pas par indifférence philosophique; car il se faisoit un honneur d'avoir un emploi de prêtre, qui lui donnoit l'intendance des jeux publics; et il disputa vivement contre ceux qui s'opposoient à l'érection d'une statue dont les habitans d'Oéa voulurent l'honorer. Il dit cependant quelque part « qu'il auroit acheté au prix de tout son patrimoine le mépris de ce patrimoine. » Il soulagea les indigens, secourut ses amis, reconnut les soins de ses maîtres, dota leurs filles; et sa libéralité fut cause en partie de l'indigence à laquelle il fut réduit pendant quelque temps. La crédulité des païens attribua à notre philosophe une foule de miracles, qu'ils comparèrent à ceux de J. C. Ses œuvres ont été imprimées pour la première fois, par les soins du cardinal Bessarion, à Rome, Sweynheus et Pannartz, en 1469, in-fol. tiré à 275 exemplaires: édition extrêmement rare, et recherchée, parce qu'elle n'a point été mutilée par les inquisiteurs comme les suivantes. Viennent ensuite celles de Rome, 1472, de Venise, 1473, de Vicence, 1480, de Venise, 1483 et de Vicence, 1486, toutes in-fol. On estime celle de Venise, Alde, 1521, in-8°; de Goude, 1650, in-8°; *Ad usum Delph.*, 1688, 2 vol. in-4°. L'une des meilleures est celle de Leyde, 1786, in-4°; l'édition de Renouard, Paris, 1796, 3 vol. in-18, est for jolie. Les traductions de *l'Ane d'or* en français, par Jean Louveau, Paris, 1586, in-16; celles de 1623, 31 et 48, toutes in-8° avec fig., sont recherchées. L'abbé Martin, en a donné une en 2 vol. in-12: celle de M. Bastien, 1787, 2 vol. in-8°, avec le texte latin et avec fig., est plus exacte et plus complète, elle est même rare. Il existe une superbe édition de la fable de *Psyché*, lat. franç., Paris, Didot, 1802, in-4°, pap. vél., avec 32 figures au trait, d'après Raphael. La traduction italienne de *l'Ane d'or*, par Agnolo Firenzuola, édition des Florence, Juntes, 1349, 1598 et 1603, in-8°, ou de Venise, 1566, 1567 in-8°, et 1591, est fort recherchée.

* APULEIUS CELSUS, médecin, né à Centuripa en Sicile, aujourd'hui Centorbi, vivoit sous le règne de Tibère. On lui attribue, I. *de Re rustica selectorum libri XX*, Bâle, 1539 et 1540. II. *de Herbarum virtutibus*, imprimé à Paris en 1528, in-fol, et la même année à Bâle, aussi in-fol., par les soins d'*Albanus Torinus*, sous le nom d'Apulée de Madaure, avec les ouvrages de Plinius Valérianus, et de quelques autres. On prétend qu'Apuléius Celsus n'est point l'auteur de ce dernier ouvrage; le style se sent trop peu du siècle d'Auguste et de Tibère, et de plus il n'est pas conforme à celui d'un philosophe platonicien.

* AQUA (Christofano), dessinateur et graveur, né à Vienne en 1690. On a de lui le *Mérite couronné par Apollon*, d'après Sacchi : le *Portrait de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse*; et celui de *Jules de Ferrare*, patrice de Venise.

AQUA-PENDENTE. *Voyez* FABRICIUS (Jérôme).

* I. AQUAVIVA (Robert), d'une famille noble et ancienne du royaume de Naples, vivoit en 1283. L'abbé Paolo Tarsia l'appelle *eruditione clarus*. Il laissa entre autres ouvrages *de Disciplina regum*, lib. VI; *de Calamitate Italiæ; Tractatus de fato et fortuna*, lib. II; *de Consuetudine; de Abusibus rerum mundi*, lib. III.

† II. AQUAVIVA, en latin AQUIVIVUS (André-Matthieu d'), duc d'Atri, prince de Téramo dans le royaume de Naples, protégea ceux qui cultivoient les sciences et les arts, et les cultiva lui-même. Il servit d'abord sous Ferdinand V, roi d'Aragon, et fut fait prisonnier dans une bataille. Rendu à la liberté, il préféra le repos du cabinet au tumulte des armes. Il composa une *Encyclopédie* très-imparfaite, et des *Commentaires sur les morales de Plutarque*, 1526, in-fol., et 1609, in-4°. Il mourut en 1528, âgé de 72 ans.

† III. AQUAVIVA (Bélizaire), frère du précédent. Il publia un traité sur la chasse, *de Venatione et Aucupio*, imprimé à Bâle en 1518, à Naples en 1519, et encore à Bâle en 1578, in-8°, par les soins du célèbre Léunclavius. Il a encore publié des *Traités sur l'art militaire, et sur les combats singuliers*.

IV. AQUAVIVA (Octavio), de la famille du précédent, référendaire de l'une et de l'autre signature, vice-légat du patrimoine de Saint-Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon et archevêque de Naples, se distingua par sa sagesse et sa prudence dans tous ses emplois ainsi que par la culture des lettres, et la protection qu'il accordoit aux savans. Il mourut le 15 décembre 1612 dans sa 52e année.

† V. AQUAVIVA (Claude), général des jésuites en 1581, de la même famille que les précédens, mourut le 3 janvier 1615, âgé de 72 ans. La société le regarda comme un de ses généraux qui ont eu le plus de douceur dans le gouvernement. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Romæ 1586, in-8°, qui fut supprimée par l'inquisition, et vue d'aussi mauvais œil par les jésuites, qui ne vouloient pas être gênés dans leurs opinions. On la réimprima, mais mutilée, en 1591. Aquaviva ordonnoit à ses religieux, dans ce célèbre réglement, d'enseigner la gratuité de la prédestination, en leur permettant en même temps d'adoucir ce système par le congruisme. Nous avons d'Aquaviva, I. Des *Epîtres*, au nombre de seize. II. Des *Méditations* en latin *sur les Psaumes* XLIV et CVIII, Romæ, 1615, in-12. III. *Industria ad curandos animæ morbos*, 1606, in-12, dont il a paru une traduction française sous le titre de *Manuel des supérieurs*, Paris, 1776, in-12. Aquaviva avoit dans le caractère une fermeté qui avoit quelquefois de la dureté. Il réfléchissoit long-temps sur le parti qu'il devoit prendre; il étoit presque impossible ensuite de l'en détourner. On a traduit en français le décret contre la pernicieuse doctrine d'attenter à la personne des rois, Paris, 1614, in-8°.

† I. AQUILA, surnommé le *Pon-*

tique, parce qu'il étoit originaire de Pont. Saint Paul logea chez lui lorsqu'il vint d'Athènes à Corinthe. Cet apôtre le convertit avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très-grands services à Ephèse, jusqu'à exposer leurs têtes pour sauver la sienne. Saint Paul en parle avec de grands éloges dans son Epitre aux Romains.

† II. AQUILA DE SINOPE, dit aussi le *Pontique*, par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien vers l'an 129 de J. C. Mais son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire l'ayant fait chasser de l'église, il passa dans la religion des juifs. Devenu rabbin, il acquit une connoissance exacte de la langue hébraïque, et s'appliqua à traduire l'*ancien Testament* d'hébreu en grec : on l'accusa d'avoir détourné le sens des passages qui regardent J. C., et à les interpréter dans un sens différent de celui des Septante. Justinien en défendit la lecture aux juifs; cependant, saint Jérôme dit quelque part « qu'en examinant bien la traduction d'Aquila, il y trouve plusieurs choses favorables au christianisme. » Il ne reste plus que quelques fragmens de cette version. On le croit aussi auteur de livres cabalistiques, sous le titre *Sepher Jezerah* ou *Livre de la Création*, qu'on attribue au patriarche Abraham.

III. AQUILA (Barthélemi), de l'ordre des dominicains, eut en 1278 le titre de grand-inquisiteur dans le royaume de Naples, et s'y distingua par ses ouvrages et sa ferveur. Alors les inquisiteurs n'avoient encore aucune juridiction; ils se contentoient d'être de simples solliciteurs auprès des tribunaux séculiers contre les hérétiques, et ceux qui par leurs prédications détachoient les catholiques du culte établi, et troubloient ainsi l'ordre public. C'est à Innocent IV qu'est due l'origine du tribunal de l'inquisition, qui osa juger les pensées des hommes, et leur faire un crime de leurs erreurs. L'empereur Frédéric II, accusé par le pape d'être athée, crut se mettre à l'abri de tout reproche en protégeant les inquisiteurs, et en outrant les peines contre ceux qu'ils condamneroient. Par quatre édits, donnés à Pavie en 1244, il ordonna le supplice du feu. En 1255, le pape Alexandre III, établit l'inquisition en France, sous le règne de saint Louis; l'esprit public et celui du clergé même repoussèrent cette terrible institution. Sur la fin du 15e siècle, en 1289, Venise l'adopta, mais en la soumettant à son sénat, et en empêchant que les inquisiteurs profitassent des amendes et des confiscations qu'ils prononçoient; quelque temps apres, ce gouvernement adjoignit dans les procédures trois sénateurs à l'inquisiteur; ce qui lui ôta toute autorité. L'inquisition déploya toute sa rigueur en Espagne et en Portugal contre les juifs et les Maures, que le farouche Ximenès voulut forcer à se faire chrétiens. Ses bûchers furent portés jusqu'aux Indes, et le tribunal redoutable de Goa vint y effrayer l'industrie, et en éloigner les Arabes, les Mahométans, et les marchands de tous les cultes. Tandis que l'Italie voyoit toutes ses villes soumises à cette juridiction, le seul royaume de Naples, quoique feudataire du saint-siége, sut s'en affranchir. Le pape et le souverain y disputant sans cesse pour savoir qui nommeroit le grand-inquisiteur, on n'en nomma jamais, et Barthélemi Aquila n'y obtint que le droit de donner des conseils, sans pouvoir les convertir en jugemens.

† IV. AQUILA (Jean), célèbre médecin, professa son art en l'université de Padoue dans le 16e siècle,

et s'y distingua par ses écrits. On estime sur-tout son *Traité de la saignée dans la pleurésie.* — Quelques autres savans italiens portèrent le nom d'AQUILA.

V. AQUILA (Jean-Baptiste d'), mort en 1544, publia des *Elégies* et des *Discours oratoires.*

VI. AQUILA (Pierre d') a laissé un *Commentaire sur les quatre livres des Sentences.*

† VII. AQUILA (Cataldo), né en Sicile, alla s'établir en Portugal en 1509, et s'y fit connoître comme jurisconsulte et poëte. On a imprimé de lui plusieurs *Poëmes latins.*

VIII. AQUILA (Pompée d'), peintre napolitain, qui vivoit en 1593, a laissé à Rome quelques tableaux renommés, et entre autres une *Descente de croix* dans l'église *di S. Spirito.*

* IX. AQUILA (Pierre), peintre et graveur, né en 1624 à Rome, et selon d'autres à Palerme, étoit prêtre. On en parle peu comme peintre; il est plus connu comme graveur. Il a laissé des estampes à l'eau-forte, dont les plus estimées sont, *les Loges du Vatican*, en 52 pièces, et *la Bataille de Constantin*, toutes deux d'après Raphaël; *la Galerie du palais Farnèse*, d'après Annibal Carache; *la Galerie de Lanfranc*, ou *l'Assemblée des Dieux; le triomphe de Bacchus; l'Enlèvement des Sabines; les Vestales; la Mort de la Vierge*; un *autre sujet de Vierge*, dans lequel on voit un saint qui tient un pistolet sur lequel est un crucifix, d'après C. Maratte. Ce dessinateur habile mourut vers 1695, après avoir laissé un grand nombre de beaux ouvrages.

* X. AQUILA (François-Fraonius), graveur, frère du précédent, qui vivoit sur la fin du 18ᵉ siècle et au commencement du 19ᵉ. On a de lui plusieurs gravures à l'eau-forte, dont les principales sont, *la Suite des peintures de Raphaël dans les chambres du Vatican; Saint Pierre sur les eaux; la Coupole de l'église neuve de l'Oratoire à Rome; saint Ambroise et Charles Borromée à genoux aux pieds de la Vierge, qui est sur des nues.*

† AQUILANO (Serafino), ainsi appelé du nom de sa patrie, Aquila, ville de l'Abruzze au royaume de Naples, où il naquit en 1466, se fit un nom par ses *Poésies italiennes*, imprimées à Rome en 1503, in-8°, à Florence en 1516, et qui consistent en *Sonnets, Eglogues, Epitres*, etc. Il fut le contemporain et l'émule de Tébaldéo di Ferrara. Ces deux poëtes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie, qui, dans ce siecle, défiguroit la poésie italienne; mais toute leur réputation s'éclipsa lorsque Sannazar et Bembo parurent. Serafino mourut à Rome en 1500, à l'âge de 35 ans. Le duc de Valentinois, qui l'aimoit, lui avoit obtenu le titre de chevalier de grace dans l'ordre de Malte. *Voy.* MAIRE, n° III.

AQUILANUS (Sebastianus), ou SÉBASTIEN D'AQUILA, médecin italien, dont on ignore le vrai nom, étoit compatriote du précédent, comme le désigne le nom sous lequel il étoit connu, et il professa son art dans l'université de Padoue. Il étoit en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un de ses ouvrages, et il mourut en 1543. On a de lui un Traité, *de Morbo Gallico*, Lyon, 1505, in-4°, imprimé avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8°, et *de Febre sanguineâ*, dans la Pratique de Gattinaire, Bâle, 1537, in-8°, et Lyon, 1538, in-4°. Aqui-

laüus a été un des plus zélés défenseurs de la doctrine de Galien.

AQUILIN (saint), né à Bayeux, devint évêque d'Evreux après la mort de saint Etienne. Il assista au concile provincial de Rouen, assemblé en 689, et mourut quelque temps après, regretté pour ses vertus douces et bienfaisantes.

† AQUILINA *et* NICÈTE (saintes), furent deux sœurs qui profitèrent de leur beauté pour faire le métier de courtisanes. Le gouverneur d'une ville de Syrie leur ordonna de pénétrer dans la prison pour y séduire un chrétien nommé Christophe; mais celui-ci, loin de céder à leurs criminelles avances, les convertit : elles l'accompagnèrent au lieu de son supplice, et demandèrent à partager son sort, ce qu'elles obtinrent.

† I. AQUILLIUS GALLUS, savant jurisconsulte, et ami de Cicéron, florissoit vers l'an 65 avant J. C. Un particulier qui avoit une maîtresse, étant tombé malade, ordonna par testament qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnoissoit lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la dame lui demanda cette somme; mais sa mauvaise foi ayant été découverte par Aquillius, celui-ci crut qu'il étoit à propos de prévenir de semblables fraudes, et cette considération lui fit composer des *Formules* qui sont perdues, ainsi que les autres ouvrages qu'il avoit composés.

II. AQUILLIUS MANIUS, proconsul romain qui commandoit une armée dans l'Asie mineure, fut vaincu et fait prisonnier par Mithridate, roi de Pont. Ce prince barbare, non content de l'avoir fait passer en revue devant ses troupes, de l'avoir donné en spectacle à ses peuples, monté sur un âne, et obligé de crier à haute voix qu'il étoit Aquillius, lui fit couler du plomb, d'autres disent de l'or fondu dans la bouche, et le fit mourir ainsi dans les tourmens.

III. AQUILLIUS SABINUS, jurisconsulte romain, surnommé le *Caton de son siècle*, fut consul l'an 216 de J. C. On a cru qu'il étoit frère d'Aquillia Séséra, vestale, que l'empereur Héliogabale épousa, et qu'il répudia ensuite pour la reprendre une seconde fois. Il le fut certainement de FABIUS SABINUS, grand jurisconsulte, que l'empereur Alexandre Sévère choisit pour être un de ses conseillers d'état. Ce fut l'oracle de Rome par son savoir, et l'exemple des citoyens par ses vertus.

IV. AQUILLIUS SÉVÉRUS, *ou* ACHILLIUS, *ou* ACILIUS, historien et poëte sous l'empereur Valentinien. Il étoit Espagnol de nation, et de la même famille que Sévère, à qui Lactance avoit adressé deux livres de Lettres. Aquillius Sévérus composa un ouvrage en prose et en vers, qui étoit comme le journal de sa vie, auquel il donna pour titre : *La Catastrophe* ou *l'Epreuve*. Il mourut vers l'an 370.

AQUILONIUS. *Voy.* AGUILLON.

I. AQUIN (saint THOMAS d'). *Voyez* THOMAS, n° IV; où l'on trouvera quelques détails sur la famille d'Aquino.

† II. AQUIN (Philippe), juif, natif de Carpentras, reçut le baptême à Aquino dans le royaume de Naples, ce qui lui fit donner le nom de cette ville. Ce juif converti enseigna ensuite l'hébreu à Paris, et y mourut en 1650. Le célèbre Le Jay l'avoit chargé de l'impression et de la correction des textes hébreux et chaldéens de sa Polyglotte, Paris, 1628, 1645, 10 vol. in-fol. Son

Grèce, et Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions très-dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avoit en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde, où il alloit piller le temple de Jupiter Bélus, l'an 187 avant J. C. Les Juifs se louèrent beaucoup des priviléges que ce prince leur accorda. Il fournissoit l'argent qu'il falloit pour les sacrifices, et il leur permit de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. C'étoit un prince fort recommandable pour son humanité, sa clémence et sa libéralité. Ennemi du pouvoir arbitraire, il fit publier un édit qui défendoit de lui obéir toutes les fois qu'il ordonneroit quelque chose de contraire à la loi, assurant qu'il ne vouloit régner que par elle. Il fit rétablir Alexandrie, ville du golfe Persique. La ville de Pélée, embellie par sa magnificence, fut appelée Antioche. Il protégea les lettres et les arts, que sa vie agitée l'empêcha de cultiver. L'historien Mnésoptolème fut son plus cher favori. Dans les différens périodes de sa vie, il fut différent de lui-même. Il parut, dans sa jeunesse, capable de tout exécuter; mais, appesanti par l'age, il n'eut plus la même activité. Les médailles de ce prince sont extrêmement rares.

IV. ANTIOCHUS IV, fils du précédent, pris le surnom D'EPIPHANES, c'est-à-dire *illustre*. Il méritoit bien davantage celui d'*Epimanes*, que quelques-uns lui donnerent, et qui veut dire *furieux et insensé*. Autant son père avoit été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il y offrit à Jupiter Olympien, emporta tous les vases sacrés, et fit mourir les sept freres Machabées, et le vieillard Eléazar. Ce prince avoit usurpé le trône de Syrie sur Démétrius, son neveu : il voulut aussi s'emparer de l'Egypte, sur Ptolomée Philométor, son autre neveu; mais sa tentative fut vaine. Mathathias et Judas Machabée défirent ses armées : lui-même fut mis en déroute dans l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avoit attiré l'ardeur du pillage. Au retour de cette expédition, il tomba de son chariot, se meurtrit tout le corps, fut frappé d'une plaie horrible, et mourut dans les douleurs les plus aiguës et dans les crises du plus violent désespoir, l'an 164 avant J. C., à Tables, ville de Perse, aujourd'hui Sara. On voyoit souvent ce roi confondu dans les ateliers avec des artisans, ou dans les tavernes avec des débauchés. Polybe dit qu'il faisoit les plus folles profusions de ses trésors, lorsqu'il étoit ivre, et il l'étoit souvent. Alors il se plaisoit à répandre dans les rues des sacs d'argent, en disant que c'étoit pour ceux qui auroient le bonheur d'y passer après lui. Quelquefois il se promenoit, une couronne de fleurs sur la tête, et vêtu d'une robe de drap d'or, dans le pan de laquelle il mettoit des pierres, qu'il jetoit à tous ceux qu'il rencontroit. Un de ses grands plaisirs étoit d'aller aux bains publics avec la populace, et de s'y faire parfumer d'essences les plus précieuses; ce que voyant un jour un homme du peuple : « Ah ! seigneur, s'écria-t-il, que vous êtes heureux de pouvoir répandre sur vous une odeur si agréable ! » — « Tu vas l'être aussi, lui répondit le roi » ; et en même temps il ordonna de lui verser un grand vase de cette essence sur la tête et sur les épaules, de façon

de représenter plusieurs histoires sur la toile avec un art admirable ; Arachné en fit de même, mais avec plus de délicatesse encore. Minerve, outrée de se voir vaincue par une mortelle, lui donna trois ou quatre coups de navette sur la tête. Arachné en fut si mortifiée, qu'elle se pendit de désespoir. La déesse, touchée de compassion, la changea en araignée. Pline l'Ancien attribue à Arachné l'art de filer le lin, et d'employer le fil à des filets pour la chasse ou la pêche. *Voyez* PHALANX.

I. ARAGON (Jeanne d') épousa Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi. Le 16e siècle la compte parmi les femmes qui l'ont illustré. Elle se signala par son courage, par sa capacité dans les affaires, et par sa prudence ; la beauté étoit son moindre avantage. Elle déploya toutes ses qualités dans les querelles que les Colonne eurent avec Paul IV. On lui défendit de sortir de Rome, et on l'auroit même arrêtée, sans les égards dus à son sexe. Elle mourut l'an 1577. Les vers que les beaux esprits du temps firent à sa louange ont été publiés à Venise en 1558, sous le titre de *Tempio alla divina signora Aragona*.

II. ARAGON (Tullie d'), née à Naples, descendoit de la branche royale d'Aragon, et se distingua par son esprit et ses ouvrages vers l'an 1550. Dès sa jeunesse elle vint à Rome, puis elle s'établit à Venise, où ses talens la firent rechercher de tous les amis des lettres. On lui doit, I. Des *Poésies* recueillies en 1547, à Venise, chez Giolito. Elles ont de l'agrément et de la finesse. II. *Traité de l'infinité de l'amour*. Cet écrit est en prose, et parut aussi à Venise. III. *Il Meschino*, espèce de poëme épique dont le héros, Guérin de Durazzo, a le même but que Télémaque, et parcourt plusieurs pays pour trouver son père. Tullie d'Aragon fut éperdument aimée de Muzio, qui la célèbre dans le troisième livre de ses Lettres, et lui consacre, sous le nom de Thalie, le plus grand nombre de ses vers.

† ARAJA, musicien de Russie, maître de la chapelle de la czarine Anne, a été le Lully de sa nation, et a établi le premier l'opéra à Pétersbourg. Jusqu'à lui, elle ne connoissoit que des chants barbares. Araja fit représenter l'opéra de *Céphale et Procris*, dont il fit la musique : il est écrit en langue russe, et tous les acteurs étoient des Russes. Araja est mort vers l'an 1740.

* ARAM (Eugène) étoit né avec un de ces génies dont J. J. Rousseau a dit « qu'ils s'élèvent malgré qu'on en aie. » ses parens, peu fortunés, le placèrent dans une école du comté d'Yorck. A force d'application, de recherches et d'industrie, il apprit les mathématiques, le latin, le grec, et même l'hébreu et le chaldéen. En 1744, il ouvrit une école à Londres, et pendant quelques années il en tint successivement plusieurs ; il fut employé ensuite à transcrire les actes du parlement pour la cour de chancellerie. Lorsqu'il eut obtenu cet emploi, qui suffisoit à ses besoins, il étudia l'histoire, acquit la connoissance des antiquités, et apprit l'art du blason, qu'il regardoit sans doute comme nécessaire à sa fortune. Il cultiva aussi la botanique, et s'exerça en outre à la poésie ; il n'obtint cependant qu'un succès médiocre dans cette partie de la littérature. En 1755, il fut arrêté à Lyme, d'après une accusation d'assassinat sur la personne d'un cordonnier. Il se défendit avec autant d'art que de présence d'esprit ; mais il fut convaincu et condamné. Lui-même avoua son crime le lendemain du jugement, et déclara qu'il avoit été

poussé à cet attentat par le soupçon que ce cordonnier entretenoit avec sa femme un commerce illicite. Il essaya de se tuer lui-même avec un rasoir, mais il se manqua, et fut exécuté à Yorck, où l'assassinat avoit été commis.

ARANDA (Emmanuel d') naquit à Bruges, d'une famille noble et distinguée dans les armes. Il alla étudier en Espagne, d'où il revenoit en Flandre, lorsqu'il fut pris par un corsaire d'Alger, qui le retint esclave pendant deux ans. De retour dans sa patrie, en 1642, il publia une *Histoire de son esclavage, avec une notice des antiquités d'Alger*. Cet ouvrage fut traduit en anglais : il a été imprimé à Paris et à Bruxelles en 1682.

ARANTHON (Jean d'), né au château d'Alex dans le Genevois en 1620, fut évêque de Genève en 1660, et mourut le 4 juillet 1695. Le P. Le Masson, général des chartreux, a écrit sa vie, in-8°. C'est un modèle de conduite pour les prélats. Aranthon fut l'admiration de son diocèse par la pureté de ses mœurs, l'amour pour ses ouailles, et sa charité.

* ARANTIUS *ou* ARANZI (Jules-César), célèbre anatomiste de Bologne, né dans cette ville vers l'an 1530. Il reçut les honneurs du doctorat dans l'université de sa ville natale, où il fut ensuite nommé professeur de chirurgie et d'anatomie, et se rendit recommandable par ses écrits et par ses découvertes dans ces deux arts; il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *De humano fœtu liber*, Venitiis, 1571, in-8°; Basileæ, 1579, in-8°; Lugduni Batavorum, 1664, in-12. Il entre dans le plus grand détail sur la structure de la matrice, du placenta et des membranes du fœtus. Il y a encore deux éditions de ce Traité, Venise, 1587 et 1595, in-4°, auxquelles on a joint d'antres ouvrages du même auteur : *Anatomicarum observationum liber*; il y dit de bonnes choses qui n'ont pas été assez remarquées par les anatomistes qui l'ont suivi, et, en particulier, il s'étend beaucoup sur la myologie *de Tumoribus secundum locos affectos*. Il y suit la méthode curative de Maggius son oncle et son maître. II. *In Hippocratis librum de vulneribus capitis commentarius brevis, ex ejus lectionibus collectus*, Lugduni, 1580, in-8° et Lugduni Batavorum, 1639 et 1641, in-12. III. *Consultations de médecine*, recueillies par Scholzius son disciple, et publiées à Francfort en 1598. Les ouvrages de Cels et de Falloppe ont été d'un grand secours à Jules-César Arantius dans *son Commentaire sur le livre d'Hippocrate*.

* ARAS, surnommé FRODE *ou* FRODY, c'est-à-dire, *qui sait beaucoup*, parce qu'il surpassoit en science tous ses contemporains. Il naquit dans l'île d'Islande en 1068. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, il se rendit en Allemagne pour y acquérir de nouvelles connoissances. Ayant passé quelque temps à Cologne, il retourna dans sa patrie, s'y fit prêtre, et mourut le 9 décembre 1148. Son ouvrage *Schedas* (ou *Origines Islandiæ*) ou *Histoire des Norwégiens, Danois et Suédois*, dans la langue islandaise (*landmama*), fut publié d'après un manuscrit trouvé à Oxford ; on y joignit une Version latine avec des notes, le tout imprimé à Oxford, 1697, in-8°. Mais on prétend qu'il n'en a été tiré que six exemplaires sans le titre et sans la fin. Thorm. Tarfaüs l'inséra dans son Hist. Norweg., Copenhague, 1711, in-folio. Andr. Bissaus en a donné une

édition complète *cum vers. lat. et indicibus, brevibus notis, chronol. et auctoris vita*, Hafniæ, 1733 in-8°.

ARATA (Augustin), né à Palerme en Sicile, a publié, vers 1608, quelques petits *Poëmes latins*, et des *Cantiques siciliens*.

† ARATOR, Ligurien, d'abord secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, ensuite sous-diacre à Rome, présenta en 543, au pape Vigile, les *Actes des Apôtres en vers latins*. On les trouve avec d'autres poëtes chrétiens latins, à Venise, 1502, in-4°, dans la Bibliothèque des Pères, et séparément. On les trouve aussi en entier dans les Poët. lat. ecclésias. éd. G. Fabricius. Le P. Sirmond a publié une *Lettre en vers* d'Arator à Parthénius.

† I. ARATUS, de Sicyone, échappé aux meurtriers de son père Clinias, conçut dès sa plus tendre jeunesse le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sicyone, et le contraignit de prendre la fuite. Aratus, ayant procuré la liberté à ses concitoyens, leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirèrent bien d'autres de l'esclavage, après l'avoir secoué elles-mêmes. Aratus fut général de cette ligue, et commanda toujours avec gloire. Le roi de Macédoine, maître de la citadelle de Corinthe, menaçoit, de ce boulevard, la Grèce entière : Aratus forma le projet de le lui enlever. Un homme s'engage à le conduire, par des sentiers détournés, au pied de la place; soixante talens devoient être le prix du succès. Il falloit auparavant les déposer chez un banquier, et il ne les avoit pas. Il engage sur-le-champ sa vaisselle, les joyaux de sa femme, et chasse le roi de Macédoine de Corinthe, 244 ans avant J. C. Il tenta ensuite de délivrer Argos de la tyrannie, et n'ayant pu réussir, il ne s'occupa plus que du bonheur de ses concitoyens. Il réunit plusieurs villes à sa république, et mérita que Sicyone lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur*. Philippe II, roi de Macédoine, après l'avoir attiré près de lui par mille prévenances, le fit mettre en prison à Egium, et l'y fit empoisonner, l'an 214 avant J. C., à l'âge de 58 ans. Il supporta longtemps l'effet du poison sans se plaindre ; l'un de ses amis s'alarmant de lui voir cracher le sang : « Tu vois, lui dit Aratus, le fruit de l'amitié des rois. » Génie élevé, magnanime, vif, admirable pour un coup de main, Aratus avoit quelquefois le défaut d'être lent et timide à la tête de son armée, lorsqu'il envisageoit le péril de sang-froid. Il avoit écrit l'*Histoire des Achéens*, dont il fut le libérateur et le défenseur. Sur l'éloge que Polybe en fait, il paroît qu'Aratus étoit aussi bon historien que général. *Voyez* ARISTIPPE, n° III.

† II. ARATUS, poëte et astronome du temps de Ptolomée Philadelphe, dans la 127ᵉ olympiade; 272 ans avant J. C., naquit à Solos dans la Cilicie, et fut un des courtisans d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Son Poëme sur l'astronomie, intitulé *les Phénomènes*, fort applaudi par les anciens, ne l'a pas été à beaucoup près autant par les modernes. Aratus n'est que versificateur. Cicéron traduisit dans sa jeunesse ce poëme grec en vers latins. On trouve cette version dans l'édition de Manilius, donnée par Pingré, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Comme toute la traduction de Cicéron ne

nous est pas parvenue, Grotius a suppléé à ce qui manquoit, par des vers qui ne déparent pas ceux de Cicéron. Ce supplément a été imprimé dans l'édition de Pingré. Grotius a donné deux éditions de son poëme, traduit aussi par Aviénus, en 1600, in-4°, à Leyde, et à Oxford, 1672, in-8°, et à Leipsick, 2 vol. in-8°, 1801. Ce poëme a été traduit aussi par Germanicus César. Lactance et un scoliaste de Virgile parlent aussi d'une traduction d'Aratus, par Ovide. J. Sh. Buhle a publié à Leipsick, en deux forts vol. in-8°, 1803, une nouvelle édition d'Aratus, enrichie de beaucoup de variantes, scolies, notes, etc. Pingré en a publié une traduction française, accompagnée de savantes notes, à la suite de sa traduction de Manilius, Paris, 1786, 2 vol, in-8°. *Voyez* HIPPARQUE, n° II.

ARBACÈS, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, roi des Assyriens, s'unit avec Bélésis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale. Quelque temps après ce roi fut obligé de se brûler lui-même dans son palais, et les conjurés partagèrent son royaume en trois. Arbacès eut l'empire des Mèdes l'an 770 avant J. C. Cette monarchie dura 317 ans, sous neuf rois, jusqu'à Astiages, chassé par Cyrus.

* ARBASIA (César), peintre italien, de l'école de Léonard de Vinci; il alla en Espagne vers l'an 1600. Indépendamment des autres ouvrages qu'il fit, *il y peignit à fresque la chapelle de la communion de l'église de Cordoue, la voûte et les murs jusqu'en bas.* Arbasia étoit grand paysagiste. Il retourna ensuite en Italie, où il mourut en 1602.

I. ARBAUD. *Voy.* PORCHÈRES.

† II. ARBAUD, citoyen de Marseille, prit en 1793 le commandement des troupes marseilloises destinées à secourir la ville de Lyon, assiégée par les troupes de la convention nationale, par suite de la journée du 31 mai. Après avoir passé la Durance, il rencontra le général Cartaux, qu'il défit, et s'empara du château de Cadenet. Environné bientôt d'une armée plus forte que celle qu'il commandoit, il fut blessé à mort et fait prisonnier. Sa famille, proscrite, paya de son sang les liens qui l'unissoient à lui.

ARBETION ou ARBITION, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance, en 355. C'étoit un esprit pernicieux, malfaisant, et dont l'envie s'acharnoit sur tous les gens de mérite. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il défit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Silvain, fils de Bonite, capitaine gaulois, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant le dessein de faire naître par-là quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. En 357, il fut lui-même soupçonné de rébellion; mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite par l'empereur Constance contre les Perses en 361, puis contre Julien l'Apostat, qui s'étoit révolté. Ce prince, étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice établie à Chalcédoine, contre les ministres de l'empereur Constance. Albétion vivoit encore sous Valens, qu'il servit utilement contre Procope. Le courage étoit sa seule bonne qualité.

* ARBLAY (Françoise). *Voyez* BURNEY.

* ARBOGAST (Louis-François-Antoine), membre associé de l'institut national, professeur de mathé-

cheter, les brigands le conduisirent en Idumée, où il s'établit. Mais il vaut mieux s'en rapporter à Josephe, qui ne pouvoit ignorer de quelle maison étoit Antipater. Cet historien dit que sa famille étoit la plus considérable de son pays, par son antiquité et par ses richesses. Quant à sa religion, il est probable qu'il étoit juif et circoncis, puisque les Iduméens avoient reçu la circoncision et la religion judaïque lorsqu'ils furent conquis par Hyrcan.

† IV. ANTIPATER, de Sidon, ou plutôt de Thessalonique, stoïcien, cultivoit la poésie, environ l'an 136 à l'an 144 avant J. C. Il avoit, dit Cicéron, une si grande facilité, que sur-le-champ il faisoit des vers de telle espèce qu'on vouloit sur toutes sortes de matières. Valère-Maxime et Pline rapportent qu'il avoit régulièrement la fièvre une fois chaque année et au même jour, qui étoit celui de sa naissance, et qui fut celui de sa mort. Il nous reste de lui plusieurs *Epigrammes* dans l'Anthologie.

V. ANTIPATER (Lælius Cælius), historien latin, écrivit une *Histoire de la seconde guerre punique*, qu'Adrien préféroit à celle de Salluste, comme Brébœuf préféra depuis Lucain à Virgile. Nous en avons quelques fragmens. Il vivoit environ l'an 124 avant J. C.

ANTIPHATE, roi des Lestrigons antropophages, et un des descendans de Lamus, fut fondateur de la ville de Formies en Italie. La fable dit qu'Ulysse, ayant été jeté sur cette côte, envoya à terre trois de ses compagnons pour reconnoître le pays; qu'Antiphate, instruit de leur arrivée, en surprit un et le dévora; qu'il poursuivit les deux autres avec une troupe de Lestrigons, et que n'ayant pu les atteindre, il fit lancer des pierres et des poutres sur les vaisseaux d'Ulysse en si grand nombre qu'il les coula tous à fond, excepté celui que montoit ce prince.

† I. ANTIPHILE, peintre de l'antiquité, né en Egypte. Il y a lieu de croire que Pline s'est mépris en le distinguant du peintre grec, qui selon lui imagina le genre grotesque; celui-ci travailloit en grand et en petit, et on cite parmi ses ouvrages les plus estimés *une Hésione, une Minerve, un Bacchus, un Hippolyte effrayé à la vue d'un taureau envoyé contre lui, une figure grotesque* nommée *Gryllos* (*le Pourceau*), qui fit donner le nom de *grilles* aux peintres que nous nommons *grotesques.*

II. ANTIPHILE, ancien peintre grec, fut le premier qui imagina les grotesques, ou l'art de représenter et de grouper les figures d'une manière plaisante et ridicule. Le fils de Xénophon servit de sujet à l'un de ces tableaux. Il y étoit peint habillé d'une manière si extravagante, qu'on ne pouvoit le regarder sans rire.

† ANTIPHON, orateur athénien, naquit à Rhamnuse, dans l'Attique, ce qui lui fit donner le surnom de *Rhamnusien.* On dit qu'il fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, et qui enseigna et plaida pour de l'argent. On avoit de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize *Oraisons* d'Antiphon, qui se trouvent dans la collection des anciens orateurs grecs d'Estienne, 1575, in-fol. Il avoit écrit un *Traité de l'art oratoire* en 3 livres. *Voy.* sur cet Antiphon (une dissertation latine curieuse par P. Van-Spaan, (ou plutôt par D. Nukinkenius, son maître), que Neisse a insérée dans sa collection des orateurs grecs, t. VII, pag. 795.) Il mourut vers l'an 411 avant J. C. Ayant été condamné à

mort pour avoir favorisé l'établissement des Quatre-cents, il fit, au rapport de Cicéron, un discours admirable pour se justifier; mais il n'eut point le succès qu'il en attendoit. Thucydide fut un de ses disciples. Les anciens comptent plusieurs ANTIPHONS parmi les poëtes, les rhéteurs et les grammairiens, qui ne sont connus que de nom.

* ANTIQUO (Laurent) naquit en Sicile vers 1501. Quelques auteurs le confondent avec les anciens grammairiens, entre autres Quesnel, dans le *Catalog. Bibliot. Thuanæ*, et Elie Putschio, dans ses *Grammatici veteres*. Son nom les a trompés. Il a laissé *de Instit. grammat. commentar.* 3, *De Eloquent. l.* 3.

* ANTIQUUS (Jean), né à Groningue le 11 octobre 1702, a peint sur verre jusqu'à l'âge de 20 ans. A 23 ans, il quitta brusquement Groningue pour aller à Amsterdam, et vint à Paris. Après avoir examiné les ouvrages des grands artistes, il revint à Amsterdam, où il passa quelques mois à travailler chez le peintre Ginsnick, et projeta avec son frère Lambert, paysagiste, d'aller en Angleterre; mais au moment de partir, ils trouvèrent un navire destiné pour Gênes, ils s'y embarquèrent. Jean Antiquus, occupé de son art, remarqua la tête du capitaine et la copia. Cette singularité leur valut une ressource à laquelle ils n'avoient pas pensé. Aussitôt que le capitaine eut fait voir ce tableau à son équipage, tous se récrièrent sur sa grande ressemblance: le capitaine ne voulut rien recevoir pour leur passage. De Gênes ils partirent pour Pise. Ils furent volés, et il ne leur resta qu'un ducat, ce qui les obligea d'y séjourner quelque temps. Ils furent ensuite à Florence; trois mois après, à Livourne, où Jean Antiquus fut accueilli par le grand-duc, qui lui donna une forte pension pour rester auprès de lui. Il fut admis à l'académie de peinture: il y peignit sur un grand tableau la *Chûte des géans*, composition très-étendue et bien exécutée. L'esquisse se garde encore dans cette académie; il fit une copie du fameux *Martyre de saint Etienne*, par Le Cigoli. Pendant six années qu'il passa dans cette cour, il fit quatre voyages à Rome, dans l'un desquels il s'entretint avec le pape Benoît XIII, qui lui montra sa bibliothèque, et lui permit de voir et de copier les chefs-d'œuvre que l'on y conservoit; il fit aussi connoissance avec plusieurs bons artistes; et après avoir passé treize mois à étudier dans les différentes académies, il alla à Naples où il reçut beaucoup d'accueil de la part de Solimène, qui lui offrit sa maison; il n'y resta que le temps qu'il falloit pour voir et parcourir ce beau pays, rempli de vestiges des anciens monumens, et il retourna à Rome. Antiquus s'y arrêta pour y faire plusieurs grands ouvrages; mais le bruit de la maladie du grand-duc lui fit tout quitter; il vola à Florence, et trouva cette ville en deuil; elle venoit de perdre le prince le plus chéri et le plus attaché aux arts. Après avoir passé quelque temps à la cour, Antiquus alla par Bologne à Venise, qu'il quitta pour voir Padoue, Mantoue, Milan et Turin; il fut arrêté trois mois dans cette dernière ville par le général Sculemburg et d'autres curieux qui employèrent son pinceau; enfin il partit pour se rendre en Angleterre; mais ce voyage n'ayant pas lieu, Antiquus passa la mer avec son frère, et ils revinrent ensemble à Groningue. Ses compatriotes s'empressèrent d'obtenir de ses ouvrages. Il eut occasion de faire les portraits des principaux magistrats de son pays; mais encore plus connu par ses tableaux

d'histoire, il eut ordre de peindre la *Coupole du salon d'été* au palais du stathouder; il s'en acquitta si bien, que ce prince l'engagea à aller à Bréda, lui accorda une pension annuelle pour qu'il s'attachât aussi à l'instruction de quelques élèves. Plusieurs beaux ouvrages remplirent les momens où il étoit libre au château de Bréda. Il a représenté, sur la chambre à coucher, *Mars désarmé par les Grâces*. Les deux dessus de portes de la salle de l'audience sont aussi de ce peintre: l'un représente *Coriolan*, l'autre *Scipion l'Africain*. On a encore de lui plusieurs autres grands ouvrages. Antiquus est mort en 1750.

† ANTISTHÈNE, philosophe athénien, père des philosophes cyniques, vivoit environ 324 ans avant J. C. Il donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples en leur disant; « Alles chercher un maître; pour moi, j'en ai trouvé un. » Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, et ne garda qu'un manteau, encore étoit-il déchiré. Il méprisoit la noblesse et les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'étoit, selon lui, que le mépris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avoit été utile? Il répondit: « A vivre avec moi-même. » Il enseignoit ouvertement que le vulgaire adoroit plusieurs dieux, mais qu'il n'y en avoit qu'un: il avoit sans doute puisé cette doctrine à l'école de Socrate. Le disciple faisoit tous les jours plus de quarante stades pour aller trouver son maître, portant une longue barbe, un bâton à la main, et une besace sur le dos. Socrate, voyant qu'il mettoit dans le mépris des choses extérieures un peu trop d'ostentation, lui dit: « Antisthène, j'aperçois ta vanité à travers les trous de ton habit. » Affranchi de toutes les passions qui subjuguent les hommes, ce philosophe poursuivit les autres sans ménagement, après s'être immolé sans réserve. La mort de Mélitus et l'exil d'Anitus, meurtriers de Socrate, furent les suites de l'amertume de son ironie. Il conseilla aux Athéniens, pour épargner les bœufs et les chevaux, d'employer au labourage les ânes et les beliers. On lui demanda la raison de ce conseil: « C'est, dit-il, que ces animaux feront aussi bien que les autres, une fois qu'ils seront accoutumés au travail; comme les citoyens incapables que vous mettez à la tête des armées, des flottes, et de l'administration, vont à peu près comme les plus habiles, une fois qu'ils sont choisis par vous. » La dureté de son caractère, la sévérité de ses mœurs, les épreuves auxquelles il soumettoit ses disciples, les éloignoient presque tous; il ne lui resta que Diogène. Antisthène enseignoit l'unité de Dieu, comme nous l'avons dit; mais il joignoit à cette vérité la doctrine du suicide. « L'ame, disoit-il, paye trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps: ce séjour la ruine, la décrédite, et l'on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie... » Antisthène vivoit vers l'an 324 avant J. C. Voici quelques-unes de ses sentences. « La vertu suffit pour le bonheur; celui qui la possède n'a plus rien à désirer que la persévérance, et la fin de Socrate. — C'est aux actions qu'on reconnoît l'homme vertueux. — Toute la philosophie consiste dans la pratique de la vertu. — Les biens sont moins à ceux qui les possèdent qu'à ceux qui savent s'en passer. — C'est moins selon les lois des hommes que selon les maximes de la vertu que le sage doit vivre dans la république. — Il vaut mieux

tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs ; ceux-là ne font du mal qu'aux morts ; ceux-ci dévorent les vivans. — Les bourreaux sont plus estimables que les tyrans ; les uns n'exécutent que les coupables, les autres font périr les innocens. — Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille. — Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent. — Il en est des républiques comme du feu ; il faut n'en être ni trop loin ni trop près. — Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action. — Il n'y a rien d'étrange dans le monde que le vice. » — Sous un maître qui donnoit de telles leçons, et qui les appuyoit par ses exemples, le cynisme devint respectable. Il le fut un peu moins sous Diogène, son disciple, et il dégénéra peu à peu. Cette philosophie reparut quelques années avant J. C., mais dégradée. Il manquoit aux cyniques de l'école moderne les ames fortes et les qualités singulières d'Antisthène, de Cratès, de Diogène, etc. Les maximes hardies de ces premiers philosophes, source pour eux de tant d'actions vertueuses, furent outrées et mal entendues par leurs derniers successeurs, et les précipitèrent dans la folie et la débauche. (*Voyez-en la preuve dans les articles de* CRESCENCE *et de* PEREGRIN.) Les *Lettres*, vraies ou supposées d'Antisthène sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°. Toutes ces lettres sont regardées comme supposées. On donna à ses disciples le nom de *cyniques*, ou parce qu'ils étoient mordans, et qu'ils aboyoient après tout le monde comme des chiens, ou parce qu'Antisthène, en quittant le Pyrée, alla donner ses leçons dans un faubourg d'Athènes appelé Cynosarge, c'est-à-dire, du *Chien-blanc*....Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTISTHÈNE, dont on trouve des *Discours* dans les Orateurs grecs d'Alde-Manuce, 1513, in-fol.

ANTI-TRINITAIRES. *Voyez* SERVET *et* SOCIN.

I. ANTOINE (Marc), orateur, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paroître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, et enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avoit retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regrettèrent, comme le meilleur des républicains, et ses amis, comme le modèle des honnêtes gens. Il vivoit environ un siècle avant J. C.

II. ANTOINE (Marc), fils aîné du précédent, ayant obtenu du sénat, par le crédit des consuls Cotta et Céthégus, la direction des blés sur les côtes maritimes, se déshonora en pillant la Sicile et d'autres provinces pour s'enrichir. Il fut surnommé *le Crétique*, à cause de la guerre de Crète dans laquelle il échoua. Il en mourut de chagrin, et laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine le triumvir, qui est le suivant.

† III. ANTOINE (Marc), un des triumvirs, fils du précédent, reçut de la nature de grandes dispositions pour l'éloquence, la guerre et la débauche. Après avoir donné à Rome le spectacle de ses bonnes

qualités et de ses déréglemens, il se retira dans la Grèce, pour s'y former dans l'art de la parole et de la guerre. Gabinius, qui alloit combatre Aristobule, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il signala son courage dans cette guerre. Le même général le mena en Égypte au secours du roi Ptolomée : il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César, qui faisoit alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illustre accusé le rendit odieux au sénat. Il échappa aux poursuites qu'on faisoit de sa personne, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César. Ce fut par son conseil que ce général se détermina à porter la guerre en Italie ; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharsale, il commanda l'aile gauche de son armée, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 49e avant J. C., César, ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, et le fit ensuite son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnoissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistoit à la fête des Lupercales, assis dans une chaise d'or, Antoine, ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème, entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu, concerté, dit-on, entre eux, hâta la mort de Jules-César. Après le meurtre de ce dictateur, l'an 24 avant J. C., il feignit de se réconcilier avec ses assassins, et leur donna ses fils pour otages. Cassius vint souper chez lui le même soir. Antoine lui demanda d'un air railleur s'il portoit toujour un poignard sur lui ? « Oui, lui répondit Cassius, et pour te percer le sein si tu songes à t'emparer de la souveraine puissance.... » Antoine, qui vit sa fortune dérangée par la mort de César, en conçut la douleur la plus vive. Il vouloit la dissimuler pendant quelque temps, mais elle éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre le sénat qui alloit le déclarer tyran. Il prononça son éloge funèbre, et excita le peuple à punir les assassins de ce grand homme. Il exalta ses vertus, ses conquêtes, ses actions immortelles, rappela ses dignités, son titre de *Père de la Patrie*, le décret qui ordonnoit que sa personne seroit sacrée. Il montra ensuite au peuple la robe sanglante de César, ce grand homme si cher aux dieux et l'objet de l'adoration des mortels. Le peuple excité par son éloquence devint furieux, et les vieux soldats qui avoient servi sous César, voyant mettre le feu au bûcher, y jetèrent leurs couronnes, leurs piques, leurs bracelets et les autres ornemens dont leur valeur avoit été récompensée. La populace, voulant à leur exemple signaler son zèle, brisa les bancs des magistrats, et prit autour du bûcher des tisons pour aller mettre le feu aux maisons des meurtriers. C'est ainsi que le parti d'Antoine devint plus considérable de jour en jour ; et il auroit pu remplacer César, si Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Le nom de ce jeune homme, la douceur et la noblesse de sa physionomie, ses adroites insinuations ; tout concourut à lui faire des partisans parmi le sénat et le peuple. La haine d'Antoine contre cet héritier de César, le rendit odieux aux Romains auxquels le nom de ce héros étoit cher. Pour se laver du reproche d'ingratitude envers la mémoire du dictateur, auquel il devoit son élévation et sa fortune, il lui

érigea une statue dans la tribune aux harangues, avec cette inscription : AU PÈRE ET AU BIENFAITEUR DE LA PATRIE. Mais le sénat étoit déjà dans les intérêts d'Octave. Antoine, déclaré ennemi de la république, se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés de part et d'autre, se donna la bataille de Modène. Quoiqu'Antoine y combattît en héros, il fut vaincu et réduit à se retirer auprès de Lépide. Pansa fut tué à cette journée ; il conseilla, en mourant, à Octave de s'unir à Antoine. Ce conseil fut suivi quelque temps après, lorsqu'Antoine, qui avoit levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec dix-sept légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lépide, Octave et Antoine. Un des premiers fruits de cette ligue célèbre fut la mort de Cicéron ; sa tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Cependant il auroit été le moins cruel des trois assassins, s'il n'avoit été excité par les fureurs de sa femme Fulvie. Souvent même il ignoroit les vengeances exercées en son nom. Ses soldats lui ayant porté la tête d'un proscrit, qui leur avoit été fort recommandé de sa part, il leur dit : « Je ne le connois pas ; c'est une affaire qui regarde ma femme. » Les triumvirs ayant cimenté leur puissance par le sang des plus illustres citoyens (*Voyez* NONIUS *et* VOLUMNIUS), se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César. Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome en partagèrent entre eux l'empire, comme on partage une terre. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes ; mais il n'obtint contre eux aucun succès, il acquit néanmoins quelque gloire dans une retraite de cent lieues qu'il fit toujours poursuivi, et toujours vainqueur (excepté en une seule occasion) dans près de vingt attaques qui lui furent livrées. Il ne pensoit plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main et à prodiguer de l'autre. Cléopâtre, reine d'Égypte, qui craignoit les armes de ce conquérant, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Il avoit plié sous les caprices de Fulvie ; il fut l'esclave de ceux de Cléopâtre. Son sort fut de commander à l'univers, et d'obéir à deux femmes. La reine d'Égypte l'enivra de plaisirs, et, dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Égypte, de Chypre, de la Cœlésyrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il avoit eus d'elle furent déclarés rois des rois : on leur donna les habits royaux, et on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembroit l'empire pour une femme et pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combatre venoit de s'y joindre ; Antoine, marié avec Octavie sœur d'Octave, avoit encore quitté son épouse et ses enfans pour Cléopâtre. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, « qu'il perdoit toujours à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. » Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium l'an 31 avant J. C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre elle-même avoit déjà pris ce parti au milieu du combat, avec soixante vaisseaux qu'elle avoit amenés à Antoine. A peine

matiques à l'école centrale du Bas-Rhin et à l'école d'artillerie de Strasbourg, et correspondant de l'académie des sciences de Pétersbourg, membre de l'assemblée législative, naquit à Mutzig, petite ville d'Alsace, en 1759. En 1790 il remporta le prix proposé par l'académie des sciences de Pétersbourg. Son *Mémoire* (96 pages in-4° avec 3 pl.) parut sous ce titre : *Mémoire sur la nature des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales des équations différentielles partielles*. En l'an 1800, il publia à Strasbourg un autre ouvrage estimé, sous ce titre : *Du calcul des dérivations et de ses usages dans la théorie des suites, et dans le calcul différentiel*. En qualité de membre de la convention nationale, on lui doit le *Rapport sur l'uniformité et le système général des poids et mesures*. Il est mort le 8 avril 1803.

I. ARBOGASTE, comte gaulois, défit et tua Victor, fils de Maxime, contre lequel Théodose l'avoit envoyé. Sa victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Ce Gaulois acquit une si grande autorité sur Valentinien, que le prince n'étoit, pour ainsi dire, que son second. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre sa nation, pour satisfaire une haine particulière; mais cette guerre n'ayant pas été heureuse, l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées, Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par des eunuques. Le meurtrier fit empereur un certain Eugène, et voulut soutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta d'abord une victoire contre ce prince; mais ayant eu ensuite du dessous, il se passa deux épées à travers le corps en 394.

II. ARBOGASTE (S.), évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutoit les criminels. Othon, évêque de Strasbourg, a écrit la vie d'Arbogaste, et elle a été insérée dans le Receuil du P. Bosch.

* I. ARBORIUS (Cécilius Argicius), astronome philosophe, né à Autun, vivoit dans les 3e et 4e siècles. Il étoit aïeul materńel du poëte Ausonne. Sa famille ayant été persécutée, par M. Aurélius Victorinus, lorsqu'il usurpa l'empire, il fut obligé de s'enfuir vers Dax et Bayonne. Là il épousa Emilia Corinthia Maura, dont Ausone fait aussi l'éloge, et qui éleva ce poëte. Arborius savoit très-bien l'astrologie. Il se mêloit aussi d'astrologie judiciaire. Il mourut vers l'an 320, âgé de plus de 90 ans, et laissa un fils et trois filles.

* II. ARBORIUS (Emilius Magnus), fils du précédent, naquit vers l'an 270 aux environs de Dax et de Bayonne. Après avoir plaidé avec succès devant les préfets des Gaules et d'Espagne, il alla enseigner l'éloquence à Toulouse vers l'an 325, et s'y acquit l'amitié des trois frères Dalmace, Jules-Constance et Annibalien, princes qui étoient alors dans cette ville dans un espèce d'exil. Il alla ensuite enseigner la rhétorique à Narbonne. Son éloquence lui fit une telle réputation, qu'on le connut alors dans toute l'Europe. Il fut appelé vers l'an 331 à Constantinople par Constantin-le-Grand, pour enseigner l'éloquence à un de ses enfans. Arborius s'en acquitta avec beaucoup de gloire. Il mourut dans cette ville vers l'an 335.

ARBOUSE (Marguerite Veny d') naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastère de St.-Pierre de Lyon, où elle étoit religieuse, pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grâce. Sa première pen-

sée en y entrant fut d'y établir la réforme, et de la maintenir par de sages réglemens. Elle se démit elle-même de son abbaye en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626, et mourut en odeur de sainteté le 16 août de la même année, à Séry près de Dun-le-Roi, où elle étoit allée pour établir la régularité dans un monastère. L'abbé Fleury a écrit sa vie, in-8°, 1685.

† **ARBRISSELLES** (Robert d'), ainsi appelé d'un petit bourg de Bretagne où il prit naissance, étudia à Paris avec succès. Silvestre de La Guerche, évêque de Rennes, récompensa les progrès que Robert avoit faits dans les lettres et dans la vertu, en le nommant son archiprêtre. Il combattit dans ce diocèse la simonie et l'incontinence du clergé, deux vices très-communs dans son siècle. Marbode étant moins favorable que son prédécesseur à Robert, celui-ci se retira dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque temps après de sa solitude, sans s'établir nulle part, prêchant par-tout, et toujours avec fruit. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, et les femmes qui le suivoient dans le fond des déserts ne pouvant éviter d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance, sans exciter la critique de ses ennemis, scandalisés de cette nouvelle manière de prêcher et d'écouter l'Evangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocèse de Poitiers, dans un endroit appelé Fontevrault : c'est là qu'il établit sa nouvelle famille vers l'an 1103. On fit d'abord des cabanes pour se garantir des injures de l'air ; Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, et ceux-ci au travail. Ses disciples devoient porter le nom de *Pauvres de J. C.*, et obéir aux femmes qui en étoient les servantes. Ces pauvres commençoient à être déjà riches à la mort de Robert d'Arbrisselles, arrivée en 1117, au prieuré d'Orsan ; mais ces richesses étoient, en partie, le fruit de leurs travaux ; ils avoient défriché des marais, des landes et des bois. Outre le monastère de Fontevrault, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Il avoit conféré quelque temps avant sa mort le généralat à une dame nommée Pétronille de Chemillé. Geoffroi, abbé de Vendôme, et Marbode, évêque de Rennes, amis du nouveau fondateur, lui reprochèrent dans deux lettres, sur les mauvais bruits qui couroient, les inconvéniens de sa trop grande familiarité avec les femmes, l'amertume de son zèle contre les hommes, et sur-tout contre les prêtres et les évêques, la singularité de son extérieur, et les rumeurs scandaleuses que sa conduite occasionnoit. Des écrivains postérieurs se sont amusés à commenter ces deux lettres. Ils ont formé des conjectures malignes sur sa vertu. Ils l'ont accusé de ne faire qu'un même lit avec ses prosélytes, sous prétexte de mortifier la chair et de vaquer plus commodément à l'oraison : ce qui a fourni à Bayle et à quelques auteurs satiriques des traits de raillerie. Mais ses disciples, fondés sur les témoignages des auteurs contemporains, l'ont justifié. Hildebert, évêque du Mans, depuis archevêque de Tours, lui fit une épitaphe où il le peint comme « un homme rempli de l'esprit de Dieu, tourmentant sa chair par la faim, par la soif, par les veilles, par les cuirasses de fer ; accordant rarement du repos à ses membres fatigués, et plus rarement de la nourriture ; ne mangeant que des légumes, et se soumettant en tout aux lois de la raison et de la religion. » En 1633,

Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, fit placer les restes de Robert dans un superbe tombeau de marbre.

* ARBUCKLE (James), poëte écossais, né à Glascow en 1700. Ses ouvrages ont été publiés en un volume in-12. Il est mort en 1734.

ARBUSCULA, célèbre comédienne dont parle Horace, qui, ayant été sifflée par le peuple et applaudie par les chevaliers, dit avec affectation « qu'elle se contentoit de l'applaudissement des honnêtes gens. » Atticus, écrivant un jour à Cicéron, lui demanda si Arbuscula avoit bien joué dans l'Andromaque d'Ennius, que l'on venoit de représenter? Cicéron lui répond qu'elle avoit plu extrêmement, *valdè placuit*.

I. ARBUTHNOT (Alexandre) naquit en Ecosse l'an 1538, d'une famille illustre. Après avoir fait son droit à Bourges, sous le fameux Cujas, il fut principal ou régent du collége royal d'Aberdéen. Il s'étoit rendu protestant peu de temps auparavant, et il joua un rôle dans toutes les querelles que cette secte suscita en Angleterre. Il fut deux fois membre des assemblées générales. C'étoit un savant universel et un homme aimable. On a de lui des *Discours* en latin *sur l'origine et l'excellence du Droit*, Edimbourg 1572, in-4°, et l'édition de l'*Histoire d'Ecosse*, de Buchanan son ami. Il mourut à Aberdéen, en 1583, âgé de 46 ans environ.

† II. ARBUTHNOT (Jean), médecin de la reine Anne d'Angleterre, mort en février 1735, étoit d'une société agréable et d'une science peu commune. Son père, ecclésiastique écossais, ayant perdu sa place dans la révolution, le fils vint à Londres, où il exerça la médecine avec distinction. Pope, Swift, Gay et Parnell furent de ses amis. Après la mort de la reine Anne, il vint à Paris, où il avoit un frère banquier. De retour à Londres, il publia quelques ouvrages estimés. I. *Tables des anciennes monnoies, poids et mesures*, in-4°, 1732. II. *Essai sur la nature et le choix des alimens*, traduit par le même, Paris, 1741, 2 vol. in-12. III. *Essai des effets de l'air sur le corps humain*, traduit par Boyer de Prébandier, Paris, 1742. Il a fait, sous le nom supposé de Swift, le *Procès sans fin*, ou *Histoire de John Bull*, traduit par l'abbé Velly, Londres, 1753, in-12. On y trouve quelques bonnes observations; il prétend que l'espèce humaine a besoin d'une nourriture plus fortifiante que celle des végétaux. « Il faut du sang, dit-il, pour faire du sang. On a encore de lui: *Examen de l'histoire naturelle de la terre*, de *Woodward*, 1695, in-8°.

I. ARC. *Voyez* JEANNE D'ARC.

II. † ARC ou ARCQ (Philippe-Auguste de SAINTE-FOI, chevalier d'), fils naturel du comte de Toulouse, né à Paris, mort en 1779, à Tulles, où il étoit exilé, fut homme de lettres et de plaisir. On a de lui, I. *Mes Loisirs*, 1755, pet. in-12. C'est un recueil de pensées détachées; quelques-unes expriment des maximes qu'on pourroit contester; mais la plupart sont solides et finement rendues. II. *Histoire générale des Guerres*, 1756, in-4°; il n'en a donné que deux volumes, assez mal accueillis. Quoique l'auteur écrivît bien, un pareil ouvrage étoit au-dessus de ses forces. III. *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12. Le chevalier d'Arcq a profité du livre d'Huet sur le commerce des anciens, mais son style est plus élégant. IV. Quelques petits romans, écrits avec

délicatesse ; les *Lettres d'Osman*, in-12, 1753, 3 parties, etc. V. *Le Palais du Silence*, 1754, in-12. VI. *Le Roman du jour, pour servir à l'histoire du siècle*, Londres, 1754, 2 vol. in-12 ; *la Noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il opposa à la Noblesse commerçante de l'abbé Coyer.

ARCADIE, fille d'Arcadius, et sœur de l'empereur Théodose II, illustra sa haute naissance par ses vertus. Le patriarche Atticus lui dédia son Traité de la foi et de la virginité. Elle fit bâtir les bains Arcadiens à Constantinople, et mourut dans cette ville à l'âge de 45 ans, l'an 444.

I. ARCADIUS, empereur d'Orient, fils de Théodose-le-Grand, fut revêtu de la pourpre par son père, à l'âge de sept ans, en 383, et lui succéda en 395. Honorius, son frère, eut l'empire d'Occident. Ruffin, préfet du prétoire, le gouverna d'abord ; mais n'ayant pas pu le déterminer à être son gendre, il ouvrit l'Orient aux barbares. Ce malheureux ayant péri par une mort tragique, Arcadius fut sans maître ; mais il s'en donna bientôt un second. Eutrope, eunuque qu'il fit son grand-chambellan, d'abord esclave, ensuite valet, et parvenu peu à peu, le conduisit comme une bête, selon l'expression de Zozime. Arcadius, mou, indolent et voluptueux, se reposa de tout sur son eunuque, et, après lui, sur Eudoxie sa femme, à laquelle il sacrifia St. Jean-Chrysostôme. Cet empereur avoit développé de bonne heure son mauvais caractère, en ordonnant dans sa jeunesse à un de ses officiers de tuer son précepteur Arsène. (*Voy.* ce mot.) Arcadius mourut en 408, âgé de 31 ans, et encore trop tard pour le bonheur et la gloire de l'empire.

* II. ARCADIUS, grammairien grec, est auteur d'un *Traité classique et curieux sur les notes et les accens de la langue grecque*, (περὶ τῆς των τόνων εὑρέσεως, καὶ των σχημάτων ἀυτων, καὶ περὶ χρόνων καὶ πνευμάτων), que J. B. G. d'Ansse de Villoison a découvert dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, et publié pag. 115 et suiv. de ses *Epistolæ Vinarienses*. Ce savant y prouve, pag. 118, que l'ouvrage d'Arcadius n'est qu'un abrégé de la Καθολικὴ προσωδία (ou *Traité de l'Accentuation en général*, que le célèbre Hérodien avoit composé en 20 livres, et dédié à l'empereur Marc-Aurèle. L'assertion d'Arcadius, qui attribue l'invention des accens à Aristophane de Byzance, en acquiert plus de poids.

* ARCÆUS (François) exerça la médecine et la chirurgie en Espagne. Ce fut en 1573, à l'âge de près de 80 ans, qu'il écrivit le *Traité de chirurgie* que nous avons de lui, sous le titre de *De rectâ curandorum vulnerum ratione libri duo ; accessit ejusdem de febrium curandarum ratione libellus*. Antv., 1574, in-8°, avec les notes de Louis Nonnius, en flamand, Amsterdam, 1658, in-12. Lewarde, 1667, in-8° ; en allemand, Nuremberg, 1674, in-8°.

ARCAGOLO (Octave), historien et poëte de Catane en 1602, a laissé, I. Une traduction des *Lettres de Diodore* en italien. II. Une *Chronique universelle*. III. Une autre de *Catane*. IV. Quelques *Chansons siciliennes*.

ARCAMONE (Agnello), jurisconsulte de Naples, nommé ambassadeur de Ferdinand I près du pape Sixte IV, et de la république de Venise, s'acquitta avec succès de ses négociations. Il a écrit sur *les lois*

et le droit public du royaume de Naples.

* ARCANO (Mauro d'), appelé aussi *Il Mauro*, poëte italien des plus célèbres dans le genre burlesque. Il descendoit d'une ancienne famille du Frioul, qui habitoit un château nommé Arcano. Il étoit le plus distingué des poëtes qui, en 1530, composoient l'académie de Vignaivoli à Rome. Il fut secrétaire d'Alexandre Césarini, l'accompagna en Espagne, et se rendit en divers endroits de l'Italie. Dans les éditions de Berni, qu'il imita avec succès, on trouve quelques-unes de ses poésies. On trouve aussi de lui quelques *capitoli* dans la collection, *Piacevoli rime di M. Cesare caporoli con una aggiunta di molte altre rime, fatte da diversi eccellentissimi et belli ingegni, in Vinegia*, 1589, in-12.

† ARCAS (Mythol.), fils de Jupiter et de Calisto, donna son nom à l'Arcadie, celui de tous les pays de la Grèce dont on raconte le plus de fables, et renommé pour la taille extraordinaire des ânes qu'on y voyoit. Quand Arcas fut grand, des chasseurs le présentèrent au roi Lycaon son aïeul, qui ne le reconnut point. Ce prince, pour éprouver la science de Jupiter, qui étoit venu chez lui prendre l'hospitalité, lui servit dans un festin les membres d'Arcas qu'il avoit coupés par morceaux. Jupiter, indigné, changea Lycaon en loup, et Arcas en ours, qu'il plaça dans le ciel auprès de sa mère ; c'est la constellation de la *petite Ourse*.

† ARCELLA (Justinien), savant médecin de Naples dans le 16e siècle, est auteur d'un traité estimé ayant pour titre, *De ardore urinæ et stillicidio, ac de mictu sanguinis non puri*, Padoue, 1568, in-8°.

ARCÈRE (Lous-Étienne), prêtre de l'Oratoire, né à Marseille, mort en 1781, dans un âge avancé, est moins connu par les prix de poésie qu'il remporta à Toulouse, à Marseille, à Pau, que par son *Histoire de la ville de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit avec clarté et quelquefois avec élégance, offre des recherches curieuses. On lui doit encore les ouvrages suivans : I. *Eloge du P. Jaillot*, 1750, in-4°. II. *Journal historique de la tentative de la flotte anglaise sur la côte d'Aunis*, 1757, in-4°. III. *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre des fêtes*, 1763, in-12. IV. *De l'état de l'agriculture des Romains jusqu'au siècle de Jules-César, relativement au gouvernement, aux mœurs et au commerce*, 1777, in-8°.

† ARCÉSILAS ou ARCÉSILAÜS, de Pitane en Eolide, disciple et successeur de Crantor dans l'école platonique, forma la secte appelée *la seconde académie*. Il unit l'éloquence de Platon à la dialectique de Diodore. Ses principes étoient, qu'il falloit douter de tout, ne rien affirmer, et rester dans une incertitude continuelle sur toutes choses. Il soutenoit que l'homme ne pouvoit jamais parvenir à la connoissance de la vérité. « Nos sens, disoit-il, nous trompent toujours (c'étoit aussi l'opinion d'Aristippe) ; notre raison ne nous trompe pas moins. D'ailleurs, la vie est trop courte, trop agitée, pour espérer d'acquérir aucune certitude. — Ne voit-on pas, continuoit-il, que tout n'est qu'un amas de préjugés et d'opinions ; que ce qu'on désiroit dans sa jeunesse, dans la santé, dans une autre situation, on le hait dans la vieillesse, dans la maladie, dans un autre temps ; que tout est couvert de si épaisses ténèbres que les meilleurs yeux ne diffèrent en aucune manière des plus mauvais ? » Il laissoit par

conséquent à ses disciples une entière liberté de suivre telle opinion qu'ils jugeoient à propos, soit én physique, soit en morale, soit même en matière de religion. Cicéron l'a réfuté dans ses Questions académiques. « Comment, dit-il, peut-on s'engager dans une secte qui confond le vrai avec le faux, qui nous ôte tout usage de la raison et du jugement, qui nous défend de rien approuver, et qui nous dépouille de tous les sens ? Encore ces peuples Cimmériens, qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont-ils quelques feux et quelque crépuscule qui les éclaire. Mais ces philosophes, au milieu des profondes ténèbres dont ils nous environnent, ne nous laissent aucune étincelle dont la lueur puisse nous éclairer. Ils nous tiennent comme garrottés par des liens qui ne nous permettent de faire aucun mouvement. Car enfin nous défendre, comme ils font, de donner notre consentement à quoi que ce puisse être, c'est réellement nous ôter tout usage de l'esprit, et nous interdire en même temps toute action. » Arcésilas répétoit souvent cette sentence d'Hésiode : « Les dieux ont mis un rideau impénétrable entre eux et les hommes. » Ce système dangereux étoit le renversement de toutes les sciences. Ce philosophe ne laissa pourtant pas d'avoir beaucoup de disciples. Un esprit vif et aisé, le don de la parole, une physionomie heureuse, une générosité sans égale, contribuèrent plus encore à lui en faire que son système. On dit qu'il prêta sa vaisselle d'argent à un de ses amis pour un repas, et qu'il ne voulut jamais la reprendre. La philosophie n'avoit pas éteint en lui le goût de la belle littérature. Il aimoit tant Homère, que, lorsqu'il alloit le lire, il disoit qu'il alloit voir sa maîtresse. Ce n'étoit pas la seule qu'il eût : car il partageoit son temps entre la philosophie, l'amour, les plaisirs de la table et la lecture. On rapporte même qu'il mourut d'un excès de vin, à l'âge de 75 ans, l'an 300 avant J. C. La mort ne dut pas lui paroître affreuse ; il disoit ordinairement « que c'étoit de tous les maux le seul dont la présence n'incommodoit jamais personne, et qui ne chagrinoit qu'en son absence. » Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi tant de disciples quittoient les sectes de leurs maîtres, pour embrasser celle d'Epicure ; tandis qu'aucun épicurien n'abandonnoit la sienne, pour se jeter dans une autre ? Il répondit : « Parce que des hommes on peut faire des eunuques ; mais que des eunuques on ne peut point en faire des hommes. » Quoique le doute universel d'Arcésilas renversât les fondemens de la vraie philosophie, il trouva un défenseur dans Lacyde, qui le transmit à Evandre. Celui-ci le fit passer à Hégésime, et Hégésime a Carnéade, fondateur de la troisième académie.

* ARCESILAÜS, sculpteur célèbre et ami de Lucius Lucullus. Les artistes mêmes lui payoient ses modèles en argile plus cher que le public ne paya les ouvrages finis des autres sculpteurs. Il fit une *Vénus* qu'on éleva dans Rome avant qu'elle fût achevée. Il existoit de lui une *Lionne avec des amours ailés qui jouoient à l'entour*, le tout d'un seul bloc de marbre. Il vécut vers l'an de Rome 680.

I. ARCÉSIUS. *Voyez* ACRISE.

† II. ARCÉSIUS (Mythol.), fils de Jupiter, devint père de Laërte et aïeul d'Ulysse. Il épousa, suivant les poëtes, une Ourse, ce qui prouve que c'est le même personnage qu'Arcas changé en ours. *Voyez* ARCAS.

* I. ARCET. *Voyez* DARCET.

* II. ARCET (Jean d'), de Saint-Sever en Gascogne, étudia la mé-

decine à Bordeaux, où il reçut les honneurs du doctorat. Il vint ensuite à Paris, où, après avoir été élevé au grade de docteur en 1763, il fut nommé par le roi, en 1775, à une chaire de médecine au collége royal de France. On a de lui, I. *Mémoire sur l'action du feu égal, violent et continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres et de chaux métalliques, essayées, pour la plupart, telles qu'elles sortent du sein de la terre,* Paris, 1766, in-8°. Ce mémoire fut lu à l'académie royale des sciences les 16 et 28 mai 1766. II. *Mémoire sur le même sujet,* lu à l'académie royale des sciences, le 29 août 1770, auquel on a joint un Mémoire sur le diamant et quelques pierres précieuses traitées au feu, Paris, 1771, in-8°.

* ARCHAGATUS, fils de Lysanias, étoit du Péloponnèse. Il fut le premier médecin grec qui vint s'établir à Rome, l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 avant l'ère chrétienne. Il paroît qu'il s'occupa plus de la chirurgie que de la médecine; la méthode douce et simple dont il se servit dans les premiers temps de sa pratique, pour traiter ses malades, lui mérita le surnom de guérisseur de plaies, *vulnerarius;* mais s'étant mis ensuite à brûler et à couper, ce traitement parut si cruel, qu'on changea son premier nom en celui de bourreau, et que les Romains prirent dès-lors une grande aversion pour la médecine et les médecins; cependant elle ne fut pas de longue durée, car on s'aperçut bientôt que c'étoit moins l'art que ce cruel artiste qu'il falloit condamner. On ignore l'époque de la mort d'Archagatus.

† ARCHAMBAUD (mademoiselle), née à Laval dans le Bas-Maine, a fait imprimer dans les premiers Mercures de France une *Dissertation* agréablement écrite sur la question, *lequel de l'homme et de la femme est plus capable de constance?* Paris, 1750, in-12. On sent qu'elle décide en faveur de son sexe.

* ARCHEL (Cornélius Van) prêtre hollandais, né en 1760 à Amsterdam, fit ses études sous Limbroch et Leclerc. Il a publié *Hadriani Junii Romani medici animadversio, ejusdemque de coma commentarius.*

I. ARCHÉLAÜS, fils naturel de Perdiccas, s'empara de la couronne de Macédoine, après en avoir fait mourir les héritiers légitimes. Cet usurpateur se conduisit en grand prince; il disciplina ses armées, fortifia ses places, équipa des flottes, et protégea les lettres et les arts. Les plus grands écrivains et les plus habiles artistes vinrent en foule à sa cour. Socrate y fut appelé: mais il répondit « qu'il ne pouvoit se résoudre à aller voir un homme de qui il recevroit des biens qu'il ne pouvoit lui rendre. » On croit que ce philosophe avoit un autre motif de son refus, le gouvernement dur et sévère de ce prince. Un de ses favoris l'assassina l'an 399 avant J. C.

II. ARCHÉLAÜS, fils d'Archélaüs qui commanda en chef les troupes de Mithridate, obtint de Pompée le pontificat de Comane dans le Pont. Il servit quelque temps dans l'armée des Romains en Grèce; mais ayant épousé la reine Bérénice, qui avoit fait étrangler depuis peu son premier mari, il se fit reconnoître roi d'Egypte. Son règne ne fut que de six mois, ayant été défait et tué par les troupes de Gabinius, général romain, vers l'an 56 avant J. C.

† III. ARCHÉLAÜS, petit-fils du

précédent, fut fait roi de Cappadoce par Marc-Antoine. Il secourut ce général à la bataille d'Actium contre Auguste, et ne laissa pas de se maintenir sous cet empereur. Tibère, moins indulgent, voulut se venger de ce qu'il ne lui avoit rendu aucun devoir pendant son séjour à Rhodes, et l'invita de venir à Rome sous les plus belles promesses; à peine fut-il arrivé, qu'il le fit jeter dans une prison, où il mourut la 16e année de Jésus-Christ. Son royaume fut déclaré province de l'empire. *Voyez* ATRONGE.

† IV. ARCHÉLAÜS, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda dans le royaume de Judée l'an 3e de J. C. Il commença son règne en faisant mettre à mort 3000 personnes qui s'étoient révoltées à l'occasion d'une aigle d'or placée sur le portail du temple. Auguste confirma sa royauté; mais il ne lui donna que la moitié des états de son père; et, sur des plaintes de sa cruauté, il l'exila ensuite à Vienne dans les Gaules. Il y mourut l'an 6e de J. C.

†*V. ARCHÉLAÜS, philosophe grec, disciple d'Anaxagore, enseigna la doctrine de son maître avec quelques modifications. On lui donna le surnom de *Physicien*, parce qu'il apporta le premier la physique de l'Ionie à Athènes. Il soutenoit «que tout se forme par des parties semblables; que toutes les actions sont indifférentes, et qu'elles ne sont justes ou injustes que parce que les lois et la coutume les ont rendues telles.» Il philosophoit vers l'an 444 avant J. C. Socrate fut son disciple.

VI. ARCHÉLAÜS, célèbre sculpteur, fils d'Apollonius, étoit de Priène, ville d'Ionie. Il fit en marbre l'*Apothéose d'Homère*, sous l'empereur Claude, à ce qu'on croit. Ce morceau de sculpture, l'un des plus beaux de l'antiquité, auroit suffi pour donner l'immortalité à Homère, si ses poëmes ne la lui avoient assurée. Ce monument fut déterré en 1658, dans une campagne appartenant aux princes Colonne, et où l'on prétend que l'empereur Claude avoit une maison de plaisance.

† VII. ARCHÉLAÜS, évêque de Cascar, suffragant d'Amide dans la Mésopotamie, s'illustra autant par sa piété que par son savoir. Il confondit Manès, l'an 277, dans une conférence dont les actes subsistent encore en latin, traduits du grec par Zacagni. (*Voyez*, sur l'authenticité de ces actes, l'Histoire du manichéisme, de Beausobre, et les *Collectanea* de Zacagni.)

* VIII. ARCHELAÜS, géographe, auteur d'un *Traité sur tous les pays conquis par Alexandre*, dans le siècle duquel il vivoit. Stobœus parle d'un autre livre sur les rivières, composé par un auteur nommé ARCHÉLAUS; mais on ignore si ce sont deux écrivains différens.

†ARCHÉMORE, fils de Lycurgue, roi de Némée, fut mis par sa nourrice sur une plante d'ache, tandis qu'elle montroit une fontaine aux princes qui alloient assiéger Thèbes; un serpent le piqua, et il mourut de cette blessure. Lycurgue voulut punir de mort la négligence de la nourrice, mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux Néméens, qui se célébroient tous les trois ans. Les vainqueurs se mettoient en deuil et se couronnoient d'ache.

* ARCHESTRATE, poëte grec, natif de Syracuse, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès, et consacra son

talent à célébrer l'art de la cuisine. Son poëme de la *Gastronomie* passoit chez les gourmets de son temps pour un trésor de lumières; il nous en reste quelques fragmens. Archestrate avoit parcouru les terres et les mers pour connoître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisoit dans ses voyages, non des mœurs des peuples, mais de leurs mets, de leurs sauces et de leurs ragoûts. Il entroit dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs.

* ARCHETAS. *Voy.* ARCHYTAS.

I. ARCHIAS (Mythol.), descendant d'Hercule, devint le fondateur de Syracuse. Ayant consulté l'oracle de Delphes sur la destinée de la ville qu'il venoit d'établir, le Dieu lui laissa le choix de la rendre opulente ou de lui accorder un territoire très-salubre. Archias préféra les richesses, et dès-lors Syracuse devint l'une des cités les plus riches de l'antiquité.

II. ARCHIAS, poëte grec d'Antioche en Asie, est plus connu par le plaidoyer éloquent que Cicéron prononça en sa faveur que par les petits *Fragmens* qui nous restent de lui. On lui refusoit le titre de citoyen romain, que Cicéron lui fit confirmer, en soutenant qu'il l'avoit, et que s'il ne l'avoit pas eu, ses talens et sa probité le lui auroient mérité. Il vivoit vers l'an 60 avant J. C. Archias avoit composé plusieurs ouvrages, entre autres un *Poëme sur la guerre des Cimbres*, et en avoit commencé un autre *sur le consulat de Cicéron.*

ARCHIBIUS, auteur qui, au rapport de Pline, a dédié quelques ouvrages de médecine au roi Antiochus; mais comme il y a une douzaine de rois de Syrie de ce nom, on ne peut fixer le temps auquel il a vécu; ce n'est même que sur les matières dont il parle dans la dédicace de ses ouvrages qu'on présume qu'il étoit médecin. Galien cite un autre personnage de ce nom, qui étoit assurément médecin de profession.

ARCHIDAME, fils et successeur d'Agésilas-le-Grand, roi de Sparte, vainquit les Arcadiens, repoussa les attaques d'Epaminondas contre Lacédémone, secourut les Tarentins, et fut tué par les Lucaniens l'an 338 avant J. C. Les anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons mots. — Quelqu'un demandant à Archidame jusqu'où s'étendoit le domaine des Lacédémoniens? Il répondit: « Par-tout où ils peuvent étendre leurs lances. » — Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes, « que s'il regardoit son ombre au soleil, il ne la trouveroit pas plus grande qu'elle l'étoit avant la victoire. »

ARCHIDAMIE, fille de Cléonyme, roi de Sparte, ayant appris qu'on délibéroit dans le sénat si l'on enverroit les femmes dans l'île de Crète pendant la guerre du Péloponnèse, entra dans l'assemblée l'épée à la main, et demanda fièrement aux hommes s'ils pensoient que les femmes lacédémoniennes pussent survivre à la ruine de leur patrie? Cette fermeté fit renoncer à ce projet et cesser la délibération.

* ARCHIDAMUS, médecin qui vivoit à peu près dans le 15e siècle, préféroit les frictions sèches à celles faites avec l'huile, parce que l'huile, disoit-il, durcit et brûle la peau. Pline, dans son *Index*, nomme un ARCHIDAMAUS, qui pourroit bien être le même; ces deux noms n'étant différens qu'en ce que le premier est dorique, et le dernier de la dialecte commune. Mauget cite aussi un ARCHIDÉMUS *ou* ARCHÉDEMUS qui

a écrit quelques chapitres *de Mulo-medicinâ*, qu'on trouve dans les auteurs qui ont traité de la vétérinaire. La Collection de leurs ouvrages a paru en grec, à Bâle, en 1537, in-4°. Jean Ruel en avoit déjà donné une édition latine, à Paris, en 1530, in-fol.

* ARCHIGÈNE, médecin, né à Apamée en Syrie, professa son art à Rome, sous Dioclétien, Nerva et Trajan, et mourut la dernière année de celui-ci, en 117, à l'âge de 63 ans. Il a beaucoup écrit *sur la physique et sur la médecine :* Galien parle *de dix livres sur les fièvres*, et *de douze lettres savantes* de ce médecin ; mais aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Ce qui nous reste de lui se réduit à quelques *Fragmens* que l'on trouve dans Aëtius, comme *Hiera ; de Balneis naturalibus ; de Spongiæ usu ; de Insaniâ ; de Pectore suppuratis ; de Viperarum usu et pruritibus ; de Leprâ ; de Cancris mammarum, fluxu muliebri*, etc. On regarde communément Archigène comme chef des éclectiques, sorte de médecins qui ne vouloient se ranger d'aucun parti ; mais se faisoient chacun un plan le meilleur qu'ils pouvoient, et s'approprioient dans chaque secte tout ce qu'ils jugeoient leur convenir.

ARCHILÉONIDE, femme spartiate, célèbre par son courage. Son fils fut tué dans un combat. Sa mère demanda s'il étoit mort vaillamment. Des étrangers lui répondirent qu'il ne pouvoit pas y avoir à Lacédémone de soldats si courageux. « Détrompez-vous, répondit-elle, mon fils étoit brave, mais, grace au ciel, ma patrie renferme encore plusieurs hommes dont la valeur surpasse peut-être la sienne. »

† ARCHILOQUE ou ARCHILOCHUS, poëte grec, naquit à Paros, l'une des Cyclades, vers l'an 664 avant J. C. C'étoit le poëte le plus satirique de l'antiquité. Quand il étoit las de déchirer ses amis ou ses ennemis, il médisoit de lui-même. Ce sont ses vers qui nous apprennent qu'il étoit né d'une mère esclave, que la faim l'obligea de quitter son pays, qu'il se fit détester par-tout où il fut connu, et qu'il étoit livré à toutes sortes de déréglemens. Il fit des vers si sanglans contre Lycambe, qui lui avoit promis sa fille et qui l'avoit donnée à un concurrent plus riche, que ce malheureux se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusque sur la fille, qui ne put aussi survivre à ses outrages. Cicéron appelle de son nom les placards injurieux affichés contre César, *ARCHILOCHIA EDICTA*. Archiloque fut aussi licencieux dans ses vers que médisant. Lacédémone défendit de lire ses *Poésies*. On en trouve des fragmens dans les poëtes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il fut un des premiers qui se servit du vers ïambe. Son style est plein de force, de hardiesse, de feu, de véhémence et d'énergie. Ce satirique assassin fut assassiné lui-même : on se vengea par le fer, du poignard que ses ïambes enfonçoient dans le cœur. Il s'étoit trouvé à une bataille, où il jeta son bouclier. « J'ai perdu mon bouclier, disoit-il, mais j'ai conservé ma vie ; et il ne me sera pas malaisé d'en trouver un meilleur que le premier. »

†ARCHIMÈDE, célèbre mathématicien, né vers l'an 287 avant J. C., d'une famille illustre à Syracuse, et parent d'Hiéron, qui en étoit roi, préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que sa naissance lui promettoit. Hiéron, son ami et son souverain, conversoit journellement avec lui sur la théorie et la pratique des sciences qu'il cultivoit. On pré-

tend qu'un jour, comme il expliquoit à Hiéron les effets des forces mouvantes, il osa lui dire que, « s'il avoit une autre terre que notre globe pour placer ses machines, il feroit mouvoir celle-ci à son gré » Cette fable, que plusieurs historiens racontent, doit être mise au nombre des erreurs populaires, avec celle de la sphère de verre, dont on dit que les cercles suivoient les mouvemens des astres du ciel. Mais l'histoire *des miroirs ardens dont il se servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus, qui assiégeoient Syracuse*, mérite beaucoup plus de croyance. Nous avions révoqué en doute ce fait, traité de fable par Descartes et par l'abbé Saas. Buffon en a prouvé la possibilité, en imaginant un miroir semblable à celui d'Archimède, et même d'un beaucoup plus grand effet. Il est composé d'environ quatre cents glaces planes, d'un demi-pied en carré. Il fond le plomb et l'étain à cent quarante pieds de distance, et allume le bois de beaucoup plus loin. Ainsi, celui d'Archimède qui brûloit à la portée du trait, c'est-à-dire à cent cinquante ou deux cents pieds, ne doit pas être regardé comme une chimère. Une autre gloire de ce célèbre mathématicien est d'avoir inventé, soit pour l'attaque, soit pour la défense des villes, des *maehines* dont sa patrie se servit avec avantage. Ses connoissances n'étoient pas bornées aux seules mathématiques, car l'on raconte qu'un orfèvre ayant mêlé du cuivre avec de l'or, dans une couronne d'or pour le roi, il trouva le secret, alors inconnu, aujourd'hui très-commun, de découvrir la fraude; il conçut, dit-on, tant de joie de cette découverte, qu'il sortit brusquement du bain, sans s'apercevoir qu'il étoit nu, en criant : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !..... » Marcellus ayant, après un long siége, surpris Syracuse, ordonna en entrant dans la ville que l'on épargnât Archimède ; mais l'application de ce mathématicien à ses études lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problème, il ne sut la prise de la place, que lorsqu'un soldat se présenta chez lui pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment jusqu'à ce qu'il eût fini son opération géométrique ; mais le soldat, ne comprenant rien à ce qu'il lui disoit, le perça de son épée l'an 208 avant J. C. La mort de ce grand homme causa une vive douleur au général romain: il traita ses parens avec une distinction marquée, et lui fit élever un tombeau sur lequel on voyoit un cylindre et une sphère. Cicéron, questeur en Sicile, découvrit ce monument. On doit à ce grand homme la vis inclinée, appelée encore de son nom, *la Vis d'Archimède;* il l'inventa, dit-on, dans un voyage qu'il fit en Egypte, pour donner à ses habitans le moyen de vider l'eau qui croupissoit dans les lieux bas après l'inondation du Nil. On lui attribue *la poulie mobile et la sphère.* Nous avons de lui quelques *Traités*, dont nous sommes redevables aux Grecs, qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople. Ils ont pour objet la Statique, l'Hydrostatique, *Sphæropœia*, ou *Description de la sphère*, etc. Les éditions les plus recherchées sont celle de Londres, in-4°, en 1675, et celle de Paris, 1615, in-fol., qui est la meilleure. Melot a publié, dans le 14ᵉ vol. des Mémoires de l'académie des inscriptions, des recherches curieuses sur la vie d'Archimède. M. Peyrard a traduit Archimède en français, et y a ajouté un commentaire. Cette traduction a paru en 1807, in-4°, fig., et en 1808, 2 vol. in-8°, fig.

ARCHINTO (Octave), créé comte de Barate par Philippe III, roi d'Espagne, étoit d'une famille

illustre du duché de Milan, qui prétend descendre des rois lombards. C'étoit un des plus grands antiquaires du 16e siècle. On a publié sous le titre de *Collectanea antiquitatum*, le *Recueil des Antiquités* qu'il avoit réunies en un vol. in-fol. sans nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare.

† ARCHIPPE (Mythol.), femme de Sthélénus, roi de Mycène, étoit enceinte dans le même temps qu'Alcmène, femme d'Amphitryon. L'oracle avoit déclaré que celui des deux enfans qui naîtroit le premier auroit la supériorité sur l'autre. Junon, pour se venger d'Alcmène, fit accoucher Archippe au bout de sept mois; elle donna le jour à Eurysthée.

ARCHITRÉNIUS. *Voy*. HAUTEVILLE.

† ARCHON (Louis), licencié de Sorbonne, chapelain de Louis XIV, naquit à Riom en Auvergne en 1645, d'un procureur. Comme son père faisoit les affaires du cardinal de Bouillon, il obtint, par la protection de ce prélat, une place de chapelain chez le roi, et celle de garde des ornemens qui fut créée pour lui. En 1678, il fut nommé à l'abbaye de Saint-Gilbert-neuf-Fontaines dans le diocèse de Clermont. Devenu infirme, il quitta la cour et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire de la Chapelle des Rois de France*, Paris, 1704 et 1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses. Il étoit licencié en théologie de la faculté de Paris.

† ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pythagore, et fut son huitième successeur dans l'enseignement de sa doctrine. Egalement profond dans la géométrie et la mécanique, il enrichit celle-ci *de la vis et de la poulie*, et rendit service aux hommes, en appliquant les mathématiques aux choses d'usage. Eutocius rapporte qu'il trouva *la duplication du cube*, découverte plus utile que celle d'un pigeon volant qu'on prétend qu'il fit. Il avoit inventé ou perfectionné ces petits instrumens, dont le bruit sert à amuser ou à distraire les enfans. (*Aristot. de Republ.* liv. 8, ch. 6.) Ses exercices de l'école ne l'empêchèrent pas d'être un grand homme d'état et un bon général d'armée. Il eut différens emplois, et les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avoit jeté. Il florissoit l'an 408 avant J. C. Porphyre nous a conservé un *fragment* d'Archytas. M. Jean Gramm, Danois, en a donné une édition, avec la traduction latine. Il l'a ornée d'une belle Dissertation sur ce philosophe guerrier et politique, in-4°, à Copenhague. Il se trouve trois ou quatre passages remarquables d'Archytas dans le 3e livre du Traité de Jamblique sur le régime pythagoricien. (*Voyez* JAMBLIQUE.) La règle de Pythagore prescrivoit de se retirer dans la solitude et de s'abstenir de toute action aussi long-temps que l'ame étoit agitée par quelque passion violente. Archytas, de retour de la guerre contre les Messéniens, trouva ses biens dans un grand abandon. Vivement affecté de ce désordre. « Vous êtes bien heureux, dit-il à son économe, que je sois en colère contre vous, autrement je ne laisserois pas impunie une négligence aussi criminelle. » Jambl., 8197. Il y a plusieurs ARCHYTAS. *Voyez* Burette, académie des inscriptions, tom. XVII, p. 59.

* ARCIS. *Voyez* DARCIS.

ARCLAIS. *Voyez* MONTAMY.

Il faisoit souvent la visite de son diocèse, toujours à pied, étoit habillé pauvrement, et ne quitta jamais l'habit de son ordre. Il fut député par la ville de Florence auprès de plusieurs papes; il fuyoit, autant qu'il étoit en lui, les honneurs qu'on vouloit lui rendre. Un flatteur, croyant gagner ses bonnes graces, lui dit un jour qu'il espéroit le voir bientôt cardinal. « Occupons-nous, répondit Antonin, de la pensée de l'éternité, et non des grandeurs passagères. » Pie II, qui respectoit sa vertu, le chargea de travailler, concurremment avec quelques autres, à la réforme du clergé et des laïcs; mais il mourut peu de temps après avoir reçu cette commission, le 11 mars 1459, à 70 ans. Ce pape, se trouvant alors à Florence, assista, contre l'usage ordinaire, à ses funérailles. Clément VII le canonisa en novembre 1523. La *Somme théologique* de saint Antonin, en 4 parties, Venise, 1571, 4 vol. in-4°, a eu de la célébrité : les casuistes la consultent encore. Mais sa *Chronique en latin, depuis Adam jusqu'à Frédéric III*, Bâle, 1491, 3 vol. in-folio; Lyon, 1517, 3 vol. in-fol., est moins lue. On trouve dans la seconde partie de cette édition de Lyon une *Epistola rabbi Samuelis judæi ad rabb. Isaac judæum, de prophetiis vet. Testam. quibus lex judaïca destruitur, christianaque religio approbatur*. Ceux qui aiment les fables entassées sans goût et sans ordre par un compilateur plus pieux qu'éclairé en trouveront un certain nombre dans cette Chronique. Il y a pourtant des faits vrais; et saint Antonin ne dissimule ni le bien, ni le mal, lorsqu'il parle des papes et des princes. Nous avons encore de cet auteur un *Traité des censures ecclésiastiques*, un *Traité de la Confession*, qui a été traduit en italien, des *Commentaires sur les Evangiles*, et autres ouvrages théologiques. Sa Vie a été écrite par Mainard, et imprimée à Paris, 1526, in-4°.

ANTONINE, femme de Bélisaire, général de Justinien, devint par ses intrigues et son esprit la favorite de l'impératrice Théodora. L'empereur ne se conduisoit que par son épouse, et celle-ci suivoit les volontés d'Antonine; ainsi cette favorite gouverna long-temps l'empire.

† I. ANTONINI (l'abbé Annibal), d'une famille noble établie dans le territoire de Salerne en Italie, fit ses études à Naples, et voyagea ensuite en Angleterre, en Islande et en Allemagne. Il se fixa pendant 25 ans à Paris; et revint mourir dans sa patrie au mois d'août 1755, à l'âge de 53 ans. C'est en France qu'il publia les belles éditions italiennes de l'*Arioste*, du *Tasse*, 1744, 2 vol. in-12, et du *Trissin*, 1729, 3 vol. in-8°. On lui doit particulièrement une *Description des environs de Paris*, en italien; un *Traité de la prononciation française*; et un *Dictionn. de la langue italienne*, souvent réimprimé, en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage est un abrégé du grand Dictionnaire publié, en 1729, à Florence, par l'académie *della Crusca*. Antonini y ajouta un grand nombre de mots nouveaux, et sur-tout les trois dialectes généralement reçus en Italie, qui sont le romain, le florentin et le siennois. Il n'y a pas même oublié ces mots appelés *della lingua furba*, espèce de jargon en usage dans le 16e siècle, et dans lequel sont écrites les agréables saillies de Berni, de Casa, de Mauro, etc.; réimprimé aussi par Magiser dans son Dictionnaire des Polyglottes. Il a eu soin enfin d'indiquer les mots vieillis, et que l'usage a dédaignés. Un *Dictionnaire italien, latin et français*, Paris, 1635, in-4°. Une *Grammaire italienne*, in-12, 1726 et 1729; un *Choix de poésies italiennes de divers auteurs*, 2 vol.

in-12, 1729. Les Poésies de Jean de La Casa, 1729, 2 vol. in-12.

II. ANTONINI (Joseph), frère du précédent, fit une profonde étude des lois de son pays, et devint intendant des finances en diverses provinces napolitaines sous Charles VI. On lui doit des *Observations sur la géographie* de Langlet, et une *Histoire complète de la Lucanie*, qui fait partie du royaume de Naples.

ANTONINUS Libéralis, auteur grec, dont on ne connoît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses*, inséré dans les *Mythologi Græci*, Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* d'Antoninus ont été imprimées séparément à Leyde, en 1774, in-8°, *cum notis var.*

I. ANTONIO (don). *Voyez* Antoine, n° VIII.

† II. ANTONIO (Nic.), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617 et mourut en 1684. Il fut envoyé en 1659 à Rome par le roi Philippe IV, pour y avoir soin des affaires, en qualité d'agent général. On a de lui *Bibliothèque des auteurs espagnols anciens et modernes*, ouvrage qui l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude; mais il prodigue les éloges, il exagère; il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions et des talens. Le cardinal d'Aguirre, son ami, fit imprimer la seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca Hispana vetus, sive Hispanorum qui usquàm unquàmve scripto aliquid consignaverunt notitia* (*ab Octavii Augusti imperio ad annum M.*), Romæ, 1696, 2 vol. in-folio. Les auteurs y sont rangés par ordre chronologique. La Bibliothèque moderne avoit paru la première sous ce titre : *Bibliotheca Hispana, sive Hispanorum qui quâvis linguâ scripto aliquid consignaverunt notitia* (*post annum MD.*), Romæ, 1672, 2 vol. in-f°. Les auteurs y sont classés par ordre alphabétique de leurs prénoms, selon la méthode de Conrad Gessner; mais il s'y trouve, à la fin du dernier volume, sept tables, très-commodes pour faciliter les recherches. La septième est la plus curieuse et la plus ample; c'est une table systématique des matières, où l'on trouve, sous chaque titre, les auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Ces deux Bibliothèques sont rares. Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue son Traité en trois livres, *de Exilio, sive de exilii pœnâ exulumque conditione et juribus*, Antv., 1659, in-folio. C'est son premier ouvrage; il est très-estimé. Il a laissé un ouvrage posthume fort rare, intitulé *Censura de las Historias fabulosas*, in-folio.

* III. ANTONIO (Pierre), peintre, né à Cordoue, éleve d'Antoine del Castillo. Des graces et un beau coloris, portés à un éminent degré, ont fait le mérite d'Antonio. Il mourut dans sa ville natale, en 1675, dans la 61e année de son âge. Une *sainte Rose*, dans l'église du couvent de Saint-Paul de Cordoue, est le tableau qui a fait le plus d'honneur à cet artiste.

* ANTONIUS de Aréna (Jean de La Sable). *Voyez* Aréna.

ANTONIUS Honoratus, évêque de Constantine en Afrique. Nous avons de lui une *très-belle lettre*, écrite vers 435 à Arcadius, exilé pour la foi par Genséric, roi des Vandales. On la trouve dans la Bibliothèque des Pères.

ANTONIUS Musa. *Voy.* Musa (Antonius).

* ANTONIUS Rufus, ancien grammairien mentionné par Quintilien, S. O. l. i., 5, 43. Le scholiaste d'Horace rapporte *qu'il traduisit Homère et Pindare*, et qu'il fut auteur de *quelques comédies*. Veluis Longy en a parlé dans son Traité sur l'orthographe, Coll. de Puhch., p. 2237.

* ANTONIZO (Corneille), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1499. On a de lui douze *Vues d'Amsterdam*, dédiées à l'empereur Charles V.

* ANTRAGUES *ou* Entragues (madame d'). Lacroix du Maine cite cette dame pour avoir composé plusieurs *Ballades et Rondeaux*, dont Geufroi-Thory fait, dit-il, mention dans son Champ-Fleury. Il paroît qu'elle vécut sous le règne de Louis XII.

ANTRON Corace (Mythol.), berger sabin, possédoit la plus belle vache du pays. Un oracle prédit que celui qui pourroit la sacrifier à Diane sur le Mont-Aventin, assureroit à sa patrie la supériorité sur toute l'Italie. Antron se rendit à Rome pour faire ce sacrifice; mais Servius, roi de Rome, ayant appris la décision de l'oracle, fit conseiller par le grand-pontife au Sabin d'aller premièrement se baigner dans les eaux du Tibre. Pendant ce temps, Servius s'empara de la vache et l'immola à Diane. Pour consacrer le souvenir de cet événement, Plutarque dit que, tandis qu'on attachoit des cornes de cerfs au seuil de tous les temples de Diane, il n'y avoit que celui qu'on lui avoit consacré sur le Mont-Aventin qui fût orné de cornes de vaches.

ANUBIS (Mythol.), dieu des Egyptiens, adoré sous la forme d'un chien. On le représente aussi avec un sistre d'une main et un caducée de l'autre. Quelques-uns disent que c'étoit un fils d'Osiris, d'autres de Mercure; d'autres croient que c'étoit Mercure lui-même. La statue d'Anubis étoit toujours placée à la porte des temples, comme le gardien d'Isis et d'Osiris. Virgile et Ovide l'appellent *latrator*, aboyeur. On a cru à tort qu'Anubis avoit été un roi d'Egypte qui, ayant beaucoup aimé la chasse et s'étant toujours entouré de meutes de chiens, fut désigné ensuite dans les hiéroglyphes égyptiens par la tête de cet animal.

† ANVARI, surnommé le Roi de Khorasan, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poëte de son pays. Il étoit encore au collége lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sangiar, qui se l'attacha. Raschidi étoit son rival. Ces deux poëtes furent pendant quelque temps de deux partis opposés. Anvari étoit au camp de Sangiar lorsqu'il assiégeoit Atsiz, gouverneur, puis sultan des Kouaresmiens, avec lesquels Raschidi s'étoit enfermé. Pendant que les deux sultans donnoient et repoussoient des assauts, les deux versificateurs se battoient à leur manière, se décochant l'un à l'autre des vers attachés au bout d'une flèche. Ce poëte étoit en même temps astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers. Ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan; et il fut obligé de se retirer dans la ville de Balke, où il mourut l'an 1200 de J. C. Ce versificateur retrancha de la poésie persanne les libertés qu'elle se permettoit contre le bon goût et les mœurs.

† ANVILLE (Jean-Baptiste-Bourguignon d'), géographe du roi, secrétaire du duc d'Orléans, de l'aca-

démie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris le 11 juillet 1697, mort dans la même ville le 28 janvier 1782, fut aussi estimé pour la douceur et la simplicité de ses mœurs que pour ses connoissances. Il sembla né pour la géographie, comme on naît orateur et poëte. Dans ses classes, il traçoit des sphères et des cartes. En lisant Quinte-Curce, ce n'étoient pas les exploits d'Alexandre qu'il cherchoit; c'étoient les lieux de ses combats et de ses victoires. Son enthousiasme pour la géographie la lui faisoit mettre au premier rang des connoissances humaines. Il ne pouvoit, d'après cette idée, que s'estimer un peu; mais on lui pardonnoit cet amour-propre, parce qu'il étoit naïf, et qu'il avoit travaillé quinze heures par jour pendant 50 ans pour mériter l'estime du public. Ses cartes, qui sont en grand nombre, sont encore plus recherchées que celles de Sanson et de Delisle, parce qu'il a profité de toutes les découvertes nouvelles, et qu'il joignoit à une mémoire immense un esprit juste et méthodique. Son *Atlas*, d'ailleurs très-estimé, est composé de cartes qui doivent être collées l'une à la suite de l'autre, de façon que, pour connoître les limitrophes de la précédente, il faut l'avoir en même temps sous les yeux: ce qui est peu commode. Au temps de la dispute méthodique des savans sur la figure de la terre, d'Anville crut pouvoir la déterminer d'après ses observations géographiques; mais ayant bientôt reconnu par les mesures prises au pôle qu'il s'étoit trompé, il avoua que c'étoit dans les cieux qu'il falloit apprendre à connoître notre planète. Ce n'est qu'à l'âge de 78 ans que d'Anville fut admis à l'académie des sciences: il est vrai que cette compagnie n'avoit qu'une seule place de géographie; mais celui-ci eût bien mérité une exception. On lui doit aussi plusieurs ouvrages. Les plus connus sont, I. *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12, et 1679, in-fol. En joignant à ce bon livre les cartes de l'auteur, pour le monde ancien, on a un cours complet et exact de la géographie ancienne. II. *Traité des Mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8°: ouvrage excellent, et qui a demandé beaucoup de recherches et de savoir. III. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°. IV. *Mémoire sur l'Egypte ancienne et moderne, suivi d'une description du Golfe Arabique*, 1766, in-4°. C'est ce qu'on a de plus approfondi sur cette partie de la géographie. V. *Etats formés en Europe après la chute de l'empire romain en occident*, 1771, in-4°: livre nécessaire pour lire avec fruit l'histoire depuis le 5[e] siècle jusqu'au 12[e]. VI. *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains*, 1760, in-4°. L'auteur se renferme dans la durée de la domination romaine dans les Gaules; il ne traite point, dans cette notice très-estimée, des temps postérieurs et du moyen âge. Il faut joindre à cette notice, *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1743, in-12. VII. *Proposition d'une mesure de la Terre, dont il résulte une diminution considérable vers sa circonférence sur les parallèles*, 1735, in-12. VIII. *Mesure conjecturale de la terre, sur l'équateur, en conséquence de l'étendue de la mer du Sud*, 1736, in-12. IX. *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°. X. *Eclaircissemens sur la carte du Canada*, 1755, in-4°. XI. *Mémoire sur la Carte des côtes de la Grèce*, 1761, in-4°. XII. *L'Empire turc considéré dans son établissement et ses accroissemens*, 1772, in-12. XIII. *L'Empire de*

Russie considéré dans son origine et ses accroissemens, 1772, in-12. XIV. *Mémoires sur la Chine*, 1776, in-8°. XV. Des *Mémoires sur la mer Caspienne*, *sur le cours de l'Euphrate et du Tigre*, *sur la Mésopotamie et l'Irak;* plusieurs autres savans écrits insérés parmi ceux de l'académie des inscriptions. M. Demanne a publié en 1802, Paris, in-8°, une notice très-détaillée des ouvrages de d'Anville, précédée de son éloge par M. Dacier, dans laquelle il propose une nouvelle édition de tous les ouvrages de ce savant géographe, en 6 vol. in-4° et 62 cartes. On trouve dans cette notice la liste raisonnée de 211 cartes composées par d'Anville, et le catalogue de quarante-un ouvrages détachés, et imprimés, du même auteur, y compris cinq mémoires insérés dans le Recueil de l'académie des inscriptions. Condorcet a aussi composé l'éloge de d'Anville; on le trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences; mais il est moins intéressant que celui de M. Dacier. (*Voy.* le tom. XLV des Mémoires de l'académie des inscriptions, pag. 160, hist.) D'Anville étoit frère du célèbre graveur Gravelot, qui, comme lui, n'avoit pas voulu s'accommoder du nom de Bourguignon. Il étoit marié, mais il ne laissa que des filles.

ANYSIS, ancien roi d'Egypte, détrôné par Sabacus, roi d'Ethiopie, se cacha long-temps dans des marais, pour éviter la colère du vainqueur. Ce dernier, touché des malheurs d'Anysis, eut la générosité de lui rendre ses états.

* ANYSIUS. *Voyez* ANISO.

ANYTA, nom d'une Grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé *Carmina novem poëtarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°; réimprimés à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette dernière édition il n'y a que huit poëtes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes on en joint un troisième, *Mulierum Græcarum quæ oratione prosâ usæ sunt Fragmenta et Elogia*, græc. et lat., à Gottingue, 1739, in-4°. Ces trois volumes ont été donnés par J. Chrétien Wolff.

† ANYTUS, rhéteur d'Athènes, fut l'ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il s'enfuit à Héraclée. Il y fut assommé à coups de pierres environ l'an 339 avant J. C. Ce rhéteur étoit un homme rempli de préjugés, d'orgueil et d'envie.

† AOD, jeune homme de la tribu de Benjamin, plein de courage et d'adresse, entreprit de délivrer les Israélites qui gémissoient sous la servitude d'Eglon, roi des Moabites. Ayant été envoyé vers ce roi par ses concitoyens, pour lui faire des présens, il trouva moyen de rester seul avec lui dans son cabinet, et il lui enfonça dans le ventre une dague à deux tranchans, d'une coudée de long. Il retourna aussitôt vers les Israélites, qui prirent les armes et taillèrent en pièces les Moabites. Il fut élu juge du peuple qu'il avoit délivré, vers l'an 1325 avant J. C.

AON (Mythol.), fils de Neptune, ayant été obligé de fuir de l'Apulie, vint dans la Béotie. Il s'établit sur des montagnes, qui de son nom furent appelées Aoniennes, et consacrées aux Muses; c'est de là que vint le titre d'Aonides, que les poëtes ont donné à ces déesses. Ausone les appelle aussi *Bœotia Numina*, du pays où sont ces montagnes. Toute la contrée avoit pris elle-même le nom d'Aonie.

AOUST (saint). *Voy.* AYGULFE.

APCHIER (Garin d'). *Voyez* GARIN.

† APCHON (Claude-Marc-Antoine d'), né à Montbrison en Forez, prit dans sa jeunesse le parti des armes et le quitta bientôt pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Dijon, puis archevêque d'Auch, il vint mourir à Paris en 1783, à l'âge de 60 ans. La vie entière de ce prélat fut consacrée à la bienfaisance et à l'exercice de toutes les vertus utiles; les pauvres trouvèrent toujours en lui un soutien, et les infortunés un consolateur. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, une épizootie cruelle avoit ravagé toute la contrée; il répara les maux de la nature en faisant don aux cultivateurs de sept mille bêtes à cornes. Quand il étoit encore à Dijon, un incendie ayant éclaté dans une maison, deux enfans se trouvèrent exposés à périr dans les flammes : d'Apchon invita les ouvriers à les secourir, il promit deux cents louis à celui d'entre eux qui les sauveroit; personne n'osant s'y exposer, l'évêque fait apporter une échelle, s'enveloppe d'un drap mouillé, entre lui-même par une fenêtre, pénètre à travers les flammes, et reparoît avec les deux enfans sur ses épaules, un moment avant que la maison écroule : ensuite il donna à ces deux enfans la somme promise. Ce trait sublime devroit faire le sujet d'un grand tableau exposé dans nos galeries publiques. Il plairoit plus aux ames sensibles que celui du juge de Cambyse. Dans une émeute populaire occasionnée par la famine à Dijon, on se porta à des excès que la sévérité des lois et la force des armes ne pouvoient réprimer. La seule présence de l'évêque calma tous les esprits, et dans un instant tout rentra dans l'ordre. On a de ce prélat si respectable d'excellentes *Instructions pastorales*, etc.

* APEGHA (Malakia), historien d'Arménie, qui vivoit vers la fin du 13e siècle; il a laissé une *Histoire de l'invasion des Tartares en Arménie*, dans laquelle il donne de grands détails sur ces peuples, aussi bien que sur les autres nations qui à cette époque étoient répandues sur toute la surface de l'Arménie et de l'Asie mineure; cette histoire s'étend jusqu'à l'an 1272, de l'ère arménienne 720. Malakia Apegha étoit moine et disciple de Makhitar Goltchen, célèbre docteur du 12e siècle.

* APEL (Jean), écrivain célèbre et jurisconsulte du 16e siècle, né à Nuremberg en 1486, mort dans cette dernière ville en 1536. Parmi ses nombreux écrits on distingue sa *Methodica dialecticès ratio ad jurisprudentiam accommodata*, Noremb. 1535, in-4°. Cet ouvrage est un traité du droit romain, et une sorte de logique juridique. On cite encore son *Brachilogus juris civilis, sive corpus legum*, ouvrage qu'on croyoit être du 6e siècle, et qu'on attribuoit à l'empereur Justinien.

* APELBOOM (d'), né dans les Ommelandes, à deux ou trois lieues de Groningue, mort vers 1780, fort pauvre. On a de lui, I. *Ovidius in Nederlanden* (Ovide aux Pays-Bas), poëme, Amsterdam, 1752, in-8°. II. *Lüsbet Van Watterinden*. III. *Jacoba Van Beyeren* (Jacqueline de Bavière). IV. Une *Epître aux gens de lettres*. V. *Epître aux manes de Joost van Ven Vondel*. VI. Des *Poésies anacréontiques*.

† I. APELLES, peintre célèbre, fils de Pithius et élève de Pamphile, étoit de l'île de Cos. Alexandre-le-Grand, sous lequel il vivoit, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla des marques d'amitié encore plus flatteuses. Ses talens su-

† ARCO (Nicolas comte d'), agréable poëte du 16e siècle, naquit à Arco, fief antique de sa famille, fut page de l'empereur Frédéric, servit avec distinction en Flandre, et revint ensuite en Italie. Il mourut en 1546, laissant beaucoup de *poésies latines* pleines de feu et de délicatesse. Elles furent imprimées pour la première fois en 1546; Volpi en a publié une dernière édition en 1739; elles contiennent des *Hymnes*, un *Poëme sur le siége de Vienne*, *l'Eloge de l'Olive*, etc.

* ARÇON. *Voyez* DARÇON.

* ARÇONS (César d') étoit né en Gascogne, et devint avocat au parlement de Bordeaux. Il publia différens traités *sur la philosophie et la théologie*. On distingue surtout son *Traité sur le flux et le reflux de la mer, et sur les longitudes*, et sa *Dissertation sur les écritures*. Il mourut en 1681.

ARCQ. *Voyez* ARC.

* ARCTINUS, de Milet, contemporain d'Homère, (c'est-à-dire, du 9e siècle avant l'ère chrétienne), entreprit de chanter, comme lui, la guerre de Troie, mais n'eut point l'art de transmettre, comme lui, son ouvrage à la postérité.

* ARCUDI (Alexandre Thomas d') dominicain de Venise, mort en 1720. Ses ouvrages lui acquirent beaucoup de réputation, sur-tout en biographie. Son écrit intitulé *Galatana Letterata* est un des principaux dans ce genre. Son dernier écrit fut l'*Histoire d'Athanase*.

† ARCUDIUS (Pierre), prêtre grec de l'île de Corfou, vint étudier à Rome. Clément VIII l'envoya chez les Russes pacifier quelques querelles de religion. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, il s'attacha au cardinal Borghèse, neveu du pape, et en fut protégé. Nous avons de lui, I. *Opuscula de Processione Spiritûs Sancti*, Rome, 1630, in-4° II. *Utrùm detur Purgatorium?* ibid, 1632, in-4°. III. *De Purgatorio igne*, ibid 1637, in-4°. Ces ouvrages d'Arcudius sur le purgatoire sont rares et se joignent à la curieuse collection des Ambrosiens. IV. Un ouvrage savant, intitulé *De concordiâ Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis in septem Sacramentorum administratione*, Paris, en 1672, in-4°, et plusieurs autres ouvrages. Il seroit à souhaiter que l'auteur eût écrit avec plus d'ordre et de modération. Allatius dit « qu'il montre trop d'emportement contre les novateurs, dont il haïssoit jusqu'au nom même, et que souvent, pouvant défendre la vérité par de bonnes raisons, il aime mieux employer des injures; que voulant rapporter sur chaque matière tout ce qu'il avoit recueilli, il s'éloigne souvent de son sujet par de longues digressions, qui embrouillent tout, et que, quoiqu'il se piquât de bien écrire en grec, il n'étoit pas heureux dans le choix de ses expressions. » Eusèbe Renaudot va encore plus loin dans ses notes sur l'Homélie de Gennade sur l'Eucharistie; car il dit que « souvent il manque d'exactitude, et même de bonne foi, et qu'il est regardé comme un homme qui s'est proposé de décrier l'Eglise grecque. » (Mémoires de Nicéron, tom. XL.) Arcudius mourut à Rome vers l'an 1635.

ARCULUS (Mythol.), dieu des Romains, qu'ils faisoient présider à la défense des citadelles, et à la garde des coffres et des armoires.

† ARCY (Patrice d'), né à Gallowai en Irlande le 27 septembre 1725, passa au service de France,

et s'y distingua par ses connoissances dans l'art militaire, et par ses ouvrages. Après avoir étudié les mathématiques sous le père Clairaut, il approfondit les divers systèmes d'artillerie, et parvint au grade de maréchal-de-camp. Reçu membre de l'académie des sciences, il a enrichi les Mémoires de cette société de plusieurs de ses écrits. Ceux qu'il a publiés à part sont, I. *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°. II. *Essai d'une nouvelle Théorie d'artillerie*, 1766, in-8°. III. *Recueil de pièces sur un nouveau fusil*, 1777, in-8°. IV. *Observations et Expériences sur la théorie et la pratique de l'Artillerie*, Paris, in-8°, 1751. D'Arcy est mort à Paris en 1779, à l'âge de 54 ans.

* ARDELL (J. Mac), graveur irlandais, très-estimé pour la manière noire. On a de lui un grand nombre de bonnes gravures dans ce genre. Les principales sont les *Portraits de Rubens et de sa femme*, en pied, d'après le tableau de ce peintre; *une femme avec quatre enfans; le Temps qui coupe les ailes à l'Amour; une Tête de vieillard; une Assomption; l'intérieur d'une chambre*, où sont représentés une femme qui lit et un enfant au berceau; plusieurs beaux *Portraits* d'après les meilleurs maîtres anglais. Cet artiste est mort à Londres en 1765.

ARDÈNE. *Voyez* ROME.

* ARDERN (Jean), chirurgien, s'établit en 1349 à Newark, dans le comté de Nottingham en Angleterre, et y demeura jusqu'en 1370, qu'il passa à Londres. Il y fut recherché et consulté. Il est auteur d'un ouvrage sur la médecine et la chirurgie, qui est resté en manuscrit. Il contient entre autres un *Traité de la Fistule à l'anus*, qui est le seul qui ait été imprimé. Il parut en 1588, de la version de Jean Read. Il parle d'un nouvel instrument de son invention pour l'injection des clystères. Il vante beaucoup cette espèce de remède; il ajoute même que de son temps il étoit peu de personnes à Londres qui sussent le donner avec succès.

* ARDICES, de Corinthe, ancien peintre. C'est lui et Téléphon de Sicyon qui inventèrent, à proprement parler, la peinture; car ils furent les premiers qui, par des hachures, cherchèrent à représenter plus que de simples contours; ils commencèrent à exprimer les traits du visage, et indiquèrent les ombres et la lumière.

ARDOINA (Anne-Marie), fille du prince de Palizzo, épousa celui de Piombino, petite ville souveraine sous la protection du roi de Naples. Ardoina se rendit célèbre par ses grâces et ses talens dans la danse, la musique, la peinture et la poésie. Elle mourut en 1700, laissant un volume de *Poésies latines*, imprimées à Naples en 1687, in-4°.

ARDSCHIR BABEGHAN. *Voyez* ARTAXERCÈS, n° IV.

ARDUENA (Mythol.), divinité celtique, adorée par les Gaulois comme protectrice des chasseurs. La forêt des Ardennes prit, dit-on, son nom du culte qu'on y rendoit à cette déesse.

I. ARDUIN, l'un des chefs normands qui s'établirent en Italie. Celui-ci chassa les Grecs en 1041, et se fit gouverneur de la Pouille.

II. ARDUIN, marquis d'Ivrée, prit le titre de roi de Lombardie dans le 9e siècle; mais l'empereur Henri II le mit en fuite en 1006, et quelque temps après, à la sollicitation de l'archevêque de Mi-

APELLITES. *Voyez* APELLÈS, nº II, dont ils étoient les disciples.

I. APER (Marcus), orateur latin, Gaulois de nation, alla à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. On le croit auteur du *Dialogue des Orateurs*, ou *De la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres. Giry, de l'académie française, donna en notre langue une traduction de ce Dialogue, Paris, 1626, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. Cet orateur mourut vers l'an 85 de J. C.

II. APER (Arrius), l'un des principaux officiers de l'armée romaine, tua l'empereur Numérien pour se faire élire à sa place, et fut bientôt assassiné lui-même par Dioclétien, l'an 284. *Voyez* DIOCLÉTIEN.

APHÉA (Mythol.), divinité adorée par les habitans d'Égine et ceux de l'île de Crète; elle a été célébrée par une ode de Pindare.

† APHTONIUS, rhéteur et sophiste d'Antioche au 4e siècle. Nous avons de lui, I. Une *Rhétorique* imprimée à Upsal, 1670, in-8°, et dans les Rhéteurs grecs d'Alde Manuce, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1645, avec les notes de Lotiérius. II. Quelques *Fables* imprimées avec celles d'Esope, à Francfort, 1610, in-8°, avec fig.

* APIAN (Philippe), mathématicien et médecin, né à Ingolstadt en 1531. Les voyages contribuèrent beaucoup aux succès de ses études. Il a publié une *Description de la Bavière*, qu'il dédia au duc d'Albert, qui lui fit présent de 2,500 écus d'or. On a aussi de lui un Traité, *de Umbris*, qui est un ouvrage sur les cadrans solaires, et plusieurs autres pièces qui ne furent imprimées qu'après sa mort. Ce savant mourut le 12 novembre 1589, à Vienne, où il avoit obtenu la chaire de mathématiques.

* APIANUS. *Voyez* BIENEWITZ.

† APIARIUS, prêtre de Sicca, ville d'Afrique, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime, qui le reçut à sa communion. Les évêques africains s'assemblèrent en concile à Carthage en 419. Les légats de Zozime, qui y assistèrent, alléguèrent les canons de Nicée, pour appuyer les appellations faites d'un simple évêque au souverain pontife; mais on reconnut que ces canons n'étoient point de ce concile général. Le pape Célestin rétablit, malgré cette décision, le prêtre Apiarius, et le renvoya en Afrique en 426. Les évêques africains, assemblés en concile, s'opposèrent à ce rétablissement; et Apiarius ayant confessé ses fautes, ils confirmèrent la condamnation portée par Urbain, et déclarèrent que « tout évêque devoit être jugé par les évêques de sa province »; ce qui est en effet conforme à la raison universelle et à la justice.

APICATA, femme de Séjan, ne partagea point les vices ni les crimes de son époux; aussi en fut-elle répudiée. Ses vertus la firent chérir des Romains, et Tibère lui-même, en proscrivant Séjan et toute sa famille, n'osa comprendre Apicata dans l'ordre de proscription. Cette mère infortunée, voyant les corps de ses fils, écrivit une lettre à Tibère, où elle lui reprocha ses cruautés, et se donna ensuite la mort.

APICELLA (Luc-Mathieu), savant docteur en droit à Salerne, dans le 17e siècle, a laissé entre autres ouvrages, *Le Gardien des Pauvres*, un Traité, *de Remissione debitorum et de Cessione bonorum*.

† APICIUS. Il y a eu trois Romains de ce nom, tous trois fameux, non par leur génie, mais par l'art de raffiner la bonne chère. Le second, le plus célèbre de tous, publia un Traité *de Opsoniis et Condimentis, sive de arte coquinariâ, libri X*, Amsterdam, 1709, in-8°. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges*. Il fut l'inventeur *des gâteaux qui portoient son nom*, et le chef d'une académie de gourmandise, renouvelée de nos jours par la société des gastronomes. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut qu'un revenu de 250,000 liv. qui lui restoit ne pourroit jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna sous l'empereur Tibère. Le troisième, contemporain de Trajan, se signala par l'invention d'un secret *pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur*. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées.

† I. APIEN (Pierre). Ce savant professeur de mathématiques se nommoit Pierre Benewitz : il latinisa et changea son nom selon la coutume du temps ; il étoit né à Leisnick et fut élevé à Rochlitz, ensuite il se retira à Ingolstadt, où il mourut en 1552. Ses principaux ouvrages sont, I. *Inscriptiones sacro-sanctæ vetustatis non illæ quidem Romanæ sed totius ferè orbis summo studio ac maximis impensis terrâ marique conquisitæ feliciter incipiunt*. Ingolst, 1534, in-fol. fort rare. Apien a composé cet ouvrage avec Barthélemi Amantius. C'est Raymond Fugger qui avoit procuré à grands frais, de toutes les parties du monde, la plupart de ces inscriptions, et qui même avança des sommes considérables pour l'impression. Aussi l'ouvrage lui est dédié. Les inscriptions sont en lettres capitales, les figures paroissent gravées en bois. II. *Cosmographia*. Cet ouvrage a été souvent réimprimé ; la première édition est de 1524. Les autres sont de Paris 1553 in-4° ; d'Anvers, 1540, in-4° ; *idem*, 1564, in-4° ; *idem* 1584 in-4° ; en italien, Anvers, 1575, in-4° ; en hollandais, 1592, in-4° ; en allemand, 1598, in-4° ; en français, 1544, in-4° ; etc. L'empereur Charles V, à qui l'auteur avoit donné des leçons d'astronomie, fut si content de cet ouvrage qu'il donna à Apien une récompense de trois mille écus d'or et l'anoblit. Ce savant excelloit *dans la construction des instrumens de mathématiques* ; il en inventa plusieurs.

† II. APIEN (Philippe), fils du précédent, et aussi habile que son père, naquit à Ingolstadt l'an 1531, et mourut à Tubinge en 1589. Nous avons de lui un *Traité des cadrans solaires, des tables géographiques*, Ingolstadt, 1568, in-fol. On distingue sur-tout sa *Bavariæ descriptio geographica*, Monach. 1566, in-fol. grav. en bois. Pour les noms des lieux, Apien se servoit d'une sorte de stéréotypes métalliques. Charles-Quint prenoit plaisir à s'entretenir avec lui. Apien étoit valétudinaire, et sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

* APINUS (Jean Louis), né en 1668, dans le comté de Hohenloé en Franconie, étudia la médecine à Altorf, où il fut reçu docteur en 1691 ; en 1694 nommé médecin de la ville d'Herspruck, il se fit agréger au collége de cette ville. En 1702 il obtint la chaire de physiologie et de chirurgie dans l'université d'Altorf, où il mourut le 28 octobre 1703. On a de lui, I. *Febris epidemicæ anno 1694 et 1695, in Noricæ ditionis oppido Hersprucensi grassari deprehensæ historica relatio*. 1697 in-8°. II. *Fasciculus dissertationum academicarum*, Altorfii, 1718, in-8°.

*II. ARENDS (Rodolphe), poète hollandais, est mort à Dordrecht en 1787. La fortune ingrate avoit trop peu secondé le développement de son génie. M. Jacques-Henri Hœufft a célébré sa mémoire dans de beaux vers latins. *J. H. Hœuft, Pericula poëtica.*

† ARESI (Paul), né à Crémone vers 1574, se distingua dans l'ordre des théatins, et fut ensuite évêque de Tortone dans le Milanais. Il cultiva et protégea les lettres. On a de lui des *Sermons* en latin, des livres de *Philosophie*, de *Théologie*, de *Mysticité*; et un savant ouvrage sur les *Devises sacrées* en italien, in-fol., et imprimé aussi in-4°, à Milan 1625, 8 vol. Ce prélat mourut en 1644.

ARÉTA, fille du philosophe Aristippe, d'autres disent sa mère, lui succéda dans son école, où elle enseignoit que *le souverain bien consistoit dans les plaisirs des sens.*

† ARETÆUS *ou* ARÉTÉE de Cappadoce, médecin grec de la secte des pneumatiques, vivoit, suivant l'opinion de quelques auteurs, sous Jules-César ou Trajan. Wigar, qui a fait des recherches pleines d'érudition à ce sujet, et d'après des rapprochemens fondés sur des probabilités qui touchent presqu'à l'évidence, croit que ce n'est qu'à l'espace qui s'est écoulé entre les règnes de Néron et d'Adrien qu'il est possible de rapporter le temps où vivoit Arétæus. Il est du nombre des médecins de l'antiquité auxquels on a donné le titre de princes de la médecine. Il est le premier qui ait fait usage des cantharides en vésicatoire. On a de lui divers *Traités de médecine*, dont le principal est celui des *Maladies aiguës*. Boerhaave en a donné une édition grecque et latine, in-fol., à Leyde, en 1735, avec de savantes notes; elle a été réimprimée à Vienne, 1790, in-8°, avec des notes de Haller; celle de Wigan à Oxford, en 1723, in-fol., est aussi fort estimée, très-belle et d'autant plus rare qu'elle n'a été tirée qu'à 300 exemplaires; la dernière publiée est de Vienne, 1790, in-8°. Ce médecin étudioit la nature plus que les livres. Son style est concis et serré, comme celui d'Hippocrate. Ses descriptions sont exactes et claires; le choix des remèdes est judicieux. On a dit de lui qu'il n'avoit embrassé aucun parti, et qu'il étoit *pour la vérité contre toute autorité.* — Ce qu'on trouve chez lui sur la philosophie et l'anatomie est le précis de toutes les découvertes faites par ses prédécesseurs et ses contemporains.

† ARÉTAPHILE, fille d'Æglaton, citoyen de Cyrène, naquit dans cette ville vers la 171e olympiade. Elle épousa Phédime qu'elle chérissoit; mais sa beauté ayant frappé Nicocrate, roi de Cyrène, il fit secrètement assassiner Phédime, et épousa sa veuve. Arétaphile, ayant été instruite de son crime, le prit en horreur et le fit périr de concert avec Léandre, frère du roi. Les Cyrénéens ne firent que changer de tyran, et gémirent bientôt sous la barbarie de Léandre. Arétaphile chercha une seconde fois à les affranchir. Elle gagna le prince de Libye, Anatus, qui livra bataille à Léandre, et, après l'avoir pris dans le combat, le fit enfermer dans un sac qu'on jeta à la mer. Les habitans de Cyrène voulurent alors être gouvernés par Arétaphile; mais, contente de leur avoir procuré la liberté, elle refusa le trône, établit des lois sages et un sénat équitable pour les faire exécuter, et alla finir ses jours à la campagne.

I. ARÉTAS, roi des Arabes, étoit beau-père d'Hérode Antipas. (*Voyez* ce mot.) C'est pendant que le gouverneur d'Arétas faisoit

garder la ville de Damas que les fidèles descendirent saint Paul du haut des murailles dans une corbeille, pour le soustraire aux poursuites des juifs, l'an 41 de J. C.

II. ARÉTAS, évêque de Césarée en Cappadoce au 6e siècle, est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, qui a été imprimé en grec et en latin. Il se trouve en latin dans la Bibliothèque des Pères.

ARÉTÉ. *Voyez* ARISTIPPE, n° I, vers la fin de l'article.

ARÉTÉE. *Voy.* ARÉTÆUS.

† ARÉTHUSE (Mythol.), fille de Nérée et de Doris, et compagne de Diane, préféroit la chasse à l'amour d'Alphée. Les dieux, pour la délivrer de ses poursuites, la métamorphosèrent en fontaine, et l'amant en fleuve, qui, roulant ses eaux sans mélange au travers de la mer, alloit se joindre à la fontaine d'Aréthuse en Sicile. Brydone, dans son voyage de Sicile, a retrouvé cette fontaine qui continue à fournir un volume d'eau assez considérable.

† I. ARÉTIN (Gui), né vers 995, à Arezzo, ville de la Toscane, vivoit encore vers 1030. Il fut moine bénédictin dans l'abbaye de Pompose, près de Ravenne, dans le duché de Ferrare. Quelques auteurs l'ont fait abbé de la Croix-d'Avellana, mais ce fait n'est appuyé d'aucunes preuves; d'autres l'ont confondu avec Guitmond, évêque d'Averse, et disent qu'il fut moine et même abbé du monastère de la Croix-St.-Leufroy, en Normandie; mais Bayle a démontré quelle est la source de cette erreur. Gui Arétin est le premier qui réunit tous les sons musicaux en un seul corps ou *échelle diatonique*, que nous appelons *gamme*. Il donna à chacun de ces sons un nom différent qu'il tira de l'hymne de saint Jean :

UT *queant laxis*
RE - *sonare fibris*
MI - *ra gestorum*
FA - *muli tuorum*,
SOL - *ve polluti*
LA - *bii reatum*,
Sancte Joannes.

Telle est l'origine de la gamme *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*. On n'est pas d'accord sur le temps où l'on ajouta la syllabe *si* aux six premières; néanmoins, il paroît que ce fut Henri de Putte qui, vers 1580, la mit en usage (*voyez* son ouvrage intitulé *Musathena*, ch. 9, pag. 35). Gui forma, par le moyen de la gamme, une nouvelle méthode de plain-chant beaucoup plus facile que l'ancienne; l'amélioration étoit même si grande, qu'un enfant apprenoit en quelques mois ce qu'auparavant il comprenoit à peine après plusieurs années d'étude. La réputation de sa découverte s'étendit jusqu'à Rome; Jean XX l'appela près de lui, et fut émerveillé d'apprendre de lui à chanter subitement, et sans savoir la musique, tous les hymnes de l'antiphonaire. Il le chargea d'enseigner sa méthode aux chantres des églises de Rome. Gui s'établit donc dans cette ville; mais, au bout de quelques années, il fut obligé de la quitter à cause de sa santé; il revint dans son monastère où il mourut probablement. Son mérite lui fit beaucoup d'ennemis, et son abbé fut l'un de ses plus ardens persécuteurs; mais, à son retour de Rome, ils se réconcilièrent. Ses ouvrages sont, I. son *Antiphonaire*; il est perdu; il ne nous reste que la méthode par laquelle il l'a noté. II. *Micrologus*, *seu de Disciplina artis musicæ*. Cet ouvrage peut être regardé comme le fondement de la musique moderne; on le trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques, et Gerbert

l'a donné dans sa collection des auteurs du moyen âge sur la musique, laquelle est intitulée *Scriptores ecclesiastici de musica sacra potissimum. Typis san. Blasianis*, 1784, in-4°, 3 vol. III. *Musicæ regulæ Rhytmicæ in antiphonarii seu prologum prolatæ*. IV. *Regulæ de ignoto cantu identidem in antiphonarii sui prologum prolatæ*. Ces deux ouvrages sont très-courts, et ne sont en quelque sorte que des préfaces du Micrologue; ils sont imprimés aussi dans la collection de Gerbert, t. II, pag. 25-42. V. *Epistola Guidonis Michaeli monacho de ignoto cantu directa*. Cette lettre, qui contient des détails sur quelques particularités de sa vie, et notamment sur son voyage à Rome, a été publiée par dom Bernard de Pez, dans son *Thesaurus, nov. anecd.*, t. VI, pag. 223, par Baronius, Annal. ecclésiast., t. XVI., pag. 534, par Mabillon, Annal. bénédict., t. IV., pag. 324, et par Gerbert, t. II., pag. 43-50. VI. *Tractatus Guidonis correctorius multorum errorum, qui fiunt in cantu gregoriano in multis locis*. VII. *Quomodo de Arithmetica procedit musica*. Ces deux derniers ouvrages sont aussi imprimés dans la collection de Gerbert. Quelques auteurs ont attribué à Gui un dialogue sur la musique, et même il a été publié à Nuremberg, in-12, 1565, sous le titre: *Guidonis Aretini dialogus de dimentione monochordi*, et à Leipsick, in-8°, 1605, sous ce titre: *Guido Aretini musica*. On lui a attribué aussi un *Traité du corps et du sang de Jésus-Christ*, contre l'hérésiarque Bérenger de Tours; mais on sait aujourd'hui que cet ouvrage est de Guitmond, évêque d'Averse.

† II. ARÉTIN (Léonard), ainsi appelé, parce qu'il étoit né à Arezzo en 1370. Son nom de famille étoit *Bruni*. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il vint à Florence, où il s'appliqua à la jurisprudence et à la politique. Il apprit la langue grecque sous Emmanuel Chrysoloras. La réputation de ses talens et de son savoir, secondée des bons offices du Pogge, son intime ami, lui mérita, dans un âge encore peu avancé, la place de secrétaire des brefs sous Innocent VII, qu'il remplit avec distinction pendant le règne de ce pontife, et de quatre de ses successeurs. Il se trouva au concile de Constance en 1415, avec Jean XXIII. Ce pape y ayant été déposé, Arétin jugea qu'il y avoit peu de sûreté à Constance pour ceux qui avoient suivi son parti, et s'enfuit secrétement de cette ville. Il revint à Florence, où il consacra entièrement à son goût pour les lettres, et à la composition de divers ouvrages, le loisir que lui laissoient ses différentes charges. Il fut employé à plusieurs ambassades par sa république, dont il étoit chancelier. Il mourut en 1444, laissant de grands biens. De magnifiques obsèques lui furent faites aux dépens du public; on prononça son oraison funèbre, pendant laquelle, son corps étant déposé dans l'église, l'orateur, par ordre des magistrats, le couronna de laurier. Léonard Arétin doit être regardé comme un des plus beaux génies de son siècle, et l'un de ceux qui firent époque à la renaissance des lettres. Historien, oratenr, polygraphe, traducteur, il ne réussit pas également dans tous ces genres; mais il surpassa la plupart de ses contemporains, sur-tout dans l'histoire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés; les principaux sont, I. *Trois livres de la Guerre Punique*, qu'il a presque tous pris de Polybe, et qui peuvent servir de supplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent dans Tite-live, 1537, in-8°. II. *L'Histoire de l'ancienne Grèce fabuleuse et de Rome*, sous le titre

d'*Aquila Volante*, Venise, 1543, in-8°. III. *De Bello Italico adversùs Gothos gesto libri IV*, 1470, in-fol. IV. *Historiarum Florentinarum libri XII*, 1610, in-8°. Cette traduction est de Donato Acciajuoli, 1476, in-fol. V. Des *Traductions latines de quelques vies de Plutarque*, des *Politiques* et des *Œconomiques d'Aristote*, et de *l'Apologie de Socrate par Xénophon, de Platon*. VI. *De studiis et litteris*, réimprimé en 1642 par les soins de Naudé. VII. *Epistolæ familiares, libri octo*, 1472, in-fol. Ce dernier ouvrage est fort estimé, tant pour le style qu'à cause de diverses notices importantes pour l'histoire de ce temps-là. Erasme dit « que tous ses ouvrages sont écrits avec netteté et avec facilité ; qu'il approche même quelquefois de Cicéron : mais que sa diction manque de nerf, et que son latin n'est pas toujours pur. » L'abbé Méhus en donna à Florence en 1741 une nouvelle édition, 2 vol. in-8°, avec des notes et la vie de l'auteur. L'Arétin n'étoit point prêtre, comme quelques biographes l'ont cru. Il se maria, et laissa un fils.

† III. ARETIN (Pierre) naquit à Arezzo, ville de Toscane, le 20 avril 1492 ; il étoit fils naturel de Luigi Bacci, gentilhomme de cette ville, et d'une femme nommée Tita. Dès sa plus tendre jeunesse il signala ses dispositions pour la satire *par un Sonnet contre les indulgences*, qui lui valut le bannissement de sa ville natale ; il se réfugia dans celle de Perrugio. Ce fut là qu'avec quelques foibles talens il s'avisa de faire secrètement une addition à un tableau qui représentoit la Magdeleine tendant ses bras aux pieds du Seigneur ; *il peignit un luth entre les mains de la sainte*. Il exerça dans cette ville le métier de relieur, qui lui fournit l'occasion de s'instruire. Avec beaucoup d'audace, de mémoire et quelques connoissances, il crut ses talens dignes d'être exposés sur un théâtre plus vaste. Il partit en 1517 pour Rome, à pied, sans argent et n'ayant pour tout bien que son habit. Il fut d'abord placé chez un riche marchand, nommé Nicolas Chigi, et passa ensuite successivement au service des papes Léon X et de son neveu Clément VII. Ce fut pendant qu'il étoit attaché à ce dernier pontife qu'il composa *seize Sonnets* pour être joints à autant de figures obscènes que dessina le célèbre Jules Romain, et dont il sera parlé. Cette œuvre étant dénoncée, Arétin fut forcé de quitter Rome, se réfugia, en 1524, dans sa ville natale ; mais bientôt Jean de Médicis l'appela à son service, le réconcilia avec le pape et le mit en liaison avec plusieurs souverains. Ce retour à la fortune fut accompagné d'un événement malheureux. Une *Satire* qu'il composa contre une cuisinière lui attira cinq coups de poignard que lui porta l'amant de cette femme. Il se plaignit au pape qui refusa de l'écouter. Ses satires lui valurent dans la suite plusieurs aventures semblables. Son esprit fut aussi variable que sa fortune. Il blâma ce qu'il avoit loué, fut impie et dévot, fier et rampant, insolent et adulateur. Il obtint des honneurs très-distingués de la part de plusieurs monarques de son temps, et reçut des coups de bâton de l'ambassadeur d'Angleterre. Après avoir éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il mourut vers l'an 1557, âgé de 65 ans. Il fut appelé *le fléau des princes*. Charles-Quint et François Ier furent assez bons pour payer à cet impudent le silence, qu'ils auroient dû lui imposer d'une autre manière. Des princes d'Italie, moins complaisans que ces deux rois, n'employèrent que le bâton pour le faire taire, et s'en trouvèrent mieux. Les pré-

sens, loin de le calmer, ne faisoient qu'augmenter sa rage. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats : « Voilà, dit le satirique, un bien petit don pour une si grande sottise. » Il se vantoit que ses libelles faisoient plus de bien au monde que les sermons. On disoit de lui que sa plume lui avoit assujetti plus de princes, que les princes n'avoient subjugué de peuples. Il fit courir une médaille, où son buste étoit gravé d'un côté, avec ces mots : *Il divino Aretino;* de l'autre, on le voyoit sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin étoit le plus lâche et le plus bas de tous les adulateurs : lorsqu'il manquoit de pain, ses panégyriques alors étoient aussi outrés que ses satires. L'Arétin se plaint, dans une de ses lettres, de ce que la cour de Rome, moins prodigue de biens que d'honneurs, avoit laissé sa plume sans récompense. « Le saint père, dit-il, me donne l'accolade; mais ses baisers ne sont pas des lettres-de-change. » Personne n'étoit plus importun que lui, quand on lui avoit donné quelque espérance; ni plus insolent, quand il avoit obtenu ce qu'il demandoit. Il répondit à un trésorier de la cour de France, qui venoit de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence; j'ai usé mes forces à demander; il ne m'en reste plus pour remercier. » Un officier de François I l'exhortant à continuer l'égale distribution de son encens entre les princes, l'Arétin lui répondit : « François I fut long-temps l'idole de mon cœur; mais le feu qui brûloit sur son autel s'est éteint faute d'alimens. Mes écrits ont annoncé ses vertus à toute la terre; mais je ne vis pas de fumée, et sa majesté n'a pas daigné s'informer si je mange. » — L'Arétin se vantoit beaucoup. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue, dans ses écrits, les poëtes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A moi, dit-il, qui sais donner du relief aux vers et du nerf à la prose, et non à ces écrivains dont l'encre est parfumée, et dont la plume ne fait que des miniatures. — L'éloge que j'ai fait de Jules III, écrit-il ailleurs, respire quelque chose de divin. Ces vers par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de Charles, de Catherine et de François, s'élèvent comme des colosses d'or et d'argent au-dessus des statues de marbre et de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, dont la durée égalera celle du soleil, on reconnoit l'arrondissement des parties, le relief des muscles, tous les replis des passions cachées. Si j'avois prêché Jésus-Christ comme j'ai loué l'empereur, j'aurois amassé plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre. » — « Un si grand nombre de gens, dit-il ailleurs, viennent me rompre la tête, que les marches de mon escalier se cavent sous leurs pieds, comme les pavés du Capitole l'étoient par les roues des chars de triomphe. Les Turcs et les Juifs, les Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols, assiégent continuellement ma porte; jugez du nombre de nos Italiens! Je suis assailli de gens de guerre, de prêtres et de moines. Je suis devenu l'oracle de la vérité, et vous avez raison de m'appeler *le secrétaire du monde.* Je suis las des gens qui m'incommodent; et il me prend quelquefois envie de m'aller cacher dans le grenier de quelque pauvre fille, qui me cédera son lit pour quelque légère aumône. » Il dit, dans l'épître dédicatoire de la 2ᵉ partie de ses *Ragionamenti*, « que, si

on ne vouloit pas l'estimer à cause de ses inventions, il falloit du moins lui accorder quelque gloire pour le service qu'il avoit rendu à la vérité, en la poussant dans la chambre et dans les oreilles des grands, à la honte de la flatterie et du mensonge.» Il rapporte qu'un ambassadeur du duc d'Urbin disoit « que, si les ministres des princes et leurs courtisans étoient récompensés de leurs services, ils en avoient l'obligation à la plume d'Arétin. Il ajoute qu'un autre disoit : « L'Arétin est plus nécessaire à la vie humaine que les prédicateurs, parce que les prédicateurs ne mettent dans le bon chemin que les petits; mais ses écrits y mettent les grands.» On l'encourageoit à lancer des satires contre les princes, afin qu'ils se corrigeassent. Le marquis du Guast lui fit cette prière, dans une lettre qu'il lui écrivit de sa propre main : il ne demandoit pas à être épargné lui-même; au contraire, il exhortoit l'Arétin à le censurer. Il y a bien de l'apparence qu'il étoit sûr qu'il ne seroit pas pris au mot. Les ouvrages qui ont le plus déshonoré cet impudent cynique sont ses *Ragionamenti*, divisés en trois parties 1584 et 1660, in-8°. Ses *Lettres* et ses *Sonnets* sur les seize postures, gravées par Marc Antoine de Bologne, d'après les dessins de Jules Romain, en 1525. (Paignot, tome I, pag. 8.) Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable se trouve dans ces infâmes ouvrages. Croiroit-on que cet homme corrompu écrivoit en même temps la *Vie de sainte Catherine de Sienne*, Venise, 1541, in-8°. Passant du profane au sacré avec la même facilité qu'il passoit de la médisance à l'adulation. Il mourut, comme il a été dit, à Venise, vers 1557. Les uns prétendent qu'il fut pendu; les autres disent, d'après Laurent Politien, que des discours plaisans et obcènes le firent tant rire, qu'il se renversa de sa chaise et qu'il mourut sur l'heure. Un versificateur italien lui fit cette épitaphe :

Qui giace l'Aretino
Che disse mal d'ognuno,
Fuor che di Dio,
Scusandosi col dire
Io non lo conosco.

Elle a été rendue ainsi en français :

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivans et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas :
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

Ceux qui voudront plus de détails sur cet écrivain trop fameux peuvent consulter sa vie, imprimée en 1750, in-12, à Paris; ou *La Vita di Pietro Aretino*, Padoue, 1741, in-8°. Il y a moins de minuties dans celle de Paris. On y lit une anecdote singulière. « L'émulation, dégénérée en jalousie, avoit brouillé Le Tintoret et Le Titien. L'Arétin, intime ami du dernier, prit parti dans la querelle. Le Tintoret, le rencontrant un jour près de chez lui, le pria d'entrer, sous prétexte de faire son portrait. A peine le fléau des princes fut-il assis, que le peintre vint à lui d'un air furieux, le pistolet à la main; « Eh ! Jacques, que voulez-vous faire? s'écria le poëte épouvanté. » — « Prendre votre mesure, répondit gravement Le Tintoret.» Et après l'avoir mesuré, il ajouta du même ton : « Vous avez quatre et demi de mes pistolets de haut...., et le renvoya. » Les principaux ouvrages de l'Arétin sont, *I tre primi canti delle Battaglia*, Vinegia, 1537, in-8°. *Due primi canti delle lagrime d'Angelica*, 1538, in-8°. *Due primi canti di Marfisa*, Ve-

netia, 1544, in-8°. *Ternari in gloria di Giulo III*, 1551, in-8°. Les *Capitoli*, dans différens recueils. *Comedie sei : la Cortigiana*, 1535 ; *il Marescalco*, 1536; *la Talenta*, 1532; *l'Ipocrito*, 1542. Ces quatre comédies ont été réimprimées ensemble en 1588, in-8°. Tout le mérite de ces pièces consiste dans quelques traits caustiques. L'art du théâtre y est totalement négligé. Ce sont des scènes sans intrigues, sans intérêt, et aussi mal dialoguées que mal versifiées. *Il Filosofo*, 1546 ; *l'Orazia*, 1546, in-8°. *Dialogo della Nanna è della Antonia*, 1534, in-8°. *Dialogo della Nanna è della Pippa*, Turino, 1536. (*Voy.* l'article BARTHIUS.) *Ragionamento delle Corti*, Novara, 1538, in-8°. *Dialogo des Gioco*, Vinegia, 1545, in-8°. Les Dialogues de la Nanna ont été réimprimés sous le titre de *Ragionamenti* en 1584, et chez les Elzévirs en 1660, in-8°, avec le *Commento delle Fiche*, et le *Ragionamento del Zoppino*. Dans l'édition de 1660, on trouve encore la *Puttana errante* de Veniero, dont la première édition est de Venise, 1531, in-12. *Dubbi amorosi con 26 Soneti*, in-8°. *Lettere*, Paris, 1609, 6 vol. in-8°. *Tariffa delle Tuttane*, 1535, in-8°. *Salmi penitentiali*, in-8°. *La Vita della Vergine*, in-8°, et autres ouvrages de piété. Les ouvrages de Pierre Arétin traduits en français sont, I. *Histoire des Amours feintes et dissimulées de Laïs et Lamia*, Paris, 1595, in-12. Elle a été aussi traduite en espagnol par Fernand Xuarès. II. *La Genèse*, avec *la Vision de Noé* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1542, in-8°. III. *Les sept Psaumes de la Pénitence* (par Mathieu de Vauzelles), Paris, 1541, in-12. IV. *Trois livres de l'Humanité de Jésus-Christ* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1539, in-8°. V. *La Put.... errante* ou *Dialogue de Magdeleine et de Julie*, sans date, in-12. VI. *Tromperies dont usent les mieux affectées courtisanes à l'endroit d'un chacun*, Paris, 1580, in-12. VII. *La Passion de Jésus-Christ* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1539, in-8°.

† IV. ARÉTIN (François et Bernard) sont les mêmes que François et Bernard ACCOLTI, dont on a parlé sous cette dernière dénomination, aux n°s II et V.

V. ARÉTIN (Ange), jurisconsulte profond, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare, et mourut dans cette dernière ville vers l'an 1480. On a de lui, I. Un Traité *de Maleficiis*. II. Un autre *sur les Testamens*. III. Des *Conseils*, recueillis en 1576. IV. Un *Commentaire sur le 4e livre des Institutes de Justinien*, 1480.

VI. ARÉTIN (Jean), né à Berne dans le 15e siècle, se rendit recommandable par ses écrits. On lui doit, I. *Examen theologicus ;* on en fit en peu d'années douze éditions. II. *Vie de l'hérésiarque Gentilis.* III. *Description des monts Stokorn et Ness.* IV. *Catalogue des Comètes*, calculées jusqu'au temps de l'auteur. V. *Commentaire sur Pindare.* VI. Des *Sermons*, des *Opuscules théologiques ;* les *tables d'une Grammaire hébraïque*, etc., etc.

*VII. ARÉTIN *ou* TORTELLIUS (Charles), né à Arezzo en 1369, mort âgé de 70 ans, donna des preuves de la connoissance parfaite qu'il avoit des langues grecque et latine, par différentes versions qu'il en a laissées. Son caractère mordant lui fit beaucoup d'ennemis, dans le nombre desquels on distingue Ophilelphe. Il composa aussi quelques *Comédies* pleines de personnalités et de fiel.

† ARFÉ (Joseph d'), sculpteur espagnol, né à Séville en 1603, mort dans cette ville en 1666, puisa dans l'étude des monumens de Rome les principes de son art et le goût qui assurèrent ses succès. On admire de lui *les statues d'argent* qui soutiennent le tabernacle de la cathédrale de Séville, et *celles* des Evangélistes, en marbre, qui sont dans une chapelle de la même église.

* ARFE VILLASANO (Jean d'), orfévre, né à Léon, ville capitale du même royaume. Son application à la sculpture et à l'architecture le rendit très-habile dans sa profession, et le plus fameux orfévre d'Espagne. Ses principaux ouvrages sont, *la Châsse* de l'église de Séville, *celle* de Saint-Paul de Burgos, et *celle* d'Avila. Il s'est fait en outre un nom distingué parmi les écrivains de ce pays. Son ouvrage *sur les différentes manières de mesurer*, dans lequel il traite des cinq ordres de l'architecture, de la symétrie, des proportions et de l'anatomie, est très-profond, et fait honneur à son érudition. Cet habile artiste mourut à Madrid en 1595, à l'âge de 71 ans.

ARGANTHONE, jeune fille de l'île de Scio, mourut de douleur en apprenant la mort de Rhésus, roi de Thrace, tué au siége de Troie, qui lui avoit promis de l'épouser à son retour.

ARGÉE (Mythologie), fils de Licymius, fut emmené par Hercule dans ses expéditions; mais le héros promit au père de lui rendre bientôt son fils. Celui-ci étant mort, Hercule fit brûler son corps pour pouvoir en rapporter les cendres à Lycimius.

* ARGÉLIUS, artiste grec, a publié un livre *sur les proportions de l'ordre corinthien*, et *sur le temple d'Esculape*, en Ionie, dont il passe pour l'architecte.

ARGELLATA (Pierre), médecin bolonais, professa long-temps dans sa patrie la logique, la physique et la médecine, et y mourut en 1423. On a placé sa statue dans la salle d'anatomie. Il est auteur d'un *Traité de Chirurgie complète*, imprimé à Venise en 1480, in-fol.

† I. ARGELLATI (Philippe), l'un des plus laborieux écrivains d'Italie, naquit à Bologne en 1685, et mourut à Milan, le 25 janvier 1755, secrétaire de l'empereur Charles VI. Il est auteur de deux ouvrages considérables : I. *Bibliothèque des Ecrivains de Milan*, publiée en 1745, 4 vol. in-fol. II. Une autre *des Traducteurs italiens*, en 5 vol. in-4°, imprimés à Milan en 1767. Outre ces écrits qui lui appartiennent, Argellati ne cessa d'être un éditeur éclairé de ceux de ses compatriotes. On lui doit les éditions d'Ulysse Aldrovande, des Poésies de Bédori, des Ecrivains d'Italie, par Muratori, des Médailles de Mezzabarbe, des Œuvres de Castel Vétro, de Sigonius, 1732, 6 vol. in-fol.; de Lorenzini, du Newtonianisme d'Algarotti, des Transactions philosophiques, enfin de l'ouvrage du P. Marteune, *de Ritibus Ecclesiæ*, etc.

* II. ARGELLATI (François) naquit en 1712. Après son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude des lois, et fut couronné à Padoue en 1736. A Milan, il apprit le génie. L'empereur le nomma son ingénieur en 1740. Il ne négligea point les belles-lettres, ni la langue latine. Son propre goût le portoit moins à cette étude que l'exemple de Philippe Argellati son père, près duquel il vécut toujours, soit à Milan, soit à Bologne. Il mourut dans cette dernière ville en 1754.

soit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il se mit bientôt à faire des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approche du lit sur lequel on la portoit, la touche, dit quelques paroles tout bas; et la fille qu'on croyoit morte s'éveille, et retourne à la maison de son père. Ses parens offrirent une grande somme à l'opérateur du miracle; mais il répondit qu'il la donnoit en dot à la jeune fille. — Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique: « Quelque chose de grand arrivera, et n'arrivera pas. » Trois jours après la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe qu'il portoit à sa bouche. Le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avoit voulu dire qu'il s'en faudroit peu que l'empereur ne fût frappé. L'empereur Vespasien le regardoit comme un homme divin, et lui demandoit des conseils. Apollonius lui en donnoit avec toute la liberté que pouvoit permettre sa réputation, sa philosophie, et le beau don de lire dans l'avenir. Il avoit déjà usé de cette liberté dans d'autres cours. Néron ayant un jour chanté en plein théâtre dans les jeux publics, Tigelin demande à Apollonius ce qu'il pensoit de Néron. — « J'en pense beaucoup plus honorablement que vous, répond-il; vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire. » — Le roi de Babylone lui demandoit un moyen pour régner sûrement; Apollonius lui répondit: « Ayez beaucoup d'amis, et peu de confidens. » — Un eunuque ayant été surpris avec une concubine du même roi, le prince voulut savoir d'Apollonius comment il devoit punir le coupable? « En lui laissant la vie », dit Apollonius; et comme le roi paroissoit surpris de cette réponse, il ajouta, « S'il vit, son amour fera son supplice. » — Apollonius fut accusé de magie sous Domitien. Ce prince ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la barbe. « Je n'attendois pas, dit Apollonius en riant, que mes cheveux et les poils de ma barbe dussent courir quelque risque dans cette affaire. » L'empereur, irrité de cette raillerie, commanda qu'on lui mît les fers aux pieds et aux mains, et qu'on le menât en prison. « Si je suis magicien, ajouta Apollonius, comment viendrez-vous à bout de m'enchaîner? » Un espion du prince étant venu le trouver en prison, et feignant de plaindre son sort, lui demanda comment ses jambes pouvoient supporter les entraves qui les serroient? « Je n'en sais rien, répondit Apollonius, mon esprit est ailleurs. » Il mourut quelque temps après, vers la fin du premier siècle. On lui dressa des statues et on lui rendit des honneurs divins. Il fut respecté par Néron, honoré par Vespasien, qui l'admit à son conseil. Lampridius atteste que l'empereur Alexandre Sévère avoit, dans son oratoire, parmi les portraits du Christ, d'Abraham et d'Orphée, placé celui d'Apollonius. Vopiscus, dans la vie d'Aurélien, dit que cet empereur projeta la destruction de la ville de Tyanes, qu'il en fut détourné par Apollonius, lequel lui apparut et lui donna des conseils salutaires. Cet historien en parle avec la plus grande vénération. « Ancien philosophe, dit-il, vrai ami des dieux; sa doctrine, sa sagesse, lui ont acquis la plus grande célébrité; on devroit l'honorer comme un être supérieur à l'humanité....... Fut-il jamais un mortel plus vénérable, plus saint, plus sublime, plus divin? Il a rendu la vie à des mortels; il a fait et dit des choses qui passent les bornes des facultés humaines. Qui voudra les connoître, doit lire les écrivains grecs qui les ont consi-

gnées dans sa vie. Pour moi, si je prolonge ma carrière, je publierai, sous les auspices d'un homme aussi grand, les actions qui l'ont illustré: non que sa mémoire, pour être plus révérée, ait besoin de ma plume; mais afin de contribuer à répandre parmi les hommes la connoissance de ce qui est digne de leur admiration. » Jusqu'au 5e siècle, même chez les chrétiens, sa réputation et le profond respect qu'elle inspiroit se sont soutenus. Léon, ministre du roi des Visigoths, invita Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, à lui traduire la vie du philosophe Apollonius, écrite par Philostrate. L'évêque choisit l'exemplaire le plus correct, sur lequel il fit sa traduction et l'envoya au ministre, par une lettre dans laquelle il fait l'éloge le plus honorable de ce philosophe, et parle de ses actions et de ses vertus avec admiration. Mais il dit que, pour être parfait, il ne lui manquoit que d'être chrétien. Il paroît que ses disciples, voulant rehausser son mérite, l'ont dégradé et lui ont attiré les titres d'*imposteur* et de *fourbe*, en lui attribuant faussement des prophéties et des miracles. Un nommé Damis, le fidèle compagnon d'Apollonius, écrivit sa vie, et depuis, Philostrate qui vivoit 200 ans après lui : on la trouve dans les Œuvres de ce dernier, ainsi que quelques Lettres qu'il attribue à son héros. Elle est sous ce titre : *Philostratorum quæ supersunt omnia, Apollonii Thyanensis epistolæ, gr. lat.*, Lipsiæ, 1709, in-fol. Hiéroclès a osé comparer les miracles d'Apollonius avec ceux de J. C. La vie d'Apollonuis par Philostrate, avec les commentaires donnés en anglais par Ch. Blonuto, a été traduite en français, Berlin, 1774, 4 vol. in-12.

† VI. APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui a vécu dans l'école de Dydime, s'est fait connoître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ.*, dont Villoison a donné la première édition avec la traduction latine, à Paris, 1773, 2 vol. in-4°; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport à celui d'Hésychius. Herman Tollius en a donné une édition moins somptueuse à Leyde, chez Luchtmans, en 1788, 1 vol. in-8° de 852 pag. Il en a retranché la traduction latine et les modèles de paléographie grecque que Villoison avoit fait graver à grands frais. Il a ajouté de savantes notes à celles du premier éditeur.

† VII. APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome, à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendoit avec impatience. Apollonius répondit insolemment « que c'étoit au disciple à venir trouver le maître, et non pas au maître à aller au devant du disciple. » — Antonin répondit en souriant « qu'il étoit bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome! » et sur-le-champ ce prince lui envoya Marc-Aurèle.

VIII. APOLLONIUS (Lævinus), né dans un village entre Bruges et Gand, a publié deux ouvrages historiques qui furent recherchés dans le 16e siècle. Le premier est la *Narration du voyage des Français à la Floride*, 1568, in-8°; le second est une *Histoire du Pérou*, imprimée en latin à Anvers, 1576, in-8°.

† IX. APOLLONIUS COLLATIUS (Pierre), prêtre de Novarre,

convenant pas au caractère paisible d'Argensola, il se retira à Saragosse auprès de son frère Lupercio, pour y cultiver les lettres. Cette tranquillité fut de courte durée : Lupercio, nommé secrétaire d'état et de la guerre dans la vice-royauté de Naples, l'emmena dans ce nouveau séjour, pour l'aider à supporter le poids de ses occupations importantes. Le mérite de Barthélemi Argensola, ne tarda pas à être connu dans cette ville, et ses poésies lui acquirent une grande célébrité. Son commerce avec les Muses fut interrompu par la mort de son frère : il désira alors de revoir les lieux qui l'avoient vu naître; il en fut détourné par son neveu, qui, revêtu des emplois de son père, pria Argensola de le seconder. Cédant aux désirs de son neveu, Argensola entreprit le voyage de Rome en 1615, et, à la recommandation de l'ambassadeur d'Espagne, il fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse. A son retour à Naples, les députés d'Aragon lui confièrent la charge d'historiographe de ce royaume, vacante par la mort de son frère. Argensola retourna en Espagne en 1618; il s'établit à Saragosse pour se livrer aux deux emplois dont il étoit revêtu. Le roi, pour le récompenser, lui conféra le titre de premier historiographe du royaume d'Aragon. Ses travaux littéraires, la goutte, et des chagrins domestiques avoient altéré la santé d'Argensola, qui mourut le 26 fév. 1631. Ses ouvrages sont, I. *Conquête des îles Moluques*, Madrid, 1609, in-fol. II. *Primera parte de los Annales de Aragon*, Saragosse, 1630, in-fol. Cet ouvrage fait suite aux Annales de la couronne d'Aragon, par Gerony Çurita, 1610, 7 vol. in-fol.; et de l'Histoire du même royaume, par Vincent Blaséo de Lanuza, 1622, 2 vol. in-fol. III. *Relation du tournois célébré à Saragosse pour l'arrivée de la reine de Hongrie et de Bohéme, infante d'Espagne*, Saragosse, 1630, in-4°. IV. *Règle de perfection*, écrite en anglais, et traduite du latin en espagnol, Saragosse, 1628, in-8°. V. *Recueil de vers*, par Lupercio-Leonardo, et par le docteur Barthélemi-Léonardo de Argensola, Saragosse, 1634, in 4°.

ARGENSON. *Voyez* VOYER.

† ARGENTAL (Charles-Augustin FÉRIOL, comte d'), né le 20 décembre 1700, fut ministre d'une cour étrangère en France. Il cultiva les lettres, les arts et l'amitié. Lekain trouva en lui un zélé protecteur. Il fut l'ami de Voltaire, et devint le dépositaire de ses écrits et de ses plus secrètes pensées. « Son admiration pour Voltaire, dit La Harpe, étoit un sentiment vrai et sans ostentation; il jouissoit véritablement de ses confidences et de ses succès; il n'en étoit pas vain; il en étoit heureux, et de si bonne foi, que tous ceux qui le voyoient lui savoient gré de ce bonheur. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que l'ami de Voltaire avoit un goût naturellement juste et un esprit orné, nourri de la politesse de ce beau siècle de Louis XIV, dont il avoit vu la fin. » Le comte d'Argental, juge éclairé des ouvrages de poésie, faisoit lui-même des vers. Il en adressa de très-agréables à une femme, pendant la maladie dont il est mort le 5 janvier 1788. Quelques personnes lui ont attribué le *Comte de Comminge*, roman plein d'intérêt, et qu'on trouve dans les œuvres de madame de Tencin, sa tante.

* ARGENTI (Borso) se livra tout entier à la poésie italienne. On trouve un essai de lui dans l'ouvrage intitulé *Choix de poésies des poètes ferrarais*. Il écrivit aussi une comédie en prose, intitulée *la Prison*,

qui obtint un assez grand succès. Il mourut à Rome en 1594.

† ARGENTIER (Jean), né à Castelnovo en Piémont, fit de grands progrès dans la médecine, et se distingua dans la théorie de son art. Il l'exerça d'abord à Lyon, où il séjourna pendant cinq ans. Il alla ensuite le professer à Anvers, à Naples, à Pise, et enfin à Turin où il mourut en 1572, âgé de 58 ans. Ses ouvrages furent recueillis après sa mort par son fils en 2 volumes in-fol, à Venise, 1592, 1606 et 1610. Ce médecin n'étoit bon que pour le cabinet. Lorsqu'il lui falloit appliquer sa théorie, sa mémoire ne la lui rappeloit pas. Il censura les écrits de Galien avec amertume, ainsi que ceux des médecins anciens; ce qui lui mérita le titre de *Censeur des médecins*.

† ARGENTINA (Thomas d'), savant et pieux général des augustins en 1345. On a de lui des *Commentaires sur le maître des sentences*, à Strasbourg, 1490, in-fol., et d'autres ouvrages qui furent recherchés dans son siècle encore barbare.

ARGENTO (Gaëtan), savant jurisconsulte des Calabrais, devint président de justice à Naples, et publia divers *traités de droit*, et entre autres un sur les *Matières bénéficiales*, imprimé à la fin du 17e siècle.

† I. ARGENTRÉ (Bertrand d'), né à Vitré, se fit estimer dans le 16e siècle par sa science et sa probité. Il cultiva la jurisprudence et l'histoire. C'étoit un bon citoyen. Il mourut en 1590, à 71 ans, de chagrin, dit-on, de voir sa patrie en proie aux fureurs de la Ligue. On a de lui des *Commentaires sur la coutume de Bretagne*, Paris, 1621, in-fol., en latin; et *l'Histoire de cette province*, in-fol., pleine d'inepties et de contes. Son fils en donna une édition corrigée, Paris, 1612. Lescouvel en fit paroître un abrégé en 1695, in-12.

† II. ARGENTRÉ (Charles DUPLESSIS d') naquit, le 16 mai 1673, du doyen de la noblesse de Bretagne. Il fut aumônier du roi en 1709, et nommé évêque de Tulles en 1723. Il édifia son diocèse par ses vertus, et l'éclaira par son savoir. Malgré ses occupations pastorales, il étudioit sept heures par jour. On a de lui plusieurs ouvrages, le plus connu est en trois volumes in-fol, publié à Paris en 1728, sous ce titre : *Collectio judiciorum de novis erroribus qui ab initio 12 seculi, ad annum 1632, in Ecclesiâ proscripti sunt et notati*. Cette compilation est pleine de recherches; mais elle manque d'ordre. On a encore de lui *Elémens de théologie*, en latin, in-4°, et *Explication des sacremens*, 3 vol. in-12. Ce prélat mourut le 27 octobre 1740, regretté des pauvres dont il étoit le père.

III. ARGENTRÉ (Barthélemi), médecin du 16e siècle, a écrit *sur la poudre cordiale*.

ARGENVILLE. *Voyez* DEZALLIER.

† ARGIE, fille d'Adraste, roi des Argiens, se fit un nom célèbre dans l'antiquité par sa tendresse pour son mari Polynice, tué au siége de Thèbes. Elle le chercha parmi les morts, quoique Créon l'eût défendu sous peine de la vie, et lui rendit les derniers devoirs. Créon irrité la rejoignit à son époux. Ces événemens sont antérieurs à la guerre de Troie.

* ARGILLA ou ARGELLATA (Pierre d') naquit à Bologne, où il fut pendant plusieurs années lec-

teur de logique, d'astrologie et de médecine. Il mérite un rang distingué parmi ceux qui ont travaillé à perfectionner la chirurgie en Italie, et il a enrichi ses ouvrages de plusieurs remarques intéressantes, qui ne peuvent partir que d'un génie observateur. Il est le premier qui ait proposé de traiter le *spina ventosa* par des moyens tirés de la chirurgie. Ses ouvrages eurent quatre éditions en moins de vingt ans; ils sont connus sous ce titre : *Chirurgiæ libri sex*, Venetiis, 1480, 1492, 1497 et 1499, in-fol. Le savant Haller parle d'une 5e édition de 1520, in-fol. Il mourut à Bologne au mois de juin 1423.

* ARGIROPULO (Jean), né à Constantinople, vint en Italie enseigner la langue grecque. Il étoit à Padoue en 1434. De là il retourna à Constantinople, où il tint une école publique; mais il retourna en Italie en 1456, et Cosme de Médicis l'accueillit avec bienveillance, le nomma instituteur de ses fils, et lui donna une chaire de langue grecque à Florence. La peste l'obligeant de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie, d'après le texte grec d'Aristote, et y mourut âgé de plus de 70 ans. Il avoit dédié à Cosme de Médicis, son Mécène, sa *Traduction de la morale et de la physique d'Aristote*. Cette traduction fut reçue avec beaucoup d'applaudissemens, sur-tout à cause de la modestie de Théodore Gaza. Celui-ci avoit traduit plusieurs des mêmes livres; mais lorsqu'il eut connoissance de la version d'Argiropulo, il jeta son ouvrage au feu, aimant mieux perdre un peu de sa gloire que de nuire à son ami. Argiropulo fut, non-seulement traducteur d'Aristote, mais encore commentateur éclairé. Il traduisit encore en latin quelques *Homélies de saint Basile*.

ARGIS (Boucher d'). *Voyez* BOUCHER, n° II.

ARGIS *et* OPIS (Mythologie) furent deux femmes scythes qui apportèrent à Délos le culte d'Apollon et de Latone. Les Déliens leur consacrèrent un tombeau dont ils ramassoient la poussière pour la répandre sur les malades, et servir à leur guérison.

I. ARGOLI (André), mathématicien, né à Tagliacozzo, dans le royaume de Naples, d'une famille originaire d'Arles en Provence, essuya dans sa patrie des désagrémens qui l'obligèrent de se retirer à Venise. Le sénat, connoissant tout son mérite, le nomma professeur de mathématiques dans l'université de Padoue, et lui donna le titre de chevalier en 1636. Il mourut en 1657. On a de lui, I. *De diebus criticis*, 1652, in-4°. II. *Ephémérides*, de 1620 à 1700, 4 vol. in-4°. III. *Problemata astronomica*.

† II. ARGOLI (Jean), fils du précédent, naquit avec une inclination décidée pour la poésie. Dès l'âge de 15 ans, il fit imprimer une *Idylle sur le Ver-à-soie*. Peu de temps après, enflammé d'une vive émulation, par les applaudissemens prodigués à l'auteur du poëme d'Adonis, il entreprit d'en composer un du même genre. S'étant renfermé dans une chambre, où l'on n'entroit que pour lui porter à manger, il acheva en sept mois, à l'âge de 17 ans, un poëme en 12 chants, intitulé *Endymion*. Cet ouvrage parut si bon, qu'on eut peine à croire qu'il ne fût pas de son père. Il est auteur *de plusieurs autres poésies*, tant italiennes que latines, dont la plupart sont restées manuscrites. Il fut reçu docteur en droit à Padoue; mais il enseigna les belles lettres pendant quelques années à Bologne. On ne sait point l'année précise de sa mort : on croit qu'elle

arriva en 1660. Ghilini et la Bibliothèque Napolitaine donnent le catalogue des ouvrages du père et du fils. On a de lui, *Notæ Onuphrii Panvinii libros de ludis circensibus et triumphis*, Padoue, 1642, in-fol.

* ARGOLUS (André), médecin et mathématicien, né en 1570 à Tagliagozzo, ville d'Italie au royaume de Naples, s'établit dans la capitale de ce nom vers l'an 1621 ; mais on ne tarda pas à l'attirer à Rome, où il enseigna les mathématiques. Mais sa confiance aux prédictions astrologiques, et surtout la liberté avec laquelle il parloit sur les abusde l'Église romaine, lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Obligé de sortir de Rome, il se retira à Venise vers l'an 1632, d'où il fut envoyé à Padoue pour remplir la chaire de mathématiques ; il les professa avec tant de réputation, que le sénat de Venise, pour honorer ses talens, le nomma chevalier de Saint-Marc. Argolus mourut à Padoue le 27 septembre 1657; il a laissé les ouvrages suivans : I. *Ephemerides ab anno* 1621 *ad annum* 1640. *Romæ*, 1640, in-4°. II. *De diebus criticis, de ægrotorum decubitu libri duo*, Patavii, 1639, 1652, in-4°. III. *Ephemerides, ab anno* 1640 *ad annum* 1648, Patavii, 1648, in-4°. IV. *Dissertatio de Cometâ annorum* 1652 et 1653, ibid. 1653, in-4°.

† ARGONAUTES, troupes de jeunes héros de Thessalie, ainsi nommés du vaisseau dans lequel ils s'embarquèrent, sous la conduite de Jason, pour aller faire dans la Colchide la conquête de la toison d'or. Les Argonautes furent au nombre de cinquante-deux. On place leur voyage 35 ans avant la guerre de Troie. *Voyez* JASON.

† ARGONNE (Dom Bonaventure d'), né à Paris en 1640, fils d'un marchand orfèvre près le palais, mourut chartreux à Gaillon, près de Rouen, en 1704. Il n'avoit pas rompu entièrement avec le monde. Son esprit et son savoir lui avoient procuré des amis illustres, avec lesquels il entretenoit un commerce réglé de littérature. On a de lui, I. *Un Traité de la lecture des Pères de l'Eglise*, Paris, 1668, ouvrage fort judicieux. La meilleure édition est de Rouen et Paris, 1597, in-12. II. *Des Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville, réimprimés en 1725, en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier. Il a resserré dans les deux premiers les 3 vol. de d'Argonne : cette édition est préférable aux autres. C'est un recueil curieux et assez intéressant d'anecdotes littéraires, de réflexions critiques et de traits satiriques. Il y a quelquefois du faux et de l'injustice dans les uns et dans les autres, et le public ne lui a pas pardonné sa censure de La Bruyère. Quelques autres jugemens littéraires de ce chartreux prouvent qu'il connoissoit mieux les statuts de saint Bruno que les règles du goût. III. *L'Education, maximes et réflexions de Moncade*, in-12, Rouen, 1691. On a encore de lui quelques autres ouvrages manuscrits.

† ARGONTE, reine de Léon et des Asturies, devint l'épouse d'Ordogno II. Celui-ci l'ayant injustement répudiée, elle se retira dans le monastère de la Salcéda en Galice. Ordogno la regretta dans la suite, et voulut en vain la rappeler près de lui.

* ARGOTE *et* DE MOLINA (Gonzalez d'), seigneur des villes de Dagansuelo et de la Tour, de Gil, d'Alid, comte de Lanzarote, chef des milices de l'Andalousie, gentilhomme de la chambre du roi

de Pologne Étienne Battori, prince de Transylvanie, agent du roi de France, facteur du roi don Sébastien de Portugal, commissaire du saint-office, provincial de la Ste.-Hermandad, et l'un des vingt-quatre échevins de Séville, naquit à Séville vers l'année 1549; on ignore les noms de ses ancêtres, mais il paroît certain qu'il étoit issu d'une famille très-illustre. A l'âge de 15 ans, ayant déjà fait ses études, il embrassa la carrière militaire; il se trouva à la fameuse journée du Rocher de Velez; à 16 ans, il avoit obtenu le grade de chef des milices de l'Andalousie où il eut des occasions d'exercer son courage. Peu de temps après, il servit dans l'armée navale d'Espagne, où il commandoit une division de sa légion; il se trouva aussi à la guerre contre les Maures établis dans le royaume de Grenade, avec trente écuyers levés et équipés à ses propres frais. Il épousa, peu de temps après, Constance d'Herréra, fille d'Augustin d'Herréra, marquis de Lanzarote, nom d'une des îles Canaries. Vers ce même temps, Amurat-Arraez, vice-roi d'Alger, ayant fait une invasion dans les îles Canaries, Argote eut une nouvelle occasion de montrer sa valeur, en repoussant les Africains et les Turcs leurs alliés; mais il eut la douleur de ne pouvoir sauver sa femme faite prisonnière avec vingt autres personnes, qu'il racheta cependant, moyennant la somme de 20,000 ducats (environ 55,000 francs.) Depuis cette époque de la carrière d'Argote, on n'a que peu de renseignemens sur les circonstances de sa vie; on sait seulement qu'il fixa sa résidence à Séville, où il se consacra à la philosophie et à la rédaction de ses excellens ouvrages, jusqu'au moment où, atteint d'une maladie grave, accompagnée d'accès de folie, il fut enlevé aux lettres et à son pays. On ignore l'époque de sa mort; mais on a lieu de croire qu'il ne parvint pas à un âge très-avancé. Il partagea son temps entre la poésie, les mathématiques, qu'il apprit sous le professeur Jérôme Chaves, célèbre cosmographe et astronome de ce temps-là à Séville, et l'histoire, sur-tout la généalogie, qu'il traita au plus haut degré de perfection, à l'aide des manuscrits précieux qu'il possédoit, et dont une partie se trouva égarée à sa mort, l'autre devint l'héritage de son neveu Garci Lopez de Cardénas, et n'a pas été conservée. Argote partagea le sort de tous les grands hommes; son mérite lui attira des ennemis puissans, car ce fut parmi les prêtres qu'il compta ses persécuteurs. Les ouvrages connus de cet illustre écrivain, et ceux qu'il a fait imprimer avec des additions, sont, I. *Histoire de la noblesse de l'Andalousie*, en espagnol, imprimée à Séville en 1588, contenant l'origine de plusieurs des premières familles d'Espagne, et plus particulièrement des royaumes de Cordoue et de Jaën. II. *Le Comte Lucanor*, ouvrage composé par le prince don Juan Manuel, fils de l'infant Manuel, et petit-fils du roi St. Ferdinand, ouvrage auquel Argote ajouta plusieurs traités, entre autres, *la Vie de l'Infant*, son auteur; *l'Origine et Descendance de la maison des Manuel, et le Discours sur la poésie espagnole*, avec des tables très-curieuses, le tout en espagnol, et imprimé à Séville, en 1575, en 1 vol. in-4°, réimprimé à Madrid en 1641; mais cette édition est moins exacte que la première. III. *L'Histoire du grand Tamerlan*. IV. *Itinéraire, et Récit de l'ambassade que Gui Gonzalez de Clavixo lui fit par ordre du roi de Castille, Henri III*, écrit en espagnol, et imprimé à Séville, en 1582. V. *Le Livre de la Vénerie*,

ouvrage écrit par ordre de don Alfonse, roi de Castille et de Léon, dernier du nom, auquel Argote ajouta un *Discours sur l'art de la Vénerie, avec la description de la maison royale du Pardo et de son parc*, écrit en espagnol, et imprimé à Séville, avec figures, en 1582. VI. *Discours sur la maison d'Argote*. VII. *Vie et Origine de don Pèdre Nino*, comte de Buelna, et seigneur de Cigalès. VIII. *Cadastre ou Rôle de répartition de Séville, avec une Introduction*. IX. *Document pour écrire l'Histoire de Séville*. Don Martin Perez Nabarro, échevin de Séville, possédoit l'original de ce dernier ouvrage en 1778. Argote composa aussi une espèce d'*Epitaphe* dans le genre antique, pour l'instruction de son fils don Augustin d'Argote, renfermant un abrégé de sa vie : c'est un chef-d'œuvre du style lapidaire. Tous ces ouvrages si estimés sont devenus malheureusement très-rares. On lui attribue en outre, avec fondement, l'excellent *Eloge*, en vers, du célèbre docteur, don Nicolas Monardes, que l'on trouve à la tête de l'ouvrage de ce dernier, intitulé Histoire des plantes médicinales des Indes occidentales, imprimée à Séville en 1574. Argote joignit, au mérite de militaire très-distingué, celui d'être un des premiers poëtes de son temps, comme le prouvent les poésies qu'il nous a laissées, quoiqu'en très-petit nombre. *Voyez* l'Eloge d'Argote, dans le chap. 31, des Antiquités d'Espagne, par le célèbre Ambrosio de Moralès.

† **ARGOU** *ou* ARGOUD (Gabriel), natif du Vivarez, avocat au parlement de Paris, mourut au commencement du 18ᵉ siècle. Il est auteur d'une *Institution au Droit François*, 1753, en 2 vol. in-12, très-bien rédigée et souvent réimprimée. L'*Institution au Droit Ecclésiastique*, par l'abbé Fleury, lui donna l'idée de cet ouvrage.

ARGUES (Gérard des), géomètre du 17ᵉ siècle, naquit à Lyon en 1597, et y mourut en 1662. Il étoit ami de Descartes ; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami, et des Argues défendit son maître contre Fermat et Bourdin. On a de lui, I. *Traité de Perspective*, in-fol. II. *Traité des Sections coniques*, in 8°. III. *Pratique du trait*, in-8°. IV. Un très-bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8°. V. *Manière de poser l'essieu aux cadrans solaires*. VI. *Manière de graver en taille-douce et à l'eau-forte*. Tous ces ouvrages sont écrits avec clarté et dans un style qui n'a pas vieilli.

* **ARGUIXO** (don Juan d'), l'un des vingt-quatre échevins de Séville, naquit dans cette ville ; mais on ignore dans quelle année. On n'a sur sa famille d'autres détails, si ce n'est qu'elle jouissoit d'une grande considération. On est également privé de renseignemens sur les particularités de sa vie. On ne peut fixer non plus l'époque de sa mort ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle dut être antérieure à l'année 1630. Rien n'égaloit la générosité d'Arguixo envers les gens de lettres, et plus particulièrement envers les poëtes de son temps ; tous le regardoient comme l'ami des Muses, et l'un des hommes les plus distingués dans la poésie, au point qu'ils l'avoient surnommé l'*Apollon* des hommes de lettres, et leur *Mécène* : sa libéralité, à leur égard, fut si grande qu'il se ruina, quoiqu'il eût hérité d'un revenu annuel de 18,000 ducats (environ 37,000 f.) : plusieurs ouvrages lui furent dédiés ; Lope de Véga, entre autres, lui dédia son poëme de la Beauté d'Angélique, la Dragontea et las Rimas Humanas. Nous n'avons aucun recueil des

poésies composées par Arguixo, mais celles que l'on trouve éparses dans les écrivains du temps auxquels il les adressa le placent au rang des premiers poëtes de l'Espagne. Les hommes de lettres pourront lire les éloges que Lope de Véga lui donne dans son Laurier d'Apollon, et dans son poëme de la Jérusalem.

ARGUS (Mythol.), fils d'Arestor, avoit cent yeux selon la fable. Lorsqu'il vouloit dormir, il n'en fermoit jamais que la moitié. Junon le chargea de garder la nymphe Io, que Jupiter aimoit; mais il fut endormi et tué par Mercure. La déesse le changea en paon, qui porte autant d'yeux à la queue qu'Argus en avoit à la tête. Les Grecs connoissoient plusieurs ARGUS. L'un, fils de Phryxus, inspiré par Minerve, construisit le navire Argo. Un autre donna son nom à la ville d'Argos, et fut le premier qui accoutuma les peuples voisins aux travaux de l'agriculture.

ARGYNNIS (Mythol.), jeune Grec, se noya en se baignant dans le fleuve Céphise. Agamemnon, qui l'aimoit beaucoup, fit bâtir en son honneur un temple, qu'il dédia à Vénus Argynnis.

† I. **ARGYRE** (Mythol.), nymphe d'Achaïe, étoit aimée du beau Célemnus, qui mouroit de déplaisir en voyant qu'elle se dégoûtoit de lui. Vénus, touchée de pitié, le métamorphosa en un fleuve, qui, comme Alphée, à l'égard d'Arétuse, alloit chercher la fontaine où présidoit cette nymphe inconstante. Enfin, Célemnus vint à bout d'oublier l'ingrate Argyre, et ses eaux eurent la vertu de faire perdre aux amans qui s'y baignoient le souvenir de leur tendresse. Le poëte Ferrand fait allusion à cette fable dans ce madrigal :

D'amour et de mélancolie
Sélimnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie
Hier j'y courus vainement :
A force de changer d'amant
L'infidèle l'avoit tarie.

† II. **ARGYRE** (Isaac), moine grec, habile mathématicien, florissoit au 16e siécle. Il est auteur de plusieurs écrits de *Géographie* et de *Chronologie*, et de quelques autres *Traités* sur diverses matières. Son meilleur ouvrage est, *Computus Græcorum de solemnitate Paschàlis*, gr. et lat., *cum scholiis Jac. Christmanni*, Heidelberg, 1611, in-4°.

† **ARGYROPHILE**, Argyropulus (Jean), né à Constantinople, passa en Italie, après la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453. Côme de Médicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, et le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers l'an 1474, âgé de 70 ans, d'un excès de melon. On dit qu'il mangeoit beaucoup, et que le produit de ses livres et ses autres revenus suffisoient à peine à la dépense de sa table. On a de lui une *Traduction de la morale et de la physique d'Aristote*, dédiée à Côme de Médicis, 1652, in-fol. On prétend que Théodore de Gaze, son ami, la lui céda, et l'engagea à supprimer une version moins bonne qu'il préparoit.

† I. **ARIADNE** (Mythol.), fille de Minos, roi de Crète, ayant vu Thésée, fils du roi d'Athènes, que le sort avoit destiné à être dévoré par le

Minotaure, conçut tant d'amour pour lui, qu'elle le sauva de ce danger en lui donnant un fil pour se conduire dans le labyrinthe. Thésée, après avoir tué le monstre, retourna dans son pays, et amena Ariadne avec lui; mais il l'abandonna dans l'île de Naxos, où Bacchus, pour la consoler, l'épousa, et lui fit présent d'une couronne ornée de sept étoiles, qui fut placée au ciel après sa mort. Thésée, suivant Péon d'Amathonte, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Chypre, fut obligé de débarquer Ariadne, alors enceinte et malade. A peine étoit-il retourné sur son vaisseau, qu'un coup de vent l'éloigna. Les femmes de l'île firent à la triste Ariadne un accueil plein d'humanité, et s'attachèrent à tromper sa douleur, en contrefaisant des lettres de Thésée. Ariadne mourut en couches. Thésée, à son retour, affligé de cet événement, laissa une somme considérable pour lui offrir des sacrifices, et lui rendre les honneurs divins; il fit faire à son départ deux petites statues, l'une d'argent et l'autre de bronze, qu'on devoit lui consacrer. Les Amathusiens appelèrent le bosquet où ils montroient son tombeau, le bosquet de Vénus Ariadne. Thomas Corneille a composé une tragédie d'Ariadne, dans laquelle il y a quelques vers très-touchans.

† II. ARIADNE, fille de l'empereur Léon I, fut mariée avec Zénon, qui monta sur le trône impérial l'an 474. Cette princesse, le voyant livré aux plus affreuses débauches, résolut de s'en défaire. Elle avoit d'ailleurs conçu, dit-on, de l'amour pour Anastase, jeune homme de basse naissance. Ne pouvant élever son amant aux premières charges de l'empire, elle voulut le mettre à la place de son époux. Au sortir d'un repas, où Zénon avoit tant bu qu'il en avoit perdu la connoissance, elle donna ordre de l'enfermer dans un sépulcre, où on le laissa expirer. Elle fit proclamer Anastase empereur, et l'épousa. Ariadne mourut en 515.

I. ARIARATHE Ier, roi de Cappadoce, commença à régner conjointement avec son frère Holopherne l'an 378 avant J. C. Il se joignit à Darius Ochus, roi de Perse, dans l'expédition d'Egypte; il y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, et mourut peu de temps après.

† II. ARIARATHE II, fils d'Holopherne, neveu et successeur du précédent, fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, et tuteur du jeune roi Philippe, prétendoit lui être échus en partage. Il fut défait, et attaché en croix avec ses principaux officiers vers l'an 321 avant J. C. Il avoit alors 81 ans.

† III. ARIARATHE III, fils d'Ariarathe II, s'étoit sauvé en Arménie, dans le temps du supplice de son père. Ayant appris la mort de Perdiccas et d'Eumène, il rentra dans la Cappadoce, remporta une victoire sur Amynthas, général Macédonien, et ressaisit son trône vers l'an 300 avant J. C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

IV. ARIARATHE IV posséda la couronne après Ariamnès. Ce prince régna quelques années conjointement avec son père. Il avoit épousé Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 220 avant J. C.

† V. ARIARATHE V, successeur et fils du précédent, épousa Antiochie, fille d'Antiochus-le-Grand. Il donna du secours au roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-père ayant été vaincu, il envoya au

sénat des ambassadeurs chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200 mille écus, dont on lui rendit depuis la moitié, à la prière du roi de Pergame. Ariarathe se ligua ensuite avec Eumène contre Pharnace, roi de Pont, et ne fut guère plus heureux. Il mourut avec la réputation d'un prince inconstant l'an 166 avant J. C.

†. VI. ARIARATHE VI, surnommé *Philopator*, à cause de son attachement pour un père qui vouloit lui donner la souveraineté de son vivant, et que ce fils ne voulut point accepter, prit le sceptre l'an 166 avant J. C. Ce roi renouvela l'alliance que son père avoit entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouser sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathe, Holopherne, qui se prétendoit son frère. Ariarathe fut détrôné et obligé de se retirer à Rome. Le peuple-roi ordonna le partage entre les deux concurrens; mais Attale, souverain de Pergame, secourut Ariarathe, et le rétablit dans ses états. Ce prince se joignit aux Romains contre Aristonic, usurpateur du royaume de Pergame; il périt dans cette guerre, l'an 130 avant J. C., et laissa six enfans. Laodice, leur mère, et régente du royaume, craignant de perdre son autorité, en fit périr cinq par le poison : le sixième, qui suit, se sauva à l'aide de ses parens. Le peuple fit mourir cette atroce marâtre.

VII. ARIARATHE VII fut proclamé roi l'an 130 avant J. C. Ce prince épousa Laodice, sœur de Mithridate Eupator, dont il eût deux fils. Son beau-frère le fit assassiner. Laodice donna sa main et la couronne à Nicomède, roi de Bithynie. Mithridate chassa ce nouveau roi, et restitua la couronne à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avoit fait tuer.

† VIII. ARIARATHE VIII. Mithridate voulut l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son père. Ce prince leva une armée contre le roi de Pont, qui, l'ayant attiré à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées, et fit régner à sa place son propre fils, âgé de huit ans. Les Cappadociens se soulevèrent, et mirent sur le trône, Ariarathe, frère du dernier roi.

† IX. ARIARATHE IX. Mithridate chassa le nouveau roi, qui mourut peu après de chagrin, et rétablit son fils. Nicomède, roi de Bithynie, craignant pour ses propres états, intéressa les Romains dans cette affaire. Le sénat voulut ériger la Cappadoce en république; mais son peuple demanda un roi. Les Romains lui donnèrent Ariobarzane vers l'an 91 avant J. C.

X. ARIARATHE X devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane son frère, vers l'an 42 avant J. C. La couronne lui fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sisinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, et fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archélaüs, deuxième fils de Glaphyra, l'an 36 avant J. C.

* I. ARIAS DE BENAVIDES (Pierre), docteur en médecine dans le 16e siècle, étoit de Toro, ville d'Espagne dans le royaume de Léon. Comme il avoit voyagé dans l'Amérique occidentale, et qu'il avoit fait différentes observations sur la médecine et la chirurgie de ses habitans, à son retour en Espagne il les rassembla, et les donna au public sous ce titre : *Secretos de chirurgia : especial de las enfer-*

medadas de Morbo gallico y lamparones, y mirrarchia, y la manera como se curan los indios de llagas y heridas, con otros secretos hasta agora no escritos, ad Carolum, Hispaniarum principem, Valladolid, 1567, in-8°.

† II. ARIAS MONTANUS (Benoît), naquit à Frexénal, d'une famille noble et pauvre. Il voyagea dans toute l'Europe, et s'appliqua à l'étude des langues vivantes, qu'il avoit fait précéder par celle des langues mortes. L'évêque de Ségovie le mena au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour il s'enfonça dans les montagnes d'Andalousie, pour être tout à ses livres. Philippe II le tira de sa retraite, et le chargea d'une nouvelle édition de la Bible polyglotte. Elle fut imprimée à Anvers par les Plantins, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chère que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias Montanus augmenta cet ouvrage de *Paraphrases chaldaïques*, et de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de Paguin, très-fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau, se contentant d'une pension de 2,000 ducats sur des bénéfices, et d'une place de chapelain du roi. Il mourut dans sa patrie en 1598, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Ecriture sainte. Ses neuf livres des *Antiquités judaïques* sont les plus estimés, Leyde, 1593, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la Polyglotte d'Anvers et dans les Grands critiques d'Angleterre. Arias a mis encore *le Psautier en vers latins*, 1574, in-4°. Richard Simon a jugé trop sévèrement cet écrivain. On a encore de lui, *Humanæ salutis monumenta*, Antverpiæ, 1571, in-4°.

III. ARIAS (François), jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses ouvrages de piété avoient le suffrage de saint François de Sales. Ils ont été traduits d'espagnol en latin, en français et en italien.

† ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, fut exclus du partage de la monarchie par Dagobert I, son frère aîné, qui la réunit toute entière. Il eut beaucoup de peine à obtenir une partie du duché d'Aquitaine, qu'il gouverna sagement. Il devoit la tenir plutôt comme duc que comme roi. Il se fit cependant couronner à Toulouse, qui fut le siége de sa domination. Aribert mourut en 630, deux ans après son couronnement. Chilpéric son fils fut mis à mort par l'ordre de Dagobert. D. Vaisette, auteur de l'Histoire du Languedoc, prétend qu'Aribert eut deux autres enfans, Bertrand et Boggis, qui échappèrent à la cruauté ambitieuse de Dagobert. Boggis, l'aîné, est regardé comme la tige d'une longue suite de princes qui se sont éteints dans la personne de Louis d'Armagnac, qui fut duc de Nemours, et qui périt à la fameuse bataille de Cérignole en 1503.

† ARIBON, évêque de Frésingue en 760, est auteur de quelques *Vies de Saints* obscurs. Surius et Mabillon les ont insérées dans leurs Recueils. Il mourut en 783.

† ARICIE, princesse athénienne de la famille des Pallantides, sur lesquels Thésée usurpa la puissance souveraine, épousa Hippolyte après qu'Esculape l'eût ressuscité. Elle donna son nom à une ville du Latium.

† ARICINE (Mythol.), divinité romaine, à laquelle on avoit élevé un temple dans la forêt d'Aricie. Son prêtre devoit toujours être un esclave fugitif, assassin de son pré-

décesseur. En conséquence, celui qui remplissoit cette périlleuse fonction avoit toujours une épée à la main, pour se défendre contre quiconque aspireroit à le remplacer. La fête d'Aricine se célébroit le 15 août, en allumant quantité de flambeaux, et en couronnant de fleurs les meilleurs chiens de chasse; ce qui fait présumer qu'Aricine est la même que Diane.

ARIDÉE, fils de Philippe, roi de Macédoine, et d'une concubine, étoit frère d'Alexandre-le-Grand, auquel il succéda dans le royaume de Macédoine. C'étoit un imbécille, incapable de régner, qu'Olympias, mère d'Alexandre, fit mourir l'an 304 avant J. C.

ARIEH (Jacob-Juda), rabbin de la synagogue d'Amsterdam, est auteur d'une savante *Description du Tabernacle*. Il y en a eu plusieurs éditions in-4°, en espagnol, en hébreu, en flamand, en latin. Ce juif vivoit dans le dernier siècle.

ARIGE (saint) fut élu évêque de Gap en 579. Intime ami du pape saint Grégoire, il alla à Rome pour le voir, et ne s'en sépara qu'avec douleur. Le pontife lui accorda la permission de porter la dalmatique, dont l'usage n'étoit point encore permis aux évêques de France. Saint Arige mourut à son retour de Rome, le 1er mai 604, âgé de 69 ans.

ARIGNOTE, savante de Sicile, avoit écrit une *Histoire de Denys-le-Tyran.* Clément d'Alexandrie fait mention d'Arignote, sans désigner le temps où elle a vécu.

ARIMANES (Mythol.), divinité adorée chez les Perses. C'étoit la source de tout mal, selon les dogmes de Zoroastre, comme Oromaze étoit l'auteur de tout bien. C'est de là, apparemment, que les manichéens ont tiré les deux principes. Théopompe dit que, suivant la doctrine des mages, ces deux principes doivent être alternativement vainqueurs et vaincus, et se faire une guerre cruelle pendant trois mille ans, jusqu'à ce qu'Arimane périsse, et que les hommes, devenant plus heureux, n'aient plus besoin d'alimens, et que leur corps deviennent transparens et ne forment plus d'ombres. Les Perses n'écrivoient jamais qu'à rebours le nom d'Arimane.

† ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma dans un château bati sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre-le-Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit demander s'il pouvoit voler. — Alexandre, après avoir forcé sa retraite, le fit mourir, lui et sa famille, vers l'an 328 avant J. C.

ARIMONDO (Pierre), Vénitien, célèbre dans ses vers la victoire obtenue par son compatriote Louis Moncénigo, contre la flotte turque. Ils parurent en 1651.

ARINDODY, fille célèbre chez les Indiens par sa haute sagesse. Le brame qui célèbre un mariage dit à l'épousée : « Jeune fille, suivez toujours l'exemple d'Arindody, pour le bonheur de votre époux et pour le vôtre. »

† ARINGHI (Paul), né à Rome, entra dans sa jeunesse dans la congrégation de l'Oratoire, et y mourut en 1676. Il est auteur *de divers ouvrages de piété;* il a traduit en latin celui d'Antoine Bosius, sur Rome souterraine, et l'a augmenté de deux livres, Rome, 1651; Cologne, 1659, 2 vol. in-fol. On ajoute à cet ouvrage le supplément de Boldetti, sous ce titre : *Osservazioni sopra cimiterii de SS. Martiri ed antichi christiani di Roma*, in Roma, 1720, in-fol.

I. ARIOBARZANE, roi de Cappadoce, envoya du secours à Pompée, à la journée de Pharsale, et par-là déplut à César; mais Cicéron obtint qu'il seroit conservé dans ses états, parce que ce prince avoit toujours été ami du peuple romain. En effet, il avoit été chassé quatre fois de son royaume, et rétabli autant de fois par les Romains. Ce prince céda sa couronne à son fils en présence de Pompée l'an 66 avant J. C.

† II. ARIOBARZANE, gouverneur persan, repoussa courageusement Alexandre, et auroit arrêté ses conquêtes, si un berger n'eût indiqué au Macédonien un chemin pour le surprendre. Ariobarzane défait voulut se réfugier à Persépolis, mais les habitans lui en fermèrent les portes. Il retourna vers son ennemi, et lui livra une seconde bataille, dans laquelle il fut tué l'an 330 avant J. C.

ARIOCH. *Voyez* ERIOCH.

† ARION, musicien et poëte grec, naquit à Méthymne dans l'île de Lesbos. Hérodote rapporte qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, et qu'il excelloit dans la poésie lyrique. Il fut long-temps à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Il fit, sous les auspices de ce prince, un voyage en Italie, que ses talens rendirent fort lucratif. Comme il retournoit à Lesbos, ses compagnons de voyage résolurent de le tuer pour s'emparer de ses richesses. Arion, ayant découvert leur complot, demanda pour toute grace de toucher encore une fois de la lyre avant sa mort; ce qui lui ayant été accordé, il prit son instrument et se retira sur la poupe du vaisseau, où, après avoir fait retentir l'air de sons touchans, il se précipita dans les flots. Un dauphin, attiré par ces doux accens, le prit sur son dos et le porta au cap Ténare (aujourd'hui Capellatapan), d'où il se rendit à Corinthe. Périandre, chez lequel il se réfugia, fit mourir les matelots, et éleva un tombeau au dauphin qui avoit sauvé Arion vers l'an 616 avant J. C. Les astronomes ont consacré depuis le souvenir de ce dauphin, en donnant son nom à une constellation.

† ARIOSTE (Louis l'), naquit à Reggio en 1474 : c'est l'opinion commune; mais au mois de juin de 1801, le général français Miollis, qui peu de temps auparavant avoit célébré à Mantoue une fête en l'honneur de Virgile, fit transporter à Ferrare, dans un endroit public et honorable, les ossemens de l'Arioste, né en cette ville, d'une famille alliée aux ducs de Ferrare. Il étoit fils de Nicolo Arioste, gouverneur de Reggio et de Daria Malaguzza. Il montra de bonne heure ses talens pour la poésie. Il plut au cardinal Hippolyte d'Est, et lui fut toujours attaché. Son frère Alfonse I, duc de Ferrare, l'appela à sa cour et le fit entrer dans tous ses divertissemens. Il l'envoya en ambassade à Rome auprès du pape Jules II, alors tellement irrité contre Alfonse, que ce fut un véritable dévouement de la part de l'Arioste d'accepter cette mission. (1512.) Le pape voulut le faire jeter dans la mer. Sa conversation étoit un plaisir délicieux pour ce prince. L'Arioste possédoit parfaitement la langue latine; mais il aima mieux écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiôme; il lui représenta qu'il acquerroit plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore et plus étendue : « J'aime mieux, lui répondit l'Arioste, être le premier des écrivains italiens que le second des latins. Ce poëte avoit bâti une maison à Ferrare, et y avoit joint un jardin, qui étoit ordinairement le lieu où il méditoit et où il composoit. Cette maison respiroit la simplicité d'un philosophe. On lui de-

de représenter plusieurs histoires sur la toile avec un art admirable ; Arachné en fit de même, mais avec plus de délicatesse encore. Minerve, outrée de se voir vaincue par une mortelle, lui donna trois ou quatre coups de navette sur la tête. Arachné en fut si mortifiée, qu'elle se pendit de désespoir. La déesse, touchée de compassion, la changea en araignée. Pline l'Ancien attribue à Arachné l'art de filer le lin, et d'employer le fil à des filets pour la chasse ou la pêche. *Voyez* PHALANX.

I. ARAGON (Jeanne d') épousa Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi. Le 16e siècle la compte parmi les femmes qui l'ont illustré. Elle se signala par son courage, par sa capacité dans les affaires, et par sa prudence ; la beauté étoit son moindre avantage. Elle déploya toutes ses qualités dans les querelles que les Colonne eurent avec Paul IV. On lui défendit de sortir de Rome, et on l'auroit même arrêtée, sans les égards dus à son sexe. Elle mourut l'an 1577. Les vers que les beaux esprits du temps firent à sa louange ont été publiés à Venise en 1558, sous le titre de *Tempio alla divina signora Aragona*.

II. ARAGON (Tullie d'), née à Naples, descendoit de la branche royale d'Aragon, et se distingua par son esprit et ses ouvrages vers l'an 1550. Dès sa jeunesse elle vint à Rome, puis elle s'établit à Venise, où ses talens la firent rechercher de tous les amis des lettres. On lui doit, I. Des *Poésies* recueillies en 1547, à Venise, chez Giolito. Elles ont de l'agrément et de la finesse. II. *Traité de l'infinité de l'amour*. Cet écrit est en prose, et parut aussi à Venise. III. *Il Meschino*, espèce de poëme épique dont le héros, Guérin de Durazzo, a le même but que Télémaque, et parcourt plusieurs pays pour trouver son père. Tullie d'Aragon fut éperdument aimée de Muzio, qui la célèbre dans le troisième livre de ses Lettres, et lui consacre, sous le nom de Thalie, le plus grand nombre de ses vers.

† ARAJA, musicien de Russie, maître de la chapelle de la czarine Anne, a été le Lully de sa nation, et a établi le premier l'opéra à Pétersbourg. Jusqu'à lui, elle ne connoissoit que des chants barbares. Araja fit représenter l'opéra de *Céphale et Procris*, dont il fit la musique : il est écrit en langue russe, et tous les acteurs étoient des Russes. Araja est mort vers l'an 1740.

* ARAM (Eugène) étoit né avec un de ces génies dont J. J. Rousseau a dit « qu'ils s'élèvent malgré qu'on en aie. » ses parens, peu fortunés, le placèrent dans une école du comté d'Yorck. A force d'application, de recherches et d'industrie, il apprit les mathématiques, le latin, le grec, et même l'hébreu et le chaldéen. En 1744, il ouvrit une école à Londres, et pendant quelques années il en tint successivement plusieurs ; il fut employé ensuite à transcrire les actes du parlement pour la cour de chancellerie. Lorsqu'il eut obtenu cet emploi, qui suffisoit à ses besoins, il étudia l'histoire, acquit la connoissance des antiquités, et apprit l'art du blason, qu'il regardoit sans doute comme nécessaire à sa fortune. Il cultiva aussi la botanique, et s'exerça en outre à la poésie ; il n'obtint cependant qu'un succès médiocre dans cette partie de la littérature. En 1753, il fut arrêté à Lynne, d'après une accusation d'assassinat sur la personne d'un cordonnier. Il se défendit avec autant d'art que de présence d'esprit ; mais il fut convaincu et condamné. Lui-même avoua son crime le lendemain du jugement, et déclara qu'il avoit été

poussé à cet attentat par le soupçon que ce cordonnier entretenoit avec sa femme un commerce illicite. Il essaya de se tuer lui-même avec un rasoir, mais il se manqua, et fut exécuté à Yorck, où l'assassinat avoit été commis.

ARANDA (Emmanuel d') naquit à Bruges, d'une famille noble et distinguée dans les armes. Il alla étudier en Espagne, d'où il revenoit en Flandre, lorsqu'il fut pris par un corsaire d'Alger, qui le retint esclave pendant deux ans. De retour dans sa patrie, en 1642, il publia une *Histoire de son esclavage, avec une notice des antiquités d'Alger*. Cet ouvrage fut traduit en anglais : il a été imprimé à Paris et à Bruxelles en 1682.

ARANTHON (Jean d'), né au château d'Alex dans le Genevois en 1620, fut évêque de Genève en 1660, et mourut le 4 juillet 1695. Le P. Le Maisson, général des chartreux, a écrit sa vie, in-8°. C'est un modèle de conduite pour les prélats. Aranthon fut l'admiration de son diocèse par la pureté de ses mœurs, l'amour pour ses ouailles, et sa charité.

* ARANTIUS ou ARANZI (Jules-César), célèbre anatomiste de Bologne, né dans cette ville vers l'an 1530. Il reçut les honneurs du doctorat dans l'université de sa ville natale, où il fut ensuite nommé professeur de chirurgie et d'anatomie, et se rendit recommandable par ses écrits et par ses découvertes dans ces deux arts; il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *De humano fœtu liber*; Venitiis, 1571, in-8°; Basileæ, 1579, in-8°; Lugduni Batavorum, 1664, in-12. Il entre dans le plus grand détail sur la structure de la matrice, du placenta et des membranes du fœtus. Il y a encore deux éditions de ce Traité, Venise, 1587 et 1595, in-4°, auxquelles on a joint d'autres ouvrages du même auteur : *Anatomicarum observationum liber*; il y dit de bonnes choses qui n'ont pas été assez remarquées par les anatomistes qui l'ont suivi, et, en particulier, il s'étend beaucoup sur la myologie *de Tumoribus secundum locos affectos*. Il y suit la méthode curative de Maggius son oncle et son maître. II. *In Hippocratis librum de vulneribus capitis commentarius brevis, ex ejus lectionibus collectus*, Lugduni, 1580, in-8° et Lugduni Batavorum, 1639 et 1641, in-12. III. *Consultations de médecine*, recueillies par Scholzius son disciple, et publiées à Francfort en 1598. Les ouvrages de Cels et de Falloppe ont été d'un grand secours à Jules-César Arantius dans son *Commentaire sur le livre d'Hippocrate*.

* ARAS, surnommé FRODE ou FRODY, c'est-à-dire, *qui sait beaucoup*, parce qu'il surpassoit en science tous ses contemporains. Il naquit dans l'île d'Islande en 1068. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, il se rendit en Allemagne pour y acquérir de nouvelles connoissances. Ayant passé quelque temps à Cologne, il retourna dans sa patrie, s'y fit prêtre, et mourut le 9 décembre 1148. Son ouvrage *Schedas* (ou *Origines Islandiæ*) ou *Histoire des Norwégiens, Danois et Suédois*, dans la langue islandaise (*landmama*), fut publié d'après un manuscrit trouvé à Oxford; on y joignit une Version latine avec des notes, le tout imprimé à Oxford, 1697, in-8°. Mais on prétend qu'il n'en a été tiré que six exemplaires sans le titre et sans la fin. Thorm. Tarfaüs l'inséra dans son Hist. Norweg., Copenhague, 1711, in-folio. Andr. Bissaus en a donné une

édition complète *cum vers. lat. et indicibus, brevibus notis, chronol. et auctoris vita*, Hafniæ, 1733 in-8°.

ARATA (Augustin), né à Palerme en Sicile, a publié, vers 1608, quelques petits *Poëmes latins*, et des *Cantiques siciliens*.

† ARATOR, Ligurien, d'abord secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, ensuite sous-diacre à Rome, présenta en 543, au pape Vigile, les *Actes des Apôtres en vers latins*. On les trouve avec d'autres poëtes chrétiens latins, à Venise, 1502, in-4°, dans la Bibliothèque des Pères, et séparément. On les trouve aussi en entier dans les Poët. lat. ecclésias. éd. G. Fabricius. Le P. Sirmond a publié une *Lettre en vers* d'Arator à Parthénius.

† I. ARATUS, de Sicyone, échappé aux meurtriers de son père Clinias, conçut dès sa plus tendre jeunesse le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sicyone, et le contraignit de prendre la fuite. Aratus, ayant procuré la liberté à ses concitoyens, leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirèrent bien d'autres de l'esclavage, après l'avoir secoué elles-mêmes. Aratus fut général de cette ligue, et commanda toujours avec gloire. Le roi de Macédoine, maître de la citadelle de Corinthe, menaçoit, de ce boulevard, la Grèce entière : Aratus forma le projet de le lui enlever. Un homme s'engage à le conduire, par des sentiers détournés, au pied de la place; soixante talens devoient être le prix du succès. Il falloit auparavant les déposer chez un banquier, et il ne les avoit pas. Il engage sur-le-champ sa vaisselle, les joyaux de sa femme, et chasse le roi de Macédoine de Corinthe, 244 ans avant J. C. Il tenta ensuite de délivrer Argos de la tyrannie, et n'ayant pu réussir, il ne s'occupa plus que du bonheur de ses concitoyens. Il réunit plusieurs villes à sa république, et mérita que Sicyone lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur*. Philippe II, roi de Macédoine, après l'avoir attiré près de lui par mille prévenances, le fit mettre en prison à Egium, et l'y fit empoisonner, l'an 214 avant J. C., à l'âge de 58 ans. Il supporta longtemps l'effet du poison sans se plaindre ; l'un de ses amis s'alarmant de lui voir cracher le sang : « Tu vois, lui dit Aratus, le fruit de l'amitié des rois. » Génie élevé, magnanime, vif, admirable pour un coup de main, Aratus avoit quelquefois le défaut d'être lent et timide à la tête de son armée, lorsqu'il envisageoit le péril de sang-froid. Il avoit écrit l'*Histoire des Achéens*, dont il fut le libérateur et le défenseur. Sur l'éloge que Polybe en fait, il paroît qu'Aratus étoit aussi bon historien que général. *Voyez* ARISTIPPE, n° III.

† II. ARATUS, poëte et astronome du temps de Ptolomée Philadelphe, dans la 127e olympiade ; 272 ans avant J. C., naquit à Solos dans la Cilicie, et fut un des courtisans d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Son Poëme sur l'astronomie, intitulé *les Phénomènes*, fort applaudi par les anciens, ne l'a pas été à beaucoup près autant par les modernes. Aratus n'est que versificateur. Cicéron traduisit dans sa jeunesse ce poëme grec en vers latins. On trouve cette version dans l'édition de Manilius, donnée par Pingré, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Comme toute la traduction de Cicéron ne

nous est pas parvenue, Grotius a suppléé à ce qui manquoit, par des vers qui ne déparent pas ceux de Cicéron. Ce supplément a été imprimé dans l'édition de Pingré. Grotius a donné deux éditions de son poëme, traduit aussi par Aviénus, en 1600, in-4°, à Leyde, et à Oxford, 1672, in-8°, et à Leipsick, 2 vol. in-8°, 1801. Ce poëme a été traduit aussi par Germanicus César. Lactance et un scoliaste de Virgile parlent aussi d'une traduction d'Aratus, par Ovide. J. Sh. Buhle a publié à Leipsick, en deux forts vol. in-8°, 1803, une nouvelle édition d'Aratus, enrichie de beaucoup de variantes, scolies, notes, etc. Pingré en a publié une traduction française, accompagnée de savantes notes, à la suite de sa traduction de Manilius, Paris, 1786, 2 vol, in-8°. *Voyez* HIPPARQUE, n° II.

ARBACÈS, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, roi des Assyriens, s'unit avec Bélésis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale. Quelque temps après ce roi fut obligé de se brûler lui-même dans son palais, et les conjurés partagèrent son royaume en trois. Arbacès eut l'empire des Mèdes l'an 770 avant J. C. Cette monarchie dura 317 ans, sous neuf rois, jusqu'à Astiages, chassé par Cyrus.

* ARBASIA (César), peintre italien, de l'école de Léonard de Vinci; il alla en Espagne vers l'an 1600. Indépendamment des autres ouvrages qu'il fit, *il y peignit à fresque la chapelle de la communion de l'église de Cordoue, la voûte et les murs jusqu'en bas.* Arbasia étoit grand paysagiste. Il retourna ensuite en Italie, où il mourut en 1602.

I. ARBAUD. *Voy.* PORCHÈRES.

† II. ARBAUD, citoyen de Marseille, prit en 1793 le commandement des troupes marseilloises destinées à secourir la ville de Lyon, assiégée par les troupes de la convention nationale, par suite de la journée du 31 mai. Après avoir passé la Durance, il rencontra le général Cartaux, qu'il défit, et s'empara du château de Cadenet. Environné bientôt d'une armée plus forte que celle qu'il commandoit, il fut blessé à mort et fait prisonnier. Sa famille, proscrite, paya de son sang les liens qui l'unissoient à lui.

ARBETION ou ARBITION, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance, en 355. C'étoit un esprit pernicieux, malfaisant, et dont l'envie s'acharnoit sur tous les gens de mérite. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il défit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Silvain, fils de Bonite, capitaine gaulois, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant le dessein de faire naître parlà quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. En 357, il fut lui-même soupçonné de rébellion; mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite par l'empereur Constance contre les Perses en 361, puis contre Julien l'Apostat, qui s'étoit révolté. Ce prince, étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice établie à Chalcédoine, contre les ministres de l'empereur Constance. Albétion vivoit encore sous Valens, qu'il servit utilement contre Procope. Le courage étoit sa seule bonne qualité.

* ARBLAY (Françoise). *Voyez* BURNEY.

* ARBOGAST (Louis-François-Antoine), membre associé de l'institut national, professeur de mathé-

matiques à l'école centrale du Bas-Rhin et à l'école d'artillerie de Strasbourg, et correspondant de l'académie des sciences de Pétersbourg, membre de l'assemblée législative, naquit à Mutzig, petite ville d'Alsace, en 1759. En 1790 il remporta le prix proposé par l'académie des sciences de Pétersbourg. Son *Mémoire* (96 pages in-4° avec 3 pl.) parut sous ce titre : *Mémoire sur la nature des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales des équations différentielles partielles*. En l'an 1800, il publia à Strasbourg un autre ouvrage estimé, sous ce titre : *Du calcul des dérivations et de ses usages dans la théorie des suites, et dans le calcul différentiel*. En qualité de membre de la convention nationale, on lui doit le *Rapport sur l'uniformité et le système général des poids et mesures*. Il est mort le 8 avril 1803.

I. ARBOGASTE, comte gaulois, défit et tua Victor, fils de Maxime, contre lequel Théodose l'avoit envoyé. Sa victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Ce Gaulois acquit une si grande autorité sur Valentinien, que le prince n'étoit, pour ainsi dire, que son second. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre sa nation, pour satisfaire une haine particulière; mais cette guerre n'ayant pas été heureuse, l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées. Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par des eunuques. Le meurtrier fit empereur un certain Eugène, et voulut soutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta d'abord une victoire contre ce prince; mais ayant eu ensuite du dessous, il se passa deux épées à travers le corps en 394.

II. ARBOGASTE (S.), évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutoit les criminels. Othon, évêque de Strasbourg, a écrit la vie d'Arbogaste, et elle a été insérée dans le Receuil du P. Bosch.

* I. ARBORIUS (Cécilius Argicius), astronome philosophe, né à Autun, vivoit dans les 3e et 4e siècles. Il étoit aïeul materiel du poëte Ausonne. Sa famille ayant été persécutée, par M. Aurélius Victorinus, lorsqu'il usurpa l'empire, il fut obligé de s'enfuir vers Dax et Bayonne. Là il épousa Emilia Corinthia Maura, dont Ausone fait aussi l'éloge, et qui éleva ce poëte. Arborius savoit très-bien l'astrologie. Il se mêloit aussi d'astrologie judiciaire. Il mourut vers l'an 320, âgé de plus de 90 ans, et laissa un fils et trois filles.

* II. ARBORIUS (Emilius Magnus), fils du précédent, naquit vers l'an 270 aux environs de Dax et de Bayonne. Après avoir plaidé avec succès devant les préfets des Gaules et d'Espagne, il alla enseigner l'éloquence à Toulouse vers l'an 325, et s'y acquit l'amitié des trois frères Dalmace, Jules-Constance et Annibalien, princes qui étoient alors dans cette ville dans un espèce d'exil. Il alla ensuite enseigner la rhétorique à Narbonne. Son éloquence lui fit une telle réputation, qu'on le connut alors dans toute l'Europe. Il fut appelé vers l'an 331 à Constantinople par Constantin-le-Grand, pour enseigner l'éloquence à un de ses enfans. Arborius s'en acquitta avec beaucoup de gloire. Il mourut dans cette ville vers l'an 335.

ARBOUSE (Marguerite Veny d') naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastère de St.-Pierre de Lyon, où elle étoit religieuse, pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grâce. Sa première pen-

sée en y entrant fut d'y établir la réforme, et de la maintenir par de sages réglemens. Elle se démit elle-même de son abbaye en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626, et mourut en odeur de sainteté le 16 août de la même année, à Séry près de Dun-le-Roi, où elle étoit allée pour établir la régularité dans un monastère. L'abbé Fleury a écrit sa vie, in-8°, 1685.

† ARBRISSELLES (Robert d'), ainsi appelé d'un petit bourg de Bretagne où il prit naissance, étudia à Paris avec succès. Silvestre de La Guerche, évêque de Rennes, récompensa les progrès que Robert avoit faits dans les lettres et dans la vertu, en le nommant son archiprêtre. Il combattit dans ce diocèse la simonie et l'incontinence du clergé, deux vices très-communs dans son siècle. Marbode étant moins favorable que son prédécesseur à Robert, celui-ci se retira dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque temps après de sa solitude, sans s'établir nulle part, prêchant par-tout, et toujours avec fruit. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, et les femmes qui le suivoient dans le fond des déserts ne pouvant éviter d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance, sans exciter la critique de ses ennemis, scandalisés de cette nouvelle manière de prêcher et d'écouter l'Evangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocèse de Poitiers, dans un endroit appelé Fontevrault : c'est là qu'il établit sa nouvelle famille vers l'an 1103. On fit d'abord des cabanes pour se garantir des injures de l'air ; Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, et ceux-ci au travail. Ses disciples devoient porter le nom de *Pauvres de J. C.*, et obéir aux femmes qui en étoient les servantes. Ces pauvres commençoient à être déjà riches à la mort de Robert d'Arbrisselles, arrivée en 1117, au prieuré d'Orsan ; mais ces richesses étoient, en partie, le fruit de leurs travaux ; ils avoient défriché des marais, des landes et des bois. Outre le monastère de Fontevrault, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Il avoit conféré quelque temps avant sa mort le généralat à une dame nommée Pétronille de Chemillé. Geoffroi, abbé de Vendôme, et Marbode, évêque de Rennes, amis du nouveau fondateur, lui reprochèrent dans deux lettres, sur les mauvais bruits qui couroient, les inconvéniens de sa trop grande familiarité avec les femmes, l'amertume de son zèle contre les hommes, et sur-tout contre les prêtres et les évêques, la singularité de son extérieur, et les rumeurs scandaleuses que sa conduite occasionnoit. Des écrivains postérieurs se sont amusés à commenter ces deux lettres. Ils ont formé des conjectures malignes sur sa vertu. Ils l'ont accusé de ne faire qu'un même lit avec ses prosélytes, sous prétexte de mortifier la chair et de vaquer plus commodément à l'oraison : ce qui a fourni à Bayle et à quelques auteurs satiriques des traits de raillerie. Mais ses disciples, fondés sur les témoignages des auteurs contemporains, l'ont justifié. Hildebert, évêque du Mans, depuis archevêque de Tours, lui fit une épitaphe où il le peint comme « un homme rempli de l'esprit de Dieu, tourmentant sa chair par la faim, par la soif, par les veilles, par les cuirasses de fer ; accordant rarement du repos à ses membres fatigués, et plus rarement de la nourriture ; ne mangeant que des légumes, et se soumettant en tout aux lois de la raison et de la religion. » En 1633,

manda pourquoi il ne l'avoit pas rendue plus magnifique, lui qui avoit si noblement décrit, dans son Roland, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines ? il répondit « qu'on assembloit bien plus tôt et plus aisément des mots que des pierres. » Son oreille étoit déchirée lorsqu'on lisoit ses ouvrages de mauvaise grace. Un jour, ayant entendu un potier de terre qui estropioit en chantant une stance de *Roland*, il entra dans sa boutique et cassa plusieurs pots exposés en vente ; l'ouvrier s'étant mis en colère, l'Arioste lui répondit : « Je ne me suis pas encore assez vengé ; je n'ai brisé qu'une demi-douzaine de tes pots, qui ne valent pas une baïrque, et tu m'as gâté une stance qui vaut une somme considérable. » Quoique très-sensible aux plaisirs de l'amour, il l'étoit encore plus aux sentimens de la nature : il aimoit tendrement sa mère, et la traita avec le plus grand respect dans sa vieillesse. Son caractère étoit bienfaisant. Sa vertu et sa probité étoient si connues, qu'un vieux prêtre qui possédoit trois ou quatre riches bénéfices, et qui craignoit d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui devoient lui succéder, choisit l'Arioste préférablement à tous ses parens et à tous ses amis pour demeurer avec lui. Il avoit été chargé, pendant quelque temps, du gouvernement d'une province de l'Apennin, qui s'étoit révoltée, et qu'infestoient des bandits et des contrebandiers : il apaisa tout, et acquit dans la province un grand empire sur les esprits, et en particulier sur ces voleurs. Un jour le gouverneur-poëte, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre d'une forteresse où il faisoit sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'eux le reconnut, et avertit que c'étoit le signor Arioste. Au nom de l'Arioste, de l'auteur du poëme d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tombèrent à ses pieds, et le conduisirent jusqu'à la forteresse, en lui disant que la qualité de poëte leur faisoit respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'Arioste, d'une santé délicate et foible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il fit paroître beaucoup de fermeté et de tranquillité dans sa dernière maladie ; il dit à ceux qui étoient présens « que plusieurs de ses amis étoient déjà partis, qu'il souhaitoit de les revoir, et que chaque moment le faisoit languir tant qu'il ne seroit point parvenu à ce bonheur. » Il mourut en 1533. Il laissa deux fils qu'il eut d'une maîtresse, appelée Alexandra. Il l'auroit épousée, s'il n'avoit été retenu par la crainte de perdre ses bénéfices. Landi prétend qu'il se maria, sur la fin de ses jours, avec une veuve florentine, de la maison de Benucci, dont il n'eut point d'enfans. — Ce poëte s'est fait un nom, I. Par sept *Satires*, Venise, 1560, in-8°, qui furent courues. II. Par cinq *Comédies* (Napoli), dans lesquelles il y a beaucoup d'art et de comique. On les compara dans leur naissance à celles de Plaute et de Térence. Celle qui a pour titre, *les Supposés*, fut la plus goûtée, et l'est encore en Italie. III. Par des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Ballades*, des *Chansons*, et par ce que les Italiens appellent *Capitoli*, Firenze, 1724. IV. Par des *Poésies latines*, en deux livres, imprimées à la suite de celles de Pigna et de Cælius Calcagninus, Venise, 1553, in-8°. L'ouvrage qui l'a immortalisé est son poëme *de Roland-le-Furieux*. Son grand talent est cette facilité qui le caractérise de passer tour à tour du terrible au tendre, et du plaisant au sublime. Il va et revient de ses descriptions effrayantes aux peintures les plus voluptueuses, et de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordi-

naire, c'est d'intéresser vivement pour ses héros et ses héroïnes, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux dans son poëme. On y trouve presqu'autant d'événemens touchans que d'aventures grotesques. Son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné. Sa poésie est une peinture vive et brillante de la nature, avec tous ses charmes. On lui a reproché d'avoir terni ces beautés par le défaut d'art et de vraisemblance. Les poëtes de son temps puisoient leurs fictions dans les livres de chevalerie et dans les romans; de là ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui « qu'il parloit bien, mais qu'il inventoit mal »; et on a dû le dire. Les beaux esprits de l'Italie balancent encore s'ils doivent mettre l'Arioste au-dessous du Tasse. Quelques-uns ont dit que le tombeau de Roland étoit dans la Jérusalem délivrée. D'autres ont voulu trouver dans le poëme du Tasse des imitations de celui de l'Arioste : l'Armide, disent-ils, est d'après l'Alcine : le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter Renaud paroît imité du voyage d'Astolphe; mais il faut avouer que ces ressemblances sont un peu éloignées. Deux poëtes dont le ton est si différent ne doivent pas être mis en parallèle; et, quoi qu'en disent plusieurs Italiens, l'Europe, suivant un célèbre critique, ne mettra l'Arioste avec Le Tasse que lorsqu'on placera l'Enéide avec Don Quichotte, et Callot avec Le Corrége. *Voyez* BOÏARDO. — On raconte que la cardinal d'Est, à qui il dédia son poëme, lui dit en riant: *Dove, diavolo, Messer Ludovico, avete pigliate tante coglionerie?* — « Messire Louis, où diable avez-vous pris tant de sottises? » La Fontaine y a puisé quelques contes, et Voltaire quelques-unes des fictions d'un poëme beaucoup plus obscène, mais bien moins intéressant que le Roland. C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans Le Tasse et dans l'Arioste, que des poëmes si longs, non seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, et que le poëte ne paroisse presque jamais gêné. L'édition la plus recherchée *du Roland-le-Furieux* est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli et les figures de Porro. On estime aussi celle de Paris, en 4 petits vol. in-12, 1744. Celle des Aldes, à Venise, in-4°, 1545, quoique moins rare que celle de Venise, in-4°, 1584, est fort chère. Les littérateurs, curieux de connoître les changemens faits à ce poëme, recherchent aussi l'édition originale de Ferrare, 1515, qui est assez différente des autres. Mais la plus belle de toutes, et la plus digne d'orner le cabinet d'un curieux, est sans contredit celle qui a été publiée en 1772, en 4 vol. in-8°, par Molini, libraire italien. Cette édition est sortie des presses célèbres de Baskerville, et elle n'est pas moins distinguée par la beauté des figures qu'on y a jointes que par l'exécution typographique. Nous avons plusieurs traductions françaises du poëme de Roland, mais on ne trouve dans aucune ni le feu, ni la vivacité, ni la gaieté folle de l'original. Les principales sont celles de Mirabeau, 1741, 4 vol. in-12; de Dussieux, 1775, 4 vol. gr. in-8°, fig.; de Tressan, 1780, 5 vol. in-12; enfin celle de Panckoucke et Framéry, en 10 vol. petit in-12, Paris, 1787, se distingue par sa fidélité. On a imprimé en 8 vol. petit in-12, Paris, 1776, ses *Œuvres diverses* pour servir de suite à l'Orlando furioso. Ce recueil avoit été déjà publié à Venise, 2 vol. in-fol., 1730. L'immortel auteur du Roland-le-Furieux eut trois frères, Alphonse,

Gabriel et Galéas, qui se distinguèrent aussi par leurs poésies; mais la renommée de Louis éclipsa la leur. — Le premier fut camérier du pape Clément VIII; il forma un cabinet précieux d'antiquités, et mourut en 1596. — Le second imita Stace dans ses vers, et termina la comédie de *la Scholastica*, commencée par Louis. Il mourut en 1552, laissant un volume de *Poésies latines*, imprimé à Ferrare, en 1562, in-12. — Le troisième mourut dans l'ambassade que lui confia le duc de Ferrare auprès de Charles-Quint. On a de lui une *Comédie* et un *Recueil de Lettres*.

† II. ARIOSTE (Horace), neveu du poëte, naquit à Ferrare en 1555, et y mourut en 1593, curé de la cathédrale. Il défendit avec esprit et avec énergie le poëme de son oncle contre les critiques de Pellegrino. Il avoit lui-même entrepris un poëme intitulé *Alphée*, et plusieurs *Comédies*, lorsque la mort le surprit.

† III. ARIOSTE (Jean-Baptiste), musicien bolonais, vivoit en 1686. Il est auteur *d'une méthode italienne* pour jouer du sistre.

IV. ARIOSTE (François) unit la science des lois à celle de la médecine au milieu du 15e siècle. Il fut l'un des ancêtres du célèbre poëte de son nom. Né à Ferrare, il y professa le droit civil, et y servit d'échanson à l'empereur Frédéric III, et au pape Pie II, lorsqu'ils passèrent dans cette ville. Les ducs de Ferrare l'employèrent en diverses négociations importantes, surtout auprès de Maximilien. Il mourut en 1492, laissant divers manuscrits et un *Traité sur l'huile de pétrole*, dont la dernière édition est de 1698.

† ARIOSTI (Lippa), belle Ferraraise, fut éperdument aimée d'Obizzon, marquis d'Est, qui en eut cinq fils. Celui-ci l'épousa sur la fin de sa vie, vers l'an 1352, et légitima ainsi ses enfans. Ils ont été la souche de la maison d'Est, qui a long-temps possédé Ferrare, Reggio et Modène.

* ARIOT (Thomas), savant mathématicien anglais, né à Oxford, obtint l'estime de Walter Raleigh, qui l'envoya dans la Virginie en 1585. Ariot fit la description du pays, et à son retour fut présenté à Henri comte de Northampton, qui lui fit une pension. Les Anglais prétendent que Descartes dans son Algèbre a copié Ariot, et que celui-ci doit avoir l'honneur de l'invention. Il mourut à Londres le 2 juillet 1621, à l'âge de 60 ans.

ARIOVALD. *Voyez* ADALOALD.

ARIOVISTE, roi des Suèves dans la Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, fut défait par Jules-César l'an 58 avant J. C. Deux de ses femmes périrent dans la fuite; et de deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée, et l'autre faite prisonnière. Il ne manquoit ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il étoit d'une hauteur et d'une fierté qui lui nuisoient beaucoup.

† ARIPERT, *ou* ARIBERT, *ou* ARITPERT, roi des Lombards, succéda en 702 à son père Requibert ou Ragimbert. S'il faut en croire un historien du temps, ce prince étoit juste, pieux, charitable. Mais ces éloges, démentis par plusieurs actions de cruauté, furent dictés vraisemblablement, dit Hardion, par la reconnoissance du clergé, qu'il combla de biens. Ansprand, régent du royaume de Lombardie, voulut remettre sur le trône Luitpert, que le père d'Aripert avoit dépossédé. Il vint camper près des portes de Pavie, avec une armée qui fut repoussée. Luitpert, ayant été blessé, tomba entre les mains

d'Aripert, qui le fit étouffer dans un bain. Le duc Rotharis, qui avoit secondé ce malheureux prince, s'étant retiré à Bergame, où il prit le titre de roi, Aripert alla l'y combattre, le força de se rendre à discrétion, lui fit couper les cheveux et la barbe, et l'envoya en exil à Turin, où peu de temps après il lui ôta la vie. Ansprand s'étoit réfugié en Bavière. Aripert assouvit sa fureur sur sa famille, fit crever les yeux à son fils aîné, et couper le nez et les oreilles à sa femme et à sa fille. Ansprand, animé par la vengeance, obtint de Théodebert, duc de Bavière, une forte armée et repassa en Italie avec Luitprand, le seul de ses enfans qui eût échappé à la vengeance d'Aripert. Il y eut une bataille, dans laquelle le roi lombard eut d'abord quelque avantage; mais les Bavarois l'ayant repoussé, il se crut vaincu et ramena son armée à Pavie. Les Lombards, indignés de cette honteuse retraite, ne voulurent plus le reconnoître pour roi. Il résolut de se retirer en France; mais il s'étoit chargé de tant d'or, qu'en passant le Tésin à la nage, le poids de ce métal l'entraîna au fond de la rivière : ce fut en 736. Ce prince défiant et soupçonneux se déguisoit ordinairement, à l'entrée de la nuit, pour aller écouter, dans les différens quartiers de la ville, ce qu'on disoit de lui ou des magistrats. Il ne paroissoit jamais devant les ambassadeurs étrangers que mal vêtu, et ne leur faisoit servir que les viandes les plus communes, de peur que l'idée des richesses de son royaume n'inspirât à leurs maîtres le désir d'en faire la conquête. Ansprand fut unanimement proclamé roi des Lombards, et mourut trois mois après, dans sa 55e année.

ARISI (François), né à Crémone, le 3 février 1657, mort le 25 janvier 1743, fut l'un des plus laborieux écrivains d'Italie. Outre un grand nombre de manuscrits, et ceux qu'il perdit dans l'incendie de sa maison, il en donna plusieurs à l'impression. Le plus remarquable est intitulé, *Cremona litterata*, 3 vol. in-fol. Les deux premiers parurent à Parme en 1702 et 1705, le dernier à Crémone en 1741. Mazzuchelli a donné la notice des autres écrits d'Arisi dans le 31e volume de son recueil.

ARISTACRIDAS, capitaine spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsqu'Antipater, lieutenant d'Alexandre eut défait les Lacédémoniens et tué Agis leur roi, l'an 330 avant J. C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écrioit : « Malheureux Spartiates! vous serez donc esclaves des Macédoniens? » — Il répondit fièrement : « Hé quoi! le vainqueur pourra-t-il empêcher les Lacédémoniens d'échapper à l'esclavage par une belle mort, en combattant pour leur patrie? »

† ARISTAGORE, gouverneur de Milet pour Darius, voulant se soustraire à la puissance de son maitre, tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux autres Grecs ce qu'il n'avoit pu persuader à Lacédémone. On lui donna 25 navires, avec lesquels il prit et brûla Sardes. Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappelât qu'il avoit une injure à venger. Les généraux persans attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué l'an 498 avant J. C.

* ARISTANDER, de Paros, sculpteur. Suivant Pausanias, il étoit l'auteur *d'une figure de femme tenant la lyre*, que l'on voyoit en-

core, du temps de cet auteur, auprès du trépied du temple d'Amyclée. On conjecture qu'Aristander florissoit vers la 95[e] olympiade.

† ARISTANDRE, fameux devin, étoit de Telmèse, ville de Lycie; il exerça son métier à la cour de Philippe, et ensuite d'Alexandre-le-Grand, dont il se fit aimer par les prédictions les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquoit sur le ventre de la reine un cachet, où la figure d'un lion étoit gravée: le devin courtisan dit que ce songe promettoit au roi un fils qui auroit le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux troupes un aigle qui planoit sur la tête d'Alexandre; ce présage heureux encouragea les soldats, et ne fut pas infructueux au devin.

* ARISTARÈTE, fille de Néarque, peintre de l'antiquité, qui n'est connu que par elle. On connoissoit d'elle un tableau représentant *Esculape*.

† I. ARISTARQUE, de Samos, vivoit dans la 140[e] olympiade, selon Vossius. Il est un des premiers qui ait soutenu que la terre tournoit sur son centre, et qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Il inventa une horloge solaire. On lui attribue un *Traité de la grandeur et de la distance du Soleil et de la Lune*, publié en grec et en latin à Pésaro, 1572, in-4°, puis à Oxford, in-8°, 1688; enfin avec la version latine de Frédéric Commandin, par Wallis, en 1675. On ne sait en quel temps ce philosophe a vécu: mais il étoit antérieur à Archimède. Son système de la rotation du globe, en lui faisant honneur, pensa lui être funeste. Les prêtres l'accusèrent d'irreligion, pour avoir troublé le repos des dieux Lares de la Terre.

† II. ARISTARQUE, de Samothrace, fut précepteur du fils de Ptolomée Philométor vers l'an 148 avant J. C. Il publia *neuf livres de corrections* sur l'Iliade d'Homère, sur Pindare, sur Aratus, et sur bien d'autres poëtes. Etant malade d'une hydropisie, et n'en pouvant guérir, il se laissa mourir de faim dans l'île de Chypre, à l'âge de 72 ans. On croit que c'est lui qui divisa l'Iliade et l'Odyssée en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet; et l'on prétend même qu'il en retrancha plusieurs vers. Il suffisoit qu'un passage ne lui plût point pour qu'il le regardât comme supposé. Cependant il falloit que sa critique fût judicieuse, puisqu'on se sert de son nom pour désigner un censeur d'un goût sûr.

III. ARISTARQUE, disciple et compagnon de saint Paul, étoit de Thessalonique, mais juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Ephèse, et demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant les dangers et les travaux de l'apostolat. Dans le tumulte que les orfévres de cette île excitèrent au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr. Il sortit d'Ephèse avec saint Paul, et l'accompagna dans la Grèce. De là il le suivit en Asie, en Judée, et enfin à Rome, où l'on prétend qu'il fut décapité avec cet apôtre sous Néron.

I. ARISTÉE (Mythol.), étoit fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, fille de Pénée, roi d'Arcadie. Il apprit des nymphes l'art de cailler le lait, de cultiver les oliviers, de préparer les ruches à miel, et de les conserver. Ayant épousé Autonoé, fille de Cadmus, il en eut Actéon, qui fut déchiré à la chasse par ses propres chiens. Après la mort de ce fils il se retira dans l'île de Cos, de là en Sardaigne, qu'il poliça le premier; puis en Sicile, où il communiqua ses secrets; et enfin en Thrace, où

Bacchus l'admit aux mystères des Orgies. Aristée aima ensuite la nymphe Eurydice, femme d'Orphée; en fuyant ses poursuites, elle fut piquée par un serpent, qui lui donna la mort. Les nymphes, ses compagnes, pour venger sa perte, détruisirent toutes les ruches d'Aristée; celui-ci, au désespoir de ce malheur, courut implorer la protection de sa mère Cyrène, qui le conduisit à l'oracle de Protée, où il apprit la cause de son infortune, et reçut ordre d'apaiser les mânes d'Eurydice par des sacrifices. Aristée, ayant immolé sur-le-champ quatre jeunes taureaux et autant de génisses, en vit sortir une nuée d'abeilles qui le consolèrent de ses pertes. Les dieux le placèrent entre les étoiles, et il fut l'Aquarius du Zodiaque. Huet trouve de grandes conformités entre Aristée et Moïse.

† II. ARISTÉE (ARISTÆUS) le Proconésien, historien et poëte grec, florissoit du temps de Cyrus et de Crœsus, vers l'an 565 avant J. C. On lui attribue un poëme épique, en trois livres, *sur la guerre des Arimaspes ou Scythes hyperboréens*. Cet ouvrage s'est perdu. Aristée avoit encore composé un livre en prose sur *la Théogonie*, ou l'origine des dieux. Cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous, et on doit le regretter plus que ses vers.

III. ARISTÉE, que Pappus a surnommé l'*Ancien*, vivoit vers le temps d'Alexandre-le-Grand. Euclide avoit tant d'estime et d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avoit traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'étoit acquise. On avoit de lui deux ouvrages qui rouloient *sur la géométrie sublime*; mais ils n'existent plus.

IV. ARISTÉE, préfet ou officier de Ptolomée-Philadelphe, roi d'Egypte, qui l'aimoit à cause de sa modération et de sa sagesse, étoit juif d'origine. Ce prince l'envoya, dit-on, demander au grand-prêtre Eléazar des savans pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Eléazar en choisit 72, qui firent cette traduction appelée des *Septante*. On prétend qu'Aristée composa *l'Histoire de cette version*. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom. On l'a publié sous ce titre : *Historia de S. Scripturæ interpretibus*, Oxford, 1662, in-8°, Bâle, 1561, et dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol in-fol. Vandale a donné une savante dissertation sur cet ouvrage, à Amsterdam, 1705, in-4°. Mais il est constant que Ptolomée ne fit traduire que le Pantateuque, et que l'ouvrage qui nous reste sous le nom d'Aristée est un livre fabuleux composé par un juif héléniste d'Alexandrie, et non par un Aristée payen et officier de Ptolomée. Il parle toujours en juif, et fait parler ou écrire les autres de même. Son roman ne s'accorde pas avec les historiens du temps; il est plein d'anachronismes. L'historien Josephe est le premier qui ait fait mention expresse d'Aristée. *Voyez* Dupin, Dissertation préliminaire sur la Bible.

ARISTÈNE. *Voyez* ALEXIS, n°. III.

†ARISTENÈTE (ARISTÆNETUS), auteur grec. On est incertain sur le siècle dans lequel il a vécu; les uns le placent dans le 5e; d'autres prétendent que le nom même de cet auteur est pseudonyme; enfin d'autres le font périr dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie en 368. Nous avons de lui des *Lettres érotiques*, Paris, 1610, in-8°; Utrecht, 1737; *cum notis var.*; enfin une dernière à Vienne, 1803, avec les notes de M. Polyzoïs, augmentée d'une nou-

talent à célébrer l'art de la cuisine. Son poëme de la *Gastronomie* passoit chez les gourmets de son temps pour un trésor de lumières ; il nous en reste quelques fragmens. Archestrate avoit parcouru les terres et les mers pour connoître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisoit dans ses voyages, non des mœurs des peuples, mais de leurs mets, de leurs sauces et de leurs ragoûts. Il entroit dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs.

* ARCHETAS. *Voy.* ARCHYTAS.

I. ARCHIAS (Mythol.), descendant d'Hercule, devint le fondateur de Syracuse. Ayant consulté l'oracle de Delphes sur la destinée de la ville qu'il venoit d'établir, le Dieu lui laissa le choix de la rendre opulente ou de lui accorder un territoire très-salubre. Archias préféra les richesses, et dès-lors Syracuse devint l'une des cités les plus riches de l'antiquité.

II. ARCHIAS, poëte grec d'Antioche en Asie, est plus connu par le plaidoyer éloquent que Cicéron prononça en sa faveur que par les petits *Fragmens* qui nous restent de lui. On lui refusoit le titre de citoyen romain, que Cicéron lui fit confirmer, en soutenant qu'il l'avoit, et que s'il ne l'avoit pas eu, ses talens et sa probité le lui auroient mérité. Il vivoit vers l'an 60 avant J. C. Archias avoit composé plusieurs ouvrages, entre autres un *Poëme sur la guerre des Cimbres*, et en avoit commencé un autre *sur le consulat de Cicéron*.

ARCHIBIUS, auteur qui, au rapport de Pline, a dédié quelques ouvrages de médecine au roi Antiochus; mais comme il y a une douzaine de rois de Syrie de ce nom, on ne peut fixer le temps auquel il a vécu ; ce n'est même que sur les matières dont il parle dans la dédicace de ses ouvrages qu'on présume qu'il étoit médecin. Galien cite un autre personnage de ce nom, qui étoit assurément médecin de profession.

ARCHIDAME, fils et successeur d'Agésilas-le-Grand, roi de Sparte, vainquit les Arcadiens, repoussa les attaques d'Epaminondas contre Lacédémone, secourut les Tarentins, et fut tué par les Lucaniens l'an 338 avant J. C. Les anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons mots. — Quelqu'un demandant à Archidame jusqu'où s'étendoit le domaine des Lacédémoniens? Il répondit: « Par-tout où ils peuvent étendre leurs lances. » — Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes, « que s'il regardoit son ombre au soleil, il ne la trouveroit pas plus grande qu'elle l'étoit avant la victoire. »

ARCHIDAMIE, fille de Cléonyme, roi de Sparte, ayant appris qu'on délibéroit dans le sénat si l'on enverroit les femmes dans l'île de Crète pendant la guerre du Péloponnèse, entra dans l'assemblée l'épée à la main, et demanda fièrement aux hommes s'ils pensoient que les femmes lacédémoniennes pussent survivre à la ruine de leur patrie? Cette fermeté fit renoncer à ce projet et cesser la délibération.

* ARCHIDAMUS, médecin qui vivoit à peu près dans le 15[e] siècle, préféroit les frictions sèches à celles faites avec l'huile, parce que l'huile, disoit-il, durcit et brûle la peau. Pline, dans son *Index*, nomme un ARCHIDAMAUS, qui pourroit bien être le même ; ces deux noms n'étant différens qu'en ce que le premier est dorique, et le dernier de la dialecte commune. Mauget cite aussi un ARCHIDÉMUS *ou* ARCHÉDEMUS qui

a écrit quelques chapitres *de Mulomedicinâ*, qu'on trouve dans les auteurs qui ont traité de la vétérinaire. La Collection de leurs ouvrages a paru en grec, à Bâle, en 1537, in-4°. Jean Ruel en avoit déjà donné une édition latine, à Paris, en 1530, in-fol.

* ARCHIGÈNE, médecin, né à Apamée en Syrie, professa son art à Rome, sous Dioclétien, Nerva et Trajan, et mourut la dernière année de celui-ci, en 117, à l'âge de 63 ans. Il a beaucoup écrit *sur la physique et sur la médecine :* Galien parle *de dix livres sur les fièvres*, et *de douze lettres savantes* de ce médecin ; mais aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Ce qui nous reste de lui se réduit à quelques *Fragmens* que l'on trouve dans Aïtius, comme *Hiera ; de Balneis naturalibus ; de Spongiæ usu ; de Insaniâ ; de Peetore suppuratis ; de Viperarum usu et pruritibus ; de Leprâ ; de Cancris mammarum, fluxu muliebri*, etc. On regarde communément Archigène comme chef des éclectiques, sorte de médecins qui ne vouloient se ranger d'aucun parti ; mais se faisoient chacun un plan le meilleur qu'ils pouvoient, et s'approprioient dans chaque secte tout ce qu'ils jugeoient leur convenir.

ARCHILÉONIDE, femme spartiate, célèbre par son courage. Son fils fut tué dans un combat. Sa mère demanda s'il étoit mort vaillamment. Des étrangers lui répondirent qu'il ne pouvoit pas y avoir à Lacédémone de soldats si courageux. « Détrompez-vous, répondit-elle, mon fils étoit brave, mais, grace au ciel, ma patrie renferme encore plusieurs hommes dont la valeur surpasse peut-être la sienne. »

† ARCHILOQUE *ou* ARCHILOCHUS, poëte grec, naquit à Paros, l'une des Cyclades, vers l'an 664 avant J. C. C'étoit le poëte le plus satirique de l'antiquité. Quand il étoit las de déchirer ses amis ou ses ennemis, il médisoit de lui-même. Ce sont ses vers qui nous apprennent qu'il étoit né d'une mère esclave, que la faim l'obligea de quitter son pays, qu'il se fit détester par-tout où il fut connu, et qu'il étoit livré à toutes sortes de déréglemens. Il fit des vers si sanglans contre Lycambe, qui lui avoit promis sa fille et qui l'avoit donnée à un concurrent plus riche, que ce malheureux se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusque sur la fille, qui ne put aussi survivre à ses outrages. Cicéron appelle de son nom les placards injurieux affichés contre César, *ARCHILOCHIA EDICTA*. Archiloque fut aussi licencieux dans ses vers que médisant. Lacédémone défendit de lire ses *Poésies*. On en trouve des fragmens dans les poëtes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il fut un des premiers qui se servit du vers ïambe. Son style est plein de force, de hardiesse, de feu, de véhémence et d'énergie. Ce satirique assassin fut assassiné lui-même : on se vengea par le fer, du poignard que ses ïambes enfonçoient dans le cœur. Il s'étoit trouvé à une bataille, où il jeta son bouclier. « J'ai perdu mon bouclier, disoit-il, mais j'ai conservé ma vie ; et il ne me sera pas malaisé d'en trouver un meilleur que le premier. »

†ARCHIMÈDE, célèbre mathématicien, né vers l'an 287 avant J. C., d'une famille illustre à Syracuse, et parent d'Hiéron, qui en étoit roi, préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que sa naissance lui promettoit. Hiéron, son ami et son souverain, conversoit journellement avec lui sur la théorie et la pratique des sciences qu'il cultivoit. On pu-

tend qu'un jour, comme il expliquoit à Hiéron les effets des forces mouvantes, il osa lui dire que, « s'il avoit une autre terre que notre globe pour placer ses machines, il feroit mouvoir celle-ci à son gré » Cette fable, que plusieurs historiens racontent, doit être mise au nombre des erreurs populaires, avec celle de la sphère de verre, dont on dit que les cercles suivoient les mouvemens des astres du ciel. Mais l'histoire *des miroirs ardens dont il se servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus, qui assiégeoient Syracuse*, mérite beaucoup plus de croyance. Nous avions révoqué en doute ce fait, traité de fable par Descartes et par l'abbé Saàs. Buffon en a prouvé la possibilité, en imaginant un miroir semblable à celui d'Archimède, et même d'un beaucoup plus grand effet. Il est composé d'environ quatre cents glaces planes, d'un demi-pied en carré. Il fond le plomb et l'étain à cent quarante pieds de distance, et allume le bois de beaucoup plus loin. Ainsi, celui d'Archimède qui brûloit à la portée du trait, c'est-à-dire à cent cinquante ou deux cents pieds, ne doit pas être regardé comme une chimère. Une autre gloire de ce célèbre mathématicien est d'avoir inventé, soit pour l'attaque, soit pour la défense des villes, des *machînes* dont sa patrie se servit avec avantage. Ses connoissances n'étoient pas bornées aux seules mathématiques, car l'on raconte qu'un orfèvre ayant mêlé du cuivre avec de l'or, dans une couronne d'or pour le roi, il trouva le secret, alors inconnu, aujourd'hui très-commun, de découvrir la fraude; il conçut, dit-on, tant de joie de cette découverte, qu'il sortit brusquement du bain, sans s'apercevoir qu'il étoit nu, en criant: « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!..... » Marcellus ayant, après un long siége, surpris Syracuse, ordonna en entrant dans la ville que l'on épargnât Archimède; mais l'application de ce mathématicien à ses études lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problême, il ne sut la prise de la place, que lorsqu'un soldat se présenta chez lui pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment jusqu'à ce qu'il eût fini son opération géométrique; mais le soldat, ne comprenant rien à ce qu'il lui disoit, le perça de son épée l'an 208 avant J. C. La mort de ce grand homme causa une vive douleur au général romain: il traita ses parens avec une distinction marquée, et lui fit élever un tombeau sur lequel on voyoit un cylindre et une sphère. Cicéron, questeur en Sicile, découvrit ce monument. On doit à ce grand homme la vis inclinée, appelée encore de son nom, *la Vis d'Archimède;* il l'inventa, dit-on, dans un voyage qu'il fit en Egypte, pour donner à ses habitans le moyen de vider l'eau qui croupissoit dans les lieux bas après l'inondation du Nil. On lui attribue *la poulie mobile et la sphère*. Nous avons de lui quelques *Traités*, dont nous sommes redevables aux Grecs, qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople. Ils ont pour objet la Statique, l'Hydrostatique, *Sphæropæia*, ou *Description de la sphère*, etc. Les éditions les plus recherchées sont celle de Londres, in-4°, en 1675, et celle de Paris, 1615, in-fol., qui est la meilleure. Melot a publié, dans le 14ᵉ vol. des Mémoires de l'académie des inscriptions, des recherches curieuses sur la vie d'Archimède. M. Peyrard a traduit Archimède en français, et y a ajouté un commentaire. Cette traduction a paru en 1807, in-4°, fig., et en 1808, 2 vol. in-8°, fig.

ARCHINTO (Octave), créé comte de Barate par Philippe III, roi d'Espagne, étoit d'une famille

illustre du duché de Milan, qui prétend descendre des rois lombards. C'étoit un des plus grands antiquaires du 16e siècle. On a publié sous le titre de *Collectanea antiquitatum*, le *Recueil des Antiquités* qu'il avoit réunies en un vol. in-fol. saus nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare.

† ARCHIPPE (Mythol.), femme de Sthélénus, roi de Mycène, étoit enceinte dans le même temps qu'Alcmène, femme d'Amphitryon. L'oracle avoit déclaré que celui des deux enfans qui naîtroit le premier auroit la supériorité sur l'autre. Junon, pour se venger d'Alcmène, fit accoucher Archippe au bout de sept mois; elle donna le jour à Eurysthée.

ARCHITRÉNIUS. *Voy.* HAUTEVILLE.

† ARCHON (Louis), licencié de Sorbonne, chapelain de Louis XIV, naquit à Riom en Auvergne en 1645, d'un procureur. Comme son père faisoit les affaires du cardinal de Bouillon, il obtint, par la protection de ce prélat, une place de chapelain chez le roi, et celle de garde des ornemens qui fut créée pour lui. En 1678, il fut nommé à l'abbaye de Saint-Gilbert-neuf-Fontaines dans le diocèse de Clermont. Devenu infirme, il quitta la cour et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire de la Chapelle des Rois de France*, Paris, 1704 et 1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses. Il étoit licencié en théologie de la faculté de Paris.

† ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pythagore, et fut son huitième successeur dans l'enseignement de sa doctrine. Egalement profond dans la géométrie et la mécanique, il enrichit celle-ci *de la vis et de la poulie*, et rendit service aux hommes, en appliquant les mathématiques aux choses d'usage. Eutocius rapporte qu'il trouva *la duplication du cube*, découverte plus utile que celle d'un pigeon volant qu'on prétend qu'il fit. Il avoit inventé ou perfectionné ces petits instrumens, dont le bruit sert à amuser ou à distraire les enfans. (*Aristot. de Republ.* liv. 8, ch. 6.) Ses exercices de l'école ne l'empêchèrent pas d'être un grand homme d'état et un bong énéral d'armée. Il eut différens emplois, et les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avoit jeté. Il florissoit l'an 408 avant J. C. Porphyre nous a conservé un *fragment* d'Archytas. M. Jean Gramm, Danois, en a donné une édition, avec la traduction latine. Il l'a ornée d'une belle Dissertation sur ce philosophe guerrier et politique, in-4°, à Copenhague. Il se trouve trois ou quatre passages remarquables d'Archytas dans le 3e livre du Traité de Jamblique sur le régime pythagoricien. (*Voyez* JAMBLIQUE.) La règle de Pythagore prescrivoit de se retirer dans la solitude et de s'abstenir de toute action aussi long-temps que l'ame étoit agitée par quelque passion violente. Archytas, de retour de la guerre contre les Messéniens, trouva ses bieus dans un grand abandon. Vivement affecté de ce désordre. « Vous êtes bien heureux, dit-il à son économe, que je sois en colère contre vous, autrement je ne laisserois pas impunie une négligence aussi criminelle. » Jambl., 8197. Il y a plusieurs ARCHYTAS. *Voyez* Burette, académie des inscriptions, tom. XVII, p. 59.

* ARCIS. *Voyez* DARCIS.

ARCLAIS. *Voyez* MONTAMY.

† ARCO (Nicolas comte d'), agréable poëte du 16e siècle, naquit à Arco, fief antique de sa famille, fut page de l'empereur Frédéric, servit avec distinction en Flandre, et revint ensuite en Italie. Il mourut en 1546, laissant beaucoup de *poésies latines* pleines de feu et de délicatesse. Elles furent imprimées pour la première fois en 1546; Volpi en a publié une dernière édition en 1739; elles contiennent des *Hymnes*, un *Poëme sur le siége de Vienne*, *l'Eloge de l'Olive*, etc.

* ARÇON. *Voyez* DARÇON.

* ARÇONS (César d') étoit né en Gascogne, et devint avocat au parlement de Bordeaux. Il publia différens traités *sur la philosophie et la théologie*. On distingue surtout son *Traité sur le flux et le reflux de la mer, et sur les longitudes*, et sa *Dissertation sur les écritures*. Il mourut en 1681.

ARCQ. *Voyez* ARC.

* ARCTINUS, de Milet, contemporain d'Homère, (c'est-à-dire, du 9e siècle avant l'ère chrétienne), entreprit de chanter, comme lui, la guerre de Troie, mais n'eut point l'art de transmettre, comme lui, son ouvrage à la postérité.

* ARCUDI (Alexandre Thomas d') dominicain de Venise, mort en 1720. Ses ouvrages lui acquirent beaucoup de réputation, sur-tout en biographie. Son écrit intitulé *Galatana Letterata* est un des principaux dans ce genre. Son dernier écrit fut l'*Histoire d'Athanase*.

† ARCUDIUS (Pierre), prêtre grec de l'île de Corfou, vint étudier à Rome. Clément VIII l'envoya chez les Russes pacifier quelques querelles de religion. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, il s'attacha au cardinal Borghèse, neveu du pape, et en fut protégé. Nous avons de lui, I. *Opuscula de Processione Spiritûs Sancti*, Rome, 1630, in-4° II. *Utrùm detur Purgatorium?* ibid, 1632, in-4°. III. *De Purgatorio igne*, ibid 1637, in-4°. Ces ouvrages d'Arcudius sur le purgatoire sont rares et se joignent à la curieuse collection des Ambrosiens. IV. Un ouvrage savant, intitulé *De concordiâ Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis in septem Sacramentorum administratione*, Paris, en 1672, in-4°, et plusieurs autres ouvrages. Il seroit à souhaiter que l'auteur eût écrit avec plus d'ordre et de modération. Allatius dit « qu'il montre trop d'emportement contre les novateurs, dont il haïssoit jusqu'au nom même, et que souvent, pouvant défendre la vérité par de bonnes raisons, il aime mieux employer des injures; que voulant rapporter sur chaque matière tout ce qu'il avoit recueilli, il s'éloigne souvent de son sujet par de longues digressions, qui embrouillent tout, et que, quoiqu'il se piquât de bien écrire en grec, il n'étoit pas heureux dans le choix de ses expressions. » Eusèbe Renaudot va encore plus loin dans ses notes sur l'Homélie de Gennade sur l'Eucharistie; car il dit que « souvent il manque d'exactitude, et même de bonne foi, et qu'il est regardé comme un homme qui s'est proposé de décrier l'Eglise grecque. » (Mémoires de Nicéron, tom. XL.) Arcudius mourut à Rome vers l'an 1635.

ARCULUS (Mythol.), dieu des Romains, qu'ils faisoient présider à la défense des citadelles, et à la garde des coffres et des armoires.

† ARCY (Patrice d'), né à Gallowai en Irlande le 27 septembre 1725, passa au service de France,

et s'y distingua par ses connoissances dans l'art militaire, et par ses ouvrages. Après avoir étudié les mathématiques sous le père Clairaut, il approfondit les divers systèmes d'artillerie, et parvint au grade de maréchal-de-camp. Reçu membre de l'académie des sciences, il a enrichi les Mémoires de cette société de plusieurs de ses écrits. Ceux qu'il a publiés à part sont, I. *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°. II. *Essai d'une nouvelle Théorie d'artillerie*, 1766, in-8°. III. *Recueil de pièces sur un nouveau fusil*, 1777, in-8°. IV. *Observations et Expériences sur la théorie et la pratique de l'Artillerie*, Paris, in-8°, 1751. D'Arcy est mort à Paris en 1779, à l'âge de 54 ans.

* ARDELL (J. Mac), graveur irlandais, très-estimé pour la manière noire. On a de lui un grand nombre de bonnes gravures dans ce genre. Les principales sont les *Portraits de Rubens et de sa femme*, en pied, d'après le tableau de ce peintre; *une femme avec quatre enfans*; *le Temps qui coupe les ailes à l'Amour*; *une Tête de vieillard*; *une Assomption*; *l'intérieur d'une chambre*, où sont représentés une femme qui lit et un enfant au berceau; plusieurs beaux *Portraits* d'après les meilleurs maîtres anglais. Cet artiste est mort à Londres en 1765.

ARDÈNE. *Voyez* ROME.

* ARDERN (Jean), chirurgien, s'établit en 1349 à Newark, dans le comté de Nottingham en Angleterre, et y demeura jusqu'en 1370, qu'il passa à Londres. Il y fut recherché et consulté. Il est auteur d'un ouvrage sur la médecine et la chirurgie, qui est resté en manuscrit. Il contient entre autres un *Traité de la Fistule à l'anus*, qui est le seul qui ait été imprimé. Il parut en 1588, de la version de Jean Read. Il parle d'un nouvel instrument de son invention pour l'injection des clystères. Il vante beaucoup cette espèce de remède; il ajoute même que de son temps il étoit peu de personnes à Londres qui sussent le donner avec succès.

* ARDICES, de Corinthe, ancien peintre. C'est lui et Téléphon de Sicyon qui inventèrent, à proprement parler, la peinture; car ils furent les premiers qui, par des hachures, cherchèrent à représenter plus que de simples contours; ils commencèrent à exprimer les traits du visage, et indiquèrent les ombres et la lumière.

ARDOINA (Anne-Marie), fille du prince de Palizzo, épousa celui de Piombino, petite ville souveraine sous la protection du roi de Naples. Ardoina se rendit célèbre par ses grâces et ses talens dans la danse, la musique, la peinture et la poésie. Elle mourut en 1700, laissant un volume de *Poésies latines*, imprimées à Naples en 1687, in-4°.

ARDSCHIR BABEGHAN. *Voyez* ARTAXERCÈS, n° IV.

ARDUENA (Mythol.), divinité celtique, adorée par les Gaulois comme protectrice des chasseurs. La forêt des Ardennes prit, dit-on, son nom du culte qu'on y rendoit à cette déesse.

I. ARDUIN, l'un des chefs normands qui s'établirent en Italie. Celui-ci chassa les Grecs en 1041, et se fit gouverneur de la Pouille.

II. ARDUIN, marquis d'Ivrée, prit le titre de roi de Lombardie dans le 9e siècle; mais l'empereur Henri II le mit en fuite en 1005, et quelque temps après, à la sollicitation de l'archevêque de Mi-

velle lettre inédite, Zwol, 1749, in 8°. Le Sage les a traduites en français, Roterdam, 1695, in-12. Mercier et Paw pensent que ce recueil est pseudonyme. Il y en a quelques unes d'ingénieuses, et même de passionnées; mais la plupart ne sont qu'un tissu de passages de Platon, de Lucien et de quelques autres. Shéridan et Alhed, son ami, ont fait une traduction anonyme en vers anglais assez élégans, des Lettres d'Aristenète.

✝ I. ARISTIDE, surnommé *le Juste*, étoit fils de Lisymaque, de la tribu Antiochide, et du bourg d'Alopèce. S'étant pénétré de bonne heure des principes de Lycurgue, législateur de Lacédémone, il eut pour rival à Athènes le célèbre Thémistocle. Ces deux grands hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avoient des qualités bien différentes : l'un fut plein de candeur et de zèle pour le bien public; l'autre, d'adresse et d'ambition. Aristide auroit voulu éloigner du gouvernement cet esprit dangereux; mais les intrigues de son ennemi le firent condamner lui-même à l'exil par le jugement de l'ostracisme, vers l'an 483 avant J. C. On rapporte qu'un paysan, ne le connoissant point, vint le prier de mettre sur sa coquille le nom d'Aristide. L'Athénien surpris lui demanda s'il avoit à se plaindre de celui qu'il vouloit faire bannir? «Point du tout, répondit le rustre, mais je fuis fatigué de l'entendre toujours appeler *le Juste*.» Aristide, sans se troubler, écrivit son nom sur la coquille et la lui rendit. Les Athéniens se repentirent bientôt de leur injustice; Aristide fut rappelé. Il alla au-devant de Thémistocle, pour l'inviter à travailler avec lui au salut de l'état. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, s'illustra par son courage autant que par sa justice, et se couvrit de gloire aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. Il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. L'équité et le désintéressement avec lesquels il leva la taxe imposée à cette occasion fit appeler *siècle d'or* le temps de son administration. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de donner quelques biens à son fils, et de doter ses filles. Lisymacus, fils de l'une d'elles, gagnoit sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. On ignore le lieu et le temps de la mort d'Aristide. — Thémistocle, Cimon, Périclès, remplirent Athènes de superbes bâtimens, de vastes portiques, de riches statues; Aristide la remplit de vertus. C'est le témoignage que lui rend Platon, et la postérité y a souscrit. Le surnom de *Juste* lui fut confirmé plusieurs fois de son vivant. A la représentation d'une pièce d'Eschyle, l'acteur ayant récité un vers sur Amphiaraüs, dont le sens étoit : « Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être en effet », tout le monde jeta les yeux sur Aristide. Un jour qu'il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers, l'un ayant commencé par dire que son ennemi avoit fait dans sa vie bien des maux à Aristide : « Eh ! mon ami, lui répartit Aristide, en l'interrompant, dis seulement le tort qu'il t'a fait; car c'est ton affaire que je juge, et non la mienne. » — Aristide ayant traduit en justice un de ses concitoyens, les juges, qui connoissoient son équité, alloient le condamner sur sa seule dénonciation; mais cet homme juste les conjura de ne point transgresser les règles ordinaires, et de laisser à l'accusé la liberté de produire ses moyens de défense. Nous avons peint Aristide d'après le témoignage des meilleurs historiens de l'antiquité : nous ne dissimulerons cependant

dant pas que Plutarque insinue que l'inimitié qui régnoit entre lui et Thémistocle naquit de leur amour déréglé pour Stésiléus, de l'ile de Léos, jeune homme d'une beauté éclatante. Cette rivalité se changea en haine, lorsqu'ils se disputèrent le gouvernement de la république. La statue d'Aristide, par M. Cartellier, orne le palais du sénat conservateur; l'expression et la pose sont simples, graves, et telles qu'il convenoit de les donner au personnage.

† II. ARISTIDE, de Milet, historiographe, connu par ses *Milésiaques*, contes romanesques et souvent licencieux. Apulée, auteur de l'Ane d'or, avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes *à la milésiaque :* ce qui prouve que les ouvrages d'Aristide avoient eu du succès. Plutarque le cite souvent dans ses Petits Parallèles. Les Fables milésiennes, célèbres par la licence qui y régnoit, le sont également par la fureur avec laquelle les Romains dévorèrent la traduction qui en fut faite sous Sylla. Suréna, général des Parthes, les ayant trouvées parmi les dépouilles ennemies, ne put s'empêcher de déplorer la corruption des Romains, qui, même au milieu des horreurs de la guerre, se livroient à de pareilles lectures.

† III. ARISTIDE (St.), Athénien, présenta à l'empereur Adrien, l'an 125, une *Apologie de la Religion Chrétienne.* Elle existoit encore du temps de saint Jérôme. C'étoit un philosophe platonicien, et il en garda l'habit, même après qu'il eut embrassé le christianisme.

† IV. ARISTIDE (Ælius), sophiste grec, né en Mysie vers l'an 129 de J. C., prit le surnom de *Théodore*, en mémoire d'une guérison qu'il avoit reçue, et qu'il crut surnaturelle. Les plus grands maîtres lui donnèrent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer et à voyager. Il s'établit enfin à Smyrne. Marc-Aurèle, arrivé dans cette ville, fut curieux de l'entendre. Il remarqua qu'il ne s'étoit pas montré dans la foule des courtisans, et le demanda. Le lendemain, Aristide parut : il s'excusa sur son travail de ce qu'il n'avoit point vu la veille l'empereur, qui le reçut avec beaucoup de bonté. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurèle, que ce prince ordonna sur-le-champ de la rétablir. Les habitans érigèrent, en reconnoissance, une statue à Aristide. « Malheureusement, dit Thomas, ses ouvrages démentent un peu ces honneurs. Son *Panégyrique de Marc-Aurèle* sur-tout est trop inférieur au sujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni sensibilité, ni force. L'éloquence en est foible, et la philosophie commune. C'est à peu près le caractère de ses autres productions. » On a de lui des *Hymnes* en prose en l'honneur des dieux et des héros, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*, des *Apologies*, des *Harangues*, où il soutient le pour et le contre. Samuel Jebb, savant médecin anglais, nous en a donné une édition, en 2 vol. in-4°, grecque et latine, à Oxford, en 1722 et 1730, avec des notes pleines d'érudition; mais le texte en est extrêmement fautif : on doit préférer l'édition de Genève, 1604, en 3 vol. in-8°. (*Voy.* ARISTOXÈNE) Aristide mourut dans sa patrie, à l'âge de 60 ans.

† V. ARISTIDE, peintre de Thèbes, élève d'Euxinidas, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'ame et les passions qui l'agitent. Le plus célèbre de ses tableaux représentoit *le sac d'une ville.* Sur le devant, une femme étendue, luttant contre la

mort, ayant un poignard dans le sein, et repoussant son enfant à la mamelle, qui, au lieu du lait ordinaire, suçoit le sang de sa mère, faisoit frissonner les spectateurs. Il avoit peint une *Bataille entre les Grecs et les Perses*, où l'on comptoit 100 figures, que Mnason, tyran d'Elatée, paya à raison de 10 mines chacune, c'est-à-dire 720 livres de notre monnoie; ce qui fait, pour les 100 figures ou pour le tableau entier, 72,000 livres. Pline le naturaliste dit qu'Attale offrit jusqu'à 600,000 sesterces, c'est-à-dire 114,000 livres d'un de ses tableaux, où il avoit représenté *Bacchus*. Le consul romain Mummius, ignorant le prix que le goût peut mettre aux arts, s'imagina que ce tableau étoit une sorte de talisman qui possédoit quelques vertus secrètes, et il l'enleva de force à Attale. Ce peintre vivoit du temps d'Apelles, 300 ans avant J. C.

† I. ARISTIPPE, de Cyrène en Afrique, disciple de Socrate, fondateur de la secte cyrénaïque, quitta la Libye, dont il étoit originaire, pour aller entendre Socrate à Athènes. Il s'éloigna beaucoup du plan de sagesse de ce grand homme. Le fonds de sa doctrine étoit « que la volupté est le souverain bien »; et il ne distingua point les plaisirs de l'ame de ceux des sens. Il n'admettoit de connoissance certaine que celle que nous devons au sentiment intérieur. « On a, disoit-il, des idées distinctes de la volupté et de la douleur; mais ce qui en cause les sensations est inconnu, parce que les sens extérieurs nous trompent continuellement. La même personne juge différemment d'un objet extérieur, selon qu'elle est différemment affectée. De deux personnes qui goûtent le même mets, l'une le trouvera insipide, et l'autre agréable. Il n'y a donc rien de certain dans les choses extérieures, mais seulement dans ce qui nous touche intérieurement. Entre les différens sentimens intérieurs, les uns sont agréables, les autres désagréables; d'autres tiennent le milieu. La nature abhorre ceux qui causent la douleur, et cherche le souverain bien dans ceux qui causent le plaisir. » Cependant Aristippe ne rejetoit pas la vertu; mais il ne la regardoit comme un bien qu'en tant qu'elle cause de la volupté. Il ne croyoit pas qu'on dût la rechercher pour elle-même, mais seulement par rapport aux plaisirs et aux avantages qu'elle peut procurer. Aristippe, fidèle à ses principes, ne se refusoit rien de ce qui pouvoit rendre la vie agréable; et comme il avoit l'esprit souple et insinuant, et que sa philosophie étoit commode, il eût beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent; Denys-le-Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philosophe, de celui de courtisan. Il dansoit, il s'enivroit avec lui. Il donnoit sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenoient ses ordres. Sa conversation étoit piquante. Denys-le-Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes assiégeoient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'alloient jamais chez les philosophes? « C'est, répondit Aristippe, que les philosophes connoissent leurs besoins, et que les grands ne connoissent pas les leurs. » D'autres disent qu'il lui répondit : « C'est que les médecins vont ordinairement chez les malades. » Un jour ce prince lui donna le choix dans trois courtisanes. Le philosophe les prit toutes trois, disant « que Paris ne s'en étoit pas mieux trouvé, pour avoir jugé en faveur d'une déesse contre deux autres. » Il les mena ensuite jusqu'à sa porte, et les congédia : tant il lui étoit aisé de commander à ses goûts! Quelqu'un le plaisantant

un jour sur son commerce avec la courtisane Laïs (*voyez* ce mot) : « Il est vrai, dit-il, que je la possède, mais elle ne me possède pas. » Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop splendidement, il disoit : « Si la bonne chère étoit blâmable, féroit-on de si grands festins dans les fêtes des dieux ? » Si Aristippe pouvoit se contenter de légumes, disoit Diogène-le-Cynique, il ne s'abaisseroit pas à faire la cour aux princes. « Si celui qui me condamne, répliquoit Aristippe, savoit faire la cour aux princes, il ne seroit pas forcé de se contenter de légumes. » Comme on lui demandoit ce que la philosophie lui avoit appris ? « A bien vivre avec tout le monde, et à ne rien craindre. » En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes ? « C'est, disoit-il, que quand il n'y auroit point de lois, ils vivroient comme ils font. » On dit qu'il fut le premier qui exigea des récompenses de ses disciples. Ayant demandé cinquante drachmes à un père pour instruire son fils : « Comment, cinquante drachmes ! s'écria cet homme; il n'en faudroit pas davantage pour avoir un esclave. — Eh bien ! repartit le philosophe, achète-le, et tu en auras deux. » Aristippe florissoit vers l'an 400 avant J. C. Il mourut en revenant à Cyrène, de la cour de Syracuse. Il avoit composé des livres d'histoire et de morale que nous n'avons plus. Il laissa une fille nommée Arété, qu'il avoit pris soin d'instruire dans toutes les parties de la philosophie, et qui fut un prodige de beauté et de vertu.

II. ARISTIPPE, dit *le Jeune*, petit-fils du précédent, étoit fils d'Arété, fille d'Aristippe. Il devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-père vers l'an 364 avant J. C. Elle admettoit pour principe de toutes les actions deux mouvemens de l'ame, la douleur et le plaisir.

† III. ARISTIPPE, tyran d'Argos, vivoit dans des frayeurs continuelles. Le soir, il fermoit toutes ses portes, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats; il montoit ensuite par une échelle dans une chambre écartée avec sa maîtresse : la mère de la fille retiroit aussitôt l'échelle, l'enfermoit sous la clef, et le lendemain matin venoit la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aratus de Sicyone forma le projet de délivrer Argos du joug de ce tyran soupçonneux. Aristippe lâcha contre lui plusieurs assassins, mais inutilement, parce que l'amour des citoyens veilloit à sa sûreté. Aratus l'attaqua et perdit une bataille ; mais dans un second combat il fut vainqueur, et Aristippe tué par un Crétois l'an 242 avant J. C.

† I. ARISTOBULE, de Cassandré en Macédoine, fut au nombre des gens de lettres qui flattèrent la vanité d'Alexandre-le-Grand, C'est dans cet esprit qu'il écrivit l'*Histoire* de ce conquérant. Alexandre, écoutant la lecture de cet ouvrage pendant qu'il naviguoit sur l'Hydaspe, fut si indigné des basses adulations de l'auteur, qu'il jeta son livre dans le fleuve. « Tu mériterois, lui dit-il, que je t'y précipitasse, toi, vil menteur, qui me fais combattre seul un éléphant et le tuer d'un seul trait. » C'est Lucien, dans son Traité de la manière d'écrire l'histoire, qui a principalement jeté sur Aristobule ce blâme d'adulation et de bassesse. L'auteur de l'Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand, Paris, 1775, in-8°, élève des doutes spécieux sur l'authenticité de ce reproche. Ruhnken rétablit le nom d'Aristobule dans un passage corrompu de Suidas. Aristobule fut

un des généraux d'Alexandre : il vécut jusqu'à 90 ans, et n'écrivit, comme il l'assuroit dans son préambule, qu'à l'âge de 84 ans, après la mort de ce prince, afin de pouvoir dire la vérité sans entrave ni ménagement.

† II. ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs juifs, étoit précepteur de Ptolomée Evergète, fils aîné de Philométor, roi d'Egypte, l'an 120 avant J. C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit pour lui donner avis des graces que Dieu avoit faites à la nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, et en découvrant aux Solymitains le feu sacré, caché depuis si long-temps. Ils le supplioient, lui et tous les juifs qui étoient en Egypte, de célébrer en action de graces avec pompe et solennité la fête de la scénopégie.

III. ARISTOBULE, juif et philosophe péripatéticien, dédia des livres à Ptolomée, fils de Lagus.

† IV. ARISTOBULE, fils de Jean Hyrcan auquel il succéda, prit le diadème et le titre de roi. Ce fils dénaturé fit arrêter sa mère, qui prétendoit que la souveraineté lui appartenoit, et la laissa mourir de faim en prison. Il fit ensuite la guerre aux Ituriens, qu'il soumit et qu'il força d'embrasser la religion juive. Une maladie l'obligea de revenir à Jérusalem. Il laissa le commandement de l'armée à Antigone, celui de ses frères qu'il aimoit le plus. Cette prédilection excita l'envie des courtisans, et la reine son épouse, s'étant jointe à cette cabale, le détermina par les plus noires calomnies à faire mourir Antigone. Le repentir qui suivit de près ce meurtre, joint aux remords que lui causoit la mort de sa mère, augmentèrent son mal; il mourut, après un an de règne, l'an 104 avant J. C. Salomé sa femme, qu'on nommoit aussi Alexandra, mit en liberté trois frères d'Aristobule, que ce prince soupçonneux tenoit dans les fers, et donna le trône à l'aîné, nommé Alexandre Jannée.

† V. ARISTOBULE étoit fils d'Alexandre Jannée et frère d'Hyrcan II (*voyez* ce mot), auquel il enleva le royaume de Judée et la souveraine sacrificature. Pompée, ayant eu à se plaindre de lui, rétablit Hyrcan, et emmena Aristobule à Rome pour en orner son triomphe. Jules-César lui rendit la liberté long-temps après, et voulut le charger d'une expédition contre Pompée; mais les partisans de celui-ci l'empoisonnèrent avant qu'il sortît de Rome l'an 45 avant J. C.

† VI. ARISTOBULE, petit-fils du précédent, frère de Mariamne, épouse d'Hérode-le-Grand, obtint, à l'âge de 17 ans, la sacrificature par le crédit de sa sœur. Mais l'affection que le peuple juif conçut pour lui ayant donné de l'ombrage à Hérode, ce prince cruel le fit noyer. Ce fut l'an 36 avant J. C.

VII. ARISTOBULE, fils d'Hérode-le-Grand. *Voy.* ce dernier mot.

† ARISTOCLÉE devint prêtresse du temple d'Apollon à Delphes. Quelques-uns l'ont crue sœur de Pythagore. Ce philosophe, suivant Porphyre, annonça qu'Apollon, par l'organe d'Aristoclée, lui avoit appris à Delphes tous les préceptes de morale qu'il enseignoit à ses disciples.

* ARISTOCRATE, roi des Arcadiens, a laissé après lui un nom flétri par le souvenir de sa perfidie. Allié des Messéniens dans la seconde guerre qu'ils soutinrent contre Lacédémone (commencée l'an 654 et finie l'an 668 avant J. C.), il les trahit à deux reprises de la manière

la plus infâme. Convaincu de ses forfaits devant l'assemblée de sa nation, ses sujets devinrent ses bourreaux ; il expira sous une grêle de traits ; son corps fut porté dans une terre étrangère, et l'on dressa une colonne qui attestoit son infamie et son supplice.

I. ARISTODÈME. *Voy.* ARISTOMÈNE, n° I.

* II. ARISTODÈME, fameux acteur du théâtre grec. A l'époque de sa plus grande splendeur, il fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine.

† ARISTOGITON, citoyen d'Athènes, secondé par Harmodius, tua Hipparque, tyran de sa patrie. Hippias, frère de ce dernier, fit mettre inutilement plusieurs personnes à la torture, entre autres une courtisane, qui se coupa, dit-on, la langue avec les dents, pour n'être pas tentée de révéler ce qu'elle savoit du complot. Aristogiton avoit été aussi présenté à la question ; mais, loin de nommer ses complices, il accusa les plus fidèles partisans d'Hippias, qui sur-le-champ les fit traîner au supplice. « As-tu d'autres scélérats à dénoncer », s'écrie le tyran transporté de fureur ? « Il ne reste plus que toi, répond Aristogiton. Je meurs, et j'emporte en mourant la satisfaction de t'avoir privé de tes meilleurs amis. » Les Athéniens firent élever dans la place publique des statues à leur libérateur, honneur qui auparavant n'avoit été accordé à personne. Une petite-fille d'Aristogiton fut mariée et dotée aux dépens de la république.

* ARISTOLUS, peintre grec de l'antiquité, fils et élève de Pausias. Il s'attacha particulièrement à représenter les personnages illustres de sa patrie. On a de lui un *Thésée*, un *Epaminondas*, un *Périclès*. Ses compositions n'étoient que d'une seule figure, à l'exception d'un tableau qui représentoit un *sacrifice de bœufs*.

† I. ARISTOMÈNE Ier *ou* ARISTODÈME, roi des Messéniens dans le Péloponnèse, épuisa tellement Lacédémone de citoyens, dans une guerre qu'il eut contre cette république, que l'armée lacédémonienne renvoya à Sparte les nouveaux soldats, et leur livra les femmes et les filles pour repeupler le pays. Aristomène, après avoir échappé des mains des Spartiates d'une manière presque miraculeuse en l'an 680, ayant défait les Corinthiens qui venoient à leur secours, fit, en action de graces à Jupiter Ithomate, un sacrifice appelé *hécatomphonie*, et usité de tout temps chez les Messéniens : il n'avoit lieu que lorsqu'un général avoit tué de sa propre main cent personnes. Cela arriva trois fois à Aristomène ; et le savant Sainte-Croix attribue à cette cause une erreur où Clément d'Alexandrie est tombé sur le compte de ce héros. Ceux qui naquirent de ce commerce furent appelés Parthéniens ; ils se bannirent ensuite eux-mêmes de Sparte, et allèrent, sous la conduite d'un certain Phalante, s'établir à Tarente en Italie. Aristomène se tua sur le tombeau de sa fille, qu'il avoit sacrifiée pour faire cesser une peste qui ravageoit sa patrie vers l'an 724 avant J. C.

† II. ARISTOMÈNE II, général des Messéniens, souleva son pays contre Sparte l'an 685 avant J. C. Ceux d'Argos, d'Elide, de Sicyone, favorisèrent sa révolte. Il battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la nuit, et attacha à la porte du temple de Minerve un bouclier avec une inscription qui portoit, « qu'Aristomène faisoit ce présent à la déesse. » Les Lacédémoniens, indignés de cette bravade, se mirent en campagne ; mais ils furent encore défaits. Cependant ils remportèrent

sens, loin de le calmer, ne faisoient qu'augmenter sa rage. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats : « Voilà, dit le satirique, un bien petit don pour une si grande sottise. » Il se vantoit que ses libelles faisoient plus de bien au monde que les sermons. On disoit de lui que sa plume lui avoit assujetti plus de princes, que les princes n'avoient subjugué de peuples. Il fit courir une médaille, où son buste étoit gravé d'un côté, avec ces mots : *Il divino Aretino;* de l'autre, on le voyoit sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin étoit le plus lâche et le plus bas de tous les adulateurs : lorsqu'il manquoit de pain, ses panégyriques alors étoient aussi outrés que ses satires. L'Arétin se plaint, dans une de ses lettres, de ce que la cour de Rome, moins prodigue de biens que d'honneurs, avoit laissé sa plume sans récompense. « Le saint père, dit-il, me donne l'accolade ; mais ses baisers ne sont pas des lettres-de-change. » Personne n'étoit plus importun que lui, quand on lui avoit donné quelque espérance ; ni plus insolent, quand il avoit obtenu ce qu'il demandoit. Il répondit à un trésorier de la cour de France, qui venoit de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence ; j'ai usé mes forces à demander ; il ne m'en reste plus pour remercier. » Un officier de François I l'exhortant à continuer l'égale distribution de son encens entre les princes, l'Arétin lui répondit : « François I fut long-temps l'idole de mon cœur ; mais le feu qui brûloit sur son autel s'est éteint faute d'alimens. Mes écrits ont annoncé ses vertus à toute la terre ; mais je ne vis pas de fumée, et sa majesté n'a pas daigné s'informer si je mange. » — L'Arétin se vantoit beaucoup. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue, dans ses écrits, les poëtes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A moi, dit-il, qui sais donner du relief aux vers et du nerf à la prose, et non à ces écrivains dont l'encre est parfumée, et dont la plume ne fait que des miniatures. — L'éloge que j'ai fait de Jules III, écrit-il ailleurs, respire quelque chose de divin. Ces vers par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de Charles, de Catherine et de François, s'élèvent comme des colosses d'or et d'argent au-dessus des statues de marbre et de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, dont la durée égalera celle du soleil, on reconnoît l'arrondissement des parties, le relief des muscles, tous les replis des passions cachées. Si j'avois prêché Jésus-Christ comme j'ai loué l'empereur, j'aurois amassé plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre. » — « Un si grand nombre de gens, dit-il ailleurs, viennent me rompre la tête, que les marches de mon escalier se cavent sous leurs pieds, comme les pavés du Capitole l'étoient par les roues des chars de triomphe. Les Turcs et les Juifs, les Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols, assiégent continuellement ma porte ; jugez du nombre de nos Italiens ! Je suis assailli de gens de guerre, de prêtres et de moines. Je suis devenu l'oracle de la vérité, et vous avez raison de m'appeler *le secrétaire du monde*. Je suis las des gens qui m'incommodent ; et il me prend quelquefois envie de m'aller cacher dans le grenier de quelque pauvre fille, qui me cédera son lit pour quelque légère aumône. » Il dit, dans l'épître dédicatoire de la 2e partie de ses *Ragionamenti*, « que, si

on ne vouloit pas l'estimer à cause de ses inventions, il falloit du moins lui accorder quelque gloire pour le service qu'il avoit rendu à la vérité, en la poussant dans la chambre et dans les oreilles des grands, à la honte de la flatterie et du mensonge.» Il rapporte qu'un ambassadeur du duc d'Urbin disoit « que, si les ministres des princes et leurs courtisans étoient récompensés de leurs services, ils en avoient l'obligation à la plume d'Arétin. Il ajoute qu'un autre disoit : « L'Arétin est plus nécessaire à la vie humaine que les prédicateurs, parce que les prédicateurs ne mettent dans le bon chemin que les petits; mais ses écrits y mettent les grands.» On l'encourageoit à lancer des satires contre les princes, afin qu'ils se corrigeassent. Le marquis du Guast lui fit cette prière, dans une lettre qu'il lui écrivit de sa propre main : il ne demandoit pas à être épargné lui-même; au contraire, il exhortoit l'Arétin à le censurer. Il y a bien de l'apparence qu'il étoit sûr qu'il ne seroit pas pris au mot. Les ouvrages qui ont le plus déshonoré cet impudent cynique sont ses *Ragionamenti*, divisés en trois parties 1584 et 1660, in-8°. Ses *Lettres* et ses *Sonnets* sur les seize postures, gravées par Marc Antoine de Bologne, d'après les dessins de Jules Romain, en 1525. (Paignot, tome I, pag. 8.) Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable se trouve dans ces infâmes ouvrages. Croiroit-on que cet homme corrompu écrivoit en même temps la *Vie de sainte Catherine de Sienne*, Venise, 1541, in-8°. Passant du profane au sacré avec la même facilité qu'il passoit de la médisance à l'adulation. Il mourut, comme il a été dit, à Venise, vers 1557. Les uns prétendent qu'il fut pendu; les autres disent, d'après Laurent Politien, que des discours plaisans et obcènes le firent tant rire, qu'il se renversa de sa chaise et qu'il mourut sur l'heure. Un versificateur italien lui fit cette épitaphe :

Qui giace l'Aretino
Che disse mal d'ognuno,
Fuor che di Dio,
Scusandosi col dire
Io non lo conosco.

Elle a été rendue ainsi en français :

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivans et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas :
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

Ceux qui voudront plus de détails sur cet écrivain trop fameux peuvent consulter sa vie, imprimée en 1750, in-12, à Paris; ou *La Vita di Pietro Aretino*, Padoue, 1741, in-8°. Il y a moins de minuties dans celle de Paris. On y lit une anecdote singulière. « L'émulation, dégénérée en jalousie, avoit brouillé Le Tintoret et Le Titien. L'Arétin, intime ami du dernier, prit parti dans la querelle. Le Tintoret, le rencontrant un jour près de chez lui, le pria d'entrer, sous prétexte de faire son portrait. A peine le fléau des princes fut-il assis, que le peintre vint à lui d'un air furieux, le pistolet à la main; « Eh ! Jacques, que voulez-vous faire? s'écria le poëte épouvanté. » — « Prendre votre mesure, répondit gravement Le Tintoret.» Et après l'avoir mesuré, il ajouta du même ton : « Vous avez quatre et demi de mes pistolets de haut...., et le renvoya. » Les principaux ouvrages de l'Arétin sont, *I tre primi canti delle Battaglia*, Vinegia, 1537, in-8°. *Due primi canti delle lagrime d'Angelica*, 1538, in-8°. *Due primi canti di Marfisa*, Ve-

netia, 1544, in-8°. *Ternari in gloria di Giulo III*, 1551, in-8°. Les *Capitoli*, dans différens recueils. *Comedie sei : la Cortigiana*, 1535 ; *il Marescalco*, 1536; *la Talenta*, 1532; *l'Ipocrito*, 1542. Ces quatre comédies ont été réimprimées ensemble en 1588, in-8°. Tout le mérite de ces pièces consiste dans quelques traits caustiques. L'art du théâtre y est totalement négligé. Ce sont des scènes sans intrigues, sans intérêt, et aussi mal dialoguées que mal versifiées. *Il Filosofo*, 1546 ; *l'Orazia*, 1546, in-8°. *Dialogo della Nanna è della Antonia*, 1534, in-8°. *Dialogo della Nanna è della Pippa*, Turino, 1536. (*Voy.* l'article BARTHIUS.) *Ragionamento delle Corti*, Novara, 1538, in-8°. *Dialogo des Gioco*, Vinegia, 1545, in-8°. Les Dialogues de la Nanna ont été réimprimés sous le titre de *Ragionamenti* en 1584, et chez les Elzévirs en 1660, in-8°, avec le *Commento delle Fiche*, et le *Ragionamento del Zoppino*. Dans l'édition de 1660, on trouve encore la *Puttana errante* de Veniero, dont la première édition est de Venise, 1531, in-12. *Dubbi amorosi con 26 Soneti*, in-8°. *Lettere*, Paris, 1609, 6 vol. in-8°. *Tariffa delle Tuttane*, 1535, in-8°. *Salmi penitentiali*, in-8°. *La Vita della Vergine*, in-8°, et autres ouvrages de piété. Les ouvrages de Pierre Arétin traduits en français sont, I. *Histoire des Amours feintes et dissimulées de Laïs et Lamia*, Paris, 1595, in-12. Elle a été aussi traduite en espagnol par Fernand Xuarès. II. *La Genèse*, avec *la Vision de Noé* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1542, in-8°. III. *Les sept Psaumes de la Pénitence* (par Mathieu de Vauzelles), Paris, 1541, in-12. IV. *Trois livres de l'Humanité de Jésus-Christ* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1539, in-8°. V. *La Put.... errante* ou *Dialogue de Magdeleine et de Julie*, sans date, in-12. VI. *Tromperies dont usent les mieux affectées courtisanes à l'endroit d'un chacun*, Paris, 1580, in-12. VII. *La Passion de Jésus-Christ* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1539, in-8°.

† IV. ARÉTIN (François et Bernard) sont les mêmes que François et Bernard ACCOLTI, dont on a parlé sous cette dernière dénomination, aux n°s II et V.

V. ARÉTIN (Ange), jurisconsulte profond, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare, et mourut dans cette dernière ville vers l'an 1480. On a de lui, I. Un Traité *de Maleficiis*. II. Un autre *sur les Testamens*. III. Des *Conseils*, recueillis en 1576. IV. Un *Commentaire sur le 4e livre des Institutes de Justinien*, 1480.

VI. ARÉTIN (Jean), né à Berne dans le 15e siècle, se rendit recommandable par ses écrits. On lui doit, I. *Examen theologicus* ; on en fit en peu d'années douze éditions. II. *Vie de l'hérésiarque Gentilis*. III. *Description des monts Stokorn et Ness*. IV. *Catalogue des Comètes*, calculées jusqu'au temps de l'auteur. V. *Commentaire sur Pindare*. VI. Des *Sermons*, des *Opuscules théologiques* ; les *tables d'une Grammaire hébraïque*, etc., etc.

* VII. ARÉTIN *ou* TORTELLIUS (Charles), né à Arezzo en 1369, mort âgé de 70 ans, donna des preuves de la connoissance parfaite qu'il avoit des langues grecque et latine, par différentes versions qu'il en a laissées. Son caractère mordant lui fit beaucoup d'ennemis, dans le nombre desquels on distingue Ophilelphe. Il composa aussi quelques *Comédies* pleines de personnalités et de fiel.

† ARFÉ (Joseph d'), sculpteur espagnol, né à Séville en 1603, mort dans cette ville en 1666, puisa dans l'étude des monumens de Rome les principes de son art et le goût qui assurèrent ses succès. On admire de lui *les statues d'argent* qui soutiennent le tabernacle de la cathédrale de Séville, et *celles* des Evangélistes, en marbre, qui sont dans une chapelle de la même église.

* ARFE VILLASANO (Jean d'), orfévre, né à Léon, ville capitale du même royaume. Son application à la sculpture et à l'architecture le rendit très-habile dans sa profession, et le plus fameux orfévre d'Espagne. Ses principaux ouvrages sont, *la Châsse* de l'église de Séville; *celle* de Saint-Paul de Burgos, et *celle* d'Avila. Il s'est fait en outre un nom distingué parmi les écrivains de ce pays. Son ouvrage *sur les différentes manières de mesurer*, dans lequel il traite des cinq ordres de l'architecture, de la symétrie, des proportions et de l'anatomie, est très-profond, et fait honneur à son érudition. Cet habile artiste mourut à Madrid en 1595, à l'âge de 71 ans.

ARGANTHONE, jeune fille de l'île de Scio, mourut de douleur en apprenant la mort de Rhésus, roi de Thrace, tué au siége de Troie, qui lui avoit promis de l'épouser à son retour.

ARGÉE (Mythologie), fils de Licymius, fut emmené par Hercule dans ses expéditions; mais le héros promit au père de lui rendre bientôt son fils. Celui-ci étant mort, Hercule fit brûler son corps pour pouvoir en rapporter les cendres à Lycimius.

* ARGÉLIUS, artiste grec, a publié un livre *sur les proportions de l'ordre corinthien*, et *sur le temple d'Esculape*, en Ionie, dont il passe pour l'architecte.

ARGELLATA (Pierre), médecin bolonais, professa long-temps dans sa patrie la logique, la physique et la médecine, et y mourut en 1423. On a placé sa statue dans la salle d'anatomie. Il est auteur d'un *Traité de Chirurgie complète*, imprimé à Venise en 1480, in-fol.

† I. ARGELLATI (Philippe), l'un des plus laborieux écrivains d'Italie, naquit à Bologne en 1685, et mourut à Milan, le 25 janvier 1755, secrétaire de l'empereur Charles VI. Il est auteur de deux ouvrages considérables : I. *Bibliothèque des Ecrivains de Milan*, publiée en 1745, 4 vol. in-fol. II. Une autre *des Traducteurs italiens*, en 5 vol. in-4°, imprimés à Milan en 1767. Outre ces écrits qui lui appartiennent, Argellati ne cessa d'être un éditeur éclairé de ceux de ses compatriotes. On lui doit les éditions d'Ulysse Aldrovande, des Poésies de Bédori, des Ecrivains d'Italie, par Muratori, des Médailles de Mezzabarbe, des Œuvres de Castel Vétro, de Sigonius, 1732, 6 vol. in-fol.; de Lorenzini, du Newtonianisme d'Algarotti, des Transactions philosophiques, enfin de l'ouvrage du P. Marteune, *de Ritibus Ecclesiæ*, etc.

* II. ARGELLATI (François) naquit en 1712. Après son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude des lois, et fut couronné à Padoue en 1736. A Milan, il apprit le génie. L'empereur le nomma son ingénieur en 1740. Il ne négligea point les belles-lettres, ni la langue latine. Son propre goût le portoit moins à cette étude que l'exemple de Philippe Argellati son père, près duquel il vécut toujours, soit à Milan, soit à Bologne. Il mourut dans cette dernière ville en 1754.

Nous avons de lui, I. *Pratica del Foro Veneto*, Venet., 1737, in-4°. II. *Della situazione del paradiso terrestre dell' Uezio*, traduits en italien, 1727, in-8°. III. *Histoire de la renaissance des sciences et des lettres, avec la nomenclature des hommes illustres qui ont contribué à leurs progrès*, Florence, 1743, in-8°. IV. *De præclaris jurisconsultis Bononiensibus oratio*, Milan, 1749. V. *Décaméron*, Bologne, 1751, in-8°. VI. Il laissa aussi en manuscrits la *Vie de Jean Gaston, dernier grand-duc de Toscane*, et plusieurs autres ouvrages imprimés de *Théologie* et de *Vies de Saints*.

† I. ARGENS (Jean-Baptiste *de* BOYER, marquis d') naquit en 1704, à Aix en Provence, du procureur-général au parlement de cette ville. Son père voulut en vain le consacrer à la magistrature : il prit le parti des armes à l'âge de 15 ans. Il a donné dans ses *Mémoires* l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau : l'affaire de La Cadière l'en dégoûta. Il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva au siége de Kell, où il fut blessé légèrement. Après le siége de Philisbourg, il fit une chute de cheval qui le blessa tellement, qu'il fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, et trouva une ressource dans sa plume. Frédéric, étant parvenu au trône, l'appela près de lui, et se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, et revint à Aix, où il vécut en philosophe. La mort le surprit au château de la baronne de La Garde, sa sœur, près de Toulon, le 11 janvier 1771. On assure qu'il demanda les sacremens dans sa dernière maladie; qu'il lisoit souvent l'Evangile, et qu'il s'étoit fait recevoir, quelque temps avant sa mort, d'une confrérie de pénitens. Il avoit du penchant à l'hypocondrie; mais il étoit d'ailleurs bon époux, bon ami et bon maître. Il avoit, comme il le disoit lui-même, des dogmes qui dépendoient des saisons; aussi faisoit-il courir sa plume, dans les pays étrangers, avec une liberté qui tenoit de la licence. Bayle étoit son modèle; mais il eut moins de génie que lui. Il avoit une ardeur de savoir, qui s'étendoit à tout. Il possédoit plusieurs langues, se mêloit de chimie et d'anatomie, et peignoit assez bien. Ses principaux ouvrages sont, I. *Lettres Juives*, La Haye, 1754; *Lettres Chinoises*, La Haye, 1756, et les *Lettres Cabalistiques*, La Haye, 1769, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens*, sous le titre d'*Œuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. petit in-12. On trouve séparément les différentes parties de cette collection; les Lettres Juives en 8 vol. petit in-12, les Chinoises, en 6, les Cabalistiques, en 7, la Philosophie, en 3. La religion et ses ministres sont peu respectés dans ce recueil. Il s'y trouve d'ailleurs de l'érudition, mais le style est trop diffus et manque de nerf. II. Un grand nombre de *Romans*, mal imaginés et mal écrits. Le seul dont on se souvienne est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*, dont on vient de donner une nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Penchet, 1807, in-8°. Les faits qu'il raconte n'immortaliseront jamais leur auteur, et ne méritoient point de passer à la postérité. III. Les *Traductions du grec en françois* d'Ocellus Lucanus (*voyez* ce mot), et de Timée de Locres, l'une et l'autre de Paris, 1792, in 8°, et

réimprimées en 1794. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par l'abbé Batteux. IV. Il a aussi mis en français le *Discours de Julien sur le Christianisme*, ouvrage irréligieux qu'on a réimprimé à Genève, 1768, in-8°, avec des notes. V. *Mémoires secrets de la république des Lettres*, 4 vol. petit in-12, de Hollande, et réimprimé à Amsterdam, 1744, en 7 volumes. L'ouvrage ne dut en partie son succès éphémère qu'au titre de *Mémoires secrets*, qui piqua la curiosité. Il a encore donné *Critique du siècle*, 2 volumes.

II. ARGENS (Luc de Boyer, chevalier d'), frère du précédent, chevalier de l'ordre de Malte, mort le 30 mai 1772, donna, en 1739, des *Réflexions sur l'état et le devoir des Chevaliers de Malte*.

† I. ARGENSOLA (Lupercio-Léonardo d'), poëte et historien espagnol, naquit à Barbastro, vers l'an 1565. Après avoir achevé ses études à l'université d'Huesca, Léonardo passa à Saragosse pour se livrer à l'étude de l'éloquence et de la langue grecque. Revenu à Madrid vers 1585, il composa trois tragédies, intitulées *Isabelle*, *Philis* et *Alexandrine*; on a eu lieu de croire qu'elles ont été représentées au théâtre. L'impératrice Marie d'Autriche, retirée dans le couvent des sœurs déchaussées de Madrid, se l'attacha en qualité de secrétaire. Il fut choisi pour remplir la place de premier historiographe de l'Aragon, et les députés de Saragosse lui conférèrent en outre l'emploi d'historiographe particulier du même royaume d'Arragon. Il devoit continuer les Annales de Gerony Çurita et l'histoire de Charles-Quint. Lupercio-Léonardo se disposoit à ce travail lorsque le comte de Lémos, un de ses protecteurs, nommé à la vice-royauté de Naples, lui offrit l'emploi de secrétaire d'état et de la guerre dans cette vice-royauté; il se rendit en 1611 à Naples avec sa famille, et son frère Barthélemi, dont les talens l'aidèrent singulièrement à supporter le poids des affaires importantes dont il fut chargé. Léonardo, voulant propager le goût des lettres, donna au vice-roi l'idée de fonder une académie composée de tous les savans napolitains, et sous le nom distinctif d'*Académie des oisifs*. Ce projet fut couronné du plus heureux succès. Mais au milieu de ses occupations littéraires et politiques la mort le surprit en 1613, à l'âge de 48 ans.

† II. ARGENSOLA (Barthélemi-Léonardo, surnommé le *Docteur* d'), frère du précédent, fut, ainsi que lui, poëte et historien de sa patrie; il naquit en 1566. Au sortir de l'enfance il fut placé auprès de son frère aîné, à l'université de Huesca, où, après avoir achevé ses cours de rhétorique, de philosophie et de droit, il fut promu au grade de docteur. Outre ses dispositions naturelles, B. Argensola ne pouvoit manquer de faire de grands progrès dans les langues et l'histoire anciennes sous un professeur aussi habile qu'André Schott. Ses études achevées, il fut ordonné prêtre, et en 1588 nommé curé de Villa-Hermosa; peu après il alla à Salamanque, et en 1598 l'impératrice Marie d'Autriche, retirée dans un couvent, l'appela à Madrid et le nomma son aumônier. Après la mort de cette princesse, arrivée en 1603, Argensola se rendit à Valladolid, où résidoit alors la cour de Philippe III; il eut occasion de connoître le comte de Lémos qui, en le rappelant à Madrid en 1609, le pria de s'occuper de *l'Histoire de la conquête des Moluques*. Le séjour de la cour et ses agitations ne

sur lui peu après une victoire si complète, qu'ils le mirent hors d'état de tenir la campagne ; il se retira sur une montagne escarpée appelée Iva, où il se défendit pendant onze ans, et y fit une infinité d'actions héroïques. Enfin la trahison de quelques-uns de ses officiers l'ayant obligé d'abandonner ce poste, il se réfugia près du tyran de Rhodes qui avoit épousé sa fille, et y mourut l'an 640 avant J. C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps, on lui trouva le cœur tout velu.

I. ARISTON, fils et successeur d'Agasiclès dans le royaume de Lacédémone, est connu par ses réparties, citées dans Plutarque. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir d'un roi étoit de faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, il répondit « qu'il convenoit bien plus à un roi de conserver ses anciens amis, et de savoir s'en faire de nouveaux de ses plus grands ennemis. » Ayant appris que l'on avoit fait un éloge funèbre des Athéniens qui avoient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit : « S'ils honorent tant les vaincus, quels honneurs méritent donc les vainqueurs?» Il régnoit vers l'an 580 avant J. C. Son fils Démarate lui succéda.

† II. ARISTON, de l'île de Chio, surnommé Sirène, et disciple de Zénon, disoit qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi et celui d'un esclave. Le souverain bien, selon lui, étoit dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice et la vertu. Il comparoit les argumens des logiciens aux toiles d'araignée faites avec beaucoup d'art, mais qui n'arrêtent que les mouches. Il rejetoit la logique, parce que, disoit-il, elle ne mène à rien ; et la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisoit à peu de chose ; aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie. Il florissoit vers l'an 236 avant J. C.

† III. ARISTON (Titus), jurisconsulte romain sous l'empire de Trajan, cherchoit la récompense de la vertu dans la vertu même. Il étoit philosophe, sans afficher la philosophie. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins s'il pouvoit en réchapper, en leur déclarant que, s'il n'y avoit pas d'espérance, il se donneroit la mort ; mais que, si son mal n'étoit point incurable, il se résoudroit à souffrir et à vivre pour sa femme, sa fille et ses amis. Pline le jeune, qui étoit du nombre, fait son éloge dans sa 22e lettre du 1er livre.

ARISTONE, fille de Cyrus et femme de Darius, roi de Perse, inspira par sa beauté une si grande passion à son époux, qu'il lui fit élever des statues, et ordonna à ses sujets de l'adorer comme le plus bel ouvrage des dieux.

† ARISTONIC, fils d'Eumènes et d'une concubine d'Ephèse, irrité de ce qu'Attale III avoit donné en mourant le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer et s'y maintenir, et défit le consul Licinius Crassus l'an 131 avant J. C. La même année, le consul Perpenna le prit ; et l'ayant fait conduire à Rome, où on le donna en spectacle, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occupèrent le trône de Pergame l'espace de 154 ans. Mithridate, dans une lettre à Arsace, roi des Parthes, accuse les Romains d'avoir supposé un faux testament d'Attale pour frustrer Aristonic. On ne sait ce qu'il faut croire de cette imputation faite par

un ennemi capital. Aristonic obtint à Athènes le droit de citoyen et l'honneur d'une statue pour son habileté à la sphéritisque ou à la balle. Alexandre aimoit à y jouer avec lui, et il l'avoit pris dans une affection particulière.

I. ARISTOPHANE, poëte comique grec vers l'an 446 avant J. C. Le théâtre d'Athènes retentit des applaudissemens donnés à ses pièces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'Olivier sacré, en reconnoissance des traits qu'il avoit lancés contre les chefs de la république. Il étoit si mordant, qu'il n'épargnoit pas sa propre famille. On lui disputoit un jour sa qualité de citoyen d'Athènes; il répondit par ces deux vers parodiés d'Homère :

> Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère,
> Pour moi, je n'en sais rien : Dieu sait quel est son père.

Ses saillies amusèrent le peuple, et réprimèrent les vices des grands. Socrate et Euripide furent en butte à ses sarcasmes. Dans la pièce qu'il fit contre le philosophe, il profite de tout pour le rendre, non seulement ridicule, mais odieux. Il lui reproche l'oracle de Delphes, qui l'avoit nommé le plus sage des Grecs; la manie de décrier toutes les sectes, et de n'en adopter aucune; l'antipathie pour ce qui étoit mode, agrémens, magnificence, plaisirs, fêtes; ses goûts suspects; ses tracasseries de ménage; le prétendu démon dont il se disoit inspiré; tout, jusqu'à sa naissance et à sa profession, fournit des armes contre lui. Il lui donne même le talent *de décrocher les manteaux*. Le poëte intitula sa comédie, ou plutôt sa satire, les *Nuées*. Il suppose que Strepsiade, qui avoit passé sa vie à la campagne, mais qui étoit venu demeurer à la ville, étant abîmé de dettes, entre dans l'école de Socrate, pour y apprendre à se débarrasser de ses créanciers : mais étant trop vieux lui-même, il met son fils à sa place. Le jeune homme profite si bien des leçons de son maître, qu'il débute par battre son père; et il prouve ensuite éloquemment qu'il a très-bien fait. Cette action amène le dénouement de la pièce, qui finit par l'incendie de l'école de Socrate. Le rôle que ce philosophe y joue est digne de la pièce. On le voit enflé de vaine gloire, chantant ses propres louanges; répétant qu'il étoit initié dans tous les secrets de la nature; qu'il étoit envoyé des cieux pour éclairer la terre; que la jeunesse vient à lui pour s'instruire; qu'il avoit une méthode à laquelle étoient attachées la gloire et la félicité des générations à venir. Après s'être prodigieusement vanté lui-même, il fait la satire des hommes et celle des dieux. La comédie *des Nuées* n'eut pas un grand succès sur le théâtre d'Athènes; elle n'y fut jouée que deux fois, la première année de la 89e olympiade, et l'année suivante. C'est donc aller un peu trop loin que de penser qu'Aristophane, en rendant Socrate méprisable à la populace, ait préparé de loin l'arrêt que des juges corrompus prononcèrent, vingt-trois ans après, et la première année de la 95e olympiade, contre l'homme le plus vertueux de la Grèce. Ce poëte joua, non seulement Socrate et Euripide, mais même les chefs de la république, et sur-tout Cléon, qui étoit très-populaire. Tous les ouvriers ayant refusé de faire son masque, et tous les comédiens de se charger de son rôle, Aristophane eut l'impudence de le représenter lui-même. Sa comédie des *Guêpes* a été agréablement imitée par Racine dans ses Plaideurs. Ce poëte grec avoit composé 54 *Comédies*; il ne nous en reste plus qu'onze. Ce qui le distingua parmi les com-

ques grecs, c'est le talent de la raillerie. Il saisissoit les ridicules avec facilité, et les rendoit avec vérité et avec feu. Il est vrai que ses *Comédies* n'étoient très-souvent que des satires atroces, qui n'épargnoient pas plus les dieux que les grands. Ses plaisanteries dégénérèrent quelquefois en turlupinades et en obscénités. Plutarque, qui pouvoit en juger plus sainement que nous, le mettoit au-dessous de Ménandre. (On peut voir, sur ces deux poëtes, le Théâtre des Grecs, en faisant attention que le P. Brumoi flatte quelquefois les anciens en les comparant aux modernes.) Platon aimoit particulièrement la gaieté d'Aristophane, au rapport d'Olympiodore; et, à sa mort, on trouva les œuvres de ce poëte dans son lit. Ludolphe Kuster a donné une édition magnifique des *Comédies* d'Aristophane, en grec et en latin, avec de savantes notes, sous ce titre : *Aristophanis Comœdiæ græcè et latinè, ex codd. mss. emendatæ, cum scholiis antiquis. Accedunt notæ virorum doctorum in omnes comœdias. Omnia collegit et recensuit, notasque in novem comœdias, et quatuor indices in fine adjecit Ludolph. Kusterus*, in-fol. Amsterdam 1710. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1760, en 2 vol. in-4°, par les soins de Burman, *cum notis variorum* : mais cette réimpression, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Rich. Franc. Phil. Brunck a donné une édition d'Aristophane très-supérieure à toutes celles qui l'avoient précédée, à Strasbourg, en 3 vol. in-8°, 1783. Burman second a donné une édition d'Aristophane avec les notes posthumes de Bergler, et n'a pas réimprimé Kuster. Les comédies d'Aristophane sont le *Plutus*, les *Oiseaux*, toutes deux contre les dieux et les déesses : les *Nuées*, contre Socrate; les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Acarniens*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes au Sénat*, et *Lysistrate*. Nous avons une traduction française du *Plutus* et des *Nuées*, par madame Dacier. 1684, in-8°; des *Oiseaux*, par Boivin le cadet. Poinsinet de Sivry a traduit en français, partie en vers, partie en prose, le *Théâtre* d'Aristophane, Paris, 1784, 4 volumes in-8°. M. Hoffman a imité et parodié *Lysistrate* dans un opéra comique du même nom, représenté en 1802. Il a été imprimé in-8°.

† II. ARISTOPHANE, de Byzance, disciple d'Eratosthène, et célèbre grammairien, mérita la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, que le roi Ptolomée Evergète lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J. C. C'est Aristophane de Byzance qui a imaginé *les accens de la langue grecque*, à l'imitation des notes de musique; ce que nous apprend authentiquement le grammairien Arcadius (*voyez* ARCADIUS). Arcadius cite le traité de Nicanor fils d'Hermias. Aristophane, qui, outre Eratosthène, avoit eu pour maîtres Callymaque et Zenodote d'Ephèse, le fut, à son tour, du célèbre Aristarque. Il florissoit dans la 145e olympiade. M. Wieland a fait une traduction d'Aristophane. Nous ignorons si elle est imprimée.

ARISTOPHON. *Voyez* CÉPHALE, n° II.

† ARISTOTE, surnommé *le Prince des philosophes*, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J. C. Son père Nicomachus étoit médecin, et descendoit, dit-on, d'Esculape. Aristote l'ayant perdu lorsque sa jeunesse lui rendoit ses conseils nécessaires, dissipa son bien, se livra à la débauche, et prit le parti des armes. Il fut ensuite obligé de faire un petit tra-

fic pour vivre. Dégoûté de ce métier, il consulta l'oracle de Delphes, qui lui dit : « Allez à Athènes étudier la philosophie : vous aurez plus besoin d'être retenu que poussé. » Il se rendit en cette ville, entra dans l'école de Platon, et en fut l'ame et la gloire. (*Voyez* THÉOPHRASTE et XÉNOCRATE.) Continuellement livré au travail, il mangeoit peu, et dormoit encore moins. Diogène Laërce rapporte que, pour ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendoit hors du lit une main dans laquelle il tenoit une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle feroit en tombant dans un bassin le réveillât. Aristote eut bientôt surpassé tous ceux qui étudioient avec lui. On ne l'appeloit que l'Esprit ou l'Intelligence. Platon, secrètement jaloux de ses progrès, se fit souvent un plaisir de le mortifier. Il lui reprochoit publiquement l'affectation de ses discours et la magnificence de ses habits ; et en mourant, il laissa le gouvernement de son accadémie à Speusippe, son neveu. Cette préférence choqua Aristote ; il prit le parti de voyager. Il parcourut les principales villes de la Grèce, se familiarisant avec tous ceux dont il pouvoit tirer quelque instruction. Enfin il se retira à Atarne, petite ville de Mysie, auprès de son ami Hermias, usurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote épousa sa sœur, qui étoit restée sans biens. Philippe lui confia l'éducation de son fils Alexandre. La lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de sa naissance honore également le prince et le philosophe. « Je vous apprends (lui disoit-il) que j'ai un fils. Je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, et un roi digne de la Macédoine. » Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple toutes les sciences dans lesquelles il excelloit, et cette sorte de philosophie qu'il ne communiquoit à personne, comme dit Plutarque. Alexandre disoit être redevable à Philippe de vivre, et à Aristote de bien vivre. En reconnoissance, Philippe érigea des statues au philosophe, et fit rebâtir sa patrie ruinée par les guerres. Son élève se disposant à la conquête de l'Asie, Aristote, qui préféroit le repos du cabinet au tumulte des armes, revint à Athènes. Les Athéniens, auxquels Philippe avoit accordé beaucoup de graces à sa considération, lui donnèrent le Lycée pour y tenir son école. Il enseignoit en se promenant, ce qui fit appeler sa secte la *secte des Péripatéticiens.* Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux, lui envoya huit cents talens pour la dépense que cette étude exigeoit, et lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs pour faire des recherches. Aristote, au comble de la gloire, fut attaqué par l'envie. Sa passion pour sa femme Pythaïs le porta, dit-on, à l'ériger en divinité, et à lui rendre après sa mort le même culte que les Athéniens rendoient à Cérès. Eurymédon, prêtre de cette déesse, l'accusa de ne pas y croire. Aristote, se souvenant de la mort de Socrate, se retira à Chalcis, pour empêcher qu'on ne commît une seconde injustice contre la philosophie. Si l'on en croit Origène, Aristote avoit donné lieu aux accusations d'impiété. Dans les conversations particulières, il ne se ménageoit pas assez ; il osoit soutenir « que les offrandes et les sacrifices sont tout-à-fait inutiles, et que les dieux n'avoient pas besoin de la pompe ex-

de Pologne Étienne Battori, prince de Transylvanie, agent du roi de France, facteur du roi don Sébastien de Portugal, commissaire du saint-office, provincial de la Ste.-Hermandad, et l'un des vingt-quatre échevins de Séville, naquit à Séville vers l'année 1549; on ignore les noms de ses ancêtres, mais il paroît certain qu'il étoit issu d'une famille très-illustre. A l'âge de 15 ans, ayant déjà fait ses études, il embrassa la carrière militaire; il se trouva à la fameuse journée du Rocher de Velez; à 16 ans, il avoit obtenu le grade de chef des milices de l'Andalousie où il eut des occasions d'exercer son courage. Peu de temps après, il servit dans l'armée navale d'Espagne, où il commandoit une division de sa légion; il se trouva aussi à la guerre contre les Maures établis dans le royaume de Grenade, avec trente écuyers levés et équipés à ses propres frais. Il épousa, peu de temps après, Constance d'Herréra, fille d'Augustin d'Herréra, marquis de Lanzarote, nom d'une des îles Canaries. Vers ce même temps, Amurat-Arraez, vice-roi d'Alger, ayant fait une invasion dans les îles Canaries, Argote eut une nouvelle occasion de montrer sa valeur, en repoussant les Africains et les Turcs leurs alliés; mais il eut la douleur de ne pouvoir sauver sa femme faite prisonnière avec vingt autres personnes, qu'il racheta cependant, moyennant la somme de 20,000 ducats (environ 55,000 francs.) Depuis cette époque de la carrière d'Argote, on n'a que peu de renseignemens sur les circonstances de sa vie; on sait seulement qu'il fixa sa résidence à Séville, où il se consacra à la philosophie et à la rédaction de ses excellens ouvrages, jusqu'au moment où, atteint d'une maladie grave, accompagnée d'accès de folie, il fut enlevé aux lettres et à son pays. On ignore l'époque de sa mort; mais on a lieu de croire qu'il ne parvint pas à un âge très-avancé. Il partagea son temps entre la poésie, les mathématiques, qu'il apprit sous le professeur Jérôme Chaves, célèbre cosmographe et astronome de ce temps-là à Séville, et l'histoire, sur-tout la généalogie, qu'il traita au plus haut degré de perfection, à l'aide des manuscrits précieux qu'il possédoit, et dont une partie se trouva égarée à sa mort, l'autre devint l'héritage de son neveu Garci Lopez de Cardénas, et n'a pas été conservée. Argote partagea le sort de tous les grands hommes; son mérite lui attira des ennemis puissans, car ce fut parmi les prêtres qu'il compta ses persécuteurs. Les ouvrages connus de cet illustre écrivain, et ceux qu'il a fait imprimer avec des additions, sont, I. *Histoire de la noblesse de l'Andalousie*, en espagnol, imprimée à Séville en 1588, contenant l'origine de plusieurs des premières familles d'Espagne, et plus particulièrement des royaumes de Cordoue et de Jaën. II. *Le Comte Lucanor*, ouvrage composé par le prince don Juan Manuel, fils de l'infant Manuel, et petit-fils du roi St. Ferdinand, ouvrage auquel Argote ajouta plusieurs traités, entre autres, *la Vie de l'Infant*, son auteur; *l'Origine et Descendance de la maison des Manuel, et le Discours sur la poésie espagnole*, avec des tables très-curieuses, le tout en espagnol, et imprimé à Séville, en 1575, en 1 vol. in-4°, réimprimé à Madrid en 1641; mais cette édition est moins exacte que la première. III. *L'Histoire du grand Tamerlan*. IV. *Itinéraire, et Récit de l'ambassade que Gui Gonzalez de Clavixo lui fit par ordre du roi de Castille, Henri III*, écrit en espagnol, et imprimé à Séville, en 1582. V. *Le Livre de la Vénerie*,

ouvrage écrit par ordre de don Alfonse, roi de Castille et de Léon, dernier du nom, auquel Argote ajouta un *Discours sur l'art de la Vénerie, avec la description de la maison royale du Pardo et de son parc*, écrit en espagnol, et imprimé à Séville, avec figures, en 1582. VI. *Discours sur la maison d'Argote.* VII. *Vie et Origine de don Pèdre Nino*, comte de Buelna, et seigneur de Cigalès. VIII. *Cadastre ou Rôle de répartition de Séville, avec une Introduction.* IX. *Document pour écrire l'Histoire de Séville.* Don Martin Perez Nabarro, échevin de Séville, possédoit l'original de ce dernier ouvrage en 1778. Argote composa aussi une espèce d'*Epitaphe* dans le genre antique, pour l'instruction de son fils don Augustin d'Argote, renfermant un abrégé de sa vie : c'est un chef-d'œuvre du style lapidaire. Tous ces ouvrages si estimés sont devenus malheureusement très-rares. On lui attribue en outre, avec fondement, l'excellent *Eloge*, en vers, du célèbre docteur, don Nicolas Monardes, que l'on trouve à la tête de l'ouvrage de ce dernier, intitulé Histoire des plantes médicinales des Indes occidentales, imprimée à Séville en 1574. Argote joignit, au mérite de militaire très-distingué, celui d'être un des premiers poëtes de son temps, comme le prouvent les poésies qu'il nous a laissées, quoiqu'en très-petit nombre. *Voyez* l'Eloge d'Argote, dans le chap. 31, des Antiquités d'Espagne, par le célèbre Ambrosio de Moralès.

† ARGOU *ou* ARGOUD (Gabriel), natif du Vivarez, avocat au parlement de Paris, mourut au commencement du 18ᵉ siècle. Il est auteur d'une *Institution au Droit François*, 1755, en 2 vol. in-12, très-bien rédigée et souvent réimprimée. L'*Institution au Droit Ecclésiastique*, par l'abbé Fleury, lui donna l'idée de cet ouvrage.

ARGUES (Gérard des), géomètre du 17ᵉ siècle, naquit à Lyon en 1597, et y mourut en 1662. Il étoit ami de Descartes ; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami, et des Argues défendit son maître contre Fermat et Bourdin. On a de lui, I. *Traité de Perspective*, in-fol. II. *Traité des Sections coniques*, in 8°. III. *Pratique du trait*, in-8°. IV. Un très-bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8°. V. *Manière de poser l'essieu aux cadrans solaires.* VI. *Manière de graver en taille-douce et à l'eau-forte.* Tous ces ouvrages sont écrits avec clarté et dans un style qui n'a pas vieilli.

* ARGUIXO (don Juan d'), l'un des vingt-quatre échevins de Séville, naquit dans cette ville ; mais on ignore dans quelle année. On n'a sûr sa famille d'autres détails, si ce n'est qu'elle jouissoit d'une grande considération. On est également privé de renseignemens sur les particularités de sa vie. On ne peut fixer non plus l'époque de sa mort ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle dut être antérieure à l'année 1650. Rien n'égaloit la générosité d'Arguixo envers les gens de lettres, et plus particulièrement envers les poëtes de son temps ; tous le regardoient comme l'ami des Muses, et l'un des hommes les plus distingués dans la poésie, au point qu'ils l'avoient surnommé l'*Apollon* des hommes de lettres, et leur *Mécène* ; sa libéralité, à leur égard, fut si grande qu'il se ruina, quoiqu'il eût hérité d'un revenu annuel de 18,000 ducats (environ 37,000 f.) : plusieurs ouvrages lui furent dédiés ; Lope de Véga, entre autres, lui dédia son poëme de la Beauté d'Angélique, la Dragontea et las Rimas Humanas. Nous n'avons aucun recueil des

par une méthode juste et solide ; et comme les raisonnemens de celui-ci sont plus justes et plus simples, les raisonnemens de l'autre sont plus ingénieux et plus embarrassés. Platon donne de l'esprit par la fécondité du sien, et Aristote donne du jugement et de la raison, par l'impression de bon sens qui paroît dans tous ses écrits. Enfin Platon ne pense le plus souvent qu'à bien dire, et Aristote qu'à bien penser, à creuser les matières, à en rechercher les principes, et à tirer de ces principes des conséquences infaillibles. Platon, en se donnant plus de liberté, en prodiguant les ornemens, plaît davantage ; mais, par la trop grande envie qu'il a de plaire, il se laisse emporter à son éloquence. Aristote se possède toujours ; avare d'expressions figurées, il appelle les choses simplement par leur nom : comme il ne s'élève point et qu'il ne s'égare jamais, il est aussi moins sujet à tomber dans l'erreur que Platon, qui, donnant à tout la couleur de l'éloquence et les graces du style, y fait tomber ceux qui s'attachent à lui. » Alexandre étoit très-attaché aux opinions de son précepteur, et très-jaloux de ses ouvrages. Il lui écrivit au milieu de ses conquêtes : « J'apprends que vous publiez vos *Traités acroatiques*. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que vous m'avez enseignées vont devenir communes ; et vous savez cependant que j'aime encore mieux surpasser les autres hommes par la connoissance des choses sublimes que par la puissance. » La meilleure édition des ouvrages d'Aristote est celle de Paris, au Louvre, 1619, donnée par Duval, en 2 vol. in-fol. grec et latin. On estime l'édition donnée à Deux-Ponts et Strasbourg par M. Buhle, 1791 et suiv., 5 v. in-8°, avec une version latine corrigée, et des notes explicatives. Gaza a mis en latin son *Histoire des Animaux*. M. Camus l'a traduite en français, Paris, 1783, 2 vol. in-4°. La *Politique* a eu deux traducteurs dans ces derniers temps, M. Champagne, 1797, 2 vol. in-8° ; et M. Millon, 1803, 3 vol. in-8°. La *Rhétorique* a été traduite par Cassandre, 1718, in-12 ; et la *Poétique* par Dacier, 1692, in-4°. Batteux a réuni une bonne traduction de cette dernière à celle des Poétiques d'Horace et de Vida, et à la Poétique de Boileau, Paris, 1771, 2 vol. in-8°. Le savant Sainte-Croix affirme que les ouvrages d'Aristote, appréciés même avec une sévère critique, doivent moins perdre que gagner ; et il augure que le moment n'est pas très-éloigné où ils recouvreront une partie de leur ancienne autorité. « Pour cela, dit-il, ils n'auront besoin que d'être mieux entendus ; et l'on ne sauroit se dissimuler que la manière dont ils ont été composés, le sort qu'ils ont eu apres la mort de leur auteur, etc., n'en rendent pas l'intelligence facile. » L'archimandrite Anthimus Gaze, dans une de ses lettres de 1803, dit qu'on venoit de trouver en Thessalie, sous d'antiques ruines, un très-beau buste en marbre d'Aristote.

II. ARISTOTE, de Chalcide, dont Apollonius le scoliaste fait mention, avoit écrit une *Histoire de l'Ile d'Eubée*, la plus considérable des îles de l'archipel grec, après la Crète ou Candie. Cette histoire n'est point parvenue jusqu'à nous. Diogène Laërce parle de trois autres ARISTOTES. Le premier étoit de Cyrène, et avoit écrit *sur l'art poétique* ; le second avoit long-temps été à la tête du gouvernement d'Athènes, et avoit publié *des harangues* estimées ; le troisième, dont on ignore la patrie, *avoit commenté l'Iliade*.

III. ARISTOTE est le même

qu'Alberti-Aristotile. *Voyez* ce mot, et Battus, n° II.

† ARSTOTIME, tyran d'Elide, vivoit du temps de Pyrrhus, roi des Epirotes. Après avoir exercé des cruautés inouïes, il fut tué dans un temple de Jupiter par Thrasibule et Lampis. Sa femme et ses deux filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

† ARISTOXÈNE naquit à Tarente en Italie vers la 114e olympiade, 320 ans avant J. C. Il s'adonna à la musique et à la philosophie, sous Alexandre-le-Grand, et sous ses premiers successeurs. Il étoit fils du musicien Mésias. Il fut d'abord disciple de son père, ensuite de Lampri d'Erithrée, du pythagoricien Xénopile, et enfin d'Aristote, dans l'école duquel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. De 453 vol., dont Suidas le fait auteur, il ne reste que ses *Elémens harmoniques*, en 3 livres; c'est le plus ancien traité de musique qui soit parvenu jusqu'à nous. Meursius le publia à Leyde en 1616, in-4°. Cet ouvrage reparut bien plus correct dans le Recueil des musiciens grecs de Marc Meibomius, en deux vol. in-4°, Amsterdam, 1652, avec de savantes notes. Aristoxène attaque dans ce traité le système musical de Pythagore, qui vouloit soustraire la musique au rapport des sens, pour l'assujettir au seul jugement de la raison. Aristoxène prouve que cet art étant fait principalement pour l'oreille, c'est à elle de juger ses productions; son opinion divisa la Grèce en deux sectes de musiciens, les Pythagoriciens et les Aristoxéniens. (*Voyez* une savante note sur Aristoxène, dans la bibliothèque crit. de Wyttenbach, part. 8, p. 111.) *Aristoxeni rhythmicorum elementorum fragmenta, cum Aristidis oratione adversùs Leptinem et Libanii declamatione pro Socrate, ex bibliothecâ D. Marci*, Venetiis, *primus edidit* abbas Morelli, 1785, in-8°.

† ARITCHANDREN (Mythol.), esclave vertueux du chef des Parias dans les Indes. Son maître lui confia le soin du lieu des sépultures. On le regarde comme l'auteur des premiers devoirs rendus aux morts; aussi a-t-on consacré son souvenir dans les Indes par une pierre plantée à l'entrée des cimetières. C'est devant cette pierre qu'on dépose les corps avant leur inhumation, en offrant à ce symbole d'Aritchandren une pièce de monnoie de cuivre, un morceau de toile neuve, et une poignée de riz. Celui qui est chargé d'entretenir le feu dans les cimetières s'approche de la pierre, prie Aritchandren de laisser passer le corps puisqu'il a payé le tribut établi.

ARITPERT. *Voyez* Aripert.

† I. ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, et lui écrivit une *Lettre* scellée d'un cachet où étoit empreinte la figure d'un aigle qui tient un serpent dans ses serres. Il lui mandoit que les Juifs et les Lacédémoniens n'avoient qu'une même origine, étant descendus d'Abraham, et qu'ainsi ils devoient n'avoir que les mêmes intérêts. » (*Voyez* le premier livre des Machabées, chapitre XII.)

† II. ARIUS, auteur de la secte des ariens, naquit en Libye, ou, selon d'autres, à Alexandrie. Achillas, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge assez avancé, et le chargea du gouvernement d'une de ses églises. Son éloquence, ses mœurs austères, son air mortifié, sembloient le rendre digne du sacré ministère; mais son ambition le per-

dit. Après la mort du saint évêque Achillas, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été son successeur, combattit la doctrine catholique sur la divinité du verbe. Il soutenoit « que le fils de Dieu étoit une créature tirée du néant, capable de vertu et de vice; qu'il n'étoit pas véritablement Dieu, mais seulement par participation, comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il existoit avant tous les siècles, il affirmoit qu'il n'étoit point coéternel à Dieu. » Voici ce qui occasionna en partie son erreur, suivant l'abbé Pluquet : « Dans les lieux où les sciences et la philosophie étoient cultivées, les chrétiens s'appliquoient à expliquer les mystères, sur-tout à les dégager des difficultés de Sabellius, de Praxée, de Noët, qui, dans le siècle précédent, avoient prétendu que les trois personnes de la Trinité n'étoient que trois noms donnés à la même substance, selon la manière dont on la considéroit. L'Église avoit condamné ces erreurs; mais elle n'avoit pas expliqué comment les trois personnes de la Trinité existoient dans une seule substance. La curiosité et le désir de rendre ces dogmes croyables à ceux qui les rejetoient porta l'esprit vers la recherche des idées qui pouvoient expliquer le dogme de la Trinité. Arius entreprit cette explication. Il falloit, en établissant contre Sabellius la distinction des personnes, ne pas admettre plusieurs substances increées, comme Marcion, Cerdon, etc. Arius crut éviter ces deux écueils, et rendre le dogme de la Trinité intelligible, en supposant que les trois personnes de la Trinité étoient trois substances, mais que le père seul étoit increé. Arius fit de la personne du verbe une créature. » Ses argumens parurent plausibles à plusieurs personnes. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématisa dans deux conciles, en 319 en 321. L'hérésiarque, retiré en Palestine, gagna des évêques, parmi lesquels Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée furent les plus ardens. « Condamné par Alexandre, mais défendu par plusieurs évêques, Arius, ajoute l'abbé Pluquet, ne se présenta plus que comme un malheureux qu'on persécutoit; il répandit sa doctrine. Il intéressa même le peuple en sa faveur. C'étoit un homme grave dans ses démarches, agréable par la vivacité de sa conversation, et ayant quelques talens pour la poésie et la musique : il fournissoit des chansons spirituelles aux gens de travail et aux dévots. Il mit en cantiques sa doctrine, et par ce moyen il la répandit dans le peuple. (On chantoit sur-tout sa *Thalie*, titre emprunté d'une pièce efféminée du poëte Sotade). C'est un moyen que Valentin et Harmonius avoient employé avant Arius, et qui a souvent réussi aux hérétiques, et en général à tous les novateurs religieux et politiques. Apollinaire l'employa après Arius, et perpétua sa doctrine plus par ce moyen que par ses écrits. Ainsi le parti d'Arius se grossit insensiblement, et, malgré la subtilité des questions qu'il agitoit, il intéressa jusqu'au peuple dans sa querelle. On vit donc les évêques, le clergé et le peuple divisés : bientôt les disputes s'échauffèrent, firent du bruit; et les comédiens, qui étoient païens, en prirent occasion de jouer la religion chrétienne sur leurs théâtres. Constantin n'envisagea d'abord cette querelle qu'en politique, et écrivit à Alexandre et à Arius qu'ils étoient des fous de se diviser pour des choses qu'ils n'entendoient pas, et qui n'étoient de nulle importance. L'opinion d'Arius parut d'une trop grande conséquence aux catholiques pour qu'ils restassent dans l'indifférence que Constantin leur conseilloit. Alexandre

écrivit par-tout pour en prévenir le progrès d'un autre côté, Arius et ses partisans faisoient tous leurs efforts pour décrier la doctrine d'Alexandre : les catholiques et les ariens s'imputoient réciproquement les conséquences les plus odieuses de leurs principes opposés. Ces chocs continuels échauffèrent les deux partis jusqu'à la sédition ; il y eut même des endroits où l'on renversa les statues de l'empereur, parce qu'il vouloit qu'on supportât les ariens. » Cependant Eusèbe de Nicomédie assembla un concile, formé de la plus grande partie des évêques de la Bithynie et de la Palestine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il avoit voulu faire entendre à Constantin, comme nous venons de le voir, que cette question n'étoit qu'une vaine subtilité ; mais cet empereur, ayant changé d'avis, assembla à Nicée en Bithynie, l'an 325, un conseil œcuménique, où Arius fut excommunié par les PP., et condamné au bannissement par le prince. Après trois ans d'exil, Constantin rappela Arius et ceux de son parti qui avoient été anathématisés par ce concile. Il présenta à l'empereur une confession de foi, composée avec beaucoup d'art. Les évêques ariens rentrèrent peu à peu en faveur, et les exilés furent rappelés. Les édits de Constantin contre les ariens n'avoient produit que l'apparence du calme. Les disputes se ranimèrent peu à peu, et elles étoient devenues fort vives, lorsque les évêques exilés furent rappelés. Arius revint triomphant à Alexandrie ; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite, en 335, au concile de Tyr, auquel il présenta une confession de foi qui fut approuvée. Les Pères écrivirent même en sa faveur à l'église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, qui suivoit la doctrine de saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avoit causée à Alexandrie, l'appela à Constantinople : il lui demanda s'il suivoit la foi de Nicée ? Arius le jura en lui présentant une nouvelle profession de foi, où il s'appuyoit des paroles tirées de l'Ecriture. Constantin fit ordonner à Alexandre, évêque de Constantinople, de l'admettre à la communion des fidèles. Le saint évêque refusant de le faire, les ariens se vantèrent qu'ils le feroient entrer dans l'église malgré lui ; mais la veille du jour qu'ils devoient le mener comme en triomphe, il fut trouvé mort d'une colique violente. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné. La mort d'Arius, arrivée l'an 336 de J. C., n'éteignit point l'hérésie qu'il avoit fait naître. Elle prit au contraire de nouvelles forces, et fit en Orient des progrès aussi étendus que rapides. Ils furent moindres en Occident. Cependant deux évêques ariens y firent des prosélytes ; ils firent entendre à beaucoup de prélats que, pour rendre la paix à l'Eglise, il ne s'agissoit que de sacrifier quelques termes amphibologiques. Quelques Occidentaux souscrivirent à Rimini une formule arienne, tandis que les ariens assemblés à Sélénice et à Nicée en signoient une à peu près semblable. En sorte que le monde, dit saint Jérôme, fut étonné de se trouver tout à coup arien. La paix ne fut pas durable. La plupart de ceux qui avoient souscrit la formule de Rimini se rétractèrent. Cependant l'arianisme domina toujours à la cour et dans la capitale jusqu'à Théodose-le-Grand. A la fin du 4e siècle, les ariens se trouvèrent réduits, par les lois des empereurs, à n'avoir ni églises ni évêques dans toute l'étendue de l'empire. Les Vandales portèrent cette hérésie en Afrique, et les Visigoths en Espagne. C'est dans ces deux contrées qu'elle subsista le

plus long-temps, sous la protection des rois qui l'avoient embrassée ; mais les souverains l'ayant enfin abjurée, les sujets l'abandonnèrent vers l'an 660. Il y avoit près de 9 siècles qu'elle étoit ensevelie sous ses ruines, lorsqu'au commencement du 16e, Erasme fut soupçonné de vouloir la réveiller. Il se justifia. (*Voy.* sa vie par Burigny, t. II, p. 531 suiv., et un ouvrage anonyme, mais dont l'auteur est Richard, curé de Triel, intitulé *Sentimens d'Erasme conformes à ceux de l'Eglise Catholique, sur tous les points controversés*, Cologne, 1688, in-12.) Ceux qui reprochent l'arianisme renaissant à la réformation, dit un savant du 18e siècle, font à cette doctrine plus d'honneur qu'ils ne pensent, en le mettant en rapport avec le retour des lumières. Les réformateurs et tous les partisans les plus distingués de l'orthodoxie réformée se sont attachés cependant à repousser cette imputation. Jean Valentin Gentilis est le premier qui fit quelque bruit parmi les ariens du 16e siècle : il y gagna la proscription et la mort. (*Voyez* son article.) Servet, qui fut sabellien plutôt qu'arien, l'avoit précédé au supplice. Si nulle hérésie ne s'enveloppe et ne se défend avec plus de subtilité, on peut dire qu'aucune n'a été ni mieux démêlée, ni combattue avec plus de zèle par les théologiens tant protestans que catholiques. On distingue Socin parmi les modernes antitrinitaires. Dans le siècle dernier la doctrine des unitaires a fait en Angleterre de très-grands progrès, et elle y a trouvé d'illustres défenseurs. L'académie de Genève réclama peut-être avec plus d'ostentation que de bonne foi contre les inculpations de d'Alembert et de J. J. Rousseau. S'il falloit convenir qu'aujourd'hui un grand nombre de théologiens de l'Allemagne protestante sont bien au-delà de l'arianisme, on devroit en gémir sans doute ; mais au bout du compte, qu'est-ce que cela prouveroit contre la réformation ou en faveur de *l'obscurantisme* ?

* ARKENHOLZ (Jean), Suédois, né à Helfingfort en 1695. Après avoir étudié à Upsal, il voyagea dans les principaux états de l'Europe. Tandis qu'il étoit à Paris, il écrivit ses *Considérations sur la France par rapport à la Suède*, ouvrage dans lequel il y censura si vivement la conduite du cardinal de Fleury, que celui-ci s'en étant plaint à sa cour, l'auteur perdit une place de greffier qu'il avoit obtenue avant son départ. En 1743, il fut nommé secrétaire de la chambre des comptes, et en 1746, garde du cabinet des curiosités à Cassel. Il n'a point achevé l'*Histoire de Frédéric I*, dont il avoit été chargé. Il mourut en 1777, après avoir publié *les Lettres de Grotius à Christine, reine de Suède*, les *Mémoires de cette princesse*, et plusieurs morceaux *de politique et de littérature*.

* ARKWRIGHT (sir Richard) étoit né pauvre. Lorsqu'il vint pour la première fois à Manchester, il se mit en boutique chez un petit barbier. Quoique son gain fût très-modique, il n'en épargnoit pas moins quelques petites sommes, et, avec le temps, il parvint à se faire un trésor de quelques guinées. Il loua une cave, prit pour enseigne, *au Barbier souterrain* : *on rase ici pour un penny par personne* (2 sous de France.) Cette nouveauté eut tant de succès, que les autres barbiers furent obligés de baisser leur prix comme leur confrère. Arkwright se réduisit à un demi-penny. Un jour, un savetier vint chez lui, et lui montra une barbe excessivement dure : « Vous me donnerez un penny, lui dit le barbier, car vous allez

gâter mon rasoir. » Le savetier ne voulut pas y consentir, et Arkwright ne lui demanda que le prix ordinaire, et lui donna de vieux souliers à racommoder. Ce fut à cette aventure, si simple en apparence, qu'il dut sa fortune. Le savetier le prit en affection, lui rendit plusieurs services, et le conduisit chez un homme qui avoit inventé la machine à filer le coton. Arkwright l'acheta, la perfectionna, et c'est par cette invention qu'il acquit une fortune d'un demi-million sterling, et le titre de chevalier.

† ARLAUD (Jacques-Antoine) naquit à Genève en 1668. Il fut peintre de très-bonne heure, et fut lui-même son maître. Dès l'âge de 20 ans il passa en France, où son pinceau délicat et son coloris brillant lui firent une grande réputation. Le duc d'Orléans, régent du royaume, protecteur et juge de tous les arts, disoit, en parlant de sa miniature : « Les peintres en ce genre n'ont fait jusqu'ici que des images ; Arlaud leur a appris à faire des portraits. Sa miniature s'exprime aussi fortement que la peinture à l'huile. » Ce prince se l'attacha, et le logea dans son château de St.-Cloud, où Arlaud lui donnoit des leçons. Dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il ajouta à cette faveur celle de l'obliger de choisir dans sa galerie de peinture les tableaux qui lui plaisoient davantage. Arlaud, après avoir résisté à une offre si flatteuse, fut forcé de céder. Il fixa son choix sur deux tableaux peints par le régent lui-même. « Je suis fâché, lui dit le prince, que vous vous contentiez de si peu de chose. » — « C'est, monseigneur, répondit Arlaud, qui étoit aussi bon courtisan qu'excellent peintre, ce que je pouvois emporter de plus précieux. » Son désintéressement fut admiré du duc d'Orléans, qui lui envoya deux tableaux des premiers maîtres, et 20,000 francs en or. Les portraits d'Arlaud étoient non seulement ressemblans, ils avoient encore le mérite singulier d'exprimer les qualités de l'ame des personnes qu'il peignoit. Ce fut dans ce temps que la riche collection de Christine, reine de Suède, passa en France ; Arlaud en profita pour se fortifier par ses réflexions sur ces chefs-d'œuvre. Il eut une grande protection en la personne de la princesse Palatine, mère du régent : elle donna au peintre son portrait enrichi de diamans ; et, dans le voyage qu'il fit en Angleterre, elle lui accorda des lettres de recommandation pour la princesse de Galles, depuis reine. Il y fut reçu honorablement, et ses beaux ouvrages achevèrent de lui procurer l'amitié des grands et des savans. Newton lui communiqua ses idées sur l'optique, que notre peintre acheva de rendre sensibles par les figures. Le portrait qu'il venoit de faire de la princesse de Galles eut un grand succès. Tous les poëtes, entre lesquels on distingue le comte Hamilton, firent des vers à sa louange. Arlaud, en quittant la cour de Londres, fut comblé de présens, entre autres, de plusieurs médailles d'or. Il revint à Paris. Un jour, en visitant le cabinet de M. Cromelin, il y découvrit un bas-relief de Michel-Ange ; ce morceau le frappa tellement, qu'il demanda à le copier. Il se mit à l'imiter sur du papier avec un soin extrême et un tel succès, que tous les connoisseurs furent frappés de l'illusion : cette superficie plate devint bosse ; la vue pouvoit à peine détromper les plus habiles artistes. On assure que le duc de La Force en avoit fait l'acquisition pour 12,000 livres, mais que des changemens dans la fortune de ce seigneur l'obligèrent de rendre la Léda au peintre, en lui donnant

manda pourquoi il ne l'avoit pas rendue plus magnifique, lui qui avoit si noblement décrit, dans son Roland, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines? il répondit « qu'on assembloit bien plus tôt et plus aisément des mots que des pierres. » Son oreille étoit déchirée lorsqu'on lisoit ses ouvrages de mauvaise grace. Un jour, ayant entendu un potier de terre qui estropioit en chantant une stance de *Roland*, il entra dans sa boutique et cassa plusieurs pots exposés en vente; l'ouvrier s'étant mis en colère, l'Arioste lui répondit: « Je ne me suis pas encore assez vengé; je n'ai brisé qu'une demi-douzaine de tes pots, qui ne valent pas une baïrque, et tu m'as gâté une stance qui vaut une somme considérable. » Quoique très-sensible aux plaisirs de l'amour, il l'étoit encore plus aux sentimens de la nature: il aimoit tendrement sa mère, et la traita avec le plus grand respect dans sa vieillesse. Son caractère étoit bienfaisant. Sa vertu et sa probité étoient si connues, qu'un vieux prêtre qui possédoit trois ou quatre riches bénéfices, et qui craignoit d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui devoient lui succéder, choisit l'Arioste préférablement à tous ses parens et à tous ses amis pour demeurer avec lui. Il avoit été chargé, pendant quelque temps, du gouvernement d'une province de l'Apennin, qui s'étoit révoltée, et qu'infestoient des bandits et des contrebandiers: il apaisa tout, et acquit dans la province un grand empire sur les esprits, et en particulier sur ces voleurs. Un jour le gouverneur-poëte, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre d'une forteresse où il faisoit sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'eux le reconnut, et avertit que c'étoit le signor Arioste. Au nom de l'Arioste, de l'auteur du poëme d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tombèrent à ses pieds, et le conduisirent jusqu'à la forteresse, en lui disant que la qualité de poëte leur faisoit respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'Arioste, d'une santé délicate et foible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il fit paroître beaucoup de fermeté et de tranquillité dans sa dernière maladie; il dit à ceux qui étoient présens « que plusieurs de ses amis étoient déjà partis, qu'il souhaitoit de les revoir, et que chaque moment le faisoit languir tant qu'il ne seroit point parvenu à ce bonheur. » Il mourut en 1533. Il laissa deux fils qu'il eut d'une maîtresse, appelée Alexandra. Il l'auroit épousée, s'il n'avoit été retenu par la crainte de perdre ses bénéfices. Landi prétend qu'il se maria, sur la fin de ses jours, avec une veuve florentine, de la maison de Benucci, dont il n'eut point d'enfans. — Ce poëte s'est fait un nom, I. Par sept *Satires*, Venise, 1560, in-8°, qui furent courues. II. Par cinq *Comédies* (Napoli), dans lesquelles il y a beaucoup d'art et de comique. On les compara dans leur naissance à celles de Plaute et de Térence. Celle qui a pour titre, *les Supposés*, fut la plus goûtée, et l'est encore en Italie. III. Par des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Ballades*, des *Chansons*, et par ce que les Italiens appellent *Capitoli*, Firenze, 1724. IV. Par des *Poésies latines*, en deux livres, imprimées à la suite de celles de Pigna et de Cælius Calcagninus, Venise, 1553, in-8°. L'ouvrage qui l'a immortalisé est son poëme *de Roland-le-Furieux*. Son grand talent est cette facilité qui le caractérise de passer tour à tour du terrible au tendre, et du plaisant au sublime. Il va et revient de ses descriptions effrayantes aux peintures les plus voluptueuses, et de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordi-

naire, c'est d'intéresser vivement pour ses héros et ses héroïnes, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux dans son poëme. On y trouve presqu'autant d'événemens touchans que d'aventures grotesques. Son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné. Sa poésie est une peinture vive et brillante de la nature, avec tous ses charmes. On lui a reproché d'avoir terni ces beautés par le défaut d'art et de vraisemblance. Les poëtes de son temps puisoient leurs fictions dans les livres de chevalerie et dans les romans; de là ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui « qu'il parloit bien, mais qu'il inventoit mal »; et on a dû le dire. Les beaux esprits de l'Italie balancent encore s'ils doivent mettre l'Arioste au-dessous du Tasse. Quelques-uns ont dit que le tombeau de Roland étoit dans la Jérusalem délivrée. D'autres ont voulu trouver dans le poëme du Tasse des imitations de celui de l'Arioste : l'Armide, disent-ils, est d'après l'Alcine : le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter Renaud paroît imité du voyage d'Astolphe; mais il faut avouer que ces ressemblances sont un peu éloignées. Deux poëtes dont le ton est si différent ne doivent pas être mis en parallèle; et, quoi qu'en disent plusieurs Italiens, l'Europe, suivant un célèbre critique, ne mettra l'Arioste avec Le Tasse que lorsqu'on placera l'Enéide avec Don Quichotte, et Callot avec Le Corrége. *Voyez* BOÏARDO. — On raconte que le cardinal d'Est, à qui il dédia son poëme, lui dit en riant: *Dove, diavolo, Messer Ludovico, avete pigliate tante coglionerie?* — « Messire Louis, où diable avez-vous pris tant de sottises? » La Fontaine y a puisé quelques contes, et Voltaire quelques-unes des fictions d'un poëme beaucoup plus obscène, mais bien moins intéressant que le Roland. C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans Le Tasse et dans l'Arioste, que des poëmes si longs, non seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, et que le poëte ne paroisse presque jamais gêné. L'édition la plus recherchée du *Roland-le-Furieux* est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli et les figures de Porro. On estime aussi celle de Paris, en 4 petits vol. in-12, 1744. Celle des Aldes, à Venise, in-4°, 1545, quoique moins rare que celle de Venise, in-4°, 1584, est fort chère. Les littérateurs, curieux de connoître les changemens faits à ce poëme, recherchent aussi l'édition originale de Ferrare, 1515, qui est assez différente des autres. Mais la plus belle de toutes, et la plus digne d'orner le cabinet d'un curieux, est sans contredit celle qui a été publiée en 1772, en 4 vol. in-8°, par Molini, libraire italien. Cette édition est sortie des presses célèbres de Baskerville, et elle n'est pas moins distinguée par la beauté des figures qu'on y a jointes que par l'exécution typographique. Nous avons plusieurs traductions françaises du poëme de Roland, mais on ne trouve dans aucune ni le feu, ni la vivacité, ni la gaieté folle de l'original. Les principales sont celles de Mirabeau, 1741, 4 vol. in-12; de Dussieux, 1775, 4 vol. gr. in-8°, fig.; de Tressan, 1780, 5 vol. in-12; enfin celle de Panckoucke et Framéry, en 10 vol. petit in-12, Paris, 1787, se distingue par sa fidélité. On a imprimé en 8 vol. petit in-12, Paris, 1776, ses *Œuvres diverses* pour servir de suite à l'Orlando furioso. Ce recueil avoit été déjà publié à Venise, 2 vol. in-fol., 1730. L'immortel auteur du Roland-le-Furieux eut trois frères, Alphonse,

Gabriel et Galéas, qui se distinguèrent aussi par leurs poésies; mais la renommée de Louis éclipsa la leur. — Le premier fut camérier du pape Clément VIII; il forma un cabinet précieux d'antiquités, et mourut en 1596. — Le second imita Stace dans ses vers, et termina la comédie de *la Scholastica*, commencée par Louis. Il mourut en 1552, laissant un volume de *Poésies latines*, imprimé à Ferrare, en 1562, in-12. — Le troisième mourut dans l'ambassade que lui confia le duc de Ferrare auprès de Charles-Quint. On a de lui une *Comédie* et un *Recueil de Lettres*.

† II. ARIOSTE (Horace), neveu du poëte, naquit à Ferrare en 1555, et y mourut en 1593, curé de la cathédrale. Il défendit avec esprit et avec énergie le poëme de son oncle contre les critiques de Pellegrino. Il avoit lui-même entrepris un poëme intitulé *Alphée*, et plusieurs *Comédies*, lorsque la mort le surprit.

† III. ARIOSTE (Jean-Baptiste), musicien bolonais, vivoit en 1686. Il est auteur *d'une méthode italienne* pour jouer du sistre.

IV. ARIOSTE (François) unit la science des lois à celle de la médecine au milieu du 15e siècle. Il fut l'un des ancêtres du célèbre poëte de son nom. Né à Ferrare, il y professa le droit civil, et y servit d'échanson à l'empereur Frédéric III, et au pape Pie II, lorsqu'ils passèrent dans cette ville. Les ducs de Ferrare l'employèrent en diverses négociations importantes, surtout auprès de Maximilien. Il mourut en 1492, laissant divers manuscrits et un *Traité sur l'huile de pétrole*, dont la dernière édition est de 1698.

† ARIOSTI (Lippa), belle Ferraraise; fut éperdument aimée d'Obizzon, marquis d'Est, qui en eut cinq fils. Celui-ci l'épousa sur la fin de sa vie, vers l'an 1352, et légitima ainsi ses enfans. Ils ont été la souche de la maison d'Est, qui a long-temps possédé Ferrare, Reggio et Modène.

* ARIOT (Thomas), savant mathématicien anglais, né à Oxford, obtint l'estime de Walter Raleigh, qui l'envoya dans la Virginie en 1585. Ariot fit la description du pays, et à son retour fut présenté à Henri comte de Northampton, qui lui fit une pension. Les Anglais prétendent que Descartes dans son Algèbre a copié Ariot, et que celui-ci doit avoir l'honneur de l'invention. Il mourut à Londres le 2 juillet 1621, à l'âge de 60 ans.

ARIOVALD. *Voyez* ADALOALD.

ARIOVISTE, roi des Suèves dans la Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, fut défait par Jules-César l'an 58 avant J. C. Deux de ses femmes périrent dans la fuite; et de deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée, et l'autre faite prisonnière. Il ne manquoit ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il étoit d'une hauteur et d'une fierté qui lui nuisoient beaucoup.

† ARIPERT, *ou* ARIBERT, *ou* ARITPERT, roi des Lombards, succéda en 702 à son père Requibert ou Ragimbert. S'il faut en croire un historien du temps, ce prince étoit juste, pieux, charitable. Mais ces éloges, démentis par plusieurs actions de cruauté, furent dictés vraisemblablement, dit Hardion, par la reconnoissance du clergé, qu'il combla de biens. Ansprand, régent du royaume de Lombardie, voulut remettre sur le trône Luitpert, que le père d'Aripert avoit dépossédé. Il vint camper près des portes de Pavie, avec une armée qui fut repoussée. Luitpert, ayant été blessé, tomba entre les mains

d'Aripert, qui le fit étouffer dans un bain. Le duc Rotharis, qui avoit secondé ce malheureux prince, s'étant retiré à Bergame, où il prit le titre de roi, Aripert alla l'y combattre, le força de se rendre à discrétion, lui fit couper les cheveux et la barbe, et l'envoya en exil à Turin, où peu de temps après il lui ôta la vie. Ansprand s'étoit réfugié en Bavière. Aripert assouvit sa fureur sur sa famille, fit crever les yeux à son fils aîné, et couper le nez et les oreilles à sa femme et à sa fille. Ansprand, animé par la vengeance, obtint de Théodebert, duc de Bavière, une forte armée et repassa en Italie avec Luitprand, le seul de ses enfans qui eût échappé à la vengeance d'Aripert. Il y eut une bataille, dans laquelle le roi lombard eut d'abord quelque avantage; mais les Bavarois l'ayant repoussé, il se crut vaincu et ramena son armée à Pavie. Les Lombards, indignés de cette honteuse retraite, ne voulurent plus le reconnoître pour roi. Il résolut de se retirer en France; mais il s'étoit chargé de tant d'or, qu'en passant le Tésin à la nage, le poids de ce métal l'entraîna au fond de la rivière : ce fut en 736. Ce prince défiant et soupçonneux se déguisoit ordinairement, à l'entrée de la nuit, pour aller écouter, dans les différens quartiers de la ville, ce qu'on disoit de lui ou des magistrats. Il ne paroissoit jamais devant les ambassadeurs étrangers que mal vêtu, et ne leur faisoit servir que les viandes les plus communes, de peur que l'idée des richesses de son royaume n'inspirât à leurs maîtres le désir d'en faire la conquête. Ansprand fut unanimement proclamé roi des Lombards, et mourut trois mois après, dans sa 56e année.

ARISI (François), né à Crémone, le 3 février 1657, mort le 25 janvier 1743, fut l'un des plus laborieux écrivains d'Italie. Outre un grand nombre de manuscrits, et ceux qu'il perdit dans l'incendie de sa maison, il en donna plusieurs à l'impression. Le plus remarquable est intitulé, *Cremona litterata*, 3 vol. in-fol. Les deux premiers parurent à Parme en 1702 et 1705, le dernier à Crémone en 1741. Mazzuchelli a donné la notice des autres écrits d'Arisi dans le 31e volume de son recueil.

ARISTACRIDAS, capitaine spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsqu'Antipater, lieutenant d'Alexandre eut défait les Lacédémoniens et tué Agis leur roi, l'an 330 avant J. C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écrioit : « Malheureux Spartiates ! vous serez donc esclaves des Macédoniens ? » — Il répondit fièrement : « Hé quoi ! le vainqueur pourra-t-il empêcher les Lacédémoniens d'échapper à l'esclavage par une belle mort, en combattant pour leur patrie ? »

† ARISTAGORE, gouverneur de Milet pour Darius, voulant se soustraire à la puissance de son maître, tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux autres Grecs ce qu'il n'avoit pu persuader à Lacédémone. On lui donna 25 navires, avec lesquels il prit et brûla Sardes. Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappelât qu'il avoit une injure à venger. Les généraux persans attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué l'an 498 avant J. C.

* ARISTANDER, de Paros, sculpteur. Suivant Pausanias, il étoit l'auteur *d'une figure de femme tenant la lyre*, que l'on voyoit en-

exécration parmi le peuple, qu'il avoit chargé d'un grand nombre de subsides et d'impôts; craignant de se voir exposé à sa fureur, sous le pontificat d'Adrien VII, successeur de Léon X, il céda à l'orage en se retirant. On raconte que dans un consistoire où l'on parloit de trouver une somme dans un moment pressant, le cardinal Pompée Colonne dit qu'il ne falloit qu'écorcher Armellino, et exiger une petite pièce de monnoie de tous ceux qui seroient bien aises de voir sa peau, et que l'argent qu'on en retireroit feroit une somme assez considérable pour fournir à toutes les dépenses nécessaires. Mais le cardinal de Médicis soutint Armellino, et ayant été depuis élevé au souverain pontificat, sous le nom de Clément VII, lui donna l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices considérables. Quelque temps après, il fut assiégé avec le pape dans le château de Saint-Ange, et mourut de douleur d'avoir perdu tous les biens qu'il avoit à Rome, dans le temps que cette ville fut prise par les impériaux. Le pape se consola de cette mort qui lui laissoit en terres plus de 200,000 ducats, lesquels contribuèrent à payer sa rançon. Armellino mourut en 1527.

† ARMENONVILLE (Joseph-Jean-Baptiste-Fleurieu d'), fut nommé garde des sceaux en 1722, et disgracié en 1727. Il mourut en 1728, au château de Madrid, où le roi lui avoit donné une retraite, après avoir exigé sa démission. Il avoit entraîné dans sa chute le comte de Morville, son fils (Charles-Jean-Baptiste), d'abord avocat du roi au châtelet, ensuite ambassadeur à La Haye, plénipotentiaire au congrès de Cambrai en 1722, enfin secrétaire d'état. Il se retira, comblé des graces du roi, et emportant son estime. Il conserva ses amis. L'académie française, connoissant son zèle pour les lettres, l'avoit mis au nombre de ses membres en 1722. Il mourut à Paris le 3 février 1732. Les éloges donnés au fils peuvent en partie s'appliquer au père, qui, sans avoir un génie supérieur, remplit ses emplois avec exactitude et intégrité.

I. ARMINIUS, chef des Chérusques, qu'Auguste fit citoyen romain et chevalier. Ces titres ne l'empêchèrent point de former le projet de délivrer sa patrie du joug des Romains. Brave, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant et dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général romain qui commandoit dans la Germanie, tandis qu'il faisoit révolter secrètement les cantons les plus éloignés du pays. Le crédule Varus, qui ignoroit la conspiration, marcha, l'an 9e de J. C., avec trois légions contre les rebelles. Mais s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois et de montagnes, Arminius qui le suivoit avec ses troupes, comme pour former son arrière-garde, attaqua subitement les Romains, les tailla en pièces, et fit égorger ou attacher en croix tous ceux qui avoient été faits prisonniers. Germanicus, chargé par Tibère de poursuivre le général chérusque, le défit au-delà du Wéser. Il eut le bonheur d'échapper; mais sa femme et son fils furent pris, et ornèrent le triomphe du vainqueur. Arminius, qui s'étoit montré jusqu'alors le défenseur de sa patrie, voulut quelque temps après l'assujettir à sa domination: ce fut la cause de sa perte. Il fut assassiné dans une conjuration, dans sa 37e année, l'an 20 de J. C. *Voy.* ADGANDESTRIUS, HERMINIUS *et* VARUS, n° I.

II. ARMINIUS (Jacques), chef de la secte des arméniens ou remontrans, naquit à Oude-Water,

ville de Hollande, en 1560. Il fit une partie de ses études à Genève, aux dépens des magistrats d'Amsterdam ; mais il fut obligé d'en sortir, parce qu'il marqua trop d'ardeur à soutenir la philosophie de Ramus. Après diverses courses en Italie et en Suisse, il revint à Amsterdam, où il fut ministre 15 ans. On le choisit ensuite pour remplir la chaire de théologie à Leyde en 1603. Les leçons qu'il donna sur la prédestination, l'universalité de la rédemption, mirent la division parmi les protestans. Ne pouvant pas concevoir Dieu tel que Calvin le peignoit, c'est-à-dire prédestinant les hommes au péché comme à la vertu, il affoiblit les droits de la grace et réleva ceux de la liberté. Il enseignoit que Dieu vouloit que tous les hommes fussent sauvés, et qu'il leur accordoit une grace avec laquelle ils pouvoient se sauver. « Comme tous les réformés, Arminius et ses disciples, dit Pluquet, ne reconnoissoient point d'autorité infaillible qui fût dépositaire des vérités révélées, et fixât la croyance des chrétiens. Ils regardoient l'Ecriture comme la seule règle de la foi, et chaque particulier comme le juge du sens de l'Ecriture. Ils interprétèrent donc ce que l'Ecriture dit sur la grace et sur la prédestination, conformément aux principes de l'équité qu'ils portoient dans leur cœur. Ils ne se fixèrent point dans la doctrine de l'Église romaine sur la prédestination, et passèrent insensiblement aux erreurs des pélagiens et des semi-pélagiens. Comme les arminiens croyoient que chaque particulier étoit le juge naturel du sens de l'Ecriture, par une suite de leur caractère et de leur principe d'équité, ils ne se crurent pas en droit de forcer les autres à penser et à croire comme eux. Ils crurent qu'ils devoient vivre en paix avec ceux qui n'interprétoient point l'Ecriture comme eux ; et de là vient cette tolérance générale des arminiens pour toutes les sectes chrétiennes, et cette liberté qu'ils accordent à tout le monde, d'honorer Dieu de la manière dont il croyoit que l'Ecriture le prescrivoit. Chaque particulier étant le juge du sens de l'Ecriture, et n'étant pas obligé de suivre la tradition, c'est à la raison à juger du sens de l'Ecriture. L'arminien qui a cherché à examiner les dogmes du christianisme a donc rapproché insensiblement ces dogmes des idées que la raison nous fournit. Il a rejeté comme contraire à l'Ecriture tout ce qu'il ne comprenoit pas, parce que chaque particulier étant obligé de croire l'Ecriture et de l'interpréter, il ne pouvoit croire que ce qu'il pouvoit comprendre. Les arminiens, en suivant scrupuleusement les principes de la réforme sur le jugement des controverses, se sont donc insensiblement réunis avec les sociniens, au moins en partie. » Arminius, enseignant une doctrine nouvelle, fut cité à La Haye pour en rendre compte aux pasteurs réformés. Les persécutions qu'il essuya, les fatigues de ses voyages, l'accablèrent au point qu'il en mourut, à Leyde, le 19 octobre 1609. Ce ministre avoit les qualités sociales. Il étoit poli, agréable, amusant même avec ses amis particuliers. Il préféroit la piété intérieure à de vaines apparences, et le témoignage de sa conscience aux applaudissemens du public. Sa devise étoit BONA CONSCIENTIA PARADISUS. Le grand objet de ses vœux étoit la tolérance mutuelle dans tout ce qui n'ébranloit pas les fondemens de la religion. A cette indulgence de caractère, il joignoit beaucoup de modestie et une grande défiance de lui-même. Tel est le portrait qu'en ont tracé ses disciples, tandis que ses ennemis le peignoient comme un ennemi

de Dieu, un novateur artificieux, un homme rusé, malin; qui, semblable à Cham, avoit découvert la nudité de ses pères, en attaquant le système des premiers réformateurs. Ses disciples furent appelés arminiens. On les persécuta, et ils n'en furent que plus opiniâtres. Il y en a beaucoup en Hollande. On a d'Arminius plusieurs ouvrages publiés sous le titre de *Opera theologica*, à Francfort, 1629, 1635, in-4°. Les principaux sont, I. *Disputationes de diversis christianæ religionis capitibus*. II. *Examen libelli Guillelmi Perkensi de prædestinationis modo et ordine*. III. *Dissertatio de vero sensu cap. VII ad Romanos*. IV. *Analysis cap. IX ad Romanos*. V. Des *Lettres* dans les *Præstantium viror. Epistolæ*. L'arminianisme a eu dans son sein plusieurs hommes du premier ordre pour l'érudition : Episcopius, Courcelles, Grotius, Leclerc, etc.

† ARMSTRONG (John) étoit né à Castleton en Roxburgshire, où son père et son frère étoient ministres. En 1735, il publia, sous l'anonyme, un *Traité sur les moyens d'abréger l'étude de la médecine*. En 1737, parut son *Essai sur l'histoire et la cure des maladies vénériennes*, in-8°. Peu de temps après, il mit au jour son *Poëme de l'économie de l'amour*, dans lequel il a imité la manière d'Ovide et sa licence; mais dans l'édition de 1772, il avoit châtié son livre, avoit retranché plusieurs des passages les plus dangereux. En 1744, il fit imprimer l'*Art de conserver la santé*, l'un des meilleurs poëmes didactiques de notre langue. En 1746, on le nomma l'un des médecins de Buckingham-house, et il s'occupa de rédiger les *Recherches* ou *Essai sur différens sujets de Lancelot-Temple*, qu'il fit imprimer en 1758. Choisi en 1760 médecin de l'armée d'Allemagne, il fit paroître l'année suivante un poëme appelé *le Jour*; ou *Epître à John Wilkes d'Aylesbury*. Dans cet ouvrage, il parle de Churchill en des termes qui lui attirèrent la haine de cet auteur satirique. Le docteur Armstrong publia en 1770 une *Collection de mélanges*, en 2 vol. in-12; et l'année suivante, le *Court voyage de Lancelot-Temple dans quelques parties de la France et de l'Italie*. Enfin, en 1773, il donna, pour dernier ouvrage, ses *Essais de Médecine*, 1 vol. in-4°, et mourut en 1779.

* I. ARNAUD ou ARLAUD (Etienne), médecin du 14e siècle. On le dit auteur de certaines *Tablettes* qui eurent beaucoup de vogue dans le temps, et qui ne sont autre chose que l'électuaire de citro solutif, dont l'usage a été long-temps accrédité parmi les médecins de Montpellier. On lui attribue quelques ouvrages manuscrits sous les titres de *Viridarium super antidotarium Nicolaï Prognosticationes; Tractatus de febribus et de evacuatione*.

* II. ARNAUD (Roland-Paul), chirurgien du roi à l'hôtel-de-ville de Paris, naquit dans cette capitale après le milieu du 17e siècle. Il remplit pendant vingt-sept ans la charge de démonstrateur d'anatomie, et des opérations de chirurgie à Saint-Côme. Après la bataille de Malplaquet, il servit dans les armées du roi en qualité de chirurgien consultant, et il fut un des premiers chirurgiens de Paris que Louis XIV ait appelés pour la fistule, dont il fut opéré en 1687. Il mourut le 25 janvier 1723, à l'âge de 66 ans.

† III. ARNAUD, de Brèce ou Brescia en Italie, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine pour débiter plus facilement ses opinions.

Il soutenoit que les évêques et les moines qui possédoient des terres ne pouvoient manquer d'être damnés ; et que les biens de l'Eglise appartenoient au prince ; que lui seul devoit les donner et seulement à des laïques, parceque les clercs ne pouvoient avoir de propriétés, ni les évêques de seigneuries, que le clergé devoit vivre des dixmes et des oblations volontaires, et se borner à une vie simple et frugale. Par l'interprétation qu'il donnoit à certains passages de l'Evangile qui paroissoient favorables à ses opinions, il animoit les séculiers contre les ecclésiastiques. « Le faste des évêques et des abbés, dit Fleury, et la vie licencieuse des clercs et des moines ne lui donnoient que trop de matière. » Ses déclamations firent tant d'impression sur le peuple, que le clergé, tombé dans le mépris, devint l'objet de la raillerie publique, et sa doctrine, prêchée dans un siècle où les brigands n'étoient pas rares, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels on fut obligé de prendre les armes. Le pape Innocent II le condamna dans le concile général de Latran en 1139. Ce pontife avoit d'autant plus de raison d'être irrité contre cet hérétique, qu'il se croyoit le maître souverain de tous les biens dont ce novateur vouloit priver le clergé. Il dit, dans la harangue qu'il prononça à l'ouverture de ce concile, « que l'on recevoit les dignités ecclésiastiques par la permission du pontife romain, comme par droit de fief, et qu'on ne pouvoit les posséder légitimement sans sa permission. » Arnaud anathématisé se refugia dans les montagnes de Suisse avec ses disciples. Il entretenoit toujours un parti puissant à Rome. Il y revint en 1141, excita une sédition contre le pape, le fit chasser, abolit la dignité de préfet de Rome, obligea les principaux citoyens de se soumettre au patrice, et fit piller les palais des cardinaux. Le pape Eugène III, après plusieurs combats contre cet enthousiaste turbulent, fut enfin reçu à Rome. Arnaud fut arrêté quelque temps après, sous Adrien IV, par le cardinal Gérard ; et malgré les efforts des vicomtes de Campanie, qui l'avoient remis en liberté, il fut conduit à Rome, et condamné par le gouvernement de cette ville à être attaché à un poteau, et brûlé vif, en 1145. Ses cendres furent jetées dans le Tibre, de peur que ses sectateurs n'en fissent des reliques. Il ne manquoit ni d'esprit, ni d'adresse, ni même d'éloquence. Ses discours ne respiroient que douceur, tandis que sa doctrine n'étoit que du poison, s'il en faut croire saint Bernard, qui le peint comme un homme à tête de colombe et à queue de scorpion. *Voy.* Mosheim, hist. eccl., tom. III, p. 125.

† IV. ARNAUD de Villeneuve, célèbre médecin à Barcelonne, mort sur mer en 1314, s'adonna à l'étude des langues et aux sciences. Après avoir beaucoup voyagé pour se perfectionner, il se fixa à Paris, où il exerça la médecine et cultiva l'astronomie. Il publia que la fin du monde arriveroit infailliblement vers le milieu du 14e siècle. Il en fixa même l'année à 1335 ou 1345. Entraîné par sa curiosité naturelle, il avoit effleuré presque toutes les sciences. Il avança plusieurs propositions nouvelles en matière de religion, il disoit, « 1° la nature en J. C. est en tout égale à la divinité ; 2° l'ame de J. C., aussitôt après son union, a su ce que savoit la divinité ; 3° les moines corrompent la doctrine de J. C. ; ils sont sans charité, et ils seront tous damnés ; 4° l'étude de la philosophie doit être bannie des écoles, et les théologiens ont très-mal fait de s'en servir ; 5° les œuvres de miséricorde sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel ;

6° les fondations des bénéfices ou des messes sont inutiles ; 7° celui qui ramasse un grand nombre de gueux, et qui fonde des chapelles ou des messes perpétuelles, encourt la damnation éternelle. » Toutes ces propositions sont tirées de différens livres composés par Arnaud de Villeneuve ; tels sont le livre intitulé, *de l'humanité et de la patience de J. C.*; les livres *de la fin du monde*, *de la charité*, etc. L'université de Paris le condamna ; et l'inquisition se disposoit à le poursuivre, lorsqu'il se retira en Sicile, auprès du roi Frédéric d'Aragon. Quelque temps après, ce prince l'ayant renvoyé en France, pour traiter Clément V, alors malade, il mourut sur le vaisseau qui le portoit, et fut enterré à Gênes en 1313. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, en 1504 et 1520, et à Bâle, en 1585, in-fol., avec sa vie et des notes de Nicolas Taurellus. Guillaume Postel lui attribue le livre *de tribus Impostoribus*. Mariana l'accuse d'avoir essayé le premier la génération humaine dans une citrouille. Arnaud cultiva la chimie avec succès. Cette connoissance le conduisit à trouver *l'esprit-de-vin*, *l'huile de térébenthine*, et *les eaux de senteur*. (*Voyez* sa *Vie* publiée à Aix, en 1719, in-12, sous le nom de Pierre Joseph : elle est d'un littérateur provençal, nommé de Haiste.)

† V. ARNAUD (François), abbé de Grandchamp, lecteur et bibliothécaire de Monsieur, de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Aubignan, près de Carpentras, d'un maître de musique, mourut à Paris le 2 décembre 1784. Il travailla au *Journal étranger*, pendant les dernières années de l'existence de cet ouvrage périodique. Il composa ensuite, en 1764 et années suivantes, avec M. Suard, la *Gazette littéraire de l'Europe*. Il s'étoit d'abord montré l'ennemi de la nouvelle philosophie, et en avoit ensuite soutenu les intérêts avec beaucoup de vivacité. Sa conversation étoit animée et intéressante. On a de lui, I. *Variétés littéraires*, ou *Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts*, Paris, 1770, 4 vol. in-12. On a rassemblé dans ce recueil, qui offre de l'instruction et de l'amusement, les différens morceaux que l'abbé Arnaud et M. Suard avoient répandus dans le Journal étranger et dans la Gazette littéraire de l'Europe, de 1764 à 1766, 8 vol. in-8°. II. *Eloge d'Homère*, morceau court, mais plein de force, où il replace le poëte grec sur le trône de la poésie. III. *Portrait de Jules-César* : c'est une paraphrase élégante du fameux vers de Lucain : *Nil actum reputans si quid superesset agendum*. IV. *Discours de réception à l'académie française*, 1771, in-4°. V. *Mémoires* lus à l'académie des inscriptions sur le style de Platon, les poésies de Catulle, la vie d'Apelles, sur les accens et l'harmonie de la langue grecque, sur quelques questions relatives à la musique ancienne. En général, l'abbé Arnaud aimoit l'antiquité grecque. Il regardoit les Grecs comme formant un peuple à part, réunissant à la force du génie et à la vivacité de l'imagination une sensibilité exquise et l'héroïsme de toutes les espèces de courage. L'abbé Arnaud apercevoit entre la langue, les arts de la Grèce, ses mœurs, ses lois, sa philosophie, une chaîne qui lioit entre eux tous ces objets, et qui a été brisée par les autres peuples. Voilà qui est grec, disoit-il, pour mettre le dernier trait à un éloge. VI. *Lettre au comte de Caylus sur la musique*, 1754, in-8°. Il y annonça son enthousiasme pour un art qui fit les délices de sa vie. Admirateur passionné de Gluck, il disoit que la douleur antique avoit

été retrouvée par ce musicien célèbre ; à quoi l'ambassadeur de Naples répondit plaisamment que, pour lui, il aimoit mieux le plaisir moderne. L'abbé Arnaud, surnommé *le grand pontife des gluckistes*, déclara la guerre à Marmontel, partisan de Piccini ; et l'un et l'autre la soutinrent par des épigrammes. VII. On doit encore à l'abbé Arnaud *d'intéressantes observations sur le génie d'Horace et de Pétrarque*. Il a montré combien le premier sut unir les agrémens à la raison ; la pente vers le plaisir, au goût de la sagesse ; l'amour des jouissances actives, au penchant pour le repos ; la douceur des mœurs, à la probité ; une morale facile, aux principes austères. L'abbé Arnaud a très-bien caractérisé le talent de Pétrarque : libre comme l'imagination, hardi comme le génie qui fut consacré aux dieux, aux héros et à l'amour. « L'abbé Arnaud, a-t-on dit, avoit étudié les arts en philosophe ; il en sentoit les beautés en homme passionné ; vivement frappé de tout ce qui étoit grand, simple et vrai, il louoit les artistes vraiment dignes de ce nom avec un enthousiasme qu'il faisoit partager. Le talent naissant n'avoit qu'à paroître à ses yeux pour être encouragé et bientôt connu. Le jour qu'il l'avoit découvert étoit pour lui un jour de fête ; il en parloit sans cesse et à tout le monde, comme on parle d'un bonheur dont on est plein ; et l'artiste, encore obscur, étoit étonné d'une gloire si prompte, qu'il devoit à un seul homme. Il plaisoit aux artistes, parce qu'il leur parloit plutôt des effets que des moyens de leur art. Il vouloit échauffer, aider leur génie, et non le guider ou lui prescrire des lois : aussi ont-ils souvent avoué que sa conversation allumoit leur enthousiasme, élevoit leurs idées trop souvent rapetissées ou rétrécies par les jugemens et le goût des amateurs. Les artistes les plus célèbres ont donné des regrets à sa perte. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Paris, 1809, en 4 vol. in-8°. »

VI. ARNAUD DE RONSIL (George), membre de l'académie de chirurgie de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il est mort le 27 février 1774. Ses ouvrages sur son art ont de la clarté et de la profondeur. Il a publié, I. *Dissertation sur les hernies*, Londres, 1749, 2 vol. in-12. II. *Instructions familières sur le même sujet*, Londres, 1754, in-8°. III. *Observations sur l'anévrisme*, Londres, 1760, in-8°. IV. *Instructions simples sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, Londres, 1763, in-8°. V. *Dissertations sur les hermaphrodites*, Londres, 1765, in-8°. VI. *Discours sur l'importance de l'anatomie*, Londres 1767, in-8°. VII. *Mémoires de chirurgie avec des remarques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre*, Paris, 1769, 2 volumes in-4°. VIII. *Remarques sur les effets et les usages de l'extrait de saturne*, par Goulard, Londres, 1771, in-8°. La plupart de ces écrits sont en anglais et n'ont point été traduits.

* VII. ARNAUD (Henri), pasteur et colonel des Vaudois, a écrit l'*Histoire de la rentrée de nos ancêtres dans leur patrie* (en 1690), 1 vol. in-8°, sans lieu d'impression, 1710. Lui-même avoit été constamment à la tête des Vaudois dans cette glorieuse expédition qu'il raconte avec naïveté et intérêt. Il est mort à Stuttgard.

* VIII. ARNAUD (Juan), peintre, né à Barcelonne en 1595. Ses parens, lui trouvant de grandes dispositions pour la peinture, l'envoyèrent à Madrid, chez Eugène Caxes, peintre d'histoire ; il y fit de si grands progrès, qu'à son retour à Barcelonne ses

ouvrages furent admirés de tous les connoisseurs. On le perdit dans cette ville, en 1693, à l'âge de 98 ans. Arnaud a peint à Barcelonne, en plusieurs tableaux sur toile, une partie de la *Vie de saint Augustin*, dans le cloître des religieux de ce nom; on voit aussi dans la chapelle de Notre-Dame de la Mar, de la même ville, un *saint Pierre, en habits pontificaux, avec une troupe d'anges, lui apportant des clefs.*

* IX. ARNAUD (George d'), célèbre critique hollandais, mort jeune, s'est fait connoître par les ouvrages suivans: *Specimen animadversionum ad aliquot script. gr.*, Hardeneric, 1728, in-8°; *Lectionum græcarum libri II*, La Haye 1730, in-8°; *De Diis Paredroïs, seu Adsessoribus*, Ibid., 1732, in-8°; *Unicæ conjecturæ*, Leov., 1744, in-4°; *Vitæ Scævolarum, cum observationibus H. J. Arntrenii*, Utr., 1767, in-8°. La jurisprudence l'avoit enlevé à la philosophie. Il est mort professeur de droit à l'académie de Franeker. Hemsterhuis, son disciple, prononça son éloge.

* X. ARNAUD (François-Thomas-Marie Baculard d'), originaire du Comtat Vénaissin, né à Paris le 15 septembre 1718, conseiller d'ambassade de la cour de Saxe, et de la cour de Berlin. On a de cet écrivain fécond, I, *Coligny*, trag. en 3 actes, 1740, in-8°, nouv. édit., 1751, in-12; la plus nouv. édit., 1789, in-8°. II. *Les Rêves de la philosophie*, poëme, 1743, in-8°. III. *Les Epoux malheureux*, ou *Mémoires de M. et de Me La Bedoyère*, 2 vol. in-12, 1745, 1749; nouv. édit., 1780, 2 vol. in-12; suite en 2 part., 1788; nouv. édit., Avignon, 1792, 4 vol. in-12. IV. *Thérèse*, histoire italienne, 1746, 2 vol. in-12. V. *Le Bal de Venise*, 1747, in-12; nouv. édit., sous le titre: *Amour, ce sont là de tes jeux!* 1749, in-12. VI. *La mort du maréchal de Saxe*, poëme, 1750, in-4°, 1752, in-12, 1759, in-8°. VII. *Les Avantages des beaux arts*, 1750, in-4°. VIII. *Poésies*, 1751, 3 vol. in-12. IX. *Les Lamentations de Jérémie*, odes sacrées, 1752, in-4°; nouv. édit. in-8°, en 1757 et 1769. X. *Elvire*, poëme, Amsterdam, 1763, in-12. XI. *La France sauvée*, poëme, 1757, in-4°. XII. *A la nation*, poëme, 1762, in-4°. XIII. *Les Amans malheureux*, ou *le Comte de Comminge*, drame en 3 actes, en vers, précédé d'un discours, et suivi des mémoires du Comte de Comminge, 1764, in-8°; 2e édit., 1765, in-8°; 3e édit. La Haye, 1767, Paris, 1767, in-8°. XIV. *Histoire de l'infortuné comte de Comminge, et d'Adélaïde de Lussan*, 1783, in-8°, Lille, 1793, 2 vol. in-12. XV. *Euphémie*, ou *le Triomphe de la Religion*, drame en 3 actes, 1768, in-8°; nouv. édit., 1769, in-8°. XVI. *Mémoires d'Euphémie*, formant la suite du drame, Yverdon, 1769, in-8°. XVII. *Fayel*, ou *Gabrielle de Vergy*, trag. en 5 actes, en vers, précédée d'une préface sur l'ancienne chevalerie, et suivie d'un précis de l'histoire du châtelain de Fayel, 1770; nouv. édit., 1777, in-8°. XVIII. *Les Epreuves du sentiment*, 1772-1781, 12 vol. in-12, Maëstricht, 1784, 7 vol. in-12. XIX. *Les Délassemens de l'Homme sensible*, ou *Anecdoctes diverses*, 1783, et années suivantes, 1793, 12 vol. in-12. XX. *Nouv. Historique* 1774-1784 et années suiv., Maëstricht, 1784, 3 vol. in-12. XXI. *Mérinval*, drame en 5 actes, et en vers, 1774, in-8°. XXII. *Vie de Desrues*, exécuté à Paris le 6 mai 1777, in-12. XXIII. *Œuvres dramatiques*, Amst., 1782, 2 vol. in-12. XXIV. *Les Loisirs utiles*, 2 vol. in-8°, 1793.

XXV. *Les Matinées*, 3 vol. in-12, etc. On a publié sous le titre *d'Œuvres complètes* les Délassemens de l'Homme sensible, les Épreuves du Sentiment, les Nouvelles historiques, et les Œuvres dramatiques, 24 vol. in-12. On a encore donné sous le même titre *d'Œuvres complètes*, Paris, 1803, 12 vol. in-8°, fig., une partie des ouvrages de d'Arnaud; mais aucune de ces éditions ne remplit son titre. Il mourut à Paris le 8 novembre 1805.

† ARNAUDE DE ROCAS s'est rendue célèbre pour avoir préféré la mort à l'esclavage. Née en Chypre, elle fut faite prisonnière, après la prise de Nicosie, par les Turcs en 1570. Aussitôt, sa beauté la fit destiner pour le sérail, et on l'embarqua sur un vaisseau qui fit voile vers Constantinople. Arnaude se leva pendant la nuit, fit sauter le bâtiment en mettant le feu aux poudres, et périt avec l'équipage.

† I. ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, conseiller de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement, et s'y distingua par son éloquence autant que par sa probité. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y en eut point de plus célèbre que celle où Henri IV et le duc de Savoie assistèrent. Il s'agissoit d'une femme qui accusoit un jeune homme du meurtre de son fils : Arnauld, avocat de la mère, gagna sa cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. Il a été réimprimé en 1717, in-12. Il publia un autre ouvrage contre cette société; il a pour titre : *Le franc et véritable discours du Roi sur le rétablissement qui lui est demandé par les Jésuites*, in-8°. On a encore de lui l'*Anti-Espagnol*, imprimé dans le recueil des excellens et libres discours sur l'état présent de la France, 1606, in-12, et dans les mémoire de la Ligue, tom. IV, pag. 230; *la Fleur de Lys*, 1593, in-8°; *la Délivrance de la Bretagne*, et un *Avis au Roi Louis XIII pour bien régner*, 1612, in-12; la 1re et 2e *Philippique*, 1592, in-8°; la 1re *Savoisienne*, Grenoble, 1630, in-8°. Il mourut le 29 décembre 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion 20 enfans, dont 10 morts en bas-âge, 4 fils, et 6 filles, toutes religieuses. Les jésuites l'accusèrent d'être huguenot. Il est vrai qu'il étoit fort opposé à la Ligue; mais il ne l'étoit pas moins à la religion prétendue réformée.

II. ARNAULD D'ANDILLY (Robert), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1588. Il parut de bonne heure à la cour, et y eut des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y jouit d'un grand crédit, et n'en fit usage que pour rendre service. Balzac disoit de lui « qu'il ne rougissoit point des vertus chrétiennes, et ne tiroit point vanité des vertus morales. A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il mourut le 27 septembre 1674, à 86 ans. Son esprit et son corps conservèrent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Traduction des Confessions de saint Augustin*, 1651, in-8° et in-12. II. *Histoire des Juifs*, de *Josephe*, 1701, 3 vol. in-8° et 1706 in-12; plus élégante que fidèle au jugement de plusieurs savans, et, en particulier, du P. Gillet, génovéfain, dernier traducteur de cet historien. On estime l'édition d'Amsterdam, 1681, 1 vol. in-fol. avec figures, lorsqu'elle est en grand papier, 1756, 3 vol. in-4°. III. *Des Vies des Saints Pères du désert, et de quelques saintes*, écrites par les

Pères de l'Eglise, 1668 et 1680, 3 vol. in-8°. IV. *l'Echelle Sainte de saint Jean Climaque; Traité du mépris du Monde*, par saint Eucher; du *Pré spirituel* de J. Moschus. V. Des *Œuvres de sainte Thérèse*, in-4°, 1670. VI. De celles du B. Jean d'Avilla, in-fol. VII. *Mémoires de sa vie écrits par lui-même*, publiés par l'abbé Gouget, in-12, imprimés en 1734, pleins de candeur et de vérité. VIII. *Poëme sur la vie de J. C.*, petit in-12. IX. *Œuvres Chrétiennes en vers*; et plusieurs autres ouvrages. Ce qu'il a traduit du latin est plus exact que les versions qu'il a faites sur le grec.

† III. ARNAULD (Henri), frère du précédent, naquit à Paris en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la prière du fameux père Joseph, capucin; mais les querelles que le droit d'élection occasionna l'empêchèrent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins et Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour l'intérêt de sa patrie et pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, et lui éleva une statue avec ce vers, que Fortunat avoit composé pour saint Grégoire de Tours:

Alpibus Arvernis veniens Mons altior ipsis.

Les Barberins faisoient allusion aux armes et à la patrie des Arnaulds, qui étoient d'Auvergne, et portoient pour armes une montagne. L'abbé Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour convertir le prince de Tarente, et pour le réconcilier avec le duc de La Trémouille son père. La ville d'Angers s'étant révoltée en 1652, ce prélat calma la reine-mère qui s'avançoit pour l'en punir, et lui dit un jour en la communiant: « Recevez, madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la croix. » Cette morale étoit autant dans son cœur que sur ses lèvres. On disoit de lui « que le meilleur titre pour en obtenir des graces étoit de l'avoir offensé. » Il étoit le père des pauvres et le consolateur des affligés. La prière, la lecture, les affaires de son diocèse occupoient tout son temps. Quelqu'un lui représentant qu'il devoit prendre un jour de la semaine pour se délasser, il lui dit: « Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque. » Il fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il signa le Formulaire, après l'avoir d'abord refusé, et fit sa paix, par ce moyen, avec Clément IX. Il mourut à Angers le 8 juin 1694, à l'âge de 95 ans, et encore trop tôt pour son diocèse, qui l'honora comme un saint, et le pleura comme le meilleur des évêques. Ses *Négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie* ont été publiées à Paris par Burtin, en 5 vol. in-12, long-temps après sa mort, en 1748. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, et des particularités intéressantes, racontées dans le style qui étoit commun à tous les Arnaulds. On les trouve manuscrites dans la bibliothèque de Lyon, où le P. de La Chaise, jésuite et confesseur de Louis XIV, les envoya.

† IV. ARNAULD (Antoine), frère des précédens, né à Paris le 6 février 1612, montra de bonne heure son génie. Etant encore enfant, il barbouilloit du papier à la campagne dans le cabinet du cardinal du Perron, à qui il demanda une plume

« Qu'en voulez-vous faire, lui dit le cardinal? Ecrire comme vous contre les huguenots. C'est très-bien, lui répondit du Perron; je suis vieux, et j'ai besoin d'un substitut. Je vous la donne donc comme le berger Dametas remit, en mourant, son chalumeau au petit Coridon. » Arnauld fit ses humanités et sa philosophie aux colléges de Calvi et de Lisieux avec beaucoup de succès. Il prit ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictoit le traité de la grace, et s'éleva contre son professeur. Dans *son acte de tentative*, soutenu en 1635, il mit en thèse des sentimens sur la grace entièrement opposés à ceux qu'on lui avoit dictés; mais l'éloquence et la force avec laquelle il se défendit prouvèrent que le disciple pouvoit se passer de son maître. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1641, et, en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame sur l'autel des martyrs, il jura « de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang » : promesse que font depuis tous les docteurs. Deux ans après, il publia, avec l'approbation de la province ecclésiastique d'Auch en corps, de plusieurs évêques, et de vingt-quatre docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente communion*, auquel il auroit pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paroissoit être écrit; mais il fut défendu encore plus vivement. Madame de Sévigné parle d'un écrivain qui avoit entrepris de prouver que cet écrit renfermoit 32 hérésies. Les disputes sur la grace donnèrent bientôt occasion à Arnauld de déployer son éloquence sur une autre matière. Un prêtre de Saint-Sulpice ayant refusé l'absolution au duc de Liancour, parce qu'on disoit qu'il ne croyoit pas que les cinq propositions de Jansénius fussent dans le gros livre de cet évêque d'Ypres, Arnauld écrivit deux Lettres à cette occasion. On en tira deux propositions, qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La première, qu'on appeloit *de droit*, étoit ainsi conçue : « Les Pères nous montrent un juste en la personne de S. Pierre, à qui la grace, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion, où l'on ne sauroit dire qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appeloit *de fait* : « On peut douter que les cinq propositions condamnées par Innocent X et par Alexandre VII, comme étant de Jansénius, évêque d'Ypres, soient dans le livre de cet auteur. » — Arnauld, n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclus de la faculté. Quelque temps auparavant, il avoit pris le parti de la retraite. Il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrace, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX en 1668. L'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, présentèrent le docteur Arnauld au nonce. Ce prélat le reçut avec la plus grande distinction, et lui dit « qu'il ne pouvoit mieux employer sa plume d'or qu'à défendre l'Eglise. » Louis XIV, instruit de cette visite, voulut voir aussi le savant théologien, qui lui fut présenté par Pompone son neveu. « J'ai été bien aise, lui dit ce prince, de voir un homme de votre mérite, et je souhaite que vous employez vos grands talens à la défense de la religion. » Toute la cour l'accueillit comme le méritoient sa réputation et ses ouvrages. Monsieur, frère du roi, étant survenu, s'avança et dit : « Il faut bien faire quelques pas pour voir un homme si rare. » Arnauld travailla dès-lors à tourner contre les calvinistes les armes dont il s'étoit servi contre ses adversaires. Il donna *la Perpétuité de la Foi*,

1672, 1713; *le Renversement de la Morale de Jésus-Christ par les Calvinistes*, 5 vol. in-4°, et plusieurs autres ouvrages de controverse, qui le firent redouter des protestans. Il sembloit que la tranquillité fût revenue pour toujours; mais la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de s'opposer aux dogmatisans dans les autres, troublèrent bientôt ce calme passager. Arnauld devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevoit, et cru dangereux par Louis XIV, se cacha pendant quelque temps. C'est alors que quelqu'un dit devant Boileau que le roi faisoit chercher le docteur pour le faire arrêter. « Le roi, répondit le poëte, est trop heureux pour le trouver. » — Arnauld, craignant d'être enveloppé par l'orage qui grondoit sur sa tête, s'exila de sa patrie en 1679, et se retira dans les Pays-Bas. A peine s'étoit-il établi à Bruxelles, que le marquis de Grana, qui désiroit de connoître un tel homme, le fit assurer de sa protection. Arnauld ne refusa point d'être appuyé par ce seigneur; mais il le fit prier de le laisser dans sa paisible obscurité, et de ne point l'obliger de voir le gouverneur des Pays-Bas espagnols, pendant que l'Espagne étoit en guerre avec la France. Le marquis de Grana approuva cette délicatesse. Son *Apologie du clergé de France et des catholiques d'Angleterre*, contre le ministre Jurieu, Liége, 1681, 2 vol. in-12 (*voyez* OATÈS), fruit de sa retraite, souleva la bile du prophète protestant. Cet écrivain lança un libelle, intitulé *L'Esprit de M. Arnauld*, rempli de calomnies contre ce docteur, qui ne daigna pas y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Le père Simon doute que ce recueil d'infamies ait été fait par Jurieu. Il pense qu'il a été composé à Paris, et qu'on en a fait passer le manuscrit à Jurieu, qui l'a arrangé à sa manière. Quelqu'un a comparé cette satire publiée en 1684, in-12, et condamnée par les états de Hollande, à ces vaisseaux qui, par le conseil d'Annibal, furent pourvus de pots de terre remplis de serpens. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le P. Malebranche, qui avoit embrassé des sentimens différens sur la grace, les développa dans un Traité, et le fit parvenir à Arnauld, qu'il regardoit comme son maître. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; mais n'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquoit pas le traité de la Nature et de la Grace; mais l'opinion *que l'on voit tout en Dieu*, exposée dans la Recherche de la vérité, qu'il avoit lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage, *Des vraies et des fausses idées*. Il prenoit ce chemin, qui n'étoit pas le plus court, pour apprendre, disoit-il, à Malebranche, à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer par-là à se laisser plus aisément désabuser sur la grace. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière, dont il n'étoit nullement question, avoit été malignement choisie, parce qu'elle étoit la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des lecteurs. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables: « Que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, et veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. » Arnauld aimoit la controverse, et Malebranche la

paix. Le premier avoit un parti nombreux, qui chantoit victoire pour son chef, dès qu'il paroissoit dans la lice. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles le 6 août 1694; il y fut enterré dans le chœur de la paroisse Sainte-Catherine. Grosley de Troyes légua par testament 600 fr. pour concourir à la confection du monument qu'on érigeroit à Arnauld, soit à Paris, soit à Bruxelles. Il est étonnant que Bayle ait pu écrire dans son dict., art. *Arnauld*, qu'on ne sait où il mourut, et où il fut inhumé. Malebranche lui avoit déclaré « qu'il étoit las de donner au monde un spectacle, et de remplir le Journal des Savans de leurs pauvretés réciproques. » Les partisans de Jansénius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et les jésuites leur plus ardent adversaire. Son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Les poëtes les plus illustres, entre autres, Santeuil et Boileau, lui firent des épitaphes, chacun dans leur langue favorite. On connoît celle de Boileau, qui, dans cette occasion, ne craignit pas de déplaire aux ennemis de Port-Royal. Personne n'étoit né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célèbre; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction, aussi illustre que dangereuse, plongea pendant 60 ans dans des controverses toujours longues et souvent inutiles, et dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Nicole, son compagnon d'armes, né avec un caractère plus doux et plus accommodant, lui représentant qu'il étoit las de se battre la plume à la main, et qu'il vouloit se reposer. « Vous reposer! lui répond impétueusement Arnauld: Eh! n'avez-vous pas pour vous reposer l'éternité entière? » Il vécut jusqu'à 82 ans dans une retraite ignorée, inconnu, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avoit été ministre d'état, lui qui auroit pu être cardinal. Le plaisir d'écrire en liberté lui tint lieu de tout. Il donna, jusqu'au dernier moment, l'exemple d'une ame forte, inébranlable, et supérieure à la mauvaise fortune. Son extérieur n'annonçoit point ce qu'il étoit. Il avoit le corps petit et la tête fort grosse. Les traits de son visage auroient annoncé la stupidité plutôt que l'esprit, si la vivacité de ses yeux n'avoit parlé en faveur de son génie. Il s'exprimoit d'un ton fort haut lorsqu'il soutenoit ses opinions. Il étoit cependant plus modeste que ses ennemis n'ont voulu le faire croire. Son frère, l'évêque d'Angers, l'ayant invité à le venir voir, il se trouva dans une voiture publique où l'on parloit du livre de la *Perpétuité de la Foi*. On le vantoit beaucoup: le docteur lui seul le déprécia. Quelqu'un indigné lui dit: « C'est bien à vous de vous ériger en censeur du grand Arnauld! Et que trouvez-vous à blâmer dans son livre? — Beaucoup de choses, répondit Arnauld. On a manqué tel et tel endroit: on eût dû mettre plus d'ordre, pousser davantage le raisonnement. » Il parla de tout en maître, et cependant personne ne fut désabusé. Le carrosse de son frère étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld étoit Arnauld lui-même. Toujours occupé de ses études, il avoit très-peu l'usage du monde. Lorsqu'il fut question de le présenter à Louis XIV après la paix de Clément IX, il alla trouver Brienne de l'Oratoire, fils du ministre, et qui avoit été ministre lui-même. Arnauld lui confia son ignorance extrême des usages de la cour, et le pria de le mettre en état de paroître décemment. Brienne se mettant sur un fauteuil:

térieure des temples. » Quoi qu'il en soit, il mourut loin de sa patrie (on ignore si ce fut naturellement ou volontairement), l'an 422 avant J. C., à 63 ans. Il ne survécut que deux années à son disciple Alexandre, à la mort duquel on l'avoit faussement accusé d'avoir eu part. Les Stagyrites enlevèrent le corps de ce grand homme, lui dressèrent des autels, et lui consacrèrent un jour de fête. Il laissa de sa femme Pythaïs une fille, qui fut mariée à un petit-fils de Démarate, roi de Lacédémone. Il avoit eu aussi d'une concubine un fils nommé Nicomachus comme son aïeul : c'est à lui qu'il adressa *ses livres de morale*. Le sort d'Aristote après sa mort n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il subjugua les esprits et les opinions, fut long-temps le seul oracle des écoles, et ensuite trop dédaigné. Le nombre de ses commentateurs, anciens et modernes, prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa gloire a éprouvées, on peut consulter Launoi, dans son livre intitulé *De variâ Aristotelis fortunâ*; et Patricius, dans ses *Peripateticæ Discussiones*. Diogène Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences : « Les sciences ont des racines amères, mais les fruits en sont doux. — Il y a la même différence entre un savant et un ignorant qu'entre un homme vivant et un cadavre. — L'amitié est comme l'ame de deux corps. — Il n'y a rien qui vieillisse sitôt qu'un bienfait. — L'espérance est le songe d'un homme éveillé. — Soyons amis de Socrate et de Platon, et encore plus de la vérité. — Les lettres servent d'ornement dans la prospérité, et de consolation dans l'adversité. — La philosophie apprend à faire volontairement ce que les autres font par contrainte. — La vertu tient un juste milieu. » On l'interrogeoit pourquoi on goûtoit tant de plaisir à voir une belle figure? « C'est là, répondit-il, la demande d'un aveugle. » Il définissoit un bon livre, « celui où l'auteur dit tout ce qu'il faut, ne dit que ce qu'il faut, et le dit comme il faut. » Le Baharistan, ouvrage indien, rapporte cette maxime politique d'Aristote : « Qu'un prince doit plutôt ressembler au vautour qui est au milieu de la proie, qu'à une proie entourée de vautours. » C'est-à-dire, qu'il est aussi utile à un prince de savoir tout ce qui se passe autour de lui, qu'il lui est pernicieux que ses voisins sachent ses propres affaires. La philosophie d'Aristote n'étoit point sauvage; il avoit la politesse d'un courtisan, et toutes les qualités d'un véritable ami. Il confia en mourant ses écrits à Théophraste, son disciple et son successeur dans le lycée. Celui-ci les légua à son tour à Nélée de Scepsis, dont les héritiers en négligèrent beaucoup la conservation. Ils se trouvèrent dans la bibliothèque d'Apellicon de Téos, qui venoit de mourir lorsque Sylla prit Athènes. On admire comment il a pu en composer un si grand nombre, et y répandre autant de variété. Les plus estimés sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des Animaux*, sa *Poétique*, sa *Rhétorique*, et sa *Politique*. Les anciens interprètes d'Aristote, Alexandre d'Aphrodisée, Aspasius, Thémishius, Eustrate, etc., ont négligé d'éclaircir sa *Politique*. Parmi les modernes, Pierre Victorius, Daniel Heinsius, Herman Comingius, François-Wolfgang Reitzius s'y sont particulièrement exercés. Nicolas Oresme et Louis Le Roi l'ont traduite en français. La traduction de Le Roi a eu trois éditions. (*Voyez* son article.) M. Champagne vient de se livrer encore à la même tâche, et le savant Sainte-Croix a apprécié son travail avec sévérité. Le

précepteur d'Alexandre montra dans *sa Rhétorique* que la philosophie est le guide de tous les arts. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, et qu'être éloquent c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire, sur les passions et les mœurs, sur l'élocution, sans laquelle tout languit, sur l'usage et le choix des métaphores, mérite d'être étudié. En donnant les régles de l'éloquence, il est éloquent avec simplicité. Aristote fit cet excellent ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la maniére de son maître. Celui-ci avoit suivi la méthode des orateurs ; son disciple crut devoir préférer celle des géomètres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent ; l'un et l'autre furent composés pour Alexandre. Aristote chercha dans le goût épuré et délicat des honnêtes gens d'Athènes les raisons des suffrages qu'on accordoit à Homère, à Sophocle et aux autres poëtes. Il remonta aux principes, et de toutes ses observations il forma ce corps admirable de préceptes si propres à faire connoître le différent caractère des poëmes, et à conduire à la perfection de la poésie. Quant à la philosophie, il établit deux principes qui montrent beaucoup de sagacité. Le premier, que l'ame acquiert ses idées par les sens, et que, par les opérations qu'elle fait sur ses idées, elle se forme des connoissances universelles et évidentes. Voilà en quoi consiste la science. Des connoissances sensibles, l'esprit s'élève à des connoissances purement intellectuelles ; mais comme les premières émanent d'une source qui peut être sujette à erreur, c'est-à-dire des sens, Aristote établit un second principe pour rectifier le premier : c'est l'art du raisonnement, au moyen duquel il forme un nouvel organe à l'entendement, qu'il appelle *organe universel.* Cependant sa dialectique n'est pas exempte de défauts. « 1° Il s'étend trop, dit Deslande, par-là il rebute. On pourroit réduire à peu de pages tout son livre des *Cathégories* et celui de l'*Interprétation :* le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles. 2° Il est obscur et embarrassé : il veut qu'on le devine, et qu'on produise avec lui ses pensées. Quelque habile qu'on soit, on ne peut se flatter de l'avoir totalement entendu ; témoin ses *Analityques*, où tout l'art du syllogisme est enseigné. » On connoîtra encore mieux ce qu'Aristote a de bon et de mauvais, en rapportant ici l'ingénieux parallèle que le P. Rapin en a fait avec Platon. Voici à peu près comme il s'exprime : « Les qualités de l'esprit étoient extraordinaires dans l'un et dans l'autre. Ils avoient le génie élevé et propre aux grandes choses. Il est vrai que l'esprit de Platon est plus poli, et celui d'Aristote plus profond. Platon a l'imagination vive, abondante, fertile en inventions, en idées, en expressions, en figures, donnant mille tours, mille couleurs nouvelles, et toutes agréables, à chaque chose ; mais après tout ce n'est souvent que de l'imagination. Aristote pense ; mais il est dur et sec dans son style, et a je ne sais quoi d'austère : ses obscurités affectées dégoûtent et fatiguent les lecteurs. Platon est délicat dans tout ce qu'il pense et dans tout ce qu'il dit. Aristote ne l'est pas du tout ; mais il en est plus naturel. Son style simple et uni est serré et nerveux ; celui de Platon est grand et élevé, mais lâche et diffus. Celui-ci en dit toujours plus qu'il n'en faut dire ; celui-là n'en dit jamais assez, et laisse à penser plus qu'il n'en dit. L'un surprend l'esprit et l'éblouit par des expressions éclatantes et fleuries ; l'autre l'éclaire et l'instruit

extraordinaire en Suède. Il demeura trois ans à cette dernière cour, et y fut envoyé une seconde fois, en 1671. La même année il mourut un second secrétaire d'état. « Je fus quelque temps à penser à qui je ferois avoir cette charge, dit Louis XIV, dans un mémoire déposé à la bibliothèque impériale, et, après avoir bien examiné, je trouvai qu'un homme qui avoit long-temps servi dans des ambassades étoit celui qui la rempliroit le mieux. Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé de tout le monde. — Mais l'emploi que je lui ai donné se trouvoit trop grand et trop étendu pour lui. — Enfin, il a fallu que je lui ordonnasse de se retirer, parce que tout ce qui passoit par lui perdoit de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un roi de France. » Arnauld fut privé du ministère des affaires étrangères en 1679. Sa disgrace n'empêcha pas qu'il ne passât en France pour un ministre plein de probité, de vertu et d'esprit. Ces qualités le faisoient chérir dans le monde, et il préféroit les agrémens des sociétés où il plaisoit aux affaires publiques. Le roi lui conserva le titre de ministre d'état, avec la permission d'entrer au conseil. On a de lui la *Négociation de sa première ambassade* en Suède. Il mourut le 26 septembre 1699.

† VII. ARNAULD (Henri-Charles), plus connu sous le nom de l'*abbé de Pompone*, naquit en 1662 à La Haye, où le marquis de Pompone étoit ambassadeur. Sa naissance procura au désintéressement de son père une occasion de triompher. Les États-généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonts baptismaux. Cet honneur apportoit à l'enfant une pension viagère de 2,000 écus. Le marquis de Pompone remercia les États, pour éviter, dans ses négociations, l'embarras de la reconnoissance. Dès l'âge de 15 ans, l'abbé de Pompone fut pourvu de l'abbaye de Saint-Maixent : neuf ans après, le roi l'ayant nommé à celle de Saint-Médard, il remit la première. En 1669, il perdit son père. Louis XIV lui dit à cette occasion : « Vous pleurez un père que vous retrouverez en moi, et moi, je perds un ami que je ne retrouverai plus. » L'abbé de Pompone, nommé ambassadeur à Venise, soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs comme au milieu des succès. La fermeté faisoit son caractère. Dans les charges de commandeur, de chancelier, garde des sceaux, et surintendant des finances et des ordres du roi, qu'il obtint ensuite, il s'attacha à se rendre utile, et eut le bonheur d'y réussir. L'abbé de Pompone fut élu membre de l'académie des inscriptions en 1743, et, quoique dans un âge avancé, il n'avoit pas renoncé au commerce des Muses. Il mourut en 1756.

† VIII. ARNAULD (Marie-Angélique de Sainte-Magdeleine), sœur d'Antoine Arnauld, née en 1591, religieuse à 8 ans, et, contre le réglement, nommée abbesse de Port-Royal-des-Champs à 11 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'esprit de saint Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes. Elle transféra ensuite son monastère des Champs à Paris, et obtint du roi que l'abbesse seroit élective et triennale. Elle mourut en 1661, également célèbre par sa vertu, par son esprit et son savoir. — Sa sœur, la mère Jeanne-Catherine-Agnès-de-Saint-Paul, publia deux livres, l'un intitulé *L'Image d'une Religieuse parfaite et d'une*

imparfaite, Paris, 1660, in-12; et l'autre, *Le Chapelet secret du saint Sacrement*, 1663, in-12, supprimé à Rome, pour que les gens peu instruits n'en abusassent point. Il ne fut pourtant pas censuré. La mère Agnès mourut en 1671. Elle a aussi travaillé aux *Constitutions de Port-Royal*, 1721, in-12. Elles étoient six sœurs religieuses dans le même monastère, toutes fortement occupées des disputes sur la Grace. — Leur nièce, la mère Angélique-de-Saint-Jean ARNAULD, seconde fille d'Arnauld d'Andilly, religieuse comme elles de Port-Royal, et pendant vingt ans maîtresse des novices, et ensuite abbesse, naquit en 1624, et mourut en 1684. Elle avoit composé les *Mémoires pour servir à la Vie de la mère Marie-Angélique Arnauld-de-Sainte-Magdeleine, réformatrice de Port-Royal*, publiés en 1737, in-12. Dom Clémencet a publié ses *Conférences* en 1760, 3 vol. in-12.

* IX. ARNAULD DE NOBLEVILLE (L. Daniel), médecin, né à Orléans le 24 décembre 1701, a publié les ouvrages suivans : I. *Manuel des dames de charité*, Orléans, 1747, in-12; Paris, 1755, 1758, 1766, in-12. C'est un recueil de formules et de médicamens faciles à préparer, qu'il a fait à l'usage des personnes charitables qui distribuent les remèdes aux pauvres dans les villes et les campagnes. II. *Œdologie, ou Traité du Rossignol franc ou chanteur, contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, et d'en avoir le chant pendant toute l'année*, Paris, 1751, in-12. III. *Histoire naturelle des animaux, pour servir de continuation à la matière médicale de Geoffroy*, Paris, 1756, 6 vol. in-12. IV. *Description abrégée des plantes usuelles, employées dans le Manuel des dames de charité*, 1767, in-12. V. *Cours de Médecine pratique*, Paris, 1769, in-12. Cet ouvrage est tiré des Leçons de Ferrein.

I. ARNAULT (François), gentilhomme du Périgord, embrassa l'état ecclésiastique, et devint archidiacre de Bordeaux, puis chancelier de l'université de cette ville. Il est auteur de trois ouvrages; le premier est une *Traduction d'un Traité de Jean Maldonat sur les anges et les démons* : cet écrit n'a jamais été imprimé qu'en français, l'original latin étant resté manuscrit; le second, intitulé l'*Anti-Drusac*, 1564, est une apologie des femmes; le troisième, qui est le plus curieux, et qui est devenu rare, a pour objet *les Antiquités du Périgord*, 1577. Arnault est mort à Périgueux en 1607.

* II. ARNAULT (Henri), de Swoles en Hollande, naquit vers la fin du 14e siècle. Il s'attacha à la médecine et aux mathématiques, prit ses grades à l'académie de Marseille, et vint s'établir à Dijon où il mourut en 1460. Il y a un manuscrit de ce médecin dans la bibliothèque impériale, coté n° 7295, intitulé *Libri duo de motibus planetarum*. On voit à la tête de l'ouvrage la note suivante, écrite d'une main étrangère : *Magister Henricus Arnault, medicus Alemannus de Zwolis, qui olim Divione domicilium egit, superiorem litteram scripsit, et hunc librum suo labore compilavit, clarus scientiâ horologiorum; qui in æde beati Stephani Divionensis sepultus, plurimùm laudis sibi reliquit anno* 1460.

* I. ARNAUT DANIEL, troubadour, né dans le 12e siècle, au château de Ribeyrac en Périgord, de parens nobles et pauvres. Le Dante et Pétrarque l'ont célébré. Ce dernier le nomme à la tête des poëtes provençaux, en l'appelant *le grand*

maître d'amour. Mais l'abbé Millot trouve que le style d'Arnaut Daniel, outre son obscurité, se sent d'une contrainte aussi frivole que laborieuse : le même historien ajoute que la réputation de ce poëte est usurpée, qu'elle s'est fondée sur des jugemens particuliers, dont l'autorité prévaut sans examen, jusqu'à ce qu'enfin la critique discute et le fantôme du préjugé s'évanouisse. Millot a connu dix-sept pièces d'Arnaut Daniel ; les manuscrits de la bibliothèque impériale en contiennent huit qui sont précédées de sa vie. Nostradamus lui attribue d'autres ouvrages, mais cet auteur est si peu digne de foi, qu'on ne peut le prendre pour autorité.

* II. ARNAUT DE MARVELH, troubadour de la fin du 12e siècle, né au château de Marvelh en Périgord. Ses parens étant pauvres et de basse condition, il chercha à faire fortune par ses talens. Après avoir été écrivain chez un notaire, il se dégoûta de son état et se produisit dans le monde comme troubadour. Il s'attacha à la cour d'Adélaïde ou Alexide, femme de Roger II, vicomte de Béziers : étant devenu amoureux de cette dame, il fut renvoyé par elle, et se retira à la cour du seigneur de Montpellier. L'abbé Millot donne la traduction de quelques pièces de ce poëte ; elles sont d'une assoupissante monotonie : les manuscrits de la bibliothèque impériale en contiennent vingt-six, dont cinq fort longues : elles sont précédées de sa vie.

* III. ARNAUT DE CARCASSÈS, troubadour, florissoit à la fin du 13e siècle. Il n'est connu que par une *Novelle, ou conte singulier d'une invention bizarre, et d'une naïveté piquante*, dont l'abbé Millot donne la traduction. Cet historien auroit dû ajouter que l'original de ce conte appartient à un *trouvère* français, et qu'Arnaut de Carcassès n'a fait que le traduire en languedocien ou en provençal.

* IV. ARNAUT DE TINTIGNAC, troubadour du 14e siècle, que Crescembéni présume avec vraisemblance être le même qu'Arnaut de Coutignac, dont la vie se trouve dans Nostradamus. On fait de ce poëte, comme de tous ses confrères, un gentilhomme de bonne maison, mais pauvre. On ajoute que par son talent poétique il se concilia les bonnes graces de tous les grands du pays, qu'il devint leur ami, leur confident, leur conseil, tant ils lui trouvèrent de jugement. L'abbé Millot cite trois *chansons* de ce poëte, qui, dit-il, ne méritent pas la peine d'être extraites. Nostradamus rapporte qu'il a composé un traité intitulé *Las suffrensas d'amours*.

† I. ARNDT (Jean), Arndtius, ou Arndius, un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord en médecine ; mais ayant été atteint d'une maladie dangereuse, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissoit. Il fut successivement ministre en son pays, à Quedlimbourg et à Brunswick. Les persécutions qu'il essuya, les erreurs qu'on lui attribua, l'obligèrent de se retirer à Isleb. George, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après, en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises de son duché. Il mourut en 1621. On a de lui un ouvrage célèbre, intitulé *Du vrai christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°, et en français par Samuel de Beauval. Il veut y prouver que « le dérèglement des mœurs qui régnoient alors parmi les protestans, ne venoit que de ce qu'ils rejetoient les bonnes œuvres, et qu'ils se contentoient d'une foi stérile. » Il avoit beaucoup lu, beaucoup médité Taulère, Tho-

mas à Kempis, saint Bernard, et les autres auteurs ascétiques. Luc Osiander, théologien de Tubinge, l'attaqua avec vivacité dans son *Judicium theologicum.*

† II. ARNDT *ou* ARNDIUS (Josué), professeur de logique à Rostoch, prédicateur de la cour, et conseiller ecclésiastique du duc de Mecklembourg, mourut à Gustrow, lieu de sa naissance, le 5 avril 1686, à 61 ans. On a de lui, I. *Miscellanea sacra*, 1648, in-8°. II. *L'Anti-Vallembourg*, Gustrow, 1664, in-4°. III. *Clavis antiquitatum judaïcarum*, Leipsick, 1707, in-4°. — Son fils Charles, professeur de poésie et d'hébreu dans l'académie de Melchin, est mort en 1721, et a laissé plusieurs *Dissertations sur la poésie* dans les Mélanges de Leipsick.

* ARNE (Thomas-Augustin), né en 1710. Son père étoit tapissier dans Covent-Garden. Il destinoit son fils au barreau, et l'avoit fait élever au collége d'Eaton; mais la musique avoit pour lui plus d'attrait que l'étude des lois, et il abandonna Thémis pour l'archet. Ses progrès furent si rapides, que bientôt on lui proposa la direction du théâtre de Drury-Lane. En 1733, il composa *la Musique de Rosamonde*, opéra d'Addison, qui eut peu de succès; mais, en 1738, il se fit une grande réputation par le *Comus* de Milton, et ensuite, le *Masque d'Alfred* de Mallet, dans lequel il introduisit le chant de *Rule Brillannia*, qui est dans le même genre guerrier que celui de Roland. En 1759, l'université d'Oxford le proclama publiquement docteur en musique. Il a composé aussi un grand nombre de *Chants nationaux et populaires*. Il mourut en 1778, âgé de 68 ans.

† ARNÉ (Mythol.), fille de l'île Sithone, trahit sa patrie pour de l'argent. Elle fut punie par les dieux, qui la métamorphosèrent en chouette.

* ARNEMAN, médecin allemand très-distingué, et auteur de plusieurs excellens ouvrages, est mort suicide dans un village voisin de Hambourg en juillet 1806. Le dérangement de ses affaires l'avoit obligé, deux ans auparavant, de quitter l'université de Gottingue, où il étoit professeur.

ARNGRIMUS. *Voyez* JONAS, n° IV.

* ARNHEIM *ou* ARNIM (Jean-George d'), général saxon, né en 1581 dans Luckermark. Il se trouvoit, en 1626, au service de l'empereur d'Allemagne, où Wallenstein le prit en amitié, et le fit feld-maréchal. Peu de temps après, il quitta le service de l'empereur, et prit le commandement des Saxons, qui combattoient sous Gustave Adolphe. Il remporta beaucoup d'avantages sur les ennemis; mais on l'accusa de n'avoir pas fait son devoir dans plusieurs rencontres, et d'avoir favorisé l'ennemi, par suite du ressentiment qu'il avoit contre le roi, qui lui avoit fait quelques reproches sur sa conduite. Enfin, après la paix de Prague, en 1636, il se retira du service, et alla demeurer dans Luckermark. Là, il fut arrêté par les ordres du roi de Suède, sous prétexte d'avoir tramé quelques projets contre la couronne, et fut transféré à Stockholm. — Mais il y trouva occasion de s'échapper, revint en Allemagne, et reprit du service auprès de l'électeur de Saxe, qui alors étoit l'allié de l'empereur: Arnheim s'occupoit à lever une nouvelle armée, lorsqu'il mourut le 18 avril 1641, âgé de 60 ans. Il fut intrépide, actif, politique profond, et citoyen vertueux. Comme

il étoit fort sobre, ce qui étoit une chose rare parmi les généraux de ce temps, on l'appeloit *le capucin luthérien*.

† ARNIGIUS (Barthélemi), né à Brescia, en Italie, en 1523, d'un maréchal, exerça long-temps le métier de son père. Il le quitta pour se livrer avec passion à l'étude, et devint bientôt un poëte agréable et un médecin renommé. Cependant on raconte qu'étant à Brescia il y exerça la médecine avec si peu de succès, qu'il faillit être lapidé de ceux qui imploroient son secours. Aussi renonça-t-il à la pratique pour se livrer entièrement à la théorie. Parmi ses poésies, les Italiens ont distingué les *Veillées* et la *Médecine d'amour*, Brescia, 1577, in-4°. Elles ont été traduites en français, Troyes, 1608, in-12. C'est l'un des premiers physiciens qui se soit appliqué à la météorologie, science ignorée de son temps. Les *Observations météorologiques* d'Arnigius parurent en 1568, Brescia, in-8°. Il est mort en 1577. La plus rare de toutes les pièces d'Arnigius est celle qui a pour titre : *Lettura sopra un sonetto del Petrarca*, in Brescia, 1565, in-8°.

† ARNISÆUS (Henningus), naquit à Halberstadt, et mourut en 1633. Il professa la médecine dans l'université de Helmstadt, et voyagea en France et en Angleterre. Le roi de Danemarck l'appela à sa cour, et le fit son conseiller et son médecin. On a de lui plusieurs ouvrages de politique, de jurisprudence et de médecine : I. *De auctoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°. Il y soutient que le peuple ne peut, en aucun cas, porter atteinte à l'autorité du prince. II. *De jure majestatis*, 1635, in-4°. III. *De jure connubiorum*, 1636, in-4°. IV. *De subjectione et exemptione clericorum*, 1612, in-4°, V. *Lectiones politicæ*, in-4°. VI. *De lue Venereâ*, in-4°. VII. *Observationes anatomicæ*, 1641, in-4°, etc., etc. Ces ouvrages sont très-peu connus aujourd'hui.

† I. ARNOBE l'ancien (Arnobius Afer) enseigna la rhétorique à Sicca, en Afrique, sa patrie. Lactance fut son disciple. Il se fit chrétien sous l'empire de Dioclétien, et signala son entrée dans la religion par ses *Livres contre les gentils*, Rome, 1542, in-folio. Il y a une édition de Plantin Anvers, 1582, avec les notes de Théodore Cantérius ; et la meilleure et la plus ample de ces éditions est celle qui fut publiée à Leyde en 1651, in-4°, chez Jean Le Maire, et réimprimée en 1657, Amsterdam, 1652, in-4°. Il n'étoit pas encore baptisé lorsqu'il composa cet ouvrage, et ne pouvant pas être parfaitement instruit de nos mystères, il lui échappa quelques méprises relevées par le P. Pétau. Il attaque avec plus d'adresse la religion des païens qu'il ne défend celle des chrétiens. Il a dans son style la véhémence et l'énergie des Africains; mais il a écrit souvent en professeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, et des phrases obscures et embarrassées. Cette obscurité et cet embarras doivent peut-être aussi être moins attribués à l'auteur qu'aux altérations du texte qui sont nombreuses, comme l'ont remarqué ses annotateurs. Cet ouvrage, divisé en sept livres, contient des notions curieuses sur la mythologie et les pratiques du paganisme. Dans l'édition de 1542, qui est la première, et très-fautive, on attribue par erreur le huitième livre à Arnobe, quoique ce soit le traité de Minucius Félix, qui a pour titre *Octavius*, comme Hadr. Junius l'a remarqué dans ses *Animadversiones*, liv. VI,

chap. I. Trithème attribue à Arnobe l'ancien un *Commentaire sur les Psaumes* ; mais il est d'Arnobe le jeune. Les ouvrages de l'ancien ont été réimprimés à Leyde, en 1651, in-4°. Ils avoient déjà paru à Rome en 1583, in-4°, édition rare.

II. ARNOBE le jeune, prêtre gaulois, répandoit les erreurs du sémi-pélagianisme vers l'an 460. Il étoit, dit-on, moine de Lérins, ou, selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille qui attaquèrent si violemment la doctrine de saint Augustin et de ses disciples dans le 5e siècle. Il est auteur d'un *Commentaire sur tout le texte du Psautier*, qui parut à Bâle, 1537 et 1560, in-8°, à Paris, 1539, in-8°; et enfin dans la Bibliothèque des Pères. Les autres ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Voyez l'*Histoire littéraire de France*, tome II, page 342.

I. ARNOLD MELCHTAL. *Voy.* MELCHTAL.

* II. ARNOLD, né à Brescia en Italie, célèbre hérétique du 12e siècle. Il se rendit en France et y fit ses études sous la direction de Pierre Abailard. Après son retour en Italie, il se fit moine et prêcha une doctrine nouvelle et des opinions qui parurent singulières; entre autres que le pape et le clergé ne devoient pas posséder des biens terrestres ; que ceux des ecclésiastiques qui possédoient des biens ou des terres ne pourroient pas être sauvés ; que les prêtres devoient vivre uniquement d'aumônes et des dons volontaires des fidèles, et que tous les autres revenus appartenoient aux princes et à l'état, pour être répartis entre les laïcs. Il se fit de nombreux partisans, qui se rendirent redoutables aux papes. Sa doctrine se propagea avec tant d'activité, que le pape Innocent II crut nécessaire d'assembler un concile de près de mille prélats dans l'église de Saint-Jean-de-Latran à Rome, l'an 1139, où Arnold fut condamné. Il quitta alors l'Italie et se rendit en Suisse. Après la mort d'Innocent II, Arnold étant revenu à Rome, il y excita une révolte, d'abord contre Eugène III, et ensuite contre Adrien IV. Ce dernier excommunia le peuple de Rome, et ne leva cette excommunication que lorsque les Romains eurent chassé Arnold et ses partisans. Alors le peuple s'empara des maisons que les arnoldistes avoient fortifiées et les forcèrent de se réfugier à Ofricaoli, en Toscane, où les habitans, qui regardoient Arnold comme un grand prophète, le reçurent avec empressement. Quelque temps après le vicomte de Campanie, cardinal Gérard, se rendit maître de sa personne, d'après la plus vive résistance, le conduisit à Rome, où Pierre, préfet de la ville, le condamna à être pendu. L'exécution eut lieu en 1155. Trente de ses partisans se rendirent en France et en Angleterre, vers 1160, pour y répandre leur doctrine ; mais ils furent tous arrêtés et exécutés.

† III. ARNOLD (Nicolas), Arnoldus, ministre protestant, né à Lesna l'an 1618. Après avoir parcouru différentes villes pour cultiver ses talens, il fut recteur, en 1639, de l'école de Jablonow. Nommé ensuite professeur de théologie à Franeker dans la Frise, il se fit une grande réputation par ses sermons, et mourut en 1680. On a de lui, en latin, I. La *Réfutation du Catéchisme des sociniens*, Amsterdam, 1654, in-4°. II. Un *Commentaire sur l'Epître aux Hébreux*. III. Un ouvrage intitulé *Lux in tenebris*, etc., à Leipsick, 1698, in-8°. C'est une explication des passages de l'Ecriture dont les sociniens abusoient.

IV. ARNOLD (Geofroi), ministre de Perleberg, fut l'un des plus ardens défenseurs de la secte des

piétistes, sorte de protestans d'Allemagne, qui se piquent d'être plus réguliers que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui une *Histoire de l'Eglise et des Hérésies*, Leipsick, 1700, in-8°, qui lui attira beaucoup de traverses. Son *Histoire de la théologie mystique* est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. Il en a composé beaucoup d'autres en allemand.

* V. ARNOLD, de Calabre, composa une *Chronique des événemens arrivés en Calabre depuis* 903 *jusqu'en* 965. Bernardin Taffuri l'a publiée dans le second vol. de son Histoire des écrivains nés dans le royaume de Naples, sous ce titre : *Chronicon Saracenico-Calabrum, ab anno* 903 *ad ann.* 965.

* VI. ARNOLD (Christophe), Allemand, né à Nuremberg en 1627. Cet homme savant, mort en 1656, a laissé plusieurs ouvrages : I. *Testimonium Flavianum, seu epistolæ Josephi testimonio Christo*. II. *Ruperti historia universalis*, et plusieurs éditions d'auteurs latins avec des préfaces et des commentaires.

* VII. ARNOLD, d'Hildesheim, historien allemand du 13e siècle ; il écrivit une continuation de Helmeldus, *Chronique des Esclavoniens*, publiée à Lubeck en 1659.

* VIII. ARNOLD (Christophe), simple paysan, né à Sommerfeld, 1650, près de Leipsick, où il mourut en 1697. Il étudia l'astronomie et fit de tels progrès qu'il put observer, en 1683, la grande comète, et trois ans après une autre comète ; puis, en 1690, le passage de Mercure par le soleil. Le magistrat de Leipsick, pour le récompenser de ces travaux, lui fit présent d'une somme d'argent, et l'affranchit pour toujours de toutes les contributions. Après sa mort, il fit placer son portrait dans la salle de l'Hôtel-de-Ville. Arnold a fait et consigné un grand nombre d'observations depuis 1688 jusqu'en 1697. Il en céda les six premières années à l'astronome Godefroi Kircher, et les dernières à la bibliothèque de Leipsick, où elles sont encore déposées.

* IX. ARNOLD (Samuel), musicien, élevé à la chapelle de Saint-James par MM. Gates et Néares. En 1760, il fut choisi compositeur du théâtre de Covent-Garden. *La Cure de Saül* attira la foule pendant très-long-temps, et fut suivie par l'*Enfant prodigue*, oratorio pour lequel il fut, comme Thomas Arne, proclamé docteur en musique à l'université d'Oxford. Il étoit alors propriétaire des jardins de Marybone, lieu de divertissement public. En 1786, il commença une superbe *Edition des œuvres d'Handel*, et cette entreprise honorable auroit suffi seule pour le rendre recommandable, et l'associer pour ainsi dire à la gloire de cet immortel compositeur. Il est mort en 1802, et il est enterré à Westminster. On sait que c'est le lieu de la sépulture des rois, et que c'est le plus grand honneur qu'on puisse rendre à un homme d'une haute réputation que de placer ses restes à côté des princes qui ont régné sur l'Angleterre.

ARNOLPHE. *Voyez* LAPPO.

ARNON, doyen d'une communauté de chanoines réguliers en Bavière, où il mourut le 30 janvier 1175, écrivit contre Folmar, qui attaquoit l'eucharistie, et publia *le Scutum Canonicorum*, où il cherche à prouver que la vie des chanoines est aussi exemplaire que celle des moines. Raymond Duelli a inséré ce dernier écrit dans son *Miscellanea*, imprimé à Augsbourg, 1723, in-4°.

ARNONE (Jean), né dans le

royaume de Naples, professoit en 1535 le droit civil dans l'université de Salerne. On a de lui un *Traité* in-fol. *de Cautelis*, et un gros volume in-4°, contenant cent *Soliloques*, cent *Problèmes*, cent *Dialogues*, cent *Commentaires*, etc.

† I. ARNOUL *ou* ARNULPHE (saint), martyr, prêcha la foi aux Francs quelque temps après le baptême de Clovis. Il fut sacrifié aux dieux du peuple barbare chez lequel il portoit l'Evangile, dans la forêt d'Yveline, entre Paris et Chartres. L'Église célèbre sa fête le 19 juillet.

II. ARNOUL (saint), évêque de Metz, l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz, qu'il quitta ensuite pour s'enterrer dans les déserts des Vosges. Saint Arnoul avoit eu de Dode son épouse deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut père de Pepin-Héristel, qui eut pour fils Charles-Martel, duquel nos rois de la seconde race sont descendus. La vie de ce saint évêque, écrite par un auteur contemporain, a été traduite par Arnauld d'Andilly.

† III. ARNOUL (saint) servit avec distinction dans les armées de Robert et de Henri I, rois de France. Le peuple de Soissons, charmé de ses vertus, le demanda pour évêque au concile que le légat du pape Grégoire VII avoit assemblé à Meaux. Après beaucoup de résistance, saint Arnoul accepta cette dignité; mais il s'en démit sur la fin de sa vie, pour aller fonder un monastère à Aldenbourg, ville du diocèse de Bruges, où il mourut l'an 1087.

† IV. ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis-le-Débonnaire, fut déclaré roi de Germanie en 887. Ayant été élu empereur, il passa en Italie pour s'y faire reconnoître. Gui de Spolette lui disputoit l'empire. La duchesse de Spolette, femme d'un grand courage, nommée Agiltrude, mère de Lambert, l'un de ses compétiteurs, arme Rome contre Arnoul. Les Romains ne vouloient plus d'empereurs ; mais ils ne savoient pas se défendre contre ceux qui prenoient ce titre. Arnoul attaque la partie de la ville appelée Léonine ; il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rendit, et Arnoul fut reconnu empereur, après avoir été sacré en 896 par le pape Formose. Cependant Agiltrude se défendoit encore contre lui. Arnoul l'assiégea vainement dans la ville de Spolette. Plusieurs auteurs prétendent que cette héroïne lui fit prendre un breuvage empoisonné, par un des domestiques d'Arnoul, qu'elle avoit gagné. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il repassa les Alpes pour la troisième fois, avec un corps malade, un esprit inquiet et une armée délabrée. Il mourut de la maladie pédiculaire, le 24 novembre l'an 899, devant Fermo dont il faisoit le siége. Il laissa l'Allemagne dans une grande confusion. Les seigneurs s'étoient cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alsace, dans la Saxe, dans la Bavière et dans la Franconie ; tandis que les évêques et les abbés s'attribuoient les droits régaliens. Des restes de Saxons mêlés aux Slaves, nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique, ravagèrent le nord de la Germanie. Les Bohêmes, les Moraves et d'autres Slaves, désolèrent le midi et battirent les troupes d'Arnoul. Les Huns firent des incursions, les Normands recommencèrent leurs ravages. Ces dévastations réduisirent l'Allemagne à un état très-pauvre et très-malheureux. Arnoul eut, d'Oda sa femme,

1568, 1586, in-8°. VII. *Che il pane fatto con il decotto del riso non sü sano*, Turin, 1569. VIII. *De tribus capitis affectibus*, Taurini, 1573, in-8°. Il est question de la frénésie, de la manie et de la mélancolie. IX. *De significatione stellæ crinitæ*, Taurini, 1578, en latin et en italien.

ARMACH ou ARMACHANUS, *Voyez* RICHARD d'ARMACH, n° VII.

† I. ARMAGNAC (Jehan d') cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, et frère de Jean III, et de Bernard, connétable de France, parvint aux premières dignités de l'église de France, et les dut au crédit de sa famille, l'une des plus illustres du royaume. Il fut fait archevêque d'Auch, par Clément VII, en 1391; puis conseiller d'état en 1401 par le roi Charles VI; et enfin cardinal, par Pierre de Lune, en 1408. Il avoit eu aussi la nomination de cet antipape pour l'archevêché de Rouen; mais le chapitre de cette métropole se maintint dans le droit d'élire son archevêque, et refusa Jehan d'Armagnac. Ce prélat mourut peu de temps après avoir été décoré de la pourpre.

II. ARMAGNAC (Bernard, comte d'), frère du précédent, fut un seigneur du premier mérite. Il avoit fait la guerre pendant vingt ans avec distinction. La reine, Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, le fit venir à la cour, pour le mettre du parti des Orléanais; c'est de là qu'ils furent nommés Armagnacs. Le comte se fit acheter bien cher; car, outre l'épée de connétable qu'il reçut presque en arrivant, il se fit encore donner le commandement absolu des troupes et des finances. La liaison de la reine et du connétable ne fut pas de longue durée. Le comte d'Armagnac, homme fort rigide, désapprouvoit publiquement la conduite de cette princesse, qui, pour s'en débarrasser, s'unit avec ses ennemis. La reine voyant que le connétable avoit juré sa perte, et que le roi, prévenu contre elle, alloit l'exiler, prit la fuite, et alla se mettre sous la protection du duc de Bourgogne. Ce prince arma pour sa défense. Le connétable laissa surprendre Paris en juin 1418. Il se cacha, et fut décelé par un maçon, chez qui il s'étoit sauvé. Les Bourguignons ne firent d'autre mal au connétable que de le mettre en prison, dans l'espérance qu'il avoueroit où étoient ses trésors. Mais à quelques jours de là, sur le bruit qui se répandoit que lui et le chancelier en seroient quittes pour de l'argent, le peuple en fureur alla les tirer de la conciergerie, et les massacra sur-le-champ dans la cour du palais.

† III. ARMAGNAC (Jehan d'), maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier et chambellan du roi Louis XI, étoit fils naturel de Jehan IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1471, avec une réputation très-médiocre de capacité et de valeur. Il dut le bâton de maréchal à la faveur de Louis XI, car il n'avoit jamais servi.

IV. ARMAGNAC (Jacques d'). *Voyez* NEMOURS, n° I *et* ISABELLE, n° II.

V. ARMAGNAC (George d'), fils de Pierre, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, devint archevêque de Toulouse, co-légat et archevêque d'Avignon. Il fut fait cardinal en 1544 par Paul III, et mourut en 1585, à 85 ans. Il protégea les gens de lettres, et en fit connoître plusieurs à Fran-

çois I. C'étoit d'ailleurs un homme vain et ambitieux.

VI. ARMAGNAC (Jean, comte d'). *Voyez* l'article de JEAN V, comte d'Armagnac, n° LXIV, dans lequel nous parlons de ceux qui ont possédé depuis le comté d'Armagnac.

† ARMANÇAI (Sabathier, marquise d'), fille d'un gentilhomme provençal, se fit avantageusement connoître, en 1684, par *d'agréables opuscules en prose et en vers.*

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. *Voyez* CONTI, n° I.

ARMAND, comédien. *Voy.* HUGUET.

† ARMELLE (Nicole), née en 1606 à Campénac, dans le diocèse de Saint-Malo, et morte à Vannes en 1671, fut obligée d'entrer en condition. Elle passa les 35 dernières années de sa vie chez un gentilhomme, qui rendit compte de tous les exemples de vertu que cette fille lui avoit donnés. Sa vie fut publiée par une ursuline de Vannes, nommée sœur Jeanne de la Nativité. Poiret la fit réimprimer en 1704, in-12, sous ce titre : l'École du pur amour de Dieu. Duché de Vancy en a inséré un abrégé dans ses Histoires édifiantes. On y raconte qu'Armelle croyoit voir les diables sous des figures horribles, et sentir leur puanteur ; qu'ayant sans cesse l'esprit préoccupé de l'objet sacré de sa flamme, elle serroit amoureusement ce qu'elle rencontroit sous ses mains, des piliers, des colonnes de lit, et qu'elle leur demandoit : « N'est-ce point vous qui cachez le bien-aimé de mon cœur? » On dit qu'elle mourut d'un excès d'amour divin. On voit que sa dévotion étoit mêlée de folie.

I. ARMELLINI (Jérôme), né à Faënza, se fit dominicain, et devint grand-inquisiteur à Mantoue en 1516. Il combattit, dans un écrit, l'opinion de l'astrologue Rosiliano de Calabre, qui avoit soutenu que, par l'inspection des planètes, il étoit facile de prévoir le déluge universel qui devoit se renouveler à certaines époques.

† II. ARMELLINI (Marian), né à Ancone, mourut le 4 mai 1737, avec la réputation d'un fameux prédicateur. On a de lui, I. *Vie de Marguerite Corradi*, 1726, in-12. II. *Bibliothèque de ceux qui ont honoré par leurs écrits l'abbaye du Mont-Cassin*, Assise, 1731, in-fol. de 238 pages; suite, Assise, 1732, in-fol. de 202 pages; suite, Fuligno, 1732, in-fol. de 15 pages; suite, Assise, 1733, in-fol. de 26 pages, sans la préface et les tables; suite, Assise, 1733, in-fol. de 54 pages; suite, Assise, 1733, in-fol. de 20 pages; suite, Rome, 1734, in-fol. de 100 pages. Ces détails sont nécessaires, parce qu'il est rare de trouver des exemplaires complets. D'ailleurs cet ouvrage a été imprimé aux dépens de l'auteur, qui a donné une partie des exemplaires à ses amis, et l'autre aux couvens de son ordre. Goetze prétend que cette bibliothèque l'emporte sur celles de Nic. Antonio, et des PP. Quétif et Echard ; il est seul de son avis ; elle est bonne en son genre, mais on n'y reconnoit ni le jugement, ni la critique, ni l'exactitude qui règnent dans les deux précédentes. L'auteur ajouta deux autres volumes à cet ouvrage en 1733 et 1735.

† ARMELLINO (François), né d'un père banqueroutier, vint de bonne heure à Rome, où il sollicita des procès et tint la banque. Léon X, ayant souvent besoin de son industrie pour trouver de l'argent, le fit cardinal en 1517, et intendant des finances. Cette élévation surprenante lui fit des ennemis : son nom fut en

tre l'empereur et le roi de Pologne contre le grand-seigneur, qu'il menace de la destruction de son empire; et pour donner du poids à cette menace, il entasse des prophéties anciennes et modernes, et tous les pronostics qui ont passé par la tête des rêveurs de tous les siècles. Ce livre parut à Padoue en 1684.

ARNULPHE. *Voyez* ARNOUL. n° VII.

† ARNUPHIS, magicien égyptien, sauva, si l'on en croit Dion Cassius, Marc-Aurèle et son armée enveloppée d'ennemis, en faisant tomber une pluie et une grêle prodigieuse.

† ARNUS (Mythol.), fameux devin de l'antiquité, fut tué à Naupacte par Ippotès, petit-fils d'Hercule, qui le prit pour un espion. La peste ayant ravagé le territoire de cette ville, l'oracle consulté répondit qu'on devoit apaiser les manes du devin par des jeux funèbres qu'on établiroit en son honneur. Ces jeux furent long-temps célébrés à Lacédémone.

* ARODON (Benjamin d'), juif allemand, auteur d'un livre de préceptes pour les femmes; il a été traduit de l'allemand en italien par le rabbin Jacob Alpron. Cette version fut réimprimée à Venise l'an 5412 selon les juifs (1652) après avoir été corrigée par le rabbin Isaac Lévita.

AROMATARI (Joseph), natif d'Assise, exerça pendant cinquante ans avec distinction la médecine à Venise dans le 17e siècle. Il a publié un écrit sur la *Rage*, et une réponse aux considérations de Tassoni sur les poésies de Pétrarque.

*ARON. *Voyez* AARON, n° XVI.

† I. ARONCE *ou* ARUNS, petit-fils de Tarquin-l'Ancien, et frère de Tarquin-le-Superbe, épousa Tullia, fille de Servius Tullius, princesse ambitieuse et cruelle. Elle se défit de son mari vers l'an 436 avant J. C., et se maria ensuite à son beau-frère Tarquin, dont le caractère, également furieux et emporté, sympatisoit avec le sien.

† II. ARONCE, fils de Tarquin-le-Superbe et de Tullia, fut chassé de Rome l'an 509 avant J. C., avec toute sa famille : quelque temps après il fut tué par Brutus dans un combat.

† III. ARONCE, historien romain qui vivoit sous le régne d'Auguste, écrivit l'histoire *de Bello Punico*, en imitant le style de Salluste, dont il étoit l'admirateur. Peut-être est-il le même dont parle Pline, qui avoue avoir profité de ses secours et de ses lumières dans son Histoire naturelle. — Il y eut encore un ARONCE qui partagea le consulat avec M. Claudius Marcellus, l'an de Rome 732. — Stella ARONCE, poëte romain, dont il ne nous reste plus aucun ouvrage, est connu par les éloges que donne Martial aux vers dans lesquels ce poëte avoit célébré la colombe de sa maîtresse : il dit qu'ils étoient autant supérieurs à ceux de Catulle, chantant le moineau de Lesbie, qu'une colombe est préférable à un moineau.

ARONDEL. *Voyez* ARUNDEL.

AROT (Mythol.), génie de la religion mahométane, fut chargé par Dieu de descendre sur la terre pour y examiner les actions des hommes. L'ange étant venu chez une femme sage et belle, qui l'invita à sa table, y trouva le vin bon et s'enivra. Arot voulut alors qu'elle se rendît à ses désirs; la femme feignit d'y consentir, à condition que le génie lui apprendroit les paroles mystérieuses dont il devoit se servir pour remonter au ciel. A peine les

eut-elle prononcées qu'elle s'éleva jusqu'au trône de Dieu, qui, pour récompenser sa vertu, la transforma en étoile. Arot, au contraire, fut condamné à rester suspendu par les pieds au fond du puits de Babel, près de Bagdad, jusqu'au jour du jugement. D'après cette tradition, Mahomet a défendu le vin à ses sectateurs.

AROUET DE VOLTAIRE. *Voyez* VOLTAIRE.

ARPAJON (Louis, marquis de Séverac, duc d'), d'une ancienne famille de Rouergue, dont le dernier mâle est mort en 1736, servit de très-bonne heure. Il contribua beaucoup à sauver Casal, le Montferrat et le Piémont, se trouva à la prise de trente-deux villes en Franche-Comté, se rendit maître de Lunéville et de quelques autres places, et remit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, les Turcs menaçant l'île de Malte, il alla offrir ses services au grand-maître, qui le fit chef de ses conseils et généralissime des armées de la religion. Le grand-maître Jean-Paul Lascaris, et son ordre, pénétrés de reconnoissance pour le zèle avec lequel il avoit pourvu à la sûreté de Malte, lui accordèrent pour lui et ses descendans aînés, le privilége de mêler à leurs armes celles de la religion; de nommer chevalier en naissant, au choix du père, un de leurs enfans, qui seroit grand'croix à l'âge de seize ans. Ce privilége, après l'extinction des mâles, a été continué à la fille du dernier rejeton de cette famille, mariée au comte de Noailles, et depuis maréchal de Mouchi; et il devoit passer aux filles au défaut des garçons. Louis d'Arpajon, revenu en France, fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire en Pologne, auprès de Ladislas IV; et, après la mort de ce prince, il favorisa l'élection de Casimir son successeur. Louis XIV le fit duc en 1651. Il mourut en 1679.

I. ARPHAXAD, fils de Sem, et petit-fils de Noé, né deux ans après le déluge, eut pour fils Caïnan, suivant les septante. L'historien Josephe croit qu'il passa le Tigre, et qu'il se fixa dans le pays appelé de son nom Arphaxitide, et depuis la Chaldée.

II. ARPHAXAD, roi des Mèdes, que l'on a cru le même que Phraortes, succéda à Déjocès son père dans le gouvernement de la Médie. Hérodote en a fait un conquérant, qui, après avoir soumis les Perses et la plupart des peuples de l'Asie, vint attaquer Ninive, où il fut vaincu et mis à mort par l'ordre de Nabuchodonosor. Le livre de Judith fait mention de ce prince, et lui attribue la fondation d'Ecbatane.

† ARPINO ou GIOSEPPINO, autrement JOSEPIN (Joseph-César d'), né à Arpino en 1560. Son père le plaça dès l'âge de treize ans auprès des peintres que Grégoire XIII employoit pour peindre les loges du Vatican; on le faisoit servir à préparer les palettes et à broyer les couleurs. Il montra des dispositions si heureuses, que le pape ordonna que, tant qu'il travailleroit au Vatican, on lui payât un écu d'or par jour. Le pape Clément VIII ajouta de nouveaux bienfaits à ceux de Grégoire XIII, il le fit chevalier de l'ordre du Christ, et le nomma directeur de St.-Jean-de-Latran. Il suivit, l'an 1600, le cardinal Aldobrandini, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il fut fait chevalier de St.-Michel. Caravage, son ennemi et son rival, l'ayant attaqué, Arpino refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'étoit point chevalier. Il fallut, pour lever cet obstacle, que Le Caravage

allât à Malte se faire recevoir chevalier-servant. Arpino avoit aussi voulu se mesurer l'épée à la main avec Annibal Carache. Celui-ci prit un pinceau, et lui dit : « C'est avec ces armes que je vous défie. » Arpino mourut à Rome en 1640, à 80 ans. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs compositions ; les siennes ne manquent même ni de feu ni d'élévation, mais son coloris est froid et ses expressions forcées. Les *morceaux d'histoire romaine* qu'on voit de lui au Capitole sont ce qu'il a fait de mieux. Sa *Bataille entre les Romains et les Sabins* est aussi un de ses meilleurs ouvrages. M. le baron Van-Hoorn, amateur distingué des arts, mort à Paris le 5 janvier 1809, possédoit de ce maître une belle copie, faite d'après la superbe composition de l'Ecole d'Athènes de Raphaël, au bas de laquelle il avoit peint en grisaille un bas-relief de sa composition, au lieu de sa signature. La France possède trois de ses tableaux : une *Nativité*, *Diane et Actéon*, et l'*Enlèvement d'Europe*. Arpino gravoit aussi à l'eau-forte. Il est connu dans l'école de peinture sous le nom de *Josepin*.

* ARPOCRAZIONE (Valerio), célèbre rétheur d'Alexandrie, duquel il reste un curieux *Lexique sur dix orateurs grecs*. Philippe de Mausac en a donné une édition grecque et latine, avec des notes savantes, imprimée à Paris en 1614, in-4°. Valois a fait sur ce même ouvrage des observations importantes dans l'édition de Leyde, 1683, et 1685, in-4° Ces éditions sont les meilleures.

ARQUIEN. *Voyez* MONTIGNY.

ARQUIER. *Voyez* DARQUIER.

ARRACHION, fameux athlète, avoit terrassé tous ses adversaires dans les jeux olympiques. Il ne lui en restoit plus qu'un à vaincre, qui avoit eu un doigt du pied rompu. Ce dernier ayant déclaré qu'il étoit hors de combat, surprit Arrachion, qui avoit cessé de le presser, et se jeta sur lui avec violence et l'étrangla en lui serrant la gorge. Les Eléens, témoins de cette perfidie, adjugèrent le prix au cadavre d'Arrachion, qui fut proclamé vainqueur, et couronné de laurier et de cyprès.

ARRAÈS (Amator), né à Béja en Portugal, enseigna la théologie avec succès, et devint coadjuteur du cardinal Henri, archevêque d'Evora. Ses vertus le firent nommer, en 1581, évêque de Port-Alègre ; mais les soins de l'épiscopat, sur la fin de sa vie, lui paroissant surpasser ses forces, il se retira dans un monastère de Conimbre, où il mourut en 1600. Ses *Dialogues d'histoire*, écrits en portugais, sont estimés.

* ARRAGOS (Guillaume), né en 1513, dans un village près de Toulouse. Après avoir pris le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, il exerça successivement sa profession à Paris et à Vienne en Autriche. Il se retira à Bâle, où il mourut en 1610, âgé de 97 ans. Il a laissé deux *Lettres* qui ont paru successivement sous ces titres : I. *Epistola de extractis chymicè præparatis*. Dans cette lettre il blâme Paracelse, et annonce qu'il ne prendra pas la peine d'expliquer les écrits d'un homme qui ne mérite d'être placé, ni parmi les philosophes, ni parmi les médecins. II. *Epistola de naturâ et viribus hydrargyri*. L'auteur, peu instruit de l'action et des vertus du mercure, en blâme l'usage, et regarde ce remède comme très-dangereux.

* ARREDONDO (Isidore), peintre, né dans la ville de Colmenar de

Oreja, fut élève de Joseph Garcia, ensuite de François Ricci. Ce dernier lui légua en mourant sa belle collection de tableaux et de dessins, et tout son cabinet. Arredondo mourut à Madrid en 1702 dans la quarante-huitième année de son age. Parmi les tableaux de ce maître qui se voient à Madrid, on remarque celui de l'*Incarnation*, haut de vingt-un pieds; dans l'église des religieux de Notre-Dame de Constantinople, un *St.-Louis-Evêque*, et un tableau de *Ste.-Claire*, où elle est représentée mettant en fuite les barbares qui vouloient entrer dans ce même couvent. Il a aussi peint un des quatre cabinets de la reine dans le palais de cette même ville, et deux sujets d'histoire dans la galerie del Cierzo.

* ARRHIDÉE (Philippe), frère d'Alexandre; après lui avoir fait des obsèques dignes de lui, monta sur le trône, et régna 6 ans et 4 mois, suivant Diodore de Sicile. L'époque même de son avénement à la couronne commence une ère qui porte son nom, et que les caculs astronomiques datent du 12 novembre 324 ans avant J. C. Olympias le fit égorger, avec Eurydice sa femme. Justin rapporte cet assassinat, l. 4, chap. 6; ils furent inhumés avec honneur à Age, ou Adène, dans le tombeau des rois. Olympias ne survécut que sept mois à son crime, et elle resta sans sépulture, livrée aux outrages d'une vile populace.

I. ARRIAGA (Paul-Joseph d'), Espagnol, se fit jésuite et passa au Pérou, où il devint recteur du collége de Lima, qui lui dut en partie son établissement. Il s'embarqua en 1622 pour revenir en Espagne; mais son vaisseau ayant fait naufrage près de la Havane, il y périt. Il est auteur de quelques *Livres de piété*, et d'un *Traité sur la manière de travailler à la conversion des infidèles*, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été imprimé au Pérou.

† II. ARRIAGA (Roderic d'), né à Logrogne en Espagne l'an 1592, jésuite en 1606, professa la théologie à Salamanque et à Prague. Il mourut dans cette dernière ville le 7 juin 1667, plus estimé qu'il ne méritoit de l'être. Il fut député trois fois vers Urbain VIII et Innocent X. Il avoit plutôt l'esprit de chicane que de métaphysique. On trouve chez lui des choses qu'on n'entend point et peu de difficultés bien éclaircies. Il gâta beaucoup de jeunes gens, auxquels il donna son esprit minutieux et sophistique. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol. II. Une *Théologie* en 8 vol. in-fol. L'auteur travailloit au 9ᵉ lorsqu'il mourut. Il y a dans cet ouvrage plus de logique et de métaphysique que de véritable théologie.

† ARRIE, dame romaine, célèbre dans l'antiquité par son courage. Cécina Pétus son époux, lié avec Scribonien, qui avoit fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à la mort pour cet attentat l'an 42 de J. C. Voyant qu'elle ne pouvoit sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant: « Tiens, dit-elle, Pétus, cela ne fait aucun mal »; et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Arrie sa fille, femme de Pétus-Traséa, voulut imiter sa mère, lorsque son mari, accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Pison contre Néron, se fit ouvrir les veines; mais son généreux époux la pria instamment de lui survivre pour ses enfans. Elle fut bannie, quelques années après, par Domitien, et rappelée par Nerva l'an 96 de J. C.

6° les fondations des bénéfices ou des messes sont inutiles; 7° celui qui ramasse un grand nombre de gueux, et qui fonde des chapelles ou des messes perpétuelles, encourt la damnation éternelle.» Toutes ces propositions sont tirées de différens livres composés par Arnaud de Villeneuve; tels sont le livre intitulé, *de l'humanité et de la patience de J. C.*; les livres *de la fin du monde*, *de la charité*, etc. L'université de Paris le condamna; et l'inquisition se disposoit à le poursuivre, lorsqu'il se retira en Sicile, auprès du roi Frédéric d'Aragon. Quelque temps après, ce prince l'ayant renvoyé en France, pour traiter Clément V, alors malade, il mourut sur le vaisseau qui le portoit, et fut enterré à Gènes en 1313. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, en 1504 et 1520, et à Bâle, en 1585, in-fol., avec sa vie et des notes de Nicolas Taurellus. Guillaume Postel lui attribue le livre *de tribus Impostoribus*. Mariana l'accuse d'avoir essayé le premier la génération humaine dans une citrouille. Arnaud cultiva la chimie avec succès. Cette connoissance le conduisit à trouver *l'esprit-de-vin*, *l'huile de térébenthine*, et *les eaux de senteur*. (*Voyez sa Vie*, publiée à Aix, en 1719, in-12, sous le nom de Pierre Joseph: elle est d'un littérateur provençal, nommé de Haiste.)

† V. ARNAUD (François), abbé de Grandchamp, lecteur et bibliothécaire de Monsieur, de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Aubignan, près de Carpentras, d'un maître de musique, mourut à Paris le 2 décembre 1784. Il travailla au *Journal étranger*, pendant les dernières années de l'existence de cet ouvrage périodique. Il composa ensuite, en 1764 et années suivantes, avec M. Suard, la *Gazette littéraire de l'Europe*. Il s'étoit d'abord montré l'ennemi de la nouvelle philosophie, et en avoit ensuite soutenu les intérêts avec beaucoup de vivacité. Sa conversation étoit animée et intéressante. On a de lui, I. *Variétés littéraires*, ou *Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts*, Paris, 1770, 4 vol. in-12. On a rassemblé dans ce recueil, qui offre de l'instruction et de l'amusement, les différens morceaux que l'abbé Arnaud et M. Suard avoient répandus dans le Journal étranger et dans la Gazette littéraire de l'Europe, de 1764 à 1766, 8 vol. in-8°. II. *Eloge d'Homère*, morceau court, mais plein de force, où il replace le poëte grec sur le trône de la poésie. III. *Portrait de Jules-César*: c'est une paraphrase élégante du fameux vers de Lucain: *Nil actum reputans si quid superesset agendum*. IV. *Discours de réception à l'académie française*, 1771, in-4°. V. *Mémoires* lus à l'académie des inscriptions sur le style de Platon, les poésies de Catulle, la vie d'Apelles, sur les accens et l'harmonie de la langue grecque, sur quelques questions relatives à la musique ancienne. En général, l'abbé Arnaud aimoit l'antiquité grecque. Il regardoit les Grecs comme formant un peuple à part, réunissant à la force du génie et à la vivacité de l'imagination une sensibilité exquise et l'héroïsme de toutes les espèces de courage. L'abbé Arnaud apercevoit entre la langue, les arts de la Grèce, ses mœurs, ses lois, sa philosophie, une chaîne qui lioit entre eux tous ces objets, et qui a été brisée par les autres peuples. Voilà qui est grec, disoit-il, pour mettre le dernier trait à un éloge. VI. *Lettre au comte de Caylus sur la musique*, 1754, in-8°. Il y annonça son enthousiasme pour un art qui fit les délices de sa vie. Admirateur passionné de Gluck, il disoit que la douleur antique avoit

été retrouvée par ce musicien célèbre ; à quoi l'ambassadeur de Naples répondit plaisamment que, pour lui, il aimoit mieux le plaisir moderne. L'abbé Arnaud, surnommé *le grand pontife des gluckistes*, déclara la guerre à Marmontel, partisan de Piccini ; et l'un et l'autre la soutinrent par des épigrammes. VII. On doit encore à l'abbé Arnaud *d'intéressantes observations sur le génie d'Horace et de Pétrarque*. Il a montré combien le premier sut unir les agrémens à la raison ; la pente vers le plaisir, au goût de la sagesse ; l'amour des jouissances actives, au penchant pour le repos ; la douceur des mœurs, à la probité ; une morale facile, aux principes austères. L'abbé Arnaud a très-bien caractérisé le talent de Pétrarque : libre comme l'imagination, hardi comme le génie qui fut consacré aux dieux, aux héros et à l'amour. « L'abbé Arnaud, a-t-on dit, avoit étudié les arts en philosophe ; il en sentoit les beautés en homme passionné ; vivement frappé de tout ce qui étoit grand, simple et vrai, il louoit les artistes vraiment dignes de ce nom avec un enthousiasme qu'il faisoit partager. Le talent naissant n'avoit qu'à paroître à ses yeux pour être encouragé et bientôt connu. Le jour qu'il l'avoit découvert étoit pour lui un jour de fête ; il en parloit sans cesse et à tout le monde, comme on parle d'un bonheur dont on est plein ; et l'artiste, encore obscur, étoit étonné d'une gloire si prompte, qu'il devoit à un seul homme. Il plaisoit aux artistes, parce qu'il leur parloit plutôt des effets que des moyens de leur art. Il vouloit échauffer, aider leur génie, et non le guider ou lui prescrire des lois : aussi ont-ils souvent avoué que sa conversation allumoit leur enthousiasme, élevoit leurs idées trop souvent rapetissées ou rétrécies par les jugemens et le goût des amateurs. Les artistes les plus célèbres ont donné des regrets à sa perte. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Paris, 1809, en 4 vol. in-8°. »

VI. ARNAUD DE RONSIL (George), membre de l'académie de chirurgie de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il est mort le 27 février 1774. Ses ouvrages sur son art ont de la clarté et de la profondeur. Il a publié, I. *Dissertation sur les hernies*, Londres, 1749, 2 vol. in-12. II. *Instructions familières sur le même sujet*, Londres, 1754, in-8°. III. *Observations sur l'anévrisme*, Londres, 1760, in-8°. IV. *Instructions simples sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, Londres, 1763, in-8°. V. *Dissertations sur les hermaphrodites*, Londres, 1765, in-8°. VI. *Discours sur l'importance de l'anatomie*, Londres 1767, in-8°. VII. *Mémoires de chirurgie avec des remarques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre*, Paris, 1769, 2 volumes in-4°. VIII. *Remarques sur les effets et les usages de l'extrait de saturne*, par Goulard, Londres, 1771, in-8°. La plupart de ces écrits sont en anglais et n'ont point été traduits.

* VII. ARNAUD (Henri), pasteur et colonel des Vaudois, a écrit l'*Histoire de la rentrée de nos ancêtres dans leur patrie* (en 1690), 1 vol. in-8°, sans lieu d'impression, 1710. Lui-même avoit été constamment à la tête des Vaudois dans cette glorieuse expédition qu'il raconte avec naïveté et intérêt. Il est mort à Stuttgard.

* VIII. ARNAUD (Juan), peintre, né à Barcelonne en 1595. Ses parens, lui trouvant de grandes dispositions pour la peinture, l'envoyèrent à Madrid, chez Eugène Caxes, peintre d'histoire ; il y fit de si grands progrès, qu'à son retour à Barcelonne ses

ouvrages furent admirés de tous les connoisseurs. On le perdit dans cette ville, en 1693, à l'âge de 98 ans. Arnaud a peint à Barcelonne, en plusieurs tableaux sur toile, une partie de la *Vie de saint Augustin*, dans le cloître des religieux de ce nom; on voit aussi dans la chapelle de Notre Dame de la Mar, de la même ville, un *saint Pierre, en habits pontificaux, avec une troupe d'anges, lui apportant des clefs.*

* IX. ARNAUD (George d'), célèbre critique hollandais, mort jeune, s'est fait connoître par les ouvrages suivans: *Specimen animadversionum ad aliquot script. gr.*, Hardewic, 1728, in-8°; *Lectionum græcarum libri II*, La Haye 1730, in-8°; *De Diis Paredrois, seu Adsessoribus*, Ibid., 1732, in-8°; *Uniœ conjecturæ*, Leov., 1744, in-4°; *Vitæ Scævolarum, cum observationibus H. J. Arntrenii*, Utr., 1767, in-8°. La jurisprudence l'avoit enlevé à la philosophie. Il est mort professeur de droit à l'académie de Franeker. Hemsterhuis, son disciple, prononça son éloge.

* X. ARNAUD (François-Thomas-Marie Baculard d'), originaire du Comtat Vénaissin, né à Paris le 15 septembre 1718, conseiller d'ambassade de la cour de Saxe, et de la cour de Berlin. On a de cet écrivain fécond, I, *Coligny*, trag. en 3 actes, 1740, in-8°, nouv. édit., 1751, in-12; la plus nouv. édit., 1789, in-8°. II. *Les Rêves de la philosophie*, poëme, 1743, in-8°. III. *Les Epoux malheureux*, ou *Mémoires de M. et de Me La Bedoyère*, 2 vol. in-12, 1745, 1749; nouv. édit., 1780, 2 vol. in-12; suite en 2 part., 1783; nouv. édit., Avignon, 1792, 4 vol. in-12. IV. *Thérèse*, histoire italienne, 1746, 2 vol. in-12. V. *Le Bal de Venise*, 1747, in-12; nouv. édit., sous le titre: *Amour, ce sont là de tes jeux!* 1749, in-12. VI. *La mort du maréchal de Saxe*, poëme, 1750, in-4°, 1752, in-12, 1759, in-8°. VII. *Les Avantages des beaux arts*, 1750, in-4°. VIII. *Poésies*, 1751, 3 vol. in-12. IX. *Les Lamentations de Jérémie*, odes sacrées, 1752, in-4°; nouv. édit. in-8°, en 1757 et 1769. X. *Elvire*, poëme, Amsterdam, 1763, in-12. XI. *La France sauvée*, poëme, 1757, in-4°. XII. *A la nation*, poëme. 1762, in-4°. XIII. *Les Amans malheureux*, ou *le Comte de Comminge*, drame en 3 actes, en vers, précédé d'un discours, et suivi des mémoires du Comte de Comminge, 1764, in-8°; 2e édit., 1765, in-8°; 3e édit. La Haye, 1767, Paris, 1767, in-8°. XIV. *Histoire de l'infortuné comte de Comminge, et d'Adélaïde de Lussan*, 1783, in-8°, Lille, 1793, 2 vol. in-12. XV. *Euphémie*, ou *le Triomphe de la Religion*, drame en 3 actes, 1768, in-8°; nouv. édit., 1769, in-8°. XVI. *Mémoires d'Euphémie*, formant la suite du drame, Yverdon, 1769, in-8°. XVII. *Fayel*, ou *Gabrielle de Vergy*, trag. en 5 actes, en vers, précédée d'une préface sur l'ancienne chevalerie, et suivie d'un précis de l'histoire du châtelain de Fayel, 1770; nouv. édit., 1777, in-8°. XVIII. *Les Epreuves du sentiment*, 1772-1781, 12 vol. in-12, Maëstricht, 1784, 7 vol. in-12. XIX. *Les Délassemens de l'Homme sensible*, ou *Anecdoctes diverses*, 1783, et années suivantes, 1793, 12 vol. in-12. XX. *Nouv. Historique* 1774-1784 et années suiv., Maëstricht, 1784, 3 vol. in-12. XXI. *Mérinval*, drame en 5 actes, et en vers, 1774, in-8°. XXII. *Vie de Desrues*, exécuté à Paris le 6 mai 1777, in-12. XXIII. *Œuvres dramatiques*, Amst., 1782, 2 vol. in-12. XXIV. *Les Loisirs utiles*, 2 vol. in-8°, 1793.

XXV. *Les Matinées*, 3 vol. in-12, etc. On a publié sous le titre *d'Œuvres complètes* les Délassemens de l'Homme sensible, les Épreuves du Sentiment, les Nouvelles historiques, et les Œuvres dramatiques, 24 vol. in-12. On a encore donné sous le même titre *d'Œuvres complètes*, Paris, 1803, 12 vol. in-8°, fig., une partie des ouvrages de d'Arnaud; mais aucune de ces éditions ne remplit son titre. Il mourut à Paris le 8 novembre 1805.

† ARNAUDE DE ROCAS s'est rendue célèbre pour avoir préféré la mort à l'esclavage. Née en Chypre, elle fut faite prisonnière, après la prise de Nicosie, par les Turcs en 1570. Aussitôt, sa beauté la fit destiner pour le sérail, et on l'embarqua sur un vaisseau qui fit voile vers Constantinople. Arnaude se leva pendant la nuit, fit sauter le bâtiment en mettant le feu aux poudres, et périt avec l'équipage.

† I. ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, conseiller de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement, et s'y distingua par son éloquence autant que par sa probité. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y en eut point de plus célèbre que celle où Henri IV et le duc de Savoie assistèrent. Il s'agissoit d'une femme qui accusoit un jeune homme du meurtre de son fils : Arnauld, avocat de la mère, gagna sa cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. Il a été réimprimé en 1717, in-12. Il publia un autre ouvrage contre cette société; il a pour titre : *Le franc et véritable discours du Roi sur le rétablissement qui lui est demandé par les Jésuites*, in-8°. On a encore de lui l'*Anti-Espagnol*, imprimé dans le recueil des excellens et libres discours sur l'état présent de la France, 1606, in-12, et dans les mémoire de la Ligue, tom. IV, pag. 230 ; *la Fleur de Lys*, 1593, in-8° ; *la Délivrance de la Bretagne*, et un *Avis au Roi Louis XIII pour bien régner*, 1612, in-12 ; la 1re et 2e *Philippique*, 1592, in-8° ; la 1re *Savoisienne*, Grenoble, 1630, in-8°. Il mourut le 29 décembre 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion 20 enfans, dont 10 morts en bas-âge, 4 fils, et 6 filles, toutes religieuses. Les jésuites l'accusèrent d'être huguenot. Il est vrai qu'il étoit fort opposé à la Ligue ; mais il ne l'étoit pas moins à la religion prétendue réformée.

II. ARNAULD D'ANDILLY (Robert), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1588. Il parut de bonne heure à la cour, et y eut des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y jouit d'un grand crédit, et n'en fit usage que pour rendre service. Balzac disoit de lui « qu'il ne rougissoit point des vertus chrétiennes, et ne tiroit point vanité des vertus morales. A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il mourut le 27 septembre 1674, à 86 ans. Son esprit et son corps conservèrent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Traduction des Confessions de saint Augustin*, 1651, in-8° et in-12. II. *Histoire des Juifs*, de *Josephe*, 1701, 3 vol. in-8° et 1706 in-12 ; plus élégante que fidèle au jugement de plusieurs savans, et, en particulier, du P. Gillet, génovéfain, dernier traducteur de cet historien. On estime l'édition d'Amsterdam, 1681, 1 vol. in-fol. avec figures, lorsqu'elle est en grand papier, 1756, 3 vol. in-4°. III. Des *Vies des Saints Pères du désert, et de quelques saintes*, écrites par les

Pères de l'Eglise, 1668 et 1680, 3 vol. in-8°. IV. *l'Echelle Sainte de saint Jean Climaque; Traité du mépris du Monde*, par saint Eucher; du *Pré spirituel* de J. Moschus. V. Des *Œuvres de sainte Thérèse*, in-4°, 1670. VI. De celles du B. Jean d'Avilla, in-fol. VII. *Mémoires de sa vie écrits par lui-même*, publiés par l'abbé Gouget, in-12, imprimés en 1734, pleins de candeur et de vérité. VIII. *Poëme sur la vie de J. C.*, petit in-12. IX. *Œuvres Chrétiennes en vers*; et plusieurs autres ouvrages. Ce qu'il a traduit du latin est plus exact que les versions qu'il a faites sur le grec.

† III. ARNAULD (Henri), frère du précédent, naquit à Paris en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la prière du fameux père Joseph, capucin; mais les querelles que le droit d'élection occasionna l'empêchèrent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins et Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour l'intérêt de sa patrie et pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, et lui éleva une statue avec ce vers, que Fortunat avoit composé pour saint Grégoire de Tours:

Alpibus Arvernis veniens Mons altior ipsis.

Les Barberins faisoient allusion aux armes et à la patrie des Arnaulds, qui étoient d'Auvergne, et portoient pour armes une montagne. L'abbé Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour convertir le prince de Tarente, et pour le réconcilier avec le duc de La Trémouille son père. La ville d'Angers s'étant révoltée en 1652, ce prélat calma la reine-mère qui s'avançoit pour l'en punir, et lui dit un jour en la communiant: « Recevez, madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la croix. » Cette morale étoit autant dans son cœur que sur ses lèvres. On disoit de lui « que le meilleur titre pour en obtenir des graces étoit de l'avoir offensé. » Il étoit le père des pauvres et le consolateur des affligés. La prière, la lecture, les affaires de son diocèse occupoient tout son temps. Quelqu'un lui représentant qu'il devoit prendre un jour de la semaine pour se délasser, il lui dit: « Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque. » Il fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il signa le Formulaire, après l'avoir d'abord refusé, et fit sa paix, par ce moyen, avec Clément IX. Il mourut à Angers le 8 juin 1694, à l'âge de 95 ans, et encore trop tôt pour son diocèse, qui l'honora comme un saint, et le pleura comme le meilleur des évêques. Ses *Négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie* ont été publiées à Paris par Burtin, en 5 vol. in-12, long-temps après sa mort, en 1748. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, et des particularités intéressantes, racontées dans le style qui étoit commun à tous les Arnaulds. On les trouve manuscrites dans la bibliothèque de Lyon, où le P. de La Chaise, jésuite et confesseur de Louis XIV, les envoya.

† IV. ARNAULD (Antoine), frère des précédens, né à Paris le 6 février 1612, montra de bonne heure son génie. Etant encore enfant, il barbouilloit du papier à la campagne dans le cabinet du cardinal du Perron, à qui il demanda une plume.

« Qu'en voulez-vous faire, lui dit le cardinal? Ecrire comme vous contre les huguenots. C'est très-bien, lui répondit du Perron; je suis vieux, et j'ai besoin d'un substitut. Je vous la donne donc comme le berger Dametas remit, en mourant, son chalumeau au petit Coridon. » Arnauld fit ses humanités et sa philosophie aux colléges de Calvi et de Lisieux avec beaucoup de succès. Il prit ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictoit le traité de la grace, et s'éleva contre son professeur. Dans *son acte de tentative*, soutenu en 1635, il mit en thèse des sentimens sur la grace entièrement opposés à ceux qu'on lui avoit dictés; mais l'éloquence et la force avec laquelle il se défendit prouvèrent que le disciple pouvoit se passer de son maître. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1641, et, en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame sur l'autel des martyrs, il jura « de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang » : promesse que font depuis tous les docteurs. Deux ans après, il publia, avec l'approbation de la province ecclésiastique d'Auch en corps, de plusieurs évêques, et de vingt-quatre docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente communion*, auquel il auroit pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paroissoit être écrit; mais il fut défendu encore plus vivement. Madame de Sévigné parle d'un écrivain qui avoit entrepris de prouver que cet écrit renfermoit 32 hérésies. Les disputes sur la grace donnèrent bientôt occasion à Arnauld de déployer son éloquence sur une autre matière. Un prêtre de Saint-Sulpice ayant refusé l'absolution au duc de Liancour, parce qu'on disoit qu'il ne croyoit pas que les cinq propositions de Jansénius fussent dans le gros livre de cet évêque d'Ypres, Arnauld écrivit deux Lettres à cette occasion. On en tira deux propositions, qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La première, qu'on appeloit de droit, étoit ainsi conçue : « Les Pères nous montrent un juste en la personne de S. Pierre, à qui la grace, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion, où l'on ne sauroit dire qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appeloit de fait : « On peut douter que les cinq propositions condamnées par Innocent X et par Alexandre VII, comme étant de Jansénius, évêque d'Ypres, soient dans le livre de cet auteur. » — Arnauld, n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclus de la faculté. Quelque temps auparavant, il avoit pris le parti de la retraite. Il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrace, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX en 1668. L'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, présentèrent le docteur Arnauld au nonce. Ce prélat le reçut avec la plus grande distinction, et lui dit « qu'il ne pouvoit mieux employer sa plume d'or qu'à défendre l'Eglise. » Louis XIV, instruit de cette visite, voulut voir aussi le savant théologien, qui lui fut présenté par Pompone son neveu. « J'ai été bien aise, lui dit ce prince, de voir un homme de votre mérite, et je souhaite que vous employez vos grands talens à la défense de la religion. » Toute la cour l'accueillit comme le méritoient sa réputation et ses ouvrages. Monsieur, frère du roi, étant survenu, s'avança et dit : « Il faut bien faire quelques pas pour voir un homme si rare. » Arnauld travailla dès-lors à tourner contre les calvinistes les armes dont il s'étoit servi contre ses adversaires. Il donna *la Perpétuité de la Foi*,

1672, 1713; *le Renversement de la Morale de Jésus-Christ par les Calvinistes*, 5 vol. in-4°, et plusieurs autres ouvrages de controverse, qui le firent redouter des protestans. Il sembloit que la tranquillité fût revenue pour toujours; mais la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de s'opposer aux dogmatisans dans les autres, troublèrent bientôt ce calme passager. Arnauld devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevoit, et cru dangereux par Louis XIV, se cacha pendant quelque temps. C'est alors que quelqu'un dit devant Boileau que le roi faisoit chercher le docteur pour le faire arrêter. « Le roi, répondit le poëte, est trop heureux pour le trouver. » — Arnauld, craignant d'être enveloppé par l'orage qui grondoit sur sa tête, s'exila de sa patrie en 1679, et se retira dans les Pays-Bas. A peine s'étoit-il établi à Bruxelles, que le marquis de Grana, qui désiroit de connoître un tel homme, le fit assurer de sa protection. Arnauld ne refusa point d'être appuyé par ce seigneur; mais il le fit prier de le laisser dans sa paisible obscurité, et de ne point l'obliger de voir le gouverneur des Pays-Bas espagnols, pendant que l'Espagne étoit en guerre avec la France. Le marquis de Grana approuva cette délicatesse. Son *Apologie du clergé de France et des catholiques d'Angleterre*, contre le ministre Jurieu, Liége, 1681, 2 vol. in-12 (*voyez* OATÈS), fruit de sa retraite, souleva la bile du prophète protestant. Cet écrivain lança un libelle, intitulé *L'Esprit de M. Arnauld*, rempli de calomnies contre ce docteur, qui ne daigna pas y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Le père Simon doute que ce recueil d'infamies ait été fait par Jurieu. Il pense qu'il a été composé à Paris, et qu'on en a fait passer le manuscrit à Jurieu, qui l'a arrangé à sa manière. Quelqu'un a comparé cette satire publiée en 1684, in-12, et condamnée par les états de Hollande, à ces vaisseaux qui, par le conseil d'Annibal, furent pourvus de pots de terre remplis de serpens. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le P. Malebranche, qui avoit embrassé des sentimens différens sur la grace, les développa dans un Traité, et le fit parvenir à Arnauld, qu'il regardoit comme son maître. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; mais n'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquoit pas le traité de la Nature et de la Grace; mais l'opinion *que l'on voit tout en Dieu*, exposée dans la Recherche de la vérité, qu'il avoit lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage, *Des vraies et des fausses idées*. Il prenoit ce chemin, qui n'étoit pas le plus court, pour apprendre, disoit-il, à Malebranche, à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer par-là à se laisser plus aisément désabuser sur la grace. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière, dont il n'étoit nullement question, avoit été malignement choisie, parce qu'elle étoit la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des lecteurs. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables: « Que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, et veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. » Arnauld aimoit la controverse, et Malebranche la

paix. Le premier avoit un parti nombreux, qui chantoit victoire pour son chef, dès qu'il paroissoit dans la lice. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles le 6 août 1694; il y fut enterré dans le chœur de la paroisse Sainte-Catherine. Grosley de Troyes légua par testament 600 fr. pour concourir à la confection du monument qu'on érigeroit à Arnauld, soit à Paris, soit à Bruxelles. Il est étonnant que Bayle ait pu écrire dans son dict., art. *Arnauld*, qu'on ne sait où il mourut, et où il fut inhumé. Malebranche lui avoit déclaré « qu'il étoit las de donner au monde un spectacle, et de remplir le Journal des Savans de leurs pauvretés réciproques. » Les partisans de Jansénius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et les jésuites leur plus ardent adversaire. Son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Les poëtes les plus illustres, entre autres, Santeuil et Boileau, lui firent des épitaphes, chacun dans leur langue favorite. On connoît celle de Boileau, qui, dans cette occasion, ne craignit pas de déplaire aux ennemis de Port-Royal. Personne n'étoit né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célèbre; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction, aussi illustre que dangereuse, plongea pendant 60 ans dans des controverses toujours longues et souvent inutiles, et dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Nicole, son compagnon d'armes, né avec un caractère plus doux et plus accommodant, lui représentant qu'il étoit las de se battre la plume à la main, et qu'il vouloit se reposer. « Vous reposer! lui répond impétueusement Arnauld: Eh! n'avez-vous pas pour vous reposer l'éternité entière? » Il vécut jusqu'à 82 ans dans une retraite ignorée, inconnu, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avoit été ministre d'état, lui qui auroit pu être cardinal. Le plaisir d'écrire en liberté lui tint lieu de tout. Il donna, jusqu'au dernier moment, l'exemple d'une ame forte, inébranlable, et supérieure à la mauvaise fortune. Son extérieur n'annonçoit point ce qu'il étoit. Il avoit le corps petit et la tête fort grosse. Les traits de son visage auroient annoncé la stupidité plutôt que l'esprit, si la vivacité de ses yeux n'avoit parlé en faveur de son génie. Il s'exprimoit d'un ton fort haut lorsqu'il soutenoit ses opinions. Il étoit cependant plus modeste que ses ennemis n'ont voulu le faire croire. Son frère, l'évêque d'Angers, l'ayant invité à le venir voir, il se trouva dans une voiture publique où l'on parloit du livre de la *Perpétuité de la Foi*. On le vantoit beaucoup: le docteur lui seul le déprécia. Quelqu'un indigné lui dit: « C'est bien à vous de vous ériger en censeur du grand Arnauld! Et que trouvez-vous à blâmer dans son livre? — Beaucoup de choses, répondit Arnauld. On a manqué tel et tel endroit: on eût dû mettre plus d'ordre, pousser davantage le raisonnement. » Il parla de tout en maître, et cependant personne ne fut désabusé. Le carrosse de son frère étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld étoit Arnauld lui-même. Toujours occupé de ses études, il avoit très-peu l'usage du monde. Lorsqu'il fut question de le présenter à Louis XIV après la paix de Clément IX, il alla trouver Brienne de l'Oratoire, fils du ministre, et qui avoit été ministre lui-même. Arnauld lui confia son ignorance extrême des usages de la cour, et le pria de le mettre en état de paroître décemment. Brienne se mettant sur un fauteuil:

« Supposez, lui dit-il, que je sois le roi, et que vous ayez à me haranguer. » Arnauld trouva l'expédient très-bon; il ôte son chapeau et fait un discours. « Fort bien! reprit Brienne. Voilà tout ce que vous avez à dire. » Le compliment impromptu est mis par écrit, et ce fut celui-là même qu'Arnauld fit au roi. On a de cet homme illustre environ cent volumes en différens formats, dont on a donné un recueil complet en 42 et 45 vol. in-4°, à Lausanne; Paris, en 1775-1779. On peut les diviser en cinq classes; la première composée des livres de belles-lettres et de philosophie. I. *Grammaire générale et raisonnée*, faite avec Lancelot, publiée de nouveau sous ce titre : *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, etc.*, par MM. de Port-Royal, nouvelle édition, augmentée des notes de Duclos, de l'académie française, et d'un supplément par M. l'abbé Froment, in-12, 1756, ouvrage fondamental, et qui est la clef de toutes les langues. La première édition parut en 1660. Arnauld y travailla avec le laborieux Lancelot. II. *Elémens de Géométrie.* III. *L'Art de penser*, avec Nicole, livre excellent. La plupart des bons professeurs modernes y ont pris leur logique : ils ne pouvoient la puiser dans une meilleure source. Si Arnauld avoit écrit de nos jours, il auroit encore rendu son livre plus court. Il n'y a fait entrer certaines matières qu'il auroit exclues aujourd'hui, que pour ménager les partisans de l'ancienne barbarie scolastique. Il est vrai qu'il fait assez sentir le cas qu'il faisoit de ces sottises, jouées peu de temps après sur le théâtre par l'inimitable Molière. IV. *Reflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, à Paris, en 1695, in-12, adressées au cardinal Dubois. V. *Objections sur les Méditations de Descartes.* VI. *Le Traité des vraies et des fausses Idées*, à Cologne, en 1683. La seconde classe est composée des ouvrages sur les matières de la grace, dont on trouve une liste fort longue dans le Dictionnaire de Moréri. Le principal est intitulé *Réflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la nature et de la grace.* Il est dirigé contre Malebranche. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la *Traduction* des livres de saint Augustin, *de la Correction, de la Grace*, 1647, in-8°, etc. La troisième, des livres de controverse contre les calvinistes. I. *La Perpétuité de la Foi*, 1672-1713, 3 vol. in-4°, ouvrage auquel il avoit eu beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole, qui en étoit le principal auteur, l'avoit désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X et Innocent XI lui firent écrire des lettres de remercîment. II. *Le Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes*, en 1672, in-4°. III. *L'Impiété de la Morale des calvinistes*, en 1675. IV. *L'Apologie pour les catholiques*, en 1681, 2 vol. in-12. V. *Les calvinistes convaincus de dogmes impies sur la morale.* VI. *Le Prince d'Orange nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell;* véritable portrait de Guillaume-Henri de Nassau, 1689, in-8°. L'auteur du Siècle de Louis XIV prétend que ce livre n'est pas d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse. Cet ouvrage a pourtant toujours passé pour être de lui : on dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fît imprimer, et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La quatrième, des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distin-

que la *Morale pratique des Jésuites*, en 8 vol. in-12, 1669, qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier et d'une partie du second, qui sont de Cambout de Pont-Château. Il y a dans cet ouvrage bien des choses vraies, quelques-unes exagérées et quelques autres altérées. On peut mettre dans cette quatrième classe tous les écrits contre la morale relâchée, dont il étoit un des plus ardens ennemis. La cinquième partie comprend les écrits sur l'Ecriture sainte. I. *Histoire et concorde évangélique*, en latin, 1653, in-12. II. *La Traduction du Missel* en langue vulgaire, autorisée par l'Ecriture sainte et par les Pères, faite avec de Voisin. III. *Défense du nouveau Testament de Mons*, 1668, in-12, contre les Sermons de Maimbourg, avec Nicole, et quelques autres écrits sur la même matière, etc., etc. On a imprimé après sa mort 9 vol. de *Lettres*, qui peuvent servir à ceux qui voudront écrire sa vie. Le P. Quesnel en publia une avec des pièces relatives et des écrits posthumes. On y trouve une réponse aux reproches qu'on lui avoit faits de se servir de termes injurieux contre ses adversaires. Elle a pour titre : *Dissertation sur la Méthode des Géomètres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde estime durs.* Il veut y prouver, par l'Ecriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits vifs, forts et piquans. Son style se ressentoit de cette morale : il étoit plein de chaleur et d'énergie ; et cette énergie seroit plus frappante s'il avoit eu l'art de se resserrer. « Arnauld, dit l'abbé Bossut, étoit né avec une grande éloquence ; mais il n'en régloit pas assez les mouvemens. Les négligences de la diction, le ton pesant et dogmatique, nuisirent quelquefois à la force de sa logique ; et, dans les premières disputes qui le signalèrent, il eut besoin que Pascal fît valoir ses raisons par les charmes de l'expression et par le piquant de la plaisanterie. Il n'eut pas, comme cet écrivain inimitable, l'art de se resserrer et d'être précis sans cesser d'être éloquent. On lui demandoit ce qu'il falloit faire pour se former un bon style ? « Lisez Cicéron, répondit-il. — Il ne s'agit pas, lui répliqua-t-on, d'écrire en latin, mais en français. — En ce cas, reprit le docteur, lisez Cicéron. » Grosley mit cet article dans son testament : « Je lègue une somme de 600 liv. pour contribution de ma part au monument à ériger au célèbre Antoine Arnauld, soit à Paris, soit à Bruxelles. L'étude suivie que j'ai faite de ses écrits m'a offert un homme courageux au milieu d'une persécution continue, supérieur aux deux grands mobiles des déterminations humaines, la crainte et l'espérance. Ses ouvrages sont l'expression de l'éloquence du cœur, qui n'appartient qu'aux ames fortes. »

† V. ARNAULD (Antoine), abbé de Chaumes, fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, passa quelques années dans le service. Il se retira depuis auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, et mourut en 1698. Il a laissé des *Mémoires*, 1756, en 3 parties in-8°, publiées par le P. Pingré.

† VI. ARNAULD (Simon), marquis de Pompone, frère du précédent, et neveu du célèbre Antoine Arnauld de Port-Royal, fut employé dès l'âge de 23 ans en Italie, en qualité de négociateur. Il y conclut plusieurs traités, et fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassadeur à La Haye, en 1622 (*voyez* l'article suivant), et en 1665, ambassadeur

extraordinaire en Suède. Il demeura trois ans à cette dernière cour, et y fut envoyé une seconde fois, en 1671. La même année il mourut un second secrétaire d'état. « Je fus quelque temps à penser à qui je ferois avoir cette charge, dit Louis XIV, dans un mémoire déposé à la bibliothèque impériale, et, après avoir bien examiné, je trouvai qu'un homme qui avoit long-temps servi dans des ambassades étoit celui qui la rempliroit le mieux. Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé de tout le monde. — Mais l'emploi que je lui ai donné se trouvoit trop grand et trop étendu pour lui. — Enfin, il a fallu que je lui ordonnasse de se retirer, parce que tout ce qui passoit par lui perdoit de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un roi de France. » Arnauld fut privé du ministère des affaires étrangères en 1679. Sa disgrace n'empêcha pas qu'il ne passât en France pour un ministre plein de probité, de vertu et d'esprit. Ces qualités le faisoient chérir dans le monde, et il préféroit les agrémens des sociétés où il plaisoit aux affaires publiques. Le roi lui conserva le titre de ministre d'état, avec la permission d'entrer au conseil. On a de lui la *Négociation de sa première ambassade* en Suède. Il mourut le 26 septembre 1699.

† VII. ARNAULD (Henri-Charles), plus connu sous le nom de l'*abbé de Pompone*, naquit en 1662 à La Haye, où le marquis de Pompone étoit ambassadeur. Sa naissance procura au désintéressement de son père une occasion de triompher. Les États-généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonts baptismaux. Cet honneur apportoit à l'enfant une pension viagère de 2,000 écus. Le marquis de Pompone remercia les États, pour éviter, dans ses négociations, l'embarras de la reconnoissance. Dès l'âge de 15 ans, l'abbé de Pompone fut pourvu de l'abbaye de Saint-Maixent : neuf ans après, le roi l'ayant nommé à celle de Saint-Médard, il remit la première. En 1669, il perdit son père. Louis XIV lui dit à cette occasion : « Vous pleurez un père que vous retrouverez en moi, et moi, je perds un ami que je ne retrouverai plus. » L'abbé de Pompone, nommé ambassadeur à Venise, soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs comme au milieu des succès. La fermeté faisoit son caractère. Dans les charges de commandeur, de chancelier, garde des sceaux, et surintendant des finances et des ordres du roi, qu'il obtint ensuite, il s'attacha à se rendre utile, et eut le bonheur d'y réussir. L'abbé de Pompone fut élu membre de l'académie des inscriptions en 1743, et, quoique dans un âge avancé, il n'avoit pas renoncé au commerce des Muses. Il mourut en 1756.

† VIII. ARNAULD (Marie-Angélique de Sainte-Magdeleine), sœur d'Antoine Arnauld, née en 1691, religieuse à 8 ans, et, contre le règlement, nommée abbesse de Port-Royal-des-Champs à 11 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'esprit de saint Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes. Elle transféra ensuite son monastère des Champs à Paris, et obtint du roi que l'abbesse seroit élective et triennale. Elle mourut en 1661, également célèbre par sa vertu, par son esprit et son savoir. — Sa sœur, la mère Jeanne-Catherine-Agnès-de-Saint-Paul, publia deux livres, l'un intitulé *L'Image d'une Religieuse parfaite et d'une*

imparfaite, Paris, 1660, in-12; et l'autre, *Le Chapelet secret du saint Sacrement*, 1663, in-12, supprimé à Rome, pour que les gens peu instruits n'en abusassent point. Il ne fut pourtant pas censuré. La mère Agnès mourut en 1671. Elle a aussi travaillé aux *Constitutions de Port-Royal*, 1721, in-12. Elles étoient six sœurs religieuses dans le même monastère, toutes fortement occupées des disputes sur la Grace. — Leur nièce, la mère Angélique-de-Saint-Jean Arnauld, seconde fille d'Arnauld d'Andilly, religieuse comme elles de Port-Royal, et pendant vingt ans maîtresse des novices, et ensuite abbesse, naquit en 1624, et mourut en 1684. Elle avoit composé les *Mémoires pour servir à la Vie de la mère Marie-Angélique Arnauld-de-Sainte-Magdeleine, réformatrice de Port-Royal*, publiés en 1737, in-12. Dom Clémencet a publié ses *Conférences* en 1760, 3 vol. in-12.

* IX. ARNAULD DE NOBLEVILLE (L. Daniel), médecin, né à Orléans le 24 décembre 1701, a publié les ouvrages suivans : I. *Manuel des dames de charité*, Orléans, 1747, in-12; Paris, 1755, 1758, 1766, in-12. C'est un recueil de formules et de médicamens faciles à préparer, qu'il a fait à l'usage des personnes charitables qui distribuent les remèdes aux pauvres dans les villes et les campagnes. II. *Œdologie, ou Traité du Rossignol franc ou chanteur, contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, et d'en avoir le chant pendant toute l'année*, Paris, 1751, in-12. III. *Histoire naturelle des animaux, pour servir de continuation à la matière médicale de Geoffroy*, Paris, 1756, 6 vol. in-12. IV. *Description abrégée des plantes usuelles, employées dans le Manuel des dames de charité*, 1767, in-12. V. *Cours de Médecine pratique*, Paris, 1769, in-12. Cet ouvrage est tiré des Leçons de Ferrein.

I. ARNAULT (François), gentilhomme du Périgord, embrassa l'état ecclésiastique, et devint archidiacre de Bordeaux, puis chancelier de l'université de cette ville. Il est auteur de trois ouvrages; le premier est une *Traduction d'un Traité de Jean Maldonat sur les anges et les démons* : cet écrit n'a jamais été imprimé qu'en français, l'original latin étant resté manuscrit; le second, intitulé l'*Anti-Drusac*, 1564, est une apologie des femmes; le troisième, qui est le plus curieux, et qui est devenu rare, a pour objet *les Antiquités du Périgord*, 1577. Arnault est mort à Périgueux en 1607.

* II. ARNAULT (Henri), de Swolès en Hollande, naquit vers la fin du 14e siècle. Il s'attacha à la médecine et aux mathématiques, prit ses grades à l'académie de Marseille, et vint s'établir à Dijon où il mourut en 1460. Il y a un manuscrit de ce médecin dans la bibliothèque impériale, coté n° 7295, intitulé *Libri duo de motibus planetarum*. On voit à la tête de l'ouvrage la note suivante, écrite d'une main étrangère : *Magister Henricus Arnault, medicus Alemannus de Zwolis, qui olim Divione domicilium egit, superiorem litteram scripsit, et hunc librum suo labore compilavit, clarus scientiâ horologiorum; qui in æde beati Stephani Divionensis sepultus, plurimùm laudis sibi reliquit anno* 1460.

* I. ARNAUT DANIEL, troubadour, né dans le 12e siècle, au château de Ribeyrac en Périgord, de parens nobles et pauvres. Le Dante et Pétrarque l'ont célébré. Ce dernier le nomme à la tête des poëtes provençaux, en l'appelant *le grand*

maître d'amour. Mais l'abbé Millot trouve que le style d'Arnaut Daniel, outre son obscurité, se sent d'une contrainte aussi frivole que laborieuse : le même historien ajoute que la réputation de ce poëte est usurpée, qu'elle s'est fondée sur des jugemens particuliers, dont l'autorité prévaut sans examen, jusqu'à ce qu'enfin la critique discute et le fantôme du préjugé s'évanouisse. Millot a connu dix-sept pièces d'Arnaut Daniel ; les manuscrits de la bibliothèque impériale en contiennent huit qui sont précédées de sa vie. Nostradamus lui attribue d'autres ouvrages, mais cet auteur est si peu digne de foi, qu'on ne peut le prendre pour autorité.

* II. ARNAUT DE MARVELH, troubadour de la fin du 12e siècle, né au château de Marvelh en Périgord. Ses parens étant pauvres et de basse condition, il chercha à faire fortune par ses talens. Après avoir été écrivain chez un notaire, il se dégoûta de son état et se produisit dans le monde comme troubadour. Il s'attacha à la cour d'Adélaïde ou Alexide, femme de Roger II, vicomte de Béziers : étant devenu amoureux de cette dame, il fut renvoyé par elle, et se retira à la cour du seigneur de Montpellier. L'abbé Millot donne la traduction de quelques pièces de ce poëte ; elles sont d'une assoupissante monotonie : les manuscrits de la bibliothèque impériale en contiennent vingt-six, dont cinq fort longues : elles sont précédées de sa vie.

* III. ARNAUT DE CARCASSÈS, troubadour, florissoit à la fin du 13e siècle. Il n'est connu que par une *Novelle, ou conte singulier d'une invention bizarre, et d'une naïveté piquante*, dont l'abbé Millot donne la traduction. Cet historien auroit dû ajouter que l'original de ce conte appartient à un *trouvère* français, et qu'Arnaut de Carcassès n'a fait que le traduire en languedocien ou en provençal.

* IV. ARNAUT DE TINTIGNAC, troubadour du 14e siècle, que Crescembeni présume avec vraisemblance être le même qu'Arnaut de Coutignac, dont la vie se trouve dans Nostradamus. On fait de ce poëte, comme de tous ses confrères, un gentilhomme de bonne maison, mais pauvre. On ajoute que par son talent poétique il se concilia les bonnes graces de tous les grands du pays, qu'il devint leur ami, leur confident, leur conseil, tant ils lui trouvèrent de jugement. L'abbé Millot cite trois *chansons* de ce poëte, qui, dit-il, ne méritent pas la peine d'être extraites. Nostradamus rapporte qu'il a composé un traité intitulé *Las suffrensas d'amours*.

† I. ARNDT (Jean), Arndius, ou Arndius, un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord en médecine ; mais ayant été atteint d'une maladie dangereuse, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissoit. Il fut successivement ministre en son pays, à Quedlimbourg et à Brunswick. Les persécutions qu'il essuya, les erreurs qu'on lui attribua, l'obligèrent de se retirer à Isleb. George, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après, en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises de son duché. Il mourut en 1621. On a de lui un ouvrage célèbre, intitulé *Du vrai christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°, et en français par Samuel de Beauval. Il veut y prouver que « le dérèglement des mœurs qui régnoient alors parmi les protestans, ne venoit que de ce qu'ils rejetoient les bonnes œuvres, et qu'ils se contentoient d'une foi stérile. » Il avoit beaucoup lu, beaucoup médité Taulère, Th-

mas à Kempis, saint Bernard, et les autres auteurs ascétiques. Luc Osiander, théologien de Tubinge, l'attaqua avec vivacité dans son *Judicium theologicum.*

† II. ARNDT *ou* ARNDIUS (Josué), professeur de logique à Rostoch, prédicateur de la cour, et conseiller ecclésiastique du duc de Mecklembourg, mourut à Gustrow, lieu de sa naissance, le 5 avril 1686, à 61 ans. On a de lui, I. *Miscellanea sacra*, 1648, in-8°. II. *L'Anti-Vallembourg*, Gustrow, 1664, in-4°. III. *Clavis antiquitatum judaïcarum*, Leipsick, 1707, in-4°. — Son fils Charles, professeur de poésie et d'hébreu dans l'académie de Melchin, est mort en 1721, et a laissé plusieurs *Dissertations sur la poésie* dans les Mélanges de Leipsick.

* ARNE (Thomas-Augustin), né en 1710. Son père étoit tapissier dans Covent-Garden. Il destinoit son fils au barreau, et l'avoit fait élever au collége d'Eaton; mais la musique avoit pour lui plus d'attrait que l'étude des lois, et il abandonna Thémis pour l'archet. Ses progrès furent si rapides, que bientôt on lui proposa la direction du théâtre de Drury-Lane. En 1733, il composa *la Musique de Rosamonde*, opéra d'Addison, qui eut peu de succès; mais, en 1738, il se fit une grande réputation par le *Comus* de Milton, et ensuite, le *Masque d'Alfred* de Mallet, dans lequel il introduisit le chant de *Rule Brillannia*, qui est dans le même genre guerrier que celui de Roland. En 1759, l'université d'Oxford le proclama publiquement docteur en musique. Il a composé aussi un grand nombre de *Chants nationaux et populaires.* Il mourut en 1778, âgé de 68 ans.

† ARNÉ (Mythol.), fille de l'île Sithone, trahit sa patrie pour de l'argent. Elle fut punie par les dieux, qui la métamorphosèrent en chouette.

* ARNEMAN, médecin allemand très-distingué, et auteur de plusieurs excellens ouvrages, est mort suicide dans un village voisin de Hambourg en juillet 1806. Le dérangement de ses affaires l'avoit obligé, deux ans auparavant, de quitter l'université de Gottingue, où il étoit professeur.

ARNGRIMUS. *Voyez* JONAS, n° IV.

* ARNHEIM *ou* ARNIM (Jean-George d'), général saxon, né en 1581 dans Luckermark. Il se trouvoit, en 1626, au service de l'empereur d'Allemagne, où Wallenstein le prit en amitié, et le fit feld-maréchal. Peu de temps après, il quitta le service de l'empereur, et prit le commandement des Saxons, qui combattoient sous Gustave Adolphe. Il remporta beaucoup d'avantages sur les ennemis; mais on l'accusa de n'avoir pas fait son devoir dans plusieurs rencontres, et d'avoir favorisé l'ennemi, par suite du ressentiment qu'il avoit contre le roi, qui lui avoit fait quelques reproches sur sa conduite. Enfin, après la paix de Prague, en 1636, il se retira du service, et alla demeurer dans Luckermark. Là, il fut arrêté par les ordres du roi de Suède, sous prétexte d'avoir tramé quelques projets contre la couronne, et fut transféré à Stockholm. — Mais il y trouva occasion de s'échapper, revint en Allemagne, et reprit du service auprès de l'électeur de Saxe, qui alors étoit l'allié de l'empereur: Arnheim s'occupoit à lever une nouvelle armée, lorsqu'il mourut le 18 avril 1641, âgé de 60 ans. Il fut intrépide, actif, politique profond, et citoyen vertueux. Comme

étroite amitié avec Possevin et Franco, il partagea leur goût pour la poésie, et composa des *Eglogues maritimes* qui furent imprimées avec les Dialogues maritimes de Botazzo, Mantoue 1547. Arrivabène écrivoit aussi bien en prose qu'en vers; on trouve *plusieurs lettres et discours* de lui dans le recueil de Ruffinelli, publié à Mantoue à la même époque.

† II. ARRIVABÈNE (Jean-Pierre). Il fut disciple du célèbre Francisco Filelfo, auquel il plait de l'appeler *Eutichio Voix*, qui en grec signifie *Arrivabène*. Il fut pendant quelque temps au service de François de Gonzague; de là il passa à Rome, où il s'occupa quelques années d'affaires publiques, ayant été d'abord secrétaire apostolique, ensuite évêque d'Urbin. Ce fut là qu'il mourut en 1504, âgé de soixante-trois ans. Il est enterré dans la cathédrale, et l'on voit sur son tombeau deux inscriptions honorables, rapportées par Philippo Buonamici dans son ouvrage *De claris pontif. epist. scrips.* p. 161, Lucæ, 1784. Il savoit la langue grecque, et s'amusoit à composer des poésies latines. On connoît de lui un poëme intitulé *Gonzapidos*, à la louange de Louis de Gonzague, général du duc de Milan, mort en 1484. Cet écrit fut imprimé pour la première fois en 1738, in-4° par Enschenio, qui dit qu'il est conduit *elegantiori modo, quem a sua adhuc inculta ætate vix aliquis expectare poterat.* On trouve aussi quelques *épîtres* de lui, imprimées avec celles de Jacob Piccolomini, Milan, 1506. Arrivabène avoit des mœurs très-pures et des manières très-agréables.

III. ARRIVABÈNE (Hippolyte), descendant de la même famille, mort le 22 mars 1739, exerça avec distinction la profession de médecin à Rome. On a imprimé ses *Poésies* à Modène en 1717, et un discours académique sous ce titre: *La vera idea della medicina*, Reggio, 1730, in-4°.

* ARROGO (Diégo d') étoit peintre de la chambre de Philippe II, roi d'Espagne, et excelloit dans la miniature. Il est mort vers l'an 1551.

† ARROY (Bésian), théologal de l'église de Lyon, est connu par quelques ouvrages. I. *Questions sur la justice des armes des rois de France*, Paris, 1634 in-12. Cet ouvrage que Jansénius chercha à réfuter dans son *Mars Gallicus*, fut composé pour la défense des traités de Louis XIII avec les Suédois et les protestans d'Allemagne. II. *Apologie pour l'Église de Lyon*, Lyon, 1644 in-8°. Cette apologie est une réfutation des notes sur le bréviaire de Lyon par Le Laboureur. III. *Histoire de l'abbaye de l'Ile-Barbe*, Lyon, 1668 in-12. Elle est rare et curieuse.

†ARROWSMITH (Jean), professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime sur-tout sa *Tactica sacra*, Cambridge, 1657 in-4°, et Amsterdam, 1700.

ARRUBAL (Pierre d'), né en Espagne aux confins de la Navarre et de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de théologie à Salamanque et à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations *de Auxiliis*, à la place de Valencia, qui étoit tombé malade pendant le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1608 à Salamanque. On a de lui 2 vol., *De deo uno et trino*, et *De angelis*, écrits avec précision et clarté.

I. ARSACE (saint), Arsacius, moine persan retiré à Nicomédie, prophétisa à cette ville sa ruine, qui arriva en effet l'an 358, par un trem-

blement de terre. Ce saint homme fut trouvé mort de douleur dans une tour.

† II. ARSACE Ier, roi des Parthes, né dans la poussière, se plaça sur le trône vers l'an 252 avant J. C., chassa de son pays les Macédoniens, battit les généraux de Séleucus, et ce prince lui-même qu'il fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, et fut une barrière d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appelés Arsacides.

* III. ARSACE I, 2e roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, fils et successeur de Valarsace I. Il commença à régner l'an 127 avant J. C. A peine fut-il sur le trône que les Lozes, les Chalybes et d'autres peuples voisins du Pont-Euxin, soumis par Valarsace levèrent l'étendard de la révolte et chassèrent les gouverneurs arméniens; mais l'effort qu'ils firent pour recouvrer leur liberté fut inutile, car Arsace marcha contre eux, les vainquit après une assez longue guerre et les contraignit de rentrer sous son obéissance. Ce prince mourut à Nisibe sa capitale, après un règne heureux et tranquille, l'an 114 avant J. C. Son fils Artaxes lui succéda.

IV. ARSACE, roi catholique d'Arménie, qui mena du secours à Julien l'Apostat contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Arsace combattit ces peuples avec assez de bonheur; mais Sapor l'attira sous prétexte d'alliance, et lui ôta la vie en 369, après lui avoir fait crever les yeux.

* ARSACHEL, astronome espagnol du 11e siècle, composa un livre d'*Observations sur l'obliquité du zodiaque*.

ARSEGNINO, notaire de Padoue, qui vivoit au commencement du 13e siècle, a laissé un ouvrage intitulé *Quadriga*. Il contient des règles de grammaire, des proverbes, des sentences, des lettres, etc.

† ARSELEYN (Jean), peintre hollandais, né en 1610, voyagea en France et en Italie. Devenu ami de Bamboche, il imita sa manière. Il rapporta dans sa patrie le goût d'un coloris plus frais, plus éclatant que celui de ses compatriotes, toujours un peu obscur et rembruni. Pérelle a gravé d'après lui des ruines et 24 paysages. Arseleyn ornoit ceux-ci de sujets d'histoire et de scènes champêtres qui augmentent leur effet et leur intérêt. En admirant la facilité et la légéreté de son pinceau, on ne pouvoit soupçonner que la main qui le conduisoit étoit presque estropiée. Arseleyn est mort à Amsterdam en 1660.

† I. ARSÈNE (Arsénius), diacre de l'église romaine, d'une naissance illustre et d'un rare mérite, fut choisi en 383 par le pape Damase pour être précepteur d'Arcadius, fils aîné de Théodose. Ce prince le pria de regarder son élève comme son propre fils, et de prendre sur lui l'autorité d'un père. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de son fils, pour assister à son étude, le trouva assis, et Arsène levé. Il commanda à celui-ci de s'asseoir, et à son fils de se tenir debout. Il ordonna en même temps qu'on lui ôtât tous les ornemens impériaux, ajoutant « qu'il le croiroit indigne du trône, s'il ne rendoit à chacun ce qui lui est dû. » Cet avis ne changea pas le jeune prince; et Arsène n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe et opiniâtre, se sauva de la cour, et alla se cacher dans le désert de Scéthé. On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avoit commises

piétistes, sorte de protestans d'Allemagne, qui se piquent d'être plus réguliers que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui une *Histoire de l'Eglise et des Hérésies*, Leipsick, 1700, in-8°, qui lui attira beaucoup de traverses. Son *Histoire de la théologie mystique* est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. Il en a composé beaucoup d'autres en allemand.

* V. ARNOLD, de Calabre, composa une *Chronique des événemens arrivés en Calabre depuis* 903 *jusqu'en* 965. Bernardin Taffuri l'a publiée dans le second vol. de son Histoire des écrivains nés dans le royaume de Naples, sous ce titre : *Chronicon Saracenico-Calabrum, ab anno* 903 *ad ann.* 965.

* VI. ARNOLD (Christophe), Allemand, né à Nuremberg en 1627. Cet homme savant, mort en 1656, a laissé plusieurs ouvrages : I. *Testimonium Flavianum, seu epistolæ Josephi testimonio Christo*. II. *Ruperti historia universalis*, et plusieurs éditions d'auteurs latins avec des préfaces et des commentaires.

* VII. ARNOLD, d'Hildesheim, historien allemand du 13e siècle ; il écrivit une continuation de Helmeldus, *Chronique des Esclavoniens*, publiée à Lubeck en 1659.

* VIII. ARNOLD (Christophe), simple paysan, né à Sommerfeld, 1650, près de Leipsick, où il mourut en 1697. Il étudia l'astronomie et fit de tels progrès qu'il put observer, en 1683, la grande comète, et trois ans après une autre comète ; puis, en 1690, le passage de Mercure par le soleil. Le magistrat de Leipsick, pour le récompenser de ces travaux, lui fit présent d'une somme d'argent, et l'affranchit pour toujours de toutes les contributions. Après sa mort, il fit placer son portrait dans la salle de l'Hôtel-de-Ville. Arnold a fait et consigné un grand nombre d'observations depuis 1688 jusqu'en 1697. Il en céda les six premieres années à l'astronome Godefroi Kircher, et les dernières à la bibliothèque de Leipsick, où elles sont encore déposées.

*IX. ARNOLD (Samuel), musicien, élevé à la chapelle de Saint-James par MM. Gates et Néares. En 1760, il fut choisi compositeur du théâtre de Covent-Garden. La *Cure de Saül* attira la foule pendant très-long-temps, et fut suivie par l'*Enfant prodigue*, oratorio pour lequel il fut, comme Thomas Arne, proclamé docteur en musique à l'université d'Oxford. Il étoit alors propriétaire des jardins de Mary bone, lieu de divertissement public. En 1786, il commença une superbe *Edition des œuvres d'Handel*, et cette entreprise honorable auroit suffi seule pour le rendre recommandable, et l'associer pour ainsi dire à la gloire de cet immortel compositeur. Il est mort en 1802, et il est enterré à Westminster. On sait que c'est le lieu de la sépulture des rois, et que c'est le plus grand honneur qu'on puisse rendre à un homme d'une haute réputation que de placer ses restes à côté des princes qui ont régné sur l'Angleterre.

ARNOLPHE. *Voyez* LAPPO.

ARNON, doyen d'une communauté de chanoines réguliers en Bavière, où il mourut le 30 janvier 1175, écrivit contre Folmar, qui attaquoit l'eucharistie, et publia *le Scutum Canonicorum*, où il cherche à prouver que la vie des chanoines est aussi exemplaire que celle des moines. Raymond Duelli a inséré ce dernier écrit dans son *Miscellanea*, imprimé à Augsbourg, 1723, in-4°.

ARNONE (Jean), né dans le

royaume de Naples, professoit en 1535 le droit civil dans l'université de Salerne. On a de lui un *Traité* in-fol. *de Cautelis*, et un gros volume in-4°, contenant cent *Soliloques*, cent *Problèmes*, cent *Dialogues*, cent *Commentaires*, etc.

† I. ARNOUL *ou* ARNULPHE (saint), martyr, prêcha la foi aux Francs quelque temps après le baptème de Clovis. Il fut sacrifié aux dieux du peuple barbare chez lequel il portoit l'Evangile, dans la forêt d'Yveline, entre Paris et Chartres. L'Église célèbre sa fête le 19 juillet.

II. ARNOUL (saint), évêque de Metz, l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz, qu'il quitta ensuite pour s'enterrer dans les déserts des Vosges. Saint Arnoul avoit eu de Dode son épouse deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut père de Pepin-Héristel, qui eut pour fils Charles-Martel, duquel nos rois de la seconde race sont descendus. La vie de ce saint évêque, écrite par un auteur contemporain, a été traduite par Arnauld d'Andilly.

† III. ARNOUL (saint) servit avec distinction dans les armées de Robert et de Henri I, rois de France. Le peuple de Soissons, charmé de ses vertus, le demanda pour évêque au concile que le légat du pape Grégoire VII avoit assemblé à Meaux. Après beaucoup de résistance, saint Arnoul accepta cette dignité; mais il s'en démit sur la fin de sa vie, pour aller fonder un monastère à Aldenbourg, ville du diocèse de Bruges, où il mourut l'an 1087.

† IV. ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis-le-Débonnaire, fut déclaré roi de Germanie en 887. Ayant été élu empereur, il passa en Italie pour s'y faire reconnoître. Gui de Spolette lui disputoit l'empire. La duchesse de Spolette, femme d'un grand courage, nommée Agiltrude, mère de Lambert, l'un de ses compétiteurs, arme Rome contre Arnoul. Les Romains ne vouloient plus d'empereurs; mais ils ne savoient pas se défendre contre ceux qui prenoient ce titre. Arnoul attaque la partie de la ville appelée Léonine; il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rendit, et Arnoul fut reconnu empereur, après avoir été sacré en 896 par le pape Formose. Cependant Agiltrude se défendoit encore contre lui. Arnoul l'assiégea vainement dans la ville de Spolette. Plusieurs auteurs prétendent que cette héroïne lui fit prendre un breuvage empoisonné, par un des domestiques d'Arnoul, qu'elle avoit gagné. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il repassa les Alpes pour la troisième fois, avec un corps malade, un esprit inquiet et une armée délabrée. Il mourut de la maladie pédiculaire, le 24 novembre l'an 899, devant Fermo dont il faisoit le siége. Il laissa l'Allemagne dans une grande confusion. Les seigneurs s'étoient cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alsace, dans la Saxe, dans la Bavière et dans la Franconie; tandis que les évêques et les abbés s'attribuoient les droits régaliens. Des restes de Saxons mêlés aux Slaves, nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique, ravagèrent le nord de la Germanie. Les Bohêmes, les Moraves et d'autres Slaves, désolèrent le midi et battirent les troupes d'Arnoul. Les Huns firent des incursions, les Normands recommencèrent leurs ravages. Ces dévastations réduisirent l'Allemagne à un état très-pauvre et très-malheureux. Arnoul eut, d'Oda sa femme,

prince dans son expédition contre les Grecs. Il le suivit jusqu'à l'Hellespont, avec 60,000 hommes d'élite. Après la bataille de Platée, où l'imprudent Mardonius s'étoit engagé contre l'avis d'Artabase, ce brave général revint avec 40,000 hommes qu'il commandoit, et qu'il sauva par une sage retraite.

II. ARTABASE, fils de Pharnabase et d'Apamée, fille d'Artaxercès Mnémon, déclara la guerre à Ochus son roi, l'an 356 avant J. C., à la tête d'un parti de mécontens. Il se fortifia dans la Libye, et appela à son secours les Athéniens. Charès, amiral de la république d'Athènes, joint à Artabase, remporta une victoire signalée contre l'armée d'Ochus. Le sénat d'Athènes ayant ensuite rappelé son armée, Artabase, assisté par les Thébains, défit entièrement les Perses. Il obtint ensuite sa grace, revint en Perse, fut fidèle à Darius Codoman, et le servit contre Alexandre-le-Grand. Après la mort de Darius, le conquérant macédonien lui fit beaucoup de caresses. Artabase avoit alors 95 ans. Il présenta neuf de ses enfans à Alexandre, qui leur fit le même accueil qu'au père : et quoique ce héros allât le plus souvent à pied, il fit amener deux chevaux, un pour lui et l'autre pour Artabase, de peur que ce vieillard n'eût honte de se voir seul à cheval.

ARTAGNAN (Pierre d'). *Voyez* MONTESQUIOU, n° I.

ARTAINTE. *Voyez* AMESTRIS.

†ARTALI (Joseph), poëte italien, né en 1628 à Mazara en Sicile, aima également les Muses et les armes. N'ayant encore que 15 ans, il blessa mortellement un satirique qu'il avoit déjà bâtonné. Il alla ensuite à Candie, dans le temps que les Turcs en faisoient le siége, et s'y distingua tellement, qu'il mérita d'être fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-George. De retour en Italie, il se rendit si redoutable par l'art de l'escrime, qu'on l'appeloit le *Chevalier du sang*. Il mourut à Naples en 1679. On a de lui beaucoup d'*Ecrits en vers et en prose*.

*I. ARTARIO (J. B.), né à Arogna en 1660, excellent architecte et bon stucateur. Ses statues sont d'un dessin noble, et dans le style de l'antique. On trouve de beaux ouvrages de lui à Fulde et à Rastadt. Il sut donner à ses statues une durée presque égale à celles de marbre. Il mourut à la fleur de son âge.

* II. ARTARIO (Joseph), fils aîné de Jean-Baptiste, né, en 1697, à Arcegno, canton de Lugano, a surpassé son père dans son art. Il alla se former à Rome et y étudier l'antique, de là en Allemagne, en Hollande et en Angleterre ; par-tout il a laissé de ses ouvrages. L'électeur de Cologne, de la maison de Bavière, l'appela à sa cour, et le garda à son service, où il est mort en 1769. Son dessin imite l'antique, ses statues ont du mouvement, les draperies sont légères, etc.

† I. ARTAVASDE, fils de Tigrane, roi de la grande Arménie, succéda à son père. C'étoit un prince savant, qui composa non seulement des *Tragédies*, mais aussi des *Discours* et des *Histoires*. Il envoya du secours à Crassus dans la guerre contre les Parthes, et fut très-puissant tant qu'il cultiva l'amitié des Romains ; mais il trahit Antoine dans la même guerre. Ce général sut néanmoins l'attirer dans son camp. A peine y fut-il arrivé, qu'il le fit charger de chaînes d'argent, et conduire en triomphe à Alexandrie, où il le fit mourir.

† II. ARTAVASDE *ou* ARTABASDE, gendre de l'empereur Léon l'Isaurien, et général de ses armées,

étoit gouverneur d'Arménie, lorsque Constantin Copronyme monta sur le trône de Constantinople en 741. Ce prince qui connoissoit ses projets ambitieux, ayant voulu le faire mourir, Artavasde se fit proclamer empereur en octobre 742. Constantin marcha contre lui, le vainquit en bataille rangée, prit Constantinople, où l'usurpateur s'étoit réfugié; et, après lui avoir fait crever les yeux, l'envoya en exil avec son fils Nicéphore.

ARTAUD (Pierre-Joseph) né à Bonieux dans le Comtat-Venaissin, vint de bonne heure à Paris, et remplit avec distinction les différentes chaires de cette capitale. Devenu curé de Saint-Merry, il édifia son troupeau et l'instruisit. Son mérite lui valut, en 1756, l'évêché de Cavaillon. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire et d'un homme aimable. On a de lui : I. *Panégyrique de saint Louis*, 1754, in-4°. II. *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1757, in-4°. III. Quelques *Mandemens* et *Instructions pastorales*. Il règne dans tous ses ouvrages une éloquence solide et chrétienne. Ses *Prônes* étoient des modèles dans le genre familier.

ARTAVEL. *Voy.* ARTEVELLE.

† I. ARTAXERCÈS, surnommé *Longuemain*, fils et successeur de Xercès dans l'empire de Perse, ne parvint au trône qu'après avoir détruit deux factions puissantes qui le lui disputoient. Il extermina dans une bataille sanglante les partisans des fils d'Artaban. Il remporta ensuite une victoire contre Hystapse son frère, et ruina entièrement son parti. Il tourna ses armes contre les Bactriens, et les vainquit. Thémistocles, qui avoit cherché une retraite dans sa cour, y fut comblé d'honneurs et de présens. L'Égypte s'étant révoltée, il l'alla faire rentrer dans le devoir, et en chassa les Athéniens qui étoient venus la secourir. C'est ce prince qui permit à Esdras de rétablir la république et la religion des juifs, et de rebâtir Jérusalem. Il mourut l'an 426 avant J. C., après avoir fait la paix avec les Athéniens. Artaxercès, et la conspiration d'Artaban, sont les sujets des tragédies de Métastase, de Magnon en 1645, de Crébillon, de Lemière, et en 1808 de M. Delrieu.

† II. ARTAXERCÈS surnommé *Mnémon* par les Grecs, à cause de sa grande mémoire. Il succéda à Darius son père l'an 405 avant Jésus-Christ. Cyrus, frère de ce prince, jaloux de le voir en possession du trône, attenta à sa vie. Son projet fut découvert, son arrêt de mort prononcé; mais Artaxercès eut la foiblesse généreuse de lui pardonner. Il le renvoya dans l'Asie mineure dont il avoit le gouvernement. Au lieu de rentrer en lui-même, ce perfide leva des troupes sous différens prétextes, et vint présenter bataille à son frère avec 113 mille hommes: elle fut donnée à Cunaxa, à 25 lieues de Babylone; Cyrus y fut tué de la main de son frère; mais Artaxercès ne put jamais contraindre les Grecs qui étoient dans l'armée de Cyrus à se rendre. (*Voyez* XÉNOPHON et CYRUS le jeune.) Parisatis, mère des deux princes, irritée de la mort de son fils, et jalouse du crédit de Statira sa belle-fille, l'empoisonna. Le roi, pour toute punition, se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda elle-même à se retirer. La fin de l'empire de Mnémon fut troublée par les cabales des courtisans. Les seigneurs de sa cour prenoient parti pour ceux de ses fils qui prétendoient à la succession. Il en avoit eu cent cinquante de trois

cent cinquante concubines; et trois d'Astossa son épouse, Darius, Ariapse et Ochus. Pour arrêter toutes les intrigues, il désigna Darius l'aîné pour son successeur, et lui permit de prendre dès-lors le titre de roi et la tiare royale. Mais ce fils ingrat conspira contre la vie de son pere, qui le fit punir de mort. Ochus, le troisième de ses fils, voulant aussi être roi, fit périr Ariapse son frère. Ces nouveaux chagrins précipitèrent la fin des jours d'Artaxercès. Il mourut l'an 361 avant J. C., avec la réputation d'un prince doux, humain, libéral.

† III. ARTAXERCÈS III, surnommé *Ochus*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J. C. Il cacha pendant dix mois la mort de son père, pour s'affermir en agissant au nom du prince mort. Jamais tyran ne fut plus cruel. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petits fils. Tous les principaux seigneurs persans subirent le même sort. Un seul, nommé *Dathame*, échappé à cette boucherie, fit un parti dans la Cappadoce et la Paphlagonie. Ochus, ne pouvant le vaincre, lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Dathame les démasqua et les punit. Ce brave homme se laissa tromper par un malheureux qui, ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux et les gouverneurs d'Artaxercès tyrannisoient tous les pays qui étoient sous leur dépendance; l'Egypte se souleva. Artaxercès marcha contre elle, s'empara de l'île de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Péluse, et de là se répandit dans toute l'Egypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, enleva les livres de la religion et les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Egyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxercès avoit fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin l'an 338 avant J. C. Pour se venger de ce qu'il avoit fait manger le bœuf par ses gens, Bagoas fit hacher son corps et le livra à des chats; quant à ses os, il en fit faire des manches de couteau ou d'épée, pour rappeler son humeur sanguinaire. Bagoas mit ensuite la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès, après avoir fait périr tous les autres.

† IV. ARTAXERCÈS *ou* ARDSCHIR BABEGHAN, premier roi de la dynastie des Sassanides en Perse, étoit de la condition la plus vile. On dit que sa mère l'avoit eu d'un soldat nommé Jason, du consentement de son mari, cordonnier de profession. Artaxercès servit de bonne heure, et projeta de créer un nouvel empire des Perses. Malgré la bassesse de sa naissance, il avoit de l'élévation dans l'ame, du courage et un génie propre à de grandes entreprises. Ayant acquis par ses talens de l'autorité sur ses compatriotes, il les fit révolter contre Artaban, qu'il prétendoit avoir enlevé la couronne à ses ancêtres; car dès qu'il eut le commandement, il se fit descendre d'une ancienne famille royale. Il remporta trois victoires consécutives, et tua dans la dernière Artaban, et le jeune prince son fils, l'an 223 de J. C. Alors il prit la tiare et se fit proclamer roi des Perses. Il força les princes voisins à le reconnoître, et soumit les peuples par les armes et par les lois. Comme il avoit été instruit par les mages, il voulut que leur religion fût la

dominante dans l'empire, et ne se conduisit que par leurs conseils. Pour se rendre compte à lui-même de son administration, il fit un *Journal* exact de toutes ses actions, particulières et publiques. Il poussa la modestie jusqu'à rapporter les fautes qui lui sont échappées. Artaxercès ne négligea ni l'utile ni l'agréable, et enrichit ses états des plus beaux monumens d'architecture. Il joignit à l'Histoire de sa vie un ouvrage intitulé *Règles pour bien vivre, adressées aux princes et aux sujets*. Les maximes de ce monarque étoient « que le peuple est plus obéissant quand le roi est juste; — que le plus méchant de tous les princes, est celui que les gens de bien craignent, et duquel les méchans espèrent. » Il vouloit que les peines fussent proportionnées aux fautes, et il répétoit souvent à ses officiers : « N'employez pas l'épée quand la canne suffit. » Malgré ces maximes, l'ambition et l'ardeur belliqueuse qui l'avoient fait soulever contre son prince légitime ne le quittèrent jamais. Il se faisoit appeler *le Grand-Roi*. Il entreprit d'enlever aux Romains leurs possessions en Asie l'an 228. Il étendit ses ravages jusque dans la Cappadoce, et envoya sommer Alexandre Sévère de se retirer de l'Asie. Mais l'empereur romain, pour toute réponse, le battit et le mit en fuite. Ce prince mourut quelques années après, en 238, après quinze ans de règne. (*Voyez* ALEXANDRE SÉVÈRE.)

ARTAXIAS Ier, général d'Antiochus-le-Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à la cour de ce prince, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Arraxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce prince avoit soumis son royaume aux Romains après la défaite d'Antiochus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus Epiphanes l'an 179 avant J. C.

* ARTÉAGA, ex-jésuite espagnol, étoit en correspondance avec les hommes les plus distingués dans les sciences, la littérature et les arts; lui-même possédoit de grandes connoissances. Il a écrit dans sa langue un *Traité sur le beau idéal*, et a publié en italien un autre ouvrage intitulé *le Revoluzioni del teatro musicale italiano, della sua origine, sino al presente; secunda edizione*, 1785. Il a fait plusieurs *Dissertations savantes sur la poésie grecque et latine*, dont il se proposoit de publier le recueil. Son manuscrit intitulé *Del ritmo sonore, del ritmo muto, degli antichi, dissertazione VII*, devoit être un ouvrage de la plus grande utilité. Il a mis à contribution les plus célèbres écrivains de l'antiquité, et, d'après l'avis de plusieurs savans, ses découvertes sont absolument neuves et très-essentielles à l'art. Il a restitué des textes altérés par les commentateurs, expliqué des passages dont ils n'avoient pu saisir le sens, et donné une idée juste et nouvelle de ce qu'on appeloit *rhythme* chez les anciens. Il y a quelques années qu'on vouloit faire imprimer cet ouvrage à Parme, avec les caractères du fameux Bodoni; mais la révolution a empêché ce projet d'être mis à exécution. Artéaga depuis cette époque avoit accompagné à Paris le chevalier Azara, ex-ambassadeur d'Espagne. Il confia la traduction de ce beau manuscrit à M. J. B. C. Granville; mais sa mort empêcha encore cette entreprise, lorsqu'elle étoit aux deux tiers de son exécution. Artéaga mourut à Paris en 1799.

† ARTÉDI (Pierre), célèbre naturaliste suédois et grand mé-

allât à Malte se faire recevoir chevalier-servant. Arpino avoit aussi voulu se mesurer l'épée à la main avec Annibal Carache. Celui-ci prit un pinceau, et lui dit : « C'est avec ces armes que je vous défie. » Arpino mourut à Rome en 1640, à 80 ans. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs compositions ; les siennes ne manquent même ni de feu ni d'élévation, mais son coloris est froid et ses expressions forcées. Les *morceaux d'histoire romaine* qu'on voit de lui au Capitole sont ce qu'il a fait de mieux. Sa *Bataille entre les Romains et les Sabins* est aussi un de ses meilleurs ouvrages. M. le baron Van-Hoorn, amateur distingué des arts, mort à Paris le 5 janvier 1809, possédoit de ce maître une belle copie, faite d'après la superbe composition de l'Ecole d'Athènes de Raphaël, au bas de laquelle il avoit peint en grisaille un bas-relief de sa composition, au lieu de sa signature. La France possède trois de ses tableaux : une *Nativité*, *Diane et Actéon*, et l'*Enlèvement d'Europe*. Arpino gravoit aussi à l'eau-forte. Il est connu dans l'école de peinture sous le nom de *Josepin*.

* ARPOCRAZIONE (Valerio), célèbre rétheur d'Alexandrie, duquel il reste un curieux *Lexique sur dix orateurs grecs*. Philippe de Mauṣac en a donné une édition grecque et latine, avec des notes savantes, imprimée à Paris en 1614, in-4°. Valois a fait sur ce même ouvrage des observations importantes dans l'édition de Leyde, 1683, et 1685, in-4° Ces éditions sont les meilleures.

ARQUIEN. *Voyez* MONTIGNY.

ARQUIER. *Voyez* DARQUIER.

ARRACHION, fameux athlète, avoit terrassé tous ses adversaires dans les jeux olympiques. Il ne lui en restoit plus qu'un à vaincre, qui avoit eu un doigt du pied rompu. Ce dernier ayant déclaré qu'il étoit hors de combat, surprit Arrachion, qui avoit cessé de le presser, et se jeta sur lui avec violence et l'étrangla en lui serrant la gorge. Les Eléens, témoins de cette perfidie, adjugèrent le prix au cadavre d'Arrachion, qui fut proclamé vainqueur, et couronné de laurier et de cyprès.

ARRAËS (Amator), né à Béja en Portugal, enseigna la théologie avec succès, et devint coadjuteur du cardinal Henri, archevêque d'Evora. Ses vertus le firent nommer, en 1581, évêque de Port-Alègre ; mais les soins de l'épiscopat, sur la fin de sa vie, lui paroissant surpasser ses forces, il se retira dans un monastère de Conimbre, où il mourut en 1600. Ses *Dialogues d'histoire*, écrits en portugais, sont estimés.

* ARRAGOS (Guillaume), né en 1513 dans un village près de Toulouse. Après avoir pris le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, il exerça successivement sa profession à Paris et à Vienne en Autriche. Il se retira à Bâle, où il mourut en 1610, âgé de 97 ans. Il a laissé deux *Lettres* qui ont paru successivement sous ces titres : I. *Epistola de extractis chymicè præparatis*. Dans cette lettre il blâme Paracelse, et annonce qu'il ne prendra pas la peine d'expliquer les écrits d'un homme qui ne mérite d'être placé, ni parmi les philosophes, ni parmi les médecins. II. *Epistola de naturâ et viribus hydrargyri*. L'auteur, peu instruit de l'action et des vertus du mercure, en blâme l'usage, et regarde ce remède comme très-dangereux.

* ARREDONDO (Isidore), peintre, né dans la ville de Colmenar de

Oreja, fut élève de Joseph Garcia, ensuite de François Ricci. Ce dernier lui légua en mourant sa belle collection de tableaux et de dessins, et tout son cabinet. Arredondo mourut à Madrid en 1702 dans la quarante-huitième année de son age. Parmi les tableaux de ce maître qui se voient à Madrid, on remarque celui de l'*Incarnation*, haut de vingt-un pieds; dans l'église des religieux de Notre-Dame de Constantinople, un *St.-Louis-Evêque*, et un tableau de *Ste.-Claire*, où elle est représentée mettant en fuite les barbares qui vouloient entrer dans ce même couvent. Il a aussi peint un des quatre cabinets de la reine dans le palais de cette même ville, et deux sujets d'histoire dans la galerie del Cierzo.

* ARRHIDÉE (Philippe), frère d'Alexandre; après lui avoir fait des obsèques dignes de lui, monta sur le trône, et régna 6 ans et 4 mois, suivant Diodore de Sicile. L'époque même de son avénement à la couronne commence une ère qui porte son nom, et que les caculs astronomiques datent du 12 novembre 324 ans avant J. C. Olympias le fit égorger, avec Eurydice sa femme. Justin rapporte cet assassinat, l. 4, chap. 6; ils furent inhumés avec honneur à Age, ou Adène, dans le tombeau des rois. Olympias ne survécut que sept mois à son crime, et elle resta sans sépulture, livrée aux outrages d'une vile populace.

I. ARRIAGA (Paul-Joseph d'), Espagnol, se fit jésuite et passa au Pérou, où il devint recteur du collége de Lima, qui lui dut en partie son établissement. Il s'embarqua en 1622 pour revenir en Espagne; mais son vaisseau ayant fait naufrage près de la Havane, il y périt. Il est auteur de quelques *Livres de piété*, et d'un *Traité sur la manière de travailler à la conversion des infidèles*, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été imprimé au Pérou.

† II. ARRIAGA (Roderic d'), né à Logrogne en Espagne l'an 1592, jésuite en 1606, professa la théologie à Salamanque et à Prague. Il mourut dans cette dernière ville le 7 juin 1667, plus estimé qu'il ne méritoit de l'être. Il fut député trois fois vers Urbain VIII et Innocent X. Il avoit plutôt l'esprit de chicane que de métaphysique. On trouve chez lui des choses qu'on n'entend point et peu de difficultés bien éclaircies. Il gâta beaucoup de jeunes gens, auxquels il donna son esprit minutieux et sophistique. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol. II. Une *Théologie* en 8 vol. in-fol. L'auteur travailloit au 9e lorsqu'il mourut. Il y a dans cet ouvrage plus de logique et de métaphysique que de véritable théologie.

† ARRIE, dame romaine, célèbre dans l'antiquité par son courage. Cécina Pétus son époux, lié avec Scribonien, qui avoit fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à la mort pour cet attentat l'an 42 de J. C. Voyant qu'elle ne pouvoit sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant: « Tiens, dit-elle, Pétus, cela ne fait aucun mal »; et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Arrie sa fille, femme de Pétus-Traséa, voulut imiter sa mère, lorsque son mari, accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Pison contre Néron, se fit ouvrir les veines; mais son généreux époux la pria instamment de lui survivre pour ses enfans. Elle fut bannie, quelques années après, par Domitien, et rappelée par Nerva l'an 96 de J. C.

† I. ARRIEN, poëte latin, qui vivoit vers l'an 14 de J. C. Ses vers plaisoient à Tibère, qui les lisoit souvent, comme le dit Suétone. Il avoit composé une paraphrase des *Géorgiques de Virgile*, et une *Alexandriade*, ou un poëme sur les belles actions d'Alexandre en 22 livres. Sainte-Croix, dans son Ext. des Hist. d'Alex. juge Arrien le poëte très-postérieur à l'historien. Suidas lui attribue encore une traduction en vers grecs des Géorgiques de Virgile.

† II. ARRIEN, historien et philosophe grec, natif de Nicomédie, se fit un nom célèbre sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, par son savoir et son éloquence. On l'appeloit le nouveau Xénophon. Adrien le fit gouverneur de la Cappadoce. Il battit les Alains, et arrêta leurs courses. Il nous reste de lui 7 livres de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand*, Leyde, 1704, in-fol.; Amsterdam 1668, in-8°; *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1757, in-8°. On en a une traduction française, de Perrot d'Ablancourt, in-12, 1664, et une de M. Chaussard, 1802, 3 vol. in-8° avec un atlas. Cette histoire d'Arrien est très-estimée, elle est recommandable sur-tout par le parti qu'a tiré l'auteur de tous les secours que pouvoit lui fournir l'état actuel de la littérature et de la géographie, parce qu'il avoit eu recours aux histoires de ce conquérant, composées par Ptolomée fils de Lagus, et par Aristobule, qui avoient servi sous lui. L'historien paroît également versé dans la science militaire et dans la politique. Son style est moins doux que celui de Xénophon, auquel on le comparoit. C'est le seul qui ait écrit d'une manière raisonnable sur Alexandre; parmi les contradictions fréquentes des historiens du héros macédonien, le bon sens d'Arrien devroit toujours prévaloir. Il rapporte la visite que fit le vainqueur de Darius aux princesses ses prisonnières; la méprise de Sygigambis en se jetant aux pieds d'Ephestion, qu'elle prit pour le roi de Macédoine; la belle réponse de ce prince (*voy.* ALEXANDRE, n° I.); mais, sans assurer le fait comme d'autres historiens, il se contente de dire qu'il y a dans ce trait tant de dignité, que nous devons, sinon le croire, du moins en souhaiter la certitude. Epictète, philosophe stoïcien, avoit été son maître; il publia 4 livres des *Discours de ce philosophe*, imprimés à Cologne, 1695, in-8°, et Londres, 1739, 2 vol. in-4°. Il assure qu'il n'a composé son recueil que de choses qu'il a ouï dire à son maître, et qu'il les a rédigées presque dans les mêmes termes dont il s'étoit servi. On voit dans le disciple un homme vertueux et reconnoissant. Il avouoit modestement qu'il pouvoit se tromper et qu'il s'étoit trompé dans plusieurs occasions. On a encore de lui le *Périple du Pont-Euxin*, celui de la *Mer-Rouge*, une *Tactique* et un *Traité de la chasse*. Ces derniers ouvrages ont été imprimés en grec et en latin, avec l'Enchiridion d'Epictète, Amsterdam, 1683; et réimprimés en 1750, in-8°. C'est Arrien qui avoit dressé cet Enchiridion. Son *Traité de la chasse* a été traduit en français par Fermat, Paris, 1690, in-12. Son portrait du chien est remarquable, et Buffon en a pris les principaux traits. Le Traité de la chasse fut découvert beaucoup plus tard que les autres ouvrages d'Arrien; et ce fut Hosteusius qui le premier le fit connoitre, 1744, in-4°; le même Traité fut traduit en français par Fermat, 1690, in-12.

† I. ARRIGHETTI (Philippe), gentilhomme florentin, né

1582, mort en 1662, fut nommé par le pape Urbain VIII, chanoine de la cathédrale de Florence. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : I. La *Rhétorique d'Aristote* divisée en 56 leçons. II. Une *Traduction de la poétique* du même auteur. III. Quatre *Discours académiques sur le plaisir, le rire, l'esprit et l'honneur*. IV. Une *Vie de S. François*. V. Quelques *Ouvrages de piété*, entre autres, un *Traité sur l'oraison vocale et mentale*.

† II. ARRIGHETTI (Nicolas), parent du précédent, mort à Florence en 1639, se fit connoître par son amour pour les lettres et les mathématiques.

† III. ARRIGHETTI, jésuite du même nom qui a publié une *Théorie du feu*, publiée en 1750, in-4°. Ce dernier est mort à Sienne en 1767.

† ARRIGHETTO, poëte latin du 12e siècle, naquit à Settimelle près de Florence, et remplit la cure de Calanzano. Fatigué par quelques ennemis, il abandonna son bénéfice, et devint si pauvre, qu'il fut forcé de mendier, et qu'il acquit le surnom de *il Povero*. Il peignit sa disgrace *en vers élégiaques*, si touchans et si purs, qu'ils furent répandus comme modèles dans toutes les écoles publiques. Ils étoient restés manuscrits dans les bibliothèques jusqu'à ces derniers temps, où il s'en est fait en Italie trois éditions. La première est de 1684, in-8° ; la seconde fait partie de l'Histoire des poëtes du moyen âge, publiée par Leiser ; la troisième a paru à Florence en 1730, in-4°, avec une traduction très-élégante.

I. ARRIGHI (Louis), célèbre imprimeur de Vicence, fut long-temps occupé à Rome à écrire les brefs apostoliques. Il a publié un *Traité sur l'art d'écrire des lettres de chancellerie*, et une *Méthode de tenir la plume dans les diverses sortes d'écritures*, Rome, 1522.

II. ARRIGHI (François), né à Corté dans l'île de Corse, professa le droit à Padoue, et y mourut le 28 mai 1765. Il ne cédoit pas aisément à l'avis des autres, et il eut de grandes disputes avec plusieurs antiquaires sur l'explication d'une épitaphe antique ; on lui doit, I. Une *Histoire latine de la guerre de Chypre*, en 7 livres. II. *De vitâ Francisci Mauroceni*.

I. ARRIGONI (François), de Bergame, né le 1er décembre 1610, mort le 28 juillet 1645, s'attacha à l'étude de la langue grecque, et fut employé par le cardinal Frédéric Borromée à l'explication des manuscrits grecs de la bibliothèque ambroisienne. Il a laissé *des Eloges et des Discours*, recueillis à Bergame en 1636 ; le *Théâtre de la vertu*, et d'autres écrits dont Vaërini fait mention dans son Histoire des Ecrivains de Bergame.

† II. ARRIGONI (Pompée), cardinal, mort à Naples en 1616, a laissé des *Lettres latines et plusieurs décisions judiciaires* dans le recueil du tribunal de la Rote, où il fut long-temps auditeur.

ARRINGTON. *Voyez* HARRINGHTON.

ARRIPHÉ (Mythol.), nymphe, compagne de Diane, inspira la passion la plus vive à Tmolus, roi de Lydie, qui fit outrage à son amante. Les dieux pour la venger firent enlever Tmolus par un taureau furieux qui le laissa retomber sur des pieux aigus, où il expira au milieu d'affreuses douleurs.

I. ARRIVABÈNE (Jean-François), d'une famille noble de Mantoue, vivoit en 1546. Lié d'une

étroite amitié avec Possevin et Franco, il partagea leur goût pour la poésie, et composa des *Eglogues maritimes* qui furent imprimées avec les Dialogues maritimes de Botazzo, Mantoue 1547. Arrivabène écrivoit aussi bien en prose qu'en vers; on trouve *plusieurs lettres et discours* de lui dans le recueil de Ruffinelli, publié à Mantoue à la même époque.

† II. ARRIVABÈNE (Jean-Pierre). Il fut disciple du célèbre Francisco Filelfo, auquel il plait de l'appeler *Eutichio Voix*, qui en grec signifie *Arrivabène*. Il fut pendant quelque temps au service de François de Gonzague; de là il passa à Rome, où il s'occupa quelques années d'affaires publiques, ayant été d'abord secrétaire apostolique, ensuite évêque d'Urbin. Ce fut là qu'il mourut en 1504, âgé de soixante-trois ans. Il est enterré dans la cathédrale, et l'on voit sur son tombeau deux inscriptions honorables, rapportées par Philippo Buonamici dans son ouvrage *De claris pontif. epist. scrips.* p. 161, Lucæ, 1784. Il savoit la langue grecque, et s'amusoit à composer des poésies latines. On connoît de lui un poëme intitulé *Gonzapidos*, à la louange de Louis de Gonzague, général du duc de Milan, mort en 1484. Cet écrit fut imprimé pour la première fois en 1738, in-4° par Enschenio, qui dit qu'il est conduit *elegantiori modo, quem a sua adhuc inculta ætate vix aliquis expectare poterat.* On trouve aussi quelques *épîtres* de lui, imprimées avec celles de Jacob Piccolomini, Milan, 1506. Arrivabène avoit des mœurs très-pures et des manières très-agréables.

III. ARRIVABÈNE (Hippolyte), descendant de la même famille, mort le 22 mars 1739, exerça avec distinction la profession de médecin à Rome. On a imprimé ses *Poésies* à Modène en 1717, et un discours académique sous ce titre: *La vera idea della medicina*, Reggio, 1730, in-4°.

* ARROGO (Diégo d') étoit peintre de la chambre de Philippe II, roi d'Espagne, et excelloit dans la miniature. Il est mort vers l'an 1551.

† ARROY (Bésian), théologal de l'église de Lyon, est connu par quelques ouvrages. I. *Questions sur la justice des armes des rois de France*, Paris, 1634 in-12. Cet ouvrage que Jansénius chercha à réfuter dans son *Mars Gallicus*, fut composé pour la défense des traités de Louis XIII avec les Suédois et les protestans d'Allemagne. II. *Apologie pour l'Église de Lyon*, Lyon, 1644 in-8°. Cette apologie est une réfutation des notes sur le bréviaire de Lyon par Le Laboureur. III. *Histoire de l'abbaye de l'Ile-Barbe*, Lyon, 1668 in-12. Elle est rare et curieuse.

† ARROWSMITH (Jean), professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime sur-tout sa *Tactica sacra*, Cambridge, 1657 in-4°, et Amsterdam, 1700.

ARRUBAL (Pierre d'), né en Espagne aux confins de la Navarre et de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de théologie à Salamanque et à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations *de Auxiliis*, à la place de Valencia, qui étoit tombé malade pendant le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1608 à Salamanque. On a de lui 2 vol., *De deo uno et trino*, et *De angelis*, écrits avec précision et clarté.

I. ARSACE (saint), Arsacius, moine persan retiré à Nicomédie, prophétisa à cette ville sa ruine, qui arriva en effet l'an 358, par un trem-

blement de terre. Ce saint homme fut trouvé mort de douleur dans une tour.

† II. ARSACE Ier, roi des Parthes, né dans la poussière, se plaça sur le trône vers l'an 252 avant J. C., chassa de son pays les Macédoniens, battit les généraux de Séleucus, et ce prince lui-même qu'il fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, et fut une barrière d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appelés Arsacides.

* III. ARSACE I, 2e roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, fils et successeur de Valarsace I. Il commença à régner l'an 127 avant J. C. A peine fut-il sur le trône que les Lozes, les Chalybes et d'autres peuples voisins du Pont-Euxin, soumis par Valarsace levèrent l'étendard de la révolte et chassèrent les gouverneurs arméniens; mais l'effort qu'ils firent pour recouvrer leur liberté fut inutile, car Arsace marcha contre eux, les vainquit après une assez longue guerre et les contraignit de rentrer sous son obéissance. Ce prince mourut à Nisibe sa capitale, après un règne heureux et tranquille, l'an 114 avant J. C. Son fils Artaxes lui succéda.

IV. ARSACE, roi catholique d'Arménie, qui mena du secours à Julien l'Apostat contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Arsace combattit ces peuples avec assez de bonheur; mais Sapor l'attira sous prétexte d'alliance, et lui ôta la vie en 369, après lui avoir fait crever les yeux.

* ARSACHEL, astronome espagnol du 11e siècle, composa un livre d'*Observations sur l'obliquité du zodiaque*.

ARSEGNINO, notaire de Padoue, qui vivoit au commencement du 15e siècle, a laissé un ouvrage intitulé *Quadriga*. Il contient des règles de grammaire, des proverbes, des sentences, des lettres, etc.

† ARSELEYN (Jean), peintre hollandais, né en 1610, voyagea en France et en Italie. Devenu ami de Bamboche, il imita sa manière. Il rapporta dans sa patrie le goût d'un coloris plus frais, plus éclatant que celui de ses compatriotes, toujours un peu obscur et rembruni. Pérelle a gravé d'après lui des ruines et 24 paysages. Arseleyn ornoit ceux-ci de sujets d'histoire et de scènes champêtres qui augmentent leur effet et leur intérêt. En admirant la facilité et la légéreté de son pinceau, on ne pouvoit soupçonner que la main qui le conduisoit étoit presque estropiée. Arseleyn est mort à Amsterdam en 1660.

† I. ARSÈNE (Arsénius), diacre de l'église romaine, d'une naissance illustre et d'un rare mérite, fut choisi en 383 par le pape Damase pour être précepteur d'Arcadius, fils aîné de Théodose. Ce prince le pria de regarder son élève comme son propre fils, et de prendre sur lui l'autorité d'un père. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de son fils, pour assister à son étude, le trouva assis, et Arsène levé. Il commanda à celui-ci de s'asseoir, et à son fils de se tenir debout. Il ordonna en même temps qu'on lui ôtât tous les ornemens impériaux, ajoutant « qu'il le croiroit indigne du trône, s'il ne rendoit à chacun ce qui lui est dû. » Cet avis ne changea pas le jeune prince; et Arsène n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe et opiniâtre, se sauva de la cour, et alla se cacher dans le désert de Scéthé. On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avoit commises

decin, vit le jour dans l'Angermanie en 1705 : il fut l'intime ami du célèbre Linnée, qui nous a donné sa vie en tête de l'*Ichtyologia*, excellent ouvrage dont Linnée lui-même fut éditeur après la mort de son ami. Artédi étoit très-versé dans la chimie, dans la botanique, et dans presque toutes les parties de l'histoire naturelle. Il finit ses jours d'une manière déplorable à Amsterdam le 25 septembre 1735. Il revenoit de souper chez Séba ; la nuit étoit très-obscure ; il tombe dans le canal, personne ne le voit, il y périt. Ainsi meurt, dit Linnée, le plus grand des ichtyologistes. L'ouvrage d'Artédi est intitulé *Ichtyologia, sive opera omnia de piscibus, scilicet bibliotheca ichtyologica, philosophia ichtyologica, genera piscium*, etc., Lugd. batav. 1738, in-8°, en 3 part., réimp. de 1788 à 1792, avec les notes de Valbaume.

ARTEMAN *ou* ÁRTEMAS, hérétique qui nioit la divinité de J. C. et dont les principes étoient les mêmes que ceux de Théodore de Byzance.

ARTEMAS, disciple de saint Paul, envoyé par ce dernier dans l'île de Crète, où il prêcha la foi.

ARTÈME (Saint), commandant des troupes romaines en Egypte, sous l'empire de Constance, fut chargé d'arrêter saint Athanase, et le chercha vainement dans les divers monastères de la Thébaïde. Il se repentit ensuite d'avoir contribué à la persécution des chrétiens, et embrassa leurs dogmes. Bientôt après on l'accusa d'avoir brisé les idoles à Alexandrie, et l'empereur Julien le fit décapiter l'an 362. L'Eglise l'honore comme martyr le 20 octobre.

† ARTÉMIDORE, d'Ephèse, nommé ordinairement *Daldien*, parce que sa mère étoit de Daldis, ville de Lydie, florissoit sous Antonin-le-Pieux. On a de lui un *Traité des Songes et de la Chiromancie*, matiere qu'il avoit beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses et absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518, in-8°, et Rigaud en grec et en latin, à Paris, 1603, in-4°, avec de savantes notes. M. Reiss a donné une nouvelle édition à Leipsick, 1805, 2 vol. in-8°; mais il n'y a pas mis de traduction latine. Pierre Lauro l'a traduit en italien, Venise, 1542, in-8°. Antoine Dumoulin en a donné une traduction française, Paris, 1664, in-8°. La dernière édition est de Reiskins, Lipsiæ, 1805, 2 volumes in-8°. Il y a plusieurs ARTÉMIDORES. *Voyez* VAN GOENS *ad Porphyr.*, pag. 87.

ARTEMIE (Ste.), que plusieurs ont crue fille de l'empereur Dioclétien, fut convertie à la foi par saint Cyrille, et périt avec lui sous la persécution de Maximien.

† I. ARTEMISE, reine de Carie, et fille de Ligdamis, se trouva à l'expédition de Xercès contre les Grecs, et se signala sur-tout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, attaqua un vaisseau de la flotte de Xercès, commandé par un roi de Calyade, avec qui elle avoit eu une querelle, et le coula à fond. Les Athéniens cessèrent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle étoit de leur parti. Xercès dit à cette occasion « que, dans le combat, les hommes avoient été des femmes, et les femmes des hommes. » Les Athéniens, irrités d'être battus par une femme, promirent une somme à ceux qui la leur amèneroient vivante; mais cette prin-

cesse eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte parmi celles des généraux perses. Artémise s'empara de la ville de Latmus, où elle étoit entrée sous prétexte d'y adorer la mère des dieux. Cette déesse s'en vengea; car Artémise ayant conçu un amour violent pour Dardanus, jeune homme d'Abydos, il n'y répondit pas. Elle lui creva les yeux, et se précipita ensuite dans la mer du haut du rocher de Leucate.

† II. ARTEMISE, reine de Carie, sœur et femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux étant mort, elle lui fit élever, à Halicarnasse, un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Pline le naturaliste en a laissé la description. Les architectes Scopas, Briaxis, Léocharès et Timothée, le construisirent. Pythis ensuite éleva sur ce monument une pyramide surmontée d'un char de marbre à quatre chevaux. Les tombeaux dont on a voulu dans la suite faire l'éloge ont pris leur nom de Mausole, et ont été appelés *Mausolées*. Artémise fit proposer, dans toute la Grèce, des prix considérables pour ceux qui réussiroient le mieux à faire l'oraison funèbre de son époux; et Théopompe de Chio fut le premier qui le remporta. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêloit avec sa boisson, voulant leur servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas long-temps à son cher Mausole. Elle mourut auprès du monument qu'elle lui avoit fait élever l'an 351 avant J. C. *Voyez* NAUCRATE.

† I. ARTEMON, de Clazomène, suivit Périclès au siége de Samos, et y inventa *le belier, la tortue, et d'autres machines de guerre*, environ 460 ans avant J. C. Il faut consulter sur Artemon, *Historia Artemonis et Artemonitarum*, publiée par J. E. Kappius à Leipsick en 1737. Add. P. Wesseling, *Probabilia*, pag. 172, 181.

* II. ARTEMON, peintre de l'antiquité. Ses principaux tableaux sont *une Danaée, un Hercule* et *une Déjanire : l'Histoire de Laomédon avec Neptune et Hercule*; enfin, *la Reine Stratonice admirée par des pêcheurs* : (probablement c'étoit celle que Séleucus épousa 300 ans avant l'ère chrétienne.) Ce sujet avoit rapport au bruit qui couroit que cette reine étoit éprise d'un pêcheur. *Voyez* l'article CLÉSIDE.

† ARTÉPHIUS, fut un charlatan du 12e siècle, qui a écrit sur la pierre philosophale, et annoncé dans son ouvrage qu'il avoit déjà vécu plus de mille ans. Les alchimistes le recherchent, mais il est très-rare. Il est imprimé dans la Bibliothèque chimique, par Richemont, Paris, 1741, tome II, pag. 112. Artéphius a fait, de société avec Synésius, *trois Traités singuliers de la philosophie naturelle*, avec des figures hiéroglyphiques de N. Flamel, Paris, 1612, in-4°.

ARTEVELLE *ou* ARTAVEL (Jacques), Flamand, brasseur de bière, factieux éloquent et politique, causa beaucoup de sollicitudes au comte de Flandre. Il avoit des correspondans dans toutes les villes, et songeoit à assujettir la Flandre à Edouard, roi d'Angleterre. Philippe de Valois fit proposer aux Flamands de s'unir à lui contre Edouard; mais Artevelle répondit « que la laine d'Angleterre valoit mieux pour son pays que l'amitié et l'alliance des Français. » Cependant, malgré son ascendant sur ses compatriotes, il ne put long-temps les engager à violer le serment qu'ils avoient fait de ne

point porter les armes contre le roi de France; ils s'étoient même engagés à payer, en forme d'amende, en cas de parjure, deux millions de florins à la chambre apostolique. Artevelle conseilla à Edouard de prendre le titre de *roi de France*, et dès-lors les Flamands crurent remplir leur promesse en le servant, et en lui rendant foi et hommage. Artevelle eut le sort de presque tous les factieux célèbres, qui périssent sous les coups du peuple même qu'ils ont flatté et séduit. Le peuple de Gand le massacra en 1345. Philippe ARTEVELLE son fils, s'étant mis à la tête de près de 60 mille révoltés, fut tué à la bataille de Rosbec en 1382.

* ARTHÉNION, peintre grec de l'antiquité, élève de Nicias. Son ouvrage le plus remarquable représentoit *un palefrenier avec un cheval*. On avoit encore de lui à Athènes *le Polygynæcon ;* c'étoit une assemblée de femmes; *un Phylarque dans le temple d'Eleusis ;* et *un Ulysse découvrant Achille caché sous des vêtemens de femme*. Pline vante cet artiste, qui mourut à la fleur de son âge.

ARTHUS. *Voyez* CATHERINE, n° IV.

ARTHUS. *Voyez* les ARTUS.

* ARTIÉDA (Micer-André-Rey d'), savant et poëte espagnol, fils d'un gentilhomme aragonais, naquit à Saragosse, selon quelques auteurs, et selon d'autres à Valence. On peut rapporter sa naissance à l'année 1560. A 14 ans il étoit gradué en philosophie, et à 20 ans il avoit également un grade dans la faculté de droit. Déjà sa réputation étoit établie, comme il l'avoue lui-même dans son *Epître au marquis de Cuellar sur la comédie*. Depuis, il se livra à la culture des sciences et des arts. Il entreprit la carrière militaire et parvint au grade de capitaine d'infanterie espagnole en Flandre, à l'époque où le duc de Parme en étoit gouverneur. Il servit dans les guerres de son pays contre les Français et les Turcs. Il occupa ensuite à Barcelone une chaire d'astronomie et de mathématiques. Artiéda avoit une vaste érudition. Ses productions composent un volume in-4° intitulé *Discours, Épîtres et Épigrammes d'Artémidore*, imprimé en espagnol à Saragosse en 1605. Il y a dans cet ouvrage des morceaux estimés. Artiéda composa en espagnol et publia aussi à Valence, en 1581, la tragédie *des Amans*, qui, malgré toutes les recherches, n'a jamais pu se retrouver. Il eut des liaisons d'amitié avec les hommes les plus célèbres de son temps, particulièrement avec Luperce Léonard d'Argensola, qui composa un sonnet à sa louange.

† ARTIGNY (Antoine Gachet d'), chanoine de l'église primatiale de Vienne, sa patrie, naquit le 9 mars 1704. Il tourna de bonne heure son esprit vers la littérature et les recherches bibliographiques. Il fit même des vers, mais qui ne lui donnent aucun rang sur notre parnasse. *Ses Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749 et années suivantes, 7 vol. in-12, l'ont fait connoître plus avantageusement. Quoique ce livre ne soit qu'une compilation, il prouve que l'auteur avoit l'esprit de discussion et de critique. Mais il est bon d'avertir que les articles les plus intéressans ont été tirés de l'histoire manuscrite des poëtes français, par feu l'abbé Brun, doyen de Saint-Agricole à Avignon. Ce plagiat rendit ses *Mémoires* beaucoup meilleurs ; il y a d'ailleurs de lui des choses intéressantes et curieuses, mais trop d'extraits de vieux sermonnaires, et trop d'articles de

remplissage. Ce littérateur mourut à Vienne en Dauphiné le 6 mai 1768, dans sa 65e année. D'Artigni a publié encore un petit écrit sous ce titre: *Relation de l'assemblée tenue au bas du Parnasse.*

† I. ARTOIS. *Voyez* Robert I et Robert II, comtes d'Artois. Dans l'article de ce dernier, n° V, nous parlons des princes qui ont après lui possédé ce comté.

II. ARTOIS (Jean Van), peintre, né à Bruxelles en 1613, excella dans le paysage. Ses arbres paroissent être agités, ses lointains sont purs et doux, ses détails riches et variés. Téniers, son ami, a peint les figures et les animaux de quelques-uns de ses tableaux. On les voit à Malines, à Bruxelles, à Gand et dans la belle galerie de Dusseldorp. Van Artois avoit acquis de la fortune dans l'exercice de son art; mais il la prodigua en donnant des festins aux grands, dans la société desquels ses talens et l'agrément de son esprit l'avoient fait admettre.

† ARTORIUS, chevalier romain, s'étant engagé dans un portique du temple, durant le siége de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius, son ami, de le recevoir entre ses bras lorsqu'il se jetteroit du haut en bas, et s'obligea de le faire son héritier. Lucius le reçut heureusement, et lui sauva la vie; mais accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant. — Un médecin célèbre de ce nom publia un ouvrage *de Longâ vitâ*, cité par saint Clément d'Alexandrie. Suivant ce médecin, il ne faut boire que pour humecter les alimens, si on veut parvenir à une longue vie.

† ARTOXARÈS, eunuque de Paphlagonie, entra à la cour d'Artaxercès I vers l'an 340 avant J. C. Il n'avoit que 29 ans lorsque ce prince l'envoya avec les grands de l'état en Syrie, pour engager Mégabyze, qui s'y étoit révolté, à se soumettre sans réserve. Il obtint ensuite le gouvernement de l'Arménie, et fut un de ceux qui forcèrent Darius Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paisible possesseur de l'empire, témoigna sa reconnoissance à Artoxarès, en lui donnant le premier rang parmi les eunuques. Ces honneurs, loin de satisfaire ses désirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il se lassa d'être sujet, et voulut monter sur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignoit de lui les mécontens, il se fit faire une barbe postiche. Ce mauvais artifice ne trompa personne. Ses desseins ayant été découverts avant qu'il eût pu pourvoir à sa sûreté, on l'arrêta, et la reine Parysatis, qui gouvernoit avec une autorité absolue, lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

ARTUR (Lactance), né dans un bourg de la Calabre, mort en 1604, entra dans un ordre de religieux, et l'édifia par ses vertus. On lui doit une *Oraison funèbre du cardinal Sirletto*, et *quelques Sermons.*

† I. ARTUS, Arthus *ou* Arthur, roi fabuleux de la Grande-Bretagne, au 6e siecle, vainquit, dit-on, les Saxons et soumit l'Écosse et l'Irlande. On ajoute qu'il défit Lucius, général romain, qu'il ravagea une partie des Gaules, et qu'à son retour de ces expéditions il institua les chevaliers de la table ronde: table qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec les noms de ces prétendus chevaliers. La tradition porte que Mordell fils de Luthus, roi des Pictes, ayant livré bataille au roi Artus, ce dernier y fut blessé, et disparut sans qu'on pût savoir de ses

cent cinquante concubines ; et trois d'Astossa son épouse, Darius, Ariapse et Ochus. Pour arrêter toutes les intrigues, il désigna Darius l'aîné pour son successeur, et lui permit de prendre dès-lors le titre de roi et la tiare royale. Mais ce fils ingrat conspira contre la vie de son pere, qui le fit punir de mort. Ochus, le troisième de ses fils, voulant aussi être roi, fit périr Ariapse son frère. Ces nouveaux chagrins précipitèrent la fin des jours d'Artaxercès. Il mourut l'an 361 avant J. C., avec la réputation d'un prince doux, humain, libéral.

† III. ARTAXERCÈS III, surnommé *Ochus*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J. C. Il cacha pendant dix mois la mort de son père, pour s'affermir en agissant au nom du prince mort. Jamais tyran ne fut plus cruel. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petits fils. Tous les principaux seigneurs persans subirent le même sort. Un seul, nommé *Dathame*, échappé à cette boucherie, fit un parti dans la Cappadoce et la Paphlagonie. Ochus, ne pouvant le vaincre, lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Dathame les démasqua et les punit. Ce brave homme se laissa tromper par un malheureux qui, ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux et les gouverneurs d'Artaxercès tyrannisoient tous les pays qui étoient sous leur dépendance ; l'Egypte se souleva. Artaxercès marcha contre elle, s'empara de l'île de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Péluse, et de là se répandit dans toute l'Egypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, enleva les livres de la religion et les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Egyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxercès avoit fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin l'an 338 avant J. C. Pour se venger de ce qu'il avoit fait manger le bœuf par ses gens, Bagoas fit hacher son corps et le livra à des chats ; quant à ses os, il en fit faire des manches de couteau ou d'épée, pour rappeler son humeur sanguinaire. Bagoas mit ensuite la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès, après avoir fait périr tous les autres.

† IV. ARTAXERCÈS *ou* ARDSCHIR BABEGHAN, premier roi de la dynastie des Sassanides en Perse, étoit de la condition la plus vile. On dit que sa mère l'avoit eu d'un soldat nommé Jason, du consentement de son mari, cordonnier de profession. Artaxercès servit de bonne heure, et projeta de créer un nouvel empire des Perses. Malgré la bassesse de sa naissance, il avoit de l'élévation dans l'ame, du courage et un génie propre à de grandes entreprises. Ayant acquis par ses talens de l'autorité sur ses compatriotes, il les fit révolter contre Artaban, qu'il prétendoit avoir enlevé la couronne à ses ancêtres ; car dès qu'il eut le commandement, il se fit descendre d'une ancienne famille royale. Il remporta trois victoires consécutives, et tua dans la dernière Artaban, et le jeune prince son fils, l'an 223 de J. C. Alors il prit la tiare et se fit proclamer roi des Perses. Il força les princes voisins à le reconnoître, et soumit les peuples par les armes et par les lois. Comme il avoit été instruit par les mages, il voulut que leur religion fût la

dominante dans l'empire, et ne se conduisit que par leurs conseils. Pour se rendre compte à lui-même de son administration, il fit un *Journal* exact de toutes ses actions, particulières et publiques. Il pousse la modestie jusqu'à rapporter les fautes qui lui sont échappées. Artaxercès ne négligea ni l'utile ni l'agréable, et enrichit ses états des plus beaux monumens d'architecture. Il joignit à l'Histoire de sa vie un ouvrage intitulé *Règles pour bien vivre, adressées aux princes et aux sujets.* Les maximes de ce monarque étoient « que le peuple est plus obéissant quand le roi est juste ; — que le plus méchant de tous les princes, est celui que les gens de bien craignent, et duquel les méchans espèrent. » Il vouloit que les peines fussent proportionnées aux fautes, et il répétoit souvent à ses officiers : « N'employez pas l'épée quand la canne suffit. » Malgré ces maximes, l'ambition et l'ardeur belliqueuse qui l'avoient fait soulever contre son prince légitime ne le quittèrent jamais. Il se faisoit appeler *le Grand-Roi.* Il entreprit d'enlever aux Romains leurs possessions en Asie l'an 228. Il étendit ses ravages jusque dans la Cappadoce, et envoya sommer Alexandre Sévère de se retirer de l'Asie. Mais l'empereur romain, pour toute réponse, le battit et le mit en fuite. Ce prince mourut quelques années après, en 238, après quinze ans de règne. (*Voyez* ALEXANDRE SÉVÈRE.)

ARTAXIAS Ier, général d'Antiochus-le-Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à la cour de ce prince, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Arraxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce prince avoit soumis son royaume aux Romains après la défaite d'Antiochus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus Epiphanes l'an 179 avant J. C.

* ARTÉAGA, ex-jésuite espagnol, étoit en correspondance avec les hommes les plus distingués dans les sciences, la littérature et les arts; lui-même possédoit de grandes connoissances. Il a écrit dans sa langue un *Traité sur le beau idéal,* et a publié en italien un autre ouvrage intitulé *le Revoluzioni del teatro musicale italiano, della sua origine, sino al presente; secunda edizione,* 1785. Il a fait plusieurs *Dissertations savantes sur la poésie grecque et latine*, dont il se proposoit de publier le recueil. Son manuscrit intitulé *Del ritmo sonore, del ritmo muto, degli antichi, dissertazione VII*, devoit être un ouvrage de la plus grande utilité. Il a mis à contribution les plus célèbres écrivains de l'antiquité, et, d'après l'avis de plusieurs savans, ses découvertes sont absolument neuves et très-essentielles à l'art. Il a restitué des textes altérés par les commentateurs, expliqué des passages dont ils n'avoient pu saisir le sens, et donné une idée juste et nouvelle de ce qu'on appeloit *rhythme* chez les anciens. Il y a quelques années qu'on vouloit faire imprimer cet ouvrage à Parme, avec les caractères du fameux Bodoni; mais la révolution a empêché ce projet d'être mis à exécution. Artéaga depuis cette époque avoit accompagné à Paris le chevalier Azara, ex-ambassadeur d'Espagne. Il confia la traduction de ce beau manuscrit à M. J. B. C. Granville; mais sa mort empêcha encore cette entreprise, lorsqu'elle étoit aux deux tiers de son exécution. Artéaga mourut à Paris en 1799.

† ARTÉDI (Pierre), célèbre naturaliste suédois et grand mé-

decin, vit le jour dans l'Angermanie en 1705 : il fut l'intime ami du célèbre Linnée, qui nous a donné sa vie en tête de l'*Ichtyologia*, excellent ouvrage dont Linnée lui-même fut éditeur après la mort de son ami. Artédi étoit très-versé dans la chimie, dans la botanique, et dans presque toutes les parties de l'histoire naturelle. Il finit ses jours d'une manière déplorable à Amsterdam le 25 septembre 1735. Il revenoit de souper chez Séba ; la nuit étoit très-obscure ; il tombe dans le canal, personne ne le voit, il y périt. Ainsi meurt, dit Linnée, le plus grand des ichtyologistes. L'ouvrage d'Artédi est intitulé *Ichtyologia, sive opera omnia de piscibus, scilicet bibliotheca ichtyologica, philosophia ichtyologica, genera piscium*, etc., Lugd. batav. 1738, in-8°, en 3 part., réimp. de 1788 à 1792, avec les notes de Valbaume.

ARTEMAN *ou* ARTEMAS, hérétique qui nioit la divinité de J. C. et dont les principes étoient les mêmes que ceux de Théodore de Byzance.

ARTEMAS, disciple de saint Paul, envoyé par ce dernier dans l'île de Crète, où il prêcha la foi.

ARTÈME (Saint), commandant des troupes romaines en Egypte, sous l'empire de Constance, fut chargé d'arrêter saint Athanase, et le chercha vainement dans les divers monastères de la Thébaïde. Il se repentit ensuite d'avoir contribué à la persécution des chrétiens, et embrassa leurs dogmes. Bientôt après on l'accusa d'avoir brisé les idoles à Alexandrie, et l'empereur Julien le fit décapiter l'an 362. L'Eglise l'honore comme martyr le 20 octobre.

† ARTÉMIDORE, d'Ephèse, nommé ordinairement *Daldien*, parce que sa mère étoit de Daldis, ville de Lydie, florissoit sous Antonin-le-Pieux. On a de lui un *Traité des Songes et de la Chiromancie*, matière qu'il avoit beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses et absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518, in-8°, et Rigaud en grec et en latin, à Paris, 1603, in-4°, avec de savantes notes. M. Reiss a donné une nouvelle édition à Leipsick, 1805, 2 vol. in-8°; mais il n'y a pas mis de traduction latine. Pierre Lauro l'a traduit en italien, Venise, 1542, in-8°. Antoine Dumoulin en a donné une traduction française, Paris, 1664, in-8°. La dernière édition est de Reiskius, Lipsiæ, 1805, 2 volumes in-8°. Il y a plusieurs ARTÉMIDORES. *Voyez* VAN GOENS *ad Porphyr.*, pag. 87.

ARTEMIE (Ste.), que plusieurs ont crue fille de l'empereur Dioclétien, fut convertie à la foi par saint Cyrille, et périt avec lui sous la persécution de Maximien.

† I. ARTEMISE, reine de Carie, et fille de Ligdamis, se trouva à l'expédition de Xercès contre les Grecs, et se signala sur-tout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, attaqua un vaisseau de la flotte de Xercès, commandé par un roi de Calyade, avec qui elle avoit eu une querelle, et le coula à fond. Les Athéniens cessèrent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle étoit de leur parti. Xercès dit à cette occasion « que, dans le combat, les hommes avoient été des femmes, et les femmes des hommes. » Les Athéniens, irrités d'être battus par une femme, promirent une somme à ceux qui la leur amèneroient vivante; mais cette prin-

cesse eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte parmi celles des généraux perses. Artémise s'empara de la ville de Latmus, où elle étoit entrée sous prétexte d'y adorer la mère des dieux. Cette déesse s'en vengea; car Artémise ayant conçu un amour violent pour Dardanus, jeune homme d'Abydos, il n'y répondit pas. Elle lui creva les yeux, et se précipita ensuite dans la mer du haut du rocher de Leucate.

† II. ARTEMISE, reine de Carie, sœur et femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux étant mort, elle lui fit élever, à Halicarnasse, un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Pline le naturaliste en a laissé la description. Les architectes Scopas, Briaxis, Léocharès et Timothée, le construisirent. Pythis ensuite éleva sur ce monument une pyramide surmontée d'un char de marbre à quatre chevaux. Les tombeaux dont on a voulu dans la suite faire l'éloge ont pris leur nom de Mausole, et ont été appelés *Mausolées*. Artémise fit proposer, dans toute la Grèce, des prix considérables pour ceux qui réussiroient le mieux à faire l'oraison funèbre de son époux; et Théopompe de Chio fut le premier qui le remporta. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêloit avec sa boisson, voulant leur servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas long-temps à son cher Mausole. Elle mourut auprès du monument qu'elle lui avoit fait élever l'an 351 avant J. C. *Voyez* NAUCRATE.

† I. ARTEMON, de Clazomène, suivit Périclès au siége de Samos, et y inventa *le belier, la tortue, et d'autres machines de guerre*, environ 460 ans avant J. C. Il faut consulter sur Artemon, *Historia Artemonis et Artemonitarum*, publiée par J. E. Kappius à Leipsick en 1737. Add. P. Wesseling, *Probabilia*, pag. 172, 181.

* II. ARTEMON, peintre de l'antiquité. Ses principaux tableaux sont *une Danaée, un Hercule* et *une Déjanire : l'Histoire de Laomédon avec Neptune et Hercule;* enfin, *la Reine Stratonice admirée par des pêcheurs* : (probablement c'étoit celle que Séleucus épousa 300 ans avant l'ère chrétienne.) Ce sujet avoit rapport au bruit qui couroit que cette reine étoit éprise d'un pêcheur. *Voyez* l'article CLÉSIDE.

† ARTÉPHIUS, fut un charlatan du 12ᵉ siècle, qui a écrit sur la pierre philosophale, et annoncé dans son ouvrage qu'il avoit déjà vécu plus de mille ans. Les alchimistes le recherchent, mais il est très-rare. Il est imprimé dans la Bibliothèque chimique, par Richemont, Paris, 1741, tome II, pag. 112. Artéphius a fait, de société avec Synésius, *trois Traités singuliers de la philosophie naturelle*, avec des figures hiéroglyphiques de N. Flamel, Paris, 1612, in-4°.

ARTEVELLE *ou* ARTAVEL (Jacques), Flamand, brasseur de bière, factieux éloquent et politique, causa beaucoup de sollicitudes au comte de Flandre. Il avoit des correspondans dans toutes les villes, et songeoit à assujettir la Flandre à Edouard, roi d'Angleterre. Philippe de Valois fit proposer aux Flamands de s'unir à lui contre Edouard; mais Artevelle répondit « que la laine d'Angleterre valoit mieux pour son pays que l'amitié et l'alliance des Français. » Cependant, malgré son ascendant sur ses compatriotes, il ne put long-temps les engager à violer le serment qu'ils avoient fait de ne

point porter les armes contre le roi de France; ils s'étoient même engagés à payer, en forme d'amende, en cas de parjure, deux millions de florins à la chambre apostolique. Artevelle conseilla à Edouard de prendre le titre de *roi de France*, et dès-lors les Flamands crurent remplir leur promesse en le servant, et en lui rendant foi et hommage. Artevelle eut le sort de presque tous les factieux célèbres, qui périssent sous les coups du peuple même qu'ils ont flatté et séduit. Le peuple de Gand le massacra en 1345. Philippe ARTEVELLE son fils, s'étant mis à la tête de près de 60 mille révoltés, fut tué à la bataille de Rosbec en 1382.

* ARTHÉNION, peintre grec de l'antiquité, élève de Nicias. Son ouvrage le plus remarquable représentoit *un palefrenier avec un cheval*. On avoit encore de lui à Athènes *le Polygynæcon ;* c'étoit une assemblée de femmes; *un Phylarque dans le temple d'Eleusis ;* et *un Ulysse découvrant Achille caché sous des vêtemens de femme*. Pline vante cet artiste, qui mourut à la fleur de son âge.

ARTHUS. *Voyez* CATHERINE, n° IV.

ARTHUS. *Voyez* les ARTUS.

* ARTIÉDA (Micer-André-Rey d'), savant et poëte espagnol, fils d'un gentilhomme aragonais, naquit à Saragosse, selon quelques auteurs, et selon d'autres à Valence. On peut rapporter sa naissance à l'année 1560. A 14 ans il étoit gradué en philosophie, et à 20 ans il avoit également un grade dans la faculté de droit. Déjà sa réputation étoit établie, comme il l'avoue lui-même dans son *Epître au marquis de Cuellar sur la comédie*. Depuis, il se livra à la culture des sciences et des arts. Il entreprit la carrière militaire et parvint au grade de capitaine d'infanterie espagnole en Flandre, à l'époque où le duc de Parme en étoit gouverneur. Il servit dans les guerres de son pays contre les Français et les Turcs. Il occupa ensuite à Barcelone une chaire d'astronomie et de mathématiques. Artiéda avoit une vaste érudition. Ses productions composent un volume in-4° intitulé *Discours, Épitres et Épigrammes d'Artémidore*, imprimé en espagnol à Saragosse en 1605. Il y a dans cet ouvrage des morceaux estimés. Artiéda composa en espagnol et publia aussi à Valence, en 1581, la tragédie *des Amans*, qui, malgré toutes les recherches, n'a jamais pu se retrouver. Il eut des liaisons d'amitié avec les hommes les plus célèbres de son temps, particulièrement avec Luperce Léonard d'Argensola, qui composa un sonnet à sa louange.

† ARTIGNY (Antoine Gachet d'), chanoine de l'église primatiale de Vienne, sa patrie, naquit le 9 mars 1704. Il tourna de bonne heure son esprit vers la littérature et les recherches bibliographiques. Il fit même des vers, mais qui ne lui donnent aucun rang sur notre parnasse. Ses *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749 et années suivantes, 7 vol. in-12, l'ont fait connoître plus avantageusement. Quoique ce livre ne soit qu'une compilation, il prouve que l'auteur avoit l'esprit de discussion et de critique. Mais il est bon d'avertir que les articles les plus intéressans ont été tirés de l'histoire manuscrite des poëtes français, par feu l'abbé Brun, doyen de Saint-Agricole à Avignon. Ce plagiat rendit ses *Mémoires* beaucoup meilleurs ; il y a d'ailleurs de lui des choses intéressantes et curieuses, mais trop d'extraits de vieux sermonnaires, et trop d'articles de

remplissage. Ce littérateur mourut à Vienne en Dauphiné le 6 mai 1768, dans sa 65[e] année. D'Artigni a publié encore un petit écrit sous ce titre : *Relation de l'assemblée tenue au bas du Parnasse.*

† I. ARTOIS. *Voyez* ROBERT I et ROBERT II, comtes d'Artois. Dans l'article de ce dernier, n° V, nous parlons des princes qui ont après lui possédé ce comté.

II. ARTOIS (Jean Van), peintre, né à Bruxelles en 1613, excella dans le paysage. Ses arbres paroissent être agités, ses lointains sont purs et doux, ses détails riches et variés. Téniers, son ami, a peint les figures et les animaux de quelques-uns de ses tableaux. On les voit à Malines, à Bruxelles, à Gand et dans la belle galerie de Dusseldorp. Van Artois avoit acquis de la fortune dans l'exercice de son art ; mais il la prodigua en donnant des festins aux grands, dans la société desquels ses talens et l'agrément de son esprit l'avoient fait admettre.

† ARTORIUS, chevalier romain, s'étant engagé dans un portique du temple, durant le siége de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius, son ami, de le recevoir entre ses bras lorsqu'il se jetteroit du haut en bas, et s'obligea de le faire son héritier. Lucius le reçut heureusement, et lui sauva la vie ; mais accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant. — Un médecin célèbre de ce nom publia un ouvrage *de Longâ vitâ*, cité par saint Clément d'Alexandrie. Suivant ce médecin, il ne faut boire que pour humecter les alimens, si on veut parvenir à une longue vie.

† ARTOXARÈS, eunuque de Paphlagonie, entra à la cour d'Artaxercès I vers l'an 340 avant J. C. Il n'avoit que 29 ans lorsque ce prince l'envoya avec les grands de l'état en Syrie, pour engager Mégabyze, qui s'y étoit révolté, à se soumettre sans réserve. Il obtint ensuite le gouvernement de l'Arménie, et fut un de ceux qui forcèrent Darius Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paisible possesseur de l'empire, témoigna sa reconnoissance à Artoxarès, en lui donnant le premier rang parmi les eunuques. Ces honneurs, loin de satisfaire ses désirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il se lassa d'être sujet, et voulut monter sur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignoit de lui les mécontens, il se fit faire une barbe postiche. Ce mauvais artifice ne trompa personne. Ses desseins ayant été découverts avant qu'il eût pu pourvoir à sa sûreté, on l'arrêta, et la reine Parysatis, qui gouvernoit avec une autorité absolue, lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

ARTUR (Lactance), né dans un bourg de la Calabre, mort en 1604, entra dans un ordre de religieux, et l'édifia par ses vertus. On lui doit une *Oraison funèbre du cardinal Sirletto*, et *quelques Sermons.*

† I. ARTUS, ARTHUS *ou* ARTHUR, roi fabuleux de la Grande-Bretagne, au 6[e] siècle, vainquit, dit-on, les Saxons et soumit l'Écosse et l'Irlande. On ajoute qu'il défit Lucius, général romain, qu'il ravagea une partie des Gaules, et qu'à son retour de ces expéditions il institua les chevaliers de la table ronde : table qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec les noms de ces prétendus chevaliers. La tradition porte que Mordell fils de Luthus, roi des Pictes, ayant livré bataille au roi Artus, ce dernier y fut blessé, et disparut sans qu'on pût savoir de sa

nouvelles. Henri II, d'après d'anciennes chansons galloises, crut avoir découvert son tombeau dans le cimetière de Glastensbury.

II. ARTUS I, duc de Bretagne, étoit fils de Geofroi-le-Beau, comte d'Anjou, quatrième fils de Henri II, roi d'Angleterre. C'étoit le prince le plus aimable de son siècle. Il fut proclamé duc, quoiqu'encore au berceau, après la mort de Geofroi son père. Jean-Sans-Terre (*voyez* Jean, n° L.), son oncle, le fit mourir, dit-on, de sa propre main à Rouen, l'an 1202. Son mariage étoit arrêté avec Marie, fille de Philippe-Auguste.

III. ARTUS II, duc de Bretagne, naquit en 1262, et mourut en 1312, après avoir gouverné assez heureusement.

† IV. ARTUS III, dit *le Justicier*, auparavant comte de Richemont, et connétable de France, naquit en 1393, de Jean V, duc de Bretagne. C'étoit un prince plein de bravoure. Il contribua à relever le trône de Charles VII, se signala à la bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier; et pour recouvrer sa liberté, fut contraint de servir le roi d'Angleterre. Il battit depuis les Anglais en Normandie et en Poitou; remporta deux victoires, l'une à Patay en Beauce, l'an 1429, et l'autre à Formigni, l'an 1450. Son neveu Pierre dit *le Simple*, duc de Bretagne, étant mort en 1456, sans laisser d'enfans, il lui succéda. Depuis cette époque, il fit toujours porter deux épées nues devant lui; l'une comme duc de Bretagne et l'autre comme connétable. Il ne régna que quinze mois, et mourut sans postérité dans sa 66e année, en 1458, regretté de ses peuples qu'il gouvernoit avec douceur; estimé, mais haï des courtisans et des troupes, parce qu'il réprimoit le brigandage des uns et des autres avec autant de hauteur que de sévérité. Les favoris de Charles VII ne furent pas épargnés, lorsqu'il gouvernoit les affaires de ce prince. S'étant aperçu que Giac, l'un d'eux, détournoit à son profit l'argent destiné pour l'armée, il le fit enlever dans son lit en 1426, et, après quelques légères formalités de justice, le fit jeter dans la rivière. Le Camus Beaulieu, autre favori non moins avide que Giac, fut assassiné presque sous les yeux du roi, dans les rues de Poitiers, par le maréchal de Boussac, chargé des ordres du connétable. La Trimouille fut aussi, dans une autre occasion, enlevé et mis en prison, quoique Charles VII le regardât moins comme un courtisan que comme un ami. Ce prince fut forcé de dissimuler ces actes d'autorité, parce qu'il savoit qu'Artus, uniquement occupé du bien de l'état, quoique trop peu soumis, étoit exact à rendre la justice, grand négociateur, et plus grand homme de guerre. La paix d'Arras, qui réunit, en 1435, Charles VII et le duc de Bourgogne, fut son ouvrage. Il contribua, dit un auteur estimé, par la sagesse de ses conseils et par sa fermeté, à la création d'une milice permanente (les compagnies d'ordonnance), et de ce moment naquirent en quelque sorte parmi nous l'agriculture, le commerce et les arts. Le plus grand divertissement du connétable Artus étoit de badiner avec des fous, et de leur faire des niches. Il ne connut ni les plaisirs de la table, ni ceux de la volupté, et sa vertu eut pour base la religion.

V. ARTUS (Thomas). *Voyez* THOMAS, n° IX.

† ARTUSI (Jean-Marie), né à Bologne dans le 16e siècle, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, étudia les mathématiques, et sur-tout la partie qui concerne

l'harmonie. On lui doit un excellent *Traité de contrepoint*, en italien; livre peu commun, et où, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la musique, on trouve à s'instruire. Il fut imprimé à Venise en 1598, in-fol.; *Raisonnement sur l'imperfection de la musique moderne*, Venise, 1600 et 1603, in-fol.

† ARTUSINI (Cyprien), né à Ravennes, d'une famille noble, se fit camaldule. Il se livra aux mathématiques et à l'architecture, et fut nommé, par Urbain VIII et Innocent X, mathématicien du pape. Il est mort en 1654, après avoir publié les ouvrages suivans: I. *Ephémérides perpétuelles.* II. *Traité de l'architecture militaire et domestique.* III. *Nuovo methodo di ritrovare il tempo in cui fà la luna perpetuamente*, Bologne, 1642.

ARUERIS (Mythol.) fut l'Apollon égyptien. Il avoit en Phénicie un temple portatif, traîné par des bœufs. Il étoit né d'Isis et d'Osiris, qui, étant jumeaux et conçus dans les mêmes flancs, se marièrent dans le ventre de leur mère, en sorte que dès sa naissance Isis étoit déjà enceinte d'Aruéris. Les Egyptiens lui avoient consacré le second jour de leur année intercalaire.

† ARVIEUX (Laurent d'), né à Marseille en 1635, fut emmené dans le Levant par un de ses parens, consul de Seyde. Pendant douze ans de séjour dans différentes villes de la Syrie et de la Palestine, il apprit les langues orientales, et s'appliqua à la connoissance de l'histoire ancienne et moderne des peuples du Levant. Revenu en France, il fut d'abord envoyé extraordinaire du roi à la Sublime Porte, en 1668, à Tunis pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 380 esclaves français, qui, en reconnoissance, lui envoyèrent une bourse de six cents pistoles, qu'il refusa. Il fut ensuite consul d'Alger, puis d'Alep, de Tripoli et autres villes du Levant, en 1679. Il y fit fleurir le commerce, respecter le nom français, et répandre la religion catholique. Innocent XI lui envoya un bref, par lequel il le nommoit à l'évêché de Babylone, et, en cas de refus, lui permettoit de faire choix du sujet qui lui plairoit. Il mourut en 1702, à 67 ans. Le père Labat a publié à Paris, en 1735, en 6 vol. in-12, les Mémoires du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, etc. Le voyage d'Arabie par La Roque, imprimé à Paris, 1717, in-12, a été fait sur un de ses manuscrits: la vie d'Arvieux se trouve à la tête. On joint aux ouvrages du chevalier d'Arvieux les Lettres critiques de Hadgi Mehemmed Effendy, au sujet des mémoires précédens, 1735, in-12.

† ARUM ou ARUMÆUS (Dominique Van), né à Leuwarde, dans la Frise, en 1579, fut un célèbre jurisconsulte; le plus considérable de ses ouvrages est un recueil de *Discours académiques sur le droit publique d'Allemagne*, en 5 v. in-4°, 1623. Van Arum mourut à Iéna en 1637.

† I. ARUNDEL (Thomas), fils de Robert, comte d'Arundel, d'une maison illustre d'Angleterre, fut élevé à l'âge de 22 ans sur le siége d'Ely, sous Edouard III, et transféré par le pape en 1388 à l'archevêché d'Yorck, où il dépensa des sommes considérables pour bâtir le palais archiépiscopal. Il fut grand-chancelier d'Angleterre, et posséda cette dignité jusqu'en 1396, qu'il passa à l'archevêché de Cantorbéry. C'est le premier qui ait quitté le siége d'Yorck pour celui de Cantorbéry. A peine en eut-il pris possession, qu'il encourut la disgrace du roi

Richard II. Accusé de haute trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume. Arundel alla d'abord en France et à Rome, où Boniface IX le reçut très-bien, et le nomma à l'archevèché de Saint-André en Ecosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbrocke, duc de Lancastre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, et à détrôner Richard II. Il fit paroître un grand zèle contre Wiclef et les Lollards, sur-tout contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobhan. Il mourut le 20 février 1414. C'est peut-être le premier qui ait défendu de traduire l'Ecriture sainte en langue vulgaire.

† II. ARUNDEL (Thomas d'), de la même famille, fut tué en 1434 au combat de Gerberoi, que Saintraille et La Hire vouloient fortifier pour s'opposer aux Anglais. Sa bravoure le fit surnommer l'Achille des Anglais.

III. ARUNDEL (Thomas Howard comte d'), et de Surrey, maréchal d'Angleterre au commencement du 17e siècle, envoya au Levant Guillaume Pétrée, qui découvrit, dans l'île de Paros, les célèbres marbres dit d'Arundel. Ces monumens précieux renferment les principales époques de l'histoire des Athéniens, depuis la première année de Cécrops, l'an 1582, jusqu'en 364 avant la naissance de J. C. Le comte d'Arundel plaça ces marbres dans les salles et les jardins de son palais, sur les bords de la Tamise. Jean Selden publia en 1629 des Observations sur ces belles antiquités. Humfrey Prideaux mit au jour, en 1677, un Recueil de ces marbres, et de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de *Marmora Oxoniensia.* Des différentes explications de ces marbres, la meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-fol., par Chandler; il y a cependant dans l'édition donnée en 1732, in-fol., par Maittaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763. On trouve dans ce recueil des éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire ancienne. Les marbres d'Arundel ont été d'un grand secours au P. Pétau, à Saumaise, à Vossius, et aux autres chronologistes qui sont venus après eux. On dit que la plupart de ces marbres servirent, dans des temps de troubles, à réparer des portes et des cheminées.

* IV. ARUNDEL (Marie, comtesse d'), contemporaine de Henri VIII, a laissé les ouvrages suivans: I. *Sentences et actions mémorables de l'empereur Alexandre Sévère*, traduites de l'anglais en latin. II. *Traité de l'origine et de la famille d'Alexandre Sévère, et des signes qui lui présagèrent l'empire*, ibid. III. *Sentences choisies dans les sept sages de la Grèce; Comparaisons recueillies dans les livres de Platon, d'Aristote, de Sénèque, etc.*, traduit du grèc en latin. Ces ouvrages existent manuscrits dans la bibliothèque de Westminster.

* V. ARUNDEL (Marie), d'abord épouse de Robert Radcliffe, qui mourut en 1566, et en secondes noces de Henri Howard, comte d'Arundel. Elle étoit extrêmement savante. Elle traduisit du latin les *sages préceptes et actes de l'empereur Sévère;* et du grec en latin, les *Apopthtegmes des sept sages.*

* VI ARUNDEL (Blanche), fille du comte de Worcester, et femme du lord Arundel, célèbre par la vigoureuse défense qu'elle osa faire dans le château de Wardour contre l'armée des rebelles commandée par sir Edouard Hangerford. Les assiégeans étoient au nombre de 1300,

et lady Arundel n'avoit à ses ordres que 25 hommes. Cependant elle soutint le siége pendant dix jours, et capitula dans les termes les plus honorables. Elle mourut en 1649, âgée de 66 ans.

ARUNS. *Voyez* ARONCE.

* ARUNTIUS PATERCULUS, ancien sculpteur et fondeur, fabriqua, pour Æmilius Censorius, farouche tyran, à Ægista, en Sicile un cheval creux d'airain, et en fut récompensé comme Perillus pour son ouvrage du même genre.

* I. ARYSDAGHÈS (saint), fils cadet de saint Grégoire, illuminateur, premier patriarche d'Arménie, naquit l'an 279 de J. C. Après avoir fini ses études en Césarée de Cappadoce, il vint à Vasarsabad en Arménie, et fut sacré, par son père, évêque de la grande Arménie en 318. Comme coadjuteur de saint Grégoire, et comme évêque de Diospont, il présida avec les saints Pères de l'Église au concile écuménique de Nicée, tenu en 325. Il retourna ensuite dans son pays avec les canons et les décisions que venoit de faire cette assemblée, et, vers l'an 332, il succéda à son père dans la dignité patriarchale d'Arménie. Arysdaghès fit plusieurs établissemens religieux en rassemblant un grand nombre d'ermites pour vivre dans des lieux retirés. Il bâtit une église à Khozanville, dans la province de Sophène, et un beau monastère près du bourg de Tilmovan qui lui appartenoit. Sous son patriarchat, il y eut de grands troubles en diverses provinces d'Arménie, et l'on rencontroit des obstacles pour la propagation de la foi : mais saint Arysdaghès étoit si zélé pour l'entier établissement du christianisme, qu'il réprimoit publiquement ceux qui n'étoient pas exacts observateurs des lois de l'évangile qu'on venoit de prescrire, et parloit contre tous ceux qui se tenoient encore à la religion de leurs pères. Un des ennemis de saint Arysdaghès, nommé Arkéloüs, prince particulier de ce pays, et gouverneur de Sophène, le surprit un jour dans un voyage; le patriarche chercha à se sauver par la vitesse de son cheval, mais il fut pris de suite et martyrisé sur la route en 339, après sept années de patriarchat.

* II. ARYSDAGHÈS (Bibliophile), surnommé *Krasser*, né dans la haute Arménie en 1178, fit ses études dans le monastère de Sghévra près du château de Lampron en Cilicie. Après avoir professé avec succès la rhétorique et la théologie en diverses provinces de la grande et petite Arménie, il mourut à Sis en 1239, et laissa deux ouvrages de littérature : I. *Une Grammaire arménienne*. II. *Un Dictionnaire* de la même langue. Le célèbre grammairen Ezengatzy, dont les ouvrages sont dans la bibliothèque impériale aux manuscrits arméniens, n° 127, parle souvent d'Arysdaghès avec beaucoup d'éloges, et en cite plusieurs passages. Les œuvres de cet auteur n'ont jamais été imprimées.

* I. ARZAN, grand-prêtre ou pontife païen, résidoit au commencement du 4e siècle à Vichab, ville de la grande Arménie; il possédoit aussi les bourgs appelés Horan, Méghdy, Govars et Achdichad, et il étoit en même temps le gardien des temples des dieux Kissané et Thémetr. A cette époque, la religion chrétienne venoit d'être établie dans ce royaume par la prédication de saint Grégoire, Parthe, surnommé *Illuminateur*, et par les ordres du roi Tiridot. Arzan s'opposa avec fermeté, et par les armes et par la persuasion, à l'établissement et au progrès du christianisme. Il forma

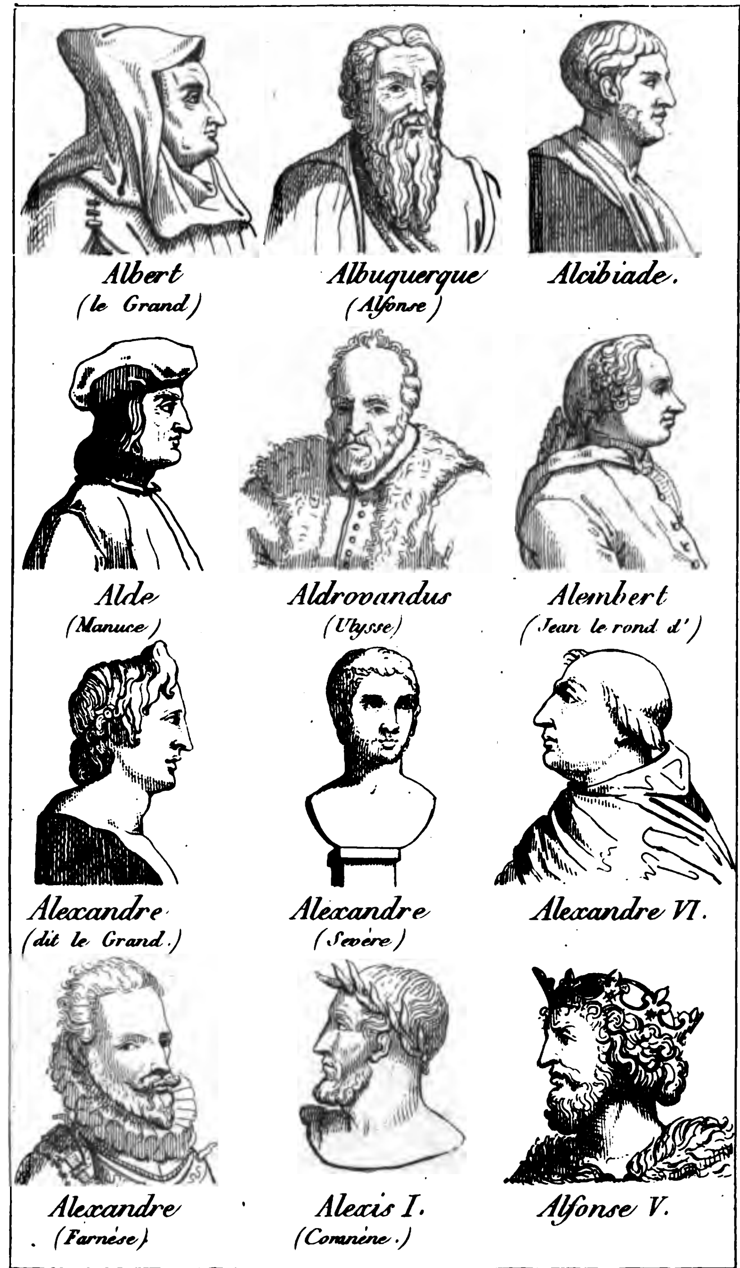
une armée de 6000 combattans, tous dévoués à la défense de l'ancienne religion, et il attendoit le moment pour se venger : lui et son fils Thémetr commandoient toutes ces troupes en personne. Saint Grégoire venoit de faire alors un voyage en Césarée de Cappadoce, pour être sacré évèque d'Arménie ; il étoit allé avec une trentaine de personnages distingués à qui le roi avoit ordonné de l'accompagner ; à leur retour en Arménie, Arzan se présenta à leur passage dans la province de Daron : saint Grégoire, voyant le danger imminent, se mit en sûreté dans la forteresse d'Olgan, et on en donna avis à tous les gouverneurs des cantons voisins ; ces chefs y envoyèrent, avec célérité, chacun un certain nombre de soldats, et l'on forma bientôt une armée assez nombreuse, et le combat eut lieu de suite aux environs de Govari ; Arzan y fit des prodiges de valeur, et s'opposa pendant long-temps à la supériorité des forces avec une opiniâtreté peu ordinaire ; il encourageoit ses soldats et les excitoit sans cesse à battre l'ennemi, et à mourir plutôt sur le champ de bataille que de vivre pour voir, disoit-il, « nos temples détruits et nos dieux injuriés » : il crioit en même temps aux troupes des fidèles, « O renégats des dieux de la patrie, répliquoit Arzan, sachez que c'est le glorieux Kissané qui se bat contre vous, il va vous mettre entre nos mains pour vous crever les yeux et vous ôter la vie. » Ce pontife, voyant que ses forces diminuoient à mesure que le choc devenoit plus furieux, invita le prince Ankegdan, qui commandoit les troupes chrétiennes, de venir en avant pour se battre corps à corps ; ils s'élancèrent bientôt l'un contre l'autre : Arzan se défendit pendant quelque temps et donna un coup avec toute sa force sur la cuisse de l'ennemi ; celui-ci, ranimé par la fureur, alongea son épée et fendit la tête au pontife qui resta mort sur le champ de bataille l'an 302 de J. C.

* II. ARZAN (Arzrouny), issu d'une des principales familles d'Arménie, fit ses études sous la surveillance du patriarche arménien Isaac I, jusqu'à l'an 425 de J. C. Il alla ensuite à Constantinople pour acquérir de nouvelles connoissances chez les Grecs, et retourna dans sa patrie, vers l'an 432, avec les œuvres de saint Athanasius, patriarche d'Alexandrie, qu'il avoit traduites en arménien. Arzan mourut vers l'an 459, et laissa quelques ouvrages qui sont encore en manuscrit. I. *Traité contre le Pyrisme, ou l'Adoration du feu que les Arméniens venoient de quitter en embrassant la religion de l'Évangile.* II. *Homélie sur l'apôtre saint Paul.* III. *Discours sur l'Ascension de Jésus-Christ.*

FIN DU TOME PREMIER.



P. Bellefonds del.t et sculp.t



P. Bellefonds del.t et sc.



P. Bellgiende del.t et sc.



P. Bellefonds del.t et. sc.



P. Bellefonds del.t et sc.

